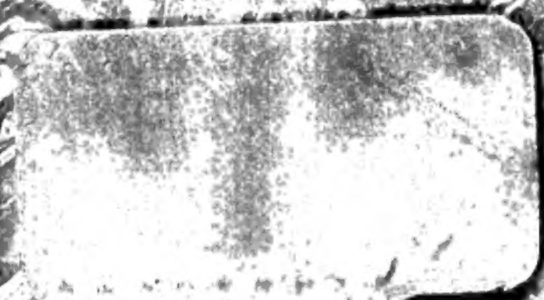
DICTIONNAIRE HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE, CONTENANT...




BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
9 K
43





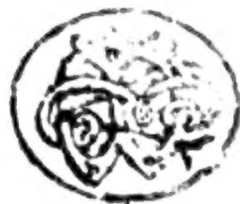
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
LITTERAIRE ET CRITIQUE;

Contenant une idée abregée de la Vie & des Ouvrages des Hommes illustres en tout genre, de tout tems & de tout pays.

TOME IV.







A AVIGNON.

MDCCLIX.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

Contenant une idée abregée de la Vie & des Ouvrages des Hommes illustres, &c.

K



KALTEYSEN, (Henry) né de parens nobles dans un château près de Coblents, entra dans l'Ordre de S. Dominique, & après avoir enseigné la Théologie avec éclat à Cologne, il fut fait Inquisiteur général. Il se trouva au Concile de Bâle, où il se distingua par son éloquence, & réfuta avec autant de force que de solidité les hérétiques de Bohême. En 1452. le Pape Nicolas V. l'élût Archevêque de Drontheim & de Césarée; mais à l'exemple de plusieurs Religieux de son Ordre, il renonça à son Archevêché, pour vivre avec ses freres à Coblents, où il mourut le 2 Octobre 1465. Il y a eu peu d'hommes aussi laborieux que Kalteysen. Les ouvrages qui nous restent de lui, prouvent qu'il étoit un des plus savans Théologiens du 15e. siécle.

KANNEMAN, (Jean) Saxon, fleurissoit dans le 15e. siécle. Il fit de grands progrès dans les sciences, devint fort habile dans la Philosophie & la Théologie, & se distingua sur-tout par son éloquence, la douceur de son caractère & de ses mœurs. Il prêcha toujours la vérité dans toute son étendue & avec un zèle admirable. Il ne pouvoit pas manquer de faire de grands fruits, car sa vie & sa conduite répondoient à la pureté de sa morale: ensorte que tous ceux qui l'écoutoient ne faisoient aucune difficulté

A



de pratiquer ce qu'ils lui voyoient pratiquer le premier. Pour mener une vie plus dure & plus austère, il entra dans l'Ordre des Freres Mineurs de l'étroire Observance, où il édifia tout le monde par son humilité profonde & sa piété tendre, solide & éclairée. Malgré la sainteté de sa vie, il eut des ennemis à combattre, & contre lesquels il se crut obligé de faire son apologie. C'est l'objet d'un Ouvrage intitulé *Defensorium*.

KARA-MEHEMET, Bacha Turc, se distingua par sa valeur aux siéges de Candie, de Kaminiech & de Vienne. Il se signala sur-tout au combat donné à Cotchim. Ayant eu le gouvernement de Bude en 1684, il se défendit avec un courage incroyable contre les Impériaux; mais il mourut pendant le siége d'une blessure qu'il reçut d'un éclat de canon. Peu de tems auparavant il avoit eu la cruauté de faire tuer 40. Esclaves Chrétiens, en présence d'un Officier qui l'étoit allé sommer de se rendre, de la part du Prince Charles de Lorraine.

KEATING, (Geoffroy) Prêtre & Docteur en Théologie, nâquit dans le Comté de Lipperary en Irlande. Dès qu'il eut fait ses études, il voyagea dans les pays étrangers, & fut reçu en plusieurs Académies. De retour dans sa patrie, il acquit une réputation des plus brillantes par ses rares talens, & en particulier par ses discours éloquens, pathétiques & remplis d'onction. Il possédoit parfaitement sa langue maternelle, & personne ne sçut mieux que lui lire, & entendre les Dialectes, souvent obscurs, des anciens Poëtes de son pays. C'est ce qui le porta à en écrire l'*Histoire* en Irlandois, dont on a donné une superbe édition in-folio à Genève 1738. Il a composé en sa langue plusieurs autres ouvrages qui sont très-estimés. On ne sçait pas au juste l'année où cet Auteur est mort; ce ne peut être que vers 1640 ou 1650.

KECKERMAN, (Barthelemi) eut pour patrie Dantzic, où il enseigna la Philosophie au commencement du 17e. siécle. Il étoit Calviniste, & a fait des systêmes de presque toutes les sciences: ce qui marque l'étendue & la variété de ses lumieres. Parmi ses ouvrages qui sont en grand nombre, ceux qu'il a composé sur la Rhétorique, sont estimés. Le célébre Gilbert, Professeur d'éloquence au Collége Mazarin, bon juge en cette matière, dit que Keckerman y paroît un Auteur habile qui entend la Rhétorique en général, qui voit l'usage qu'il en faut faire dans la prédication, qui posséde l'Ecriture, & la sçait appliquer à propos. Tel est le jugement de cet habile Professeur, qui a donné place à Keckerman dans lese-

cond Tom. de ses Jugemens des Sçavans sur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique.

KEIL, (Jean) natif d'Écosse, fit ses premieres études au Collége de Balieul dans l'Université d'Oxford, où il fut reçu ensuite Docteur en Médecine, après avoir enseigné la Philosophie avec applaudissement. Il a laissé plusieurs Ouvrages d'Astronomie, de Physique & de Médecine très-estimés : le principal est une *Introduction à la vraye Astronomie & à la vraye Physique*. La partie Astronomique de cet excellent Ouvrage qui est en latin, a été traduite en françois par M. Mosnier le fils, sçavant Astronome. Keil avoit un frere qui pratiqua la Médecine avec une réputation extraordinaire. Après avoir parcouru plusieurs Provinces, il donna des leçons d'Anatomie à Oxford où son mérite le fit estimer de tout le monde. Nous avons de lui divers écrits très-curieux.

KEITH, (George) nâquit en Ecosse d'une famille obscure. C'étoit un des plus fameux Théologiens de la secte des *Trembleurs*. Il voyagea en Allemagne, en Hollande, en Amérique ; mais par-tout ses sentimens singuliers lui attirerent de fâcheuses affaires. Il fut enfin condamné à Londres dans une assemblée générale de la Secte des Quakers. Il a laissé un assez grand nombre d'Ouvrages.

KELLER, (Jean-Balth.) né à Zurich en Suisse, étoit célébre Ouvrier dans l'art de fondre en bronze. Il s'établit à Paris où il s'acquit une grande réputation. C'est lui qui a jetté en fonte la Statue équestre de Louis XIV. qui se voit dans la Place de *Louis le Grand* à Paris. Il se trouve encore à Versailles & ailleurs plusieurs autres pièces de Keller qui ne méritent pas moins d'estime, & que les connoisseurs admirent. Cet habile Ouvrier mourut en 1702. Son frere Jean-Jacques Keller étoit aussi très-habile dans la même profession.

KELLER, (Jacques) prit naissance à Seckingen en Allemagne. Il entra chez les Jésuites l'an 1588 ; & après y avoir enseigné les Belles-Lettres, la Philosophie & la Théologie avec assez de succès, on le fit Recteur du Collége de Ratisbonne & de celui de Munich. Il est Auteur d'un libelle contre la France, connu sous le titre de *Mysteria politica*, & qui fut brûlé par Sentence du Châtelet, censuré par la Sorbonne & condamné par le Clergé de France qui étoit alors assemblé. Léonor d'Etampes, Evêque de Chartres, dressa la censure qui fut confirmée par toute l'assemblée. Les Jésuites & les autres partisans ou-

trés de la Cour de Rome, furent indignés de cette ſage démarche des Evêques: il ſe forma même une eſpèce de conſpiration contre les intérêts de la Couronne, & la tranquillité publique. Le Parlement en ayant été informé, donna divers Arrêts pour autoriſer le Clergé. Ce qui prouve que cet auguſte Tribunal, bien loin d'être oppoſé aux Evêques, les autoriſe, quand ils ſe tiennent dans les juſtes bornes de leur devoir. On a de ce Jéſuite d'autres Ouvrages de Controverſe & pluſieurs Ecrits politiques, à la tête deſquels il prend les noms déguiſés de *Fabius Hercynianus*, d'*Aurimontius*, &c. On lui attribue auſſi le *Canea Turturis*, pour répondre au *Chant de la Tourterelle* du ſçavant Gravina. Le Jéſuite dit fièrement à ſon Adverſaire, qu'il n'y a pas à craindre que le rélâchement s'introduiſe dans la ſociété des Jéſuites, & voici la raiſon qu'il en donne: *Habet enim aromata à putredine præſervantia.*

KEMPIS, (Thomas à) nâquit vers l'an 1380. à Kempen, Ville du Diocèſe de Cologne. Il fit Profeſſion en 1406. dans le Monaſtère des Chanoines Réguliers de la Congrégation de Gerard le *Grand* du Mont S. Agnès près de Zwol. Son occupation fut, à l'exemple des autres Religieux, de copier la Bible, les Ecrits des Peres, & les Ouvrages de Piété. En s'appliquant à ce travail, il ſongea moins à ſe procurer la nouriture du corps que celle de l'ame. Il ſe rempliſſoit des maximes & des vérités contenues dans les livres qu'il copioit; enſorte qu'il fut en état d'en inſtruire les autres. C'eſt ce qu'il fit de vive voix & par écrit, dans ſes converſations, dans ſes diſcours, dans les inſtructions qu'il donna à ſes freres & dans les Ouvrages de Piété qu'il compoſa. Il étoit humble, doux, fervent dans la priere, & il devint un des plus grands maîtres dans la vie ſpirituelle. Le *Livre de l'Imitation de Jeſus-Chriſt*, qui lui a été attribué, prouve qu'on avoit une grande idée de la ſainteté de ſa vie. Mais il n'eſt pas ſûr que Thomas à Kempis ſoit l'Auteur de cet admirable Ecrit, qui a été traduit en toute ſorte de langues; chacun voulant marquer ſon zèle pour un Ouvrage ſi plein d'onction, & contribuer à le mettre en état d'être lû & entendu de tout le monde. Il s'eſt élevé une fameuſe diſpute à ce ſujet entre deux célébres Congrégations, les Bénédictins & les Chanoines réguliers. Les premiers l'attribuent à *Jean Gerſen* ou *Geſſen*, que l'on dit avoir été Abbé de l'Ordre de S. Benoît, les autres à *Thomas à Kempis*. On a apporté de fortes preuves de part & d'autre; mais on ne ſçait encore rien de certain là-deſſus; & tout ce que l'Abbé Valart

dit en faveur du premier dans la nouvelle édition qu'il a donnée de cet excellent livre, n'ajoûte pas un dégré de probabilité aux raisons qu'on avoit déja alléguées pour lui; ainsi le meilleur parti est de suspendre son jugement sur cette question, & de profiter de la lecture de l'Ouvrage.

KEN, (Thomas) descendu d'une maison riche & ancienne, étoit né à Barstamstead, dans la Province de Hertford. Il fit ses premieres études à Winchester, prit le dégré de Maitre-ès-Arts en 1664 à Oxford, celui de Bachelier en Théologie en 1678 & celui de Docteur en 1679. Il dormoit peu & avoit coûtume de chanter un hymne sur son luth avant que de s'habiller. L'an 1675 il alla à Rome, & ce voyage ne fit que fortifier ses préjugés contre l'Eglise Romaine, dont il jugea par les abus des particuliers, & le fixa dans son attachement au parti des prétendus Réformés. Il fut élevé à l'Evêché de Bath par le Roi Charles II. qui l'estimoit à cause de sa probité & de sa prudence. Ken étoit fort charitable; l'ignorance du peuple le touchoit extrêmement. Pour la dissiper autant qu'il fut en lui, il érigea plusieurs écoles dans les Villes de son Diocèse, & publia un Catéchisme conforme à ses préventions. Lorsqu'il étoit chez lui le Dimanche, il faisoit dîner douze pauvres dans sa salle, & les instruisoit selon leurs besoins. Ce Prélat entendoit la Musique & aimoit la Poësie. Il mourut à Longe-Léate le 19 de Mars 1711.

KENNETT, (White) l'un des plus célébres Ecrivains du 18e. siécle, fit ses études à Oxford, & s'y distingua par son assiduité au travail, & par ses Traductions Angloises de plusieurs Ouvrages. Il fut élevé à l'Evêché de Peterborough, où il fonda une Bibliothéque d'Antiquités & d'Histoires. Il mourut le 19 Décembre 1728. On voit par ses Ouvrages qui sont presque tous écrits en Anglois, qu'il étoit bon Prédicateur, & très-versé dans l'Histoire & les Antiquités de son Pays. Son frere Basile Kennett fut aussi élevé dans l'Université d'Oxford, & s'attira l'estime de tous les gens de bien par son érudition, par sa grande modestie & l'intégrité de ses mœurs. Il a donné au Public les *Vies des Poëtes Grecs*, les *Antiquités Romaines*, 5 vol. *de Sermons* & une *Traduction* du Traité des Loix de Puffendorf. Tous ces Ouvrages sont en Anglois. Ce grand Homme est mort en 1714.

KEPPLER, (Jean) l'un des plus habiles Astronomes du 16e. & du 17e. siécle, étoit d'une famille illustre & ancienne d'Allemagne. Il nâquit à Viel, Ville Impériale

le 27 de Décembre 1571, & fut élevé dans le Duché de Wirtemberg : plusieurs accidens arrivés à sa famille l'obligerent d'interrompre le cours de ses études ; mais malgré les interruptions & les changemens de lieux & de maitres, il alla toujours au-delà de ce qu'on lui enseignoit. A l'âge de dix-sept ans il prit le Baccalaureat, & fut Professeur de Philosophie en 1591. L'année suivante il étudia en Théologie, & fit plusieurs discours publics au Peuple qui firent voir qu'il eût pû être un des premiers dans ce ministère, s'il eût voulu continuer de l'exercer. Mais l'Astronomie, pour laquelle la lecture de quelques ouvrages sur cette matiere lui avoit donné du goût, l'ayant porté du côté de cette étude, il s'y livra avec tant d'ardeur, qu'en peu de tems il fut en état de remplir la chaire de Mathématiques à Gratz. Les grands de Stirie l'avoient appellé à cette fonction, qu'il remplit avec beaucoup d'applaudissement. Il y fit un Calendrier pour l'usage de ses bienfaiteurs, qui fut fort estimé. Galilée & Tyco-Brahé firent un cas particulier de cet Ouvrage, & le regarderent comme un des plus propres à faciliter l'étude de l'Astronomie. En 1601 Tyco-Brahé présenta Keppler à l'Empereur, qui le fit son Mathématicien, à condition qu'il ne quitteroit pas Tyco-Brahé, & cette charge augmenta en peu de tems le nombre de ses amis, & de ses protecteurs. Il en perdit un des plus zélés dans la personne de Tyco-Brahé, qui mourut cette même année 1601, & sensible à cette perte, il le pleura dans une Elégie qu'il composa exprès en 1603. Il consacra une grande partie de son tems à l'Optique, dans laquelle il ne fit pas moins de progrès que dans les autres parties des Mathématiques. Keppler a trouvé le premier cette régle admirable appellée de son nom *la Régle de Keppler*, selon laquelle les Planètes se meuvent. C'est une découverte fort heureuse & d'un grand usage dans l'Astronomie. Cette régle établit que les distances des Planètes d'un centre commun sont entr'elles, comme les racines cubiques des quarrés de leurs révolutions autour de ce centre; & réciproquement, que les révolutions des Planètes autour d'un centre commun sont entr'elles comme les racines quarrées des cubes des distances de ce même centre. Cette régle a été vérifiée par toutes les expériences, & confirmée par les quatre Satellites de Jupiter, par les cinq Satellites de Saturne, par Mercure & par Venus ; & se trouvant constante & universelle dans onze Planètes, on n'hésite pas à en faire l'application aux quatre Planètes qui restent, sçavoir la Terre, Mars, Jupiter & Saturne. La

Régle de Keppler a ſon principe dans le méchaniſme général de la Nature : car, puiſque la diſtance des Planètes d'un centre commun eſt cauſée par la force centrifuge, qui régle auſſi la viteſſe de leurs révolutions autour de ce centre, il doit y avoir une proportion entre les diſtances des globes qui tournent autour du même centre, & les viteſſes de leurs révolutions. Cette proportion établie par la Régle de Keppler, fait que la diſtance connue d'une de ces Planètes nous donne la diſtance de toutes les autres. Parmi un grand nombre d'ouvrages ſortis de la plume de Keppler, les principaux ſont: *Prodromus Diſſertationum Coſmographicarum*, &c. *Tubingæ* 1596 *in*-4°. Ouvrage qui commença à lui faire une réputation. *Ad Vitellionem Paralipomena, quibus Aſtronomiæ Pars Optica traditur*, &c. *Francofurtii*, 1604. *in*-4°. *De Stella nova in pede ſerpentarii*, &c. *Praguæ*, 1606. *in*-4°. *Dioptrice*, &c. *Auguſtæ Vindel.* 1611. *in*-4°. *Eclogæ chronicæ*, *Francofurtii*, 1615 *in*-4°. *Ephemerides novæ*, &c. *Lincii*, 1516. *in*-4°. *De Cometis libri tres*, &c. *Auguſtæ Vindel.* 1619. *in*-4°. *Tabulæ Rhodolphinæ*, *Ulmæ*, 1627. *in-fol.* Keppler avoit travaillé 20 ans à cet Ouvrage depuis la mort de Brahé. Au milieu de ces travaux, on lui offrit divers emplois à Cologne & ailleurs; mais ſon attachement à l'Empereur les lui fit refuſer. Ce ſçavant Aſtronome mourut à Ratiſbonne le 5 Novembre 1630 âgé de 58 ans 5 mois & quelques jours. Il avoit toujours fait profeſſion du Luthéraniſme. Son fils Louis Keppler exerça la Médecine à Konigſberg en Pruſſe, & fit imprimer l'Ouvrage de ſon pere, intitulé : *Somnium, lunariſve Aſtronomia.* Il enſeigne dans cet Ouvrage que la Terre & le Soleil ont chacun une ame & des ſenſations, & y avance pluſieurs autres propoſitions très-ſingulieres.

KESLER, (André) né à Cobourg en 1595, ſe diiſtngua par ſon eſprit & ſa ſcience. Il avoit toujours profeſſé le Luthéraniſme, & paſſoit pour un des plus fameux Théologiens de ſa ſecte. Son éloquence le fit ſinguliere-ment eſtimer de Jean-Caſimir Duc de Saxe, qui lui donna une penſion. Il mourut en 1643; il a laiſſé un grand nombre d'Ouvrages, entr'autres une *Logique* & une *Méthaphyſique* Antiphotinienne.

KETTLEWEL, (Jean) nâquit en 1653 dans la Paroiſſe de North-Alverton, dans la province d'York. Son pere qui étoit un bon marchand, le conſacra dès ſa naiſſance au Miniſtère Eccléſiaſtique, & le mit entre les mains d'un maître qui lui inſinua ſes principes & ſes ſentimens, comme

à tous ceux qui prenoient ses leçons. En expliquant les Auteurs Grecs & Latins, il ne laissoit échapper aucune occasion de s'élever contre les Peuples rebelles, & contre les Nations qui avoient osé déposer leurs Rois. Il ne manquoit pas de faire sentir à ses disciples l'irrégularité & l'injustice d'un pareille conduite. La lecture d'Homère étoit pour lui un champ presqu'inépuisable de réflexions politiques; il y trouvoit par-tout quelque chose qui marquoit la profonde vénération qui est dûe à la Majesté des Rois, & il le faisoit sentir à ses écoliers. Le premier Ouvrage de Kettlewel, intitulé: les *Mesures de l'Obéissance Chrétienne*, fut imprimé en 1681, & l'Auteur le dédia au Docteur Compton, Evêque de Londres, qui avoit alors les mêmes sentimens que Kettlewel; mais ce Prélat en changea si bien dans la suite, que sept ans après on le vit habillé en soldat, à la tête d'un régiment de Gentilshommes armés contre leur Prince: ce qui irrita tellement Kettlewel qu'il fit ôter l'Epitre dédicatoire de tous les exemplaires de son Livre qui pouvoient encore lui rester; & il ne la fit point remettre dans une seconde édition. Il persista dans ses sentimens jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1695. Il a composé plusieurs Ouvrages que les Anglois estiment.

KETT, (Guillaume) Chef d'une rébellion considérable, qui troubla le règne d'Edouard VI. Roi d'Angleterre, étoit Tanneur de profession; mais hardi, rusé & plein de courage. Le peuple de Nortfolk ayant pris la résolution d'exterminer les Gentilshommes de cette Province, engagea Kett à se mettre à sa tête; celui-ci accepta le parti, & ces rébelles se virent en peu de jours au nombre de deux mille. Kett conduisit cette troupe aux environs de Norwich où il établit une espèce de Tribunal sous un vieux chêne, que l'on appella long-tems depuis, le *Chêne de la Réforme*, parce que Kett vouloit réformer les abus. Ayant dressé un mémoire qui contenoit toutes les plaintes que l'on faisoit contre la Noblesse, ils l'envoyerent par des Députés au Roi, qui ne leur ayant pas fait une réponse qui fût de leur goût, ces rébelles s'emparerent aussi-tôt de la Ville de Norwich. Edouard voyant ce succès fit marcher contre eux une armée de sept ou huit mille hommes, sous le commandement du Comte de Warwich, depuis Duc de Northumberland. Ce Général recouvra Norwich, & après avoir sçû attirer les rébelles dans la plaine, il les environna de sa Cavalerie, les défit & les dissipa; Guillaume Kett & son frere furent

du nombre des prisonniers & pendus à Norwich. Neuf autres Chefs de cette rébellion furent pendus aux branches du chêne, & le reste obtint son pardon.

KIDDER, (Richard) Evêque Anglois, fort célébre, étoit né à Suffolk, & fut d'abord Ministre à Londres. Ayant pris le Bonnet de Docteur en Théologie, la Reine Marie le nomma à l'Evêché de Bath & de Wels; il étoit fort sçavant, & sur-tout dans la Littérature Hébraïque & Rabbinique. Guillaume III le chargea avec trente Théologiens de travailler à la réunion des Episcopaux, de revoir & de corriger la Liturgie Anglicane. Kidder fut écrasé dans son lit par la chûte d'une cheminée qu'une grande tempête renversa. On a de lui un *Commentaire* sur le Pentateuque, une *Démonstration* de la venue du Messie, un *Traité sur les devoirs de la Jeunesse*, & des *Sermons* en Anglois.

KILIAN, (Corneille) natif de Brabant, étoit habile Correcteur d'Imprimerie. Il exerça cette fonction pendant cinquante ans chez Plantin avec un succès merveilleux. Il ne se contenta pas de bien corriger les écrits des auteurs, il composa aussi des Ouvrages qui méritent d'être estimés. Il faisoit assez bien les Vers Latins. On en peut juger par son Apologie des Correcteurs contre les Auteurs. Il mourut fort âgé le jour de Pâques en l'année 1609.

KILIAN, (Luc) habile Graveur. Il a manié le Burin avec beaucoup de distinction; il a excellé principalement dans les Portraits.

KIMCHI, (David) célébre Rabbin, qui vivoit sur la fin du 12e. siécle, est celui de tous les Grammairiens Juifs qui a été le plus suivi même parmi les Chrétiens. Il s'acquit une très-grande réputation par sa science & par ses Ouvrages, dont les principaux sont : Une excellente *Grammaire Hébraïque*, intitulée *Sepher Michlot*, c'est-à-dire, *Perfection* ou *Livre des Racines Hébraïques*; un *Dictionnaire*, intitulé *Sepher Schorascim*, dont il y a eû plusieurs éditions; mais on doit préferer celle de Venise qui est enrichie des Notes du sçavant Juif Elias Levitas. Dans ses *Commentaires* sur les Pseaumes, sur les Prophêtes & sur la plûpart des autres livres de l'Anc. Testament, il s'attache principalement au sens Littéral & Grammatical. Son style est clair, pur & énergique. Le Pere Janvier, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, a donné une Version latine de son *Commentaire* sur les Pseaumes qui a été imprimée à Paris. Kimchi mourut dans un âge fort avancé vers 1240. Les Juifs

estiment tant ses Ouvrages en Hébreu, que quiconque ne les a pas étudiés, ne passe pas pour habile parmi eux.

KING, (Jean) nâquit à Warnhall. Son érudition, la pureté de ses mœurs, son éloquence l'éleverent à plusieurs dignités. La Reine Elizabeth & le Roy Jacques le nommerent leur Prédicateur. Il fut de plus Archidiacre de Nottingham & Evêque de Londres. Pendant son Episcopat il prêchoit ordinairement tous les Dimanches, & ne s'en exemptoit que lorsque la santé ne lui permettoit pas de le faire. On estime ses *Commentaires* sur le Prophête Jonas, & ses *Sermons* qui sont en Anglois. Son fils Henri King étoit pendant sa jeunesse fort attaché à la Poësie & à la Musique. Mais étant parvenu à un âge mûr, il se livra à la Théologie, & devint habile Prédicateur. Il exerçoit avec zèle l'hospitalité. Il mourut Evêque de Chichester au mois de Janvier 1669. On a de lui une *Explication* en Anglois de l'*Oraison Dominicale*, des *Sermons*, une *Traduction* des *Pseaumes*, & plusieurs autres Ouvrages en Anglois, & en Latin, en Prose & en Vers.

KING, (Guillaume) un des plus illustres Prélats Protestans qui ait paru en Irlande, nâquit en 1650 à Antrim, Capitale du Comté de ce nom & y fit ses premieres études en 1667. Il fut reçû Boursier dans le Collége de la sainte Trinité à Dublin, où il lia une étroite amitié avec le fameux Dodwel, qui lui donna les premieres instructions de Logique & d'Histoire. Jean Parker, Archevêque de Tuam, ayant été informé du progrès peu commun que King avoit fait dans toutes les sciences, le prit chez lui en qualité de Chapelain, & le nomma ensuite à la dignité de Chancelier de l'Eglise de S. Patrice, dont il fut élû Doyen par le Chapitre en 1688. Il témoigna beaucoup de zèle & de fermeté pour sa Religion pendant les troubles d'Irlande, ce qui lui attira le mécontentement du Gouvernement, qui étoit alors Catholique, il fut même mis en prison, soupçonné d'être tombé dans le crime de Lèze-Majesté. Son attachement aux intérêts du Prince d'Orange lui valut un prompt avancement aux Dignités Ecclésiastiques. Aussi ne tarda-t'il pas à être nommé à l'Evêché de Derry alors vacant. Il travailla aussi-tôt à rétablir dans son Diocèse la discipline selon la forme Anglicane, & à réparer les Eglises qui avoient été ruinées pendant les guerres. Il fonda dans sa Ville Episcopale une Bibliotéque publique, & ne négligea aucune occasion d'avoir des livres choisis, dont il laissa l'usage à ses successeurs & aux curieux de son Diocèse.

Il montra beaucoup d'ardeur pour étendre sa Religion, & pour en rétablir les ruines, jusqu'à sa mort, qui arriva le 8 Mai 1729, âgé de 79 ans. Il ne s'étoit jamais engagé dans les liens du mariage, chose rare parmi les Protestans. Ce Prélat avoit beaucoup de charité, c'étoit toujours avec douceur & modération qu'il tâchoit de gagner ceux qu'il croyoit dans l'erreur. Sa maniere de vivre étoit noble & conforme à sa dignité. Sa conversation étoit enjouée, mais édifiante. En un mot sa capacité, sa morale & ses autres qualités en auroient fait un Prélat accompli, s'il avoit eû le bonheur d'être attaché à l'Eglise Catholique. Il a laissé un grand nombre d'Ouvrages, dont les principaux sont: *Discours concernant les inventions des hommes dans le Culte de Dieu,* imprimé plusieurs fois à Londres. Un Traité *de Origine Mali, in*-8°. Ce Livre a été examiné & critiqué par Bayle & Leibnitz. Edmond Lane a traduit ce Traité en Anglois avec de longues Notes, où il prend la défense de l'Auteur contre les objections de ces sçavans, & de quelques autres. Cette Traduction a été imprimée à Londres en 1731 *in*-4°. & *en* 1732 en 2 *vol. in*-8°. *Sermon sur la Chûte de l'Homme, à Cambridge en* 1739. L'Auteur avoit ordonné de faire imprimer cette piéce après sa mort. *Sermon sur l'Accord de la Prescience & de la Prédestination Divine avec la Liberté de l'Homme.* Un Discours sur *la Consécration des Eglises. L'Etat des Protestans d'Irlande, sous le règne du Roi Jacques,* dans lequel l'Auteur prétend justifier leur conduite à l'égard du Roi Jacques, & prouver la nécessité de se soumettre au Roi regnant.

KING, (Guillaume) célébre Jurisconsulte Anglois, étoit d'une famille illustre. La Reine Anne le fit son Sécretaire, & il accompagna le Comte de Pembroke en Irlande. Mais son amour pour l'étude le fit bien-tôt revenir en Angleterre, & renoncer aux importans emplois qu'il exerçoit, & par le moyen desquels il auroit pû s'enrichir. King avoit un grand respect pour l'Ecriture-sainte, qu'il lisoit assidûment; & quoiqu'il fût d'un caractère porté à la dévotion, cependant il étoit gai, enjoué, aimoit à dire & à entendre de bons mots. Il mourut 1712, & fut enterré en l'Abbaye de Westminster. On a de lui un grand nombre d'Ecrits en Anglois.

KING, (Pierre) Lord grand Chancelier d'Angleterre, naquit à Excester dans le Devonshire d'une bonne & honnête famille. Il passa pour l'un des plus beaux Esprits de son siécle, & fut dans sa jeunesse étroitement lié avec

Locke, qui anima l'ardeur qu'il avoit pour l'étude, & qui lui laissa la moitié de sa Bibliothèque. Après avoir étudié quelque tems en Hollande, il s'appliqua avec une ardeur incroyable à l'étude des Loix, & fit tant de progrès, qu'il s'acquit en peu de tems une grande réputation dans le Parlement d'Angleterre. Il remplit avec un applaudissement universel, la Charge de grand Chancelier. Il étoit très-habile dans l'Histoire, les Antiquités Ecclésiastiques, & la Jurisprudence. Il mourut à Ockam, où il s'étoit retiré le 22 Juillet 1734. Les Anglois estiment fort les deux Ouvrages qu'on a de lui. Sçavoir, *Recherche* sur la Constitution, la Discipline, & l'Unité du culte de la primitive Eglise, pendant les trois premiers siécles, in-8. & une *Histoire* du Symb. des Apôtres, avec des réflexions critiques sur ses différens articles.

KIRCH, (Christ-Fried) célébre Astronome, né à Guben le 24 Décembre 1694, étoit fils de Godefroy Kirch qui en 1700 fut fait Astronome observateur de la Société Royale des Sciences de Berlin, & un de ses membres. Il mourut en 1710. Son fils eut beaucoup de goût pour une science où son pere & sa mere qui se distingua aussi par son habileté dans l'Astronomie, s'étoient rendus si célébres, & il en donna des marques dès sa plus tendre jeunesse. Il travailla beaucoup à l'Observatoire de Dantzig, & il eut l'honneur d'y faire des Observations en présence du Czar Pierre le Grand en 1723. Il reçut de Paris des Lettres de Correspondant de l'Académie des Sciences, qualité dont il a rempli toutes les fonctions avec beaucoup d'exactitude. Il entretenoit aussi un commerce d'érudition astronomique dans toutes les parties de l'Europe. Il est mort sans avoir été marié le 9 de Mars 1740. On a de lui & de son pere plusieurs Ouvrages.

KIRCHER, (Athanase) Jésuite de Fulde, Philosophe & Mathématicien célébre, s'est acquis de la réputation dans le dix-septiéme siécle. Il entra jeune parmi les Jésuites, & y fit de grands progrès dans les sciences & dans la piété. Les Suédois ayant troublé le repos dont il jouissoit, à Virtzbourg où il enseignoit, il se retira en France, & s'arrêta quelque tems au Collége des Jésuites à Avignon. Il alla depuis à Rome où il mourut sur la fin du mois de Novembre 1680 âgé de 79 ans, après avoir fait un nombre prodigieux d'Ouv. qui font connoitre son ardeur pour le travail. Les principaux sont: 1°. *Prælusiones Magneticæ*, in-4. 2°. *Primitiæ gnomonicæ catoptricæ*, in-4. 3°. *Ars Magna lucis & umbræ*, in-fol. 2 vol. 4°. *Musurgia universa-*

lis, in-fol. 2 vol. 5°. *Obeliscus Pamphilius*, in-fol. Livre de pure curiosité, où il y a beaucoup de choses hazardées, & peu de réelles. 6°. *Œdipus Ægyptiacus* in-fol. 4 vol. dont le premier contient des choses curieuses sur l'Histoire d'Egypte, & les trois autres plus d'incertitudes que de réalités. 7°. *Iter extaticum*, in-4. 8°. *Obeliscus Ægyptiacus*, in-fol. 9°. *Mundus subterraneus*, in-fol. 2 vol. 10°. *China illustrata*, &c. in-fol. Quelques-uns ont appellé cet Ouvrage *Chinensis Athanasii Phantasia*, parce que des Jésuites revenus de la Chine ont reconnu qu'il décrivoit ce pays-là tout autrement qu'il n'est réellement. En général les ouvrages de ce Pere sont plus curieux qu'exacts, il a trop écrit, & sur des sujets trop disparates pour les traiter tous avec l'exactitude & la précision nécessaire ; il est bien difficile de montrer la même justesse d'esprit & la même solidité de jugement dans vingt-deux *in-fol.* onze *in*-4. & trois *in*-8. Ce sçavant Jésuite avoit fait une étude particuliere des caractères hiéroglyphiques, mais on ne peut pas assurer qu'il en eut trouvé la véritable signification, quoiqu'il sçût donner un sens à tout ce qu'il voyoit écrit en ces caractères. On rapporte à ce sujet une chose qui, si elle étoit véritable, rendroit un peu suspecte sa science en ce genre. On prétend que des jeunes gens voulant se divertir à ses dépens, firent graver sur une pierre informe plusieurs figures de fantaisie, & enterrerent cette pierre dans un endroit où ils sçavoient qu'on devoit bâtir. On fouilla effectivement dans ce lieu quelque tems après, & on trouva la pierre, qu'on porta au P. Kircher, comme une chose singuliere. Ce Pere ravi de joye, travailla alors avec ardeur à l'explication des caractères qu'elle contenoit, & parvint enfin après s'être mis l'esprit à la torture, à leur donner le plus beau sens du monde. Si ce fait est vrai, le P. Kircher n'est pas le seul qui ait été la dupe de la science des Antiquités. On a encore de ce laborieux Jésuite *Turir-Babel*, in-fol. où il y a des choses curieuses, quelques-unes d'utiles & beaucoup de conjectures hazardées. *Arcanoë* in-folio plein de recherches & de spéculations moins utiles qu'édifiantes. *Latium* in-folio, Livre sçavant & des meilleurs de l'Auteur.

KIRCHER (Jean) natif de Tubinge. Après y avoir étudié avec succès, il quitta le Luthéranisme, pour embrasser la Religion Catholique, & passa en Hongrie vers l'an 1640. Il publia les motifs de son changement dans un Ouvrage imprimé à Vienne en Autriche, dans lequel il prouve qu'il faut quitter la Religion Luthérienne, puisqu'on n'y trouve point une

autorité infaillible qui nous dirige à discerner ce que l'on doit croire, & qu'il faut embrasser la Religion Catholique, parce qu'on y trouve une telle autorité. On ne sçait ce que devint depuis Jean Kircher.

KIRCHER, (Conrad) Protestant d'Ausbourg, s'est rendu célébre par une Concordance Grecque du vieux Testament, imprimée en 2 v. à Francfort en 1607. Cet Ouvrage est utile, & sert comme de Dictionnaire Hebreu; l'Auteur met d'abord les noms hebreux, & ensuite l'interprétation que les Septante leurs ont donnés, & cite les endroits de l'Ecriture où ils se trouvent différemment interprétés. Le défaut de cette Concordance est qu'on y a suivi l'Edition d'Alcara d'Hennares qui n'est pas la véritable version des Septante.

KIREMAN, (Jean) célébre par ses Ouvrages, naquit à Lubec le 18 de Janv. 1575. Après avoir étudié dans sa patrie jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il alla à Francfort où il passa quatre ans fort assidu aux leçons, & très-éloigné des amusemens & des débauches ordinaires aux Ecoliers. De retour en Allemagne, il fut Professeur en Pœtique à Rostock. L'Ouvrage qu'il publia l'an 1604, *de Funeribus Romanorum*, in-8. lui acquit la réputation d'un très-savant homme. Comme il passoit pour bien élever la jeunesse, les Magistrats de Lubec le firent Recteur de l'Université. Il exerça cette Charge avec une extrême application. Il mourut le 20 Mars 1643. Il a laissé plusieurs Ouvrages, entr'autres un Traité *De Annulis liber singularis*, in-8. qui a été donné au Public par les soins de son fils Jean Kireman qui s'est aussi distingué par son érudition.

KIRSTENIUS, (Pierre) né à Breslau Capitale de Silésie le 25 de Décembre 1577, étoit fils d'un des premiers Marchands de la Ville. Il perdit ses parens dès son enfance, ce qui n'empecha pourtant pas que ses Tuteurs n'eussent un très-grand soin de son éducation. Après avoir appris les premiers principes de la Doctrine Chrétienne, ceux de la Langue Latine & de l'Arithmétique, on l'envoya à Pozna, ville Capitale de la basse Pologne pour y étudier la Langue des Sarmates qu'il apprit en six mois. Le but de ses Tuteurs étoit de le faire entrer dans le négoce, & lui-même y étoit assez porté, mais la Providence en ordonna autrement : car il ne fut pas plutôt de retour dans sa Patrie, qu'il s'adonna tout entier aux Arts libéraux. Il apprit en peu de tems le Latin, le Grec, l'Hebreu, & le Syriaque, & y joignit l'étude de la Physique, de la Botanique & de l'Anatomie, pour se préparer à celle de la Médecine. Il parcourut les

plus célébres Universités d'Allemagne, dans le désir de se perfectionner, il alla ensuite en France & dans les Pays-bas, où il travailla sous les plus célébres Médecins, tant pour s'exercer lui-même, que pour profiter de leurs lumières. Après quelque séjour à Bâle, où l'Académie lui conféra le titre de Docteur en Médecine; il visita l'Italie, l'Angleterre, l'Espagne & les pays voisins pour connoître les mœurs & le génie de chaque Nation, & pour approfondir d'avantage la Physique, la Médecine, la Botanique & l'Anatomie, & pour y faire de nouvelles découvertes. Revenu dans sa patrie après sept ans de courses, le Conseil de Breslau le fit Recteur du Collége, & Inspecteur général des autres Ecoles de cette Ville. Cet emploi lui paroissant trop pénible, il aima mieux pratiquer la Médecine, & se retira en Prusse avec sa famille. Il y fut connu du Chancelier Oxenstiern, qui le mena en Suéde, & le fit Professeur de Médecine dans l'Université d'Upsal en 1636. L'âge & l'infirmité l'ayant obligé à être presque toujours sédentaire chez lui, il fit sa principale & son unique occupation de la lecture de la Bible, & l'on dit qu'il la lut jusqu'à seize fois entiérement. Il donnoit aussi une grande partie de la journée à la priére & à la méditation de la Loi de Dieu. Il mourut à Upsal le 8 d'Avril 1640 dans sa soixante-treizième année. Il a laissé un grand nombre d'Ouvrages, dont les principaux sont une *Décade sacrée de Cantique & de Vers Arabes*, tirés de quelques manuscrits, avec une Version latine à Breslau en 1609, in-fol. *les quatre Evangélistes tirés d'un ancien manuscrit Arabe*, à Francfort en 1609. *Un* traité *du véritable usage, & de l'abus de la Médecine* en Latin, à Francfort en 1610, en Allemand en 1611, *in*-8. *Notes sur l'Evangile de S. Mathieu, confronté sur les textes Arabes, Syriaque, Egyptien, Grec & Latin*, à Breslau en 1112. *in-fol.*

KIRSTENIUS, (George) né à Stettin, ville de Poméranie le 20 Janvier 1613, eut beaucoup d'inclination pour la Médecine, qui fit son occupation principale. Il soutint plusieurs fois à Strasbourg des thèses sur quelques-unes des parties de cette science qui lui firent beaucoup d'honneur. Etant à Leyde, il soutint deux disputes publiques, l'une sur les symptômes de la vûe & de l'ouie, l'autre sur le toucher & l'odorat. Christine Reine de Suede lui témoigna beaucoup d'estime, & lui accorda sa protection. Kirstenius a fait long-tems des exercices publics sur la Physique, la Médecine, la Botanique, l'Anatomie, & sur toutes les dé-

pendances de ces ſciences qui l'ont fait regarder comme un des plus grands Maitres en ces matieres. Ce fut au milieu de tant d'occupations utiles à la République, qu'il mourut le 4 Mars 1660. à l'âge de quarante-huit ans.

KLINGSTET, excellent Peintre en miniature, nâquit à Riga en Livonie d'une bonne famille: quoiqu'il eut beaucoup de penchant pour les armes, cependant après avoir ſervi quelques années, il céda à ſon inclination pour la peinture, & s'acquit beaucoup de réputation. Son talent de peindre en miniature, & ſurtout à l'encre de la Chine, eſt connu de tout le monde. On peut dire qu'il y a excellé, principalement pour les têtes qu'il rendoit avec tout le relief & le caractère qu'on pouvoit déſirer. Il eſt mort ſubitement à Paris le 26 du mois de Février 1734, âgé de ſoixante-dix-ſept ans.

KNELLER, (Godefroy) célébre Peintre nâquit à Lubeck en 1648. Il s'occupa d'abord à faire quelques tableaux d'Hiſtoire, grands comme nature, mais il quitta ce genre de travail pour peindre le portrait; ſorti de l'Italie, il paſſa en Baviere, & ſe rendit à Hambourg, à Nuremberg, où il peignit des familles entieres. En 1676, il alla en Angleterre, & fit le portrait du Duc de Montmouh à qui il fut préſenté à Londres. Le Roi Charles II. ayant vû ce portrait, voulut être peint du même pinceau. Le Prince l'envoya en France pour peindre Louis XIV. A ſon retour en Angleterre il trouva le Duc d'Yorck ſous le nom de Jacques II. qui n'eut pas moins de bonté pour lui, & le nomma ſon premier Peintre. Etant allé en Hollande par ordre du Roi Guillaume III. il peignit les Plénipotentiaires qui ſe trouverent au Congrès de Riſwich qui ſe tenoit alors. Kneller fut fait Gentilhomme du Cabinet par la Reine Anne, dont il fit auſſi le portrait. L'Archiduc Charles, frere de l'Empereur Joſeph qu'il peignit, le créa Chevalier héréditaire de l'Empire, & lui fit préſent d'une chaine d'or avec une médaille où étoit ſon portrait. Enfin Kneller fut fait Baronnet, premier dégré de Nobleſſe titrée en Angleterre. Il vivoit encore en 1716, & on croit qu'il mourut l'année ſuivante.

KNOT, (Edouard) natif de Northumberland en Angleterre, ſe fit Jéſuite à l'âge de vingt-ſix ans l'an 1606, étant déja Prêtre. Il enſeigna longtems à Rome dans le Collége des Anglois. Il alla enſuite en Angleterre où il s'éleva avec force contre Richard Smith Evêque de Calcédoine, qui avec raiſon vouloit étendre ſa Juriſdiction ſur les Jéſuites & les autres Réguliers. Ceux-ci

ci résistérent avec opiniâtreté, & forcerent ce Prélat à revenir en France. Le Docteur Kellisson Professeur à Douai écrivit pour soutenir l'autorité de l'Ev.; & Knot lui répondit sous le nom de *Nicolas* Smith dans un Libelle latin, intitulé *Modestes & courtes discussions de quelques propositions du Docteur Kellisson*. Cet Ouvrage fut imprimé à Anvers en 1631, & fut censuré avec celui de son confrere Jean Floid, qui s'étoit masqué sous le nom de *Daniel à Jesu*, par l'Archevêque de Paris, par la Faculté de Théologie, & par le Clergé de France. Ces Censures loin de fermer la bouche aux Jésuites, leur firent faire de nouveaux Libelles contre l'Ev. de Calcédoine, les Docteurs de Sorbonne & le Clergé de France sous le nom prétendu d'Hermannus Loëmelius. Ce fut cette dispute qui fit naître le fameux *Petrus Aurelius* que le Clergé de France fit imprimer à ses dépens avec un bel éloge de l'Auteur qui eut la modestie de vouloir demeurer inconnu. Le Clergé d'Angleterre approuva aussi l'Ouvrage, & fit écrire une Lettre de congratulation à l'Auteur, dans laquelle il déplore amérement les désordres que les prétentions des Jésuites avoient causés dans l'Eglise de ce Royaume. Knot a composé outre cela quelques Ouvrages de controverse. Il mourut à Londres le 14 Janvier 1656.

KNOX, (Jean) fameux Ministre Ecossois vivoit dans le seiziéme siécle, & fut un de ceux qui contribuerent le plus à établir la Réforme de Calvin dans son pays. Il avoit étudié en théologie sous Jean Major, & depuis il alla à Genève, pour s'instruire auprès de Calvin. En 1539, il retourna en Ecosse, y établit les erreurs protestantes par ses sermons & par ses écrits, par le fer & par le feu; car son ardeur pour l'établissement du Calvinisme alloit jusqu'à la fureur, & le fanatisme le plus outré. Il y mourut le vingt-quatrième Novembre de l'an 1572, âgé de cinquante-sept ans. Knox avoit écrit divers Ouvrages Anglois, presque tous remplis d'invectives contre l'Eglise Romaine & les Papes & d'invectives séditieuses. Il étoit aussi ennemi déclaré de la Monarchie, & fut un de ceux qui demanderent avec empressement la mort de Marie Stuart. C'est par-là qu'il s'est attiré les grands éloges que lui donne Beze dans ses hommes illustres.

KNUZEN, (Matthias) fameux Athée du dix-septième siècle, s'avisa après avoir fait ses études de courir le monde, & de s'ériger en nouvel apôtre de l'Athéisme. Il répandit pour cet effet en divers endroits d'Allemagne

une Lettre Latine & deux Dialogues Allemands, qui contenoient les principes d'une nouvelle secte qu'il vouloit établir sous le nom de la secte des *Conscientieux*, c'est-à-dire de gens qui ne feroient profession de suivre en toutes choses que les Loix de la conscience & de la raison. Cependant il nioit l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, & par conséquent l'autorité de l'Ecriture Sainte; comme si ces vérités étant ôtées, il pouvoit rester dans l'homme quelque conscience & quelque principe de vertu. Jean Musæus Professeur Luthérien, a donné en Allemand dans la seconde édition de son Ouvrage contre Knuzen & contre sa prétendue secte qui n'existoit que dans son imagination, une bonne réfutation des impiétés de cet insensé. On ne sçait pas quelle fut sa fin.

KŒBERGER, (Vinceslas) célébre Peintre, étoit natif du Brabant. Après avoir séjourné quelque tems à Rome, il parcourut les autres villes de l'Italie, examinant partout avec soin, & faisant son profit de tout ce qui pouvoit mériter sa curiosité. De retour dans le Brabant, il fit à Anvers pour l'Eglise de Notre-Dame un tableau représentant le martyre de S. Sébastien. Cette pièce lui attira beaucoup d'admirateurs & d'envieux. Quelques-uns de ceux-ci trouverent le moyen d'ôter la tête du saint Martyr, & de défigurer ainsi l'ouvrage de Kœberger : mais ce Peintre fit une autre tête qui cependant ne quadra plus si bien avec le reste du corps. Kœberger entendoit bien aussi l'architecture, & ce fut lui qui dirigea le bâtiment de l'Eglise de Notre-Dame de Montaigu, sur le modèle de celle de S. Pierre de Rome. Il dirigea aussi le bâtiment de l'Eglise des Augustins à Bruxelles. Il mourut âgé de soixante-dix ans.

KŒMPFER, ou Kœmpser (Engelbert) célèbre Docteur en Médecine, né le 16 Septembre 1651 à Lemgow ville du Cercle de Vestphalie, étoit fils de Jean Kœmpser Ministre. Après avoir commencé ses études à Hamelen dans le Duché de Brunswich, on l'envoya à Lunebourg, à Hambourg, à Lubec, à Dantzick d'où il passa à Cracovie, où il prit le bonnet de Docteur en Philosophie. Sorti de Cracovie, il alla à Konilberg où il s'attacha pendant quatre années à l'étude de la Médecine, & de l'Histoire Naturelle. Après ce tems il alla en Suede. On lui fit des offres avantageuses pour l'y arrêter, mais sa passion de voyager lui fit préférer à tout ce qu'on lui proposa, la Charge de Sécretaire d'Ambassade à la suite de Louis Fabricius que la Cour de Suede envoyoit au Roi de Perse. Il arriva à Ispahan, ville Capitale de ce

Royaume en 1684. Après y avoir séjourné quelque tems, au lieu de revenir en Europe avec Fabricius, son goût pour les voyages le porta à se mettre au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, en qualité de Chirurgien en Chef de la Flotte; c'étoit bien déroger, mais l'honneur d'un sçavant ne consiste pas en titres. Kœmpfer poussa ses courses jusqu'au Royaume de Siam & au Japon, & revint en Europe en 1693 : il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde, & retourna ensuite dans sa Patrie, où la pratique de la Médecine, & l'emploi particulier de Médecin du Comte de la Lippe son Souverain, l'occuperent jusqu'à sa mort qui arriva le 2 Novembre 1716. Ses principaux Ouvrages sont: *Amænitates Exoticæ*, in-4. Cet Ouvrage qui contient quantité d'Observ. curieuses & utiles sur l'Histoire Civile & Naturelle des pays que Kœmpfer avoit visités, sur la Botanique en particulier, & sur les Antiquités, fit désirer avec empressement son *Herbarium Ultrà Gangeticum*, l'*Histoire de ses Voyages*, & en particulier l'*Histoire* Naturelle, Civile & Ecclésiastique de l'Empire du Japon. Cette Histoire composée en Allemand est très-curieuse & très-estimée. On l'a traduite en François sur la version Angloise de Jean-Gaspard Scheuchzer. Cette traduction Françoise a été imprimée à la Haye en 1729, 2 *vol. in-fol.* avec quantité de figures.

KONIG, (Emmanuel) Docteur en Médecine, naquit à Basle le premier de Novembre 1658. Après avoir voyagé en France & en Italie, on lui donna en 1695 l'emploi de Professeur en Grec dans l'Université de Bâle. Il obtint celui de Professeur de Physique en 1706, & il succéda en 1711 au célèbre Harder dans la profession de la Médecine théorétique qu'il a exercée jusqu'à sa mort arrivée le 30 Juillet 1731. Il a laissé plusieurs Ouvrages de Médecine qui furent si estimés en Suisse, qu'il y fut regardé comme un autre Avicenne.

KONIG, (George Mathias) étoit né à Altdorf ville de Franconie le 15 Février 1616 de George Konig, Docteur en Théologie & Professeur dans l'Université de cette ville. Après avoir fait ses études avec succès, il s'appliqua à la Théologie, aux Belles-Lettres, aux langues Orientales, & en 1647, âgé de trente-un ans, il fut nommé Professeur en Histoire à Altdorf. En 1654, on joignit à cet emploi celui de Professeur en Langue Grecque, & en 1655, celui de Bibliothécaire de l'Université que son pere avoit possédé pendant quelques années avant lui. Konig n'est guères connu par la plû-

part des Sçavans que par sa *Bibliotheque ancienne & nouvelle*, compilation sur les Auteurs qui est fort peu exacte & faite sans goût. Ce qu'il dit des Auteurs est fort peu de chose, il attribue souvent à un Ecrivain ce qu'il n'a point fait, & obmet de parler des Ouvrages qui en sont incontestablement. Il mourut à Altdorf le 29 Août 1699, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

KORTHOLT, (Christian) Lutherien, Docteur & Professeur en Théologie à Kiel, prit naissance à Burg dans l'isle de Femeren. Il fut instruit avec beaucoup de soin chez son pere, qui étoit Marchand, jusqu'à l'âge de 16 ans, après quoi il fut envoyé à Sleswic, où il continua ses études pendant deux années. En 1650 il passa au Collége de Stettin, où il soutint deux Thèses publiques, dont l'une étoit de sa composition. Il s'acquit beaucoup de réputation par les actes Académiques où il fut tantôt soutenant, tantôt président, & par les leçons particulieres qu'il donna sur la Philosophie, sur les Langues Orientales & sur la Théologie. Il eut tant de zèle pour faire fleurir l'Université de Kiel, où il eut la premiere chaire de Théologie, qu'il refusa toutes les charges qui lui furent offertes en divers lieux, quoi qu'elles fussent très-honorables. Celle de Vice-Recteur qui lui échut cinq fois, fut remplie avec beaucoup d'habileté, d'application & de prudence. Sa mort, qui arriva le 31 Mars 1694, fut une très-grande perte pour l'Académie de Kiel & pour la République des Lettres qu'il avoit enrichie d'un très-grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1°. *Tractatus de calumniis Paganorum in veteres Christianos*, dont la meilleure édition est de Kiel en 1689, *in*-4. 2°. *Tractatus de origine & natura Christianismi, ex mente Gentilium*, *in*-4. 3°. *Tractatus de Religione Ethnicâ, Muhammedanâ & Judaïca*, *in*-4. 4°. *Tractatus de persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque Martyrum cruciatibus*, dont la meilleure édition est celle de Kiel, *in*-4. 5°. *De tribus Impostoribus magnis liber, Edoardo Herbert, Thomæ Hobbes & Benedicto Spinosæ oppositus*, *in*-8. 6°. *Oratio de Scholarum & Academiarum ortu & progressu, præsertim in Germaniâ*, à Sleswic en 1666, *in-fol.* Cette Harangue fut prononcée à l'ouverture de l'Académie de Kiel. 7°. *De Orationis, cum revelatione in Theologia concursu, &c.*

KOTTER ou KOTTERUS, (Christophe) né en 1585. au Bourg de Languenaw dans la Lusace, étoit fils d'un Corroyeur. On prétend que ce Calviniste eut, l'an 1616, des révélations extraordinaires sur les choses qui devoient arriver à l'Eglise, & rinci-

palement dans le Nord & en Allemagne. Les personnes de bon sens, du parti Protestant, se mocquerent avec raison de ces visions fanatiques & ridicules. En 1625, Comenius fit connoissance avec lui, & se rendit le Promulgateur de ses prophéties. Comme elles tendoient toutes à annoncer de grands malheurs à la Maison d'Autriche, un Officier de la Justice Impériale en Silésie, trouva moyen de se saisir de Kotter, qu'il fit emprisonner le 2 Janvier 1627. Il fut mis au pilori, & banni des états de l'Empereur à perpétuité. Il passa donc dans la Lusace, où il mourut en 1647, à 62 ans. Comenius a fait imprimer les réveries de ce fanatique & celles de deux autres Visionnaires, sous le titre de *Lux in tenebris* en 1657.

KOUC, (Pierre) habile Peintre & Architecte, étoit d'Alost, & disciple de Bernard Van-Orlay, qui l'avoit été de Raphaël. Il alla à Rome, où la disposition qu'il avoit à profiter des bonnes choses, lui fit prendre un très-bon goût, & lui acquit par l'exercice une très-grande correction dans le dessein. Après son voyage de Constantinople, où il s'occupa à dessiner les façons de vivre des Turcs, dont il nous a laissé les estampes en bois, qui seules peuvent faire juger de son mérite; il alla s'établir à Anvers, où il fit beaucoup de tableaux pour l'Empereur Charles-Quint; & sur la fin de sa vie, il écrivit sur la Sculpture, la Géométrie & la Perspective, & il a traduit en Flamand Vitruve & Serlio. Il est mort en 1550.

KRANTZ, (Albert) étoit natif de Hambourg, & après avoir fait ses études d'Humanités dans sa Patrie, il employa plusieurs années à voyager dans les principales parties de l'Europe; il cultiva pendant ses voyages la Philosophie, la Théologie & la Jurisprudence avec tant de soin, qu'il s'y rendit très-habile. Après s'être fait recevoir Docteur en Théologie & en Droit Canonique à Rostoch, il professa quelques années la Philosophie & la Théologie, & fut même Recteur de l'Université de cette Ville en 1482. Rappellé de Rostoch à Hambourg, il fut fait Chanoine de la Cathédrale de cette Ville; mais il ne se contenta pas de jouir en fainéant des revenus de ce Bénéfice, il s'occupa à Prêcher, & à faire des Leçons de Théologie. Il fut élû Doyen de son Chapitre en 1508, & travailla aussi-tôt à corriger les désordres qui y régnoient, il fit pour cela une visite générale dans tous les lieux de sa dépendance. Il avoit longtems auparavant rendu plusieurs services à la Ville de Hambourg & aux autres Villes Anseatiques; il s'étoit trou-



vé de leur part, en 1489, à l'Assemblée de Weismar, & elles l'avoient envoyé, en 1497, en France pour demander une Trève,& en 1499. en Angleterre, pour y demander certains priviléges contre les Pirates.Le succès de ces Négociations lui avoient donné une telle réputation d'habileté & de prudence, que Jean, Roi de Dannemarc, & Fredéric, Duc d'Holstein, voulurent, en 1500, l'avoir pour Arbitre dans un différend qu'ils avoient avec la Province de Dietmarsen. Il fut aussi Syndic de la Ville de Hambourg en 1489. Il mourut le 7 Décembre 1517. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Chronica Regnorum Aquilonarium, Daniæ, Suecicæ, Norwegiæ. Argentorati* 1546, *in-fol.* La meilleure édition de cet ouvrage & la plus ample, est la quatrième qui a été faite à Francfort, *in-fol.* par Jean Wolfius, Conseiller du Marquis de Bade. Cette Chronique de Krantz, qui s'étend depuis l'origine des Royaumes dont il parle, jusqu'à l'an 1500 est estimée, quoi qu'il y ait beaucoup de fautes; on peut dire la même chose de ses autres ouvrages, qui malgré les applaudissemens qu'ils ont reçu de plusieurs Sçavans, ont été violemment critiqués par d'autres. En effet, on l'accuse de débiter bien des contes sur l'origine des Peuples, & de citer fort mal les Auteurs anciens. *Saxonia, sive de Saxonicæ gentis vetusta origine, &c.* La meilleure édition est celle qu'a donné à Francfort Wechel, *in-fol.* 1575, 1580, 1681. *Wandalia, sive Historia de Wandalorum vera origine, &c. Coloniæ* 1500, *in-fol.* La derniere, donnée par Wechel en 1619, est plus estimée. *Metropolis, sive Historia Eccles. Sax.* Les meilleures éditions sont celles de 1575, 1590, 1627, à Francfort, par Wechel, *in-fol.* L'Auteur démêle avec beaucoup de discernement & d'exactitude l'Histoire ancienne de l'Empire. *Ordo Missæ, secundum ritum laudabilis Ecclesiæ Hamburgensis. Argent.* 1509, *in-fol.*

KUHLMAN, (Quirinus) né à Breslau en Silésie, fit paroître de bonne heure de grandes dispositions pour les Sciences; mais une maladie, dans laquelle il eut le malheur de tomber, le rendit un des plus fameux Visionnaires du 17e. siécle. Il se croyoit inspiré de Dieu, & ne vouloit avoir d'autre maître que le Saint-Esprit. Après avoir fait divers voyages en Angleterre, en France, en Allemagne & dans l'Orient, il fut brûlé en Moscovie, le 3 Octobre 1689, pour quelques prédictions séditieuses. On a de lui plusieurs ouvrages remplis de visions & de fanatisme,dont l'un est dédié à Louis

XIV, avec cette inscription familiere, *Ludovice XIV, Rex belligere, salve.*

KUHNIUS, (Joachim) né à Gripswalde dans la Poméranie en 1647, étoit habile Professeur de Grec & d'Hébreu dans l'Université de Strasbourg. Il s'acquit une si grande réputation en enseignant ces deux Langues, qu'il eut pour auditeurs un nombre considérable de Hollandois & d'Anglois. Nous avons de lui de sçavantes Notes sur *Pollux*, sur *Diogene Laerce*, sur *Elien* & sur *Pausanias*, & quelques autres ouvrages. Ce célèbre Professeur mourut le 11 Décembre 1697, âgé de 50 ans.

KURLEBECK, (Jean) Saxon, d'une ancienne famille, aussi distingué par la noblesse que par la valeur, devint célèbre par son érudition. Il se rendit habile dans toutes les parties de la Philosophie qu'il enseigna avec un applaudissement universel, & un grand concours de disciples à Leipsic, où il avoit fait ses études avec beaucoup de succès. Son amour pour l'étude lui fit négliger tous les intérêts humains, & même celui de sa fortune. Et ayant renoncé au lieu de sa naissance, il y vendit quatre héritages qui lui provenoient de ses ancêtres. Il a laissé plusieurs *Ouvrages* de Philosophie que l'on ne croit pas imprimés. Il mourut à Leipsic, où il fut inhumé dans l'Eglise de saint Thomas.

KUSTER, (Ludolfe) naquit à Blomberg dans la Westphalie, en 1670. A l'âge de 14 ans, il commença ses premieres études dans le Collége de Berlin, d'où son pere, qui étoit premier Magistrat de Blomberg, l'envoya à Francfort où il demeura quelques années, & s'appliqua aux Sciences que l'on enseigne dans l'Université de cette Ville. Au commencement de l'année 1700 il alla à Paris, où il conféra Suidas avec trois manuscrits de la Bibliothéque du Roi, & tira de ce riche trésor beaucoup de fragmens, qui lui furent d'un grand secours pour son édition de Suidas qu'il dédia au Roi de Prusse. Cet ouvrage suffira pour rendre le nom de Kuster recommandable à la postérité; soit qu'on considère la difficulté de l'entreprise, soit qu'on examine les moyens qu'il y employa & la prodigieuse lecture qui lui fut nécessaire; soit enfin qu'on juge de l'ouvrage par le succès, qui fut aussi grand que l'Auteur pouvoit l'espérer; la réputation que lui fit cet ouvrage, engagea l'Université de Cambridge à le recevoir au nombre de ses Docteurs. Les Réflexions qu'il fit sur le nouveau Testament, pendant qu'il étoit occupé de la nouvelle édition qu'il en donna, lui fit reconnoitre l'autorité infail-

fible de l'Eglise & la nécessité de s'y soumettre. Aussi n'y résista-t-il pas long-tems, car il vint à Paris, & fit abjuration de l'héréfie le 25 Juillet 1713; & ayant été présenté au Roi Louis XIV par l'Abbé Bignon, Sa Majesté le gratifia d'une pension de 2000 livres, qu'on lui paya sur le champ par avance. Son mérite ayant été bientôt reconnu, tous les Sçavans s'empresserent d'être de ses amis, & l'Académie des Inscriptions lui donna une place d'Associé surnuméraire, par une distinction qu'elle n'avoit encore donné à personne. Il mourut à Paris le 12 Octobre 1716, à l'âge de 47 ans, & y fut enterré en l'Eglise de S. André des Arcs. Les ouvrages de ce Sçavant homme sont : *Historia critica Homeri*, *in-8.* en 1696. *Bibliotheca novorum librorum, à mense Aprili anni 1697. usque ad finem anni 1699*, cinq vol. *in-8. Jamblicus, de vita Pithagoræ, cum MSS. collatus & illustratus*, à Amsterdam 1707, *in-4. Suidas*, Grec & Latin, à Amsterdam 1710, 3 vol. *in-fol. Novum Testamentum, Millii variantibus lectionibus auctum & meliore ordine dispositum*, à Amsterdam 1710, *in-fol.* &c.

L

LABADIE, (Jean) fils d'un simple Soldat de Gascogne, naquit en 1610 dans la Citadelle de Bourg en Guyenne, entra dans la Société de Jesus, où il demeura 15 ans, & qu'il quitta malgré ses Confreres, à qui son esprit & ses talens inspiroient l'envie de le retenir; & après avoir parcouru plusieurs Villes de Guyenne, il fut employé dans le Diocèse d'Amiens par l'Evêque Caumartin. Labadie se comporta d'abord avec assez d'édification à l'extérieur; mais dans une mission qu'il fit à Abbeville, il commença à répandre ses principes abominables & à les pratiquer. L'Evêque averti de ces désordres, voulut le faire arrêter, mais Labadie le prévint par sa fuite, & se retira d'abord à Bazas, où il continua de prêcher la fausse spiritualité, puis à Toulouze, dont l'Archevêque lui confia la direction d'un Couvent de Religieuses. C'est là, que ne gardant plus de mesures, il enseigna toutes les abominations de Molinos, & les faisoit pratiquer à ces pauvres filles leur en donnant l'exemple. Le Prélat en étant informé, dispersa les Religieuses corrompues & poursuivit ce séducteur, qui après s'être tenu quelque tems caché, se réfugia dans un Couvent de Carmes près de Bazas, où il

ſetta le trouble & le déſordre par ſon fanatiſme, ſes viſions & ſes infamies. La Juſtice l'ayant pourſuivi, il erra de lieu en lieu, & finit enfin par embraſſer le Calviniſme à Montauban, où il exerça le miniſtère de Paſteur pendant huit ans, malgré ſa conduite irrégulière & ſes diſcours fanatiques; mais ayant été convaincu de ſédition, il ſe retira à Genève en 1659, d'où ayant été chaſſé, il vint à Middelbourg, & y épouſa la fameuſe Schurman, qui attira à la Secte des Labadiſtes la Princeſſe Palatine Elizabeth. Après avoir ſemé la diviſion dans toute la Hollande, Labadie dépoſé au Synode de Dordrecht, parcourut divers états d'Allemagne, & vint enfin mourir d'une colique violente à Altena dans le Holſtein en 1674, âgé de 64 ans. Ce Viſionnaire eſt plus connu par ſes aventures & ſes infamies que par ſes ouvrages, qui, quoique en grand nombre, ne méritent pas d'être cités. Son ſyſtême étoit à-peu-près celui de Molinos, dont il renouvella les horreurs dans la ſpéculation & dans la pratique. Ce que l'on a dit de ſes liaiſons avec le P. de Cort de l'Oratoire, & de leurs projets réciproques, eſt une impoſture qui ne mérite pas d'être relevée.

LABAN, fils de Bathuel, petit-fils de Nachor & frere de Rebecca, demeuroit dans la Méſopotamie de Syrie, où il poſſédoit de grands biens, & il avoit deux filles, Rachel & Lia. La premiere étoit promiſe à Jacob, qui pour l'avoir, avoit ſervi ſept ans ſon oncle Laban; mais celui-ci, homme artificieux & ſans parole, ſubſtitua l'aînée à la cadette, & força ſon neveu à le ſervir encore ſept ans, pour avoir Rachel. Depuis, Jacob s'appercevant qu'on le regardoit de mauvais œil, ſortit furtivement de la maiſon de ſon beau-pere; & Laban qui s'en apperçut le troiſième jour, l'ayant pourſuivi, l'atteignit ſur la montagne de Galaad, & après s'être fait des plaintes réciproques, le beau-pere & le gendre ſe jurerent une amitié éternelle, & dreſſerent un monument, pour marque de l'alliance qu'ils faiſoient. Laban s'en retourna enſuite à Haran, & il n'eſt plus parlé de lui dans l'Ecriture.

LABAT, (Jean-Baptiſte) Dominicain, naquit à Paris l'an 1664. Ses Supérieurs l'envoyerent en Amérique l'an 1693. en qualité de Miſſionnaire, & il y gouverna la Cure de Macouba. Il en revint en 1709, débarqua à Cadix, & après avoir parcouru quelques Villes d'Eſpagne, il paſſa en Italie, où il demeura pluſieurs années. Il mourut à Paris le 6 Janvier 1738, âgé de 75 ans. Nous avons de lui pluſieurs *Relations* de voyages. 1°. *Nouveau voyage aux*

Isles de l'Amérique, 6 vol. *in*-12, ouvrage agréable & instructif, où il y a un grand nombre de choses curieuses par rapport à la Physique historique, à la description des différens lieux dont l'Auteur fait mention, aux manufactures & aux commerces, tout cela semé de traits historiques & quelquefois réjouissans. 2°. *Voyages* en Espagne & en Italie, 8 vol. *in*-12. 3°. Nouvelle *Relation* de l'Afrique Occidentale, 5 vol. *in*-12. Le P. Labat a soin d'avertir, qu'il n'est jamais allé en Afrique. Ce qu'il en rapporte, n'est fondé que sur les Mémoires qu'on lui a fourni. Il est encore Editeur du *Voyage* du Chevalier du Marchais en Guinée, 4 vol. *in*-12, & de la *Relation Historique* de l'Ethiopie Occidentale, traduite de l'Italien, &c. 5 vol. *in*-12.

LABBÉ, (Philippe) né à Bourges en 1607, entra dans la Congrégation de Jesus en 1623, & après y avoir enseigné la Philosophie & les Humanités, il vint professer la Théologie morale à Paris, où il mourut en 1667. Ce laborieux Auteur avoit une mémoire prodigieuse, qui l'a servi fidèlement dans le grand nombre d'ouvrages que nous avons de lui. La plûpart ne sont que des compilations, qui font plus d'honneur à sa patience qu'à son jugement. Les principaux sont : *Concordia Sacræ ac Profanæ Chronologiæ, &c. in*-12. 1638. *De Byzantinæ Historiæ Scriptoribus, in-fol.* 1648, qui contient le plan & la notice des Auteurs de l'Histoire Bizantine. *Nova Bibliotheca manuscriptorum*, 2 vol. *in-fol.* 1657, où il y a beaucoup de pièces qui n'avoient jamais été imprimées; *Bibliotheca Chronologica Sanctorum Patrum, in*-24. fort superficielle. La Géographie Royale, *in*-8. 1646, mauvais livre. Le *Chronologue François, in*-12. 5 vol. 1666, assez estimé. *Abrégé Royale de l'ancienne Chronologie, in*-4. 2 vol. 1651, peu méthodique, mais qui contient des extraits & des pièces utiles. *Concordia Chronologica*, 5 vol. *in-fol.* 1670. où il y a beaucoup de sçavoir, encore plus d'obscurité & très-peu d'utilité : la beauté de l'impression en fait presque tout le mérite. *Notitia utriusque Imperii Romani, in*-12. 1651, bonne édition d'un livre nécessaire pour l'étude de l'Histoire sous les Empereurs Romains. *Mélanges curieux* de plusieurs histoires rares, pour servir à l'Histoire de France, &c. *in*-4. 1650, ouvrage dont l'exécution ne répond pas à la pompe du titre. *La Clef d'or de l'Histoire de France*, &c. *in*-12. 1649, dont la derniere édition de 1664, est la plus ample, petit livre, qui peut servir à ceux qui ne veulent pas sçavoir beaucoup. *Les*

Etimologies de plusieurs mots François, *in*-12. 1661, livre fait contre le Jardin des Racines Grecques de Port-Royal, dans lequel l'Auteur s'approprie en entier le fond de ce dernier Ouvrage, & pour couvrir son larcin, il charge les Auteurs d'injures grossières, qui démentent le caractère de politesse que quelques-uns lui donnent. Mais il fut vivement relevé dans une deuxième édition des *Racines*, dans laquelle on lui reproche son plagiat honteux, & on lui rappelle l'accusation intentée contre lui par le fameux Samson qui l'avoit convaincu, à la face de toute la terre, de l'avoir pillé sans pudeur dans son *Pharus Galliæ antiquæ*, *in*-12. 1664, où il n'y avoit de lui qu'un nombre effroyable de fautes énormes contre l'ancienne Géographie. Le P. Labbé a fait encore *l'Année Sainte des Catholiques*, *in*-8. 1650, où, selon sa louable manière, il copie mot à mot le *Kalendrier* des Heures de Port-Royal, après en avoir dit beaucoup de mal dans un avant-propos. *Conciliorum*, *Collatio maxima*, 17 vol. *in-fol.* 1672, avec des Notes. Ce Recueil fut achevé par le P. Cossart qui avoit revu tout l'ouvrage, & qui, quoique meilleur Critique que son Confrere, n'a pu éviter un grand nombre de fautes dans cette Collection, d'ailleurs estimée. Vigneul Marville dit que le P. *Labbé étoit un bon homme* accusé d'être un peu Pirate, & de détrousser les Sçavans, non par nécessité, mais par amusement.

LABEO, (P. Fabius) Romain, fut Questeur 197 ans avant J. C. il fut ensuite Préteur. Ce fut en cette qualité qu'il commanda la Flotte Romaine, & remporta l'honneur du triomphe naval, pour avoir vaincu les Crétois, & délivré tous les Romains, que ces peuples avoient fait prisonniers, l'an de Rome 570. Il fut élevé au Consulat avec Claudius Marcellus, & fut envoyé dans la Ligurie à la tête d'une armée. Ciceron dans ses Offices, blâme avec raison la manière indigne dont il termina le différend des Habitans de Nole & de Naples, qui l'avoient pris pour arbitre. Il ne s'éleve pas avec moins de force contre sa fourberie, dans l'exécution du Traité conclu avec le Roi Antiochus. Labeo avoit du goût pour la Poësie, & on dit qu'il eut part aux Comédies publiées sous le nom de Terence.

LABEO, (Antistius) célèbre Jurisconsulte Romain, vivoit du tems de Ciceron. Il entra dans la conspiration de Brutus & de Cassius contre César. Voyant sont Parti défait, il se fit tuer par un de ses affranchis après la bataille

de Philippes, pour ne pas survivre à la perte de la liberté de sa Patrie, l'an 723. de Rome.

LABEO, (Q. Antistius) fils du précédent, fut encore plus versé que son pere dans la science du Droit. Il se distingua sur tout par sa profonde littérature, & son attachement inviolable à la Justice & aux anciennes Loix. Il composa, dit-on, plus de 400 livres, mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous.

LABERIUS, (Decimus) Chevalier Romain, & Poëte, s'appliqua à composer des *Mimes*, & y excella. Ce n'étoit point un deshonneur à Rome de composer des Poësies pour le Théatre; mais on ne pouvoit les représenter soi-même sans se diffamer. Laberius ne put pourtant résister aux instances réitérées de César, qui l'obligea par ses libéralités, de monter sur le Théatre à l'âge de 60 ans, pour jouer une de ses Pièces. Dans le Prologue de la pièce, qui est un des plus beaux morceaux de l'antiquité, le Poëte exhala sa douleur d'une manière fort honorable pour César, mais en même-tems fort touchante. Macrobe, qui nous l'a conservé en entier, nous apprend aussi que ce Chevalier Romain, pour venger sa vieillesse deshonorée, inséra malignement dans le cours de la pièce quelques traits picquans contre ce Prince. Un Valet maltraité par son Maître s'écrioit : *ô Romains, nous perdons la liberté !* & un peu plus bas : *Il est nécessaire que celui qui se fait craindre de plusieurs personnes, en craigne aussi lui-même plusieurs.* Tout le peuple à ces traits reconnut César, & jetta les yeux sur lui. Ce Prince pour punir le Poëte, donna la préférence à un autre Poëte, nommé P. Syrus. Cependant lorsque la pièce fut finie, César, comme pour le réhabiliter dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle il avoit dérogé par complaisance, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles Lettres de noblesse. Laberius étant allé ensuite prendre place parmi les Chevaliers, ils se serrèrent de telle sorte qu'il n'en trouva point. Ciceron qui le vit dans l'embarras, lui dit en le raillant, *recepissem te, nisi angustè sederem*, se mocquant de Laberius & du grand nombre de Sénateurs que César avoit créés; mais Laberius lui rendit bien le change par cette réponse : *mirum si angustè sedes, qui soles duabus sellis sedere*, lui reprochant de n'avoir été ni ami de César, ni de Pompée. Laberius mourut dix mois après Jules César, à Pouzzole, l'an de 710. de Rome.

LABOUREUR, (Jean le) naquit à Montmorenci près de Paris l'an 1623. Dès l'âge de 19 ans il donna au public

un *Recueil* des personnes illustres qui ont leurs tombeaux aux Céleſtins de Paris, *in-fol.* Cet ouvrage, tout imparfait qu'il étoit, fut très-bien reçu, & on le réimprima dès l'année ſuivante 1643. Le Laboureur entra en 1644 à la Cour, en qualité de Gentilhomme ſervant. Il ſuivit la Maréchale de Guebriant, dans ſon ambaſſade à la Cour de Pologne. En 1647 il fit imprimer la Relation de ce voyage, qui eſt très-intéreſſante. Etant entré dans l'état eccléſiaſtique, il fut d'abord pourvu du Prieuré de Juvigné, puis il devint Aumônier du Roi, & fut créé Commandeur de l'Ordre de S. Michel. Il mourut au mois de Juin 1676, âgé de 53 ans. Ses principaux ouvrages ſont : 1°. *L'Hiſtoire du Maréchal de Guebriant, in-fol.* fort bonne. 2°. Une nouvelle édition des *Mémoires de Michel de Caſtelnau*, avec des *Commentaires hiſtoriques*, qui répandent beaucoup de jour ſur l'Hiſtoire de France. 3°. Une traduction Françoiſe de l'Hiſtoire de Charles VI, 2 vol. *in-fol.* 1663 ; Hiſtoire très-eſtimée & faite ſur d'excellens Mémoires. 4°. *Hiſtoire & Relation du voyage de la Reine de Pologne, in*-4. 1648, livre aſſez curieux. 5°. *Hiſtoire Généalogique de la maiſon des Budes, in-fol.* 1656, &c.

LABOUREUR, (Louis le) ſon frere, mort le 21 Juin 1679, eſt auteur du mauvais Poëme de Charlemagne, & de 3 autres ſur les Conquêtes du Duc d'Anguien, &c. D. Claude le Laboureur leur oncle, ancien Prévôt de l'Abbaye de l'Iſle-Barbe, fut obligé de réſigner ſon Bénéfice, pour ſe ſouſtraire au reſſentiment du Chapitre de Lyon, dont il avoit parlé indiſcrètement. Il nous reſte de lui un livre intitulé : *Les Maſures de l'Iſle-Barbe*, 2 vol. *in*-4. 1681 ; ouvrage eſtimé, ſur-tout pour les preuves & les titres dont il eſt accompagné. Un Traité *de l'origine des Armes*, *in*-4. &c. Il mourut en 1675. dans ſa 53e. année.

LA CARRY, (Gilles) Jéſuite, ſçavant Antiquaire & ſurtout très-verſé dans la connoiſſance de l'Anc. Hiſtoire de France qu'il avoit bien étudiée. Il nâquit au Diocèſe de Caſtres en Languedoc, l'an 1605. Après avoir rempli avec diſtinction les différens emplois dont il fut chargé, il vint paſſer les dernieres années de ſa vie à Clermont en Auvergne, où il mourut le 25 Juillet 1684. Il a compoſé pluſieurs ouvrages importans, & utiles pour notre Hiſtoire. *Hiſtoriâ Galliarum ſub Præfectis, in*-4. 1672 ; Traité aſſez ſuccinct depuis Conſtantin juſqu'à Juſtinien, fort eſtimé & utile aux Sçavans. *Hiſtoriâ Coloniarum*, &c. *in*-4. 1677, écrite avec ſçavoir & diſcernement, & peu commu-

ne. *Epitome Historiæ Franciæ*, *in*-4. 1672, extrait du livre 11[e]. *de Doctrinâ temporum*; ouvrage excellent, qui peut servir de guide pour l'étude de notre Histoire. *De Regibus Franciæ & lege Salicâ*, *in*-4. 1677. *Historia Romana ..... per numismata & marmora*, &c. *in*-4. livre utile & bien fait, où l'Auteur applique les Médailles à l'Histoire, &c.

LACERDA, *Voyez* Cerda.

LACMAN, (Jean) né à Tournai en 1629 Docteur de Louvain, Chanoine & Archidiacre de Malines: L'Archevêque (de Berghes) le mit à la tête de son séminaire, qu'il conduisit pendant vingt-cinq ans avec un zèle & une piété qui le firent estimer de toute la ville. Il y mourut en 1704. Il est Auteur de quelques Ouvrages remplis d'onction & de solidité. *De Relatione operum in Deum: concertatio triplex de mente S. Thomæ Aquinatis*. Il a donné aussi des *Pensées Chrétiennes*.

LACTANCE, (*Lucius Cælius Firmianus Lactantius*) étoit Afriquain, selon quelques-uns, selon d'autres de Fermo dans la marche d'Ancone, d'où l'on croit qu'il fut nommé Firmien. Il fut disciple du célèbre Rhéteur Arnobe, & professa lui-même la Rhétorique à Nicomédie Il paroit que jusqu'alors il avoit été payen, & il semble l'insinuer lui-même, lorsqu'il dit dans ses institutions divines qu'il avoit enseigné aux jeunes gens, non à pratiquer la vertu, mais à être ingénieux pour couvrir & défendre le mal. Mais on ne sçait aucune particularité de sa conversion; on sçait seulement que dans un âge assez avancé il passa dans les Gaules par l'ordre de Constantin, qui instruit de son mérite, lui confia l'éducation de Crispe son fils aîné. Quoique ce poste dût le mettre en faveur, & lui procurer du moins une certaine aisance, nous apprenons d'Eusebe qu'il vécut toujours dans la plus grande pauvreté, & qu'au milieu de la Cour, il manquoit souvent des choses les plus nécessaires. Cet Auteur fut le plus savant homme de son tems. Il avoit fait sa principale étude des Ouvrages de Ciceron, & il a si bien imité son style, qu'il mérita d'être appellé le *Tullius Chrétien*. Il avoit composé étant encore payen, plusieurs Ouvrages de Belles-Lettres; & ceux qu'il fit depuis sa conversion ne sont pas tous venus jusqu'à nous. Ceux qui nous restent sont 1°. *de la colere de Dieu*, où Lactance s'efforce de prouver que Dieu est capable de colere aussi-bien que de miséricorde. 2°. *de l'Ouvrage de Dieu*, où pour établir la Providence par l'excellence de son principal Ouvrage, qui est l'homme, il fait une description

élégante de toutes les parties de son corps, & des propriétés de son ame. 3°. *Les Institutions Divines* en sept Livres, le plus excellent de ses Ouvrages, & celui qui a le plus contribué à sa réputation. Son but est de réfuter les absurdités, & de faire voir la fausseté du Paganisme, & d'établir sur ses ruines la vérité & la sainteté du Christianisme; il y combat avec force les subtilités & les illusions de l'Idolâtrie, & fait triompher la Religion Chrétienne des attaques de ses ennemis. Mais S. Jerôme remarque fort bien que Lactance avoit plus de facilité pour détruire les erreurs, que de science pour établir les dogmes des Chrétiens. Comme il étoit peu versé dans la Théologie, il s'est égaré dès qu'il a voulu trop approfondir nos mystères. D'ailleurs il traite ces matieres trop séchement, & d'une maniere trop philosophique. 4°. Un Livre de la persécution que Baluze a donné au Public sous le titre *de la mort des Persécuteurs*, d'après un ancien manuscrit de la bibliotheque de M. Colbert. On en a une excellente édition *in*-8. d'Utrecht 1673, avec des notes très-curieuses de plusieurs Sçavans. Le P. Nourri Bénédictin, prétend qu'il est faussement attribué à Lactance, & qu'il a été composé par Lucius Cecilius qui vivoit au commencement du quatrième siécle; mais son sentiment n'est pas celui des véritables Savans. Les Œuvres de cet Auteur furent imprimées pour la premiere fois dans le Monastère de Sublac *in-fol.* en 1465; & depuis il y en a eu plusieurs éditions, dont la meilleure & la plus complette est celle de Paris 1748, 2 vol. *in*-4.

LACYDE, Philosophe Grec, natif de Cyrene, succéda dans l'Académie à Arcesilas son maître, la quatrième année de la cent trente-quatrième Olympiade. Diogene Laerce prétend qu'il fut Chef d'une nouvelle Secte; mais Ciceron nous assure qu'il suivit les sentimens d'Arcesilas & de Carneade Fondateur de la troisième Académie. Il fut très-considéré d'Attalus Roi de Pergame, qui lui fit présent d'un jardin où il donnoit ses leçons. Il répondit à ce Prince qui vouloit l'attirer à sa Cour que *le portrait des Rois ne devoit être regardé que de loin*. Lacyde, comme tous les autres Sages du Paganisme, démentoit en plusieurs occasions la vertu apparente dont il affectoit de se parer. Les magnifiques funérailles qu'il fit à un oie qui le suivoit partout pendant sa vie, prouvent bien quelle étoit la foiblesse de ce prétendu Philosophe. La maniere dont il finit ses jours ne lui fait pas moins de déshonneur. Il mourut d'un excès de dé-

bauche, vingt-deux ans avant J. C.

LADISLAS I. Roi de Hongrie, fils de Bela I. naquit l'an 1041, en Pologne. Après la mort de Geiza en 1080, les Grands du Royaume l'élurent d'une voix unanime, & le forcerent d'accepter la Couronne au préjudice de Salomon qui s'étoit rendu odieux par sa cruauté. Ladislas donna en plusieurs occasions des marques de sa valeur. Il soumit les Bohémiens révoltés, mit en fuite les Huns qui ravageoient la Hongrie, aggrandit ses Etats par les conquêtes qu'il fit sur les Bulgares & sur les Russes, & vainquit les Tartares dans une grande bataille. Sa sœur en mourant lui laissa la Dalmatie & la Croatie qu'il joignit à son Royaume. Ce Prince se distingua encore plus par sa piété & sa vie exemplaire que par ses armes, & il mourut en odeur de sainteté le 30 Juillet 1095. Dieu ayant opéré des miracles à son tombeau par son intercession, trois ans après sa mort il fut canonisé par le Pape Célestin III.

LADISLAS IV. nommé aussi Uladislas, Grand Duc de Lithuanie & Roi de Pologne, monta sur le trône de Hongrie en 1440 après la mort d'Albert d'Autriche. Il fit d'abord la guerre au Sultan Amurat qu'il défit plusieurs fois par Jean Huniade son général. Le Turc pressé de retourner en Asie, demanda la paix que Ladislas lui accorda par un traité solemnel qu'il rompit ensuite à la sollicitation du Pape & des Princes Chrétiens, qui furent bientôt punis de leur mauvaise foi, par les suites fâcheuses qu'entraîna avec elle la perte de la bataille de Varnes donnée le 11 Novembre 1444. Ladislas y fut tué à la fleur de son âge. Sa valeur & sa piété étoient dignes d'une destinée plus heureuse. La Hongrie se ressent encore du malheur de ce Prince qui a causé sa ruine & celle de l'Empire de Grece.

LADISLAS V. fils d'Albert d'Autriche, succéda à Ladislas IV. qui lui avoit été préféré par les Hongrois. Jean Hunniade fut chargé de la Régence pendant la minorité de ce Prince qui n'avoit encore que cinq ans, lorsqu'il monta sur le trône. La Religion Catholique eut en Ladislas un zèlé Défenseur. Il réprima fortement les Hussites, & força les Turcs de lever le siége de Belgrade l'an 1451. Son courage & sa sagesse avoient fait concevoir de lui les plus hautes espérances. Mais les Hussites l'empoisonnerent à Prague, où il attendoit Magdeleine de France, fille de Charles VII. qu'il devoit épouser. Ceci arriva l'an 1158.

LADISLAS VI. ou Uladislas, fils de Casimir Roi de Pologne, eut par le crédit de son

son pere la Couronne de Bohême à laquelle il joignit par son adresse & sa valeur celle de Hongrie. Son regne qui dura vingt-cinq ans fut toujours traversé par différentes guerres qu'il eut à soutenir contre les Infidèles, & contre les Princes ses voisins. Il mourut à Bude sans laisser d'enfans le 13 Mars 1516.

LADISLAS ou Lancelot Roi de Naples, à qui ses Courtisans donnèrent le surnom de *Magnanime* & de *Victorieux*, se disoit aussi Roi de Hongrie, & Comte de Provence. Il succéda à son pere Charles de Duras l'an 1386. Les différens avantages qu'il remporta sur Louis II. Duc d'Anjou, à qui la Couronne appartenoit de droit, & qui étoit soutenu par les Napolitains lui assurèrent la possession de ce Royaume. Il se rendit maitre de Naples & de Capoue, & de-là passa à Javarin pour s'y faire couronner Roi de Hongrie après la mort de Sigismond en 1403. Ce Roi ambitieux, attentif à saisir toutes les occasions de s'agrandir, profita des troubles excités par la faction des Guelphes & des Gibelins, pour s'emparer de Rome & d'une partie de l'Etat Ecclésiastique. Partout il exerça des cruautés inouies. Louis arrêta enfin ses violences, le chassa honteusement de Rome, & le défit à Roquesêche sur les bords du Gariglian le 19 Mai 1411. Ladislas s'étant relevé de ces pertes, prit Rome une seconde fois, & obligea les Florentins d'acheter la paix l'an 1403. Il fut empoisonné à Perouse par la fille d'un Médecin, dont il étoit passionnément amoureux; & s'étant fait transporter à Naples, il y mourut en 1414 à l'âge de trente-huit ans. Ce Prince avoit d'excellentes qualités, mais elles furent ternies par des défauts encore plus grands.

LADISLAS, ou Uladislas I. surnommé *Herman*, fils de Casimir I, fut proclamé Roi de Pologne après la mort de son frere Boleslas dit le *Cruel* & le *Hardi*, l'an 1081. Content de ses Etats, jamais il n'attaqua les Princes ses voisins, & mit tous ses soins à entretenir la paix & la tranquillité dans son Royaume, persuadé qu'un Souverain se doit tout entier au bonheur de ses peuples. La Prusse & la Poméranie s'étant soulevées contre lui, il fut forcé de recourir aux armes pour les réduire, & il défit les peuples en 3 batailles. Ce fut sous son regne que les Russes secouèrent le joug de la Pologne. Sa mort arriva le 26 Juillet 1102, la vingtième année de son Regne. Il eut pour successeur son fils Boleslas III.

LADISLAS II. Roi de Pologne, petit-fils du précédent, parvint à la couronne l'an 1139. Peu content du partage que son pere avoit fait

de ſes Etats entre lui & ſes freres il leur déclara la guerre pour les dépouiller de leurs héritages. Mais ces derniers s'étant réunis, défirent ſon armée, & la taillèrent en piéces. Ladiſlas après avoir perdu pluſieurs batailles, ſe vit lui-méme obligé d'abandonner ſon Royaume, & de ſe réfugier chez l'Empereur Conrad III. l'an 1146. Boleſlas IV. *le Friſé*, l'un de ſes freres, fût élu à ſa place, & lui céda à la recommandation de Frédéric Barberouſſe la Siléſie. Ladiſlas mourut à Oldembourg, l'an 1159.

LADISLAS III. Roi de Pologne, que la petiteſſe de ſa taille fit ſurnommer *Loſtic*, c'eſt-à-dire, d'une coudée. Les Polonois l'appellerent à la couronne en 1295 après la mort de Primiſlas. Mais ſon avarice inſatiable & les violences qu'il commit contre le Clergé pour envahir ſes biens, le rendirent odieux à ſes Sujets qui le détrônèrent, & élurent Vinceſlas Roi de Bohême en 1300. Ladiſlas ſe retira en Hongrie & de-là à Rome. Cinq ans après, Venceſlas étant mort, il rentra dans ſes Etats à la faveur des intelligences ſecrettes qu'il y avoit toujours conſervées depuis ſon exil. Inſtruit par ſes propres malheurs, il régna depuis avec beaucoup de modération & de ſageſſe, aggrandit ſon Royaume, & fit trembler ſes ennemis. La Poméranie s'étant révoltée en 1320 quelque tems après ſon couronnement & celui de ſon Epouſe qu'il avoit différé juſques-là, il marcha contre ce pays, & le ſubjugua avec le ſecours des Chevaliers de Pruſſe. Ceux-ci ayant voulu reſter maîtres de Dantzick dont ils s'étoient emparés, Ladiſlas leur déclara la guerre qui dura très-long-tems, juſqu'à ce qu'enfin il arrêta leurs entrepriſes par une ſanglante bataille où ils furent défaits au nombre de 20000. Ce Prince mourut le 10 Mars 1333 avec la réputation d'être le plus grand politique, le meilleur guerrier, & le plus ſage Roi de ſon tems. Il laiſſa de la Reine Hedwige ſa femme, Caſimir *le Grand*, & Eliſabeth qui épouſa Charles Roi de Hongrie.

LADISLAS IV, dit *Jagellon*, grand Duc de Lithuanie, de Samogitie, &c. monta ſur le Trône, par ſon mariage avec Hedwige, fille de Louis Roi de Hongrie. Cette Princeſſe avoit été élûe Reine de Pologne, à condition qu'elle prendroit pour époux celui que les Grands du Royaume lui déſigneroient. Jagellon ayant été choiſi, on le baptiſa, & on le proclama Roi ſous le nom de Ladiſlas IV, l'an 1386. Les Lithuaniens ſes anciens ſujets, excités & ſoutenus par les Chevaliers de Pruſſe, s'étant ſouſtraits à ſon obéiſſance, il les

vainquit, & unit ce Duché à la Pologne. Depuis il refusa la Couronne de Bohême, qui lui étoit offerte par les Hussites, il mourut le 31 Mai 1434, âgé de 80 ans, après en avoir glorieusement regné 48.

LADISLAS V, Roi de Pologne, fils du précédent. Voyez Ladislas IV, Roi de Hongrie.

LADISLAS-SIGISMOND VI, fils de Sigismond III, Roi de Suéde & de Pologne, naquit l'an 1595, & succéda à son pere le 13 Novembre 1632. Ce Prince s'étoit signalé dès le vivant de son pere, par les Victoires qu'il avoit remportées sur les Moscovites, & sur Osman, Sultan des Turcs, auquel il tua plus de 150000 en diverses batailles. Quelque tems après son élection il défit de nouveau les Russiens, & les contraignit à faire la Paix à Viasimia. Il repoussa aussi avec avantage les Turcs qui s'étoient jettés sur la Pologne. Ladislas avoit une grande facilité pour apprendre les Langues, & il en parloit plusieurs. Mais ce qui l'a sur-tout rendu célèbre, c'est une piété tendre, & un amour sincère de la Justice. Il mourut en 1648. Son frere Casimir lui succéda à la Couronne de Pologne.

LÆLIUS, Consul Romain, accompagna le premier Scipion l'Affricain en Espagne, eut une grande part à toutes ses entreprises, & fut toujours le fidèle dépositaire de tous ses secrets. Lælius vainquit Syphax & le fit lui-même prisonnier. Il parvint au Consulat l'an de Rome 562, & eut pour Collégue L. Scipion, frere de l'Affricain. *Moreri* & ceux qui l'ont suivi ont confondu ce Lælius avec le suivant.

LÆLIUS, (C.) Consul Romain, à qui sa probité & sa prudence mériterent le surnom de *Sage*. Il étoit très-sçavant & très-versé dans les Belles-Lettres, ce qui fit croire qu'il avoit eû part aux Comédies de Térence. Son éloquence lui acquit une grande réputation; mais il est encore plus connu par l'étroite liaison qu'il eut avec le second Scipion l'Affricain. Jamais peut-être amis ne furent mieux assortis que ces deux grands hommes. Même âge, à peu près, mêmes inclinations, même douceur de caractère, même goût pour les beaux Arts, mêmes principes pour le Gouvernement, même zèle pour le bien public. Scipion l'emportoit sans doute pour la gloire des armes, quoique Lælius ne fut pas sans mérite de ce côté-là. Il fit des prodiges de valeur dans la guerre contre Viriathus, Général des Espagnols, & on lui donnoit la supériorité dans l'éloquence; il joignoit à tous ses talens une grande modestie. Elle parut

fur-tout dans la justice qu'il rendit à Galba, son concurrent dans le Barreau. N'ayant pû parvenir malgré son exactitude & son élégance ordinaire, à persuader les Juges dans deux Plaidoyers qu'il prononça sur la même cause, il conseilla à ses Parties de recourir à Galba, qui par la force & la véhémence de son discours fit aussi-tôt décider le Procès en sa faveur. Il fut Consul de Rome l'an 612.

LAER, ou LAAR (Pierre de) plus connu sous le nom de Bamboche, naquit à Laar proche Naarden en Hollande l'an 1613. Dès sa plus tendre enfance il eut du penchant pour la Peinture, & on le trouvoit sans cesse occupé à dessiner ce qu'il voyoit. Les objets se gravoient si profondément dans sa mémoire, qu'il n'oublioit jamais ceux mêmes qu'il n'avoit vû qu'une fois. Il alla à Rome pour consulter les grands Maîtres de l'Art, & pour s'instruire sous eux. Ses talens le rendirent bien-tôt célèbre, & les premiers Peintres recherchèrent son amitié, entr'autres le Poussin, Claude le Lorrain, &c. Les Italiens lui donnèrent le surnom de *Bambozo*, à cause de sa figure extraordinaire. Mais comme il étoit gai & rempli de saillies, il sçavoit tirer parti de sa difformité pour réjouir ses amis. A l'âge de 60 ans, il changea tout-à-coup de caractère, & passa subitement de la joye la plus vive à la mélancolie la plus noire. On raconte diversement sa mort. Les uns disent qu'il tomba par mégarde dans un fossé, & s'y noya. D'autres prétendent qu'ayant jetté dans le Tibre, aidé de quatre autres, un Ecclésiastique qui les avoit repris plusieurs fois de ce qu'ils mangeoient de la viande en Carême, & les avoit ménacé de les déférer à l'inquisition, il fut si fort tourmenté par les remords de sa conscience, que pour les étouffer, il se précipita dans un puits à Harlem, & y mourut l'an 1675. Ce Peintre ne s'est exercé que sur de petits sujets : ce sont des Foires, des Jeux d'Enfans, des Chasses, des Paysages, &c. mais il y a dans ces Tableaux beaucoup de force, d'esprit & de naïveté. On en conserve plusieurs chez le Roi & chez le Duc d'Orleans.

LAET, (Jean de) naquit à Anvers, & y mourut en 1649. Tout ce que nous sçavons de sa vie, c'est qu'il fut Directeur de la Compagnie des Indes, & intime ami de Saumaise. Constantin Lempereur assûre qu'il sçavoit plusieurs Langues, & qu'il étoit sçavant dans l'Histoire & dans la Géographie. Ce fut par ses soins qu'Elzevir donna au Public une grande quantité de *Descriptions des Royaumes* du monde en latin, sous le titre de *Républiques*. Il a composé plusieurs Ouvrages, dont les

plus considérables sont une *Description des Indes Orientales* en 18 livres, sous le titre de *Novus Orbis*, *in-fol.* 1633, très-utile pour la Géographie, & la connoissance des différens Etats du Monde, quoique soupçonné de peu d'exactitude: *Respublica Belgarum*, *in-24.* assez bon: *Gallia*, *in-24.* où l'Auteur ne fait que rapporter ce qu'il a tiré de de Thou, & autres Historiens François: *De Regis Hispaniæ Regnis & Opibus*, *in-8°.* passable.

LÆTUS, Capitaine de la Garde Prétorienne, sous l'Empereur Commode dans le 11e siécle, détourna ce Tyran du funeste dessein qu'il avoit formé de brûler Rome. Bientôt après il ternit cette belle action en conspirant contre son maitre qu'il fit mourir par le poison, pour se garentir de la mort dont Commode le menaçoit, & trois mois après il commit le même attentat sur Pertinax, qu'il massacra inhumainement, quoiqu'il l'eût lui-même élevé à l'Empire l'an 193; mais il ne put s'accoûtumer à la sévérité pour la discipline militaire, à l'innocence & à la pureté des mœurs de ce sage Empereur, dont la conduite réglée sembloit lui reprocher ses dissolutions & ses désordres.

LÆTUS, voyez Pomponius LÆTUS.

LÆTUS, (Erasme Michel) Poëte Danois, a composé plusieurs Poëmes sur l'*Histoire* de sa Patrie, sur la *Guerre* des Goths, sur la *Navigation*, sur la *République* de Nuremberg. Nous avons aussi de lui des *Bucoliques*. Il vivoit dans le 16e siécle.

LÆVINUS, (*Torrentius*) vulgairement *Vander-Beken*, ou *Torrentin*, né à Gand, étudia en Droit & en Philosophie à Louvain, puis alla en Italie où par sa science & par sa vertu il gagna l'amitié des plus illustres personnages de ce tems-là, entr'autres des Cardinaux Sirlet, Borromée & Moron, du sçavant Manuce de Gambara. De retour aux Pays-Bas il fut pourvû d'un Canonicat à Liége. Il devint depuis Grand-Vicaire. Philippe II. Roi d'Espagne, satisfait de la maniere dont il s'étoit comporté dans une Ambassade auprès de lui, le fit nommer au siége d'Anvers, vacant par la mort de Sonnius qui en avoit été le premier Evêque. Delà il fut transféré à la Métropole de Malines, dont il fut le IVe Archevêque. Il mourut en 1595. Les Jésuites lui sont redevables du Collége qu'ils ont à Louvain. Ils ont aussi hérité de sa Bibliothèque & de son Cabinet de curiosités. Ce Prélat a composé plusieurs *Poëmes*, des *Commentaires* sur *Suetone* & sur *Horace*, divers Poëmes & d'autres Poësies.

LÆVIUS, Poëte latin vivoit du tems de Ciceron, ou quelques années avant. Il ne nous reste de lui que huit Vers, rapportés par A.Gell & par Apulcé.

LA FARE, (Charles-Auguste Marquis de) Poëte françois, nâquit l'an 1644 au Château de Valgorge en Vivarais, & fut un des hommes le plus aimable de son siécle, par la délicatesse de son esprit, & l'enjouement de son caractère. Il fut Capitaine des Gardes du Duc d'Orléans, Frere de Louis XIV, & de son Fils depuis Régent du Royaume, qui l'honora de sa familiarité. Son talent pour la Poësie ne se développa qu'à soixante ans; & ce fut pour la célèbre Madame de Caylus qu'il fit ses premiers Vers. On a recueilli toutes ses Poësies avec celles de l'Abbé de Chaulieu son ami & le compagnon de ses débauches. Il n'y a célèbré que l'amour & le vin; la galanterie & la bonne chere, sont des sujets inépuisables pour lui. On trouve dans ses Vers un génie facile, une imagination riante, un goût fin, & tous les charmes de la nature; mais peu de précision, peu de liaison dans les pensées, & une trop grande incorrection de style. Nous avons encore de lui des *Mémoires & Réflexions* sur les principaux événemens du règne de Louis XIV, écrits avec un grand air de liberté & de sincérité. La Fare mourut en 1712, âgé de 68 ans. Il a laissé deux fils, Etienne-Joseph Evêque de Laon en 1723. Le Régent en le nommant à cet Evêché, dit: *Qu'il avoit tout donné à la grace & rien au mérite.*

LAGNY, (Thomas Fantet Sieur de) célèbre Mathématicien, né à Lyon le 7 Novembre 1660. Son goût pour les Mathématiques se manifesta dès sa plus tendre jeunesse. Ses parens voulurent néanmoins qu'il entrât dans le Barreau, & pour cet effet ils l'envoyerent à Toulouse étudier en Droit sous d'excellens maîtres. Il s'y fit recevoir Avocat pour leur complaire; mais il donna toujours sa principale application à la Physique & à la Géométrie. Pendant son séjour dans cette Ville, il publia deux écrits assortis à son goût, & qui confirmèrent la haute idée qu'on avoit conçûe de son mérite & de sa pénétration. Il vint à Paris à l'âge de 26 ans. Sa réputation l'y avoit déja fait connoître, & le Maréchal de Noailles informé de son mérite, lui confia l'éducation de son fils aujourd'hui Maréchal de France. Il remplit cet emploi avec tout le succès qu'on pouvoit attendre de lui. Son mérite lui valut une place à l'Académie des Sciences, où il fut reçu en qualité d'Associé, l'an 1695. Louis XIV, à

qui les talens n'échappoient point, employa ceux de Lagny, à l'avantage de la Marine, & le pourvut de la chaire d'Hydrographie à Rochefort. Le sçavant Académicien y professa avec éclat, & 16 ans après ayant été rappellé à Paris, il fut fait Pensionnaire de l'Académie, & sous-Bibliothécaire du Roi, pour ce qui concerne la Philosophie & les Mathématiques. Le Duc d'Orléans ayant eu occasion de le connoître, le gratifia d'une pension de 2000 l. & en fut si satisfait qu'il lui marqua certaines heures pour conférer avec lui sur les Mathématiques, que ce Prince avoit étudié avec soin & avec succès. Ce sçavant Mathématicien mourut à Paris le 11 Avril 1734, âgé de 74 ans. Ses principaux Ouvrages sont. *Méthodes nouvelles & abrégées pour l'Extraction & Approximation des Racines*, &c. à Paris 1692, *in*-4°. *Elémens d'Arithmétique & d'Algébre*, 1697. *in*-12°. *La Cubature de la Sphère*, &c. à la Rochelle, 1702. *in*-12. & plusieurs autres *Ecrits* insérés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, &c. Deslandes a composé à sa louange une Eglogue très-élégante, & Lagny méritoit cet honneur; car outre ses connoissances Philosophiques, il avoit un goût décidé pour les Belles-Lettres, & étoit très-versé dans la Poësie grecque & latine.

LAGUNA, (André) sçavant Médecin, & judicieux Critique, naquit à Segovie en Espagne l'an 1499. Il passa presque toute sa vie à la Cour de Charles V, & lorsqu'il l'eut quittée, il demeura six ans à Metz, & revint en sa Patrie, où il mourut vers l'an 1560. Nous avons de cet Auteur plusieurs Ouvrages estimés, sur l'Anatomie, les Poids & les Mesures. Les *Versions* qu'il a faites de quelques Ecrivains Grecs, où il relève les fautes des premiers Traducteurs, prouvent qu'il étoit très-versé dans cette langue, & son goût pour la Critique paroît dans les *Commentaires* dont il a enrichi quelques autres.

LAHIRE, Voyez HIRE.

LAINEZ, (Jacques) fameux Jésuite, 4e compagnon de S. Ignace, auquel il succéda dans le Généralat en 1558, étoit Espagnol de naissance. Il fut député en 1547, avec Salmeron, par sa Société, pour assister au Concile de Trente. Ayant demandé dans la Session 6e que l'on changeât le 4e Canon, parce que le terme *motum*, *mû* que l'on avoit employé pour marquer l'*action de Dieu sur le libre Arbitre*, lui paroissoit trop fort, les Peres rejettèrent sa demande avec indignation, en disant: *foras Pelagiani*, chassez les Pélagiens. Il assista dans la suite à cette sainte Assemblée en qualité de Géné-

ral des Jésuites, & de Théologien du Pape, & ne cessa d'y jouer le plus étrange personnage. Lâche adulateur de la Cour de Rome, il soutint avec chaleur ses prétentions, & avança en conséquence des impiétés & des blasphêmes, qui révoltèrent les Prélats François. La conduite de ce Jésuite est bien propre à fixer le sens des paroles qu'il ajoûta la premiere année de son élection aux constitutions de son Prédécesseur. Celui-ci avoit recommandé expressément à ses Disciples de ne jamais s'écarter de la doctrine des SS. Peres, & sur-tout de S. Thomas. Lainez crut que ce règlement ne pouvoit avoir lieu que pour un tems; & c'est pourquoi il dit tout de suite dans le même article: *à moins qu'on ne compose une Théologie mieux accommodée aux besoins du tems, his nostris temporibus accommodatior*. Il accompagna le Cardinal Hypolite d'Est, au Colloque de Poissi en 1561, où il eut la témérité de contester à la Reine Catherine de Medicis le Privilége de convoquer des Assemblées, & d'ordonner des Conférences. Il mourut à Rome le 19 Janv. 1565 à 53 ans. Il a laissé quelques Ouvrages peu importans. Le Jésuite Théophile Rainauld prétend que les déclarations sur leurs Constitutions sont de Lainez; il y en a qui lui attribuent les Constitutions elles-mêmes, & ce n'est pas sans fondement, les Historiens même de S. Ignace ne lui ayant jamais attribué la pénétration & la force d'esprit qui les ont dictés: en effet on y voit tout ce que la Politique a de plus fin & de plus délié, & tout ce qu'un cœur ambitieux est capable de mettre en œuvre pour se procurer un empire d'autant plus flatteur qu'il semble n'avoir pour but que la gloire de Dieu & le salut du prochain. C'est l'idée que présentent, l'autorité despotique qu'elles donnent au Général, cette obéissance aveugle qu'elles prescrivent à tous les sujets de la Société, cette œconomie singulière qui le met à portée de sçavoir dans son cabinet tout ce qui se passe par toute la Terre, ce pouvoir de n'admettre & de ne garder dans son Ordre que ceux qu'il lui plaît, ce Privilége singulier d'abroger les anciennes Constitutions & d'en faire de nouvelles à sa volonté. Ajoûtons cette obéissance aveugle au Pape, dont le Général se réserve l'application & l'usage, en n'admettant au 4e vœu que ceux qu'il juge à propos; ce qui se fait si secretement, que souvent il est le seul qui en soit informé. Ce vœu de pauvreté compatible avec les héritages & les biens de famille, dont ils permettent la propriété. Ces revenus & bénéfices que reçoivent leurs maisons sous

le nom de Colléges, & ces donations testamentaires, qui ont fait gémir tant de familles. Que penser après cela de ce que dit le Jésuite Alegambe, que ces constitutions n'*ont pas été écrites par une industrie humaine, mais quelles semblent avoir été divinement inspirées.*

LAINEZ, (Alexandre) issu de la même famille que le précédent, naquit à Chimay dans le Hainaut. Il fit ses études à Rheims, où il se fit connoitre dès sa plus tendre jeunesse par la vivacité de son esprit, son enjouement & ses heureuses saillies. Les personnes les plus distinguées, & sur-tout les meilleurs convives se faisoient un plaisir de l'avoir chez eux. Lainez avoit reçu de la Nature de rares talens, principalement celui de la Poësie, & il se seroit fait un nom dans la République des Lettres, si son penchant pour les plaisirs & les charmes trompeurs de la volupté qui le séduisirent, ne l'eussent empéché d'en faire usage. Quelque tems après ses études il vint à Paris, & suivit à l'armée le Chevalier Colbert, à qui il faisoit des conférences sur Tite-Live & sur Tacite, dans lesquelles il avoit occasion de développer ses rares connoissances. Mais son humeur inconstante & l'indépendance de son caractère ne s'étant pas long-tems accommodés de cette occupation, il s'embarqua pour le Levant, parcourut toute la Grece, l'Asie mineure, l'Egypte, la Sicile, l'Italie, la Suisse; & après avoir dépensé presque tout son patrimoine dans ses courses, il regagna fort mal en ordre sa Ville de Chimay. La vie obscure & retirée qu'il y mena pendant deux ans, l'ayant fait soupçonner d'être l'Auteur de quelques libelles injurieux à la France, l'Abbé Faultrier, Intendant de Hainaut, étant allé avec main forte faire une visite chez lui, n'eut pas de peine à reconnoitre son innocence, son mérite & sa pauvreté, & se fit un plaisir de se l'attacher. Lainez suivit son bienfaiteur à Paris; mais incapable de supporter la dépendance & la gêne, il alla peu après en Hollande, uniquement pour voir le fameux Bayle, alla passer quelques mois en Angleterre, & revint enfin se fixer à Paris. Depuis il partagea son tems entre l'étude & les plaisirs de la table qui avoient pour lui les plus grands charmes. Il y brilloit par tous les agrémens d'une conversation vive & ingénieuse, & souvent utile & assaisonnée de la plus profonde érudition. Aussi étoit-il recherché comme un excellent convive; mais plus facile à donner sa parole qu'exact à la tenir, souvent on l'attendoit, & il étoit resté dans un endroit où il se trouvoit bien. Pour toute excuse il répondoit aux reproches par une

ample dissertation, dont le texte & la conclusion étoient toujours l'*homme est né libre*. Il étoit très-entêté de cette maxime, qu'il appliquoit jusqu'à son habillement. Il outroit à cet égard le mépris des modes, & même des bienséances, & ses amis furent souvent obligés de substituer sans qu'il s'en apperçût un habit neuf à celui qu'il avoit trop porté. Ce qui surprend en lui, c'est que le goût décidé qu'il avoit pour la table, ne fit rien perdre à celui de l'étude; il passoit les nuits à boire & les jours dans les Bibliothéques. Après une débauche de douze heures, un de ses amis le trouvant le lendemain matin dès huit heures à la Bibliothéque du Roi, lui témoigna combien il en étoit étonné. Lainez lui répondit sur le champ par ces deux Vers imités de Virgile:

Regnat nocte Calix, volvuntur Biblia manè:
Cum Baccho, Phœbus dividit imperium.

Il mourut à Paris en 1710, âgé de 60 ans, & quoiqu'il sçut le Grec, le Latin, l'Italien & l'Espagnol, & qu'il eut plusieurs connoissances, il n'a laissé aucun ouvrage qui puisse faire juger de son érudition. Il n'est connu que par quelques petites pièces de Poësie faites à table le verre à la main, & qui tiennent du caractère de l'Auteur. Elles sont vives, libres & voluptueuses, quelques-unes licentieuses & caustiques: mais il ne faut y chercher ni correction dans le style, ni liaison dans les idées, & elles n'ont que la naiveté de la saillie & de l'impromptu. Ce qu'il a fait de mieux est une petite pièce de sept Vers pour Madame de Martel, qui ne sont qu'une traduction un peu longue d'un beau morceau de l'Arioste.

LAIRESSE, ou LARESSE, (Gerard de) né à Liége en 1640, s'étant livré à la Peinture dès sa jeunesse, alla exercer cet Art dans les Pays-Bas, & sur-tout à Amsterdam, où il mourut en 1711. Vingt ans auparavant il étoit devenu aveugle, & ne pouvant plus pratiquer, il se réduisit à écrire sur la peinture, & à donner des préceptes dont on a un recueil imprimé. Gerard avoit deux freres aussi Peintres: Ernest qui excella à peindre les Insectes, & Jacques qui réussissoit à peindre des Fleurs.

LAIRUELS, (Gervais) né à Sogny en Hainaut en 1560, entra dans l'Ordre des Prémontrez, & vint étudier à Paris, où il reçut le Bonnet de Docteur. Peu après ayant été fait Général de son Ordre, il fit en cette qualité la visite de la plûpart des Maisons, & conçut le dessein d'y apporter la Réforme. Il en

dressa le plan, & commença à l'exécuter dans l'Abbaye de *Sainte Marie-aux-Bois*, qu'il transfera depuis à Pont-à-Mousson, dans le dessein de procurer à ces Religieux le moyen de se perfectionner dans les sciences. Cependant ses Statuts ayant été approuvés à Rome par Paul V, Louis XIII. donna des Lettres-Patentes pour introduire la Réforme dans les Monastères de son Royaume. Elle souffrit d'abord bien des oppositions de la part de ceux qui s'étoient accoûtumés à une vie irrégulière; mais le P. Lairuels eut la consolation de la voir reçue dans plusieurs Maisons, lorsqu'il mourut en 1631. Il est Auteur de quelques Traités de Théologie mystique, du *Catéchisme des Novices*, en latin, 2 *vol. in fol.* de *l'Optique des Réguliers*, sur la Règle de S. Augustin, *in*-4°. &c.

LAIS, trop fameuse Courtisanne, née à Hyccara Ville de Sicile, ayant été transportée en Grece lors de l'expédition des Athéniens, s'y signala par ses déréglemens & la débauche la plus outrée. Elle s'établit d'abord à Corinthe, où elle vécut dans le plus grand éclat; jamais courtisanne n'avoit attiré tant de monde à elle, & cette femme perdue attela à son char les Orateurs les plus illustres & les Philosophes les plus sévères. Démosthène ne rougit pas de faire exprès le voyage de Corinthe, pour avoir part à ses faveurs, & cette prostituée les ayant mis à quatre mille livres, ce prix exhorbitant fit rentrer l'Athénien en lui-même, & il s'en retourna en disant: *Je n'achette pas si cher un repentir*. Diogène le Cynique, tout malpropre, tout dégoûtant qu'il étoit, sçut plaire à cette belle, & en fut tout aussi-bien traité que le galant Aristippe. Quelqu'un raillant ce dernier sur son assiduité chez cette Courtisanne, & lui reprochant de n'en être pas aimé; *je ne pense pas*, répondit cavalièrement le Philosophe, *que le Vin & les Poissons m'aiment, cependant je m'en nourris avec beaucoup de plaisir*. Le commerce honteux que ces deux Philosophes entretenoient avec cette femme publique, lui faisoit dire: *Je ne sçai ce qu'on entend par l'austérité des Philosophes; mais ces gens-là ne sont pas moins souvent à ma porte, & ils ne me paroissent pas moins sensibles que les autres Athéniens*. Les charmes de cette impudique échouèrent contre la continence de Xenocrate, qui répara l'honneur de la Philosophie; car cette malheureuse ayant gagé de l'abbattre, s'insinua dans sa maison, & employa inutilement toutes les ressources de son art, contre l'austérité du Philosophe, qui fut inébranlable. Enfin

Lais toujours emportée par sa passion, ayant quitté Corinthe pour aller chercher en Thessalie un jeune homme dont elle étoit éprise, les femmes de ce pays, jalouses de sa beauté l'assommèrent à coups de pierre dans un temple de Venus. Les Grecs ne rougirent pas d'élever un monument aux débauches de cette infâme: Ausone a traduit fort joliment une Epigramme de l'Antologie sur son *miroir*, & il raconte avec beaucoup d'agrément en Vers l'avanture de la même Laïs avec le fameux Miron. Le Sculpteur à tête grise s'étant présenté chez la courtisanne, fut mal accuelli, & mettant cette mauvaise réception sur ses cheveux blancs, il les teignit en brun, & se présenta de nouveau: *Sot que vous êtes*, lui dit Laïs, *vous venez me demander une chose que j'ai refusé à votre pere*.

LAISNÉ, ou LENA (Vincent) né en 1632 à Lucques, & élevé à Marseille, entra dans la Congrégation de l'Oratoire, professa les Humanités dans plusieurs Maisons, & fit à Avignon des Conférences publiques sur l'Ecriture sainte, qui lui acquirent une grande réputation. Mascaron nommé à l'Evêché de Tulle, l'ayant demandé pour son Coadjuteur, Laisné consentit à suivre ce Prélat, & avant son départ de Paris il prononça l'Oraison funèbre du Chancel. Seguier dans l'Eglise de l'Oratoire de la rue S. Honoré. » Ce jeune homme, dit l'illustre Marquise de Sevigné, a commencé en tremblant, tout le monde trembloit aussi... mais en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux, il a si bien établi son discours: il a donné au défunt des louanges si mesurées, il a passé dans tous les endroits délicats avec tant d'adresse; il a si bien mis dans son jour tout ce qui devoit être admiré, il a fait des traits d'éloquence & des coups de maître si à propos & de si bonne grace, que tout le monde, je dis tout le monde sans exception, s'en est écrié, & chacun étoit charmé d'une action si parfaite & si achevée. C'est un homme de 28 ans, intime ami de M. de Tulle, & qui s'en va avec lui. Nous le voulions nommer le *Chevalier Mascaron*; mais je crois qu'il surpassera Laisné ». En effet les rares talens de Laisné pour la chaire, l'auroient égalé aux plus fameux Orateurs de sa Congrégation, si ses infirmités habituelles ne l'eussent forcé de s'arracher aux fonctions pénibles de la Prédication, pour se borner à faire des Conférences sur l'Ecriture-sainte. Il reprit cet exercice à Paris après un séjour de peu de du-

rée à Tulle; & étant allé à Aix pour rétablir sa santé, il les continua dans cette Ville avec le plus brillant succès. Mais l'excès du travail acheva de l'épuiser, & il mourut à Aix en 1677. Nous avons de lui les *Oraisons funèbres de Seguier & de Choiseul*, des *Conférences sur le Concile de Trente*, imprimées, 4 *vol. in-fol.* des *Conférences sur l'Ecriture-sainte*, manuscrites, &c.

LALANDE, (Jacques de) né à Orléans d'une famille de Robe en 1622, fut Conseiller au Présidial de cette Ville, & remplit plusieurs autres charges avec la plus grande distinction. Son érudition, son intégrité, sa bienfaisance & son zèle pour les intérêts de sa Patrie, à laquelle il consacra tous ses talens, le firent chérir de ses Concitoyens, & lui méritèrent le titre de *Pere du Peuple*. Il mourut en 1607 Doyen de l'Université de Droit, dans laquelle il avoit exercé pendant plus de 50 ans la charge de Professeur-ès-Loix. On a de lui plusieurs Ouvrages sur le Droit, entr'autres le *Commentaire sur la Coûtume d'Orléans*, *in-fol.* estimé & rare: *Traité du Ban & de l'arrière-Ban*, *in-4°*. &c.

LALANDE, (Michel-Richard) né à Paris en 1654, suppléa par ses talens pour la Musique à ce qui lui manquoit du côté de la fortune. Il fut d'abord Enfant de Chœur du Chapitre S. Germain l'Auxerrois, & il s'y livra totalement à l'étude de la Musique: il s'appliqua particulièrement au Clavecin & à l'Orgue; & ayant été nommé sur la recommandation du Maréchal de Noailles pour montrer à jouer des instrumens à Mademoiselle de Blois, il se vit dès-lors dans le chemin de la fortune. Louis XIV. l'ayant chargé de composer quelques petites Musiques Françoises, il y réussit si bien, que le Roi lui donna en 1683 une charge de Maître de Musique de Chapelle. De nouveaux Ouvrages méritèrent de nouveaux bienfaits, & Lalande parvint par la générosité de son bienfaiteur à toutes les charges de la Musique Royale. Il mourut en 1726, & il a laissé un grand nombre d'excellens Motets qui ont été tous applaudis & recueillis en plusieurs Volumes *in-fol.*

LALANNE, (Noël) Abbé de Notre-Dame de Valcroissant, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, né dans cette Ville d'une Famille noble, fut un des plus grands Théologiens du 17e. siècle, très-zèlé défenseur de la Doctrine de S. Augustin, & lié pour la même cause avec les Solitaires de Port-Royal. Il fut aussi du nombre de ceux que les Evêques de France envoyèrent à Rome, pour défendre la Doctrine de ce

grand saint sur la Grace, & il prononça devant le Pape Innocent II. une Harangue pour présenter l'écrit à trois colonnes où les sens hérétiques & catholiques des cinq Propositions sont distingués. De Lalanne de retour de Rome se livra entièrement à la composition d'un très-grand nombre d'excellens Ouvrages pour la défense de S. Augustin & celle de Jansenius son Disciple, & après s'être toujours distingué par sa piété & par son zèle pour la vérité, il mourut en 1673 dans sa 55e année. Ses principaux Ouvrages sont le Livre *de initio piæ Voluntatis*, *in*-4°. qu'il fit étant encore fort jeune contre le Moine. *De la Grace victorieuse*, *in*-4°. contre Molina & ses Disciples qu'il convainc de Pélagianisme: *Vindiciæ S. Thomæ*, &c. avec Arnaud & Nicole. *Eclaircissement du fait & du sens de Jansenius*, en 4 part. avec Claude Girard, &c. *Deux Lettres au P. Amelotte*, &c. *Difficultés proposées aux Docteurs de Paris*, &c. *Défense de l'Ordonnance des Vicaires-Généraux*, &c. *Réfutation de la Relation du P. Ferrier*, &c. avec Arnaud, & plusieurs autres en latin & en françois, sur les affaires qui troubloient alors l'Eglise. On croit outre cela qu'il a travaillé aux dix Mémoires faits en 1666, en faveur des Evêques persécutés au sujet du Formulaire. Il y a encore eu de ce nom Pierre de Lalanne, né à Paris, qui se distingua dans les Belles-Lettres, & dont nous avons trois piéces de Poësies françoises, sur la mort de sa femme, pleines de sentiment & de délicatesse. On les trouve dans le recueil de Madame d'Aunoi.

LALLEMANT, (Pierre) né à Reims, y fit ses premieres études qu'il vint continuer à Paris, & y professa la Rhétorique dans un Collége de l'Université, dont il remplit plusieurs fois avec dignité la place de Recteur, & s'appliqua avec succès au ministère de la Prédication. La crainte de ne pas pratiquer assez exactement dans le monde ce qu'il enseignoit aux autres, le détermina tout d'un coup à y renoncer, & à l'âge de 33 ans il entra dans la Congrégation des Chanoines Réguliers de Ste Geneviève, où il s'acquit la réputation d'un parfait honnête homme, d'un véritable Chrétien, d'un excellent Religieux, d'un sçavant Théologien, d'un Philosophe pénétrant, d'un Auteur judicieux & d'un Directeur fort zèlé. Après avoir passé quelques années dans l'exercice continuel de toutes les vertus de son état, il fut élevé à la dignité de Chancelier de l'Université, & il eut occasion de faire briller plus que jamais son érudition & son éloquen-

ce dans les éloges, qu'il étoit obligé de faire aux Actes publics, & sa prudence & sa capacité dans les contestations dont le Roi & le Parlement lui remettoient souvent la décision. Ce saint Religieux se voyant attaqué de la maladie lente qui le mit au tombeau, médita si fortement sur sa mort prochaine, qu'il composa les trois Livres admirables que nous avons de lui; *le Testament spirituel*, *la Mort des Justes*, & *les saints Désirs de la Mort*. Il mourut pénétré des vérités qu'il venoit d'écrire, & dans une vive impatience de jouir du bonheur éternel. Sa mort arriva en 1673. Nous avons encore de lui l'*Abregé de la Vie de Ste Geneviève*, *in*-8°. & l'*Eloge funèbre de Pompone de Bellievre*, *in*-4. Il y a du même nom Louis *Lallemant*, Jesuite, né à Châlons-sur-Marne, qui après avoir professé la Théologie dans son Ordre, fut Recteur à Bourges, où il mourut en 1635: on a un *Recueil de ses Maximes*: un autre Jésuite, nommé aussi LALLEMANT, a beaucoup figuré dans l'affaire de la Constitution, & étoit à Paris le Chef des Incommunicans de sa Société. Pour bien connoitre ce personnage, il faut lire les *Lettres de l'Abbé de Margon*, les *Anecdotes* de la Constitution, & le *Journal de Dorsanne*, où l'on rapporte exactement les différens rôles qu'il a joués. Il se mêla aussi d'écrire, & nous avons de lui: le *véritable Esprit des Disciples de S. Augustin*, 4 *vol. in*-12. Libelle calomnieux: *Lettre d'un Abbé à un Evêque*, &c. toute aussi mauvaise, & quelques autres de cette espèce. Dans un autre genre on a de lui une *Paraphrase sur les Pseaumes* en vers, des *Réflexions Morales*, avec des notes sur le nouveau Testament, *in*-12, Ouvrage aussi follement qu'inutilement entrepris, pour décrier l'excellent Livre du P. Quesnel, qui porte le même titre.

LALLOUETTE, (Ambroise) Prêtre Chanoine de Ste Opportune à Paris, sans en avoir jamais été paisible possesseur, mourut en 1724, âgé de 70 ans. Nous avons de lui des *Traités de Controverse*, pour les nouveaux réunis, *in*-12. sur *la Présence réelle*, sur *la Communion sous une espèce*; *Histoire des Traductions françoises de l'Ecriture sainte*; cet Ouvrage contien des recherches utiles & curieuses: & des *Extraits des SS. Peres*, sur différens sujets de Morale. Il est aussi Auteur d'un Abregé de la Vie du Cardinal le Camus qu'il avoit connu, ayant demeuré dans son Diocèse.

LAMARE, voyez MARE.

LAMBECIUS, (Pierre) né à Hambourg en 1628, fut un des plus sçavans hommes de son siècle, & il s'annonça de bonne heure par des

remarques sur *Aulugelle*, pleines de l'érudition la plus recherchée. Après avoir voyagé dans les principales contrées de l'Europe pour s'instruire, il revint à Hambourg où il fut nommé Professeur en Histoire en 1652, & Recteur du Collége en 1660. Mais les dégoûts qu'il essuya dans sa place, & plus encore ceux que lui procura une vieille femme qu'il avoit épousée pour son bien, le forcèrent à quitter sa patrie en 1662, & à passer à Rome où il fit profession publique de la Religion Catholique. Vers la fin de la même année il se rendit à Vienne où l'Empereur le fit son Bibliothéquaire & son Historiographe, postes qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1680. Outre l'Ouvrage intitulé *Lucubrationum Gallianarum Prodromus*, qu'il fit à 19 ans, nous avons de lui *Origines Hamburgences, in-4°.* livre sçavant & curieux: *Animadversiones ad Codini originis*, &c. *in-fol.* où l'Auteur étale la plus vaste érudition; *des Harangues, in-4°.* Le *Catalogue des Manuscrits de la Bible* de l'Empereur, 8 *vol. in-fol.* que la mort l'empêcha de pousser plus loin. Il donne dans cet Ouvrage immense & profond l'explication des Manuscrits d'une manière critique & historique. On y trouve des choses très-particulières & très-curieuses, mais trop de diffusion, & l'Auteur a eu moins d'égard au loisir & aux facultés des particuliers, qu'à la magnificence & à la Majesté de son Prince.

LAMBERT, (S.) né dans le pays de Liége d'une très-illustre famille, fut élû Evêque de Mastricht l'an 668, & il remplissoit tous les devoirs d'un bon Pasteur, aimé de Childeric II. qui le consultoit sur le gouvernement de ses Etats. Lorsque ce Prince fut assassiné, Lambert fut chassé de la Cour & de son siège, par le cruel Ebroin, ennemi déclaré de tous les saints Evêques. Alors il se retira dans le Monastère de S. Avelo, où il vécut pendant sept ans dans l'Observance exacte de la Vie monastique. La mort de l'impie Ebroin rendit à son Eglise le saint Pasteur, qui reprit ses fonctions avec une nouvelle application, brûlant de zèle pour les ames confiées à ses soins. Il convertit beaucoup d'Infidèles dans son Diocèse, adoucit leur férocité par sa patience, & abbatit plusieurs Temples & plusieurs Idoles. Il fut tué selon quelques-uns par Dodon, frere d'Alpaide, que Pepin avoit épousée, après avoir repudié Plectrude sa légitime épouse. Cette femme irritée des remontrances que saint Lambert avoit fait à Pepin sur cet adultère, envoya, dit-on, son frere, qui vint avec des Gens-d'armes, & perça le saint de plusieurs coups d'épée.

pée; mais d'autres prétendent avec plus de vraisemblance, que Pepin & Alpaïde n'entrent pour rien dans ce meurtre commis l'an 708; tems où le Roi étoit réconcilié avec Plectrude, & que la cause du massacre du Prélat, fut la vengeance de la mort de deux freres de Dodon, tués par les neveux du saint Evêque. Son martyre arriva au Village appellé *Leodicum*, d'où son corps fut porté à Mastricht. Saint Hubert son successeur, fit transférer quelque tems après ce saint Corps au lieu de son martyre, où il se faisoit un grand nombre de miracles. On y bâtit ensuite une Eglise magnifique, & les miracles que Dieu continua d'y opérer y attirèrent un grand peuple. Ainsi *Leodicum*, qui n'étoit qu'un petit Village, à une lieue de Tongres dans une Vallée agréable, devint une grande Ville nommée Liége, & l'on y transféra le Siége Episcopal, qui de Tongres avoit passé à Mastricht.

LAMBERT, né à Schawembourg ou à Aschaffembourg, Ville de Franconie, vivoit dans le onzième siècle, & prit l'habit de saint Benoît dans l'Abbaye d'Hirsfeldin, Diocèse de Mayence. Après avoir reçu la Prêtrise il alla à Jerusalem, & à son retour il composa, en Latin, une *Chronique* depuis le commencement du Monde jusqu'en 1077. Cet ouvrage excellent a été imprimé à Basle, *in-fol.* 1669, avec celui de Conrad de Liechtenaw, & dans le premier volume des Ecrivains d'Allemagne de Pistorius. L'auteur, qui n'a fait qu'abréger l'Histoire universelle, s'étend suffisamment sur celle d'Allemagne & est très-estimé, sur-tout pour les dixième & onzième siècles. Un Moine d'Erfurt en a donné une continuation jusqu'à l'an 1472, qui est assez bonne, & qui se trouve aussi dans le Recueil de Pistorius.

LAMBERT, (François) né à Avignon en 1487, entra chez les Freres Mineurs, qu'il quitta 20 ans après pour se jetter dans le parti de Luther, & il se retira en Allemagne, où il fit imprimer deux petits *Ecrits*, l'un pour justifier son Apostasie, & l'autre pour décrier l'Ordre qu'il venoit de quitter. Il prêcha ensuite la nouvelle doctrine dans la Suisse & l'Allemagne; se maria, & fut fait Professeur de Théologie dans l'Université de Marpourg. Il mourut en 1530. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, dont le premier, devenu rare, a été réimprimé dans le tome 4. des *Amœnitates Litterariæ* de Selhorn; il y a de lui plusieurs *Questions* sur divers points du dogme Catholique, dont quelques-unes sont imprimées dans le même Recueil: l'on y trouve peu de bonne foi, & beaucoup d'em-

portement ; un *Commentaire* sur l'Evangile de saint Luc, *in*-8 : un *autre* sur le *Mariage* & sur les 4. *Livres des Rois*; un *Traité* de la vocation à l'Eglise : *Farrago omnium ferè rerum Theologicarum*, & plusieurs autresOuv. Cet Auteur a été long-tems déguisé sous le nom de *Jean de Serre*.

LAMBERT, (Anne-Therèse de Marguenat de Courcelles, Marquise de) née à Paris en 1677, eut l'avantage d'être élevée sous les yeux du célèbre Bachaumont qui avoit épousé sa mere, & qui prit plaisir à cultiver les heureuses dispositions qu'il apperçut dans sa belle-fille. Celle-ci répondit aux soins de son instituteur,& aidée de ses leçons, elle perfectionna ce génie heureux & cet esprit délicat qu'elle avoit reçu de la nature, par la lecture des meilleurs livres qu'elle lisoit avec réflexion, & dont elle faisoit des extraits marqués au coin du bon goût & de la justesse du jugement. Elle fut mariée en 1666 à Henri de Lambert, Marquis de Saint-Leris, lequel étant mort en 1686, laissa à sa veuve de longs & cruels Procès à soutenir, où il s'agissoit de toute sa fortune. La Marquise les termina à son avantage, & devenue maîtresse d'un bien assez considérable, elle établit à Paris une maison, qui fut bientôt le rendez-vous de tous les gens d'esprit qui préféroient au jeu & aux autres frivoles amusemens, le plaisir plus délicat & plus utile d'une conversation ingenieuse & sensée. Elle faisoit elle-même les honneurs de cette Académie, suivant le témoignage de ceux qui la fréquentoient; & on en est convaincu d'ailleurs par quelques écrits, aussi solides qu'agréables qui sont sortis de sa plume, & qui furent imprimés contre ses désirs. Le premier qui parut fut une Lettre sur la dispute de la Mothe & de la sçavante Dacier, que l'on trouve dans le Recueil intitulé : *Homère en arbitrage*. Le second est *la Lettre d'une Dame à son fils sur la véritable gloire*, imprimée dans le premier volume des Mémoires du P. Desmolets. Il y en avoit une à sa fille qui couroit aussi risque de devenir publique, lorsque la Marquise prit le parti de publier elle-même l'une & l'autre sous le titre, *d'avis d'une mere à son fils & à sa fille*, en 1729, *in*-12. *Ses réflexions nouvelles sur les femmes*, ou *Métaphysique d'amour*, furent imprimées par les soins de Saint-Hyacinthe, & dédiées par l'Editeur à la Marquise de Saint-Aulaire, fille de l'Auteur. On trouve dans ces *Ecrits*, ainsi que dans le *Traité de l'Amitié*, dans celui de la *Vieillesse* & quelques autres, la pureté, l'élégance & la beauté du stile, la justesse des réflexions, la délicatesse

des ſentimens ; mais on y chercheroit envain la morale évangélique, & ils ſont plus propres à former un honnête homme dans le monde, qu'un Chrétien qui doit en condamner plus d'une maxime. On les a recueillis en deux petits volumes *in*-12. 1751. La Marquiſe mourut en 1733.

LAMBERT, (Joſeph) né à Paris en 1654 d'un Maître des Comptes, entra dans l'état eccléſiaſtique, fut Docteur de la Maiſon de Sorbonne & Prieur de Palaiſeau. Il ſe diſtingua par une pieté éminente, un grand amour pour la vérité, une charité tendre pour les pauvres, & une connoiſſance profonde de l'Ecriture & des Peres. Il n'avoit que 30 ans qu'il prêchoit avec un concours étonnant, dans l'Egliſe de S. André des Arcs ſa Paroiſſe, où les Proteſtans venoient en foule pour l'entendre. Il eut le bonheur d'en convertir pluſieurs, qui ne purent réſiſter aux charmes d'un ſtile ſimple & plein d'onction. Le Cardinal de Noailles & pluſieurs autres Prélats, faiſoient un cas tout particulier de ce ſaint Prêtre qui étoit auſſi très-reſpecté en Sorbonne, où ſes avis étoient du plus grand poids. Ils étoient toujours marqués d'un caractère de piété qui les faiſoit écouter avec reſpect, & qui entraînoit le plus ſouvent la multitude des ſuffrages. C'eſt ſurtout ce que l'on éprouva dans l'affaire de la Conſtitution, à laquelle il fut toujours très-oppoſé, & de laquelle il appella avec toute la Faculté. Il ſoutint ſon appel avec fermeté, & aima mieux ſe laiſſer exclure, que de conſentir à le révoquer. C'eſt à ſa requiſition que la Faculté fit le Statut qui déclare nulles les Thèſes de ceux qui s'y ſeroient nommés Titulaires de pluſieurs Bénéfices, ce que ſon zèle pour la diſcipline Eccléſiaſtique lui faiſoit regarder avec raiſon comme un très-grand ſcandale. Ce ſaint Prêtre, ſur la fin de ſa vie, ſe conſacra entiérement au ſervice des pauvres, & mourut en 1722, regretté de tous les gens de bien. Il étoit particuliérement en vénération dans la Paroiſſe de Palaiſau où étoit ſon Prieuré, où il a fait de très-grands biens, & à laquelle il laiſſa ſon cœur qui fut mis ſous le porche de l'Egliſe, avec une Epitaphe qui contient un détail exact de toutes ſes vertus. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages pleins de lumière, d'onction & de ſolidité. Les principaux ſont : *L'année Evangélique*, 7 vol. *Diſcours ſur la vie Eccléſiaſtique*, 2 vol. *Epîtres & Evangiles*, &c. Les *ordinations des Saints*. La *Maniere de bien inſtruire les Pauvres*. *Hiſtoires choiſies*, &c. *Le Chrétien inſtruit des myſtères*, &c.

LAMBERT, (Michel) né à Vivonne en Poitou en 1610,

vint jeune à Paris, où il acheva de perfectionner les heureuses dispositions qu'il avoit reçues pour la Musique. Bientôt il surpassa les plus habiles maîtres en ce genre, & on convient qu'il fut le 1er. Musicien François, qui sçut faire parfaitement sentir les vraies beautés de la Musique vocale. Au talent de la voix il joignoit celui de jouer du Luth & du Tuorbe avec un goût enchanteur, & lorsque dans une Assemblée illustre il marioit sa voix au son mélodieux de son Luth, il ravissoit ses auditeurs. Le Cardinal de Richelieu prit un plaisir singulier à l'entendre, & il étoit recherché dans tout Paris avec un empressement, auquel il ne pouvoit satisfaire ; mais il promettoit toujours, & ne tenoit jamais parole : c'est à quoi Boileau fait allusion dans ce vers :

Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole,

Lambert mourut en 1696, après avoir rempli pendant long-tems une des premieres charges de Maître de la Musique de la Chambre du Roi. Il fut inhumé chez les Peres de l'Oratoire, dans la tombe de Lully son gendre. Ses ouvrages ont été recueillis en un in-folio 1699.

LAMBERTINI, (Prosper) né à Bologne en 1675, fut fait en différens tems, Chanoine de la Basilique de Saint Pierre, Consulteur du Saint Office, Votant de la signature de grace, Promoteur de la Foi, Avocat Consistorial, Sécretaire de la Congrégation du Concile, & Canoniste de la Sacrée Pénitencerie. Il exerçoit toutes ces Charges lorsqu'il fut nommé par Benoît XIII à l'Archevêché Titulaire de Théodosie en 1724, & en 1727 à l'évêché d'Ancone, avec permission de retenir ses emplois, à l'exception de son Canonicat & de l'Avocature Consistoriale. Nommé Cardinal *in petto* en 1726, il reçut la Barette & le Chapeau en 1728, & la même année il fut nommé Député de la Congrégation du Saint-Office. Clément lui donna l'Archevêché de Bologne en 1731 ; & ce Pape étant mort en 1740, Lambertini fut élevé à sa place sur le thrône Pontifical, où il signala d'abord son désintéressement, en cedant à la Chambre Apostolique ce que ses Prédécesseurs mettoient au nombre de leurs revenus. L'esprit de sagesse & de modération ont signalé le Pontificat de ce Pape qui a beaucoup fait pour la vérité, & qui auroit fait encore davantage, s'il eut osé briser entièrement les chaines des préjugés Ultramontains. Il s'est surtout occupé sérieusement à calmer les dissensions qui déchirent l'Eglise de France, & il n'est pas dou-

teux qu'il n'y eut entièrement réussi, si à la sagesse des moyens qu'il prenoit, il eut ajouté le courage de renverser les obstacles que ses Prédécesseurs avoient mis à ce glorieux dessein. Son zèle éclairé & son goût pour la saine Doctrine, paroissent dans tout ce qu'il a fait en faveur des sentimens de saint Augustin & de ses disciples, & contre leurs détracteurs; dans le Bref adressé à l'Inquisiteur d'Espagne pour venger la mémoire du célèbre Cardinal Noris, dont les Jésuites avoient fait mettre les ouvrages à *l'Index*, dans la condamnation *du Dictionnaire des Livres Jansénistes*, pour justifier tant d'excellens Auteurs maltraités par le fougueux Ecrivain de la Société; dans la réponse aux doutes, &c. Il n'a pas moins bien mérité de la Religion par sa Bulle *Omnium sollicitudinum* contre les impiétés Chinoises; par son Bref adressé au Cardinal Saldanha, pour la réforme des prévaricateurs du Paraguay; par la Congrégation de Palestrine, établie pour composer un corps de Doctrine, qui devoit être un centre de réunion pour tous les vrais Fidèles, si Dieu eût prolongé les jours de ce Pape bien intentionné. A son zèle pour la Religion, Benoît joignoit l'amour des Sciences & des Beaux-Arts, pour l'avancement desquels il n'a rien négligé dans tous les lieux de sa dépendance; témoin les Académies qu'il a fondées à Rome, & ses libéralités en faveur du fameux Institut de Bologne. Grand & profond Canoniste, ses ouvrages annoncent un goût décidé dans ce genre de littérature, avec une connoissance des plus vastes de l'Histoire & des Antiquités Ecclésiastiques. Les ouvrages de ce sçavant Pape contiennent 12. vol. in-fol. Les quatre premiers sont destinés aux traités de la béatification & de la canonisation des Saints. Le cinquième, contient les actes des Saints qu'il a Canonisés. Les sixième, septième & huitième, renferment des Supplémens, des Documens & un ample Indice pour les volumes précédens. Le neuvième, traite du Sacrifice de la Messe, & le dixième, des Fêtes instituées en l'honneur de J. C. & de la bienheureuse Vierge. Dans le onzième, se trouvent les Instructions, les Mandemens, &c. qu'il a donnés pendant qu'il étoit Evêque d'Ancone, puis Archevêque de Bologne. Enfin, le douzième contient un beau Traité sur les Synodes; ce Pape mourut en 1758. Il a eu pour Successeur le Cardinal Rezzonico, Venitien, qui a commencé son Pontificat, par annoncer qu'il entend suivre les vûes de Benoit XIV, & achever tous les projets formés par son Prédé-

cesseur, pour l'utilité de la Religion.

LAMBIN, (Denis) né à Montreuil sur mer, en Picardie, fut un Sçavant distingué dans le 16e. siècle, & qui s'appliqua avec le plus grand succès à l'étude des Belles-Let. Il voyagea en Italie avec le Cardinal François de Tournon; & à son retour à Paris, il eut la place de Professeur des Belles-Lettres au Collége Royal. Il mourut en 1572. âge de 56 ans, du chagrin de la perte de son ami Ramus, qui avoit été la victime du massacre horrible de la Saint Barthelemi. Il a laissé plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve une vaste érudition, beaucoup de critique, quelquefois peu de goût & trop de fantaisie. Son *Commentaire* sur Horace est le plus estimé. Il en a fait sur Plaute, sur Lucrece, sur Ciceron, &c. Son fils, qui n'étoit pas moins sçavant que lui, fut Précepteur du fameux d'Andilly.

LAMECH, de la race de Caïn, fils de Mathusaël, pere de Jabel, de Jubal, de Tubal-Caïn & de Noëma, est célèbre dans l'Ecriture par la Polygamie, dont on le croit le premier Auteur dans le monde. Il épousa Ada & Sella. L'Ecriture le remarque, afin que nous fassions attention que c'est dans la race de Caïn, & par l'incontinence d'un de ses descendans, qu'a commencé un usage contraire à l'institution & à la loi primitive du mariage : *Ils seront deux dans une même chair.* Un jour Lamech dit à ses femmes : Ecoutez-moi, femmes de Lamech, j'ai tué un homme pour ma blessure, & un jeune homme pour ma meurtrissure. On tirera vengeance sept fois du meurtrier de Caïn, & soixante & dix fois du meurtrier de Lamech. Ces paroles renferment une obscurité impénétrable. On a fait de vains efforts pour les expliquer; mais on ne donne que des conjectures, auxquelles nous préférons un silence respectueux.

LAMET. *Voyez* DELAMET.

LAMI, (Bernard) né au Mans, montra dès sa jeunesse un grand amour pour toutes les Sciences, & entreprit d'en parcourir la vaste carrière. Il entra dans la Congrégation de l'Oratoire à 18 ans, & se livrant à l'avidité de tout sçavoir, il s'appliqua à toutes les parties des Belles-Lettres, à l'étude des Langues, aux Mathématiques, à la Philosophie, à la Morale chrétienne, à la Théologie, à la Critique, & se distingua dans toutes. Les ouvrages qu'il a donnés sur chacune, montrent combien il les avoit approfondies. Il commença d'abord à écrire sur les Belles-Lettres qu'il avoit professées à Vendôme & à Jully, & il donna la *Rhéthorique*, in-12.

Réflexions sur l'art Poëtique; Entretien sur les Sciences & sur la manière de les étudier; ouvrages excellens, le dernier surtout, où l'Auteur a pour but de former des Sçavans qui ayent de la piété, & qui ne se proposent dans leurs études que la gloire Divine & l'utilité de l'Eglise. Le P. Lami fut ensuite destiné à professer la Philosophie à Saumur & à Angers. C'étoit alors le règne de Descartes, dont le P. Lami saisit les principes avec ardeur, & il n'oublia rien pour faire des Partisans à la nouvelle Philosophie par ses leçons & par ses écrits. Il donna dans ce genre un *Traité de Méchanique, de l'équilibre, in-12. Traité de la grandeur en général, in-12. Traité de Perspectives;* tous ouvrages bien reçus & plusieurs fois réimprimés. Cependant son zèle pour la nouvelle Philosophie ayant soulevé contre lui les fanatiques Partisans de l'ancienne, un ordre de la Cour le priva de sa Chaire, & le relégua à Grenoble en 1676, où il trouva dans la confiance & dans l'estime du saint Cardinal qui en étoit Evêque, un ample dédommagement de ce que la malice de ses ennemis venoit de lui faire perdre. Le vertueux Prélat ne laissa point inutiles les grands talens du P. Lami, & il l'associa au gouvernement d'un Diocèse qui avoit sçu prendre une nouvelle forme entre ses mains. C'est aussi là que le sçavant Oratorien entra dans la carrière de l'Ecriture sainte, & qu'il commença les excellens ouvrages qu'il nous a laissés sur cette matière. Le premier, qui parut en 1687, est son *Apparatus ad Bibliâ Sacrâ*, &c. *in-fol.* imprimé depuis sous différentes formes, & traduit sous le titre d'*Introduction à la lecture de l'Ecriture sainte;* ouvrage rempli de l'érudition la plus profonde, & qui est terminé par un *Traité* sur les différens sens de l'Ecriture sainte. Il donna depuis *Harmonia, sive Concordia*, &c. d'abord *in-12.* réimprimé en deux vol. *in-4.* avec un *Commentaire* & un *Apparat Géographique & Chronologique.* Trois sentimens singuliers qu'il avança dans cet ouvrage, l'engagèrent dans une longue suite de disputes avec les plus illustres Sçavans de son tems. Il prétendoit que Jean-Baptiste avoit été emprisonné deux fois; que Jesus-Christ ne mangea pas l'Agneau Paschal dans la dernière Cène; que les deux Maries & la femme pécheresse étoient la même personne. Le P. Lami écrivit beaucoup pour soutenir ces trois sentimens, & répondre aux objections de ses adversaires. Il ne laissoit pas néanmoins de s'occuper de plusieurs autres ouvrages plus considérables, & l'on vit paroître sa *Démonstration de la vérité & de la*

ſainteté de la Morale Chrétienne, *in-12.* & il acheva ſon grand ouvrage *de Tabernaculo fœderis*, &c. *in-fol.* qui fut imprimé par les ſoins du P. Deſmolets. Cet ouvrage eſt diviſé en ſept livres, dont les deux premiers ſont comme des Préliminaires ; dans le troiſième on trouve la deſcription du Tabernacle ; & les trois derniers traitent du Temple & de tout ce qui y a rapport. Le P. Lami mourut à Rouen en 1715. dans ſa ſoixante-quinzième année. Il uniſſoit aux plus rares talens, la piété la plus ſolide, l'humilité la plus profonde, & la charité la plus ardente.

LAMI, (Dom François) né au Diocèſe de Chartres d'une famille noble, porta d'abord les armes; & dégoûté bientôt de cette profeſſion, il en choiſit une plus conforme à la pureté de ſes mœurs & à ſa tendre piété. Il entra dans la Congrégation de ſaint Maur en 1659. à 23. ans, & répara par ſon application à l'étude, le tems qu'il avoit perdu dans le monde. Les excellens ouvrages dont il a enrichi la République des Lettres, prouvent autant ſon amour pour le travail que ſon érudition, & la grande connoiſſance qu'il avoit du cœur humain. Il a publié le volume in-12, *de la connoiſſance de ſoi-même*, dont la plus ample édition eſt de 1700. Un *Traité de la vérité évidente de la Religion Chrétienne. Le nouvel Athéïſme renverſé*, contre Spinoſa, *in-12.* Un *Recueil de lettres Théologiques & Morales. L'Incrédule amené à la Religion par la raiſon. La Rhétorique du Collége trahie par ſon Apologiſte*, *in-12.* contre le fameux Gibert. Un *Traité de la connoiſſance & de l'amour de Dieu.* Une *Lettre* d'un Théologien contre les imputations calomnieuſes de la *Lettre* d'un prétendu Abbé Allemand, contre la célèbre édition de S. Auguſtin : ce Libelle étoit du P. Lallemand, Jéſuite. Les *Gémiſſemens de l'ame ſous la tyrannie du corps*, écrit en forme d'aſpirations. Les *premiers Elémens*, ou *entrée aux connoiſſances ſolides*; & *Lettre à Maleʒieux* contre les Journaliſtes de Trévoux. *Réflexions ſur le Traité de la prière publique*, auquel le célèbre Duguet répondit en peu de mots, en faiſant voir que les réflexions portoient à faux. Ce ſçavant Religieux a encore écrit ſur diverſes matières Philoſophiques, ſur *l'Eloquence*, & ſur *le ſyſtême de la Grace en général*, & il mourut à S. Denys en 1711.

LAMIA, fameuſe Courtiſane, fille de Cléanor Athénien, & concubine de Ptolomée, Roi d'Egypte, laquelle ayant été priſe dans le combat naval que ce Prince perdit contre Démétrius, fut préſentée à ce dernier, & le charma tellement, quoique

ſur le retour, qu'il la préféra à ſes autres maîtreſſes. Ce Prince la combla de grands biens, qui purent à peine ſuffire à la magnificence & au faſte de cette Courtiſanne. Les Athéniens ne rougirent pas de lui dreſſer un Temple, ſous le titre de *Venus Lamie*, quoique dans une occaſion ils n'euſſent payé qu'avec dépit une ſomme d'argent, à laquelle Demétrius les avoit taxés, pour le profit de cette proſtituée.

LAMOIGNON, (Guillaume) Marquis de Bâville & Premier Préſident au Parlement de Paris, naquit d'une des plus anciennes familles du Nivernois, illuſtrée par ſes emplois militaires & depuis par les dignités de la robe. Charles de Lamoignon, le premier de cette Maiſon qui ſe conſacra à la Magiſtrature, après avoir étudié ſous le fameux Alciat, ſe fit recevoir Avocat au Parlement de Paris; & la réputation qu'il y acquit le fit parvenir aux premieres charges de l'Etat. Il mourut en 1573 regretté de ſon Roi, qui lui avoit fait l'honneur de le viſiter plusieurs fois durant ſa maladie. Son fils Chrétien de Lamoignon, mort Préſident à Mortier en 1636, fut pere de Guillaume, qui, héritier des vertus de ſes Ancêtres, fut reçu à 28 ans Conſeiller au Parlement, & dès ce moment livré tout entier aux devoirs de cet état, il ne s'appliqua qu'à acquérir les connoiſſances néceſſaires, pour en remplir dignement les fonctions. Ayant été fait Maître des Requêtes en 1644, il fut nommé quelque temps après Commiſſaire aux Etats de Bretagne, & il travailla avec ſuccès à concilier les intérêts du Prince avec ceux de la Province. Mais la ſupériorité de ſes talens, dont il avoit donné des preuves éclatantes, ſollicitoit pour lui un poſte plus important, & ce fut à cette ſeule ſollicitation qu'il dût ſa nomination à la Premiére Préſidence du Parlement de Paris. Le Cardinal Mazarin lui rendit ce témoignage glorieux, lorſqu'il vint le remercier : *Monſieur*, lui dit ce Miniſtre, *ſi le Roi avoit pu trouver dans tout ſon Royaume un plus homme de bien que vous, il ne vous auroit pas donné cette Charge.* M. de Lamoignon répondit à la haute idée qu'on avoit de lui, & pour juger du ſuccès éclatant avec lequel il parcourut cette carrière brillante, il ne faut que lire les différentes Remontrances qu'il préſenta au Roi, les Harangues qu'il prononça à la tête de ſon auguſte Corps, & les ſçavans Arrêts qu'il a faits ſur pluſieurs matières du Droit François. Plein de compaſſion pour les beſoins du peuple, il ne les diſſimula jamais; de zèle pour ſa Compagnie, il en ſoutint les droits avec fermeté. Facile à tout le monde il écou-

toit avec bonté, & ne rebutoit jamais personne. *N'ajoutons pas*, disoit-il, en parlant des Plaideurs, *au malheur qu'ils ont d'avoir des Procès, celui d'être mal reçus de leurs Juges : Nous sommes établis pour examiner leurs droits, & non pas pour éprouver leur patience.* Lorsqu'on lui représentoit que l'excès du travail l'épuisoit, & qu'il devoit se ménager ; *ma santé & ma vie*, disoit-il, *sont au Public & non pas à moi.* Ce grand Magistrat, au milieu de ses occupations pénibles, sçut trouver le tems de cultiver les Belles-Lettres qu'il aimoit avec passion, & il tenoit chez lui des Assemblées de gens Sçavans, avec lesquels il s'entretenoit de toutes les matières de Littérature, dont aucune ne lui étoit étrangère. Il releva l'éclat de ces grandes qualités par les vertus Chrétiennes qui en font tout le prix ; un grand zèle pour sa Religion, une piété sincère, une étude assidue des Livres Saints, & une charité ardente pour les Pauvres, qui parut surtout dans les calamités publiques. Cet illustre Magistrat averti de sa fin prochaine, s'y prépara par un redoublement de bonnes œuvres, & termina par une mort édifiante en 1677 une vie glorieuse, qu'il avoit consacrée toute entière à ses devoirs de Citoyen & de Chrétien. Flechier prononça son Oraison funèbre, & Boileau son ami en a fait les Eloges les plus mérités. CHRÉTIEN FRANÇOIS DE LAMOIGNON, son fils aîné, né à Paris en 1644 ; après avoir reçu une excellente éducation sous les yeux de son pere, entra dans le Barreau, où il fit admirer son éloquence pendant deux ans, & après avoir successivement exercé les Charges de Conseiller, de Maitres des Requêtes, il obtint en 1674 le poste d'Avocat-Général, qu'il remplit pendant 25 ans avec le plus brillant succès. Les Discours qu'il prononçoit chaque année à l'ouverture du Parlement, attiroient tout Paris, & on ne l'écoutoit pas avec moins d'avidité quand il parloit pour des causes particulières. L'universalité de ses connoissances, le rendit pendant long-tems l'oracle de sa Compagnie ; & il se servit du crédit qu'il avoit sur les esprits, pour faire abolir l'épreuve honteuse du Congrès. Cet illustre Magistrat obtint en 1690 l'agrément pour une Charge de Président à Mortier ; mais il ne l'occupa que 8 ans après, lorsque sa santé affoiblie lui eut rendu le repos nécessaire. Il étoit trop tard : une maladie de langueur, suite de ses travaux excessifs, le consuma peu à peu, & il vit approcher sa dernière heure avec la fermeté qu'inspire l'espérance d'une meilleure vie. Il mourut en 1709. Il

étoit membre honoraire de l'Académie des Inſcriptions.

LAMPRIDE, (ŒLIUS LAMPRIDIUS) Hiſtorien Latin qui vivoit dans le 4e. ſiécle ſous Dioclétien, & le grand Conſtantin, & de qui nous avons quatre vies d'Empereurs, celles de Commode, d'Antonin, Diadumene, d'Heliogabale, & d'Alexandre Sevère. Ces deux dernieres ſont dédiées à Conſtantin. Il y a encore eu de ce nom BENOIT LAMPRIDE Poëte célèbre né à Crémone, qui enſeigna les Langues Grecque & Latine en pluſieurs endroits de l'Italie, & de qui l'on a des Epigrammes, des Odes & d'autres Poëſies en Grec & en Latin, qui ſont imprimées ſéparément, & parmi les délices des Poëtes d'Italie. Il mourut l'an 1540.

LANCELOT, (Jean-Paul) fameux Juriſconſulte d'Italie né à Perouſe où il mourut en 1591 âgé de 80 ans. Il eſt Auteur de différens Ouvrages de Droit que l'on eſtime, comme *Inſtitutiones juris canonici*, in-4. dont Doujat a donné une excellente édition en 2 vol. *in*-12. avec des notes: *Corpus juris canonici* in-4. & pluſieurs autres. Ce Juriſconſulte s'étoit acquis une très-grande réputation par ſa capacité, & pluſieurs Papes lui donnèrent des marques de leur bienveillance.

LANCELOT, (Claude) né à Paris vers l'année 1615, fut élevé dans la Communauté de S. Nicolas du Chardonnet où il ſe diſtingua par la vivacité de ſon eſprit, & plus encore par ſa candeur & par ſa piété M. Bourdoiſe qui avoit fondé, & qui gouvernoit alors cette Communauté, étoit un bon Prêtre qui brûloit de zèle pour la maiſon de Dieu, mais qui ayant peu de lumière, n'avoit penſé qu'à régler l'extérieur, & avoit borné toute ſa règle à des pratiques peu importantes, & à des lectures aſſez ſuperficielles. Lancelot qui vouloit aller plus loin, fit connoiſſance avec le fameux Abbé de S. Cyran, & celui-ci à qui ſa longue expérience dans la direction avoit donné un grand diſcernement des eſprits, trouvant celui du jeune Lancelot propre à de grandes choſes, réſolut de le cultiver, & l'unit à quelques Solitaires retirés auprès de Port-Royal de Paris, qui n'étoient occupés que de la priere, de la méditation de l'Ecriture-Sainte, & de la pratique de la pénitence; mais l'empriſonnement du ſage Directeur les ayant diſperſés, Lancelot fut depuis employé aux écoles du Cul-de-Sac de S. Dominique près la rue d'Enfer, que les Solitaires de Port-Royal avoient établis, & il y enſeigna le Grec & les Mathématiques. Ce ſage établiſſement qui avoit été ſouvent

traversé, interrompu, & repris, ayant enfin été détruit en 1660, Lancelot qui par de savans Ouvrages avoit fait preuve de la plus haute capacité, fut chargé de l'éducation du Duc de Chevreuse, & depuis de celles des jeunes Princes de Conti qui firent des progrès merveilleux sous cet excellent maître. La mort de la Princesse ayant encore dérangé ce projet d'éducation, Lancelot se voyant libre, exécuta le dessein qu'il méditoit depuis long-tems de se consacrer entiérement à Dieu par la vie Religieuse. Il se retira donc dans l'Abbaye de S. Cyran que l'Abbé de Barcos son ami avoit réformée, & il y fit profession: quoiqu'il se contentât du degré de Soûdiacre, il n'en fut pas moins utile au Réformateur qu'il aida par sa piété & ses lumières à établir la pratique de la règle de S. Benoît que l'on suivoit à la lettre dans cette maison. Mais Barcos étant mort en 1678, les Jésuites jaloux du bien qui s'y faisoit, travaillèrent à la détruire, & firent d'abord exiler Lancelot à l'Abbaye de Quimperley, où il continua les mêmes austérités, la vie occupée & religieuse qu'il menoit à S. Cyran. Enfin affoibli par sa pénitence & ses infirmités fréquentes, il mourut en 1695 âgé de soixante-dix-neuf ans en odeur de sainteté. Lancelot est Auteur, ou eût part à un grand nombre d'Ouvrages excellens dont un seul suffiroit pour établir sa réputation. Les principaux sont les *Méthodes Grecque*, *Latine*, *Italienne & Espagnole*, si recommandables par la clarté, la solidité & la profondeur. La *Méthode Latine*, imprimée *in*-8. chez Vitré 1644, & depuis réimprimée très-souvent, est ornée d'une savante préface dans laquelle Lancelot indique les Auteurs Latins qu'il faut étudier pour se perfectionner dans leur Langue: il traite ensuite de toutes les parties du Discours, en évitant le défaut si commun de donner en Latin les règles. Il instruit sur les noms Romains, sur les sexterces, la division du tems, la manière d'écrire & de prononcer, & il finit par un traité de la Poësie latine, & un autre de la Poësie Françoise. La *Méthode Grecque*, imprimée *in-octavo*, chez Vitré 1656, & réimprimée aussi souvent que la premiere, a aussi une Préface dans laquelle l'Auteur traite du renouvellement des Lettres grecques, pose des principes généraux pour bien apprendre le grec, & porte son jugement sur ceux qui ont écrit en cette langue, tout cela avec une clarté & une précision qui mettent à la portée de tout le monde les choses les plus abstraites. Cependant pour aider ceux qui n'auroient pas le tems d'ap-

profondir tout ce qu'il a renfermé de ſavant & de curieux dans ſes deux grandes Méthodes, il en a fait des *abrégés* excellens. Son *jardin des Racines grecques* in-12. 1657, eſt un *Recueil* des plus méthodiques & des plus utiles, dont la quatrième partie eſt une collection de mots François qui ont quelque rapport avec la Langue Grecque. Cette derniere partie a été auſſi méchamment que vainement attaquée par le Jéſuite Labbe. Tous ces Ouvrages furent faits pour les Ecoles de la rue d'Enfer, auſſi-bien que le *Delectus Epigrammatum* qui eſt de Lancelot, à la Préface près que l'on donne au célèbre Nicole, & la *Grammaire générale & raiſonnée* composée ſur le plan fait par le grand Arnaud. Nous avons encore de Lancelot une *Diſſertation ſur l'hemine de vin & la livre de pain* de S. Benoit, ſur laquelle le ſavant Dom Mabillon fit quelques objections que l'Auteur réfuta dans une ſeconde édition de 1688, plus ample que la premiere : une *Nouvelle Méthode* pour apprendre le plein-chant, beaucoup plus facile & plus commode que l'ancienne; *Chronologia ſacra* in-fol. courte, mais exacte, & qui donne un abrégé clair de l'Hiſtoire ſacrée. Cette Chronologie faite ſur les Annales d'Uſſerius, ſe trouve jointe à la Bible in-fol. de Vitré, à l'édition de laquelle Lancelot a beaucoup travaillé. *Mémoires* pour ſervir à la vie de M. de S. Cyran en deux parties, dont la ſeconde porte pour titre : l'*Eſprit de M. de S. Cyran*, Ouvrage inſtructif & édifiant où l'on trouve le vrai ſans partialité : *Relation* du voyage d'Alet *in*-12. 1733, qui n'eſt proprement qu'un récit de la conduite & de la vertu du ſaint Evêque de cette ville que Lancelot étoit allé viſiter. Ce ſavant homme fut toujours très-uni aux illuſtres Solitaires de Port-Royal, & eut part à toutes leurs diſgraces.

LANCISI, (Jean Marc) né à Rome en 1654, ſe rendit habile dans la Médecine, & toutes les parties qui y ont rapport, & après avoir profeſſé l'Anatomie pendant longtems au Collége de la Sapience avec beaucoup de réputation, il fut fait Médecin & Camérier d'Innocent XI, & exerça le même emploi auprès de Clement XI. Il mourut âgé de ſoixante-cinq ans, laiſſant une bibliothèque de plus de 20000 volumes qu'il avoit donné de ſon vivant à l'hôpital du S. Eſprit, à condition qu'elle ſeroit publique. On a de lui pluſieurs Ouvrages, comme ſur *les morts ſubites*, in-4. Une *Diſſertation* ſur la ſalubrité de l'air de Rome, *in*-4. Un *Traité* ſur les mauvais effets des vapeurs des marais *in-fol.* Une *Diſſertation excellente ſur* la

vraie manière dont les Médecins doivent étudier, *in*-4. *Synopse Anatomique* du corps humain. Tous ces Ouvrages Latins & plusieurs autres ont été imprimés à Genève en 1718. 2 vol. *in*-4. & Lancisi en a fait encore beaucoup qui ne sont point dans ce recueil ; il étoit de plusieurs Académies.

LANCRET, (Nicolas) Peintre né à Paris en 1690, étudia sous Watteau dont il imita la manière, mais il ne put saisir ni la finesse de son pinceau, ni la délicatesse de son dessein. Il a fait plusieurs choses très-agréables, & d'une composition riante. Cet Artiste joignoit à ses talens, les qualités les plus estimables de l'esprit & du cœur. Il mourut à Paris en 1743. Il a beaucoup travaillé, & les maisons Royales renferment une grande quantité de ses Tableaux. On a aussi beaucoup gravé d'après lui.

LANDA, (Catherine) née à Plaisance, doit être mise au rang des femmes savantes. Elle étoit sœur du Comte Augusta Landa & femme de Jean *Fermetrivole*, & étoit encore fort jeune lorsqu'elle écrivit à Pierre Bembus en 1526 une Lettre latine qui a été imprimée parmi celles de ce savant Ecrivain avec la réponse qu'il lui fit.

LANDO, (Hortensio) né à Milan, fut un Médecin célèbre du seizième siècle, Auteur de plusieurs Ouvrages où il affectoit de se masquer sous de faux noms. Il prit celui de *Philalethes Polypopiensis*, dans un Dialogue intitulé, *Forcianæ quæstiones*, où il examine les mœurs & l'esprit des divers peuples d'Italie. On le croit Auteur d'un autre contre Erasme sous le titre de *Philalethes Utopiensis*. Il a fait encore *Cicero relegatus* & *Cicero revocatus*, deux dialogues qui ont été faussement attribués au Cardinal Alexandre : un *Recueil de Lettres* qu'il fit imprimer à Venise en 1548, in-12. &c.

LANFRANC, né à Pavie d'une famille de Sénateurs, fit de grands progrès dans les Lettres humaines ausquelles il s'appliqua tout entier ; & peu occupé de la science du salut, il ne songeoit qu'à acquérir l'estime des hommes ; mais Dieu lui en ayant fait connoître le néant, lui inspira le désir de se consacrer à son service, & Lanfranc qui pour lors étoit en France, se réfugia dans le monastère du Bec, où il passa d'abord neuf ans dans une entière solitude. Mais le bruit de sa retraite s'étant répandu on courut en foule au Bec pour recevoir les leçons de Lanfranc qui se vit obligé d'employer pour la gloire de Dieu des talens qu'il n'avoit autrefois cultivés que pour sa propre gloire. Plusieurs années après, ayant été nommé Abbé du monastere de S. Etienne de

Caën, il y établit une exacte régularité, & pendant qu'il s'occupoit à former des hommes propres à servir l'Eglise, il combattoit pour la foi par ses Ecrits. Il refusa l'Archevêché de Rouen, mais il fut contraint d'accepter celui de Cantorberi, & son élection fut confirmée dans un Concile malgré ses vives instances. Envain s'adressa-t-il au Pape Alexandre qui avoit été son disciple pour être déchargé du fardeau de l'Episcopat, le Pape lui ordonna de rester dans son siége, où il acheva de se sanctifier par toutes les vertus Episcopales. Il mourut en 1089. & il a laissé plusieurs Ouvrages dont le principal est *un Livre du Corps & du Sang* de Notre-Seigneur contre Berenger. Les autres sont des *Commentaires* sur les Epîtres de S. Paul, des *Notes* sur quelques Conférences de Cassien, & quelques-autres recueillis en 1647. par Dom Luc d'Acheri.

LANFRANC, (Jean) fameux Peintre d'Italie né à Parme en 1581, fut contraint par la pauvreté de se mettre au service du Comte Horace Scotti de Plaisance. Ce Seigneur appercevant un grand goût pour la peinture dans son Domestique qui s'occupoit continuellement à tracer des figures avec du charbon, le mit sous Augustin Carache après la mort duquel Lanfranc alla à Rome étudier sous Annibal à l'école duquel il acheva de se perfectionner. Il fit depuis de très-beaux morceaux qui lui acquirent beaucoup de réputation, & lui méritèrent la dignité de Chevalier que lui confirma Urbain VIII. Son imagination vaste exigeoit de grands sujets & des lieux étendus, & il ne réussissoit que médiocrement aux tableaux de Chevalet. Il mourut en 1647.

LANG, (Jean-Michel) né au Duché de Sultzbach, d'un Pasteur qui l'appliqua de bonne heure à l'étude des Langues orientales & de la Théologie, professa cette derniere science à Jene, puis à Altorff où il fut peu après Pasteur. La part qu'il prit aux visions de Rosembac & de Petersen lui ayant attiré bien des chagrins, il se vit obligé de quitter Altorff, & de se retirer à Prentzlow où il exerça la place d'Inspecteur. Il y mourut en 1731. Ce Savant étoit très-versé dans la connoissance des Langues orientales, & il nous a laissé plusieurs Ouvrages sur l'Alcoran & le Mahométisme dont on fait cas: *Philosogia barbaro græca*, un traité *de Fabulis Mohamædicis, &c.*

LANGBAINE, (Girard) savant Anglois, fit ses études à Oxford, où il prit le dégré de Docteur en Théologie. Outre la connoissance des Langues, de la Philosophie, de la Théologie & du Droit, il

s'appliqua particulièrement à la recherche des antiquités qui firent son occupation favorite jusqu'à sa mort arrivée en 1657. On lui doit une Edition de Longin grecque & latine avec des notes, & plusieurs autres Ouvrages pleins d'érudition. Il eut un fils GIRARD LANGBAINE qui se distingua aussi par ses vastes connoissances.

LANGIUS, (Paul) Bénédictin Allemand, que l'Abbé Tritheme envoya en 1515 dans les Couvens d'Allemagne pour rechercher tous les manuscrits qui pourroient servir à la perfection de ses *Mémoires sur les Ecrivains Ecclésiastiques*. Chemin faisant, Langius travailla pour lui, & en parcourant les bibliothèques, il amassa des matériaux pour composer sa *Chronique* de l'Eglise Episcopale de Zeitz depuis l'an 968 jusqu'en 1515. Les Protestans vantent beaucoup cet Ouvrage, parce que l'Auteur y fait l'éloge de Luther, de Carlostad, & de quelques autres héréfiarques, & qu'il y déclame contre les Ecclésiastiques Romains. La Chronique est imprimée au tome premier des Ecrivains d'Allemagne de Pistorius.

LANGLE, (Rodolphe) né en Vestphalie, & Prevôt de l'Eglise Cathédrale de Munster, rendit son nom célèbre en Allemagne par son érudition & les efforts qu'il fit pour réveiller le goût des Lettres. Un voyage qu'il fit en Italie pour les affaires de son Chapitre, lui ayant fourni l'occasion de se perfectionner dans les sciences qui commençoient à y refleurir, il revint avec le dessein de les rétablir dans sa Patrie, & il l'exécuta par l'établissement d'un College à Munster, & par quelques Ecrits que l'on estime: ce sont un *Poëme* sur la prise de Jérusalem, un de la sainte Vierge, un troisième sur S. Paul, & plusieurs autres Poësies latines. Il mourut en 1519 âgé de quatre-vingt-un ans. Il y a encore de ce nom JEAN LANGE, fameux Médecin Allemand, qui mourut en 1565, Auteur de plusieurs autres Ouvrages de Médecine; CHARLES Chanoine de S. Lambert de Liége qui a fait plusieurs *Commentaires*, un entr'autres sur les Offices de Ciceron mort en 1574; JOSEPH Allemand Professeur de la langue Grecque à Fribourg, qui a publié le troisième des *Polyanthea*, in-fol. le *Florilegium*, in-8. qui est un *recueil alphabétique* de Sentences, d'Apophtegmes, de comparaisons, &c. & quelques autres Ouvrages, & qui après avoir été Protestant rentra dans le sein de l'Eglise Catholique avant l'an 1600. FRANÇOIS né à Reims, célèbre Avocat au Parlement de Paris, Auteur d'un Ouvrage excellent

cellent intitulé le *Praticien François*, réimprimé plusieurs fois, & dont les meilleures éditions sont celles de 1699. & de 1703. Il mourut en 1604 à soixante-quatorze ans.

LANGLE (Pierre de) né à Evreux d'une famille distinguée, prit le bonnet de Docteur dans la maison de Navarre en 1670, & exerça successivement à Evreux pendant plus de vingt ans les fonctions de Pénitencier, d'Official & de Grand Vicaire. Le grand Bossuet avec qui il étoit uni d'une étroite amitié, l'attira à la Cour, & le fit choisir pour Précepteur du Comte de Toulouse, poste où M. de Langle fit briller sa piété & ses lumières. Louis XIV. lui donna plus d'une fois des marques de son estime, & le nomma en 1698 à l'Evêché de Boulogne. Les premieres années de son Episcopat furent employées à pourvoir aux besoins du Diocèse, auquel il eut la consolation de faire prendre une face nouvelle par ses travaux infatigables, ses soins multipliés, ses visites régulières, sa fermeté à faire observer les Statuts qu'il avoit dressés, sa tendre charité pour les pauvres, & par le modèle de toutes les vertus que présentoit une vie réglée sur les maximes les plus pures de l'Evangile. Son zèle pour la bonne Doctrine de l'Eglise, parut avec éclat dans l'affaire de la Constitution ; époque des combats qu'il eut à soutenir, des persécutions qu'il essuya, des disgraces que lui attira son courage intrépide à conserver le dépôt de la foi. Dès que par le plus sérieux examen, il se fut bien convaincu que ce Décret, portoit une atteinte mortelle aux grandes vérités qu'il étoit obligé de défendre, il n'hésita pas à le déférer au tribunal de l'Eglise universelle, & signa l'appel avec trois de ses confreres en 1717. Après cet acte généreux, il reprit le chemin de son Diocèse, & en arrivant à Boulogne, il fût complimenté par tous les Corps de la ville, & eût la satisfaction de voir presque tous ses Ecclésiastiques se joindre à sa démarche. La joye eut été parfaite, s'il n'eut trouvé à Calais un peuple rébelle que des gens séditieux & mal intentionnés soulevèrent contre leur Evêque lorsqu'il se présenta dans cette ville ; mais le Prélat par sa douceur & son humilité, sçut désarmer cette multitude séduite, & il eut la consolation de voir revenir à lui les brebis que l'on avoit arrachées du bercail. Cependant pour justifier son appel, il publia un Mandement dans lequel il donne à son peuple une juste idée du gouvernement que J. C. a établi dans son Eglise, & des Libertés de l'Eglise Gallicane ; il explique les avantages qu'on doit

attendre de l'appel, comme de mettre à couvert les vérités flétries par la Bulle, de délivrer les Fidèles de leurs ſcrupules, & de leur aſſurer le droit de lire les Livres ſaints. Ce vertueux Prélat ne voulut prendre aucune part à l'accommodement de 1720, & il ſe joignit au grand Colbert pour en détourner le Cardinal de Noailles; mais le Régent qui avoit ce projet fort à cœur, éloigna de Paris les deux Evêques qui étoient très-propres à le faire échouer, & M. de Boulogne revenu dans ſon Diocèſe, éprouva encore les funeſtes effets du faux zèle de la part d'une populace pouſſée par des conſeils violens. Etant allé faire la viſite à Quernes en Artois, il y fut reçu à coups de pierres & de bâtons & n'évita d'être aſſommé que par la fuite. Le ſaint Paſteur cruellement outragé, chercha plutôt à inſtruire ces peuples ſéduits qu'à les faire punir, & il leur addreſſa une Lettre Paſtorale, tendre, pathétique, lumineuſe, laquelle fit peut être moins d'impreſſion ſur ces Rebelles qu'une Compagnie de Grenadiers qu'on envoya chez eux pour ſe délivrer de ces hôtes importuns; ils s'humilièrent devant le Prélat, & rejettèrent ſur les Jéſuites & les Capucins de la ville d'Aire le ſcandale horrible qu'ils avoient donné, & ce pere tendre les reçut avec bonté, & rétablit la paix dans la Paroiſſe. On peut voir dans le recueil des *Appellans célébres* le détail exact des excès où ſe portèrent de nouveau contre le ſaint Prélat les Habitans de Calais animés par quelques Religieux, le deſſein ſingulier que l'inſolence de ces révoltés fit naître à l'Archevêque de Reims, d'agir contre ſon Suffragant, & les différentes Lettres que le reſpectable Paſteur écrivit à ſes brebis égarées, au Métropolitain, au Cardinal Dubois, & aux Evêques de France. Cette affaire étant terminée, le vénérable Prélat ne s'occupa plus que du compte qu'il devoit bien-tôt rendre à un Tribunal redoutable où ſon grand âge & ſes infirmités lui annonçoient qu'il paroîtroit bien-tôt. Une fièvre continue lui fit prévoir le moment, & il s'y prépara par une revûe générale de toute ſa vie, après laquelle il reçut les derniers Sacremens en préſence de tout ſon Chapitre, avec les grands ſentimens de religion dont il avoit toujours été pénetré. Enfin il rendit ſon ame à Dieu le 12 Avril 1724 âgé de quatre-vingts ans après une vie édifiante, toute conſacrée à la piété & aux devoirs de l'Epiſcopat. Dom Mopinot Bénédictin a fait ces quatre vers en l'honneur de ce Prélat.

Si pietas, si religio, si regula veri
Non perit, æternum vives, veneran-
de Sacerdos,
Hos cineres, hæc ossa, sibi deus inti-
mus hospes
Consecrat, & Christi servat jungen-
da triumpho.

LANGUET, (Hubert) né à Vitteau en Bourgogne en 1518, se fit une grande réputation par ses talens & sa vertu. Après avoir fait ses études dans son pays, il alla en Italie, & se fit recevoir Docteur en Droit à Pavie. Un Livre de Melanchton qu'il eut le malheur de lire, lui inspira l'envie de connoître l'Auteur, & il alla le chercher jusqu'à Wittemberg. Cette curiosité indiscrette, fut l'écueil de sa foi. Il vit l'héréfiarque, lia une amitié étroite avec lui, & ne tarda pas à l'imiter dans son Apostasie. Il se fixa auprès de son nouvel ami qu'il ne quittoit que pour satisfaire chaque année, la passion qu'il avoit pour les voyages. Ainsi il parcourut successivement la plus grande partie de l'Europe, & revenoit toujours passer l'hyver auprès de son cher Melanchton. Ce fut dans l'une de ses courses qu'il apprit la mort du Docteur, & alors il se retira auprès d'Auguste, Electeur de Saxe qui le nomma son Envoyé à la Cour de France en 1565; en 1568, à l'assemblée des Etats, & le chargea de plusieurs négociations importantes auprès de divers Souverains. En 1570, il étoit pour le même Prince auprès de Charles, à qui il fit une harangue très-hardie au nom des Princes Protestans d'Allemagne, & à la journée à jamais détestable de la saint Barthelemi, il sauva la vie au fameux Duplessis Mornai, & mit la sienne en danger pour soustraire au massacre, plusieurs autres personnes. Languet de retour auprès de son maître, se trouva mêlé dans les différends survenus entre les Luthériens & les Zuingliens, & fut obligé de demander son congé au Duc de Saxe. Il s'attacha alors au Comte Palatin, puis alla à Anvers joindre le Prince d'Orange qui le chargea de quelques négociations, dont il s'acquitta avec succès. Il mourut à Anvers en 1581, âgé de soixante-trois ans, & le Prince d'Orange lui fit faire de superbes funérailles. Philibert la Mare a fait en latin *in*-12 la vie de cet habile homme, dont le Président de Thou & du Plessis Mornai font un grand éloge. Le dernier dit de lui : *Is fuit quales multi videri volunt; is vixit qualiter optimi mori cupiunt*. On a de lui un gros recueil des *Lettres* qu'il écrivit à l'Electeur de Saxe pendant le cours de ses négociations, imprimé en 1699; un *volume* de celles qu'il avoit écrites aux Camérarius pere &

fils ses amis, dont l'édition la plus ample est de 1685 ; un troisième recueil de ses Lettres aussi latines au Chevalier Sednei 1639 ; & on lui attribue quelques autres Ouvrages, entr'autres le fameux Libelle de *Vindiciæ contra tyrannos* qui parut peu avant sa mort sous le nom de *Junius Brutus*, in-8. 1580. Bayle dans une dissertation curieuse, a prouvé que Languet est le véritable Auteur de cet Ouvrage séditieux, l'un des plus dangereux qui se soit fait en ce genre.

LANGUET, (Jean-Joseph) de la même famille que le précèdent, fut sacré Evêque de Soissons en 1715, & fut transféré à l'Archevêché de Sens en 1731. La conduite de ce Prélat dans ces deux Diocèses, le zèle qui l'animoit pour la Constitution & le rôle singulier qu'il a joué dans cette affaire, sont trop connus pour qu'il soit besoin que nous nous y arrêtions. On en trouvera un détail exact dans l'*Histoire* de la *Constitution*, & dans les *Mémoires*, pour servir de suite à cette Histoire. Il mourut en 1753 dans une circonstance, où la joye que lui causa un évènement qui attrista tout le Royaume, fit soupçonner qu'elle avoit avancé ses jours. On a dit de ce Prélat que toute sa vie il avoit cherché à se mêler de tout ; qu'il traitoit de la Théologie sans en être instruit ; qu'il étoit Académicien, sans en avoir les talens, & qu'il occupoit une place au Conseil, sans être au fait des affaires. Il a paru sous son nom un très-grand nombre d'Ouvrages sur les contestations qui agitent l'Eglise, dont plusieurs ont essuyé dans le tems la flétrissure qu'ils méritoient, & tous traduits en latins & imprimées à Sens en 1753, 2 vol. *in-folio* sous le titre d'*Opera*, &c. furent supprimés par un Arrêt du Conseil. Ces *Opera* de M. de Sens flétris par l'autorité publique, sont 3 *Avertissemens aux Appellans*, Ouvrage du Jésuite **, que le Prélat adopta sur le refus de quelques-uns de ses Confreres ; plusieurs *Lettres Pastorales* ; des *Instructions* ; des *Mandemens* ; des *Lettres* à différens Particuliers, écrits qui ont tous pour objet direct ou indirect la Constitution *Unig.* & dans lesquels on remarque une très-mince Théologie, beaucoup de paradoxes, de sophismes, de mauvaise foi, des erreurs insoutenables, un ton de fanfaronnade qui devient plus fort à proportion de l'embarras où l'Auteur se trouve, & un talent tout particulier de se débarrasser de tout ce qui l'incommode aux dépens de la vérité. Outre ses Ecrits Polémiques, M. Languet, est, dit-on, l'Auteur de la *Réfutation* du *Traité* de *Dom Claude* de VERT, sur

les cérémonies de l'Eglise, *in*-12, Ouvrage de la plus petite conséquence, de quelques autres *Traités* de piété, de bonnes *Remarques* sur l'ouvrage scandaleux du Jésuite *Pichon*, que le Prélat avoit d'abord approuvé, & enfin de la *Vie*, in-4. de *Marie* à la Coque en 1729. Ce dernier Livre très-recherché & très-méprisé, qui excita, quand il parut, l'indignation des Lecteurs, est plein de tant de traits scandaleux, d'erreurs, de blasphémes, d'absurdités & d'indécences, qu'on a peine à se persuader qu'un Evéque ait pû enfanter ou adopter une pareille production. Le style qui en général est romanesque, devient licentieux dans les fréquens colloques de la bonne Religieuse avec J. C. Les termes en sont si révoltans, & il y régne un ton de familiarité si choquant, que les oreilles les moins chastes en sont blessées. On seroit tenté de soupçonner que l'Historien, malgré le ton grave avec lequel il débite tant d'impertinences, n'a pas voulu parler sérieusement, & qu'il n'a fait son Livre, que pour jetter du ridicule sur la Religion, & l'exposer aux outrages des mondains. Quoiqu'il en soit*, le Public qui jusqu'alors, avoit fait difficulté d'attribuer au Prélat les Ecrits qui paroissoient sous son nom, ne fut pas tenté de lui disputer ce dernier, & quelqu'un dit assez plaisamment à la mort de Tourneli: *que ce Docteur avoit emporté l'esprit de M. de Soissons, & qu'il ne lui en avoit laissé que la* Coque. Ce Prélat avoit un frere, *Jean-Baptiste* LANGUET, d'abord Vicaire, puis Curé de S. Sulpice, mort en 1750, âgé de soixante-quinze ans, qui s'est rendu célèbre par la magnifique Eglise qu'il a fait construire, par quelques établissemens qu'il a formés, & surtout par les moyens qu'il employoit pour subvenir à ses dépenses excessives.

LANSBERG, (Philippe) célèbre Mathématicien né en Zélande en 1561, fut d'abord Ministre à Anvers, puis à Tergoès, & se retira enfin à Middelbourg, où il mourut vers l'an 1592. Il a fait: *Chronologiæ sacræ, lib. 6. Progymnasmata astronomiæ restitutæ: commentationes in motum terræ, &c.* où il défend chaudement l'opinion de Copernic.

LANSPERGE, (Jean) né à Lansperg en Baviere, entra chez les Chartreux, qu'il édifia par sa piété & sa science, & mourut en 1539 en la trentiéme année de sa Profession. Il a fait plusieurs Ouvrages moraux, que l'on a recueillis en 5 vol. *in*-4. Cologne 1693. Ce sont des *Paraphrases* & des *Sermons* sur les Epitres & Evangiles: les *Entretiens* de J. C. avec l'ame fidèle, les *Canons* de la vie spirituelle.

LANUZA, (Jerôme-Baptiste de Sellan de) né à Ixar Bourg de l'Arragon en 1553, entra dans l'Ordre de S. Dominique, y enseigna la Théologie avec le plus grand éclat, remplit les premieres charges de l'Ordre, & se distingua tellement par ses vertus, qu'on l'appelloit le saint Dominique de son siécle. Il étoit Provincial de la Province d'Arragon, lorsqu'il présenta à Philippe Roi d'Espagne cette fameuse Requête sur le progrès du Molinisme, dans laquelle il s'élève fortement contre le silence que le Pape avoit imposé sur les matières de la Grace, & il en fait voir les inconvéniens. Il se plaint de ce que ce silence expose tout l'Ordre de saint Dominique aux accusations des Jésuites, *ces nouveaux venus qui se vantent d'enseigner une Doctrine nouvelle, & qui osent entreprendre de fermer la bouche* aux Dominicains, *à qui la Doctrine de S. Thomas a été spécialement confiée.* Il remarque qu'il étoit ordonné aux Jésuites par leurs Constitutions de suivre cette Doctrine, mais qu'ils faisoient tout le contraire, & que lorsqu'ils se donnoient le titre d'Interprétes de S. Thomas, ce n'étoit que pour combattre plus sûrement sa Doctrine; *Méthode*, ajoute-t-il, *qui ressemble à l'insolence des Soldats qui frappoient J. C. au visage, en même-tems qu'ils lui attribuoient le titre de Roi.* Lanuza parle ensuite de l'artifice des Jésuites qui avoient obtenu le bref du silence pour forcer leurs Adversaires à le garder, tandis qu'eux ne s'y soumettant qu'extérieurement, continuoient à répandre leurs nouveautés dans les cahiers qu'ils distribuoient de tous côtés. Il censure la pente qu'ils ont à introduire de nouvelles maximes : il leur reproche les indignes moyens qu'ils employent pour décrier leurs Adversaires, le trouble & la division qu'ils avoient mis dans l'Eglise depuis qu'ils avoient préféré les inventions de leur propre esprit, *fanaticos propriæ vertiginis partus*, aux sentimens des SS. Peres. Enfin il conclut que les Jésuites ont intérêt à faire durer long-tems la loi du silence, parce qu'ils savent bien que si l'on prononçoit un jugement, ce seroit pour condamner l'opinion de Molina, & rendre hommage à la Doctrine de S. Augustin. Philippe III. qui connoissoit le zèle & la piété de ce saint Religieux, le nomma en 1616 à l'Evêché de Balbastre : il entra dans l'Episcopat, dit le savant Pere Touron, comme y étoit entré Dom Barthelemi des Martyrs, & il y véeut de même. En 1622, il fut transféré sur le siége d'Albarazin ; & il y fit le même bien, livré uniquement à

l'instruction de son troupeau, à la réforme de son Clergé, à l'extinction de l'ignorance & de tout désordre. Ce S. Evêque mourut en 1625 âgé d'environ soixante-deux ans. Nous avons de lui des *Traités Evangéliques*, où l'on trouve tous les principes de la plus pure morale, & les plus solides maximes de la vie Chrétienne, trois *volumes d'Homelies* sur toutes sortes de sujets de morale qui ont été traduits en plusieurs langues. Philippe III. à son avénement au trône, écrivit à ce célèbre Dominicain une Lettre qui fait également honneur au Prince, à ses Ministres, & à celui à qui elle étoit écrite. Le Roi à qui ses Ministres avoient eu soin de faire connoître combien il étoit important de mettre en place des personnes de mérite, chargeoit Lanuza de lui faire connoître les Ecclésiastiques & les Religieux qu'il jugeroit propres pour l'Episcopat ou les autres dignités de l'Eglise, & il promettoit de faire usage des Mémoires qu'il lui enverroit à ce sujet.

LARGILLIERE, (Nicolas) fameux Peintre né à Paris en 1656, étudia d'abord sous un Peintre Flamand, & passa ensuite en Angleterre où il se fit connoître avantageusement par ses talens. L'amour de sa patrie l'ayant ramené en France, il fut reçu à l'Académie comme *Peintre d'Histoire*, genre dans lequel il réussissoit parfaitement. Cependant l'occasion le fit principalement travailler au Portrait, & il fut appellé en Angleterre pour faire ceux du Roi & de la Reine. Les offres qu'on lui fit pour le fixer dans cette Cour, ne purent le tenter, & il revint en France, où il acheva de se faire la plus brillante réputation par les chefs-d'œuvre de son pinceau. Il mourut à Paris en 1746, regretté non-seulement comme grand Peintre, mais comme un honnête-homme estimable par toutes les qualités du cœur.

LARREI (Isaac de) né à Lintot près de Bolbec dans le pays de Caux en 1638, de parens nobles & calvinistes, exerça quelque tems la profession d'Avocat dans sa patrie, & se retira ensuite en Hollande, où il eut le titre *d'Historiographe des Etats généraux*, puis fut appellé à Berlin, où l'Electeur de Brandebourg le fixa par une pension. Il y mourut en 1719. Il est Auteur de plusieurs Ouvrages Historiques dont quelques-uns lui ont fait honneur, & d'autres sont peu estimés: son Histoire d'Auguste, *in*-8, 1690, est écrite sensément & avec force, *l'Histoire d'Eleonore*, in-8, 1691 est curieuse, pleine de détails, écrite avec feu; mais il y a quelques événemens qui sentent le

Roman : *l'Histoire d'Angleterre*, 4 vol. *in-fol.* 1697, fut d'abord assez bien reçue, parce qu'on n'avoit rien de mieux; mais dès que les *actes de Rymer* parurent, Larrei avoua lui-même qu'il avoit manqué des choses les plus nécessaires pour la composition de son Histoire, & celle de Rapin a fait absolument oublier la premiere : l'Histoire de Louis XIV. trois volumes *in*-4. 1718, ou neuf, vol. *in*-12., ouvrage qui ne soutint pas la réputation que Larrei s'étoit faite dans le genre historique. On l'a accusé d'avoir moins fait usage des Mémoires qu'il avoit reçus de France, que des gazettes publiées en Hollande, & on lui reproche d'ailleurs des noms défigurés, des expressions vicieuses, des phrases inintelligibles; une trop grande négligence de style, & tous les défauts qui annoncent la caducité d'un Auteur : aussi est-ce le dernier Ouvrage de Larrei, qui auparavant avoit fait l'*Histoire des sept Sages*, in-8. 1713, 12 vol. assez bien écrite, mais chargée d'événemens peu intéressans, & qui ne sont pas toujours amenés fort ingénieusement; *réponse à l'avis aux Réfugiés*, réimprimée en 1714, 2 vol. *in*-12. ouvrage qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

LARROQUE, (Matthieu de) né à Leirac en Guyenne en 1619, fut un des plus habiles Ministres de la Religion Protestante. Après avoir fini ses Humanités, il s'appliqua à l'étude des Peres, & ayant eu occasion de prêcher à Charenton devant la Duchesse de la Tremouille, il fut goûté par cette Princesse qui lui donna l'emploi de Ministre à Vitré en Bretagne : il servit cette Eglise environ vingt-sept ans, & fut dans la suite appellé à celle de Rouen qu'il gouverna jusqu'à sa mort arrivée en 1684. Il est Auteur de quelques Ouvrages polémiques estimés par ceux de son Parti, dont les principaux sont : l'*Histoire de l'Eucharistie*, pleine de recherches curieuses : *un écrit sur la Communion sous les deux espèces*, pour réfuter un Ouvrage du grand Bossuet : deux *Dissertations latines de Photino & Liberio* : une réponse à l'Office du saint Sacrement de Port-Royal, &c. DANIEL DE LARROQUE son fils, né à Vitré, étudia sous les yeux de son pere, & fit d'assez grands progrès dans les sciences. Obligé de sortir de France par la révocation de l'Edit de Nantes, il se retira d'abord à Londres, puis à Copenhague, ensuite en Hollande, & enfin revint dans sa patrie, où il rentra dans le sein de l'Eglise Catholique. Il fixa sa demeure à Paris, & il s'y appliquoit à composer divers Ouvrages, lorsqu'un écrit satyrique pour lequel il

avoit composé une préface, lui suscita une fâcheuse affaire. Comme Louis XIV. étoit traité indécemment dans ce Libelle composé à l'occasion de la famine de 1693, Larroque fut enlevé, mis au Châtelet, d'où il fut transféré au Château de Saumur. Il en sortit cinq ans après, & obtint un poste dans les bureaux de M. de Torcy. Au commencement de la Régence, il fut nommé Secrétaire du Conseil du dedans, & après la suppression de ce Conseil, il eut une pension de 4000 liv. dont il jouit jusqu'à sa mort arrivée en 1731. Il est Auteur de la vie de l'*imposteur Mahomet*, traduite de Prideaux, *in*-12. 1699, des véritables motifs de *la conversion de Rancé*, in-12. 1685, ouvrage satyrique, des *remarques critiques* contre Varillas *in*-8. 1687 où il y a quelque érudition, mais qui sont très-foibles de preuves; de *la vie d'Eudes de Mezeray*, *in*-12. 1736, roman satyrique. L'Abbé d'Olivet lui attribue l'*avis aux Réfugiés*, que l'on sçait être de Bayle, & il a fait la traduction de l'Histoire Romaine d'Echard, que l'Abbé Desfontaines a retouchée.

LASCARIS, (André-Jean) de l'illustre famille de ce nom, qui avoit régné à Constantinople, quitta cette ville en 1453, lorsque les Turcs eurent envahi la Grece, & se réfugia chez le fameux Laurent de Médicis, dont la maison étoit l'asyle des gens de Lettres, Médicis qui s'occupoit alors à former sa magnifique Bibliothèque, l'envoya deux fois à Constantinople pour chercher des Manuscrits grecs. Louis XII. attira Lascaris en France, & lui donna la qualité de son Ambassadeur auprès de la République de Venise, fonction qu'il remplit fort peu noblement à en croire Wicquefort, qui rapporte que le Sénat fut très-mécontent que le Roi lui eût envoyé un pédant pour Ambassadeur; mais Jean de Médicis ayant été élevé sur la Chaire de S. Pierre, Lascaris son ancien ami alla le joindre, & le Pape lui donna la direction d'un collége de Grecs. Lorsque François I. eut succédé à Louis XII, Lascaris fit un second voyage en France, où il séjourna quelque-tems, puis il revint en Italie, & mourut à Rome en 1535, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. On a de lui quelques Epigrammes en grec & en latin, imprimées à Bâle en 1537, des *Harangues*, à Francfort 1573, un Livre *de veris Litterarum græcarum formis*, &c. A Paris 1536. *in*-8.

LASCARIS, (Constantin) né à Constantinople, passa en Italie l'an 1454, & vint enseigner les Belles-Lettres à Milan sous la protection de François Sforce. Il alla depuis à Rome, où il fut favo-

rablement accueilli par le Cardinal Bessarion, ensuite à Naples pour y enseigner l'éloquence & la langue Grecque, & il se fixa enfin à Messine, où il établit une école nombreuse. Le Sénat de cette ville l'honora du droit de bourgeoisie, & lorsqu'il fut mort, il le fit enterrer aux dépens du Public. Il légua au Sénat sa bibliothèque composée d'excellens Livres qu'il avoit apportés de Constantinople. Il est Auteur d'une *Grammaire grecque* imprimée par Alde Manuce, & de quelques écrits en grec & en latin.

LASNE, (Michel) Graveur & Dessinateur, né à Caën, excelloit dans l'art d'exprimer les passions, & on admire son talent dans plusieurs morceaux de génie qui nous restent de lui: il a aussi donné quelques planches au burin d'après les meilleurs maîtres. Cet Artiste avoit un caractère gai qui lui fit couler une vie douce & agréable. Il mourut en 1667, âgé de soixante-douze ans.

LASSUS, (Orland) né à Mons, excellent Musicien du seizième siècle; après avoir demeuré quelque tems en Italie, il voyagea en France & en Angleterre où ses talens le firent admirer. Il revint depuis en Flandre, d'où il fut appellé à la Cour du Duc de Bavière. Il avoit quitté ce pays pour retourner encore en France, lorsqu'il apprit la mort de Charles I. qui lui avoit fait des propositions avantageuses pour l'attirer auprès de lui. Lassus revint à Munich où il mourut l'an 1594, âgé de soixante-dix ans, après avoir donné diverses pièces de musique, tant sacrées que profanes, en plusieurs langues. Ses œuvres sont, *Theatrum musicum*, *patrocinium musarum*, *liber missarum*, &c.

LASUS, ancien Poëte grec qui excella dans les vers appellés Dythirambiques, & qui fut mis au rang des sept Sages de la Grece à la place de Périandre. Il vivoit du tems de Darius, fils d'Hystaspe, & il ne nous reste aucun de ses Ouvrages.

LATERANUS, (Plautius) Romain fameux par sa constance, fut désigné Consul l'an 65 de J. C. mais il ne put être revêtu de cette dignité, parce qu'ayant eu part à la conjuration de Pison, l'Empereur Néron le condamna à la mort. Epaphrodite affranchi de ce Prince, voulut inutilement faire parler Lateranus sur le complot, le fier Sénateur le renvoya en lui disant: *si j'ai quelque chose à dire, je le dirai à votre maître*, & marchant au supplice, il tendit la tête au Tribun, à qui il ne daigna pas faire le moindre reproche, quoique l'exécuteur des ordres de Néron, fût lui-même

complice de la conjuration: c'eſt de ce Lateranus que le palais de Latran qu'il habitoit, a tiré ſon nom.

LATINUS, Roi des Latins, fils de Faune, régnoit en Italie vers l'an du monde 2819, & donna ſa fille à Enée, après que ce Héros Troyen eut tué Turnus. Latinus II, dit Silvius, régna l'an du monde 2968.

LATINUS PACATUS DREPANIUS, Orateur Latin, né à Drepan dans l'Aquitaine, prononça le Panégyrique de *Théodoſe le Grand*, en préſence de ce Prince l'an 389, après la défaite du tyran Maxime.

LATINUS LATINIUS, né à Viterbe en 1513, ſe diſtingua par ſon érudition, & excella ſurtout dans la critique des Auteurs anciens. Il paſſa une partie de ſa vie à Rome, où on l'occupa à la correction du Décret de Gratien, & il y mourut en 1593. Il nous reſte de lui: *Obſervationes & emendationes in Tertullianum: Bibliotheca ſacra & profana*, recueil rempli d'érudition, publié à Rome en 1663, & d'autres Ouvrages.

LATOMUS, (Jacques) né à Cambron dans le Hainault, prit le bonnet de Docteur en théologie à Louvain, & fut fait Chanoine de S. Pierre de la même ville. Ce Docteur ſe diſtingua par ſon zèle contre Luther, & paſſa la plus grande partie de ſa vie à réfuter les erreurs de cet Héréſiarque. Il écrivoit avec facilité & bon ſens, mais ſans politeſſe, & ſes Ouv. ſe ſentent de ſon entêtement pour la Théologie ſcholaſtique. Ils ſont tous écrits en latin, & ne roulent que ſur des matières de Controverſe. On les a réunis en un volume *in-fol.* 1550. Dans ce nombre il ſe trouve un *Traité* de l'étude de la Théologie & des langues, où il attaque Eraſme qui avoit parlé fort mal de la ſcholaſtique. Ce dernier répondit, & n'eut pas de peine à réfuter les foibles Objections de ſon Adverſaire, & le fit avec ſuccès. Il y a encore de ce nom *Barthelemi* né dans le Luxembourg en 1487, qui enſeigna les Humanités à Paris & dans d'autres villes, & qui compoſa des notes ſur *Ciceron*, *Térence*, *Horace*, &c. & qui mourut à Coblentz vers 1566. Il eſt auſſi Auteur de quelques Traités de Controverſe contre les Proteſtans.

LAVAL, (Gilles de) Seigneur de Retz de l'illuſtre maiſon de Laval, ſe diſtingua par ſes Exploits ſous Charles VI, & contribua à chaſſer de France les Anglois ſous Charles VII. qui le fit Maréchal de France. Mais il obſcurcit la gloire de ſes actions guerrieres par ſes impiétés, ſes débauches, ſes aſſaſſinats, ſon attachement à la magie, & autres crimes ſemblables. Il étoit de plus coupable envers le Duc de Bretagne de crime d'E-

tat, & ce Prince charmé de pouvoir venger son offense en vengeant celle de Dieu, lui fit faire son procès par l'Evêque de Nantes & le Sénéchal de Rennes. Il fut condamné à être brûlé vif dans la prairie de Nantes.; mais le Duc qui assista à l'exécution, permit qu'on l'étranglât auparavant, & fit ensevelir son corps, qui ne fut que fort peu endommagé par les flammes, en 1440.

LAVATA, (Louis) né dans le canton de Zurich en 1527, fit ses études dans cette ville, & voyagea ensuite en Allemagne & en France, où il eut occasion de connoitre les Savans de ces deux pays. De retour dans sa Patrie, il exerça les fonctions du ministère, & fit admirer son éloquence & son sçavoir, il s'occupa aussi à la composition de quelques Ouvrages que les Calvinistes estiment comme une *Histoire Sacramentaire*, un Traité *des Spectres* où il y a beaucoup d'érudition; nn *commentaire* sur le Liv. de Josué, des *Homélies* sur Ruth & quelques ouvr. tous latins. Lavata mourut en 1586.

LAVAUR, (Guillaume de) né à Saint-Cere en Quercy en 1653, ayant fait son Droit à Toulouse, vint à Paris, où il s'appliqua à l'étude de la Jurisprudence, sans négliger les Belles-Lettres, pour lesquelles il avoit beaucoup de Août. De retour dans sa Province, il s'y fixa par le mariage, & en devint le conseil & l'oracle. Il mourut à Saint-Cere en 1730, & il a laissé deux Ouvrages: l'*Histoire secrette de Neron*, &c. avec des Remarques *in*-12. 1726. *Conférences de la Fable, avec l'Histoire sainte*, &c. 2 vol. *in*-12, ouvrage plein d'une érudition empruntée.

LAUD, (Guillaume de) né à Reading en Angleterre, Prélat distingué par son mérite & ses talens, prit le bonnet de Docteur en Théologie à Oxford, & après avoir été nommé successivement à plusieurs dignités Ecclésiastiques, fut enfin élevé en 1633 à l'Archevêché de Cantorberi. Son zèle inflexible pour l'uniformité du Service Divin dans les Eglises, lui avoit d'abord fait beaucoup d'ennemis, qui se servirent, pour le perdre, de son attachement inviolable aux intérets de Charles Premier. Lorsque la révolte eut donc éclaté contre cet infortuné Monarque, les séditieux se saisirent du Prélat, & le firent mettre à la Tour de Londres. Le Parlement, qui autorisoit les rebelles, accusa le Prélat d'avoir voulu introduire la Religion Catholique en Angleterre, & d'avoir entrepris de réunir l'Eglise Romaine avec l'Anglicane; Laud n'eut pas de peine à se justifier; mais Charles ayant été malheureusement défait, les réponses du Prélat perdirent leur force; Laud fut con-

damné à avoir la tête tranchée en 1644, & souffrit la mort avec une intrépidité digne de son innocence. Ce Prélat a fait quelques Ouvrages, dont le plus considérable est contre Fischer, pour défendre l'Eglise Anglicane, contre les objections de cet adversaire. Trois Auteurs Anglois ont écrit sa vie en cette langue. Guillaume Prynne en fit paroître une *in-fol.* à Londres 1644. Pierre Heylin, une seconde en 1668 *in-8°*, réimprimée en 1671 *in-fol.* & Wharton publia la troisième *in-fol.* à Londres 1695, avec l'histoire du Procès de cet Archevêque, composée par lui-même dans la Tour de Londres. Cette dernière est pleine de grandes recherches.

LAUNAY, (François de) né à Angers en 1612, se fit recevoir Avocat au Parlement de Paris, fréquenta long-tems le Barreau avec succès, jusqu'à ce qu'en 1680, il fut nommé à la charge de Professeur en Droit François, qu'il remplit le premier. Il fit l'ouverture de ses leçons par un Discours, qui fut fort applaudi, & il continua de professer la Jurisprudence avec distinction. La douceur de son caractère, la pureté de ses mœurs, & ses grandes connoissances l'avoient lié avec les sçavans de son tems qui le visitoient souvent, parce qu'ils trouvoient à profiter dans sa conversation. Il étoit d'ailleurs plein de piété, & sa charité pour les pauvres n'avoit point de bornes. Il ne sçavoit pas leur refuser, mais en donnant, il leur commandoit de travailler pour gagner leur vie, en ajoutant qu'il se levoit lui-même tous les matins à cinq heures, pour gagner la sienne. Ce fameux Jurisconsulte mourut en 1693 dans de grands sentimens de religion. On a de lui un *Commentaire* sur les Instit. Coutumieres de Loysel en 1688, & d'autres Ouvrages de Droit.

LAUNOY, (Jean de) né auprès de Valogne en 1607, fit avec le plus grand succès la Philosophie & la Théologie à Paris, & prit le Bonnet de Docteur de la Faculté en 1636. Ce Sçavant, sans ambition & sans avarice, passa sa vie dans un travail continuel, uniquement occupé de l'étude, dont il n'interrompit le cours que par un voyage qu'il fit à Rome, dans lequel il lia connoissance avec les Holstenius & les Allatius. De retour à Paris, il se renferma avec ses livres, qu'il ne quittoit que pour se délasser dans le commerce de quelques Sçavans, avec lesquels il étoit en grande liaison, & pour assister à des Conférences, qu'il tint pendant long-tems chez lui tous les Lundis, & que la cabale des ennemis, que sa trop grande

ſincérité lui avoit attirés, fit interrompre. Ce fut une perte pour le public que l'interruption de ces Conférences, où l'on diſcutoit différens points d'érudition Eccléſiaſtique, & ſur-tout ce qui regarde les Libertés de l'Egliſe Gallicane, dont Launoy étoit le défenſeur le plus intrépide. Ce Docteur mourut en 1678, & fut enterré chez les Minimes, à qui il légua tous les Rituels qu'il avoit recueillis, & la moitié de ſes Livres. Un de ſes amis avoit conſacré une Epitaphe en ſon honneur, mais les Moines ingrats refusèrent de l'admettre, parce qu'elle attribuoit à Launoy la louange d'avoir toujours ſoutenu l'orthodoxie. Ce Docteur avoit une érudition immenſe, & une ardeur infatigable pour le travail. Le grand nombre d'Ouvrages qu'il a composé en ſont une preuve. On n'y trouve ni les fleurs du ſtyle, ni les graces de la diction, ni même aſſez de juſteſſe dans les raiſonnemens; mais ils ſont précieux par le grand nombre de recherches qu'ils contiennent, le grand goût de critique qui y règne, la ſagacité inconcevable de l'Auteur, pour démêler la vérité d'avec le menſonge, la haine qu'il a pour les fauſſetés, auxquelles il a fait continuellement la guerre, la force avec laquelle il ſoutient les ſaines maximes, les droits de l'Egliſe & du Roi, & l'autorité des Conciles. Il y attaque avec une intrépidité pluſieurs fauſſes traditions : *l'arrivée de Lazare & de la Madeleine en Provence, l'apoſtolat de ſaint Denys l'Aréopagite, la cauſe de la retraite de ſaint Bruno, la deſcendence des Carmes de Simon Stock, le Scapulaire*, & malgré les clameurs du préjugé & de l'intérêt, il vint à bout de déſabuſer ſur ces contes populaires, ainſi que ſur pluſieurs dévotions ſuperſtitieuſes, que l'ignorance a introduites, & que la cupidité entretient. Il ne s'éleva pas avec moins de force contre les *Annates*, dans ſon Livre *de la Simonie*, & il y réfuta le Jéſuite Azorius, qui avoit fait un Traité pour les purger de ce crime. C'eſt par une ſuite de cet amour pour la vérité, de cette ſincérité, de cette droiture, qui faiſoient le caractère de Launoy, qu'il aima mieux ſe laiſſer exclure de la Faculté, que de conſentir à l'excluſion irrégulière du grand Arnaud, quoiqu'il ne pensât pas comme ce Docteur ſur les matières de la grace, & que meilleur Critique que Théologien, il fit profeſſion d'avoir une doctrine toute oppoſée à celle de ſaint Auguſtin; il ne laiſſa pas de s'élever avec la dernière vivacité, contre la cenſure monſtrueuſe de cet homme célèbre, qui faiſoit tout l'honneur du Corps qui

le rejettoit. Launoy publia des *Observations* sur cette censure, & il en montra avec autant de force que d'évidence, le vice, l'injustice & l'irrégularité. C'est encore par le même motif, qu'il écrivit contre le Formulaire de la trop fameuse Assemblée du Clergé de 1656, ne pouvant souffrir que toutes les Libertés de l'Eglise Gallicane, & toute l'ancienne discipline de la France, fussent renversées par ce Formulaire. Les Ouvrages de ce Sçavant réimprimés plusieurs fois, ont été recueillis en 10 *vol. in-fol.* par les soins de l'Abbé Granet 1731, à Genève. Ils contiennent ses Lettres & différens Traités, comme *de Variâ Aristotelis Fortunâ, &c.* bon Ouvrage, *Inquisitio in chartam immunitatis S. Germani à Pratis*, curieux & plein de recherches sçavantes, aussi-bien que le suivant: *Assertio in chartam immunitatis & de duobus Dyonisiis*, pour prouver la distinction des deux Denys, aujourd'hui universellement reconnue: *Historia Gymmasiis Navarræ*, pleine de recherches curieuses: *De Commentitio Lazari, Magdalenæ*, pour prouver que ces quatre personnes ne sont jamais venues en Provence, & plusieurs autres, où le critique hardi confond les Fables des Légendaires, renverse les traditions populaires, & ne respecte que le vrai.

LAUNOY, (Matthieu,) né en France, se laissa séduire étant Prêtre, par les Ministres de la Religion Réformée qui l'attirèrent dans leur parti & le firent Ministre. Il gouvernoit l'Eglise de Sedan lorsqu'il y donna un scandale public, qui lui attira une flétrissure ignominieuse. Il fut pendu en effigie, & peut-être que le désespoir le fit rentrer dans le sein de l'Eglise Catholique. Quoiqu'il en soit, il obtint un Canonicat de Soissons, puis la Cure de saint Mery à Paris, où il donna dans des excès encore plus crians, que ceux qui l'avoient fait chasser de Sedan. En effet, il devint le plus outré des ligueurs, & employa sa plume & sa langue à fomenter la rebellion des Parisiens. Il étoit à la tête de l'horrible faction des seize, qui osa porter ses mains meurtrieres sur le célèbre Barnabé Brisson. Il échappa par la fuite à la vengeance du Duc de Mayenne, & il se retira en Flandre, où il passa probablement le reste de ses jours. Il est Auteur de quelques Livres de controverse, d'un entr'autres, où il débite les motifs de son changement, & d'un autre, dans lequel il répond aux calomnies qu'il prétendoit que les Ministres avoient semées contre lui. Il dit bien des choses désavantageuses aux Protestans dans ces deux Ouvrages; mais peut-on

compter sur le témoignage d'un homme qui s'étoit prêté à toutes les horreurs de la ligue ?

LAURE, née à Avignon d'une famille noble, & connue sous le nom de la *Belle-Laure*, se distingua dans le quatorzième siècle par son esprit, sa beauté, & l'amour que Pétrarque eut pour elle. Laure étoit du nombre de ces Dames qui composoient la *Cour d'amour*, ainsi nommée, parce qu'on y perdoit son tems à décider des questions galantes. Le fameux Pétrarque qui vivoit dans la solitude de Vaucluse, étant allé à l'Office à Lisle, petite ville voisine, y vit la belle Laure, & dès ce moment il l'aima. Il a célébré sa passion dans ses Poësies, & en a décrit scrupuleusement toutes les circonstances. La mort même ne fut pas capable de le détacher de cet objet; car Laure étant morte âgée de trente-un ans, la tendresse du Poëte subsista encore pendant dix ans. Cette belle fille, que l'on dit avoir été vertueuse, fut enterrée aux Cordeliers d'Avignon, & François Premier composa une Epitaphe pour mettre sur son tombeau, qu'il fit rétablir en passant par cette Ville.

LAURENS, (André du) né à Arles, vint étudier en Médecine à Paris, & ayant pris le bonnet de Docteur, il alla exercer cet Art à Carcassonne, d'où il revint à la Cour & y occupa successivement les places de Médecin du Roi par Quartier, de Médecin de la Reine, & enfin de premier Médecin du Roi. Il mourut en 1609, & laissa un *bon Traité d'Anatomie* en douze livres Latins, & d'autres Ouvrages estimés. *Honoré du Laurens* son frere fut Avocat Général au Parlement de Provence, où il se distingua par son zèle pour la Ligue; c'est en sa faveur qu'il fit le *panegyrique de l'Henoticon*, ou Edit de Henri III, &c. *in*-8°. 1588. Du Laurens ayant depuis perdu sa femme, entra dans l'état ecclésiastique, & Henri IV. le nomma à l'Archevêché d'Embrun. Il mourut à Paris en 1612 : nous avons encore de lui *la Conférence de Surêne*, entre les Députés des Etats Généraux, & ceux du Roi de Navarre *in*-8°. 1593, relation peu fidèle. L'Auteur qui étoit un des Députés des Provinces aux Etats de la Ligue, fit paroître sa mauvaise foi, en mêlant des faussetés dans cette relation, & en la publiant beaucoup plutôt qu'il n'étoit convenu.

LAURENT, (Saint) célèbre Martyr du troisième siècle, fut ordonné Diacre par Sixte II. & chargé de l'administration des biens de l'Eglise. Le Pape Sixte II. ayant été arrêté en vertu de l'Edit de l'Empereur Valerien contre les Chrétiens, fut conduit au

au supplice, & Laurent l'accompagna, en se plaignant de ce qu'il ne participoit point au sacrifice. Sixte du haut de la croix, sur laquelle il étoit attaché, lui répondit, pour le consoler, qu'il n'avoit que trois jours à attendre pour le suivre. En effet, Laurent fut à peine de retour chez-lui que le Préfet le fit arrêter, & lui ordonna de lui remettre les trésors de l'Eglise. Le Diacre demanda trois jours pour les lui faire voir, & ce délai étant expiré, il lui présenta les pauvres à qui il avoit distribué l'argent & les vases sacrés dont il étoit dépositaire, en lui disant : *Voilà les Trésors de l'Eglise*. Le Préfet irrité après l'avoir fait déchirer à coups de fouet, le fit étendre sur un gril de fer rouge & rôtir peu à peu. Laurent tranquille au milieu des plus horribles tourmens, dit au Préfet : *Je crois qu'il faudroit me retourner de l'autre côté, je suis assez rôti de celui-ci*. Le tyran commanda qu'on le retournât, & quelque tems après : *Il est comme il faut*, dit le saint Martyr, *mangez hardiment, & goûtez si la chair des Chrétiens est meilleure rôtie que crûe*. Tournant ensuite les yeux vers le ciel, il rendit l'esprit en 258, & plusieurs Payens admirant sa constance renoncèrent aux idoles. Il y a encore eu de ce nom S. LAURENT, Moine de Rome, que Gregoire le Grand envoya en Angleterre avec Augustin, pour travailler à la conversion de ce peuple. Il succéda à ce dernier à l'Archevêché de Cantorberi, & mourut en 619, après avoir converti un grand nombre d'idolâtres. Saint LAURENT, issu du sang Royal d'Irlande, fut élu Archevêque de Dublin, & ayant fait un voyage à Rome pour les intérêts de son Diocèse, il revint en Irlande avec le titre de Légat Apostolique. Il passa depuis en Angleterre, pour ménager la paix entre les deux Rois ; mais sa négociation ne réussit pas, & Henri II. eut la cruauté de l'empêcher de rejoindre son troupeau. Le Prélat ayant suivi ce Prince en Normandie, mourut dans la ville d'Eu en 1182. & fut canonisé par le pape Honorius III. en 1225.

LAURENT Justinien, *voyez* Justiniani.

LAURENT (Nicolas,) *voyez* Rienzi.

LAURI, (Philippe) Peintre né à Rome en 1623, excella à peindre en petit, & pour l'ordinaire des Sujets de Métamorphose, d'Histoire, des Bacchanales. Il étoit d'ailleurs sçavant dans les Perspectives, dans la Fable, dans l'Histoire, & s'amusoit quelquefois à faire des Vers. On reconnoît que sa touche est légère, & que son dessein est correct ; mais il péchoit

du côté du coloris, qu'il a tantôt foible, tantôt outré. Il mourut à Rome en 1694.

LAURIA, (François-Laurent Brancati de) né à Lauria dans le Royaume de Naples, entra dans l'Ordre des Freres Mineurs, & s'y distingua par sa science. Il fut Professeur en Théologie, Consulteur du Saint-Office, & ami particulier de Clément IX, lorsqu'il n'étoit encore que Cardinal. Celui-ci devenu Pape avoit résolu d'honorer de la pourpre le Pere Lauria, mais son neveu fit échouer le projet, & ce fut Innocent II. qui éleva Lauria à cette Dignité en 1681. Le nouveau Cardinal auroit pû espérer de parvenir à la Papauté, si les Espagnols, avec lesquels il s'étoit brouillé, ne lui eussent fait donner l'exclusion dans le Conclave, où Alexandre VIII. fut élu. Lauria mourut à Rome en 1693, & il est Auteur de plusieurs Ouvrages de Théologie, plus connus en Italie qu'ailleurs. Le plus estimé est un Traité Latin *in-4°.* sur la *Prédestination*, la *Reprobation*, & les *Graces actuelles*, dans la Préface duquel il déclare qu'il n'a point d'autres sentimens sur cette matière, que ceux de saint Augustin, adoptés par les Papes, les SS. Peres, les Conciles, & par toute l'église.

LAURIERE, (Eusebe-Jacob) né à Paris en 1659 d'un Chirurgien, ayant fait ses études avec succès, se consacra à la Jurisprudence, & fut reçu Avocat. Mais il fréquenta peu le Barreau, & se renferma dans son cabinet, pour se livrer aux études les plus profondes, & aux recherches les plus épineuses, principalement sur les matières du Droit François, qu'il approfondit jusques dans les sources les plus reculées. Les découvertes qu'il fit en ce genre le rendirent très-utile à sa patrie, & le firent regarder comme un Oracle, dont les décisions étoient infaillibles. Aussi étoit-il consulté par les personnes de la plus haute distinction, les plus habiles Magistrats, & par les sçavans dans quelque genre que ce fut. Lauriere mourut à Paris en 1728, & nous avons de lui plusieurs Ouvrages qui ont eu le plus grand succès. *De l'Origine du Droit d'Amortissement*, *in-12.* *Texte des Coûtumes de la Prévôté de Paris*, &c. *in-12.* *Bibliothéque des Coûtumes*, &c. *in-4°.* avec Berroyer. Ce n'est proprement que le plan d'un Ouvrage immense que ces deux habiles Avocats devoient exécuter. *Glossaire du Droit François*, *in-4.* les Institutes coûtumieres de Loisel avec des notes, des corrections & des additions très-recherchées, 2 *vol. in-12.* *Tables Chronologiques des Ordonnances*, *in-4.* avec deux de ses Confreres. Ces trois Auteurs proposoient dans cette

Table le plan d'un *Recueil* complet des Ordonnances des Rois de la troisième Race, qui fut généralement approuvé, & dont Lauriere resta seul chargé. En 1723 il donna donc le premier Volume *in-fol.* qui comprend les Ordonnances des Rois depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe de Valois, avec des notes pleines de recherches & d'érudition. Lauriere acheva les deux Volumes avant sa mort, & il fut imprimé par les soins de Denis Secousse, choisi pour continuer ce projet, plus ample & plus digéré que ce qui avoit paru jusqu'alors.

LAUTREC, voyez FOIX.

LAZARE, frere de Marie & de Marthe qui demeuroit à Bethanie, & chez lequel Jesus-Christ qui l'aimoit, alloit loger quelquefois. Etant tombé malade, il mourut, & Jesus le ressuscita quatre jours après sa mort par un miracle éclatant, qui fit le désespoir des Princes des Prêtres & des Pharisiens. Après la Mort de Jesus-Christ, on ne sçait ce que devint Lazare, dont l'Evangile ne parle plus; les Grecs disent qu'il est mort dans l'Isle de Chypre à Cytie, & qu'il en étoit Evêque, & les anciens Martyrologes d'Occident confirment cette tradition. Ce n'est que dans les derniers tems qu'on a imaginé la fable de son voyage en Provence, & que l'on a supposé qu'il est mort Evêque de Marseille.

LAZARE, Religieux Grec & Peintre fameux, qui s'exerçoit à peindre des images de J. C., de la Ste Vierge & des Saints. L'Empereur Théophile qui étoit Iconoclaste, fit déchirer le Peintre à coups de fouet, & ayant appris qu'il continuoit à peindre ces mêmes sujets, il lui fit appliquer aux mains des lames ardentes. Ce supplice n'arrêta point le zèle de Lazare, qui avec ses mains toutes brûlées fit entr'autres le tableau de J. C., qui fut mis après la mort de Théophile sur la grande porte du Palais Impérial. Ce saint Religieux fut envoyé par l'Empereur Michel en Ambassade vers le Pape Benoît III, & on prétend qu'il mourut à Rome vers 867.

LAZIARD, (Jean) ou LEJARD, Religieux Célestin, qui vivoit à la fin du sixième siècle, est Auteur d'un Abregé de l'Histoire Universelle jusqu'à la mort de Charles VIII, continuée jusqu'à la sixième année du regne de François I, par *Hubert Velleius*, & imprimée à Paris *in-fol.* 1521, par Edmond le Fevre. La Préface commence par ces mots: *quæ* ou *qui in terris gignuntur ad usum hominum omnia creari.* Au reste cet Abregé est peu utile, & la continuation qu'on y a jointe ne peut guè-

res servir qu'à quelques particularités du règne de Louis XII.

LAZIUS, (Wolfgang) né à Vienne en Autriche, y enseigna les Belles-Lettres, puis la Médecine pendant 19 ans. Il fut Historien de l'Empereur Ferdinand, & jouit de la réputation d'homme extrémement laborieux, qui a fait des grandes recherches, mais qui manque d'exactitude & de critique. Il mourut en 1565, & nous avons de lui plusieurs Ouvrages recueillis à Francfort 2 *vol. in-fol.* 1698. *De Gentium migrationibus lib.* 12. où l'Auteur examine sur-tout les migrations des Peuples du Nord, qui ont affoibli & divisé ensuite l'Emp. Rom. *De Romanâ Republica lib.* 12, où il a mis beaucoup de recherches, mais encore moins d'exactitude que dans ses autres Ouvrages: *De Rebus Viennensibus*, où il y a du curieux & des choses hasardées. *Commentaria in Genealogiam Austriacam*, &c.

LAZARELLI, né à *Gubbio* en Italie, après avoir exercé quelque tems la charge d'Auditeur de Rote de Macerata, entra dans l'Etat Ecclésiastique, & fut fait Prévôt de la Mirandole. Il mourut en 1694, à l'âge de plus de 80 ans. Il est Auteur de la *Cicceide*, Ouvrage singulier qui est un recueil de Sonnets & d'autres Poësies satyriques contre un nommé *Arrhigini*, son Collégue à la Rote de Macerata. Il prend cet homme sous le nom de *Ciccio* depuis le moment de sa conception, & le conduit jusqu'au trépas, en le chargeant des railleries les plus cruelles, des sarcasmes les plus sanglans : il le suit jusques dans le cercueil, il plaisante sur l'enterrement, sur l'épitaphe, & ne le quitte que lorsqu'il le voit entre les mains de Caron. On trouve dans cet Ouvrage original une versification aisée & coulante, une fécondité prodigieuse d'imagination, des pensées ingénieuses & vives; mais on est revolté de la méchanceté qui y règne, du ton obscène & des allusions impies, qui en rendent la lecture très-dangereuse.

LEANDRE, jeune Homme d'Abydos en Asie, qui aimoit Hero de Sestos en Europe, se noya dans l'Hellespont, lorsque dans une nuit orageuse il traversoit ce bras de mer pour aller voir sa maîtresse. Hero qui l'attendoit le flambeau à la main au haut d'une tour, ayant vû le lendemain son corps sur le rivage, se précipita dans la mer.

LEANDRE ALBERTI, voyez ALBERTI.

LEANDRE, (Saint) né à Carthagène dont son pere étoit Gouverneur, fit d'abord profession de la vie religieuse, & fut ensuite élevé sur le siége de Seville. Il

se distingua par sa science & sa piété, & travailla avec succès à la conversion des Goths Ariens. Il assista au troisième Concile de Tolède en 589, & en célèbra un lui-même à Seville. Il fut en grande correspondance avec Gregoire le *Grand* qu'il avoit connu à Constantinople, & ce saint Pape lui dédia ses *Morales* sur Job, qu'il avoit entrepris à la persuasion de Leandre. Ce dernier mourut vers l'an 601, & de plusieurs Ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste que la *Lettre* à Ste Florentine sa sœur, qui est une instruction fort utile pour des Religieuses, & un discours sur la conversion des Goths qui se trouve à la fin des Actes du troisième Concile de Tolède. Quelques-uns lui attribuent le *Rite mozarabique*.

LEBRIXA, voyez ANTOINE NEBRISSENSIS.

LE BRUN, voyez BRUN.

LEDESMA, (Martin) ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le Royaume de Léon, entra dans l'Ordre de S. Dominique en 1525, & remplit avec succès pendant 30 ans la premiere chaire de Théologie de l'Université de Conimbre. Il mourut en 1584, & il a laissé 2 *vol.* sur le quatrième livre des Sentences, dont le style est fort négligé. BARTHELEMI LEDESMA, autre Dominicain, près de Salamanque, enseigna long-tems la Théologie à Mexique & à Lima, fut fait Evêque d'Oaxaca, où il remplit tous les devoirs d'un bon Pasteur, & mourut en en 1604. On a de lui un *Traité des Sacremens*, & d'autres bons Ouvrages de Théologie. PIERRE, du même nom, né à Salamanque a fait un *Traité du Mariage*, une *Somme des Sacremens*, d'autres Ouvrages de Théologie, & mourut en 1616. DIÉGO, Jésuite, aussi Auteur d'Ouvrages Théologiques, mourut à Rome en 1575. ALPHONSE LEDESMA, né à Segovie, que les Espagnols nomment le *Poëte Divin*, a excellé sur-tout dans les petits Vers, qui sont particuliers aux Espagnols, & il les a employés pour décrire des sujets importans pris de l'Ecriture-sainte. On trouve dans ces Vers la gravité, la force & la beauté, qui caractèrisent la langue Espagnole. On les a recueillis sous le titre de *conceptos es spirituales*, & ils consistent en *Epigrammes*, en *Hieroglyphes*, en *Présages*, sur les *Fêtes de Notre-Dame*, sur les *Divertisemens de la bonne Nuit*, sur l'*Excellence des Saints*, &c.

LE DROU, (Pierre-Humbert) né à Hug dans le Liégeois, entra dans l'Ordre des Augustins, & fut nommé à une Chaire de Théologie dans l'Université de Louvain. Ses talens lui

firent bien-tôt une si grande réputation, qu'on le surnommoit l'*Aigle jeune des Docteurs*, & il forma un très-grand nombre de Disciples dans la Doctrine de S. Augustin, & de S. Thomas, à laquelle il fut toujours inviolablement attaché. Après avoir rempli les premières charges de son Ordre, le P. Ledrou fut appellé à Rome par Inn. II, qui le nomma à plus. emplois importans qu'il exerça avec la plus grande distinction. Les Successeurs de ce Pontife n'eurent pas moins d'estime pour ce sçavant Religieux, qu'ils consultoient dans les affaires les plus difficiles, & Innocent XII qui le nomma à l'Evêché *in Partibus de Porphyre*, l'eût élevé au Cardinalat, s'il eût pû vaincre la modestie de l'humble Prélat. Clément XI. le choisit pour Consulteur dans l'affaire des *Réflexions morales*, & ce Pontife eut épargné bien des maux à l'Eglise, s'il eut suivi ses avis; car ce Théologien éclairé qui entendoit parfaitement la Langue du livre & les matières qu'il s'agissoit d'examiner, s'opposa avec fermeté à la Censure précipitée que l'on vouloit faire des propositions qui ne contenoient que la pure Doctrine de S. Augustin & de S. Thomas. Cette généreuse résistance qui dérangeoit les mesures de Fabroni, Chef du complot formé contre le P. Quesnel, détermina Ledrou à se défaire de l'Evêché de Porphyre. Il engagea donc le Pape à l'envoyer à Liége sa patrie, sous prétexte de gouverner cette Eglise en qualité de Vicaire-Général, & ce sçavant Religieux y mourut en 1721, dans la 81 année de son âge. Le P. Ledrou est Auteur de quatre *Dissertations* sur la Contrition & l'Attrition contre les relâchemens monstrueux du Jésuite Francolin. Dans cet Ouvrage imprimé à Rome même en 1707, il foudroye par la raison, par l'Ecriture, & par les Peres cette maxime des nouveaux Casuistes, que l'*Attrition sans Amour de Dieu suffit pour recevoir le Sacrement de Pénitence.*

LEGROS, (Pierre) né à Paris en 1666, d'un Sculpteur, embrassa la Profession de son Pere, pour laquelle il avoit les plus heureuses dispositions. A peine âgé de 21 ans, il remporta le premier Prix à l'Academie Royale, par un bas-relief qui représente Noë entrant dans l'Arche avec sa famille, & ce morceau que l'on conserve encore, détermina Louvois à envoyer à Rome le jeune Artiste. Il acheva de s'y perfectionner, & s'y distingua depuis par des Chefs-d'œuvres, qui feront toujours l'admiration des connoisseurs. Son application au travail lui ayant causé la Pierre, il vint

à Paris pour se faire faire l'opération, & dès ce moment sa santé s'altéra sensiblement, il ne laissa pas de retourner à Rome, & il se préparoit à finir de grands morceaux pour le Mont-Cassin, lorsqu'une inflammation de poitrine l'enleva en 1719.

LEIBNITS, (Godefroi Guillaume) né à Leipsic en 1646, d'une famille noble, fit paroitre dès sa jeunesse une ardeur incroyable pour l'étude, & lut avec avidité les livres de tous les genres que contenoit la nombreuse Bibliothéque que son pere lui avoit laissée. Poëtes, Orateurs, Historiens, Jurisconsultes, Philosophes, Mathématiciens, Théologiens, il parcourut tout avec ordre, & devint presque tout ce qu'il avoit lû. La connoissance profonde qu'il avoit de l'Histoire & des intérêts des Princes, le fit choisir par la Maison de Brunswick, pour en écrire l'Histoire. Leibnitz parcourut toute l'Allemagne en curieux, & passa de-là en Italie, pour amasser des matériaux & se mettre en état d'exécuter ce vaste projet. Il courut dans sa route un danger dont il se tira singulièrement. Comme il alloit par mer de Venise à Mozola dans le Ferrarois, il s'éleva une tempête violente, & le pilote de la barque qui supposoit que Leibnitz étoit hérétique, proposa en sa langue de le jetter dans la mer. Celui-ci qui sçavoit l'Italien, entendant cette terrible sentence, tira de sa poche un Chapelet qu'il tourna entre ses mains, d'un air dévôt, & échapa à la faveur de ce pieux artifice. Enfin il termina ses courses, & vint à Hanovre en 1690 avec une moisson abondante. Il en publia le superflu dans un Recueil en 2 *vol. in-fol.* dont le premier parut en 1693 sous le titre de *Codex Juris Gentium diplomaticus*, avec une très-belle Préface. Le second en 1700, sous le titre de *Mantissa Codicis Juris Gentium diplomatici*; aussi accompagné d'une Préface. Ces deux volumes font une compilation excellente des Traités d'Alliance, des Lettres d'Investitures & Diplomes, qui ne regardent pas seulement l'Allemagne, mais encore d'autres Pays, & particulièrement la France. Ils sont pour la plûpart tirés de la Bibliothéque de Wolfembuttel. En 1707 il commença à publier les Préliminaires de son Histoire de Brunswick, 1 *vol. in-f.* sous le titre de *Scriptores rerum Brunsvic.* qui fut suivi bientôt après de deux autres. C'est un des recueils de l'Histoire particulière d'Allemagne des plus parfaits. On y trouve beaucoup d'autres originaux, qui regardent l'Histoire générale de l'Empire. Leibnitz re-

connu pour excellent Historien ne s'acquit pas moins de réputation dans la Jurisprudence. Dès l'âge de vingt ans il prit le dégré de Docteur en Droit à Altorff, qu'on lui refusa à Leipsic, à cause de sa grande jeunesse, & il écrivit beaucoup sur cette matière, entr'autres un projet pour réformer tout le corps du Droit. Son avidité de tout sçavoir le porta à s'enfoncer dans les ténèbres de la Chymie, & il fut reçû avec honneur dans le Laboratoire de Nuremberg. Il passa de là aux recherches curieuses de la Physique, & il n'avoit que 25 ans lorsqu'il publia deux petits Traités, l'un sous le titre de *Théoria Motus abstracti*, & l'autre intitulé *Theoria Motus concreti*, dans lesquels il s'écarte des principes de l'illustre Descartes. Il vint ensuite aux Etudes profondes des Mathématiques, & c'est dans cette partie qu'il a le plus brillé. Son nom se lit à la tête des Problêmes les plus difficiles à résoudre, & comme Géomètre il se trouve dans les Actes de Leipsic, les Journaux des Sçavans & l'Histoire de l'Académie des Sciences de Paris. Il donna en 1684 les règles du calcul différentiel, & à ce sujet il s'éleva une vive dispute entre lui & les Géomètres Anglois, qui prétendoient que Newton étoit le premier Inventeur de ce calcul. Leibnitz s'éleva enfin jusques aux spéculations sublimes de la Métaphysique, & aux mystères de la Théologie. Comme Méthaphysicien il a donné son systême des *Monades* ou *Substances simples*, & d'autres opinions particulières, qui ont été réfutées par le fameux Clarke, & qu'il a répandues dans plusieurs écrits rassemblés par Desmaisseaux en 2 *vol. in*-12. 1720. Comme Théologien, il a donné l'Ecrit intitulé *Sacro-sancta Trinitas*, &c. où l'on trouve de fort bonnes raisons, & dans lequel il attaque le fameux Socinien *Wiscowatius*; sa *Théodicée*, où il prétend que Dieu ayant comparé les Mondes possibles, compara le bien & le mal contenus dans chacun, & la proportion du bien & du mal qui se trouve en tous; que le monde actuellement existant a été préféré comme renfermant plus de bien & moins de mal, ce qui la fait passer de l'état de possibilité à l'état d'existence: idée plus que singulière, qui ôte à Dieu la toute-puissance & la liberté, & d'où il s'ensuivroit que Dieu ne pouvoit que choisir entre plusieurs Mondes défectueux, sans avoir la puissance de produire un monde exempt du mélange des maux. C'est ainsi que l'excès de subtilité précipite l'esprit dans des écueils. Enfin comme

Théologien, il a fait encore les *Lettres* à Pelliſſon ſur la tolérance des Réligions, dont il étoit le grand Partiſan, & qui n'eſt propre qu'à tout troubler, parce qu'elle exclut le principe ſolide & lumineux de l'infaillibilité de l'Egliſe, qui répond à tout, & qui peut ſeul empêcher que les queſtions ne ſoient interminables. Ce ſçavant Homme avoit conçû le projet d'une Langue Univerſelle & Philoſophique, qui n'a ſervi qu'à prouver la ſagacité de ſon eſprit. Il fut revêtu de pluſieurs Charges honorables, de la place d'Aſſocié Etranger à l'Academie des Sciences de Paris, & fut Préſident perpétuel de celle de Berlin, qui lui doit ſon Etabliſſement. Il publia le premier Volume de ſes Mémoires en 1710, & il y paroît en pluſieurs endroits ſous toutes ſes formes d'Hiſtorien, de Phyſicien, de Mathématicien, &c. Il mourut en 1716. Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, il y a encore de lui *Acceſſiones Hiſtoricæ*, 2 *vol. in*-4. Recueil utile, qui contient entre autres pièces la Chronique d'Alberic, dont le Manuſcrit n'avoit pas encore été imprimé: *De Origine Francorum Diſquiſitio*, qui fut vivement attaquée par le Jéſuite Tournemine. *De Jure Suprematûs ac Legationis Principum Germaniæ* en 1667, livre curieux, fait pour aſſures les Droits des Princes libres de l'Empire, non-Electeurs, un Poëme latin ſur la mort de Jean-Frédéric de Brunſwic, ſon Protecteur, d'autres Poëſies Latines & Françoiſes, & des *Recueils* de Lettres.

LEIDEN, (Philippe) né à Leyde d'une famille noble, enſeigna le droit Canonique à Orleans & à Paris; & étant retourné dans ſon Pays, il devint Conſeiller de Guillaume de Bavière, Comte de Hollande, Grand-Vicaire de l'Evêque d'Utrecht, & Chanoine de l'Egliſe de cette Ville. Il y mourut en 1380, & a laiſſé pluſieurs ouvrages, qui furent imprimés pour la première fois à Leyde en 1616, & qui le furent depuis in-4. en 1701 ſous ce titre: *Philippi Leiden Tractatus Juridico-Politici*, &c. ce Recueil contient quatre petits *Traités*, dont le premier concerne le gouvernement d'un Etat; le ſecond n'eſt qu'une Table des matières du premier; le troiſième traite de l'art de gouverner une Républiques; le quatrième eſt une inſtruction pour bien gouverner ſa maiſon. Le ſtile de ces ouvrages eſt bas & mauvais.

LEIGH, (Edouard) né dans le Comté de Leyceſtre, étoit un Chevalier très-ſçavant qui poſſédoit bien les Langues, & qui a compoſé pluſieurs ouvrages, où il a fait paroître beaucoup de lec-

ture & un discernement juste. On a de lui, en Anglois, des *Observations* sur les cinq livres Poëtiques de l'Ancien Testament, *Job, les Pseaumes, les Proverbes, l'Ecclesiaste, & le Cantique des Cantiques, in-fol.* 1657; des *Annotations* sur les livres du Nouveau Testament, *in-fol.* un Dictionnaire Hébreu, qui parut ensuite en Anglois, puis en Latin, & enfin en François, 1703, sous ce titre: *Dictionnaire de la Langue sainte, contenant ses origines*, &c. Leigh mourut en 1671.

LE LAUD, (Jean) né à Londres, vivoit sous le règne de Henri VIII, qui lui trouvant du goût pour les antiquités, lui donna le titre d'Antiquaire avec une forte pension. Le Laud, pour remplir les obligations de ce titre, parcourut toutes les Provinces d'Angleterre, & pendant six ans il fit des découvertes infinies, & recueillit des Mémoires sans nombre qu'il se préparoit à mettre en œuvre, lorsque la mélancolie, ou le chagrin de ne pas recevoir sa pension, lui fit perdre l'esprit. Il mourut dans ce triste état, laissant ses Manuscrits qui prouvent, quoiqu'informes, l'étendue de ses recherches & sa grande capacité. Il avoit cependant mis la dernière main à l'ouvrage *de Scriptoribus illustribus Britannicis*, qui mériteroit d'être imprimé.

LELLIS, (Camille de) né au Royaume de Naples en 1550, eut une jeunesse fort déréglée, & après avoir servi quelque tems dans les troupes de Venise, il se vit réduit à une si grande indigence, qu'il fut obligé de se mettre chez les Capucins en qualité de manœuvre. La Grace agissant alors sur son cœur, il conçut le dessein de se faire Religieux; mais un ulcère qu'il avoit à la jambe étant un obstacle à sa réception dans un Couvent, il se retira à l'Hôpital S. Jacques des Incurables à Rome, dont il devint Œconome. Peu content de la manière dont il voyoit traiter les malades, il imagina le projet de les soulager plus efficacement, & croyant que son état de Laïc ne lui permettroit pas de l'exécuter, il se détermina à commencer ses études à 32 ans, reçut l'ordre de Prêtrise, & jetta les fondemens de la Congrégation des *Clercs Réguliers Ministres des Infirmes*, qu'il fit approuver en 1585 par Sixte V, & ériger en Ordre Religieux par Gregoire IV. Il fut puissamment aidé dans ce projet par le Cardinal de Mondevi, son Protecteur, qui à sa mort lui laissa tous ses biens. Lellis s'occupa ensuite à faire divers établissemens, & se démit de la Supériorité en 1607, pour ne plus travailler qu'à sa propre perfection jusqu'à sa mort,

arrivée à Rome en 1614.

LEMERY, (Nicolas) né à Rouen en 1645, après avoir fait ses études, se livra à l'étude de la Chymie & de la Pharmacie, & voyagea par toute la France pour acquérir des connoissances. De retour à Paris en 1672, il se fit recevoir maître Apoticaire, & ouvrit chez lui des Cours publics de Chymie, qui devinrent très-célèbres. Il s'enrichit bien-tôt par l'estime que l'on fit de ses préparations, & par le débit prodigieux *du Blanc d'Espagne* qu'il possédoit seul alors. Son attachement à la Religion prétendue Réformée, dans laquelle il étoit né, lui suscita des traverses; & étant sorti de France en 1683, il alla en Angleterre, où il demeura peu de tems. Il revint dans sa patrie & y travailla de nouveau avec le plus grand succès, jusqu'à ce que la révocation de l'Edit de Nantes en 1685 ayant ôté l'exercice de la Médecine aux Réformés, Lemery se trouva sans ressource. Il se tira de cet embarras en se réunissant à l'Eglise Catholique, & il fut d'abord reçu associé Chymiste à l'Académie des Sciences, & ensuite il eut une place de Pensionnaire. Il mourut en 1715 avec la réputation du plus grand Chymiste, & la gloire d'avoir formé presque tous ceux qui ont excellé dans cette Science. Il en dissipa le premier l'obscurité naturelle ou affectée, la réduisit à des idées plus nettes & plus simples, la dégagea de toute Charlatannerie, & abolit la barbarie de son langage. Ses ouvrages sont un *Cours de Chymie* en 1675, dont il y a eu des éditions & des traductions sans nombre; la *Pharmacopée universelle*, in-quarto; *Traité universel* des drogues simples, *in*-4. l'un & l'autre fort estimés; *Traité de l'Antimoine*, in-8.

LEMNE, ou *Lævinus Leumius*, né en Zelande en 1505, étudia en Médecine à Louvain, & ayant fait de grands progrès dans cette Science, il vint l'exercer à Ziriczée, sa patrie, où il se maria d'abord, & après la mort de sa femme, il fut fait Prêtre & Chanoine de la même Ville. Il mourut en 1568, & nous avons de lui des ouvrages dont on fait cas: *De occultis naturæ miraculis, Lib. IV. De Astrologiâ; de acuto animi & corporis oblectamento.* GUILLAUME LEMNE, son fils, fut aussi très-habile Médecin, & fut celui d'Eric Roi de Suede.

LEMOS, (Thomas de) né en 1445 de l'illustre famille de Lemos en Espagne, entra dans l'Ordre des Dominicains, & se consacra tout entier à l'étude de la Théologie. Ces derniers ayant commencé à attaquer, en 1594, les erreurs des Jésuites sur la

Grace, Lemos parut ſur les rangs, & défendit avec zèle la Doctrine de Saint Thomas. Ayant été envoyé en 1600 au Chapitre Général de ſon Ordre, qui ſe tenoit à Naples, il y fit ſoutenir une Thèſe ſur la Grace; & cette action d'éclat l'ayant fait connoître, le Chapitre le chargea d'aller à Rome défendre la Doctrine ancienne & combattre la nouvelle. Il y arriva dans le tems que les Conſulteurs nommés par le Pape pour examiner le livre de Molina, travailloient à revoir leurs cenſures. Les Jéſuites qui voyoient le mauvais tour que cette affaire prenoit pour eux, propoſoient alors un accommodement, & vouloient faire goûter au ſouverain Pontife un projet, pour concilier les deux Ecoles. Lemos, dans un ouvage qui parut en 1600, fit voir combien cet accommodement étoit illuſoire; & il en publia un autre, pour réfuter l'Ecrit où les Jéſuites accuſoient de Luthéraniſme, & de Calviniſme la Doctrine des Dominicains. Ce ſçavant Théologien ſoutint, dans les Congrégations *de Auxiliis*, tout le poids de la diſpute; & les Papes Clément VIII & Paul V, qui aſſiſtèrent à pluſieurs, prenoient un plaiſir ſingulier à l'entendre parler. Dans une des Séances, le Jéſuite Valentia ayant falſifié un paſſage de ſaint Auguſtin, Lemos s'inſcrivit en faux, & demanda que l'on vérifiât le fait ſur le champ. La fourberie ayant été découverte, le Pape indigné, reprocha au Jéſuite ſon impoſture, & celui-ci atterré par les reproches du S. Pere tomba en défaillance, ne reparut plus, & mourut quelque tems après à Naples, où on l'avoit envoyé, & où il ne fit que languir. La matière ayant été diſcutée avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, le Pape Paul V. ſe détermina, par l'avis des Conſulteurs, à porter un Jugement définitif, & à donner une Bulle pour fixer la croyance des Fidèles ſur les Queſtions qui avoient été agitées dans ces Congrégations; ainſi, malgré les efforts des Jéſuites pour éloigner la déciſion, la Bulle fut dreſſée, & le Moliniſme alloit être foudroyé, lorſque le Pape plus ſenſible aux intérêts chimériques de la Cour de Rome, qu'aux intérêts ſacrés de la Religion, ſuſpendit ſa Sentence, & ſe rendit coupable de tous les ravages que l'erreur exerçe encore dans l'Egliſe. En vain dans un *Mémorial* dreſſé par le célèbre Lanuza, & retouché par Lemos, les Dominicains entreprirent-ils de prouver la néceſſité de publier une déciſion que l'intérêt de l'Egliſe demandoit, que le caractère des Novateurs exigeoit, & que le devoir du Souverain Pontife preſcrivoit, Paul V,

pour dédommager les Jésuites de ce qu'ils avoient souffert dans la République de Venise, en soutenant ses prétentions injustes, les laissa en possession de disputer à Dieu sa Toute-puissance & la portion de son Domaine, dont il est le plus jaloux. Lemos sorti victorieux des combats qu'il avoit livrés aux ennemis de la Grace, refusa les Prélatures que le Roi d'Espagne & le Pape lui présentèrent, & se contenta d'accepter du premier une pension, pour n'être point à charge au Couvent de la Minerve, où il mourut, aveugle depuis trois ans en 1629, âgé de 84 ans. Ce sçavant Théologien, outre les écrits dont nous avons parlé, a fait encore deux autres ouvrages importans. Le prem. est un *Journal des actes des Congrégations*, dans lequel il rapporte avec exactitude les Questions proposées, les Objections & les Réponses faites de part & d'autre; cet écrit, où règne un caractère inimitable de candeur & d'ingénuité, fut imprimé à Reims en 1702, sous le nom de Louvain. Le second, imprimé à Beziers sous le nom de Liége en 1676, est un Recueil de plusieurs Traités sur la Prédestination & sur la Grace, intitulé : *Panopsie de la Grace*, en deux gros vol. *in-fol.* Le premier, renferme six Traités historiques de tous ceux qui ont attaqué la Grace de Jesus-Christ; on voit dans le dernier Traité, les nouveautés de Molinas sur le péché originel, sur la volonté de Dieu, sa Science, la Prédestination & la Grace. La seconde partie de ce premier vol. renferme six autres Traités qui sont Dogmatiques. Dans le second, il traite à fond les matières de la Grace & de la Prédestination. Le célèbre Dominicain a fait encore un grand nombre d'autres écrits sur ce sujet, auquel il avoit rapporté toutes ses études; & il n'a cessé jusqu'à sa mort, de combattre les nouveaux défenseurs des anciennes erreurs sur la Grace. Il écrivoit avec beaucoup de facilité, de netteté & de méthode, & il possédoit très-bien S. Augustin & S. Thomas, dont il sçavoit parfaitement concilier les principes.

LENFANT, (David) né à Paris, prit l'habit de saint Dominique, & se distingua dans son Ordre par sa science & son application au travail. Il fit une étude particulière des ouvrages de saint Augustin, & donna les Concordances Augustiniennes, *Concordantiæ Augustinianæ*, 2 vol. *in-fol.* 1656, où il compile toutes les sentences de saint Augustin. Quelques années après, il en publia 2 autres vol. *in-fol. Biblia Augustiniana*, l'explication de tous les passages de l'Ecriture qui se trouvent dans ce saint Doc-

teur. Il avoit déja fait la même opération sur saint Bernard, in-4. *Biblia Bernardiana*, &c. en 3 *vol. in*-4. *Biblia sancti Thomæ Aquin.*, l'explication des passages de l'Anc. Test. employés par ce Saint. Ce sçavant Relig. qui mourut 1688 âgé de 85 ans, est encore auteur d'une Histoire générale de tous les siècles, en six vol. *in*-12. 1684; ouvrage curieux, qui contient par jour ce qui s'est passé de plus remarquable dans l'Eglise, & dans le Monde depuis la naissance de Jesus-Christ.

LENFANT, (Jacques) né en Beauce en 1666 d'un Ministre Protestant, étudia en Théologie à Saumur, puis à Genève, & fut ensuite Chapelain de l'Electrice Palatine à Heidelberg, & Pasteur ordinaire de l'Eglise Françoise. L'invasion du Palatinat par les François, le força de se retirer à Berlin, où il exerça les fonctions de Pasteur jusqu'à sa mort, arrivée en 1728. Ce Ministre à beaucoup écrit, & a contribué plus que personne à répandre les graces, & la force de la langue Françoise aux extrémités de l'Allemagne. Dès sa première jeunesse il publia des *Considérations générales sur le livre de Brueys; les Lettres choisies de S. Cyprien aux Confesseurs & aux Martyrs*, avec des remarques en François, *in*-12. *L'innocence du Catéchisme d'Heidelberg*, *in*-12. Une *Traduction Latine du livre de la Recherche de la vérité*, *in*-4. *L'Histoire de la Papesse Jeanne*, *in*-12. augmentée depuis par Vignoles, & réimprimée *in*-12. 1720, contre le consentement de Lenfant, qui étoit revenu de ses préjugés au sujet de ce pitoyable Roman. *Histoire du Concile de Constance*, 2 vol. *in*-4. bien faite & bien écrite, & qui ne porte point ces marques de partialité si ordinaires aux Protestans. *Histoire du Concile de Pise*, 2 vol. *in*-4. écrite avec autant de sagesse que la précédente; celle de Basle n'a été imprimée qu'après la mort de l'Auteur, 2 vol. *in*-4. & on a recueillis ces trois ouvrages en un corps de 6 vol. *in*-4. 1731. Lenfant a eu aussi beaucoup de part à la Bibliothèque Germanique, & il a fait plusieurs autres ouvrages de critique & de controverse. Ce Ministre étoit un des François refugiés, le plus universellement estimé : son humeur douce & pacifique, sa générosité, les agrémens de son commerce le rendoient cher à tous ceux qui le pratiquoient.

LENGLET DUFRESNOY, (Nicolas) né à Beauvais en 1674, entra comme domestique chez M. Pirot, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, & fit paroitre de bonne heure son goût & ses talens pour les Sciences. On travailloit alors à la Censure de la *Mystique*

Cité de Dieu, & les Conférences se tenoient chez M. Pirot en présence de *Nicolas*, qui paroissoit un bon garçon, dont on ne se défioit pas. Cependant le secret que l'on avoit scrupuleusement recommandé, fut découvert par une Lettre adressée à *MM. les Syndics & Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris*, & *Nicolas*, dans les coffres duquel on trouva toute l'édition de la *Lettre*, convaincu d'en être l'auteur & d'avoir trahi son maître, fut chassé de Sorbonne, & se retira au Séminaire de S. Magloire, où il prit les Ordres sacrés. Depuis ce tems, la vie de l'Abbé Lenglet n'a été qu'un tissu d'aventures & de disgraces, que son mauvais cœur, sa plume caustique & la manie de l'indépendance lui ont attirés ; & il ne sçut profiter ni des amis, ni des protecteurs puissans que son mérite & ses talens lui avoient acquis. Il fut attaché au Prince Eugene en qualité de Bibliothécaire ; mais ce Prince s'étant apperçu qu'il faisoit tout autre métier auprès de lui, le chassa honteusement, & ne lui épargna le supplice dû aux traîtres, que par la considération qu'il avoit pour les Lettres. Lenglet erra long-tems en Allemagne & dans les Pais-Bas pour servir le Ministre de France, qui l'employoit à découvrir ce qui se passoit chez l'ennemi ; & sa plume fertile ne cessoit d'enfanter ce nombre prodigieux d'ouvrages que nous avons de lui sur les objets les plus divers, souvent les plus disparates, les moins conformes à son état, & au caractère d'honnête homme. La hardiesse & la licence excessive avec laquelle il écrivoit sans aucun ménagement ni pour les personnes ni pour les places, lui fut souvent funeste, & l'avoit en quelque sorte familiarisé avec la Bastille, & les autres prisons de Paris. Il recevoit ces disgraces sans murmure & même sans chagrin ; & n'en étoit pas plutôt quitte, qu'il travailloit à les mériter de nouveau. Il consentoit à tout souffrir pourvû qu'on lui permît d'écrire, de penser, d'agir & de vivre librement, & l'esprit d'indépendance ne le quitta pas même dans l'âge le plus avancé, où il auroit eu besoin d'une vie tranquille & aisée. Il aima mieux rester seul dans une espèce de galetas, que de demeurer avec une sœur opulente qui l'aimoit, & qui lui offroit chez elle tous les agrémens d'une bonne société. Il fut la victime de son indifférence & de sa bizarrerie ; car étant un jour rentré chez lui sur les six heures du soir, il s'endormit en lisant un livre & tomba dans le feu : comme il n'avoit personne auprès de lui, les voisins n'accoururent pour le secourir que lorsqu'il n'étoit plus

tems, & il avoit la tête brûlée lorsqu'on le retira. Il mourut le 15 Janvier 1755, âgé de 82 ans: ce Sçavant avoit une mémoire prodigieuse, une érudition vaste & variée, beaucoup de feu & de vivacité dans l'esprit, une conversation animée & pleine d'anecdotes. Son style étoit extrêmement négligé, & il écrivoit avec une rapidité qui ne lui permettoit pas la correction, & qui le mettoit encore moins à l'abri des méprises. C'est ce qui fait que ses ouvrages n'en sont pas exempts. Il en a donné lui-même une liste, & il n'a pas rougi d'y comprendre toutes les infamies qu'il a eû la scélératesse de reproduire au grand jour. On y trouve d'abord la *Lettre sur Marie d'Agreda*, in-12 1696. *Traité historique & dogmatique des Apparitions*, &c. composé en 1697, & qui ne fut imprimé qu'en 1751, 2 *vol. in*-12. *L'Imitation de J. C. in*-12 1698. *Novum Jesu Christi Testamentum*, &c. *in*-24 2 *vol.* Le *Rationarium* de Petau, continué depuis 1631 jusqu'en 1700, avec des Dissertations & des notes sur divers points de Chronologie, 2 *vol. in*-12. 1703. *Diurnal Romain*, traduit en françois, 2 *vol. in*-12. 1705. *Traité historique & dogmatique* du Secret inviolable de la Confession, *in*-12. 1708. fait pendant le Siége de Lille, à l'occasion des troubles arrivés dans les Diocèses d'Arras & de Tournai. *Mémoires* sur la Collation des Canonicats des Pays-Bas, *in*-12. 1711. Ces Mémoires au nombre de 9 sont contre le célèbre Ernest Ruthdans, que les Etats Généraux avoient nommé au Doyenné de la Cathédrale de Tournai. L'Abbé Lenglet y calomnie horriblement ce saint Ecclésiastique, à qui il impute le rôle d'espion qu'il jouoit lui-même, & il eut l'imprudence de présenter son Libelle aux Membres des Etats-Généraux de Hollande qui le firent arrêter prisonnier. En 1715, il publia une Edition du *Commentaire* sur les Libertés de l'Eglise Gallicane, par Dupuy, &c. *in*-4. 2 *vol.* qui essuyèrent de grandes contradictions, & ne passèrent qu'avec peine. *La Méthode pour étudier l'Histoire*, avec un Catalogue des principaux Historiens, 1713, *in*-12. 2 *vol.* qui s'accrut depuis entre les mains de l'Auteur, & dont la dernière édition est de 1735, 9 *vol. in*-12. & 3 *vol.* de Supplément en 1736, Ouvrage qui a eû le plus grand succès, a été traduit en plusieurs langues, qui renferme plusieurs points d'Histoire intéressans, des connoissances nécessaires & agréables, & une multitude d'anecdotes curieuses. Le Ministère honora cet Ouvrage de son attention par une multitude

titude de cartons qu'il méritoit. *La Méthode pour étudier la Géographie*, dont la plus ample édition est en 5. *vol. in*-4. Elle contient un grand nombre de Traités Typographiques sur les différens Royaumes, Empires, &c. *Œuvres de Clement Marot*, avec la vie du Poëte & des notes, &c. 6 *vol. in*-12, ou 4 *vol. in*-4. 1729. par le Chevalier Gordon de Percel : c'est le titre que Lenglet renfermé à la Bastille, prit à la tête de cette édition de Marot, où il a noyé un texte obscène dans un Commentaire plus licentieux encore. Il y a à la vérité des notes littéraires & historiques qui prouvent que le Commentateur étoit très-versé dans l'Hist. du règne de François I, & dans la lecture de nos anciens Poëtes, mais la plûpart sont badines jusqu'à la bouffonnerie, plaisantes jusqu'à la bassesse, libres jusques à l'obscénité, & dans le goût de celles de *Scioppius* sur le *Priapeia*. On est aussi indigné des excès de vivacité ausquels l'Editeur se laisse aller contre la persone de l'immortel Rousseau, à qui il avoit des obligations essentielles, qu'il n'a payées que par la plus noire ingratitude. Son acharnement contre ce grand homme parut encore dans l'*Epitre Satyrique*, par laquelle il devoit lui dédier les Œuvres de Regnier *in*-4. qu'il donna en 1733 ; mais le crédit de l'illustre Poëte fit échouer le projet, & la pièce diffamatoire parut à la fin du premier tom. de l'*Usage des Romans*, *in*-12. 2 *vol*. 1735. L'*Histoire justifiée contre les Romans*, *in*-12. 1735. fait contre le précédent, qu'on lui attribuoit avec raison, & qui ne contient que des lieux communs & des choses très-ordinaires. Le *Roman de la Rose*, *in*-12. 3 *v*. 1735, avec une Préface histor. & crit. qui a été supprimée. *Principes de l'Histoire pour l'Education de la Jeunesse*, 6 *vol. in*-12. 1736, Ouvrage peu couru. L'*Histoire de la Phil. Hermétique*, &c. *in*-12 3 *vol*. 1742. où l'Auteur ne montre que sa facilité à travailler sur toutes sortes de matières, Profanes & Sacrées, sérieuses & badines, utiles & frivoles, son érudition bibliographique, sa plume hardie & la basse & naive familiarité de son style : *Mémoires de Condé*, 6 *vol. in*-4. 1743, pour lesquels l'Auteur fut mis à la Bastille : *Tablettes Chronologiques* de l'Histoire Universelle, *in*-8. 2 *vol*. 1744, avec des Réflexions sur la Méthode & sur les Ouvrages nécessaires à l'étude de l'Histoire. On trouve encore dans ce livre toute la fertilité de l'imagination, & la richesse de la mémoire de l'Auteur, son ton cynique, & le défaut de méthode qui lui est ordinaire : *Jour-*

nal du Règne de Henri III, *in*-8. 5 *vol.* 1744, Ouvrage auquel l'Abbé Lenglet a ajouté des piéces rares sur la Ligue. *Mémoires de Comines*, *in*-4. 4 *vol.* 1747. *Lactentii Opera*, *in*-4. 2 *vol.* 1748, édition la plus complette que nous ayons des Ouvrages de ce Pere : *Mémoires de la Régence du Duc d'Orléans*, 5 *vol. in*-12. 1742, dont il n'est que le Réviseur, & auquel il a joint des pièces essentielles. *Calendrier Historique*, &c. *in*-24. 1750, qui lui procura un nouveau voyage à la Bastille, parce qu'il y insultoit quelques Maisons illustres, enfin plusieurs autres Ouvrages de sa façon, ou dont il a procuré les éditions, sans compter les *Arresta Amoris*, l'*Aloysia sigea* Le *Cabinet Satyrique*, des Vers piquans & gaillards, & tant d'autres infamies, dans lesquelles il n'a pas rougi de souiller sa plume, & dont il eut la témérité de présenter une liste aux Magistrats, dans un Procès qu'il intenta à un homme qui partageoit avec lui ce travail honteux.

LENCÆUS, (Jean de Lens) natif de Bailleul dans le Haynaut, Chanoine de Tournai, s'acquit une grande réputation dans le seizième siècle. Il professa la Philosophie & la Théologie à Louvain, & y mourut l'an 1593. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages de Controverse, *de unica Ecclesia*, *de unica Religione*, *de Libertate*, *de Purgatorio*; *de Verbo Dei non scripto*. &c. Il fut un de ceux qui composèrent la fameuse Censure de Louvain contre Lessius en 1588, & il en fit la justification avec Henry Gravius : ces 2 excellentes pièces seront toujours, malgré l'envie, deux des plus beaux monumens du zèle de la Faculté de Louvain pour la Doctrine de S. Augustin, & de toute la tradition sur la Grace.

LENTULUS (Scipion,) né au Royaume de Naples, quitta la Religion Romaine pour suivre celle des Protestans, & fut Ministre dans le Pays des Grisons. Il écrivit pour défendre l'Edit que les Ligues Grises firent contre les Sectaires en 1570. On croit que ces Sectaires étoient Ariens, & Lentulus dans son Ouvrage soutenoit que les Magistrats devoient employer la rigueur des loix contr'eux. Ce Ministre est encore Auteur d'une Grammaire Italienne imprimée à Genève 1568.

LEON (Saint,) que ses grandes qualités & les services importans qu'il a rendus à l'Eglise, ont fait surnommer *le Grand*, étoit né à Rome, comme on le croit, mais on ne connoit ni l'année de sa naissance, ni sa famille, ni ses premieres actions. On conjecture seulement par les excellens Ouvrages qui nous restent de lui, qu'il reçut de l'éducation, &

qu'il étudia avec ſoin les Belles-Lettres, l'éloquence, & encore plus la ſcience de l'Egliſe. Il ſervit utilement l'Egliſe ſous le Pape ſaint Celeſtin, n'étant encore que Diacre, & ce Pontife, ainſi que ſon ſucceſſeur, l'employerent à de grandes affaires. Après la mort de Sixte III, le Clergé de Rome choiſit Leon pour occuper le ſiége de ſaint Pierre, & fit voir par ce choix avec quelle ſageſſe il ſçavoit diſcerner le mérite des grands hommes. Le nouveau Pape répondit aux eſpérances qu'on avoit conçûes de lui; il inſtruiſit avec ſoin ſon troupeau, & pourſuivit avec courage les hérétiques qui ravageoient l'Egliſe. Les Manichéens, les Priſcillianiſtes, les Pélagiens, les Neſtoriens & les Eutychéens éprouverent l'ardeur de ſon zèle, pour le dépôt ſacré de la foi. Il combattit ſur-tout les derniers ſans relâche, & après avoir proteſté par ſes Légats contre les actes du brigandage d'Ephèſe, où l'erreur d'Eutychés avoit été approuvée, il aſſembla en 449 un Concile à Rome, & y caſſa tout ce qui avoit été fait dans le Conciliabule. Enſuite il fit tenir le Concile général de Chalcédoine en 451, il y envoya ſes Légats, & les chargea d'une Lettre à ſaint Flavien Patriarche de Conſtantinople, dans laquelle il developpa avec autant de ſolidité, que de lumiere, le dogme de l'Egliſe. Elle fut lûe & approuvée dans le Concile, & la vérité y triompha. Il attaqua avec force les abus, rétablit la diſcipline dans toute ſa pureté, & fit des réglemens, où brilloient autant de ſageſſe que de ſcience. La réputation que ce ſaint Pontife s'étoit acquiſe par ſes vertus & ſes talens, le fit choiſir par l'empereur pour arrêter la marche d'Attila, cet ennemi redoutable du genre humain, qui s'avançoit vers Rome pour la réduire en cendres. Le barbare frappé de l'éloquence du ſaint Pontife, s'adoucit tout-à-coup, accorda la paix aux Romains & repaſſa le Danube. Il eût à peu près le même ſuccès dans ſa négociation auprès de Genſeric; & quoiqu'il ne put empêcher ce Roi des Vandales d'envahir Rome, il obtint du moins de lui qu'on ne brûleroit point la ville, & il ſauva du pillage les trois principales Baſiliques, que Conſtantin avoit enrichies de préſens magnifiques. On ne voit qu'avec peine que ce Pape, doué de tant d'excellentes qualités, ſe ſoit laiſſé prévenir contre le grand ſaint Hilaire d'Arles, dans l'affaire de l'Evêque Celidoine, & qu'il ait porté la vivacité juſqu'à ôter à l'égliſe d'Arles le droit de Métropole pour le donner à

Vienne, & à écrire en France une Lettre remplie de traits injurieux au ſaint Prélat. On eſt fondé à croire que Leon reconnut dans la ſuite qu'il avoit été trompé. Il mourut en 462, après avoir tenu le ſiége vingt-un an. Il nous reſte de ce ſaint Pape quatre-vingt-ſeize *Sermons*, & cent quarante-une *Lettres*, dont le Pere Queſnel a donné une excellente édition en 2 *vol. in*-4°. à Paris 1675, puis *in-fol.* à Lyon 1700, avec d'autres Ouvrages qu'on lui conteſte, comme le *Livre de la Vocation des Gentils*, &c. Le ſtyle de ce Pere eſt noble & élégant, & ſes écrits prouvent autant la beauté de ſon eſprit que la ſolidité de ſon jugement.

LEON II, Sicilien de naiſſance, fut élu Pape après Agathon, & ſacré en 682. Auſſi-tôt après ſon élection, il confirma le ſixième Concile général. Il écrivit à l'Empereur une Lettre dans laquelle il parle ainſi des actes de ce Concile : ayant examiné avec ſoin les actes du ſixième Concile, nous les avons trouvés conformes à ce que les Légats nous en ont rapporté ; & nous avons vû que ce ſixième Concile a ſuivi exactement les cinq précédens ; c'eſt pourquoi nous le recevons comme les cinq autres : nous anathématiſons les inventeurs de la nouvelle erreur, Sergius de Conſtantinople, Cyrus d'Alexandrie ; & encore Honorius, qui au lieu de purifier cette Egliſe Apoſtolique par la doctrine des Apôtres, a penſé renverſer la foi par une trahiſon profane. Leon mourut en 683, & a été mis au Catalogue des Saints. Nous avons ſix Epîtres ſous ſon nom, que Baronius croit ſuppoſées, & il en donne cette raiſon, qu'il juge péremptoire. C'eſt que l'Auteur des Lettres y condamne le Pape Honorius : comme ſi un Pape étoit obligé d'approuver les erreurs de ſon prédéceſſeur.

LEON III, né à Rome, fut élu Pape en 795, après la mort d'Adrien, par le conſentement unanime des grands & du peuple, & remplit ſur la Chaire de S. Pierre toutes les eſpérances que ſes grandes qualités avoient fait naître. Mais les parens de ſon prédéceſſeur ne ſe voyant qu'avec déſeſpoir déchus de leurs prétentions à la Papauté, ſe jettèrent un jour ſur lui lorſqu'il ſortoit du Palais Patriarchal, pour faire la Proceſſion, le chargèrent avec des bâtons, & après l'avoir déchiré de coups, l'enfermèrent dans une étroite priſon. Quelques-uns de ſes Officiers l'en ayant tiré par adreſſe, il ſe réfugia auprès de Charlemagne, qui le reçut avec de grands honneurs, & le rétablit ſur ſon ſiége. Après la mort de ce

Prince, ſon protecteur, les ennemis de Leon tentèrent encore de lui ôter la vie; mais ce Pontife, dont la puiſſance étoit affermie, fit mourir de ſa propre autorité tous ceux qui avoient eu part au complot. Louis le Débonnaire blâma fort cette action, & ne put comprendre que le premier Evêque du monde ſe fût laiſſé aller à cet excès de vengeance. Leon mourut en 816, & laiſſa treize Lettres, que l'on conſerve dans la collection des Conciles. LEON IV, qui ſuccéda à Serge en 844, défendit vaillamment Rome contre les Sarraſins, releva les murailles de cette Ville, fonda des Hôpitaux, & employa tout le tems de ſon Pontificat au bien temporel & ſpirituel de l'Egliſe. Il mourut en 854, & la vacance du ſiége, qui ne fut que de cinq jours, ſuffit pour réfuter l'impertinente fable de la Papeſſe, que l'on place après Leon & avant Benoît III. Nous avons du premier deux Lettres. LEON V, élu en 905, ne régna que quarante jours, après leſquels il fut mis en priſon. Chriſtophe uſurpa le ſaint Siége. LEON VI. éprouva le même ſort en 928, après ſept mois de Pontificat. LEON VII, Pape malgré lui en 936, gouverna pendant près de quatre ans avec aſſez de douceur. LEON VIII, homme d'un mérite connu, fut mis à la place du ſcandaleux Jean XII, par le crédit de l'Empereur Othon, & mourut deux ans après en 965.

LEON IX. (Saint,) appellé *Brunon*, étoit de l'illuſtre famille d'Aſpurg en Alſace, & fut fait Evêque de Vormes en 1026. Il poſſedoit ce ſiége depuis vingt-deux ans, lorſque dans une Aſſemblée tenue dans cette ville, il fut élevé ſur celui de ſaint Pierre, qu'il fut obligé d'accepter malgré lui. Son élection ayant été confirmée par le Clergé & le peuple de Rome, il s'y rendit & prit le nom de Leon IX, ſe propoſant le grand ſaint Leon pour modèle. Il s'appliqua d'abord à rétablir la diſcipline Eccléſiaſtique & régulière, & à réformer les mœurs dans tous les états. Il aſſembla un concile à Rome, & peu de tems après un autre à Pavie, pour abolir la ſimonie; il condamna les mariages inceſtueux devenus fort fréquens, & fit un grand nombre de réglemens néceſſaires pour faire refleurir la piété. Son zèle pour corriger les abus & les déſordres, lui fit entreprendre pluſieurs voyages en Allemagne & en France, & partout où il paſſoit, il réprimoit les vices & ramenoit le bon ordre. Sa conduite particulière répondoit à ſa vigilance pour le bien général, Il étoit le pere des pau-

vres, menoit une vie très-pénitente, s'appliquoit à la priere & à toutes sortes de bonnes œuvres. Il ne manquoit à ce Pontife qu'un peu plus de lumière & moins d'attachement à des droits imaginaires, pour en faire un des plus grands Papes qui ayent porté la Thiare ; mais on lui reproche deux fautes inexcusables, dont la derniere sur-tout eut les suites les plus funestes pour l'Eglise. Les Normands faisant de grands ravages dans la Poüille, Leon se mit à la tête d'une troupe de braves, & sans égard pour le ministère de paix qu'il exerçoit, & sa qualité de Pere commun des fidèles, il marcha pour exterminer ses ennemis. Ceux-ci effrayés, demandèrent la paix, & Leon, par une faute encore plus grande l'ayant refusée, les Normands tombèrent sur lui & remportèrent une victoire complette. Le Pape assiégé dans l'endroit où il s'étoit retiré, fut obligé de se rendre aux ennemis qui le retinrent prisonnier à Benevent, où il fut traité avec la plus grande distinction. Y étant tombé malade, il se fit conduire à Capoue, puis à Rome, où il mourut en 1054 âgé de cinquante ans. La seconde faute que l'on reproche justement à ce saint Pape, est sa conduite imprudente envers les Grecs, qu'il acheva de précipiter par sa roideur dans le funeste schisme qui les divise encore aujourd'hui de la Communion Romaine. Leon au lieu de n'employer que les armes d'une extrême douceur, d'une patience invincible, d'une bonté compatissante, & d'une charité sans bornes envers des furieux, qui ne cherchoient que des prétextes pour se séparer, ne fit qu'accélérer leur chûte par trop d'inflexibilité, & une fermeété déplacée à soutenir des prérogatives exhorbitantes & déraisonnables contre des gens qui disputoient les droits les plus réels. Nous avons de ce Pape des Sermons & des Epitres Decrétales.

LEON X. de l'illustre Maison des Médicis, fut élevé dans l'amour des sciences qui étoit naturel à ceux de sa Maison, & instruit par les plus habiles Maitres de son tems. Ayant été fait Cardinal à l'âge de quatorze ans par Innocent VIII, il fut nommé Légat par Sixte II, & il exerçoit cette dignité à la fameuse bataille de Ravenne, où il fut fait prisonnier, l'an 1512. Leon n'étant que Cardinal de Médicis, menoit une vie toute mondaine, montroit un goût décidé pour le faste & le luxe, & s'occupoit plus de la belle Littérature que de l'étude de la Religion, qui ne convenoit point à l'enjoûment & à la gayeté de son

humeur. Ces défauts si considérables, s'augmentèrent lorsqu'à l'âge de trente-six ans, il fut élevé à la Papauté en 1513. Il voulut être traité en grand Prince, & il fit son Entrée à Rome avec une magnificence incroyable, le même jour qu'il avoit été pris, un an auparavant à la bataille de Ravenne, & monté sur le même cheval. Le nouveau Pape parvenu au terme de ses désirs, ne garda plus de mesures & chercha à satisfaire toutes ses passions. Il se livra avec excès aux plaisirs de la table, qu'il assaisonnoit par des entretiens enjoués, & il ne dédaignoit pas d'entrer lui-même en lice avec des bouffons, qu'il avoit à ses gages. Sa cour se réglant sur son exemple, n'offroit qu'un faste criminel & un goût pour le frivole, qui faisoit détester tout ce qui ne contribuoit pas au plaisir & à l'amusement. Le saint Pere avoit aussi un amour violent pour la chasse, & sa bonne ou mauvaise humeur dépendoit souvent du succès qu'il y avoit eu. Une vie si voluptueuse & si indigne d'un Chef de l'Eglise, méritoit que Dieu le livrât aux passions les plus humiliantes. Et en effet, son histoire n'est pas exempte des crimes les plus grossiers & les plus scandaleux, sur lesquels nous tirons un voile, pour parler de son amour pour les sciences qu'il cultiva toujours au milieu de ses déréglemens. Il protégea les gens de Lettres, se les attacha par ses bienfaits, fit chercher avec soin les anciens manuscrits, dont il procura des éditions exactes, & par une suite de son goût dépravé, & de son inclination à la bagatelle, contre toute la décence qu'exigeoit de lui le rang qu'il tenoit dans l'Eglise, il donnoit la préférence aux Poëtes, sur tous les autres beaux esprits. Ainsi il n'eût point honte de publier une Bulle en faveur des Poësies d'Arioste, & de menacer d'excommunication ceux qui s'opposeroient à leur débit. Aussi-tôt après son couronnement, Leon continua le Concile de Latran ; il y présida dès la sixième Session, & y fit recevoir plusieurs Réglemens utile : mais on n'y fit rien de solide pour la réforme dont le Pape & la Cour de Rome avoient un si grand besoin. Il avoit d'abord fait la paix avec Louis XII, & il ne cessoit de cabaler sourdement contre lui. Il en agit de même envers François I. son successeur, qu'il engagea à lui accorder une entrevûe à Boulogne, qui fut l'époque fatale du renversement de la discipline Ecclésiastique en France. Car le Pape qui étoit le plus rusé politique de son tems, & qui avoit le talent merveilleux de manier les esprits, n'eut pas de peine à

tromper François, qui n'avoit que de l'esprit & de la droiture, & il obtint de ce Prince facile l'abolition de la *Pragmatique-Sanction*, à la place de laquelle on substitua un Concordat, par lequel le Pape donnoit au Roi de France le droit de nommer aux Evêchés & autres Bénéfices, & le Roi accordoit au Pape les *Annates*. Cependant le luxe énorme de Léon, ses dépenses excessives, & les guerres continuelles où l'engagea la passion immodérée d'élever sa famille, ayant épuisé ses finances, il fallut penser aux moyens de se procurer de l'argent, & il s'avisa de recourir à la dévotion des peuples, toujours libérale quand on sçait l'intéresser. Couvrant un prétexte honteux sous un prétexte honorable, il avoit entrepris d'achever le superbe édifice de la Basilique de saint Pierre, commencé par son Prédécesseur, & pour échauffer le zèle des fidèles, il accorda des Indulgences Plenieres à tous ceux qui contribueroient libéralement à l'exécution de cette sainte entreprise. La publication de ces Indulgences se fit tranquillement dans plusieurs parties de l'Europe; mais elle eut en Allemagne les suites les plus funestes, & donna naissance à l'hérésie de Luther, qui fit tant de ravages dans l'Eglise. Le trafic honteux que les Prédicateurs faisoient de ces sortes de pardons, l'argent immense que le Pape en tiroit pour satisfaire ses profusions, soulevèrent toute l'Allema- & Luther & ses confreres furent indignés de ce que le Pape avoit accordé aux Dominic. préférablement aux August. le droit de prêcher les Indulg. Le Ir. chargé de prêcher contre ces excès, attaqua bien-tôt la chose même, & réduisit à rien les Indulg. Le Pape qui auroit pû s'opposer au progrès du mal en l'arrêtant dès sa naissance, ne le put lorsqu'il se fut fortifié, & fut contraint de publier contre l'Hérésiarque la fameuse Bulle, qui commence par ces mots du Pseaume 73: *Levez-vous, mon Dieu: défendez votre cause*, &c. Un an après, en 1521, il frappa d'une nouvelle Bulle Luther & ses Sectateurs, & la même année il paya par de nouvelles trahisons le service que lui avoit rendu François I. en recevant le *Concordat*. Ce Prince qui avoit crû fixer par un tel bienfait cet ennemi dangereux, l'éprouva toujours perfide, & le vit entrer dans une Ligue avec Charles V. pour chasser les François d'Italie. Quelques-uns prétendent que les succès de cette Ligue firent sur lui une impression si vive qu'il en mourut de plaisir, & d'autres croyent qu'il fut empoisonné. Quoiqu'il en soit, sa mort arriva en

1521, à quarante-quatre ans. On ne peut nier que ce Pape n'eût de très-grandes qualités, mais elles furent obscurcies par des vices encore plus grands, l'irréligion, la dépravation des mœurs, le goût effréné du luxe, une ambition insatiable, & un désir immodéré pour l'élévation de sa famille, auquel il sacrifia l'honneur & la probité.

LEON XI. (Alexandre Octavien) de la Maison de Médicis, succéda à Clément VIII. en 1605, & mourut vingt-six jours après : il avoit été Légat en France.

LEON; L'ANCIEN Empereur d'Orient, étoit de Thrace, & succéda à Marcien par le crédit du Patrice Aspar. Il fut couronné par l'Evêque Anatolius, & aussi-tôt après il confirma par un Edit, tout ce qu'avoient fait ses Prédécesseurs, pour soutenir le Concile de Calcédoine, & fit paroître beaucoup de zèle pour la Religion Catholique. Ce Prince n'avoit ni étude ni érudition, mais il ne manquoit ni d'esprit ni de prudence. Il menoit une vie fort réglée, & on ne lui reproche que trop d'avarice & de penchant à la colère. Il fit la guerre aux Goths & aux Huns, dont il sçut réprimer les incursions, fit une paix assez glorieuse avec les Vandales, & un Traité très-honteux avec l'usurpateur Théodoric. Ce Prince ne survécut pas longtems à la honte de l'Empire, & il mourut en 474, après avoir régné environ dix-sept ans.

LEON l'Isaurien, parce qu'il étoit d'Isaurie, né de parens obscurs, parvint par dégrés à l'Empire, de l'état de Mercier qu'il avoit d'abord embrassé. L'Empereur Justinien II, à qui il s'étoit ensuite attaché, l'envoya faire la guerre au-delà du Mont-Caucase, & il s'y comporta avec beaucoup de prudence & de valeur. Les Successeurs de Justinien contribuèrent aussi à l'avancement de Leon, qui après l'abdication de Théodose III, fut couronné Empereur en 717. Le nouveau Prince, élevé dans l'opinion que le culte rendu aux Images étoit une idolatrie, voulut l'abolir, & déclara la guerre la plus cruelle à ceux qui les honoroient. Il y eut donc une persécution ouverte sous son règne, & grand nombre de Martyrs. Germain, Patriarche de Constantinople, résista au Tyran avec un courage invincible, & fut exilé. Le Pape Gregoire II, excommunia l'Empereur après avoir tenté de le ramener, & Gregoire III, qui fit vainement les mêmes efforts, renouvella l'excommunication dans un Synode tenu à Rome en 732. Leon furieux arma une grande

Flotte qu'il envoya en Italie, mais elle fit naufrage dans la Mer Adriatique, & ce Prince cruel mourut peu après d'hydropisie en 741, après un règne de 24 ans, cruel & sanguinaire.

LEON V, dit l'*Arménien*, fils du Patrice Bardas, fut élevé à l'Empire en 813, & fit d'abord bien espérer de lui par une victoire mémorable qu'il remporta sur les Bulgares; mais il ternit ensuite sa gloire par sa cruauté envers ses parens, & la fureur avec laquelle il se déclara contre les Images. Il chassa le Patriarche Nicéphore de son siége, pour y mettre un certain Théodose qui n'avoit aucune des qualités propres à un Evêque, mais qui étoit asservi à toutes ses volontés. Il fit tenir plusieurs Conciles composés d'Iconoclastes, où il fit décider tout ce qu'il voulut, & il commença une persécution violente contre les défenseurs des Images, laquelle ne fut arrêtée que par la mort tragique du persécuteur, assassiné par ses propres sujets en 820 la veille de Noël, dans la Chapelle même du Palais, où il chantoit les Matines avec son Clergé. Son règne avoit été de sept ans & demi.

LEON VI, surnommé *le Sage* ou *le Philosophe*, succéda à son pere Basile en 886, & commença l'exercice de son autorité par l'exil de Photius, Patriarche de Constantinople, dont l'ambition & les intrigues avoient causé tant de désordres. Il fit ensuite la guerre aux Hongrois & aux Bulgares sans succès, & il envoya une flotte contre les Sarrasins qui ravageoient la Sicile. Il ne réussit pas mieux dans cette expédition que dans la première, & son armée navale essuya de grandes pertes. Leon n'eut point d'enfans de sa première femme Théophanie, Princesse illustre par sa sainteté, qu'il avoit traitée indignement. Il n'en eut point non plus de Zoé & d'Eudoxe qu'il épousa successivement, & enfin la quatrième lui donna Constantin *Porphyrogenete*. Cet Empereur mourut en 711. Il mérita le nom de *Sage*, non par ses mœurs qui furent très-déréglées, & qui scandalisèrent toute l'Eglise, mais par son amour pour les lettres qu'il cultiva avec succès; car nous avons divers Ouvrages de sa façon, comme des Sermons que l'Empereur prononçoit lui-même, & dont quelques-uns ont été publiés par *Gretser* & *Combefis*. Ce ne sont que des déclamations, qui montrent plus de vanité que de piété. *Tactica*, Ouvrage important pour la connoissance du bas-Empire. On y voit que tous les jours, soir & matin, toute l'armée chantoit le *Trisagion*, & que la veille du com-

bat un Prêtre jettoit de l'Eau-bénite sur toutes les troupes. *Novellæ Constitutiones*, qui tendent pour la plûpart à abolir les nouveautés introduites par Justinien. *Opus Basilicon*, Ouvrage divisé en 6 Part. & en 60 Liv., où l'Auteur a refondu toutes les Loix contenues dans les Ouvrages de Justinien. Il nomma ce Recueil *Basilicon*, du mot grec qui signifie Roi & Empereur, & c'est ce Droit que les Grecs ont toujours suivi depuis.

LEON de *Byzance*, né dans cette Ville, étudia sous Platon, & eut grande part aux affaires de sa patrie, au nom de laquelle il s'acquitta de plusieurs Ambassades avec honneur. Philippe de Macédoine, à l'ambition duquel il étoit un obstacle, l'ayant rendu suspect aux Byzantins, il s'éleva une sédition contre Leon, qui fut obligé de se sauver, & s'étrangla ensuite pour se dérober à la fureur du Peuple. Nous n'avons aucun des Ouvrages qu'on lui attribue, parmi lesquels étoient 8 Livres des affaires de Byzance, un Traité des séditions, quelques Livres des Fleuves, &c.

LEON, (Jean) né à Grenade, se retira en Afrique après la prise de sa patrie par Ferdinand, & il prit le surnom d'Africain. Il voyagea long-tems dans les trois parties du monde, & ayant été pris sur mer par des pirates, il tomba entre les mains de Leon X. qui conçut de l'estime pour lui, & le convertit à la religion Catholique. Leon apprit l'Italien, & traduisit en cette langue la *Description de l'Afrique* qu'il avoit composée en Africain. Cet Ouvrage fait par un Auteur qui avoit beaucoup de connoissance du pays est très-estimé, & il fut mis en latin par Jean Florian, & imprimé à Anvers *in*-8. 1556. Leon fit plusieurs autres ouvr. dont il ne nous reste que *les Vies des Philosophes Arabes* que Hottinger fit imprimer en 1664 à Zurich, sur une copie qu'il avoit reçue de Florence. Leon mourut vers l'an 1526.

LEON de Modene, fameux Rabin de Venise, qui vivoit au dix-septième siècle, est Auteur d'un Ouvrage Italien intitulé *Cérémonies des Juifs*, où il y a beaucoup d'Observations utiles, quoique l'Auteur se soit moins attaché à expliquer les anciennes Cérémonies des Juifs que les modernes. Richard Simon traduisit ce Livre en François, & le fit imprimer à Paris *in*-12. 1674, en huit volumes.

LEON, (Louis de) savant Théologien, de l'Ordre des Hermites de S. Augustin, fut Professeur de Théologie à Salamanque, & s'appliqua particulièrement à l'étude de

l'Ecriture-Sainte. Nous avons de lui un savant *Traité* latin *sur le tems de l'immolation de l'agneau figuratif, & de l'agneau réel*, que le P. Daniel a traduit en François. Le *Cantique des Cantiques* qu'il traduisit en Espagnol, le fit soupçonner d'hérésie, & un Tribunal cruel le fit enfermer dans une obscure prison, où il fut détenu pendant deux ans, après lesquels il en sortit tout aussi peu coupable qu'il y étoit entré, & reprit les premieres places de sa Congrégation, qu'il occupoit auparavant. Il mourut en 1591, âgé de soixante-quatre ans.

LEON, (Pierre Cieça de) né en Espagne, quitta sa patrie à l'âge de 13 ans, & alla en Amér. où il en séjourna 17. Il s'y appliqua à bien étudier les mœurs & les usages des Habitans du pays dont il publia une Description à Séville *in-fol.* 1553. Son dessein étoit de donner l'Histoire entière du Pérou en quatre parties; mais il n'a paru que cette première, qui fut traduite en Italien par Augustin de Gravalitz, & imprimée à Venise en 1557, *in*-8.

LEONARD, (S.) Solitaire du Limousin dans le sixième siècle, Fondateur d'un Monastère sous le nom de Nobiliac, qui est à présent une ville à quatre lieues de Limoges, connu sous le nom de S. *Leonard de Noblot*. L'Histoire anonyme de sa vie est remplie d'absurdités & de fables.

LEONARD d'*Udine*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, entra dans l'Ordre de S. Dominique, & se distingua par sa science & ses talens pour la Chaire. Il prêcha avec applaudissement à Florence devant Eugene & la Cour Romaine en 1535, & exerça avec distinction les principaux emplois de son Ordre. On a de lui des *Sermons* des *Saints*, des *Dimanches* & de Carême, imprimés plusieurs fois, un Traité *de sanguine Christi*, les *lieux communs des Prédicateurs*, &c.

LEONARD de Vinci. *Voyez* VINCI.

LEONARDI, (Jean) né dans le territoire de Lucques en 1541, apprit d'abord le métier d'Apoticaire, & ayant ensuite conçu le dessein d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique, il recommença ses études à l'âge de vingt-sept ans, & reçut la prêtrise en 1571. L'Evêque de Lucques le chargea alors de veiller à l'instruction de la jeunesse, & Leonardi composa pour elle un Catéchisme qui est encore en usage dans ce Diocèse. Le zèle de ce Prêtre ayant attiré auprès de lui quelques Ecclésiastiques pieux, il résolut d'établir une *Congrégation*, dont l'unique objet seroit l'instruction des jeunes gens, & l'Evêque de Lucques à qui il fit part de son dessein l'approuva, & donna à cette Congré

gation le titre de *Clercs séculiers de la B. Vierge*. Leonardi en fut le premier Supérieur sous le nom de *Recteur*, & il travailla avec un soin infatigable à l'affermir solidement. Il mourut à Rome d'une maladie contagieuse en 1609 âgé de soixante-neuf ans. Nous avons sa vie en Italien par Maracci de la même Congrégation *in*-4. 1673, & une autre, *in*-12. 1651 par le P. Leonardi.

LEONCE, Philosophe Athénien du 5e. siècle, avoit pour fille Athénaïs d'une grande beauté, & qu'il éleva avec le plus grand soin. Il crut que ce double avantage devoit lui tenir lieu de tout bien, & il la deshérita par son testament qu'il fit en faveur de ses deux fils, à l'exclusion de leur sœur. Cette injustice fit la fortune d'Athénaïs qui étant allée à Constantinople implorer la protection de Pulcherie, plut tellement à cette Princesse par son esprit & sa beauté, qu'elle la fit épouser à l'Empereur Théodose le *jeune* son frere. Il y a encore eu du nom de *Leonce* un saint Evêque de Frejus au quatrième & cinquième siècle, un Evêque de Bourdeaux qui mourut sur la fin du sixième siècle; Leonce le Scholastique, Prêtre de l'Eglise de Constantinople, qui vivoit dans le sixième siècle. Il est Auteur d'un Traité du Concile de Chalcédoine, & de quelques autres Ouvrages recueillis dans la *Bibliotheque* des Peres.

LEONICENE, (Nicolas) né à Lunigo dans le Vicentin en 1428 fut un très-habile Médecin, Littérateur & Philosophe. Il enseigna pendant plus de soixante ans la Médecine à Ferrare, & traduisit le premier les œuvres de Galien en latin. Il mourut en 1524 âgé de quatre-vingt seize ans. Il étoit parvenu à cet âge avancé par une vie sobre, chaste & réglée. On a de lui plusieurs Ouvrages estimés, & les Savans parlent avec éloge de l'Auteur. Les principaux sont une *traduction* de plusieurs traités de Galien, celle des Aphorismes d'Hyppocrate, un *Livre* intitulé *Antisophista*, une *Traduction* Italienne de l'Histoire de Dion, & des Dialogues de Lucien, &c.

LEONICUS, (Nicolas) Philosophe latin du 16e. siècle qui mourut en 1531. Il enseigna à Padoue avec beaucoup de réputation la Philosophie d'Aristote, & nous avons de lui des *Commentaires* sur quelques Ouvrages de ce Philosophe, & des traductions de plusieurs Ouvrages d'anciens Auteurs, dont Erasme & Huet font cas.

LEONIDAS I. fameux Roi des Lacédémoniens, qui avec 300 hommes d'élite soutint au passage des Thermophyles l'effort de l'armée innombrable de Xerxès, vers l'an 480 avant J. C. Ce

brave Lacédémonien partant pour cette expédition où il étoit résolu de mourir, répondit à sa femme qui lui demandoit s'il n'avoit rien à lui ordonner, *rien, sinon qu'après ma mort tu te remaries à quelque brave homme qui fasse des enfans qui me ressemblent.* Quelqu'un lui exagérant les forces de Xerxès, & lui disant pour l'intimider que le Soleil seroit obscurci par la multitude des flèches ennemies; *tant mieux*, dit-il, *nous combattrons à l'ombre*: il fit aussi au Roi de Perse qui lui demandoit ses armes, cette réponse si laconique: *viens les prendre.* Le même Prince lui ayant proposé l'Empire de la Grece, s'il vouloit s'accommoder avec lui, *j'aime mieux*, répondit le généreux Spartiate, *mourir pour mon pays, que d'y commander injustement.* Il succomba en effet sous le nombre des ennemis, & périt avec tous les siens.

LEONIN, (Elbert) né dans la Gueldre, fut un habile Jurisconsulte du seizième siècle, qui professa le droit canonique à Louvain avec réputation, & ensuite occupa la premiere chaire de Jurisprudence. Il ne brilla pas moins dans les affaires publiques, & il exerça avec honneur la place de Chancelier de Gueldre, à laquelle il fut élevé. Il fut aussi l'un des Ambassadeurs que les Etats envoyérent au Roi de France après la mort du Prince d'Orange en 1584; & il fut chargé de porter la parole à Henri III. Il mourut à Arnhem en 1598, & a laissé plusieurs Ouvrages estimés, *centuria consiliorum*, in-fol. *emendationum septem libri*, in-4. &c.

LEONIUS, Chanoine Régulier de S. Victor, ou selon quelques autres de l'Eglise de Paris, vivoit sous Louis le jeune, & se fit une espèce de réputation par ses Vers qui furent appellés de son nom *Leonins*, soit qu'il en fut l'inventeur, ou qu'il passât pour y exceller. L'artifice de ces Vers consiste à faire rimer l'hémistiche avec la fin, comme:

Dæmon languebat, monachus tunc esse volebat.
Ast ubi convaluit, mansit ut ante fuit.

Leonius a laissé presque tout l'Ancien Testament en Vers de cette espèce qui n'ont point été imprimés.

LEONTIUM, Courtisanne Athénienne, aussi fameuse par ses impudicités que par son amour pour la Philosophie, qui recevoit les leçons d'Epicure, & se prostituoit à ses Disciples. Elle épousa l'un d'eux, nommé Methrodore, & elle soutint avec force les dogmes de son maître. Elle écrivit même en faveur de la secte Epicurienne contre Theophraste, Par-

tisan d'Aristote, & c'est à ce sujet que Pline indigné de la hardiesse de cette Courtisanne, dit qu'elle donna lieu au proverbe dont le sens étoit *qu'il ne restoit plus qu'à s'aller pendre, puisque les Savans étoient exposés à de tels affronts.*

LEONTIUS PILATUS, Grec de Thessalonique ou de la Calabre, un de ceux qui contribuèrent à faire renaitre le goût des Lettres en Europe, & qui le premier enseigna la langue Grecque en Italie. Boccace & Petrarque furent ses disciples, & le dernier en parle dans plusieurs de ses Lettres comme d'un homme très-savant dans la Littérature grecque, mais qui n'avoit qu'une connoissance médiocre de la latine. Ce Grec qui étoit mélancolique & inconstant, s'ennuyant du séjour de l'Italie, passa à Constantinople, d'où il fut en Grece, mais dégoûté bien-tôt de ce pays, il s'embarqua pour revenir en Italie, & fut tué d'un coup de tonnerre sur la mer Adriatique.

LEOPARD, (Paul) né à Isemberg près de Furnes, fut un très-habile Humaniste qui préférant l'étude & la vie tranquille à l'ambition, aima mieux vivre dans l'obscurité, au petit Collége de Bergues Saint Vinox, que d'occuper avec éclat à Paris la Chaire de Professeur Royal en langue Grecque. Il mourut en 1567 âgé de cinquante-sept ans, & nous avons de lui, *miscellaneorum lib. 10*, Ouvrage estimé, & la traduction de quelques vies de Plutarque.

LEOPOLD, (S.) fils de Leopol *le Bel*, Marquis d'Autriche, fit paroître dès l'enfance autant d'esprit & d'ardeur pour les sciences, que d'attraits pour la vertu. Son pere étant mort en 1096, il succéda à ses Etats, & travailla à remplir tous les devoirs d'un Prince Chrétien, qui sçait qu'il n'est Souverain que pour faire le bonheur de ceux qui lui sont soumis. Il gagna d'abord les cœurs de ses Sujets en diminuant les impôts, en faisant des largesses, en se rendant d'un abord facile, en témoignant de la bonté à chacun, & en rendant une justice exacte sans acception. Agnès, fille de l'Empereur Henri IV qu'il épousa, étoit une Princesse accomplie qui entra parfaitement dans les vûes de son mari, & voulut avoir part à ses bonnes œuvres. Ces pieux époux lisoient assiduement l'Ecriture-Sainte, même au milieu de la nuit, & interrompoient avec joye leur sommeil pour méditer les vérités célestes. Leopold pour être vertueux, n'en étoit pas moins brave, & les preuves de valeur qu'il donna le firent nommer Roi des Romains pour succéder à Henri V; mais l'élection de Lothaire ayant prévalu, Leopold fut des premiers à le reconnoître, & ne se souvint

plus qu'il avoit été ſon concurrent à l'Empire. Ce Prince mourut de la mort des Juſtes en 1136.

LEOPOLD, né en 1640 de Ferdinand III, & de Marie d'Autriche, fut élu Roi de Bohême en 1654, de Hongrie en 1655, & couronné Empereur en 1658. Ce Prince fut le plus heureux de ſa famille, & quoiqu'il n'eût pas de grands talens, il ſçut ſans jamais paroître à la tête de ſes armées, exciter une partie de l'Europe à conſerver ſes Etats, & à lui en conquérir d'autres. Les Turcs s'étant jettés ſur la Tranſilvanie & la Hongrie, Montecuculli, Général de Leopold, ſoutenu par 6000 François, les battit à S. Gothard en 1664, & les força de demander une trève. Quelque tems après arrivèrent les troubles de Hongrie, dont les peuples animés par le Comte de Serin & quelques autres Seigneurs, prirent les armes pour le maintien de leurs privilèges qu'ils accuſoient l'Empereur d'avoir violés. La guerre ne finit pas par la mort de Serin, de Nadaſti, & de Frangipani qui eurent la tête tranchée en 1671, & Tekeli qui leur ſuccéda, occupa encore longtems les armes Impériales. Les ſecours donnés aux Hollandois en 1671 contre la France, attirèrent la guerre à Leopold de la part de cette dernière Couronne, & ſes armes entre les mains du brave Montecuculli, furent preſque toujours malheureuſes contre Turenne qui commandoit les François. Les Mécontens de Hongrie profitant des conjonctures, ſe mirent en campagne, & appellèrent les Turcs à leur ſecours. Le grand Viſir Muſtafa vint mettre le ſiége devant Vienne avec 150000 hommes en 1683, & la place couroit riſque d'être priſe, ſi le Roi de Pologne Jean Sobieski ne fut accouru à ſon ſecours, & n'eût remporté ſur les Turcs une victoire complette. Les années ſuivantes, ces Infidèles n'eurent pas de meilleurs ſuccès, & furent preſque toujours battus par le Prince Charles de Lorraine & le Prince Louis de Bade. En 1699, on convint d'une trève de vingt-cinq ans entre les deux Empires à Carlovitz & Leopold y gagna la Tranſilvanie & les autres conquêtes qu'il avoit faites. Il venoit auſſi de conclure la paix avec la France par le traité de Riſwich qui ne ſubſiſta que juſqu'à la guerre occaſionnée par le traité de partage fait de la Monarchie Eſpagnole en faveur de Philippe Duc d'Anjou en 1701, auquel l'Empereur ne voulut point entendre. Les armes de l'Empereur proſpérèrent en Italie ſous le Prince Eugene; mais elles ne furent pas heureuſes ſur le Rhin, & néanmoins il

fit prendre à ſon fils l'Archiduc Charles, le titre de Roi d'Eſpagne. La funeſte bataille d'Hochſtet termina glorieuſement le règne de Leopold qui avoit duré quarante-huit ans, avec un mélange de bons & de mauvais événemens. Il mourut à Vienne en 1705, en ſa ſcixante-cinquième année. C'étoit un Prince pieux, de peu de génie, mais qui avoit le cœur droit, & qui n'avoit d'autre ambition, que celle de ſon Conſeil dont il étoit eſclave.

LEOTYCHIDE, Roi de Sparte qui défit l'armée navale des Perſes au promontoire de Mycale, le même jour que l'armée de terre fut défaite à Platée par Pauſanias & Ariſtide, l'an 479 avant J. C. De retour à Lacédémone, le Roi vainqueur fut accuſé d'un crime capital devant les Ephores, & obligé de ſe réfugier à Tegée, dans le temple de Minerve, où il mourut.

LEOWICZ, ou LEOVITIUS (Cyprien) Aſtronome né dans la Bohême, qui ſe mêla de faire des prédictions, & ſe rendit ridicule par les fauſſetés qu'il avança. Il avoit prédit que l'Empereur Maximilien ſeroit Monarque de l'Europe, pour châtier la tyrannie des autres Princes, *ce qui n'eſt point encore advenu*, dit Bodin, *& n'y a pas grande apparence qu'il puiſſe advenir; mais il n'avoit pas prédit ce qui advint un an après ſa prophétie*, que *Sultan Solyman devoit aſſiéger & forcer la plus forte place de l'Empire, voire de l'Europe, à la vûe de l'Empereur & de l'armée de l'Empire ſans aucun empêchement*. Ce Viſionnaire s'aviſa auſſi d'annoncer la fin du monde, pour l'an 1584, & le peuple toujours dupe de l'impoſture, s'empreſſoit de faire des legs aux Monaſtères pour retarder le jugement dernier. L'Aſtrologue mourut fort heureuſement pour lui en 1574 à *Lawingen*, ville de Suabe ſur le Danube, & la mort l i épargna la confuſion qu'l méritoit. Il a laiſſé quelques Ouvrages, entr'autres une *Deſcription* des Eclypſes; des Ephémérides, qu'il ſupputa juſqu'à l'année 1614, &c.

LEPIDUS, (Marcus Emilius) Romain, d'une famille illuſtre & féconde en grands hommes, parvint par ſon mérite aux plus grands emplois de la République, fut grand Pontife, & trois fois Conſul. Pendant les déſordres qui agitèrent ſa Patrie, Lepide ſe mit à la tête d'une armée, & s'aſſociant enſuite avec Octave & Antoine, ces trois Romains formèrent le fameux Triumvirat, qu'ils deshonorèrent par leurs cruautés réciproques. Lepide n'eut pas honte de livrer ſon propre frere à la fureur de ſes Aſſociés, & s'empara peu a-

près de la Sicile, qu'il prétendoit garder pour lui. Mais Octave qui ne goûtoit point cet arrangement, alla le trouver jusque dans son camp, lui débaucha son armée, & le réduisit à se jetter à ses pieds, pour lui demander en tremblant la vie. Octave la lui accorda plus par mépris que par pitié, & le délivra des mains des Soldats qui vouloient le massacrer. Lepide dégradé par lui-même, fut destitué de tous ses emplois, & relégué à Circæum, ville du Latium, où il n'emporta pour toute distinction que le titre de grand Pontife, qu'Octave lui laissa.

LEQUIEN. *V.* QUIEN.

LERAC. *Voyez* CAREL.

LERAMBERT, (Louis) né à Paris, y mourut en 1670 à cinquante-six ans. Il a fait des morceaux de sculpture fort estimés: on voit de lui dans le parc de Versailles un groupe d'une bacchante & d'un enfant qui joue des castagnettes, deux Satires, une Danseuse, des Enfans & des Sphinx.

LERI, (Jean de) né dans un village de Bourgogne, faisoit ses études à Genève, lorsque Ville-Gagnon ayant demandé qu'on lui envoyât des Ministres au Brésil, Leri accompagna les deux que Genève fit partir en 1556. Revenu en France, il fit à la priere de quelques amis une relation curieuse de son voyage qui parut *in*-8. en 1575. Leri qui fut reçu Ministre à son retour d'Amérique, s'enferma dans Sancerre, lorsque la ville fut assiégée par la Chatre, & publia la relation du siége, & des horreurs qui s'y passerent. Ce Ministre se retira ensuite à Berne, & mourut en 1611.

LESBONAX, Philosophe Grec qui vivoit du tems d'Auguste, & qui enseigna la Philosophie avec réputation à Mitylene sa Patrie. On lui attribue beaucoup d'Ouvrages de Philosophie qui sont perdus, & des Harangues dont deux ont été insérées dans le recueil des Orateurs. Potamon son fils fut aussi un grand Orateur, & fit honneur à Mytilene.

LESCAILLE, (Jacques) né en Hollande d'une famille illustre de Genève, s'appliqua d'abord à la Librairie, & se fit estimer par l'exactitude de ses éditions; mais il devint plus fameux par son talent pour la poësie Hollandoise qui lui mérita la couronne de Poëte dont l'Empereur Leopold lui fit donner l'acte dans les formes en 1662. Il mourut en 1667 âgé de soixante-sept ans. Catherine Lescaille sa fille le surpassa dans l'art de faire des vers, & elle en eut les noms de *Sapho Hollandoise*, & de dixième Muse. Elle mourut en 1711 âgée de soixante-deux ans. On a imprimé un re-

ruëil de ses poësies.

LESCARBOT, (Marc) né à Vervins, fut reçu Avocat au Parlement de Paris, & alla depuis dans la nouvelle France, où il séjourna quelque tems. Lorsqu'il fut de retour, il fit l'*Histoire de la nouvelle France*, imprimée in-8. 1608, & qui est fort peu considérable. Quelque tems après, Lescarbot suivit en Suisse Pierre de Castille, Ambassadeur de Louis XIII, & il fit le tableau des Treize Cantons en vers héroïques, qu'il publia à Paris en 1618.

LESCHASSIER, (Jacques) né à Paris en 1550, fit d'excellentes études, & parut avec éclat au barreau. L'excès du travail ayant altéré sa santé, pour la rétablir il fit le voyage de Pologne avec Pibrac son ami qui y alloit comme Ambassadeur. A son retour, il reprit ses occupations, & fut consulté dans les affaires les plus importantes. Henri IV auquel il demeura fidèle dans les troubles de la Ligue, ayant quelque envie de supprimer les rentes constituées sur l'Hôtel-de-ville, Leschassier le détourna de ce funeste dessein, par deux requêtes très-bien faites. Il fut consulté en 1605 par la République de Venise, au sujet des différends qu'elle avoit avec Paul V, & il répondit par un *in*-4. sous le titre de *consultatio de Parisini cujusdam*, &c. où il paroît Canoniste aussi profond que judicieux. La République lui en témoigna sa satisfaction par une chaîne d'or d'un grand prix. Cet habile Jurisconsulte mourut à Paris en 1625, & nous avons un volume *in*-4. de ses œuvres réimprimée avec des augmentations en 1652. Ce sont des pièces très-courtes, mais très-estimées, & qui méritent de l'être. On y remarque entr'autres *un petit Traité de la Liberté ancienne & canonique de l'Eglise Gallicane*, &c. très-précis, & qui jette un grand jour sur notre Histoire.

LESCOT, (Pierre) Abbé de Clugni, fut un très-célèbre Architecte, sous le règne de François I. & de Henri II. On a de lui entr'autres Ouvrages la belle Fontaine des Innocens, dont les sculptures sont du fameux Gougon.

LESDIGUIERES, (François de Bonne, Duc de) né à Saint Bonnet dans le haut Dauphiné en 1543, servit dès sa jeunesse, & se signala dans le métier des armes. Il fut d'un grand secours aux Protestans, dont il avoit embrassé le parti. Après la mort du fameux Montbrun il devint leur Chef, & commença cette haute fortune où son bonheur & ses excellentes qualités l'élevèrent depuis. Il servit utilement, & fit plusieurs expéditions importantes qui firent redouter son nom. Il conce-

toit ses entreprises avec tant de prudence, & les exécutoit avec tant de rapidité, que le succès le suivoit partout. Henri IV qui l'estimoit n'étant que Roi de Navarre, lui donna toute sa confiance lorsqu'il fut Roi de France, & le fit Lieutenant Général de ses armées de Piémont, de Savoye & de Dauphiné. Lesdiguieres qui avoit terni l'éclat de ses premiers exploits, par la qualité de rébelle, en effaça la honte par ceux qu'il fit pour le service de son Souverain légitime. Il remporta de grandes victoires sur le Duc de Savoye, lui prit plusieurs places, & conquit la Savoye entiere. Pour récompenser de si grands services, le Roi lui donna le bâton de Maréchal de France en 1608, & érigea sa terre de Lesdiguieres en Duché pairie. Ce brave guerrier continua de combattre pour les intérets de son Roi, & Louis XIII, sous qui il fit le siège de S. Jean d'Angeli & de Montauban, lui fit présenter en 1622 par Crequi, les Lettres de Connétable dans le moment qu'il sortoit de l'Eglise de S. André de Grenoble, où il avoit fait abjuration. Ces Lettres entr'autres éloges en contenoient un bien rare *d'avoir toujours été vainqueur, & de n'avoir jamais été vaincu*. Lesdiguieres se montrant digne des honneurs que son Prince accumuloit sur sa tête, commanda avec succès l'armée en Italie en 1625 contre les Génois & les Espagnols, soumit les Huguenots du Vivarais, & mourut à Valence les armes à la main contre les ennemis de l'Etat en 1626, âgé de 84 ans. Nous avons la vie de ce fameux Connétable par Louis Videl son Sécretaire, *in-fol.* 1638. Elle est écrite d'une manière agréable, aussi éloquente que curieuse; mais c'est plutôt un éloge qu'une Histoire. Il ne faut pas oublier un trait bien honorable à la mémoire de ce grand homme. Créqui son gendre ayant accompagné Biron à son Ambassade auprès d'Elizabeth, cette Princesse lui fit de grandes caresses, lui parla avec de grands éloges de Lesdiguieres, & dit qu'elle en faisoit tant de cas, que s'il y en avoit deux en France, elle en demanderoit un au Roi.

LESLEI, (Jean) Evêque de Ross en Ecosse, de l'illustre maison de Leslie, eut beaucoup de part à l'estime de la Reine Marie, qui lui donna une Charge de Conseiller à la Cour Souveraine d'Ecosse & à son Conseil privé, & l'employa dans les affaires d'Etat. Il rendit de grands services à cette Princesse, & lorsqu'elle eut été emprisonnée contre le droit des Gens, il négocia pour sa liberté à Rome, à Vienne, & dans plusieurs autres Cours. Il mou-

rut à Bruxelles, & est Auteur de quelques Ouvrages Anglois, l'un sur *le droit* de la Reine Marie & de son fils à la couronne d'Angleterre *in-8*, l'autre latin en dix Livres sur l'origine, les mœurs, & les actions des Ecossois *in-4*; le troisième latin aussi *in-4*, roule sur le même sujet que le premier.

LESLEY, (Charles) Evêque ne Carlisle en Angleterre, étoit un savant & zèlé Théologien qui a défendu la religion contre les Athées & les Déistes. Il est Auteur de quelques Ouvrages excellens contre eux, sur-tout *de la méthode courte & facile* de démontrer la vérité de la religion *in-8*. en Anglois, & traduite en lat. *in-4*; *de la vérité de la Religion Chrétienne* démontrée *in-8*. en Anglois, &c.

LESSEVILLE, (Eustache le Clerc de) né à Paris d'une famille distinguée, se destina lui-même à l'Eglise; & n'avoit pas encore 20 ans qu'étudiant en Sorbonne il fut élû Recteur de l'Université de Paris. Il établit le premier l'usage de faire aller en carrosse l'Université, qui auparavant alloit à pied. Quand il eut pris le bonnet de Docteur, Louis XIII lui donna une charge d'Aumônier ordinaire. Il achetta ensuite celle de Conseiller au Parlement, & fut pourvu de la Cure de saint Gervais dans le tems des troubles. Ce dernier titre lui sauva la vie; car le peuple s'étant ému, massacra plusieurs des Députés du Parlement qui étoient dans l'Hôtel de Ville, & Lesseville qui étoit du nombre couroit risque d'essuyer le même sort, si les Batteliers, croyant qu'il étoit de leur devoir de sauver leur Curé, ne l'eussent fait enlever. Quelque tems après le Roi lui donna l'Evêché de Coutances, & il sçut bientôt se faire respecter dans son Diocèse par sa vertu & sa grande capacité; ce Prélat mourut à Paris en 1665 pendant l'Assemblée du Clergé, à laquelle il étoit Député.

LESSIUS, (Léonard) né près d'Anvers en 1554, entra dans la Société de Jesus à Louvain & y enseigna longtems la Philosophie & la Théologie. En 1586 Hamelius son confrere & lui, firent soutenir des Thèses publiques sur l'Ecriture Sainte, la Grace & la Prédestination, lesquelles fourmilloient d'erreurs. La Faculté de Louvain se contenta d'en extraire 34 Propositions, qu'elle condamna par une Censure raisonnée, dans laquelle elle se plaint amèrement, de ce qu'elle voit le principal fondement de la Grace chrétienne renversé par des opinions tant de fois réprouvées; la doctrine de saint Augustin approuvée solemnellement par l'Eglise, combattue par les enfans mê-

me de l'Eglise : puis s'adressant aux Jésuites, elle les conjure de revenir à de meilleurs sentimens, de se rappeller le titre de *Société de Jesus* qu'ils ont pris, & de ne plus travailler à détruire la force, & l'efficacité de celui dont il se glorifient de porter le nom. La Faculté de Douai fit aussi de ses Thèses une Censure des plus fortes, que le célèbre Estius fut chargé de composer. Elle condamne d'abord trois Propositions sur l'Ecriture Sainte, comme *téméraires & propres à avilir la dignité & la majesté des livres sacrés, qui ont été dictés par le saint Esprit.....* Et passant ensuite aux Propositions qui regardent la Prédestination & la Réprobation, elle en fait une Censure raisonnée, appuyée sur l'autorité du grand saint Augustin. L'Archevêque de Malines & celui de Cambrai étoient prêts d'assembler des Conciles Provinciaux, pour examiner les erreurs condamnées par les Facultés & les proscrire dans toute la Flandres, comme *les restes impies des Massiliens & de Pélage*, lorsque les Jésuites firent agir leurs amis de Rome auprès du Pape, pour l'engager à prendre connoissance de cette affaire. Aquaviva y réussit aisément, en prenant Sixte V par son foible pour les prétentions Ultramontaines ; & ce Pape, ardent défenseur de ces chimères, sans trop y croire, ordonna à son Nonce d'empêcher que les Evêques des Pays-Bas n'entrassent plus avant dans cette affaire. Il se fondoit sur cette maxime si fausse, *qu'il n'est permis qu'au seul Pontife Romain de définir les points controversés de la Doctrine Chrétienne.* Cette démarche du Vicaire de Jesus-Christ eut les suites les plus funestes. Les Evêques trop peu instruits de leurs droits rallentirent leur zèle, & la doctrine impie fit du progrès à la faveur de cet assoupissement. Lessius, outre ses Thèses erronées, a fait plusieurs autres ouvrages : quatre Livres *de Justitia & Jure*, où il soutient toutes les horreurs des mauvais Casuistes : *de potestate Summi Pontificis*, où il donne au Pape le droit de déposer les Rois ; plusieurs autres Traités tous remplis de pernicieux principes, & recueillis en 2 vol. *in-fol.* Ce Jésuite mourut en 1623 âgé de 69 ans. Aussi-tôt après sa mort, ses Confreres en parlèrent comme d'un saint à miracles, exposèrent ses reliques, en distribuèrent ainsi que ses images, & donnèrent la bénédiction avec un des doigts qui, disoient-ils, avoit servi à écrire ses admirables ouvrages sur la Grace, & qu'ils avoient bien précieusement fait enchasser

dans un reliquaire. Un d'eux, le P. Wins, parent de Lessius, exorcisa publiquement à Louvain une possédée, au nom de ce *saint* ; mais le Diable ne fit que rire de cet Exorciste, à son grand mécontentement.

LESTANG, (François) Président à Mortier au Parlement de Toulouse, & l'un des plus grands Magistrats de son siècle, fut élevé auprès du Duc de Mayenne, par la protection duquel il se fit connoître à la Cour, & remplit plusieurs postes honorables, jusqu'à ce qu'il obtint la charge de Président à Mortier au Parlement de Toulouse, & fut ensuite nommé Premier Président de la Chambre établie à Castres en 1595, emploi qu'il exerça avec honneur. Il mourut en 1617 âgé de 79 ans, & il a laissé quelques ouvrages de piété & de littérature, peu connus. CHRISTOPHE DE LESTANG, son frere, fut d'abord Evêque de Lodeve, Ambassadeur en Espagne, & à son retour en France il se livra aux fureurs de la ligue ; mais étant rentré dans son devoir il fut fait Evêque d'Aleth, puis de Carcassonne, & servit avec zèle Henri IV dans le Languedoc. Louis XIII aussi content de ses services, le combla de bienfaits & l'auroit fait Chancelier, si le Connétable de Luynes, à l'élevation duquel le Prélat avoit contribué, ne l'eut desservi. En 1621, il fut pourvû de la commission de Directeur des Finances, poste bien peu compatible avec les fonctions de l'Episcopat ; & la même année il assista au Siége de Montauban où il étoit tout aussi déplacé. Il y fut atteint d'une maladie qui le détermina enfin à demeurer à Carcassonne, où il mourut quelque mois après.

LESTONAC, (Jeanne) née à Bordeaux en 1556, fut formée de bonne heure à la vertu, & mariée fort jeune au Marquis de Montferrand, de qui elle eut une nombreuse famille. La mort de son mari lui laissant la liberté de suivre son penchant pour la retraite, elle se réfugia dans une de ses Terres, où, par la pratique de toutes les vertus Chrétiennes, elle se prépara à la fondation d'un nouvel Ordre de Religieuses Bénédictines, qu'elle vouloit mettre sous la protection de la sainte Vierge, & dont la principale fin étoit d'instruire les jeunes filles. L'Institut ayant été approuvé par Paul V en 1607, la Marquise & ses quatre Compagnes prirent l'Habit en 1608, & prononcèrent leurs vœux en 1610. Elle eut la consolation de voir sa Congrégation s'accroître de son vivant, & quand elle mourut, on en comptoit vingt-neuf Mai-

ſons; ce fut en 1640, à l'âge de 84 ans.

LETI, (Gregorio) né à Milan en 1630 d'une famille noble, fit ſes études à Coſence chez les Jéſuites, & fut enſuite appellé à Rome par un oncle qui étoit eccléſiaſtique, & qui voulut lui faire embraſſer ſon état: mais Leti qui étoit déjà fort dérangé dans ſes mœurs, n'ayant pas voulu répondre à ſes vûes, ſe mit à voyager, & paſſa quelque tems après par Aquapendente dont cet oncle étoit Evéque: il alla le voir, & lui fit entrevoir des diſpoſitions peu chrétiennes. Ce bon Prélat allarmé des excès de ſon neveu, le mit hors de chez lui, en lui diſant: *Dieu veuille que vous ne deveniez pas un jour un grand Hérétique.* Leti juſtifia bientôt les craintes de l'Evêque, car il fit connoiſſance à Gènes d'un Huguenot, dont les diſcours achevèrent de gâter ſon eſprit, & il alla faire profeſſion du Calviniſme à Lauſanne. Il s'y maria avec la fille d'un Médecin, & alla s'établir avec elle à Genève où il demeura près de vingt ans, & où on lui donna *gratis* le droit de Bourgeoiſie. Quelques démélés l'ayant obligé d'en ſortir, il paſſa par la France pour aller en Angleterre, où Charles II l'accueillit bien, & lui promit la charge d'Hiſtoriographe. Il écrivit l'*Hiſtoire d'Angleterre*, qui le fit chaſſer du Pays à cauſe de la licence effrénée avec laquelle elle étoit écrite. Alors il ſe réfugia à Amſterdam, où il mourut en 1701 âgé de 71 ans, & honoré du titre d'Hiſtorien de cette Ville. Cet Auteur infatigable a écrit un nombre prodigieux d'ouvrages dans ſa langue naturelle avec force & vivacité, mais ſans élégance & ſans exactitude. Il accable le lecteur de réflexions déplacées, & de digreſſions fatiguantes; & ces défauts, joints à ſon caractère cauſtique & à ſa partialité, doivent le faire regarder comme un inſipide & un infidèle Hiſtorien qui de ſon aveu a offert ſa plume à tous les Princes de l'Europe, & leur promettoit l'immortalité, pourvu qu'ils le délivraſſent de la faim; ainſi il ne faut pas croire qu'il ait ſuivi exactement cette règle qu'il a donnée lui-même, qu'un Hiſtorien doit être ſans Patrie & ſans Religion: il auroit dit plus ſagement ſans paſſion & ſans penſion. Ses principaux ouvrages ſont: *Teatro Gallico*, 7 vol. *in*-4. 1695, qui contiennent l'hiſtoire de l'état de la France ſous le règne d'Henri IV & de ſes deux ſucceſſeurs, depuis 1572 juſqu'en 1697. Ce livre ne vaut rien, & c'eſt aſſez la coutume de Gregorio; plus ſes livres étoient longs, plus

ils étoient mauvais : *Teatro belgico*, *in*-4. 2. vol. 1690, passable sur une matière facile à traiter : *Teatro Britannico*, *in*-12. 5 vol. 1684, où l'on trouve un beau portrait de la Reine Elizabeth, & où l'Auteur a ramassé ce qu'on ne peut trouver qu'avec peine en différens livres. Cet ouvrage le fit chasser d'Angleterre : *Hist. Genevrina*, 5 vol. *in*-12. 1686, histoire singulière, peu favorable à Genève, & qu'on croit travaillée sur d'assez bons Mémoires : *le Nepotisme de Rome*, *in*-12. 2 vol. 1667 : *Europa gelosa*, 2 vol. *in*-12. 1672, où il traite de la jalousie des Princes de l'Europe contre le Roi de France : *la Monarchie universelle de Louis XIV*, 2 vol. *in*-12. 1689. Gregorio écrivoit tantôt en faveur du Roi, & tantôt contre ce Prince, selon qu'il étoit bien ou mal payé : l'*Histoire d'Elizabeth*, 2 vol. *in*-12. 1693, passable : l'*Histoire de Cromwel*, 2 volumes *in*-12. 1692, aussi bonne : la *Vie de Philippe II*, faite avec peu de jugement, & où l'Auteur a compilé sans choix tout ce qu'il a trouvé dans les autres Historiens. Il fait de son héros le plus grand Prince qui ait jamais été assis sur le trône ; & après avoir pompeusement étalé toutes ses qualités royales, il termine son panégyrique par ces mots : *Philippe sçavoit donner un tel relief à ses vertus, quelques superficielles qu'elles fussent, que tout le monde étoit la dupe de son hipocrisie* : la *Vie de Charles V*, *in*-8. 4. vol. 1700, traduite en Allemand avec de bonnes remarques, par Rabener : le *Syndicat d'Alexandre VII*, *in*-12. 1668, satyre violente, aussi bien que le *Cardinalisme de la Sainte Eglise*, 3 vol. *in*-12. où l'Auteur fait le portrait des Cardinaux présens à l'élection de Clément IX : *il Livello Politico*, &c. *in*-8. 4 vol. 1678, fait au tems de l'élection de Clément XI ; outre qu'il y renferme les droits & les devoirs des Cardinaux, il s'étend fort sur la vie de ceux qui ont été élevés à cette dignité par les Papes Urbain VIII, Innocent X, &c. Leti a fait encore nombre d'autres ouvrages, & quelques-uns qu'il a désavoués.

LEVAU, *voyez* VAU.

LEU, (Saint) né dans le Diocèse d'Orléans de parens alliés à la famille Royale, fit paroître d'excellentes inclinations dès son enfance, & entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, où il porta toutes les vertus qu'il exige. Le Clergé & le Peuple de Sens, sollicités par son mérite, le demandèrent pour leur Evêque, & saint Leu fut un Pasteur selon le cœur de Dieu. Le Gouverneur de cette Ville ayant pris de la haine pour lui, le calomnia

dans l'esprit du Roi Clotaire II, & ce Prince, sans rien examiner, le relégua à Vicneu en Neustrie; mais ayant reconnu son innocence, il le rendit à son Eglise, & saint Leu y mourut en 623, dans la terre de Brinon qu'il avoit eu de ses peres, & qu'il légua par son testament à l'Eglise de Sens.

LEUCIPE, fameux Philosophe de Grèce, dont on ignore la patrie, disciple de Zenon & inventeur du systême des Atomes. Il croyoit que leur divers arrangemens suffisoit pour former tous les corps qui sont dans l'univers, & qu'il ne leur falloit pour cela que du mouvement: Les Atomes, disoit-il, en se liant ensemble, en se choquant l'un l'autre, en s'embarrassant par leur propre poids, en se prenant par de petits crochets, ont formé toute l'étendue de la nature & les variétés innombrables dont elle brille. Il n'est pas vrai, comme le dit le sçavant Evêque d'Avranches, que Descartes ait pris dans Leucipe & dans Démocrite la première idée des tourbillons. On n'en apperçoit aucun vestige dans Diogène de Laërce, qui rapporte avec étendue le systême du Philosophe Grec. Leucipe vivoit vers l'an 428 de Jesus-Christ.

LEVE, (Antoine de) né dans la Navarre, parvint de simple soldat aux premiers honneurs de la Guerre. Il commença à se signaler dans le Royaume de Naples sous Gonsalve de Cordoue, & ayant mérité dès-lors de commander, il justifia ce choix par plusieurs exploits. Il obtint sous Charles V. le commandement général, & il chassa l'Amiral Bonivet de devant Milan en 1523; servit à la bataille de Rebec en 1624, & l'année suivante il étoit dans Pavie lorsque François I. l'assiégea. Après la Paix de Cambrai, qui avoit été précédée de plusieurs autres actions signalées de la part de Leve, il fut envoyé contre Solyman qui étoit entré dans l'Autriche en 1529, suivit Charles V. en Afrique en 1535, & en Provence en 1536; mais cette dernière expédition n'ayant pas réussi, l'Empereur s'en prit à Leve qu'il accusoit de la lui avoir conseillée. Ce brave Capitaine mourut de chagrin des reproches de son maître: il étoit âgé de 56 ans.

LEVEQUE DE POUILLI, (Louis) naquit à Rheims au mois d'Août 1692, d'une ancienne famille de la Ville. Il y fit ses premières études dans l'Université avec succès; il vint ensuite à Paris, où il étudia la Théologie, la Philosophie, les Mathématiques, les Langues sçavantes & les Belles-Lettres. Sa mauvaise santé l'obligea d'interrompre

ſes études pendant quelques années ; mais il n'attendit pas qu'elle fut rétablie pour ſe livrer de nouveau aux Belles-Lettres, dans leſquelles il fit tant de progrès qu'il a laiſſé à M. de Burigni ſon frere, connu par pluſieurs ſçavans ouvrages, une collection de 12 vol. *in-fol.* ſur différentes matières. Ce fut dans ce tems-là qu'il fut reçû à l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Poüilli en 1746 fut élu Lieutenant des Habitans de la Ville de Rheims. Ce fut pendant ſa Magiſtrature qu'il eut l'adreſſe d'employer la générosité du célèbre Godinot, Chanoine de la Cathédrale, à faire venir dans la Ville de Rheims des Eaux ſalutaires aux Citoyens, que l'eau des puits incommodoit très-fort. En 1749 il établit des Ecoles publiques de Mathématiques & de Deſſein, & enſuite il embellit les Promenades publiques. Toujours occupé du déſir d'être utile à ſes Concitoyens, il avoit projetté de faire bâtir des Cazernes pour les Soldats, & des magaſins de bled : mais la mort qui enleva ce zèlé Citoyen le 4 Mai 1750, âgé de 58 ans & demi, l'empêcha d'exécuter ſes nouveaux projets. Il n'eſt pas douteux qu'un homme auſſi ſçavant & auſſi laborieux que de Poüilli, n'eût enrichi le Public d'un grand nombre de productions littéraires, ſi ſa ſanté, les liens du mariage, les devoirs de la Magiſtrature & une plus longue vie, le lui euſſent permis. Outre les *Mémoires*, dont j'ai parlé ci-deſſus, il a fait des *Diſcours* publics, & donné des *Diſſert.* ſur différentes matières : mais il eſt Auteur d'un ouvr. capable ſeul de faire paſſer ſon nom à la poſtérité ; je veux dire *la Théorie des Sentimens*, dont il y a eu trois éditions ; la première en 1736 ; la ſeconde en 1748 & la troiſième en 1749, laquelle fut dédiée à S. M. Cet Ouvrage qui n'eſt pas long a été très-applaudi ; on a cru cependant y appercevoir des principes qui ne ſont pas aſſez conformes à la ſaine Philoſophie & à la Religion Chrétienne, & dont les Naturaliſtes modernes pourroient s'accommoder. On a cru, par exemple, 1°. qu'on pouvoit abuſer de cette Phraſe p. 7. » Nous reconnoîtrons, que » l'obéiſſance aux Loix que » notre Auteur nous impoſe, eſt le moyen le » plus sûr d'écarter le trouble & la douleur, & de raſſembler les ſentimens qui » nous ſont les plus précieux ». Propoſition qui paroît aſſez ſemblable à un dogme capital des Déiſtes, qu'il faut ſuivre les inſtincts bienfaiſans auſquels nous nous ſentons portés.

2°. L'Auteur prétend p. 112. que le plaiſir du ſentiment ne s'étend pas au-delà du

besoin : or l'expérience nous apprend qu'après le besoin satisfait, on trouve encore du plaisir, par exemple, à boire & à manger.

3°. Il ne regarde pas l'obligation de faire du bien aux autres, comme aussi fondée dans la nature, que la défense de leur faire du mal.

4°. Il prétend que Dieu attentif à nous pourvoir de tous les goûts utiles à notre conservation, nous a imprimé par rapport aux autres hommes, deux désirs différens ; celui d'en être craint, & celui d'en être aimé. Le Créateur a-t-il pû, en nous créant, nous imprimer un désir qui nous porte à opprimer & à dominer nos semblables ?

LEVI, troisième fils de Jacob & de Lia, naquit en Mesopotamie l'an du Monde 2248. Ce fut lui qui avec son frere Simeon, pour venger l'injure faite à Dina, passa au fil de l'épée tous les Habitans de Sichem. Jacob en témoigna un déplaisir extrême, & prédit au lit de sa mort, qu'en punition de cette cruauté, la famille de Levi seroit divisée, & n'auroit point de portion fixe au partage de la Terre-Promise. En effet, Levi fut dispersé dans Israël, & n'eut pour partage que quelques Villes qui lui furent assignées dans le lot des autres Tribus. Levi descendit en Egypte avec son pere, ayant déja ses trois fils Gerson, Caath & Merari ; dont le second eut pour fils Amram, de qui naquirent Moïse, Aaron & Marie. Il y mourut âgé de 137 ans. Sa famille fut toute consacrée au service de Dieu, & c'est de lui que les Prêtres & les Lévites tirent leur origine.

LEVI ou LEVIS, (Gui de) célèbre Capitaine de l'ancienne Maison de Levis, ainsi nommée de la terre de ce nom dans le Hurepoix, se croisa pour la guerre contre les Albigeois, sous le Comte de Montfort, & fut fait Maréchal de l'armée des Croisés. Il se signala dans toutes les expéditions qui se firent contre ces hérétiques, & y gagna le titre de *Maréchal de la Foi*, & la Terre de Mirepoix qu'il a transmis à ses descendans, qui subsistent encore aujourd'hui avec éclat. Une tradition populaire fait descendre cette Maison de la Tribu de Levi. Gui étoit mort en 1230.

LEVI-BEN-GERSOM, Rabbin célèbre, qui s'étoit appliqué à la Philosophie, & qui en a fait un très-grand usage dans ses Ouvrages, où l'on remarque plus de subtilité & de rafinemens Méthaphysiques que de jugement & de solidité. On a de lui des Commentaires sur l'Ecriture-sainte, & un livre intitulé : *les Guerres du Seigneur*, qu'au Jugement des Juifs il faudroit plutôt nommer *les Guerres contre le Seigneur*, à cause des idées Mé-

taphysiques, dont il est rempli, plus propres à détruire la Religion qu'à la prouver.

LEUNCLAVIUS ou LEONCLAVIUS, (Jean) l'un des plus sçavans hommes du seizième siècle, naquit dans la Westphalie, & voyagea dès sa jeunesse dans presque toutes les Parties de l'Europe. Le séjour qu'il fit à Constantinople, le mit en état de bien connoître les mœurs & les usages de ces pays, & de ramasser de bons matériaux pour composer l'Histoire Ottomane, & c'est lui qui a écrit le plus exactement de cet Empire. Il a donné les Annales des Ottomans *in-fol.* à Francfort 1595; 18. livres de l'Histoire des mêmes, *in-fol.* 1594. *Pandectæ Historiæ Turcicæ*, 1688. Ces Ouvrages latins, dont le premier est une traduction d'un livre composé par les Turcs mêmes, sont très-estimés. Leonclavius qui à la connoissance des Langues sçavantes réunissoit celle du Droit, réussit très-bien dans la Traduction des *Basiliques*, qu'il abrégea. Il donna encore la Version de *Xenophon*, qui fut vigoureusement critiquée par Henri Etienne, celle de *Zozime*, des *Annales de Constantin Manassés*, de *Michel Glycas*, &c; celle de divers Ouvrages de S. Gregoire de Nazianze. Ces Versions en général sont très-exactes, & font passer Leonclavius pour un des plus célèbres Traducteurs de l'Allemagne. Scaliger qui donne une grande idée de l'érudition de ce sçavant, ne parle pas favorablement de ses mœurs. Il mourut à Vienne en Autriche en 1593, âgé de 60 ans.

LEUSDEN, (Jean) né à Utrecht en 1624, s'appliqua aux Langues Orientales, & y fit de grands progrès en conversant avec les Rabins, qui l'instruisirent en même-tems des cérémonies des Juifs. Ayant été nommé en 1643 à la Chaire d'Hebreu & d'Antiquités hébraïques d'Utrecht, il remplit avec distinction ce poste jusqu'à sa mort, arrivée en 1699. Outre des Editions correctes de plusieurs Ouvrages, nous en avons de lui qui sont très-estimées par le goût, le discernement, & la grande critique que l'on y remarque: les principaux sont, *Onomasticum Sacrum in-8°*, où il explique tous les noms propres, Hebreux, Caldéens & Latins, qui se trouvent dans l'ancien & le nouveau Testament: *Clavis Hebraïca & Philologica in-4°*: *compendium Biblicum veteris testamenti*, *in-8°*. où l'on trouve tous les mots de l'ancien Testament Hebreux & Caldéens, avec la traduction Latine; *Philologus Hebræus*, *in-4°*, qui est un Recueil de Dissertation sur différens points qui concernent l'an-

cien Teſtament, &c. Rodolphe ſon fils, a publié auſſi un nouveau Teſtament Grec.

LEYDECKER, (Melchior) né à Middelbourg, deſſervit d'abord l'Egliſe Calviniſte de ſa Patrie, & fut enſuite nommé à la Chaire de Théologie d'Utrecht. Il ſe rendit habile dans les matières de Controverſes & dans les antiquités Eccléſiaſtiques; mais comme il ne faiſoit aucun cas de la critique, il eſt tombé dans pluſieurs bévûes qui font tort à ſon diſcernement. D'ailleurs il a laiſſé ſouvent entrevoir dans ſes Ouvrages des marques de ſa bile & de ſon humeur cauſtique. Il mourut en 1721 âgé de ſoixante-dix-huit ans. Ses Livres ſont tous écrits en Latin & d'un ſtyle dur. Les principaux ſont *Fax veritatis*; la continuation de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de Hornius; Hiſtoire de l'Egliſe d'Afrique *in*4-°. curieuſe & remplie de recherches: Une *Analyſe* de l'écriture, avec la Méthode de prêcher; une *Hiſtoire* du Janſéniſme, qui contient des traits aſſez curieux, mais écrite avec emportement, & d'ailleurs pleine de faux raiſonnemens contre la Souveraineté des Rois, qui ont été ſolidement réfutés par le Pere Queſnel: *Traité* de la République des Hébreux, 2 *vol. in-fol.* pleins d'anecdotes ſingulières & de recherches intéreſſantes ſur le Judaïſme moderne, que Leydecker avoit appriſes d'un Rabbin, qui avoit été ſon Précepteur.

LEZANA, (Jean-Bapt. de) Carme Eſpagnol, qui enſeigna avec réputation dans pluſieurs Maiſons de ſon Ordre. Il paſſa la plus grande partie de ſa vie à Rome, où il arriva en 1625, & il y mourut en 1659 âgé de 73 ans, après avoir été employé à quelques affaires importantes par différens Papes. Ses Ouvrages ſont: *Annales Sacri Prophetici*; *ſumma quæſtionum regularium*, *ſumma Theologiæ*, *&c.*

LIANCOURT, (Jeanne de Schomberg, Ducheſſe de) fille du Maréchal de Schomberg, épouſa à l'âge de vingt ans Roger du Pleſſis, Duc de Liancourt, qui n'en avoit que vingt-deux, & elle entreprit de gagner à Dieu ce jeune Seigneur, & de le retirer du monde. Elle employa pour réuſſir dans ce deſſein, les prieres & les exemples. Elle fit une grande dépenſe à Liancourt, afin d'en faire un ſéjour propre à l'y fixer, & le Duc donnant dans ce piége ſalutaire, ſe détacha peu à peu du ſiècle, & enfin imita ſa ſainte épouſe, qu'il avoit toujours aimée & reſpectée. Dans deux maladies qu'il eut, la petite vérole & le charbon, elle s'enferma avec lui pour lui parler de ſon ſalut, & lui faire tirer de ces terribles

maladies l'utilité pour laquelle Dieu les lui envoyoit. Les deux époux vécurent dans la plus parfaite union, occupés de bonnes œuvres & de l'affaire de leur salut. Ils étoient étroitement liés avec Port-Royal-des-Champs, où ils alloient faire des Retraites de tems en tems, & leur maison servoit d'asyle aux illustres persécutés de ce saint Monastère. Cette liaison valut au Duc un refus humiliant, qui lui fut fait au Tribunal, par un Prêtre de saint Sulpice, qui lui déclara, après avoir entendu sa confession, qu'il ne pouvoit lui donner l'Absolution à cause de ses liaisons avec Port-Royal, à moins qu'il ne lui promît d'y renoncer. L'humble Pénitent se soumit à l'anathême, plutôt que de consentir à une proposition aussi injuste ; & cet événement, qui fit beaucoup de bruit dans Paris, donna lieu aux deux fameuses Lettres du grand Arnaud, qui furent suivies de l'exclusion irrégulière de ce célèbre Docteur. Cependant les deux pieux époux, après une carrière longue & laborieuse, épouvée par des tribulations, virent approcher avec joie le moment de leur délivrance. Le Duc tomba malade le premier, & la Duchesse déja infirme, se traînoit auprès de son lit, & elle s'entretenoit avec lui du bonheur d'être réunis dans le ciel, s'exhortant réciproquement à la mort, qu'ils envisageoient avec joie comme la fin de leur exil. La Duchesse mourut au mois de Juin 1674, & le Duc, qui ne lui survécut que deux mois, voulut mourir dans la chambre & dans le lit de son illustre épouse, dont il ne cessa de parler que douze jours avant sa mort, pour ne s'occuper que de Dieu seul & du soin des Pauvres. Il ordonna dans son testament qu'on l'inhumât avec la dernière simplicité, & qu'un Pauvre marchât devant le corps, la torche à la main, en signe de l'amende honorable qu'il avoit désiré faire lui-même, pour les scandales qu'il avoit donnés pendant le cours de sa vie mondaine. On a de la Duchesse d'excellentes *Maximes* pour l'éducation chrétienne des enfans de qualité, qu'elle composa pour la Princesse de Marsillac sa petite-fille. On y voit tout ce qu'une profonde connoissance des meilleures maximes pour l'éducation de l'un & de l'autre sexe, de la bienséance & des affaires domestiques, & la piété la plus pure & la plus éclairée, peuvent inspirer de plus solide & de plus grand. L'Abé Boileau les fit imprimer *in*-12. en *1698*, sous le titre de *réglement* donné par une Dame de haute qualité, à

Madame . . . sa petite-fille, pour sa conduite & celle de sa Maison.

LIBANIUS, fameux Sophiste, né à Antioche dans le quatrième siècle, étudia à Athènes, où il fut nommé pour enseigner la Réthorique à l'âge de vingt-cinq ans; mais cette nomination n'ayant pas eu lieu, Libanius exerça ses talens à Constantinople & à Antioche. Il professa dans la première de ces deux Villes, pendant quelques années à différentes reprises, & c'est-là qu'il fit une liaison particulière avec saint Basile, qui fut son disciple, & qui s'attira l'estime & le respect de son Maître. Libanius, même tout zèlé Payen qu'il étoit, ayant appris que son jeune disciple avoit pris le parti de la retraite dans le moment de sa plus grande célébrité, ne put refuser son admiration à une action si généreuse, qui égaloit tout ce que les Philosophes avoient jamais fait de plus grand. Basile de son côté, plein de reconnoissance pour son Maître, fit paroître dans ses Lettres l'estime singulière qu'il faisoit de ses Ouvrages, & la tendresse qu'il avoit pour sa personne. Il lui adressoit tous les jeunes gens de la Cappadoce, qui avoient dessein de s'avancer dans l'éloquence, comme au plus habile Maître de Réthorique qui fût alors, & ils en étoient reçus avec une distinction particulière: Libanius passa les trente-cinq dernières années de sa vie à Antioche, & y professa la Rhétorique avec le plus grand succès. Il eut encore le bonheur dans cette Ville de former à l'éloquence un autre saint, le grand Chrysostome, qu'il eût choisi, disoit-il, pour son successeur à sa Chaire, si le Christianisme ne le lui eût enlevé. Libanius a laissé une infinité d'écrits, qui consistent en Panegyriques, en Déclamations & en Lettres. Ces dernières sont les plus estimées de ses Ouvrages. On trouve du naturel, de l'éloquence & de la force dans ses Ecrits, mais une affectation de style qui le rend obscur. Il y a eu plusieurs Editions de ses œuvres par Allatius, Henri de Valois, &c.

LIBERAT, Diacre de l'Eglise de Carthage dans le sixième siècle, grand défenseur de trois Chapitres, qui fut employé en diverses affaires importantes, & qui est Auteur d'un Ouvrage intitulé: *Breviarium de causâ Nestorii & Eutychetis capitibus 24 comprehensum.* Cette Histoire commence à l'Ordination de Nestorius, & finit au cinquième Concile, l'an 553. Il a été donné au Public par le Pere Garnier en 1675.

LIBERE, né à Rome, succéda à Jules I. sur le Siège de S. Pierre

S. Pierre en 352, & les Ariens se hâtèrent de lui écrire pour le prévenir en leur faveur. Libere, quoique bien intentionné, & doué d'excellentes qualités, donna dans le piége que lui tendirent ces hérétiques. Il eut la foiblesse d'envoyer des Légats au Concile, que Constance, protecteur des Ariens, fit assembler à Arles: démarche dont il ne tarda pas à se repentir; car les Légats après avoir fait quelque résistance, consentirent à la condamnation de saint Athanase, & leur chûte affligea si sensiblement Libere, qu'il ne souhaitoit plus que de mourir pour Jesus-Christ, « de peur, » disoit-il, de passer pour » avoir consenti au viole- » ment de l'Evangile. » Il crut remédier à ce mal, en indiquant un Concile à Milan en 755, où se trouvèrent plus de trois cents Evêques d'Occident, & quelques-uns de l'Orient. Mais ce qu'il avoit crû un remède, devint le comble de la désolation pour l'Eglise. Les Eusebiens qui crurent que le tems étoit venu de découvrir le mystère qu'ils tenoient caché depuis si long-tems, se déclarèrent ouvertement pour les dogmes impies d'Arius, & il n'y eut que trois Evêques, Eusebe de Verceil, Denis de Milan & Lucifer de Cagliari, qui demeurèrent fermes à les rejetter. Constance, qui avoit présidé à cette funeste Assemblée, tenta vainement d'abattre Libere, & l'ayant fait enlever de Rome, il le fit paroître devant lui à Milan, & lui ordonna avec menaces, de souscrire à la condamnation d'Athanase. Mais le généreux Pontife refusa constamment de condamner l'innocent, & aima mieux se laisser exiler à Bérée, ville de Thrace; heureux, s'il eût persisté jusqu'à la fin à rendre témoignage à la vérité, & si les incommodités de son exil, le chagrin qui le dévoroit, & peut-être la jalousie de voir sa place remplie par un autre, ne l'eussent précipité, après deux ans de souffrances, dans une chûte qui causa un grand scandale dans l'Eglise, & remplit d'amertume le petit nombre des vrais défenseurs de la foi. En effet, il souscrivit en 357. à la condamnation du grand Athanase, & à la première formule de Sirmium, qui pouvoit en rigueur être expliquée favorablement, ou selon d'autres, à la seconde qui étoit tout-à-fait hérétique. Cette prévarication le conduisit à d'autres fausses démarches. Il n'eut pas honte d'annoncer sa chûte aux Evêques d'Orient. Il mandia la faveur des chefs de l'Arianisme pour rentrer dans les bonnes graces de l'Empereur, & il écrivit à Vincent de Capoue, qui étoit aussi tombé, ces mots bien étranges dans la bouche d'un

Pape. Je me retire de cette dispute, & je ne désire plus que d'être rappellé de mon exil. Il est vrai que depuis il se releva de sa chûte, en condamnant la profession de Foi de Rimini, & en se réconciliant avec saint Athanase, & que les Peres Grecs & Latins en ont parlé honorablement après sa mort, arrivée en 366.

LICETI, ou LICETO, (Fortunius) Médecin fameux, né dans l'état de Gènes en 1577, vint au monde avant terme, & fut mis dans une boëte de coton. Son pere l'éleva avec soin, lui apprit lui-même les premiers principes des Lettres, & l'envoya ensuite étudier à Boulogne. Bien-tôt il devint maitre, & professa la Philosophie à Pise, puis dans l'Université de Padoue, où sa réputation le fit appeller. Il en sortit long-tems après pour quelque mécontentement, & se retira à Bologne. Mais en 1645, les instances de la République de Venise le firent revenir à Padoue, où il occupa la Chaire de Médecine jusqu'à sa mort, arrivée en 1656. Liceti a beaucoup écrit, & ses principaux Traités sont *De Lucernis antiquis*; de *Monstris*; de *Gemmis*; de *Novis astris*; de *Immortalitate animæ*; de *Fulminum naturâ*, &c. Dans sa Dissertation touchant les Lampes sépulchrales, il avance l'erreur des Lampes inextinguibles des anciens, & prétend prouver son sentiment par le tombeau de la fille de Ciceron, qui fut découvert sous le Pontificat de Paul III, & dans lequel, dit-il, on trouva une lampe qui s'éteignit aussi-tôt. Mais Octavio Ferrari a prouvé dans une Dissertation que tout ce qui avoit été débité touchant ces Lampes sépulchrales, n'étoit appuyé que sur des contes & des histoires méprisables, & que ces prétendues lampes n'étoient que des phosphores, qui ne commençoient à s'enflammer, que lorsqu'on ouvroit les tombeaux.

LICINIUS, (C) Tribun du peuple, de la famille des Liciniens, l'une des plus considérables, entre les Plebeïennes, fut nommé Général de la Cavalerie par Manlius Capitolinus, & est le premier Plebeïen élevé à cet important Emploi. Il eut le crédit pendant son Tribunat de faire donner une Loi, par laquelle il étoit défendu à tout citoyen Romain, de posséder plus de cinq cents acres de terre, sous prétexte que ceux qui en avoient davantage, ne pouvoient les cultiver avec assez de soin & de loisir pour purger leur arbres des mauvais rejettons; ce qui lui fit donner le surnom de *Stolo*, qui signifie *rejetton inutile*. Mais son but, en faisant ce décret, étoit de nuire à

la riche Nobleſſe, & ſa malignité retomba ſur lui-même ; car comme le fond de ſes biens excédoit ce que ſa nouvelle conſtitution en permettoit, il fut puni en conſéquence de la loi qu'il avoit portée. Sa haine pour les Nobles, lui fit faire diverſes entrepriſes contr'eux. Ce fut encore lui, qui ſollicité par ſa femme, laquelle ne ſupportoit qu'avec chagrin que ſon mari fût d'un rang inférieur à Sulpitius Patricien, auquel ſa ſœur étoit mariée, fit paſſer après bien des tentatives la loi qui autoriſoit le peuple à avoir un Conſul de ſon Corps, & parvint lui-même à cette Dignité en 390. de Rome. Cette famille a produit pluſieurs hommes illuſtres ; & l'on trouve encore du même nom *Licinius Tegula*, qui vivoit vers 554, Poëte comique ; *Licinius Calvus*, Orateur célèbre du tems de Ciceron, dont Quintilien cite ſouvent les invectives contre Vatinius, & que l'on croit Auteur des Annales citées par Denys d'*Halicarnaſſe*.

LICINIUS, (Caius Valerius) originaire d'une Province de l'Illyrie, & d'une naiſſance très-obſcure, parvint, du rang de ſimple ſoldat, aux plus hautes dignités Militaires, & ſervit ſi bien Galere Maximien, que celui-ci l'éleva à l'empire. Cet homme qui n'avoit reçu aucune éducation, avoit dans l'eſprit toute la barbarie de ſon pays, & toute la baſſeſſe de ſa naiſſance dans le cœur & dans les manières : ſans goût pour les Lettres, il haïſſoit les Sciences & les Sçavans, qu'il appelloit *la peſte d'un Etat*, & il ſe faiſoit un plaiſir cruel de condamner aux ſupplices les plus cruels de célèbres Philoſophes. Il étoit d'ailleurs avare, brutal, violent, & ſe plongeoit dans les plus affreuſes diſſolutions. Ses vices n'étoient compenſés que par les qualités guerrières qu'il poſſédoit éminemment, ſur-tout par l'exactitude avec laquelle il ſçavoit faire obſerver la diſcipline Militaire. Après la mort de Galere il prit poſſeſſion des Provinces qui lui appartenoient, & ſe lia étroitement avec Conſtantin ſon Collégue à l'Empire, en épouſant *Conſtantia* ſa ſœur. Maximin, le troiſième Empereur, qui en vouloit à Licinius, parce que leurs Etats étoient voiſins, l'attaqua par terre & par mer, ſans lui avoir auparavant déclaré la guerre. Mais celui-ci plus vigilant que ſon ennemi ne le ſoupçonnoit, ſe trouva prêt à le recevoir, & après pluſieurs combats peu déciſifs, le défit, tailla ſon armée en pièces, le força à s'empoiſonner, & maſſacra toute ſa famille. Cette victoire lui ayant enflé le courage, il crut n'avoir plus

rien à redouter de Conſtantin, qu'il avoit ménagé juſque-là, & ſe déclara le perſécuteur des Chrétiens qu'il avoit paru protéger, en conſidération de ſon beau-frere. Il forma même le deſſein de le perdre pour enlever à la Religion qu'il vouloit détruire, ſon plus ferme appui, & Conſtantin inſtruit de ſes projets pernicieux marcha contre lui, & le joignit auprès de Cibales dans la Pannonie, où Licinius après avoir fait des prodiges de valeur, fut défait & s'enfuit à Byzance. Il tenta une ſeconde fois le ſort des armes auprès d'Andrinople, & n'ayant pas été plus heureux, il fut contraint d'acheter la paix par la ceſſion d'une partie de ſes provinces. C'eſt alors que ſa fureur contre les Chrétiens ſe ralluma, & il leur fit eſſuyer la plus cruelle perſécution. Conſtantin qui ne voyoit plus en lui qu'un ennemi de ſa Religion, ſaiſit l'occaſion de renouveller la guerre, & l'atteignit de nouveau à Andrinople, où il le défit entièrement, & l'obligea de ſe renfermer dans Nicomédie, où il vint bien-tôt l'aſſiéger. Il lui étoit facile de le prendre & de s'en défaire, mais il lui accorda la vie à la priere de Conſtantia, à condition qu'il renonceroit à l'Empire, & il lui aſſigna Theſſalonique pour ſon ſéjour. Quelque tems après, ſur quelques avis, vrais ou faux, que Licinius négocioit avec les barbares, il le fit étrangler vers 329, à l'âge de ſoixante ans.

LIEBAUT, (Jean) Médecin, né à Dijon, qui vint à Paris, où il exerça avec quelque ſuccès la Médecine, & épouſa Nicole Etienne, fille ſçavante, du ſçavant Charles Etienne. Il fut Auteur de pluſieurs Livres, comme du *Theſaurus ſanitatis*, des Scolies *in Commentaria Hollerii*, & de quelques Traités ſur les maladies, les ornemens & la beauté des femmes, que l'on dit être fort curieux : il augmenta auſſi conſidérablement la *Maiſon Ruſtique*, dont le premier Auteur eſt Charles ſon beau-pere. Ce Médecin avoit profeſſé les Humanités à Paris, & il y mourut en 1596.

LIGARIUS, (Quintus) fut d'abord Lieutenant de Conſidius Proconſul d'Afrique, & lui ſuccéda enſuite dans cette Charge, qu'il remplit à la grande ſatisfaction de la Province. Dans la guerre qui s'éleva entre Céſar & Pompée, Ligarius ne voulut point prendre de parti & ſe retira à Rome ; mais dans la ſuite il s'attacha au dernier. Il portoit les armes contre Céſar, lors de la défaite de Scipion en Afrique. Il obtint grace, ainſi que tous les autres Chefs qui avoient renouvellé la guerre après la mort de Pompée, & Céſar

se contenta de lui défendre de paroitre à Rome. Ses freres & ses amis, entr'autres Ciceron, n'oublierent rien pour fléchir le Dictateur, & Tuberon s'étant déclaré l'accusateur de Ligarius, l'Orateur prononça en faveur de l'accusé cette harangue fameuse, qui fit sur César une impression si vive, que quoiqu'il eût déja condamné Ligarius dans son cœur, & qu'il fit tous ses efforts pour n'être pas fléchi, il ne put résister à l'éloquence victorieuse de cet Avocat, & pardonna au coupable. Ligarius reconnut mal un tel bienfait, & devint un des Assassins de son généreux bienfaiteur.

LIGER, (Louis) né à Auxerre en 1660, & mort aux environs de cette Ville en 1717, est l'Auteur d'un très-grand nombre d'Ouvrages sur le Jardinage & l'Agriculture. Les principaux sont la *Nouvelle Maison Rustique*, dont la meilleure Edition est en 2 *vol. in*-4°. 1732. *Le nouveau Jardinier François*, *&c. in*-12. 2 *vol.* Le *Voyageur Fidèle*, *&c. in*-12. Liger étoit un fort honnête homme, mais très-médiocre Auteur. Il écrivoit tant qu'on vouloit, & s'il eût trouvé vingts Libraires en état d'imprimer le même Ouvrage, il les auroit tous satisfaits, en le retournant en vingt manières différentes.

LIGHTFOOT, (Jean) fameux Anglois, né en 1602, fut Docteur en Théologie, Principal d'un Collège dans l'Université de Cambridge, & Chanoine à Eli, où il mourut en 1675. Il a fait plusieurs Ouvrages, qui sont une preuve de la connoissance profonde qu'il avoit de l'Hébreu, du Talmud & des Rabbins, & où l'on trouve des choses curieuses & intéressantes. Après avoir été imprimés séparement, pour la plûpart, on les a réunis à Utrech en 2 *vol. in-fol.* 1699. Les principaux sont : *Horæ Hebraïcæ & Talmudicæ in Géographiam Terræ sanctæ*, Traité qui contient des Observations curieuses, & qui peuvent servir à rectifier les autres Géographies de la Terre-sainte. *Une Harmonie de l'ancien Testament* en Anglois. des *Commentaire sur les Evangiles*, des *Remarques* sur presque tous les autres livres de l'Ecriture, &c.

LILLY, (Guillaume) né en Angleterre, après avoir voyagé dans la Terre-sainte, la Grece & l'Italie, revint à Rome, où il étudia sous deux grands Maitres, Fulpitius & Sabinus. A son retour en Angleterre, il s'établit à Londres, où il enseigna avec succès la Grammaire, la Poësie, la Rhétorique, & fut fait premier Maitre de l'Ecole que le Docteur Colles avoit fondée. Il a écrit plusieurs Traités sur la Gram-

maire, *l'Antibossicon*, contre un Critique qui l'avoit attaqué sous le nom de *Bossus*; *Poëmata varia*, &c. Il mourut en 1522. Il y a eu du même nom un fameux Astronome Anglois, mort en 1681, & dont on a *Merlinus Anglicus Junior*, & d'autres Ouvrages.

LIMBORCH, (Philippe de) né à Amsterdam en 1633, après avoir fait ses études sous les plus habiles Maitres, s'attacha principalement à la Théologie, & fut appellé pour être Ministre des Remontrans à Goude, où il exerça son ministère pendant quelques années, après lesquelles il revint à Amsterdam, & en 1667 il fut nommé à la Chaire de Théologie de cette Ville, qu'il remplit avec un succès extraordinaire jusqu'à sa mort arrivée en 1712. Ce Ministre étoit fort estimé, non-seulement de ceux de sa secte, mais de tous les sçavans étrangers. Outre l'édition des Ouvrages d'Episcopius son grand oncle maternel, qu'il a presque tous fait imprimer, avec une Préface & l'Histoire de la vie de l'Auteur, on a de lui plusieurs Ouvrages, dont ceux de sa communion font beaucoup de cas. Les principaux sont: des *Dialogues sur la Tolérance en matière de Religion*, écrits en Flamand: un *Corps complet de Théologie*, selon la Doctrine des Remontrans, qui parut en 1686: *Collatio amica de Veritate Religionis Christianæ*, fruit d'une dispute qu'il eut avec le Juif Orobio de Seville. *Historia Inquisitionis*, &c. *Tolosanæ*, *in-fol.* 1692, Ouvrage très-curieux, plein de belles recherches, & très-utile pour connoitre l'origine de ce Tribunal, ou règnent tant d'abus dans la manière de procéder. Un *Commentaire sur les Actes des Apôtres*, &c. 1711. où l'on désireroit plus de critique.

LIMIERS, (Henri-Philippe de) Docteur en Droit, est Auteur de plusieurs Ouvrages Historiques, d'une Histoire du Règne de Louis XIV. 12 *vol. in-12. Amst.* 1718, laquelle se ressent de la précipitation avec laquelle l'Auteur l'a composée. Les premiers morceaux de l'Histoire copiés des Mercures de Hollande, sont moins l'Ouvrage d'un Auteur que d'un Copiste, & le tout n'est qu'une mauvaise compilation d'un homme qui ne connoissoit point assez l'état des affaires du Royaume pour décrire un aussi gr. règne. *Annal. de l'Hist. de la Monarchie de France*, *in-fol. Amst.* 1721. plus mauvais encore que le premier: *Annales Historiques, Métalliques*, &c. 3 *vol. in-fol.* 1725. *Amst.* *Abregé Chronologiq.* de l'Histoire de France, pour servir de suite, &c. 2 *vol. In-12.* On ne trouve dans cet Abrégé ni la dureté de Mezerai, ni la connoissance qu'il avoit

des affaires du Gouvernement. *Mémoires du Règne de Catherine Impératrice de Russie. Histoire de Charles XII. Roi de Suéde.* Limiers a donné encore une édition de la Science de la Cour, qu'il a augmentée. Il a traduit les Œuvres de Plaute, 10 *vol. in*-12 *Amst.* 1719; & il a été aussi peu attentif à conserver le sens du Poëte Comique, qu'il l'a été peu à ne pas allarmer la pudeur.

LIMNÆUS, (Jean) né à Iene en Allemagne, d'un pere Mathématicien, fit ses études en cette Ville, & ayant été chargé de deux Gentilshommes de Nuremberg, il parcourut avec eux l'Italie, la France, l'Angleterre & la Hollande. Revenu dans sa Patrie, il se chargea de quelques autres éducations, & se fixa enfin auprès du Margrave de Brandebourg Albert, qui le fit son Chambellan & Membre du Conseil Privé. Limnæus exerça ces emplois jusqu'à sa mort arrivée en 1663. On a de ce célèbre Jurisconsulte plusieurs Ouvrages estimés: *Tractatus de Academiis: Notitiæ Regni Galliæ*, 2 *vol. in*-4. où l'Auteur qui avoit fait un long séjour en France, a très-bien observé & recueilli une infinité de Droits & de prérogatives qui regardent le Corps de l'Etat, & ses différens Membres. On ne lui reproche que de s'être servi d'Auteurs particuliers qui ne sont pas toujours foi. *De Jure Imperii Romani Germanici*, 5 *vol. in*-4. dont la meilleure édition est celle de Strasbourg par Schilterus. L'Auteur manque souvent de justesse dans cet Ouvrage en y mêlant mal-à-propos des matières de Droit Civil, & d'autres choses qu'il avoit observées dans ses Voyages: *Commentarius ad Bullam Auream, in*-4. 1666, dont l'édition de Leipsic 1690 est la plus ample, à cause des additions qu'on y a jointes.

LIMOJON DE SAINT DIDIER, (Ignace-François) Poëte Provençal, & François, mourut en 1739 à Avignon où il étoit né en 1668. Saint Didier se distingua dans sa jeunesse par ses Poësies, & fut plusieurs fois couronné par l'Académie des Jeux Floraux, & par l'Académie Françoise. Il est Auteur *du voyage du Parnasse*, Ouvrage satyrique en prose, où la Mothe & les Partisans des modernes sont cruellement traités. L'Auteur n'introduit le premier sur le Parnasse, que pour lui faire essuyer les plus sanglans affronts, pour le rendre un objet de risée & de mépris, & pour lui faire tenir des discours d'un ridicule outré. A la fin de son voyage, il égaye le Parnasse par la récitation d'une tragi-comédie en vers François, dont les principaux Acteurs sont Madame Da-

cier, la Mothe, Fontenelle & Saurin, & ces trois derniers font rire les spectateurs à leurs dépens. Ce voyage allégorique est d'un goût trop singulier, & l'on y blâme la bizarrerie de l'Auteur qui a rempli sa relation de vers de toute espèce, Madrigaux, Epigrammes, Complimens, Satyres, Epîtres, Odes, &c. S. Didier eut depuis l'ambition de s'élever jusqu'au Poëme Epique, & donna la premiere partie de Clovis en huit chants imprimée en 1725, *in*-8 : mais la chute fut lourde à proportion de l'essor qu'il avoit pris, & le peu de succès de cette premiere partie, ne lui a pas inspiré le courage de donner la seconde. Cet Auteur a fait quelques autres Poësies, & il étoit neveu d'Alexandre de S. Didier qui étoit à la suite de M. d'Avaux Ambassadeur en Hollande, & qui a fait quelques Ouvrages : l'*Histoire des négociations de Nimegue*, in-12 estimée, *la Ville & la République de Venise*, in-12, Ouvrage assez curieux, quoique peu recherché. *Le triomphe hermétique*, &c. Livre curieux & estimé.

LINACER, (Thomas) Médecin Anglois, & savant célèbre du seizième siècle, étant allé fort jeune en Italie, y étudia sous Politien & Chalcondyle, & passa ensuite à Rome, d'où il revint en Angleterre. Sa réputation qui l'avoit précédé dans ce pays, lui fit confier l'éducation du Prince Artus, fils aîné d'Henri VII, & peu après s'étant appliqué à la Médecine, il y fit tant de progrès, que le Roi le choisit pour son Médecin ordinaire. Sur la fin de sa vie il se fit Prêtre, sans en avoir plus de religion, & il mourut sans la connoître en 1524, âgé de soixante-quatre ans. Erasme qui le loue beaucoup, ne lui reproche que d'avoir le goût trop difficile, & de travailler trop lentement. Ses Ouvrages sont, *Claudii galeni Methodus medendi*, in-8. *Rudimenta grammatices*, &c. in-8, *de emendata latini sermonis structura* in-8. ouvrage sçavant.

LINDANUS, (Guill.) né à Dordrecht en Hollande, fit ses études à Louvain, & vint en France pour se perfectionner dans le goût de l'Hébreu, sous Mercier & Turnebe. De retour à Louvain, il fut fait prêtre, chargé de faire des leçons sur l'Ecriture-Sainte à Dilingen, nommé Inquisiteur de la foi, & élevé à l'Evêché de Ruremonde, dont il prit possession en 1567. Il fit deux voyages à Rome, où il reçut des marques d'estime de la part du Pape, & ayant été transféré à l'Evêché de Gand, il y mourut trois mois après en 1588, âgé de soixante-trois ans. Ce Prélat étoit un grand Controversi-

ste qui sçavoit l'antiquité ; avoit de bons principes de Théologie & de morale, beaucoup d'élévation dans l'esprit, & de force dans le raisonnement. Baronius le met non-seulement au rang des plus sçavans hommes de son tems en toute sorte de science, mais encore au nombre des Confesseurs de la foi, ayant souffert pour elle des exils, des proscriptions, des misères incroyables, & s'étant souvent exposé à la mort pour la Religion avec un courage invincible. Lindanus a composé divers Ouvrages dont le plus considérable est la *Panoplie Evangélique* en cinq Livres.

LINGENDES, (Claude de) l'un des plus célèbres Prédicateurs du dix-septième siècle, naquit à Moulins en 1591, & entra dans la Congrégation des Jésuites. Il y professa d'abord les Belles-Lettres, mais il se livra ensuite tout entier au ministère de la Chaire, pour laquelle il avoit des talens supérieurs, & il parcourut cette carrière avec gloire pendant trente-six ans. Il mourut à Paris Supérieur de la Maison Professe en 1660, après avoir rempli plusieurs autres postes de distinction. Nous avons de lui un Ouv. François intitulé: *Conseils pour la conduite de la vie*; un lat. in-4. un sous ce tit. *Votivum monumentum ab urbe Molinensi, Delphino oblatum*, en 1639, & 2 v. *in*-8. de Sermons qu'il avoit composés en latin, & qu'il débitoit en françois. On les imprima d'abord tels qu'il les avoit écrits, & ensuite on les traduisit en françois à l'aide des manuscrits de plusieurs copistes qui les écrivoient, tandis que l'Orateur les prononçoit. L'édition latine en 3 vol. *in*-4. est plus ample que la françoise, qui ne contient que les pièces les plus achevées, & seulement autant qu'il en faut pour composer un Carême. On trouve dans ces discours une grande force de raisonnement, jointe à la véhémence des passions & à la grandeur des fig. De la même famille que le précédent étoient 1°. *Jean* qui se distingua aussi par ses prédications & devint Evêque de Sarlat, puis de Mâcon. Ce Prélat prêchoit avec beaucoup de zèle & de liberté, & un jour prêchant devant toute la Cour sur les devoirs de la Royauté, il adressa ces paroles à Louis XIV : *les Rois ne voyent & n'entendent que par les yeux & les oreilles d'autrui, parce-qu'ils s'addonnent trop à leurs plaisirs, d'où il arrive que tous ceux qui s'approchent de leurs personnes, sans en excepter un seul, étant ou flateurs, ou médisans, ou d'une prudence intéressée, ils ne sçavent jamais la vérité, ni le véritable état de leurs affaires.* Il mourut en 1665. 2°. *Jean de Lingendes* qui

se fit un nom par ses Poësies, dont le mérite consiste principalement dans la douceur, la facilité & le tour du sentiment : le plus estimé de ses Ouvrages est son *Elégie* sur l'exil d'Ovide imprimé à la tête de la traduction de ce Poëte par Renouard. Cette pièce est une imitation libre de l'élégie latine d'Ange Politien sur le même sujet. Les Poësies de Lingendes n'ont jamais été recueillies, & se trouvent dispersées dans les recueils de son tems. Ce Poëte mourut assez jeune en 1616, n'ayant encore fait qu'essayer on génie.

LINIERE, (François Pajot de) d'une famille noble mourut à Paris en 1704, âgé de soixante-seize ans. Il étoit né avec des qualités brillantes, une belle figure, de l'esprit, de la vivacité, & beaucoup de talent pour la Poësie libre & aisée ; mais son libertinage, ses débauches & sa crapule le gâterent. Il étoit aussi trop satyrique, & il en coûta à Chapelain pour lui avoir parlé avec trop de sincérité. Liniere étant venu lui lire quelques-uns de ses vers ; M. le Chevalier, lui dit Chapelain, vous avez beaucoup d'esprit & de bonnes rentes, c'en est assez : croyez-moi, ne faites point de vers ; la qualité de Poëte est méprisable dans un homme de qualité comme vous. Liniere outré de cet avis, travailla avec Furetière à l'ingénieuse Parodie du Cid, où Chapelain est si maltraité. L'impiété dont ce Poëte faisoit profession le fit surnommer l'*Athée* de Senlis, & comme il avoit le talent malheureux de faire des chansons impies, Boileau lui dit un jour qu'*il n'avoit de l'esprit que contre Dieu*. Ses débauches l'ayant bien-tôt réduit à la mendicité, il eut souvent recours à la générosité de cet illustre Poëte, dont il payoit les bienfaits par quelques couplets satyriques qu'il alloit faire du même pas, contre son Créancier au premier cabaret du voisinage. Mad. Deshoulieres qui avoit la manie de se déclarer pour tous les mauvais Poëtes, a fait le portrait de Liniere, & elle s'efforce de le justifier du reproche d'impiété, d'irréligion & de libertinage, quoiqu'elle avoue qu'il avoit entrepris une critique abominable du Nouveau-Testament. Mais cette trop généreuse Dame en voulant défendre la foi de son ami, ne donne pas une haute idée de la sienne, quand elle dit :

Quoiqu'il raille souvent des articles de foi,
Je crois qu'il est autant Catholique, que moi.

LIONNE, (Pierre de) d'une famille très-ancienne du Dauphiné, & connue dès

le tems des anciens Dauphins, servit avec beaucoup de zèle & de valeur les Rois Charles V & Charles VI. Il signala son courage contre les Anglois dans plusieurs occasions, & contre les Flamans à la journée de Rosebec en 1392. Ce brave homme mourut en 1339. Hugues de Lionne, l'un de ses Descendans, dont le pere après la mort de son épouse entra dans les Ordres sacrés, & fut Evêque de Gap, s'avança à la Cour par son mérite & la protection de son oncle Servien Sécretaire d'Etat, sous lequel il se forma au ministère. Après la disgrace de Servien, il alla faire un voyage à Rome en 1636, où il connut & se fit aimer du Cardinal Mazarin, dont il fut le confident intime. Il fut employé dans plusieurs négociations importantes qui réussirent à son honneur, sur-tout à celle de Madrid, qui servit de baze au grand traité des Pyrénées, & il eut la plus grande part à la ligue du Rhin faite à Francfort. Louis XIV pour récompense de ses services, lui donna le titre de Ministre d'Etat en 1658, & Lionne dans ce poste travailla utilement à l'honneur & à l'intérêt de sa patrie. Il exigea la réparation la plus éclatante de l'insulte faite au Comte d'Estrade, il ménagea la cession que le Duc de Lorraine fit de ses Etats, & quelque tems après l'achat de l'importante ville de Dunkerque. Ce Ministre mourut à Paris en 1671, âgé de soixante ans. Lionne a beaucoup d'esprit, dit Gourville, & est consommé dans les affaires. Il étoit laborieux & écrivoit toutes les dépêches de sa main, agréable & commode dans le commerce ordinaire; nous avons de lui les négociations faites à Francfort, *in*-4, & des Mém. imprimés dans un recueil de pièces *in*-12. 1668. Entr'autres enfans, Lionne laissa Artus, d'abord Chevalier de Malte, mais qui s'étant dégoûté du monde, entra dans l'Etat Ecclésiastique, fut Evêque de Rosalie, & Vicaire Apostolique dans la Chine, où il travailla avec un zèle infatigable pendant plus de vingt ans, & acquit une grande connoissance des Lettres & des sciences Chinoises. Il mourut à Paris en 1713 âgé de cinquante-huit ans, au Séminaire des Missions étrangères, & il eut part à plusieurs des Ecrits faits contre les superstitions Chinoises & les Religieux qui les soutiennent.

LIPPENIUS, (Martin) Allemand de la secte de Luther, Auteur de plusieurs Ouvrages d'érudition, dont le plus considérable est un grand recueil *in-fol.* sous le titre de *Bibliotheca realis* en 6 vol *in-fol.* qu'il donna depuis 1666, jusqu'en 1682. Il mourut en 1692, âgé de 62 ans.

LIPPI, (Laurent) fameux Peintre de Florence, plus connu encore par les productions de son esprit, que par celles de son pinceau. Il est surtout connu par le Poëme burlesque *in*-4. *Malmancle raquistato*, sous le nom de *Perlone Zipoli*, qui est l'anagramme de son nom. Paul Minucci sous le nom de *Puccio Lamonni*, l'enrichit de notes curieuses, & on en a donné une nouvelle édition à Florence en 1730, avec de nouv. notes encore plus curieuses. Lippi mour. en 1664.

LIPPOMAN, (Louis) né à Venise, se distingua dans le seizième siècle par son érudition & sa capacité. Il fut employé à plusieurs nonciatutures importantes en Pologne, en Portugal & ailleurs, & se fit admirer dans le Concile de Trente, où il opina fortement contre la pluralité des bénéfices. Il occupa successivement les sièges de Modon, de Verone & de Bergame, sans néanmoins abandonner l'étude à laquelle il s'appliqua jusqu'à sa mort en 1559. Nous avons de ce Prélat: *Catena Sanctorum patrum in genesim, in Exodum & in aliquot psalmos*, 3 vol. in-fol. *Vitæ Sanctorum patrum*, 6 vol. in-4, peù commun, mais peu estimé, & quelques Ouvrages dogmatiques en Italien. L'Histoire reproche à ce Prélat la rigueur inouie avec laquelle il traita les Juifs & les Hérétiques pendant sa nonciature de Pologne.

LIPSE, (Juste) né dans un petit village auprès de Bruxelles, après avoir fait ses études avec succès, s'attacha au Cardinal de Granvelle, qui le mena en Italie en qualité de son Sécrétaire des Lettres Latines. Quelque tems après il voyagea en Allemagne, professa l'Histoire à Iene, vint se faire recevoir Docteur à Louvain, où il expliqua publiquement les Loix des Décemvirs, remplit pendant 13 ans la Chaire d'Histoire de Leyde, & revint enfin à Louvain, où il enseigna les Belles-Lettres jusqu'à sa mort arrivée en 1606, âgé de 58 ans. Lipse étoit un des plus sçavans hommes & des plus habiles Critiques de son tems. Il n'avoit que 9 ans lorsqu'il commença à être Auteur, & il ne cessa d'écrire que lorsqu'il cessa de vivre. On ne peut lui disputer une érudition très-vaste, sur-tout une connoissance profonde de l'Antiquité Romaine, que ses Ouvrages peuvent faire bien connoitre : mais on a justement blâmé son stile hérissé de pointes & d'Ellipses, & qui va par sauts & par bonds, en quoi il est d'autant moins excusable, qu'il étoit passé, dit Bayle, du bon goût au méchant goût. On l'accuse aussi de plagiat, & d'avoir profité du travail des autres pour en orner ses Ouvrages.

On les a recueillis en *6 vol. in-fol.* qui contiennent ses *Commentaires* sur Tacite, qui sont tout ce qu'il a fait de meilleur, quoique Muret ait revendiqué la plûpart des remarques: ses Saturnales que le Président Fabvre prétend n'être composées que de ses propres Observat. Son Traité *de Militiâ Romanâ* que Saumaise assûre être tiré des *Parallèles Militaires* de François Patrice: Ses Epitres, dont la seconde Centurie ne vaut rien; son Traité de la Politique, compilation où il y a plus de travail que de génie, & où il soutient ce faux principe, qu'il faut poursuivre par le fer & par le feu ceux qui sont d'une autre Religion que celle de l'Etat, approuvant par un défaut de jugement les cruautés du Duc d'Albe contre les Protestans, chez lesquels il vivoit, & les persécutions des Payens. Ses *Electes*, livre de Critique, ses *Oraisons sur la Concorde*, ses diverses Leçons, dont le stile est moins mauvais que celui de ses autres Ouvrages; ce qui a fait dire qu'il se gâta en vieillissant. On reproche encore à ce sçavant homme son inconstance en matière de Religion, qui le fit renoncer à la Religion Catholique, dans laquelle il étoit né, pour professer le Luthéranisme à Iene, le Calvinisme à Leyde, & retourner dans la Communion Romaine à Louvain. Il mourut dans cette dernière, au service de laquelle il prétendit consacrer sa plume dans les derniers tems de sa vie, par quelques livrets qui lui attirèrent les railleries des Protestans & le mépris des Catholiques, qui virent avec peine ce sçavant adopter à l'occasion de la Notre-Dame de Halle, les traditions les plus incertaines, & les contes les plus puérils.

LISOLA, (François de) né à Salins, entra vers 1693 au service de l'Empereur, qui employa sa plume & ses talens pour la Négociation. Il fut Résident pour son Maître dans plusieurs Cours, & il fut employé dans presque tous les Traités qui se firent de son tems. Il devoit assister aux Conférences de Nimegue, lorsqu'il mourut en 1677. Nous avons de lui un Recueil de *Lettres & Mémoires*, *in*-12. & un livre intitulé *Bouclier d'Etat & de Justice*, dans lequel il réfute ce que la France avoit publié touchant *les Droits de la Reine sur divers Etats de la Monarchie d'Espagne*. Son zèle pour les intérêts de son Maître l'ayant emporté trop loin dans cet ouvrage & dans quelques autres qu'il fit pour les soutenir, il s'attira plusieurs reproches sanglans, dont il se justifia sérieusement. M. de Verjus écrivit contre lui d'une manière sérieuse & piquante, & le Baron de Lisola répondit par un livret intitulé: *La sauce au Verjus*, par une mau-

vaise allusion au nom de son Adversaire. La pièce quoique sanglante répond assez à la singularité du titre par les quolibets & les turlupinades dont elle est remplie.

LISLE, voyez DE LISLE.

LISTER, (Martin) fameux Médecin Anglois, qui après avoir voyagé avec succès, revint à Londres, où il exerça son art avec succès, & fut fait Médecin de la Reine Anne. Il est Auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont une édition du Traité d'Apicius *de Opsoniis*, avec des remarques, *in*-8. un Traité de *Araneis*, &c. *in*-4. *Historia Conchyliorum*; *in-fol.* avec *fig. Iter Parisiense* en Angl. *in*-8. avec *fig.* ouvrage curieux & intéressant, & plusieurs autres.

LITTLETON, (Adam) né dans le Comté de Shrop en Angleterre, fut surnommé le *Grand Dictateur de la Littérature*, à cause de la connoissance qu'il avoit des Langues Orientales, & de l'Antiquité. Il mourut en 1694 avec la qualité de Prédicateur du Roi, que Charles II. lui avoit donnée. Nous avons de lui plusieurs Ouvrages de Morale en Anglois; un *Dictionnaire* de la Lang. lat. fort estimé: un volume de *Sermons in-fol.* une Traduction du *Janus Anglorum*, de *Seden*, &c. Il y a encore eu de ce nom *Thomas*, d'une autre famille d'Angleterre, qui étoit l'un des Juges des communs Playdoyers sous le règne d'Edouard IV, & qui est Auteur d'un liv. intitulé *Littletonis Tenures*, qui le rend le Justinien de sa Patrie.

LITLE, ou LE PETIT, (Guill.) Historien Anglois & Chanoine Rég. de S. August., a laissé plusieurs Ouvrages, dont le principal est une Histoire d'Angleterre en 5 liv. laquelle commence à l'an 1066, où Guill. le Bâtard conquit l'Anglet. jusqu'à l'an 1135. Nous avons une belle édition *in*-8. de cet Ouvrage avec des Commentaires par Jean Picard. On croit que Litle mourut l'an 1308.

LITOLPHI MARONI, (Henri) Evêque de Bazas, étoit de la famille de Suzarre Litolphi Maroni, originaire de Mantoue, & l'une des plus illustres d'Italie. Son pere vint en France sous le règne d'Henri III, à qui il amena une Compagnie de Gendarmes de la part du Duc de Mantoue: il eut part à ses bonnes graces, ce qui le fixa en France où il se maria, & fut Maitre d'Hôtel d'Henri IV. Le jeune Henri donna dès sa jeunesse des marques de vertu & de sa vocation à l'Eglise. Son pere le fit Aumônier du Roi, ce qui l'obligea de passer quelque-tems à la Cour, où sa vertu parut avec tant d'éclat, que Louis XIII le nomma à l'Evêché de Bazas sans en être sollicité de personne. Aussi-tôt qu'il en

eut pris possession, il édifia son peuple par ses prédications & son exemple : il remplit tous les devoirs d'un Pasteur vigilant & éclairé. Ayant été vivement touché du Livre de la fréquente Communion, il se *mit* sous la conduite de M. Singlin, Directeur des Religieuses de P. R., voulut quitter son Evêché, & une Abbaye qu'il avoit, & passa quelques mois à P. R. dans la retraite & dans la prière, résolu de ne plus mener d'autre vie : mais on le força de reprendre ses travaux Apostoliques, & il emmena avec lui à Bazas M. Manguelin, Docteur de Sorbonne, qui avoit quitté son canonicat de Beauvais pour vivre dans la retraite. M. Litolphi de retour dans son Diocèse, établit un Séminaire pour y former les jeunes gens destinés à l'Eglise : c'est un des premiers Séminaires établis en France. Il fit une *Ordonnance* touchant cet établissement, dont il fait voir avec beaucoup de lumières & d'onction la nécessité & les avantages. Elle a été imprimée en 1646, & depuis avec la traduction des Livres du Sacerdoce de S. Jean Chrysostôme. Pour être plus en état de faire du bien, il retrancha toutes les dépenses qui paroissoient nécessaires à une personne de sa condition, quitta son Palais, se réduisit à vivre en pension chez son grand Vicaire, & ne se réserva qu'un Domestique. Arrivant à Toulouse pour se rendre à l'assemblée du Clergé qui alloit se tenir, il se sentit tout épuisé, tant du jeûne du Carême, que des Prédicat. où il avoit été engagé, ainsi que d'un voyage de Bearn dont il revenoit, & qu'il avoit entrepris par ordre du Clergé, & pour le bien de l'Eglise. Jugeant que sa mort étoit proche, il demanda & reçut les Sacremens, & mourut le 22 Mai 1645. Godeau, Evêque de Vence fit son Oraison Funèbre aux Augustins. M. de Bazas avoit parlé avec distinction dans l'assemblée, qui condamna les relâchemens des Casuistes, & avec force contre leurs maximes relâchées dont il a toujours préservé son Diocèse. Il avoit aussi réformé son Abbaye de S. Nicolas, Diocèse de Laon.

LIVIE DRUSILLE, fille de Livius-Drusus-Calidianus. épousa Tibere-Claudius Nero, dont elle eut deux enfans, Tibere & Drusus. Auguste qui en étoit devenu amoureux, l'enleva à son mari, & n'en ayant point eu d'enfans, il adopta ceux qu'elle avoit eus de Tiberius. Cette Princesse qui réunissoit en sa personne le génie d'Auguste & la profonde dissimulation de Tibere, s'empara entièrement de l'esprit de cet Empereur, & sçut se maintenir

misère qui auroit été un titre glorieux pour lui, sans cette soumission rampante. En effet, ce Magistrat étoit pauvre, après avoir exercé les premiers Emplois du Royaume, & il n'auroit pas eu de quoi vivre, si le Roi ne lui eût donné l'Abbaye de saint Victor, où il mourut en 1554 âgé de 72 ans, après avoir pris l'Ordre de Prêtrise. Lizet qui entendoit bien son métier, s'avisa de faire le Théologien, quoiqu'il ne le fut pas, & publia quelques ouvrages de Controverse contre les Protestans, que l'on recueillit en 2 *vol.* à Paris en 1551. Beze, qui étoit encore jeune, le tourna en ridicule dans un Ecrit Macaronique tout-à-fait plaisant, où il suppose que *Magister Benedictus Passavantius*, envoyé à Genève par Pierre Lizet, pour sçavoir ce qu'on disoit de ses ouvrages, lui rend compte de sa commission.

LLOYD, (Guillaume) sçavant Théologien Anglois, qui s'appliqua avec succès à l'étude des Auteurs Grecs & Latins, à celle des Médailles, des Antiquités, de l'Histoire, de la Chronologie, & sur-tout de l'Ecriture-sainte. Après avoir exercé plusieurs emplois dans son Eglise, il fut fait Evêque de S. Asaph, & comme tel il s'opposa avec force à l'introduction de la Religion Catholique sous le Roi Jacques, ce qui le fit envoyer à la Tour avec six autres Prélats; mais les prisonniers furent bien-tôt élargis à la sollicitation des mêmes Catholiques, contre lesquels ils se déclaroient avec tant de fureur; & quelque tems après Lloyd n'écoutant que ses préjugés, trahit son légitime Souverain, & se rangea du parti de l'Usurpateur Guillaume, qui par reconnoissance le nomma son Aumônier, & le fit Evêque de Worcester. Ce Prélat mourut en 1717, âgé de près de 90 ans; il est Auteur d'une *Description Angl.* du Gouvernement Ecclésiast. de la Grande-Bretagne, lorsque la Foi y fut reçue, *in*-8. de *Series Chronologica Olympionicarum*, *in-fol.* d'une *Histoire Chronologique* de la *Vie de Pithagore*, & d'autres grands Hommes ses Contemporains. Il y a encore eu de ce nom Nicolas Lloyd, célèbre Littérateur Anglois, qui mourut Pasteur de Newington-Sainte-Marie en 1680. On a de lui un Dictionnaire Historique, Géographique & Politique, *in-fol.* 1670, ouvrage utile pour la lecture des anciens, & dont l'édition de 1686. à Londres, est peu commune.

LOBINEAU, (Gui-Alexis) né à Rennes en 1666, entra dans l'Ordre de S. Benoît, & s'appliqua pendant toute sa vie à l'étude de l'Histoire. Le premier fruit de son travail fut l'Histoire de Bre-

tagne, qu'il acheva, & qui parut en 2 *vol. in-fol.* 1707. Le ſecond *vol.* qui contient les Titres, eſt ce qu'on eſtime le plus de cet Ouvrage, qui trouva d'illuſtres Adverſaires ſur la mouvance de la Province, ſoit par rapport au Royaume, ſoit par rapport à la Normandie. Les Abbés de Vertot & des Thuilleries ſe mirent ſur les rangs, & la diſpute produiſit pluſieurs écrits reſpectifs. Nous avons encore de cet Auteur l'Hiſtoire des deux conquêtes de l'Eſpagne par les Mores, qui eſt une Traduction de l'Eſpagnol; l'édition de l'Hiſtoire de Paris en 5 *vol. in-fol.* entrepriſe & bien avancée par Dom Felibien. Quoique cet Ouvrage n'ait pas acquis la perfection qu'il pouvoit & devoit avoir, il ne laiſſe pas d'être utile pour le grand nombre de preuves déciſives compriſes dans les trois derniers volumes. On attribue encore à Lobineau les *Aventures de Pomponius*, que d'autres donnent à Themiſeul; mais qui ſont de l'Abbé Prevôt. Il mourut en 1727, âge de 61 ans.

LOBO, (Rodriguès François) fameux Poëte Portugais, né à Leiria, dont les ouvrages ſont fort eſtimés en Portugal, & ont été recueillis en 1721 *in-fol.* Le plus connu eſt l'*Euphroſine*, Comédie favorite des Portugais. Il ſe noya en 1610 en revenant dans un eſquif d'une maiſon de campagne à Liſbonne. Il y a eu encore de ce nom *Jerôme* né à Liſbonne, qui étant entré chez les Jéſuites fut envoyé dans les Indes en qualité de Miſſionnaire, & pénétra après bien des fatigues dans l'Ethiopie, où il demeura pluſieurs années. La réputation qu'il y acquit l'ayant fait nommer Procureur de la Maiſon d'Ethiopie, il s'embarqua pour le Portugal, fit naufrage ſur les côtes de la terre de Natal, & après pluſieurs autres diſgraces qu'il eſſuya ſur mer, il arriva enfin à Liſbonne, d'où il paſſa à Rome, pour repréſenter les beſoins de la Miſſion d'Ethiopie. Les contradictions qu'il y éprouva, les mauvais ſuccès de ſon voyage, les périls qu'il y avoit eſſuyés, ne purent rallentir ſon zèle. Il repaſſa aux Indes, fut Recteur de la Maiſon-Profeſſe de Goa, & revint enfin à Liſbonne, où il mourut en 1678, âgé d'environ 85 ans. Nous avons de lui une Relation Hiſtorique d'Abyſſinie qui eſt très-curieuſe & pleine de détails inſtructifs. L'Abbé le Grand en a donné une Traduction *in-4.* à Paris 1728.

LOCKE, (Jean) Anglois, né auprès de Briſtol en 1632, fit ſes études avec la plus grande diſtinction, & ſe fit au Collège une réputation des plus éclatantes;

cependant il se dégoûta de bonne heure des recherches inutiles, du langage barbare, & des vaines disputes de l'Ecole qu'il regardoit comme une maniere de se quereller, laquelle ne servoit point à découvrir la vérité. Il trouva mieux son compte dans le commerce des personnes d'un esprit aisé & délicat, & dans la lecture des livres du fameux Descartes, qui lui donnèrent le goût de la bonne Philosophie. Après avoir donné quelque tems à l'étude de la Médecine, à la pratique de laquelle la foiblesse de son tempérament l'empêcha de se livrer, il accompagna en Allemagne l'Envoyé du Roi d'Angleterre, & à son retour il reprit ses études dans l'Université d'Oxford, & s'attacha particulièrement à la Physique. C'est dans ce tems qu'il lia une étroite amitié avec le Lord Ashlei qui le reçut chez lui, & après un voyage de peu de durée en France, il rentra chez ce Seigneur & acheva l'éducation de son fils. Le Lord ayant été nommé Grand-Chancelier d'Angleterre, donna à Locke l'office de Sécretaire de la présentation des Bénéfices qu'il garda jusqu'à la disgrace de son Protecteur, dans laquelle il fut enveloppé, en 1673. La phthisie dont il fut ménacé l'obligea d'aller à Montpellier, d'où il vint à Paris, y fit connoissance avec plusieurs Sçavans, & alla ensuite rejoindre en Hollande son ami le Lord Ashlei. C'est là qu'il acheva le fameux traité de l'entendement. Il fut accusé d'avoir composé quelques livres contre le Gouvernement d'Angleterre, & l'accusation, quoique fausse, lui fit perdre sa place dans le Collège de l'Eglise de Christ à Oxford. On voulut après la mort de Charles II, lui obtenir des lettres de Grace; mais il répondit que n'ayant jamais commis aucun crime, il n'avoit pas besoin de pardon. Il fut aussi impliqué dans la conspiration du Duc de Monmouth, & quoiqu'il n'eût jamais eu aucun commerce avec ce rebelle, il fut obligé de se cacher. Pendant sa retraite il composa une *Lettre* sur la tolérance, qu'il adresse à son ami Limborch, Professeur en Théologie chez les Remontrans. Son innocence ayant été reconnue, il reparut; & quelque tems après, la révolution de 1688, lui ayant ouvert l'entrée de sa patrie, il y retourna avec la femme de l'usurpateur Guillaume. Son mérite lui permettoit de prétendre aux plus grands emplois; mais il se contenta d'une charge de Commissaire des Appels, qui demandoit peu d'assiduité, & il refusa les Caractères publics dont on

vouloit le revêtir. En 1695 il fut fait Commis du Commerce & des Colonies, emploi qu'il remplit avec approbation jusqu'en 1700, que sa santé, à laquelle l'air de Londres étoit contraire, le força de se retirer à 10 lieues de cette Ville chez le Chevalier Marshan, son ami, où il passa le reste de sa vie, & y mourut en 1704 dans la soixante-treizième année de son âge. On a recueilli à Mons, en 1714, tous les ouvrages de ce sçavant Anglois, le plus grand, mais le plus hardi Métaphysicien de son tems, & qui a été accusé avec raison, par ses compatriotes mêmes, de renverser dans ses livres les vérités les plus incontestables du Christianisme. Les principaux sont : 1°. Son *Essai Philosophique concernant l'entendement humain*, &c. dont la meilleure édition Angloise est de 1700 *in-folio*, & dont Coste nous a donné une traduction faite sous les yeux de l'Auteur. Cet ouvrage de la Métaphysique la plus profonde, est aussi rempli des principes les plus pernicieux. L'Auteur s'y déclare ouvertement contre les idées innées, & va jusqu'à enseigner que Dieu par sa toute-puissance a pu rendre la matière pensante ; il a été sçavamment refuté par le P. . . . . Barnabite, Professeur de Philosophie à Turin. 2°. La *Nouvelle méthode de dresser des Recueils*, en 1686, qui seroit utile si elle étoit un peu moins confuse. 4°. *Traité sur le Gouvernement Civil*, 1690, où Locke combat de toutes ses forces le pouvoir arbitraire. 5°. *Considérations*, &c. sur la diminution de l'intérêt de l'argent & l'augmentation du prix de la monnoye, où l'on trouve quantité de remarques curieuses. 6°. *Pensées sur l'éducation des Enfans*, en 1693, dont nous avons une traduction par Coste, réimprimée plusieurs fois *in*-12. quoique cet ouvrage soit particulièrement fait pour les Anglois, il y a quantité de choses utiles pour toute sorte de Nations. 7°. Le *Christianisme raisonnable*, en 1694, où l'Auteur prétend prouver que Jesus-Christ & les Apôtres n'annonçoient d'autre article de foi, que de croire que Jesus-Christ étoit le Messie. Le Docteur *Jean Edouard* fit contre lui un livre intitulé : *Le Socianisme démasqué*, & Locke opposa à la critique deux réponses, qui ont été traduites avec le premier ouvrage par Coste, & imprimées en 1715 en 2 volumes *in*-12. Stillingfléecte, Evêque de Worcester, attaqua aussi le livre du Philosophe Anglois, qui se défendit par trois réponses. 8°. *Œuvres posthumes*, 1706, qui contiennent divers morceaux Philosophiques, trouvés dans les

papiers de Locke après sa mort. 9°. *Paraphrases & notes sur quelques Epîtres de S. Paul*, en 1706, &c.

LOCMAN, Philosophe d'Orient, dont les Mahometans racontent mille fables. Ils le font naitre en Nubie, vendre comme Esclave chez les Israëlites sous David & Salomon; & ils débitent de lui d'autres particularités, toutes semblables à celles qui embellissent la vie fabuleuse d'Esope; ce qui fait soupçonner que ces deux hommes pourroient n'être que le même. On attribue à Locman un livre de *Proverbes* ou d'*Apologues*, qui a été tout au plus tiré des Discours & des Entretiens que l'on suppose à cet ancien Philosophe : au reste si ce personage n'est pas le même qu'Esope, la manière d'instruire par les fables vient-elle des Grecs, ou ceux-ci l'ont-ils reçue des Arabes? C'est ce qu'il est difficile de décider, à moins qu'on ne dise que ce goût, plus conforme au génie des Orientaux qu'à celui des peuples d'Occident, décide la question en faveur des derniers.

LOEWENDAL (Ulric-Frederic-Woldemar, Comte de) & du Saint Empire, né à Hambourg le 6 Avril 1700, porta les armes dès l'âge de treize ans comme simple soldat, & après avoir passé par les grades subalternes, il fut fait Capitaine en 1714. Comme l'Empire jouissoit d'une entière paix, il alla servir comme volontaire dans les troupes de Dannemarck contre la Suede, & se signala dans plusieurs occasions. Deux ans après la guerre étant survenue en Hongrie, il se trouva à la bataille de Peterwaradin & au siége de Temeswar; & en 1717, ayant été fait Capitaine de Grenadiers, il servit sous le Prince Eugène à la bataille & au siège de Belgrade. Une action d'éclat qu'il fit dans cette expédition, lui valut une distinction glorieuse de la part de l'Empereur. Ce Prince consentit que la musique Turque, que le Comte de Loewendal avoit prise, restât à sa Compagnie de Grenadiers & au Régiment qu'il auroit dans la suite. La guerre de 1718 offrit de nouveaux lauriers au Comte de Loewendal. Il se signala à Naples, en Sardaigne, en Sicile; & aprés la paix, étant retourné en Pologne, le Roi Auguste lui donna le Commandement de ses Chevaliers aux Gardes, & un Régiment d'Infanterie; & dans la suite il fut fait Maréchal de Camp & Inspecteur général de l'Infanterie Saxonne. Il fit encore la Campagne de 1730 & 1731, & après la mort du Roi Auguste il défendit Cracovie, servit en 1734 sous le Prince Eugène sur le Rhin;

& en 1735 il commanda l'Infanterie Auxiliaire de Saxe dans l'armée Impériale. Sa réputation le fit désirer en Russie, & il y fut reçu en qualité de Lieutenant Général de l'Armée & de l'Artillerie : les services qu'il y rendit lui méritèrent les distinctions les plus flatteuses de la part de l'Impérattice ; mais après la Révolution arrivée en ce Pays, il se retira en Pologne & ne tarda pas à passer en France, où on lui conféra le grade de Lieutenant Général en 1743. Il montra bientôt par des succès réitérés en Flandres & en Alsace, qu'il méritoit cette distinction, & celle qui lui fut peu après accordée, des Lettres de Naturalité pour lui, pour son épouse & pour ses enfans. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Fontenoy, en chargeant la colonne Angloise qui avoit pénétré dans le centre de notre armée ; & dans la même Campagne il prit Gand, Oudenarde, Ostende & Nieuport. Le Roi, pour récompenser ses services, le fit Chevalier de ses Ordres en 1748 ; & cette même année il prit Namur sous les ordres du Comte de Clermont : la suivante commença par la prise de l'Ecluse & du Sas de Gand ; & il étonna toute l'Europe par celle de Bergopzoom, qui avoit résisté aux efforts des Capitaines des siècles précédens. Cet événement singulier lui valut le bâton de Maréchal de France ; & la paix qui se fit bientôt après, termina ses opérations militaires, & le rendit à l'étude & à la société de quelques amis d'élite qu'il charmoit par la bonté de son cœur, la délicatesse de son esprit & par une infinité de connoissances que ses lectures & ses voyages lui avoient données. Il parloit très-bien Latin, Danois, Allemand, Anglois, François, &c. Il possédoit à un dégré éminent la Tactique, la Géographie & le Génie. Ce Guerrier avoit une complexion des plus robustes, qui faisoit espérer à la France qu'il seroit en état de la servir long-tems ; mais un petit mal d'aventure qui lui survint au pied, ayant été d'abord négligé, fit des progrès, & la gangrène ayant attaqué la masse du sang, le mal devint sans remède & le Maréchal mourut en 1755, âgé de 55 ans. Il fut inhumé à saint Sulpice avec les honneurs & les distinctions qui étoient dûs à son mérite & à ses services.

LOGES, (Marie Bruneau Dame des) fut la femme la plus spirituelle de son tems. Elle étoit en commerce avec les plus beaux esprits, & estimée des plus grands Princes. Malherbe sur-tout étoit un de ses plus assidus Courtisans ; & c'est donner une assez juste idée de cette Da-

me que de la représenter liée avec ce Poëte, le premier qui ait formé le goût de la nation & celui qui louoit & estimoit le moins. Balzac n'en faisoit pas moins de cas, & plus d'un Académicien la décora des noms de *Céleste*, de *Divine*, de *dixième Muse*. Elle mourut en 1641, dans la Religion prétendue Réformée, dont elle avoit toujours fait profession. Elle avoit été mariée à *Charles* de Rechignevoisin, Seigneur des Loges, dont elle eut plusieurs enfans. On lui avoit attribué des vers faits en réponse à ceux de Racan, au sujet du gros livre de du Moulin contre le Cardinal du Perron, qu'elle avoit prêté à Malherbe:

Quoique l'Auteur de ce gros livre
Semble n'avoir rien ignoré
. . . .

mais la réponse est de Gombaut, qu'elle avoit chargé de la faire.

LOGOTHETE, ou ACROPOLITE, (George) Auteur Grec du treizième siècle, composa la Chronique de Constantin, laquelle commence en 1203 que Baudouin de Flandres prit Constantinople, & finit en 1261, que Baudouin II en fut chassé par Michel Paleologue. Leo Allatius, ayant recouvré un manuscrit de cet ouvrage, le publia en 1651 avec la traduction Latine, & il a été réimprimé au Louvre *in-fol.* 1651. Acropolite est un témoin oculaire & un Auteur exact.

LOHENSTEIN, (Daniel Gaspard de) Poëte Tragique, Allemand, se distingua de bonne heure dans la carrière Dramatique, & il avoit à peine quinze ans lorsqu'il composa trois Tragédies, *Ibrahim Bassa*, *Agrippine*, & *Epicharis* qui lui firent de la réputation. Après avoir fait ses études il voyagea dans les principales Cours de l'Europe, & revint se fixer à Breslau, Capitale de la Province dans laquelle il étoit né. Il y mourut âgé de 49 ans, en 1683, après avoir exercé avec honneur la première dignité de la Ville. Outre ses Tragédies, qui sont le meilleur de ses ouvrages, il a fait des *Réflexions Poëtiques sur le cinquante-troisième Chapitre d'Isaïe*, fort estimées: une *Traduction de Ferdinand le Catholique*, ouvrage de l'Espagnol Gracien: un Roman en 2 vol. *in-4.* intitulé: *le Généreux Capitaine Arminius*, dont le but est d'inspirer de l'ardeur pour les Arts & les Sciences.

LOIR, (Nicolas) né à Paris en 1624, s'appliqua à la manière du Poussin, & réussit à copier les tableaux de ce Maître si parfaitement, qu'il est difficile de distinguer la copie de l'original.

Ce Peintre avoit un bon goût de dessein, une grande propreté dans l'exécution, & surtout une facilité extrême à inventer. Tout sujet lui étoit égal, & il réussissoit bien aux figures, au paysage, à l'architecture & aux ornemens. On voit à Paris un très-grand nombre d'ouvrages de sa composition, & sur-tout au Palais des Thuilleries. Il mourut en 1679. Son frere *Alexis Loir* s'est distingué dans la Gravure.

LOISEL, (Antoine) né à Beauvais d'une famille fort ancienne, étudia à Paris sous le fameux Ramus, puis à Toulouse & à Bourges sous le célèbre Cujas, dont il devint l'ami. Il parut ensuite avec distinction dans le Barreau de Paris, & fut revêtu de plusieurs charges honorables. Il mérita l'amitié & les éloges de tous les grands hommes de son tems, entr'autres du Président de Thou, du Chancelier l'Hôpital, de Pierre Pithou, de Claude du Pui, &c. & il mourut à Paris en 1617, âgé de 81 ans. Nous avons de ce célèbre Avocat huit discours sous le titre de *la Guyenne de M. Loisel*, parce qu'il les prononça étant Avocat du Roi dans la Chambre de Justice de Guyenne : *le Trésor de l'Histoire Génerale de notre tems*, depuis 1610 jusqu'en 1628, *in*-8. peu considérable : *Mémoires du Pays, Villes, Evêchés, &c. de Beauvoisis*, exacts & curieux : *de la Loi Salique & du droit des François ; de la Ville & Pays d'Agenois*, *in*-8. les *Instituts coutumiers* : des *Opuscules diverses*, très-curieuses, recueillies *in*-8. par le Chanoine Joli, son petit-fils, qui a écrit sa vie, & quelques autres ouvrages, outre les *Distiques de Caton*, qu'il revit & fit imprimer en vers François pour l'usage de ses enfans.

LOMBARD, *V.* PIERRE.

LOMBERT, (Pierre) né à Paris, fut Avocat au Parlement, & ayant eu l'avantage d'être lié avec MM. de Port-Royal, il demeura quelque tems dans cette Maison. Il passa sa vie dans l'étude de la Religion, & ce fut pour en faciliter le progrès, qu'il s'appliqua à traduire en notre langue plusieurs ouvrages des Peres de l'Eglise & de quelques Auteurs Moraux. Ainsi nous avons de lui 1°. La *traduction de tous les ouvrages de saint Cyprien*, 2 vol. *in*-4. 1672, avec des remarques très-recherchées, & une nouvelle vie de ce Pere tirée de ses écrits. Cette traduction est fort estimée par l'élegance, la pureté, l'énergie du stile & la fidèlité. Il traduisit aussi la vie de ce Docteur par le Diacre Ponce, avec les divers actes de son martyre, & le Traité de la réitération du Baptême, dont l'Auteur est incertain. 2°. *La Cité de Dieu*, avec

des remarques & des notes très-sçavantes, 2 vol. *in*-8. 1675. 3°. *La Guide du Chemin du Ciel*, par Bona. 4°. *Les Commentaires de S. Augustin sur le Sermon de Jesus-Christ sur la montagne*, &c. tous ouvrages parfaitement traduits. Ce pieux Auteur est mort vers l'an 1710.

LOMENIE, (Antoine de) Seigneur de la Ville-aux-Clercs, Sécretaire d'Etat, fils de *Martial*, Greffier du Conseil, qui fut tué à l'affreuse journée de la saint Barthélemi. Henri de Navarre, depuis Roi de France, qui avoit toujours estimé la fidélité & le zèle de *Martial*, prit auprès de lui son fils pour le former au Ministère, & après être parvenu à la Couronne, il le fit Sécretaire de son Cabinet. Ce Prince l'employa en diverses négociations, & l'envoya en 1595 Ambassadeur extraordinaire en Angleterre, & en 1606 il le fit Sécretaire d'Etat, charge qu'il exerça avec beaucoup de prudence & de fidèlité. Ce Ministre mourut en 1638, âgé de 78 ans.

LOMENIE, (Henri Auguste de) Comte de Brienne, fils du précédent, eut la survivance de la charge de son pere en 1615, & en 1624 Louis XIII l'envoya Ambassadeur en Angleterre, pour le mariage d'Henriette avec le Prince de Galles. De retour en France il exerça sa charge auprès du Roi, & sous la Reine mere, il eut le Département des affaires Etrangères, & servit très-utilement durant les troubles de Paris. Il mourut en 1666, âgé de 71 ans. On a de lui des Mémoires curieux & instructifs, en 3 vol. *in*-12. sur les évenemens les plus remarquables du règne de Louis XIII & de celui de Louis XIV, depuis 1613 jusqu'en 1681.

LOMENIE, (Henri Louis de) Comte de Brienne, fils d'Henri Auguste, ayant été pourvu de la survivance de la charge de son pere, résolut de voyager pour se mettre plus en état de l'exercer, quand il auroit acquis la connoissance des mœurs & des intérêts des Peuples avec lesquels il auroit à traiter. Il parcourut donc l'Allemagne, la Hollande, le Dannemarck, la Suede, poussa jusque dans la Laponie, & revint par la Finlande en Pologne, d'où il passa en Italie. Il nous a laissé une description Latine de ses voyages, écrite avec élégance & pureté. A son retour le Roi, satisfait de la réputation qu'il s'étoit faite chez les Etrangers, lui permit d'exercer sa Charge, quoiqu'il n'eut encore que 23 ans. Il n'en fit pas long-tems les fonctions; car en 1665, le Roi mécontent de sa conduite lui en fit donner la démission, & il se retira chez les Peres de l'Oratoire, où

il prit les Ordres ſacrés. Il en ſortit quelque tems après; & toujours guidé par ſon inconſtance & ſa légèreté, il repaſſa en Allemagne, où il s'attira des affaires fâcheuſes, qui firent auſſi peu d'honneur à ſon rang, qu'à ſon caractère. Son cœur trop ſuſceptible des feux de l'amour, s'étant enflammé pour la Princeſſe de Mecklebourg, il eut l'audace de lui faire l'aveu de ſa paſſion; & Louis XIV, à qui la Princeſſe en porta ſes plaintes, lui ordonna de revenir à Paris. A peine fut-il de retour, qu'il fut enfermé dans l'Abbaye de S. Germain, quelque tems après exilé à S. Benoît ſur Loire, conduit enſuite à S. Lazare, & enfin envoyé à l'Abbaye de S. Severin de Château-Landon, où il mourut en 1698. Lomenie étoit un très-bel eſprit qui avoit beaucoup d'érudition, mais le ſens peu raſſis. Il eſt fâcheux que les écarts de ſon imagination & le dérèglement de ſa conduite, ayent privé ſa Patrie & les Lettres, des avantages qu'elles pouvoient tirer de ſes talens. Il a laiſſé quelques ouvrages imprimés &beaucoup deMSS. ſoit en proſe, ſoit en vers; dans leſquels, parmi de bonnes choſes, il y en a d'une bizarrerie ſingulière. Du nombre des derniers eſt *le Roman du Janſeniſme;* ouvrage en proſe & en vers digne de Dom Quichotte, où le ſérieux & le comique dominent tour à tour, rempli de digreſſions & d'aventures qui n'ont aucun rapport au ſujet, & qui ſe reſſent de la contrainte où étoit l'Auteur, quand il le fit. Il étoit pour lors enfermé à S. Lazare avec l'Abbé Caſſagne, qui eut part à l'ouvrage. Lomenie y parle de ſes malheurs & de ſes diſgraces, qu'il attribue à ſes ennemis; mais il ne laiſſe pas que de faire bien des aveux, qui dépoſent contre l'irrégularité & le libertinage de ſa conduite. Au reſte, en ſéparant le fabuleux, le Romaneſque, les calomnies que l'Auteur répand contre des hommes, que le moment d'après il accable de louanges, & le burleſque qui règne dans tout l'ouvrage; on y trouve une infinité d'Anecdotes intéreſſantes ſur l'Hiſtoire du tems. Ce manuſcrit eſt à la Bibliothéque du Roi. Il a encore écrit les *Mémoires de ſa Vie*, en 3 *vol. in-fol.* des *Satyres*, des *Odes*, &c. ſes Ouvrages imprimés ſont l'*Itinerarium*, dont nous avons parlé, que quelques-uns attribuent à François Blondel ſon Gouverneur, & d'autres à Benjamin Priolo: un Recueil en 3 *vol.*des meilleures pièces de ſon tems, dédié au Prince de Conti parmi leſquelles il s'en trouve beaucoup de ſa façon; des Poëſies latines, que l'on attribue ſans preuve au P. Coſſart.

LONG, (Jacques le) né à Paris en 1665, fut envoyé de bonne heure à Malthe, pour être admis au nombre des Clercs de l'Ordre de saint Jean de Jérusalem, où il ne demeura que peu de tems; car ennuyé du séjour de l'Isle, il revint à Paris, & entra dans la Congrégation de l'Oratoire. Après avoir professé les Mathématiques à Jully, il employa beaucoup de tems à étudier à *Notre-Dame-des-Vertus*, d'où on le tira pour le mettre à la tête de la Bibliothèque de Saint-Honoré. Cet Emploi convenoit bien au Pere le Long, qui outre la connoissance qu'il avoit de plusieurs Langues-mortes & vivantes, possédoit parfaitement l'Histoire & la Littérature des Livres & de l'Imprimerie. Mais la délicatesse de son tempéramment ne put résister à l'excès de son travail, & il mourut d'épuisement en 1721, âgé de cinquante-six ans, avec la réputation de Sçavant vertueux, qui avoit toujours partagé son tems entre l'étude & la prière. Ses principaux Ouvrages, sont 1°. Une *Bibliothèque sacrée*, en Latin, Livre excellent & exact, dont la deuxième Edition en 2 *vol. in fol.* 1723, est la plus ample & la plus parfaite. 2°. *Discours Historique sur les principales Editions des Polyglotes*, *in* 8°. curieux & instructif. *La Bibliothèque Historique de la France*, &c. Ouvrage d'un travail surprenant, & de la plus grande utilité. Quelques fautes qu'on y trouve, & que l'Auteur se préparoit à corriger dans une nouvelle Edition, ne diminuent point l'excellence de ce Recueil plein de Recherches prodigieuses, & qui a rendu inutile l'Ouvrage d'André du Chesne. Ce laborieux Auteur méditoit, quand il est mort, la collection de l'Histoire de France, dont il espéroit donner 2 *vol. in fol.* par an: projet qui a été exécuté avec succès par le Sçavant Dom Bouquet.

LONGE-PIERRE, (Hilaire-Bernard de Requeleyne, Seigneur de) né à Dijon, passa toute sa vie dans l'étude des Lettres Grecques & Latines, & il les possédoit bien. On a de lui des Traductions en Vers d'*Anacréon*, & de *Moschus*, avec des Remarques fort utiles, qui prouvent que l'Auteur avoit bien étudié les Anciens, & connoissoit les beautés & les finesses de la langue Grecque; mais il n'a pas sçû les faire passer dans ses Traductions, qui sont languissantes & dures, & qui ne représentent que bien imparfaitement l'élégance, la douceur & la délicatesse des originaux. Il a aussi composé plusieurs Tragédies Françoises dans le goût des Grecs, entr'autres Médée & Electre, les seules

qu'il ait données au Théatre. Il a imité ses modèles en ne mêlant pas d'amour à ces sujets sévères & terribles. Mais il les a aussi imités dans la prolixité des lieux communs, & dans le vuide d'action & d'intrigue, sans les égaler dans la beauté de l'élocution, qui fait le grand mérite des Poëtes. On a encore de Longe-Pierre un *Recueil d'Idilles in-12.* Il mourut à Paris en 1721, âgé de soixante-deux ans. Rousseau a fait une Epigramme contre lui.

Longe-Pierre le Translateur.

LONGIN, (Denys) né à Athènes, fut Philosophe & homme de Lettres, & passe, avec raison pour le plus judicieux critique de l'antiquité. Il joignoit à beaucoup d'érudition un discernement fin, un jugement solide & un goût exquis, pour juger des beautés & des défauts d'un Ouvrage. Il écrivit beaucoup de Livres, dont le tems ne nous a conservé que le Traité du Sublime, un des plus beaux morceaux de l'antiquité, & que Tollius a fait de nouveau imprimer à Utrecht en 1694, avec les Notes de plusieurs Sçavans. Notre célèbre Despreaux en a donné une excellente Traduction, qui ressemble plus à un original qu'à une copie. Longin enseigna la langue Grecque à la fameuse Zenobie, Reine des Palmyreniens; & il devint ensuite son Ministre. Cette Princesse ayant écrit une Lettre très-fière à Aurelien pendant le siége de Palmyre, le barbare Empereur soupçonnant Longin de l'avoir dictée, le fit mourir, l'an 272. Ce Rhéteur alla au supplice avec constance, & consola ceux qui témoignoient etre sensibles à son malheur.

LONGOMONTAN, (Chrétien) né d'un Laboureur dans un Village de Jutlandt, eut bien des obstacles à surmonter pour parvenir au dégré de science qu'il acquit dans la suite. Toujours aux prises avec la pauvreté, & contraint de travailler à la terre pendant l'Eté pour avoir la permission d'étudier pendant l'Hyver, exposé aux mauvais traitemens & aux outrages de sa famille, il s'échappa enfin à l'âge de quinze ans, & vint étudier à *Vibourg*, où quoiqu'il fallût encore travailler pour vivre, il s'appliqua avec assiduité aux Belles-Lettres & aux Mathématiques. Etant allé quelque tems après à Copenhague, il interessa à son fort les Professeurs de l'Université, qui le recommandèrent au sçavant *Tyco-Brahé*, demeurant alors dans l'Isle d'Huene. Longomontan fut très-bien reçu de ce fameux Astronome, qui le retint auprès de lui, & l'engagea en-

ſuite à venir le joindre en Allemagne, où il s'étoit retiré. Longomontan y alla & n'y demeura qu'un an, parce que *Tyco* conſentit à s'en priver pour procurer ſon avancement. Il prit un long détour en retournant en Dannemarck, pour conſidérer les endroits d'où Copernic avoit contemplé les Aſtres, & lorſqu'il fut arrivé dans ce Royaume, après avoir gouverné pendant deux ans l'Ecole de Vibourg, il fut pourvû d'une charge de Profeſſeur de Mathématique dans l'Académie de Copenhague, qu'il exerça dignement juſqu'à ſa mort en 1647, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Cet Aſtronome changea quelque choſe dans le ſyſtème de Tyco-Brahé ſon Maître, & il en fit un à ſa fantaiſie, qui n'a pas été fort applaudi. Nous avons de lui pluſieurs Ouvrages, qui font connoître ſa grande capacité. Les principaux, ſont : *Diſputatio Ethica de animæ humanæ morbis*, *in*-4°. *Siſtematis Mathematici in*-8°. *Aſtronomia Danica*, *in fol.* à laquelle Tyco a travaillé. *Problemata duo Geometrica*, *in*-4°. & quelques autres, pour défendre la prétendue démonſtration de la quadrature du cercle qu'il croyoit bonnement avoir trouvé, & où il vint échouer, comme tant d'autres.

LONGUEUIL, (Chriſtophe de) fils naturel d'Antoine Evêque de *Leon*, naquit à Malines, où ſon pere étoit Ambaſſadeur de la Reine Anne de Bretagne, & fut élevé à Paris avec beaucoup de ſoin. Il fit d'excellentes études, & comme il avoit une mémoire prodigieuſe, ſes progrès furent rapides dans les Belles-Lettres, l'Antiquité, les Langues, le Droit, la Médecine & la Théologie. Il acquit auſſi la facilité d'écrire en Latin avec élégance. Après avoir exercé quelque tems la Profeſſion de Juriſconſulte à Paris, avec un éclat qui lui valut une charge de Conſeiller au Parlement, il alla voyager en Italie, en Eſpagne, en Angleterre, en Allemagne; & comme il paſſoit par la Suiſſe peu après la bataille de Marignan, les Habitans, qui déteſtoient les François le bleſsèrent, & lui firent ſubir une rude priſon, d'où il ne ſortit qu'à la recommandation de l'Evêque de Sion. De retour en France, on voulut l'y fixer, mais il retourna en Italie, & mourut à Padoue en 1522, âgé de trente-deux ans. Il y a eu de même nom un ſçavant Médecin, *Gilbert Longueil*, né à Utrecht, mort à Cologne en 1543, âgé de trente-ſix ans, dont on a pluſieurs Ouvrages : *Lexicon Græco-Latinum*, *in*-8°, des *Remarques Latines* ſur pluſieurs Au-

teurs Latins, 4. *vol. in-8°.* Ces Auteurs, sont Ovide, Plaute, Cornelius-Nepos & la Rhétorique à *Herennius ;* une traduction des Opuscules de Plutarque, *in-8°. &c.*

LONGUERUE, (Louis du Four de) né à Charleville, dont son pere étoit Gouverneur, eut pour premiers Maîtres Richelet & d'Ablancourt, & fit sous eux des progrès si surprenans, qu'à l'âge de teize ans il sçavoit le Grec & le Latin, & fut en état d'étudier les Langues Orientales, qu'il apprit avec le même succès, ainsi que presque toutes les Langues vivantes. Il n'avoit que quatorze ans, & ses talens extraordinaires faisoient déja tant de bruit, que Louis XIV, qui passoit par Charleville, voulut voir ce prodige, & fut étonné des réponses & de l'érudition de cet enfant. Lorsque l'Abbé de Longuerue eut acquis la parfaite connoissance de l'Hébreu, il se jetta dans l'étude de l'Ecriture-Sainte & des Peres, & conduit par l'universalité de son génie, il embrassa toutes les Sciences ; Théologie, Philosophie, Histoire, Grammaire, Antiquités, Belles-Lettres, &c. tout fut de son ressort, & rien ne rebutoit la force de son tempérament & l'étendue de ses lumières. On sçait combien il étoit versé dans l'intelligence du Texte sacré, & combien il avoit approfondi l'Histoire ancienne. Un éloge qu'on ne peut lui refuser, c'est d'avoir été très-communicatif, & d'avoir ouvert à tous ceux qui le consultoient, le riche trésor de ses connoissances, à condition cependant qu'on lui passeroit l'air tranchant, le ton décisif, les idées singulières & la critique hardie qu'il n'a que trop souvent portée sur des matières respectables. Ce Sçavant homme mourut à Paris en 1733, âgé de quatre-vingt-un ans. Ses Ouvrages imprimés sont: *Les Annales des Arsacides*, une *Dissertation Latine* sur Tatien, des *Remarques* sur la vie du Cardinal Volsey, la *Description* historique & Geographique de la France, *in fol.* faite, dit-on, de mémoire, & par cela même remplie de fautes, & peu capable de faire honneur à l'Auteur, qui au reste ne l'avoit pas fait pour être imprimée, & qui ne le fut que par le zèle précipité d'un ami. On trouve encore dans cet Ouvrage bien des choses répréhensibles à l'égard du Droit immédiat de nos Rois sur la France-Transjurane ; une *Dissertation* sous le nom du Ministre Alix son ami, dans laquelle il pense peu favorablement de la Transubstantiation. L'Abbé n'a jamais avoué cet Ouvrage ; mais ceux qui l'ont connu particulièrement y reconnoissent la témérité

de ses opinions; beaucoup d'autres ouvrages restés Mss. qui formeroient plusieurs *in-fol.* On a imprimé depuis sa mort un Recueil de ses pensées, de ses discours, &c. sous le titre de *Longueruana.* On y trouve avec quelques Anecdotes curieuses, beaucoup d'idées singulières, des choses hardies, jusqu'à l'impiété, d'autres hasardées, des décisions bisarres, des jugemens faux, & du tout on peut conclure que l'Auteur avoit peu de religion, trop bonne opinion de lui-même, & ne rendoit pas assez de justice aux autres.

LONGUEVAL, (Jacques) né auprès de Peronne, entra chez les Jésuites, où il professa les Humanités & la Théologie, & se retira ensuite dans la Maison Professe de Paris, où il s'occupa à écrire. Il se fit d'abord connoître par quelques Ecrits sur les matières qui divisoient l'Eglise de France. Les plus considérables, sont un *Traité du Schisme*, *in*-12. & une *Dissertation* sur les Miracles, *in*-4°. Ces Ouvrages écrits avec esprit & beaucoup de feu, se ressentent des préventions de l'Auteur; mais l'Ouvrage qui lui a fait un nom, est l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, dont il a donné 8 *vol. in* 4°. enrichis de Notes, & les quatre premiers, de Dissertations sçavantes sur la Religion des anciens Gaulois, sur l'ancienne Geographie de la Gaule, sur la Religion des François, sur les épreuves qu'on nommoit jugement de Dieu, & sur l'année de la mort de saint Martin. Cette Histoire assez bien écrite, a essuyé des critiques sur plusieurs points, & elle a été continuée par les Peres Fontenay, Brumoi & Berthier. Longueval mourut subitement en 1735, âgé de cinquante-cinq ans.

LONGUS, Auteur Grec, de qui nous avons un Roman intitulé les *Pastorales*, qui contient les Amours de Daphnis & de Chloé, dont il y a eu plusieurs Editions: la meilleure Grecque & Latine, est celle de Franeker, avec de sçavantes Notes, 1660, & elle est peu commune. Amyot a cru qu'il n'étoit pas indigne de son caractère de traduire ce Roman. Sa traduction a été aussi imprimée *in*-12. plusieurs fois, & l'on préfére celle de 1731, avec six figures, quand on ne peut avoir celle de 1718, *in*-12. avec trente figures, dessinées par le Régent, & gravées par Benoît Audran; mais cette Edition est aussi rare qu'elle est magnifique. On n'en tira que deux cents cinquante exemplaires, dont ce Prince fit des présens. Marcassus a aussi traduit cette Pastorale, & sa traduction bien inférieure à celle d'Amyot pour le style, est plus dan-

gereuse que celle du Prélat ; qui avoit eu la précautiou de retrancher certains endroits que Marcassus a rétabli. Huet, qui dans sa jeunesse avoit entrepris de traduire cet Ouvrage en Latin avant que de le connoître, fut obligé de cesser son travail, & la raison qu'il en apporte en auroit dû être une pour les autres Traducteurs : *Opus alioqui tam obscænum est , ut qui sine rubore Legat eum , cynicum esse necesse sit.*

LONICERUS (Jean) né dans le Comté de Mansfeld, se livra de bonne heure à l'étude des Lettres & des Langues sçavantes dans lesquelles il se rendit fort habile. Il enseigna en plusieurs Villes d'Allemagne, & sur-tout à Marpurg, où il mourut en 1569, âgé de soixante-dix ans. Il a laissé plusieurs Ouvrages. Son fils *Adam Lonicer*, Médecin à Francfort, où il mourut en 1586, âgé de cinquante-huit ans, est Auteur du *Botanicon*, de l'*Historia plantarum*. Il y a encore *Philippe Lonicerus*, qui a fait une Chronique des Livres *in fol.* exacte & très-recherchée des Sçavans.

LOPEZ DE VEGA, *V.* VEGA.

LOPEZ, *voyez* FERDINAND.

LOREDANO, (Jean-François) habile Vénitien du dix-septième siècle, que ses talens & sa naissance élevèrent aux premières Charges de la République, qu'il servit utilement. Il ne se fit pas moins d'honneur par sa science & son amour pour les Lettres, qu'il cultiva dès sa plus tendre jeunesse. Il avoit fait de sa maison le rendez-vous des gens de Lettres, & ce fut lui qui jetta les fondemens de l'Académie de *gl'Incogniti*. On a de lui plusieurs Ouvrages en Italien, comme les *Bizarreries académiques*, la mort de *Valstein*, des *Lettres*, &c.

LORENS (Jacques) né à Château-Neuf dans le Thimerais, fut Président au Baillage de cette Ville, & exerça cette charge avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1658, à l'âge d'environ soixante-quinze ans. Ce Magistrat étoit versé dans la Jurisprudence, & de plus connoissoit bien les Auteurs Grecs, Latins, & la Littérature Françoise. Outre un Commentaire *in-4°.* sur la Coutume de Château-Neuf; nous avons de lui des Satyres, dont l'Edition la plus complette qui en renferme vingt-six, est de 1646, *in 4°.* La première est contre les faux Dévots. La seconde, contre le Mariage. La troisième, contre la Noblesse, qui dégénère de la vertu de ses Ancêtres. La quatrième, contre la vanité des Poëtes. La cinquième, contre les Détracteurs de la Peinture, & les autres

autres, contre différens vices ou ridicules. En général, la Poësie de ces Pièces est fort plate & languissante, mais on y trouve de solides réflexions, & un portrait assez naturel des vices du siècle où vivoit l'Auteur. Il avoit épousé une assez méchante femme, dont il se plaint beaucoup dans ses Satyres, & à qui il fit cette Epitaphe quand elle fut morte.

Ci gît ma femme, ô qu'elle est bien,
Pour son repos & pour le mien.

LORET, (Jean) né à Carentan en Norm., se fit connoître dans le 17e. siècle par la gazette burlesque en vers libres, qu'il publioit toutes les semaines, & qu'il adressoit à Madame de Longueville, depuis Duchesse de Nemours. On en a recueilli 3 vol. in-fol. à la tête desquels on voit un beau portrait de l'Auteur gravé par Nanteuil. Cette Collection est intitulée : *la muse Historique, ou recueil de Lettres en vers burlesques, écrites à Madame de Longueville* : Loret qui n'avoit ni bien ni emploi, subsistoit par les bienfaits & les gratifications qu'il recevoit de plusieurs personnes de la Cour. Il recevoit surtout une pension de 200 écus du célèbre Fouquet, & lorsque ce Ministre fut arrêté, Loret par reconnoissance parla de lui très-avantageusement dans sa gazette. En conséquence la pension fut supprimée, & le prisonnier qui l'apprit à la bastille, fit donner 1500 liv. à Loret pour le dédommager. Celui-ci dans la gazette suivante, ne manqua pas de publier le fait, & de remercier son bienfaiteur inconnu. Il mourut en 1665 âgé d'environ soixante-cinq ans, & sa gazette qui n'est qu'une prose rimée, fut continuée par Robinet & quelques autres. On a encore de lui un recueil de Poësies burlesques, & quelques pièces de vers.

LORME, (Philibert) Architecte fameux du seizième siècle, naquit à Lyon, fut Aumonier ordinaire d'Henri II. & de Charles IX, & chargé de conduire les bâtimens du Louvre, des Thuilleries, d'Anet, de S. Maur des fossés. Il mourut en 1577, après avoir publié divers Ouvrages d'Architecture. Ronsard avec qui il eut un démêlé, fit contre lui une Satyre intitulée, la *truelle crossée*, par allusion à plusieurs Abbayes que le Roi avoit données à de Lorme. Il ne faut pas confondre ce dernier, avec *Jean de Lorme* Médecin fameux du dix-septième siècle, qui après avoir exercé long-tems à la suite de la Cour, se retira à Moulins sa patrie où il mourut, on ne sçait en quelle année. Charles son fils se distingua aussi dans la profession

de son pere, & après avoir été Médecin de Gaston de France, il fut Médecin des eaux de Bourbon, & mourut à Moulins en 1678.

LORRAIN, (le) Peintre. *Voyez* GELÉE.

LORRAIN, (Robert le) Sculpteur fameux né à Paris montra dès son enfance des talens extraordinaires, & fit de tels progrès dans la Sculpture, que Girardon le chargea avec un autre de ses Elèves de l'exécution du tombeau du Cardinal de Richelieu & du sien à S. Landri. Lorrain ayant fait quelque séjour à Rome pour s'y perfectionner, acheva en passant par Marseille quelques morceaux de Puget, & de retour à Paris, il fut reçu à l'Académie de Sculpture en 1701 & en 1717 il fut élu Professeur. Ce Sculpteur mourut en 1743 à soixante-dix-sept ans dans de grands sentimens de piété. Il a fait plusieurs morceaux d'un grand goût: sa *Galathée* qui est son chef-d'œuvre, un *Bacchus* pour Versailles, un *Faune* pour Marli, & un *Andromede* en bronze de la plus grande maniere. Il a surtout embelli le Palais de Saverne de plusieurs Ouvrages qui prouvent toute la finesse, la précision & la vérité de son ciseau.

LORRAINE. *Voyez* GUISE.

LORRIS, (Guillaume de) Poëte & Jurisconsulte François, qui vivoit du tems de S. Louis, & qui commença le fameux Roman de la *Rose*, dont il fit environ 4000 vers, & que Clopinel continua quarante ans après la mort de Lorris. La meilleure édition de cet Ouvrage est celle d'Amsterdam 1734, 3 vol. dans laquelle on trouve, outre le Codicile & le Testament de Jean de Meung, la Remontrance de Dame Nature, qui est un traité de Chymie extrêmement rare, & un Glossaire pour l'explication des vieux mots. L'Abbé Lenglet qui a donné cette édition, dit que le Roman de la Rose a des beautés à qui les sçait bien connoître; qu'il y a une ingénuité qui fait plaisir, qu'il ne manque pas de traits spirituels, & de quelques endroits satyriques qui plaisent toujours; mais il se garde bien de dire qu'il est plein d'impiétés, d'obscénités & de satyres grossières. *Voyez* CLOPINEL.

LOTH, fils d'Aran, petit-fils de Tharé, suivit son oncle Abraham lorsqu'il sortit de la ville d'Ur, & se retira avec lui dans la terre de Chanaan. Loth s'établit dans le pays d'autour du Jourdain, & demeura à Sodome. Quelque tems après, Codorlahomor, Roi des Elamites quitta Sodome, & enleva Loth, sa famille & ses troupeaux. Abraham en ayant été informé poursuivit Con-

dorlahomor, le défit & ramena Loth avec ce qui lui avoit été enlevé. Celui-ci continua de demeurer à Sodome jusqu'à ce que les crimes de cette ville infâme étant montés à leur comble, Dieu résolut de la détruire avec les quatre villes voisines. Trois Anges vinrent loger chez Loth, sous la forme de jeunes gens. Les Sodomites voulurent forcer Loth à les leur abandonner; mais ayant été frappés d'aveuglement, ils prirent Loth par la main, & le firent sortir de la ville avec sa femme & ses deux filles. Il se retira d'abord à Segor, jusqu'à ce qu'ayant vû la punition éclatante exercée contre Sodome, il se retira dans une caverne avec ses 2 filles, après avoir perdu sa femme, qui ayant regardé derrière elle contre la défense expresse de Dieu, avoit été changée en statue de sel. Les filles de Loth s'imaginant que la race des hommes étoit perdue, ennyvrèrent leur pere, & dans cet état, elles conçurent de lui chacune un fils, Moab, d'où sortirent les Moabites, & Ammon qui fut pere des Ammonites. On ne sçait ni le tems de la mort, ni le lieu de la sépulture de Loth.

LOTHAIRE, premier fils de Louis le Débonnaire, fut associé à l'Empire par son pere dans la fameuse assemblée, tenue à Aix-la-Chapelle en 817, & désigné pour être après sa mort l'héritier de tous ces Royaumes. Mais ce fils ingrat, entraîné par la faction & les intrigues des Grands, à qui le crédit excessif de Judith, seconde femme de Louis déplaisoit, arma contre son pere, se saisit de lui, & l'enferma dans le Monastère de Soissons. Quelque tems après, il le contraignit, aidé de ses freres, à se dépouiller de ses Etats, & des Evêques factieux consommèrent l'attentat, en déclarant ce Prince incapable de régner. Mais le trop foible Empereur recouvra bien-tôt sa dignité, & contraignit son fils à s'humilier devant lui. Après sa mort, Lothaire qui crut que comme l'aîné, il devoit être le Souverain de ses freres, les attaqua, & perdit contr'eux la fameuse bataille de Fontenay près d'Auxerre en 841, une des plus sanglante dont l'Histoire fasse mention. Le vaincu fut obligé de s'accommoder avec ceux à qui il croyoit dicter des loix, & il eut pour son partage l'Italie, & tout ce qui est compris entre le Rhin & la Meuse, la Saone & l'Escaut, c'est ce qu'on appella le *Royaume de Lothaire*, & par succession de tems la *Lorraine*. Il eut encore la Provence & la Bourgogne. Ce Prince se convertit dans la suite sérieuse-

ment, & ayant remis l'Empire à son fils Louis, & assigné des partages à Charles & Lothaire ses autres enfans; il se retira dans l'Abb. de Prum, où il prit l'habit, & mourut bien-tôt après, après avoir donné de grands exemples de piété, & expié par beaucoup de larmes le sang que son ambition lui avoit fait répandre. Sa mort arriva en 855 à l'âge de soixante ans. Son fils Lothaire à qui il avoit donné le Royaume de Lorraine, s'attira de fâcheuses affaires pour avoir répudié Thielberge sa premiere femme, & épousé Valdrade. Etant passé en Italie pour secourir Louis son frere contre les Sarrasins, il tâcha d'obtenir d'Adrien II. la dissolution de ce mariage; mais le Pape loin d'y consentir, l'obligea lui & les Seigneurs de sa suite, de jurer qu'il avoit quitté Valdrade. Ils firent tous le serment en recevant la Communion, & ils périrent tous misérablement. Lothaire alla jusqu'à Plaisance, où une fièvre ardente l'emporta en 569.

LOTHAIRE, Roi de France, fils de Louis d'*Outremer*, & d'une sœur de l'Empereur Othon I. succéda à son pere en 954, & aidé de *Hugues le Grand*, il fit la guerre avec succès contre son cousin Othon II, qu'il battit à Aix-la-Chapelle, & dans une autre occasion au passage de la riviere d'Aine. Malgré ces avantages, Lothaire lui accorda la paix, & lui remit la Lorraine l'an 980 pour la tenir en fief de la Couronne de France. Ce Prince mourut peu après à Rennes, du poison que sa femme Emme lui donna en 986 âgé de quarante-cinq ans; il étoit brave, actif, vigilant, avoit de grandes vûes, & songeoit quand il mourut à réunir à la Monarchie tout ce qui en avoit été aliéné. On lui reproche peu d'exactitude à tenir sa parole, & trop de foiblesse à exécuter ce qu'il entreprenoit avec sagesse.

LOUAIL, (Jean) né à Mayenne, demeura pendant quelque tems avec le saint Prêtre le Tourneux, & fut ensuite mis auprès de l'Abbé de Louvois, pour le conduire & l'animer dans ses études. Il mourut en 1724, après avoir toujours vécu avec beaucoup de piété. On a de lui le premier vol. de l'Histoire des *Réflexions morales*, in-4. continuée par Cadry, des *Réflexions critiques* sur le Livre du témoignage de la vérité par le P. de la Borde: L'*Histoire abrégée du Jansénisme*, in-12 avec Mad. de Joncoux, aussi-bien que la traduction des notes de Vendrock. On lui attribue encore quelques Mémoires sur l'affaire des Missionnaires Chinois avec les Jésuites.

LOUBERE, (Simon de la) né à Toulouse d'une famille noble, fit ses études avec soin, & s'appliqua de bonne heure au droit public & aux intérêts des Princes, & fit usage de cette science dans l'emploi de Sécretaire d'Ambassade qu'il exerça auprès de l'Ambassadeur de France en Suisse. Louis XIV. informé des talens de la Loubere, l'envoya à Siam, où il ne resta que trois mois, & de retour il fut chargé d'une négociation secrette en Espagne & en Portugal. La commission ne réussit pas; car ayant été découvert, il fut arrêté à Madrid, & ne fut relâché que parce qu'on usoit de représailles en France sur les Espagnols. La Loubere revenu en France, s'attacha au Ministre Pontchartrain, qui le fit nommer à l'Académie Françoise en 1693, ce qui fit dire à la Fontaine:

C'est un impôt que Pontchartrain veut mettre sur l'Académie.

L'année suivante il fut reçu à l'Académie des Inscriptions & quelque tems après s'étant retiré à Toulouse, il y rétablit les *Jeux Floraux*, & mourut en 1729 âgé de quatre-vingt-sept ans. Outre le Grec & le Latin, la Loubere sçavoit plusieurs Langues vivantes, & de plus les Mathématiques dont il a laissé un *Traité* qui a pour titre: *De la résolution des équations*, &c. in-4. Nous avons aussi de lui une *Relation* de son voyage de Siam en deux vol. *in*-12. qui contient des choses très-curieuses sur l'Histoire & la nature du pays, sur l'origine, la langue, les usages, les mœurs &c. des Habitans; un gros *recueil de Sonnets*, d'*Odes*, d'*Elegies*, & d'autres bagatelles poëtiques.

LOUET, (George) Jurisconsulte fameux, né dans l'Anjou d'une famille distinguée, entra dans l'Etat Ecclésiastique, & fut Doyen de l'Eglise Cathédrale d'Angers. Son mérite singulier le fit nommer Agent du Clergé, & il s'acquitta de cette fonction avec une intégrité & une prudence qui l'annoncèrent comme un bon Magistrat, lorsqu'il fut pourvû d'une Charge de Conseiller au Parlement de Paris. Il a laissé un *Recueil de plusieurs notables Arrêts*, dont on a fait plusieurs éditions. Celle de Julien Brodeau en deux vol. *in-fol.* est la plus ample.

Et feuilletant Louet allongé par Brodeau.

Louet a encore donné un *Commentaire* sur l'Ouvrage de du Moulin des règles de la Chancellerie, & il mourut en 1608, avant que d'avoir pris possession de l'Evêché de Treguier, auquel il avoit été nommé.

LOUIS I. du nom, Roi de France & Empereur d'Occident, surnommé le *Débonnaire*, fils de Charlemagne & de sa seconde femme *Hildegarde*, naquit dans l'Agénois, & fut déclaré successeur de son pere dans l'assemblée des Etats tenue à Aix-la-Chapelle. Après la mort de Charlemagne, Louis quitta l'Aquitaine, & se rendit à Aix-la-Chapelle, où il fut de nouveau proclamé Roi & Empereur, du consentement de tous les Peuples. Il s'acquit d'abord une grande réputation de piété, sur l'exactitude avec laquelle il exécuta le Testament de son pere; mais il se fit beaucoup d'ennemis, en voulant réformer plusieurs abus que Charles trop occupé à la guerre, n'avoit pu corriger. Il rendit même son autorité méprisable par la foiblesse de sa conduite & la timidité de son caractère. Il passoit les jours entiers à lire l'Ecriture-Sainte, & à chanter des pseaumes, occupation bien digne d'un grand Prince, quand elle ne distrait point des soins dûs à sa Couronne; mais déplacée quand elle les lui fait négliger. Ce bon Prince par l'envie très-louable de réformer le Clergé, & de donner plus de tems à la priere, peut-être même par l'amour du repos, partagea son autorité dont il avoit d'abord paru jaloux, entre ses trois fils Lothaire, Pepin & Louis, qui avoient commandé jusqu'alors, mais sans autorité, & sous la simple qualité d'Envoyés du Prince *missi Dominici*. Dans une assemblée tenue à Aix-la-Chapelle en 817, le Monarque associa Lothaire à l'Empire, fit proclamer Pepin Roi d'Aquitaine, & Louis Roi de Baviere; mais ce partage imprudent mit le trouble dans la Famille Royale, & fut la source de mille crimes. D'abord Bernard Roi d'Italie, neveu de l'Empereur, nommé par les Mécontens, qui étoient en grand nombre, & séduit par quelques Evêques que l'idée seule de Réforme allarmoit, s'avança avec une grande armée pour se venger de l'injustice qu'il prétendoit lui être faite par ce partage. Louis averti du complot se mit en marche, & sa présence dissipa les Rébelles. Le malheureux Bernard abandonné de ses troupes, vint se mettre à la merci de l'Empereur, qui lui fit cruellement arracher les yeux & ce jeune Prince en mourut de douleur. Louis soumit depuis les Bretons, les Abodrites, les Gascons & le Duc de la Pannonie inférieure, & ayant perdu sa femme Hermangarde, il épousa Judith Bavaroise, en qui étoient réunies la noblesse, la beauté, les graces & l'esprit. Ce mariage qui fut pour lui une source de chagrins, fut bien-tôt suivi d'une démarche impru-

dente qui prouve bien la pusillanimité de ce Prince. Sa conscience timorée lui reprochant nuit & jour le traitement cruel fait à son neveu qui en étoit mort, & à ses freres qu'il avoit forcés de se faire Moines, au lieu de s'en humilier devant Dieu, ce bon Prince oubliant qu'il étoit Roi, conjura les Evêques de l'admettre à la pénitence puplique, en présence de toute la nation qu'il avoit assemblée dans son Palais d'Attigni. Pareille démarche avoit fait perdre la Couronne à Vamba Roi d'Espagne : heureusement qu'elle ne fut pas fatale au Monarque François, à qui elle regagna au contraire le cœur de ses sujets. Mais son peu de fermeté lui rendit inutile cet avantage, & le Royaume étoit désolé au-dehors par les Bulgares, les Normands, les Sarrasins & d'autres ennemis, & au-dedans par des troubles domestiques. Louis pour faire un patrimoine à Charles fils de Judith, avoit démembré l'état de ses autres fils, qui en témoignèrent leur ressentiment, & armèrent contre leur pere. Le Roi d'Aquitaine leva le premier l'étendart de la Rébellion, s'empara de l'Impératrice, qu'il confina dans un Monastère, & Lothaire arrivant en même tems d'Italie, se saisit du foible Monarque, & le mit sous bonne garde à S. Medard de Soissons, où il tâcha de lui persuader de se faire Moine ; mais peu de tems après la fortune ayant changé, Lothaire se vit obligé de recourir lui-même à la clémence de son pere, qui n'ayant pas la force de faire violence à sa débonnaireté, se laissa désarmer par la soumission de ce fils rébelle. Le calme qui paroissoit rétabli ne dura pas long-tems. La foiblesse de Louis, le mauvais naturel de ses enfans, & la vengeance de Judith, qui étoit sortie de son Monastère, replongèrent bien-tôt l'Empire dans la confusion. Pepin se déclara le premier, & ayant été dépouillé, les deux autres volèrent à son secours, & rencontrèrent Louis à Rotsed, entre Basle & Strasbourg, dans une plaine appellée depuis le *Champ du Mensonge*. C'est-là que l'Empereur lâchement abandonné par ses troupes, que les Rébelles avoient débauchées, s'alla mettre entres les mains de ses perfides enfans avec sa femme & Charles son fils. Aussi-tôt on déclara le trône vacant, par la mauvaise conduite de Louis, & Lothaire fut reconnu unanimement Empereur par l'attentat le plus insigne, auquel le Pape Gregoire IV. n'eut pas honte de se prêter. Ensuite dans une Diète que l'Usurpateur indiqua au Château de Compiegne, l'iniquité fut con-

sommée. On ne se rappelle qu'avec horreur les excès auxquels se porta cette Assemblée criminelle, où la Religion fut jouée, la Majesté des Rois oubliée, & toutes les Loix de la Nature ouvertement violées. Le bon Prince fut contraint de se dépouiller lui-même des Ornemens Impériaux, & des Evêques factieux, après l'avoir obligé de s'accuser de prétendus crimes; lui qui n'étoit peut-être coupable que de n'avoir pas sçu corriger un Clergé indocile & séditieux, fut revêtu de l'habit de Pénitent, chassé de l'Eglise, & enfermé dans un Monastère pour y vivre en pénitence le reste de ses jours; & ce qui paroît incroyable, c'est que dans cet horrible Conciliabule, pas un ne reclama contre ce forfait odieux, & que tous souscrivirent lâchement l'Acte de la déposition de leur légitime Roi. Cependant cet affreux attentat ayant indigné Louis & Pepin, ils prirent les armes pour venger leur pere, & poursuivirent vivement le coupable Lothaire, dont la retraite rendit la liberté à Louis. Ce Prince qui auroit dû reprendre aussi-tôt les marques de l'Empire, voulut se soumettre à une reconciliation publique, & cette cérémonie se fit à S. Denis par la plûpart des Evêques, qui avoient concouru au crime de Compiegne. L'Empereur pour qui l'occasion de pardonner étoit un jour de triomphe, fit grace à tous les séditieux, se réconcilia encore plusieurs fois avec ses fils, pour qui un pardon étoit toujours le signal d'une nouvelle révolte, & mourut enfin de chagrin & de fatigue dans une Isle du Rhin près de Mayence en 840, à l'âge de 62 ans. Ce Prince étoit pieux, bienfaisant, brave, sçavant pour le tems, & très-versé dans la connoissance des Loix; mais son naturel timide, facile & crédule, lui firent commettre bien des fautes & des injustices, & causèrent tous les maux de son règne. Sur ce propos, dit Pasquier, *il me souvient que le Roi Henri III. disoit en ses communs devis, qu'on ne pouvoit lui faire un plus grand dépit que de le nommer Débonnaire, parce que cette parole implique sous soi je ne sçai quoi de sot.*

LOUIS II, dit *le Begue*, succéda à son pere Charles *le Chauve*, en 877 & fut couronné à Compiegne, par Hincmar, Archevêque de Reims: l'année suivante Jean VIII. s'étant refugié en France, pour se soustraire à la violence du Comte de Spolette, vint à Troyes trouver le Roi qu'il couronna dans une Assemblée d'Evêques François, qui s'y étoient rendus. Quelques Auteurs se sont imaginés qu'il reçut en cette occasion l'Onction & la Cou-

ronne Impériale, mais c'est une erreur. Jamais ce Prince n'eut ni le nom ni la dignité d'Empereur. Il se disposoit à marcher contre Bernard, Marquis de Languedoc, qui s'étoit révolté lorsqu'il tomba malade à Troyes, d'où il se fit transporter à Compiegne. C'est là qu'il mourut, non sans quelque soupçon de poison, dans la deuxième année de son règne, & la trente-cinquième de son âge. Il fut enterré dans l'Abbaye de S. Corneille. L'Histoire lui donne le titre de *Fainéant*, non qu'il manquât de courage, mais parce que la foiblesse de sa santé ne lui permit pas de rien entreprendre de mémorable. Louis III. fils du précédent & d'Ansgarde, que Louis *le Begue* avoit été forcé de répudier, partagea le Royaume de son pere avec Carloman son frere, & réserva pour lui la France & la Neustrie, laissant à Carloman la Bourgogne & l'Aquitaine. Boson s'étant aussi fait déclarer Roi à Vienne, les deux Princes vinrent l'y assiéger, & pendant qu'ils pressoient vivement la place, on apprit que les Normands faisoient des courses en France. Alors Louis quitta le siége; marcha à ces Barbares, & leur livra un grand combat près d'Amiens en 880, où il remporta une victoire complette. Il ne survécut pas long-tems à ce succès, car étant tombé malade à Tours, on le transporta à S. Denis, où il mourut âgé de 22 ans, en 882. Quelques Historiens donnent une cause honteuse à sa mort, & d'autres le représentent comme un Prince vertueux & vaillant.

LOUIS IV, dit d'*Outre-Mer*, ainsi nommé parce qu'il fut rappellé d'Anglet. pour monter sur le trône de France, étoit fils de Charles *le Simple*, & d'Ogine, fille d'Edouard I. Roi d'Angleterre. Hugues le Grand, qui avoit été le principal instrument de son élevation, fut élevé au rang de premier Ministre, & le jeune Roi le combla de bienfaits. Mais se lassant bientôt d'être sous la tutelle d'un sujet ambitieux, qui vouloit toujours le tenir à Paris, où il étoit le maitre, il s'échappa, & ayant fait une trève avec Hugues qui l'avoit poursuivi, il se jetta dans la Lorraine, d'où il fut repoussé par Othon, fils de Henri Roi de Germanie; il revint promptement s'opposer aux progrès d'Hugues, qui avoit recommencé ses hostilités, soutenu par Othon, à qui lui & d'autres Seigneurs François avoient fait hommage, comme à leur légitime Souverain. Louis se comporta en Roi dans des circonstances si fâcheuses, & mit tout en œuvre pour ramener ses sujets rébelles; mais la fortune ne secondant pas ses efforts, il

fut battu près de Laon ; & cette défaite entraînoit la perte de tout le Royaume, si Othon n'eût eu la générosité de se déclarer contre les Rébelles qui rentrèrent dans leur devoir. Louis tenta alors de s'emparer de la Normandie, & y entra avec une armée puissante ; mais il fut battu, fait prisonnier, & conduit à Rouen. Il n'en sortit que par un Traité de Paix que Hugues ménagea, dans lequel ce Seigneur ne s'oublia pas lui-même, & se fit donner la Ville de Laon. Cette cession forcée occasionna ensuite une guerre entre le Souverain & les sujets, laquelle fut enfin terminée après beaucoup de combats par l'entremise d'Othon. Louis ne jouit pas longtems de la Paix, car poursuivant un loup à toute bride, il tomba de cheval & mourut peu de jours après en 954, à 38 ans. Ce Prince avoit de grandes qualités. On ne lui reproche que trop de facilité à se laisser tromper ; ce qui est le défaut d'une ame droite.

LOUIS V, dit *le Fainéant*, fils de Lothaire & d'*Emme*, succéda à son pere au Royaume de France, & n'y porta ni ses grandes qualités ni l'estime du peuple ; aussi n'auroit-il point pensé à l'y faire monter, si Hugues Capet son cousin-Germain ne l'eut pris sous sa protection. Sa mere *Emme* qui fut soupçonnée de s'être défait de Lothaire pour règner sous le nom de son fils, fut déclarée Régente du Royaume ; mais elle ne tint pas long-tems les rênes du Gouvernement : car ayant été accusée d'un mauvais commerce avec Adalberon, Evêque de Laon, elle fut chassée honteusement. Sa mere femme d'Othon *le Grand*, se préparoit à la venger, lorsque la mort du jeune Monarque arrivée en 987, mit fin à toutes les querelles. Il fut, à ce qu'on croit, empoisonné par sa mere ou par sa femme Blanche qui ne l'aimoit point. On lui a donné le surnom de *Fainéant*, non à raison de son caractère, qui étoit turbulent & inquiet, mais parce que pendant le peu de tems qu'il a règné il n'a rien fait de mémorable ; *Juvenis qui nihil fecit*. Ce Prince fut le dernier de la Maison de Charlemagne, qui ait règné sur la France, & en lui finit l'illustre Race de Carlovingiens, qui avoit règné sur la France environ 236 ans. Tous les suffrages se réunirent en faveur de Hugues Capet, Chef de cette Auguste Famille, qui occupe le trône depuis près de 800 ans.

LOUIS *le Gros* succéda à son pere Philippe, & ayant été couronné à Orleans en 1108, il s'occupa du soin de réprimer la tyrannie de ses Vassaux, qui usurpoient in-

différemment les biens de l'Eglise & de la Couronne. Ces Seigneurs, appuyés du Roi d'Angleterre, se soulevèrent souvent; mais Louis les réduisit en différens tems, & ayant fait offrir un combat particulier au Roi d'Angleterre qui le refusa, il lui déclara la guerre. L'occasion de cette guerre entre ces deux Princes, vint de ce que Louis, par un défaut de politique, avoit aidé Henri Roi d'Angleterre à s'emparer de la Normandie sur Robert son frere aîné, à qui cette Province appartenoit, & que Louis, pour réparer le tort que cette fausse démarche causoit à la France, entreprit de rétablir dans le Duché de Normandie le fils de Robert. Ce fut la source des guerres entre la France & l'Angleterre, qui désolèrent le premier Royaume, & ne finirent que sous le règne de Charles VII, sous lequel il y eut des combats continuels entre ces deux peuples, dans lesquels les Vassaux prenoient parti pour ou contre, suivant leurs intérêts. Le Roi de France, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, fut défait au combat de Brenneville en 1119, & fit la paix l'année suivante avec Henri, qui renouvella son hommage pour la Normandie. Mais bientôt après la famille Royale d'Angleterre & la fleur de la Noblesse ayant péri à la vûe du Port de Harfleur, cet événement réveilla les espérances de Guillaume Cliton fils de Robert, qui recommença la guerre, aidé secrettement par Louis. Henri de son côté s'appuya de la bienveillance de l'Empereur, qui entra en Champagne. Mais Louis étant allé au-devant de lui avec une nombreuse armée, l'obligea à retourner sur ses pas. Ce Prince après avoir heureusement terminé d'autres affaires, mourut en 1137, âgé de cinquante-huit ans. C'est le premier de nos Rois qui ait été prendre l'Oriflamme à Saint-Denis. Il a fondé l'Abbaye de saint Victor. C'étoit un Prince d'un caractère doux & recommandable par toutes les qualités qui font un bon Roi. Il avoit même celles du Guerrier; Mais il étoit mauvais politique, & il se laissoit toujours tromper par Henri I. Roi d'Angleterre.

LOUIS VII, *dit le Jeune*, fils du précédent, régna quelque tems avec son pere, & lui succéda en 1137. Il étoit dès-lors marié avec Eleonor, fille & héritière de Guillaume Duc d'Aquitaine, Princesse d'une beauté accomplie, qui apporta deux riches Provinces en dot à son mari, la Guyenne & le Poitou. Peu de tems après que Louis fut monté sur le Trône, il eut un démélé avec Innocent II. qui eut des sui-

tes fâcheuses. Ce Pape ayant nommé au siège de Bourges sans avoir égard à celui que le Clergé avoit élu, Louis voulut, comme l'équité & son droit l'exigeoient, soutenir ce dernier, & fut excommunié très-mal-à-propos par le Pape. Mais comme il crut que Thibaut Comte de Champagne, avoit excité le Pape contre lui, il entra dans son Pays & le ravagea cruellement, mit à feu & à sang la ville de Vitry en Pertois, connue depuis sous le titre de Vitri *le-Brûlé*, & n'épargna pas même les Eglises. Il en fit brûler une, dans laquelle 1300 hommes s'étoient réfugiés. Quand il fut revenu de sa fureur, il eut un déplaisir sensible de cette horrible barbarie; & pour expier son péché, il résolut de se croiser, & d'aller au secours du Royaume de Jérusalem. Ainsi quelques efforts que pût faire l'habile Suger, qu'il laissa Régent du Royaume, pour l'arrêter, il partit avec 80000 hommes, pour aller arrêter les progrès de Noradin, qui menaçoit de chasser les Chrétiens de la Palestine. L'expédition ne fut pas heureuse, & la perfidie des Grecs ayant fait périr cette armée nombreuse, le Roi s'embarqua, fut pris par l'armée navale des Grecs, & ensuite délivré par le Général de Roger Roi de Sicile. A son retour en France, il commit une faute de politique, qui fut bien funeste à son Royaume. Ce Prince ne pouvant plus soutenir le poids de la jalousie & du deshonneur qu'il prétendoit que la vie déréglée de son épouse, sa soit réjaillir sur lui, poursuivit chaudement la séparation d'avec elle, sous le prétexte de parenté, & l'obtint par la Sentence des Prélats du Royaume, qu'il avoit assemblés à Beaugenci en 1152. En conséquence de cette séparation Eleonore qui en fut ravie, porta la Guyenne & le Poitou à Henri II. Duc de Normand. depuis Roi d'Angl. qui moins délicat que le Roi de France, courut à Bordeaux épouser une Princesse, dont les déréglemens avoient été connus jusques dans l'Orient, où elle avoit accompagné son premier mari. Il y eut pendant le règne de Louis beaucoup de guerres entre la France & l'Angleterre, sans qu'aucun des deux peuples ait pû se flatter d'avoir triomphé. Louis offrit un asyle en France à Thomas de Cantorberi, que le Roi d'Angleterre persécutoit, & il fit ensuite la paix de ce saint homme avec ce Prince. Il reçut aussi avec honneur les Papes Eugene II. & Alexandre III. que la faction de l'Empereur avoit chassés de Rome, & il mourut en 1180, âgé d'environ soixante ans, d'une pa-

talysie, qu'il gagna au pélerinage qu'il fit au tombeau de saint Thomas de Cantorberi, pour obtenir la guérison de son fils Philippe. Il est enterré dans l'Abbaye de Barbeaux près Melun, dans un tombeau de marbre blanc. Ce Prince étoit plein de bonté, de piété & de courage; mais sa dévotion indiscrette & son peu de politique furent funestes au Royaume. On lui reproche aussi d'avoir soutenu la rebellion des enfans du Roi Henri contre leur pere. Philippe Auguste, qu'il avoit eu d'Alix Comtesse de Champagne lui succéda.

LOUIS VIII, surnommé *le Lion*, à cause de sa bravoure, succéda à son pere Philippe Auguste en 1223, & fut le premier Roi de la troisième Race, qui ne fut pas sacré du vivant de son pere, parce que comme l'autorité des Princes s'affermissoit, ils crurent devoir prendre moins de précautions. Louis s'étoit déja signalé en diverses expéditions du vivant de son pere, & il avoit remporté de grands avantages sur les Anglois & les Albigeois, lorsqu'il fut sacré à Reims. Henri III, Roi d'Angleterre ne voulut pas assister à son Sacre, quoiqu'il le dût comme Duc de Guyenne; mais au contraire, il envoya sommer Louis de lui rendre la Normandie. Le Roi pour toute réponse fit publier de nouveau la confiscation que son pere avoit faite de cette province, & de tous les autres Fiefs mouvans de la Couronne, que les Anglois possédoient encore, & résolu de les chasser de France, il partit avec une armée nombreuse, & fit sur eux plusieurs conquêtes. Il avoit déja pris le Limousin, le Périgord, le pays d'Aunis avec la Rochelle, & tout ce qui étoit en-deça de la Garonne: il ne lui restoit que la Gascogne & Bordeaux à soumettre, lorsqu'il se laissa mal-à-propos engager par le Pape à faire la guerre aux Albigeois & perdit par cette diversion l'occasion de chasser les Anglois de France. Comme il voulut passer en Provence pour aller dans le Comté de Toulouse, Avignon lui ferma les portes. Il assiégea cette Ville & la prit, quoique la peste se fut mise dans son camp. Ce Prince mourut en revenant du siège, au Château de Montpensier en 1226: on soupçonna qu'il avoit été empoisonné par Thibault Comte de Champagne. Sa piété, sa valeur, & ses autres vertus le rendoient digne d'un meilleur sort. Par son testament il déclara Louis son ainé Roi, il donna l'Artois à son second, le Poitou, au troisième, l'Anjou & le Maine, au quatrième, & ces dispositions furent exécutées.

LOUIS, (Saint) neuvième

du nom, fut reconnu Roi après la mort de son pere LOUIS VIII., mais sous la tutelle de la Reine-Blanche sa mere, & Sacré à Reims au mois de Novembre 1226. Cette Princesse gouverna pendant sa minorité avec beaucoup de prudence, & par sa sagesse elle vint à bout de dissiper les Ligues & les Factions des Grands, qui auroient voulu profiter de l'enfance du Roi pour satisfaire leur ambition. Un des premiers étoit Thibaut, Comte de Champagne, qui dès le vivant de Louis VIII. avoit eu l'impudence de déclarer la passion qu'il avoit pour Blanche, qui fit des vers tendres pour elle, qu'il eut la folie de publier, & que nous avons encore aujourd'hui. La Reine qui après s'être fâchée de la passion de ce Seigneur, ne faisoit plus qu'en rire, s'en servit habilement dans la circonstance pour les intérêts du Roi. Elle employa tout l'ascendant que ses charmes lui donnoient sur l'esprit du Comte pour le détacher de l'esprit des Factieux, & pour apprendre de lui quels étoient leurs desseins, & elle sçut les éluder par ce moyen, & conserver l'autorité de son fils. Elle lui rendit de plus importans services en le faisant élever dans la pratique de la Religion, & elle lui inspira dès son enfance cette piété tendre, qui rehaussa par la suite toutes les actions de sa vie, & sur-tout une horreur pour le péché mortel, qui le lui faisoit détester plus que la mort même. Lorsqu'il eut pris lui-même le gouvernement de l'Etat, il épousa Margueritte, fille du Comte de Provence, avec laquelle il vécut dans la plus parfaite union, & il se livra tout entier aux besoins de ses peuples. Il publia de très-saintes Loix pour établir le respect dû aux choses sacrées, régler la forme des jugemens, & corriger tous les abus. On pouvoit venir à lui à toute heure pour lui demander justice, même pendant qu'il étoit à la promenade, & l'on montre encore à Vincennes les endroits, où assis sous un arbre, il jugeoit les Procès. Sa douceur, sa sagesse, sa facilité, son attachement aux anciennes Coutumes du Royaume, sa piété lui gagnèrent tous les cœurs, & la France se trouva heureuse de l'avoir pour Roi & pour Pere. Il appella à son Conseil les plus habiles gens du Royaume, & tout s'y décidoit après la plus exacte discussion, & sans autre motif que le bien de l Etat. Quelque respect qu'il eût pour la Religion & pour ses Ministres, il sçavoit résister avec force aux entreprises des Papes & des Evêques, quand il pouvoit craindre qu'elles

n'excitaſſent des troubles dans ſon Royaume, & il ſçut toujours maintenir les Libertés de l'Egliſe Gallicane. Quoique Louis aimât la paix, il ne fuyoit pas la guerre quand elle étoit néceſſaire, & il eut bien-tôt une occaſion légitime de la faire au Roi d'Angleterre, qui étoit entré en France pour ſecourir le Comte de la Marche, que ſa femme avoit excité à la révolte. Les deux armées s'étant rencontrées auprès du Pont de Taillebourg, ſur la Charante, Louis ayant fait paſſer à gué une partie de ſes troupes, traverſa le Pont avec le reſte, & fondant ſur l'ennemi l'épée à la main, il le tailla en pièces. Le lendemain le combat ayant recommencé, les Anglois furent encore battus & forcés de repaſſer la Garonne. Louis mit bien-tôt à la raiſon le Comte de la Marche, & de retour de cette expédition, il tomba dans une maladie dangereuſe, pendant laquelle il fit vœu d'aller à la Terre-Sainte, s'il guériſſoit. Rien ne fut capable de l'empêcher d'accomplir ſon vœu&malgré les inſtances de ſa mere, qu'il laiſſa Régente du Royaume, il s'embarqua à Aigues-Mortes le vingt-cinq Août 1248; & après avoir paſſé l'hyver en Chypre, il aborda le quatre Juin 1249 à la Rade de Damiette, & s'empara de cette Ville. Il paſſa enſuite le Nil avec une intrépidité qui déconcerta les Barbares, gagna deux batailles contre eux, où il fit des prodiges de valeur; & enfin la famine & la maladie contagieuſe ayant réduit ſon armée à l'extrémité, il fut fait priſonnier avec ſes deux freres, Alphonſe & Charles, & mis en priſon, où il parut auſſi grand qu'à la tête de ſon armée; car les Barbares touchés de ſon courage, de ſa fermeté, au milieu des plus indignes traitemens & de ſa vertu, vouloient l'élire pour leur Souverain, & n'en furent détournés que par la crainte qu'ils eurent d'être forcés à embraſſer la Religion chrétienne. Enfin après un an de captivité, il donna la ville de Damiette pour ſa rançon, & 400000 liv. pour celle de ſes gens; & après avoir reſté encore quatre ans en Paleſtine, où il fit des biens incroyables aux Chrétiens de ce Pays, il partit pour ſon Royaume, ſur les nouvelles qu'il reçut de la mort de ſa mere, & arriva à Paris en 1254. Il trouva ſon Royaume en bon état, & pour l'y maintenir il s'occupa à faire adminiſtrer la Juſtice exactement, à faire fleurir les Loix, à étendre le culte de Dieu. Ainſi il réprima l'abus que ſes Officiers faiſoient de ſon autorité. Il bannit toute violence & toute oppreſſion, révo-

qua les impôts, que l'avidité des gens de Finances avoit introduits ; punit rigoureusement les blasphémateurs & les impies, fit bâtir des Eglises, des Hôpitaux & des Monastères, & fit voir à toute la terre le modèle d'un Roi vraiment chrétien. Pour ne laisser aucune semence de division dans son Royaume, il fit la paix avec le Roi d'Angleterre, auquel il abandonna, contre l'avis de son Conseil, bien des Provinces que son grand-pere avoit confisquées sur les Anglois, & après avoir nommé pour gouverner à sa place, Matthieu Abbé de S. Denis, & Simon Comte de Néelle, il passa en Afrique avec une armée de 60000 hommes, & vint débarquer près de Carthage, qu'il emporta. Ensuite ayant assiégé Tunis, la peste se mit dans son armée, il en mourut lui-même, & termina par une mort sainte, une vie qui le fit regarder comme le modèle des Princes qui veulent plaire à Dieu & rendre heureux leurs Sujets. Ses dernières paroles à son fils, furent celles-ci : Beau fils, la première chose que je t'enseigne & commande à garder, si est que de tout ton cœur & sur toutes, tu aimes Dieu : maintien les bonnes Loix de ton Royaume, & abaisse & corrige les mauvaises. Garde-toi de trop grandes convoitises : ne boute pas sur tes peuples trop grand tailles ou subsides, si ce n'est par trop grand nécessité pour ton Royaume défendre. Il fut canonisé par Boniface VIII. en 1297. Ce fut sous le règne de ce saint Roi que la Sorbonne fut fondée par son Confesseur, Robert Sorbon, & nous lui devons aussi une *Pragmatique-Sanction* sur les affaires Ecclésiastiques, par laquelle on peut juger de son attention à maintenir les Libertés de l'Eglise Gallicane. Le Sire de Joinville, l'Abbé de Choisy, & Filleau de la Chaise, ont écrit l'Histoire & la Vie de ce Prince avec des succès différens. La première est écrite avec une naiveté qui enchante. La seconde, plait par la légereté du style, quoique très-superficielle, & la troisième instruit par son exactitude.

LOUIS X, dit le *Hutin*, c'est-à-dire, *opiniâtre*, succéda à Philippe-le-*Bel* son pere en 1314, & quoique majeur, il ne régnoit que de nom, parce que Charles de Valois son oncle s'étoit emparé de toute l'autorité. Celui-ci l'exerça contre plusieurs Officiers qu'il destitua pour avancer ses créatures, & Enguerrand de Marigni, Ministre de Philippe-*le-Bel*, en fut la triste victime. Charles lui en vouloit pour quelques démelés particuliers, &

& il prit pour prétexte le désordre des Finances dont ce Prince étoit lui-même la cause, comme Enguerrand le lui reprocha ; mais comme sa perte étoit résolue, on le prit & il fut pendu à Montfaucon, gibet qu'il avoit lui-même fait dresser. Quelque tems après, Charles atteint d'une grande maladie, qu'il prit pour une punition de la mort de l'innocent, n'oublia rien pour faire satisfaction à sa mémoire. Cependant la Trève que l'on avoit faite sous le règne précédent avec le Comte de Flandre étant finie, Louis Huttin recommença la guerre & fit le siège de Courtrai, que les pluies continuelles l'obligèrent de lever. Ce Prince mourut en 1316 âgé de 21 ans, pour avoir bû à la glace après avoir eu chaud, ou de poison. Philippe le *Long* son frere lui succéda.

LOUIS XI. né à Bourges, succéda à son pere Charles VII en 1461, & soutint pendant tout son règne la mauvaise opinion que sa conduite passée avoit donnée de lui. Dès l'âge de seize ans, entraîné par l'envie de régner & par son méchant naturel, il se fit chef d'un parti qu'on nommoit la *Praguerie*, & quoique Charles lui eut pardonné cette révolte & bien d'autres fautes, il ne put dompter ce caractère féroce & ce malheureux Prince se vit contraint de se laisser mourir de faim par une trop grande abstinence, dans la seule vûe d'éviter que son fils dénaturé ne l'empoisonnât. Quand celui-ci en eut appris la nouvelle, peu maître de sa joye, il fit éclater son mauvais cœur en plusieurs manières, qui donnèrent une idée bien sinistre de son Gouvernement. Il partit aussi-tôt du Brabant, où il étoit, & vint se faire sacrer à Reims, & dès qu'il eut pris les rênes de l'Etat, il tint une conduite toute opposée à celle de son pere, & affecta en tout de défaire ce qu'il avoit fait, d'abbattre ce qu'il avoit élevé, & d'élever ce qu'il avoit abbatu. Ainsi il destitua tous les anciens Officiers de la guerre, de la justice & des finances, que son pere avoit mis en place. Il mit en liberté le Duc d'Alençon qui avoit si lâchement trahi l'Etat, rétablit le Comte d'Armagnac dans toutes ses terres; il dépouilla une partie des Grands, chargea le peuple d'impôts, & il porta le premier coup à nos sacrées Libertés, en consentant à casser la Pragmatique-Sanction qui en étoit le fondement. Ce fut l'effet d'une intrigue de la Cour de Rome, pour laquelle *Jean Joffredi*, Evêque d'Arras, homme artificieux & intriguant, eut un chapeau de Cardinal; & le Roi qui étoit plus jaloux de faire parade

de ſon autorité, que de conſerver les anciennes Loix, ſe prêta à ce complot qui n'eut point de ſuites pour lors, par la généreuſe réſiſtance du Parlement; ce Corps auguſte, le Défenſeur intrépide de nos maximes, qui dans tous les tems a fait admirer ſon zèle pour le maintien des Ordonnances du Royaume, & des Libertés de l'Egliſe Gallicane. Louis par ces innovations, ayant aliéné les eſprits, & fait un grand nombre de Mécontens, il ſe fit contre lui une ligue, à la tête de laquelle on mit Charles Duc de Berri ſon frere, & à laquelle on donna le nom de *Bien public*, parce que les Confédérés ſe propoſoient principalement la réformation de l'Etat. Les vieux ſerviteurs de Charles VII, que Louis avoit maltraités, & les principaux Seigneurs du Royaume entrèrent dans ce complot. Le Roi tenta d'abord la voye de la négociation pour le diſſiper; mais ayant appris que le Comte de Charolois, l'un des principaux Conjurés, marchoit vers Paris, il le ſuivit avec ſon armée, & le joignit à Montlhéri, où ſe donna le 16 Juillet 1465 une bataille dans laquelle la perte fut égale des deux côtés, au champ près qui demeura au Bourguignon. Louis entra quelques jours après dans Paris, & craignant les ſuites de cette guerre, il chercha les moyens de faire la paix, & en vint à bout par le traité fait à Conflans le 29 Octobre, par lequel il accorda tout, eſpérant bien tout ravoir par ſes intrigues. En effet il reprit bien-tot ſur ſon frere la Normandie qu'il lui avoit donnée par cette paix: il chaſſa le Duc de Bretagne de la plupart des places de ce Duché, & il n'y eut d'exécuté de tout le traité de Conflans, que la ceſſion des places de la Somme, que le Comte de Charolois conſerva. Ce Prince étoit pour le Roi un ennemi redoutable qu'il réſolut de gagner. Dans ce deſſein, il lui demanda une conférence à Péronne, où il eut l'imprudence de ſe rendre, en même-tems qu'il excitoit les Liégeois contre ce Duc. Celui-ci qui fut informé de la manœuvre, & qui apprit la révolte de ſes Sujets, ſe ſaiſit de Louis, & l'enferma proche de cette même tour, où Charles le Simple avoit fini ſa vie. Il héſita même s'il ne porteroit pas la vengeance plus loin; mais Louis mit en œuvre tous les reſſorts de ſa politique pour ſe tirer d'affaire, & il y réuſſit. Il vint à bout de gagner quelques Domeſtiques du Duc, entr'autres, Philippe de Comines qui fut depuis un de ſes principaux Confidens, & ceux-ci adoucirent l'eſprit de leur maître, qui ſe contenta de forcer Louis à conclure un traité honteux,

& à l'accompagner au siége de Liege contre ces mêmes peuples qu'il avoit lui-même, excités à reprendre les armes. Il assista donc à la prise de la ville, & quelques jours après il obtint à force d'adulation & de bassesses envers le Duc, & d'argent distribué à propos aux Domestiques, la permission de retourner à Paris, après avoir joué un rôle bien humiliant pour un Roi. Cependant quoiqu'il ressentît cet affront, il avoit l'ame trop timide pour entreprendre la guerre sans autre dessein, que celui de se venger. Ainsi il attendit une occasion où il pût la faire sûrement & avec profit, & elle se présenta lorsqu'il eut appris le mauvais état des affaires du Duc de Bourgogne. Pour faire les choses avec plus de solemnité, il assembla les Etats Généraux, & leur ayant représenté les sujets de mécontentement qu'il avoit contre le Duc de Bourgogne, il fit conclure à ajourner le Duc pour comparoître au Parlement. Charles répondit avec hauteur, & aussi-tôt l'armée du Roi entra dans son pays, prit quelques villes, & serra de si près le Duc, qu'il fut obligé de demander une trève d'une année que le Roi lui accorda. Elle devoit être suivie d'une paix entre ces deux ennemis, sans la mort inopinée du Duc de Guyenne, frere du Roi. Ce jeune Prince sollicitoit son mariage avec la fille du Duc de Bourgogne, & cette union avec une grande héritière allarmoit Louis, qui craignoit de voir son frere aussi puissant que lui : un scélérat, Jean Faure Versois, Abbé de *S. Jean l'Angeli*, le tira de souci : il empoisonna une pêche qu'il présenta à la Dame de Montereau, maîtresse du Duc, & celle-ci l'ayant mis tremper dans du vin, en donna la moitié à son Amant, & mangea l'autre. La Dame qui étoit délicate mourut sur le champ, & le Duc languit six mois au milieu des plus affreux tourmens. Si on se fût trompé sur l'Auteur de ce forfait, il se seroit dévoilé lui-même, lorsqu'on entendit Louis s'adresser à une image de la Vierge qu'il honoroit superstitieusement ; & lui demander pardon du traitement qu'il avoit fait à son frere ; *mais*, ajouta-t-il, *c'étoit un brouillon, & qui eut troublé le Royaume tant qu'il eut vécu.* Cependant Charles outré de la mort d'un Prince qu'il vouloit faire son gendre, entra en Picardie, où il mit tout à feu & à sang, & ayant inutilement assiégé Beauvais, qui fut vaillamment défendue par les femmes, à la tête desquelles étoit Jeanne Hachette, il revint à Rouen, après avoir brulé tout ce qui se rencontroit sur son passage. Il y eut ensuite

plusieurs négociations entre ces deux Princes, qui ne furent qu'un tissu de fourberies & de mensonges jusqu'en 1475. Ils conclurent à Vervins une trève de neuf ans, & peu après le Duc ayant été tué devant Nancy, Louis qui fut bien-tôt averti de cet événement par le moyen des postes qu'il avoit établies, en profita pour reprendre toutes les places qui relevoient de la Couronne. Ce Politique mal-adroit qui pouvoit terminer les anciennes contestations en mariant le Dauphin avec Marie, héritière du Duc, aima mieux ruiner la fille par haine pour le pere, que d'accroître son Domaine sans effusion de sang, & il ne put se déterminer à sacrifier une passion personnelle au plus solide avantage qu'il eut pu procurer à la France pour le présent & pour l'avenir. Il se contenta donc d'amuser cette Princesse, de se saisir de la Bourgogne & de l'Artois qu'il réunit à la Couronne, & Marie ayant été mariée avec Maximilien, il fallut soutenir une guerre avec ce dernier, laquelle finit par la paix faite à Arras en 1482, où fut arrêté le mariage du Dauphin avec Marguerite, fille de Marie. Ce fut au milieu de ces grands événemens, que Louis tomba dans une maladie qui lui annonça une mort prochaine. On peut voir fort au long dans Comines la description de tout ce que la crainte de mourir & celle de perdre son autorité, lui firent faire pour prolonger sa vie, & dérober à ses Sujets l'état dangereux où il se trouvoit: les danses de filles qu'il faisoit faire à la vûe de ses fenêtres, les joueurs de flute qu'on amassoit pour le divertir, les processions qu'il ordonnoit, l'étalage des principales reliques du Royaume dans sa chambre, l'insolence & la dureté de son Médecin Citois à qui il ne pouvoit rien refuser, pourvû qu'il chassât *le phantôme épouvantable de la mort, au nom de laquelle il se couloit entre ses draps.* Le Médecin qui connoissoit tout l'empire qu'il avoit sur cette ame basse & timide, lui disoit quelquefois par bravade: *je sçai bien qu'un matin vous me chasserez, aussi-bien que les autres, mais je jure Dieu que vous ne vivrez pas huit jours après;* & ce pauvre Prince, le plus absolu de tous les hommes, qui faisoit trembler tous ses Sujets, étoit réduit à flater cet homme qu'il regardoit comme maître de sa vie & de sa mort. Il s'étoit renfermé au château Duplessis lès-tours, où il s'étoit fait griller & barricader d'une étrange manière, & quoiqu'il dépérit chaque jour, il affectoit de s'habiller plus superbement qu'il n'avoit jamais fait: il envoyoit des Am-

baſſadeurs aux pays étrangers, il faiſoit acheter des choſes rares, il plaçoit & déplaçoit, caſſoit & rétabliſſoit les gens de guerre pour étourdir le monde, & étouffer les bruits qui ſe répandoient de ſa maladie. Il apprit qu'il y avoit dans la calabre un ſaint homme nommé François de Paule célèbre par ſes miracles; il le fit venir, & voulut le forcer à lui rendre la ſanté. Il ſe faiſoit dire ſouvent une Oraiſon de S. Eutrope, où la ſanté de l'ame & du corps étoit demandée; mais il fit rayer l'endroit qui concernoit la ſanté de l'ame, diſant que c'étoit aſſez que le S. lui fit avoir celle du corps, & qu'il ne falloit pas l'importuner de tant de choſes: mais enfin la mort approchoit, & quoiqu'il en eut toujours appréhendé la nouvelle, il fallut la lui annoncer, & on le fit avec bien peu de précaution pour un homme qui avoit défendu qu'en quelqu'extrémité qu'on le vît, on lui prononçât jamais le mot. Un Théologien, ſon Médecin, & Olivier, jadis ſon Barbier, lui firent cette bruſque Harangue: *Sire il nous faut acquitter de la charge de nos conſciences: n'ayez plus d'eſpérance à ce ſaint homme ni en autre choſe, car ſûrement il eſt fait de vous, & penſez à votre conſcience, car n'y a nul remède.* Il écouta aſſez patiemment ce diſcours, & leur répondit: *j'ai eſpérance que Dieu m'aidera, je ne ſuis peut-être pas ſi malade que vous parlez.* Cependant comme il étoit ſûr du contraire, il fit venir le Dauphin, lui fit une belle exhortation, & ſur-tout lui recommanda de ſe gouverner par le conſeil des Princes & Seigneurs, de ne point changer les Officiers après ſa mort, de ſuivre les Loix, de ſoulager les peuples, de ne point faire de levées de deniers ſans l'octroi des peuples, toutes choſes qu'il n'avoit pas pratiquées lui-même, & après avoir reçu les Sacremens, il mourut en 1483, âgé d'un peu plus de ſoixante ans. Ainſi mourut ce Prince ſingulier, qui comme le dit Paſquier, *ſe rendit autant conſidérable en ſes vices comme en ſes vertus, s'étant en l'un & en l'autre point, attaché aux extrémités:* mauvais fils, mauvais pere, mauvais frere, mauvais mari, mauvais Roi, il gouverna toujours ſans juſtice & ſans raiſon, fit ſon unique plaiſir de brouiller les affaires, mettant ſa grandeur à ne ſuivre aucunes Loix, à opprimer les peuples, à abaiſſer les Grands, à élever des gens de néant, tels que ſon Barbier qu'il annoblit, qu'il fit Comte de Meulan, & dont il ſe ſervit comme d'Ambaſſadeur; ſon Tailleur qui faiſoit la fonction de Héraut d'Armes, & ſon Médecin qui faiſoit celle de Chancelier. Il étoit

cruel par caractère, soupçonneux, défiant; il sacrifia à son humeur sanguinaire ou à ses soupçons, plus de quatre mille personnes, que sans forme de Procès il fit noyer, passer par les oubliettes, & étouffer dans les cachots. Tristan Prevôt de son Hôtel, & son ami, étoit le Juge, le témoin & l'exécuteur de ses cruautés, & le Roi très-souvent en étoit le barbare spectateur. Dévot par bassesse d'ame & pusillanimité, & sans connoître ni Dieu ni la Religion, il espéroit tout des reliques & des images, & faisoit consister sa piété dans la plus ridicule superstition. Il n'osa jamais jurer sur la croix S. Laud une chose fausse, & cela par la crainte de cette tradition vulgaire: *que ceux qui jurant sur cette croix, se parjurent, meurent misérablement avant la fin de l'année.* Tous ces défauts n'étoient pas sans quelques bonnes qualités: il avoit l'esprit étendu, beaucoup d'adresse à pénétrer les intérêts & les pensées des hommes, à découvrir les secrets de ses ennemis & à en profiter. Il étoit éloquent, persuasif, libéral, vaillant, avoit de l'érudition pour le tems, & favorisoit les gens de Lettres; absolu, sçachant se faire obéir, & *ayant mis*, comme on dit *les Rois hors de page*, tandis que sa forme de vie, son caractère & tout son extérieur, sembloit devoir avilir l'autorité Royale. C'est ce qu'il éprouva sur-tout dans son entrevûe avec le Roi de Castille, ou, dit Mezerai, *les Espagnols se mocquèrent de la chicheté, de la mine basse & niaise du Roi Louis, qui n'étoit vêtu que de bure, avoit un habit court & étroit, & portoit une Notre-Dame de plomb à sa barette.* Quand on lui reprochoit sa mesquinerie, & le peu de soin qu'il avoit de garder sa dignité, il répondoit: *lorsque l'orgueil chemine devant, honte & dommage suivent de bien près.* Charles VIII son fils lui succéda.

LOUIS XII, *dit le Juste, & le pere du Peuple*, fils de Charles Duc d'Orléans, & de Marie de Cleves sa troisième femme, succéda en 1498 à Charles VIII dont il étoit le plus proche héritier. Ce Prince connu sous le nom du Duc d'Orléans, avoit essuyé plusieurs disgraces sous le règne de son Prédécesseur, & avoit été fait prisonnier à la bataille de S. Aubin, par Louis Duc de la Trimouille, qui commandoit l'armée du Roi contre les Révoltés. Quand il fut élevé sur le Trône, on craignit qu'il ne voulût venger ses injures particulières, & témoigner son ressentiment aux Ministres qui l'avoient maltraité; mais il pardonna généreusement à tous ses ennemis, & on l'entendit dire ces mots si connus: *que ce n'étoit point au Roi de France à venger les querelles du Duc*

d'Orléans. Il ne s'occupa que du devoir d'un Roi, & songeant à porter dignement la couronne qu'il avoit sur la tête, il travailla sans relâche au bonheur de ses peuples; il les soulagea en diminuant les impôts, s'appliqua surtout à leur faire rendre la justice, à réprimer les excès des gens de guerre, & justifia enfin durant tout ce règne le nom *de juste & de pere* que le peuple lui donna avec mille bénédictions. Après avoir bien réglé le dedans de son Royaume, il résolut de faire valoir ses droits sur le Duché de Milan qui lui appartenoit par Valentine sa grande mere, & dont Ludovic Sforce s'étoit emparé. Il s'assura pour ce dessein de l'amitié de ses voisins, & en quinze jours la conquête du Duché fut faite par les François, & le Roi fit son entrée dans la Capitale le 6 Oct. 1498. Les vexations de Trivulce qu'il y laissa pour Gouverneur, ayant soulevé le peuple, Sforce profitant de l'occasion, rentra dans le Duché, d'où il chassa les François, & n'en jouit pas long-tems; car Louis de la Trimouille étant survenu avec une puissante armée le prit prisonnier, & le Roi qui enferma cet usurpateur à Loches où il mourut dix ans après, resta possesseur paisible du bien de ses Ayeux. Après cette conquête, Louis songea à celle du Royaume de Naples, sur lequel il croyoit avoir autant de droit que sur le Milanès, & s'étant joint avec Ferdinand Roi de Castille, ces deux Princes chasserent de ce pays Frédéric d'Arragon qui l'avoit usurpé, & le partagèrent entr'eux. Mais Louis fut la dupe de l'Espagnol, qui, à l'occasion de quelque différend élevé sur les limites, dépouilla les François de leur partage, & s'empara de tout le Royaume après les batailles de Seminare & de Cribnolle, que le grand Gonsalve son Général gagna contre les François. Ces mauvais succès causerent à Louis tant de chagrin, qu'il en tomba malade, & cet événement jetta la France dans une consternation générale; car elle aimoit tendrement son Roi, qui méritoit aussi de l'être, puisque malgré les guerres que ce Prince eut à soutenir en Italie, & les revers dont elles furent suivies, il n'augmenta jamais les impôts, qu'il faisoit fleurir le commerce, & que tout son peuple vivoit à son aise. Aussi étoit-il appellé le *pere de la Patrie*, le plus beau titre que puisse avoir un Roi, pourvû que la flatterie ne le donne pas. Après la convalescence de Louis, on tint des conférences pour la paix, & elle fut conclue entre le Roi de France & Ferdinand le Catholique en 1505, & les Génois s'étant ensuite ré-

voltés, Louis repassa les monts, les défit, entra dans leur ville en vainqueur, & leur pardonna généreusement. En 1508 se fit contre les Vénitiens la fameuse Ligue de Cambrai entre le Pape Jules II, l'Empereur Maximilien, le Roi d'Espagne & celui de France, qui dans la bataille d'Agnadel qu'il gagna en personne en 1509, eut la gloire d'humilier seul cette puissante République qui s'étoit rendu odieuse à tous ses voisins. Cette victoire qui fut toute à l'avantage de Louis, excita la jalousie de Jules ce Pontife ambitieux & perfide, qui détestant Louis son Bienfaiteur, & n'ayant plus besoin de lui, ne pensoit qu'à chasser les François d'Italie. Il se ligua donc contr'eux avec l'Empereur, les Suisses & les Vénitiens, & ils lui déclarèrent la guerre; mais Louis déconcerta leurs projets, en envoyant contr'eux le brave Gaston, qui entrant comme un torrent en Italie, prit plusieurs villes, défit l'armée des Ligués, & gagna enfin contr'eux la sanglante bataille de Ravennes, dans laquelle ce vaillant Général périt. Cette mort entraina la perte du Milanès, & de tout ce que possédoient en Italie les François, contre lesquels le fougueux Pontife souleva presque toute l'Europe; & non content d'employer les armes temporelles il eut recours aux spirituelles; fit excommunier Louis & ses adhérants au Concile de Latran, & donna leurs Etats au premier occupant. C'est sur ce beau prétexte, & sur cette sentence du pere commun des Fidèles, que Ferdinand Roi d'Arragon, chassa Jean d'Albret de la Navarre, qui depuis ce tems est toujours demeurée aux Espagnols. Après la mort de ce belliqueux Pontife, *dont les passions*, dit Mezerai, *étoient furieuses, & plus convenables à un Sultan des Turcs, qu'à un Pere commun des Chrétiens*, Louis reprit le Milanès pour la troisième fois, soumit de nouveau Gênes, & espéroit tout du succès de ses armes, lorsque la mésintelligence de la Trimouille & de Trivulce ses Généraux, porta le dernier coup à la puissance des François dans l'Italie. Les Suisses enfermés dans Novarre, que l'armée du Roi assiégeoit, firent une sortie, la mirent en déroute; & tout fiers de leur victoire, ils entrèrent en France, & assiégèrent Dijon. Ce fut alors que le brave la Trimouille sauva son pays en renvoyant les Suisses chez eux, par un traité désavantageux dont il comptoit bien être désavoué. D'un autre côté, l'Empereur Maximilien & le Roi étant entrés en Picardie, assiégèrent Therouenne, qu'ils prirent après avoir défait les François à la jour-

née de Guinegaste, dite *des Eperons*, parce que ceux-ci s'en servirent mieux que de leurs épées. Louis réduit aux abois, ne se laissa pourtant point abbattre, & il eut la gloire de dissiper cette formidable Ligue par la voye des négociations. Il s'accommoda d'abord avec les Suisses, traita avec Leon X, successeur de Jules II, en renonçant au Concile de Pise qu'il avoit fait assembler contre ce dernier, & en reconnoissant celui de Latran. Il fit sa paix avec l'Empereur, & contracta alliance avec les Anglois en épousant en 3e. nôces Marie, sœur de Henri VIII. Il avoit d'abord épousé contre son gré, Jeanne fille de Louis XI, dont il se sépara quand il fut monté sur le trône, pour s'unir avec Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII. Ce Prince après avoir rendu le calme à ses Etats, reprenoit ses projets sur le Milanès; mais ayant oublié son âge, & sa santé délicate auprès de la jeune Reine, il y trouva la mort au bout de deux mois & demi de mariage; *le bon Roi, à cause de sa femme*, dit l'Hist. du Chevalier Bayard, *avoit changé de tout sa manière de vivre; car où il souloit dîner à 8 heures, il convenoit qu'il dînât à midi, & où il souloit se coucher à 6 heures du soir, souvent se couchoit à minuit.* Il mourut en 1515, âgé de 53 ans, après en avoir régné 17. La mémoire de ce Prince sera toujours en bénédiction parmi les François. Il avoit toutes les qualités qui forment les bons Rois, religieux, chaste, libéral, d'une humeur gaye & facile, ne craignant rien tant que de fouler son peuple, aimant ses sujets qui lui étoient réciproquement attachés, n'ayant point de plus forte envie que de les rendre heureux, & ayant mérité par sa tendresse pour eux d'être appellé *leur Pere*, titre préférable à tous ceux que le Héroïsme donne. On reproche cependant au bon Roi, d'avoir favorisé la famille du plus méchant homme qui fût jamais, d'Alexandre VI, & de l'avoir comblée de biens, pour parvenir à se faire séparer d'une Princesse à qui il avoit été redevable de sa liberté sous le règne précédent.

LOUIS XIII, dit le *Juste*, fils d'Henri IV, parvint à la Couronne en 1610; & comme il n'avoit alors que neuf ans, il eut pour Tutrice Marie de Médicis sa mere. Sa minorité fut troublée par diverses factions qui dégénérèrent quelquefois en guerres civiles, & qui furent terminées d'abord par le Traité de Sainte-Menehoud, le 15 Mai 1614, par lequel on accorda aux Princes mécontens, tout ce qu'ils demandoient. La même année le Roi

ayant été déclaré Majeur, tint les Etats Généraux qui avoient été promis par le Traité de Sainte-Menehoud, & qui sont les derniers que l'on ait tenu. Cependant, le Prince de Condé, mécontent de n'avoir pas la principale autorité, publia un Manifeste sanglant contre le Gouvernement; & le Roi ayant rendu une Déclaration pour le priver de tous biens & honneurs, comme criminel de léze majesté, partit pour Bordeaux, malgré les inquiétudes que les mécontens pouvoient lui donner dans sa marche; & il y acheva deux mariages arrêtés trois ans auparavant, le sien avec Anne d'Autriche, Infante d'Espagne, & celui d'Elizabeth sa sœur avec Philippe IV. Après la cérémonie Louis revint à Châtellerault toujours en bataille, par la crainte des Huguenots, auxquels le Prince de Condé s'étoit lié; & enfin ce Chef des mécontens fit sa paix avec la Reine à Loudun en 1615, d'une manière qui lui fut favorable: mais peu après ayant été arrêté & conduit à la Bastille, puis à Vincennes, les Grands & plusieurs Princes se préparèrent à la guerre; & la Reine, ayant levé trois armées, sembloit vouloir la pousser vivement, lorsqu'elle fut tout-à-coup terminée par la mort du Maréchal d'Ancre, favori de cette Princesse, odieux à toute la France par son ambition démesurée, & la manière insolente dont il usoit de sa faveur. Le Roi, par les Conseils de Luynes son favori, le fit tuer par Vitré sur le pont du Louvre. La mort de ce Maréchal, qui depuis sept ans gouvernoit sous le nom de la Reine, mit fin à la guerre civile, & cette Princesse ayant été reléguée à Blois, se sauva à Angoulême, où, à la persuasion de Richelieu Evêque de Luçon, elle s'accommoda avec son fils & se retira ensuite à Angers. Mais cette Princesse mécontente de l'inexécution du Traité, & excitée par Richelieu, qui vouloit se rendre nécessaire, ralluma la guerre. Alors le Roi vint à Angers avec ses troupes, força le Pont de Cé, & obligea la Reine à se soumettre. Un article secret de ce Traité fut un chapeau de Cardinal, que de Luynes promit au Prélat, qui après avoir commencé sa fortune par le Maréchal d'Ancre, la continua par le favori. Il inspira au Roi le dessein d'affermir son autorité; & pour y parvenir il lui conseilla d'abaisser le parti des Huguenots, qui étoient toujours le réfuge des mécontens & des séditieux. Pour cet effet Louis introduisit la Religion Catholique dans le Bearn, & les Huguenots en ayant pris occasion de se soulever, il leur enleva plusieurs Places, &

ses armes victorieuses par-tout, vinrent échouer au siège de Montauban, qu'il fut obligé de lever, après y avoir perdu beaucoup de monde. Cependant les Huguenots qui n'étoient pas les plus forts, demandèrent la paix, qu'on leur accorda en 1622, & qui ne fut pas de longue durée. Car Richelieu, qui depuis la mort de Luynes étoit en crédit, résolut d'exterminer entièrement le parti Protestant; & crut n'y réussir que par la prise de la Rochelle, qui en étoit le boulevard. Il engagea donc Louis XIII a assièger cette Place, & alors fut imaginée & exécutée cette fameuse digue, que la Flotte Angloise ne put jamais forcer. Ainsi, après un an du siège le plus vigoureux, cette Ville rébelle, qui depuis près de deux cens ans s'armoit contre ses Maitres, fut obligée de se rendre à discretion. Le Roi, qui avoit toujours combattu avec la valeur d'un Héros, y fit son entrée le premier jour de Novembre 1628, en démolit les Fortifications, & y rétablit la Religion Catholique. Après ce coup mortel porté au Calvinisme, le Roi pour secourir le Duc de Nevers, à qui l'Empereur refusoit l'Investiture du Duché de Mantoue, passa les monts, força le pas de Suze, & après avoir fait lever le siège de Casal, mit son Allié en la paisible possession de son Etat; mais à peine ses troupes furent-elles retirées, que les Allemans se jettèrent de nouveau sur le Mantouan, & saccagèrent la Ville Capitale. Louis fut forcé d'y envoyer une puissante armée, qui par les grands progrès qu'elle fit donna lieu au Traité de *Chierasque*, que ménagea habilement Jules Mazarin, depuis Cardinal, & par lequel le Duc de Nevers fut confirmé dans la possession de ses Etats. Quelque tems après, Gaston frere du Roi, jaloux de l'énorme crédit de Richelieu, se retira de la Cour, & attira à son parti le Duc de Montmorenci, Gouverneur de Languedoc, qui fit soulever sa Province. Mais cet infortuné Seigneur, que ses grandes qualités rendoient cher à toute la France, fut la triste victime de sa facilité pour un Prince, qui conduisoit ses meilleurs amis sur l'échaffaut & les y laissoit. Car ayant été pris les armes à la main contre son Roi, à la journée de Castelnaudari, il fut jugé selon toute la rigueur des Loix & condamné à perdre la tête, malgré les cris de toute la France qui demandoit grace, malgré la répugnance de son Maitre, qui n'osa l'accorder par la crainte d'un Ministre, sous qui tout trembloit, & malgré le

désespoir de ses Juges ; qui ne prononcèrent son Arrêt que les larmes aux yeux. Le foible Gaston ne réussit pas mieux du côté de la Lorraine, & il porta le malheur qui le poursuivoit au Souverain de ce Pays, que les armées Françoises chassèrent de ses Etats. Enfin il fit sa paix en 1634, & l'année suivante commença la guerre contre les Espagnols, qui dura 13 ans contre l'Empereur & 25 contre l'Espagne, & dont, quoique les événemens fussent mêlés, le Roi remporta la gloire d'avoir humilié la Maison d'Autriche, qui faisoit trembler toute l'Europe. La campagne commença par la bataille d'Avein, que Chatillon & Breze gagnèrent contre le Prince Thomas, & elle se termina au sac de Tirlemont, où l'on commit des désordres affreux. En 1636, la Force battit les Impériaux, Rohan les Espagnols, le Marquis de Crequi, Leganès. Mais les Espagnols ayant pris Corbie, Jean de Wert, qui les commandoit, répandit l'allarme jusques dans Paris, & fut néanmoins obligé de repasser la Somme. En 1637, le Comte d'Harcourt chassa les Espagnols des Isles de Provence, Schomberg les battit en Roussillon, d'autres Généraux prirent diverses Villes; & l'année suiv. de Wert fut battu & fait prisonnier par Weymar. Mais en 1639 Picolomini défit Feuquieres ; & en 1640 la France fut heureuse par-tout. Le Comte d'Harcourt batit Leganès & prit Turin. La Catalogne se rendit en même-tems au Roi ; & les Portuguais, lassés de la domination Espagnole, couronnèrent pour Roi le Duc de Bragance. En 1641 la France se vit à la veille d'une guerre civile, par la révolte du Comte de Soissons, qui, poussé à bout par le Cardinal, avoit signé son Traité avec l'Espagne ; mais la mort de ce Seigneur, arrivée on ne sçait comment à la bataille de la Marfée qu'il gagna, arrêta les suites du complot. Le grand objet de la campagne de 1642, fut la conquête du Roussillon, que fit le Maréchal de la Meilleraye; & c'est alors que fut découverte la conspiration de Cinq-Mars, dans laquelle entroient Monsieur & le Duc de Bouillon. Leur but étoit de perdre le Cardinal ; mais la prudence de ce Ministre fit échouer le projet. Monsieur demanda grace, à son ordinaire, en chargeant ses complices, le Duc de Bouillon en fut quitte pour remettre Sedan au Roi, & le seul Cinq-Mars fut la victime de son ambition. On ne plaignit que l'infortuné de Thou, coupable seulement de n'avoir pas trahi son ami. Pendant ces intrigues, Louis & son Ministre étoient malades, & Marie de Médi-

cis mourut dans la plus affreuse misère à Bruxelles en 1642. Cette Princesse, dont la fin est digne de pitié, étoit d'un esprit médiocre & bien peu proportionné à son ambition. Le Cardinal la suivit de près; & l'année suivante, le Roi, qui se voyoit délivré d'un Ministre impérieux qu'il redoutoit, mourut aussi dans la quarante-deuxième année de son âge. Ce Prince étoit bon, juste, pieux, mais d'un caractère timide & sauvage. Il ne manquoit pas de courage. Il aimoit & entendoit la guerre. Il avoit l'esprit sage & éclairé, mais il ne sçavoit pas règner; & le Cardinal qui règnoit pour lui, ne le fit, que parce qu'il le domina; & Louis, très-jaloux de son autorité, qu'il ne sçavoit ni connoître ni maintenir, & détestant le Ministre à qui il se livroit sans réserve, ne lui pardonnoit pas de s'être rendu nécessaire, & étoit fâché qu'on s'apperçût d'une dépendance dont il rougissoit. Ce Prince dépendit encore de ses Favoris qu'il éleva à une extrême puissance, & qu'il ne pouvoit plus supporter dans leur grandeur; de sorte qu'il étoit facile de les lui enlever, pourvû qu'on lui en substituât d'autres. Quoi qu'il ne fut pas ignorant, il n'aimoit pas la lecture, & les antiquités de Fauchet l'en avoient entièrement dégoûté. Louis XIII. mit, par un Acte solemnel du 10 Février 1638, son Royaume sous la protection de la sainte Vierge; & ordonna que tous les ans à perpétuité, on feroit le jour de l'Assomption une Procession solemnelle dans toutes les Villes, Bourgs & Villages de son Royaume, en mémoire de cette consécration qu'il fit de sa Personne, de son Etat, de sa Couronne & de ses Sujets sous la protection de la très-sainte Vierge.

LOUIS XIV surnommé *Dieu-donné*, parce qu'il fut accordé aux vœux des François après 23 ans d'attente, étoit fils de Louis XIII, & est le soixante-cinquième des Rois qui, depuis Pharamond, ont gouverné la puissante Monarchie des François. Il naquit à Saint Germain-en-Laye en 1638, & succéda à son pere en 1643, sous la Régence d'Anne d'Autriche sa mere. Les premières années de son règne furent des plus heureuses, & consacrées par la fameuse victoire de Rocroi, que remporta sur les Espagnols le Duc d'Anguien si célèbre, depuis sous le nom de *Prince de Condé*. Ce jeune Héros prit ensuite Thionville, & les armes Françoises furent toujours victorieuses entre ses mains. Il battit à Fribourg le fameux Général Merci, se rendit maître de tout le cours du Rhin, prit Philisbourg & plusieurs autres Villes en 1644;

défit à platte couture dans le combat de Nortlingue Merci, qui y fut tué en 1645, & se rendit maître de Furnes & de Dunkerque en 1646; remporta une victoire complette sur l'Archiduc, dans les plaines de Lens en 1648, & ne fut arraché à ses triomphes que par les Barricades de Paris. Les autres Généraux faisoient aussi prospérer les armes du Roi. Brezé battit la flotte Espagnole, Guébriant prit Rotweil, où il fut blessé à mort; Turenne secondoit Condé à Fribourg; le Duc d'Orleans, frere du Roi, se distinguoit en Flandres par la prise de plusieurs Villes; Gassion, du Plessis-Pralin, le Comte d'Harcourt rendoient redoutable le nom François; & la paix de Munster en 1658, faisoit respecter la puissance du Roi dans toute l'Europe, lorsque le prétexte du bien public, & le soulèvement des peuples accablés d'impôts, excitèrent les mécontens du Gouvernement, qui sans oser attaquer la Majesté Royale, s'en prirent au Cardinal Mazarin, qu'ils vouloient absolument exclure des affaires. Il se forma deux Partis, dont l'un fut celui des *Frondeurs*, & l'autre des *Mazarins*. A la tête des premiers étoient le Duc de Beaufort, de Retz, Coadjuteur de Paris, la Duchesse de Longueville, le Prince de Marsillac, le Prince de Conti, &c. Le second étoit celui de la Cour. Deux Membres du Parlement que le Cardinal fit arrêter, le jour que l'on chantoit le *Te Deum* pour la victoire de Lens, furent l'occasion des premiers mouvemens de la guerre civile. Le Peuple cria aux armes, & bientôt les chaînes furent tendues dans Paris, c'est ce qu'on appelle *la journée des Barricades;* & la Reine forcée de rendre les prisonniers, sortit de Paris avec le Roi, & alla à Saint Germain. Il s'y fit des négociations, qui produisirent un accommodement le 11 Mars 1649, & le Roi peu après, rentra dans Paris avec la Reine & le Cardinal, contre lequel le Parlement avoit donné des Arrêts sanglans. Mais la paix ne fut pas de longue durée: car le Prince de Condé, à qui l'Etat devoit sa gloire & Mazarin sa sûreté, ne croyoit pas que l'on put assez payer ses services, & le Cardinal, le plus ingrat des hommes, croyant pouvoir se dispenser de le payer, détermina la Reine à le faire arrêter avec le Prince de Conti & le Duc de Longueville, & on les conduisit d'abord à Vincennes, ensuite à Marcoussi, puis au Havre-de-Grace. Mais le Parlement, regardant Mazarin comme l'auteur des troubles, rendit un Arrêt qui le bannissoit à per-

pétuité du Royaume, & sollicita la liberté des Princes si vivement, qu'il l'obtint. Ainsi un an après leur détention, ils rentrèrent à Paris en triomphe en 1651, & Mazarin fut obligé de fuïr. La même année le Roi tint son Lit de Justice, où il déclara sa Majorité, & rendit deux Edits contre le Duel & le Blasphême. Cependant le Cardinal, qui étoit à Cologne, continuoit de gouvernoit la Reine; & malgré la Déclaration enregistrée au Parlement, dans laquelle il étoit chargé des accusations les plus graves, & la parole expresse de la Reine de ne jamais le rappeller, il rentra en France, & fut réjoindre la Cour à Poitiers. Alors le Prince de Condé, qui s'étoit retiré dans son Gouvernement de Guyenne, s'avança avec son armée, & entreprit d'enlever le Roi à Gien; mais Turenne qui survint, le força de se retirer à Paris, où le deux Juillet se donna ce fameux combat au Fauxbourg Saint Antoine, si glorieux pour ces deux grands Généraux. Il alloit être décisif contre le Prince, lorsque les Parisiens lui ouvrirent les Portes & le reçurent dans leur Ville. Enfin le Cardinal ayant consenti de nouveau à quitter la Cour, les troubles s'appaisèrent; & le Roi, après avoir fait publier une Amnistie générale pour tout ce qui s'étoit passé depuis 1648, rentra dans Paris, d'où le Prince de Conti étoit sorti peu de jours auparavant, pour se jetter entre les bras des Espagnols. Ceux-ci avoient profité des divisions civiles, pour faire des conquêtes; mais on vit bientôt renaître avec le calme, le bonheur des armes du Roi. Bordeaux & plusieurs Villes du parti du Prince, rentrèrent dans le devoir. Turenne, en 1654, battit les Espagnols, leur fit lever le siège d'Arras; & par cet exploit rassura la France & le Cardinal, dont la fortune dépendoit presque de l'événement de cette journée. Le Roi fit sa première Campagne cette année, & prit la Ville de Stenai. La suivante, Vendôme battit la flotte des Espagnols, & l'on conclut un Traité avec l'Angleterre, dont la condition honteuse fut que Charles II. sortiroit de France. Il ne se passa pas de grands évènemens en 1656 & 1657; mais les avantages que le Roi remporta en 1658, furent un grand acheminement à la Paix. Turenne battit le grand Condé & Dom Juan, aux Dunes près de Dunkerque, prit cette Ville, Furnes, Dixmude & plusieurs autres; défit le Prince de Lignes, & allarma tellement les Espagnols, par la rapidité de ses conquêtes, qu'ils firent des propositions

de Paix. Elle fut conclue en 1659 dans l'Isle des Faisans, par Mazarin & Dom Louis de Haro, après vingt-quatre Conférences. Le Traité contient 120 Articles, dont les principaux sont : le mariage du Roi avec l'Infante Marie-Therèse & le rétablissement du Prince, qui souffrit de grandes difficultés. Louis épousa l'Infante à Saint Jean de Luz, & fit son entrée à Paris avec une magnificence incroyable, en 1660. C'est à cette occasion que fut bâtie la Porte S. Antoine. L'année suivante, Dieu combla les vœux de toute la France par la naissance du Dauphin; & la même année mourut le Cardinal, après la mort duquel le Roi gouverna par lui-même, & prouva, par l'attention suivie qu'il donna à ses affaires, que la bonté seule de son cœur l'avoit empêché de les retirer des mains d'un Ministre, à qui il croyoit avoir de grandes obligations. Cette même année aussi fut arrêté Fouquet, Surintendant des Finances, qui fut condamné en 1664, par des Commissaires, à un bannissement perpétuel, & depuis enfermé dans la Citadelle de Pignerol, où il mourut en 1680. Colbert lui succéda dans le maniment des Finances, & ce grand Ministre leur fit prendre une forme nouvelle. Dans le même tems, le Roi faisoit respecter sa Puissance dans les Cours étrangères, en exigeant une réparation authentique de l'insulte faite à d'Estrades, son Ambassadeur à Londres, & de celle qu'essuya le Duc de Crequi à Rome. Alexandre VII, obligé de s'humilier devant le Monarque François, fit une satisfaction égale à l'offense; & les articles en furent gravés sur une Pyramide, qui subsista pendant tout le Pontificat de ce Pape. Louis s'occupoit aussi à faire fleurir le Commerce & les Arts. Il établissoit des Académies, il envoyoit des Colonies Françoises à Madagascar & à Cayenne. Il commençoit en Languedoc le canal fameux, pour la jonction des deux mers. Il établissoit dans son Royaume des Manufactures de Glaces, des points de France, de Toiles, de Laines, de Tapisseries. Colbert inspiroit à son Maître ces grands projets, & après avoir rétabli les Finances, il porta ses vûes plus loin : Commerce, Marine, Police, tout se ressentit de l'esprit supérieur de ce Ministre, à qui nous devons ces belles Ordonnances, qui sont aujourd'hui les fondemens les plus solides de notre Gouvernement. Louvois rival de Colbert, songeoit de son côté à faire triompher les armes de son Roi, & faisant valoir les droits de Marie-Therèse sur la succession de Philippe

Phil. IV. Louis partit pour la Flandre en 1667 à la tête de ſon armée, commandée par Turenne, & en moins de trois mois il prit un grand nombre de Villes; & entr'autres Tournay, Douay & Lille. L'année ſuivante toute la Franche-Comté fut conquiſe au mois de Février; & le progrès des armes du Roi donnant déja de la jalouſie à toute l'Europe, il ſe forma contre lui une triple alliance, de l'Angleterre, de la Suede & de la Hollande, laquelle n'eut cependant point de ſuites pour lors, & ne devint fatale dans la ſuite qu'aux Hollandois; car Louis voulant punir cette République, ſongea à s'aſſurer du Roi d'Angleterre, & le détacha de l'Alliance par le moyen de la Ducheſſe d'Orleans, qui ayant ſuivi le Roi dans ſon Voyage des Pays-Bas, prit le prétexte du voiſinage pour paſſer à Londres. Après avoir auſſi gagné le Roi de Suéde & l'Empereur, Louis partit comme une éclair en 1672, & ſon armée commanmandée par Condé & Turenne traverſa le Rhin en préſence des ennemis, s'empara des Provinces de Gueldres, d'Utrecht & d'Owerilſel, & de plus de 40. Villes fortifiées, & ſans les Ecluſes, ç'en étoit fait de toute la Hollande. Cette campagne qui fit l'étonnement de toute l'Europe, auroit mis fin à la guerre au bout de trois mois, ſi l'on eut ſuivi l'avis de Pomponne, qui vouloit que l'on ſe contentât des avantages propoſés par les Hollandois; mais pour avoir ſuivi celui de Louvois, le Roi fut obligé d'abandonner toutes ſes conquêtes de la Hollande, pour réunir ſes forces contre l'Eſpagne & l'Empereur, qui venoient de renouveller un Traité avec les Hollandois. C'eſt alors que la France, abandonnée par ſes Alliés, ſe vit réduite à elle-même, & tint tête à pluſieurs Puiſſances réunies contr'elle. En 1674 la Franche-Comté que nous avions rendue par le Traité d'Aix-la-Chapelle, fut repriſe & nous reſta. Turenne ravagea le Palatinat, & remporta pluſieurs Victoires ſur les Allemands. Condé battit à Senef le Prince d'Orange, & le Comte de Schomberg eut des avantages conſidérables ſur les Eſpagnols dans Rouſſill. La campagne ſuivante non moins glorieuſe pour la France, lui coûta bien des larmes par la perte qu'elle fit du Général ſous qui elle avoit tant de fois vaincu. L'illuſtre Turenne après avoir fait pendant 2 mois des manœuvres qui font l'admiration des connoiſſeurs, crut enfin avoir trouvé le moment d'attaquer le brave Montecuculli avec avantage, lorſqu'un boulet de canon lui ôta la vie près de Salsbac. Les ennemis

cependant ne tirèrent pas de cette mort tout l'avantage qu'ils en pouvoient espèrer, car le Comte de Lorges fit une retraite qui valut une Victoire, & le Prince de Condé qui prit le commandement de l'Armée, força Montecuculli à repasser le Rhin. Crequi moins heureux fut battu à Consarbrick, en voulant jetter du secours dans Trèves, & il entra lui quatrième dans la Ville, où il fut fait prisonnier, lorsqu'elle se rendit par la trahison de Boisjourdan. Mais Vivonne & du Quesne défirent la Flotte Espagnole & Hollandoise devant Messine, & en 1676 les mémes Généraux battirent deux fois le fameux Ruyter, qui perdit la vie dans le dernier combat, & les François remportèrent plusieurs autres avantages. L'année suivante le Roi qui désiroit sincèrement la Paix, voyant qu'il n'y pouvoit contraindre ses ennemis qu'à force de succès, fit commencer la campagne de bonne heure, & ses Armées eurent pris Valenciennes, Cambrai, S. Omer, & battu le Prince d'Orange avant le tems, où pour l'ordinaire on commence les opérations de guerre. D'autres avantages remportés en France & en Allemagne conduisirent enfin à la Paix de Nimégue, dont le Roi dicta lui-même les conditions, & qui fut signée par toutes les Puissances en 1679. Il y eut trois Traités : l'un entre la France & la Hollande, le second avec l'Espagne, & le troisième avec l'Empereur & l'Empire. Lorsque le calme fut rétabli dans toute l'Europe, le Roi pour soutenir le titre de *Grand* qui lui fut donné de l'aveu même des Etrangers, se livra à des occupations aussi glorieuses pour lui, qu'utiles à ses sujets. Il établit d'abord une Chambre contre les Empoisonneurs, qui depuis quelque tems se multiplioient en France. Il fit fortifier ses Frontières, pour se mettre à couvert de toute insulte. Il remit les Loix en vigueur, il fit perfectionner ses Ports, augmenta la Marine de plus de soixante mille Matelots, il institua des Académies, des Gardes-Marines, & après avoir châtié la perfidie des Tripolins, il leur accorda la Paix sur les instances du Grand Seigneur. Pour maintenir les Libertés de l'Eglise Gallicane contre les prétentions de la Cour de Rome, il fit dresser dans l'Assemblée du Clergé de 1682, quatre propositions touchant la puissance Ecclésiastique, qui en sont le plus solide fondement : la premiere est que le Pape n'a aucune autorité sur le Temporel des Rois. La seconde, que le Concile est au-dessus du Pape. La troisième, que l'usage de la Puissance Apos-

tolique doit être reglé ſur les Canons, ſans donner atteinte à nos Libertés; & la quatrième, qu'il appartient principalement au Pape de décider en matière de Foi, que ſes Décrets obligent les Egliſes, que ſes Déciſions néanmoins ne ſont irréformables qu'après que l'Egliſe les a acceptées. L'année ſuivante Louis perdit la Reine ſon Epouſe, & il avoua que c'étoit le ſeul chagrin qu'elle lui avoit donné. En effet, cette vertueuſe Princeſſe avoit toujours ſupporté avec patience les infidélités de ſon époux; car il ne faut pas diſſimuler cette tache dans la vie de ce grand Roi, qui obſcurcit ſes plus brillantes qualités par une incontinence ſcandaleuſe. Il étoit coupable, ſans doute, & il répondoit du mauvais exemple qu'il donnoit à tout ſon Royaume; mais peut-être l'étoit-il moins que le Prélat mondain qui lui avoit donné une mauvaiſe éducation, que les lâches Directeurs qui s'étoient emparés de ſa conſcience, & qui le tenant dans l'ignorance totale de la Morale Chrétienne, lui en faiſoient un devoir, étouffoient ſes remords, & le laiſſoient ſe plonger ſans ſcrupule dans les voluptés, ſe livrer à une magnificence exceſſive & ruineuſe, & s'abreuver à longs traits du poiſon de la flatterie & de la louange. Cependant l'Eſpagne voyant que la France portoit ſes prétentions trop loin au ſujet des Limites, recommença la guerre en 1687, mais comme elle n'étoit pas en état de la ſoutenir, elle obtint l'an. ſuiv. un Trève de 20 ans. Ce fut cette même année que Louis humilia l'orgueil des Genois, & les força à cette humiliante Ambaſſade du Doge, accompagné de quatre Sénateurs, qui ſe fit en 1685, qu'il reçut des Ambaſſadeurs qui prétendoient être envoyés par le Roi de Siam, pour admirer la Puiſſance de Louis XIV, & qu'il accorda à Alger & Tunis une Paix honteuſe pour ces deux Villes. La ſuivante eſt remarquable par la révocation de l'Edit de Nantes, deſſein qui pouvoit être juſte, mais qui fut exécuté d'une manière odieuſe. Les Jéſuit. qui l'inſpirèrent au Roi, lui en conſeillèrent auſſi l'exécution violente, & on vit renouveller contre les Calviniſtes, qu'il falloit perſuader, les barbaries des anciennes perſécutions. En 1687 fut conclue la fameuſe Ligue d'Auſbourg, à l'appui de laquelle vinrent l'affaire des Franchiſes ſous innocent XI, & la Révolution d'Angleterre ſous Jacques. La guerre s'alluma donc plus vivement que jamais en 1688, & la France eut à combattre la Hollande, l'Allemagne, l'Eſpagne, l'Angleterre, le Brandebourg & la

Savoye. Pour quelques échecs qu'elle reçut, elle remporta de grands avantages. Luxembourg défit le Prince de Waldeck à Fleurus, & à Leuse, le Prince d'Orange à Steinkerque & à Nerwinde. Tourville battit la Flotte des Anglois & des Holland. dans la Manche. Catinat battit à Staffarde & à la Marsaille le Duc de Savoye, Noailles défit les Espagnols vers les bords du Ter, le Duc de Vendôme prit Barcelone, Pontis prit Carthagène en Amérique. Tant de succès déterminèrent les Alliés à conclure la Paix à Riswick en 1697. Louis leur fit des conditions avantageuses, & sacrifia tout ce qu'on voulut, dans l'espérance que la Couronne d'Esp. passeroit bien-tôt sur la tête de son petit-fils. En effet, Charles II. infirme & moribond, apella le Duc d'Anjou à sa succession en 1700, & ce fut le signal d'une nouvelle guerre, plus cruelle que les précédentes, & l'époque des disgraces qu'éprouva Louis *le Grand*. Dans la première campagne le Prince Eugène Général de l'Armée de l'Empereur, repoussa l'Armée Françoise à Carpi, défit Villeroi à Chiari, le fit prisonnier à Crémone, tandis que Villars battoit le Pr. Louis de Bade à Freidelinghen, & que notre Flotte étoit défaite par le Duc d'Ormond dans le Port de Vigo. La campagne suiv. Villars battit les ennemis à Passau, Bouflers à Ekeren, & l'Empereur trembloit pour sa Capitale lorsque les affaires changèrent de face, & les Franç. n'éprouvèrent plus que des revers. Eugène & Malboroug qui commandoient en Allemagne, remportèrent la Victoire signalée d'Hocstet, sur Tallard & Marsin. Malboroug celle de Ramillies sur Villeroi, le Prince Eugène força nos lignes & fit lever le siége de Turin, & ces deux grands Capitaines réunis défirent Villars à Malplaquet. La rigueur de l'hiver de 1709, & la famine qui en fut une suite, s'étant jointes à la terreur des armes ennemies, Louis sensible aux malheurs de ses sujets parla de Paix, & porta les offres jusqu'à promettre de fournir de l'argent aux Alliés pour aider à ôter la couronne à son petit-fils; mais ceux-ci fiers à proportion de l'abaissement de ce gr. Pr. exigeoient qu'il se chargeât de le détrôner. Cette prétention indécente ayant été réjettée, il fallut continuer la guerre. Vendôme vengea enfin l'honneur des armes Fr. à Villa Viciosa, où il battit Staremberg; Noailles chassa la Flotte ennemie du Port de Cette, & s'empara de Gironne; & Villars sauva la France en forçant le poste de Denain. Déja les Anglois s'étoient séparés des Alliés, & une in-

trigue de Cour ayant ouvert les yeux à la Reine Anne, elle apperçut que l'Angleterre faisoit seule tous les frais d'une guerre, où elle étoit sans intérêt. Le Congrès ouvert à Utrecht dès 1712, se termina en 1713, & la Paix y fut signée par toutes les Puissances ennemies, excepté par l'Empereur qui ne la signa qu'à Rastadt en 1714, & l'Empire à Bade la même année. Louis ayant rendu la Paix à son Royaume ne put en goûter les fruits, & les disputes malheureuses qui agitoient l'Eglise de France, troublèrent la fin de son règne. Le Jésuite le Tellier qui faisoit servir à la vengeance de sa Compagnie, le crédit qu'il avoit sur l'esprit de son Pénitent, avoit engagé Louis à solliciter lui-même une *Constitut.* qui remplit d'amertume le reste de sa vie, par l'inutilité des efforts qu'il fit pour la faire recevoir. Ce Prince Religieux fatigué par les exhortations de son impitoyable Confesseur, qui lui faisoit entendre que sa Conscience étoit engagée à consommer son ouvrage, alloit employer toute son autorité pour faire recevoir la Bulle par tout le Clergé & les Parlemens de France, lorsque sa mort, dont cette affaire avança les momens, lui épargna le désagrement d'un succès incertain. Il la vit venir d'un œil sec, & il s'y détermina avec une Constance digne de sa grande ame. Après avoir reçu les Sacremens & mis ordre aux affaires de son Royaume, il appella auprès de lui les Princes & Princesses de son Sang, leur parla sans trouble & sans émotion, & tint au Dauphin qui devoit lui succéder un discours proportionné à son âge : *Mon Enfant*, lui dit-il, *vous allez être un grand Roi : ne m'imitez pas dans le goût que j'ai eu pour la guerre : tâchez d'avoir la Paix avec vos voisins : rendez à Dieu ce que vous lui devez, reconnoissez les obligations que vous lui avez, faites le honorer par vos sujets, suivez toujours de bons conseils, tâchez de soulager vos Peuples ; ce que je suis assez malheureux de n'avoir pû faire. N'oubliez jamais la reconnoissance que vous devez à Madame de Ventadour.* Il l'avertit ensuite d'éviter trois écueils contre lesquels il avoit donné lui-mêmes, les *Guerres inutiles*, les *Bâtimens excessifs* & les *Maîtresses :* regrets tardifs à la vérité, mais qui marquent du moins ce qu'on auroit dû attendre de ce Prince, s'il n'eut livré sa conscience à des séducteurs, & ses oreilles à des flatteurs. Il mourut le premier Septembre 1715, âgé de 77 ans, & dans la 73e de son règne, le plus long, le plus glorieux, & le plus fécond en grands événemens. Si l'on fixe l'époque de la grandeur

des Romains sous le Règne d'Auguste, la postérité regardera celui de Louis *le Grand* comme l'époque de la gloire du nom François. On n'en donnera qu'une legère idée, en disant que la France sous ce Monarque a réuni dans son sein ce que tous les siècles précédens n'ont eu que successivement & par partie : que les Sciences & les Arts ont été portés au plus haut point de perfection ; qu'elle peut opposer aux plus fameux Héros de l'antiquité les CONDÉS, les TURENNES, les LUXEMBOURGS, les CATINATS, &c. qu'elle a vû des Evêques dignes des plus beaux jours de l'Eglise, les PAVILLONS, les CAULETS, les VIALART, les ARNAUDS, les BOSSUETS, les LITOLPHI, les MONTGALLIARD, les NOAILLES, &c. comparables aux anciens Peres, qu'elle a produit des Théologiens qui ont étonné par la sublimité de leurs lumières, la profondeur de leur science, & le nombre prodigieux de leurs écrits, les ARNAUDS, les PASCHALS, les NICOLES, les JUENINS, les QUENELS. Des Philosophes que Platon & Aristote prendroient pour maîtres, les DESCARTES, les MALLEBRANCHES, les ROHAUTS, les GASSENDIS, &c. & qu'enfin toutes les merveilles, les hommes célèbres en tout genre qui l'illustrèrent, le feront à jamais mettre à la suite des siècles d'Alexandre, d'Auguste & de Leon X.

LOUIS, Dauphin, appellé *Monseigneur*, fils de Louis XIV. & de Marie-Therèse d'Autriche, naquit à Fontainebleau en 1661. Son pere qui sentoit tout le défaut de l'éducation qu'il avoit reçue, n'oublia rien pour en donner une meilleure à son fils, & mit auprès de lui tout ce que la France avoit de plus éclairé. Le Duc de Montausier fut son Gouverneur, & le grand *Bossuet* son Précepteur. Dès qu'il eut sa vingtième année, le Roi le mena au Voyage d'Alsace en 1681, & à la Campagne de Flandres en 1684. Le Dauphin s'y fit aimer par la bonté de son caractère, & sa générosité envers les soldats. En 1688, il fut mis à la tête des Armées, & fit en personne le siège de Philisbourg qu'il prit, & où il mérita le surnom de *Hardi*. Il prit ensuite plusieurs autres Villes & acheva glorieusement une Campagne brillante, qui fait un des grands ornemens du règne de Louis XIV. Il accompagna depuis son pere au siège de Mons, à celui de Namur, & étant à la tête de l'Armée de Flandres en 1694, il fit une marche qui a été admirée des connoisseurs. Ce Prince, chéri des François, à qui il donnoit l'espérance d'un règne heureux, de son pere qui aimoit ses vertus

ſans en être jaloux, fut enlevé à la fleur de ſon âge par une maladie cruelle en 1711. Il eut trois fils, dont l'aîné, Louis, Duc de Bourgogne, devenu Dauphin après la mort de ſon pere, fut élevé par le Duc de Beauvilliers & le fameux Fénelon. Il étoit deſtiné à la Couronne lorſqu'il mourut en 1712, âgé de vingt-neuf ans.

LOUIS *le Pieux*, Roi de Germanie, troiſième fils de Louis le *Débonnaire*, fut élu Roi de Bavière dans l'Aſſemblée générale que ſon pere tint en 817 à Aix-la-Chapelle. Après la mort de ce dernier, Louis s'unit à Charles-le-Chauve ſon frere, & ces deux freres gagnèrent la bataille de Fontenai en 841, ſur Lothaire, troiſième fils de Louis. Enſuite les trois freres s'étant réunis, partagèrent les Etats de leur pere, & Louis eut pour ſa part ce qui eſt au-delà du Rhin, avec les Evêchés de Mayence, de Wormes & de Spire. Il étendit les limites de ſes Etats, & ſe rendit redoutable à ſes voiſins par ſa bravoure, & cher à ſes Sujets, par ſa libéralité, ſon amour pour la juſtice, & d'autres qualités qui le firent reſſembler à Charlemagne, plus qu'aucun autre de ſa famille. Il mourut à Francfort en 876, âgé de ſoixante-dix ans. Son fils Louis II. lui ſuccéda; & fut attaqué par Charles-*le-Chauve* ſon oncle, qui vouloit le dépoſſéder; mais il ſe maintint contre ſes efforts, & mourut en 882, dans le tems qu'il aſſembloit ſon armée pour s'oppoſer aux Normands.

LOUIS de Bourbon, premier Prince de Condé, ſeptième fils de Charles de Bourbon Duc de Vendôme, né en 1530, fit ſes premières armes ſous Henri II, défendit enſuite Metz contre Charles-Quint, ſe diſtingua à la bataille de Saint-Quentin, & ſervit aux ſièges de Calais & de Thionville: mais après la mort tragique d'Henri II. le peu de part que les Princes eurent au Gouvernement, & pluſieurs autres mécontentemens, firent prendre au Prince de Condé le parti des Proteſtans, & il paſſa pour être le chef muet de la Conſpiration d'Amboiſe, dont la Renaudie étoit le conducteur, & en conſéquence on l'attira à la Cour ſous de belles promeſſes, & on l'y arrêta. Les Guiſes qui étoient ſes ennemis déclarés, firent expédier ſon Procès avec une précipitation inouïe, & contre les règles les plus communes. Le Prince condamné à mort n'échappa au ſupplice que parceque François II. mourut ſur ces entrefaites, & que le Chancelier avoit refuſé de ſigner ſa Sentence. Sous Charles IX. il fut mis en liberté & déclaré inno-

cent par la Cour des Pairs, Tribunal légitime qu'il avoit en vain reclamé. Peu après, ce Prince toujours mécontent du Gouvernement, se mit à la tete des Huguenots, fut fait prisonnier à la bataille de Dreux, en 1562, perdit celle de Saint Denis contre le Connétable, & eut d'abord la jambe cassée d'un coup de pied de cheval à celle de Jarnac en 1569; mais il ne laissa pas de poursuivre sans se plaindre, & tout en marchant : *Souviens-toi*, dit-il, *Noblesse Françoise, en quel état Louis de Bourbon entre aujourd'hui au combat* pour sa Religion, pour son salut & celui de la France. En même-tems il fondit sur les ennemis, & après avoir fait des prodiges de valeur, il se vit entouré de toutes parts & obligé de se rendre à deux Gentilshommes, qui ayant reçu sa parole, le placèrent auprès d'un buisson: mais le barbare Montesquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, à qui Louis avoit fait autrefois quelque déplaisir, étant survenu, le massacra de sang froid d'un coup de pistolet. Ainsi périt ce Prince, qui ternit les qualités les plus brillantes par sa révolte contre son Roi.

LOUIS de Bourbon, deuxième du nom, Prince de Condé, surnommé *le Grand*, fils de Henri II, Prince de Condé, & de Marie-Charlotte de Montmorenci, naquit en 1621. Il porta du vivant de son pere le titre de Duc d'Anguien, que dès l'âge de vingt-deux ans il rendit à jamais illustre, par la fameuse victoire de Rocroi, qu'il gagna en 1643 sur les Espagnols, que commandoit le Comte Fontaine, qui fut tué dans sa chaise, où il se faisoit porter, à cause de la goute : l'armée ennemie plus forte que la Françoise, & composée de vieilles bandes Valonnes, Italiennes & Espagnoles, ne put jamais se remettre de cette défaite. Cette victoire qui affermit la Régence, & rendit le repos à la France agitée, fut suivie de la prise de Thionville, qui acheva de faire passer le Duc d'Anguien pour un Capitaine également redoutable dans les sièges & dans les batailles. L'année suivante ne fut pas moins glorieuse pour le jeune Heros. Le brave Merci, après avoir pris Fribourg, malgré Turenne, s'étoit retranché dans un endroit impénétrable, & sembloit défier nos bataillons. Mais les François animés par la présence de leur Chef qui combattoit à pied à leur tête, forcèrent ces remparts inaccessibles, & après avoir défait dans trois combats consécutifs, le Général ennemi, qui y perdit 9000 hommes, l'obli-

gèrent à faire une retraite, qui lui conserva toute sa réputation. Une suite de cette victoire signalée fut la prise de Philisbourg, de Spire, de Wormes & de tout le cours du Rhin, & le Duc d'Anguien qui n'avoit pas besoin de plus d'exploits pour se former la plus brillante réputation, gagna encore la sanglante bataille de Nortlingue sur l'infortuné Merci, qui y fut tué en 1645, prit Dunkerque en 1646, & sur la fin de cette même année, son pere étant mort, il lui succéda dans sa charge deGrand-Maitre de la Maison du Roi,& dans le Gouvernement de Bourgogne,de Bresse & de Berri. Un petit échec qu'il reçut en1647,devantLerida, dont il fut obligé de lever le siège, fut bien-tôt réparé par la défaite de l'Archiduc, dont il tailla l'armée en pièces en 1648. dans les plaines de Lens. Après avoir fait respecter au-dehors la puissance des ennemis, par tant de victoires, le Prince de Condé la fit craindre au-dedans, & la Cour qui avoit besoin de lui pour l'opposer aux *Frondeurs*, le rappella. Mazarin odieux au peuple & au Parlement, qui le regardoient comme l'auteur des maux de l'Etat, crut ne pouvoir se sauver qu'en se jettant entre les bras de ce Heros, qui parut tout brillant de gloire, & qui n'ayant point eu de part aux troubles, sembloit venir à propos pour être l'arbitre des deux Partis. Il ne refusa pas sa médiation, & après avoir fait triompher la France, il voulut bien encore s'employer à la pacifier. Il se joignit donc au Duc d'Orleans, & ces deux Princes firent terminer les divisions à l'amiable dans une Conférence tenue à S. Germain-en-Laye. Mais la paix ne fut pas de longue durée, & ceux qui avoient intérêt de perpétuer les troubles, ayant de nouveau brouillé, le Prince cessa d'être arbitre, & se déterminant tout-à-coup pour Mazarin, il perdit l'affection du peuple, qui l'avoit regardé jusqu'alors comme son Dieu tutelaire. Dès ce moment, il ne garda plus de mesures, & se livrant à toute l'impétuosité de son caractère, il entreprit d'assiéger avec six ou sept mille hommes, Paris, défendu par un peuple innombrable & une forte armée. Il se saisit d'abord de Lagny, de Corbeil, de Saint Cloud, de Saint Denis, de Charenton, & avec une poignée de Soldats, il osa défier la multitude renfermée dans les murailles de cette grande Ville, & tint la parole qu'il avoit donnée de ramener le Roi, la Reine & le Cardinal triomphans à Paris. Cet événement, dont on fut redevable à la valeur,

à la prudence, & à sa haute capacité du Prince, fut le moment le plus glorieux de sa vie, & lui mérita ce compliment flatteur de la Reine : *Monsieur*, lui dit-elle, *le Service que vous avez rendu à l'Etat est si grand, que le Roi & moi serions des ingrats, s'il nous arrivoit de l'oublier jamais.* Heureux ce Prince, s'il n'eut pas mis ce service à trop haut prix, ou si l'importance du service n'eut fait redouter le bienfaiteur! Mais le mépris qu'il avoit témoigné en plusieurs rencontres pour le Cardinal, effaça bien-tôt toute la reconnoissance du cœur de ce Ministre, qui lui devoit trop pour n'être pas ingrat, & le Prince qui ne voyoit rien au-dessus de ses prétentions, acheva de se perdre par sa hauteur. Mazarin fit tant par ses artifices, qu'il détermina la Reine à l'arrêter avec le Prince de Conti & le Duc de Longueville. Cela fut exécuté le dix-huit de Janvier 1650, au Palais-Royal même, où il les avoit attirés, sous prétexte d'assister au Conseil. On les conduisit d'abord à Vincennes, puis à Marcoussy, & de-là au Havre-de-Grace. Ils en sortirent un an après, par une révolution, qui procura leur liberté & le bannissement de leur Rival. Celui-ci, que l'adversité rendoit bas & rampant, voulut se faire un mérite auprès des Princes de leur délivrance, & courut la leur annoncer, avec les gestes de la plus profonde soumission; mais il en fut mal reçu, & le Prince, sans daigner le saluer, lui dit avec une fierté méprisante, qu'*il lui venoit annoncer sa liberté lorsqu'il ne la pouvoit plus empêcher, & qu'il ne croyoit pas lui être beaucoup obligé.* Le ressentiment de cette injure le rendit enfin rebelle; & si, comme il a dit depuis en parlant de cette malheureuse prison : *Il y étoit entré le plus innocent de tous les hommes, ne respirant que le service du Roi & la grandeur de l'Etat* : il ne faut pas dissimuler, que selon son aveu même, *il en sortit le plus coupable* : parce que dès ce moment même, il ne chercha qu'à se venger aux dépens de la fidélité qu'il devoit au Roi & à l'Etat. Cependant sa prison donna un nouveau relief à sa gloire, & il rentra à Paris triomphant au milieu des acclamations publiques, pendant que son ennemi sortoit du Royaume chargé du mépris & de la haine du peuple. Mais comme celui-ci, quoique retiré à Cologne continuoit de gouverner le Royaume, le Prince en méfiance de tous côtés, brouillé avec les Frondeurs, craint de la Reine, crut qu'on en vouloit encore une fois à sa liberté, & se retira dans son

Gouvernement de Guyenne; d'où il se prépara à la guerre, & fit son traité avec l'Espagne. Son premier exploit depuis qu'il eut les armes à la main contre son roi, fut le combat de Bleneau, où par un prodige de valeur, il enleva plusieurs Quartiers au Maréchal d'Hocquincourt, & eût entièrement défait l'armée Royale, si le Vicomte de Turenne ne fut venu à propos pour le sauver. Après ce coup hardi, il entra à Paris en Conquérant, après une marche aussi pénible que dangereuse, & vint raffermir dans son parti le Duc d'Orleans. De-là il commença à négocier avec la Cour, & voyant le peu de succès des négociations, il se détermina à recommencer la guerre. Il se porta d'abord à Saint Cloud, puis il se mit en marche pour s'emparer de Charenton, & se trouvant pressé par l'armée Royale, il n'eut que le tems de se jetter dans le Fauxbourg de Saint Antoine, & ce fut-là que se donna cette fameuse bataille, où le Prince combattant contre son Roi, sous ses propres yeux, força le Monarque à témoigner moins de ressentiment de sa rébellion, que d'admiration de sa valeur. Cependant l'action alloit être funeste pour lui, lorque les Parisiens, qui avoient regardé ce combat d'un œil tran quille, forcés par Mademoiselle, qui avoit fait tirer la canon sur les troupes du Roi, ouvrirent leurs portes & le reçurent avec son armée. Il eût pû avoir part à la paix qui se fit peu après, mais sa haine pour le Cardinal, dont il prévoyoit le rappel, & sa mauvaise étoile, le jettèrent entre les bras des Espagnols; se rendant encore plus criminel par sa fuite en quittant Paris, malgré l'amnistie qu'on lui offroit, que par son triomphe, lorsqu'il y étoit entré l'épée à la main. Les Espagnols le firent Généralissime de leurs troupes, & il entra en cette qualité dans la Champagne, où il prit Rocroi qui dut le faire gémir sur ce triomphe, en lui rappellant le premier, qui n'avoit rien que de glorieux pour lui. L'année suivante, 1654, il fit le siège d'Arras avec l'Archiduc, & Turenne ayant attaqué leurs lignes, les força & les battit malgré le courage du Prince, qui tout couvert de sang & de poussière, ne sortit de la mêlée que le dernier. Il soutint encore toute sa réputation à la bataille des Dunes, qu'il perdit aussi contre Turenne, comme si la fortune qui l'avoit si bien servi quand il combattoit pour son Prince, eût refusé de le seconder quand il portoit les armes contre lui. Enfin ce grand homme fut rendu à sa Patrie

par la paix des Pyrenées; après avoir soutenu chez les Etrangers la grandeur de sa Maison & l'éclat de son nom. Mazarin qui faisoit quelque difficulté de le comprendre dans la paix, y fut déterminé par la menace que lui fit Dom Haro, de procurer au Prince des établissemens dans les Pays-Bas, qui auroient pû donner de l'embarras. Condé rentré dans son devoir, fut remis dans son naturel, & il ne s'occupa plus qu'à effacer les impressions de ses anciennes fautes: dévoué plus que jamais à l'Etat & à son Roi, il les servit aussi utilement que glorieusement le reste de sa vie. La conquête de la Franche-Comté, celle de la Hollande, le fameux passage du Rhin où il fut blessé, la sanglante Journée de Senef, réparèrent avantageusement ce qu'il y avoit eu de défectueux dans sa conduite. La goutte dont il fut tourmenté, lui fit refuser le Commandement de l'armée en 1676, & il ne songea plus qu'à jouir du repos qu'il s'étoit acquis par tant de travaux glorieux, dans sa belle retraite de Chantilly. C'est-là que dans la condition de simple particulier, il parut aussi grand qu'à la tête de l'armée, & qu'il fit admirer des vertus paisibles qui ne le cèdent point aux guerrieres. Ce grand Prince mourut à Fontainebleau en 1686, après avoir sanctifié les derniers momens de sa vie, par la pratique exacte de toutes les vertus chrétiennes, & rehaussé son héroïsme, par une foi vive & une piété tendre. Le grand Bossuet son ami, bien digne de chanter un tel Heros, prononça son Oraison funèbre, & finit par ce chef-d'œuvre, sa carrière oratoire. Ce Prince avoit un génie supérieur, & sçavoit non-seulement la Guerre, mais l'Histoire, la Philosophie, la Théologie, & avoit approfondi toutes les sciences & tous les arts. Il avoit un goût passionné pour les Lettres, une grande ardeur pour la lecture, & l'entretien des gens sçavans, qu'il étoit capable lui-même d'instruire. Il étoit ardent dans la dispute, & accoutumé qu'il étoit à avoir de son côté la raison & la victoire, il souffroit impatiemment qu'on ne fût pas de son sentiment. Boileau qui disputoit un jour contre lui, appercevant dans ses yeux le dépit qu'il avoit de se voir contredit, se retira prudemment, & dit à Gourville: *Je serai toujours de l'avis de M. le Prince, même quand il aura tort.*

LOUIS-Joseph, Duc de Vendôme, fils de Louis & de Laure Mancini, né en 1654, fut un des grands Généraux du siècle de Louis XIV. Il fit ses premières armes sous les yeux de ce Roi, qu'il ac-

compagna à la conquête de la Hollande, & dans toutes ses autres Campagnes. Il se signala depuis à la prise de Luxembourg, de Mons, au combat de Steinkerque, & à la bataille de la Marsaille. En 1695, le Roi l'ayant envoyé en Catalogne, il prit Barcelonne après avoir battu les ennemis. En 1702, il reçut ordre d'aller en Italie relever Villeroi, entre les mains duquel les armes de France ne cessoient d'être malheureuses. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, les choses changèrent de face. Deux victoires qu'il remporta sur les Impériaux à *Sant Vittoria* & à *Luzzara*, furent un présage heureux du succès de sa commission. Il fit ensuite lever le blocus de Mantoue, & prit plusieurs Places dans le Trentin, dans le Piedmont, battit à plate-couture le Prince Eugène à Cassano en 1705, & les Impériaux commandés par le Comte de Reventlau à Calcinato en 1706. La perte des ennemis fut telle, qu'ils n'auroient pû empêcher Vendôme de s'emparer de Turin, si le malheur de la France ne l'eut fait rappellerr d'un pays, où il commandoit avec succès, pour remplacer en Fland. Villeroi qui y avoit porté ses revers. La Cour crut qu'un Chef qui avoit *la confiance des Officiers & des Soldats*, *redonneroit aux troupes cet esprit de force & d'audace*, *si naturel à la nation Françoise*, & que l'incapacité & les malheurs de Villeroi lui avoient fait perdre. Mais la foiblesse d'une armée qui manquoit de tout, & les contradictions qu'il éprouva, l'empêchèrent de rien faire qui fût digne de lui. Ainsi il se rendit aux instances de Philippe V. qui l'appella à lui, pour rétablir son Trône ébranlé. Il trouva ce Prince réduit dans le plus triste état, sans troupes, sans argent; mais tout parut renaître à l'arrivée du Général, qui inspirant la confiance à tout le monde, se vit bien-tôt en état de poursuivre l'armée des Alliés. La bataille de Villa-Viciosa, qu'il gagna sur Staremberg en 1710, rétablit entièrement les affaires de Philippe, qui entra triomphant à *Sarragosse*. Ce Prince pour reconnoître les services que lui avoit rendus son Libérateur, lui fit décerner les honneurs de premier Prince du Sang, dont il ne jouit pas long-tems; car il mourut en 1712, à Vignaros, d'une indigestion à laquelle un Empirique dont il se servoit par habitude depuis trente ans, ne put apporter de remède. Il avoit cinquante-huit ans, & ses talens éminens pour la guerre, son courage, aussi-bien que la bonté de son caractère, le

faisoient aisément reconnoître pour un petit-fils d'Henri IV.

LOUIS d'Orleans, né à Versailles en 1703, de Philippe, depuis Régent, montra dès son enfance beaucoup de dispositions aux sciences, & fut élevé d'une manière conforme à sa haute naissance. Sa jeunesse, qu'il passa dans les délices & les égaremens de la Cour, fut pour lui une source de regrets, lorsque les réflexions qu'il fit sur la mort de son pere, & la perte d'une épouse aimable, le portèrent à renoncer au monde, & à ne plus s'occuper que de son salut. Il se proposa donc un nouveau plan de vie, & au milieu des grandeurs du siècle, ce Prine Chrétien, retraça l'image des Pénitens célèbres, qui ont illustré les premiers siècles de l'église. Depuis l'an 1726, époque de sa conversion, il pratiqua les austérités les plus rigoureuses, partageant tout son tems entre les devoirs particuliers de son état, les exercices de la pénitence, & l'étude de la Religion & des Sciences. Coucher sur la dure, jeûner rigoureusement, ne boire presque de l'eau, se priver presque toujours de feu, même dans les hyvers les plus rudes, donner plusieurs heures à la prière, ce n'étoit-là que les préludes de la vie vraiment pénitente, que ce Prince mena dans l'appartement qu'il prit en 1730 à l'Abbaye de sainte Geneviève, & dans lequel il vint se fixer en 1742, lorsqu'il eut pris le parti de renoncer totalement à la Cour, où ses maximes & ses exemples ne trouvoient que des contradicteurs. C'est-là qu'il devint le modèle de la pénitence chrétienne, & que l'on vit avec édification le premier Prince du Sang des Bourbons, vêtu comme les hommes du commun, aimer à être confondu dans nos temples avec les peuples, ne se distinguer que par un plus grand recueillement, accompagner chez les malades le Dieu, en la présence duquel il s'anéantissoit, verser ses immenses richesses dans le sein des pauvres, les écouter avec bonté, s'attendrir sur leurs misères, & aller souvent les découvrir jusque dans les greniers, où les infirmités les retenoient. Sa charité industrieuse se prêtoit à tout, & de quelqu'âge ou sexe que fussent les malheureux, ils étoient surs en trouvant de la compassion dans son cœur, de trouver une ressource dans ses libéralités. Qui pourroit compter les sommes immenses employées par ce pieux Prince, à procurer une éducation chétienne à des enfans, à marier des filles, à doter des Religieuses, à fai-

re apprendre des métiers, à rétablir des fortunes détruites, à en relever d'ébranlées, à fonder des Ecoles de Charité, des Communautés pour l'instruction de la jeunesse & la propagation de la Foi catholique, à perfectionner la Médecine, l'Agriculture, les Manufactures & les Arts utiles au genre humain? Ces exercices de la plus vive charité ne l'empêchèrent pas de faire de très-grands progrès dans les Sciences, & sur-tout dans l'étude de la Religion. Ce Prince né avec un esprit vif & pénétrant, donnant chaque jour un tems considérable à l'étude sous les meilleurs Maitres en chaque genre, avoit appris parfaitement l'Hébreu, le Chaldéen, le Syriaque, & le Grec, pour avoir la consolation d'entendre l'Ecriture-Sainte dans le texte original. Il lût surtout avec avidité saint Thomas, Esthius, les meilleurs Traités faits en faveur de la Religion, les Peres de l'Eglise, les bons Auteurs Ecclésiastiques, pour se convaincre de plus en plus des fondemens de la Foi, dans laquelle il étoit inébranlable. Il ne réussit pas moins dans l'étude de l'Histoire, de la Géographie, de la Botanique, de la Chymie, de l'Histoire Naturelle, de la Physique & de la Peinture, & il se mit en état de parler en Maitre de toutes les Sciences utiles. Les Ecrits qu'il a laissés en grand nombre, feront à jamais honneur à son érudition, à sa sagacité & à sa Religion. Ce sont des Traductions littérales, des Paraphrases, des Commentaires sur l'Ecriture-Sainte, des Dissertations contre les Juifs: un Traité contre les Spectacles & d'autres sur différens sujets. Sa modestie ne lui a jamais permis de les faire imprimer, & il les a laissés manuscrits, par son Testament, à l'Ordre de saint Dominique, *pour marquer*, dit-il lui-même, *ma vénération pour cet Ordre, qui a rendu de grands services à l'Eglise, & qui a enseigné la Doctrine de saint Thomas, que je crois la meilleure des opinions, qui se soutiennent dans l'Ecole.* Avec quelques rayons de lumières; de plus, le pieux Prince auroit autrement caractérisé la Doctrine de saint Thomas, & l'auroit appellée avec Benoît XIII, *L'ANCIENNE ET VERITABLE DOCTRINE DE L'EGLISE.* Au reste, il est à présumer qu'il n'avoit pas d'autre pensée, & qu'il n'a péché que dans la manière de la rendre. Car on sçait que le Duc d'Orleans, qui étudioit & pratiquoit la Religon depuis tant d'années dans une profonde retraite, recherchoit aussi la vérité avec droiture, & qu'elle se manifestoit à lui de plus en plus. L'extrême

délicatesse de sa conscience, l'avoit tenu long-tems en garde contre certains Livres que l'on s'efforce envain de rendre suspects; mais le nuage se dissipa, & il n'en étoit plus là, lorsque ses austèrités & son application lui causèrent une maladie longue & douloureuse, qui lui annonça la mort qui en seroit la suite. Le Prince Religieux l'attendit avec un courage incroyable, & employa les derniers momens de sa vie à s'instruire d'un point qu'il avoit peut-être trop négligé, le véritable objet des disputes qui agitent l'Eglise. Comme il avoit le cœur droit, il ne fut pas long-tems à comprendre que c'étoit à la saine doctrine qu'on en vouloit, sous prétexte de faire recevoir une pièce faussement décorée d'une autorité respectable, & jugeant de l'arbre par ses fruits, il conclut qu'une Bulle qui ne s'étoit établie que par le renversement du bon ordre, l'extinction de la lumière, & l'anéantissement de tout bien, ne méritoit que des anathêmes. Les ravages exercés sous ses yeux dans la Paroisse S. Etienne, le schisme allumé dans tout le Royaume, avoient allarmé sa piété, & trop éclairé pour n'en pas sentir les conséquences, il en tira de puissans argumens contre la fatale pièce qui caussoit tous ces maux. Mais auroit-il dû lui-même s'attendre à en être la victime? C'est ce qu'éprouva cet illustre Prince Pénitent, qui canonisé par la voix publique, mourut sous l'anathême de son premier Pasteur, & celui à qui le Royaume auroit voulu dresser des Autels, fut privé des Sacremens. Ce Héros Chrétien peu sensible à l'outrage qu'on lui faisoit, ne le fut qu'au malheur du Diocèse, & gémit de le voir livré au fanatisme qui ne connoit d'autre désordre que la chimère qu'il poursuit; mais faisant effort sur lui-même, & animé par la grace qui le soutenoit, il se traina à l'Autel, & eut le bonheur de s'unir encore une fois à son Dieu sur la terre, pour n'en être plus séparé dans l'éternité, dans laquelle il entra le 4 Février 1752. Ce fait que la postérité refusera de croire, est consigné dans les belles remontrances que le Parlement de Paris adressa au Roi dans, lesquelles cet auguste Sénat appuyant sur les dangereuses conséquences du refus arbitraire des Sacremens à l'article de la mort, dit que si la *Tyrannie du refus arbitraire des Sacremens étoit une fois établie, ni la* NAISSANCE LA PLUS RESPECTABLE, *ni la* VERTU LA PLUS PURE, &c. ne seroient pas des titres suffisans pour réclamer à l'article de la mort ces biens sacrés; personne dans le tems ne s'est

trompé

à ce trait, & on fut ſur-tout indigné de ce que par un contraſte frappant, au moment que l'on refuſoit les Sacremens à un ſaint de ce rang, on les donnoit à un pécheur ſcandaleux & notoire.

LOUIS, (Pierre de S.) né à Vaureas en 1626, ſe fit Carme à l'âge de vingt-cinq ans, de chagrin de la mort d'une fille qu'il aimoit, & parvint à acquérir un nom, par un poëme ridicule, plein du Phébus le plus rafiné, & du galimatias le plus exquis : ce *chef-d'œuvre de pieuſes extravagances*, eſt intitulé : *la Magdeleine au déſert de ſainte Baume en Provence, Poëme ſpirituel & chrétien en douze Livres*. Le pere de S. Louis l'avoit composé dans le Couvent d'Agnalade, & dans celui de S. Marcellin. Il balança long-tems entre Elie, le prétendu Fondateur de ſon Ordre, & la Magdeleine, Patronne de ſon ancienne maîtreſſe; & il ſe détermina en faveur de cette dernière, par les reproches que lui fit ſa maîtreſſe dans un ſonge. Quand ſon poëme fut achevé, il le porta à Lyon, & après quelques traverſes, il vint à bout de le faire imprimer au grand préjudice de l'Imprimeur, qui pendant dix ans garda l'édition entière dans ſon magaſin. Après ce tems, quelqu'un l'ayant fait connoître, on l'acheta avec tant d'avidité, qu'on fut obligé d'en faire une nouvelle édition; & depuis, comme il étoit devenu fort rare, la Monnoye l'a fait réimprimer dans ſon recueil de pièces choiſies. Le P. de S. Louis mourut environ un an avant la fortune de ſon poëme, & il venoit d'en achever un, en l'honneur de ſon Fondateur, ſous le nom d'*Eliade*, que les Carmes ont eu la prudence de ſupprimer. Ce bon Pere étoit auſſi le plus grand faiſeur d'Anagrammes de ſon tems. Il avoit anagrammatiſé tous les Papes, les Empereurs, les Rois de France, les Généraux de ſon Ordre, & tous les Saints, & il avoit la ſimplicité d'attacher quelque vertu à ce renverſement de Lettres.

LOUISE-MARG. DE LORRAINE, fille de Henri Duc de Guiſe, fut mariée par Henri IV au Prince de Conti en 1605; & après la mort du Prince ſon époux, elle ſe livra entièrement aux Belles-Lettres, & entretint commerce avec les Sçavans de ſon tems qu'elle aimoit & qu'elle protégeoit. Elle avoit composé pluſieurs Ouvrages dont il ne nous reſte *que le Roman Royal*, où l'Hiſtoire des amours de Henri IV, avec un recueil de quelques belles actions & paroles mémorables de ce Roi, imprimée à Leyde en 1663.

LOUP, (S.) né à Toul, épouſa la ſœur de S. Hilaire

Evêque d'Arles, & après avoir vécu 7 ans avec elle, il s'en sépara de son consentement, par le désir de se consacrer à Dieu l'un & l'autre; & Loup après avoir passé quelque tems dans le fameux Monastère de Lerins, fut élevé sur le siége Episcopal de Troyes en Champagne, l'an 427. Ses vertus éminentes dans cette haute dignité, lui attirèrent le respect & les éloges de son siècle, & les Auteurs de ce tems en font la mention la plus honorable. Sidoine entr'autres l'appelle le *premier des Prélats*. Cet illustre Evêque accompagna S. *Germain d'Auxerre* en Angleterre, & y combattit avec force l'erreur Pélagienne. Il sauva aussi la ville de la fureur d'Attila, en désarmant par ses prières ce Roi barbare, & il mourut en 479, après cinquante-deux ans d'Episcopat. Le Jésuite Sirmond a publié dans le premier volume des Conciles de France un Epitre de ce saint Evêque.

LOUP, né au commencement du neuvième siècle, fit profession dans l'Abbaye de Ferrieres, & fut fait Abbé par Charles *le Chauve* en 842. Ce Prince l'envoya vers le Pape Clement VIII en 847, & le chargea de réformer tous les monastères de France avec le célèbre Prudence. Il seconda aussi le zèle de ce saint Evêque, défenseur de la Doctrine de l'Eglise sur la Grace & la Prédestination, en embrassant ouvertement le parti du fameux Gotescalc, contre l'implacable Hincmarc. On ignore l'année de la mort de ce pieux Abbé de qui on a un recueil de cent trente Lettres écrites avec agrément sur les matières les plus importantes, dont la meilleure édition est celle de Baluse in-8. en 1664, avec des notes.

LOUVENCOUR, (Marie de) né à Paris en 1680 d'une famille noble, fut élevée avec soin par ses parens, qui cultivèrent les talens agréables qu'elle avoit reçu de la nature. La musique, les instrumens & la Poësie firent ses amusemens; & nous avons d'elle plusieurs Poësies insérées dans le recueil de Vertron. Elle a aussi laissé des Cantates mises en musique par les plus grands maîtr.; *Ariane, Céphale, & l'Aurore, Psiché, Leandre & Hero, Pigmalion*, &c. Elle mourut en 1712, n'ayant encore que trente-deux ans.

LOUVARD, (D. François) né dans le Diocèse du Mans, entra dans la Congrégation de S. Maur, & y fit profession en 1700. Il fut le premier de son Ordre qui éleva sa voix contre la Bulle *Unigenitus*. Il fit au sujet de cette Bulle quelques Ecrits & Lettres, & scella son témoignage par plusieurs années de prison, & par un

grand nombre d'exils. Ce fut dans la chambre noire du Château de Nantes où il fut enfermé, qu'il fit cette célèbre protestation datée du 17 Novembre 1728, où il confessoit d'avance avec une générosité vraiment chrétienne, tous les prétendus crimes dont il pourroit être accusé au sujet de la Bulle. Elle a été imprimée dans le tems. Ce S. Religieux mourut le 22 Avril 1739, âgé de soixante-dix-huit ans dans le lieu de sa retraite à Skonaw près d'Utrecht, où il avoit été obligé de se réfugier.

LOUVOIS, voyez TELLIER.

LOWER, (Richard) né dans le pays de Cornouailles en Angleterre, s'appliqua à la Médecine sous Willis à Oxford, & suivit ensuite cet habile Médecin à Londres, où il pratiqua d'abord sa profession avec succès; mais comme il étoit du parti des Wigs, il perdit tout son crédit sous le règne des Toris, & mourut en 1691. Nous avons de lui un Traité *du cœur*, un autre *du mouvement & de la couleur du sang*: une *Dissertation* de l'origine du catharre, & d'autres Ouvrages estimés.

LOUVET, (Pierre) Avocat, né dans le Beauvoisis, s'appliqua à la Jurisprudence, & se rendit habile dans l'Histoire, comme le prouvent les Ouvrages que nous avons de lui. *Nomenclatura & Chronologia rerum Ecclesiasticarum Diœcesis Bellovacensis*, in-8, 1618. *Histoires & antiquités du pays de Beauvoisis*, in-8. L'Auteur ne traite que des fondations & privilèges des Eglises & de la Jurisdiction spirituelle: ayant été fait maître des Requêtes de la Reine Marguerite, il donna la deuxième partie de ce dernier Ouvrage, *in*-8, dans laquelle il traite de ce qui concerne les privilèges, les Jurisdictions civiles & temporelles, & les personnes vertueuses de la Noblesse & du Tiers-Etat. Il a encore publié l'*Histoire & les Antiquités du Diocèse de Beauvais*, in-8. où il n'est question que de l'Histoire Ecclésiastique de ce pays: l'*Histoire de la Noblesse Beauvoisienne*, in-8. 1640, très-rare, quoique très-imparfaite. Tous ces Ouvrages sont assez curieux, mais écrits d'une manière sèche & languissante. Il mourut en 1646.

LOUVET, (Pierre) né à Beauvais dans le dix-septième siècle, étudia en Médecine à Montpellier, & s'appliqua particulièrement à l'Histoire & aux Belles-Lettres qu'il professa dans plusieurs villes de Provence. Il a beaucoup écrit, mais avec peu de succès, & il passe pour un très-médiocre Auteur. Son premier Ouvrage est un vol. *in*-4. *de Remarques sur l'Histoire du Languedoc*, qui fut bien

tôt suivi d'un abrégé de l'Histoire d'Aquitaine *in*-4, qui ne vaut pas mieux que le premier. Ce qu'il a fait sur la Provence est si mal écrit & si peu estimé, qu'on ne peut en faire aucun usage. Il est encore Auteur *du Mercure Hollandois* en 10 vol. *in* - 12. qui contiennent l'Histoire des conquêtes du Roi en Hollande, en Franche-Comté, & généralement ce qui s'est passé dans l'Europe pendant la guerre depuis 1672 jusqu'à la fin de 1679. Ce dernier Ouvrage quoique fort peu exact, peut être de quelque utilité.

LOYSEAU, (Charles) né à Paris, entra dans le barreau, & après avoir exercé la Charge de Lieutenant particulier à Sens, & celle de Bailly à Châteaudun, il revint à Paris faire la fonction d'Avocat Consultant, & il y mourut en 1627 âgé de soixante-trois ans. C'étoit un très-habile Jurisconsulté qui a laissé plusieurs Ouvrages excellens sur des matières de Droit. Il y en a eu plusieurs éditions, dont la plus ample est celle de Lyon en 1701 *in-fol.* On estime surtout le traité du *Déguerpissement*, où l'Auteur fait un mélange judicieux du Droit Romain & du Droit François.

LOYER, (Pierre le) né au village d'*Huillé* dans l'Anjou en 1540, étoit un très-sçavant homme qui possédoit parfaitement les langues Orientales; mais quoique Conseiller au Présidial d'Angers, il ignoroit parfaitement le Droit. Il se rendit encore ridicule par la manie des étimologies hébraïques qu'il amenoit à tout propos. Les noms des villes de France, ceux des villages d'Anjou, des maisons, des pièces de terre, tout dérivoit de l'Hébreu. Le village d'*Huillé* venoit d'*Ahale* dans Ezéchiel. Un petit hameau de maison nommé *Basseton*, venoit de *Bassemoth*, femme d'Esaü. Il trouvoit aussi dans Homère tout ce qu'il vouloit, & un seul vers lui fournissoit son nom de Baptême, celui de famille, le nom de son village, celui de la Province; & pour qu'on ne l'accusât pas de s'en faire accroire, il avouoit que la grace de Dieu opéroit dans son esprit ces effets merveilleux. Ce savant Visionnaire mourut à Angers en 1634, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. On a de lui un traité des *Spectres*, & d'autres Ouvrages latins, où avec bien des extravagances & des bizarreries, on découvre une lecture immense & un sçavoir profond.

LUBBERT, (Sibrand) né dans la Frise après avoir étudié à Brême, à Wirtemberg, à Genève & à Neustad, sous les plus habiles Professeurs, fut nommé à la Chaire de Théologie de Franeker, qu'il remplit avec distinction

pendant près de quarante ans, & fut employé à diverses affaires importantes. Ces occupations pénibles ne l'empêchèrent point de s'appliquer à l'étude avec assez d'assiduité pour composer beaucoup d'Ouvrages qui lui ont fait honneur dans son parti : il en publia contre les Controverses de Bellarmin, & il répondit à Gretser qui avoit répliqué pour ce Cardinal. Il écrivit aussi contre Socin, Grotius & Arminius, & fit imprimer un *Commentaire* sur le Catéchisme du Palatinat. Il a laissé manuscrit un *Anti-Bellarminus* tout entier qui lui avoit couté bien des veilles. Il mourut à Franeker en 1625.

LUBIENIETSKI, (Stanislas) Polonois, & fameux Ministre des Sociniens, naquit à Varsovie en 1623 d'une famille illustre, & fut élevé d'une manière convenable à sa naissance. Après avoir fait ses études, il voyagea en France & en Hollande, & revint en Pologne, où il se maria avec la fille d'un Socinien zèlé. Son attachement au parti, lui fit faire plusieurs tentatives auprès des Princes d'Allemagne, pour lui procurer des établissemens, mais toujours inutilement; & après avoir été chassé de Pologne, de Stetin & d'Hambourg, où il avoit tâché de s'établir, il mourut empoisonné en 1675; & il fut enterré à Altena malgré les oppositions des Ministres Luthériens. Il a composé beaucoup de Livres, dont peu ont été imprimés. Le plus considérable de ceux qui ont vû le jour, est son *Theatrum Cometicum* divisé en trois parties. Il travailloit quand il mourut à l'Histoire de la réformation de Pologne: ce qu'il en avoit fait a paru en 1689 *in*-8. en Hollande : on joint ordinairement ce morceau à la Bibliothèque des Antitrinitaires de Sandicus.

LUBIN, (Eilhard) Luthérien, né dans le Comté d'Oldembourg en 1664, après avoir fait de très-bonnes études, fut nommé à la Chaire de Poësie de l'Académie de Rostock en 1595, & dix ans après à celle de Théologie de la même ville. Ce sçavant étoit Orateur, Théologien, Mathématicien & Poëte, & il a publié divers Ouvrages qui sont une preuve de son érudition : *Antiquarius*, in-12 & in-8. C'est une interprétation par ordre alphabétique des mots anciens ou peu usités : des notes sur Anacréon, Perse & Juvenal, ce dernier & Horace avec une paraphrase : une *version latine* de l'Anthologie, des *Commentaires* sur les principales Epîtres de S. Paul: des vers latins qui sont insérés dans le troisième tome du *deliciæ poëtarum german rum*; plusieurs autres Livres,

& un surtout qui fit beaucoup de bruit sous le titre de *Phosphorus*, &c. sur la nature & l'origine du mal dans lequel il prétendoit expliquer par une nouvelle hypothèse l'origine du péché. Il établissoit deux principes coéternels, l'un bon, qui étoit Dieu, & l'autre mauvais qui étoit le néant, & il prétendoit que le péché n'étoit autre chose que la tendance vers le néant, & qu'il avoit été nécessaire, afin que la nature du bien pût être connue. Quelques Théologiens attaquèrent ce systême, & la dispute produisit des écrits réciproques, qui prouvèrent que Lubin étoit meilleur Humaniste que Théologien. Il mourut en 1621.

LUBIN, (Augustin) né à Paris en 1624, prit l'habit Religieux dans l'Ordre des Augustins, passa par toutes les charges, & fut Assistant-Général de sa Congrégation à Rome. Ce Pere avoit une connoissance singulière de la Géographie ecclésiastique de France & d'Italie, & il nous a donné de bons ouvrages en ce genre. Il mourut à Paris en 1695, & nous avons de lui le *Martyrologe Romain* avec des notes, dont l'édition de Paris, *in*-4. 1661, est belle & exacte : *Abbatiarum Italiæ brevis notitia*, *in*-4. à Rome, 1695 : *Tables Géographiques*, qui servent à qui veut avoir une connoissance des Abbayes d'Italie. Il a fait un pareil ouvrage sur les Abbayes qui sont en France. Il a encore publié *Orbis Augustinianus*, *in*-4. 1659, qui est une notice de toutes les Maisons de son Ordre, avec quantité de Cartes qu'il avoit autrefois gravées lui-même : une traduction de l'Histoire de la Laponie par Scheffer, *in*-4. Paris 1678 ; & quelques autres ouvrages.

LUC Evangeliste étoit d'Antioche, Métropole de Syrie & avoit été Médecin. On ne sçait s'il étoit Juif ou Payen de naissance ; il fut compagnon des Voyages & de la Prédication de S. Paul, & commença à le suivre quand cet Apôtre passa de Troade en Macédoine. On croit qu'il précha l'Evangile dans la Dalmatie, les Gaules, l'Italie & la Macédoine, & qu'il mourut dans l'Achaie âgé de 84 ans. Outre son Evang. qu'il écrivit sur les mémoires des Apôtres, nous avons de lui les Actes, qui contiennent l'Histoire de trente années. Le stile de Saint Luc est plus pur que celui des autres Evangelistes.

LUC de *Tui* ou *Tudensis*, parce qu'il fut Evêque de cette Ville, fit plusieurs voyages en Orient dans le treizième siècle, pour s'informer de la Religion & des cérémonies des Peuples qui habitent cette partie du monde. A son retour il composa un bon *Ouvrage* contre les

Albigeois, imprimé à Ingolstad en 1612 : une *Histoire d'Espagne* depuis le commencement du Monde jusqu'à l'an 1274, & la *Vie de S. Isidore de Séville.*

LUCA, (Jean-Baptiste de) né à Venozza au Royaume de Naples d'une famille obscure, s'éleva par son mérite, & après avoir exercé quelques emplois auprès d'Innocent XI qui le nomma Cardinal en 1681, il mourut deux ans après âgé de 66 ans, & a laissé *Annotationes in Concilium Tridentinum:* une *Relation de la Cour de Rome*, remplie de particularités curieuses & intéressantes: un excellent ouvrage sur le Droit Ecclésiastique, en 23 volum. *in-fol. Theatrum veritatis*, en 15 vol. &c.

LUCAIN, (Marcus Annæus Lucanus) Poëte Latin & neveu de Séneque, naquit à Cordoue en Espagne vers l'an 39 de l'Ere Chrétienne, & vint dès son enfance à Rome, où il se fit connoître par ses déclamations en Grec & en Latin. Il fut d'abord favori de Néron, par la protection duquel il fut élevé avant l'âge aux charges d'Augure & de Questeur; mais dans la suite, ayant eu la noble imprudence de disputer avec lui le prix de la Poësie & le dangereux honneur de le remporter, ce Tyran par une basse jalousie, s'opposa à la réputation de Lucain, & le Poëte piqué entra des premiers dans la conjurat. de Pison, fut condamné à mort, & n'eut que le choix du supplice. Il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & comme il sentoit la chaleur abandonner les extrêmités de son corps, il prononça les vers qu'il avoit faits sur un Soldat qui mourut de la sorte, & expira l'an 65 de l'Ere Chrétienne. Ce Poëte avoit composé plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que la *Pharsale* en six Livres, où il décrit la Guerre de César & de Pompée. L'accueil que cet ouvrage reçut quand il parut, n'est dû qu'au mauvais goût du siècle, car l'Auteur quittant le chemin battu par Homère & Virgile, & voulant se frayer une route nouvelle n'a fait qu'une gazette empoulée, au lieu d'un Poëme Epique; à force de vouloir chercher le grand, le sublime au-delà des bornes, il se jetre dans l'enflure, il se guinde, il s'évapore, il outre les peintures, & dans un fond sec & aride, voulant suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens, il n'a que trop souvent caché la sécheresse sous la bouffissure & un flasque embonpoint. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans son Poëme des beautés réelles, des pensées mâles & hardies, de ces maximes politiques, dont le grand Corneille a si bien profité, des discours majes-

tueux ; mais nul art, nulle règle, point de justesse dans la conduite de l'ouvrage, qui est plutôt une Histoire en vers & une Gazzette pleine de déclamations, qu'un Poëme Epique. Peut-être que si l'âge eût pu mûrir l'esprit du Poëte, qui n'avoit que 26 ans quand il mourut, & joindre à son feu & à son élevation le jugement de Virgile, on auroit eu en lui un Poëte accompli. Il y a plusieurs éditions de la Pharsale, dont Gueret donne le caractère dans son *Parnasse réformé*, quand il fait dire à l'Auteur: » J'ai été tourné de toutes » les façons. On me lit en » prose, on me voit en bur» lesque, & l'on me trouve » en vers héroïques : la pro» se me tue, le burlesque me » fait rire, & les vers héroï» ques me charment ». La traduction en prose est de l'infatigable Abbé de Marolles, & les autres sont de Brebœuf, qui n'a que trop imité les défauts de son original.

LUCAR, (Cyrille) né dans l'Isle de Candie en 1572, étudia à Venise & à Padoue, & fut ensuite en Allemagne, où il eut une grande liaison avec les Protestans, dont il porta l'esprit & la doctrine en Grèce. Les justes soupçons que l'on y eut contre lui, lui firent donner une profession de Foi conforme à la doctrine de l'Eglise Romaine, sur les points controversés entre les Luthériens & les Catholiques. Devenu Patriarche d'Alexandrie, ensuite de Constantinople, il continua ses liaisons avec les Protestans, & enseigna leur doctrine. Les Evêques s'y opposèrent, il fut dépouillé du Patriarchat, puis exilé à Rhodes. Il fut rétabli quelque tems après; mais ayant voulu faire imprimer des Catéchismes de sa façon, il fut relégué à Ténedos, puis rappellé 3 mois après; mais ne pouvant pas rester en repos, il fut enlevé de Constantinople & étranglé en 1638. Il fut anathématizé dans un Synode tenu à Constantinople la même année, par Cyrille de Bercé son successeur.

LUCAS, (Paul) Voyageur fameux, né à Rouen en 1664, satisfit dès sa jeunesse la passion qu'il avoit pour les voyages, & parcourut plusieurs fois le Levant, l'Egypte, la Turquie & d'autres Pays, d'où il revint chargé de merveilles & d'autres curiosités qu'il mit dans le Cabinet du Roi. Louis XV le fit partir de nouveau pour le Levant en 1723, & il rapporta de ce voyage, entr'autres choses rares, quarante manuscrits qui sont à la Bibliothèque du Roi, & deux médailles d'or très-curieuses. L'infatigable Voyageur après s'être reposé quelque tems, sentit sa passion se renouveller avec plus d'ardeur en 1736; & ne pou-

vant la vaincre il s'arracha du ſein de ſa famille, & de ſes amis, & partit pour l'Eſpagne, où la mort, qui le ſurprit à Madrid en 1737, termina ſa vie & ſes voyages. On a de lui pluſieurs Relations imprimées. Les deux premiers voyages, en 4 vol. *in*-12., & ſon troiſième en Egypte en 3 vol. où il y a des choſes curieuſes ſur l'état préſent de ce Pays. Mais quand ce pauvre Voyageur veut s'ingérer de parler de l'Hiſtoire ancienne d'Egypte, on ſent bien que ſa capacité ne s'étend pas juſques là. Ces Relations ſont intéreſſantes & aſſez bien écrites, parce que l'Auteur, qui n'étoit pas en état de les écrire lui-même, avoit donné ſes Mémoires à rediger à Baudelot, à Fourmont & à l'Abbé Banier. Il y a encore eu de ce nom : 1°. FRANÇOIS LUCAS, Docteur de Louvain, né à Bruges dans le dix-ſeptième ſiècle, ſçavant dans les langues Orientales, & qui fut occupé à travailler à l'édition des Concordances des Bibles. Il mourut en 1619, & eſt Auteur de quelques ſçavans Commentaires ſur l'Ecriture Sainte. 2°. LUCAS DE LEYDEN, Peintre & Graveur célèbre, qui mourut à trente-neuf ans en 1533. 3°. RICHARD LUCAS, Sçavant Anglois, Docteur d'Oxford au dix-ſeptième ſiècle, dont on a des *Sermons* & pluſieurs ouvrages eſtimés, écrits en Anglois, comme la *Morale* ſur l'Evangile; *Penſées Chrétiennes; le Guide des Cieux*, &c. Il mourut en 1715, âgé de 67 ans.

LUCIEN, Auteur Grec, étoit de Samoſate, Capitale de la *Comagene*, Province de Syrie. Son pere qui étoit de condition médiocre, n'ayant pas le moyen de l'entretenir, le mit, par le conſeil de ſes amis, entre les mains d'un oncle qui étoit un habile Sculpteur. Lucien ſe mit à l'ouvrage, & appuya ſi lourdement le ciſeau, que la pierre qu'on lui avoit donné à travailler, ſe rompit ſous ſa main. L'oncle outré de colère le maltraita, & le jeune apprentif courut au logis tout pleurant, raconter ſa triſte avanture à ſa mere. Il dit lui-même que la nuit étant venue, il eut un ſonge, dans lequel il crut voir deux femmes, dont l'une étoit groſſière, mal peignée, le viſage tout couvert de ſueur & de pouſſière; l'autre avoit un air gracieux, un viſage doux & riant, un habit propre & modeſte. Ces deux femmes, après l'avoir bien tiraillé pour l'attirer chacune à leur parti, remirent à ſon choix la déciſion de leur différend, & plaidèrent leur cauſe ſucceſſivement. La première, qui étoit la Sculpture, parla d'un ton rude & groſſier, mais avec force & vivacité;

& la seconde, qui se nomma l'Erudition, parla d'une manière si persuasive, que Lucien ne pouvant résister aux charmes de sa voix, & d'ailleurs n'ayant pas oublié les coups qu'il avoit reçus, courut l'embrasser & se détermina pour elle. Ainsi l'effet de ce songe, vrai ou faux, fut d'allumer en lui une grande passion pour les Belles-Lett. auxquelles il se livra tout entier. Il embrassa d'abord la profession d'Avocat; mais ne pouvant se faire aux criailleries du Barreau, il se ietta dans la Philosophie & l'Eloquence qu'il professa à Antioche, en Ionie, en Grèce, en Italie, mais sur-tout à Athènes, où il fit un très-long séjour. Dans son extrême vieillesse il prit la charge de Greffier du Préfet d'Egypte, qu'il exerça sous Marc Aurele, & il vêcut jusqu'au tems de l'Empereur Commode. Cet Auteur a laissé beaucoup d'écrits sur différentes matières, & qui sont une preuve de son érudition variée. On remarque dans tous un stile net, pur, vif, agréable & plein d'esprit. Ses Dialogues des Morts ont cette simplicité fine, & cet enjouement naïf, qui caractèrisent ce genre d'écrire. Il a l'art de faire parler tous ses personnages selon la manière qui convient à chacun, & on y trou[illegible]s peintures admirables [illegible] misère de cette vie & de la vanité des hommes; des railleries ingénieuses & piquantes du faste des Philosophes & de l'arrogance des Sçavans. Il est fâcheux que dans plusieurs de ses Ouvrages il blesse la pudeur, & fasse profession ouverte d'impiété, blasphêmant également la Religion Chrétienne qu'il ne connoissoit pas, & les superstitions Payennes, dont il fait voir le ridicule. Nous avons une traduction élégante de ses Œuvres par d'Ablancourt.

LUCIEN, (Saint) Prêtre d'Antioche, souffrit le martyre à Nicomédie sous l'Empereur Maximin Galere, à qui il avoit présenté une excellente Apologie de la Religion Chrétienne. Ce Prince cruel, après l'avoir tourmenté de plusieurs manières, le fit jetter dans la mer avec une pierre au col en 311 ou 312. En attendant l'heure de l'exécution il fut renvoyé dans la prison, & ce fut dans cet intervalle qu'il offrit le saint Sacrifice avec des circonstances remarquables. Les Fidèles avoient eu la liberté d'y entrer, ce qu'on accordoit quelquefois aux Criminels, après la prononciation de leur Sentence. A la fin de l'exhortation qu'il leur fit, ils lui témoignèrent le désir qu'ils avoient de communier avec lui; mais il n'y avoit ni table ni autel, & le Saint lié & couché ne pouvoit se

remuer. Il leur fit voir que ce n'étoient pas des obstacles pour la charité ; il les fit ranger autour de lui en forme de haies, pour ôter aux Gardes la connoissance des Mystères, & il fit mettre sur son estomac les espèces Eucharistiques. En cet état il offrit le saint Sacrifice, il reçut de leurs mains la Communion & tous y participèrent. Ce Saint avoit revû la Version des Septante, & en avoit donné une édition correcte que S. Athanase loue, & dont quelques Eglises d'Orient se servoient. Il avoit aussi composé plusieurs petits livres touchant la Foi, dans lesquels quelques auteurs Catholiques ont cru voir le germe de l'Arrianisme ; mais d'autres l'ont pleinement justifié, & l'ont regardé comme un Docteur Catholique.

LUCIFER, Evêque de Cagliari en Sardaigne, non moins illustre par la grandeur de sa foi, la pureté de sa vie, son amour pour la vérité & sa science, que connu par l'infléxibilité de son caractère, & l'impétuosité de son zèle. Il fut chargé par le Pape Libere d'aller auprès de l'Empereur Constance, pour persuader à ce Prince de faire examiner la cause de S. Athanase dans un Concile ; la négociation ayant réussi, & le Concile étant assemblé à Milan, Lucifer défendit avec tant de chaleur le martyre de la divinité du Verbe, que l'Empereur l'envoya en exil, & comme il connoissoit sa véhémence & son intrépidité, il en changea souvent le lieu. Le Prélat, rappellé par Julien, vint à Antioche, où il ne fit qu'augmenter la division qui déchiroit cette Eglise, en ordonnant pour Evêque le Prêtre Paulin. Eusèbe de Verceil, envoyé pour terminer le Schisme, refusant d'approuver cette ordination, Lucifer infléxible dans ses sentimens, se sépara de la communion des Prélats tombés dans l'hérésie, rompit avec Eusèbe, & se retira en Sardaigne, où il mourut dans son Eglise vers l'an 371, Auteur d'un Schisme qui désola l'Eglise. Ce Prélat est Auteur de plusieurs ouvrages, & entr'autres de cinq Livres contre Constance, qui se ressentent de l'aigreur de son esprit & de la roideur de son caractère. Ils furent imprimés en 1568 à Paris, par les soins de du Tillet, Evêque de Meaux. Ses disciples, nommés Luciferiens, continuèrent ce Schisme, qui ne subsista pas long-tems.

LUCILIUS, (Caius) Chevalier Romain & Poëte satyrique, naquit à Suessa, Ville de la Campanie, l'an de Rome 505. On dit qu'il porta les armes sous le second Scipion l'Afriquain à la guerre de Numance, mais l'âge de quinze ans qu'il avoit

alors, rend le fait douteux; ce qui est plus certain, c'est qu'il fut intimement lié avec ce fameux Général & avec Lælius, & que ces grands Hommes, qui cherchoient à se délasser de leurs importantes occupations dans des momens de loisir, l'associoient aux jeux innocens, auxquels ils ne dédaignoient pas de s'abbaisser. Horace, dans la première Satyre du Livre second, nous apprend ce fait. Ce Chevalier passe pour l'inventeur de la Satyre, selon le témoignage du même Poëte, parce que c'est lui qui lui a donné une forme mieux étendue, & y a répandu plus de sel que n'avoient fait ses prédécesseurs Ennius & Pacuvius. Il composa 30 Livres de Satyres, où il censuroit nommément & de la manière la plus piquante plusieurs personnes qualifiées. Sa plume, qui faisoit trembler les coupables, comme s'il les eût poursuivis l'épée à la main, ne respectoit & ne ménageoit que la vertu seule & les hommes vertueux. De tous ses Ouvrages, il ne nous reste que quelques fragmens de ses Satyres, qui furent publiés par François Douza à Leyde, avec des notes, en 1597. Ce Poëte eut une très-grande réputation de son vivant même; & après sa mort il eut des Partisans si zélés, qu'ils couroient les rues avec des fouets sous leurs robes, pour frapper tous ceux qui oseroient dire du mal des vers de Lucilius. Mais Horace en jugeoit autrement; il nous le représente à la vérité comme un Poëte d'un goût fin & délicat pour la raillerie, *facetus, emunctæ naris;* mais dur & forcé dans sa composition, content de lui-même quand il avoit beaucoup écrit; & semblable à un fleuve qui roule un sable précieux avec beaucoup de boue. Ce jugement souleva les Partisans de Lucile: Horace le confirma par de solides preuves dans l'excellente Satyre qu'il fit à ce sujet, Xe. Liv. premier. Quintilien, critique d'ailleurs si sensé & d'un goût si sûr, n'adopte pas la décision d'Horace; & l'on trouve dans ce qu'il dit de Lucilius, la prévention prodigieuse où plusieurs étoient en faveur de ce Poëte.

LUCRECE, Dame Romaine, illustre par sa beauté & encore plus par sa vertu, épousa Collatin, parent de Tarquin Roi de Rome. Son mari, qui étoit au siège d'Ardée, se trouvant un jour à table avec les fils du Roi, la conversation tomba sur les femmes, & chacun se mit à vanter la sienne; Collatin, plus vif, dit, qu'il ne vouloit point faire l'éloge de sa Lucrece; mais que si la Compagnie doutoit de sa supériorité, il étoit aisé de la lui prouver; *montons à cheval*,

ajouta-t-il, & *allons surprendre nos femmes*. Le défi étant accepté, les jeunes Princes s'en allèrent à Rome à toute bride, trouvèrent leurs femmes à table qui se divertissoient, & delà étant allés à Collatie, où ils arrivèrent fort tard, ils rencontrèrent Lucrece au milieu de ses servantes, occupée à travailler de ses mains, à des ouvrages de laine. Alors tous convinrent qu'elle méritoit la préférence; & les jeunes Guerriers, après avoir passé une partie de la nuit à table, revinrent au camp. Mais Sextus, fils aîné de Tarquin, Prince impétueux dans ses désirs, ayant conçu une vive passion pour Lucrece, voulut la satisfaire à quelque prix que ce fut, & étant parti du camp d'Ardée avec un seul esclave, il se rendit à Collatie, où il fut reçu comme auparavant & en fils de Roi. Mais dans la nuit ce Prince s'étant glissé dans l'appartement de Lucrece l'épée à la main, lui déclara sa passion avec feu, & pour l'y faire consentir employa les plus terribles menaces, & les promesses les plus flatteuses. Lucrece insensible à la crainte de la mort, ne le fut pas à celle de l'infamie, & Sextus l'ayant menacée de la tuer, & avec elle l'esclave qui la suivoit, comme les ayant surpris en adultère, la vertueuse Dame succomba à cette crainte, & le barbare profitant d'un moment de foiblèsse, causée par la consternation, satisfit sa passion brutale, & reprit le chemin du camp. Lucrece plongée dans la douleur la plus amère, & résolue de ne pas survivre à son dèshonneur, ne voulut pas mourir sans se venger, & ayant fait venir son pere, son mari & tout ce qu'elle put assembler de parens, elle leur raconta l'outrage qui lui avoit été fait, leur en fit promettre la vengeance, & tirant un poignard, elle se l'enfonça dans le cœur, l'an 509 avant J. C. Cette mort procura la liberté aux Romains qui chassèrent les Rois.

LUCRECE, (Titus-Lucretius) Poëte & Philosophe fameux naquit l'an de Rome 658, d'une famille ancienne & illustre, & se tua lui-même à 44 ans dans un des accès de fureur que lui causoit un philtre, que lui avoit donné sa femme ou sa maîtresse Lucilia qu'il aimoit éperdûment. Cette manie lui laissoit des momens lucides, pendant lesquels il composa son Poëme *de Rerum Naturâ*, en six livres, dans lequel il explique fort au long la Phisique d'Epicure, dont il avoit embrassé les opinions. Il commence à l'exemple de son maître à nier la Providence, avec une insolence & une

audace qui révoltent. Aucune considération ne l'arrête, aucune peur ne le retient: il veut que tout le monde l'écoute, & il hausse la voix. Il ose même se féliciter d'être le premier à Rome qui ait eu le courage de secouer le joug de la Religion: *Et c'est*, ajoute-t-il, *la seule récompense que je me promette de mon travail*. Son début impie contient l'éloge d'Epicure, *qui*, selon lui, *d'un air hardi & intrépide*, avoit levé contre la Religion l'étendard de la guerre, sans que ni l'autorité des Dieux, *ni la crainte des foudres*, *ni le Ciel avec le bruit effrayant de ses tonnerres*, *fussent capables de l'arrêter*. Le Poëte dans toute la suite de son ouvrage établit pour principe, que les Dieux ne se soucient & ne se mêlent de rien. Il prend à tâche d'expliquer les effets de la Nature, la formation & la conservation du Monde par le seul mouvement des atomes, & de réfuter ceux qui reconnoissent pour première cause la puissance & la sagesse d'une Divinité. Mais comme l'impie n'est pas longtems d'accord avec lui-même, souvent il échappe à Lucrece des aveux de sa foiblesse. Souvent ses yeux éblouis s'ouvrent à la vérité qu'il voudroit se dérober. En niant fièrement la Providence, il admet une certaine force dans la Nature qui remplit sa place, qui agit sans mesure, qui se joue de nos projets & de nos désirs, qui élève, qui abbaisse, qui anéantit enfin toutes les grandeurs humaines. Au reste ce Poëte a quelquefois beaucoup de noblesse, de force, & de génie. On voit chez lui des morceaux admirables pleins d'élévation & d'enthousiasme, tels que son Prologue, l'Ex. du second Liv., & la Descript. de la peste; mais il manque dans tout le reste de douceur, d'harmonie, & loin de trouver un Poëte qui remue, on n'entend plus qu'un Philosophe triste qui argumente, & parle du même ton; aussi obscur dans son raisonnement, que sec & froid dans sa versification. Nous avons plusieurs éditions de ce Poëme, dont la meilleure est celle de Simon de Coline, & il a été traduit en françois d'abord par l'inépuisable de Marolles en 1650, dont la version quoique platte & rampante eût quelque succès, il fut réimprimée plusieurs fois. Après lui le Baron des Coutures en fit paroitre une nouvelle en 1685 avec des notes sçavantes, une vie de Lucrece faite avec goût, & une Préface dans laquelle est l'analyse du Poëme, & une idée de la morale qu'il contient. Moliere avoit traduit ce Poëme en vers françois; mais il n'en a rien paru, & nous n'avons

que le commencement du premier Livre, & par d'Hesnaut, un des hommes de son tems, qui tournoit le mieux un vers.

LUCTATIUS CATULUS, Consul Romain qui commandoit la flotte de la République, & qui défit les Carthaginois entre Drepani & les Isles *Ægates*. Dans ce combat il prit aux ennemis 70 vaisseaux, & leur en coula à fond cinquante. Cette victoire mit fin à la première guerre punique, en obligeant les vaincus à demander la paix. Un autre Consul de même nom, collegue de Marius, partagea avec lui l'honneur de la victoire remportée sur les Cimbres, qui eurent cent quarante mille hommes tués, & soixante-mille prisonniers. Ce Luctatius périt misérablement dans les guerres civiles, & Ciceron en parle dans son Livre des Orateurs illustres comme d'un homme sçavant qui avoit fait de belles Harangues, & l'Histoire de son Consulat, Ouvrages que nous n'avons plus.

LUCULLUS, (Lucius Licinius) Romain illustre par son esprit, ses victoires, ses richesses & son luxe, étoit de famille Consulaire : il apprit l'Eloquence & la Philosophie sous d'excellens Maitres, & brilla dans les fonctions du barreau, ausquelles il employa sa jeunesse. Il fut Questeur en Asie, & Préteur en Afrique, & il gouverna ces deux Provinces avec beaucoup de modération & de justice. Ses talens pour la guerre n'étoient point connus, & l'on ne s'attendoit pas qu'il dût se distinguer par des exploits militaires, lorsqu'il battit deux fois la flotte d'Amilcar, & remporta sur lui deux grandes victoires. Son génie heureux avoit supplée par l'étude à l'expérience, & il étoit devenu Général dans sa route. Il avoit employé tout le tems de son voyage à s'instruire par la lecture de l'Histoire, & à consulter les gens habiles dans ce métier, de sorte qu'il arriva en Asie Capitaine tout formé, lui qui étoit parti de Rome avec une connoissance très-médiocre de l'art militaire. Ayant été fait Consul avec Aurelius Cotta, dans le tems de la troisième guerre de Mithridate Roi de Pont, il fut envoyé contre ce Prince, parce que l'Asie étoit dans son département ; cette expédition ne fut pour lui qu'une suite de victoires qui lui firent moins d'honneur qu'un trait de générosité envers son collégue. Celui-ci voulant profiter de son absence pour se signaler par quelque coup d'éclat, se hâta de combattre Mithridate qui le vainquit & l'enferma dans Calcédoine où il seroit péri, si Lucullus sacrifiant noblement son ressen-

timent au plaisir de sauver un Citoyen Romain, n'eut volé à son secours, & ne l'eut dégagé. Après cet exploit, le Romain se mit à la poursuite de Mithridate qu'il défit plusieurs fois sur mer & sur terre, & le contraignit de se réfugier chez Tigrane son gendre. Alors tout le pont se soumit à Lucullus qui ayant été continué dans le Gouvernement d'Asie, passa l'Euphrate, & fondit sur les Etats de Tigrane. Ce Roi, le plus puissant de l'Asie, vint avec une formidable armée au-devant du Consul, qui avec une poignée d'hommes remporta sur lui une victoire sanglante, prit Tigranocerte Capitale du Royaume, & alloit achever glorieusement cette guerre, lorsque les intrigues d'un Tribun le firent déposer, & nommer à sa place Pompée. Celui-ci se hâta de venir se couronner des lauriers qu'avoit cueillis Lucullus, & il commenca par déprimer les actions de son rival, & s'attacha par une basse jalousie à lui faire perdre tout crédit dans l'armée. Lucullus s'en plaignit amèrement, & après lui avoir reproché fort vivement son ambition déréglée, il partit pour Rome, où le Sénat par des marques infinies d'estime le consola de toutes les injustices qu'il avoit reçues. On lui accorda ensuite les honneurs du Triomphe; mais ce ne fut qu'après des longues contestations. Cet illustre Romain qui avoit apporté du Levant des richesses prodigieuses, se livra à un luxe excessif, & par politique ou par goût il se jetta dans des dépenses énormes, qui l'ont autant fait connoitre que ses Victoires, & qui lui méritèrèrent le surnom de Xerxès en robe, *Xerxes togatus*. Sa table étoit servie avec une somptuosité inconnue jusqu'alors. Il avoit plusieurs salons, à chacun desquels il donna le nom d'une Divinité, & ce nom étoit pour son Maître d'Hôtel le signal de la dépense qu'il vouloit faire. Surpris un jour par Pompée & Ciceron, il dit seulement à un de ses gens, en leur présence, qu'il souperoit dans Apollon, & le repas coûta 25000 l. Ce qu'il fit de mieux, c'est qu'ayant apporté de l'Orient un grand nombre d'excellens livres, il en composa une Bibliothèque, qu'il ouvrit à tous les curieux qui y alloient en grand nombre. Ce grand homme tomba en démence sur la fin de sa vie, & on lui donna pour Curateur Lucullus son frere. On prétend qu'il mourut d'un philtre. C'est à lui que l'on doit les premiers Cérisiers que l'on ait vû en Europe, & il en rapporta les greffes du Royaume de Pont.

LUDOLPHE, (Job) né à Erfort Capitale de la Turinge

ringe en 1634, d'une famille distinguée, fit ses études dans l'Université de cette Ville, & apprit la Jurisprudence sous le célèbre *Muller*. Il s'appliqua ensuite à l'Etude des Langues Orientales, & ayant bien-tôt sçu l'Hébreu, le Grec & l'Arabe, quoiqu'il n'eut pas vingt ans, il apprit encore de lui-même l'Ethiopien, & composa une Grammaire pour l'intelligence de cette langue. Il se mit après cela à voyager pour perfectionner les connoissances qu'il avoit acquises, parcourut la Hollande, la France, l'Italie & la Suéde; & après six ans de courses instructives, il revint dans sa patrie, & exerça pendant 18 ans avec application, les fonctions de Conseiller. Enfin rendu à lui-même, il se retira à Francfort-sur-le-Mein, dans l'espérance de se dédommager avec ses livres du tems qu'il avoit donné aux affaires publiques; mais l'Elect. Pal. vint le distraire, en le mettant à la tête de ses affaires. Cet emploi lui donna occasion de voyager & de visiter toutes les Bibl. où il puisa des secours pour la connoissance des langues, son étude favorite. De retour à Francfort, il reprit ses premières idées de retraite, & ne s'occupa pendant tout le reste de sa vie que du soin de revoir ses ouvrages & de les perfectionner. Il mourut en 1704, âgé de près de 80 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages latins fort estimés, dont les principaux sont l'*Histoire d'Ethiopie*, *in-fol.* 1681. Un *Commentaire* sur cette Histoire, *in-fol.* 1691. Ces deux ouvrages écrits avec beaucoup d'exactitude & de sçavoir, contiennent tout ce qu'on peut souhaiter, tant sur l'Histoire que sur la Religion des Ethiopiens, au jugement de l'Abbé Lenglet; mais le sçavant Renaudot n'en pensoit pas de meme, & n'en faisoit aucun cas. Un *Appendix* de la même Histoire, *in-fol.* 1693: plusieurs *Grammaires* & *Lexicons* pour la langue des Abyssins & l'Ethiopien, &c. Juncker a écrit la vie de ce sçavant judicieux que l'on dit dans le Moreri aussi estimable par ses mœurs que par ses talens; témoignage qui ne s'accorde point avec l'anecdote que rapporte l'Abbé Lenglet, que ce M. Ludolphe avoit sept femmes épousées en même tems en différens endroits.

LUGO, (Jean) né à Madrid en 1583, où son pere séjournoit comme Député de sa Ville à l'Assemblée des Etats du Royaume, entra chez les Jésuites en 1609, & y acheva ses études, après lesquelles on lui fit régenter la Philosophie & la Théologie; d'abord à Valladolid, puis à Rome, où il arriva en 1621. Il exerça cet emploi avec succès pendant 29 ans, & publia pendant cet

intervalle plusieurs ouvrages qui le firent connoitre du Pape Urbain VIII, de qui il reçût le Chapeau de Cardinal en 1643, sans en avoir eu le moindre soupçon, & malgré lui, si l'on en veut croire Sotuel. Il mourut en 1660. Ses ouvrages forment 7 vol. *in-fol.* sous le titre de *Disputationes Philos. & Mor.* & traitent de l'*Incarnation*, des *Sacremens*, de la *Justice*, &c. le plus estimé est son *Traité de la Pénitence*, mais le tout a eu moins de débit que le *Quinquina* que ce Cardinal distribuoit & que l'on appella pour cela *la Poudre de Lugo*. Cet Auteur inventa ou renouvella l'*Hypothèse des Points enflés*, pour se délivrer des objections que l'on fait contre *les Points mathématiques*. On l'accuse aussi d'avoir le premier imaginé *le Péché Philosophique*, cette source impure d'où découlent tant d'impiétés; & dans le tome premier de *la Morale pratique*, on lit avec indignation une Lettre de ce Cardinal à un Jésuite de Madrid, par laquelle il l'exhorte à réveiller la Dévotion à l'*Immaculée Conception*, pour forcer les Dominicains à faire diversion & à abandonner S. Augustin, sur lequel ils pressoient vivement les Jésuites en Italie. François *de Lugo* son frere aîné, aussi Jésuite, a aussi écrit sur les mêmes matières que le précédent. Il mourut en 1652.

LUITPRAND, Diacre de Pavie, puis Evêque de Cremone, vivoit dans le dixième siècle, & fut Sécretaire de Berenger II, Roi d'Italie, qui l'envoya en 948 en Ambassade à Constantinople auprès de Constantin *Porphyrogenete*; il y retourna en 968 par les ordres de l'Empereur Othon qui l'envoya à Nicephore *Phocas*. Nous avons de cet Auteur, homme d'un mérite fort médiocre, un vol. *in-fol.* d'Œuvres imprimées à Anvers en 1640. On y trouve le récit en six Livres de ce qui s'étoit passé en Europe de son tems, qui peuvent servir à l'Histoire du bas Empire: *la Relation de son Ambassade à Phocas, &c.* Le Livre des vies des Papes qu'on y a joint aussi-bien que les Chroniques des Goths, sont des pièces visiblement supposées. Le style de cet Auteur est dur, serré, véhément, & montre plus d'esprit que de jugement. Il affecte puerilement de faire parade du grec, & de mêler des vers à sa prose; mais un reproche plus grave qu'on lui fait, c'est d'être partial dans sa critique & dans ses louanges, & de faire le plaisant aux dépens même de la pudeur, dans son Histoire qu'il écrivit étant Diacre, & qu'il dédia à l'Evêque d'Eliberi en Espagne.

LULLE, (Raymond) né dans l'isle de Majorque, s'appliqua aux Langues Orientales & aux Sciences abstraites,

ſurtout à la Chymie & à la Médecine, dont il emprunta les premiers principes des Arabes. Sa vie errante & vagabonde lui fit d'abord une mauvaiſe réputation, mais on dit qu'il ſe convertit, & qu'à l'âge de quarante ans il entra dans le Tiers Ordre de S. François, fit un grand nombre de voyages pour prêcher la Foi, & exercer la Chymie; & après un grand nombre d'aventures ſingulières, il fut aſſommé à coups de pierres dans la Mauritanie âgé de quatre-vingts ans. Son corps fut rapporté à Majorque où il eſt honoré comme martyr, & on a ſollicité fort inutilement ſa canoniſation. Cet Auteur a laiſſé un nombre prodigieux d'écrits tous très-inintelligibles, & du latin le plus barbare. Dans les Livres de Chymie, il parle ſans ceſſe d'une ſubſtance moyenne, d'une ame métallique, d'un mercure plus vif & plus pur que le mercure ordinaire; mais il n'explique point ce que c'eſt que cette ame, ce mercure. Il n'eſt pas moins obſcur dans le nouveau ſyſtême de Logique qu'il vouloit introduire dans les écoles, & qui comme une eſpèce de calcul ou d'art général devoit renfermer les principes de toutes les ſciences. Il prétendoit que par le jardin qu'il avoit inventé, & qui conſiſtoit à ranger certains termes généraux ſous différentes claſſes, un homme pouvoit parler de toutes choſes ſans rien apprendre aux autres, & ſans doute ſans s'entendre lui-même. Les Docteurs Eſpagnols diſoient que cet Auteur avoit compoſé ſa Logique, afin qu'on pût ſe deffendre de l'Ante-Chriſt dans les derniers jours, & retorquer contre lui-même ſes argumens. Il y a eu un autre Raymond Lulle, ſurnommé le *Néophyte*, qui de Juif ſe fit Dominicain, retourna enſuite au Judaiſme, & ſoutint des erreurs monſtrueuſes & condamnées par le Pape Grégoire II.

LULLI, (Jean-Baptiſte) né en 1633, vint fort jeune à Paris, où il ſe fit bien-tôt connoître par ſon goût pour la muſique, & ſes talens pour le violon, auquel il dût le commencement de ſa fortune. Louis XIV voulut l'entendre, & en fut ſi ſatisfait, qu'il le nomma Inſpecteur des violons, & créa en même-tems une bande en ſa faveur qu'on nomma *les petits violons*. La muſique entre ſes mains, prit bien-tôt une nouvelle face, & Lulli s'élevant au-deſſus des règles de cet art, ſe traça une route particulière, & le tira de l'uniformité ennuyeuſe, & de l'exactitude inſipide à laquelle s'étoient aſſujettis ceux qui l'avoient pratiqué avant lui. Tout devenoit poſſible à ſon génie; les accords, les diſſonances, écueil ordinaire des

grands maitres, étoient les plus beaux endroits de ses Ouvrages, par la manière de les préparer, de les placer, & de les sauver. Louis XIV pour récompenser les talens de cet Artiste, le nomma Intendant de sa musique en 1661, & lui donna en 1663 le privilège de l'Opera, que Perrin avoit introduit en France, & qui acquit entre les mains de Lulli le point de perfection dont est capable ce genre de spectacle. Le Roi non content de toutes ces marques de distinction données à son Musicien, voulut bien encore l'ennoblir, & interposa son autorité pour le faire recevoir Sécretaire à la Chancellerie, malgré l'opposition de tous les membres de cette Compagnie, de Louvois lui-même qui reprochant à Lulli sa témérité de ce que n'ayant d'autre recommandation que de faire rire, il osoit briguer une place dans un corps dont il étoit membre, s'attira cette rép. hardie de ce musicien: *Eh têtebleu, vous en feriez autant si vous le pouviez.* Outre ses grands talens pour la musique, Lulli avoit l'humeur enjouée, l'imagination vive & féconde en saillies; ce qui le faisoit rechercher par les Partisans du plaisir, auquel il se livroit lui-même très-volontiers: mais malheureusement sa conversation étoit licentieuse, il ne réussissoit que dans l'ordure & l'obscénité, & le sage Despreaux l'a parfaitement dépeint dans ces vers de sa neuvième Epitre:

Envain par sa grimace, &c.

. . . .

Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux.

. . . .

Il mourut en 1687 âgé de cinquante-quatre ans, des suites d'une vie déréglée. Nous avons de lui treize grands Opera, *Cadmus, Alceste, Thésée, Athys, Bellerophon, Persée, Phaeton, Amadis, Roland, Armide, &c.* Plusieurs ballets pour le Roi, & des motets à grands cœurs.

LUPUS, (Chrétien) né à Ipres en 1612, entra dans l'Ordre de S. Augustin, & après avoir achevé ses études de Théologie à Louvain, il enseigna la Philosophie à Cologne, puis la Théologie à Louvain avec beaucoup de succès, & exerça ensuite les premieres charges de son Ordre. Alexandre VII qui l'avoit connu particulièrement à Cologne & qui l'aimoit beaucoup, l'appella à Rome, & vouloit l'élever aux dignités Ecclésiastiques, mais l'humble Religieux les refusa. Le Pape venoit de donner la Bulle contre *Jansenius*, & le P. Lupus étant un jour ; son audience, prit la liberté de lui dire qu'il étoit surpris que Sa Sainteté eût condamné les cinq Propositions comme étant de l'*Augustinus*, puisque lui & plusieurs autres per-

ſonnes avoient lû l'Ouvrage avec toute l'application poſſible, & n'avoient pû les découvrir. Alexandre ſurpris de ce que lui diſoit ce Religieux dont il connoiſſoit l'érudition & la ſincérité, lui proteſta à ſon tour qu'il les avoit vûes lui-méme en propres termes dans le Livre de l'Evêque d'Ypres, & ſur ce que le P. Lupus le preſſa de lui montrer l'exemplaire dans lequel il les avoit trouvées, le Pape avoua qu'il ne l'avoit plus, & que ceux qui le lui avoient préſenté, avoient eû ſoin de le reprendre; ce qui dévoila la friponnerie des ennemis de Janſénius, qui avoient falſifié un exemplaire de ſon Livre pour déterminer le Pape à décider que les cinq Propoſitions y étoient. Dans un ſecond voyage à Rome, Lupus fut auſſi très-bien accueilli par Innocent XI, de qui il obtint un Décret ſur la pureté de la Doctrine de S. Auguſtin, & la permiſſion de l'enſeigner publiquement à Louvain. Ce ſçavant Religieux mourut en 1681 âgé de ſoixante-neuf ans, & on a de lui des *Commentaires ſur l'Hiſtoire & les canons* des Conciles, pleins d'érudition; un Livre des *appellations* au Saint Siége, rempli de préjugés ultramontains: un *Commentaire* ſur les preſcriptions de Tertullien; un *Traité* ſolide ſur la contrition, la vie & les Lettres de S. Thomas de Cantorberi, & d'autres Ouvrages tous écrits en latin, & la plûpart eſtimés.

LUSCINIUS, (Ottoman) né à Straſbourg, étoit un bon Ecrivain du ſeizième ſiècle, dont on a pluſieurs bons Ouvrages latins: *Progymnaſmata græcæ litteraturæ*, la traduction des Harangues d'Iſocrate à Demonicus & à Nicocles, des *Sympoſiaques* de Plutarque. Il a fait auſſi des *Allégories* & des *Tropologies* ſur l'Ancien & le Nouveau Teſtament.

LUTHER, (Martin) né à Iſlebe dans le Comté de Mansfeld en 1483 de parens obſcurs, fit ſes premières études dans ſa patrie, & alla prendre à Erford le dégré de Maître-ès-arts. Un jour ſe promenant dans les environs de la ville, la mort de ſon Compagnon qui fut tué à ſon côté d'un coup de tonnerre, le frappa tellement, qu'il fit vœu d'embraſſer la vie monaſtique, & peu après étant entré chez les Hermites de S. Auguſtin, il y fut fait Prêtre. On l'envoya auſſi-tôt profeſſer la Philoſophie à Wittemberg, où il fit admirer ſes talens, & Leon X ayant chargé les Dominicains de publier des Indulgences pour ceux qui contribueroient au bâtiment de S. Pierre de Rome, Luther reçût ordre de ſon Général de s'élever contre les nouveaux Quêteurs que l'on accuſoit d'avoir ſupplanté les Augu-

ſtins. Cette commiſſion qui convenoit à la violence de ſon caractère lui plût, & il paſſa de beaucoup les eſpérances de ceux qui l'avoient mis en œuvre. Car incapable de ſe renfermer dans les bornes de la modération, de l'abus qu'il attaquoit avec raiſon, il paſſa bien-tôt à la choſe même, & ſe déchaina ſans ménagement contre les Indulgences. Ses adverſaires de leur côté lui donnoient beau jeu en outrant le point de la queſtion, & en donnant dans l'excès oppoſé, au lieu de ſe tenir dans un juſte milieu, qui conſiſte à reconnoître que l'Egliſe a le pouvoir d'accorder des Indulgences; mais ſans préjudice des ſaintes règles de la pénitence, dont elles ne peuvent diſpenſer : ils accordoient tout aux premières, & n'admettoient d'autre ſatisfaction que ce qui n'en eſt que le ſupplément. La diſpute s'échauffa donc, on écrivit beaucoup, & on ſoutint des thèſes pour & contre. Luther en fit ſoutenir une ſur la matière, qui contenoit 95 propoſitions, dans la plûpart deſquelles il s'élevoit contre des erreurs & des abus réels; mais dans d'autres il parloit d'une manière trop peu exacte. Le Dominicain Tetzel lui répondit par cent ſix propoſitions remplies d'ignorance & de faux préjugés, & ces thèſes réciproques furent la cauſe funeſte du ſchiſme, qui déchira depuis ſi cruellement l'Egliſe : car Luther de la matière des Indulgences, paſſant à celle de la juſtification, & de l'efficace des Sacremens, avança des erreurs bien plus dangereuſes, & il fut dénoncé à Leon X comme hérétique. D'abord il feignit de vouloir ſe ſoumettre au jugement de l'Egliſe, & pendant trois ans il ne ceſſa de proteſter qu'il écouteroit la voix du Pape comme celle de J. C. Il alla même juſqu'à comparoître devant le Légat Cajetan à Auſbourg, & s'offrit de ſe juſtifier; mais ce Cardinal ne voulut point entendre ſes raiſons, & ne lui parlant jamais que de l'autorité du Pape, & de Cenſures Eccléſiaſtiques, Luther qui craignoit ce qui étoit arrivé à Jean Hus & à Jerôme de Prague, s'enfuit d'Auſbourg après y avoir fait afficher un acte d'appel, où il ſe plaint de la conduite de Cajetan, & déclare qu'il ſe trouve obligé d'appeller de tout ce qui s'eſt fait ou qui ſe feroit dans la ſuite contre lui, au Pape mieux informé. Démarche illuſoire, puiſqu'il ſoutenoit une Doctrine manifeſtement hérétique; par exemple, que la grace qui nous rend juſtes & agréables à Dieu, n'eſt point en nous quelque choſe de réel, & que pour être juſtifiés, il ſuffit de croire fermement que nous le ſommes.

Cependant l'Héréſiarque s'étoit retiré dans les Etats du Duc de Saxe qui le protégeoit, & là il défioit tous les Inquiſiteurs, de venir diſputer avec lui, & travailloit ſans relâche à répandre ſes erreurs de vive voix & par écrit. Les Univerſités de Louvain & de Cologne, furent les premieres qui s'élevèrent contre lui & le condamnèrent, & le Pape après avoir eſſayé de ramener par la douceur cet eſprit intraitable, cenſura par la Bulle de 1520, quarante-un articles tirés de ſes Ouvrages, qui ſont autant d'erreurs palpables. Cette Bulle ayant été publiée, Luther ne garda plus de meſures, & dans ſon Livre *de la captivité de Babylone*, il leva l'étendard de l'héréſie & du ſchiſme. Il y appelle la Cour de Rome le royaume de Babylone, il ne reconnoît que trois Sacremens, le *Baptême*, la *Pénitence* & *le Pain*. Il eut été charmé de donner atteinte à la réalité de J. C. pour nuire, diſoit-il, à la Papauté; mais frappé des paroles de l'inſtitution, il n'oſa pas nier ce myſtère, & il ſe contenta d'ébranler les fondemens de la Tranſubſtantiation; en affirmant que le pain & le vin demeurent dans l'Euchariſtie avec la préſence réelle de J. C. Il fait main baſſe ſur toutes les cérémonies & les prières de la Liturgie, & ne reſpecte que les paroles Sacramentelles, détruit la Confeſſion, & décharge les Prêtres du célibat. Ce furieux ſe ſentant appuyé du crédit de pluſieurs Princes, ſe déchaîna contre l'Egliſe avec le dernier emportement, & ſonna le tocſin le plus horrible contre le Pape. A l'entendre, il falloit mettre tout en feu, & ne faire qu'une même cendre du Pape & des Princes qui le ſoutenoient. Rien n'égale la rage de ce Phrénétique, qui ne ſe contentoit pas d'exhaler ſes fureurs en déclamations horribles, mais qui les mettoit en thèſes. L'Empereur ayant indiqué une Diete à Wormes en 1521, y manda Luther qui y vint ſous un ſauf-conduit. Sur la Sommation qu'on lui fit, de déclarer s'il étoit Auteur des Livres publiés ſous ſon nom, & s'il vouloit en ſoutenir la Doctrine, il avoua les Livres & ce qu'ils contenoient; & lorſqu'il eut été renvoyé, Frédéric de Saxe ſon Protecteur, le fit enlever ſur la route, & conduire dans un château déſert. Ce fut en ce lieu qu'il appelloit l'*Iſle de Pathmos*, qu'il apprit l'Edit de l'Empereur contre lui, & la cenſure que la Faculté de Paris venoit de prononcer contre ſes Ouvrages. Ce dernier trait anima ſa fureur, & les Docteurs de Paris qu'il avoit d'abord comblés d'éloges, ne furent plus à ſes yeux que des ignorans

& des ſtupides qu'il accabla d'injures groſſières, & de railleries indécentes. Il ne traita pas avec plus de ménagement Henri VIII. Roi d'Angleterre qui avoit écrit contre lui ; & ſes Partiſans même furent indignés de l'emportement & du ſot orgueil avec lequel il parla de ce Monarque, & de tout ce qu'il y avoit de plus grand ſur la terre. Parmi les Ouvrages qu'il compoſa dans ſa retraite, il y en a un contre les meſſes privées, dans lequel il n'a pas honte de raconter la conférence qu'il avoit eu avec le Diable, pour l'abolition de ces meſſes. Enfin Luther ſortit de ſon Château, & mit le comble à ſes excès, en ſe déchaînant contre le vœu de Chaſteté, & en épouſant publiquement Catherine de *Bore*, Religieuſe qu'il tira de ſon Couvent, avec huit autres. Il avoit préparé les eſprits à cette infamie par un traité qu'il intitula : *Exemples de la Doctrine & de la Théologie Papiſtique*, dans lequel il condamne les louanges que tous les Saints ont données à la continence, & il a l'impudence de décider que S. Jerôme & tous les Saints Peres, qui à l'exemple de S. Paul, ont châtié leur corps, pour la garder inviolablement, auroient mieux fait de ſe marier. Un Réformateur qui s'annonçoit avec de pareils principes, devoit-il faire des Proſélytes? Un Religieux qui quittoit ſon habit & ſa profeſſion pour contracter un mariage ſcandaleux, un Prêtre qui violoit le célibat, qui ouvroit les cloîtres, dévoiloit les Vierges, aboliſſoit les auſtérités, détruiſoit la diſcipline de l'Egliſe, & anéantiſſoit toutes les vertus qui ont donné tant d'éclat à la Religion Chrétienne, un tel homme devoit-il ſe faire écouter, & s'attacher un ſi grand nombre de nations? c'eſt cependant ce qui eſt arrivé par un juſte jugement de Dieu. La nouvelle héréſie ſe répandit par toute l'Allemagne, où elle ſema le trouble & la confuſion: c'étoit le caractère du nouvel Evangile, & le Patriarche ennemi de toute ſubordination, excitoit aux armes ceux qui le ſuivoient, & les animoit au ſang & au carnage. *Si on pend les larrons*, diſoit-il, *ſi on punit par le glaive les brigands & les hérétiques, pourquoi n'attaquons-nous pas de toutes nos forces ces Cardinaux & ces Papes, & toute cette racaille de Sodome Romaine, qui ne ceſſe point de corrompre l'Egliſe de Dieu? Pourquoi ne lavons-nous pas nos mains dans leur ſang?* Il n'eut pas plus de reſpect pour les têtes couronnées ; & quoiqu'il eût d'abord ſoutenu que les Sujets ne pouvoient pas prendre le armes contre leur Souverain, il décida enfin,

quand il en eut besoin, que l'on pouvoit repousser par la force tous ceux qui s'opposoient à la Doctrine Evangélique, & il composa pour le prouver des Ecrits séditieux, dans lesquels il appelloit l'Empereur & les Princes Catholiques des traîtres, des scélérats, & des fourbes. Enfin ce Chef des Réformateurs, après avoir, par la plus monstrueuse des décisions permis au Landgrave de Hesse d'avoir deux femmes, mourut assez tranquillement en 1546 à Islebe sa patrie; Dieu se réservant de lui faire éprouver dans l'autre vie les effets terribles de sa vengeance, d'une manière proportionnée à sa malice & à son impiété. Toutes ses œuvres ont été recueillies en 7 v. *in-f.* à Wittemberg & ailleurs, & l'on préfere les éditions qu'il a données lui-même, à cause des changemens que l'on a fait après sa mort. Il y a dans tous les Ouvrages de cet Hérésiarque du feu, de l'esprit & de l'érudition qu'on ne peut lui contester, & dont il faut convenir avec ses Partisans; mais comment ceux-ci excuseront-ils son orgueil insuportable, sa sotte vanité, ses emportemens, sa phrénésie, ses fureurs ridicules & ses basses plaisanteries contre l'Eglise Romaine, contre les Papes, les Facultés & les personnes les plus respectables? le nom seul du Pontife de Rome le rendoit forcené. *Le Pape*, dit-il dans un endroit, *est si plein de diables qu'il en crache, qu'il en mouche.* Ailleurs par le plus misérable jeu de mots, il l'appelle, *scelestissimus satanissimus*, & s'adressant à Paul III, *mon petit Paul*, dit-il, *mon petit Pape, mon petit ânon, allez doucement, vous marchez sur la glace, vous vous rompriez une jambe, vous vous gâteriez, & on diroit quel diable est ceci? Comment ce petit Papelain s'est-il gâté?* S'agit-il des Théologiens de Louvain, *ce sont de vraies bêtes, des pourceaux*, des *Epicuriens*, des *Payens*, des *Athées* qui *prennent, non de l'Ecriture, mais de la Doctrine des hommes tout ce qu'ils vomissent*; & parce qu'on les appelle nos maîtres, il les désigne par ces impertinens diminutifs, *nostrolli Magistrolli bruta Magistrollia.* Il croit avoir dit merveille, lorsque par la plus froide, allusion il change le nom de *Facultas* en celui de *vaccultas à vaccâ*, plates bouffonneries, que nous ne rapportons que pour faire admirer les terribles jugemens de Dieu, qui a permis que les disciples de ce Fanatique considérassent sans rougir les prodigieux égaremens de son esprit, & que de si grossiers emportemens eussent une telle efficace de séduction & d'erreur. Cet enragé se déchaina aussi contre Aristote, & il lâche contre ce chef des Peripatéticiens, des tirades d'injures ridicules. Il l'appel-

le *Proteus*, *Histrio*, *Sycophanta*, *impiissimus*, *Triceps Cerberus*, *Tricorpor Geryon*, *bestia*, *caligo hominum*, *hircus*, *&c.* Seckendorf, Jean Mullerus, & Christian Junctker parmi les Protestans, ont écrit l'Histoire de la vie & des sentimens de cet Hérésiarque, & le grand Bossuet parmi les Catholiques. Henri Pierre Rebenstock son Disciple zèlé, publia en 1561 un recueil des discours qu'il tenoit à table sous le titre de *Colloquia mensalia* in-8. L'Abbréviateur de Moreri dit que ce Livre est très-curieux, quoique Seckendorf soit obligé d'avouer que ces entretiens de table furent recueillis avec assez peu de discrétion, imprimés avec trop peu de prudence, par une personne imprudemment idolâtre de Luther.

LUTHUMIERE, (François de la) né en 1617 d'une ancienne famille de Normandie, étoit fils de Jean Baron de Luthumiere, Gouverneur de Valogne & de Cherbourg, & de Charlotte du Bec; après avoir fait ses Etudes à Paris, il fit un voyage à Rome, où il fut Auditeur du Cardinal Grimaldi. De retour dans son Pays, il fut ordonné Prêtre, & marqua un entier éloignement pour les premières Dignités de l'Eglise, où on parloit de l'élever. Il ne chercha qu'à rendre service à l'Eglise; & pour cela il fit bâtir un Séminaire à Valogne avec l'agrément de l'Evêque de Coutances, qu'il entretint à ses dépens: & s'étant joint à dix ou douze personnes pieuses & capables, ils y élevoient & instruisoient d'une manière fort chrétienne dans les Lettres Humaines, dans la Philosophie & dans la Théologie, jusqu'à cent cinquante jeunes gens, qu'ils accoutumoient à une vie pauvre, telle qu'on la doit mener pour être capable de travailler au salut des pauvres paysans, dans les Paroisses de la campagne, où tant de gens manquent d'être instruits de ce qu'il faut sçavoir pour être sauvé. Les ennemis trop connus de tout bien & de cette Maison, jaloux de la réputation où elle étoit, crurent ne pouvoir l'attaquer avec plus de succès, qu'en l'accusant de Jansénisme. M. de Lesseville Evêque de Coutances, prit sa défense, se transporta sur les lieux, & défendit, sous peine d'excommunication, de tenir de pareils discours contre le Séminaire. Après la mort de ce Prélat, les mêmes accusations recommencèrent par deux fois; & quoiqu'on ne pût convaincre aucun de ceux à qui on en vouloit, d'avoir jamais enseigné aucune erreur, on leur défendit d'instruire à l'avenir; & on ruina ainsi un des plus avantageux Etablissement qu'il y eut. L'Abbé Lu-

thumiere, qu'on ne pouvoit chasser d'une Maison qu'il avoit fait bâtir, y resta avec sept ou huit de ses amis, qui menoient ensemble une vie de Religieux. Cela étoit encore trop beau pour n'être pas suspect, & hors le Maître du logis, qu'on laissa chez lui, tous les autres furent dispersés par une Lettre de Cachet, donnée en 1689, qui leur ordonnoit à tous de sortir. Ce bon Abbé y mourut en 1699, âgé de quatre-vingt-deux ans.

LUXEMBOURG, (François-Henri de Montmorenci, Duc de) de l'illustre Maison de ce nom, si fertile en grands hommes, étoit fils de ce fameux Boutteville qui eut la tête tranchée sous Louis XIII, pour s'être battu en duel, & naquit en 1628. Après la mort de son pere, il fit ses premières Campagnes sous le fameux Condé son parent, auquel il s'attacha & qu'il suivit dans sa mauvaise fortune; ne l'ayant jamais perdu de vûe depuis la bataille de Rocroi, jusqu'aux dernières victoires de ce Héros. Le Disciple fit honneur au Maître, & commença à se signaler à la conquête de la Franche-Comté en 1668, où il servit en qualité de Lieutenant-Général. Louis XIV. ayant connu par lui-même ses grands talens, lui confia le Commandement d'une des deux armées, qui entrèrent en Hollande en 1622, & après avoir pris plusieurs places, il défit les ennemis près de Bodegrave, qu'il prit l'année suivante, & fit cette belle retraite qu'on a tant vantée. Il accompagna ensuite le Roi à la seconde Conquête de la Franche-Comté, se trouva à la bataille de Senef, fit le siège de Charleroi, & fut fait Maréchal de France en 1675. Après le premier Traité signé à Nimegue avec les Hollandois; le Prince d'Orange, qui, dit-on, feignoit de l'ignorer, attaqua M. de Luxembourg, qui ne s'y attendoit point, à Saint Denis près Mons. Mais cette surprise ne servit qu'à relever la valeur du Général François, qui repoussa l'ennemi & demeura maître du Champ de bataille. Ce grand homme eut le malheur d'être impliqué fort injustement dans l'abominable affaire des Poisons en 1680, & fut obligé de se rendte à la Bastille, où il demeura quatorze mois. Mais il en sortit triomphant de la malignité de l'envie, qui avoit en vain voulu donner atteinte à sa grande réputation, par une accusation ridicule, qui n'avoit de fondement qu'une vaine curiosité. On soupçonne que cette disgrace lui vint de la part de Louvois, avec qui il s'étoit brouillé. La guerre s'étant rallumée en 1690, le Duc de Lu-

xembourg alla commander en Flandre, où il gagna la fameuse bataille de Fleurus contre le Prince de Valdeck, la même année; celle de Leuze l'année suivante, contre le même, & en 1692, il fut obligé de combattre le Prince d'Orange à Steinkerque, & s'étant mis à la tête de la Brigade des Gardes avec tous les Princes, il remporta une victoire signalée. Le Général Hollandois ne fut pas plus heureux à Nerwinde en 1693, & le Duc de Luxembourg le força dans ses retranchemens & lui tua plus de quatorze mille hommes. Ce fut quelque tems après ce fameux combat, que le Prince de Conti en entrant à Notre-Dame pour assister au *Te Deum*, qui devoit se chanter pour la victoire de la Marsaille, & tenant le Duc de Luxembourg par la main: *Messieurs*, disoit-il, en écartant la foule qui embarrassoit la porte: *Laissez passer le Tapissier de N. D.* parce que cette Cathédrale étoit alors tendue d'un bout à l'autre des drapeaux que ce Général avoit pris aux ennemis. L'année suivante fut célèbre, par la fameuse marche de Vignamont au Pont-d'Espierres, par laquelle il couvrit les frontières, & fit échouer les projets des ennemis. Ce grand Capitaine comblé de gloire & d'honneur, mourut à Versailles en 1695, regretté de toute la France, à qui il avoit rendu de grands services, & à qui il pouvoit encore en rendre. Sa valeur, son activité, sa vigilance infatigable & son génie singulier à former & à exécuter de grands projets, le font regarder comme un des plus grands Généraux du siècle de Louis XIV, si fertile en Héros; & les événemens qui suivirent sa mort, justifièrent bien les regrets de la France.

LUYNES, (Louise Seguier Duchesse de) fille unique de Pierre Seguier, Cousin du Chancelier de ce nom. Elevée dans la piété par une mere chrétienne, & obligée par obéissance & contre son inclination de prendre le parti du mariage, elle fut donnée au Duc de Luynes, jeune Seigneur très-vertueux. Dans les premiers tems, sa piété reçut quelqu'atteinte par le commerce du monde, mais elle en fut bien-tôt désabusée, & eut la consolation d'amener son mari à une vie chrétienne, pénitente & retirée. L'un & l'autre conduits par M. de Sainte Beuve, marchoient dans la voie étroite; & dans le désir de quitter le monde, ils choisirent la solitude de Port-Royal, & firent bâtir dans le voisinage, le Château de Vaumurier pour s'y retirer. Madame de Luynes ne jouit pas de cette retraite désirée. Elle mourut le treize Septembre 1651,

âgée de vingt-ſept ans, laiſſant ſon mari dans une grande affliction. Mais ce Seigneur ne perſévera pas, & il ſe remaria deux fois. En 1660 il épouſa ſa propre tante, qui étoit auſſi ſa filleule. Il dépenſa de groſſes ſommes pour la diſpenſe, & donna 15000 livres au Nonce qui l'avoit fait obtenir. Il avoit eu le malheur de trouver des Docteurs qui avoient approuvé ce mariage. C'eſt de lui que ſont *les Recueils des Paſſages des Peres*, imprimés ſous le nom *du Sieur de Laval*; il les avoit traduits à la prière de la pieuſe Ducheſſe, qui les avoit déſirés, pour nourrir ſa piété. On a trouvé après ſa mort des Règles très-ſages écrites de ſa propre main, pour toute ſa conduite. Elle y parle avec la lumière, la juſteſſe & l'exactitude du Théologien le plus conſommé dans la ſcience des voies du ſalut. L'Abbé Boileau a laiſſé une vie manuſcrite de Madame de Luynes, qu'il ſeroit à déſirer qu'on donnât au Public.

LYCOPHRON, Poëte Grec & Grammairien, né à Calchide en Eubée, à préſent *Negrépont*, vivoit vers l'an 304. avant Jeſus-Chriſt, & fut un de ceux qui compoſoient la Pleiade Poëtique. Suidas a conſervé le titre de vingt Tragédies qu'il avoit faites, & il nous reſte de lui un Poëme, intitulé: *Alexandra*; qui contient une longue ſuite de prédictions faites par Caſſandre, fille de Priam. Cet Ouvrage très-obſcur a donné la torture à tous les Sçavans qui ont voulu le commenter. Nous en avons pluſieurs éditions dont la meilleure eſt celle d'Oxford 1697, *in-fol.* avec la Verſion latine de Guillaume Canterus, le Commentaire d'Iſaac Tretzés, & des Notes. Le célèbre Nicole a fait ſur cet Auteur Grec une Gloſe interlinéaire, & des Notes excellentes, qui ne ſont point imprimées.

LYCURGUE, fils d'Eunomus, Roi des Lacedemoniens, auroit pû monter ſur le Trône après la mort de Polydecte ſon frere aîné, & régna en effet quelques jours; mais la groſſeſſe de ſa belle-ſœur ayant été reconnue, il ne ſe regarda plus que comme le Tuteur d'un bien qui appartenoit à ſon neveu, & déteſtant la propoſition de la Veuve, qui lui offroit ſa main & la Couronne, il fit déclarer Roi l'enfant, quand il fut né, & le fit nourrir avec grand ſoin. Lycurgue voyant les déſordres qui régnoient dans l'Etat, conçut le hardi deſſein de réformer en tout le Gouvernement de Lacedemone, & pour y établir les plus ſages Réglemens, il réſolut d'aller s'inſtruire par lui-même chez les peuples les plus habiles dans l'art

de gouverner. Il commença par l'Isle de Créte, célèbre par ses Loix austères, alla ensuite en Asie où régnoit la mollesse, & enfin se rendit en Egypte, séjour des sciences & de la sagesse. De retour à Sparte, il songea à exécuter son projet, & voulant être appuyé du suffrage des Dieux, il alla à Delphes consulter l'Oracle d'Apollon. C'est-là qu'il reçut cet Oracle si cél. dans lequel la Prêtr. l'appelloit *l'ami des Dieux, & Dieu plutôt qu'homme. Elle ajouta que la République qu'il alloit former, seroit la plus excellente qui eût jamais été.* Il ne fut pas plutôt revenu à Sparte, qu'il gagna les principaux de la Ville, à qui il communiqua ses vûes, & s'étant assuré de leur consentement, il proposa sa nouvelle forme de gouvernement, que l'on peut réduire à trois principaux établissemens. 1°. Le Sénat composé de vingt-huit Sénateurs, qui tempérant la puissance trop absolue des deux Rois, par une autorité égale à la leur, servit comme de contrepoids qui maintint l'Etat dans l'équilibre. 2°. Le partage des terres & le décri de la monnoie d'or & d'argent, pour établir une parfaite égalité entre tous les citoyens, & déraciner l'amour des richesses, si contraire à cette égalité. 3°. Il institua les repas publics pour bannir la mollesse & le luxe, & il voulut que tous les citoyens mangeassent ensemble des mêmes viandes qui étoient réglées par le Roi. Quand ce sage Législateur, vit ses Loix en vigueur, & la forme du Gouvernement qu'il venoit d'établir bien cimentée, il fit entendre au peuple qu'il vouloit consulter l'Oracle d'Apollon sur un point essentiel, & avant que de partir, il les fit tous jurer d'observer ses Loix, jusqu'à son retour. Arrivé àDelphes, il demanda au Dieu, si ses Loix étoient suffis. pour rendre les Spartiates florissans & heureux; l'Oracle lui ayant répondu que tant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse Ville du monde, Lycurgue envoya la réponse à ses Cytoyens, & croyant son Ministère consommé, il mourut volontairement à Delphes en s'abstenant de manger, croyant mettre le sceau à tous les services qu'il avoit rendus à sa patrie, puisque sa mort les obligeoit à garder ses Ordonnances, qu'elle avoit juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

LYCURGUE, fils de Lycophron, fut un Athénien célèbre par son éloquence, sa probité & les grands emplois qu'il exerça avec succès dans sa République. Ayant été chargé du soin de la Police dans Athènes, il chassa

de la Ville tous les Malfaiteurs, & fit plusieurs Loix très-utiles, mais très-sévères. C'est pourquoi Plutarque observe qu'on disoit de ce Lycurgue, *qu'il trempoit sa plume dans la mort;* & Ciceron écrivant à Atticus fait allusion à cette réputation qu'avoit l'Orateur: *Nosmet ipsi qui Lycurgei à principio fuissemus, quotidiè demitigamur.* Lycurgue exerça pendant 15 ans avec beaucoup d'intégrité la charge de Receveur-Général des revenus de la République. C'est lui qui voyant un jour le Philosophe Xénocrate conduit en prison pour n'avoir pas payé le tribut qu'on exigeoit des étrangers, le tira des mains des archers, & y fit conduire à sa place le Fermier, par les ordres duquel on avoit eu l'insolence & la dureté de traiter si indignement un homme de Lettres. Cet Orateur étoit du nombre des trente que les Athèniens refusèrent de donner à Alexandre.

LYDIAT, (Thomas) sçavant Anglois, né en 1572, & mort en 1646, a laissé beaucoup d'ouvrages manuscrits & imprimés. Dans un Traité *de variis annorum formis*, en 1604, il attaqua vivement Clavius & Scaliger. Ce dernier ayant repliqué avec beaucoup de hauteur, Lydiat fit une Apologie de son ouvrage contre son Critique, & il la fit imprimer à Londres en 1607. Ses autres ouvrages sont des *Traités Astronomiques & Physiques* sur la nature du Ciel & des Elémens, sur le mouvement des Cieux & des Astres, sur l'origine des Fontaines, le flux & le reflux de la Mer, &c.

LYDIUS, (Jacques) fils de Balthasar, Ministre à Dordrecht, & Auteur de quelques ouvrages de Controverse, exerça aussi le Ministère à Dordrecht, & composa des Poëmes Flamands, divers Traités latins, qui prouvent qu'il étoit versé dans les Belles-Lettres. *Sermonum Convivalium libri duo, in*-4. où il rapporte les usages & les coûtumes de différentes Nations, dans la manière de se marier. *Agonistica Sacra; Florum sparsio ad Historiam Jesu Christi*, &c. Jean Lydius, oncle du dernier, fit impr. en 1610, les *Concilia Ecclesiæ Christianæ* de *Prateolus*, & y joignit sa critique. Il continua aussi la Vie des Papes, par Barnes & Balaeus, & il donna une Edition de Clemangis, en 1613, avec des Notes & un Glossaire.

LYNWOOD, Anglois, Evêque de S. David, a vécu dans le quinzième & seizième siècle. Il se fit estimer par son érudition dans le Droit, dans les Matières Ecclésiastiques & dans la connoissance de l'Antiquité. Il est Auteur du Liv. *Provinciale, seu Constitutiones Angliæ;* cet ouvra-

ge a toujours été estimé. C'est un Recueil de Canons & de Constitutions de cette Eglise. La meilleure édition est celle d'Oxford ou de Londres en 1679. Elle est la plus ample & la plus exacte.

LYSANDER, fameux Général Lacédemonien, qui ayant été nommé par sa République pour commander la Flotte contre les Athèniens, gagna les bonnes graces du jeune Cyrus, par la souplesse de son caractère & ses manières insinuantes, & rendit sa patrie redoutable à toute la Grèce, par le secours de ce Prince. Il prit le moment où Alcibiade Chef des Athèniens étoit absent pour tomber sur leur Flotte, & il la défit auprès d'Ephèse. Ensuite ayant été rappellé, Callicratide son successeur ayant été défait à Arginuses, on fut forcé de le nommer de nouveau Amiral. Dès qu'il eut repris l'autorité, il fondit sur les Athèniens à *acquos Potamos*, les défit entièrement, prit toutes les Villes de la côte, & alla assiéger Athènes, qui après s'être bien défendue, se rendit à son Vainqueur. Celui-ci fit démolir les murailles, changea toute la forme du gouvernement & finit ainsi la guerre du Peloponnèse, qui avoit duré 27 ans. Ces succès lui ayant enflé le cœur, il tenta d'envahir la Couronne, & mit tout en œuvre pour réussir dans ce dessein; mais il eut la honte d'échouer, & il fut tué dans un combat contre les Thébains & leurs Alliés, l'an 366 avant J. C. Ce Général étoit brave, intelligent dans les affaires, propre à manier les esprits, habile dans l'art de gouverner, mais il n'avoit ni probité ni justice. Le mensonge, la perfidie, tout lui paroissoit légitime, pour arriver à ses fins. C'est ainsi que pour satisfaire la folle ambition qu'il avoit de monter sur le trône, il ne rougit pas de profaner ce que la Religion a de plus sacré, de corrompre des Prêtres, & de supposer des Oracles. Il avoit coûtume de dire, qu'*on amusoit les enfans avec des osselets, & les hommes avec les sermens*. Ciceron dans ses Offices peint en deux mots le caractère de ce Lacédemonien, quand il dit: d'*autres préparés à tout faire & à tout souffrir, ne rougissent point des dernières bassesses, pourvû que par ces moyens indignes, ils puissent espèrer de venir à bout de leurs desseins*.

LYSERUS, (Polycarpe) Théologien célèbre de la Confession d'Ausbourg, né dans le Pays de Wittemberg en 1552, fut élevé dans le Collège de Tubinge, & élu Ministre de Wittemberg en 1574. Ce Docteur fut un des premiers qui signa le fameux Livre de la Concorde, & s'employa avec ardeur pour la faire signer à ceux qui étoient

toient dans les Emplois. Lyserus, appellé par le Duc de Brunswick, passa quelque tems dans ce Pays, & revint ensuite à Wittemberg, d'où il fut attiré à la Cour de Dresde. Il y passa le reste de sa vie dans l'emploi de Ministre & dans celui de Précepteur des Princes. Il mourut dans cette Ville en 1601, & il a laissé un très-grand nombre d'Ouvrages latins, dont les principaux sont des *Explications sur la Genèse*, en *6 vol. in*-4, qui portent chacun le nom du Patriarche, dont on donne l'Histoire. *Noachus seu expositio*, *&c.* Des Commentaires sur les deux premiers Chapitres de Daniel, 2 *vol. in*-4. *Histoire* de la Résurrection, de l'Ascension, &c. *in*-4. Un *Commentaire* sur l'Epître aux Hébreux. L'*Histoire* de la Passion, *in*-4. C'est à cet Auteur que nous devons l'Edition *de l'Histoire des Jésuites*, par Elie-Heson-Muller, qui étant sorti de leur Congrégation pour se faire Luthérien, se retira à Vittemberg, pour se mettre à couvert des recherches de ses Confrères, & là il composa l'Histoire de la Société. Mais étant mort avant que de pouvoir la mettre au jour, son Manuscrit fut remis à Lyser, qui la publia *in*-4. avec une double Préface de sa façon. Il fit à l'occasion de cet Ouvrage deux Répliques au Jésuite Gretser, qui l'avoit attaqué. JEAN LYSERUS, de la même famille, s'entêta tellement pour le dogme de la Polygamie, qu'il le soutint avec ardeur au péril de sa vie & de ses biens. Il quitta volontairement un Emploi considérable pour travailler à répandre sa funeste opinion dans toute l'Europe, qu'il parcourut, publiant des Ecrits sous des noms déguisés. Celui qui fit le plus de bruit, fut *Polygamia triumphatriæ*, imprimée à Amsterdam en 1682, auquel Transmanus répondit par le *Polygamia triumphata*. Lyserus après avoir longtems couru, vint en France pour s'y fixer, & prétendit faire sa fortune par le jeu d'échecs qu'il entendoit supérieurement. Il alla pour cela s'établir à Versailles; mais le succès ne répondit pas à ses espérances, & étant tombé malade, il fut obligé de revenir à pied à Paris. La fatigue augmenta le mal au point qu'il mourut sur la route en 1684.

LYSIAS, né à Athènes, passa dès l'âge de quinze ans à Thurium en Italie, avec deux de ses frères, dans la nouvelle colonie qui alloit s'y établir. Il y demeura jusqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuse, & il retourna pour lors à Athènes, où il se distingua par ses talens, & passa pour un

des plus grands Orateurs Grecs dans le genre ſimple. Le caractère de ſon ſtyle étoit la clarté, la pureté, la douceur & la délicateſſe. Ses diſcours n'ont rien d'inutile, rien d'affecté ; & quoi qu'on y trouve des endroits très-forts & très-nerveux, cependant la naïveté & la ſimplicité en font le principal mérite, & il eſt plus ſemblable à un ruiſſeau pur & clair, dit Quintilien, qu'à un grand fleuve : *Puro tamen fonti quam magno flumini proprior.* Il avoit adopté cette éloquence ſimple & naturelle, parce que ne plaidant point lui-même de cauſes dans le Barreau, & compoſant des Plaidoyers pour les autres, cette ſimplicité entroit mieux dans le caractère de ceux pour qui il travailloit. Il en avoit fait un pour Socrate lorſqu'il fut appellé devant les Juges, pour rendre compte de ſa Religion ; mais cet homme fameux en avouant qu'il étoit fort beau & fort oratoire, le jugea peu convenable à la fermeté & à la grandeur d'ame qui conviennent à un Philoſophe. Lyſias mourut âgé de quatre-vingts ans, vers l'an 378. avant Jeſus-Chriſt. De plus de trois cents harangues qu'il avoit compoſées, il ne nous en reſte que trente-quatre, dont la meilleure Edition eſt celle d'Angleterre *in*-4°.

LYSIMAQUE, Diſciple & ami de Calliſthène, étoit un des Capitaines d'Alexandre, qui aidèrent ce Héros à conquérir l'univers. Juſtin rapporte que ce brave Officier voyant Calliſthène, ſon Maître, ſouffrir de cruelles douleurs, lui donna du poiſon pour abréger ſon ſupplice, & qu'Alexandre qui en fut irrité, le fit expoſer lui-même à un Lion furieux. Mais l'intrépide Lyſimaque arracha la langue de l'animal & le tua ſur le champ, ce qui le reconcilia avec ſon Roi. Quoiqu'il en ſoit de cette Hiſtoire, que Quintecurce traite de fable, après la mort de ce Prince, Lyſimaque eut en partage la Thrace & les régions voiſines, ſe ligua avec Ptolomée, Seleucus & Caſſandre contre Antigone, & ſe trouva à la bataille d'Ipſus, après laquelle les quatre Princes confédérés partagèrent entr'eux les Etats d'Antigone, & Lyſimaque parvint ainſi à augmenter les ſiens : quelque tems après, il enleva la Macédoine à Démétrius, & après y avoir régné ſix ans, devenu odieux par ſes cruautés, il paſſa en Aſie pour faire la guerre à Seleucus, qui le vainquit, & le tua en Phrigie, l'an 281. avant Jeſus-Chriſt.

LYSIPPE, célèbre Sculpteur, étoit de Sycione, & vivoit du tems d'Alexandre le *Grand*, dans la cent trei-

xième Olympiade. Il exerça d'abord le métier de Serrurier ; mais son génie heureux l'éleva bien-tôt à un plus relevé. Le Peintre *Eupompe* par le conseil duquel il se conduisoit, lui indiqua la nature pour maitresse & pour modèle ; Lysippe l'étudia, & parvint à la bien connoître. De tous les anciens, c'est celui qui a le plus travaillé, & on comptoit plus de six cents Ouvrages de lui. On admiroit entr'autres la Statue d'un homme sortant du bain qu'Agrippa mit à Rome devant ses Thermes, & que Tibère ayant fait enlever, fut obligé par les instances du peuple, de remettre au même endroit. Ce fameux Sculpteur avoit fait plusieurs Statues d'Alexandre, qui ne permettoit cet honneur qu'à lui seul.

Edicto vetuit, ne quis se, præter apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo, duceret æra,
Fortis Alexandri vultum simulantia.

Parmi ces Statues, il y en avoit une d'une beauté particulière, que Néron s'avisa de faire dorer pour lui donner plus d'éclat ; mais ayant couvert par-là toute la délicatesse de l'art, il fut obligé de faire ôter l'or postiche, & cette opération défigura un peu ce chef-d'œuvre. Le grand art de cet habile Maitre étoit, comme il le disoit lui-même, *de représenter les hommes tels qu'ils étoient, au lieu que les autres les avoient représentés tels qu'ils paroissoient.*

LYSIS, Philosophe Pithagoricien, qui fut Précepteur d'Epaminondas, & que l'on croit Auteur des *Vers dorés*, que l'on attribue ordinairement à Pythagore. On a encore une de ses Epitres dans le Rec. d'Alde Manuce.

M

MAAN, (Jean) du Mans, fut Docteur de Sorbonne, Chanoine & *Précenteur* de l'Eglise Métropolitaine de Tours qu'il servit par son érudition & par ses conseils, & qu'il édifia par son assiduité aux Offices. Il publia en 1697 une Histoire Latine de l'Eglise de Tours, *in-fol*, dont on fait cas, & qui va depuis l'an de Jesus-Christ 251 jusqu'en 1655.

MABILLON, (Jean) né en 1632 à Saint Pierre-Mont, Village situé à deux lieues de Mousson dans le Diocèse de Reims, fit profession de la Règle de S. Benoît dans l'Abbaye de S. Remi. Ses Supérieurs, qui ne connoissoient point encore sans doute ses

talens, le nommèrent Trésorier de S. Denis ; mais ayant malheureusement cassé un miroir, qu'on prétendoit avoir appartenu à Virgile, il fut déchargé de cet emploi. Associé au sçavant P. d'Achery, Bibliothècaire de l'Abbaye de Saint Germain-des-Prés, il lui fut d'un grand secours pour l'impression de la suite du *Spicilége*. Ce travail ne l'empêcha pas de donner tout-à-la-fois deux éditions des Œuvres de S. Bernard en 1667, l'une en deux vol. *in-folio*, & l'autre en neuf vol. *in*-8. Il en parut, en 1690, une nouvelle dédiée au Pape Alexandre VIII, où se trouvent plusieurs observations, & quelques pièces qui n'avoient pas encore vû le jour ; ce qui la rend plus complette que les précédentes. En 1668, il publia le premier tome des Actes des Saints de son Ordre, en Latin, auquel il en ajouta huit autres, *in-fol.* Ce Recueil, qui va jusqu'en 1110, renferme une infinité de pièces rares & curieuses, dont plusieurs n'avoient jamais été imprimées. On y trouve aussi des monumens précieux pour l'histoire ecclésiastique & profane, & des remarques sçavantes & judicieuses. On admire les Préfaces, qui sont à la tête de chaque volume. L'Auteur y a rassemblé, sans confusion, les principaux traits de chaque siècle. Il y traite même de tems en tems, avec beaucoup de netteté & de précision des dogmes de la Religion, & des matières de discipline. Enfin, il y montre cette candeur, cet amour sincère de la vérité, qui l'ont rendu respectable aux hérétiques mêmes. Les recherches qu'il fit pour cet ouvrage, lui donnèrent occasion de visiter un grand nombre d'Archives & de Bibliothèques. Il trouva dans les anciens manuscrits qui y étoient, plusieurs pièces excellentes, qui ne regardoient point l'Ordre de S. Benoît : pour n'en point priver le public, il les fit imprimer séparément en quatre vol. *in*-8. sous le titre de *Vetera Analecta*. Il a inséré dans ces Recueils quelques Dissertations sur des points d'histoire contestés, ou qui n'avoient pas été tout-à-fait éclaircis. Mais l'ouvrage qui a acquis plus de réputation au P. Mabillon, est son fameux Traité *de re Diplomatica*, dans lequel il a trouvé moyen de réduire en art & en méthode, une matière qui avoit paru jusqu'alors n'en être pas susceptible. La meilleure édition de cet Ouvrage immortel, qui est une réponse modeste aux Bollandistes, est celle de 1709. L'Auteur y donne des règles sûres pour discerner les pièces anciennes & véritables, de celles qui sont ou nouvelles ou sup-

posées. Le Jésuite Germon osa attaquer ce chef-d'œuvre de la plus profonde érudition, & contester au docte Mabillon la certitude de ses règles. Le Bénédictin, dans un Supplément (*in-fol.* 1704), se contenta de détruire les raisons de son adversaire, sans le nommer. Le Ministre Colbert l'envoya en 1683 en Allemagne, pour rechercher dans les Archives & dans les Bibliothèques des anciennes Abbayes, ce qu'il y avoit de plus propre à éclaircir l'Histoire de l'Eglise en général, & celle de France en particulier. On lui rendit partout les plus grands honneurs. Il rapporta de son voyage plusieurs anciens monumens très-précieux. Il fit en Franche-Comté une découverte importante dans l'Abbaye de Luxeuil : il y trouva un ancien Lectionnaire du Rit Gallican, d'environ onze cens ans, écrit en beaux caractères Mérovingiens, qui lui donna occasion de composer son Traité *de Liturgia Gallicana*, *in*-4. Etant allé en Italie, en 1681, aux dépens du Roi, son plus grand plaisir fut de visiter le tombeau des Saints Apôtres, & ces Catacombes si célèbres dès les premiers siècles de l'Eglise, au rapport de Saint Jerôme, & de marcher sur une terre que tant de Saints Martyrs ont arrosée de leur sang. Après avoir parcouru pendant quinze mois les principaux endroits de l'Italie, il revint en France avec une ample moisson. Il enrichit la Bibliothèque du Roi d'environ trois milles volumes de livres très-rares imprimés ou manuscrits ; & mit au jour, sous le titre de *Musæum Italicum*, plusieurs pièces qui n'avoient point encore paru, & qu'il avoit tirées des Bibliothèques d'Italie. Ce fut après la publication de cet Ouvrage que commença sa célèbre dispute avec l'Abbé de Rancé, qui donna naissance à son *Traité des études Monastiques*. Il y prétend, contre le sentiment de ce fameux Réformateur, que les Moines peuvent, & doivent même étudier. On peut dire que Dom Mabillon, en voulant donner dans cet écrit l'idée d'un sçavant parfaitement Chrétien & Religieux, a fait sans y penser son véritable portrait. L'Abbé de Rancé répondit à ce Traité, & Dom Mabillon fit une réplique intitulée : *Réflexions sur la Réponse de M. l'Abbé de la Trappe au Traité des études Monastiques.* Il donna en 1698 une Lettre latine, sous le nom d'*Eusebe Romain*, *à Théophile François*, *touchant le culte des Saints inconnus.* Ce fut le fruit des visites qu'il avoit faites dans les Catacombes de Rome. Tant de travaux furent couronnés par les *Annales Bénédictines*, en

quatre vol. *in-fol.*, qui contiennent l'Histoire de l'Ordre des Bénédictins, depuis son origine jusqu'en 1066. Le sçavant Auteur y débrouille, avec son habileté ordinaire & avec sa critique exacte, les points d'histoire sur lesquels nos plus célèbres Ecrivains avoient répandu jusqu'ici de l'obscurité ; de sorte que cet Ouvrage est bien moins une Histoire particulière de l'Ordre de Saint Benoît, qu'une Histoire générale & universelle. Les volumes suivans ont été donnés par Dom Ruinart & Dom Vincent Thuillier. Il est aussi Auteur de l'Epître dédicatoire qui est à la tête des Œuvres de Saint Augustin, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre : il la mit du soir au matin, dans l'état où elle est. Ce grand homme mourut à l'Abbaye de Saint Germain-des-Prés le 27 Décembre 1707, âgé de 75 ans. Sa profonde érudition se fait assez connoître par ses Ouvrages; elle étoit accompagnée d'une humilité, d'une douceur, d'une modestie & d'une piété exemplaire. C'est le témoignage que lui rendit le Tellier, Archevêque de Reims, lorsque le présentant à Louis XIV, il dit à ce Prince : *Sire, j'ai l'honneur de présenter à V.M. le Religieux le plus sçavant & le plus humble de votre Royaume.* Le trait suivant, offre encore un bel exemple de la modestie de ce sçavant Religieux : Un Etranger curieux qui cherchoit à s'instruire de l'ancienne Histoire de France, étant allé trouver du Cange, celui-ci qui disoit toujours que pour faire des Ouvrages tels que les siens, il ne falloit que des yeux & des doigts, renvoya l'Etranger au P. Mabillon. *On vous trompe,* dit l'humble Religieux, *quand on vous a adressé à moi; pour trouver un homme capable de vous satisfaire, allez voir M. du Cange. C'est lui-même qui m'envoye à vous*, dit l'Etranger. *Il est mon Maître*, répliqua le Religieux, *si cependant vous m'honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je sçai.* Tandis que ce Sçavant homme prenoit plaisir à se rabaisser ainsi lui-même, il recevoit les témoignages les plus éclatans du cas que l'on faisoit de son mérite. Le P. Noris, Augustin, qui étoit le plus habile homme d'Italie, & que le Pape Innocent XII honora de la Pourpre, dédia à Dom Mabillon un de ses Ouvrages, imprimé sous le nom d'*Augustinus Fosseus*, en 1681. Il reçut le même honneur du P. Thomasi, si respecté en Italie pour sa vertu, & pour sa grande connoissance des matières Ecclésiastiques. Le Cardinal d'Aguirre composa des vers très-flatteurs pour cet illustre Bénédictin, qu'il

lui envoya de Rome en 1694, avec la *Collection des Conciles d'Espagne*, qu'il venoit de mettre au jour. Le Pape Alexandre VIII, voulut qu'il lui écrivit toutes les semaines. Son mérite lui attira beaucoup d'autres marques d'estime en France & dans les Pays Etrangers; mais il les a toujours dérobés aux yeux du public tant qu'il a pu. Tous les Ouvrages de ce sçavant Religieux sont excellens. Il faut pourtant en excepter la Lettre, par laquelle il prétend justifier la vérité de la *Sainte Larme* de Vendôme: elle lui fut, sans doute, arrachée par de pressantes sollicitations. On remarque dans tous ses autres Ecrits une critique judicieuse & une vaste érudition. Le style en est mâle, pur, clair, méthodique, sans affectation, sans ornemens superflus, comme il convenoit aux ouvrages qu'il a composés. Il étoit membre de l'Académie des Inscriptions. Son éloge a été prononcé par M. de Boze.

MABOUL, (Jacques) né à Paris d'une famille distinguée dans la Robe. Après avoir été long-tems Grand-Vicaire de Poitiers, il fut nommé Evêque d'Aleth en 1708, & mourut dans cette Ville en 1723. Il est Auteur de deux Mémoires sur l'accommodement des affaires de la Constitution *Unigenitus*. Cet illustre Prélat parut avec distinction dans les mêmes chaires où les Bossuet, les Flechier, les Mascaron déployèrent les grands ressorts de l'éloquence Chrétienne. On a de lui un *Recueil d'Oraisons Funèbres*, où se rencontre tout ce que les esprits les plus difficiles peuvent désirer, dans les Ouvrages de ce genre. Il rapproche avec art des choses qui semblent extrêmement éloignées, pour en former un tissu intéressant, qui tourne à la louange des morts & à l'instruction des vivans, sans employer la flatterie & le mensonge. Attaché à la vérité des faits, il loue & blâme en suivant les lumières de la raison & de l'Evangile. Il saisit le vrai caractère de ses héros; on ne le voit jamais courir après une épigramme ou un jeu de mots, ni affecter de tracer des peintures fines & délicates du vice, propres à le faire aimer; défaut si ordinaire aujourd'hui. L'Orateur rend la Religion aimable, & la pare en même-tems de tous les ornemens, qui lui attirent notre respect. On voit briller dans ces pièces d'éloquence, l'ingénieuse œconomie, la vivacité, le stile nombreux, l'élévation dans les pensées & une narration rapide des faits.

MABUSE, (Jean) Peintre célèbre de Hongrie, fit connoître le premier la manière de composer les Histoires dans la Peinture, &

d'y faire entrer du nud.* fut très-sage & très-laborieux dans sa jeunesse; mais dans la suite il se laissa entraîner par une violente passion pour le vin. En voici une preuve: le Marquis de Verens, au service duquel il étoit, étant averti que l'Empereur Charles-Quint devoit loger chez lui, voulut, pour le recevoir, que tous ses domestiques fussent habillés de damas blanc. Mabuse demanda l'étoffe qu'on lui destinoit, sous prétexte d'imaginer quelque bizarre ajustement; mais il la vendit & en employa l'argent à boire dans un cabaret. Sçachant que l'Empereur ne devoit arriver que le soir, il crut qu'il lui seroit facile de cacher sa ruse. Il peignit un damas à grandes fleurs sur du papier blanc, fit lui-même sa robe, & parut dans le cortége. On le plaça entre un Poëte & un Musicien. L'Empereur fut si charmé de ce spectacle, qu'il voulut les voir passer encore une fois, le lendemain matin. Il se mit pour cela à une fenêtre, & le Marquis étoit auprès de lui. Quand Mabuse passa au milieu de ses deux compagnons, Charles-Quint fut surpris de l'étoffe du Peintre, & dit qu'il n'avoit jamais vû d'aussi beau damas. On le fit approcher, la fourberie fut découverte, & l'Empereur en rit beaucoup. Mais le Marquis irrité de ce que Mabuse avoit donné lieu de croire, que pour faire honneur à l'Empereur, il faisoit habiller ses domestiques de papier, l'envoya en prison où il demeura assez long-tems. Ce Peintre mourut en 1562.

MACAIRE, (Saint) d'Alexandrie né au commencement du quatrième siècle, après avoir connu les dangers du monde, alla chercher sa sûreté dans les déserts de l'Egypte, & y vécut long-tems dans les exercices de la plus austère pénitence: il partageoit son tems entre la prière & le travail des mains. Ayant été ordonné Prêtre malgré lui, il fut chargé de la conduite de plus de cinq mille Solitaires. Il ne relâcha rien de ses veilles, de ses jeûnes & de ses prières. Au milieu des rigueurs mêmes de la pénitence, il fut exercé pendant toute sa vie par diverses tentations. Dieu le permettoit ainsi pour empêcher qu'il ne fût séduit par la plus dangereuse de toutes, qui est celle de l'orgueil. Il y étoit sans cesse exposé par sa grande réputation de sainteté, & par les dons extraordinaires dont Dieu le favorisoit. Pallade son Disciple rapporte comme témoin oculaire plusieurs de ses miracles, & entr'autres celui-ci: un Prêtre qui avoit le visage rongé par un cancer, se présenta à Macaire pour être guéri; mais ce

Saint à qui Dieu avoit découvert que ce mal étoit une punition de la témérité sacrilége, avec laquelle ce malheureux Prêtre avoit exercé les fonctions redoutables du Sacerdoce, pendant que son cœur étoit livré à l'impureté, lui fit promettre de ne jamais dire la Messe, & de se réduire pendant toute sa vie à l'état Laïque. Ce Prêtre fut guéri à cette condition, & s'en retourna en glorifiant Dieu. S. Macaire d'Alexandrie étoit ami de S. Macaire d'Egypte en qui éclatèrent les mêmes vertus & les mêmes dons extraordinaires. Il fut aussi contraint de se laisser ordonner Prêtre, afin que la multitude de Solitaires qui s'étoient mis sous sa conduite, ne fût pas privée des secours qui dépendent du ministère Sacerdotal. Il s'acquitta de ces fonctions sacrées avec une pureté de cœur plutôt angélique qu'humaine. Il étoit parvenu à la plus sublime contemplation, & entretenoit avec Dieu le commerce le plus intime. C'est pour cela qu'il aimoit si fort le silence & la solitude, qu'après avoir satisfait aux devoirs de la charité, il rentroit dans un profond recueillement, qui tenoit son ame toujours unie à Dieu. il formoit ses frères à une vie très-austère par ses instructions & par ses exemples; on en peut juger par ce trait. Un de ses Disciples se sentant un jour brûlé de soif à l'heure de midi, lui demanda la permission de boire de l'eau; contentez-vous d'être à l'ombre, lui répondit Macaire. J'ai passé vingt-ans entiers, sans jamais ni boire, ni manger, ni dormir, autant que je l'aurois voulu. Ces deux Saints eurent le bonheur de souffrir pour la foi dans la persécution des Arriens. Ils furent emmenés dans une Isle, où il n'y avoit pas un seul Chrétien; mais ils en convertirent presque tous les Habitans par leurs miracles. Ces deux Pénitens s'endormirent dans le Seigneur, étant parvenus à une extrême vieillesse. Il y a eu d'autres Saints Solitaires du même nom.

MACCIO, (Sébastien) né dans le Duché d'Urbin au dix-septième siècle, étoit également versé dans le Droit & dans les Belles-Lettres. Ce laborieux & infatigable Auteur s'appliqua si fort à écrire en prose & en vers, qu'il se forma, dit-on, un creux aux deux doigts dont il tenoit sa plume. Aussi avant la mort prématurée qui l'enleva à l'âge de trente-sept ans, avoit-il publié des Ouvrages intitulés: *de Historia scribenda*, in-4. dont Naudé ne fait pas grand cas; *de bello Asdrubalis*; *de Historia Liviana*, & un *Poëme* de la vie de J. C. &c. Divers Auteurs parlent de lui avec avantage.

MACCOVIUS, (Jean) Gentilhomme Polonois né à Lobzenie en 1588, étudia un peu tard, mais avec beaucoup d'ardeur. Il apprit la Langue latine & la Philosophie à Dantzic, & se distingua parmi les meilleurs Disciples de Kekerman. Il aimoit la dispute, & cherchoit volontiers les occasions d'y briller. Les Jésuites & les Sociniens furent ceux avec qui il entra le plus souvent en lice. Après avoir visité les Académies les plus florissantes d'Allemagne, il se rendit à Franeker, où il prit le bonnet de Docteur en Théologie. L'esprit & l'érudition qu'il fit paroître en cette occasion, engagèrent les Curateurs de l'Académie à le retenir. Pour cela, ils le choisirent pour Professeur en Théologie en 1616. Il exerça cet emploi jusqu'à sa mort arrivée en 1644. Sa chaleur dans la dispute, sa vivacité contre les Arminiens, lui attirèrent des ennemis. Il fut accusé de plusieurs erreurs au Synode de Dordrecht, & taxé de Paganisme, de Judaïsme, de Pélagianisme, de Socinianisme, &c. On lui nomma des Commissaires, & sur leur rapport il fut renvoyé absous. On le blâma seulement d'avoir employé des termes obscurs & ambigus; d'avoir avancé que la distinction entre la suffisance & l'efficace de la mort de J. C. étoit vaine; d'avoir prétendu que le genre humain tombé dans le péché, n'étoit pas l'objet de la prédestination; c'est-à-dire, que réellement il étoit tombé dans plusieurs des erreurs dont on l'accusoit, & que ses Juges ne l'avoient déclaré innocent, que parce qu'ils étoient eux-mêmes coupables. La plûpart des Ouv. de cet Auteur n'ont été imprimés qu'après sa mort, par les soins de Nicolas Arnold Polonois, & Professeur de Théologie à Franeker.

MACÉ, (François) Bachelier de Sorbonne, Chanoine, Chefcier & Curé de Sainte Opportune à Paris sa patrie, est Auteur de plusieurs Ouvrages qui prouvent autant sa piété que son érudition. Depuis qu'il eut été engagé dans les Ordres Sacrés, il s'occupa beaucoup plus de l'étude de l'Ecriture sainte, de la morale Chrétienne & de l'Histoire Ecclésiastique, que des sciences profanes. Aussi n'a-t-il presqu'écrit que sur ces matières, quoiqu'il ne négligeât pas les dernières. On a de lui, 1°, un *Abrégé Chronologique* Historique & moral de l'Ancien & du Nouveau Testament, deux vol. *in*-4, Ouvrage très-utile à ceux qui ne sont point en état d'entrer dans la discussion des Auteurs originaux. 2°. Une Histoire morale, intitulée, *Mélanie* ou *la Veuve charitable*. Elle a été

reçue avec beaucoup d'applaudissemens. On l'avoit d'abord attribuée à l'Abbé de Choisy de l'Académie Françoise ; 3°. l'*Histoire des quatre Cicérons*, vol. *in*-12, dans laquelle on fait voir par les Historiens Grecs & Latins, que le fils de M. T. Cicéron, étoit aussi illustre que son pere. Cet Ouvrage est très-estimé & plein de recherches curieuses. Macé avant sa mort arrivée en 1721 à Paris, avoit achevé un Ouvrage important sur la religion, qui mériteroit d'être donné au Public. Il a pour titre, l'*Esprit de Saint Augustin, ou Analyse de tous les Ouvrages de ce Pere*, *avec des Préfaces à chaque Traité*, *des argumens à chaque livre*, & *des notes sur les endroits les plus difficiles*

MACÉ, (Gilles) célèbre Avocat du Parlement de Paris, Ecuyer, Conseiller, & Sécretaire du Roi, s'est fait un grand nom dans le barreau par ses talens, & par sa profonde connoissance du Droit. Il avoit recu de la nature des qualités excellentes qu'il cultiva avec soin, & qui le firent briller parmi ses Confreres. Judicieux, vrai, désintéressé, il s'attira l'estime & la confiance des Grands & des Petits. Il étoit d'ailleurs infatigable dans le travail, & pendant environ trente ans qu'il plaida, on ne sçut jamais ce que l'on devoit le plus estimer en lui de sa science ou de l'usage qu'il en faisoit. Retiré dans son cabinet, après ses travaux publics, il n'en fut pas moins consulté avec empressement de la Cour, de la Ville & des Provinces, & il fit part de ses lumières à ceux qui eurent recours à lui. Plusieurs fois il fut admis dans les Conseils des Princes, qui s'en rapportèrent à lui dans les affaires les plus importantes & les plus épineuses. C'étoit d'ailleurs un homme doux, bienfaisant, bon ami, & dont la probité fut toujours victorieuse des plus fortes tentations. Il mourut en 1724.

MACEDO, (François) Portugais de nation, de Jésuite devenu Cordelier, montra beaucoup de zèle pour la défense du Duc de Bragance, élevé sur le trône de Portugal. Il composa en faveur de ce Prince plusieurs Ouvrages. Comme les fatales disputes sur l'*Augustinus* de *Jansenius*, commençoient à s'agiter avec chaleur, il voulut y prendre part, & fit imprimer en faveur de Jansénius, un Ouvrage intitulé, *Cortina Sancti Augustini de prædestinatione*. Etant peu de tems après passé de France en Angleterre, il publia les mêmes principes & les mêmes conclusions sous le titre de, *Oracula Sancti Augustini*. Mais dès qu'Innocent X eut condamné les cinq fameuses Propositions, Macedo, comme éclairé tout-à-coup d'une

nouvelle lumière, prétendit que Janſenius qu'il n'avoit jamais lû, les avoit enſeignées dans le ſens condamné par ce Pape. Il fit de burleſques efforts pour le prouver dans un Livre intitulé; *mens divinitus inſpirata Innocentio X, &c.* Cet Ouvrage plût ſi fort à Rome, que l'Auteur y fut appellé, pour y enſeigner la Théologie au Collége *de propagandâ fide*. Il s'y rendit en 1656; & pour donner un nouv. éclat à ſa réputation, il ſoutint des thèſes publiques pendant trois jours, ſur toutes ſortes de matières. On y accourut de toute part. Le P. Macedo y fit paroître un génie ſupérieur. Quoiqu'alors âgé de ſoixante ans, il répondit ſur le champ en vers latins à pluſieurs queſtions, auſquelles il n'avoit pas lieu de s'attendre. Appellé quelque tems après à Padoue pour y enſeigner, il y donna le même ſpectacle pendant 8 jours, & les vers latins coulèrent avec encore plus de facilité & de rapidité de ſa verve poëtique. Quelqu'un, dit-on, croyant le pouſſer à bout, lui propoſa de faire ſur le champ la deſcription de la *Gygantomachie*, & celle de *Médée en fureur*; mais Macédo fit l'une & l'autre ſur le champ, & y employa plus de deux mille vers. Pour fermer ſes thèſes, il compoſa une Epigramme à l'honneur de la République de Veniſe. Elle fut tellement goûtée, qu'on l'expoſa dans la Bibliothèque de Saint Marc, écrite de la main de l'Auteur. Cependant s'étant mêlé de quelque affaire dans laquelle il ne devoit point entrer, il encourut la diſgrace de la République qui le fit mettre en priſon à Veniſe même. Il y mourut en 1681 âgé de plus de quatre-vingts ans. Le grand nombre d'Ouvrages de cet Auteur prouve qu'il avoit une plume très-féconde. Il dit auſſi de lui-même dans ſon *Myrothecium morale* qu'il a débité en ſa vie 53 Panégyriques, 160 Harangues en latin, cent trente-deux Oraiſons Funèbres, quarante-huit Poëmes épiques; qu'il a compoſé cent vingt-trois Elégies, cent quinze Epitaphes, deux cent douze Epitres Dédicatoires, plus de trois mille Epigrammes, & qu'il a écrit ou prononcé ſur le champ plus de cent cinquante mille vers. Macedo avoit une érudition immenſe, une grande préſence d'eſprit, une mémoire prodigieuſe; mais il manquoit de modération & de politeſſe; il avoit une humeur fière & querelleuſe, & la plûpart de ſes Ecrits polémiques ſont remplis d'aigreur & de fiel. Dans un de ſes Ouvrages intitulé *Schema ſanctæ Congregationis*, Macedo fait remonter l'origine de l'Inquiſition au Paradis terreſtre, & il prétend que Dieu commença d'y faire la fonction d'Inquiſiteur, qu'il l'exerça ſur Caïn & contre ceux qui bâtirent

la Tour de Babel, descendant ainsi jusqu'à S. Pierre, qui transmit cette fonction à ses Successeurs, de qui la reçut S. Dominique.

MACEDONIUS, fut élu Patriarche de Constantinople par les Arriens en 341, & soutenu sur ce siége par Constance. Mais étant tombé dans la disgrace de cet Empereur, parce qu'il se conduisoit en Tyran, plutôt qu'en Evêque, il forma un nouveau parti, & publia des blasphêmes contre la Divinité du S. Esprit, qu'il soutenoit n'être qu'une créatured'un rang plus élevé que les Anges. Ayant été chassé par le Concile tenu à Constantinople en 360, il s'en vengea en répandant sa nouvelle hérésie. Ses Partisans prirent le nom de Macédoniens. Leurs mœurs étoient réglées, leur extérieur très-grave, leur vie austère, leurs exercices assez semblables à ceux des Moines. Cette piété apparente dont les peuples sont touchés, leur attira un grand nombre de Sectateurs. Macédonius leur Chef mourut misérablement. Il y a eu un autre Macédonius aussi Evêque de Constantinople. Il fut élu par l'Empereur Anastase qui s'étoit imaginé qu'il favorisoit les Arriens. Mais ayant connu son zèle à défendre le Concile de Calcédoine, il le persécuta, & le fit accuser de plusieurs crimes. Macédonius prouva son innocence. Anastase irrité de ne pouvoir le faire passer pour coupable, ne rougit point d'envoyer un assassin pour le tuer; mais le Prélat l'ayant découvert, le renvoya avec des présens. Il mourut l'an 516 après s'être rendu illustre par les maux qu'il souffrit pour la défense de la foi. On le blâme seulement de n'avoir pas voulu ôter des dyptiques le nom de l'hérétique Acace.

MACHAULT, (Jean de) Jésuite mort en 1619, est Auteur d'un Livre latin contre l'Histoire si estimée de M. de Thou, imprimé en 1614 à Ingolstadt in-4. L'Aut. par un artifice ordinaire à ses confr., se déguisa sous le nom de *Gallus,* en franç. *le Cocq*, qui étoit le nom de sa mere, & sous le titre de Jurisconsulte. Cet Ouvrage qui est rare, fut supprimé, & même condamné à être brulé par la main du bourreau, *comme pernicieux, contenant plusieurs discours tendans à sédition contre le repos public, & édits de pacification plein d'impostures & de calomnies contre les Magistrats & Officiers du Roi.*

MACHIAVEL, (Nicolas) né à Florence d'une famille noble, se distingua au seizième siècle par son érudition & ses écarts en politique. Il se mit d'abord au service de *Marcellus Virgile*, & le commerce de ce sçavant mit Machiavel dans la connoissance

des meilleurs Auteurs latins qu'il entendoit peu, & il devint depuis Secrétaire & Historiographe de la République de Florence, avec de bons appointemens. Cet emploi lui fut donné par le crédit des Médicis pour le récompenser de la question rigoureuse qu'il avoit soufferte au sujet d'une conspiration contre les Médicis, dont on le soupçonnoit d'être complice. Ses déclamations contre le Gouvernement & les louanges qu'il affectoit de donner en toute occasion à Cassius & à Brutus, l'ayant encore rendus suspect d'un complot contre le Cardinal Julien, qui fut depuis Clément VII, il ne fit plus que languir dans la misère, haï des hommes, par représailles, & puni dès cette vie de ses blasphèmes contre la Divinité. Il mourut en 1530, d'un rémède pris à contre-tems. Cet Auteur a fait beaucoup d'ouvrages tous en Italien, en Vers & en Prose. Les premiers sont des fruits de sa jeunesse, qui ne manquent ni de fécondité ni d'agrément. L'*Ane d'Or*, à l'imitation d'Apulée; *Belphegor*, imité par la Fontaine, & traduit par le Fébvre, & plusieurs autres Poëmes moraux & historiques, parmi lesquels on trouve deux Comédies en Prose à la manière de Plaute. La *Mandragore*, Satyre amère, marquée au coin du génie le plus mordant. *Clitia*, copie de la *Casina* du Comique-Romain, que Machiavel n'a que trop imité dans ses sarcasmes sanglans, & dans ses railleries indécentes contre les choses les plus sacrées. Les autres ouvrages de cet Auteur sont les *Discours* sur la première Décade de Tite-Live, où il explique la Politique du Gouvernement populaire, & se montre hardi défenseur de la Liberté; son livre *du Prince* qui fit beaucoup de bruit, & dans lequel il avance les Maximes les plus pernicieuses sur le Gouvernement. Ses Apologistes, comme Amelot de la Houssaye, prétendent qu'il dit presque par tout *ce que les Princes font*, & non *ce qu'ils devroient faire*, & qu'il n'a dévoilé les replis tortueux d'une Politique ténébreuse, que pour inspirer de l'horreur contre les tyrans & exciter tous les Peuples au maintien de la Liberté. Mais malgré les efforts de ses Apologistes, la Politique de Machiavel ne s'accordera jamais avec celle de l'Evang. & elle ne formera jamais ni un Prince Chrétien, ni même un honnête homme, mais plutôt un César Borgia que l'Auteur a pris pour son modèle; Gentillet l'a réfuté. *Sept livres de l'Art Militaire*, assez mal adroitement tirés de Vegece. L'*Histoire de Florence*, où il remonte jusqu'aux tems les plus anciens de cette Ville, & descend jusqu'à l'an

1492. Elle est accusée d'infidélité, ainsi que la Vie de *Castracio Castracani*, traduite en François par Gruttet. Tous ces ouvrages ont souvent été imprimés & traduits, & depuis *1691* jusqu'en *1696* ils parurent successivement, imprimés & traduits par Tilard, à Amsterdam, *6 vol. in*-12.

MACKI, (Jean) Ecuyer, étoit Anglois, & a joué dans le siècle dernier & dans celui-ci un Personnage assez singulier. Né avec un esprit inquiet, actif, il fut intriguant par caractère, par goût & par état. Son zèle pour la Religion & pour les Privilèges de sa Nation, & plus encore son génie particulier, & son intérêt propre l'engagèrent dans le métier d'Espion, toujours infâme, quelque motif que l'on ait, & quelque couleur qu'on lui donne. Il séjourna long-tems en cette qualité à Paris, & sur-tout à Saint Germain. Il s'est vanté d'avoir découvert les desseins de cette Cour, & de n'avoir rien omis pour surprendre les relations qu'elle entretenoit au-de-là de la mer. Il donna les premiers avis de la descente que le Roi Jacques devoit faire en Angleterre. En 1706, il fit aussi échouer la fameuse entreprise du Roi Jacques, Chevalier de Saint Georges sur l'Ecosse, par sa promptitude à en informer la Cour de Londres. Après plusieurs autres succès dans le hardi & difficile métier d'Espion, il fut mis en prison pour avoir donné avis au Duc de Malboroug, de l'arrivée secrette de M. Prior & de l'Abbé Gaultier en Angleterre. Il ne recouvra sa liberté qu'à l'avénément de George I. au Trône. Comme ses services étoient oubliés, il eut beaucoup de peine à obtenir, après plusieurs années de sollicitations, un Emploi dans les Pays étrangers. Macki mourut à Rotterdam en 1726. En 1691, il publia un petit Ouvrage, intitulé : *Tableau de la Cour de Saint Germain*, dont on vendit trente mille exemplaires en Angleterre. Ce n'est qu'une Satyre très-sanglante de la conduite du Roi Jacques II. Ce Prince si respectable, y est traité avec une indécence, que les guerres & les haines les plus vives n'ont jamais dû autoriser. C'est presque dans le même goût qu'il a composé *ses Mémoires, contenant les caractères de la Cour d'Angleterre sous les règnes de Guillaume III. & d'Anne Première.* Cet Ouvrage a été traduit & imprimé en François *in*-12. en 1733. On y trouve plusieurs Anecdotes curieuses, quelques traits intéressans, mais trop de partialité & de satyre.

MACRIN, (Marcus Opitius Severus) né dans la ville d'Alger d'une famille ob-

ſcure. Il parvint par haſard à la dignité de Préfet du Prétoire, & par trahiſon à l'Empire, en 217, après avoir aſſaſſiné Caracalla, dont il eut la baſſeſſe de faire un Dieu, pour gagner l'amitié des ſoldats, que ce monſtre s'étoit attaché par ſes libéralités. Macrin ſe comporta d'abord avec aſſez de dignité; mais bien-tôt après enivré de ſa grandeur, il rappella la baſſeſſe de ſon origine par la hauteur ridicule qu'il affecta. Ce Prince imprudent, au lieu de venir à Rome, après avoir acheté la paix avec Artaban Roi des Parthes, ſe livra aux plaiſirs à Antioche, & laiſſa les rênes de l'Empire à des Miniſtres barbares, qui firent déteſter leur Maître par leur cruauté. Une partie des ſoldats ſe ſouleva & proclama Empereur le jeune Heliogabale, petit-fils de Méſa, ſœur de l'Impératrice Julie. Macrin mépriſa une Conjuration, dont les Chefs étoient une femme & un enfant de quatorze ans, & ſe contenta d'envoyer ſous la conduite d'Ulpius Julianus, quelques Légions, qui ſe joignant aux rébelles, coupèrent, la tête à leur Général, & l'envoyèrent à Macrin, qui ſe détermina enfin à marcher lui-même contre Heliogabale. Les deux armées en vinrent aux mains ſur les frontières de la Syrie & de la Phénicie, & après un combat ſanglant, Macrin s'enfuit lâchement; mais ayant été arrêté à Calcédoine, il fut conduit dans la Cappadoce, où il eut la tête coupée, après avoir vécu cinquante-quatre ans & régné quatorze mois. Diadumene ſon fils, qui n'avoit que dix ans, malgré l'innocence de ſon âge, périt par la main du bourreau en 218.

MACRIN, ainſi nommé par François I, à cauſe de ſon extrême maigreur, naquit à Loudun, & mérita par ſon talent pour la Poëſie, d'être appellé l'*Horace François*. Il a ſur-tout réuſſi dans le genre Lyrique. Auguſte de Thou lui donne l'honneur d'avoir réveillé l'étude de la Poëſie Latine, négligée avant lui en France. Il a fait des *Hymnes*, un *Poëme* ſur Celonis ſa femme, un *Recueil* intitulé *Næniæ*. Il mourut à Loudun en 1555. Charles Macrin ſon fils, l'égala pour la Poëſie, & le ſurpaſſa dans la connoiſſance de la Langue Grecque. Après avoir été Précepteur de Catherine de Navarre, ſœur de Henri *le Grand*, il fut une des victime de la Saint Barthelemi en 1572.

MACROBE, (Aurelius Macrobus) étoit l'un des Chambellans, ou Gr. Maître de la Garde-Robe de l'Empereur Théodoſe, dans le quatrième ſiècle. Il eſt Auteur des *Saturnales*. C'eſt un entretien

tretien qu'il feint, pour recueillir différens traits de critique & d'antiquité, qui pussent servir à l'instruction de son fils Eusthate, à qui il adresse cet Ouvrage. On lui a donné ce nom, parce qu'il y fait rassembler tous les plus grands & les plus habiles personnages de Rome, pendant les vacations des *Saturnales*. Cherchant moins à faire paroître de l'éloquence qu'à instruire son fils, il rapporte ordinairement les choses dans les propres termes des Auteurs dont il les tiroit. D'ailleurs étant Grec, il ne s'exprimoit pas facilement en Latin. On prétend en effet, que son élocution n'est point pure, & que lorsqu'il parle de lui-même, on voit un Grec qui bégaye en Latin; mais on est bien dédommagé de ce défaut, par l'agrément & l'érudition qu'on trouve dans ce Recueil. On y admire sur-tout une belle comparaison d'Homère & de Virgile. On a encore de Macrobe deux Livres sur le Songe que Ciceron attribue à Scipion, composé aussi pour son fils à qui il l'adresse.

MACRON, (Nævius Sertorius) digne favori de l'infâme Tibère, succéda à Séjan dans la charge de Cap. des Gard. Il n'employa son crédit qu'à sacrifier à son ressentiment, à son ambition & à la cruauté de son Maitre, un grand nombre de personnes. Il fit périr entr'autres Mamercus Aemilius Scaurus, dont le plus grand crime étoit de l'avoir pour ennemi, & d'être Auteur d'une *Tragédie* sur *Atrée*, dont quelques vers pouvoient s'appliquer à Tibère. Macron le rendit odieux à ce Prince. Mais Scaurus, pour se dérober à la férocité du Tyran, se donna la mort. Voyant que l'Empereur approchoit de sa fin, il chercha à s'assurer des graces de Caligula, qu'il prévoyoit devoir être son successeur. Pour les obtenir, il lui abandonna sa propre femme Ennia. Tibère étant tombé dans un évanouissement, qui le fit croire mort, Macron engagea Caligula à s'emparer du Gouvernement. Mais l'Empereur étant revenu de sa foiblesse, il prit le parti de l'étouffer en l'accablant de couvertures. Malgré tant de crimes, il ne jouit pas long-tems de son crédit auprès de Caligula, qui par la plus noire ingratitude l'obligea, lui & sa femme à se tuer. Il fit aussi périr leurs enfans avec eux; digne récompense de cet exécrable délateur.

MADELENET, *voyez* MAGDELENET.

MAFFE'E Vegio, de la Ville de Lodi proche Milan, Dataire de Martin V, est l'Auteur de son siècle, qui a écrit le plus utilem. & le plus élégamment. Le meilleur & le plus travaillé de ses Ou-

vrages, est un *Traité* de l'Education Chrétienne des Enfans. Il y parle avec solidité de leurs études, des vertus qu'on doit leur inspirer, des devoirs des peres & meres. Les six *Livres* qu'il a donnés sur la Persévérance dans la Religion, contiennent des instructions très-utiles, aussi-bien que les *Discours* des quatre dernières fins de l'Homme, qu'il traite avec beaucoup de noblesse. Le *Dialogue* de la vérité exilée est un jeu d'esprit. On a aussi de lui un *Supplément* au douzième livre de Virgile, & quelques *Pièces* d'Eloquence & de Poësie, dans lesquelles il a excellé selon du Pin. Il mourut en 1458. Il y a eu plusieurs autres Auteurs du même nom, dont les plus célèbres sont BERNARDIN MAFFÉE, sçavant Cardinal né à Rome, dont on a des *Commentaires* sur les Epîtres de Ciceron, & un *Traité* d'Inscriptions & de Médailles; il est mort en 1553; RAPH. MAFFÉE, dont on estime plusieurs Traités, mort à Volterre en 1521; JEAN-PIERRE MAFFÉE, Jésuite de Bergame, qui craignoit tellement d'altérer son goût délicat pour la pure latinité, qu'il demanda au Pape la permission de dire son Bréviaire en Grec. On a de lui en latin l'*Histoire de S. Ignace*, *in*-18, & *celle des Indes*, avec une *Traduction* des Lettres écrites des Indes par les Missionnaires. Tous ces ouvrages sont écrits en latin. On en admire la pureté & l'élégance; mais l'Aureur a trop prodigué le merveilleux, & parle d'ailleurs fort mal des affaires de la Guerre & du Cabinet. Il mourut à Tivoli en 1603.

MAGDELENET, (Gabriel) né à S. Martin-du-Pui sur les confins de Bourgogne, fut reçu Avocat au Parlement de Paris, & s'y fit bientôt des amis illustres. Le Cardinal du Perron se déclara son Protecteur, & dans la suite le Cardinal de Richelieu l'honora de la charge de son Interprête latin. Louis XIII. le gratifia d'une pension de 1500 liv. Richelieu y en ajouta 700. Magdelenet se croyant Poëte François, se hazarda à faire plusieurs pièces en ce genre. Mais elles furent un un objet de raillerie pour les beaux esprits de son tems; ce qui le détermina, à ne faire que des vers latins, & il s'y acquit tant de reputation, que Nicolas Bourbon, grand Poëte & bon critique, » s'écria » la première fois qu'il en » vit: *Ubi tamdiu latuisti?* & que Balzac dit bonnement que ce Poëte faisoit des Odes latines comme Horace: mais Balzac a prouvé par ce jugement qu'il se connoissoit mieux en Vers françois qu'en Vers latins, & ceux de Magdelenet durs, secs &

froids, manquent absolument de cette chaleur, de cet enthousiasme & de ce beau désordre, si nécessaire au Poëme lyrique. On a fait trop d'honneur à ce Poëte en réunissant ses pièces avec celles du Jésuite Sautel en 1755. On remarque à sa louange qu'il n'y a rien de licentieux, de mordant, ni de satyrique dans ses Vers. Ce Poëte avoit aussi cultivé la Peinture & la Sculpture, il jouoit habilement du Luth. Il mourut à Auxerre en 1661, à 74 ans.

MAGELLAN, (Ferdinand) Capitaine Portugais, se rendit célèbre par la découverte qu'il fit des Terres Antarctiques sous les auspices de l'Empereur Charles V, auprès duquel il s'étoit retiré, mécontent de son Roi qui avoit refusé d'augmenter sa paye d'un demi écu par mois. Etant parti de Seville en 1519 avec cinq Vaisseaux, il s'exposa sur une vaste étendue de mer, alors inconnue, & découvrit le Détroit qui a depuis porté son nom. Il le passa, & alla par la Mer du Sud jusqu'aux Isles de *Los-Ladrones*, où il mourut en 1520, après avoir soumis celle de *Cebu*. Quelques Auteurs assurent qu'il fut assassiné par ses gens que sa dureté avoit irrités: selon d'autres, il fut empoisonné. Quelques-uns le font périr dans un combat.

MAGGI, (Jerôme) *Magius* s'appliqua dans le seizième siècle à toutes sortes de Sciences avec succès. Son mérite détermina les Vénitiens à l'envoyer dans l'isle de Chypre, en qualité de Juge de l'Amirauté. Famagouste assiégée par les Turcs, trouva dans ce sçavant toutes les ressources du plus habile Ingénieur. Il inventa des mines & des machines à lancer le feu, qui renversoient & détruisoient en un instant les pénibles ouvrages des assiégeans. Mais son génie & sa valeur ne firent que retarder la prise de cette Ville. Les Turcs s'en rendirent maîtres en 1571, pillèrent la Bibliothèque de Maggi, l'emmenèrent chargé de chaînes à Constantinople, où il fut traité avec la plus grande inhumanité. Employé pendant le jour à des ouvrages vils & méprisables, il passoit la nuit à écrire. Il composa dans sa captivité des Traités remplis d'érudition, sans avoir d'autres ressources, que sa mémoire prodigieuse. Les Ambassadeurs de France & de l'Empereur, ausquels il les dédia, voulurent tirer de la servitude ce sçavant homme; mais tandis qu'ils traitèrent de sa rançon, il s'échappa. Le Grand Visir irrité de cette évasion, animé par le desir de venger les Turcs des obstacles, que Maggi leur avoit opposés pendant le siège de Famagouste, l'en-

voya reprendre chez l'Ambassadeur de l'Empereur, & le fit étrangler dans sa prison en 1572. Ses principaux ouvrages sont un *Traité* des Clochettes des Anciens, un *autre* du Chevalet, un *troisième* de la fin du Monde par le feu, *in-fol.* Deux *Commentaires*, l'un sur les Vies des Hommes Illustres, d'Emilius-Probus, *in-f.* l'autre sur les Institutes *in-8.* des *Mêlanges* ou diverses *Leçons*, *in-8.* Tous ces ouvages sont écrits en latin. On y trouve beaucoup d'érudition, de recherches & assez d'élégance. Il a encore laissé un *Traité* des Fortifications en Italien, & un *Livre* sur la situation de l'ancienne Toscane. Barthelemi Maggi son frere, Médecin de Bologne, a fait un *Traité* sur la guérison des Playes faites par les armes à feu. Il y a eu quelques autres Auteurs du même nom.

MAGLIABECCHI, (Antoine,) né à Florence en 1633, apprit d'abord les élémens de la langue Latine, & ensuite les principes du dessein. Après la mort de sa mere, qui le destinoit à l'Orfévrerie, il se livra tout entier à son amour pour les Lettres, & au désir de sçavoir. Il fit des progrès très-rapides dans les langues Latine & Hébraïque. Son nom devint bientôt célèbre, & il se vit consulté sur toutes sortes de matières, les dates, les faits, les opinions, les citations, il répondoit sur tout. Son mérite le fit choisir pour Bibliothècaire du Grand-Duc Côme III. Dans ce poste, ne changeant rien à sa manière de vivre, il avoit pour lit une chaise, sur laquelle il démeuroit attaché à ses livres, jusqu'à ce qu'épuisé de travail, il succombât au sommeil. Le Pape & l'Empereur lui firent des offres très-avantageuses, qu'il refusa par attachement à son Prince. Il étoit en relation avec tous les Sçavans de l'Europe. Il fut toujours protecteur zèlé de ceux qui cultivoient les Sciences; conseils, livres, manuscrits, rien ne leur étoit refusé. Le Cardinal Noris lui écrivit un jour, qu'il lui étoit plus obligé de l'avoir dirigé dans ses études, qu'au Pape de l'avoir élevé au Cardinalat. Cet homme si bienfaisant, & dont les mœurs étoient si pures, ne fut pas à l'abri de la calomnie; mais il n'en devint que plus cher à son Maître, qui, convaincu de son innocence & de la malignité de ses ennemis, lui conserva toujours son estime & son amitié jusqu'à la mort, qui arriva en 1714, à 81 ans. Ce Sçavant a peu composé d'Ouvrages qui soient imprimés; mais on lui doit la publication de plusieurs Ecrits, dont il a été l'Editeur.

MAGLOIRE, (Saint) né dans la Grande-Bretagne,

embrassa la vie Monastique, & vint en France avec Samson, Fondateur de l'Abbaye de Dol, & son parent. Après la mort de Samson, il fut Abbé de Dol, puis Evêque Regionnaire en Bretagne. Il établit ensuite un Monastère dans l'Isle de Gersey, où il mourut en 575. Ses Reliques furent transférées au Fauxbourg S. Jacques dans un Couvent de Bénédictins, qui a été cédé aux Peres de l'Oratoire. C'est aujourd'hui le Séminaire de S. Magloire, si célèbre autrefois.

MAGNENCE, Germain d'origine, étoit un Soldat de fortune que son mérite avoit élevé aux plus grands emplois des armées, sous l'Empereur Constant. Il usurpa la dignité Impériale, & se fit proclamer à Autun dans un festin, où il parut revêtu de la Pourpre. Plusieurs Villes des Gaules se déclarèrent pour lui. Dès qu'il eût pris le titre d'Auguste, il fit assassiner Constant. L'usurpateur se hâta d'affermir par la cruauté, une autorité qu'il tenoit du crime. Il fit égorger sur les chemins plusieurs Officiers de distinction, qu'il avoit mandés au nom de Constant, avant que la mort de ce Prince fut divulguée. Il immola même à ses lâches jalousies, quelques-uns de ceux qui avoient le plus contribué à son élevation. Constance, pour venger la mort de son frere Constant, marcha contre Magnence & le défit dans une bataille générale, qui se donna à la vûe de Murse, Ville de Pannonie. Le Tyran fit des prodiges de valeur; mais voyant que tout étoit désesperé, il quitta les marques de la dignité Impériale, prit la fuite, & ne dût sa vie qu'au bruit qu'il fit répandre de sa mort. Après avoir montré par tout sa honte & son désastre, il passa dans les Gaules, où il fut attaqué & défait une seconde fois entre Die & Gap. Il s'enfuit à Lyon accompagné d'un petit nombre de Soldats, qui pour obtenir leur grace, résolurent de le livrer à l'Empereur. Magnance alors se crut perdu, & ne consulta plus que son désespoir. Saisi de rage & de fureur, il se jette sur tous ceux qui l'environnent; tue ses amis, égorge ses parens, poignarde sa propre mere, laisse pour mort son frere Didier & se tue lui-même en 353. Tel fut le sort de ce perfide Usurpateur, qui foula aux pieds les loix les plus sacrées, & qui, le premier des Chrétiens, n'eût point d'horreur de tremper ses mains dans le sang de son légitime Souverain. Il avoit l'air noble, la taille avantageuse, un esprit vif & agréable, une certaine éloquence guerrière, qui le faisoit écouter avec plaisir; mais il étoit

fourbe, dissimulé, superbe, ambit. & naturellem. cruel.

MAGNET, (Louis) Jésuite, né en 1575 & mort en 1657, s'est fait beaucoup d'honneur par ses Poëmes Latins, qui consistent dans une Paraphrase des Pseaumes & des Cantiques de l'Écriture sainte. Cet Auteur n'affoiblit point la force des expressions qu'on admire dans les Ecriv. sacrés.

MAGNIERE, (Laurent) Sculpteur de Paris, mérita par ses talens d'être placé au rang des plus célèbres Artistes du siècle de Louis XIV. Il a fait pour les Jardins de Vers. plus. Thermes représentans Ulysse, le Printems & Circé. Il mourut en 1700.

MAGNIN, (Antoine) Poëte François, mort en 1708, a mis au jour plusieurs ouvrages, dans lesquels on remarque du goût & du talent; mais aussi beaucoup de négligence, & peu de cet enthousiasme, qui fait l'ame de la belle Poësie. Ses pièces sont : *La gloire de Louis le Grand; le portrait de Louis le Grand; Clovis à Louis le Grand; Henri le Grand au peuple François; éloge de M. Colbert*, *Poëmes : une Epître; une Ode*, &c.

MAGNON, (Jean) Poëte François, de Tournus dans le Mâconnois, avoit une grande facilité à faire de mauvais vers. On a de lui plusieurs Pièces de Théatre, qu'on ne connoit plus guères. Ce Poëte quitta le genre Dramatique, où il réussissoit peu; & conçut le dessein de produire en dix volumes, chacun de vingt mille vers, une *Encyclopédie*; mais il n'eut pas le tems d'exécuter entièrement ce projet ridicule, ayant été assassiné, une nuit, à Paris par des voleurs en 1662, pendant qu'on l'imprimoit. Lorsqu'il travailloit à cet ouvrage, quelqu'un lui demanda s'il seroit bien-tôt fait : *bien-tôt*, dit-il, *je n'ai plus que cent mille vers à faire*, ce qu'il disoit fort sérieusement. Il parut à Par. *in*-4. sous le tit. de *Science univ.* en 1663: c'est par tout le galimathias le plus sec & le plus monotone, & ce Poëte glace par sa froide & ténèbreuse gravité.

MAGNI, (Valerien) célèbre Capucin, né à Milan de la Maison des Comtes de *Magni*, fut un ennemi déclaré d'Aristote, des Protestans & des Jésuites, contre lesquels il composa plusieurs Ouvrages, qui lui acquirent une grande réputation au dix-septième siècle. Son mérite, encore plus que sa naissance, l'éleva aux charges les plus importantes de son Ordre. Urbain VIII le fit Missionnaire Apostolique dans les Royaumes du Nord; & c'est par son conseil que ce Pape abolit l'Ordre des Jésuitesses en 1631. Uladislas Roi de Pologne demanda pour lui le Chapeau de Cardinal; mais les Jésuites, avec qui il avoit eu de grands démêlés, s'op-

posèrent à sa promotion. Ayant demandé, à Rome, la permission d'écrire ouvertement contre ces Peres, elle lui fut refusée; & Alexandre VII défendit en 1655 à tous Missionnaires, de rien faire imprimer, sans avoir consulté auparavant le Saint-Office. Cette défense avoit été mandiée par les Parties intéressées qui redoutoient la plume du P. Magni, sçachant que ce bon Capucin avoit écrit avec succès contre les Jésuites; & dans une lettre Latine, écrite en 1656 au Pape Alexandre VII, il dit lui-même qu'il y avoit plus de vingt ans, qu'il s'étoit crû obligé d'entrer en lice contre ces Peres. Il ne crut pas devoir obéir au Décret, & il fit même à cette occasion son Apologie, qui lui attira de fâcheuses affaires. Les Jésuites irrités, le déférèrent comme hérétique, & prirent pour prétexte de leurs accusations, que ce Capucin avoit soutenu que la primauté & l'infaillibilité du Pape n'étoit pas fondée sur l'Ecriture. Il fut mis en prison à Vienne, où il composa pour sa défense des écrits qui dévoilèrent les noires calomnies de ses accusateurs. On y voit que son grand crime étoit, d'avoir attaqué leur morale corrompue. Il détruit les accusations qui avoient occasionné sa disgrace, dans une lettre sur-tout, qui se trouve dans le Tome II. du Recueil intitulé: *Tuba magna.* Il sortit de sa prison par la faveur de Ferdinand III, & mourut à Saltzbourg en 1661. Il publia un grand nombre d'Ouvrages en Latin contre les opinions d'Aristote, contre les erreurs des Protestans & contre la mauvaise doctrine des Jésuites. Il croioit sa conscience particulièrement intéressée à demasquer ces derniers: « *Ces gens-là*, dit-il dans un livre imprimé à Prague, » dont on sçait les his- » toires par-tout, sont si évi- » demment injustes, & si in- » solens dans leur impunité, » qu'il faudroit que j'eusse » renoncé à Jesus-Christ & à » son Eglise, si je ne détes- » tois leur conduite & même » publiquement, autant pour » me justifier, que pour em- » pêcher les simples d'en être » séduits ». On peut voir dans la seizième Lettre Provinciale, la manière triomphante dont Magni repoussa les calomnies de ses Accusateurs, & l'usage ingénieux que l'inimitable Paschal fait du *Mentiris impudentissime* de ce bon Pere.

MAGNUS, (Jean) Archevêque d'Upsal en Suéde, travailla avec zèle, dans le seizième siècle pour la défense de la Religion Catholique, contre les Novateurs, qui avoient gagné l'esprit de Gustave, premier Roi de Suéde, & qui rendirent tout le

Royaume Luthérien. Nommé Légat, il chercha enfin à détromper le Roi, il en fut persécuté & mourut en 1544. Il a écrit l'Histoire de Suéde en 24 livres, & un Traité des Evêques d'Upsal. Son frere Olaus Magnus lui succéda, & assista au Concile de Trente. Nous avons de lui le Traité des Mœurs, Coûtumes & Guerres des Peuples du Septentrion.

MAGON, nom de plusieurs Généraux Carthaginois, dont le plus célèbre est le frère d'Annibal, avec lequel il combattit à la fameuse bataille de Cannes. Il fit la Guerre à Scipion en Espagne. S'étant approché de Carthagène pour la surprendre, les Romains fondirent sur ses troupes, en firent un grand carnage, & les poursuivirent jusques sur le bord de la Mer. Magon s'étant rembarqué, voulut rentrer dans Cadix, mais n'y ayant point été reçû, parce qu'il y avoit pillé le trésor public & les Temples des Dieux, il aborda avec sa Flotte à Cimbis, petit Port voisin. De-là il envoya des Députés à Cadix, pour se plaindre de ce qu'on lui avoit fermé les portes, & demanda à parler aux premiers Magistrats. Ils ne furent pas plûtôt arrivés, qu'il les fit mettre en croix, après les avoir fait déchirer à coup de fouet. Magon passa ensuite dans les isles Baleares, appellées maintenant *Majorque* & *Minorque*. Dès que les Carthaginois approchèrent de la première, les habitans firent pleuvoir sur eux une si effroyable grêle de pierres, qu'ils regagnèrent promptement la pleine mer : il eut un succès plus heureux à *Minorque*, qui étoit moins peuplée & moins agguerrie que l'autre. C'est du nom de ce Général Carthaginois que son Port a été appellé *Port-Mahon*, *Portus Magonis*. De cet isle, Magon passa en Italie, & prit la Ville de Génes. Il fut ensuite battu & blessé dans une bataille qu'il hazarda contre Quintilius Varus, & mourut peu de tems après de sa blessure 203, ans avant Jesus-Christ.

MAHADI, troisième Calife de la Race des Abassides, fils & successeur d'*Abugiafar Almansor*, se rendit célèbre par ses victoires, & par la sagesse de son gouvernement. Il obligea l'Impératrice Irène de lui payer tous les ans un tribut de soixante-dix mille écus d'or. Son Pélérinage à la Mecque est mémorable, par le luxe qu'il y étala. Six millions d'écus d'or furent employés à ce voyage. Il fit, dit-on, charger ses chameaux d'une si prodigieuse quantité de neige, qu'il eut de quoi se rafraîchir au milieu de sables brûlans de l'Arabie. Il en porta même jusqu'à la Mecque, & ce fut

un ſpectacle nouveau pour la plûpart des habitans. Mahadi fit démolir à Medine pluſieurs maiſons, pour donner plus d'étendue à la Moſquée, où étoit le Tombeau de Mahomet. Un particulier lui ayant fait préſent d'une pantoufle de ce prétendu Prophéte, il la reçut reſpectueuſement, & donna dix mille dragmes à celui qui la lui préſenta. il dit enſuite à ſes Courtiſans: *Mahomet n'a jamais vû cette chauſſure; mais ſi je l'avois refuſée, le peuple auroit crû que je la mépriſois.* Comme il faiſoit des grandes largeſſes dans le Temple de la Mecque, il dit à *Manſor Hagiani*, homme pieux qu'il avoit emmené avec lui: *Et vous, vous ne me demandez rien? J'aurois grande honte*, répondit-il, *de demander dans la maiſon de Dieu à autre qu'à lui, & autre choſe que lui-même.* Ce Prince changeoit ſouvent les Gouverneurs des Prov. & ſes Miniſtres, de peur qu'ils ne s'arogeaſſent trop d'autorité. Il tenoit fréquemment ſon lit de Juſtice pour punir & réparer les oppreſſions & les violences des Grands; mais pour ne point bleſſer les Loix, il ne faiſoit rien ſans conſulter les perſonnages les plus éclairés, & les plus habiles Juriſconſultes. Une conduite ſi ſage le fit eſtimer & regretter. Mahadi mourut à la chaſſe: pourſuivant avec chaleur une bête qui s'étoit jettée dans une maſure, ſon cheval s'engagea dans une porte qui étoit trop baſſe. Il y périt d'un violent effort de reins, en 169 de l'Hégire, après avoir règné dix ans.

MAHOMET, naquit à la Mecque en 571, ſelon l'opinion la plus probable, de parens pauvres, mais d'une naiſſance illuſtre. Ayant perdu ſon pere *Abdalla* à l'âge de deux ans, *Abutaleb* ſon oncle ſe chargea de ſon éducation. Il le fit entrer dans le commerce, qui étoit l'occupation des habitans de la Mecque, à cauſe de la ſtérilité du pays, ce qui donna occaſion à Mahomet de voyager fort jeune en Syrie juſqu'à Damas. Il y épouſa une riche veuve, nommée *Cadige*. A l'âge de quarante ans il s'aviſa de ſe déclarer Prophête & inſpiré de Dieu pour rétablir la Religion: il le perſuada d'abord à ſa femme, à ſon eſclave, à ſon couſin Ali, fils d'Abutaleb, & à Aboubecre, homme fort diſtingué par ſon mérite, & par ſes richeſſes. Il gagna encore cinq autres perſonnes, neuf en tout, & quatre ans après il fit le Prophête, & prêcha ſa Religion. Il ne prétendoit pas qu'elle fût nouvelle; mais il ſe vantoit de rétablir dans ſa pureté celle d'Abraham & d'Iſmaël, plus ancienne ſelon lui que celle des Juifs & des Chrétiens. La Loi de Moïſe, diſoit-il, ſe trouve chargée de

trop de devoirs & de superstitions, on ne peut l'accomplir exactement. La Loi de J. C. paroît encore plus difficile à observer, quoiqu'elle soit pleine de graces données sans mesure, mais avec précaution. Celle que je vous annonce qui est le chef-d'œuv. de la Miséricorde de Dieu, a des avantages infinis sur les deux autres. Ce n'est qu'en la suivant qu'on peut se rendre heureux en ce monde & en l'autre. Ainsi sans condamner ni les Juifs ni les Chrét. il disoit seulem. que l'Alcor. étoit la dern. faveur que Dieu vouloit faire aux hommes. Voici l'abregé de la doctrine contenue dans ce singulier ouvrage: il n'y a qu'un Dieu souverainement parfait, & Créateur de l'Univers. Il a envoyé en divers tems des Prophêtes pour instruire les hommes; mais le plus grand de tous a été Jesus, Fils de Marie, né d'elle, quoique Vierge, par miracle. C'est le Messie, le Verbe, l'Esprit de Dieu. La Loi de Moïse & l'Evangile sont des Livres Divins. Les Juifs & les Chrétiens ont altéré la vérité & corrompu les saintes Ecritures: c'est pourquoi Dieu m'a envoyé pour instruire les Arabes. Il faut reconnoître Mahomet pour son Prophête, croire la Résurrection, le Jugement Universel, l'Enfer où les méchans brûleront éternellement, & le Paradis qui est un jardin délicieux, arrosé de plusieurs fleuves, où les bons jouiront éternellement de toutes sortes de plaisirs sensuels. Mahomet ordonna la prière cinq fois le jour à certaines heures, l'abstinence du Vin, du Sang, de la Chair de Porc, le Jeûne en certains tems, & la Sanctification du Vendredi. Il recommanda le Pélérinage à la Mecque, pour y visiter un Temple qui étoit en grande vénération chez les Arabes, qui en attribuoient la fondation à Abraham. Il permit la pluralité des femmes & en donna l'exemple. Il fit plusieurs Loix touchant l'éducation des enfans, le soin des orphelins, les successions, la bonne foi dans les Contracts, & la discipline militaire. Il insista sur la nécessité de faire l'aumône, exhorta à prendre les armes pour la défense de la Religion, assura le Paradis à ceux qui mourroient dans ces combats, commanda d'exterminer les Idolâtres, & ceux qui rénonceroient à sa Religion. Il engageoit sur-tout à s'abandonner à la volonté de Dieu, se fondant sur la prédestination qu'il entendoit mal, & qu'il regardoit comme une destinée fatale. Il faisoit écrire les instructions qu'il donnoit à ses Disciples, & nomma ces écrits d'un nom général, *Alcoran*, c'est-à-dire l'Ecriture. Cet impos-

teur disoit qu'ils lui étoient envoyés du Ciel par le ministère de l'Ange Gabriel, avec lequel il prétendoit avoir de fréquentes conférences. Il tomboit souvent dans des convulsions épileptiques, & pour cacher la honte de cet état, il persuada à sa femme que c'étoit des extases pendant lesquelles un Ange venoit l'instruire de la part de Dieu, & une telle imposture fut reçue favorablement, on applaudit au nouveau Prophête, & on reçut son nouveau système de Religion. Les discours de l'*Alcoran* sont sans raisonnement ; sans suite & sans liaison, mais ils ne sont pas sans dessein. Ils tendent à autoriser sa prétendue mission de faux Prophète : Il y rapporte plusieurs Histoires de l'ancien & du nouv. Testament, mais presque toutes altérées & mêlées de Fables. Quelquefois il fait son Apologie. Par-tout il répand de grands lieux communs sur la Majesté de Dieu, sur l'ingratitude des hommes, sur les peines & les récompenses de l'autre vie, s'efforçant d'imiter par un stile pompeux, & figuré, l'éloquence sublime des vrais Proph.; on ne trouve point dans l'*Alcoran* les prodiges & les puérilités qu'on lui attribue ordinairement; par exemple qu'il divisa la Lune en deux, &.qu'il en mit la moitié dans sa manche ; que les arbres & les pierres le saluoient, quand il passoit; qu'il faisoit sortir des fontaines de ses doigts, &c. la meill. édit. de l'*Alcoran* est celle de Maracci en Arabe & en Latin, *in-f.* avec des notes, aussi utiles pour les matières historiques que pour les dogmatiques. Du Ryer en a donné une traduction Françoise, mais très-infidèle. D'ailleurs il a inséré dans le texte les rêveries & les fables des dévots & des Commentateurs mystiques du Mahométisme. On ne peut donc distinguer ce qui est de Mahomet, des additions & imaginations de ses partisans zèlés. Son Sécretaire commençoit à découvrir & à publier ses impostures, Mahomet égorgea ce malheureux dans sa propre maison, & mit le feu aux quatre coins, faisant croire au peuple que c'étoit le feu du Ciel qui l'avoit consumé, pour le punir d'avoir osé changer quelque chose à l'*Alcoran*. On dit aussi qu'ayant fait cacher un de ses compagnons dans un puits sec, il lui avoit commandé de crier, quand il passeroit, *que Mahomet étoit le véritable Prophête*. Il le fit, & tout le monde admira cette merveille. Mais le nouv. Ap. craignant que son artifice ne fût découvert, ordonna aussi-tôt à ceux qui le suivoient, de combler le puits, de peur qu'il ne fût profané à l'avenir, ce qu'on exécuta sur le champ. Il ne

laiſſa pas de trouver beaucoup d'oppoſition ſurtout de la part des Coriſiens ; ils le traitèrent d'inſenſé, de démoniaque, d'impoſteur, & le proſcrivirent par un écrit affiché dans le Temple de la Mecque. Sa doctrine avoit déjà fait quelques progrès dans le reſte de l'Arabie, particulièrement à Yatrib, connue aujourd'hui ſous le nom de Médine. Mahomet ſe retira dans cette Ville. C'eſt de là que les Mahométans comptent les années de l'*Hégire*, mot Arabe qui ſignifie *Fuite*. Elle commence le 16 Juillet 622. Depuis cette retraite, ſon parti fit des progrès ſurprenans. Il prit les armes & défit pluſieurs fois les Juifs & les Coriſiens, qui firent enfin trève avec lui la ſixième année de l'Hégire. Ils la rompirent deux ans après, & Mahomet marcha contre eux avec une armée de dix mille hommes, entra dans la Mecque, & y fut reconnu pour Prophête & pour Souver. S'étant contenté de faire mourir ſes plus grands ennemis, il établit ſa réſidence à Medine, & y mourut en 633. à 63 ans. Hottinger dans ſon Hiſtoire Orientale, pag. 248, a renfermé dans 40 *Aphoriſmes* ou Sentences toute la Morale de l'*Alcoran*. La Religion Mahométane a fait de ſi grands progrès, qu'elle s'étend aujourd'hui depuis le Détroit de Gibraltar juſqu'aux Indes. Mais elle ne s'eſt établie que par la voye des armes, & par la violence, ce qui n'a rien de ſurprenant ni de miraculeux. D'ailleurs les articles de ſon Symbole ne gênent point la cupidité. Mahomet promet après la mort des biens propres à attirer les hommes charnels, & pendant cette vie il favoriſe les paſſions les plus violentes ; au lieu que l'Evangile prêchée par des gens ſans nom, ſans étude, ſans éloquence humaine, cruellement perſécutés, s'eſt répandu avec une promptitude étonnante, quoiqu'il eut à combattre toutes les paſſions des hommes ; ce qui eſt une preuve invincible de ſa Divinité. Les Mahométans ont une grande vénération pour Mahomet ; ils font des Pélérinages à la Mecque, & à Medine, où eſt ſon tombeau, non comme l'ont cru quelques Hiſtoriens ſuſpendu ſous une voute de pierre d'aiman, mais ſoutenu par des colonnes de marbre noir, qui ſont très-déliées, & environné de baluſtrades d'argent, chargés de quantité de lampes, dont la fumée rend le lieu ſombre & obſcur.

MAHOMET I, fils de Bajazet I, ſe rendit maître de l'Empire des Turcs, après que ſes trois freres aînés ſe furent épuiſés par une guerre qui dura douze ans. Il commença à règner en 1411, où ſelon d'autres en 1[illegible] Il ſe

hâta de marcher contre Caraman Ogli, Prince de Caramanie, qui le voyant éloigné, avoit pris les armes contre lui. Effrayé de la promptitude de Mahomet, il n'osa point hazarder une bataille, préférant l'amour de la vie à sa gloire, il vint se jetter aux pieds de l'Empereur, qui touché de ce spectacle lui pardonna. Mais l'ingrat bien tôt après, recommença ses hostilités. Le Sultan indigné l'attaqua, le mit en fuite, après un combat assez opiniâtre. Caraman fut fait prisonnier avec son fils. Mahomet lui reprocha sa perfidie. » *Je suis ton Vainqueur*, lui dit-il, *tu est vaincu & injuste; je veux que tu vives. Ce seroit ternir ma gloire que de punir un infâme comme toi. Ton ame perfide t'a porté à trahir la foi; je trouve dans la mienne des sentimens plus magnanimes, & plus conformes à la Majesté de mon Nom.* Mahomet fit rentrer sous son obéissance le Pont & la Capadoce, subjugua la Servie avec une partie de l'Esclavonie & de la Macédoine, & rendit les Valaques Tributaires. Il mourut à Andrinople, où il avoit établi le siége de son Empire en 1421 ou 1422. Ses Victoires, sa clémence, sa justice & sa fidélité à garder inviolablement sa parole, l'ont rendu célèbre. Il eut la gloire de rétablire l'Emp. Ottom, ébranlé par les ravages de Tamerlan, & par de longues guerres civiles, & le laissa dans sa pleine vigueur à Amurat II. son fils aîné.

MAHOMET II. surnommé *Bojac*, c'est-à-dire, *le Grand*, succéda à son pere Amurat II. en 1451, à l'âge de vingt ans. Ce Prince, la Terreur de l'Europe, fut le plus heureux des Infidèles qui ayent jamais porté la Couronne. Dieu se servit de lui pour renverser deux Empires, conquérir douze Royaumes, & enlever plus de deux cens Villes aux Chrétiens, pour lesquels il eut toujours une haine implacable. Ayant rassemblé toutes ses troupes d'Asie & d'Europe, il assiegea par terre & par mer Constantinople en 1453, & malgré la vigoureuse résistance des Grecs, il l'emporta d'assaut. Les Turcs y exercèrent pendant trois jours, tout ce qu'on peut imaginer de plus abominable en toute sorte d'excès. Ces Barbares, dans les premiers transports de leur fureur, égorgèrent plus de quarante mille personnes, & firent ensuite plus de soixante mille prisonniers. Mahomet après cette expédition, envoya ses troupes victorieuses contre Scanderberg, Roi d'Albanie, qui les défit en plusieurs rencontres. En 1456, il traversa les montagnes de Thrace avec une armée formidable; & ayant pénétré

jusqu'au Danube, il vint mettre le siège devant Belgrade. Déja il comptoit les différens Royaumes qu'il devoit conquérir, après la prise de cette Ville, la Hongrie, l'Allemagne, l'Italie; mais Dieu renversa en un moment tous ces vastes projets. Huniade le battit sur les bords du Danube, passa ce fleuve, se jetta dans la Ville avec son armée, & força Mahomet à lever le siège, après y avoir perdu quarante mille hommes. Huniade mourut peu après; & le Sultan, en apprenant la nouvelle, dit, qu'il se croyoit malheureux de n'avoir plus de tête assez célèbre dans l'univers, sur laquelle il pût venger l'affront reçu devant Belgrade. Deux ans après il s'empara de Corinthe, & rendit tout le Péloponèse tributaire. Il acheva d'éteindre l'Empire Grec en 1467, par la prise de Sinope & de Trebizonde: cette dernière Ville étoit le siége d'un Empire fondé par les Comnenes en 1204; il subsistoit depuis deux cens cinquante-sept ans. En 1469, le Sultan, irrité des actes d'hostilité commises par le Général de la flotte Vénitienne, fit le vœu impie d'exterminer tous les Chrétiens. Pour l'exécuter il arma par terre & par mer en 1470, pour attaquer l'Isle de Négrepont, la plus grande de toutes celles qui sont dans la mer Egée. La Ville de Chalcis, sa Capitale, fut prise après trente jours de siège, & tout y fut mis à feu & à sang. Cinq ans après il porta ses armes en Moldavie, où il fut défait par Etienne, qui, avec des forces bien inférieures, lui tailla en pièces une armée de plus de cent vingt mille hommes. En 1477, l'Albanie tomba entre les mains des Turcs. En 1480, Mahomet envoya une grande flotte, commandée par le Visir Messith, pour attaquer l'Isle de Rhodes. Ce Général y débarqua avec plus de cent mille hommes; mais la vigoureuse résistance des Rhodiens, conduits & animés par le Grand-Maître de l'Ordre, Pierre d'Aubusson, obligea le Visir de lever le siège, après avoir perdu près de dix mille hommes, & beaucoup de vaisseaux & de galères. Cette même année les Turcs entrèrent en Italie, prirent la Ville d'Otrante & sembloient menacer toute l'Europe; mais Dieu qui avoit montré la verge dont il pouvoit punir les iniquités de son peuple, la brisa tout-à-coup. Mahomet mourut à Nicomédie en 1481, lorsqu'il étoit sur le point de remettre le siège devant Rhodes, & d'envoyer une nouvelle armée en Italie. Il avoit environ 53 ans, & en avoit règné 31. Ce Prince étoit hardi, entreprenant, impétueux, insatiable de gloire. Il ne dut pas ses Conquê-

tes à son seul courage : sa prudence & sa politique y eurent beaucoup de part. Il avoit reçu de la nature un corps robuste ; il avoit un esprit vif, subtil, dissimulé, étendu, propre aux Sciences. Il parloit cinq Langues : la Grecque, la Latine, l'Arabe, la Chaldéenne & la Persanne. Il possédoit les Mathématiques, l'Astronomie & l'art Militaire. Il avoit étudié l'Histoire des plus grands hommes de l'antiquité, & étoit jaloux de leur gloire. Ces talens & ces connoissances, se trouvoient jointes avec des qualités qui l'ont rendu l'exécration de la postérité. Il n'avoit ni foi ni loi, & se mocquoit de toutes les Religions, sans en excepter celle de son Prophète, qui n'étoit à ses yeux qu'un chef de bandits : c'est le titre qu'il lui donnoit, quand il en parloit à ses Confidens. Son cœur n'étoit pas moins corrompu que son esprit. Son intérêt, sa grandeur & son plaisir, étoient son unique règle. Ses débauches & ses différens excès, ternirent la prétendue gloire de ses belles actions. Sa cruauté alla un jour jusqu'à faire éventrer quatorze de ses Pages, pour sçavoir lequel avoit mangé un melon, qu'on avoit dérobé dans un Jardin qu'il cultivoit. Il coupa lui-même la tête à une femme, à laquelle on lui reprochoit d'être trop attaché. Tel étoit Mahomet II, à qui les Turcs ont donné le surnom de *Grand ;* titre qui ne lui convenoit qu'en ce qu'il a surpassé tous ceux de sa nation en orgueil, en ambition, en avarice, en brigandage, en perfidie, en cruauté, en toute sorte de dissolutions, & sur-tout en malice. Guillet à composé la vie de ce Conquérant.

MAHOMET III. succéda à Amurat III. son pere en 1595. Il fit mourir ses freres au nombre de dix-huit ou dix-neuf, & dix femmes que son pere avoit laissées enceintes. Il vint avec une armée de cent cinquante mille hommes en Hongrie en 1596, & se rendit maitre d'Agrie. L'Archiduc Maximilien frere de l'Empereur Rodolphe marcha contre lui, prit son artillerie, lui tailla en pièces douze mille hommes, & auroit remporté une pleine victoire, si Mahomet, averti par un Apostat Italien que les vainqueurs s'amusoient au pillage, ne fut revenu à la charge avec succès, ayant vaincu à son tour les Chrétiens. De retour à Constantinople, il se livra à ses plaisirs : les Chrétiens enlevèrent à ce Prince indolent & sanguinaire plusieurs Places, & affranchirent du joug Ottoman la Moldavie & la Transilvanie. Il mourut de la peste en 1603. Il fut tellement plongé dans la débauche,

que ni les désordres domestiques, ni les guerres étrangères ne l'en purent arracher. Son indolence fit murmurer les Janissaires : pour les appaiser, il fut contraint de livrer ses plus chers amis à leur rage, & de bannir sa mere, qu'on croyoit être la cause de tous les malheurs de l'Etat. Il fit étrangler l'aîné de ses fils, & noyer la Sultane sa mere, parce qu'il la soupçonnoit de trahison.

MAHOMET IV. succéda en 1649 à Ibrahim son père, que les Janissaires venoient d'étrangler. Son empire a été un des plus longs & des plus remarquables, par le grand nombre de batailles & de siéges, tantôt avantageux, tantôt funestes aux Turcs, & par le soulèvement & les séditions, dont il fut lui-même la victime. Lorsqu'il monta sur le Trône, les Turcs étoient en guerre avec les Venitiens, qui défirent l'armée navale de ces Infidèles dans l'Archipel. En 1664 Montecuculli, à la tête des Impériaux & de six mille François envoyés par Louis XIV, gagna la bataille de Raab sur le Grand Visir Kiuperli. Les François y firent des prodiges de valeur ; les Allemans mêmes qui ne les aimoient pas, furent obligés de leur rendre justice. En 1667, l'Isle de Candie fut inondée de Turcs : Louis XIV. donna inutilement aux autres Princes Chrétiens l'exemple de secourir le Boulevard de la Chrétienté, en y faisant passer sept mille hommes. La générosité Françoise ne fut imitée de personne : ce secours ne servit qu'à verser du sang inutilement ; le Duc de Beaufort qui commandoit les François, périt dans une sortie. Kiuperli entra enfin, par Capitulation, dans la Ville de Candie, qui n'étoit plus qu'un monceau de ruines. Ce siège coûta aux Turcs plus de cent mille hommes, & aux Venitiens plus de quarante mille. Les Ottomans dans cette occasion, s'étoient montrés supérieurs aux Chrétiens mêmes, dans la connoissance de l'art Militaire. Les plus gros canons qu'on eût vûs encore en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la première fois, des lignes parallèles dans les tranchées : c'est d'eux que nous avons appris cet usage ; mais ils ne le tinrent que d'un Ingénieur Italien. Ces Infidèles, ayant déclaré la guerre aux Polonois en 1672, leur enlèverent Kaminieck, & les forcèrent à conclure une paix honteuse ; mais Jean Sobieski, Grand Maréchal de Pologne, ne voulut point ratifier le Traité, & vengea sa Nation l'année suivante, par la défaite entière de l'armée ennemie. Les Polonois crurent ne pouvoir mieux récompenser cette importante

victoire,

victoire, qu'en plaçant ce grand homme sur leur Trône. Il contraignit, par plusieurs autres avantages, les Turcs à faire la paix. En 1683, l'armée Ottomanne, forte de deux cens mille combattans, augmentée encore par les Hongrois révoltés, pénétra jusqu'aux portes de Vienne qu'elle assiègea ; mais cette Ville fut délivrée contre toute attente. Le Grand Visir Cara Mustapha, ne pressa point assez le siège. Jean Sobieski eut le tems d'arriver : il n'eut qu'à se présenter devant la multitude étonnante des ennemis, pour la mettre en déroute. Enfin, en 1687, le Prince Charles de Lorraine, gagna la célèbre bataille de Mohats sur les Turcs : victoire qui les réduisit au désespoir, & les porta à se soulever contre leur Souverain. Mahomet voulut faire tuer ses freres & ses enfans, pour mettre les troupes dans la nécessité de le laisser sur le Trône ; mais les Officiers du Serrail s'opposèrent à ce barbare dessein. Ce Prince fut déposé. La Couronne fut donnée à Soliman III. son frere, qui fit enfermer Mahomet dans la prison, d'où on venoit de le tirer. Il y mourut en 1691.

MAHOMET-GALADIN, Empereur du Mogol, est connu sur-tout par sa promptitude à rendre lui-même justice à ses Sujets. Persuadé que les personnes de basse condition ne peuvent, ou n'osent s'approcher du Trône pour exposer leurs plaintes, il fit attacher dans sa chambre une sonnette, dont la corde répondoit dans la rue. Dès qu'il en entendoit le son, il sortoit ou faisoit entrer ceux qui vouloient lui parler, & leur rendoit justice sur le champ. On dit qu'il avoit résolu d'embrasser la Religion Chrétienne ; mais que la nécessité de soumettre sa raison à nos respectables mystères, & la défense de la polygamie, firent échouer ce dessein. Il mourut en 1605. Il y a eu plusieurs autres Princes Mahometans & hommes illustres du nom de Mahomet, quoique moins célèbres que ceux dont nous avons parlé.

MAIGNAN ou MAGNAN, (Emmanuel) Religieux Minime, né à Toulouse en 1607, apprit les Mathématiques sans maître, & les professa avec beaucoup d'éclat à Rome. Le fameux Pere Kircher, Jésuite, fut même jaloux de ses Ouvrages. Il lui disputa la gloire d'en être l'inventeur : elle fut pourtant adjugée au P. Maignan, sur-tout pour la *Catoptrique*, dont il donna des règles dans un livre intitulé : *Perspectiva Horaria*. Devenu Provincial malgré lui en 1651, il s'appliqua à maintenir la régularité dans son Ordre, & y contribua encore plus par son exemple que

par ses discours. Sa réputation étoit si grande que Louis XIV, passant par Toulouse en 1660, voulut voir sa Cellule. Sa Majesté fut frappée du grand nombre d'instrumens de Mathématiques, & de différentes machines, dont elle étoit ornée, & qui étoient l'ouvrage de ses mains. Ce Monarque, attentif à récompenser le mérite, voulut attirer ce Sçavant dans la Capitale, & faire briller ses talens sur un plus grand théatre; mais le Pere Maignan, par une inclination bien rare pour la retraite, fit tant d'instances pour qu'on l'y laissât, qu'on ne l'arracha point de sa chere solitude. Il y mourut en 1676, estimé des Sçavans, regretté des gens de bien, & pleuré de ses Confreres. Il n'étoit pas moins recommandable par la régularité de sa conduite, que par l'élevation de son esprit & par la profondeur de sa science. La Ville de Toulouse a placé son Buste, avec une inscription très-flatteuse, dans la Gallerie qu'elle a fait dresser dans son Hôtel, pour honorer la mémoire des hommes illustres qui sont sortis de son sein. On a de lui plusieurs Ouvrages qui prouvent, qu'il n'avoit pas fait moins de progrès dans la Philosophie, que dans les Mathématiques. Il attribue à la différente combinaison des élémens tous les effets de la nature, que Descartes fait naître de ses trois sortes de matières, & Gassendi de ses atomes.

MAIGROT, (Charles) Docteur de la Maison & Société de Sorbonne; il étoit au Séminaire des Missions Etrangères, lorsqu'il fut envoyé dans la Chine pour y prêcher l'Evangile. Après avoir travaillé pendant quelque tems à la conversion des Infidèles, il fut sacré Evêque de Conron, & Vicaire Apostolique dans la Chine. Il remplit ses fonctions avec zèle & avec succès. Il donna un Mandement contre les Idolâtries Chinoises, que les Jésuites authorisoient. Ce Mandement lui attira la haine de ces Peres, qui refusèrent de s'y soumettre: ils le décrièrent & le déférèrent à l'Empereur de la Chine comme un ennemi de ses Etats. Ils en obtinrent un ordre pour le faire mettre en prison dans leur Maison de Pekin, par ordre de l'Empereur: il y eut beaucoup à souffrir, comme on le voit par l'admirable Lettre que lui écrivit de Linchin, le 6 Octobre 1706, le Cardinal de Tournon; Lettre pleine de zèle & de charité, mais Lettre bien humiliante pour les Jésuites, qui y sont dépeints avec les couleurs les plus vives. Maigrot fut banni ensuite, & mourut à Rome où il a été universellement regretté.

Ce saint Evêque a été le plus sçavant de tous les Européens dans les Lettres & les Livres des Chinois, & le plus capable de démeler toutes les faussetés, que le P. Jouvency a inserées dans son Histoire. C'est lui qui est l'auteur du livre : *Observationes in librum 19. tom. 2. part. 5. Historiæ Societatis Jesu, à Patre Jovencio, &c.* traduit en François sous ce titre : *Examen des cultes Chinois*, faussement attribué au P. Minorelli de l'Ordre de Saint Dominique, qui n'a jamais été Missionaire Apostolique.

MAILLÉ, nom d'une ancienne & illustre famille qui s'est divisée en plusieurs branches, & qui étoit très-florissante dans le douzième siècle. Un auteur rapporté dans le *Gesta Francorum*, & qui écrivoit vers le milieu du treizième siècle, fait mention de JACQUELIN DE MAILLÉ, né en Tourraine, Chevalier de l'Ordre des Templiers. En combattant sous Gerard de Bédefort, Grand-Maitre de son Ordre, il signala sa valeur par des exploits si extraordinaires, que les Infidèles crurent qu'il y avoit en lui quelque chose de divin. Ils eurent tant de respect pour lui, qu'ils le supplièrent de se rendre, & promirent de lui laisser la liberté de se retirer où il voudroit ; mais le généreux Chevalier refusa cette offre, quoiqu'il fût le seul de la Compagnie qu'il commandoit, qui eût échappé au carnage : il se défendit jusqu'au dernier soupir, & fut accablé par la multitude des ennemis qui se jettèrent sur lui. Ces Barbares étonnés de tant de bravoure, poussèrent leur superstition jusqu'à recueillir tout ce qui se trouva de poussière arrosée de son sang : ils s'en frottèrent le corps, s'imaginant que par ce moyen ils feroient passer en eux, une partie de sa valeur. Cette illustre Maison a encore produit: 1°. SIMON DE MAILLÉ-BREZÉ, qui fut successivement Religieux de Cîteaux, Evêque de Viviers & Archevêque de Tours. Il accompagna le Cardinal de Lorraine au Concile de Trente, tint un Concile Provincial à Tours en 1585, traduisit de Grec en Latin quelques *Homélies de S. Basile*, & mourut en odeur de sainteté en 1597. 2°. URBAIN DE MAILLÉ, Marquis de Brezé, Gouverneur d'Anjou, &c. qui commanda l'armée d'Allemagne en 1634, gagna la bataille d'Avein en 1635, fut Ambassadeur en Suéde & en Hollande, & élevé à divers honneurs par le Cardinal de Richelieu, son beau-frere, il mourut en 1650. 3°. ARMAND DE MAILLÉ-BREZÉ, Duc de Fronsac & de Caumont, Marquis de Graville & de Brezé, qui com-

manda l'armée navale, défit la flotte d'Espagne à la vûe de Cadix en 1640, & eut de grands avantages sur mer les années suivantes. Il devint Grand-Maitre & Surintendant général de la Navigation & du Commerce de France, Gouverneur de Brouage, des Isles de Ré & d'Oleron. En 1643, il empêcha l'armée navale d'Espagne de secourir Roses. Il fut ensuite un des Lieutenans-Généraux de l'armée d'Italie au siège d'Orbitello, où il fut tué sur mer d'un coup de canon en 1646, à 27 ans.

MAILLY, l'une des plus anciennes Maisons de Picardie, tire son nom de la terre de Mailly, près d'Amiens. Elle n'est pas moins illustre par les grands hommes qui sont sortis de ses branches différentes, que par ses alliances. Gilles II, Seigneur de Mailly & de plusieurs autres terres, se croisa avec le Roi Saint Louis pour le voyage de Tunis, & y mena quinze Chevaliers avec trois bannières. Il falloit que ce Seigneur fut très-puissant, puisqu'il y eut un Arrêt du Parlement de Paris, rendu contre lui en 1289, au sujet d'une expédition, qu'il avoit entreprise contre le Roi. Plusieurs personnes du même nom & de la même famille se sont distingués dans la guerre.

MAIMBOURG, (Louis) Jésuite, né à Nancy en 1610, de parens nobles & riches, est auteur d'un grand nombre d'Ouvrages, qui ont été recueillis en seize vol. *in*-4. Ils sont tous écrits avec beaucoup de feu & de rapidité, mais avec peu de solidité & de discernement. Ses premières histoires plûrent d'abord, parce que l'Auteur avoit l'art de suppléer à ce qui lui manquoit du côté de la critique, par des digressions agréables, des réflexions amusantes, & un stile singulier ; mais on en revint promptement, & les dernières n'eurent plus tant de cours. Ces histoires de l'Arrianisme, des Iconoclastes, du Luthèranisme & du Calvinisme, ouvrirent un vaste champ à la critique, & on reprocha vivement à l'Auteur l'impudence avec laquelle il présentoit au public, sous le nom d'histoires, les fruits de son imagination échauffée. L'Auteur de l'Histoire de la paix de Clement IX, nous en fait ce portrait : » C'étoit, dit-il, un homme fort singulier, & tel » que le pouvoient désirer les » plus envenimés de ses Confrères ; qui avoit assez de » naturel à faire le Comédien dans la chaire, pour » attirer le monde ; assez de » feu & de vivacité à parler, pour imposer au peuple, & lui renverser l'esprit par des déclamations » séditieuses ; assez d'aveu-

» glement & de malice, pour » trouver des défauts & des » erreurs imaginaires dans les » endroits les plus justes & » les mieux autorisés ; assez » de hardiesse pour contre- » faire l'habile homme, & » parler avec une témérité » prodigieuse des choses dont » il étoit le plus mal ins- » truit ; assez d'impudence, » pour avancer, sans rougir, » les plus noires impostures » contre des personnes de mé- » rite & d'une vie exemplai- » re ; & assez d'opiniâtreté & » d'infléxibilité dans le mal, » pour ne jamais reculer ni » se repentir de sa malice, » quelque confusion qui lui » en revint, & quelque clai- » res que pussent être les » preuves dont on l'accable- » roit ». Tant d'heureuses qualités le firent choisir par ses Confrères, pour décla- mer contre la traduction du nouveau Testament de Mons. Il commença à s'acquitter de cette commission le vingt- huit Août, fête de S. Au- gustin, dans l'Eglise des Jé- suites de la rue S. Antoine, & promit de parler contre ce Livre dans tous les Ser- mons qu'il feroit jusqu'à la Toussaint. Il tint sa parole, & fit de ridicules efforts pour persuader que cette traduc- tion étoit remplie d'héré- sies. Les bouffonneries indé- centes & les emportemens du Prédicateur, rendirent sa cau- se suspecte, même dans l'es- prit de ceux qui n'étoient point en état de juger du fond de cette controverse. On ne parloit dans tout Pa- ris que de cette profanation de la parole de Dieu. On envoya à Messieurs Arnauld & Nicole, qui étoient alors à l'Abbaye de Haute-Fon- taine, les extraits de ces Dis- cours ; ce qui donna lieu à l'ouvrage intitulé : *Défense de la traduction du nouveau Testament imprimé à Mons, contre les Sermons du Pere Maimbourg, Jésuite.* On y découvroit si clairement sa mauvaise foi & ses calom- nies, que tout autre que lui en auroit été humilié ; mais il n'en devint que plus fier & plus emporté. D'autres flé- trissures l'avoient accoutumé à ne plus rougir : il avoit déja été contraint, par Sen- tence de l'Officialité, de fai- re réparation en pleine Chai- re, de la manière injurieuse dont il avoit parlé contre les Curés de Paris. Les Jésuites perdirent en 1682 le Pere Maimbourg, à qui ils avoient fait jouer tant de rôles odieux. Il fut obligé de quitter la So- ciété par ordre du Pape In- nocent XI, pour avoir écrit, (ce qui paroîtra singulier) contre la Cour de Rome, en faveur du Clergé de France. Il se retira ensuite à l'Ab- baye de S. Victor de Paris, où il mourut en 1686, à 77 ans. Ses principaux Ouvra- ges, outre ceux dont nous

venons de parler, sont plusieurs Ecrits contre les prétendus Jansenistes. *L'Histoire des Croisades*, qui, quoique justement censurée, est une des mieux écrites de l'Auteur: *De la décadence de l'Empire après Charlemagne*, Livre qui n'est pas mauvais, & où l'on discute avec assez d'exactitude les différens qu'ont eu les Empereurs avec les Papes, au sujet des investitures & de la dépendance jusqu'à l'an 1356 : *L'Histoire de la Ligue*, assez curieuse, parce qu'on y trouve la piéce fondamentale de la Ligue, qui est l'Acte d'association de la Noblesse Françoise. Cet ex-Jésuite, qui dans tous les tems avoit témoigné beaucoup de zèle pour le maintien des Libertés de l'Eglise Gallicane, publia, en 1685, son *Traité historique sur les prérogatives de l'Eglise*, qui est peut-être le plus exact & le plus judicieux de ses Ouvrages. Il entreprend d'y combattre les erreurs opposées des Protestans, qui contestent au Saint Siége tous ses droits, & celles des Ultramontains qui lui en attribuent de faux & de chimériques. Il y attaque la Dissertation de Schelstrat, au sujet de la falsification prétendue des Actes du Concile de Constance. THEODORE MAIMBOURG, son cousin, est Auteur d'une Réponse à l'*Exposition de la Foi Catholique*, & de quelques autres Ouvrages. Après avoir embrassé la Religion prétendue Réformée, il rentra dans l'Eglise Catholique, qu'il abbandonna bien-tôt pour se faire de nouveau Calviniste. Après toutes ces vicissitudes, il mourut Socinien à Londres vers 1693.

MAIMONIDE, Rabbin du 12e. siècle, acquit tant de réputation par sa science & par ses Ouvrages, que les Juifs l'appellèrent *l'Aigle des Docteurs*, & qu'ils ne mettent que Moyse au-dessus de lui. Il est souvent cité sous les noms de *Moses Cordubensis*, parce qu'il étoit né à Cordoue en 1130, & de *Moses Ægyptius*, à cause de son sejour en Egypte, où il fut premier Médecin du Sultan. Il eut un grand crédit auprès de ce Prince, & mourut comblé de gloire, d'honneur & de richesses en 1209, à 79 ans. On a de lui: 1°. Un excellent *Commentaire* sur la *Misna*, qui a été traduit en Hébreu & en Latin. La *Misna* est elle-même une explication de la loi de Moïse, & comme une espèce de Code des Juifs. 2°. Un *Abrégé* en Hébreu du Talmud, très-élegant & très-estimé des Juifs, sous le titre de *Iad Chazakha*, c'est-à-dire, *Main-forte*. 3°. Un *Traité* intitulé, *More Nebochim* ou *Nevochim*, ce qui signifie, *le Docteur de ceux qui chancellent*. Il a été traduit de l'Arabe par un Juif, pen-

dant que l'Auteur vivoit, & très-fidèlement en Latin par Buxtorf. On y trouve, en abrégé, la Théologie des Juifs, appuyée sur des raisonnemens Philosophiques, qui excitèrent de grandes disputes parmi les Rabbins. Les Juifs de France, plus impétueux que les autres, brûlèrent ce Livre; mais quelques Rabbins Espagnols plus modérés, en jugèrent plus favorablement. Depuis ce tems-là, il fut adopté presque généralement. 4°. Une explication des 613 Préceptes affirmatifs & négatifs de la Loi, intitulée: *Sepher Hammitsoth*, c'est-à-dire, *le Livre des Préceptes*. Maimonide a laissé encore plusieurs *Epîtres* & d'autres Ouvrages, dont les Juifs font un grand éloge.

MAINFERME, (Jean de la) Religieux de Fontevrauld, né à Orleans, est connu par *la défense de Robert d'Arbriselles*, Fondateur de son Ordre, qu'il prétend justifier sur les reproches qu'on lui faisoit, d'une trop grande familiarité avec les femmes qu'il gouvernoit, & auxquels sa conduite extraordinaire donnoit occasion. Son Ouvrage a pour titre: *Bouclier de l'Ordre de Fontevrauld naissant*; mais s'il a réussi dans ce point, sur lequel beaucoup de grands hommes ont rendu témoignage au zèle de Robert, Mainferme n'a pas eu le même succès dans la Dissertation qu'il a faite pour justifier l'autorité que les Religieuses de Fontevrauld ont sur les Religieux & sur les Prêtres qui dépendent d'elles, Réglement si singulier & si nouveau. Cet Auteur mourut en 1693.

MAINFROY, étoit fils naturel de Frédéric II, dont il avança, dit-on, les jours. Un crime conduit à un autre. Il fit empoisonner Conrad, fils légitime de cet Empereur. Ce noir attentat ne l'empêcha point de se rendre Tuteur de Conradin, dont il avoit fait périr le pere. Ce fut à la faveur de ce titre qu'il s'empara du Royaume de Sicile, dont son pupille étoit héritier. Il affermit sa domination malgré les foudres du Vatican. Il battit les troupes d'Innocent IV. & d'Alexandre IV, & enleva plusieurs Places au saint Siége. Ce dernier Pape se sentant trop foible pour soutenir cette guerre, donna le Royaume de Sicile à Edmond, fils du Roi d'Angleterre. Il dispensa ce Prince du vœu qu'il avoit fait d'aller à la Terre-Sainte, à condition qu'il tourneroit ses armes contre Mainfroi, & ordonna une Croisade contre cet usurpateur. Le Roi d'Angleterre embarrassé par les brouilleries de son Royaume, ne voulut point entreprendre la conquête d'une

Couronne aux extrémités de l'Italie. Urbain IV, successeur d'Alexandre IV, n'espérant aucun secours de l'Angleterre, donna l'investiture du Royaume de Naples & de Sicile à Charles d'Anjou, frere de saint Louis, qui triompha de son concurrent dans une sanglante bataille. Mainfroy y perdit la vie en 1266, après avoir troublé l'Italie près de onze ans. La mort de l'Empereur Frédéric son pere, dont il a été accusé, le poison qu'il donna à Conrad son frere, l'usurpation du Royaume de Sicile, sur Conradin, son neveu & son pupille, ses autres cruautés & ses débauches, le font, avec raison, regarder comme un scélérat.

MAINGRE, (Jean le) voyez BOUCICAUT.

MAINTENON, (Françoise d'Aubigné, Marquise de) petite-fille du fameux Theodore Agrippa d'Aubigné, naquit dans la prison de la Conciergerie de Niort, où étoient renfermés Constant d'Aubigné, son pere & sa mere, fille de Cardillac, Gouverneur du Château-Trompette. Françoise, destinée à essuyer toutes les rigueurs & toutes les faveurs de la fortune, fut menée à l'âge de trois ans en Amérique, où ayant été laissée sur le rivage par la négligence d'un domestique, elle faillit à y être dévorée par un serpent. De retour en Europe, à l'âge de 12 ans, sans ressource & sans bien, elle fut élevée par Madame de Villette sa tante, qui lui inspira les sentimens des Calvinistes, & ensuite elle fut remise par l'ordre de la Cour entre les mains de Madame de Neuillant sa parente, qui n'oublia rien pour la ramener à la Religion Catholique, & qui après avoir épuisé inutilement les carresses & les raisonnemens, crut la convaincre par la dureté & les mortifications. Elle la confondit donc avec ses domestiques, & la chargea des plus vils détails de la maison : *Je commandois dans la basse-cour*, a-t-elle souvent dit depuis, *c'est par ce gouvernement que mon règne a commencé*. Madame de Neuillant s'étant déterminée à la mettre chez les Ursulines de Nort, ces Religieuses vainquirent peu à peu la répugnance de la jeune d'Aubigné pour la Religion Catholique, & elle renonça à l'erreur. Elle suivit ensuite sa mere, qui alloit à Paris solliciter le recouvrement de ses biens, qui avoient été vendus, & dissipés par les créanciers & les parens de son mari; mais celle-ci n'ayant pû réussir dans ce projet, étoit sur le point de retourner en Poitou, lorsqu'une visite de curiosité qu'on lui fit rendre à Scaron, avec sa

fille, devint pour elles une liaison sérieuse, laquelle se termina par le mariage de la jeune d'Aubigné, âgée de seize ans, avec l'homme le plus disgracié de la nature, & qui n'avoit qu'un bien très-médiocre. Ce mariage, quoique mal assorti, fut une espèce de fortune pour elle, & lui fit un état. La maison de Scaron étoit le rendez-vous de la meilleure Compagnie de Paris, qui alloit chez cet homme plein d'esprit, d'enjoument & d'infirmités. La nouvelle épouse ne fit que réformer le ton licentieux de ces Assemblées, & la maison de Scaron, celle de tout Paris, où conformément au ton de Maître, on disoit le plus de folies, rentra dans les bornes de la décence, par respect pour une femme encore enfant. Les Acteurs furent contenus par son air froid & réservé, & le désir de lui plaire devint un ordre. Vivonne, Grammont, Charleval, Coligni, Menage, Pelisson, Hesnault, Marigni, le Marquis de la Sablière, la Comtesse de la Suze, la Marquise de Sévigné, Turenne, Mignard, &c, & tout ce que le siècle de Louis XIV. produisit de grands hommes en tout genre, venoient à l'envi former la cour de Madame Scaron, louer sa beauté, se délasser dans les agrémens de sa conversation, & admirer sa vertu. L'amie & la compagnie de Scaron, plutôt que son épouse, elle n'étoit occupée que du soin de réparer les torts que lui faisoit le nom & le caractère burlesque de cet homme, & assujettie à ne pas le quitter, elle se consoloit de la gêne de son état, en envisageant la sûreté de sa vertu, & les progrès de sa réputation, dont elle étoit extrêmement jalouse. Elle sacrifia les hommages des hommes les plus aimables à l'homme le plus dégoûtant, & sa sagesse étoit si bien établie, qu'un Courtisan disoit : *Je ferois plutôt une proposition impertinente à la Reine, qu'à cette femme-là.* Scaron étant mort en 1660, sa femme qui l'avoit préparée à une mort chrétienne, le pleura aussi sincèrement, que si en le perdant, elle eut perdu quelque chose, & elle se vit exposée à toutes les horreurs de l'indigence qu'elle supporta avec constance, plutôt que de donner atteinte à sa vertu. Enfin ses amis agirent si puissamment auprès de la Reine-Mere, qu'ils obtinrent pour elle le rétablissement de la pension de son mari, & elle se retira aux Ursulines de la rue saint Jacques, où elle se livra à son goût naissant pour les exercices de piété. Elle refusa d'épouser le Marquis de * * * homme de distinction, fort riche, & sur les

instances qu'on lui en fit, elle répondit : *Que cet homme ne lui convenoit pas, qu'il étoit sans mœurs, sans religion, emporté, sans esprit, & qu'elle préféroit une heureuse médiocrité à un état où avec de grandes richesses, elle trouveroit des peines encore plus grandes.* Cepend. la Reine-Mere étant morte, Mad. Scaron perdit sa pension, & ses amis en sollicitèrent le rétablissement. On présenta pour elle plusieurs Placets, qui commençoient tous par ces mots : *La veuve Scaron supplie très-humblement votre Majesté, &c.* Le Roi fatigué de la multitude de ces Requêtes, dit : *Entendrai-je toujours parler de la veuve Scaron ?* Et ces mots produisirent à la Cour cette manière de parler proverbiale : *Il est aussi importun que Madame Scaron.* N'ayant donc pû rien obtenir de ce côté, elle se détermina à suivre la Princesse de Nemours, devenue Reine de Portugal, & avant que de partir, elle se fit présenter à Madame de Montespan, à qui elle dit : que *prête à quitter la France, elle vouloit du moins en voir encore une fois la merveille.* La Favorite flattée du compliment, s'opposa au départ, & promit de présenter elle-même un Placet au Roi : *Quoi !* s'écria Louis XIV, *encore la veuve Scaron ? Sire,* lui répondit Madame de Montespan, *il y a long-tems que vous ne devriez plus en entendre parler ; il est étonnant que votre Majesté n'ait pas encore écouté une femme, dont les ancêtres se sont ruinés au service des vôtres.* La pension fut enfin accordée ; & Madame Scaron ayant paru devant le Roi ; *Madame,* lui dit ce Prince, *je vous ai fait attendre long-tems ; j'ai été jaloux de vos amis, j'ai voulu avoir seul le mérite auprès de vous.* Quelque tems après, la Marquise de Montespan jetta les yeux sur Madame Scaron, pour élever un enfant qu'elle avoit eu du Roi ; & celle-ci pour s'acquitter sans distraction d'un emploi, auquel elle vouloit se livrer toute entière, loua une maison au fond du Fauxbourg Saint Germain, où elle vécut seule & inaccessible à tout le monde, hors à quelques amis choisis. Mais dans la suite, au lieu d'un enfant qu'on lui avoit promis, elle en eut trois, & on lui donna une grande & belle Maison près de Vaugirard, où elle mena une vie dure, gênante & retirée, toute consacrée à une fonction fatiguante, que son extrême sensibilité lui rendoit encore plus pénible, & à laquelle elle sacrifioit son sommeil, son repos, son plaisir, les sociétés, dont elle faisoit ses délices, & sa gloire même ; car comme il fal-

loit garder le secret le plus profond, ce mystère donna lieu aux conjectures les plus malignes & les plus injurieuses à la réputation de vertu qu'elle s'étoit faite à si juste titre. Elle s'attacha tendrement à ces enfans, & à force de soins, elle acheta le droit de les aimer plus que leur mere. Le courage avec lequel elle se dévoua à toutes les peines de son état, n'étoit soutenu ni par les avantages de la fortune, ni par les faveurs du Roi; car pour prix de sa liberté, on ne lui donnoit que 2000 livres de pension, & elle avoit le chagrin de sçavoir qu'elle déplaisoit à Louis XIV. Ce Prince la regardoit comme une Pédante dangereuse, comme une femme gâtée par le commerce d'un Poëte, & ne l'appelloit que la *Précieuse* ou *le bel Esprit*. Lorsque les enfans furent assez grands pour paroître en Cour, Madame Scaron leur continua ses soins, toujours avec l'ordre du secret. Ce fut alors que commença avec Madame de Montespan cette intimité, qui eut des suites si singulières. Tous les soirs elle entroit dans la chambre de la Favorite & l'entretenoit dans son lit, pour la désennuyer. Ces longs entretiens déplureut à LouisXIV, qui avoit le foible de redouter les personnes d'esprit. Il craignit que la Confidente ne communiquât à sa Maîtresse cet esprit d'intrigue & ce goût de sçavoir qui lui déplaisoient également. Quel délassement, lui disoit-il, trouvez-vous à tant causer avec une précieuse? Voulez-vous qu'elle vous rende précieuse comme elle? Cependant le Roi voulant reconnoître les soins de Madame Scaron, lui donna deux mille écus de pension, & ne tarda pas à réformer l'idée qu'il s'étoit faite de son caractère. On la lui avoit dépeinte comme une bisarre & une glorieuse; mais ayant eu occasion de lui parler souvent, pour la raccommoder avec Madame de Montespan, dont l'humeur altiere & inégale suscitoit fréquemment des disputes entr'elles, il fut si satisfait de sa douceur, de sa modestie & de son bon sens, qu'il perdit l'éloignement qu'il avoit eu pour elle. Une réponse du petit Duc du Maine, acheva de fixer son jugement. Louis, pere fort tendre, badinant un jour avec son fils, lui dit qu'il étoit bien raisonnable: *Comment ne le serois-je pas*, répondit l'enfant, *je suis élevé par la raison même. Allez*, reprit le Roi, *allez lui dire que vous lui donnez cent mille francs pour vos dragées*. Quelque tems après, la Gouvernante conduisit le jeune Prince aux eaux de Barège, & elle rendoit compte

directement au Roi, de son état. Ses Lettres plurent beaucoup, & ses soins pour l'enfant chéri, firent valoir cet agrément & ce naturel qui effacèrent enfin la prévention du Roi contre *le bel Esprit.* A son retour elle fut bien accueillie, & le Roi, à la vûe du petit Duc, qui marchoit bien, s'écria avec transport : *Ah*, Madame, *quel plaisir vous me faites !* Elle avoit acheté peu auparavant la Terre de Maintenon, Marquisat à dix lieues de Versailles, & elle en prit le nom que Louis XIV. affecta de lui donner le premier. Depuis ce moment, Madame de Maintenon devint aussi nécessaire au Pete qu'au Fils. Le Roi qui étoit dans un âge à chercher dans le commerce des femmes l'amusement, retrouva dans la nouvelle Marquise une société, dont l'absence lui avoit montré le prix & le besoin. Elle ne se présentoit devant lui qu'avec des graces, de la douceur, des attentions, une conduite sans tache, une piété solide, qui le dégoûtoient peu à peu des hauteurs, des imprudences, des emportemens, des inégalités & des bisarreries de Madame de Montespan. Celle-ci qui soupçonnoit dans cette nouvelle liaison tout ce qu'il y avoit de criminel dans la sienne, fit éclatter sa jalousie, & quoiqu'elle n'osât accuser sa Rivale d'aimer le Roi, elle l'accusa d'en être aimée. Les disputes recommencèrent donc avec plus de fureur, & le Roi ne pouvant plus se passer de Madame de Maintenon, qui au moindre mécontentement disparoissoit des parties, & n'y laissoit que l'ennui, étoit assez occupé à les réconcilier. La Marquise pour appaiser la jalousie de la Favorite, projetta de faire imprimer un Recueil des Thêmes du Duc du Maine, sous le titre d'Œuvres diverses, d'un Auteur qui n'a pas encore sept ans, & de les dédier à Madame de Montespan. C'étoient des *Billets*, de traits d'*Histoires*, des *Réflexions*, des *Maximes*, où l'on voyoit les graces & la naïveté de l'enfance. L'Epître Dédicatoire, qui est de Madame de Maintenon, fit du bruit, & passa pour un chef-d'œuvre. Le Roi & sa Maîtresse y étoient loués à l'excès, mais sans fadeur & sans bassesse. Le mariage de Monseigneur fut le commencement de l'élevation de Madame de Maintenon. Il fallut faire la Maison de la Dauphine; & le Roi qui vouloit mettre auprès de cette Princesse, pour la former, une femme d'une vertu sûre, & d'une fidélité incorruptible, éleva Madame de Maintenon à la place de Dame d'Atour. Elle remplit ce pos-

se avec autant de dignité que d'intelligence ; & comme elle avoit l'heureux talent de gagner les cœurs, il ne lui fut pas difficile de captiver celui de sa Maîtresse, toute impérieuse, toute inégale qu'elle étoit. Le Roi qui ne pouvoit plus vivre sans elle, étoit fort assidu à venir chez la Dauphine pour y voir la Dame d'Atour, & se délasser dans ses entretiens des fatigues & des inquiétudes de la Royauté. Cette liaison intime, que l'esprit & le goût avoient fait naître, devint une passion après la mort de la Reine, & alors n'étant plus gêné par les bienséances, elle parut sous sa forme naturelle. Louis en fit l'aveu à la Marquise, qui eut la satisfaction de voir à ses genoux son Roi & son bienfaiteur. Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite, & elle n'en profita pas pour faire tomber toutes les Dignités & tous les grands Emplois dans sa famille. Le Roi venoit tous les jours chez elle, & y travailloit avec ses Ministres, pendant que Madame de Maintenon s'occupoit à la lecture ou à quelqu'ouvrage des mains, ne parlant jamais des affaires d'Etat dont elle ne se méloit point ; & bien plus occupée de complaire à celui qui gouvernoit, que de gouverner. Elle avoit cinquante ans, lorsque le Roi, pour légitimer une liaison qui pouvoit paroître criminelle, l'épousa secrettement en présence de son Confesseur, & de deux autres témoins. La Bénédiction nuptiale leur fut donnée par M. de Harlay, Archevêque de Paris en 1686. Ce mariage fut toujours problématique à la Cour. On respectoit en Madame de Maintenon le choix du Roi, sans la traiter en Reine. Après la mort de Louis XIV., Madame de Maintenon se retira entièrement à Saint Cyr, qu'elle avoit fondé, n'ayant rien conservé de son ancienne grandeur, qu'une pension de 80000 livres, qui lui fut exactement payée jusqu'à sa mort, arrivée en 1719. On a imprimé les Lettres de cette femme illustre en neuf volumes in-douze. Elles sont écrites avec beaucoup d'esprit, & quelques-unes sont remplies d'Anecdotes & de particularités intéressantes ; mais il y en a un plus grand nombre d'inutiles, & qu'on auroit mieux fait de retrancher de ce Recueil. L'Editeur de ces Lettres a donné en même-tems six volumes de *Mémoires, pour servir à l'Histoire, &c.* & dans cet Ouvrage il devoit porter la circonspection encore plus loin, & être plus attentif aux bonnes règles de la Morale, de la Religion, & de la Vérité. Il a blessé les unes & les au-

tres avec la licence la plus criante ; tout est plein d'Anecdotes fausses, d'obscénités, de calomnies contres les hommes les plus célèbres du siècle de Louis XIV, de saillies, qui sont ou des doutes sur les mystères, ou des maximes très-suspectes en matière de piété, ou des façons de parler très-imparfaites sur les Controverses dogmatiques, &c. Nous ne parlons pas du style lâche, décousu, sautillant, épigrammatique, qui rend fatigante la lecture de ces *Mémoires*, où l'on trouve d'ailleurs des choses intéressantes.

MAINUS, (Jason) né à Pesaro en 1431, étudia en Droit à Pavie, & se livra au jeu avec tant de fureur, qu'il perdit & tout son argent & ses Livres. L'extrémité où il s'étoit réduit, lui fit reprendre l'étude du Droit avec tant de succès & de réputation, qu'il eut jusqu'à trois mille Disciples. Louis XII, Roi de France, pendant son séjour en Italie, honora de sa présence l'Ecole de ce Jurisconsulte. Il mourut dans une espèce de démence à Padoue en 1519. Paul-Joue, dit que Mainus fut lui-même l'artisan de sa fortune, & qu'il avoit pris pour devise : *Virtuti fortuna comes non deficit.* On a de lui des *Commentaires* sur les Pandectes & sur le Code de Justinien, & d'autres Ouvrages, où on trouve plus de travail que de jugement.

MAJO, né au douzième siècle, dans la Pouille, & fils d'un vendeur d'huile, s'étoit insinué par son esprit dans les bonnes grâces de Guillaume premier de ce nom, Roi de Sicile. Il fut successivement Notaire du Palais, Chancelier & Grand Amiral. L'éclat de cette dignité l'aveugla tellement, qu'il osa aspirer à la Royauté. Pour y parvenir, il attira dans son parti Hugues Archevêque de Palerme, & rendit odieux au Roi, par ses calomnies, plusieurs Seigneurs de la Cour. Ils furent arrêtés ; les uns eurent les yeux crevés, d'autres la langue coupée, & plusiers furent foüettés. Ce scélérat engagea la Reine même dans ses intérêts, par un commerce honteux qu'il entretenoit avec elle. Il gagna le peuple par de grandes largesses. Mais lorsqu'il espéroit recueillir le fruit de ses forfaits en montant sur le Trône, une mort violente & imprévûe l'en empêcha. Car Bonello jeune Gentilhomme, sollicité par quelques Seigneurs indignés de l'insolence de cet infame favori, le perça de son épée ; digne récompense de sa criminelle perfidie.

MAJOR, (Georges) né à Nuremberg en 1502, fut élevé à la Cour de Frédé-

ric III, Duc de Saxe. S'étant attaché à Mélancthon, il embrassa bien-tôt les sentimens de Luther, dont il fut un des plus zèlés Disc. Il enseigna à Magdebourg & à Virtemberg, & fut Ministre à Islebe. Il mourut en 1574. On a recueilli ses Ouvrages en trois volumes *in-folio.* Major soutenoit contre Amsdorph, & *les Rigides Confessionistes*, que les bonnes œuvres sont si absolument nécessaires pour le salut, que les petits enfans mêmes ne sçauroient être justifiés sans elles. Ses Partisans furent nommés *Majorites.* Il ne faut pas le confondre avec *Jean Major* d'Hadingthon en Ecosse. Celui-ci fit ses études à Paris au Collège de Sainte Barbe, qui a été si florissant, & en celui de Montaigu, où il enseigna ensuite la Philosophie & la Théologie, avec réputation. Il y composa une *Histoire* de la Grande Bretagne, qu'il dédia à son Roi Jacques V. Elle est divisée en six Livres, & finit au mariage de Henri VIII. avec Catherine d'Arragon. Cet Ouvrage est peu considérable. On a aussi du même Auteur de sçavans *Commentaires* sur le Maître des Sentences, sur les Evangiles, &c. On lui attribue encore un Livre, intitulé: *Le grand miroir des exemples* Tous ces Ouvrages sont en Latin. Major fut reçu Docteur de Sorbonne en 1506, & mourut en Ecosse vers l'an 1540, âgé de 62 ans.

MAJORAGIO, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un Village dans le territoire de Milan, enseigna avec un grand éclat les Belles-Lettres à Milan, où il étoit Professeur d'Eloquence. Ses ennemis jaloux de sa réputation, lui firent un crime de ce qu'à la tête de quelques ouvrages, il avoit pris le nom de *Marcus-Antonius-Majorianus*, au lieu de celui de *Antonius Maria*, sous lequel il avoit été connu jusqu'alors. Ils lui firent un procès sur ce changement. Tant il est vrai que les choses les plus innocentes deviennent criminelles aux yeux de l'envie! Il se justifia fort éloquemment, & avoua qu'il n'avoit changé son nom, que parce qu'il n'y a point d'exemple dans les Auteurs de la pure latinité, qu'un homme ait été appellé *Antonius Maria*; cette raison annonce une grande délicatesse sur le choix des termes. Bayle l'appelle une superstition de la secte Cicéronienne. Majoragio mourut à Milan en 1555, à 41 ans. On a de lui des *Commentaires* sur la Rhétorique d'Aristote, sur l'*Orateur* de *Ciceron* & sur *Virgile*, qui marquent beaucoup d'érudition. Il a laissé plusieurs autres ouvrages, tels que des Traités *de Senatu Romano*;

de risu Oratorio & urbano; de nominibus propriis veterum Romanorum; des Harangues, &c.

MAJORIEN, (Julius Valerius Majorianus) étoit petit-fils de Majorien, Maître de la Milice d'Illyrie. Léon Empereur d'Orient lui donna le commandement des armées, pour lui frayer un chemin au Trône Impérial d'Occident, qu'il obtint à Ravenne en 457, du consentement du Sénat, du Peuple & des Troupes. Il étoit encore jeune, fort adroit dans les exercices militaires, actif, vigilant, infatigable, & d'une singulière intrépidité. Les Romains se flattèrent sous son règne de recouvrer bien-tôt leurs Provinces, leur gloire, & leur ancienne splendeur. En effet le premier de ses exploits militaires, fut de chasser les Vandales, qui pendant la vacance du Trône, étoient venus ravager les côtes de la Campanie. Il défit Genseric leur Roi & le repoussa jusques dans ses vaisseaux. Pour mieux connoître les forces de ses ennemis, il se déguisa & alla trouver à Carthage Genseric, en qualité d'Ambassadeur, pour lui faire des propositions de Paix au nom de l'Empereur d'Occident; n'ayant apperçû dans cette Cour qu'une fierté barbare, & dans les troupes que peu de valeur, il revint bien résolu de les attaquer dans leur propre pays. Il s'embarqua sur le champ, & parut avec une puissante Flotte devant Carthage; mais comme il étoit sur le point de donner l'assaut à la Ville, il fut contraint par une dangereuse maladie de revenir en Italie. Genseric craignant les armes d'un Prince aussi entreprenant, fit demander la paix, qui lui fut accordée. Ricimer que Majorien avoit fait Généralissime de ses troupes, jaloux de sa réputation, forma le projet de le dépouiller de l'Empire. Pour l'exécuter, l'ingrat se concerta avec Severe: sous prétexte de vouloir aider l'Empereur à terminer plus prompremement la guerre contre les Alains, qui approchoient de l'Italie, Ricimer lui amena des troupes dont il étoit assuré; mais le perfide s'étant saisi de lui, le contraignit de déposer l'Empire à Tortonne en 461, & le fit massacrer cinq jours après.

MAIRE, (Guillaume le) Evêque d'Angers, né dans le Bourg de Baracé en Anjou au treizième siècle, est connu par la part qu'il eut aux affaires les plus délicates de son tems, & par quelques écrits. On a de lui 1°. un *Mém.* qui contient des avis importans sur ce qu'il convenoit de régler au Conc. de Vienne où il assista en 1311; 2°. un *Journal* des principaux événemens arrivés sous son Episcopat,

Episcopat, qui est très-utile pour l'Histoire de ce temslà. Il se trouve dans le dixième tome du Spicilége du Pere d'Achery. 3°. Des *Statuts Synodaux* insérés dans le recueil des Statuts du Diocèse d'Angers. Cet illustre Evêque mourut en 1317. M. Gouvello a écrit sa vie. L'Histoire nous offre plusieurs autres personnes du même nom; *Eudes le Maire*, valet de chambre de Philippe I, qui seul se chargea dans le onzième siècle, d'accomplir le vœu du Roi son Maitre. Il alla pour lui à pied & armé, avec un cierge à la main, à la Terre-Sainte. A son retour le Roi lui donna la terre de Chalô-saint-Mard, ou Médard près d'Etampes; & par un privilége qu'il y ajouta, ses Descendans furent exemts de tous subsides pendant plus de cinq siècles. Cette exemption fut abolie par Henri IV, parce qu'un très-grand nombre de familles prétendoit descendre d'Eudes, sans pouvoir le prouver; *Jacques Maire*, fameux Pilote Hollandois, qui avec deux vaisseaux qu'il commandoit, découvrit en 1616 le détroit qui porte son nom, vers la pointe la plus méridionale de l'Amérique, entre la terre de feu, & l'Isle nommée Statenland. Il n'a que sept lieuës de long & n'est point dangereux, ce qui le fait préférer à celui de Magellan; *Jean le Maire* Poëte François, né à Bavai dans le Hainault en 1473, & mort en 1524. On remarque dans ses Ouvrages tout ce qu'on a droit d'exiger de son siècle, une imagination enjouée, de l'esprit, de la facilité, mais rarement du goût.

MAIRET, (Jean de) né à Besançon d'une famille originaire d'Allemagne, parut fort jeune à la Cour, & s'attacha au fameux Duc de Montmorenci qu'il suivit dans son expédition contre Soubise, Chef du parti Huguenot. Mairet se distingua dans deux batailles où le Duc fut vainqueur; & celui-ci pour récompenser sa bravoure, le mit au nombre des Gentilshommes de sa maison. Mairet s'acquit aussi d'autres protecteurs qui lui firent du bien & le mirent en état de se livrer sans distraction à la composition de ses pièces de théâtre. Ses talens pour ce genre d'écrire éclatèrent de bonne heure, & dès l'âge de seize ans, il fit *la Chryséide*, un an après *la Sylvie*; à vingt & un an *la Sylvanire*: le Duc d'*Ossone* à vingt-trois; la *Virginie* à vingt-quatre, *la Sophonisbe* à vingt-cinq. Cette dernière pièce mit le sceau à sa réputation; & elle eut un succès incroyable. Elle l'emporta même sur celle du grand Corneille qui en fit l'éloge avec une sincérité bien rare dans un Rival. Après la So-

phonisbe, Mairet donna successivement *Marc-Antoine*, *Solyman*, *l'Illustre Corsaire*, *Athenaïs Sylvanire, la Sidonie*, en tout douze pièces qu'il publia dans l'espace de dix-sept ans. En *1686* il se maria & se retira à Besançon, où il vécut dans la considération, & il y mourut en *1686* âgé de quatre-vingt-deux ans. Ce Poëte avoit un génie capable d'aller loin s'il eut employé l'étude & les réflexions à le nourrir. Il y a des beautés dans ses pièces de théâtre, mais elles sont offusquées par la multitude des défauts, & particulièrement par la négligence des vers & la dureté de la diction. Il aimoit les Pointes, & sa Sophonisbe qui fut tant applaudie, & qui est écrite assez raisonnablement pour ce tems-là, est entièrement gâtée par de mauvais jeux de mots. Nous avons encore de Mairet des *Poësies diverses* parmi lesquelles celle qui est intitulée *le Solitaire Courtisan* se fait encore lire avec plaisir à cause des réflexions sensées & bien exprimées dont elle est remplie : quelques *Ecrits Satyriques* contre *le grand Corneille*, dont la réputation éclipsa celle de Mairet.

MAIRONIS, (François de) Provençal de l'ordre des Cordeliers, fut disciple de Jean Scot, & devint un des plus fameux Théologiens Scholastiques du quatorzième siècle. Il enseigna à Paris avec tant de réputation, qu'il fut surnommé *le Docteur éclairé*. Il soutint le premier, l'acte appellé *Sorbonique*, dans lequel on est obligé de résoudre les difficultés qu'on propose depuis six heures du matin, jusqu'à six heures du soir, sans interruption ; exercice bisarre, digne d'une tête scholastique. Maironis est Auteur de plusieurs *Traités* de Philosophie & de Théologie.

MAISIERES, (Philippe de) né dans le château de Maisieres au Diocèse d'Amiens vers 1327, après avoir achevé ses études, passa au service d'André Roi de Sicile, & d'Alfonse Roi de Castille. Revenu dans sa patrie, il devint Chanoine d'Amiens. Six ans après, il voyagea dans la Terre-Sainte. Comme il avoit dessein d'engager les Princes Chrétiens à se croiser, il servit dans les troupes des Infidèles qui étoient alors divisés entre eux, pour s'instruire de leurs forces & de leur manière de faire la guerre. Un an après il se retira auprès de Hugues de Lusignan Roi de Chipre & de Jérusalem, qu'il trouva disposé à porter les armes contre les Sarrasins. Après la mort de ce Prince, il fut Chancelier de Pierre son Successeur, auquel il se rendit très-utile par ses conseils. Etant revenu en France en 1372, Charles V le fit Conseiller d'Etat, &

Gouverneur du Dauphin. Enfin dégoûté du monde, il se retira en 1380 chez les Célestins de Paris; dans un appartement qu'il y fit bâtir, sans en prendre l'habit, ni faire les vœux. Charles V l'honoroit souvent de ses visites, ou lui écrivoit pour le consulter sur les affaires les plus importantes de l'Etat. Il ne fut pas moins estimé de Charles VI, qui l'arracha de sa solitude pour l'envoyer à Avignon demander au Pape Clément VII l'entier établissement de la fête de la Présentation de la Vierge en Occident, à l'imitation de l'Eglise d'Orient. Après l'avoir obtenu, il rentra dans sa solitude. En 1395, il engagea Charles VI à abroger la coutume où l'on étoit de refuser le Sacrement de pénitence aux Criminels condamnés à mort. Maisieres mourut dans sa retraite en 1405, & légua tous ses biens aux Célestins. Ses principaux Ouvrages sont : *Le pélerinage du pauvre Pélerin*; *Le songe du vieux Pélerin*; dans l'un il expose les règles de la vertu & du véritable honneur, & dans l'autre il indique les moyens de faire cesser les désordres qui règnent parmi les Chrétiens. Il est encore Auteur d'un livre intitulé : *le Poirier fleuri en faveur d'un grand Prince*, & on lui a aussi attribué *le songe de Vergier*, mais il y a plus d'apparence qu'il est de Charles de Louvieres.

MAISTRE, (Antoine le) naquit à Paris en 1608. Il étoit fils d'Isaac le Maistre, maitre des Comptes & de Catherine Arnauld, sœur du grand Arnauld Docteur de Sorbonne. Il commença à plaider à 21 ans, & son éloquence vive & animée lui attira une grande réputation, qu'il augmenta beaucoup par la connoissance de ce qu'il y a de plus rare dans les Auteurs profanes & ecclésiastiques. M. Seguier le choisit, lorsqu'il n'avoit que vingt-cinq ans, pour présenter au Parlement ses Lettres de Chancelier de France. Cette action qui eut un succès éclatant, & plusieurs autres, rendirent son nom célèbre. Le Chancelier plein d'estime pour son mérite, le fit recevoir Conseiller d'Etat, & lui offrit la Charge d'Avocat Général au Parlement de Metz, qu'il ne crut pas devoir accepter. Peu après il renonça au monde, & à tous les avantages les plus flatteurs, & se retira à Port-Royal. Sa retraite fit beaucoup de bruit, & trouva des censeurs, comme elle eut des admirateurs. M. de Sericourt son frere, qui étoit alors dans le service, vint à Paris pour voir de ses propres yeux la merveille, que la Grace avoit opéré dans M. le Maistre. En le voyant dans cette espèce de tombeau, où

il s'étoit enséveli tout vivant, il cherchoit avec étonnement dans la personne qui étoit sous ses yeux, M. le Maistre, & ne le trouvoit point. Celui-ci remarquant sa surprise, hé bien! mon frere, lui dit-il d'un air enjoué, & tout de feu, me reconnoissez-vous? Voilà ce M. le Maistre d'autrefois. Il est mort maintenant au monde, & ne cherche plus qu'à mourir à lui-même. J'ai assez parlé aux hommes dans le public, je ne veux plus que parler à Dieu. Je me suis tourmenté fort inutilement à plaider la cause des autres, je ne plaide plus que la mienne aujourd'hui dans le silence, & dans la retraite. M. de Sericourt qui n'avoit alors que vingt-six ans, renonça dès ce moment au service, & imita son frere. Ils furent bien-tôt obligés de quitter Paris & de se retirer à Port-Royal des Champs, qui étoit un vrai désert, depuis que les Religieus. en étoient sorties, pour s'établir à Paris. Ils s'y livrèrent à l'étude, à la prière & à la pénitence. Bien-tôt la persécution arracha de Port-Royal ces illustres Solitaires, qui trouvèrent un azyle chez M. Vittard à la Ferté-Milon. Ils y vécurent dans une si profonde retraite, qu'ils ne se voyoient eux-mêmes que la nuit pour dire Matines. Après un an de séjour à la Ferté, les deux freres retournèrent à P. R. des Champs. M. le Maistre y reprit tous ses exercices de piété, & pendant les vingt années qu'il a passées dans la solitude, il a conservé la ferveur qu'il y avoit apportée; en s'immolant sous les yeux de Dieu, par les travaux de la pénitence la plus austère, il rendit sa retraite utile à l'Eglise par plusieurs bons Ouvrages. Il traduisit les Livres du *Sacerdoce*, de Saint Chrysostôme, & les passages dont le célèbre Arnauld son oncle avoit besoin pour la *tradition de l'Eglise sur la pénitence*. En 1654, il fit un *Mémoire* pour prendre la défense des Religieuses & des Solitaires de Port-Royal. Il a aussi eu part à plusieurs Ouvrages faits pour les intérêts de la vérité. M. le Maistre avoit formé le dessein de publier une vie des Saints, purgée de toutes les fables, que l'ignorance ou l'inexactitude de quelques Auteurs ont laissé glisser dans les anciennes légendes. Il avoit même donné d'excellens échantillons de ce grand Ouvrage dans les vies de S. Ignace Evêque d'Antioche, de S. Jean Climaque, de S. Bernard, & dans l'Histoire si touchante des Martyrs de Lyon. Mais sa mort trop prompte, arrêta le cours de cette importante entreprise. Dans ses derniers momens, pénétré des sentimens d'une parfaite hu-

milité, il dit à ses amis que Dieu ne lui avoit pas permis d'exécuter ce projet, parce que la vie des Saints devoit être écrite par un Saint. Il mourut le quatrième Novembre 1658 à cinquante un ans. Il fut enterré à Port-Royal des Champs; mais cet illustre Monastère ayant été démoli, on exhuma ce qui restoit de son corps, & on le transporta dans l'Eglise de S. Etienne du Mont à Paris en 1711. Les plaidoyers de ce grand homme ont été imprimés plusieurs fois sous son nom.

MAISTRE, (Louis-Isaac le) plus connu sous le nom de *Sacy*, étoit frere du précédent, & naquit à Paris en 1613. Dès son enfance, il fit paroître une grande inclination à la vertu, & les dispositions les plus heureuses pour les Belles-Lettres & pour les Sciences. Il fit ses études au Collége de Beauvais, ayant un Précepteur commun avec Antoine Arnauld son oncle, qui n'avoit qu'un an plus que lui. M. de Saint-Cyran se chargea ensuite de son éducation, en l'associant à son neveu M. de Barcos. Cet excellent Maître lui fit lire l'Ecriture-Sainte & les Peres, & l'engagea à entrer de bonne heure dans l'état ecclésiastique. Après la mort de M. de Saint-Cyran, il choisit le respectable M. Singlin pour Directeur. Il alla ensuite habiter avec ses freres, le Désert de Port-Royal-des-Champs, & s'y livra à la pénitence la plus rigoureuse. Bientôt il succomba, & eut une maladie qui le réduisit à l'extrémité. Elle ne fit qu'augmenter son amour de la retraite, de l'austérité & sa profonde humilité, qui parut sur-tout, quand on lui ordonna de recevoir la Prêtrise. Il avoit près de trente-cinq ans; quoiqu'il eût passé des années entières dans l'exercice de chacun des différens ordres qui conduisent au Sacerdoce; que depuis l'enfance il eût vécu dans l'innocence, & qu'il possédât dans un degré éminent toutes les qualités de l'esprit & du cœur, son humilité lui cachoit toutes ces marques de vocation. Il ne voyoit que la sublimité de cet état & sa propre bassesse. Après de longs délais, il fallut pourtant céder aux ordres réitérés de M. Singlin & de M. de Barcos, & il fut ordonné Prêtre en 1648. Il ne dit sa première Messe qu'après quarante jours qu'il passa dans un recueillement & dans une ferveur toute nouvelle. On le chargea aussi-tôt de diriger les Religieuses & les Solitaires de Port-Royal-des-Champs. M. de Sacy avoit toutes les qualités propres à rendre son ministère utile; un esprit de modération, de sagesse & de prières; une patience à toute épreuve, qui l'empêchoit de se lasser d'at-

tendre les momens de Dieu; un discernement exquis, pour juger des progrès de la Grace dans les ames; un zèle qui le rendoit toujours prêt à servir ceux qu'il conduisoit. La persécution l'ayant obligé de se cacher en 1661, il continua, du fond de sa retraite, à rendre service à ceux qui étoient sous sa direction. La mort de M. Singlin, arrivée en 1664, augmenta le travail de M. de Sacy. Madame de Longueville & Mademoiselle de Vertus, se mirent sous sa conduite. Il étoit forcé de prendre beaucoup de précautions pour échapper, dans l'exercice de ses bonnes œuvres, à la vigilance de ses ennemis. Mais il est bien difficile de se soustraire aux yeux perçans de l'envie. Il fut arrêté près de la Bastille avec M. Fontaine, dans le moment même qu'ils s'entretenoient du peu de compassion que l'on avoit pour ceux qui y étoient enfermés. Ramenés à leur maison, ils furent gardés & interrogés pendant 14 jours. Le Procès-verbal du Lieutenant-Civil, qui avoit été porté en Cour, étoit à leur décharge. Les Ministres paroissoient désirer, que l'affaire n'eût point d'autres suites; mais le Pere Annat sollicita si instamment le Roi, de ne point laisser échapper ces prétendus Jansenistes, qu'ils furent conduits en prison. La douceur de M. de Sacy ne put attendrir le Gouverneur, qui sembloit se faire un mérite de ses duretés. Il fut trois mois seul avec son domestique dans une chambre. M. le Tellier, Sécretaire d'Etat, obtint qu'on mit M. Fontaine auprès de lui. Pendant les deux ans & demi de sa captivité, il fit une exacte distribution de son tems, entre la prière & le travail. Jouissant d'une profonde paix, il disoit souvent que c'étoit là les plus douces années de sa vie. En entrant en prison, il s'étoit proposé trois règles, qu'il exprimoit par ces mots: *dépendre de Dieu*, *s'humilier*, *souffrir*. Aussi étoit-il difficile de troubler la sérénité de son ame. Il n'y eut qu'une nouvelle qui fit un peu d'impression sur lui: c'est lorsqu'il apprit qu'un Seigneur de la Cour ayant demandé à un Jésuite, pourquoi la Société tenoit M. de Sacy à la Bastille, ce Pere avoit répondu: *Pourquoi? C'est pour sçavoir qu'il est là, afin de l'y aller prendre quand on aura besoin de lui, pour lui faire sentir un feu plus chaud que le Soleil.* Cette prison a procuré à l'Eglise la Traduction de toute la Bible. Elle fut finie la veille de la Toussaint 1668: & ce jour-là même il recouvra sa liberté. Après sa sortie de la Bastille, le premier devoir dont il s'acquitta, fut d'al-

ler à Notre-Dame, pour rendre graces à Dieu. Il fut ensuite présenté au Roi qu'il remercia en peu de mots. Sa Majesté l'assura de son estime. M. le Tellier lui témoigna une amitié particulière, & lui offrit des Bénéfices, qu'il refusa constamment. Il demanda pour toute grace à ce Ministre, d'envoyer, plusieurs fois l'année, à la Bastille des personnes de confiance, pour examiner l'état des prisonniers. S'étant établi à Paris, il alloit souvent visiter les Religieuses de Port-Royal. Il fixa sa demeure, en 1675, dans cette sainte retraite, jusqu'à la dernière dispersion des Confesseurs & des Solitaires en 1679. S'étant alors retiré à Pomponne, il y travailla à ses Explications de la Bible, qui sont si célèbres dans l'Eglise. Il y mourut en 1684, à soixante-onze ans, & fut enterré à Port-Royal-des-Champs, comme il l'avoit demandé dans son Testament. On a de lui, outre sa *Traduction de la Bible*, qui eut un cours prodigieux & bien mérité, celle du *Poëme* de Saint Prosper sur la Grace, en vers & en prose; un *Poëme* sur le Saint Sacrement; les *Heures* de Port-Royal avec les *Hymnes* traduites en vers. L'*Imitation de Jesus-Christ* en François, sous le nom de Beuil; une *Traduction* des Pseaumes selon l'Hébreu & la Vulgate; la *Vie* de Dom Barthélemi des Martyrs, Ouvrage excellent; *Traduction* des Sermons de Saint Jean-Chrysostome sur Saint Matthieu; la *Solitude* Chrétienne, en trois volumes; les *Vers François* qui sont dans les Racines Grecques de M. Lancelot; *Traduction* de Phèdre, de trois *Comédies* de Terence & des Lettres de Bongars; les *Enluminures* de l'Almanach des Jésuites. C'est une pièce de vers, où l'on réfute les calomnies & les impertinences exprimées dans une misérable estampe, inventée par les Jésuites contre les prétendus Jansénistes, pour servir de Frontispice à un Almanach. Enfin, 2 vol. *in*-8. de *Lettres* de piété, dignes de la grande réputation de leur Auteur.

MALABRANCA, (Latin) célèbre Dominicain, étoit neveu du Pape Nicolas III, qui le fit Cardinal & Evêque d'Ostie & de Velletri en 1278, & ensuite Légat de Bologne. Son intégrité & ses talens lui attirèrent tant d'estime & d'affection, qu'ayant été envoyé à Florence, qui étoit divisée par les factions des Guelphes & des Gibelins, il y rétablit la paix. Il eut beaucoup de part à l'élection du Pape S. Célestin, & mourut bien-tôt après en 1294. On le croit auteur de la prose *Dies iræ*, qu'on chante à la Messe des morts.

MALABRANCA, (Hu-

golin) d'Orviette, Religieux Augustin, que l'on croit être parent du précédent, fut Evêque de Rimini, ensuite Patriarche de Constantinople vers 1290. Il fut employé par Nicolas IV. à la réduction des Grecs Schismatiques à l'Eglise Romaine, & a laissé plusieurs Ouvrages.

MALACHIE, c'est-à-dire, *Ange*, le dernier de tous les Prophètes de l'ancien Testament, vivoit du tems de Néhémie, sous le régne d'Artaxerxès *Longuemain*. Sa Prophétie est divisée en quatre Chapitres. Il s'élève contre les grands désordres, qui étoient alors communs aux Prêtres & au Peuple de Juda; reproche aux Juifs leurs mariages avec des femmes étrangères, & leur dureté envers leurs freres; prédit l'abolition des Sacrifices Judaïques & l'institution d'un nouveau Sacrifice, qui seroit offert dans tout l'Univers; annonce la venue de Saint Jean-Baptiste; le double avénement du Sauveur & la Mission d'Elie, *avant que le grand & épouvantable jour du Seigneur arrive.*

MALACHIE, (Saint) né en Irlande de parens nobles en 1094, fit ses études à Armac, sa patrie, & y mena une vie très-austère. Celse, Archevêque de cette Ville, l'ayant ordonné Prêtre malgré lui, le fit son Vicaire. Il travailla avec fruit à l'instruction des peuples, & rétablit le célèbre Monastère de Benchor, qui avoit été ruiné par des Pirates. Saint Colomban y avoit vécû cinq ans auparavant. Malachie, forcé de remplir le Siége Episcopal de Conner, dans la Province d'Ultonie, trouva des barbares plus semblables à des bêtes qu'à des hommes, & qui n'étoient Chrétiens que de nom. Il vainquit enfin la dureté de ce peuple par sa patience, par ses travaux, ses instructions & ses prières. Il y établit la discipline, la fréquentation des Eglises, l'usage des Sacremens, les mariages légitimes. Ayant été élû, malgré sa résistance, Archevêque d'Armac en 1127, il réforma la conduite & les mœurs de ses Diocèsains. Après cet heureux succès, il quitta ce Siége, suivant la déclaration qu'il en avoit faite en l'acceptant; de retour à son ancien Diocèse, il y forma une Communauté de Chanoines Réguliers, avec lesquels il auroit voulu vivre en retraite, mais sa grande réputation ne le permit pas. On venoit en foule le consulter; on le regardoit comme un Apôtre, & ses décisions passoient pour des oracles. Résolu d'aller à Rome, il passa en France & séjourna à Clairvaux, où il lia une amitié étroite avec Saint Bernard. A son départ de Rome, le

Pape Innocent II. l'établit ſon Légat pour toute l'Irlande. Il laiſſa quatre de ſes diſciples à Clairvaux, & s'en ſervit quelques années après pour fonder, dans le Diocèſe d'Armac, l'Abbaye de Mellifont, qui produiſit dans la ſuite cinq autres Monaſtères. Il tint pluſieurs Conciles en divers lieux, pour rétablir la diſcipline, que la négligence des Evêques avoit laiſſé abolir. Ses paroles étoient ſoutenues par la ſainteté de ſa vie & par la vertu des miracles. Etant retourné à Clairvaux, il y mourut, en 1148, entre les bras de S. Bernard ſon ami, qui a écrit ſa vie. La fameuſe Prophétie des Papes, depuis Céleſtin II. juſqu'à la fin du monde, eſt un ouvrage fabriqué pendant le Conclave de 1590, par les Partiſans du Cardinal Simonelli. Le ſilence de Saint Bernard, qui a écrit la vie de Malachie & qui a rapporté ſes moindres prédictions, eſt une bonne preuve de la fauſſeté de cette pièce; il faut y joindre le ſilence de 400 ans, & de nombre d'Aut. éclairés, qui ont parlé de cet Evêque & qui n'auroient pas obmis ces prédict.

MALAVAL, (François) né à Marſeille en 1627, donna quelque cours en France à la nouvelle ſpiritualité, qu'il avoit puiſée dans le Quiètiſte Molinos. Quoique devenu aveugle à l'âge de neuf ans, il avoit fait d'aſſez bonnes études. Prévenu de bonne heure de vifs ſentimens de piété, il ſe livra dès ſa jeuneſſe à la méditation, & ſon infirmité même lui procura la facilité du recueillement. S'étant laiſſé éblouir par le faux brillant de la nouvelle dévotion de Molinos, il composa en ſa faveur un Ouvrage qu'il intitula : *Pratique facile pour élever l'ame à la contemplation.* Ce Livre ayant été cenſuré à Rome, l'Auteur ſe retracta, & ſe déclara ouvertement contre la doctrine de Molinos. Cependant ſon Ouvrage s'étoit répandu dans le public, on l'avoit ſaiſi avec avidité, & on n'avoit pas craint de mettre ces deux vers à la tête :

Tam puro populos dudum cum lumine paſcas,
Lumine, quis captum te, Malavalle putet?

ſa piété & ſes lumières, lui occaſionèrent un commerce de lettres avec Chriſtine Reine de Suède, le Cardinal Cibo & pluſieurs autres perſonnes illuſtres. Le Cardinal Bona lui obtint une diſpenſe du Pape pour recevoir la Cléricature, quoiqu'aveugle. Il mourut à Marſeille en 1719, à 92 ans. Outre le Livre dont nous venons de parler, il a laiſſé des *Poëſies* ſpirituelles remplies de la même myſticité, dont la meilleure édi-

tion eſt celle de 1714, *in*-8. Il y a pluſieurs pièces qu'on peut lire avec fruit; des *Vies des Saints;* la *Vie de S. Philippe Benizi*, Général des Servites; un *Diſcours* ſolide *contre la ſuperſtition populaire des jours heureux & malheureux*, qui ſe trouve dans le Mercure du mois de Juin 1688, & quelques autres Ouvrages de piété.

MALDONAT, (Jean) né à *Caſas de la Reina* dans l'Eſtramadure en 1534, fit ſes études avec diſtinction à Salamanque, & y enſeigna le Grec, la Philoſophie & la Théologie. En 1562 il entra dans la Société des Jéſuites à Rome. L'année ſuivante, il fut envoyé à Paris, & y profeſſa la Théologie & la Philoſophie avec tant d'éclat, que le Cardinal de Lorraine l'attira dans l'Univerſité qu'il avoit fondée à Pont-à-Mouſſon. De retour à Paris, il fut accuſé en Juſtice d'avoir engagé le Préſident de Montbrun, qu'il aſſiſtoit à la mort, à faire un legs univerſel en faveur de ſa Société. Mais ſa réputation fut miſe à couvert par un Arrêt du Parlement, & elle en fut le principal motif. Cependant Antoine Arnaud, plaidant contre les Jéſuites en 1594, ſuppoſe le fait vrai, puiſqu'après avoir parlé des artifices qu'employent ces Peres pour s'attirer des donations, il ajoute: *comme fit Maldonat au Préſident de Montbrun Saint-André*, en tirant de lui tous ſes meubles & acquêts, *par une Confeſſion pleine d'avarice & d'impoſture, de laquelle le Préſident Pibrac appella comme d'abus en pleine Audience.* Maldonat Ayant agité comme problématique la queſtion de l'*imm. Concept.* de la Vierge, la Faculté de Théologie lui en fit un crime. Pierre de Gondi, Evêque de Paris, déclara par une Sentence, qu'il n'avoit rien avancé contre la Foi; ce qui déplût à la Faculté, dont le Doyen & le Syndic furent excommuniés par l'Evêque de Paris. Maldonat, pour ſe dérober aux perſécutions de ſes ennemis, ſe retira à Bourges. Il compoſa dans cette retraite ſon *Commentaire* ſur les quatre Evangiles, où l'on trouve beaucoup d'exactitude & de jugement. Les meilleures éditions de ce précieux Ouvrage, ſont celles de Pont-à-Mouſſon & les ſuivantes juſqu'en 1617. Celles qui ont été faites depuis, ſont altérées. Gregoire XIII. le fit venir à Rome, pour travailler à l'édition de la Bible Grecque *des Septante;* mais il fut trouvé mort dans ſon lit le cinquième de Janvier 1583, à cinquante ans. Il a compoſé un autre *Commentaire* ſur Jéremie, Baruch, Ezéchiel, Daniel & ſur les Pſeaumes; divers *Traités* de

Théologie ; des *Lettres* écrites avec élegance, & d'autres Ouvrages. Le ftile en eft clair, vif & aifé. L'Auteur étoit très-verfé dans la littérature Profane & dans l'étude des Peres. On lui reproche d'avoir des fentimens affez libres & mêmes finguliers. Il n'eft point exact fur les vérités de la grace. Il ofe quelquefois avouer que Saint Auguftin n'eft pas du fentiment qu'il embraffe, fur cette matière. Il fuivoit en cela l'efprit de la Société dont il étoit membre.

MALEBRANCHE, (Nicolas) naquit à Paris le 6 Août 1638, de Nicolas Malebranche, Sécrétaire du Roi, & de Catherine de Laufon. Il s'étoit toujours deftiné à l'Etat eccléfiaftiq., & il entra dans la Congrégation de l'Oratoire à Paris en 1660. Il s'appliqua d'abord à l'étude des Langues & de l'Hiftoire. Mais dans la fuite étant tombé fur le *Traité de l'Homme* de Defcartes, il fut frappé comme d'une lumière, qui en fortit toute nouvelle à fes yeux. Il entrevit une fcience dont il n'avoit point d'idée, & fentit qu'elle lui convenoit. Il lut ce livre avec un tel tranfport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur, qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre fa lecture. L'invifible Vérité n'eft pas accoûtumée à trouver tant de fenfibilité parmi les hommes. Il devint fi rapidement Philofophe, qu'au bout de fix années de Cartéfianifme, il avoit compofé le livre *de la Recherche de la Vérité*, ouvrage immortel, où il ne paroiffoit pas avoir fuivi Defcartes, mais rencontré. Quelle fagacité pour demêler les erreurs des fens, de l'imagination, de l'efprit & du cœur, quelles touches, quand il peint les caractères différens de ceux qui s'égarent dans la recherche de la Vérité ! La diction a toute la dignité que les matières demandent, & toute la grace qu'elles peuvent fouffrir. Ce n'eft pas qu'il eût apporté aucun foin à cultiver les talens de l'imagination : au contraire, il s'eft toujours fort attaché à les décrier ; mais il en avoit naturellement une fort noble & très-vive, qui travailloit pour un ingrat malgré lui-même, & qui ornoit la raifon en fe cachant d'elle. En 1677 il donna, à la follicitation de M. le Duc de Chevreufe, *fes Converfations chrétiennes*, où il introduit trois perfonnages. Le Dialogue en eft bien entendu, & les caractères finement obfervés. Il racontoit lui-même qu'il eut toutes les peines du monde à trouver un Approbateur, que tous ceux à qui cet ouvr. avoit été envoyé, ou ne l'entendoient pas, ou refufoient de donner leur approbation à des principes qui

leur paroissoient si nouveaux, quoiqu'ils ne fussent dans le fonds que le Cartérianisme développé, & qu'enfin ce fut le célèbre Mezerai qui l'approuva comme un livre de Géométrie. On y traite des questions les plus sublimes de la Religion. Son livre *de la Nature & de la Grace*, lui attira la juste Censure de M. Arnaud, dont cette matière étoit presque le Domaine. Le fond du systéme dont il s'agissoit, est que l'ame humaine de J. C. est la cause occasionnelle de la distribution de la Grace, par le choix qu'elle fait de certaines personnes, pour demander à Dieu qu'il la leur envoye; & que comme cette ame, toute parfaite qu'elle est, est finie, l'ordre de la Grace doit avoir ses défectuosités, aussi-bien que celui de la Nature. Le grand Arnaud mit en poudre la Théologie du célèbre Philosophe, dans un excellent ouvrage qui a pour titre: *Réflexions Philosophiques & Théologiques sur le nouveau Systême de la Nature & de la Grace*. L'Auteur du livre de l'action de Dieu, &c. a marché sur les traces de cet illustre Docteur, & a réfuté les mêmes erreurs. La Cour de Rome se déclara pour M. Arnaud, par un Decret du saint Office, qui supprima tous les écrits du P. Malebranche sur la Grace; ce Philosophe publia en 1683, *ses Méditations Chrétiennes & Méthaphysiques*: C'est un Dialogue entre le Verbe & lui. Il étoit persuadé que le Verbe étoit la raison universelle, que les esprits créés voyent tout dans cette substance increéée, même les idées des corps; que le Verbe est donc la seule lumière qui nous éclaire & le seul maître qui nous instruit. Sur ce fondement il l'introduit parlant à lui comme à son disciple, & lui découvrant les plus sublimes vérités de la Méthaphysique, & de la Religion. Le Dialogue a une noblesse digne, autant qu'il est possible, d'un tel interlocuteur. L'Auteur a sçû y répandre un certain sombre auguste & majestueux, propre à tenir les sens & l'imagination dans le silence, & la raison dans l'attention & dans le respect. Son systême sur les idées par lequel il soutient que nous voyons tout en Dieu, lui attira plusieurs écrits de M. Arnaud. On peut penser avec quelle subtilité & quelle force on disputa de part & d'autre. A peine l'Europe eut-elle fourni encore deux pareils Athletes. Mais où prendre des Juges? Pendant la chaleur de cette contestation parut le *Traité de Morale* du P. Malebranche. Il y tire tous nos devoirs des principes qui lui sont particuliers. On est surpris de se voir conduit par la seule Philosophie aux plus

rigoureuses obligations du Christianisme. Il rassembla ensuite toutes les matières contestées, ou plutôt tout son systême dans un nouvel ouvrage imprimé en 1688, qu'il intitula: *Entretiens sur la Métaphysique & sur la Religion*. Le Pere Lami, Bénédictin, voulut appuyer l'idée qu'il s'étoit faite de l'amour désintéressé qu'on doit avoir pour Dieu, de l'autorité du P. Malebranche. Celui-ci trouva mauvais d'avoir été cité pour garant d'un sentiment qu'il n'avoit point. Pour donner une déclaration publique de ce qu'il pensoit, il fit son Traité de l'*Amour de Dieu*, qui renferme tout ce qu'il pouvoit dire d'instructif sur ce sujet. Tandis que le P. Malebranche avoit mille contradictions à souffrir dans son pays, sa Philosophie pénétroit à la Chine. Un Missionnaire Jésuite écrivit à ceux de France, qu'ils n'envoyassent à la Chine que des gens qui sçussent les Mathématiques, & les ouvrages du P. Malebranche. M. l'Evêque de Rosalie le pressa fort d'écrire pour les Chinois. Il le fit en 1708 par un petit Dialogue intitulé: *Entretien d'un Philosophe Chretien, & d'un Philosophe Chinois sur la Nature de Dieu*. Son dernier livre qui parut en 1715, a été les, *Réflexions sur la Prémotion Physique qu'il opposa l'Action de Dieu sur la Créature*; ouvrage immortel du célèbre Boursier. Le P. Malebranche fut moins Théologien, que Philosophe, Géomètre & Physicien. Ces deux titres le firent recevoir Académicien Honoraire de l'Académie des Sciences en 1699. Quoique d'un tempéramment foible, il jouit d'une santé assez égale jusqu'en 1715. Il tomba cette année dans une défaillance universelle. Son mal s'accommoda à sa Philosophie; le corps qu'il avoit tant méprisé, se réduisit presque à rien, & l'esprit accoûtumé à la supériorité, demeura sain & entier. Il fut toujours spectateur tranquille de sa longue mort, dont le dernier moment arriva le 13 Octobre 1715. Le P. Malebranche avoit assez peu lû, & cependant beaucoup appris, parce qu'il méditoit assiduement. Aussi n'avoit-il que du mépris pour cette espèce de Philosophes, dont toute la science consiste à connoître ce que les autres ont pensé. Cette simplicité que les grands hommes osent presque seuls se permettre, & dont le contraste relève tout ce qu'ils ont de rare, étoit parfaite en lui. Ses délassemens étoient des divertissemens d'enfant. Il ne vouloit point qu'ils laissassent aucune trace dans son ame. Dès qu'ils étoient passés, il ne lui en restoit rien, que de ne s'être pas toujours ap-

pliqué. Une piété éclairée, attentive & sévère, perfectionnoit des mœurs, que la nature seule mettoit déjà, s'il étoit possible, en état de n'en avoir pas beaucoup de besoin. Sa conversation rouloit sur les mêmes matières que ses livres. Seulement pour ne pas effaroucher la plûpart des gens, il tâchoit de la rendre un peu moins morale; mais il ne relâchoit rien du Philosophique. Il cachoit, autant qu'il pouvoit, sa supériorité, persuadé que ce n'est qu'avec un air humble & soumis que la Vérité peut se glisser chez les hommes. Il ne venoit presque point de sçavans à Paris, qui ne lui rendissent leurs hommages. Des Princes Allem. y sont venus, dit-on, exprès pour lui. Pendant la guerre du Roi Guillaume, un Officier Angl. prisonnier, se consoloit de venir à Paris, parce qu'il avoit toujours eu envie de voir Louis XIV, & Malebranche; mais ces curiosités passagères, ne sont pas si glorieuses pour lui que l'assiduité constante d'un grand nombre de gens de mérite, qui se rassembloient au-tour de lui. Ils étoient la plûpart ses disciples & ses amis en même tems, & l'on ne pouvoit guère être l'un sans l'autre. Dès qu'on recevoit son systême, il n'étoit pas possib. qu'on ne goûtât infiniment le caractère de l'Auteur, qui n'étoit, pour ainsi dire, que le systême vivant.

MALEPEYRE DE VENDANGES, (N.) étoit né à Toulouse, d'une famille connue par l'antiquité de la Noblesse. Il se trouve parmi ses ancêtres plusieurs hommes illustres dans l'épée & dans la Robe. Malepeyre choisit cette dernière profession. Il étoit très-versé dans la science du Droit, dans l'ancienne & nouvelle Philosophie. Il s'étoit même appliqué avec succès à la Théologie, aux Mathématiques, à l'éloquence, à la Poësie & à la Médecine. Il joignit aux qualités de son esprit, toutes les vertus propres de son état. Son intégrité l'avoit rendu l'arbitre de presque tous les différens de sa Province. Il ne rapportoit de Procès que ceux qu'il ne pouvoit accommoder. Loin de recevoir aucun présent, il refusoit ce qu'il auroit pû prendre légitimement. Souvent il a payé pour les pauvres, quoiqu'il n'eût point influé dans la perte de leur Procès. Il étoit de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, qu'il avoit le plus contribué à établir, & dont il avoit toujours été regardé comme le Chef. Le zèle particulier qu'il avoit pour le Culte de la sainte Vierge, le porta à lui faire bâtir une magnifique Chapelle, qui est un des plus beaux monumens de piété qu'il y ait dans le

Royaume. C'eſt par le même motif qu'il fonda un cinquième Prix à l'Académie des Jeux Floraux, pour celui qui feroit chaque année le plus beau ſonnet à la louange de la Mere de J. C. Il mourut à Toulouſe Doyen du Préſidial de cette Ville, en 1702, âgé de 78 ans. L'Auteur de ſon éloge imprimé dans les Mémoires de Trévoux du mois de Fév. 1703, dit qu'il a publié pluſieurs ouvrages, & qu'il en a laiſſé d'autres manuſcrits; mais il n'en détaille aucun.

MALEZIEU, (Nicolas de) naquit à Paris en 1650 de Nicolas Malezieu, Ecuyer Seigneur de Bray, & de Marie Desforges, originaire de Champagne. Peu content de la Philoſophie qu'il avoit étudiée chez les Jéſuites à Paris, il s'y appliqua de nouveau ſous le célèbre Rohault, auſſi-bien qu'aux Mathématiques. Ces deux Sciences qui ſouffrent ſi peu qu'on ſe partage entre elles & d'autres, lui permettoient cependant les Belles-Lettres, l'Hiſtoire, le Grec, l'Hébreu, & même la Poëſie. Malezieu les embraſſa toutes avec un égal ſuccès. Des affaires domeſtiques l'appellèrent en Champagne. Comme il étoit deſtiné à plaire aux gens de mérite, dit Fontenelles, il entra dans une liaiſon étroite avec M. de Vialart Evêque de Châlons, auſſi connu par la beauté de ſon eſprit, que par la pureté de ſes mœurs. Il ſe fortifia par ce commerce dans des ſentimens de religion & de piété, qu'il a conſervés toute ſa vie. Son mérite l'ayant fait connoître du Duc de Montauſier & de Boſſuet, on lui confia par leur conſeil, l'éducation du Duc du Maine. Il fut nommé par le Roi, & une ſeconde fois en quelque ſorte par le Public. Après le mariage de ce Prince, la Ducheſſe du Maine ne manqua pas de ſe l'attacher particulièrement, par l'eſtime qu'elle lui fit ſentir. Avide de ſçavoir, & propre à ſçavoir tout, elle trouva mille reſſources dans le génie de Malezieu. Elle aimoit à donner chez elle des fêtes & des ſpectacles, mais elle vouloit que la joye eût de l'eſprit. Malezieu occupoit ſes talens moins ſérieux à imaginer ou à ordonner une fête, & lui-même y étoit ſouvent Acteur. Les vers qu'il compoſoit pour cela, avoient toujours du feu, du bon goût, & même de la juſteſſe, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de tems. Les impromptu lui étoient aſſez familiers. Il eut l'honneur d'apprendre les Mathématiques à M. le Duc de Bourgogne en 1696. Il choiſit les Elémens de Geométrie compoſés par M. Arnaud, comme les plus clairs & les mieux digérés, pour en faire le fond

de ses leçons. Seulement il fit à cet Ouvrage quelques additions & quelques retranchemens. Toutes ses leçons précieusement rassemblées pendant le cours de quatre ans, ont fait un corps d'Ouvrage qui fut imprimé en 1715 sous le titre d'*Élémens de Géométrie de Monseigneur le Duc de Bourgogne*. Il fut reçu de l'Académie des Sciences en 1699, & de l'Académie Françoise en 1701. On ne sera pas étonné, dit l'ingénieux Fontenelles, qu'il fut Citoyen de deux états si différens. Il mourut d'apoplexie en 1727. On a de lui plusieurs pièces en vers & en prose.

MALHERBE, (François de) naquit à Caen vers 1556 d'une famille noble & ancienne. Affligé de voir que son pere fût devenu Calviniste peu de tems avant sa mort, il se retira en Provence, où il s'attacha à la maison de Henri d'Angoulême, fils naturel du Roi Henri II. Il y épousa une Demoiselle de la maison de Coriolis, dont il eut plusieurs enfans, qui moururent tous avant lui. Un d'eux nommé Marc-Antoine, fut tué en duel par M. de Piles en 1627. Ce cruel évenement répandit l'amertume sur les derniers jours de Malherbe. Il alla exprès au siége de la Rochelle pour demander justice au Roi; mais n'ayant pas eu la satisfaction qu'il espéroit, il voulut se battre contre M. de Piles. On lui représenta qu'il étoit ridicule & téméraire à l'âge de soixante-treize ans, de vouloir se battre contre un jeune homme de vingt-cinq. *C'est pour cela que je le fais*, répondit-il brusquement, *je hazarde un sol contre une pistole*. Il est le premier en France, qui ait montré l'Ode dans sa perfection. Avant lui nos Lyriques faisoient un galimathias pompeux de latinismes & d'Hellenismes, qu'ils lardoient de pointes, de jeux de mots, de rodomontades. Malherbe réduisit ces muses effrénées aux règles du devoir. Il voulut qu'on parlât avec netteté, justesse, décence; que les vers tombassent avec grace. Ses Loix prises dans le bon sens & dans la nature servent encore de règle, comme l'a dit Despreaux, aux Aûteurs d'aujourd'hui. Ce Poete est grand, noble, hardi, plein de choses tendres, gracieux quand la matière le demande. On vit la langue Françoise prendre sous sa main un caractère nouveau. Elle devint pure, coulante, harmonieuse, noble & majestueuse. Il s'intéressoit tellement à sa pureté, qu'une heure avant que de mourir, après avoir été long-tems à l'agonie, il se réveilla comme en sursaut pour reprendre sa garde d'un mot qui n'étoit pas bien françois à son gré. On ajoute que son Confesseur lui

lui en ayant fait une réprimande, Malherbe lui dit qu'il ne pouvoit s'en empêcher, & qu'il vouloit défendre jusqu'à la mort la pureté de la langue Françoise : le même Confesseur lui représentant le bonheur de l'autre vie avec des expressions basses & peu correctes, Malherbe l'interrompit en lui disant : *Ne m'en parlez plus, votre mauvais style m'en dégoûteroit*. Il est à remarquer qu'il a vécu sous six de nos Rois, étant né sous le regne de Henri II, & mort sous celui de Louis XIII en 1628. Ses Ouv. poetiques sont des *Paraphrases de Pseaumes*, des *Odes*, des *Stances*, des *Sonnets*, & quelques *Epigrammes*. M. de S. Marc vient de donner une nouvelle édition in-8. des *Poësies* de Malherbe, beaucoup plus étendue & plus exacte que toutes celles qui ont paru jusqu'ici. Elle est ornée d'un beau portrait de l'Auteur, au bas duquel on lit ce demi vers de Boileau :

Enfin Malherbe vint.

Ces trois mots forment l'éloge le plus achevé & le plus flatteur. Ils font le tableau & présentent l'idée du réformateur de la Poësie & de la langue Françoise. Pour mettre les Lecteurs en état de comparer Malherbe avec lui-même, de démêler & de suivre les nuances de ses progrès, il faut donner ses Poësies dans l'ordre qu'il les a écrites, & par cet arrangement, on voit l'historique de la révolution que ce grand Poëte a produite dans notre langue & dans notre poësie. On y trouve les preuves des efforts continuels qu'il faisoit pour atteindre le mieux : telle rime, tel mot, tel tour de phrases se trouvent employés par Malherbe en 1600 qui sont condamnés & proscrits en 1604. *Les larmes de S. Pierre*, ouvrage de sa jeunesse, ont tous les défauts du *Tansillo*, de qui elles sont imitées, & le moindre de ces défauts est un style de pointes insupportables. C'est de l'affectation & de l'enfantillage tout pur. Les endroits qui devroient être les plus touchans, y font rire ou par le comique ou de pitié. Malherbe en rougit lui-même dans la suite, & les méprisa. Mais dans ce cahos de ridicule & d'affeterie puérile, perce déja ce génie qui devoit épurer la langue & la poësie, un Poëte connoisseur en harmonie, un Ecrivain né pour parler François. Les *Stances* pour le Duc de Montpensier ont encore tout le rafinement des *larmes de S. Pierre*, & cependant on y trouve des pensées sublimes & de belles images. Dans la huitième pièce pour consoler une jeune veuve, le goût de Malherbe prend le dessus. *La consolation à du Perrier*, à quelques vieux mots près

qu'il faut avoir la force de digérer, est un vrai chef-d'œuvre. Dans l'*Ode* à Henri le *Grand* sur son voyage de Sedan, pour réduire le Duc de Bouillon, le Poëte prend l'essor de Pindare. Rien de plus hardi & de plus harmonieux que ces deux Stances où il compare Henri le Grand à un fleuve débordé : mais quoi de plus parfait que la belle Ode au Roi Louis XIII. partant pour l'expédition de la Rochelle. C'est-là qu'on voit le triomphe de Malherbe sur le mauvais goût de son siècle. La marche de l'Ode est admirable, le style toujours sublime, la poësie toujours correcte, le début est de la plus grande beauté & c'est un frontispice auguste qui annonce un palais magnifique. Ce recueil est terminé par l'admirable paraphrase du pseaume 145. Chaque strophe est un prodige de l'art, & prouve la perfection progressive de notre fameux Lyrique qui ressemble au cigne, dont la voix est, selon les Poëtes, plus harmonieuse, en achevant sa carrière.

MALINGRE, (Claude) sieur de S. Lazare, Historiographe de France né à Sens, a composé plusieurs Ouvrages historiques qui n'ont point eu de succès. Ce mauvais compilateur écrivoit d'une manière lâche & languissante, & a gâté tout ce qu'il a fait passer par sa plume; ses principaux Livres sont l'*Histoire générale des derniers troubles* arrivés en France sous Henri III & Louis XIII, *in*-4. *Histoire* de Louis XIII pendant la régence & depuis sa minorité, &c. *in*-4. qui va depuis 1610 jusqu'en 1614, pleine de flatteries basses & outrées. *Histoire* de la naissance & progrès de l'hérésie de ce siècle, 3 vol. *in*-4. dont le premier est du P. Richeome & ne vaut pas mieux que les autres. *Continuation de l'Histoire Romaine* depuis Constantin jusqu'à Ferdinand VII, 2 vol *in fol.* très-médiocre compilation, bien indigne de servir de suite à l'Hist. de Coeffeteau. Histoire générale des guerres de Piémont, 2 vol. *in*-8. Mauvaise suite des mémoires très-curieux du Chevalier Boyvin. Histoire de notre tems sous Louis XIV, continuée par du Verdier, 2 vol. *in*-8. mauvais recueil par deux mauvais Ecrivains sur ce qui est arrivé en France depuis 1643 jusqu'en 1645. Les *Annales de la Ville de Paris*, *in-fol.* inexactes & languissantes. Histoire des dignités honoraires de France, &c. *in*-8. très-médiocre, & plusieurs autres aussi peu estimés.

MALLEMANS, (Claude) né à Baune, entra dans l'Oratoire, où il demeura peu de tems, & professa depuis pendant trente-quatre ans la Philosophie au Collè-

ge du Plessis. Sur la fin de ses jours, la pauvreté le força de se retirer dans la Communauté des Prêtres de S. François de Sales, où il mourut en 1723, âgé de soixante-dix-sept ans. Il étoit grand partisan de la Philosophie de Descartes, & il a laissé quelques Ouvrages sur cette matière, comme le *Traité physique du monde ;* le *nouveau Systême ; fameux problême de la quadrature du cercle, &c.* Et sur d'autres matières, la *réponse à l'apothéose du Dictionnaire de l'Académie*, &c. JEAN MALLEMANS son frere, après avoir porté les armes, embrassa l'Etat Ecclésiastique, & fut Chanoine de Sainte Opportune à Paris, où il mourut en 1740 âgé de quatre-vingt-onze ans. Il a beaucoup écrit, & a rempli tous ses Ouvrages de bizarreries & de singularités. Il appelloit S. Augustin un Théologien médiocre, & Descartes un mauvais Philosophe. Avec de pareilles idées, doit-on s'étonner qu'il se soit écarté de toutes les opinions reçues, & qu'il ait donné dans des travers ridicules ? c'est ce qui paroît surtout dans ses écrits sur l'Ecriture-Sainte qui sont en assez grand nombre. Il a fait de plus l'*Histoire de la Religion*, en 6 vol. in-12 depuis le commencement du monde jusqu'à l'Empire de Jovien ; une *Traduction* Françoise de Virgile en prose poëtique, dont il faisoit beaucoup de cas, & que le Public apprécia justement, en la trouvant rempante, sans élévation, & même barbare.

MALLET, (Pierre) né au Diocèse d'Amiens, Docteur de Sorbonne, Chanoine & Archidiacre de Rouen, appuyé du crédit des Jésuites & de l'Archevêque de Paris, voulut venir au secours du P. Maimbourg, & attaqua la version du Nouveau Testament dite de Mons, par son Livre d'*examen de quelques partages de cette version*, où il ne se contente pas d'accuser les Traducteurs d'avoir corrompu & mal traduit beaucoup d'endroits de ce Livre adorable, mais de s'y être rendus suspects de toute sorte d'hérésie, sur la Grace & la Prédestination, sur la Divinité de J. C. sur l'union des deux Natures ; & en les accusant ainsi d'erreurs qui n'avoient de fondemens que dans l'illusion de son esprit, ou dans la malignité de son cœur, il y tomboit lui-même dans des erreurs réelles & grossières. Il fit ensuite un *Traité* François *de la lecture de l'Ecriture-Sainte*, ou entre autres absurdités, il avançoit, que l'intention de Dieu & des Ecrivains canoniques, a été que les Ecritures Saintes ne fussent pas lûes par le peuple ; mais seulement par les Prêtres & les Docteurs. Ce que

le célèbre Arnaud réfuta d'une manière convaincante par *le traité de la lecture de l'Ecriture Sainte contre les paradoxes de M. Mallet*, & il opposa à son *examen*, *La nouvelle défense de la traduction*, & que les Jésuites ne purent jamais faire flétrir à Rome. C'est à l'occasion du peu de ménagement que M. Arnaud crut devoir garder dans le second volume de cette défense par le sieur Mallet, qu'il fit sa *Dissertation selon la méthode des Géometres, pour la justification de ceux qui, en de certaines rencontres, emploient en écrivant des termes que le monde estime durs.* Le Docteur Mallet mourut en 1680.

MALLEVILLE, (Claude de) natif de Paris, fut destiné à la finance dès sa jeunesse. Mais son penchant pour les Belles-Lettres & la Poësie, ne lui permit pas de suivre cette route. Il fut Sécretaire de M. de Bassompierre auquel il rendit de grands services dans sa prison, & par les bienfaits duquel, il se vit en état d'acheter une Charge de Secrétaire du Roi. Il fut Secrétaire de l'Académie Françoise, & mourut en 1647. Il avoit un esprit délicat, & un génie heureux pour la Poësie; mais il a souvent négligé de mettre la dernière main à ses vers. Le sonnet est le genre de poësie auquel il s'est principalement appliqué, & avec le plus de succès. Il remporta le prix sur plusieurs beaux esprits, & sur Voiture même, qui travaillèrent au Sonnet proposé sur la *Belle Matineuse.* Ses Poësies consistent en *Sonnets*, *Stances*, *Elégies*, *Epigrammes*, *Rondeaux*, *Chansons*, *Madrigaux*, & quelques *Paraphrases* des Pseaumes. On ne parleroit pas aujourd'hui d'un tel Ouvrage; mais le bon en tout genre étoit alors aussi rare qu'il est devenu commun depuis.

MALLINCKROT, (Bernard) Doyen de l'Eglise Cathédrale de Munster, passoit le jour à régaler ses amis, & à se divertir avec eux. Quoiqu'il ne donnât à l'étude qu'une partie de la nuit, sa mémoire le servit si bien, qu'il devint célèbre dans le dix-septième siècle par son érudition. L'Empereur Ferdinand I. le nomma à l'Evêché de Ratzebourg; mais l'irruption de Gustave Adolphe l'empêcha d'en prendre possession. Elû Evêque de Minden, il fut obligé de céder à un compétiteur puissant, qui étoit déja Evêque d'Osnabruck, & de se contenter du vain titre de Coadjuteur de Minden. Il n'oublia rien pour se faire nommer Evêque de Munster en 1650. Mais les Chanoines craignant son génie fier & hautain, jettèrent les yeux sur Christophe Bernard de Galen. Mallinckrot s'opposa inutilement à sa nomination. Le nouvel Evêque demanda

réparation des calomnies que le Doyen avoit répandues contre lui; le trouvant toujours rebelle, il le suspendit de toutes ses fonctions, & arrêta tous ses revenus. Il n'en devint pas plus sage. L'Evêque ayant voulu le faire arrêter, la populace repoussa les gardes, & mena le Doyen en triomphe par la ville. Il se retira néanmoins au Comté de Ham. Ayant été cité juridiquement sans comparoître, il fut déclaré déchû de sa dignité de Doyen. Etant revenu à Munster, l'Evêque le fit arrêter & conduire au Château d'Otteinsheim. On lui laissa pourtant la liberté de recevoir ses amis, de les aller voir, & de se divertir avec eux. Il y mourut subitement en 1664. On estime ses trois traités latins; de *l'invention & du progrès de l'Imprimerie; de la nature & de l'usage des Lettres*; *des Archi-Chanceliers du S. Empire Romain, & des Chanceliers de la Cour Romaine.*

MALPIGHI, (Marcel) très-célèbre Médecin & Anatomiste Italien, naquit en 1628 à Crevalcuore près de Bologne. Il professa la Médecine avec éclat à Bologne & à Pise, devint membre de la Société Royale de Londres en 1669, & premier Médecin du Pape Innocent XII en 1691. Il mourut d'apoplexie à Rome en 1694 à soixante-sept ans. Il s'est rendu immortel par un grand nombre d'excellens Ouvrages. Les principaux sont: *Plantarum Anatome; Epistolæ variæ; Dissertationes Epistolicæ de Bombice; de formatione pulli in ovo.* Ces deux derniers Ouvrages ont été traduits en François à Paris 1686; *De cerebro, de lingua, de externo tactus organo, de omento, de pinguedine & adiposis ductibus; Exercitatio anatomica de viscerum structura; Dissertationes de polypo cordis & de pulmonibus*, & tous ces traités ont été recueillis & imprimés à Londres en 1686, 2 vol. *in-fol.* & à Leyde 1687, *in*-4. Ses œuvres posthumes ont paru en 1697 *in-fol.* & en 1698 *in*-4.

MALVENDA, (Thomas) Dominicain de Xativa, professa avec beaucoup de réputation la Philosophie & la Théologie, dans le seizième siècle. Ayant découvert quelques fautes échappées à Baronius dans le Martyrologe Romain, il en écrivit en 1600 à ce sçavant Cardinal. Celui-ci trouva tant de politesse & de discernement dans cette Critique, qu'il engagea son Général à le faire venir à Rome & profita de ses lumières. Chargé de réformer tous les Livres Ecclésiastiques de son Ordre, il le fit avec succès & mourut à Valence en Espagne, en 1628, à soixante-trois ans. Ses principaux Ouvrages sont un Traité de *Anti-*

Christo, dont la meilleure édition est celle de 1621, & une nouvelle Version du texte Hébreu de la Bible, avec des notes, imprimées à Lyon en 1650, en 5 vol. *in-fol.*

MAMBRUN, (Pierre) Jésuite, né à Clermont en Auvergne en 1581, Poëte Latin, avoit de l'élévation dans le génie, de l'élégance & de la facilité dans la composition. Son style est pur & sa versification exacte & harmonieuse. Il a été un des plus heureux Imitateurs de Virgile. Nous avons de lui des *Églogues*, des *Géorgiques*, ou *quatre livres* de la culture de l'ame & de l'esprit, & un *Poëme héroïque*, en 12 livres intitulé, *Constantin*, ou l'*Idolâtrie terrassée.* Il mourut à la Fléche en 1661.

MAMERT, (S.) Evêque de Vienne, en Dauphiné, institua les Rogations en 469. Les calamités publiques en furent l'occasion. Il y avoit souvent des tremblemens de terre, des incendies, des bêtes sauvages qui paroissoient en plein jour dans les plus grandes assemblées. Le saint Évêque crût qu'il falloit recourir à Dieu par la pénitence & la prière; il ordonna à cet effet un jeûne de trois jours, pendant lesquels on faisoit des processions. Cet établissement a passé dans toute l'Eglise. Saint Mamert mourut en 475. Claudien Mamert son frere, Prêtre de l'Eglise de Vienne, est Auteur de trois excellens livres *de la nature de l'Ame.* On lui attribue aussi l'*Hymne* sur la Passion, *Pange lingua gloriosi prælium certaminis.*

MANAHEM, *Consolateur*, Général de l'Armée de Zacharie, Roi d'Israël, ayant appris que Sellum avoit tué ce Prince pour régner en sa place, marcha contre l'Usurpateur, le tua & monta sur le Thrône. Il s'y affermit par le secours de Phul, Roi des Assyriens, auquel il s'engagea de payer un Tribut. Il fut aussi impie envers Dieu, qu'injuste envers ses sujets, & mourut après un régne de dix ans, 761 avant J. C.

MANASSÉS, quinzième Roi de Juda, succéda à son pere Ezéchias, à dix-sept ans, 1698 avant J. C. Il se fit détester par son impiété envers Dieu, & par sa cruauté envers ses sujets. Il changea la Maison de Dieu, en un réceptacle d'abomination, plaça une idole dans le Sanctuaire & dressa dans le Parvis des Autels, à tous les Dieux étrangers. S'abandonnant aux sortilèges, il fit passer ses enfans par le feu en l'honneur de Moloch, & persécuta cruellement ceux de ses sujets qui refusèrent de l'imiter dans ses désordres. Son Royaume fut inondé de sang, & sa fureur tomba sur les Prophètes que Dieu lui envoya pour le ramener de ses égaremens.

Il en fit mourir plusieurs, & entr'autres Isaïe qu'il fit scier par le milieu du corps, avec une scie de bois. Dieu pour le punir suscita contre lui Assaradon, Roi d'Assyrie qui le chargea de chaines & le mena captif à Babylone. Cette disgrace lui ouvrit les yeux & le fit rentrer en lui-même. Dieu touché de son repentir fléchit le cœur du Roi de Babylone. Manassès obtint sa liberté. Dès qu'il fut rentré dans son Royaume, il détruisit tous les monumens de son impiété, rétablit le Culte de Dieu & fit fleurir la Religion & la piété dans ses Etats, ce qui lui procura une prospérité qui ne fut traversée par aucune disgrace jusqu'à sa mort, qui arriva 643 avant J. C. après un régne de cinquante-cinq ans. Nous avons sous son nom une Prière, qu'on prétend qu'il fit dans sa prison; mais elle n'est point reçûe entre les Livres Canoniques de l'ancien Testament. L'Eglise la regarde seulement comme une prière édifiante.

MANASSÉS, Historien Grec, *voy.* CONSTANTIN-MANASSÉS.

MANDAGOT, (Guillaume de) d'une illustre famille de Lodeve, fut successivement Archidiacre de Nismes, Prévôt de Toulouse, Archevêque d'Embrun, ensuite d'Aix, enfin Cardinal & Evêque de Palestrine. Il mourut à Avignon en 1321. Il compila par ordre du Pape Boniface VIII. le sixième livre des Decrétales. Son traité de l'*Election des Prélats* a été imprimé plusieurs fois.

MANDANE, Philosophe & Prince Indien fut invité par les Ambassadeurs d'Alexandre, à venir au banquet du fils de Jupiter. On lui promit une grande récompense s'il obéissoit, & on le menaça d'être puni s'il refusoit. Mais insensible aux promesses & aux menaces du Conquérant de l'Univers, *Alexandre*, répondit-il, *n'est point le fils de Jupiter, quoiqu'il commande à une grande partie du monde. Je ne me soucie point des présens d'un homme qui n'a pas de quoi se contenter lui-même.*

MANDEVILLE, (Bernard de) Médecin Hollandois, né à Dort, connu dans le dix-huitième siècle par des Ouvrages impies qui ont flétri sa mémoire. Il souleva contre lui le Monde Chrétien par sa *Fable des Abeilles* & par *ses pensées libres sur la Religion*. Il prétend dans le premier de ces deux Ecrits que le luxe & les vices des particuliers tournent à l'avantage de la société, & par une contradiction si ordinaire aux prétendus esprits forts, il reconnoit dans *ses recherches sur l'origine de l'honneur & sur l'utilité du Christianisme dans la guerre*, qu'il vaut mieux suivre les lumières de la droite raison que ses passions, &

que la vertu est préférable au vice, pour le bonheur général de la société & des particuliers. Cet impie mourut à Londres en 1733. à soixante-trois ans. Les Ouvrages dont nous venons de parler sont Anglois. Il en a laissé quelques autres, dans lesquels se trouvent plusieurs traits d'irréligion. Il vivoit, dit-on, comme il écrivoit.

MANÉS, né en Perse dans l'esclavage, se nommoit d'abord *Curbicus*. Acheté & adopté par une riche Veuve de Perse, il fut instruit dans les sciences qui s'enseignoient en Perse. Cette femme avoit hérité des livres de l'Hérétique Terebinthus. Il y puisa aussi bien que dans la doctrine des Perses, son hérésie, la plus célébre & la plus ridicule de toutes celles qui troublèrent l'Eglise, dans le troisième siècle. Il prit le nom de Manès pour cacher sa première condition: S'érigeant en Apôtre de J. C. il posoit pour le fondement de sa doctrine, que le mal est un Etre réel, non un défaut ou privation, & que Dieu ne pouvant être la cause du mal, il y avoit deux principes souverains & indépendans, l'un bon, l'autre mauvais; qu'il y avoit aussi dans l'homme deux ames, l'une principe du bien, l'autre principe du mal. Ainsi il n'admettoit point de libre arbitre, & par conséquent point de péché dans l'homme. Il enseignoit la transmigration de Pythagore & nioit la résurrection des corps. Il condamnoit le mariage & permettoit néanmoins à ses Disciples de se livrer à toutes sortes de voluptés brutales. Il est presqu'impossible de rapporter toutes les rêveries & les impiétés de cet Héréstarque, dont saint Leon dit, *que le Démon qui règne dans toutes les hérésies, a établi son trône dans celle de Manès, où il règne, non par une seule sorte d'erreur, mais par toutes les folies & les impiétés dont l'esprit humain est capable.* Ce qui accrédita sur-tout ses extravagances, c'est qu'il avoit pris l'air & le ton de réformateur. Il séduisoit les hommes par l'apparence d'une vie sainte & austère, par un grand nombre de jeûnes, par un visage pâle & par des habits négligés. Ayant promis au Roi de Perse de guérir son fils qui mourut peu de tems après, il fut mis en prison, d'où il s'échappa. Mais ayant été pris, il fut écorché tout vif, & son corps exposé aux bêtes. Ses Sectateurs, furent appellés *Manichéens*. Ils étoient partagés en deux ordres, *les Auditeurs & les Elus*. Les premiers pouvoient mener une vie ordinaire. Mais les autres faisoient une profession particulière d'abstinence & de pauvreté. Leur extérieur étoit propre à séduire les simples; mais leurs secrettes in-

famies contribuèrent sur-tout à répandre cette hérésie, qui a subsisté plus de huit cens ans. Saint Augustin qui y avoit été engagé, est celui de tous les Peres qui l'a combattue avec le plus de force.

MANETON, fameux Prêtre Egyptien, vivoit vers 304 ans avant J. C. il composa en Grec sous le règne & par l'ordre de Ptolémée Philadelphe, l'Histoire des Egyptiens. Il dit l'avoir tirée des écrits de Mercure & des anciens Mémoires conservés dans les Archives des Temples, dont la garde lui étoit confiée. Cet Ouvrage est souvent cité par Joseph & par les Auteurs anciens. Mais il ne nous reste que quelques fragmens des extraits, qu'en avoit faits Jule Africain. Ils se trouvent dans la Chronique d'Eusebe & dans Georges Syncelle.

MANFREDI, (Eustache) né à Bologne en 1674, eut les plus heureuses dispositions pour les sciences & pour la poësie. Son esprit fut toujours au-dessus de son âge. Dans sa première jeunesse il faisoit dans la maison paternelle de petites assemblées de ses Condisciples en Philosophie; ils repassoient ensemble ce qu'on leur avoit enseigné, & souvent l'approfondissoient. Cette société d'enfans animés par le Chef & par le succès, fut l'origine de l'Académie des sciences de Bologne. Le jeune Manfredi unit encore à cet étude, celle du Droit civil & canonique, & fut Docteur en l'un & l'autre, à dix-huit ans. Capable de tout embrasser il ne devint pas moins habile dans la géographie, la gnomonie, la géométrie, l'algèbre, & en général dans toutes les parties des mathématiques. Avec une grande vivacité de conception & une mémoire excellente, il faisoit aisément des acquisitions nouvelles & les conservoit aussi facilement. Dans le pays où il étoit, l'astrologie judiciaire ne pouvoit manquer d'attirer sa curiosité, mais elle ne le séduisit pas & il lui eut bientôt rendu justice. L'astronomie lui plaisoit sur tout, & c'est à son amour pour cette science que l'on doit tant d'observations qu'il a faites avec ses trois freres & ses deux sœurs. En 1704 la ville de Bologne, par un Décret public, lui donna l'importante charge de Sur-intendant des Eaux: l'astronomie en souffrit un peu, mais l'hidrostatique en profita; il y apporta de nouvelles lumières, même après le célèbre Guglielmini. Ce qu'il a écrit sur cette matière a été imprimé à Florence en 1723. Placé dans le même tems à la tête du Collège de Montalte, fondé à Bologne pour de jeunes gens destinés à l'Eglise, il y rétablit la discipline, les bonnes mœurs & l'amour de

l'étude qui en étoient presqu'entièrement bannies. On le choisit en 1726 pour associé étranger de l'Académie des sciences de Paris ; il fut membre de plusieurs autres & mourut en 1739 à cinquante-cinq ans. Les Astronomes estiment *ses Ephemerides*, en quatre volumes *in*-4. Il nous a appris que la plus grande partie des calculs des deux premiers tomes, étoit dûe à ses deux sœurs. On a aussi de lui un Ecrit intitulé, *De annuis inerrantium stellarum aberrationibus*, & plusieurs Pièces de vers, sur-tout des Sonnets & des *Canzoni*, dans lesquels il a montré la supériorité de ses talens pour la Poësie.

MANFREDI, (Barthelemi) Peintre de Mantoue, fut Disciple de Michel-Ange de Caravage. Il avoit une facilité prodigieuse, & il a si bien saisi la manière de son Maître, qu'il est difficile de ne pas confondre leurs Ouvrages. Il s'est sur-tout exercé à peindre des joueurs de cartes & de dez & des assemblées de soldats.

MANGET, (Jean-Jacques) né à Genève en 1652, est fort connu par sa profonde science de la Médecine, & par le grand nombre de ses Ouvrages. Il s'étoit d'abord destiné à la Théologie ; mais il quitta cette étude pour se livrer à celle de la Médecine, pour laquelle il avoit une inclination décidée. En 1669 l'Electeur de Brandebourg lui donna des lettres de son premier Médecin. Les derniers Rois de Prusse lui ont continué ce titre honorable jusqu'à sa mort arrivée à Genève en 1742, à 91 ans. Les plus connus de ses Ouvrages sont une *Bibliothéque* Anatomique, imprimée à Genève, une *collection* de diverses Pharmacopées, *in-fol. Bibliotheca Pharmaceutico-medica*, in-fol. une *Bibliothéque Chymique*, 2 vol. *in-fol.* une *Bibliothéque Chirurgique*, *in-fol.* une *Bibliothéque* de tous les Auteurs qui ont écrit sur la Médecine, 4 vol. *in-fol.* Tous ces Ouvrages sont écrits en Latin. Daniel le Clerc, Auteur d'une Histoire de la Médecine, lui a été d'un grand secours.

MANILIUS, (Marcus) composa sous Tibère, en vers latins, un *Traité* d'Astronomie, dont il ne nous reste que cinq livres, qui traitent des étoiles fixes. La meilleure édition de ce Poëme est celle de Joseph Scaliger. Plusieurs prétendent que Manilius mérite plus le nom de simple Versificateur que celui de Poëte.

MANLIUS, Gendre de Tarquin le Superbe, est regardé comme le Chef de l'illustre famille de ce nom, d'où sortirent trois Consuls, douze Tribuns & deux Dictateurs. Les hommes les plus distingués de cette Maison, sont :

MANLIUS MARCUS CAPITOLINUS, Consul & Capitaine Romain, qui se distingua dans les armées, dès l'âge de 16 ans. Lorsque les Gaulois maitres de Rome tentèrent de surprendre, pendant la nuit, le Capitole, Manlius fut reveillé par les cris des Oyes, & repoussa les ennemis: ce service important fut récompensé par les glorieux titres *de Capitolin & de Conservateur de la Ville.* Mais cet homme vain, inquiet, impétueux, ne se crut pas aussi considéré du Sénat & de la Noblesse, qu'il s'imaginoit le mériter. Il passa de l'Ordre des Patriciens dans celui du Peuple, s'attacha aux intérêts de la multitude, & chercha le moyen de la soulever, en proposant l'abolition de toutes les dettes dont le Peuple étoit chargé. Cornelius Cossus Dictateur, pour réprimer ses pernicieux desseins, le fit arrêter. Le Peuple qui le regardoit comme son appui, prit le deuil, comme dans les grandes calamités, & par ses sollicitations lui procura la liberté. Mais il en abusa bientôt, en s'appliquant à inspirer au Peuple un esprit de sédition. Ses vûes paroissoient tendre à la souveraineté dans Rome. Les Tribuns du Peuple ouvrirent les yeux sur sa conduite, & s'accordèrent avec les Sénateurs, pour le citer devant le Peuple même, & pour lui faire son procès. L'assemblée se tenoit dans le Champ de Mars à la vûe du Capitole, que Manlius avoit sauvé. Cet objet attendrit le Peuple; ce qui engagea les Tribuns à congédier l'assemblée, & à la convoquer dans un lieu d'où l'on ne voyoit point le Capitole. Là il fut condamné à être précipité du haut du Roc Tarpéien. Ainsi ce lieu, où il s'étoit couvert de gloire, devint le monument d'un honteux supplice. Pour comble d'infamie, le décret de sa condamnation portoit une défense expresse à tous ceux de la Maison de Manlius, de prendre à l'avenir le prénom de *Marcus*.

MANLIUS TORQUATUS, avoit l'esprit vif, mais peu de facilité à parler. C'est pourquoi *Manlius imperiosus* son pere le retenoit à la campagne parmi des esclaves. Marcus Pomponius, Tribun du Peuple, irrité de cette injuste dureté, l'appella en jugement. Torquatus indigné qu'on poursuivit son pere à son occasion, conçut un dessein qui partoit d'un caractère dur & sauvage, mais qui marquoit la bonté de son cœur. Il alla chez le Tribun, & lui fit jurer, le poignard à la main, qu'il abandonneroit cette accusation. Le Peuple fut touché de cette action. On l'éleva l'année d'après à la dignité de Tri-

bun militaire. Il fit éclater son courage intrépide dans la guerre contre les Gaulois. Un d'entre eux, d'une taille extraordinaire, vint défier le plus brave des Romains. Après quelques momens de silence, Manlius se présenta, tua le Gaulois, & lui arracha une chaîne d'or qu'il avoit au cou, ce qui lui fit donner le nom de *Torquatus*. Etant Consul dans la guerre contre les Latins, il défendit sous peine de la vie, à tout Officier de combattre hors de son rang, sans un ordre exprès. Son fils ayant été provoqué par un Commandant ennemi, accepta le défi, & tua son rival, dont il apporta les dépouilles à son pere. Celui-ci loin de lui donner des éloges, fit céder à l'amour de la patrie les sentimens de la tendresse paternelle, & fit trancher la tête à son propre fils, en présence de l'armée. Cette rigueur excessive passa comme en proverbe sous le nom de *Sévérité Manlienne*. Il triompha des ennemis de la République, & fut plusieurs fois Consul.

MANNOZI, appellé ordinairement *Jean de S. Jean*, nom du lieu de sa naissance, qui est un Village près de Florence, s'est rendu célèbre par la supériorité de ses talens pour la Peinture. Il entendoit parfaitement la Poëtique de son Art; rien n'est plus ingénieux, ni mieux exécuté, que ce qu'il peignit dans les salles du Palais du grand Duc, Laurent de Médicis, pour honorer la générosité de ce Prince à récompenser le mérite, & son goût pour les Arts. Mannozi réussissoit particulièrement dans la Peinture à Fresque. Le tems n'a point de prise sur les ouvrages qu'il a fait en ce genre. Ses couleurs sont, après plus d'un siècle, aussi fraîches, que si elles venoient d'être employées. Ce maître étoit sçavant dans l'Optique & dans la Perspective. Il a si heureusement imité des Bas-reliefs de Stuc, qu'il faut y porter la main pour s'assûrer qu'ils ne sont pas de Sculpture. Ses grands talens furent ternis par de grands vices. Il fut inquiet, capricieux, ennemi du genre humain, envieux de tout mérite, & porté à décrier toutes sortes de talens. Ce malheureux caractère lui attira des chagrins qui le conduisirent au tombeau en 1636 à 46 ans.

MANSARD, (François) célèbre Architecte François, naquit à Paris en 1598. Les magnifiques édifices élevés sur les plans de *Mansard*, sont autant de monumens qui font honneur à son génie, & à ses talens; il avoit des idées nobles & magnifiques, pour le dessein général d'un édifice, & un goût exquis pour tous les membres d'Architecture qu'il employoit. Ses ouvra-

ges qui ont embelli Paris & ses environs, & même plusieurs Provinces, sont en trop grand nombre pour en faire ici la liste. On remarquera seulement que l'Eglise du *Val-de-Grace* a été bâtie sur son dessein, & conduite par ce célèbre Architecte, jusques au-dessus de la grande corniche du dedans; mais des envieux lui firent interrompre ce magnifique bâtiment. Il eut été à souhaiter qu'il l'eût achevé. C'est lui qui a inventé cette sorte de couverture qu'on nomme *Mansarde*. Il avoit beaucoup de peine à se satisfaire lui-même, lorsque les personnes les plus habiles le combloient d'éloges. Aussi son defaut étoit-il de recommencer souvent ce qui étant bien, pouvoit être mieux. Colbert lui ayant demandé ses plans pour les façades du Louvre, Mansard lui en fit voir dont il fut très-content. Mais ce Ministre ayant voulu lui faire promettre qu'il ne changeroit rien, il refusa de se charger de cet ouvrage à ces conditions, voulant toujours, répondit-il, se réserver le droit de mieux faire. Il mourut à Paris en 1666, à 69 ans. Jules Hardouin Mansard, son neveu, marcha sur ses traces, & devint, comme son oncle, premier Architecte du Roi. C'est lui qui a donné les desseins, & qui a été chargé de la conduite de presque tous les édifices que Louis le Grand a fait élever. Il a construit le Dôme des Invalides, & a mis la dernière main à cette magnifique Eglise, dont le prem. Archit. fut *Libéral Bruant*. Il mourut en 1708.

MANSFELD, nom d'une des plus illustres Maisons de l'Allemagne, qui s'est divisée en plusieurs branches, les unes Catholiques & les autres Protestantes. Elle a produit un grand nombre de célèbres Capitaines, dont le plus fameux est ERNEST DE MANSFELD, Fils naturel de Pierre-Ernest III. Il fut élevé à Bruxelles dans la Religion Catholique, & servit utilement le Roi d'Espagne dans les Pays-Bas, & l'Emp. en Hong. Aussi fut-il légitimé par ce dernier. On l'appella l'*Ulysse de l'Allemagne*, & ce fut lui qui introduisit l'usage de vendre ou de louer des troupes. Indigné de ce que, contre les promesses données, on lui refusoit les charges de son pere, & les biens qu'il possédoit dans les Pays-Bas, Espagnols, il se jetta en 1610, dans le parti des Princes Protestans, embrassa le Calvinisme, & devint l'un des plus rédoutables ennemis de la Maison d'Autriche, qui l'appelloit l'*Attila de la Chrétienneté:* s'étant mis à la tête des Révoltés de Boheme en 1618, il s'empara de Pilsen en 1619. Quoique vaincu en différens combats, il se jetta dans le

Palatinat. A l'approche du Duc de Bavière, il demanda la Paix qu'on lui accorda; mais dès qu'il fut hors de péril, il ravagea l'Alsace, s'empara d'Haguenau & défit les Bavarois. Vallenstein ayant remporté sur lui la mémorable Victoire de Bassou en 1626, il céda ses troupes au Duc de Weimar, & voulut passer dans les Etats de Venise; mais il en fut empêché par sa mort qui arriva en 1626. Il ne voulut point mourir dans le lit. Revêtu de ses plus beaux habits, l'épée au côté & appuyé sur deux domestiques, il expira. Jamais Capitaine ne fut plus patient, plus infatigable, plus endurci au travail, aux veilles, au froid & à la faim. On admire sa promptitude à mettre des armées sur pied, & à ravager les Provinces de ses ennemis. Comme il fit bien payer ses services aux Hollandois, ils disoient de lui, *bonus in auxilio, carus in prætio.*

MANTEGNE, (André) né dans un Village près de Padoue en 1451, fut d'abord occupé à garder les moutons. Mais la nature lui avoit donné un génie heureux pour la Peinture, qui le tira bientôt de cette condition servile. Au lieu de veiller à la garde du troupeau qui lui étoit confié, il s'amusoit à le dessiner. On s'en apperçut, & il fut placé chez un peintre, qui charmé de sa facilité & de son goût pour le travail, & de sa douceur dans la société, l'adopta pour son fils, & l'institua son héritier. Mantegne à l'âge de 17 ans fut chargé de faire le Tableau d'Autel de sainte Sophie de Padoue, & les quatre Evangélistes. Jacques Bellin, Admirateur de ses talens, lui donna sa fille en mariage. Il fit pour le Duc de Mantoue le *Triomphe de César*, qui a été gravé de clair-obscur, en 9 feuilles. C'est le chef-d'œuvre de ce Peintre. Le Duc, par estime pour son rare mérite, le fit Chevalier de son Ordre. On attribue communément à Mantegne l'invention de la gravure au burin, pour les estampes. Il a gravé d'après ses desseins, sur des planches d'Etain. Il mourut à Mantoue en 1517.

MANTICA, (François) né à Udine en 1534, enseigna le Droit à Padoue avec réputation, fut nommé Auditeur de Rote par le Pape Sixte V, & Cardinal par Clément VIII. en 1596. Il mourut à Rome en 1614. On a de lui deux Traités, l'un *De conjecturis ultimarum voluntatum*, & l'autre intitulé: *Lucubrationes Vaticanæ de tacitis & ambiguis conventionibus.*

MANTUA, (Marc) *voyez* BENAVIDIUS.

MANTUAN, (George le) Graveur Italien, nous a

laissé plusieurs beaux morceaux au burin. DIANE MANTUANA sa fille, s'est encore distinguée dans cet Art.

MANUCE, (Alde) étoit de Bassano, ce qui le fit surnommer *Bassianus*. Il fut chef de la famille des Manuces, Imprimeurs de Venise, célèbres par leur érudition. Il fut le premier qui imprima le Grec correctement & sans beaucoup d'abréviations. Il mourut à Venise en 1516. Sa Grammaire Grecque, ses Notes sur Homère & sur Horace & d'autres Ouvrages, lui ont fait une grande réputation, qui a été soutenue avec honneur par PAUL MANUCE son fils. Celui-ci fut chargé pendant quelque tems de la *Bibliothèque Vaticane* par Pie IV, qui le mit à la tête de l'Imprimerie Apostolique. Ses afflictions domestiques & les débauches auxquelles il s'étoit abandonné pendant sa jeunesse, avancèrent ses jours. Il mourut en 1574. On a de lui une édition estimée des *Œuvres de Ciceron* avec des *Notes* & des *Commentaires*; des *Epîtres* en Latin & en Italien; les Traités *de Legibus Romanis; de dierum apud Romanos veteres ratione; de Senatu Romano; de Comitiis Romanorum*. ALDE MANUCE, fils de Paul, fut l'admiration des Sçavans par ses rapides progrès dans les Lettres. Dès l'âge de quatorze ans il donna un traité d'Ortographe. Clément VIII. lui confia la direction de l'Imprimerie du Vatican; place dont le revenu étoit sans doute fort modique: car, Manuce, pour se dérober à la misère, fut contraint de professer la Rhétorique & de vendre la Bibliothèque que son pere, son ayeul & ses grands-oncles avoient recueillie avec grand soin. On assure qu'elle renfermoit quatre-vingt mille volumes. Il mourut à Rome en 1597, sans autre récompense que les éloges dûs à son mérite. Il a laissé des *Commentaires* sur Ciceron, trois *Livres d'Epîtres*, & d'autres Ouvrages en Latin & en Italien, qui sont estimés.

MARAIS, (Marin) né à Paris en 1656, a porté la Viole à son plus haut degré de perfection. Il y faisoit des progrès si rapides, que Sainte-Colombe, son maître, ne voulut plus lui montrer à jouer de cet instrument, au bout de six mois de leçons; mais le disciple se mettoit à portée de l'entendre, lorsqu'il se croyoit seul, & qu'il se livroit à son feu & à ces coups d'archet que les Maîtres se réservent. Pour rendre sa Viole plus sonore, Marais imagina le premier de faire filer en laiton les trois dernieres cordes des basses. Il mourut en 1728. Ce Mu-

ficien a composé, outre un grand nombre de piéces de Viole, plusieurs Opéra : celui *d'Alcione* est son chef-d'œuvre ; on y admire surtout une tempête, qui produit un effet prodigieux. On voit briller dans ses Ouvrages une fécondité & une beauté de génie, jointes à un goût exquis & à une composition sçavante.

MARALDI, (Jacques-Philippe) naquit à Perinaldo dans le Comté de Nice, en 1665, de François Maraldi & d'Angele-Catherine Cassini, sœur du fameux Astronome de ce nom. Son oncle l'ayant fait venir en France en 1687, cultiva lui-même ses talens. Il en fit un éleve digne de lui, & qui devint un Maître très-habile & très-recherché. Il conçut d'abord le dessein de faire un Catalogue des étoiles fixes, plus précis & plus exact que celui de Bayer, dont les Astronômes se servent le plus ordinairement. Ce travail lui coûta bien des veilles; il lui fallut passer un grand nombres de nuits à l'air, dans toutes les saisons de l'année, pour faire ses observations : aussi altera-t-il beaucoup sa santé par ce long & pénible travail. Cependant il communiquoit assez facilement ce qui lui avoit tant coûté. De son Ouvrage, qui n'est encore que manuscrit, il a détaché des positions d'étoiles dont quelques Auteurs avoient besoin. Son Catalogue étoit tellement gravé dans sa tête, qu'on ne lui pouvoit désigner aucune étoile, quoique presque imperceptible à la vûe, qu'il ne dit sur le champ la place qu'elle occupoit dans sa constellation. Puisque les étoiles, dit l'ingénieux Fontenelle, ont été appellées dans les livres Saints *l'armée du Ciel*, on pourroit dire que M. Maraldi connoissoit toute cette armée, comme Cyrus connoissoit la sienne. En 1700, il travailla sous Cassini à la prolongation de la fameuse Méridienne, jusqu'à l'extrémité Méridionale du Royaume, & eut beaucoup de part à ce grand ouvrage. De-là il passa en Italie, où le Pape Clément XI. profita de ses talens, pour la correction du Calendrier. En 1718, il alla avec trois autres membres de l'Académie des Sciences, terminer la grande Méridienne du côté du Septentrion. A ces voyages près, il a passé sa vie renfermé dans l'Observatoire, ou plutôt dans le Ciel, d'où ses regards & ses recherches ne sortoient presque point. Il se délassoit pourtant quelquefois, en faisant des observations Physiques sur des insectes, sur des pétrifications curieuses, sur la culture des plantes. Celles qui regardent les abeilles, lui ont coûté beaucoup de

de peine & d'assiduité : elles sont curieuses & intéressantes, aussi-bien qu'un grand nombre d'autres, qui se trouvent dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, dont il étoit membre. Ce Sçavant mourut en 1729. Son caractère étoit celui que les Sciences donnent ordinairement à ceux qui en font leur unique occupation, du sérieux, de la simplicité & de la droiture.

MARANA, (Jean-Paul) né à Gènes ou aux environs, d'une famille distinguée, reçut une éducation conforme à sa naissance, & fit de très-grands progrès dans les Sciences, auxquelles on l'appliqua de bonne heure. Il n'avoit que vingt-sept ou vingt-huit ans, lorsqu'ayant été impliqué, à tort ou avec raison, dans la conjuration de Raphaël *della Terra*, qui vouloit livrer Gènes au Duc de Savoye, il fut arrêté & conduit à la Tour en 1670, dans laquelle il resta prisonnier pendant plus de quatre ans. Ayant été élargi au bout de ce tems, il fut chargé d'écrire l'Histoire de cette conjuration qui l'avoit fait arrêter, & quand son Ouvrage fut fini, on s'en saisit, & il eut la douleur de ne pouvoir le publier. Lorsque la République de Gènes se fut brouillée avec la France, pour laquelle Marana avoit toujours eu un secret penchant, la crainte d'une nouvelle captivité le détermina à quitter sa Patrie, & il se retira à Monaco où il s'occupa à refaire son Histoire de la *Conjuration*, qu'il fit imprimer à Lyon en 1682, *in*-12. en Italien. On y trouve des anecdotes importantes & des faits intéressans, qu'on chercheroit inutilement ailleurs. De Lyon il vint à Paris, où son mérite lui fit bien-tôt des Protecteurs, & où il vécut dans un état tranquille de médiocrité, tout livré à ses études jusqu'en 1689. C'est pendant ce séjour qu'il publia différens Ouvrages, dont le plus connu est *l'Espion Turc*, en six vol. *in*-12. On en a donné une nouvelle édition en 1742, augmentée d'un septième volume. Marana ne prend que la qualité de Traducteur, dans l'Epitre dédicatoire à Louis XIV; & il prétend qu'il n'a fait que traduire les manuscrits de Mahomet, qui, dit-il, avoit été cinquante-neuf ans à Paris, en qualité d'Espion de la Porte. Mais ce n'est qu'un détour que l'Auteur prit, pour donner à son Livre un air merveilleux, & pour pouvoir dire par la bouche d'un Turc des choses hardies, qu'il n'eût osé dire comme Chrétien. Au reste, quoiqu'il y ait beaucoup de curiosité dans les Lettres de ce prétendu Espion, écrites avec agrément & avec une variété

amusante, on doit les lire avec beaucoup de discernement : elles contiennent plus de Roman que d'Histoire, mais le tout accommodé de manière, qu'on le prendroit pour véritable. Les trois premiers volumes sont bons, & le reste n'est que passable. Marana mourut en 1693.

MARATTE, (Charles) né en 1625 à Camerano dans la Marche d'Ancone, fit connoître dès son enfance son goût pour la Peinture. Il avoit toujours le crayon à la main, exprimoit le suc des herbes & des fleurs, pour peindre les figures qu'il dessinoit sur les murs de la maison de son pere. Envoyé à Rome, il étudia les Ouvrages des grands Maîtres, & se fit, d'après eux, une manière qui lui acquit une grande réputation. Ses tableaux se vendoient très-chers, même de son vivant, & étoient fort recherchés des Princes de l'Europe. Le Pape Clément XI l'honoroit de son amitié & de son estime, il lui accorda une pension, & le fit Chevalier de Christ. Louis XIV ajouta à cet honneur, en le nommant par Brevet, son Peintre ordinaire. Une extrême modestie, beaucoup de douceur & de complaisance formoient son caractère. Ce Peintre a sçu allier la noblesse avec la simplicité dans ses airs de tête ; il avoit un grand goût de dessein ; ses expressions sont ravissantes ; ses idées heureuses & pleines de majesté, son coloris d'une fraîcheur admirable. Il a parfaitement traité l'Histoire & l'Allégorie. Il étoit pareillement très-instruit de ce qui concerne l'Architecture & la Perspective. On a de lui plusieurs planches gravées à l'eau-forte, où il a mis beaucoup de goût & d'esprit. On a aussi gravé d'après cet habile Maître. Il mourut à Rome en 1713. Il excelloit surtout à peindre des Vierges.

MARC, (S.) Evangéliste, fut converti à la foi après la résurrection de J. C. & devint le disciple & l'interprête de saint Pierre, qui l'appelle son fils dans sa première Epître. Il l'accompagna à Rome & y écrivit son Evangile, à la prière des fidèles qui vouloient conserver ce qu'il avoit appris de la bouche de saint Pierre. On est fort partagé sur la langue dans laquelle il l'écrivit. Quelques-uns soutiennent qu'il le composa en Grec, d'autres en Latin. On montre à Venise quelques cahiers que l'on prétend être l'original de la main de S. Marc ; mais on n'en peut ni prouver l'autenticité, ni en discerner une seule lettre. Cet Evangile n'est presque qu'un abregé de S. Mathieu, auquel il donne un grand jour par les particularités qu'il y ajoûte quelquefois. L'Empereur

Claude ayant chassé de Rome tous les Juifs, saint Marc vint en Egypte pour y prêcher l'Evangile & fonda l'Eglise d'Alexandrie, dont il fut le premier Evêque, & y mourut vers l'an de J. C. 62.

MARC-ANTOINE, Raimondi de Bologne, florissoit à la fin du quinzième & au commencement du seizième siècle. La vûe des estampes d'Albert-Dure, lui inspira un si grand goût pour la taille-douce, qu'il la préféra à la gravure de l'orfèvrerie, dont il s'acquittoit avec distinction. Il voulut, après quelques études, essayer ses forces contre Albert lui-même. Il en contrefit quelques estampes avec tant de justesse, que les connoisseurs s'y trompèrent. Albert-Dure s'en apperçut & alla à Venise pour y porter ses plaintes contre son rival. Marc-Antoine a été le Graveur favori de Raphaël, dont il a répandu les ouvrages & la gloire. L'exactitude du dessein, la douceur & le charme de son burin, feront toujours rechercher ses estampes. Il grava d'après les desseins de Jules-Romain, les Planches qui furent mises au-devant des sonnets infâmes de l'Aretin. Le Pape Clément VII. en fut indigné, le fit arrêter & mettre en prison, d'où il s'échappa pour se retirer à Florence. Il rentra ensuite dans les bonnes graces de sa sainteté, par la supériorité de son mérite. Cet Artiste fut presque réduit à la mendicité à la prise de Rome en 1527.

MARC-AURELE, Antonin, né l'an 121 de J. C. fut adopté & associé à l'Empire avec Lucius-Verus, par Antonin le *Pieux*. Quoiqu'après la mort de cet Empereur le Sénat lui eût déféré l'Empire à lui seul, il en partagea les honneurs & le pouvoir avec *Lucius-Verus*. On vit alors, pour la première fois, deux Empereurs égaux en puissance, agir de concert pour le bien de l'Empire, & s'aider réciproquement à porter le fardeau des affaires. Le goût de Marc-Aurèle pour les cérémonies payennes, l'attachement qu'il avoit eû dès l'enfance pour sa Religion, le crédit que les Prophétes avoient acquis sur lui, allumèrent son zèle contre les Chrétiens. Il laissa aux Gouverneurs des Provinces toute liberté d'exercer contre eux la plus grande sévérité. Dieu vengea la mort de ses serviteurs par une cruelle famine & par une peste, qui arriva peu de tems après. Les Germains, les Sarmates, les Quades, & les Marcomans en prirent occasion d'attaquer l'Empire. Cette guerre occupa Marc-Aurèle toute sa vie. Ces barbares eurent un jour l'adresse d'attirer les Romains entre des hauteurs, dont ils occupèrent tous les

passages. La chaleur étoit excessive, les soldats manquoient d'eau, & l'armée étoit sur le point de périr par la soif & par le fer. La Légion de Mélitine, Ville d'Arménie, toute composée de Chrétiens, & connue dès le tems de Trajan sous le nom de *Foudroyante*, se mit en prières. On vit un instant après tomber dans le camp des Romains une pluie abondante, tandis que les barbares étoient accablés par une grêle épouvantable accompagnée d'éclairs, de tonnerres & de foudres, qui les mirent en fuite. Les Payens attribuèrent ce miracle à Jupiter *Pluvieux* & à deux Magiciens qui avoient suivi l'Empereur. Marc-Aurèle dans la lettre qu'il écrivit au Sénat, en fit honneur aux Chrétiens, & défendit de les persécuter à cause de leur Religion. Cet évènement arriva l'an 174. L'année suivante Avidius-Cassius, Gouverneur de Syrie, se révolta & osa se faire proclamer Empereur à la tête de son armée. Ce Général n'avoit de commun avec Cassius meurtrier de César, que le nom & l'esprit d'indépendance. Il fut massacré trois mois après. Lorsqu'on apporta sa tête à Marc-Aurèle, il ne laissa échapper aucune marque de joie. Il fit même entendre que s'il eût été en son pouvoir, il ne se seroit vengé de son crime qu'en lui conservant la vie. Il associa son fils Commode à l'Empire & mourut à Sirmich, dans la Pannonie, en faisant la guerre aux Marcomans, l'an 180, à 59 ans, après en avoir règné dix-neuf. La nouvelle de sa mort causa dans l'armée, à Rome & dans toutes les Provinces, une douleur & une consternation inexprimables. On n'attendit pas que ses funérailles fussent achevées pour l'honorer comme un Dieu. Le Sénat lui fit élever un Temple & institua en son honneur un Collège de Prêtres; chaque particulier voulut avoir sa statue ou son image, & l'on regarda comme sacrilèges ceux qui ne l'honorèrent pas, comme un Dieu domestique. C'étoit en effet le plus digne Prince qui eût encore règné à Rome, & le plus parfait modèle qu'on pût proposer aux Souverains. Il s'appliquoit à faire le bonheur de ses sujets & à vérifier cette ancienne maxime de Platon, *que les Etats seront heureux, lorsque les Philosophes règneront*: car dès l'âge de douze ans il avoit pris le manteau philosophique, & lorsqu'il fut élevé à l'Empire, il joignit à ses autres titres celui de Philosophe, que lui donnèrent les premiers, Aristides & Quadrat dans la généreuse Apologie qu'ils lui présentèrent, pour justifier les Chrétiens. Il suivoit la Secte & la

morale farouche des Stoïciens, & gouverna avec beaucoup de douceur. Dans un tems de guerre où le trésor étoit épuisé, pour ne pas charger le peuple de nouveaux impôts, il fit vendre les plus riches meubles de l'Empire, les pierreries, les statues & les tableaux de prix, jusqu'aux habits d'or & de soie de l'Impératrice. On a de lui un *Recueil* de Réflexions, qu'il n'avoit fait que pour son usage particulier; mais on y trouve un grand nombre de préceptes pour tous les Etats, & sur-tout pour les Princes destinés à commander aux hommes. Madame Dacier en a donné une traduction de Grec en François, avec des remarques.

MARCA (Pierre de) naquit à Gand dans le Bearn en 1599, d'une famille noble & ancienne, & après avoir exercé les charges de Conf. & de premier Président au Parlement de Pau, il fut nommé Conseiller d'Etat en 1639 & s'engagea dans le mariage. Il publia l'année suivante l'*Histoire* du Bearn, qui augmenta beaucoup l'idée avantageuse, qu'on avoit conçue de son érudition. Chargé par le Roi de répondre au Libelle intitulé, *Optatus Gallus*, il le réfuta par son Ouvrage, *de Concordia Sacerdotii & Imperii*, qui fut applaudi de tout le monde. Ce Livre empêcha néanmoins, quelque tems, qu'il n'obtint à Rome des Bulles pour l'Evêché de Conserans, auquel il avoit été nommé, après la mort de sa femme. Le prétexte des délais du Pape Urbain VIII. fut la manière favorable dont il avoit parlé des libertés de l'Eglise Gallicanne, dans son Livre. De Marca eut la foiblesse de s'accommoder au tems & de s'expliquer au gré de la Cour de Rome en 1647, dans un Ecrit qui fut imprimé à Barcelone. Il ne fut qu'un an Evêque de Conserans, & passa rapidement à l'Archevêché de Toulouse, puis fut associé par le Cardinal Mazarin au Ministère en 1658. Tous deux poussés par différens intérêts, furent les Auteurs des troubles qui agitent encore l'Eglise & l'Etat, & les principaux instrumens de la passion des Jésuites. Marca, foible Théologien, mais esprit adroit, fécond en expéditions, ne perdoit aucune occasion de réparer le tort que lui avoit fait à Rome son Livre de la Concorde; ainsi il entra facilement dans les vûes de cette Cour contre les Disciples de Jansenius; il dressa le premier projet d'un formulaire, où l'on condamneroit les propositions de cet illustre Evêque dans le sens de l'Auteur. Pour autoriser le parti bizarre de renfermer un fait douteux dans une confession de foi,

il s'avisa de dire qu'il faisoit une partie du Dogme, *pertinet ad partem Dogmatis*, ce qui étoit un paradoxe insoutenable. Il fit paroître en 1657, au nom du Clergé, une relation de tout ce qui s'étoit fait depuis quatre ans dans les assemblées des Evêques, au sujet des cinq propositions. M. Nicole releva dans son *Belga percontator*, les mensonges, les impostures & les calomnies dont fourmille cette relation. Ce Prélat qui avoit déja fait le sacrifice de ses lumières en d'autres occasions, se mocquoit de ceux qui se fatiguoient à feuilleter le Livre de Jansénius, pour y trouver les cinq propositions prises dans leurs propres termes, ou d'autres équivalentes; mais il prétendoit que c'est tout ce qui en résulte, quand on en juge par la suite de la doctrine, par le dessein de l'Auteur & par la nature de ses preuves. M. Nicole attaqua ce systême par les raisons les plus convaincantes. L'ambition fit jouer à Marca plusieurs autres personnages dans l'affaire du formulaire. Il en fut récompensé par sa nomination à l'Archevêché de Paris; mais il mourut le jour même que ses Bulles arrivèrent à Paris en 1662, à soixante-huit ans. Il confia en mourant ses manuscrits à Baluze, qui a donné de nouvelles éditions du fameux Livre *de Concordia Sacerdotii & Imperii*. La suite de cet Ouvrage n'a été imprimée qu'après la mort de l'Auteur. Il y revient à ses premiers sentimens, plus sincères & plus vrais que ceux de sa rétractation. Il recommanda avant que de mourir qu'on l'imprimât; grande preuve qu'on ne peut faire aucun fondement sur ce qu'on ne tire des gens, que par des voies de force, d'intérêt ou de crainte, & sur ce qu'ils ne donnent que par politique. C'est aux soins de Baluze que nous devons encore les œuvres postumes de Marca, *in*-8. avec de sçavantes Préfaces, notes & additions. Ce Prélat étoit grand politique, habile critique, bon Jurisconsulte & très-savant. Il avoit un génie ambitieux, souple, qui savoit donner aux choses la tournure qu'il lui plaisoit, & il faisoit servir les faits aux desseins & aux fins qu'il avoit, au lieu d'ajuster ses desseins à la nature des faits. Nous avons encore de ce Prélat, *Marca Hispanica*, in-fol. très-estimé & nécessaire pour l'Histoire d'Espagne; & *l'Histoire de Bearn*, in-fol.

MARCEL, (Guillaume) de Toulouse, Avocat au Conseil, est fort connu par quelques Ouvrages qui ont eu cours, quoique médiocres. 1°. Un *Traité* de l'origine & du progrès de la Monarchie Françoise, 4 vol. *in*-12. qui est moins une histoire

qu'une chronique & des tables chronologiques des principaux événemens, avec les preuves. On y retrouve le détail des Gaules & de l'Histoire de France, jusqu'au milieu du règne de Louis XIV. quoique ce ne soit pas un Livre d'une lecture suivie, on peut le consulter dans le besoin. 2°. Des *Tablettes Chronologiques* des Empereurs, Rois, Princes, &c. *in*-12. qui n'a ni l'étendue, ni la clarté nécessaires à ces sortes d'ouvrages. 3°. *Tablettes Chronologiques* pour les affaires de l'Eglise, *in*-8. meilleures en leur genre que celles de l'Histoire Profane. Cet Auteur mourut en 1709 à Arles où il étoit Commissaire des classes.

MARCELLIN, Officier de l'Empire & Comte d'Illyrie, sous Justinien, est Auteur d'une *Chronique*, qui commence à l'an 379, où avoit fini celle de saint Jérôme & se termine à l'an 534 de J. C. Elle a été continuée depuis jusqu'en 566. Cassiodore loue beaucoup cet Ouvrage. Le Pere Sirmond en donna une édition *in*-8. en 1619, qui est la plus correcte.

MARCELLIN. *Voyez* AMMIEN-MARCELLIN.

MARCELLUS, (Marcus-Claudius) Général Romain, fut cinq fois Consul, & mérita par des exploits utiles à sa patrie, d'être appellé l'*Epée du peuple Romain*. Il fit la guerre avec succès contre les Gaulois, quoique supérieurs en nombre, & tua de sa main leur Roi Viridomare. Il eut ordre de passer en Sicile. Après y avoir employé inutilement les voies de la douceur & de la conciliation pour ramener les Syracusains révoltés, il assiégea leur Ville par terre & par mer. Un seul homme, Archimède, le plus grand Géomètre de l'antiquité, en retarda la prise pendant trois ans, par ses machines ingénieuses. Marcellus cependant maitre de Syracuse, ordonna qu'on épargnât ce grand homme, & il n'apprit sa mort qu'avec la plus vive douleur. Ce Général Romain eut la gloire de commander une armée contre l'illustre Annibal; après avoir triomphé plus d'une fois de ce rusé Carthaginois, il fut tué dans une embuscade 207 ans avant J. C. C'étoit un homme né pour la guerre; également propre pour commander & pour exécuter, recommandable par la douceur de ses mœurs, par sa sagesse & par sa modération.

MARCHAND, (Jean-Louis) célèbre Musicien, natif de Lyon; vint à Paris fort jeune, sans secours & sans recommandation. Se trouvant, comme par hazard dans la Chapelle de Louis le Grand, au moment qu'on attendoit l'Organiste pour commencer l'Office Divin, il s'offrit pour le remplacer, & fut d'abord

rebuté. Il insista, & on le conduisit à l'Orgue, où son jeu plût & étonna. Les Jésuites le retinrent dans leur Collége, & lui fournirent tout ce qui étoit nécessaire pour perfectionner sans inquiétude ses talens. Marchand se livra tout entier au travail, & se fit une telle réputation, qu'on lui offroit presque toutes les places d'Organiste vacantes ; mais il conserva toujours, par reconnoissance, l'Orgue de la Chapelle des Jésuites. Son jeu sçavant, son exécution brillante & la beauté de ses chants, attiroient dans les Eglises où il étoit employé, un grand concours de Musiciens & d'amateurs. On le nomma d'une voix unanime le plus grand Organiste qu'il y ait jamais eu ; mais il avoit un esprit si fantasque & si indépendant, qu'il a toujours négligé sa fortune & même sa réputation. Il mourut à Paris en 1732, à soixante-trois ans. Il a laissé deux *Livres* de pièces de Clavecin, estimés.

MARCHE, (Antoine Olivier de la) né en Bourgogne d'une famille noble, fut mis en qualité de Page auprès de Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, qu'il servit ensuite comme Gentilhomme. L'attachement qu'il eut pour son Maître, lui valut ses bonnes graces, & celles du Duc Charles son successeur, dont il fut le Maître-d'Hôtel & le Capitaine des Gardes. Olivier s'attira l'indignation de Louis XI, qui le soupçonnoit d'avoir conseillé la détention du bâtard de Rubenpré, arrêté parce qu'on l'accusoit d'avoir voulu enlever le Comte de Charolois. Le Roi de France envoya des Ambassadeurs à Philippe pour demander qu'Olivier lui fut livré ; mais le Duc répondit : *Qu'Olivier étoit son sujet & son serviteur ; & que si le Roi, ou un autre lui vouloit rien demander, il en feroit raison.* La Marche fut crée Chevalier au combat de Monthleri en 1465, & eut depuis le malheur d'être pris à la funeste journée de Nanci, où Charles son maître périt en 1477. Ayant recouvré sa liberté, il entra au service de Maximilien d'Autriche, qui avoit épousé l'héritière de Bourgogne, & fut envoyé en France pour complimenter le successeur de Louis XI. Il mourut à Bruxelles en 1501, & a laissé des Mémoires, qui, quoique fort inférieurs en tout, à ceux de Commines, ne laissent pas d'être utiles. Il y manque l'ordre & le stile ; mais il y a beaucoup de particularités sur la Cour des deux derniers Ducs de Bourgogne, auxquels l'Auteur avoit été attaché. La meilleure édition de ces Mémoires, est celle de Bruxelles, *in*-4. 1616. La Marche est encore Auteur d'un *Traité*

sur les duels & gages de bataille, *in*-8. & de plusieurs autres Ouvrages imprimés & manuscrits.

MARCHETTI, (Alexandre) né d'une famille illustre en 1633, à Pont-Ormo, sur la route de Florence à Pise, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour la Poësie. Dès l'âge de quatorze ans il composa des pièces, qui méritèrent les éloges des connoisseurs. Un de ses Sonnets, fut inséré par Crescimbeni dans son Histoire de la Poësie Italienne, comme le plus parfait qu'il eût encore vû. Il étudia aussi avec beaucoup de succès la Philosophie & les Mathématiques, & mérita d'être l'ami intime & le successeur de Borelli dans la chaire de Mathématiques à Pise. Il la conserva jusqu'à sa mort, qui arriva en 1714, à quatre-vingt-deux ans. On a de lui des *Poësies*, des *Traités* de Physique & de Mathématique estimés.

MARCIEN étoit né en Thrace, & avoit d'abord été simple Soldat; il s'éleva sur le Thrône par son courage & par sa piété. Après la mort de Théodose *le Jeune*, Pulchérie sa sœur, offrit à Marcien, dont elle connoissoit les grandes qualités, de partager avec lui l'Empire, s'il consentoit à l'épouser, & pourvu qu'il lui promît d'être fidèle à son vœu de virginité. Marcien accepta la condition, & fut proclamé Empereur avec un applaudissement universel. Le premier usage qu'il fit de son autorité, fut de punir de mort l'Eunuque Chrysaphius, qui avoit si indignement abusé de l'aveugle confiance qu'avoit eue en lui Théodose. Il donna ensuite toute son attention à pourvoir de dignes Sujets, les principales Charges de l'Etat. Il publia une Loi rigoureuse contre les Hérétiques, rappella les Evêques exilés & déposés par le faux Concile d'Ephèse, fit assembler, en 451, un Concile général à Calcédoine, où il se trouva, & donna plusieurs Edits pour faire observer ce qui y avoit été décidé. L'Empire d'Orient jouît d'un grand calme sous son règne. Genseric ravageoit par le fer & le feu celui d'Occident. Marcien se préparoit à faire la guerre à ce barbare Conquérant; mais la mort traversa son projet, & l'enleva à Constantinople, en 457, à 63 ans. Il étoit zèlé pour la pureté de la Religion, sage, prudent, courageux, & plein de tendresse pour ses sujets, qu'il rendit heureux. Aussi appellèrent-ils le tems de son règne, *le siècle d'or*.

MARCION, né à Sinope, au deuxième siècle, dans le Pont, Ville dont son pere étoit Evêque, s'attacha dans sa jeunesse à la Philosophie

Stoïque, & eut de l'inclination pour la solitude & pour la pauvreté; mais ayant été convaincu d'avoir corrompu une vierge, il fut chassé de l'Eglise par son pere. Ne pouvant supporter cette humiliation, il alla à Rome, & s'adressa aux anciens Prêtres que les disciples des Apôtres avoient formés; mais ils le rejettèrent de leur compagnie, tant son crime leur faisoit horreur! Marcion, emporté par l'indignation & par l'esprit de vengeance, *Je déchirerai*, leur dit-il, *votre Eglise, & j'y mettrai une division éternelle.* Devenu disciple de Cerdon, il ajouta plusieurs erreurs à celles de son maître. Il supposoit deux principes, l'un du bien & l'autre du mal, & rejettoit l'ancien Testament. Il n'admettoit de résurrection que pour ceux qui suivoient sa doctrine, condamnoit le mariage, & ne recevoit que ceux qui faisoient profession de continence. Les Sectateurs de cet Héresiarque s'abstenoient de la chair, n'usoient que d'eau, même dans le sacrifice; faisoient des jeûnes fréquens, & s'exposoient d'eux-mêmes au martyre. Leurs hérésies se répandirent dans une grande partie du monde.

MARCK, (Evrard de la) nommé par quelques Auteurs le Cardinal de Bouillon, étoit fils de Robert I. Duc de Bouillon, Prince de Sedan & d'une maison très-illustre. Il fut élû Evêque de Liége en 1505. S'étant mis sous la protection de la France, il fut pourvû de l'Evêché de Chartres. Les Rois Louis XIII & François I, l'honorèrent de plusieurs bienfaits: ils devoient même lui procurer un chapeau de Cardinal. Cependant, sous prétexte qu'un autre lui avoit été préféré, l'ingrat se ligua avec son frere Robert de la Marck & Charles d'Autriche Roi d'Espagne, contre la France. Il contribua beaucoup par ses intrigues à l'élection de ce Prince, qui fut déclaré Empereur en 1519. L'Archevêché de Valence en Espagne & ensuite le Cardinalat, furent la récompense de ses cabales. Robert, Prince de Sedan, s'étant remis sous la protection de la France & ayant déclaré la Guerre à l'Empereur, eut un ennemi cruel dans son frere, qui ravagea ses terres & lui enleva ses places. Par cette conduite, il se ménagea une nouvelle dignité qui flattoit son ambition. Car l'Empereur lui permit d'exercer, dans les Pays-Bas, la fonction de Légat, qu'il avoit obtenue du Pape Clément VII. Ce Cardinal mourut à Liége en 1538. On a de lui des Ordonnances Synodales.

MARCULFE, étoit un Moine du septième siècle, qui, par ordre de l'Evêque

Landri, qu'on croît être S. Landri Evêque de Paris, fit un *Recueil* de formules des Actes les plus ordinaires. Il le divisa en deux livres, dont le premier contient principalement les Chartes Royales, & le second renferme les Actes qui se passoient entre particuliers en chaque Pays. Cet Ouvrage est très-utile pour apprendre les antiquités Ecclésiastiques, & pour entendre l'histoire des Rois de France de la première Race. L'illustre Jerôme Bignon publia ce Recueil en 1613, *in*-8. avec de sçavantes remarques. M. Nivard, Jurisconsulte d'Angers, en donna une deuxième édition en 1666; c'est la meilleure.

MARCY, (Balthasar & Gaspard) freres & Sculpteurs, nés à Cambrai, ont fait plusieurs Ouvrages qui transmettront leurs noms à la postérité. Ils travaillèrent ensemble à l'excellent groupe qui se trouve dans le jardin de Versailles, & qui représente deux Tritons, qui abreuvent deux chevaux du Soleil. Tous les connoisseurs conviennent, qu'on ne peut rien voir de plus exquis pour le goût du dessein, ni pour la richesse de la composition. On doit aussi aux talens de ces deux freres, plusieurs autres Ouvrages estimés. Balthasar, l'aîné, mourut en 1674, & l'autre en 1679.

MARE, (Philibert de la) Conseiller au Parlement de Dijon, avoit beaucoup de génie pour écrire l'histoire & les éloges des Sçavans, parmi lesquels il a tenu lui-même un rang très-distingué. Son stile latin, formé sur celui de de Thou, étoit très-propre à ce genre d'écrire. Aussi tout ce qu'il a mis au jour sur ces matières, a été goûté du public, & fait désirer qu'on publiât ce qu'il a laissé manuscrit. La Mare étoit très-versé dans la Littérature & dans l'Histoire, comme il paroît par ses Ouvrages, qui sont en grand nombre. Les principaux sont: *Commentarius de bello Burgundico*, qui comprend ce qui s'est passé dans la guerre de 1635; la plus ample édition est *in*-4. 1689. *Historicorum Burgundiæ conspectus*, *in*-4. C'est un Catalogue de pièces relatives à l'Histoire de Bourgogne, que la Mare se proposoit de faire, &c. Il mourut en 1687. Il ne faut pas le confondre avec Nicolas de la Mare, Doyen des Commissaires du Châtelet, qui est Auteur d'un excellent *Traité de la Police*, en trois vol. *in-fol.* auxquels M. le Clerc du Brillet, en a ajouté un quatrième. Les recherches importantes & l'exactitude, font le mérite particulier de cet Ouvrage. Tout n'y est pourtant pas absolument exact. M. le Roy, ancien Contrôleur des Rentes de

l'Hôtel-de-Ville de Paris, en a réfuté solidement quelques endroits. Cela n'empêche point que l'Auteur n'y montre beaucoup d'érudition, de jugement & de solidité d'esprit. Il fut chargé de plusieurs affaires importantes sous le règne de Louis XIV, qui l'honora de son estime & d'une pension de deux milles livres. Il mourut en 1723, âgé de quatre-vingt-deux ans.

MARESCHAL, (George) né à Calais en 1658, étoit fils d'un pauvre militaire. Il vint jeune à Paris apprendre la Chirurgie, pour laquelle il avoit beaucoup de goût. Il y fit de si grands progrès, que M. Morel, devenu infirme, lui confia le soin de l'Hôpital en chef. Ce fut alors qu'il parut avec éclat dans la Ville. Il se distingua dans toutes les opérations, & en particulier à celle de la taille au grand appareil, qu'il a rendu plus sûre & plus simple. En 1696, il fut appellé à Versailles pour consulter sur la maladie de Louis XIV, qui avoit un abcès considérable à la nucque du cou. Il fut d'avis que l'on y fit une incision cruciale. L'opération fut faite, & réussit. Mareschal, loin de profiter de cette occasion pour sa fortune, revint à Paris, après avoir donné son avis, & ne retourna à Versailles, que parce que le Roi avoit paru surpris de ne le plus voir. En 1697, le Roi de Suède, Charles XI, étant tombé malade, l'Ambassadeur voulut engager Mareschal à se transporter auprès de ce Prince, pour le secourir, & lui offrit une grande somme; mais l'habile & désintéressé Chirurgien, ayant vû le détail de la maladie, déclara qu'il arriveroit trop tard pour être utile au Prince, dont on apprit en effet la mort l'ordinaire suivant. En 1703, il succéda à Felix dans la place importante de Premier Chirurgien du Roi. En 1706, Louis XIV lui donna une charge de Maître d'Hôtel, & l'ennoblit l'année suivante. Après la mort de ce grand Roi, Louis XV l'honora de la même confiance. La Société Académique de la Chirurgie, doit les établissemens faits sous ce Prince, aux soins & au zèle de Mareschal, qui mourut dans son Château de Bièvre en 1736, à soixante-seize ans,

MARETS, (Jean des) Sieur de Saint-Sorlin, né à Paris en 1593, fut un bel esprit, un fécond écrivain, & un fameux visionaire du dernier siècle. Le Cardinal de Richelieu l'honora de son amitié, & le fit Contrôleur Général de l'extraordinaire des Guerres, & Sécretaire Général de la marine du Levant. A la sollicitation de ce Ministre, il composa plu-

plusieurs *Pièces* de Théatre, qu'on ne lit plus aujourd'hui, pas même la *Comédie des Visionaires*, pièce extravagante, bien propre à caractériser l'Auteur, & que l'on a néanmoins regardé long-tems comme son chef-d'œuvre. Il donna aussi un *Poëme* en vingt-six livres, intitulé : *Clovis* ou *la France Chrétienne*, dont le mauvais succès le rebuta. Las d'être Poëte, il voulut être Prophête, & s'abandonna à des visions folles & à des imaginations chimériques, qu'il prenoit pour des Prophéties. Il promettoit à Louis XIV la gloire de détruire l'Empire des Mahometans, annonça une armée de cent quarante-quatre mille victimes, qui rétabliroit, sous la conduite du Roi, la vraie Religion ; & débita, sous le nom de Prophéties, mille autres rêveries dans un livre qui a pour titre : *Avis du Saint-Esprit au Roi*, & qui porte tous les caractères du fanatisme le plus outré. Il y assure bonnement, que Dieu l'a destiné à faire une réformation générale du genre humain ; & il y explique trois Prophéties de l'Ecriture, qu'il prétend s'entendre de la ruine des Jansénistes, comme devant être exterminés par le Roi de France, avec l'appareil d'une grande armée. Il publia encore dans le même genre *les Délices de l'Esprit*, Ouvrage inintelligible, dont on fit une critique ingénieuse & sanglante, par ce seul mot à mettre dans l'*Errata*, *DÉLICES*, lisez *DÉLIRES*. Son but est d'expliquer l'Apocalypse, dont il disoit que Dieu lui avoit envoyé les clefs ; & il y débite d'un ton d'enthousiaste mille rêveries qu'enfantoit son imagination échauffée. Ce Visionaire, grand ennemi & grand calomniateur de tous ceux que l'on appelloit Jansénistes, s'avisa de donner une réponse à l'*Apologie* de P. R. & il eut l'honneur d'être foudroyé par le redoutable Nicole, qui écrivit contre lui les Lettres solides & ingénieuses, connues sous le nom de *Visionaires*, dans lesquelles il met au plus grand jour la folie & l'impiété de des Marets. Cet Illuminé fut un des 1ers. Membres de l'Académie Françoise, & il mourut à Paris en 1676, chez le Duc de Richelieu, dont il étoit Intendant, âgé d'environ quatre-vingt ans. Il faut ajouter aux Ouvrages dont nous venons de parler, diverses pièces de Poësie ; quelques mauvais écrits contre les Satyres de Boileau ; des Romans licentieux, entr'autres, *Ariane*, *in*-4. ou trois volum. *in*-12. très-peu regulier pour le systême des mœurs, recherché des curieux & critiqué par Gueret dans son *Parnasse réformé* ; une espèce de *Dissertation* sur les Poëtes Grecs,

Latins & François, dans laquelle il attaque les maximes d'Aristote & d'Horace sur l'art Poëtique; mais il a fait moins de tort à leur réputation, qu'à la sienne. Roland des Marets, son frere aîné, après avoir frequenté quelque tems le Barreau, se livra entièrement à l'étude des Belles-Lettres. On a de lui un *Recueil* de Lettres Latines, dont le stile est assez pur, intitulé : *Rolandi Maresii Epistolarum Philologicarum, Libri duo.* On y trouve plusieurs réflexions critiques, très-judicieuses. Il mourut à Paris en 1613. On compte encore parmi les personnes illustres de ce nom, *Samuel* DES MARETS, fameux Ministre Protestant, de Picardie, qui mourut Professeur de Théologie à Groningue, en 1673. On a de lui plusieurs Ouvrages de Controverse contre les Catholiques, les Sociniens & contre Grotius. On trouva tant de méthode dans son systême de Théologie, intitulé : *Synopsis Theologica*, qu'il fut adopté dans les autres Académies Protestantes; l'édition qui en a été faite à Groningue en 1671, est la plus estimée. Samuel des Marets laissa deux fils, *Henri* & *Daniel*, qui marchèrent sur ses traces, & se distinguèrent par leur érudition. Ils prirent soin de l'édition de la Bible Françoise, imprimée en grand papier, *in-fol.* chez Elzevir. Les fréquentes Notes dont elle est chargée, sont de Samuel des Marets leur pere.

MARGUERITE DE LA BIGNE, né à Bayeux d'une famille noble & ancienne, fut Docteur de la maison & Société de Sorbonne en 1572, & ensuite Chanoine & Théologal de Bayeux, & Doyen de la Cathédrale du Mans. Il assista avec éclat aux Etats de Blois en 1576, & à l'Assemblée du Clergé de France commencée à Melun, & finie à Paris en 1580. Il s'est acquis beaucoup de réputation par le fameux Ouvrage qu'il intitula *Bibliotheca Patrum*, dont il donna les huit premiers volumes in-fol. en 1576, & auxquels il ajouta un autre vol. in-fol. en 1579, sous le titre d'*Appendix*. Il s'en est fait depuis un grand nombre d'éditions augmentées avec des supplémens. Il mourut en 1588.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de Henri II, née en 1552, plus fameuse par son esprit & sa beauté, que par sa vertu, fut mariée avec Henri Roi de Navarre, depuis Henri IV, peu de jours avant l'affreux massacre de la S. Barthelemi, & ce mariage que l'intérêt avoit formé, ne fut pas heureux, parce que la Princesse avoit le cœur pris pour le Duc de Guise, & que sa conduite fut toujours irrégulière. Le Duc de Navarre s'étant évadé de la

Cour, la Princesse insista pour aller joindre son mari, & après quelques refus, on le lui permit, & la Reine Mere l'y accompagna. Henri vint les recevoir à la Réole, & en usa bien avec sa femme pendant tout le séjour que Catherine de Médicis fit en Gascogne. Mais après le départ de la Reine, les deux époux qui firent leur résidence à Pau, ne tardèrent pas à se brouiller. Les fréquentes galanteries du Roi de Navarre n'y donnèrent que trop d'occasion, & la Reine aussi peu fidèle à la foi conjugale, ne demeura pas en reste avec son époux. Dans un voyage qu'elle fit à la Cour de France en 1582, elle s'engagea dans plusieurs avantures scandaleuses, qui lui attirèrent un traitement ignominieux de la part du Roi son frere. Le Roi de Navarre qui fermoit les yeux sur les désordres de son épouse, & qui sembloit vouloir apprendre à ses propres dépens à ceux dont il débauchoit les femmes, à devenir maris commodes, ne put dissimuler l'affront que lui avoit fait son épouse, & il exigea ou qu'on lui fit réparation, ou qu'il lui fût permis de ne la pas reprendre. Mais comme le mauvais état de ses affaires ne souffroit pas ce ton de fierté, il s'adoucit, & reçut dans Nerac Marguerite avec toute sa flétrissure. Il est vrai qu'il se dédommagea de cette contrainte par le mépris qu'il eut pour elle; & la Princesse pour s'en venger se servit du prétexte de l'excommunication lancée par Sixte contre son mari, pour lui faire la guerre. Elle se saisit donc de l'Agénois qui lui avoit été donné en dot, & s'établit à Agen. Mais les Habitans indignés de sa vie licentieuse, & des vexations qu'elle exerçoit contr'eux, la chassèrent, & elle se sauva en désordre en Auvergne, où elle acheva de consumer le reste de sa jeunesse en avantures bien indignes d'une fille de France. Elle séjourna quelque tems à Sarlat, où ayant appris que les Habitans méditoient le dessein de l'arrêter, elle s'enfuit & fut prise en chemin par le Marquis de Canillac, qui l'enferma au Château d'Asson. Elle y régna bientôt, par la défaite du Marquis, qui ne put se défendre de ses charmes séduisans, & s'étant rendue maitresse de la place, elle en chassa le trop foible Gouverneur. Elle demeura dans ce Château jusqu'en 1605, qu'elle retourna à la Cour, où régnoit son mari qu'elle sollicita d'obtenir la dissolution de leur mariage, ce que Clément IX accorda en 1599. La Princesse libre alors de tout engagement, fit bâtir un beau Palais rue de Seine au fauxbourg S. Germain, & y passa le reste de ses

jours dans le commerce des gens de Lettres qu'elle aimoit, & dans un mélange bisarre de dévotion & de galanterie, dont elle fit toujours profession. Elle mourut en 1615. Nous avons d'elle des *Mémoires* fort curieux qui s'étendent depuis 1565 jusqu'en 1582. Ils ont été écrits par cette Princesse pour servir de réponse à l'éloge que Brantome en a fait dans ses *Hommes Illustres*. La meilleure édition est celle de Liége *in*-8. publiée par les soins de Godefroy. Marguerite y parle assez avantageusement de ses mœurs ; mais son témoignage est démenti par toutes les Anecdotes, que racontent d'elle les Historiens.

MARGUERITE, Reine de Dannemarck, succéda au Roi Waldemar III son pere, & épousa Haquin Roi de Norvége, dont elle eut aussi le Royaume. Ses grandes qualités, & surtout son inclination pour la guerre, la firent appeller la *Sémiramis du Nord*. Albert Roi de Suede ayant irrité par sa tyrannie la Noblesse de son Royaume, elle appella Marguerite à son secours. Cette Héroïne avant que de se rendre en Suede à la tête de son armée, exigea qu'on la choisit pour Reine, si elle triomphoit d'Albert. On y consentit, & le Tyran fut défait. Par cette victoire, Marguerite devint Reine de Suede. Elle gouverna avec une autorité absolue. Comme les Grands lui rappelloient son serment, & lui disoient qu'ils en avoient les actes. *Je vous conseille de les bien conserver*, dit-elle, *pendant que je garderai tous les droits de ma dignité*. Elle vint à bout de faire passer les trois Royaumes électifs qu'elle possédoit sur la tête d'Eric Duc de Poméranie, & mourut en 1412.

MARGUERITE D'AUTRICHE, fille de l'Empereur Maximilien I, fut élevée à la Cour de Louis XI, & fiancée au Dauphin depuis Charles VIII, qui dans la suite ayant épousé Anne héritiere de Bretagne en 1491, renvoya Marguerite qui fut quelque tems après mariée à l'Infant Jean d'Espagne. Le vaisseau sur lequel elle s'étoit embarquée pour aller joindre son futur époux, ayant été battu d'une violente tempête, Marguerite sur le point de périr & tranquille au milieu de l'orage, eut assez de sang froid pour composer elle-même son épitaphe :

Cy gît Margot la gente Demoiselle,
Qu'eut deux maris, & si mourut pucelle.

Cependant elle aborda en Espagne, épousa l'Infant, & se trouva bientôt veuve. Alors elle se maria à Philibert *le Beau*, Duc de Savoye, qui mourut au bout de trois ans, & Marguerite se retira enfin

auprès

auprès de son pere, gouverna avec beaucoup de sagesse les Pays-Bas, où elle fit fleurir les Sciences, & mourut à Malines en 1530. Cette Princesse avoit beaucoup d'esprit, & elle a fait plusieurs ouvrages en prose & en vers, entr'autres: le *Discours de ses infortunes*. C'est elle qui a fait bâtir la fameuse Eglise de Notre-Dame, aux Portes de Bourg-en-Bresse. Corneille Agrippa a fait son Oraison funèbre. Il y a encore eu de ce nom, MARGUERITE DE FRANCE, fille de François I, mariée à Emmanuel-Philibert Duc de Savoye, en 1559. Cette Princesse sçavoit très-bien le Grec & le Latin, & se distingua par des qualités encore plus solides, la piété, la générosité & la prudence. Elle fut la Protectrice des Sçavans, & ses bienfaits en attirèrent plusieurs à Turin. Ses Sujets, dont elle fit le bonheur, lui donnèrent le titre glorieux de *Mere du Peuple*, & elle mourut en 1574.

MARGUERITE DE VALOIS, sœur de François I, Princesse illustre par sa vertu & par son esprit, naquit à Angoulême en 1492. Elle épousa d'abord le Duc d'Alençon, & fut ensuite mariée à Henri d'Albret, second du nom, Roi de Navarre. Son frere, qu'elle aimoit tendrement, étant tombé malade en Espagne, où il étoit prisonnier, elle alla le voir, & contribua à sa guérison par sa présence & les soins qu'elle eut de lui. Elle parla avec fermeté à Charles-Quint & à ses Ministres, & les força à traiter le Roi avec tous les égards dûs à sa dignité. François I, qui avoit pour elle une tendresse réciproque, la consultoit dans les affaires du Gouvernement, & se trouvoit bien de ses avis. Lorsqu'en 1577 elle se maria au Roi de Navarre, il lui fit de très-grands avantages. Cette Princesse, retirée dans ses Etats, s'appliqua avec son époux à les rendre florissans, à relever l'Agriculture, qui étoit très-négligée, à embellir ses Villes, à civiliser ses Peuples, & à fortifier les Places, pour se garantir des usurpations des Espagnols. La Reine de Navarre fut accusée de favoriser les nouvelles opinions, & elle protégea ouvertement leurs Partisans. Elle fit même imprimer un Ouvrage de sa façon, sous le titre de *Miroir de l'Ame pécheresse*, qui fut censuré par la Sorbonne, comme contenant une doctrine contraire à celle de l'Eglise Romaine. Cependant, soit pour ne pas déplaire à son frere, qui s'étoit déclaré ouvertement contre le Luthéranisme, soit qu'elle eût renoncé de bonne foi à l'erreur, elle se conduisit par la suite, au moins

extérieurement, en Catholique; & même on a tout lieu de croire que sur la fin de sa vie, elle étoit sincèrement convertie. Elle mourut en 1549, dans le Bigorre. Madame de la Force a fait, en 4 volum. *in*-12. l'histoire de cette célèbre Princesse; mais ce n'est qu'un Roman, & un tissu de fictions, sur un fond très-léger de faits historiques. La Reine Marguerite étoit plutôt la matière d'une belle Histoire, que d'un Roman. Elle a laissé plusieurs Ouvrages de Poësie, comme des *Comédies*, des *Moralités*, & l'*Heptameron* ou les *Sept-Jours* de la Reine de Navarre, Recueil dans le goût des Nouvelles de Boccace, qui donneroit une très-mauvaise idée des mœurs de cette Princesse, si l'on ne sçavoit que souvent, & sur-tout dans le siècle où vivoit Marguerite, le cœur n'avoit aucune part aux productions de l'esprit, & qu'avec une conduite irréprochable, on se permettoit quelquefois un stile très-licentieux. On a réimprimé ces contes à Amsterdam, en deux vol. 1698. & on y a conservé l'ancien stile. Les Poësies de cette Princesse furent recueillies en 1547 par Jean de la Haye son valet de chambre, sous ce titre: *Les Marguerites de la Marguerite des Princesses, très-illustre Reine de Navarre*. On y trouve quatre *Mystères* ou *Comédies pieuses* & deux *Farces*; le *Triomphe de l'Agneau*, Poëme fort long; la *Complainte pour un prisonnier*, qui paroît être François sûr; & 30 *Chansons spirituelles*, & d'autres pièces sur divers sujets, où l'on trouve de l'esprit & de l'invention, une versification assez bonne pour le tems; mais une affectation à semer l'allégorie, qui les rend le plus souvent inintelligibles.

MARGUNIO, (Massimo) né à Candie, étoit fils d'un Marchand qui l'amena avec lui à Venise en 1547, & l'envoya à Padoue, où il étudia avec succès les Belles-Lettres, la Philosophie & la Théologie. La mort de son pere, arrivée à Venise, le rendit possesseur d'un riche héritage: il ouvrit dans cette Ville une Imprim. Grecque, de laquelle sont sortis beaucoup d'Ouv.; mais ayant été consumée par un incendie, il fut obligé de retourner dans sa Patrie, où il prit l'habit Monastique. Il y composa ses *Livres* de la Procession du Saint-Esprit, où il fit de vains efforts pour réunir les Eglises d'Orient & d'Occident. Muni de cet Ovrage, il vint à Rome. Sixte V, à qui sa foi étoit suspecte, voulut l'obliger de faire une Profession de Foi Orthodoxe devant les Inquisiteurs, & ordonna que s'il le refusoit, on le mît en prison. Margunio, informé de cette résolution, sortit de Rome, & retourna en Grèce.

En 1585, il partit pour les Isles de l'Archipel, & s'arrêta à celle de Cérigo, dont il fut Evêque. Sur la fin de sa vie il se retira dans sa Patrie, & y mourut en 1602, à 80 ans. Ses *Hymnes Anacreontiques* & d'autres Ouvrag. le font regarder comme un des meilleurs Poëtes Lyriques de son tems.

MARIALES, (Xantes) né à Venise vers l'an 1580, étoit de la noble famille des Pinardi; mais il en quitta le nom, en se faisant Religieux dans l'Ordre de S. Dominique. Après y avoir enseigné quelque tems la Philosophie & la Théologie, il se renferma dans son cabinet, pour se livrer entièrement à l'étude. On ne put l'en arracher ni lui faire accepter aucun emploi dans son Ordre. Son zèle impétueux pour soutenir les intérêts de la Cour de Rome, lui attirèrent de justes disgraces. Deux fois il fut chassé des Etats de Venise. Ayant obtenu son retour, il y mourut en 1660, à plus de 80 ans. On a de lui plusiers gros Ouvrages, dont le plus curieux a pour titre: *Bibliotheca Interpretum ad universam Summam D. Thomæ.*

MARIAMNE, Princesse illustre par sa vertu & par sa beauté, épousa Hérode *le Grand*, l'an du monde 3997, & elle en eut Alexandre & Aristobule. Son air fier & majestueux lui attira des ennemis & des calomniateurs, qui persuadèrent à Herode qu'elle lui avoit été peu fidèle, pendant son absence. Ce Prince naturellement cruel & ombrageux, l'immola à ses soupçons jaloux. Ayant ensuite reconnu l'imposture de ses accusateurs, il fut inconsolable de la mort de cette malheureuse Princesse, qu'il aimoit passionnément. Il fit bâtir en son honneur une tour superbe de marbre blanc, dont les pierres longues de 20 coudées étoient jointes avec tant d'art, qu'on eû crû qu'elles étoient toutes d'une seule pièce.

MARIANA, (Jean) né à Talavera dans le Diocèse de Tolède, entra chez les Jésuites en 1514. Il enseigna avec réputation la Théologie en Espagne, à Rome & à Paris. Il passa les cinquante dernières années de sa vie dans sa patrie, où il composa son Histoire d'Espagne en 30 Livres, qu'il traduisit ensuite en Espagnol. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Mayence *in*-4. 1605: on n'y reprend que trop de partialité à l'égard des François & des Protestans, beaucoup de fautes de Géographie, & trop de crédulité pour les Fables, reçûes autrefois en Espagne. L'Esp. Pedro Mantuane fit sur cette Hist. une critique sçavante, curieuse & recherchée. Mariana a fait aussi des *Notes* sur l'Ecriture, pour expliquer la significa-

tion propre des mots Hébreux, *in-fol.* son Livre *de Rege & Regis Institutione*, imprimé avec Privilège, si rempli de maximes pernicieuses & tendantes à la révolte, fut censuré par la Sorbonne, & justement condamné par le Parlement de Paris à être brûlé, par la main du bourreau. L'Auteur a l'impudence de soutenir dans cet ouvrage, qu'il est permis de se défaire d'un Tyran, & il y porte le fanatisme jusqu'à admirer l'action déteſtable de Jacques Clement. Il a aussi composé sept Traités Historiques & Théologiques, imprimés à Cologne en 1609. Dans un d'eux il rapporte les sentimens des Philosophes & des Peres de l'Eglise, les Loix Civiles & Ecclésiastiques, contre la Comédie & les Spectacles. On a aussi donné de lui après sa mort un ouvrage qui a pour titre, *de Morbis Societatis*, *des Maladies de la Société de Jesus*, *de leur cause & de leurs remèdes*. Voici ce qu'il en dit au Chapitre 14. » Quelque faute qu'un des » Membres de la Société ait » commise, pourvû qu'il ait » beaucoup de hardiesse, & » qu'il trouve quelque défaite & s'enveloppe de quelque couverture, on en demeurera là. Je laisse à part » les crimes les plus grossiers, » dont on pourroit faire un » grand dénombrement, & » qui se dissimulent, de peur de » faire du bruit. Car il semble » que tout notre gouvernement n'ait point d'autre but » que de cacher les fautes, & » de jetter de la cendre dessus, » comme si le feu pouvoit » manquer tôt ou tard de jetter de la fumée.... Parmi » nous les bons sont affligés, » & même mis à mort sans » sujet, ou pour des causes » très-légères, ce qui est une » cond. capable de faire que » Dieu abîme la Compagnie. Voilà de quelle manière cet Auteur parle de la Société des Jésuites, dans laquelle il a vécu jusqu'à l'âge de 87 ans. Il mourut à Tolède en 1624. Mariana passe pour un des plus habiles hommes de son siècle, & sçavoit les Belles-Lettres, le Grec, l'Hébreu, l'Histoire Ecclésiastique & Profane.

MARIANUS Scotus, Moine Irlandois, parent du vénérable Bede, est Auteur d'une *Chronique* estimée, depuis la Naissance de Jesus-Christ jusqu'en 1083. Elle a été continuée jusqu'en 1200 par Dobechin, Abbé de S. Disibode dans le Diocèse de Trêves. Cet habile Moine mourut en 1086.

MARIE, que l'Eglise appelle par excellence la sainte Vierge, étoit de la race de David, & originaire de Bethléem. Choisie de toute éternité pour être la Mere de Dieu, on ne peut douter qu'elle n'ait reçû une grace

proportionnée à cette dignité, c'est-à-dire plus grande, que celle de tous les Saints. Elle embrassa pour toute sa vie l'état de la Virginité, ce qui avoit été sans exemple jusqu'alors. Malgré cette résolution elle épousa Joseph qui étoit aussi de la famille de David, les mœurs des Juifs ne lui permettant pas de faire autrement, ou plutôt Dieu le voulant ainsi, afin que son honneur fut à couvert contre la malignité de la médisance, qu'elle eut un secours humain & ordinaire dans les peines & fatigues dont elle ne devoit pas être exempte; & afin que le diable trompé par cette apparence, ne connut point le mystère qui devoit s'opérer en elle. Ayant conçu le Fils de Dieu par l'opération de l'Esprit saint, elle en devint Mere, sans faire aucun tort à sa Virginité, que J.C. consacra par sa naissance. Nous ne sçavons de sa vie que le peu que nous en dit le S. Evangile. Elle assista au Sacrifice de son Fils, étant aux pieds de la Croix avec une fermeté & une foi digne de la Mere d'un Dieu, qui regardoit dans sa mort le Salut du Monde qui en devoit être le fruit. Jesus-Christ l'ayant recommandée à son Disciple bien-aimé, il la prit avec lui, & après l'Ascension dont elle fut témoin, & la Descente du saint-Esprit sur les Apôtres, au milieu desquels elle se trouva, Saint Jean l'emmena avec lui à Ephèse, où elle mourut dans un âge très-avancé, sans qu'on sçache aucune particularité d'une mort si glorieuse, qui a couronné la vie de la plus sainte de toutes les Créatures. Honorons par le silence une obscurité qui ne peut être sans mystère, à l'exemple de l'Eglise, qui sçachant qu'il n'y a point de piété véritable, qui ne soit établie sur les fondemens de la vérité, a mieux aimé suspendre son jugement, que de rien assûrer de faux ou de douteux. *Plus elegit sobrietas Ecclesiæ cum pietate nescire, quàm aliquid frivolum & apocriphum indè tenendo docere. Usuard in Mart.*

MARIE EGYPTIENNE, (Ste.) ayant quitté ses parens à l'âge de 12 ans, vint à Alexandrie, où elle se plongea pendant 17 ans, dans la débauche la plus infâme. S'étant embarquée avec des pélerins, qui alloient à Jérusalem, pour la Fête de l'Exalt. de la Croix, elle remplit le vaisseau d'abomin. Quand elle fut arrivée dans la Ville, elle continua ses désordres. Mais s'étant mêlée dans la foule pour entrer dans l'Eglise, où l'on montroit la sainte Croix, elle se sentit toujours repoussée. Frappée de cet obstacle, touchée intérieurement de la Grace qui en vouloit faire un vase d'élection, elle prit la résolution

de changer de vie, & d'expier ſes crimes par la pénit. Etant retournée à l'Egliſe, elle y entra facilement & adora la Croix. Le même jour, elle ſortit de Jéruſalem, paſſa le Jourdain, & s'enfonça dans le vaſte déſert qui eſt au-delà de ce fleuve. Elle y paſſa 47 ans dans les rigueurs de la plus auſtère pénitence, ſans voir perſonne, & vivant de ce que la terre lui fourniſſoit. Mais ayant été rencontrée vers l'an 430 par un Solitaire, nommé *Zozime*, elle lui raconta ſon hiſtoire, le conjura par Jeſus-Chriſt, de garder un ſecret inviolable, juſqu'à ce que Dieu l'eut retiré du monde, & le pria de lui apporter l'Euchariſtie. Comme elle employoit des paſſages de l'Ecriture, Zozime, lui demanda ſi elle avoit étudié, non, répondit-elle; mais c'eſt Dieu qui enſeigne aux hommes la ſcience: Le ſaint Solitaire, l'année ſuivante, alla s'aſſeoir auprès du Jourdain, le Jeudi-ſaint, attendant l'illuſtre pénitente. Elle parut de l'autre côté, & ayant fait le ſigne de la Croix ſur le fleuve, elle marcha ſur les eaux, & reçut l'Euchariſtie. Elle pria Zozime de revenir au même endroit l'année ſuivante. Il le fit, & trouva ſon corps étendu ſur la terre avec cette inſcription, tracée ſur le ſable: Abbé Zozime, enterrez ici le corps de la miſérable Marie. Je ſuis morte le même jour que j'ai reçû les ſaints Myſtères, priez pour moi.

MARIE STUART, fille de Jacques V. & de Marie de Lorraine, devint héritière de la couronne d'Ecoſſe, huit jours après ſa naiſſance, en 1541. Henri VIII. Roi d'Angleterre, ſe propoſa d'abord de la faire épouſer au Prince Edouard ſon fils, afin de réunir les deux Royaumes. Mais ce mariage n'eut pas lieu. La guerre qui ſurvint entre l'Ecoſſe & l'Angleterre, ayant obligé Marie de paſſer en France pour la ſûreté de ſa perſonne, elle y épouſa, l'an 1558, François, Dauphin de France, fils & Succeſſeur de Henri II. Après la mort de ce Prince, en 1560, elle revint en Ecoſſe, où elle épouſa Henri Stuart ſon couſin, dont elle eut un fils, qui fut depuis Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, ſous le nom de Jacques I. Après la mort tragique de Henri qui fut étouffé dans ſon lit en 1567 par des Aſſaſſins, qui pour cacher leur crime, firent ſauter la maiſon par une mine, Marie eut pour troiſième époux le Comte de Botwel, Calviniſte, qui étoit regardé comme l'auteur de la mort de Henri Stuard. Ce mariage fut la ſource funeſte de tous les malheurs de cette infortunée Princeſſe. Ceux mêmes qui l'y avoient engagée, l'accu-

sèrent du meurtre de son second mari qu'elle n'aimoit pas, & prirent les armes contre elle. Abandonnée de son armée, elle fut obligée de se rendre aux Confédérés, qui l'enfermèrent dans un Château. On l'obligea de céder la couronne à son fils & on lui permit de nommer un Régent. Elle jetta les yeux sur le Comte de Murray son frere, qui ne l'accabla pas moins de reproches & d'injures. Elle s'échappa de sa prison. L'humeur dure & sévère de Murray lui procuroit un parti. Elle leva 6000 hommes; mais ayant été vaincue, elle alla se jetter entre les bras d'Elizabeth, Reine d'Anglet. qui l'avoit assurée qu'elle trouveroit un asyle auprès d'elle. Elle fut d'abord reçûe avec honneur dans Carlile, & ensuite transférée à Tentbury, qui fut pour elle une prison. L'Ecosse pendant ce tems-là ruisseloit de sang, les Catholiques & les Protestans faisoient la guerre civile. Une nouvelle conspiration formée en Angleterre en 1586, accéléra la perte de Marie Stuart. Elizabeth fit juger cette malheureuse Princesse son égale, comme si elle avoit été sa sujette. Quarante-deux membres du Parlement & 5 Juges du Royaume, allèrent l'interroger dans sa prison à Foteringhei; elle protesta, mais elle répondit : Jamais jugement ne fut plus incompétent, & jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui représenta de simples copies de ses lettres, & jamais les originaux. On fit valoir contre elle les témoignages de ses Sécretaires, & on ne les lui confronta point. On prétendit la convaincre sur la déposition de trois conjurés qu'on avoit fait mourir, & dont on auroit pû différer la mort, pour les examiner avec elle. Enfin quand on auroit procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes, quand on auroit prouvé que Marie cherchoit par-tout des secours & des vengeurs, on ne pouvoit la déclarer criminelle. Elizabeth n'avoit d'autre jurisdiction sur elle, que celle du puissant sur le foible & sur le malheureux. Enfin après dix-huit ans de prison, dans un païs qu'elle avoit imprudemment choisi pour asyle, Marie eut la tête tranchée sur un échaffaut en 1587, à quarante-deux ans. Elle souffrit la mort avec une constance admirable, après avoir remercié Dieu du bonheur qu'elle avoit de mourir pour la Religion Catholique, car il étoit notoire que c'étoit ce qui l'avoit rendue si odieuse : on prétend qu'avant, elle communia d'une Hostie qu'elle avoit conservée. Cette Princesse, de l'aveu même de ses ennemis, avoit

les plus grandes qualités. Elle ſçavoit le Latin & cinq autres langues, écrivoit en vers & en proſe & protégeoit les ſciences & les ſçavans. Jacques ſon fils, bien loin de pouvoir venger la mort de ſa mere, n'eut pas même la liberté d'en témoigner de la douleur.

MARIE DE MEDICIS, fille de François de Médicis, Grand Duc de Toſcane, épouſa Henri IV. Roi de France en 1600. Après le déteſtable aſſaſſinat de ce grand Prince, elle voulut ſe faire déclarer Régente pendant la minorité de Louis XIII. ſon Fils. Le Duc d'Epernon, Colonel Général de l'Infanterie, pour expoſer les intentions de la Reine, ſe rendit au Parlement, qui tenoit ſes ſéances aux Auguſtins. Ses menaces & les troupes qu'on avoit rangées autour du Couvent, extorquèrent un Arrêt, qui déclara Marie de Médicis ſeule Régente. C'étoit une Princeſſe auſſi peu expérimentée dans les affaires, qu'impérieuſe & pleine d'ambition. Régente & non maîtreſſe du Royaume, elle dépenſa en profuſions pour s'acquérir des créatures, tout ce que Henri le Grand avoit amaſſé, pour rendre ſa Nation puiſſante. Les Princes du Sang & les grands Seigneurs remplirent la France de factions. Marie ſe livra entièrement aux Conſeils de Caligaï & de Concini ſon mari, ce qui excita de grands troubles. De Luines, Gentilhomme ordinaire & favori du Roi, lui perſuada qu'il étoit capable de règner par lui-même, que la Reine le tenoit en tutelle; & le jeune Prince exila ſa mere à Blois. Mais l'orgueilleux Duc d'Epernon alla la tirer du Château de cette Ville, la mena dans ſes Terres à Angoulême, comme un Souverain qui ſecouroit ſon alliée. Après pluſieurs brigues inutiles contre le Cardinal de Richelieu, elle ſe retira en 1631 dans les Pays-Bas, & mourut à Cologne en 1642 à 68 ans dans la plus affreuſe misère. Cette Princeſſe, dit le Préſident Hénaut, avoit un eſprit trop au-deſſous de ſon ambition. Elle ne fut pas aſſez ſurpriſe, ni aſſez affligée de la mort d'un de nos plus grands Rois. C'eſt elle qui fit bâtir le magnifique Palais de Luxembourg, & pluſieurs autres ſuperbes édifices. Elle eſt auſſi Fondatrice du Monaſtère des Religieuſes du Calvaire qui furent établies en 1620.

MARIE, Reine d'Angleterre, née en 1516, étoit fille de Henri VIII. & de Catherine d'Arragon. Edouard VI. ſon frere avoit déclaré en mourant, à ſon préjudice Héritière du Royaume ſa couſine Jeanne Gray, deſcendante de Henri VII, laquelle fut proclamée à Londres. Mais le parti & le droit de Marie l'emportèrent. Elle enferma ſa rivale dans la Tour avec la

Princeſſe Elizabeth, qui fut depuis ſi fameuſe. A peine y eut-il une guerre,& beaucoup plus de ſang fut répandu par les bourreaux,que par les ſoldats. Le pere, le beau-pere, l'époux de Jeanne Gray, ellemême enfin, furent condamnés à perdre la tête. Attachée à la Communion Romaine, Marie commença par convoquer une Chambre des Communes, toute Catholique. Les Pairs qui pour la plûpart n'avoient de Religion que celle du Prince, ne furent pas difficiles à gagner. Le Parlement pourſuivit ſous Henri VIII. les Proteſtans, les encouragea ſous Edouard VI, & les brûla ſous Marie. On compte environ 800 perſonnes livrées aux flammes ſous ſon règne. Ce n'eſt pas ainſi que la foi s'eſt établie. Une femme groſſe accoucha dans le bucher même, quelques citoyens touchés de pitié arrachèrent l'enfant du feu, le Juge Catholique l'y fit rejetter. En liſant ces actions abominables, croit-on être né parmi les hommes? Les Evêques mariés furent dépoſés, & l'ancienne Liturgie de l'Egliſe rétablie. Le Pape Jules III. charmé de cette nouvelle révolution, envoye le Cardinal Polus en Angleterre, en qualité de Légat. Arrivé à Londres, le Prélat alla au Parlement, & les 2 Chambres ayant promis d'abroger toutes les Loix faites contre l'autorité du Pape, il leva les Cenſures en 1554, & réunit l'Angleterre à l'Egliſe Romaine. En 1557 Marie envoya un Héraut déclarer la guerre à la France, & fit partir huit mille Anglois pour aller joindre l'armée Eſpagnole dans les Pays-Bas. Pour réparer la perte de Calais, dont le Duc de Guiſe s'étoit emparé, elle mit en mer une Flotte de 120 vaiſſeaux, mais inutilement. Elle mourut en 1558, ſans avoir eu d'enfans de Philippe ſon époux, fils de l'Empereur Charles-Quint & Roi d'Eſpagne. Sa mort fut très-funeſte à la Religion qu'elle avoit fait refleurir en Angleterre.

MARIE - MAGDELAINE DE LA TRINITE', née à Aix en Provence, en 1616, d'un pere qui étoit ſoldat, fut élevée avec grand ſoin par ſa mere. Demandée en mariage à l'âge de 15 ans par un parti avantageux, elle le refuſa. Etant tombée malade en 1632, elle forma la réſolution de fonder l'*Ordre de la Miſéricorde*, pour y recevoir des Filles de qualité, ſans bien & ſans dot. Elle établit la première Maiſon de ce nouvel Ordre à Aix en 1637, de concert avec le Pere Yvan, Prêtre de l'Oratoire, ſon Directeur, qui compoſa pour elle un Livre intitulé, *Conduite à la Perfection Chrétienne.* Marie-Magdelaine mourut ſaintement à Avignon, après avoir fondé pluſieurs Maiſons dan

différentes Villes, entr'autres à Paris, où elle prédit, dit-on, à la Reine-Mere, la Paix des Pyrenées, le mariage de Louis XIV. & la naissance du Dauphin.

MARIE *de l'Incarnation*, Fondatrice des Carmelites réformées en France. *Voyez* AVRILLOT.

MARIE *de l'Incarnation*, née à Tours en 1599, s'engagea dans le mariage, pour obéir à ses parens. Elle perdit à 19 ans son époux, nommé Martin, & à 32 ans elle entra chez les Ursulines de la même Ville. Ornée de toutes les vertus qui conviennent à son sexe, elle étoit maîtresse dans la Vie spirituelle, dès son entrée au Noviciat. Aussi fut-elle chargée après sa Profession, des instructions des Novices. Elle s'en acquita avec succès, & composa en faveur de ses jeunes élèves un fort bon livre, intitulé, l'*Ecole Chrétienne*. Appellée ensuite par des voyes extraordinaires à la Conversion des filles sauvages du Canada, elle passa à Quebec en 1639, où elle établit un Couvent de son Ordre. Après l'avoir gouverné avec beaucoup de sagesse & de prudence, elle y mourut en 1672, à 73 ans, en odeur de sainteté. On a encore d'elle un volume *in*-4. de Retraites & de Lettres. Dom Claude Martin, son fils, célèbre Bénédictin, a publié sa vie, qui a été aussi écrite par le P. de Charlevoix, Jésuite.

MARIE DE GOURNAY, *voyez Jars*.

MARIGNY, (Enguerran de) d'une noble & très-ancienne famille de Normandie, fut le principal Ministre du Royaume sous Philippe-le-Bel, qu'il servit avec fidélité & avec beaucoup de succès, en plusieurs occasions importantes. Ce Prince dont il gagna les bonnes graces par son mérite & par son adresse, le fit Chambellan de France, Capitaine du Louvre, Intendant des Finances & des Bâtimens, & Comte de Longueville. Charles de France, Comte de Valois, frere du Roi, & les autres Seigneurs du Royaume, furent jaloux de sa fortune. Cette envie dégénera en une haine secrette, qui passa facilement de l'esprit des Grands dans celui des peuples. D'ailleurs Marigny naturellement fier, & sûr de la faveur de son Roi, ne se mit point en peine de ménager ses ennemis. Après la mort de Philippe-le-Bel, Charles de Valois qui n'aimoit point Marigny, s'empara de toute l'autorité; ne trouvant point d'argent pour les frais du Sacre du Roi Louis X. son neveu, il s'en prit à ce Minist. qui ayant été aussi accusé d'avoir altéré les Monnoyes, chargé les peuples d'Impôts, dégradé les forêts du Roi & diverti plusieurs grandes sommes, fut condamné à être

pendu à un gibet qu'il avoit fait lui-même dresser à Montfaucon, ce qui fut exécuté en 1315. Les remords que Charles témoigna en mourant sur la mort de Marigny, justifièrent ce Ministre, qui en effet avoit été condamné, sans être entendu. Sa mémoire fut réhabilitée & ses biens rendus.

MARIGNI, (Jacques) né à Marigni auprès de Nevers, embrassa l'Etat Ecclésiastique, & après avoir fait un voyage en Suéde, on ne sçait à quelle occasion, il s'attacha au Cardinal de Retz, qu'il amusoit par son esprit, & qu'il servoit par ses écrits. C'étoit un gros homme de bonne humeur, franc, aimant la bonne chère & le plaisir, d'une conversation aimable, qu'il sçavoit rendre intéressante par les choses rares & curieuses qu'il avoit observées dans ses voyages. Il entra dans toutes les intrigues de la Fronde, autant par caractère d'esprit, que par complaisance pour le Cardinal, & il se rendit important dans son parti par ses chansons & les autres poësies satyriques qu'il faisoit; contre le Cardinal Mazarin. Lorsque le Parlement eut mis à prix la tête de ce Ministre, Marigni fit un écrit contenant en particulier un Tarif de la somme de 150000 livres, qui avoit été assignée pour cette expédition en faveur de ceux qui trouveroient le moyen de se défaire du Cardinal, ou de le mutiler, & il imagina assez plaisamment plus de 14 manières différentes d'attenter sur sa personne. Après la détention du Card. de Retz, Marigni suivit le prince de Condé en Flandres, & ne perdit rien des agrémens de son esprit, dans le tumulte d'une vie agitée. Il écrivoit en Prose & en Vers des Lettres pleines d'esprit, dont on a fait un recueil en 1657. Son humeur caustique lui attira quelques affaires fâcheuses, & il avoit soin d'en instruire lui-même le public. Ainsi racontant une de ses avantures à la Reine de Bohême dans une Lettre imprimée, il finissoit par ces mots: *Madame, de Votre Majesté, très-humble, très-obéissant & très-bâtonné Serviteur, MARIGNI*. Son Poëme du *Pain-béni*, renferme selon quelques-uns une Satyre fine & délicate contre les Marguilliers de S. Paul; d'autres n'y trouvent qu'une Satyre grossière, des équivoques & des obscènités. Gui Patin lui attribue le Traité Politique contre les Tyrans. Il mourut à Paris en 1670.

MARILLAC, (Louis de) d'une famille d'Auvergne qui a produit de grands hommes, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi Henri IV, se distingua par sa valeur & par ses belles actions sous le règne de ce Prince, & sous

celui de Louis XIII. Il devint Marechal de France en 1629, & fut nommé ensuite pour commander les troupes du Roi en Italie. Mais le Cardinal de Richelieu le fit arrêter au milieu de son Armée en 1632, pour avoir offert de le tuer de sa propre main, lorsqu'il opina contre lui, dans l'assemblée qu'on nomma *la Journée des Dupes*. Richelieu résolut de faire mourir ce Général ignominieusement par la main du bourreau, comme Concussionnaire. Il fit voir ce que peut la vengeance armée, du Pouvoir suprême. Ce Cardinal ne se contenta pas de priver le Marechal du droit d'être jugé par les Chamb. du Parlement assemblé. Ce ne fut pas assez de lui donner dans Verdun des Commissaires dont il espéroit de la sévérité. Les premiers Juges ayant, malgré les promesses & les menaces, conclu que l'accusé seroit reçu à se justifier, le Ministre fit casser l'Arrêt. Il lui donna d'autres Juges, parmi lesquels on comptoit les plus violens ennemis de Marillac. L'implacable Cardinal le fit transférer & continuer le procès à Ruel dans sa propre maison de campagne. Il fallut rechercher toutes les actions du Maréchal. On déterra quelques abus dans l'exercice de son commandement, quelques anciens profits illicites & ordinaires, dans la construction de la Citadelle de Verdun. *Chose étrange*, disoit-il à ses Juges, *qu'un homme de mon rang soit persécuté avec tant de rigueur & d'injustice ; il ne s'agit dans tout mon procès, que de foin, de paille, de pierres & de chaux*. Cependant ce Général chargé de blessures & de quarante années de service, fut condamné en 1632 à avoir la tête tranchée ; ce qui fut exécuté à la Place de Grève, à Paris. Le Cardinal lui-même sentit bien que l'Arrêt étoit trop rigoureux & injuste. Lorsque les Commissaires vinrent lui faire leur réponse, on prétend qu'il leur dit, il faut avouer que Dieu donne aux Magistrats des lumières qu'il n'accorde pas aux autres, puisque vous avez condamné M. de Marillac à mort. Je ne croyois pas que ses actions méritassent un si rude châtiment. Il ne faut pas s'en rapporter à la relation qu'a faite de cette mort Hay du Chatelet : il étoit l'ennemi juré du Maréchal qui l'avoit récusé, & qui lui fit sur la sellete des reproches capables de l'irriter. La mémoire de l'innocent fut rétablie après la mort de son impitoyable Oppresseur, & par Arrêt du Parlement. Michel de Marillac frere du précédent, célèbre Garde des Sceaux, eût part à sa disgrace, & fut conduit prisonnier à Chateaudun, où il mourut

de douleur en 1632. Il est Auteur du Code Michau, d'une *Traduction des Pseaumes*, en vers François, imprimée en 1624, & de quelques autres Ouvrages.

MARIN, Pape. *Voyez* MARTIN.

MARINE, (Ste.) est une Vierge célèbre de Bithynie. Son pere, nommé *Eugene*, s'étant retiré dans un Monastère, la laissa jeune dans le monde. Il fut ensuite très-affligé de cette conduite imprudente. Son Abbé lui ayant demandé le sujet de sa tristesse, il lui répondit qu'elle venoit du regret d'avoir abandonné son enfant. l'Abbé crût que c'étoit un fils, & lui permit de l'amener dans le Monastère. Eugene va chercher sa fille, lui coupe les cheveux, l'habille en garçon & lui recommande de garder le secret sur son sexe, jusqu'à la mort. Elle fut reçûe dans le Monastère, sous le nom de frere *Marin*, & y mena une vie exemplaire. On dit qu'ayant été accusée d'avoir abusé de la fille de l'Hôte, où elle alloit chercher les provisions, elle aima mieux passer pour criminelle, que de déceler son sexe. Ellefut mise en pénitence à la porte du Couvent, exposée aux injures de l'air & vivant d'aumône. On la chargea aussi de l'éducation de l'enfant. Etant morte environ trois ans après, l'Abbé reconnut ce qu'elle étoit, & se repentit de sa sévérité. On croit que cette sainte vivoit au huitième siècle. Il y a à Paris une Eglise sous son nom.

MARINI, (Jean Baptiste) connu sous le nom de *Cavalier Marinr*, naquit à Naples en 1569. Son pere, habile Jurisconsulte, l'obligea d'étudier en droit; mais son penchant pour la Poësie l'en dégoûta bientôt. Ses talens & ses ouvrages lui firent un grand nom, & d'illust. Protect. Etant allé à Rome, il entra chez le Cardinal Aldobrandin, neveu du Pape Clement VIII. qu'il accompagna dans sa légation de Savoye. Marini plût d'abord beaucoup à la Cour de Turin, mais ensuite il s'y fit des ennemis. Le plus furieux étoit le Poëte Murtola, qui voulut le décrier par ses Ecrits; mais ayant lui-même succombé sous les traits satyriques de son illustre rival, il attenta à sa vie, & tira sur lui un coup de pistolet, qui porta à faux & blessa un favori du Duc. Marini ayant été obligé de sortir de Turin, pour éviter la colère du Prince, que des envieux avoient irrité contre lui, il vint à Paris à la sollicitation de la Reine Marie de Médicis, il y mit au jour son Poëme d'*Adonis*, qu'il dédia à Louis XIII. Etant allé ensuite à Rome, il y reçût beaucoup d'honneurs & mourut à Naples en 1625, à cinquante-six

ans. Ses Ouvrages qui ſont en grand nombre, ſont très-connus.

MARINIS (Léonard de) célèbre Dominiquain, fils du Marquis de Caſa-Maggiore, d'une noble famille de Gênes, naquit dans l'Iſle de Chio en 1509. Envoié en Eſpagne par Jules III. en qualité de Nonce, il employa avec ſuccès ſon crédit pour appaiſer les querelles qui s'étoient élevées entre pluſieurs Evêques & leurs Egliſes. Le Roi Philippe II. eut beaucoup d'eſtime pour lui, & le fit Archevêque de Lanciano. Le Cardinal de Gonzague qui préſidoit au Concile de Trente, voulut l'avoir auprès de lui. Il y parut avec éclat, & dreſſa les articles qui concernent le Sacrifice de la Meſſe dans la vingt-deuxième ſeſſion. Envoyé par Pie IV. à la Cour de Maximilien, il y négocia très-heureuſement. Pie V. le nomma Evêque d'Albe & Viſiteur Apoſtolique, en vingt-cinq Diocèſes. Il exerça cet emploi pendant ſix ans & mérita l'eſtime & l'amitié de ſaint Charles Boromée. Il mourut en 1573 à ſoixante-trois ans. Il eſt un des trois Evêques qui dreſſérent, par ordre du Concile de Trente, le *Catéchiſme*, le *Bréviaire* & le *Miſſel Romain*. Jean-Baptiſte & Dominique Marinis, étoient petits-neveux du précédent & Dominiquains. Le premier fut Secrétaire de la Congrégation de l'*Index*, & enſuite Général de ſon Ordre. Le ſecond devint Archevêque d'Avignon. Il y fit revivre la faculté de Théologie en fondant deux chaires pour ſon Corps. On a de lui des *Commentaires* ſur la ſomme de ſaint Thomas. Ils moururent l'un & l'autre en 1669.

MARIO-NUZZI, né en 1603. à Penna, Ville du Royaume de Naples, eſt plus connu ſous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il peignit les fleurs avec cette vérité qui charme & ſéduit les ſens. On admire dans ſes tableaux un beau choix, une touche légère, un coloris brillant. Ce genre qui demande à être traité d'une manière ſupérieure, lui procura une fortune conſidérable, & des amis puiſſans. Il mourut à Rome en 1673.

MARION, (Simon) de Nevers, étoit une homme d'une grande érudition. Il avoit naturellement beaucoup d'éloquence, une imagination féconde, & une mémoire ſi fidèle, qu'elle ne laiſſoit rien échapper. Par ces heureux talens il ſe rendit illuſtre dans le Barreau du Parlement de Paris, qu'il fréquenta pendant trente-cinq ans en qualité d'Avocat, avec une réputation extraordinaire, Henri III. qui connoiſſoit

ſa dextérité à manier les affaires, le chargea du réglement des limites d'Artois, avec les Députés du Roi d'Eſpagne. Pour récompenſer ſes ſervices, il lui accorda en 1583 des Lettres de Nobleſſe pour lui & pour ſa poſtérité. Marion fit imprimer en 1594 ſes plaidoyers avec les Arrêts auxſquels ils avoient donné lieu, ſous le titre d'*Actiones forenſes*. Depuis il fut Avocat Général au Parlement de Paris. Il en exerca les fonctions, dit de Thou, avec autant de jugement que d'éloquence, & défendit avec beaucoup de conſtance les droits du Roi, la liberté publique & l'honneur du Royaume. Il mourut à Paris en 1605. Ce Magiſt. diſtingué par ſon mérite & par ſon zèle à défendre la Religon, n'a pas laiſſé d'être traité d'hérétique par le calomnieux Auteur de la Bibliotheque des Janſeniſtes. Il étoit pere de Catherine Marion, mariée à Antoine Arnaud, Conſeiller & Procureur Général de la Reine Catherine de Médicis, dont elle eut vingt enfans, tous illuſtres par leur ſçavoir & leur piété. Etant devenue veuve, elle ſe fit Religieuſe à Port-Royal, dont ſa fille Marie-Angélique Arnaud étoit Abbeſſe & elle y mourut en 1641, âgée de 68 ans au milieu de douze de ſes filles & petites-filles, toutes Religieuſes comme elle, de cette maiſon.

MARIOTTE, (Edme) célèbre Phyſicien & Mathématicien, étoit Prieur de S. Martin ſous Baune, à 4 lieues de Dijon, & membre de l'Académie des Sciences. C'eſt preſque tout ce qu'on ſçait de ſa vie, mais ſes Ecrits ſont très-connus & généralement eſtimés : ils ont été imprimés en 2 *vol. in*-4. Ce Sçavant mourut en 1684. On lui attribue le beau Diſtique ſuivant ſur les rapides conquêtes de Louis XIV.

Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una
Una domat Batavos luna, quid annus erit?

MARIUS, (Caius) célèbre Général Romain, qui fut quatre fois Conſul, étoit né de parens pauvres & obſcurs, dans le territoire d'Arpinum. Dans ſa première jeuneſſe il gagna ſa vie à cultiver la terre. Le déſir de ſortir de ſon état, lui fit embraſſer la profeſſion des armes. Il ſervit d'abord au ſiége de Numance, y montra tant de valeur & d'intelligence, que Scipion l'Africain reconnut en lui toutes les diſpoſitions propres à en faire un grand homme de guerre. Il n'eut pas de peine à l'animer à s'élever au-deſſus de la condition de ſimple ſoldat ; car

Marius étoit naturellement avide de gloire, & se livra tout entier à l'ambition qui le dévoroit. Comme il n'avoit eu aucune éducation, il affecta de mépriser l'étude des sciences qu'il ignoroit, & conserva toujours quelque chose de sauvage & de féroce dans la figure & dans le caractère. Mais d'ailleurs il étoit sobre, austère dans ses mœurs, infatigable dans le travail, méprisant les richesses & les plaisirs, prêt à sacrifier à la passion de dominer, la vérité, la droiture, & les devoirs de la reconnoissance. Elû Consul par ses brigues & par la faveur du peuple, il fut chargé de terminer la guerre de Numidie, au préjudice de Metellus, qui pleura sur l'ingratitude de son client, devenu son successeur. Marius passa en Afrique & triompha de Jugurtha & de Bocchus, Rois de Mauritanie. Il fut ensuite envoyé en Provence pour s'opposer à une multitude effroyable de barbares, connus sous le nom de Cimbres & de Teutons, qui après avoir ravagé les Gaules & l'Espagne, défait plusieurs Consuls, tué quatre-vingt mille Romains ou Alliés de Rome, portèrent l'allarme dans son sein. Marius les tailla en pièces dans un combat qui dura deux jours. Deux cens mille tués & quatre-vingt mille prisonniers, firent voir que la valeur disciplinée, l'emporte sur le nombre & sur la seule impétuosité. Les Barbares affoiblis ne perdirent pas courage. S'étant rassemblés, ils franchirent les Alpes. Marius ayant joint ses troupes à celles de Catulus, leur livra bataille. Cent-quarante mille homme tués & soixante mille prisonniers, présentèrent l'affreux spectacle de deux Nations entièrement détruites. Marius couvert de gloire fut jaloux de celle de Sylla à qui il enleva par ses brigues le commandement des armées contre Mithridate. Sylla qui n'étoit point encore sorti de l'Italie revint à Rome à la tête de ses fidèles Légions & dissipa la faction de Marius. Celui-ci pour se dérober à la vengeance de son rival, fut obligé de se cacher dans les marais, de Minturne, Ville de la Campanie. Un Gaulois chargé d'apporter sa tête qui étoit mise à prix, le découvrit dans sa retraite; mais à l'aspect de ce grand homme, qui dans sa misère conservoit encore un air farouche & majestueux, les armes lui tombent des mains. Marius échappé de ce danger, passa en Afrique. Mais il en fut bientôt rappellé par Cornelius Cinna, qui privé du Consulat, ne crût pouvoir mieux se venger, qu'en

unissant ses ressentimens avec ceux de Marius. Ces deux Généraux vinrent investir Rome de tous côtés. Le Sénat eut recours à la négociation, & à la faveur d'un traité de paix équivoque, les deux chefs des Conjurés entrèrent dans la Ville. Rome devint alors un théâtre d'horreur & de carnage. Les deux Tyrans immolèrent à leur barbarie, tous les Citoyens qui leur étoient suspects. Marius ne survécut pas longtems à ses fureurs. Accablé d'années & tourmenté jour & nuit, par la crainte du retour de Sylla, il chercha dans la débauche de la table, un remède à ses inquiétudes. Il ne trouvoit de repos, que quand il n'avoit plus de raison. Les excès auxquels il se livra, lui causèrent une maladie dont il mourut quatre-vingt-six ans avant J. C. Il fut le premier honoré de sept Consulats, & ses cruautés ne l'ont pas rendu moins fameux que ses victoires.

MARIUS, (Leonardus) de Zelande, Docteur de Cologne, Vicaire Général du Chapitre de Harlem & Pasteur à Amsterdam, fleurissoit dans le dix-septième siècle. Il étoit très-versé dans l'intelligence des saintes Écritures & dans la connoissance des langues Grecque & Hébraique. Nous avons de lui en Latin, la *Défense Catholique de la Hierarchie Ecclésiastique*, *contre M. A. de Dominis*, & un bon Commentaire sur le Pentateuque. Il mourut en 1652.

MARIUS MERCATOR. *Voyez* MERCATOR.

MARLEBOROUGH, (Jean Churchill, Duc de) naquit à Ashe, dans le Devonshire, en 1650, d'une famille noble & ancienne. Il fit ses premières campagnes en France, en qualité de volontaire, & apprit l'art de la guerre sous Turenne. On ne l'appelloit dans l'armée que le *Bel Anglois*; mais le Général François jugea que le *bel Anglois* seroit un jour, un grand homme. Déclaré Commandant des troupes Angloises & Hollandoises en 1702, il fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France, qu'on eût vû depuis plusieurs siècles. Il gouvernoit alors la Reine d'Angleterre, & par le besoin qu'on avoit de lui, & par l'autorité que sa femme avoit prise sur cette Princesse. Il menoit le Parlement par son crédit & par celui de Godolphin, Grand Trésorier, dont le fils épousa sa fille. Ainsi maître de la Cour, du Parlement, de la Guerre & des Finances, plus Roi que n'avoit été Guillaume, aussi politique que lui & plus grand Capitaine, il fit plus, que les Alliés n'osoient espérer. Il avoit cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette

sérénité d'ame dans le péril, qui est peut être le premier don de la Nature, pour le commandement des armées. Guerrier infatigable pendant la campagne, il devenoit un Négociateur aussi agissant pendant l'hyver. Il alloit à la Haye & dans toutes les Cours d'Allemagne, susciter des ennemis à la France. Dès qu'il eut le commandement des armées confédérées en Flandre, il commença par élever des Officiers subalternes & jusqu'alors inconnus, dont il démêloit le mérite. Le Maréchal de Boufflers fut envoyé contre lui, & commandoit l'armée sous le Duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Mais ce jeune Prince, après avoir vû prendre plusieurs places, & après avoir été forcé de reculer par les marches savantes de l'Anglois, revint à Versailles au milieu de la campagne. Boufflers resta seul témoin des succès de Marleborough, qui ne perdit pas un moment la supériorité. De retour à Londres, il fut créé Duc par la Reine, & ce qui est plus flatteur, remercié par les deux Chambres du Parlement, dont les Députés vinrent le complimenter dans sa maison. Vienne étant menacée en 1703, d'un côté par les François & les Bavarrois, de l'autre par le Prince *Ragotski*, à la tête des Hongrois révoltés, Marleborough va rapidement secourir le centre de l'Empire. Après deux heures de combat, il renverse avec trois bataillons Anglois, les Bavarois & les François, il prend Donavert, passe le Danube, & met la Baviere à contribution. En 1704 il gagna la célébre bataille, qui en France a le nom d'*Hochstet*, & de *Blenheim* en Allemagne & en Angleterre. L'Armée Françoise y fut presque entièrement détruite. De soixante mille hommes si long-tems victorieux, on n'en rassembla pas plus de vingt mille. Environ douze mille hommes tués, quatorze mille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendarts & de drapeux, le Général de l'armée & douze cens Officiers de marque au pouvoir du vainqueur, signalèrent cette journée. L'Empereur fit le Général Anglois Prince de l'Empire, en lui donnant la principauté de *Mindelheim*. Mais il n'a jamais été connu sous ce titre, le nom de Marleborough étant devenu le plus beau qu'il pût porter. En 1706 il battit encore à Ramillies les François, qui y perdirent vingt mille hommes & la gloire de la nation, avec la Flandre Espagnole. Marleborough entra victorieux dans Anvers & dans Bruxelles, prit Ostende & Menin. La paix ayant été conclue

avec la France, le Duc de Marleborough fut disgracié par la Reine Anne, & se retira à Anvers. Il fut rappellé en 1714 par le Roi Georges & rétabli dans toutes ses charges. Il renonça aux affaires publiques quelques années avant sa mort, qui ariva en 1722 le 16 Juin, à soixante-treize ans. Il fut enterré avec grande pompe dans la Chapelle du Roi Henri VII. à l'Abbaye de Westminster.

MARLORAT, (Augustin) né en Lorraine en 1506, entra jeune chez les Religieux Augustins. Mais ayant embrassé les erreurs de Calvin, il sortit de son Monastère, devint Ministre en plusieurs Villes, s'acquit beaucoup de réputation dans son parti par ses prédications & par son érudition, assista au Colloque de Poissy en 1561, & fut pendu à Rouen où il étoit Ministre, lorsque le Roi eut enlevé cette Ville aux Calvinistes en 1562. Il étoit âgé de cinquante-six ans. Marlorat a laissé des *Commentaires* sur l'Ecriture Sainte.

MARMOL, (Louis) de Grenade, composa dans le seizième siècle, plusieurs ouvrages, dont le plus estimé est la *Description génerale de l'Afrique*, que Nicolas Perrot d'Ablancourt a traduit d'Espagnol en François. Divers Auteurs parlent avec éloge de Marmol, qui n'a pas toujours été fort exact.

MARNIX, (Philippe de) Seigneur du Mont-Sainte Aldegonde, né à Bruxelles en 1538, de parens nobles & originaires de Savoie, fut Disciple de Calvin à Génève, & fit de grands progrès dans les sciences, dans les langues & dans le Droit. Ce fut lui qui dressa le *formulaire* de la fameuse Confédération, par laquelle plusieurs Seigneurs des Pays-Bas s'engagèrent en 1566. à s'opposer à l'odieux Tribunal de l'Inquisition. Guillaume, Prince d'Orange l'employa avec utilité, dans les affaires les plus importantes. Devenu Consul d'Anvers, il défendit cette Ville contre le Duc de Parme en 1584, & mourut à Leyde en 1598, dans le tems qu'il travailloit à une version Flamande de la Bible. On a de lui des *Thèses de Controverses*, des *Epîtres circulaires* aux Protestans, des *Apologies* & d'autres Ouvrages.

MAROLLES, (Claude) Gentilhomme de la Province de Tourraine, s'acquit une grande réputation, durant la ligue par son adresse, par sa valeur & par sa probité. Il devint ensuite Gentilhomme ordinaire de la maison du Roi, Lieutenant-Colonel des cent-Suisses, Maréchal de Camp, &c. Il est fort connu par son combat singulier avec Marivaut. Celui-ci un des plus braves

Guerriers de l'armée du Roi, ayant rencontré Marolles, qui servoit dans celle de la Ligue, lui demanda s'il n'y avoit pas quelqu'un de son parti, qui voulut rompre une lance pour l'amour des Dames; Il y en a mille, lui répondit Marolles, mais il n'en faut point d'autre que moi seul. La partie fut remise au lendemain. Marivaut pressé par la douleur de la mort de Henri III. qui venoit d'être assassiné, arriva au lieu destiné pour le combat, avant l'heure marquée. Impatient de voir son rival, il le fit sommer par un trompette de tenir sa parole. Marolles répondit fiérement que *Marivaut avoit grand hâte de mourir*. Le combat se donna avec grand appareil. Les deux armées & toutes les Dames furent témoins de la victoire du jeune Marolles, qui enfonça le fer de sa lance, dans l'œil de son Adversaire. Celui-ci expira un moment après, en disant, que *s'il eût été heureux de vaincre, il eût été malheureux de survivre au Roi son Maître*. Le Vainqueur fut ramené a Paris au son des trompettes, & au milieu des acclamations publiques. Les prédicateurs de la Ligue disoient en chaire que *le jeune David avoit tué le Philistin Goliath*. Les beaux esprits firent cette annagramme de son nom; *Claudius de Marolles, adsum in duello clarus*. Toutes les fois qu'il se faisoit saigner, il se tenoit debout, & s'appuyoit sur sa pertuisane, sous prétexte qu'un homme de guerre ne devoit répandre son sang, que les armes à la main. Ce brave Gentilhomme mourut en 1633.

MAROLLES, (Michel) fils du précédent, fut destiné de bonne heure à l'état Ecclesiastique, & dès 1609 son Pere obtint pour lui d'Henri IV. l'Abbaye de *Baugerais* en Tourraine. Il fit ses premières études, dans la maison paternelle. En 1611. on le mit en pension à Paris dans le Collège de Clermont, où des Séculiers enseignoient les humanités sous la direction des Jésuites, & après avoir fait sa Philosophie & sa Théologie, il ne s'occupa plus jusqu'à sa mort, qu'à la composition de différens Ouvrages, & sur-tout à la traduction d'un très-grand nombre d'anciens qu'il a défigurés de la manière la plus ridicule & la plus barbare. Peu ont échappé à sa manie de traduire, & aucun n'est sorti avec honneur de ses mains. Sa traduction d'Athenée qui est détestable, fut si bien vendue, qu'elle est aujourd'hui d'une cherté excessive. Outre les traductions françoises qui ne méritent pas d'être nommées, nous avons de ce trop fécond Ecri-

vain, deux *Catalogues d'Estampes*, curieux & recherchés, des *Mémoires* de sa vie, qui contiennent quelques traits intéressans & qui étoient devenus fort rares*, lorsqu'on les a réimprimés en 1755, 3 vol. *in*-12. Le Pere Tournemine qui méprisoit les autres productions de l'Abbé de Marolles, disoit que l'Auteur méritoit qu'on lui pardonnât, en faveur de ces mémoires, l'ennui mortel qu'il avoit causé au public, par ses rapsodies, durant l'espace de soixante ans. Peut-être que, depuis que ces mémoires sont plus communs, le public n'est pas si indulgent que ce Jésuite. Quoiqu'il en soit on a encore de l'Abbé de Marolles *l'Histoire d'Anjou*, une *suite de l'Histoire Romaine* de Coeffeteau *in-fol.* très-inférieure à l'Ouvrage du Dominicain. *L'Histoire des Rois* de France *in*-12. abregée, auquel il ne faut pas se fier. Cet homme infatigable voulut même monter sur le Parnasse, mais il fut mal reçu, & la prodigieuse quantité de ses vers, l'a encore moins fait connoître, que ses traductions. Il mourut à Paris en 1681 à 81 ans.

MAROT, (Clément) né à Cahors, en 1497, de Jean Marot, Poëte d'Anne de Bretagne & valet de chambre de François I, vint à Paris fort jeune; & comme son pere sçavoit par expérience que l'emploi d'un Poëte suivant la Cour, ne conduit pas même à une fortune médiocre, il crut bien faire pour l'avancement d'un fils unique, de le mettre dans le train ordinaire du Palais; mais le jeune Clément, dégoûté bientôt de cette profession, suivit quelque tems le parti des armes, & fut ensuite reçu dans la maison de Marguerite, sœur de François I, en qualité de valet de chambre. Il accompagna à l'armée le Duc d'Alençon, époux de cette Princesse, & fut blessé & fait prisonnier à la journée de Pavie en 1525. Quand il fut revenu en France, on lui suscita une affaire, qui faillit à avoir les suites les plus fâcheuses, pour lui. Diane de Poitiers, à laquelle il avoit plû, s'étant dégoûtée de lui, le Poëte s'en plaignit amérement & tout haut; & cette Dame offensée de son indiscrétion, le dénonça à l'Inquisiteur Bunchart, que François I. avoit fait Inquis. de la Foi en France, contre les Luthér. Bunchart le fit mettre au Châtel., comme suspect d'hérésie; & tout ce que les sollicitations de ses amis purent obtenir, c'est qu'il fût transféré dans les prisons de Chartres, moins désagréables que celles de Paris. C'est là qu'il écrivit son *Enfer* contre les gens de Justice, & qu'il revit le Roman *de la Rose*, qui fut imprimé avec les changemens qu'il y fit, *in-fol.* 1527. Cependant

François I, étant revenu d'Espagne, rendit la liberté à notre Poëte, qui se maria peu de tems après, & eut un fils nommé Michel qui se mêla aussi de Poësie, mais avec peu de succès. Une nouvelle intrigue que Marot eut avec la Reine de Navarre, & qu'il n'eut pas la prudence de dissimuler, lui causa bien des désagrémens, & François I. se vit obligé de le mortifier souvent, de crainte que l'indiscrétion du Poëte, ne reveillât les soupçons du Roi de Navarre. Il s'attira bien-tôt lui-même une nouvelle disgrace, & il fut mis en prison, pour avoir tiré des mains des Archers, un homme que l'on arrêtoit. Il fit à cette occasion l'épître 26 à François I. pour lui demander son élargissement, & il l'obtint. Après quelque tems de calme & de faveur, il se vit attaqué par la plus rude tempête, qu'il eût encore essuyée. Sa vie déréglée & ses propos licentieux ayant fourni à ses ennemis un prétexte, pour l'accuser d'attachement à la nouvelle hérésie qui ravageoit alors l'Eglise, le Lieutenant-Criminel saisit tous ses papiers à Paris, pendant qu'il étoit à Blois, & ce que l'on trouva chez lui ayant fortifié l'accusation, ses amis lui conseillèrent de s'enfuir, & il se retira chez la Reine de Navarre, où ne le croyant pas encore en sûreté, il se réfugia chez la Duchesse de Ferrare qui favorisoit les Réformateurs; & après avoir passé deux ans dans cette Cour, il obtint son rappel à la sollicitation de cette Princesse, & vêcut assez tranquillement jusq. 1543. Alors ayant publié une version de plusieurs Pseaumes, qui plût fort à la Cour & déplût à la Sorbonne, & s'étant déclaré trop hautement pour la prétendue réforme, il craignit d'être arrêté de nouveau, & il se sauva à Genève, d'où quelques mauvaises affaires l'ayant encore obligé de sortir, il se réfugia à Turin qui fut son dernier exil, & il y mourut dans l'indigence en 1544, à cinquante ans. Les mœurs de ce Poëte furent toujours très-licentieuses, & ni l'âge, ni les persécutions qu'il souffrit, ni la pauvreté, ne purent lui faire perdre ses mauvaises habitudes, qui le suivirent partout. Pour ce qui est de son esprit, on ne peut nier qu'il ne fût très-agréable & très-fin, enjoué & plein de saillies. Il a une grace inimitable à tout ce qu'il dit, & les pensées les plus communes, sont embellies par le tour délicat qu'il leur donne. Son langage qui a vieilli, n'empêche pas que ses vers ne soient toujours à la mode. Il est le modèle de ceux qui veulent écrire d'une manière aisée & naïve :

Imitez de Marot l'élégant badinage.

On sçait avec quel succès la Fontaine & Rousseau l'ont fait. Malheureusement ce Poëte, qui avoit un si riche fond pour briller par lui-même, a voulu se faire un nom aux dépens de la pudeur, & ses Ouv. ne se ressentent que trop de la licence de ses mœurs. On a de lui des *Epîtres*, des *Ballades*, des *Rondeaux*, des *Epigrammes*, des *Complimens*, des *Etrennes*, tous genres dans lesquels il a parfaitement réussi, & où l'on trouve le naturel le plus heureux, la plaisanterie la plus fine, une naïveté charmante, une grande délicatesse de pensées, & une fécondité surprenante d'imagination. Il a fait encore des *Elegies* qu'il faut compter pour peu de chose, des *Eglogues* & la traduction de quelques Pseaumes, où il chante les louanges de Dieu du même ton qu'il avoit chanté les merveilles d'*Alix*, & où la Faculté trouva des erreurs qui firent censurer l'Ouvrage. La première édition complette des Œuvres de ce Poëte, fut faite à Lyon en 1538, par Dolet; & depuis sa mort, il s'en fit une plus ample à Niort en 1596, *in*-16. fort rare & très-recherchée. Cette dernière a servi de base à celle de l'Abbé Lenglet à la Haye, 1731 *in*-4. trois volumes, & six vol. *in*-12, laquelle est la plus complette & la plus obscène. Elle comprend aussi les vers de Jean & de Michel Marot.

MARQUARD FREHER, né à Ausbourg en 1565, d'une famille féconde en hommes de Lettres, étudia à Bourges sous le sçavant Cujas, qui en fit un célèbre Jurisconsulte. De retour en Allemagne, il devint Professeur de Droit à Heidelberg. Bien-tôt après, dégoûté de ce pénible emploi, il fut envoyé en qualité de Ministre, par l'Electeur Fréderic IV, en plusieurs Cours. Il servit ce Prince dans plusieurs affaires importantes, qui ne l'empêchèrent point de composer un grand nombre d'Ouvrages estimés. Les plus connus sont: *De re monetaria veterum Romanorum, & hodierni apud Germanos Imperii; rerum Bohemicarum Scriptores*, bonne collection *in-fol.* nécessaire à ceux qui veulent étudier l'Histoire par les originaux; *rerum Germanicarum Scriptores*, recueil excellent en trois vol. *in-fol.* qui contient les meilleurs Historiens, depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint; *Origines Palatinæ*, *in-folio* fort curieux & sçavant. *Corpus Historiæ Franciæ, in-fol.* devenu inutile quoique bon, depuis la collection de du Chesne. Cet illustre Auteur mourut à Heidelberg en 1614, à quarante-neuf ans. Il avoit une grande connoissance des Belles-Let-

tres, de l'Histoire & du Droit.

MARQUE, (Jacques de la) de Paris, se rendit habile dans les Belles-Lettres & dans la Chirurgie. On a de lui une *Introduction* à cette dernière Science, qui est fort estimée. Cet Ouvrage renferme des instructions solides & mises dans un grand jour. On doit au même Auteur un *Traité* des Bandages de Chirurgie. Il mourut à Paris en 1622.

MARS, Dieu de la Guerre chez les Payens, étoit fils de Junon. Cette Déesse, pour se vanger de Jupiter qui avoit produit sans elle & de son seul cerveau, Pallas, mit au monde Mars, en touchant une fleur que Flore lui avoit indiquée. On le représente armé de pied en cap, & quelquefois accompagné d'un coq, parce qu'il métamorphosa en coq Alectrion, qui au lieu de faire sentinelle, le laissa surprendre entre les bras de Vénus.

MARSAIS, (César Chesneau, Sieur du) né à Marseille en 1676, fit ses études avec succès chez les Peres de l'Oratoire de cette Ville, & entra même dans cette Congrégation, où la liberté excessive de ses sentimens ne lui permit pas de rester longtems : il en sortit pour venir à Paris, où il se maria, & se fit recevoir Avocat en 1704. Dans la suite, il quitta le barreau, sa femme & ses enfans pour entrer chez le Président de Maisons, qui le chargea de l'éducation de son fils. C'est chez ce Magistrat qu'il composa l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise Gallicane*, par rapport aux prétentions de la Cour de Rome : Ouvrage divisé en deux Parties ; dans la première, il expose les principes généraux sur lesquels sont fondées les deux Puissances, la Spirituelle & la Temporelle ; dans la seconde, il fait usage de ces principes, pour fixer les bornes du pouvoir de l'Eglise, du Pape, & des Evêques : un petit nombre de maximes générales, appuyées par la raison, par nos loix, nos annales & leurs conséquences, font toute la substance de cet Ouvrage. Du Marsais ne jugea pas à propos de le faire paroitre de son vivant, pour ne pas s'exposer, disoit-il, à des persécutions semblables à celles que du Puy, le défenseur de nos Libertés dans le dernier siècle, avoit eu à souffrir de quelques Evêques de France. Il n'a paru qu'après sa mort. Le Président de Maisons étant mort, du Marsais se trouva privé du fruit de 12 ans de travaux, & fut contraint de recommencer la même carrière chez le fameux Law ; mais la chûte de cet étranger suivit de près, & il

fut obligé de sortir du Royaume, & d'aller mourir dans l'obscurité à Venise. Alors du Marsais perdit des actions, qu'il avoit voulu convertir en biens réels, & qui manquèrent entre ses mains, & il se chargea des enfans du Marquis de Beaufremont, avec lesquels il entra au Collége de l'Oratoire de Juilli, dont le Supérieur ne tarda pas à s'appercevoir du progrès que faisoit l'irréligion, prêchée par un homme tel que du Marsais : il fut obligé de recourir à l'autorité, pour se délivrer de ce dangereux Prédicateur ; & cette anecdote que nous tenons de source, rend très-vraisemblable, celle que conteste l'auteur de l'éloge du sçavant Grammairien. Si le séjour qu'il fit chez M. de Beaufremont, ne fut pas utile à la Religion, il le fut aux Lettres, & il fit connoître un esprit profond dans une matière, où se sont exercés tant d'excellens écrivains. Le prem. fruit des réflexions de du Marsais sur l'étude des lang., fut son *Expos. d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue Latine* : elle a deux Parties, l'usage & la raison. Rien ne paroît plus Philosophique que cette méthode, ni plus conforme au développement naturel de l'esprit, & plus propre à abréger les difficultés. En 1730, il donna son *Traité des tropes*, ou des différens sens, dans lesquels un mot peut être pris dans une même langue : il expose ce qui constitue en général le stile figuré, & montre combien il est ordinaire dans les écrits, & même dans la conversation. Il fait sentir ce qui distingue les figures des pensées communes à toutes les langues, d'avec les figures des mots qui sont particulières à chacune. Il détaille l'usage des tropes dans les discours, & les abus que l'on en peut faire. Les observations & les règles sont appuyées par-tout d'exemples frappans, & d'une logique dont la clarté & la précision ne laissent rien à désirer. Du Marsais ayant achevé sa dernière éducation, & hors d'état, par son âge, d'en entreprendre de nouvelle, se borna à quelques leçons particulières qu'il donnoit pour subsister ; ce qui n'auroit pas suffi à ses besoins, sans la générosité d'un Seigneur, ami des Lettres, qui y pourvut par une pension de mille livres, dont il a continué une partie à une personne qui avoit eu soin de la vieillesse de ce Philosophe, qui mourut en 1756. L'auteur de son éloge dit, qu'il vit approcher la mort en *Sage* qui avoit appris à ne la pas craindre, & en Homme qui n'avoit pas lieu de la regretter. Dans une autre bouche le mot de *Sage* ne seroit pas équivoque, & on l'interpréteroit par ce-

lui de Chrétien; mais les sentimens trop connus de Marsais, & ceux de son Panégyrique, beaucoup plus que suspects, denotent suffisamment la signification abusive que l'on donne à ce terme, & laissent tout lieu de penser que cet homme si estimable d'ailleurs, est mort dans l'irréligion qu'il avoit si hautement professée toute sa vie. Il a laissé plusieurs Ouvrages manuscrits. Les qualités dominantes de son esprit étoient la netteté & la justesse : son caractère étoit doux & tranquille, & son ame toujours égale paroissoit peu agitée par les différens événemens de la vie. Il étoit très-flatté des louanges, qui furent la seule récompense de ses travaux. Son esprit, plus sage que brillant, étoit plus propre aux matières qui demandent de la discussion & de l'analyse, qu'à celles qui demandent une impression vive & prompte. Associé à l'Encyclopédie, il lui a fourni un grand nombre d'articles de Grammaire, qui font la partie la plus intéressante & la moins dangereuse de cet Ouvrage. M. d'Allembert a payé à son Collégue le tribut de louange qu'il lui devoit, par l'éloge qu'il en a fait.

MARSHAM, (Jean) Anglois, Chevalier de la Jarretière, après avoir étudié avec succès à Westminster & à Oxford, voyagea en Italie, en France & en Allemagne. De retour à Londres, il devint l'un des six Clercs de la Cour de la Chancellerie; mais le Parlement le priva de cette place, au commencement de la guerre civile, parce qu'il avoit suivi le Roi & le grand Sceau à Oxford. Revenu à Londres, il se livra tout entier à l'étude, & mérita d'être compté parmi les plus sçavans Ecrivains Anglois & les plus habiles critiques du dix-septième siècle. Il étoit très-versé dans l'Histoire ancienne & dans la Chronologie. On a de lui deux fameux Ouvrages, dont l'un est intitulé : *Diatriba Chronologica*, *in*-4. à Londres, 1645, où il examine fort succinctement les principales difficultés qui se trouvent dans la Chronologie de l'ancien Testament; & l'autre : *Canon Chronicus Ægyptiacus, Hebraïcus, Græcus, in-fol.* 1672. L'Auteur, dans ce Livre, qui est très-sçavant, éclaircit de son mieux l'Histoire obscure de l'Antiquité la plus reculée. On lui doit plusieurs découvertes sur cette matière, qu'il a traitée avec plus d'exactitude, qu'aucune autre. Il y adopte pourtant quelques opinions particulières & trop libres; & en général l'ouvrage est rempli de conjectures plus hardies que vraisemblables. Il y prétend, par exemple, que la circoncision & les autres cérémonies des Juifs, ont été imitées des Egyptiens, & fait finir les

ſoixante & dix ſemaines de Daniel, à Antiochus Epiphanes. Marsham mourut à Londres en 1672, âgé de 83 ans, après être rentré dans ſes emplois & avoir été honoré par Charles II, du titre de Chevalier & de celui de Baronet.

MARSIGLI, (Louis-Ferdinand) fils du Comte Charles-François Marſigli, iſſu d'une ancienne maiſon Patricienne de Bologne, naquit en cette Ville le dix Juillet 1658. Il alla dès ſa prem. jeuneſſe, chercher tous les plus illuſtres Sçavans d'Italie, & ſe rendit très-habile dans les Mathématiques, l'Anatomie & l'Hiſtoire naturelle. Etant allé à Conſtantinople en 1679, avec le Bayle que Veniſe y envoyoit, il s'informa avec toute l'adreſſe & les précautions néceſſaires, de l'état des forces Ottomannes. En même-tems il examina en Philoſophe le Boſphore de Thrace & ſes fameux courans, ce qui donna lieu au *Traité in*-4. du Boſphore qu'il dédia, en 1681, à la Reine Chriſtine de Suède; livre Italien, curieux. Peu après ſon retour de Conſtantinople, il ſervit l'Empereur Leopold contre les Turcs. Il y montra ſon intelligence dans les fortifications, & dans la guerre. A la tête d'une compagnie d'Infanterie, il ſe ſignala quand les ennemis parurent pour paſſer le Rab. Il tomba, bleſſé & preſque mourant, entre les mains des Tartares. On a une *Relation* touchante de ſa captivité. Le ſabre toujours levé ſur ſa tête, la mort toujours préſente à ſes yeux, des traitemens plus que barbares, font frémir les plus impitoyables lecteurs. Il ſe crut heureux d'être acheté par deux Turcs freres & très-pauvres, avec qui il ſouffroit encore beaucoup, mais plus par leur miſere, que par leur cruauté. Un troiſième Turc qui vivoit avec eux, étoit chargé de l'enchainer toutes les nuits à un pieu, dans leur chétive cabanne. Ayant recouvré ſa liberté, il fut employé pour établir les limites entre les Etats de l'Empereur, de Veniſe & du Turc, qui penſoient à la Paix. Ces trois Puiſſances furent ſatisfaites de ſon travail. Se trouvant en cette occaſion ſur les confins de la Dalmatie Vénitienne, il reconnut, à quelque diſtance de-là, une montagne, aux pieds de laquelle habitoient les deux Turcs dont il avoit été eſclave. Il les combla de préſens, & obtint même pour un des deux, un emploi aſſez conſidérable du Grand Viſir. Au milieu de ces travaux, il fit preſque tout ce qu'eût fait un Sçavant, qui auroit voyagé tranquillement, pour acquérir des connoiſſances. Les armes à la main il levoit des plans, meſuroit la vîteſſe des rivières, étudioit les foſſiles de chaque

pays, les mines, les métaux, les oiseaux, les poissons, tout ce qui pouvoit mériter les regards d'un homme qui sçait où il les faut porter. La succession d'Espagne ayant rallumé, en 1701, une guerre qui embrasa toute l'Europe, l'importante place de Brisac se rendit au Duc de Bourgogne, après treize jours de tranchée ouverte. Le Comte d'Arco y commandoit, & sous lui Marsigli. L'Empereur leur en fit un crime. Le Comte d'Arco fut condamné à être décapité, ce qui fut exécuté, & Marsigli *a être déposé de tous honneurs & charges, avec la rupture de l'épée.* On prétend que ce jugement ne fut qu'un effet d'une politique cruelle, qui vouloit aux dép. de la vie & de l'honneur des innocens, sauver celui du Prince de Bade, qui commandoit en chef. Marsigli ayant inutilement sollicité à Vienne la révision du Procès, se justifia par un grand Mémoire aux yeux du public, qui ne souscrivit pas au jugement cruel & injuste des Commissaires Impériaux. Etant venu en France, il parut à la Cour sans épée; mais le Roi lui donna celle qu'il portoit, & l'assura de ses bonnes graces. Il s'arrêta à Marseille pour étudier la mer; & il y eut occasion de racheter le Turc qui l'attachoit toutes les nuits au pieu, dont nous avons parlé. Il semble, dit l'ingénieux Fontenelle; que la fortune imitât un auteur de Roman, qui auroit ménagé des rencontres imprévûes & singulières, en faveur des vertus de son héros. Ses recherches sur la mer, produisirent son *Essai Physique de l'histoire de la Mer.* Il comptoit finir ses jours en Provence; mais des affaires domestiques l'ayant rappellé à Bologne, il y mourut d'apoplexie en 1730. Il y établit cette célèbre Académie, connue sous le nom d'*Institut de Bologne.* Il étoit Académicien honoraire de l'Académie des Sciences de Paris, & de la Société Royale de Londres. Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, il a laissé *Opus Danubiale*, 6 vol. *in-fol.* un des plus magnifiques Ouvrag. qui se soient faits en matière de Topographie. L'Auteur y fait la description du cours du Danube, depuis Vienne jusqu'à Belgrade, & il y a mis tout ce qui paroît avoir rapport à la Géographie & à l'Histoire naturelle.

MARSILE DE PADOUE, surnommé MENANDRIN, étudia & enseigna long-tems à Paris, où il fut Recteur de l'Université en 1312. Il s'appliqua à toutes les sciences, aux Belles-Lettres, à la Théologie, au Droit, & enfin à la Médecine qu'il exerçoit. Il étoit fort lié avec un autre Docteur nommé *Jean de Gand*, qui

l'aida à composer un Ouv. en latin intitulé *le Défenseur de la Paix*, in-fol. 1522, adressé à Louis de Baviere, en faveur duquel il fut fait. Le but principal de l'Auteur est de relever la puissance temporelle, & de combattre les opinions reçues alors dans les écoles, touchant le pouvoir du Pape. Il est divisé en trois parties. Dans la premiere l'Auteur entreprend de prouver ses propositions par la droite raison & par la lumiere naturelle. Dans la seconde, il les appuie par l'Ecriture & par les Peres, & répond aux objections. Dans la troisième il promet d'en tirer des conséquences qui seront des maximes de politique. Mais en combattant les fausses prétentions du Pape sur le temporel des Rois, il tombe dans l'excès opposé. Le Pape Jean XXII le condamna par un Décret exprès. On a encore de lui un traité sous le titre *deTranslationeImperiiRomani,&c.* qui se trouve dans la monarchie de Goldasta.

MARSILE DE INGHEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un bourg dans le Duché de Gueldres. On a de lui des *Commentaires* sur le maître des Sentences & d'autres Ouvrages. Il mourut en 1394 à Heidelberg, dont il a fondé le Collége.

MARSOLLES, (Vincent) Religieux de la Congrégation de S. Maur, dont il fut élû Supérieur général en 1672. Il fut très-zèlé pour le rétablissement des études des Bénédictins, & ce fut lui qui engagea D. Blampin après la mort de D. Delfau à travailler à une nouvelle édition des œuvres de S. Augustin. Il forma le même dessein pour les éditions de S. Ambroise, de S. Jerôme & de plusieurs autres Peres de l'Eglise, & il n'omit rien de tout ce qui pouvoit favoriser l'exécution de ces entreprises qui ont été si utiles à l'Eglise, & dont le fruit subsistera toujours. D. Marsolles est mort à S. Germain des Prés en mil six cent quatre-vingt-un, âgé de soixante-cinq ans.

MARSOLLIER, (Jacques) né à Paris en 1647, entra chez les Chanoines Réguliers de sainte Généviève. Il fut envoyé à Uzès avec quelques autres Religieux, pour rétablir le bon ordre dans le Chapitre de cette ville, qui étoit alors régulier. L'Abbé de sainteGéneviève, ayant voulu quelque tems après envoyer des Visiteurs à Uzès, l'Ev. s'y opposa, & il y eut un Arrêt du Conseil qui permit aux Religieux venus de Paris, de demeurer à Uzès ou de retourner à leur maison. Marsollier se fixa dans cette dernière ville, & fut dans la suite Prevôt de la Cathédra-

le. Il y mourut en 1724 à soixante-dix-huit ans; il passe avec raison pour un des Auteurs François qui ait écrit avec le plus de pureté & d'élégance. Il s'est acquis beaucoup de réputation par un grand nombre d'Ouvrages, dont les principaux sont, 1°. la *vie du Cardinal Ximenès*, 2 vol. *in*-12. Flechier qui a traité le même sujet, s'attache plus au Chrétien & à l'homme privé, & Marsollier fait plus connoitre dans Ximenès, l'homme public & le grand politique, tel qu'il étoit; 2°. la *vie* de M. de Rancé Abbé de la Trape, 2 vol. *in*-12. Elle est accusée de faux & de partialité. Dom Gervaise paroit justifier ce reproche dans un Ouvrage intitulé, *jugement critique; mais équitable des vies de feu M. l'Abbé de Rancé par les sieurs Marsollier & Meaupeou*, &c. 3°, les *vies* de S. François de Sales & de Madame de Chantal; 4°, *Histoire* de Henri VII Roi d'Angleterre, 2 vol *in*-12. Cet Ouvrage est regardé comme le chef-d'œuvre de l'Auteur; 5°. *Histoire de l'Inquisition* & son origine, très-bien traitée & très-curieuse, & qui peut tenir lieu du grand Ouvrage de Limbroch; 6°, Apologie ou justification d'Erasme, *in*-12. 7°, Histoire de Henri de la Tour d'Auvergne Duc de Bouillon, 3 vol. *in*-12. &c.

MARSY. *Voyez* MARCI.

MARSYAS, Phrygien, excelloit à jouer de la flûte. Il mit le premier en musique les Hymnes consacrées aux Dieux. Cybele l'aima & s'en fit suivre dans ses voyages. Étant arrivé à Nysa, il osa disputer à Apollon le prix de la musique. Mais celui-ci ayant été déclaré vainqueur, pour le punir de sa témérité, le fit attacher à un chêne & écorcher tout vif. Ce Dieu le changea ensuite en un fleuve de Phrygie, qui porte le nom de Marsyas.

MARTEL, (Charles) *voyez* CHARLES.

MARTELIERE, (Pierre de la) étoit fils du Lieutenant Général au Bailliage du Perche. Pendant quarante-cinq ans qu'il exerça la profession d'Av. au Parlement de Paris, il devint si célèbre que M^e^. Antoine Bruneau le place au rang des Arnauld, des Loisel, & des autres qu'il proposoit pour modèles aux Avocats de son tems. En 1611, il prononça contre les Jésuites un plaidoyer qui fit beaucoup de bruit, & qui fut universellement applaudi. Il mourut Conseiller d'Etat en 1631. L'Université de Paris lui fit faire par M. Tarin, Professeur d'Eloquence, une Epitaphe dans laquelle on lui donne le glorieux titre de *Princeps Patronorum & Patronus principium*. Son plaidoyer contre les Jésuites a été imprimé plusieurs fois. Il n'y au-

ra, dit-il dans ce Discours, de repos parmi nous, tant que nous serons environnés de ces ennemis d'un nouveau genre; nos enfans, nous-mêmes, nos Rois ne seront point en sûreté. Ils n'ont cessé pend. 30 ans de porter dans toute la France, le flambeau de la discorde, & d'y allumer un feu qui sembloit ne devoir jamais s'éteindre. Ce sont eux qui ont fait perdre à tant de François, la fidélité qu'ils devoient à leur Roi. Il explique ensuite avec beaucoup de netteté & d'exactitude les vrais principes sur la Hierarchie, sur les bornes des deux Puissances, & sur les caractères essentiels de l'une & de l'autre. Il montre que sur tous ces points, les Jésuites établissent les mêmes maximes que les Ultramontains, & qu'ils tâchent d'accréditer en France cette fausse & pernicieuse Doctrine. Il cite Bellarmin, Molina, Valentia, &c. qui donnent au Pape une autorité absolue dans l'Eglise, qui le mettent au-dessus des Conciles généraux, qui lui attribuent un pouvoir sans bornes, même sur le temporel des Rois. Ils ont loué, dit-il, l'abominable parricide de Henri III & de Henri IV. La France a perdu cet avantage qu'on lui attribuoit autrefois, de ne pas nourrir des monstres. Le célèbre Avocat s'élève ensuite contre un autre principe des Jésuites, qui prétendent que le Clergé est absolument exempt, de l'autorité temporelle. L'Auteur montre que si cette exemption avoit lieu, les Ecclésiastiques seroient autant de garnisons étrangères dans un Etat. Il insiste sur l'art des équivoques que la Société a inventé pour faire aux Magistrats toutes les déclarations que l'on voudra, sans qu'elles ayent pour eux la moindre conséquence. La Marteliere conclud en demandant qu'on les assujettisse aux Magistrats, qu'on réprime leurs entreprises sur les Evêques & les Curés, qu'on ne leur permette jamais d'instruire la jeunesse. L'Arrêt qui intervint donna gain de cause à l'Université; on a du même Aut. quelques autres plaidoyers. Voici un trait qui mérite de trouver place ici: un jour la Martelliere plaidant une Cause pour le Prince de Condé contre le Duc de Guise, il reprocha à ce dernier ce qu'il avoit fait pour la Ligue: le Duc s'en irrita, & le menaça au sortir de l'Audience. Peu après ayant été nommé pour se trouver à un arbitrage qui regardoit M. de Guise, & n'ayant pas voulu s'y trouver, M. de Guise qui en sçut la raison, lui fit dire qu'il pouvoit venir en toute sûreté: la Martelliere y alla, & dès que M. de Guise le vit entrer, il vint au-devant de lui, l'embrassa, lui protesta

qu'il lui donnoit son amitié, & le pria d'oublier la menace qu'il lui avoit faite.

MARTENNE, (Edmond) né à S. Jean de Losne au Diocèse de Langres en 1654, entra dans la Congrégation de S. Maur. Il s'y distingua bien-tôt par un travail infatigable, & par ses recherches laborieuses des monumens Ecclésiastiques. Il publia un grand nombre d'Ouvrages exacts & curieux sur ces matieres. Le premier est un Commentaire Latin sur la règle de Saint Benoît, *in*-4. imprimé à Paris en 1690. On y trouve plusieurs Dissertations, où l'on reconnoît l'érudition de l'Auteur. La même année parut son Traité *de antiquis Monachorum ritibus*, en deux vol. in-4. Ouvrage rempli de recherches sur la discipline régulière. En 1700, il mit au jour trois vol. in-4. *de antiquis Ecclesiæ ritibus circà Sacramenta.* C'est le meilleur écrit qui ait été fait sur cette matière, de l'aveu de ceux qui sont le plus versés dans la science des Antiquités Ecclésiastiques. On porte le meme jugement de son Traité, *de antiquâ Ecclesiæ disciplinâ in celebrandis divinis Officiis*, in-4. Son grand Ouvrage intitulé *Thesaurus Anecdotorum*, en cinq vol. in-fol. fut publié en 1717: c'est un recueil de pièces curieuses qu'il avoit ramassé dans la plûpart des bibliothèques de France. En 1724, il donna une Collection de Pièces sous le titre *De veterum Scriptorum ... amplissima collectio*, en trois vol. *in-fol.* qui furent suivis de six autres jusqu'en 1733. Il y a dans cette Collection un grand nombre de pièces qui regardent l'Histoire de France. Dom Ursin Durand l'a beaucoup aidé dans ses Ouvrages. Dom Martenne a eu aussi quelque part à la nouvelle édition du Spicilège de Dom d'Acheri, donnée en 1732. Ce laborieux Auteur mourut dans l'Abbaye de St. Germain des Prez à Paris en 1739 à 85 ans. Au milieu de tant de travaux qui sembloient devoir remplir son tems, il trouvoit celui d'assister régulièrement à tous les Offices. Son exactitude à garder la retraite, lui fournissoit le moyen de suffire à ses entreprises. L'esprit de pénitence dont il étoit animé, le faisoit enchérir sur les austérités, que sa règle prescrivoit. Il étoit aimé & estimé des gens de Lettres qui n'admiroient pas moins la simplicité de ses mœurs, que la vaste étendue de ses connoissances.

MARTIAL (Marc-Valere) Poete Latin né à Bilbilis aujourd'hui Bubiera dans le Royaume d'Arragon en Espagne, étoit de l'Ordre des Chevaliers, & alla à Rome à l'âge de 21 ans, où durant l'espace de 35 ans qu'il y demeura, sous le règne de Galba

& des

& des Empereurs suivans, il distilla son fiel poëtique sur les vices & les ridicules des Romains. Il s'acquit l'estime de Tite & de Domitien, & il fut créé Tribun. Les éloges pleins de flatterie qu'il a prodigués au monstre Domitien, le déshonoreront à jamais, ainsi que la manière indigne, ave claquelle il le traita après sa mort. Quand il se vit négligé par Trajan, il prit le parti de se retirer dans son pays où il mourut vers l'an 100. Comme le métier de Poëte ne l'avoit pas enrichi, Pline le jeune qui l'aimoit, lui donna de quoi faire son voyage. On a des Vers de ce Poëte à Pline, & une Lettre de celui-ci au sujet de son ami, qui font honneur à l'un & à l'autre. Il nous reste de Martial quatorze livres d'Epigrammes, dans plusieurs desquelles il y a de l'esprit, du sel, des traits heureux, charmans & dignes du meilleur ton de l'antiquité; mais il y en a aussi un très-grand nombre de médiocres, encore plus de mauvaises, & il en a bien jugé lui-même dans ce vers.

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Le bon goût y est souvent blessé par des pointes, des jeux de mots affectés & un stile pointilleux qui gâtent la poësie, & c'est pourquoi le célèbre Muret appelle ce Poëte l'opprobre des Poëtes Latins. Mais un reproche plus grave à lui faire, c'est d'avoir si souvent allarmé la pudeur, par des obscènités outrées, qui le rendent un monstre aux yeux non-seulement des Chrétiens, mais des hommes vertueux. Il a l'effronterie de peindre dans toute leur nudité, les crimes les plus détestés de la religion & de la nature, & jamais cynique ne fut plus hardi à franchir les bornes de toute bienséance. Il y a plusieurs éditions des Poësies de Martial. La derniere donnée par Barbouen 1754, est faite avec beaucoup de soin & d'élégance, mais peu de correction. On y a ajouté un livre *des Spectacles*, & deux autres intitulés *Xenia* & *Apophoreta*, faussement attribués à Martial.

MARTIAL d'*Auvergne*, Procureur au Parlement & Notaire au Châtelet de Paris, fut un Poëte François du quatorzième siècle, très-bel esprit & le meilleur Ecrivain de son tems. Il est plus connu par ses Ouvrages, que par les circonstances de sa vie que l'on ignore totalement. Quelques-uns disent qu'il étoit d'Auvergne parce qu'il en prenoit le nom, d'autres du Limousin à cause de Martial, nom fort commun à ceux de cette Province; mais son Epitaphe fait foi qu'il étoit de Paris, & que son nom de famille étoit d'*Auvergne*. Son premier Ouvrage est, les *Arrêts*

d'amour, dont il avoit trouvé le modèle chez les Poëtes Provençaux. Ce sont des pièces badines & fort ingénieuses, où règne une grande naïveté. Benoit de Court, Savant Jurisconsulte les a commentés fort sérieusement, & il, étale une très-grande érudition dans son *Commentaire* où il développe très-bien, plusieurs questions du Droit Civil que l'on ne seroit pas tenté d'y aller chercher. Ce Commentaire avec les Arrêts fut imprimé chez Griphe à Lyon *in*-4. 1533, & *in*-8. à Rouen 1587. Ces Arrets au nombre de 5 sont écrits en prose, au commencement près, qui est en vers, ainsi que la fin. Mais l'Ouvrage qui a acquis le plus de réputation à Martial, est un Poëme historique de Charles VII. en six ou sept mille vers de différentes mesures, sous le titre de *Vigiles de la mort du Roi*, &c. parce qu'il lui a donné la forme de l'Office de l'Eglise, que l'on nomme *Vigiles*. Au lieu de Pseaumes, ce sont des récits historiques dans lesquels le Poëte raconte les malheurs & les glorieux exploits de son Héros, & les principaux événemens de son règne. Les Leçons sont des complaintes sur la mort du Roi, dans lesquelles il exhalte ses vertus, & le cœur du Poëte parle dans tous ces récits avec beaucoup de naiveté. Il seme sur sa route des portraits fidèles, des peintures énergiques de tous les états qu'il passe en revûe, des maximes solides qui décèlent un ami de la vertu, & un ennemi déclaré du vice. Il relève hautement les avantages de la *Pragmatique*, ce réglement si célèbre dressé à Bourges en 1488, de l'avis du Conseil de Charles VII. & il en parle comme d'un frein nécessaire, à l'excessive cupidité des Ecclésiastiques. Il y a beaucoup d'invention & de jugement dans ce Poëme; mais peu d'exactitude dans la versification. On la réimprimé à Paris deux vol. *in*-8. 1724. Martial est encore Auteur de *l'Amant rendu Cordelier à l'Observance d'amour*. Poëme de 234 Strophes, *in*-16, dont le but est de décrire toutes les petitesses & les extravagances où jette la passion de l'amour, quand on s'y livre, & le désespoir qu'elle cause, lorsqu'elle n'est point satisfaite. La scène se passe dans un Couvent de Cordeliers, où l'Auteur est transporté en songe, & il y débite bien des choses burlesques, extravagantes & indécentes, qui feroient souhaiter qu'il n'eût pas rêvé. C'est sans doute pour réparer le scandale causé par ce dernier Ouvrage, que Martial fit les *Dévotes louanges à la Vierge Marie*, in-8. Poëme historiques de la vie de la Sainte Vierge, rempli de fables pieuses, que la simplicité de nos peres adoptoit bonnement.

Cet Auteur mourut en 1528.

MARTIANAY,(Jean) né à Saint Sever-Cap au Diocèse d'Aire en 1647, entra dans la Congrégation de Saint Maur, & s'appliqua à l'étude du Grec & de l'Hébreu, & à la critique de l'Ecriture Sainte. Il donna une nouvelle édition de Saint Jerôme, dans laquelle il rétablit quelques livres de ce Peré extrêmement négligés auparavant. Elle est distribuée en cinq vol. *in-fol.* L'Editeur ayant attaqué dans de longs prolégomènes, divers critiques Protestants & Catholiques, & entr'autres Simon & le Clerc, en fut à son tour vivement censuré. Il parut quelques écrits assez amers, dans lesquels ils soutenoient que Dom Martianay n'avoit aucune des qualités nécessaires, pour donner une édition exacte des Œuvres de Saint Jerôme. On a supprimé dans celle dont il s'agit, plusieurs Ouvrages qui portent le nom de ce Saint Docteur, dans quelques anciens manuscrits, quoiqu'ils ne paroissent pas être de lui. L'ordre dans lequel Dom Martianay a placé les Lettres de ce Pere, est très-embarrassant. Elles sont distribuées dans plusieurs volumes, & mêlées, tantôt avec des *Commentaires*, sur l'Ecriture, tantôt avec des Ouvrages de controverse. Rarement il s'est donné la peine d'expliquer son Texte par des notes grammaticales & théologiques. Dom Martianay a défendu contre le Pere Pezron, dans deux livres françois, l'autorité & la chronologie du Texte Hébreu de l'Ecriture Sainte. Il a composé un grand nombre d'autres Ouvrages dans lesquels on remarque plus d'érudition que de jugement, & de saine critique. Il préparoit un *Commentaire* sur toute l'Ecriture où il se proposoit de l'expliquer par elle-même, lorsqu'il mourut en l'Abbaye de Saint Germain des Prez en 1617, à 70 ans.

MARTIGNAC,(Etienne Algai, Sieur de) connu par plusieurs Traductions Françoises en Prose de Poëtes latins, qui furent goûtées dans leur tems, faute de meilleures. Sa Traduction de Virgile parut en 1681, & fut souvent réimprimée, parce que les Ecoliers pour qui l'Auteur l'avoit travaillée, firent la fortune de son livre, écrit sans goût & sans élégance. Il avoit déjà publié son Horace en 1678 en 2 *vol.*, & cette Traduction, quoique vantée par les Journalistes, quand elle parut, est aujourd'hui entièrement oubliée. Sa Version d'Ovide en 9 *vol. in*-12. en 1697, est la seule que l'on lise encore, parce qu'on n'en a pas de plus complette. Il traduisit aussi Perse & Juvenal, 13 Comédies de Térence que M. de Saci n'avoit

point traduites; l'Imitation de Jesus-Christ; & il avoit commencé une traduction de la Bible. Son ouvrage le plus passablement écrit, est la Vie des Archevêques & des Evêques de Paris du dix-septième siècle *in*-4. Martignac mourut en 1698, âgé de 70 ans.

MARTIN, (Saint) né vers 316 à Sabarie, Ville de la Pannonie, d'un pere qui étoit Tribun militaire, se fit Cathécumène dès l'âge de 10 ans, & à 12 il voulut se retirer dans la solitude. Mais forcé de servir dans les troupes, comme étant fils d'un Officier, il pratiqua toutes les vertus chrétiennes, & sur-tout la charité. Ayant rencontré à la porte d'Amiens un pauvre tout nud, il partagea avec lui son habit, quoiqu'il fit un froid très-rigoureux. On rapporte que la nuit suivante J.C. se montra à lui dans une vision, revêtu de cette moitié d'habit. Lorsqu'il eut reçu le Baptême, & renoncé à la milice séculière, la grande réputation de S. Hilaire l'attira à Poitiers. Ayant accepté le rang d'Exorciste, à la sollicitation de ce saint Evêque, il voyagea en Pannonie pour y convertir sa famille; sa charité fut efficace à l'égard de sa mere & de plusieurs autres. Il s'opposa avec zèle aux Ariens, qui dominoient dans l'Illyrie, & fut fouetté, publiquement pour avoir rendu témoignage à la Divinité de Jesus-Christ. Revenu auprès de saint Hilaire, il établit à deux lieues de Poitiers un Monastère, où il fit un si grand nombre de miracles, que toute la nature lui paroissoit soumise. Il fallut employer l'artifice & la violence pour l'arracher de sa retraite, & pour l'ordonner Evêque de Tours en 374. Il joignit toutes les vertus Episcopales à celles de la Profession Monastique, qu'il n'abandonna point. C'est à son zèle que doit son établissement, la célèbre Abbaye de Marmoutiers, que l'on croit être la plus ancienne de France. Il y rassembla 80 Religieux, qui retracèrent dans leur vie, celle des plus austères Anachorètes. Devenu comme l'Apôtre des Gaules, saint Martin remplit non seulement de Chrétiens, mais même de saints Moines, des pays entiers, où le nom de Jesus-Christ étoit inconnu. Comme il exhortoit des Payens à abbattre un arbre qui étoit l'objet de leurs vaines superstitions, ils répondirent qu'ils le vouloient bien, pourvû qu'il se mît dessous. Le saint accepta la condition, & l'arbre abbattu panchoit déjà de son côté, lorsque ayant fait le signe de la Croix, l'arbre se redressa & tomba du côté des Payens, qui ne se dérobèrent au danger, que par une prompte fuite. Dieu se servit de ce miracle pour amollir le cœur féroce de ces barbares, qui demandèrent le Baptême. Ayant été

solliciter quelques graces à la Cour de Maxime, qui s'étoit emparé des Gaules, ce Prince le fit manger à sa table & asseoir à sa droite. L'Officier ayant présenté la coupe à Maxime, celui-ci la fit donner au saint Evêque, pour la recevoir ensuite de sa main; mais saint Martin l'offrit au Prêtre qui l'avoit accompagné, comme à celui qui étoit le plus digne, & cette action fut admirée de l'Empereur même. Saint Martin ne voulut point communiquer avec Ithace & Idace, Evêq. d'Espagne, qui avoient fait condamner à mort les Priscillianistes, dont il détestoit pourtant l'Hérésie, tant il avoit en horreur ce zèle violent & barbare, qui se fait un horrible devoir, d'arracher la vie aux hommes. Cet illustre & saint Evêque mourut à Candes l'an 400. Il est le premier des saints Confesseurs ausquels l'Eglise Latine, ait rendu un culte public.

MARTIN I, (Saint) de Todi en Toscane, après avoir édifié le Clergé de Rome par sa vertu & par ses lumières, fut choisi unanimement pour remplir le saint Siége, après la mort du Pape Théodore. Il comprit que son premier devoir étoit de défendre la Foi, & de combattre l'erreur malgré la puissance & le crédit de ceux qui la protégoient. Pour cela il assembla à Rome un Concile, où se trouvèrent plus de cent Evêques. On y discuta à fond la Doctrine; on examina l'autorité des Peres; on demêla les subtilités des Monothélites, & l'on établit le Dogme de la Foi Catholique, avec beaucoup de clarté & de solidité. L'erreur y fut condamnée avec l'Ecthèse d'Héraclius, & le Type de Constant. Le zèle pour la Foi coûta la liberté & la vie même à ce digne successeur de saint Pierre. L'Empereur irrité de la condamnation de son Formulaire, fit enlever le saint Pape de Rome. Il fut mis dans un vaisseau, conduit à Constantinople, où il essuya toutes sortes de mauvais traitemens, la prison, les fers, les calomnies. Il fut ensuite exilé dans la Chersonèse, & y reçut la Couronne du Martyre, étant mort dans les souffrances pour la Foi en 655, après plus de deux ans de captivité, & un Pontificat de six ans & de deux mois.

MARTIN II, dit IV, par ceux qui mettent les Papes Marin sous le nom de Martin, François de naissance, appellé auparavant *Simon de Brie*, parce qu'il étoit né à Montpincé en Brie, fut successivement Garde des Sceaux du Roi S. Louis, Cardinal & enfin Pape après la mort de Nicolas III. en 1281. Il résista à son élection jusqu'à faire déchirer son manteau, quand on voulut le re-

vetir de celui de Pape. Une de ses premières actions fut d'excommunier l'Empereur Michel Paléologue, comme fauteur de l'ancien schisme & de l'Hérésie des Grecs, & Pierre III. Roi d'Arragon, qui s'étoit emparé de la Sicile, après le Massacre des *Vêpres Siciliennes*, auquel ce Prince avoit eu beaucoup de part. Il le menaça même, s'il ne se retiroit, d'absoudre ses sujets du serment de fidélité. Quelque tems après il exécuta cette menace par une Bulle terrible, dans laquelle on mit toutes les clauses que la subtilité des Canonistes Romains put inventer, pour fortifier la Sentence de déposition. Ses Censures furent méprisées, même par les Religieux de tous les Ordres, qui ne se crurent point excommuniés, & ne gardèrent point l'interdit. Le Roi Pierre en appella à un Pape non suspect. Pour se mocquer de la défense qui lui avoit été faite de prendre le titre de Roi d'Arragon, il se qualifioit Chevalier Arragonnois, pere de deux Rois & Maître de la Mer: le Pape en fut indigné. Comme les peines spirituelles étoient épuisées, il employa la force des armes, & donna le Royaume d'Arragon à Philippe le Hardi, Roi de France, qui eut la simplicité de l'accepter, pour son second fils. Pour en faciliter la conquête, le Pape fit prêcher une Croisade; mais tous ces mouvemens furent sans effet. Martin IV, qui en étoit l'auteur, mourut à Perouse en 1285, après un Pontificat de quatre ans.

MARTIN III, dit V. (Romain) nommé auparavant *Otton de Colonne*, Cardinal, de l'ancienne Maison des Colonnes, fut élû Pape au Concile de Constance en 1417. Il publia contre les Hussites une Bulle, dont le premier article est remarquable. Il veut que celui qui sera suspect d'Hérésie, jure qu'il reçoit tous les Conciles généraux, & en particulier celui de Constance, représentant l'Eglise universelle; & qu'on en approuve toutes les décisions. Or la supériorité du Concile sur le Pape, fut décidée dans la cinquième Session. Les Ultramontains ne peuvent opposer que de vaines chicanes à ce raisonnement. Martin V. pensa à toute autre chose qu'à tenir la promesse qu'il avoit faite dans le Conclave avec les autres Cardinaux, de travailler à réformer l'Eglise. On l'en pressa vivement, on lui présenta mémoires sur mémoires, pour lui rappeller l'engagement qu'il avoit contracté; mais il avoit toujours quelque prétexte pour éluder. Le Concile de Constance fut forcé de se séparer, sans avoir pû apporter aucun

rémède efficace aux maux, dont on avoit ſolemnellement reconnu la profondeur & l'étendue. Un nouveau Concile ayant été aſſemblé à Pavie, le Pape le transfera à Sienne. A force d'intrigues il vint à bout de le diſſoudre. Pour appaiſer les murmures des gens de bien ſur ce ſcandale, il indiqua un Concile à Bâle, qui ne devoit être célébré que 7 ans après. Il mourut dans cet intervalle en 1431.

MARTIN, (Saint) Archevêque de Brague en Eſpagne, étoit de Pannonie, & devint un des plus ſçavans hommes du ſixième ſiècle. Il affermit les Egliſes, fonda des Monaſtères, compoſa des livres de Piété, & écrivit un grand nombre de lettres pour exhorter les nouveaux convertis, à la pratique de toutes les vertus. On a de lui une *Collection* de Canons, qui a été très-célèbre. Elle eſt diviſée en deux parties, dont la première regarde le Clergé & la ſeconde les Laïques. Il mourut en 580.

MARTIN DE POLOGNE, *Martinus Polonus*, fut nommé à l'Archevêché de Gneſne par le Pape Nicolas III; mais ſa mort arrivée en 1278 l'empêcha d'en prendre poſſeſſion. On a de lui quelques écrits, dont le plus célèbre eſt une *Chronique*, qu'il finit au Pape Jean X X I. incluſivement. Jean Fabricien, Prémontré, en a donné la meilleure édition en 1616 à Cologne.

MARTIN DU BELLAY, *voyez* BELLAY.

MARTIN, (Dom Claude) né à Tours en 1619, ſe conſacra à Dieu dans la Congrégation de Saint Maur. Après avoir été Supérieur en différentes Maiſons pendant trente-huit ans, & Aſſiſtant ſous pluſieurs Généraux pendant ſeize ans, il devint Prieur de l'Abbaye de Marmoutier, où il mourut en 1696. C'étoit un homme plein de mépris pour lui-même, très-zèlé pour le bien du prochain, & pour celui de l'Egliſe en général, qu'il a édifiée par ſes rares vertus. Comme il ne ſortoit de ſa retraite, que pour ſes devoirs, il a ſçû ſe ménager du tems, pour compoſer pluſieurs Ouvrages, qui ſont autant de monumens de ſa piété : 1°. des *Méditations Chrétiennes*, dédiées à la Reine, en deux vol. *in-quarto*; 2°. la *Pratique de la Règle de Saint Benoît*, dont il y a eu ſix éditions; 3°. les *Lettres* & la *Vie* de ſa mere, morte première Supérieure des Urſulines de Quebec en Canada, où elle finit ſes jours en odeur de ſainteté. On lui attribue encore des *Avis importans* pour les Religieuſes, & d'autres Ouvrages.

MARTIN, (André) Prêtre de l'Oratoire, s'eſt rendu célèbre par la manière ſurpre-

nante avec laquelle, il possédoit les Ouvrages de S. Augustin. Il a donné sous le nom d'Ambroise Victor, *la Philosophie Chrétienne*, imprimée en sept vol. en 1667 & 1671, toute tirée de ce Pere, & composée de ses paroles. Les Thèses qu'il fit imprimer à Saumur *in*-4. lorsqu'il y enseignoit la Théologie, sont tres-recherchées. Il est mort à Poitiers en 1695.

MARTIN, (David) né à Revel dans le Diocèse de Lavaur en 1639, d'une bonne famille, s'appliqua à la lecture de l'Ecriture-Sainte, des Commentateurs & des Peres, aux langues Orientales, à l'Histoire Ecclésiastique, & à la Littérature, tant sacrée que profane. Il se rendit très-célèbre parmi les Protestans. Après la révocation de l'Edit de Nantes, il passa en Hollande, & fut Pasteur à Utrecht. Sa modestie lui fit refuser plusieurs Eglises, & en particulier celle de la Haye. Il donnoit des leçons de Philosophie & de Théogie à des jeunes gens, que sa réputation attiroit de différens pays. Des fils même de Souverains, venoient profiter de ses lumières. Il répandoit beaucoup de clarté sur les matières les plus abstraites: Martin s'attachoit aussi à inspirer à ses Disciples des sentimens de probité, de modestie & de douceur, qualités qu'on admiroit en lui. Il ne se délassoit de ses occupations, que par les visites fréquentes qu'il faisoit de son troupeau, & par le commerce de Lettres qu'il entretenoit avec les Savans & avec ses amis. Il avoit bien étudié notre langue; & lorsque l'Académie Françoise voulut publier la seconde édition de son Dictionnaire, il lui envoya des remarques, dont cette Compagnie profita, & dont elle remercia l'Auteur avec beaucoup de politesse. Cependant quoiqu'en disent les Admirateurs de Martin, son style est dur, & l'on n'y trouve point la délicatesse qu'ils y apperçoivent; mais il parloit & écrivoit avec facilité. Il avoit l'esprit vif & pénétrant, une mémoire heureuse & beaucoup de jugement. A quatre-vingt-deux ans il prêcha encore sur la Providence avec une vigueur d'esprit & de corps, une force de raisonnement, & une élévation d'idées qui surprirent son auditoire; mais à peine eut-il cessé de parler, qu'il se sentit épuisé. Il fut attaqué d'une fièvre violente & en mourut deux jours après en 1721. On a de lui une *Histoire du Vieux & du Nouveau Testament*, imprimée à Amsterdam en 1700 en 2 vol. in-fol. avec quatre cens vingt-quatre belles estampes & plusieurs autres Ouv. remplis d'érudition.

MARTIN, (Raimond) né

à Subirat en Catalogne, se distingua dans le treizième siècle parmi les Dominicains, par sa profonde connoissance des langues Hébraïque & Arabe. Il l'employa à instruire les Maures pour la conversion desquels, il fut envoyé à Tunis. Plein de zèle pour celle des Juifs, il composa contre eux un Ouvrage très-estimé sous le titre de *Pugio fidei Christianæ*, que Galatin a pillé sans en avertir; il a été réimprimé à Leypsic en 1687, & enrichi des sçavantes notes de Joseph de Voisin & de Maussac. Le P. Tourron Dominicain dans le premier tome de son Histoire des hommes illustres de son Ordre, réfute avec beaucoup de solidité, tout ce que l'Abbé Houteville a dit de peu avantageux, de l'ouvrage de Raimond Martin.

MARTIN, (Dom Jacques) né en 1694 à Fanjaux petite ville du haut Languedoc, entra dans la Congrégation de S. Maur en 1709, & après avoir enseigné les humanités dans quelques villes de Province, il vint à Paris en 1727, & s'y occupa à travailler à des ouvrages qui feront moins d'honneur à sa mémoire, par l'érudition variée, la critique & le feu qui y règnent, qu'ils ne lui feront tort, par les bizarreries, les singularités, les écarts d'imaginations, & les immodesties, qui s'y trouvent. Un des premiers qu'il publia fut la *Religion des anciens Gaulois*, où il y a beaucoup de recherches curieuses, de savantes nouveautés, & encore plus de suffisance & de forfanterie. Il donna ensuite ses *explications de plusieurs textes difficiles de l'Ecriture*, &c. 2 vol. *in*-4, ouvrage repréhensible par le titre, la qualité de l'Auteur, la Préface, les estampes, la nature du style, le caractère des réflexions, & la manière dont l'Auteur attaque ses Adversaires. Le style vif impétueux, suffisant, ne répond que trop quelquefois, aux planches immodestes, dont cet ouvrage est indécemment orné. D'ailleurs ses déclamations emportées, pleines de fiel & de passion, contre des gens qu'il se faisoit gloire d'abord d'imiter, les calomnies dont il les charge sans pudeur, révoltèrent les Lecteurs du profane Commentaire de l'Ecriture-Sainte. Le scandale alla si loin, que l'autorité séculière fut obligée d'en arrêter le débit, & que les Confrères de l'Auteur se déclarèrent avec force contre lui. Nous avons encore du P. Martin l'*Explication de divers monumens singuliers*, livre trop gros, où avec les mêmes avantages, on retrouve les mêmes défauts. *Eclaircissemens Littéraires sur un projet de bibliothèque alphabétique*, Ecrit savant, mais sans préci-

ſion, & gâté par des plaiſanteries froides & inutiles. Une *Traduction* des confeſſions de S. Auguſtin, qui ne fera pas oublier celle du fameux d'Andilly, &c. Dom Jacques Martin mourut en 1751.

MARTINES DEL PRADO, Dominicain Eſpagnol, né à Segovie d'une famille illuſtre, profeſſa avec réputation la Philoſophie & la Théologie, dans pluſieurs Univerſités d'Eſpagne. Devenu Provincial en 1662, il crut devoir s'oppoſer à la Loi impoſée aux Prédicateurs de ce Royaume, de louer l'immaculée Conception de la Sainte Vierge, au commencement de leurs Sermons. Philippe IV pour le récompenſer du mémoire qu'il avoit préſenté à cette occaſion, le relégua à Pena de Francia. Il n'obtint ſon retour qu'en écrivant aux Prédicateurs de ſa Province, de ſuivre l'exemple des autres. Il mourut à Segovie en 1668. Il a compoſé un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus ſont deux vol. in-fol. ſur la *Théologie morale*, & trois autres in-fol. ſur les *Sacremens*.

MARTINI, (Martin) né à Trente entra chez les Jéſuites, & fut envoyé en qualité de Miſſionnaire à la Chine, où il demeura long-tems. Il revint en Europe en 1651, & où il mourut en ...... Il nous a laiſſé pluſieurs ouvrages de Géographie & d'Hiſtoire: *Sinicæ hiſtoriæ de Caſa* &c. *in*-4. & *in*-8, morceau aſſez curieux, qui va juſque vers le tems de la naiſſance de J. C. Il a été traduit en François par le Pelletier, deux vol. in-12. 1692. *China illuſtrata* in-fol. c'eſt tout ce que nous avons de plus exact pour la deſcription de l'Empire de la Chine: une bonne *Hiſtoire de la guerre des Tartares contre la Chine.* Une Relation du nombre & de la qualité des Chrétiens chez les Chinois, *in*-12.

MARTINIERE. Voyez BRUZEN.

MARTINIUS, (Mathias) ſavant Proteſtant né à Freinhague dans le Comté de Waldec en 1572, enſeigna avec réputation à Paderborn & à Brême l'hébreu, le chaldaïque & le ſyriaque. Il eſt ſurtout connu par *un Lexicon Philologique* en latin, qui eſt eſtimé. On prétend que divers ſavans, entr'autres Voſſius, ont puiſé dans cette ſource, ſans en faire honneur à l'Auteur, qui mourut en 1630.

MARTINOZZI, (Anne-Marie) nièce du Cardinal Mazarin, naquit en 1638. Elle avoit toutes les qualités qui peuvent rendre une perſonne de ſon ſexe aimable & eſtimable. Avec un déſir ardent d'être heureuſe, elle eſpéroit la devenir en ce monde, par quelqu'une des hautes alliances, que la puiſſance de

son oncle & sa beauté, pouvoient lui faire espérer. Elle parvint à l'âge de dix-sept ans à cette élévation, par une alliance au-dessus de ce qu'elle auroit pu désirer, & même osé penser, en épousant Armand de Bourbon Prince de Conty: mais elle ne parvint pas au repos qu'elle avoit espéré: car quoique au milieu des biens, honneurs & plaisirs, elle se sentit plus vuide & plus altérée qu'auparavant. Elle vit dans le néant de ce qu'elle possédoit, celui de tout ce qu'elle pouvoit attendre, ce qui la jetta dans un espèce de désespoir, où elle ne vit de soulagement que dans la malheureuse disposition d'attendre avec son intrépidité naturelle, s'il se pouvoit sans la craindre, l'heure fatale qui devoit terminer ses grandeurs & décider de ce qu'elle étoit, & de tout ce qu'elle devoit devenir pour toujours. Dans ce triste état, une grande maladie la conduisit aux portes de la mort. Importunée de tout ce que le Prince que Dieu avoit retiré des plus grands désordres, lui disoit pour la porter à Dieu, & aigrie même contre la piété qu'elle regardoit comme son ennemie dans le cœur de son époux, craignant qu'elle n'éteignit la passion qu'il avoit eu pour elle jusqu'alors; ce fut à ce moment que Dieu jetta sur elle un regard de miséricorde. Elle se trouva tout d'un coup sans sçavoir comment toute changée: son cœur fut tourné vers Dieu, & elle fut persuadée elle-même des vérités de la foi, & brûlante du désir d'aller à Dieu. Elle se mit entre les mains du sage Directeur (l'Abbé Ciron) que le Saint Evêque d'Alet avoit donné au Prince; elle ne trouva rien de difficile dans tout ce qu'il lui prescrivit, & depuis ce moment, n'étant âgée que de dix-neuf ans, elle se consacra totalement aux bonnes œuvres, à la retraite & à la pénitence, & ne fit plus que passer de vertus en vertus. Elle vendit toutes ses pierreries pour nourrir durant la famine de 1662 les pauvres de Berry, de Champagne & de Picardie. Devenue veuve à l'âge de vingt-neuf ans, elle s'appliqua à l'éducation des Princes ses fils, & à mener une vie telle que S. Paul la prescrit aux veuves Chrétiennes: elle se réduisit à une dépense très-modeste, elle restitua tous les biens dont l'acquisition lui étoit suspecte. Ayant examiné le bien que le Cardinal Mazarin lui avoit laissé, & ayant trouvé que la part des revenus Ecclésiastiques qui pouvoit être confondue dans sa dot, montoit presqu'aux deux tiers, elle restitua 800000 l. & les fit distribuer dans les lieux, où elle crut que cette restit. pouvoit

être faite avec plus de justice. Elle distribua son épargne aux pauvres, de toutes les parties du monde, en embrassant tout dans son cœur par le désir de soulager toute misere; mais, courant toujours sans aucun égard, aux besoins les plus pressans, c'est dans l'exercice de toutes ses bonnes œuvres qu'elle mourut le 4 Février 1672, âgée de trente-cinq ans.

MARULLE, il y a eu plusieurs Ecrivains de ce nom; Marc Marulle né dans le seizième siècle à Spalatro en Dalmatie, qui a composé plusieurs ouvrages qui ont été recueillis & imprimés en un volume en 1610. Le principal est intitulé, *de Religiosè vivendi institutione, per exempla*. *Michel Marulle*, savant Grec de Constantinople, qui après la prise de cette ville par les Turcs, se retira en Italie. On a de lui des *Epigrammes*, & d'autres pièces de poësie en grec & en latin, dans lesquelles on trouve beaucoup de Paganisme & d'impiété. Cet Auteur se noya en 1500 dans une rivière de Toscane, qui porte aujourd'hui son nom; MARULLE (Pompée) habile Grammairien de Rome, qui osa reprendre Tibere sur un mot. Comme l'un de ses Courtisans soutenoit par flatterie qu'il étoit latin, Marulle répondit *que l'Empereur pouvoit bien donner le droit de bourgeoisie à des hommes, mais non pas à des mots*; MARULLE, (Tacite) Poëte de Calabre au cinquième siècle, qui présenta à Attila un poëme qu'il croyoit flatteur pour ce Prince, & en attendoit une grande récompense; mais ce Roi ayant sçû par ses Interprétes qu'on le faisoit descendre des Dieux, & qu'on lui donnoit même ce glorieux titre, ordonna que ces vers fussent brûlés avec leur Auteur. Il adoucit pourtant cette peine, de peur que cette sévérité n'en détourna d'autres, d'écrire ses louanges.

MASCARDI, (Augustin) né à Sarzane dans l'Etat de Gênes en 1591, d'une famille distinguée par plusieurs hommes de mérite, passa les premières années de sa vie chez les Jésuites. Son éloquence le fit estimer d'Urbain VIII. qui le fit son Camérier d'honneur, lui donna une pension de cinq cens écus, & fonda pour exercer ses talens, une chaire de Rhétorique dans le Collége de la Sapience en 1628. L'amour que Mascardi avoit pour les Lettres & pour le plaisir, lui fit négliger sa fortune. Il mourut à Sarzane en 1640 à quarante-neuf ans. On a de lui des *Harangues*, des *Poësies*, & plusieurs autres *Ouvrages* en Latin & en Italien, entre autres un traité in-4. *dell arte historica*, assez curieux, plein de grands préceptes, & de sages réflexions.

MASCARON, (Jules)

naquit en 1634 à Marſeille ; d'un pere qui étoit Avocat au Parlement d'Aix, & un des plus grands ornemens du barreau. Il entra dans la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire ; animé par l'exemple des hommes célèbres qu'il y trouva, il ſe diſtingua par la beauté de ſon génie. Ses Supérieurs frappés de ſon goût & de ſes heureuſes diſpoſitions pour les Belles-Lettres, l'envoyèrent à l'âge de vingt-deux ans, profeſſer la Rhétorique au Mans. Dans le deſſein où il étoit de ſe conſacrer au miniſtère de la parole, il s'y prépara à Saumur par l'étude de la Théologie, de l'Ecriture-Sainte, des Conciles & des Peres. Son premier eſſai lui fit une grande réputation. L'Egliſe de Saumur ne put contenir la prodigieuſe affluence d'Auditeurs, que ſon éloquence attira de toute parts. On y dreſſa des échaffauts qui ne ſuffirent pas encore. Catholiques, Hérétiques, tous accouroient en foule, & applaudiſſoient. Le fameux Tanneguy-le-Fevre ne put lui refuſer ſon eſtime ni ſes éloges. *Malheur*, diſoit-il, *à ceux qui prêcheront ici après Maſcaron.* Pluſieurs grandes villes, Aix, Marſeille, Nantes, voulurent l'entendre ; & par-tout il eut les mêmes ſuccès ; mais Paris fut le théâtre où il brilla avec le plus d'éclat. La Cour le demanda pour l'Avent de 1666, & pour le Carême de 1667. Il remplit avec honneur la même carrière pendant ſix années conſécutives. La fécondité de ſon génie étoit telle, que rarement il donna les mêmes diſcours. Des gens qui ne peuvent établir leur gloire que ſur les débris de celle des autres, voulurent lui faire un crime de la ſage liberté avec laquelle il annonçoit les vérités aux Têtes couronnées. Mais Louis XIV prit ſa défenſe contre les envieux. *Il a fait ſon devoir*, dit-il, *c'eſt à nous à faire le nôtre.* On appliquoit à cet illuſtre Prédicateur les paroles du Prophète : *loquebar de teſtimoniis tuis in conſpectu regum & non confundebar. Je parlois de votre Loi devant les Rois, & je n'en rougiſſois point.* Pour récompenſer un mérite ſi rare, Louis XIV nomma le P. Maſcaron à l'Evêché de Tulle en 1671, & lui demanda deux Oraiſons Funèbres, l'une de Madame Henriette d'Angleterre, & l'autre du Duc de Beaufort. Comme le Prince ordonnoit les deux ſervices ſolemnels à deux jours près l'un de l'autre, le Maître de Cérémonie lui fit remarquer que le même Orateur étant chargé des deux diſcours, il pourroit être embarraſſé ; *c'eſt l'Evêque de Tulle*, répondit le Roi, *à coup ſûr il s'en tirera bien.* L'Epiſcopat ne le rendit point muet. Arrivé dans ſon Diocèſe, il

s'y fit estimer par ses instructions éloquentes, par ses fréquentes visites, & par la sagesse de ses Stat. Syn. Devenu comme nécessaire à la Cour, elle l'appella pour y prêcher les Carêmes de 1671 & de 1677. Au commencement de l'année suivante, sa Majesté le transféra à l'Evêché d'Agen, où sa douceur, sa politesse, son éloquence, & la force de ses raisons, convertirent un grand nombre d'Hérétiques. De trente mille qu'il avoit trouvés dans son Diocèse, vingt-huit mille abjurèrent l'erreur. Pour satisfaire le Roi il revint à Paris en 1694, pour prêcher l'Avent au Louvre, & y parut encore plus grand que jamais. *Il n'y a que votre éloquence*, lui dit ce Prince, *qui ne s'use & ne vieillit point*. Le Clergé l'admira l'année suivante dans son Assemblée générale, dont il fit l'ouverture. Depuis ce tems-là, il ne fut occupé que du soin de son Diocèse, où il signala sa piété par la fondation d'un Hôpital. Ce grand Prélat mourut en 1703. Les Pauvres, qu'il avoit toujours traités comme ses enfans, furent ses héritiers, & le regrettèrent comme leur pere. Bien instruit des saints Canons, il avoit disposé, avant son Episcopat, de son patrimoine en faveur de ses parens, pour ne rien confondre avec le bien de l'Eglise. Il fut toujours inviolablement attaché à l'Oratoire, & avouoit qu'il lui devoit une réputation, qu'un homme moins modeste, auroit attribuée à la supériorité de ses talens. Mascaron avoit été ordonné Prêtre par l'Evêque du Mans (Lavardin) Prélat Epicurien, qui n'avoit de Religieux que l'habit, & qui déclara à l'article de la mort, qu'il n'avoit jamais eu intention d'ordonner aucun Prêtre. Il suffisoit qu'il eût eu l'intention de faire la chose extérieure que l'Eglise fait, & il l'avoit eu, puisqu'il l'avoit fait : néanmoins l'Oratorien, par un scrupule sans doute fondé, sur le partage des Théologiens de son tems, sur l'intention nécessaire dans le Ministre, fut un de ceux qui se firent réordonner. On a de ce fameux Orateur un recueil d'Oraisons funèbres imprimées en 1704 & depuis. On n'y trouve ni l'élégance de Flechier, ni la force de Bossuet; il est plus nerveux, plus élevé, moins délicat & moins poli que le premier; aussi sublime que le second, moins judicieux que l'un & l'autre. L'Oraison funèbre du Maréchal de Turenne est un chef-d'œuvre, celle du Chancelier Seguier est assez belle; les autres sont fort défectueuses, & ne se lisent plus.

MASCLEF (François) né à Amiens, entra dans l'état ecclésiastique, & après avoir fait sa Théologie, il s'appli-

qua à l'Ecriture Sainte, dont il fit son unique étude. Pour être en état de lire les Textes originaux, il apprit l'Hébreu, le Grec, le Syriaque, le Chaldéen & même l'Arabe. Il fut d'abord chargé d'une Cure du Diocèse, & ensuite son Evêque M. de Brou lui donna la direction de ses jeunes Ecclésiastiques, & en fit son homme de confiance & son Théologien. Masclef remplit parfaitement toutes les vûes du Prélat, & il composa pour l'usage des jeunes gens dont il étoit chargé, une Philosophie & une Théologie dont différens incidens ont empêché l'impression. La mort de M. de Brou en 1706, fit d'un homme du mérite le plus solide & qui avoit les plus profondes connoissances, un homme inutile. Le successeur de ce Prélat qui avoit formé le plan de détruire tout le bien fait par son prédécesseur, enleva Masclef au Seminaire, & le vertueux Ecclésiastique contraint de se restraindre aux fonctions d'un Canonicat de la Cathédrale, auquel il avoit été nommé par M. de Brou, retourna à ses études chéries, & il le fit avec tant d'ardeur, que son appliction continuelle & l'austérité de sa vie l'épuiserent, & il mourut en 1728 à 65 ou 66 ans. On a de lui plusieurs Ouvrages dont les principaux sont : *les Conférences Ecclésiastiques du Diocèse d'Amiens*, &c. en plusieurs vol. *in*-12. Une Grammaire Hébraïque très-claire & très-méthodique *in*-12. précédée de sayans prolégomènes purement écrits en Latin. La manière dont Masclef y parle des points & des voyelles, & de plusieurs autres minuties rabbiniques, lui fit une affaire avec Dom Guarin, Savant Bénédictin qui l'attaqua dans le premier volume de sa Grammaire Hébraique *in*-4. Masclef lui répondit par une lettre de 24 pages en François, & le Bénédictin ayant répliqué encore plus vivement dans son second volume, Masclef se prépara à le réfuter dans la seconde édition de sa Grammaire, & ce fut au milieu de ce travail que la mort l'enleva. Cette seconde édition parut en deux vol. *in*-12. 1730, dont le second contient les réponses à Dom Guarin, sous le titre de *Vindiciæ*, achevées par le Savant Abbé de la Bletterie. *Lettre* au Cardinal de Rohan, & trois à M. Sabbatier, Evêque d'Amiens, sur la bulle *Unigenitus* : plusieurs dénonciations au même Prélat de propositions enseignées par les Jésuites d'Amiens, & quelqu'autres Ouvrages manuscrits.

MASENIUS (Jacques) né à Dalen dans le Duché de Juliers en 1606, entra dans la Société de Jesus en 1619,

& professa avec distinction l'Eloquence, & la Poësie, à Cologne. Il a fait un Poëme Latin divisé en cinq livres, qui comprend 2486 vers ; son titre est *Sarcotis* ou *Sarcothea*. C'est le nom que Masenius donne à la nature humaine, comme étant la souveraine, la déesse de tout ce qui porte un corps : ce mot est formé de deux mots grecs qui signifient *Chair* & *Déesse*. La perte de *Sarcothée*, ou de la nature humaine, c'est-à-dire, *la chute du premier homme*, est la matière de ce Poëme longtems enseveli dans les ténèbres de l'oubli, & qui n'en a été tiré, que par la prétention d'un Ecossois nommé Lauder, qui a soutenu que Milton avoit beaucoup profité de cet Ouvrage, pour faire son *Paradis perdu*. Le Poëte Anglois n'a pas manqué de défenseurs, & cette dispute a produit plusieurs écrits qui ont été rassemblés dans un volume *in*-12. chez Barbou. L'Editeur a d'abord donné le Poëme entier de *Masenius*, ensuite les Pièces du Procès, & une traduction de la *Sarcothée*. Mais le prétendu Plagiat n'est rien moins que prouvé, & c'est une absurdité d'accuser un génie comme Milton, d'avoir pillé un ouvrage aussi mal conçu pour l'idée, pour le plan & pour l'exécution, que celui de Masenius : car ce Jésuite qui ne vouloit faire qu'un *Poëme de collège*, comme il l'avoue lui-même, n'est qu'un amplificateur toujours agité par le Démon de la déclamation, qui fait à la vérité de très-beaux vers ; mais toujours hors de propos, qui entasse les mêmes idées sur différens mots, qui met tableaux sur tableaux, traits sur traits, nuances sur nuances, & qui épuise son sujet jusqu'à lasser la patience la plus intrépide. Ainsi quand on pourroit prouver par la date des tems, que Milton a pû voir le Poëme de Masenius, dont la seconde édition est de 1661, il est impossible de prouver par l'Ouvrage même qu'il l'ait lû effectivement, & s'il se trouve dans le chef-d'œuvre de l'Anglois quelques idées du Jésuite, c'est la nature du sujet qui les lui a fournies, à moins qu'on n'aime mieux dire qu'il a tiré de l'or *du fumier d'Ennius*. La traduction n'est ni assez fidèle, ni assez poëtique : le Traducteur s'écarte très-souvent de l'original, & tombe presque toujours dans la paraphrase. Nous avons encore de Masenius d'autres Poësies & une espèce d'Art Poëtique, sous ce titre singulier : *Palæstra eloquentiæ ligatæ*, imprimé en 1666.

MASINISSA, Roi d'une petite contrée d'Afrique, prit d'abord le parti des Carthaginois contre les Romains, qui trouvèrent en lui un ennemi redoutable. Après la défaite

défaite d'Asdrubal, Scipion ayant trouvé parmi les Prisonniers, le neveu de Massinissa, le renvoya comblé de présens, & lui donna une escorte pour l'accompagner. Ce trait de générosité fit tant d'impression sur Massinissa, que depuis, il fut toujours ami des Romains. Il joignit ses troupes aux leurs, & contribua beaucoup par sa valeur & par sa conduite, à la victoire qu'ils remportèrent, sur Asdrubal & Siphax. Il épousa la fameuse Sophonisbe, femme de ce dernier Prince, & ne put résister à ses charmes séducteurs. Mais Scipion n'ayant pas approuvé un mariage si brusquement contracté avec une captive, la plus dangereuse ennemie des Romains, Massinissa s'en défit par un breuvage qu'il lui envoya (*voyez* Sophonisbe.) Pour le consoler, Scipion lui donna, en présence de l'armée, le titre *de Roi* qu'il n'avoit point pris jusques-là, & lui accorda des distinctions qu'aucun Prince étranger, n'avoit encore reçûes du Peuple Romain. On ajouta à ses Etats, tout ce que Siphax avoit possédé dans la Numidie. Il mourut à 90 ans laissant 44 enfans, de différentes femmes.

MASIUS né dans un petit Village près de Bruxelles, au seizième siècle, étoit un Docteur de Louvain, célèbre par son érudition. Il fit de grands progrès dans l'étude de la Philosophie, de la Jurisprudence, & des Langues Orientales. Il fut employé avec Arias Montanus & le Fêvre, à l'édition de la *Polyglotte* d'Anvers, & mourut en 1573, fort connu par une *Grammaire* Syriaque, un *Commentaire* sur le livre de Josué, & par d'autres Ouvrages estimés.

MASIUS, (Gilbertus) Evêque de Bois-le-Duc, recommandable par son zèle & son application à annoncer la parole de Dieu, à fournir son Diocèse de bons Pasteurs, & à réprimer des abus. Il publia à cet effet en 1612, d'excellentes Ordonnances pastorales. Il mourut en 1614.

MASO, surnommé *Finiguerra*, étoit un Orfèvre de Florence, à qui on attribue l'invention de graver sur le cuivre les Estampes; ou plutôt, ce qu'on nomme hazard qui fit trouver tant d'autres secrets admirables, donna l'idée de multiplier un tableau ou un dessein, par les Estampes. Maso avoit coutume de faire une empreinte de terre, de ce qu'il gravoit sur l'argent pour émailler; dans le moment qu'il jettoit dans le moule du souffre fondu, il s'apperçut que les dernières empreintes étant frottées d'huile & de noir de fumée, représentoient les traits qui étoient gravés sur l'argent: il exprima les mêmes figures sur du papier en l'humectant, & passant

un rouleau bien uni ſur l'empreinte, & il fit en conſéquence quelques eſſais qui lui réuſſirent. On croit que cet Art fut inventé en 1460, il fut bien perfectionné depuis.

MASQUIERE (Françoiſe) fit ſon occupation de l'étude des Belles-Lettres, & particulièrement de la Poëſie Françoiſe, pour laquelle elle avoit du goût & du talent. Cette Demoiſelle mourut en 1728. Ses Ouvrages Poëtiques ſont, *la deſcription de la Galerie de Saint Cloud*; *l'origine du Luth*; une *Ode* ſur le Martyre. On trouve dans ſes vers de l'imagination, de la délicateſſe & de l'agrément.

MASSIEU (Guillaume) né à Caën en 1665, entra chez les Jéſuites, après avoir fait ſon cours de Philoſophie chez eux à Paris. Ces Peres charmés de cette acquiſition, l'envoyèrent profeſſer les humanités à Rennes, & quelques années après il revint à Paris, étudier en Théologie. On prétend qu'il avoit beaucoup de talent pour devenir un profond Théologien; mais il prit le parti des Belles-Lettres, & pour ſatisfaire ce goût avec plus de liberté, il quitta la Societé, étant Prêtre. Son mérite le fit bientôt connoître à Sacy, Auteur de la traduction des Lettres de Pline, qui lui confia l'éducation de ſon fils. Les amis de cet Académicien, devinrent les ſiens, entr'autres Toureil qui trouva en lui le Critique éclairé qu'il cherchoit depuis long-tems, pour l'aider dans ſa Traduction de Demoſthène. En 1710, il fut nommé Profeſſeur en Langue Grecque au Collége Royal, & remplit cette Place avec diſtinction. Le jour de ſon inſtallation, il prononça ſur les beautés de la Langue, dont il alloit donner des préceptes, un Diſcours Latin dont les meilleurs ſiécles n'auroient pas rougi. Homère, Pindare, Théocrite & Demoſthène, étoient ſes Auteurs favoris. Il avoit l'art d'adoucir les ſéchereſſes de la Grammaire par une netteté d'expreſſions, une juſteſſe d'eſprit, & une variété ſurprenante de traits d'érudition, également enjoués & utiles. Il fut reçû à l'Académie Françoiſe en 1714 à la place de ſon ami Toureil, qui lui abandonna en mourant, le ſoin de la nouvelle édition qu'il préparoit des *Harangues* de Démoſthène. L'Abbé Maſſieu fidèle à la mémoire de ſon ami, n'a épargné ni ſoins, ni tems, pour rendre ce dépôt plus digne du public. Il a retouché ou ſuppléé tout ce qui manquoit à ſa traduction, & y a joint tout ce qu'il a pû raſſembler des autres Ouvrages de Toureil. Ce *recueil* forme deux vol. *in*-4. ou quatre vol. *in*-12. Il y a ajouté une Préface où brillent de toute part les traits d'une

éloquence mâle, une critique judicieuse & des sentimens nobles & élévés dignes de l'esprit & du cœur de Massieu. Les dernieres années de sa vie, il devint sujet à de fréquentes attaques de goutte, qui ne furent que le prélude de deux cataractes, qui le rendirent entièrement aveugle. Il se fit faire l'opération d'une au bout de trois ans, & se contenta, d'avoir recouvré un œil qui suffisoit à ses travaux. Il ne put se résoudre à sacrifier encore deux mois de tems pour le second. Il mourut à Paris en 1722. On a de lui plusieurs belles *Dissertations* dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions, dont il étoit Membre ; une *Histoire* de la Poësie Françoise, remplie de recherches curieuses *in*-12. Il avoit entrepris une *Traduction* entière de Pindare avec des notes, & ce travail étoit fort avancé, lorsqu'il mourut.

MASSILLON (Jean-Baptiste) naquit en 1663 dans la Ville d'Hyères en Provence, de François Massillon Notaire. Il fit ses premières études à Marseille chez les Prêtres de l'Oratoire, & entra dans cette illustre Congrégation en 1681. Envoyé à Arles pour s'y appliquer à la Théologie, il se distingua par la solidité & par la pénétration de son génie, & eut parmi ses condiscíples le même rang qu'il obtint dans la suite parmi les Prédicateurs. Un homme de mérite que Louis IV. envoyoit dans le Languedoc, prêcher la controverse, passant par Arles, s'arrêta quelques jours dans la maison de l'Oratoire. Charmé des conversations fréquentes qu'il eut avec le jeune Massillon, il lui dit en le quittant : qu'*il n'avoit qu'à continuer comme il avoit commencé, & qu'il deviendroit un des premiers hommes du Royaume.* Des espérances aussi flatteuses, ne furent pas vaines. Pendant qu'il professoit la Théologie à Vienne, il prononça l'Oraison funèbre de Henri de Villars, Archevêque de cette Ville, avec de grands applaudissemens, auxquels il ne s'attendoit point : seul il ne connoissoit pas ses talens. Vivement frappé de la difficulté de réussir dans le ministère de la Chaire, il prit le parti de se retirer à Sept-Fonds. Mais le célèbre Pere de la Tour, Supérieur Général de l'Oratoire, le fit revenir dans le sein de sa Congrégation. Quelques mois après appellé au Séminaire de Saint Magloire, il y fit des Conférences si touchantes & si solides, qu'elles y attirèrent une foule d'Auditeurs. Connoissant alors que Dieu bénissoit son travail, il se prépara sérieusement à annoncer sa parole. Mais ce fut en se frayant une route nouvelle, où il ne

suivit pour guide, que son seul génie. Interrogé par le Pere de la Tour sur ce qu'il pensoit des Prédicateurs qui étoient alors les plus suivis; *je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'esprit & des talents; mais si je prêche, je ne le ferai pas comme eux*. Il exceptoit cependant le Pere Bourdaloue, dont il fut un des plus zélés Panégyristes. En 1699, il prêcha le Carême dans l'Eglise de l'Oratoire de la rue Saint Honoré, où le Pere Maure venoit de prêcher l'Avent, avec le plus grand succès. Comme celui-ci joignoit à la bonté de ses Sermons tous les agrémens d'une déclamation noble & intéressante, il avoit si fort prévenu les esprits en sa faveur, que le Pere Massillon eut besoin de tout son mérite, pour réussir après lui. Il parut en Chaire avec cet air simple, ce maintien modeste, ce geste négligé, ce ton affectueux, cette contenance d'un homme pénétré, portant dans son esprit les plus brillantes lumières, & dans le cœur les mouvemens les plus tendres. Il ne tonnoit point, il n'épouvantoit point l'Auditeur par l'éclat de sa voix; mais il versoit dans les cœurs les sentimens qui attendrissent, & qui se manifestent par les larmes & par le silence. Dès son troisième Sermon, il fut regardé comme le premier Prédicateur du Royaume. Sa réputation ne fit que croître pendant les 20 ans, qu'il remplit les Chaires les plus distinguées de Paris. Ce qui caractérise son éloquence, c'est que tous ses traits portent droit au cœur, c'est de ce côté là qu'il dirige tous ses coups. Ce qui est simplement raison & preuve dans les autres, prend dans sa bouche la teinture du sentiment; non-seulement il convainc, mais il touche, il remue : aussi Louis XIV. lui dit-il un jour : *Mon Pere, j'ai entendu plusieurs grands Prédicateurs dans ma Chapelle, j'en ai été fort content; pour vous toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même*; éloge parfait, qui honore également le goût & la piété du Monarque, & le talent du Prédicateur. Son stile quoique noble, n'en est pas moins simple, & à la portée du Peuple. La vivacité de son imagination ne prête à ses expressions, que ce qu'il faut d'agrément pour satisfaire l'homme d'esprit, sans que la multitude soit réduite à admirer, ce qu'elle n'entend pas. Il étoit ennemi de ces pensées qui n'ont d'autre mérite que le brillant, qui ne font qu'amuser l'esprit & le détourner de l'attention, qu'il doit aux vérités importantes qu'on lui annonce. En 1704, le Pere Massillon parut pour la seconde fois à la Cour; Louis

XIV après lui avoir témoigné sa grande satisfaction, ajouta : *Et je veux, mon Pere, vous entendre désormais, tous les deux ans.* Le Pere Massillon forma aussi-tôt le dessein de ne revenir à Versailles, qu'avec des Sermons nouveaux. Mais ce projet n'eut point de suite. Nommé à l'Evêché de Clermont en 1717, il fut destiné l'année suivante à prêcher devant Louis XV. qui n'avoit que neuf ans, Il composa à cette occasion, en six semaines, les éloquens discours si connus sous le nom de *petit Carême*. L'Orateur y expose à l'Auguste Monarque, les devoirs d'un Roi très-Chrétien dans toute leur étendue, & les tendres sentimens de la France pour sa personne sacrée, dans toute leur force. Le Pere Massillon y paroît un Prédicateur accompli de l'Evangile, & un fidèle Interprète de la nation. En 1723, il revint à Paris pour prononcer l'Oraison funèbre de Madame la Duchesse d'Orléans ; depuis ce tems-là il ne sortit plus de son Diocèse, où il donna tous ses soins à la conduite du troupeau qui lui étoit confié. Il vint à bout d'y faire fleurir la paix, ce qui étoit alors très-difficile & très-rare. Il réduisit à des sommes très-modiques, les droits exhorbitans qu'on avoit établis dans le Greffe Episcopal, qui étoient de vrais impôts dont on gémissoit. Loin de chercher à augmenter ses revenus par une voie si odieuse, il les répandoit avec abondance dans le sein des pauvres, qui trouvèrent toujours en lui le plus tendre & le plus généreux des Peres.

En deux ans il fit porter secrettement vingt mille livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont, d'où l'on étoit sur le point de renvoyer les malades. Toutes les années il visitoit une partie de son Diocèse, qui ne l'avoit pas été depuis 50 ans. On ne se souvenoit pas même dans plusieurs endroits, d'avoir vû d'Evêques. Au milieu de toutes ces occupations, il n'oublia pas l'Oratoire, dont il défendit vivement les intérêts en différentes occasions. Plus d'une fois il a avoué qu'il devoit tout à cette célèbre Congrégation. Après 24 ans d'Episcopat passés dans l'exercice du zèle le plus ardent & de la plus solide piété, ce grand Prélat mourut en 1742 à 80 ans. Il avoit été reçû de l'Académie Françoise en 1719. Ses *Sermons* & autres *Ouvrages* ont été imprimés en 1745 & 1746 en 14 vol. *in*-12. On y trouve un Avent & un Carême complet ; le *petit Carême* qu'il prêcha devant le Roi en 1718 ; plusieurs *Oraisons funèbres*, des *Discours*, des *Panégyriques* & des *Conférences Ecclésiastiques*, avec des *Paraphrases* sur une

partie des Pseaumes. Voici le jugement qu'en porte le fameux Abbé Desfontaines: » On trouve dans les Sermons du Pere Massillon » par-tout un raisonnement » juste & méthodique, sans » affectation, des pensées vives & délicates, des expressions choisies, sublimes, » harmonieuses, & toujours » naturelles; des images revêtus d'un coloris frappant; un stile clair, net, » & cependant plein & nombreux; nulle antithèse, » nulle phrase recherchée; » point de figures bizares; » une extrême pureté dans » le langage, sans exactitude de puérile; une élégance » continuelle; en général une » fécondité inépuisable, & » une abondance d'idées brillantes & magnifiques, qui » semblent le langage naturel » de l'Orateur. Je ne crains » pas (ajoute-t-il) de dire, » si le sacré peut être comparé avec le profane, que » le Pere Massillon est au » Pere Bourdaloue, ce qu'est » Racine à Corneille.

MASSINGER, (Philippe) Poete Anglois du dix-septième siècle, s'est fait une grande réputation par ses Tragédies & Comédies. Il avoit coutume d'associer à son travail les Poetes les plus célèbres, pour rendre ses Ouvrages plus parfaits & avoir un plus grand nombre de Partisans.

MASSON, Graveur du treizième siècle, a sur-tout excellé dans les Portraits; celui du Duc d'Harcourt, ainsi que les Disciples d'Emmaüs, qu'il a gravés pour le Roi, sont regardés comme des chefs-d'œuvres. Son burin est ferme & gracieux.

MASSON, (Antoine) Religieux Minime, éclaira son Ordre par ses lumières, & l'édifia par ses vertus & par son exactitude à remplir tous ses devoirs. Il avoit fait une étude particulière de l'Ecriture-Sainte, comme le prouvent les Ouvrages qu'il a composés sur cette matière, qui sont: 1°. *Questions curieuses, historiques & morales sur la Génèse*, in-12. 2°. *Histoire de Noë & du Déluge universel*, in-12. 3°. *Histoire du Patriarche Abraham*, in-12. 4°. Un *Traité* des marques de la Prédestination, & quelques autres *Ecrits* qui annoncent un Théologien rempli de piété. Ce pieux & sçavant Religieux mourut à Vincennes en 1700, après avoir passé cinquante-neuf ans dans son Ordre, dont il mérita l'estime & les regrets. Il ne faut pas le confondre avec INNOCENT MASSON, Général des Chartreux, qui a été plus utile à son corps par sa vertu, que par ses livres. Il fut pendant toute sa vie, dit l'Abbréviateur de Moreri, ennemi déclaré des disciples de Jansenius; & nous

ajoutons, que rien ne leur fait plus d'honneur que la haine d'un homme, dont l'aveugle prévention n'a pas même épargné saint Paul : car D. Masson ne craint pas de dire dans son *Enchiridion*, que l'Epitre de saint Paul aux Romains, est dangereuse aux simples. Cet Ouvrage & autres du même Auteur, fourmillent de traits qui caractèrisent un mauvais Théologien, & un faux Mystique, qui ne s'accommodoit ni de S. Paul, ni de S. Augustin, ni de Jansénius, leur disciple. Il mourut en 1703, après avoir fait rebâtir la grande Chartreuse, qui avoit été presqu'entièrement réduite en cendre. Il y a mieux réussi que dans ses minces écrits contre les prétendus Jansénistes.

MASSOULIÉ, (Antonin) né à Toulouse en 1632, se fit Dominiquain en 1647, & fut Assistant du Général de son Ordre en 1686. Il refusa un Evèché qui lui fut offert par le Grand-Duc de Toscane, & mourut à Rome en 1706. Son principal Ouvrage est intitulé : *Divus Thomas sui Interpres*. Il y prouve que la doctrine des Dominiquains sur la prémotion Physique, est celle de saint Thomas, & non une invention de Bannès, comme les Jésuites le prétendoient. Il a aussi combattu en deux Livres François les erreurs des Quiétistes, par les principes de S. Thomas. Le P. Massoulié avoit beaucoup étudié S. Augustin, S. Grégoire & S. Bernard. Il étoit fort zélé pour la doctrine de la Grace efficace par elle-même, & de la Prédestination gratuite. Il cherchoit inutilement, comme d'autres Thomistes timides, à mettre de la différence entre cette précieuse doctrine & le prétendu Jansénisme.

MASSUET, (Dom René) né à Saint-Ouen de Macelles au Diocèse d'Evreux, entra dans la Congrégation de S. Maur & donna, en 1710, une édition de *Saint Irenée*, beaucoup plus ample & plus correcte, que les précédentes. Elle a été revûe sur des manuscrits que personne n'avoit encore consultés, & enrichie de trois *Dissertations*, de *Notes* nouvelles, & de sçavantes *Préfaces* : c'est à lui que l'on doit le cinquième volume *des Annales de l'Ordre de Saint Benoît*. Ce Religieux répondit à la *Lettre* d'un prétendu Abbé d'Allemagne, contre la dernière édition des Ouvrages de S. Augustin, publiée par ses Confréres. Cette réfutation victorieuse parut sous le titre de *Lettre d'un Ecclésiastique au R. P. E. L. J.* c'est-à-dire, au Reverend Pere Emeric Langlois Jésuite. Dom Massuet

mourut en 1716, dans sa cinquantième année.

MASTELLETTA, (Jean-André Donducci, dit) Peintre, né à Bologne en 1577, se fit une manière séduisante, sans vouloir consulter la nature; il employoit le noir plus qu'aucune autre couleur, & ses figures étoient enveloppées dans un ombre, qui confondant les contours, cachoit en même-tems ses incorrections. Les clairs piquans qu'il répandoit ensuite, donnoient un éclat singulier à ses tableaux. Ce Peintre a joint une rare pureté de mœurs, à une très-grande modestie. On rapporte que le chagrin affoiblit son esprit sur la fin de ses jours, & l'obligea de se retirer dans un Couvent, où il mourut fort âgé.

MATAMOROS, (Alfonse-Garsias) Chanoine de Séville sa patrie, au seizième siècle, contribua beaucoup à retablir en Espagne les Belles-Lettres, que le trop grand attachement pour les stériles disputes de l'Ecole, sembloit en avoir entièrement banni. Il s'unit avec plusieurs Sçavans ses amis, pour faire la guerre à la barbarie qui y règnoit. Il fut Professeur d'Eloquence dans l'Université d'Alcala, & passa pour un judicieux Critique. On a de lui des *Traités* estimés, dont l'un est intitulé: *Des Académies & des Hommes doctes d'Espagne*; c'est une Apologie contre ceux, qui révoquent en doute l'érudition Espagnole.

MATERNUS, *voyez* FIRMICUS MATERNUS.

MATHA, *voyez* JEAN DE MATHA.

MATHATHIAS, Prêtre, de la famille de Joaribe, plus connu sous le nom de *Machabées* ou *Asmonéens*, voyant avec douleur les abominations qui se commettoient à Jérusalem, après la prise de cette Ville par Antiochus Epiphanes, se retira avec cinq de ses fils dans celle de Modin, sa patrie. Des Commissaires furent envoyés, pour contraindre les habitans à sacrifier aux Idoles. Plusieurs cédèrent à la violence; mais Mathatias & ses fils furent inébranlables dans la vraie Religion. Comme il apperçut un Israëlite qui s'avançoit pour sacrifier aux Idoles, poussé par l'esprit de Dieu, il se jetta sur cet homme & sur l'Officier, qui vouloit le forcer à cette impiété, & les tua tous les deux, sur l'autel même destiné au sacrifice. Après cette action éclatante, il s'enfuit sur la montagne de Modin avec ses fils & un grand nombre d'Israëlites, qui abbandonnèrent tous leurs biens, pour ne pas trahir leur devoir. Après avoir formé un corps d'armée, il parcourut tout le

pays, détruisit les autels élevés aux faux Dieux, & rétablit le culte du Seigneur, que l'impie Antiochus avoit presque aboli. Il mourut après avoir gouverné Israël pendant un an. C'est par lui que commença la Principauté des Asmonéens, qui dura jusqu'à Hérode. La Souveraine Sacrificature y fut presque toujours jointe.

MATTHIAS, (Saint) fut élevé à l'Apostolat après l'Ascension, & l'on a tout lieu de croire, avec la plûpart des anciens, qu'il étoit un des soixante-douze Disciples. On ne sçait rien de la vie & de la mort de cet Apôtre, que ce qui en est dit dans les Actes: aussi le P. Combefis croit, que le meilleur est de n'en rien dire.

MATHIAS CORVIN, Roi d'Hongrie & de Bohème, mérita le nom de *Grand* par sa valeur & ses belles actions. Il étoit fils de Jean Huniade. Les ennemis de son pere le retenoient prisonnier en Bohème, & avoient resolu de lui ôter la vie, comme ils avoient fait à Ladislas son frere. Mais le Cardinal de Saint-Ange, qui y étoit Légat, obtint sa liberté de Pogebrac, qui avoit la régence du Royaume, & qui lui fit épouser sa fille. Mathias fut proclamé Roi de Hongrie. Il déclara la guerre à l'Empereur Fredéric IV, qui refusoit de lui rendre la Couronne Sacrée dont il s'étoit emparé, & sans laquelle néanmoins, suivant une coutume superstitieuse, il n'avoit que le nom de Roi. Ayant forcé Fréderic de la lui donner, elle fut portée d'Allemagne en Hongrie, avec une escorte de trois mille Cavaliers. Il fit avec succès la guerre contre les Hérétiques de Bohème, contre les Turcs & contre l'Empereur, auquel il enleva Vienne & Neustad, avec une grande partie de l'Autriche. En 1486, il convoqua une Assemblée à Bude, où il établit plusieurs Loix très-sages, pour abolir les chicanes dans les Procès, pour défendre les duels, & corriger plusieurs abus. Il mourut d'Apoplexie à Vienne en Autriche en 1490. Il aimoit les Sçavans & les Beaux-Arts, & avoit à Bude une très-belle Bibliothèque, enrichie des ouvrages les plus curieux, & des manuscrits les plus rares.

MATHIEU, *voyez* MATTHIEU.

MATHILDE, (Sainte) ou Mahaud, Reine d'Allemagne & mere de l'Empereur Othon, fut élevée au Monastère d'Erford, & solidement instruite de la Religion. Elle en fut tirée en 936, pour épouser Henri *l'Oiseleur*, Roi de Germanie. Elle fit toujours de nouveaux progrès dans la piété, & cacha une grande modestie sous des habits magnifiques, que

son rang sembloit exiger. Après la mort du Roi, elle se retira au Monastère de Quedlimbourg, qu'elle avoit fondé, où l'exercice de la prière faisoit ses délices. Elle soutint, avec une parfaite soumission, une cruelle persécution de la part des Princes ses enfans, qui s'imaginoient que ses abondantes aumônes nuisoient à l'Etat. Ils se repentirent ensuite de leur injustice, à l'égard d'une mere si respectable, & la rétablirent dans sa première autorité. Elle l'employa à fonder plusieurs Eglises & cinq Monastères, entr'autres celui de Polden, dans le Duché de Brunswic, où elle assembla trois mille Moines. Cette vertueuse Reine mourut en 968. Il y a eu aussi une autre MATHILDE, Comtesse de Toscane, célèbre par sa piété & par son courage. Elle soutint avec zèle les intérêts du Pape Grégoire VII contre l'Empereur Henri IV, qui ayant fait élire Antipape son Chancelier Guibert; entretint long-tems le schisme dans l'Eglise. On la vit souvent à la tête d'une armée, remporter sur ce Prince de grands avantages. Elle fit ensuite une donation solemnelle au saint Siége de tous ses Etats, qui comprenoient la Toscane & une partie de la Lombardie, & mourut en 1115, à 76 ans.

MATHOUD, (Hugues) né à Mâcon d'une famille noble, fit profession dans la Congrégation de Saint Maur en 1639. M. de Gondrin, Archevêque de Sens, eut tant d'estime pour sa piété & pour ses talens, qu'il le fit un de ses Grands-Vicaires. On a de lui 1°. une *Edition* des Œuvres de Robert Pullus, Anglois, du douzième siècle, & de Pierre de Poitiers, Chancelier de l'Eglise de Paris; 2°. un *Livre in-4. De Vera Senonum origine*; 3°. un *Catalogue* latin & bien exact des Archevêques de Sens, qui renferme l'abrégé de leur vie. Mathoud mourut en 1705, à 83 ans.

MATIGNON (Goyon de) l'une des plus anciennes & des plus illustres Maisons du Royaume, qui a donné à la France plusieurs grands hommes, dont les plus célèbres, sont, 1°. *Jacques* de *Matignon* Prince de Mortagne, Comte de Thorigny qui se distingua à la défense de Metz, d'Hesdin, & à la journée de Saint Quentin, où il fut fait Prisonnier. En 1557, la Reine Catherine de Médicis lui fit donner la Lieutenance Générale de Normandie, où il défit les Anglois, contribua à la prise de Rouen, & rendit un service important à l'Etat, en empêchant d'Andelot de joindre, avant le combat, l'armée du Prince de Condé. En mil cinq cent soixante-neuf, sa valeur parut

avec éclat aux combats de Jarnac, de la Roche-Abeille & de Montcontour. Ce qui n'est pas moins glorieux pour lui que ses victoires, il empêcha le massacre des Huguenots à Alençon, & dans quelques autres Villes. Henri III. pour récompenser ses services, le fit Maréchal de France en 1579, & l'honora du Collier de ses Ordres. Peu de tems après il eut le commandement de l'armée en Picardie, & réduisit cette Province sous l'obéissance du Roi. Pourvû en 1585 de la Lieutenance Générale de Guienne, il enleva toute cette Province à la ligue. Les années suivantes ne furent pour lui qu'un enchaînement de Victoires sur les Huguenots. Après la mort de Henri III. il écrivit à Henri IV. pour le conjurer de hâter sa conversion, & dans cet intervale, il battit l'armée navale des Espagnols. En 1594, il fit la fonction de Connétable, au Sacre de ce Prince. Ce grand Homme également illustre par sa naissance, par sa valeur & par sa prudence, mourut dans son Château de Lesparre en 1597 à 72 ans. CHARLES-AUGUSTE DE MATIGNON Comte deGacé, sixième fils de François de Matignon, Comte de Thorigny, après s'être distingué en différens Sièges & Combats, devint Maréchal de France en 1708, & eut la gloire de commander les troupes que le Roi fit embarquer pour passer en Ecosse. Louis XV, l'honora en 1724 de la qualité de Chevalier de ses Ordres.

MATTHIEU, (Saint) ou *Levi*, étoit fils d'Alphée & Galiléen, comme les autres Apôtres. Il exerçoit la profession de *Publicain*, c'est-à-dire de Receveur des impôts à Capharnaüm, & avoit son bureau hors de la Ville, & sur le bord de la mer de Tibériade. J. C. lui ayant dit de le suivre, il se leva & suivit le Sauveur qu'il reçut dans sa maison, où il lui fit un grand festin; il renonça à sa profession & fut élevé à l'Apostolat. Les sentimens sont fort partagés sur sa mort, & sur le lieu de sa prédication. Le plus commun parmi les anciens & les modernes, est qu'après avoir prêché pendant quelques années dans la Judée, il alla porter la parole de Dieu dans la Perse ou chez les Parthes, & y souffrit le Martyre. Il avoit auparavant écrit son Evangile, à la prière des Fidèles de la Palestine. Il le composa à Jérusalem en Langue Hébraïque, c'est-à-dire, en une Langue mélée du Syriaque & du Caldaïque, qui étoit alors commune dans la Judée. Les Nazaréens conservèrent long-tems l'original Hébreu; mais ils y ajoutèrent plusieurs histoires

qu'ils avoient apprises par tradition, & qu'ils croyoient véritables. Ensuite les Ebionites l'ayant corrompu par des additions, ou retranchemens favorables à leurs erreurs, il fut abandonné par les autres Eglises, qui s'attachèrent à l'ancienne version Grecque, faite sur l'Hébreu, peu de tems après Saint Matthieu. Elle nous tient lieu d'original, y ayant tout lieu de croire qu'elle fut autorisée ou par la qualité de celui qui l'avoit faite, ou par le consentement de toute l'Eglise. On ne sçait point quel en est l'Auteur.

MATHIEU DE VENDOME, célèbre Abbé de Saint Denis, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut Régent du Royaume pendant la seconde Croisade de Saint Louis, & principal Ministre sous Philippe *le Hardi*. Sa prudence & sa sagesse le firent aussi estimer de Philippe *le Bel*. On lui attribue une *Histoire* de Tobie en vers élégiaques. Il mourut en 1286. Il ne faut pas le confondre ni avec MATTHIEU DE WESTMINSTER, Religieux Bénédictin de l'Abbaye de ce nom en Angleterre, & qui composa dans le quatorzième siècle une *Chronique* en Latin, depuis le commencement du monde jusqu'en 1377, ni avec PIERRE MATHIEU, né en Franche-Comté, mauvais Historien, qui n'avoit d'autre talent que la démangeaison d'écrire. Il a fait entre autre une *Histoire* Françoise des choses mémorables arrivées sous le règne de Henry le Grand, où l'on trouve des faits singuliers & peu connus, que l'Auteur sçavoit d'original; c'est tout ce qu'il y a de bon dans cet Ouvrage, comme dans tous les autres écrits, d'un stile affecté & d'un mauvais goût. Il a fait aussi des *Quatrains* sur la vie & la mort; on y trouve d'assez bonnes choses. Il fut Historiographe de France sous Henri IV. & sous Louis XIII. & mourut à Toulouse en 1621.

MATTHIEU DEL CRASSARA, excellent Graveur en pierres fines, de Verone, passa en France pour profiter des Bienfaits que François I. répandoit sur les talens distingués. On fait mention d'un Christ descendu de croix, que Matthieu grava sur un morceau de jaspe sanguin, mais avec tant d'art, qu'il fit servir les taches rouges de la pierre, à représenter le sang du Christ. La gravure n'étoit pas son seul talent, il dessinoit très-bien. Il étoit aussi habile Musicien, & le Roi prenoit plaisir à l'entendre jouer du luth. Après la malheureuse bataille de Pavie, Matthieu avoit quitté la France, & s'étoit établi à Verone, mais Fran-

çois I. lui envoya des Couriers pour le rappeller en France. A son retour il fut nommé Graveur Général des Monnoyes. Il mourut à Paris vers 1548. Ce célèbre Artiste étoit d'un caractère liant, il avoit le cœur bienfaisant & l'esprit enjoué, mais il connoissoit la grandeur de son mérite. Il brisa un jour une pierre d'un grand prix, parce qu'un Seigneur en ayant offert une somme trop modique, refusa de l'accepter en présent.

MATTHIOLE, (Pierre-André) de Sienne, acquit une grande connoissance des Langues Grecque & Latine, de la Médecine & de la Botanique. Il a composé sur les six livres de Dioscoride, des *Commentaires*, qui sont écrits avec beaucoup de pureté & de jugement. On y trouve un grand nombre de remarques également curieuses & utiles au public. On a de lui d'autres Ouvrages estimés. Il mourut en mil cinq cent soixante-dix-sept.

MATHURIN, de Florence, Peintre, lia avec Polidore une amitié qui ne cessa qu'à la mort. Ils travaillèrent de concert, & un même génie sembloit les animer. Il est assez difficile de ne pas confondre leurs tableaux, ils s'étoient rendus également habiles dans la connoissance de l'antique. Personne n'a mieux imité que ces deux Peintre, les habits, les armes, les vases, les sacrifices, le goût & les caractères des anciens. Mathurin mourut en 1526.

MATHURIN (Cordier) voyez Cordier.

MAUCROIX (François de) né à Dijon en 1619, se fit d'abord recevoir Avocat au Parlement, & plaida plusieurs causes avec applaudissement; mais bientôt dégoûté du Barreau, il fit son occupation & ses délices des Belles-Lettre. Un Canonicat de l'Eglise de Reims le fixa, & jamais il n'aspira à une plus haute fortune. Tout le loisir que lui laissoient les fonctions de son ministère, il le consacra à la composition des excellens Ouvrages, dont il a enrichi le Public. Le premier qui parut en 1671, fut une traduction des Homélies de S. Jean Chrysostôme, *in*-4. L'habile Traducteur n'a rien oublié, pour exprimer dignement les pensées du plus éloquent de tous les Peres. A cette traduction succédèrent plusieurs autres; celles des *Philippiques* de Demosthènes, *des trois Dialogues* de Platon, de quelques endroits des *Verrines*, des *Catilinaires*, de *l'Oraison* de Ciceron pour Marcellus, de l'Histoire du Schisme d'Angleterre, des *Vies* des Cardinaux Polus & Campegge, de l'abrégé chronologique du Pere Petau; son style est pur & élégant, quoi-

qu'un peu lâche ; ses versions en général fidèles, quoique souvent il ne saisisse pas bien le tour des Auteurs qu'il traduit. On a aussi de lui des Vers qui ont été insérés en différens recueils, qui prouvent qu'il auroit pû réussir en ce genre. Maucroix avoit beaucoup de droiture, de candeur, de simplicité, d'enjouement, & un généreux penchant à obliger. Quoique sa fortune ne fût rien moins que brillante, il se fit toujours un plaisir de la partager avec ceux de ses amis, dont les besoins lui étoient connus: il fut lié avec tous les grands hommes du siècle de Louis XIV. mais particulièrement avec Racine, Boileau & la Fontaine, & ce dernier étant au lit de la mort, Maucroix lui écrivit une lettre qui fait honneur à sa Religion. Il mourut en 1708.

MAUDUIT, (Michel) né à Vire en Normandie, entra dès sa jeunesse dans l'Oratoire, où il enseigna pendant long-tems les Humanités avec un grand succès. Il sçavoit parfaitement le Grec, le Latin & l'Hébreu. Lorsqu'il eût été élevé au Sacerdoce, il se livra aux ministère de la Prédication, & s'engagea dans les Missions. Rendu à une vie plus tranquille, il s'appliqua entièrement à l'étude de l'Ecriture Sainte, & à la composition de divers Ouvrages qui ont été reçûs avec applaudissement. Il mourut à Paris en 1709. Il étoit fort simple dans ses manières, sans ombre de déguisement, & savant sans ostentation. On a de lui les *Pseaumes* traduits en Vers François, des *Mêlanges* de diverses Poësies divisés en quatre livres imprimés en 1681, *in*-12. *Traité* de la Religion contre les Athées, les Déistes & les nouveaux Pyrrhoniens, dont la meilleure édition est celle de 1698 ; des *Analyses* très-estimées sur les Evangiles, les Epîtres de Saint Paul, & sur les Epîtres canoniques ; *Méditations* pour une retraite Ecclésiastiquede 10 jours, &c.

MAUGRAS (Jean-François) Parisien, entra en 1701, dans la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, & y enseigna les Humanités avec succès ; mais il ne négligea point les études plus sérieuses, que les fonctions de son ministère exigeoient de lui. Une lecture assidue de l'Ecriture & des Saints Peres, jointe à une grande facilité de génie & à une mémoire très-heureuse, le mirent bientôt en état de satisfaire son zèle ardent, pour l'instruction des Fidèles. Il a prêché plusieurs Avents & Carêmes dans les plus grandes Chaires de Paris. Mais son attrait particulier fut toujours pour les instructions familières, qu'il jugeoit avec raison plus utiles que les

discours étudiés, & qui favorisoient sa modestie, parce qu'elles ont moins d'éclat. L'ardeur extrême avec laquelle il se livra à ce Saint exercice, lui causa le crachement de sang, dont sa vertu fut éprouvée les quatre dernières années de sa vie, & qu'il termina en 1726, à 44 ans. On a de lui *des Instructions Chrétiennes, pour faire un saint usage des afflictions*, en deux petits vol. *in*-12. & quelqu'autres Ouvrages, dans lesquels on remarque une piété tendre & solide. Il avoit aussi du génie & de la facilité pour la Poësie, comme il paroît par quelques pièces en vers, dont la plus connue est une Ode *sur l'endurcissement des hommes*.

MAUGUIN, (Gilbert) Président de la Cour des Monnoyes de Paris, se distingua dans le dix-septième siècle, par sa profonde connoissance des Saints Peres & de l'antiquité Ecclésiastique. Il eut une vive dispute avec le Jésuite Sirmond, sur la prétendue hérésie prédestinatienne, chimère que ce Jésuite étoit intéressé à rétablir, & que le savant Président fit disparoître dans ses *Vindiciæ prædestinationis & gratiæ*, deux vol. *in*-4. Ouvrage fort curieux qui contient des pièces très-intéressantes pour le dogme & l'histoire de l'Eglise; dans le premier volume on en trouve qui n'avoient point encore été imprimées, & dans le second, il y a deux Dissertations de l'Auteur; l'une pour réfuter Sirmond, & l'autre sur l'histoire de Gotescalc: ensuite des pièces anciennes sur la prédestination, la volonté de Dieu, & la mort de J. C. Mauguin mourut en 1674 dans un âge fort avancé, laissant aux Augustins de la Reine Marguerite ses manuscrits, parmi lesquels il y avoit une réponse au Jésuite Cellot qui avoit écrit pour Sirmond; & presque tous ses biens aux Hôpitaux.

MAUPERTUIS, (Jean-Baptiste Drouet de) né à Paris en 1650, d'une famille noble, originaire du Berri, fit ses Humanités chez les Jésuites de cette Ville, & montra beaucoup de goût pour l'Eloquence & pour la Poësie Françoise. Ensuite il étudia en Droit, & se dégoûta bientôt de la Jurisprudence, qui ne flattoit point son imagination, pour se livrer à la lecture des Poëtes & des Romans. On avoit alors une espèce de passion & de fureur pour ces derniers, malgré le faux & le frivole qui en font le caractère. Un de ses oncles, Fermier Général, pour l'arracher à ces occupations peu sérieuses & très-pernicieuses, lui procura un emploi considérable, dans une des Provinces du Royaume. Mais le jeune homme se reposant sur des Com-

mis fidèles & laborieux, s'abandonna au plaisir & à la lecture des mêmes livres ; loin d'amasser du bien, il dissipa son patrimoine, & revint à Paris à l'âge d'environ 40 ans. Alors il renonça subitement au monde, & après une retraite de deux ans, il prit l'habit Ecclésiastique, & passa cinq ans dans un Séminaire. Il y prononça quelques discours sur divers textes de l'Evangile, dont on recueillit des pensées détachées, qui ont été imprimées à l'insçû de l'Auteur, sous le titre de *Pensées chrétiennes & morales*, &c. en 1703, *in*-12. Sorti du Séminaire, il se consacra à une plus grande retraite dans l'Abbaye de Sept-Fonds. Il y traduisit le premier livre des *Institutions*. de Lactance sur la fausse Religion, *in*-12, le *Traité* de Salvien sur la providence, *in*-12, les *Actes* des Martyrs recueillis par Dom Ruinart, *in*-4. avec la Préface, & sans elle en deux vol. *in*-12. &c. Après un séjour de 5 ans à Sept-Fonds, il alla se cacher dans une solitude du Berri, où il composa *les sentimens d'un Chrétien touché d'un véritable amour de Dieu*, in-12. dont il y a eu six éditions; *l'Histoire de la réforme de l'Abbaye de Sept-Fonds*; elle fut mal reçûe &accusée d'infidélité, d'ailleurs elle est écrite d'une manière fort édifiante. Appellé à Vienne en Dauphiné par M. de Montmorin, il y reçut les Ordres sacrés. A la sollicitation de cet Archevêque, il écrivit *l'Histoire de la Sainte Eglise de Vienne* in-4. Il y publia plusieurs autres Ouvrages de piété. Trois ans après la mort de M. de Montmorin, Maupertuis revint à Paris & se retira bientôt à Saint Germain-en-Laye, où il mourut en 1736.

MAURE, (Sainte) voyez Sainte Maure.

MAURICE, (Saint) Chef de la Légion Thébéenne, composée de 6600 hommes, étoit Chrétien avec tous les Officiers & les Soldats dont elle étoit formée. Ayant été mandée en Italie contre un parti de révoltés, nommés Bagaudes, elle obéit. Maurice à la tête de ceux qu'il commandoit, passa les Alpes avec l'Empereur Maximien qui exigea que ses troupes sacrifiassent aux Dieux, avant que de marcher aux ennemis. Cette proposition fit horreur à Maurice & à ses Soldats. L'Empereur irrité ordonna que la Légion fût décimée, ce qui fut exécuté. Ceux que le sort épargnoit, loin de se plaindre, envioient le bonheur & la gloire des autres. Maximien transporté de fureur, en fit encore mourir la dixième partie; mais les autres n'en furent pas moins inébranlables. Ils étoient surtout affermis par leur Chef

Maurice.

Maurice. Cet homme généreux, persuadé que c'étoit vaincre, que de mourir pour ne pas offenser Dieu, couroit de rang en rang, & animoit les Soldats à demeurer fermes dans leur foi. L'Empereur désespérant donc de les abbatre, ordonna qu'on les massacrât tous. Il les fit environner de ses troupes, pour les tailler en pièces. Dès qu'ils virent leurs bourreaux arrivés, ils mirent les armes bas, & se laissérent égorger comme des agneaux, sans ouvrir la bouche pour se plaindre. Quel spectacle de voir une Légion entière de Soldats, dans des dispositions si saintes & si sublime ! Une Religion qui forme de tels hommes, ne porte-t-elle pas un caractère visible de Divinité ?

MAURICE, (Mauritius Tiberius,) originaire de Rome, né à Arabisse en Cappadoce, commanda avec honneur & avec succès, les armées contre les Perses. C'étoit un Officier d'une prudence consommée, d'un esprit pénétrant, fécond en ressources, prompt dans l'exécution, irréprochable dans sa conduite, toujours en garde contre les flatteurs, intrépide dans les dangers, sage & reservé dans ceux qu'il est téméraire de braver. Tibère, pour récompenser ses services, lui donna sa fille Constantine en mariage, le fit déclarer César & couronner Empereur en 582. Les premières années de son règne furent glorieuses. Les Abares ayant rompu la paix, perdirent plus de cinquante mille hommes en cinq combats, & plusieurs furent faits prisonniers. On leur rendit la liberté, à condition que Chagan, leur Roi, renvoyeroit les Romains qu'il retenoit dans les liens; mais ce Prince toujours infidèle, exigea pour rançon quatre oboles par tête. Sur le refus qu'en fit l'Empereur indigné de cette perfidie, le Roi barbare les fit tous passer au fil de l'épée. Cet horrible massacre fut la source des malheurs, qui accablèrent Maurice le reste de ses jours. Ce trait d'avarice irrita les Officiers, les Soldats & le Peuple. L'Empereur lui-même étoit agité de mortelles inquiétudes. Sa faute toujours présente à ses yeux, ne lui laissoit aucun repos. Ses songes mêmes étoient cruels; il croyoit sans cesse entendre la voix des Soldats égorgés, lui reprocher d'avoir sacrifié à son avarice, un sang qu'ils avoient tant de fois prodigué pour lui. La dernière année de son règne, il voulut obliger ses troupes à passer l'hyver au-delà du Danube, pour épargner les frais, & les faire vivre aux dépens de l'ennemi; mais elles se révoltèrent, & proclamèrent Empereur le Centu-

rion Phocas. Les progrès de l'Usurpateur furent si rapides, que Maurice n'eut d'autre ressource, que celle de la fuite. Phocas, informé du lieu de sa retraite, le fit arrêter, le condamna à perdre la tete, & le prépara à ce supplice par celui de ses cinq fils, qui furent égorgés sous les yeux de leur pere. Pendant cette triste exécution, il répétoit souvent ces paroles de David: *Vous êtes juste, Seigneur, & votre jugement est équitable.* Après avoir reçu autant de coups mortels, qu'il en avoit vû porter à ses fils, il eut la tête tranchée en 602. L'avarice fut le seul défaut de cet Empereur. Il monta sur le trône par son mérite, sa valeur, ses exploits, & les services qu'il avoit rendus à l'Empire. Moins jaloux d'être le Maître, que le Pere de ses sujets, il ne pouvoit se résoudre à condamner des coupables. Il édifia l'Eglise, par sa piété. Sa religion le distinguoit autant que la pourpre, dans les assemblées chrétiennes. Il aima les Sciences & répandit les bienfaits & les honneurs, sur ceux qui les cultivoient.

MAURICE DE NASSAU, Prince d'Orange, fils de Guillaume, qui fut tué en trahison par un Bourguignon nommé *Balthasar Gérard*, fut l'un des plus grands Capitaines de son siècle. Il n'avoit que 18 ans, lorsque après la mort de son pere, il fut fait Gouverneur des Provinces-Unies en 1584; & quelques années après Capitaine-Général, titre sous lequel il rendit formidables les armes des Hollandois. Son premier coup d'essai fut la conquête de Breda, qu'il prit par un stratagème en 1590; & l'année suivante il emporta Zutphen, Deventer, Hulst & Nimégue, & vint à bout de chasser les Espagnols de toutes les Places qu'ils avoient en Hollande. En 1600, Maurice entra en Flandre dans le dessein d'assièger Nieuport; mais l'Archiduc Albert étant venu à sa rencontre, il se donna une bataille, dans laquelle le Prince d'Orange fut vainqueur; & pendant que les Espagnols assiègeoient Ostende en 1604, il leur prit Rhinberg, Grave & l'Ecluse, en Flandre. Après la Trève conclue entre l'Espagne & la Hollande en 1605, Maurice entreprit d'envahir la Souveraineté de son pays, que son pere avoit ambitionnée; mais il trouva un puissant obstacle dans le Pensionnaire de Hollande, Barneveld, qui travailla puissamment à maintenir la liberté de la République, & à affoiblir l'autorité du Capitaine-Général. Celui-ci en conserva un vif ressentiment, & trouva l'occasion de se venger de la généreuse résistance du Pensionnaire, dans la dis-

pute des Arminiens & des Gomaristes. Les démêlés de ces deux Sectes ayant excité quelques tumultes dans plusieurs Villes, Maurice qui avoit embrassé le sentiment de Gomarus, en profita pour perdre son ennemi, qui étoit Arminien. Il le fit saisir, & poussa la barbarie jusqu'à faire trancher la tête à ce vénérable Vieillard, dont tout le crime étoit d'avoir soutenu la liberté publique. Cependant la Trève étant expirée en 1621, on reprit les armes, & Spinola, Général Espagnol, vint mettre le siège devant Breda. Le Prince Maurice n'ayant pu le chasser de devant cette Place, & ayant manqué son entreprise sur la Citadelle d'Anvers, tomba dans une mélancolie, dont il mourut en 1625.

MAURICE DE SAXE, *voyez* SAXE.

MAURICEAU, (François) de Paris, se rendit très-habile, dans la partie de la Chirurgie qui concerne les Accouchemens. Il a donné sur cette matière, plusieurs *Traités* estimés, & il mourut en 1709.

MAUSOLE, *voyez* ARTEMISE.

MAUSSAC, (Philippe-Jacques) Conseiller au Parlement de Toulouse, & Président en la Cour des Aydes, à Montpellier, passa pour un des plus sçavans, & des plus judicieux Critiques du dix-septième siècle. Il étoit très-versé dans la langue Grecque. Il mourut en 1650, & a laissé des *Notes* pleines d'érudition sur Harpocration, & d'autres *Opuscules* estimés.

MAUTOUR, (Philbert-Bernard,) né à Beaune en 1654, Auditeur de la Chambre des Comptes de Paris, & reçu à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres en 1701, a fait de jolies pièces de vers, qui nous le peignent comme un homme d'un caractère aimable, & d'un esprit plein d'enjouement. Ses *Poësies* sont répandues dans les Merc. de France, dans le Journ. de Verdun, & dans les Amusemens du cœur & de l'esprit. Nous avons encore de lui, une bonne édition de l'Abrégé Chronologique du P. Petau, en cinq vol. *in*-12. & plusieurs sçavantes Dissertations, imprimées dans les Mémoires de l'Académie. Il mourut en 1737.

MAXENCE, (Marcus-Aurelius-Valerius-Maxentius) étoit fils de l'Empereur Maximien-Hercule, & gendre de Galere. Irrité de ce qu'après l'abdication de son pere, il n'avoit aucune part au Gouvernement, il profita de la disposition des Soldats & des Citoyens mécontens de Galere, pour prendre le titre d'Empereur. Galere envoya contre lui Sevère, avec l'armée qui avoit été commandée par Maximien-Hercule. Maxence pour s'attirer ces

troupes, envoya la pourpre à Hercule son pere, qui, ayant quitté l'Empire malgré lui, la reprit volontiers. Ce stratagème réussit; les Soldats se rangerent du côté de leur ancien maître. Sevère fut battu, assiègé & pris dans Ravenne, où il fut obligé de se tuer. Maxence, règna quelque tems à Rome avec son pere, qui jaloux de l'autorité de son fils, lui arracha un jour son manteau de pourpre & le déchira. Cette violence fit chasser de Rome cet indigne vieillard. Maxence s'empara de l'Afrique, & s'y fit détester par ses cruautés, & par les persécutions qu'il suscita contre les Chrét. Il ne se rendit pas moins odieux aux Rom. Il enlevoit les femmes les plus distinguées pour satisfaire son infâme passion, pilloit les Temples, faisoit mourir les riches pour avoir leurs biens, & réduisit Rome à une misère extrême, par sa prodigalité & ses débauches. Les Rom. appellèrent Constantin pour les délivrer de la tyrannie : ce grand Prince marcha contre Maxence, défit ses troupes, & l'obligea de sortir de Rome. Ce tyran se noya dans le Tibre, en passant sur un pont de batteaux qui se rompit l'an 312.

MAXIME, Général de l'armée Romaine en Angleterre, s'y fit proclamer Empereur en 383, & passa dans les Gaules. Il gagna facilement les légions mécontentes, de ce que Gratien avoit confié à des étrangers la garde de sa personne. Presque toutes l'ayant abandonné dans la bataille qui se donna près de Paris, se déclarèrent pour l'Usurpateur. Gratien prit la fuite & fut assassiné au milieu d'un festin. Maxime après avoir amusé Valentinien par des propositions de paix, passa les Alpes sans bruit, & alla à Aquilée pour le surprendre. Ce jeune Prince & sa mere Justine se refugièrent à Thessalonique, pour implorer le secours de Théodose. Par cette fuite, le tyran se rendit maître de l'Italie, de Rome même, & soumit aussi l'Afrique. Mais il ne jouit pas longtems de ses conquêtes; Théodose marcha contre lui, défit son armée, & le poursuivit jusqu'à Aquilée, qui fut prise d'assaut. Alors les propres sold. de Maxime l'amenèrent les pieds nuds & les mains liées à Théodose, qui vouloit lui laisser la vie; mais ils l'arrachèrent à sa clémence, & lui tranchèrent la tête en 388.

MAXIME, (Petrone) Sénateur & Consul Romain, de la famille du précédent, auteur de la mort de Valentinien III, se saisit de l'Empire en 455. Sa femme étant morte peu de jours après, il épousa Eudoxie, veuve de Valentinien qui ne le croyoit pas

le meurtrier de son mari. Dès le premier jour qu'il porta la Couronne, il éprouva que la Souveraineté ne rend pas heureux, & se repentit d'avoir ambitionné le trône ; mais son imprudence l'en précipita bien-tôt. Il conçut pour sa nouvelle épouse un amour insensé ; il crut lui plaire, en lui découvrant que l'espérance de l'avoir un jour pour femme, lui avoit fait prendre la résolution d'ôter la vie à Valentinien. Eudoxie dissimula sa colère, pour se vanger plus sûrement. Elle dépêcha vers Genseric, Roi des Vandales, un Officier de confiance, pour le conjurer de venir l'arracher des bras d'un usurpateur & d'un assassin, teint du sang de son mari. Ce Prince vient en Italie; au bruit de son approche tout prend la fuite, Maxime lui-même ; mais quelques Sénateurs se jettèrent sur lui, l'assommèrent à coups de pierres, traînèrent son corps par les rues, & après l'avoir couvert d'ignominies, pendant trois jours, ils le jettèrent dans le Tibre en 455, après un règne de 77 jours.

MAXIME III, (S.) Evêque de Jérusalem, succéda à S. Macaire en 331. Sa fermeté parut avec éclat, durant la persécution de Dioclétien; il fut condamné aux mines, perdit l'œil droit & une jambe pour la défense de la Foi, & assembla en 349. un Concile à Jérusalem, où S. Athanase fut reçû à la Communion de l'Eglise. Il mourut en 351. Il y a eu deux autres Saints du même nom. Saint Maxime, Evêque de Turin, au cinquiéme siècle, célèbre par sa piété, & par sa science. Il est Auteur d'un grand nombre d'Homélies, dont quelques-unes portent le nom de S. Ambroise, de S. Augustin & d'Eusèbe d'Emèse. Saint MAXIME, né à Constantinople dans le septième siècle, d'une famille noble & ancienne. Il s'éleva avec zèle contre les Hérésies des Monothélites, ce qui les anima contre lui. Comme on le pressoit de recevoir le *Type* ou Formulaire de l'Empereur, & qu'on lui vantoit le grand nombre & l'autorité de ceux qui y avoient souscrit, il dit ces paroles remarquables : » Le » S. Esprit, par la bouche » de S. Paul, anathématise » les Anges mêmes, s'ils en» seignent autre chose, que » ce qui a toujours été prê» ché dans l'Eglise. Il mourut en prison, des tourmens par lesquels on éprouva son zèle pour la Foi en 662. Nous avons de cet illustre Confesseur plusieurs *Ecrits*, que le P. Combefis a donnés au Public.

MAXIME LE CYNIQUE, Philosophe Idolâtre & Magicien du quatrième siècle, s'insinua dans les bonnes

graces de Julien l'Apoſtat, dont il fut le maitre, pour l'impiété & la magie: il lui inſpira une haine implacable contre la Religion Chrétienne. Ce Prince avoit tant d'eſtime pour lui, qu'ayant été averti que Maxime venoit le ſaluer, il ſe leva & alla au-devant de lui : Julien ayant deſſein de faire la guerre aux Perſes, conſulta divers oracles ; flatté par ce Philoſophe que ſa victoire ſeroit auſſi illuſtre que celle d'Alexandre, il s'imagina que par Métempſycoſe, l'ame de ce conquérant étoit venue ſe loger dans ſon corps. Après la mort de cet Empereur, Jovien honora Maxime, à cauſe de ſon érudition. Valens ſon ſucceſſeur, ayant ordonné de punir de mort tous les Philoſophes Magiciens, Maxime porta la juſte peine de ſes abominations ſacrilèges en 366 à Ephèſe. Il ne faut pas le confondre avec MAXIME de Tyr, célèbre Philoſophe Platonicien, qui fut ſi eſtimé à Rome, que Marc-Aurèle voulut être ſon diſciple. Il nous reſte de lui quarante-un *Diſcours*, dont Daniel Heinſius donna une bonne édit. en Grec & en latin avec de notes, en 1624.

MAXIMIEN HERCULE, *ou* VALERE MAXIMIEN, étoit né dans la Pannonie, vers deux cent cinquante, de parens pauvres. Il n'avoit aucune étude, & ne ſe dépouilla jamais des manières ruſtiques, qu'il tenoit de ſa naiſſance. La férocité & la dureté de ſon caractère, étoient peintes dans ſa phyſionnomie. A ce naturel ſanguinaire & cruel, il joignit une paſſion brutale, pour les plus énormes déréglemens. Dioclétien qui connoiſſoit ſa valeur, l'aſſocia à l'Empire, & lui donna pour partage l'Italie, l'Afrique, les Gaules & l'Eſpagne. Il fit la guerre avec ſuccès contre pluſieurs Nations Barbares, & verſa dans les Gaules le ſang d'une infinité de Chrétiens, parmi leſquels on compte la Légion Thébéenne, compoſée de plus de plus de ſix mille hommes. Il exerça la même barbarie dans la Thrace, la Macédoine & l'Italie. Il fut contraint en 305 de quitter la Pourpre Impériale ; mais quelque tems après, ſon fils Maxence l'engagea à la reprendre. Bien-tôt jaloux de l'autorité de ſon fils, il voulut l'en dépouiller. N'ayant pû y réuſſir, il fut chaſſé de l'Italie, & ſe retira dans les Gaules auprès de Conſtantin ſon gendre, qui le reçût avec de grands honneurs. Mais l'ingrat convaincu d'avoir attenté à la vie de ſon bienfaiteur, fut réduit à ſe l'ôter lui-même, en s'étranglant en 310.

MAXIMIEN, (Galerius-Valerius-Maximianus) naquit dans l'Illyrie, de parens ſi

pauvres, qu'il fut contraint dans sa jeunesse de garder les troupeaux, ce qui lui fit donner le surnom d'*Armentarius*. Il étoit grand & d'une monstrueuse épaisseur, cruel & féroce. Le regard, le geste, la voix, la parole, tout en étoit terrible. Sa valeur le conduisit aux premières Dignités. Il fut créé César en Orient en 292 par Dioclétien, qui lui fit épouser sa fille Valeria. Après la défaite des Goths & des Sarmates, il passa dans l'Asie pour faire la guerre à Narsès ou Vatarane Roi des Perses, qui avec une armée formidable, avoit enlevé l'Arménie aux Romains. Galere osa lui livrer bataille avec des forces trop inférieures, & fut battu avec beaucoup de perte. Etant allé trouver Dioclétien qui revenoit vainqueur d'Achillée, qui s'étoit emparé de l'Egypte, & s'y maintenoit depuis environ six ans, ce Prince le reçut avec tant de mépris, qu'il le laissa marcher à pied plus de mille pas, à côté de son char, tout revêtu qu'il étoit de la Pourpre Impériale. Cet affront, loin de l'abbattre, ne fit qu'animer son courage. Il tailla en pièces les Perses dans un second combat: on prit les femmes, les sœurs & les enfans de Narsès, avec d'immenses richesses. Les Perses, pour obtenir la paix, furent obligés d'abandonner à Galere 5 Provinc. au-delà du Tigre. Il persécuta les Chrétiens, avec la derniere barbarie. Pour déterminer Dioclétien à se prêter à sa fureur, il fit mettre sécrettement le feu à son Palais de Nicomédie, & accusa les Chrétiens de cet incendie. Après avoir forcé Dioclétien & Maximien-Hercule de quitter la Pourpre Impériale, il fut proclamé Auguste en 305. Galere gouverna en Tyran. Souvent il faisoit dévorer par des ours des hommes pour s'amuser, sur-tout pendant son souper; il prenoit plaisir à faire brûler les gens à petit feu. Il désola les Provinces par la grandeur des Impôts, & par la rigueur des exactions. Il fut l'ennemi des Lettres & de ceux qui les cultivoient. Qu'on juge de la violence de la persécution, par le caractère de ce monstre, qui n'avoit rien plus à cœur, que d'abolir la Réligion Chrétienne. La vengeance Divine éclata sur cet impie, il fut frappé d'une playe incurable & d'une maladie effroyable pendant plus d'un an, & fit mourir plusieurs médécins qui ne pouvoient le soulager. Contraint de rereconnoitre, comme Antiochus, la main de Dieu qui s'appésantissoit sur lui, il fit un Edit pour faire cesser la persécution, & mourut bientôt après misérablement l'an 311.

MAXIMILIEN I, fils de Frédéric IV le *Pacifique*, né en 1459, épousa Marie, fille de Charles *le Téméraire*, dernier Duc de Bourgogne, qui porta dans la maison d'Autriche, une partie des grands Etats de ce Prince. Après avoir fait la guerre à la France avec différens succès, il fut élû Roi des Romains en 1486. Quelque tems après, presque toutes les villes de Flandre, se déclarèrent contre lui. Le désordre fut si grand, qu'étant à Bruges, les habitans coururent aux armes, & l'arrêtèrent prisonnier, & firent mourir plusieurs de ses créatures. Ils voulurent même le livrer au Roi de France; mais les larmes de ce Prince les fléchirent. En 1489 il épousa par Procureur Anne, héritière de Bretagne; mais ce mariage n'eut pas lieu. Le Roi Charles VIII négocia plus habilement que lui, & épousa lui-même cette Princesse, après avoir renvoyé à Maximilien, Margueritte d'Autriche sa fille, qu'il avoit fiancée. L'Archiduc irrité de ces deux affronts, prit les armes, se ligua avec les Anglois, surprit Arras & St Omer par intelligence, & entra la nuit dans Amiens, d'où il fut vigoureusement repoussé. La mort de l'Empereur son pere à qui il succéda en 1493, le rappellant en Allemagne, il fit avec la France une paix avantageuse, qui lui assura la Franche-Comté, l'Artois, & le Charolois. Alors il épousa, en secondes noces, Blanche, fille de Galeas Sforce Duc de Milan. Charles VIII s'étant rendu maître du Royaume de Naples, cette conquête allarma Maximilien déja prévenu contre la France, par les artifices de Jules II. Il se ligua avec le Pape & divers autres Princes, mais leur armée de 40000 hommes fut défaite à Fornouë en 1495 par celle du Roi, qui n'en avoit que huit mille. Maximilien entra en 1508 dans la fameuse ligue de Cambrai avec le Pape, Louis XII & Ferdinand d'Arragon, contre les Vénitiens. En 1510 il fit un traité avec le Roi de France. Il paroît par une lettre de cet Empereur, qu'il avoit envie d'être Pape, & que son but dans ses liaisons avec Louis XII pour la convocation d'un Concile, étoit de parvenir à faire déposer Jules II, pour être élu en sa place. Une ambition si singulière dans un Empereur, montre la bizarrerie du goût & du caractère de ce Prince. En 1513 il vint au siège de Terouenne, se joindre aux Anglois contre la France, & l'on vit le Chef du corps Germanique, servir en qualité de Volontaire & de Soldat du Roi d'Angleterre. Il forma ensuite le dessein de s'emparer du Milanez, marcha en Italie, d'où il s'enfuit honteusement, craignant que les Suisses qu'il

n'étoit pas en état de payer, ne le livrassent aux François. Maximilien mourut à Lintz, en 1519 à 60 ans : ce Prince aimoit les sciences & les savans, composa quelques Poësies, & des Mémoires de sa vie.

MAXIMIN, surnommé *Ajax* (Caius Julius Verus Maximinius) né en Thrace, passa ses premières années, à conduire des troupeaux. Ayant ensuite porté les armes, il s'éleva par sa valeur, aux différens grades de la milice. Il étoit d'une taille, d'une force & d'un courage extraordinaire. Il traînoit seul des chariots chargés, écrasoit des pierres entre ses doigts, & fendoit les arbres avec les mains. Il bûvoit, dit-on, huit bouteilles de vin, & mangeoit quarante livres de viande par jour. La confiance qu'il avoit en sa force & en sa valeur, lui inspira l'ambition de s'élever à la Souveraine Puissance. La sévérité de l'Empereur Aléxandre, pour faire observer la discipline militaire, lui fournit le prétexte de soulever les troupes contre lui. Foulant aux pieds les loix de la reconnoissance & de l'humanité, il fit assassiner ce Prince, à qui il devoit sa fortune. Devenu son successeur à l'Empire, il pensa moins à se faire aimer, qu'à se faire craindre. Cette maxime étoit conforme à sa férocité naturelle. Il commença son règne par une sanglante persécution contre les Chrétiens, auxquels il attribuoit les tremblemens de terre & les malheurs arrivés dans l'Empire. On ne peut lire sans horreur le détail des barbaries qu'il exerça contre toutes sortes de personnes, sans égard pour l'âge, pour le sexe, & pour la dignité. Il se faisoit un jeu cruel de tourmenter par les plus horribles supplices, les malheureuses victimes de sa fureur. Il en vouloit sur-tout à ceux dont la naissance sembloit lui reprocher la sienne. Sous le prétexte qu'on tramoit des conjurations contre sa vie, il fit mourir plus de 4000 personnes, sans permettre qu'on les entendît. Ces excès d'inhumanité lui firent donner les noms de *Cyclope*, de *Phalaris* & de *Busiris*. Dans une guerre contre les Germains, il mit à feu & à sang plus de cent-cinquante lieues de pays. Il signala son courage dans les divers combats, qu'il eut à soutenir dans les bois & dans les marais, où les Barbares s'étoient retirés. Ces victoires lui firent donner le surnom de *Germanique*. Il aspiroit à de nouveaux triomphes ; mais les soulèvemens que ses cruautés excitèrent de toutes parts, l'arrêtèrent dans sa course : car il faisoit mourir encore plus de Romains que d'ennemis, & envoyoit des ordres sanguinaires, dans toutes les provinces. Il avoit donné toute liberté aux délateurs ; on

étoit coupable à ses yeux dès qu'on étoit riche ou homme de bien : car il n'étoit pas moins avare que cruel. Il porta l'impiété jusqu'à dépouiller les temples de leurs richesses, & de leurs ornemens. Après la mort des deux GORDIENS qui avoient été proclamés Augustes, le Sénat irrité contre le tyran, nomma vingt hommes pour gouverner la République, & pour la défendre contre ce monstre. Maximin en devint si furieux qu'il se mit à heurler comme une bête féroce, se heurtant la tête contre les murailles de sa chambre, se jettant à terre, déchirant ses habits,& jurant de perdre tous ses ennemis. Il vint d'Allemagne en Italie, & assiègea Aquilée, qui se défendit avec courage. Maximin transporté de rage fit mourir plusieurs de ses Officiers. Cette cruauté irrita les Soldats déja ennuiés de la longueur du siège, ils le massacrèrent avec son fils, l'an 238.

MAXIMIN, surnommé *Daza*, né dans l'Illyrie, & neveu de Galère Maximien, fut fait César par Dioclétien en 305, & se fit lui-même proclamer Auguste en Illyrie par son armée en 308 ; il surpassa son oncle en fureur contre les Chrétiens, en tyrannie à l'égard de ses sujets, en excès de débauche & d'infamie, qui l'ont fait regarder avec raison comme le plus abominable des hommes. Il fit la guerre en 312 aux peuples de la grande Arménie, parcequ'ils étoient Chrétiens ; ce qui mérite d'être remarqué comme le premier exemple d'une guerre pour la Religion. Licinius arrêta le cours de ses cruautés, en remportant sur lui, une pleine victoire, par le secours du ciel. Ses propres légions se laissérent tuer sans résistance, par l'armée peu nombreuse de Licinius. Le doigt de Dieu étoit si marqué en cette occasion, que les troupes de Maximin, sembloient n'être pas venues pour combattre, mais pour se faire égorger, comme des victimes dévouées à la mort, par l'ordre de Dieu. Etant poursuivi par son vainqueur, il prit inutilement du poison. Dieu le frappa d'une maladie épouvantable. Il sentoit brûler ses entrailles avec des douleurs si excessives, qu'il en vint jusqu'à la fureur. Il prenoit la terre à pleines mains, & la dévoroit ; son corps n'étoit qu'un squelete, il se heurtoit la tête contre les murailles, & perdit les yeux : on l'entendoit crier & répondre comme un criminel interrogé par son Juge ; il se confessoit coupable & prioit J. C. en pleurant, de lui faire miséricorde. Enfin il mourut en poussant d'effroyables hurlemens, également détesté des Idolâtres & des Chrétiens, en 313.

MAY, (Thomas) né à Sussex en Angleterre, a com-

posé des vers estimés sur différens sujets. A la qualité de Poëte il joignit celle d'Historien. Dans les guerres civiles, il prit parti pour le Parlement, & en fut Sécrétaire. Il mourut en 1652; son principal ouvrage est un abrégé de l'histoire du Parlement d'Angleterre en Latin, *in*-12.

MAYER, (Jean-Frédéric) de Leipsic, se distingua parmi les Luthériens, par son érudition. Il s'appliqua avec succès aux langues Hébraïque, Grecque & Latine, fut Professeur en Théologie, & Surintendant Général des Eglises de Poméranie. Il mourut en 1712: on a de lui une foule d'ouvrages, dont les plus connus sont 1°. la *Bibliothèque* de la Bible, dont la meilleure édit. est celle de Rostok. Il y parle des plus célèbres Auteurs Juifs & Chrétiens Catholiques, Calvinistes & Luthériens, qui ont travaillé sur l'Ecriture Sainte; 2°. un *Traité* de la meilleure manière d'étudier l'Ecriture Ste; 3°. plusieurs *Dissertations* sur les endroits importans de la Bible, &c.

MAYERNE, (Théodore Turquet sieur de) Baron d'Aubonne, né à Genève en 1572, se destina à la Médecine, & fut reçu Docteur à Montpellier. De-là il passa à Paris, où il s'appliqua à la Chimie, qui y étoit alors fort décriée: aussi la Faculté de Médecine se déchaina contre ce Chimiste, & fit défense de consulter avec lui; cela n'empêcha pas Henri IV, de le choisir pour un de ses Médecins ordinaires. Ce Prince engagea le Cardinal du Perron à convertir Mayerne à la Religion Catholique; mais il fut inébranlable dans le Calvinisme. Après la mort de ce Prince, il fut appellé en Angleterre, pour être premier Médecin du Roi: les autres Médecins Anglois jaloux de sa réputation, n'oublièrent rien pour la flétrir, à l'occasion de la mort du Prince de Galles; mais le Roi Jacques & les Seigneurs du Conseil, mirent son honneur à couvert. Il mourut à Chesley, près de Londres, en 1655. Ses œuvres ont été imprimés à Londres en 1700, en un gros volume *in-fol.*

MAYEUL, ou *Mayol* (St) né à Avignon d'une famille riche & noble, dans le dixième siècle, fut Chanoine & Archidiacre de Mâcon. Il refusa constamment l'Archevêché de cette ville, auquel il avoit été nommé par le Clergé, & par le peuple de cette Eglise. Il préfera aux premières dignités, l'obscurité du Cloitre. Le bruit de sa retraite, fit naitre le meme dessein à plusieurs personnes distinguées dans le siècle. Il succéda à Aymar, & gouverna l'Abbaye de Cluni, pendant près de trente ans. Il étudia sans cesse l'Ecriture Sainte, & connoissoit parfaitement la discipline Monastique, &

les saints Canons. L'Empereur Othon *le Grand*, instruit de son rare mérite, le fit venir auprès de lui, pour prendre ses conseils. En passant par les Alpes en 973, il fut pris par les Sarrasins & mis dans les fers. Il eût voulu mourir pour la Réligion; mais on vendit à Cluni pour le racheter, tout ce qui servoit à l'ornement du Monastère. Il s'étoit fait respecter dans ses liens, par les Barbares qui l'avoient pris, & il en avoit instruit plusieurs des vérités de la foi. Quelque tems après son retour, on voulut l'élever sur le saint Siège; mais il fut effrayé du poids d'une dignité si redoutable; & on fut obligé de céder à son humilité. Il mourut en 994.

MAYNARD, (François) né à Toulouse d'une famille de robe en 1582, doit etre compté parmi les beaux esprits qui annoncèrent le siècle de Louis XIV. Il vint fort jeune à la Cour, & fut Sécrétaire de la Reine Marguerite. Il accompagna à Rome en 1634, l'Ambassadeur François de Noailles, & s'y fit estimer du Pape Urbain VIII, qui se plaisoit à s'entretenir avec lui. De retour en France, il s'acquit aussi l'amitié des Grands, qui fut stérile pour lui, & il ne cessa de s'en plaindre avec excès. Le dépit que lui causa sa mauvaise fortune, nous a valu de beaux Vers, & entr'autres les fameuses stances pour le Cardinal de Richelieu.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux, &c.

Le Ministre ayant entendu les quatre derniers Vers, où le Poëte, parlant de François premier, dit:

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as tenu dedans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

Il repliqua par ce mot barbare *rien*: qui ne fit qu'aigrir la bile du Poëte contre ce Cardinal, qu'il diffama dans plusieurs pièces de Vers. Depuis la mort de Richelieu, Maynard revint à la Cour, sous la régence d'Anne d'Autriche, & ne fut pas plus satisfait de ce dernier voyage. Il prit donc congé pour toujours de Paris, par le Sonnet qui commence ainsi:

Adieu Paris, adieu, pour la dernière fois.

& il se fixa dans sa province, où il mourut en 1646, âgé de 64 ans. Il avoit fait mettre cette inscription sur la porte de son cabinet:

Las d'espèrer & de me plaindre
Des Muses, des Grands & du sort,
C'est ici que j'attens la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Peu de tems avant sa mort, le Roi l'honora d'un brevet de

Conseiller d'Etat. Il avoit d'abord été Président au Présidial d'Aurillac, reçu à l'Académie Françoise, & associé aux Juges des jeux Floraux de Toulouse. Ce Poëte partagea les suffrages de son siècle, avec Malherbe & Racan; & le premier disoit de lui, que personne ne sçavoit mieux que lui tourner un vers; mais il ajoutoit aussi, qu'il n'avoit point de force. Il règne dans ses Poësies une clarté, une élégance & un certain tour qui les font estimer. Elles consistent en Epigrammes, en Chansons, & en Odes, & en un bon Poeme d'environ 3000 Vers intitulé, *Philandre*. Il est le premier en France qui ait établi pour règle, de faire une pause au troisième vers dans les couplets de six, & d'en faire une au septième, dans les stances de dix. On a encore de lui un volume de Lettres en Prose, où l'on trouve, selon Pelisson, beaucoup de netteté, & ce style simple & familier, que demande ce genre d'écrire. Ses *Priapées*, qui heureusement n'ont point été imprimées, donnent une bien mauvaise idée de ses mœurs.

MAYNE, (Jasper) Poëte & Théologien Anglois, du dix-septième siècle, embrassa l'état Ecclésiastique, fut Prédicateur du Roi d'Angleterre, & se fit un grand nom par ses Ouvrages, dont les plus estimés sont, *la Guerre du Peuple, examinée selon les principes de la raison & de l'Ecriture*, & un beau *Poëme* sur la victoire navale, remportée par le Duc d'Yorck sur les Hollandois.

MAZARIN, (Jules) né à Piscina, dans l'Abruzze, en 1602, fit paroitre de grands talens dans sa jeunesse, & étant entré au service de l'Abbé Colonne, il accompagna ce jeune Seigneur à l'Université d'Alcala où il apprit le Droit, & il reçut le bonnet de Docteur à son retour en Italie. Il s'attacha ensuite à Sachetti, qu'il suivit en Lombardie, & il y étudia les intérêts des Princes qui étoient alors en guerre pour Cazal & le Montferrat. Le service qu'il rendit, en engageant les Espagnols & les François, à souscrire au Traité de Paix, fait à Ratisbonne, lui valut l'amitié du Cardinal de Richelieu, & la protection de Louis XIII, sur la nomination duquel, le Pape Urbain VIII fit Mazarin Cardinal; & après la mort de *Richelieu*, le même Prince le nomma Conseiller d'Etat & l'un des Exécuteurs de son Testament. Louis XIII étant mort, Mazarin feignit de vouloir se retirer en Italie, & la Régente qui fut la dupe de l'artifice, eut recours aux prières pour l'arrêter, & se crut fort heureuse de ce que le rusé Italien voulut bien se charger du Gouvernement de l'Etat, qu'il ambitionnoit. Le nouveau Ministre usa d'a-

bord modérement de ſa puiſſance; il affecta dans les commencemens de ſa grandeur, autant de ſimplicité, que Richelieu avoit déployé de hauteur, & il mit de l'affabilité & même de la molleſſe, partout où ſon prédéceſſeur avoit fait paroître une fierté inflexible. Mais ſon ambition & ſon avidité qu'il ne pût diſſimuler long-tems, l'ambition des Grands, leurs jalouſies mutuelles, leur haine contre l'autorité d'un Miniſtre étranger: le mécontentement général du peuple, qui regardoit Mazarin comme l'Auteur de ſes manx : ce concours d'intérêt & de paſſions, fit éclore cette diviſion ſi fatale à l'Etat, & à la minorité de Louis XIV. Comme les Finances étoient épuiſées par les dépradations du Miniſtre & des Grands, il fallut mettre des impôts, pour ſoutenir la guerre contre l'Eſpagne, & contre l'Empire, & le Parlement ayant refuſé de vérifier les Edits, le Cardinal fit empriſonner le Préſident de Blancmeſnil, & le Conſeiller Brouſſel. Cet acte de violence, fut le ſignal de la première Guerre Civile, en 1648. Sur le champ on cria *aux armes*, & le peuple ſe mit à crier avec fureur: *Vive le Roi, point de Mazarin*. La Cour forcé de rendre les deux priſonniers, ne ſe crut pas pour cela en ſûreté à Paris, & ſe retira à Ruel, puis à S. Germain. Le Parlement qui regardoit Mazarin comme l'Auteur de tous les déſordres de l'Etat, donna contre lui un Arrêt foudroyant, par lequel il le déclare *Perturbateur du repos public, ennemi du Roi & de ſes Etats*, & lui *enjoint de ſe retirer dans huitaine hors du Royaume*. Mais lorſque les deux partis paroiſſoient les plus animés, on en vint tout d'un coup à l'accommodement qui fut conclu à Ruel, & Mazarin reſta Miniſtre. Le calme ne dura pas, le Prince de Condé, qui avoit ramené dans Paris la Cour triomphante, mit ſes ſervices à trop haut prix, & voyant que Mazarin le payoit d'ingratitude, il ne le ménagea plus, & le traita avec le dernier mépris. L'adroit Cardinal qui avoit trouvé le ſecret de le brouiller avec les Frondeurs, inſpira à la Reine de le faire arrêter; & ce Héros couvert de gloire, qui avoit défendu l'Etat contre ſes ennemis, & la Cour contre les révoltés, fut arrêté priſonnier avec ſon frère & ſon beau-frère. Mazarin crut alors pouvoir ſe paſſer des Frondeurs qui ſe repentirent bien-tôt d'avoir ſacrifié les Princes à ſa timide vengeance, & ils forcèrent le Parlement à demander leur liberté. La Reine n'oſa la refuſer, & Mazarin alla lui-même les délivrer, comptant s'en faire un mérite auprès d'eux; mais il en fût mal-reçu, & pendant que les Princes revinrent triomphans

à Paris, il se vit chassé du Royaume par un nouvel Arrêt du Parlement, en 1650. Le Roi en même-tems donna une Déclaration qui fut enregistrée dans tous les Parlemens du Royaume, laquelle est autant l'aveu des crimes du Ministre, que l'apologie du Parlement de Paris : cependant il s'étoit retiré à Cologne, d'où il continuoit de gouverner la France, & malgré tout ce qui s'étoit fait contre lui, malgré les promesses réiterées de la Reine, il rentra dans le Royaume en 1651, moins en Ministre qui revenoit reprendre son poste, qu'en Souverain qui se remettoit en possession de ses Etats. Il étoit conduit par une petite armée de 7000 hommes, levées à ses dépens; c'est-à-dire, avec l'argent du Royaume qu'il s'étoit approprié. Le retour de ce Ministre proscrit, fit réprendre les armes; le Parlement renouvella ses Arrêts, mit sa tête à prix, & fit vendre sa bibliothèque. La Cour se vit encore une fois obligée de le sacrifier, & tout rentra dans l'ordre, dès que l'Auteur des troubles, ne fut plus dans le Royaume. Cependant à peine avoit-il été chassé par le cri général des François, & par une Déclaration du Roi, que ce Prince le fit revenir, & il fut étonné luimême de rentrer dans Paris tout-puissant & tranquille. Les tems d'orage étoient passés; & ce même peuple qui avoit demandé sa tête, le reçut avec acclamation. Il continua donc de gouverner avec un empire absolu, sous le nom de son jeune Maître, & uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, il laissoit languir la Justice, le Commerce, la Marine & même les Finances. Il profita de la haute faveur, dont il jouissoit, pour procurer à ses niéces, les partis les plus élèvés. Le Duc de Mercœur, le Duc de Modène, le Duc de Bouillon, le Marquis de la Meilleraye, le Connétable Colonne, le Prince de Conti même, ne dédaignèrent pas son alliance. L'infortuné Charles II, Roi d'Angleterre, se vit réduit à ambitionner cet avantage; mais le mauvais état de ses affaires, qui l'obligeoit à cette démarche humiliante, fût ce qui lui attira un refus de l'orgueilleux Ministre, qui fut même soupconné d'avoir voulu marier au fils de Cromwel, celle qu'il refusoit au Roi d'Angleterre: ce qui est certain, c'est que lorsqu'il vit le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer le mariage; mais il fut refusé à son tour. S'il en faut croire Mad. de Motetville, l'ambitieux Cardinal osa porter les yeux jusques sur son Maître, pour en faire son neveu. Louis XIV, né avec un cœur tendre, & de la fermeté dans ses volontés, plein

de passion pour la jeune Mancini, & sans expérience, auroit pû se résoudre à épouser sa maitresse, & le Cardinal tenté de laisser agir l'amour du Roi, pressentit adroitement la Reine-Mere : *Je crains bien*, lui dit-il, *que le Roi ne veuille trop fortement épouser ma niéce.* La Reine qui connoissoit son favori, comprit qu'il souhaitoit, ce qu'il feignoit de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une Princesse du Sang d'Autriche, & avec l'aigreur que lui inspiroit depuis quelque tems, un Ministre qui affectoit de ne plus dépendre d'elle : *Si le Roi étoit capable de cette indignité, je me mettrois avec mes deux fils, à la tête de toute la nation, contre le Roi & contre vous.* Mazarin comprenant par cette réponse, qu'il ne falloit plus penser à ce projet chimérique, tourna ses vûes sur l'Espagne, qui promit l'Infante & une suspension d'armes, pour négocier le Traité. Il se rendit dans l'isle des Faisans, où se trouva aussi Dom Louis de Haro, pour l'Espagne. Ces deux Ministres, les plus habiles de leur tems, déployèrent toute leur politique dans les Conférences qu'ils eurent pendant quatre mois, & après avoir essayé mutuellement de se tromper, ils signèrent en 1653 le fameux Traité des Pyrenées, qui contenoit 124 articles, dont les principaux furent le mariage du Roi, avec l'Infante Marie-Thérèse, & le rétablissement du gr. Condé, qui souffrit bien des difficultés. Mazarin ramena les deux époux à Paris, & il revint plus puissant & plus orgueilleux que jamais. L'accès ne fut plus libre auprès de lui, & si quelqu'un étoit assez mal-avisé, pour demander une grace au Roi, il étoit perdu. La Reine-Mere si longtems Protectrice obstinée de ce Ministre, resta sans crédit, dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. Le Roi élevé dans une soumission aveugle pour le Cardinal, n'eût jamais la force de secouer le joug, & il n'osa règner du vivant de Mazarin, qui ne règna que pour lui-même & pour sa famille. Il ne fit rien pour l'Etat, & huit années de puissance tranquille & absolue, depuis son dernier retour jusqu'à sa mort, ne furent marqués par aucun établissement glorieux & utile ; car le Collège des Quatre-Nations, ne fut que l'effet de son Testament. Uniquement occupé du soin de s'enrichir, il employa pour cela les moyens les plus odieux, & bien indignes de la grandeur de sa place. Il partageoit avec les Armateurs les profits de leurs courses, & il ordonnoit pour son profit, des pirateries si criantes, que les Puissances Maritimes, ne voulurent plus avoir de commerce avec la France.

France. On dit qu'en mourant il eut des scrupules sur ces richesses immenses, si mal-acquises, & que pour calmer les remords de sa conscience, il en fit au Roi une donation entière, bien persuadé que le Roi les lui rendroit. Il ne se trompa pas, le Roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut en 1661, âgé de cinquante-quatre ans, & ne fut regretté de personne, pas même de son Maître, quoiqu'il affectât d'en être affligé. Ce Ministre avoit beaucoup de finesse, & de patience dans le caractère, & il étoit l'homme du monde le plus impénétrable & le plus dissimulé dans ses désirs & dans ses desseins; *il a un grand défaut en Politique*, disoit Dom Louis de Haro, *c'est qu'il veut toujours tromper :* c'est tout ce qu'on peut dire de la trempe de son esprit; pour le cœur il l'avoit bas, intéressé, ami des richesses, sans aucun sentiment de religion, & il a causé à l'Eglise des maux, qui ont eu les suites les plus fâcheuses. Nous avons de ce Ministre des *Lettres* en deux vol. *in*-12. où l'on voit le secret de la négociation de la paix des Pyrenées; elles sont écrites avec un grand sens & beaucoup de connoissance des affaires. Il ne faut que les lire, pour connoître qu'elles ne sont pas supposées; car le tour, le style, les choses mêmes, tout y est naturel & sent l'original. On a recueilli en plusieurs volumes *in*-4. plusieurs pièces curieuses, faites contre ce Cardinal, & on appelle ce Recueil les *Mazarinades*; il est composé de pièces écrites pendant la première Guerre de Paris, appellée *la Vieille Fronde*; on y a joint celles qui ont été faites pendant la seconde Guerre, qui recommença aussi-tôt après la délivrance des Princes, & qui est nommée *la nouvelle Fronde* ou *le parti des Princes*. Le recueil qui est dans la bibliothèque de sainte Géneviève est en quarante gros volumes *in*-4. & celui de la bibliothèque de Colbert, en quarante-six.

MAZELINE, (Pierre) Sculpteur de Rouen, reçû en 1668 à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, a fait plusieurs morceaux estimés, entr'autres, *l'Europe* & *Apollon Pithien*, qui se trouvent dans les jardins de Versailles. Il mourut en 1708.

MAZZONI, (Jacques) de Césene, excelloit en tout genre de littérature. Aussi fut-il le seul qui tint tête en Italie, au savant Criton, Ecossois, qui cherchoit avec tant de soin les gens de Lettres, & qui se vantoit d'avoir pû répondre à l'âge de 20 ans, à tout ce qu'un homme pouvoit savoir. Mazzoni, après avoir étudié avec un brillant succès, les Humanités & la

Philoſophie, s'appliqua à la Tréologie pendant ſix mois, ſeulement à l'âge de 18 ans. Il y fit des progrès ſi prodigieux, qu'il fut reçû Docteur, avec l'admiration de ceux qui l'avoient examiné & entendu. Il profeſſa avec beaucoup de réputation la Philoſophie à Piſe & à Rome, & mourut à Ferrare en 1603 à 50 ans. On a de lui pluſieurs Ouvrages, dont le plus eſtimé a pour titre : *De triplici hominum vitâ.*

MAZZUOLI, ou le *Parmeſan*, né à Parme en 1504, alla à Rome pour perfectionner ſon talent, pour la peinture. Il s'attacha ſurtout aux Ouvrages de *Raphaël*, dont il a ſi bien ſaiſi la manière, qu'on diſoit qu'il avoit hérité de ſon génie. On rapporte qu'il travailloit avec tant de ſécurité pendant le ſac de Rome en 1524, que les Soldats Eſpagnols qui entrèrent chez lui, en furent frappés, & ne lui firent aucun mal, s'étant contentés de ſe faire donner tout ce qu'il avoit. Son goût dominant étoit pour la Chimie, qui le rendit miſérable toute ſa vie, & qui le fit enfin mourir. La manière de Mazzuoli eſt gracieuſe, ſes figures ſont légères & charmantes, ſes attitudes ſont bien contraſtées ; rien de plus agréable que ſes airs de têtes. Ses draperies ſont d'une légereté admirable, ſon pinceau eſt ſéduiſant. Il a réuſſi principalement dans les Vierges & dans les enfans. Il a parfaitement touché le Payſage. On auroit ſouhaité qu'il eût conſulté davantage la nature. Ses deſſeins ſont d'un grand prix, & la plûpart à la plume. On y remarque quelques incorrections & de l'affectation, comme à faire des doigts extrêmement longs ; mais on ne voit pas ailleurs une touche plus légère & plus ſpirituelle ; il a donné du mouvement à ſes figures, & ſes draperies ſemblent être agitées par le vent. Ce Peintre mourut en 1540 à 36 ans.

MEAD, (Richard) né en 1673 à Stephey, petit Village près de Londres, d'une famille diſtinguée, fut élevé par un Maître habile, ſous lequel il fit de grands progrès, & à 17 ans envoyé à Utrecht pour achever ſes Humanités ſous le célèbre Grævius. Après avoir paſſé trois années dans cette école, il ſe rendit à Leyde, où il étudia le grand art d'Hyppocrate & de Galien. Il voyagea enſuite en Italie, & prit le titre de Docteur en Médecine à Padoue. Il revint dans ſa patrie en 1696, & s'établit d'abord dans le lieu de ſa naiſſance, où il exerça pendant quelques années, ſa profeſſion avec ſuccès. Il donna au public en 1702, des *Eſſais ſur les poiſons*, d'après des expériences terribles, qu'il avoit oſé faire ſur des Viperes. Mead obtint une place dans la Société Royale, fut aggrégé au Col-

lège des Médecins de Londres, & fut nommé Médecin du Roi en 1727. Il continua d'exercer son Art avec la plus grande distinction, aimé des grands avec lesquels il vivoit familièrement, estimé des Savans à qui sa maison étoit ouverte, toujours prêt à offrir ses lumières, ses biens & ses richesses littéraires à ceux qui en avoient besoin, toujours occupé de projets utiles & glorieux à sa nation; & après une très-longue carrière, pendant laquelle il s'étoit fait la réputation de très-savant Médecin, de bon Littérateur & d'excellent Citoyen, il mourut en 1754. Il laissa une Bibliothéque choisie de plus de 10000 vol. presque tous précieux, avec une bonne suite de manuscrits Grecs, Latins & Orientaux, une belle Collection d'antiquités, de Médailles, de Monnoyes, d'estampes, de desseins, & un recueil de Tableaux des plus grands Maîtres. Outre l'Ouvrage dont nous avons parlé, il en a composé beaucoup d'autres dont le plus utile est celui *des Conseils & des préceptes de la Médecine*, qui parut en 1751: l'Auteur y rapporte avec cette candeur & cette simplicité qui caractérisent les grands hommes, ce que la plus profonde théorie & la pratique la plus brillante, & la plus étendue, lui avoit découvert de nouveau sur les maladies, & sur les moyens de les guérir.

MECENE, (C. *Cilnius Mæcenas*) rapportoit son origine aux anciens Rois d'Etrurie. Il partageoit avec Agrippa la faveur d'Auguste, & eut toute sa confiance, pour l'administration de l'intérieur de l'empire. Né avec un vaste & beau génie qu'il avoit cultivé par l'étude, il s'étoit rendu capable de conduire les plus grandes affaires. La justesse de son discernement lui faisoit toujours prendre le meilleur parti, & sa pénétration lui donnoit une extrême facilité, pour suffire à l'immense travail dont il étoit chargé. Il avoit beaucoup de douceur dans l'esprit & une pente naturelle à la volupté; mais les plaisirs ne le détournèrent jamais des soins qu'il devoit à son ministère, & comme le dit Paterculus, s'il étoit besoin de vigilance, on le voyoit actif, toujours en mouvement, pensant à tout, & se refusant même le sommeil. Dès que les affaires lui donnoient du relâche, plus mol qu'une femme, il se livroit tout entier au plaisir & aux charmes de l'oisiveté. Tendrement attaché à Auguste, il n'étoit occupé que de sa gloire & de ses intérêts, & ce Prince un jour ayant condamné un grand nombre de criminels, Mecène qui crut que la rigueur de la justice l'emportoit trop loin, lui jetta ses tablettes

sur lesquelles il avoit écrit en Latin, *léve toi bourreau, sors de là*. Mecène ne profita point de la faveur de son Maitre, pour accumuler des dignités sur sa tete, & il ne voulut jamais pour lui d'autre titre que celui de Chevalier Romain. Il protégeoit & aimoit les beaux Arts & les Sçavans. Il honora d'une amitié particulière Virgile & Horace, lesdeux plus grands Poetes que l'Italie ait vû naitre dans son sein. Il avoit conservé au premier par son crédit, l'héritage qu'il avoit auprès de Mantoue, & obtint le pardon de l'autre, qui s'étoit trouvé dans l'armée de Brutus à la bataille de Philippes. Dans son testament, où il instituoit Auguste son héritier, il lui avoit recommandé ce Poëte en ces termes : *souvenez-vous d'Horace, comme de moi-même*. Par-là il a immortalisé son nom, qui est devenu celui des Protecteurs des gens de Lettres. Il mourut 8 ans avant J. C. & avoit composé quelques Ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Pline fait mention d'un Mecenas, qui eut assez de pouvoir sur lui pour passer trois ans sans parler.

MEDE, (Joseph de) fameux Théologien Anglois, né à Essex, fut Membre du Collège de Christ à Cambridge, & Professeur en Langue Grecque. Son amour pour l'étude, lui fit refuser plusieurs postes importans, pour se livrer entièrement à la composition de plusieurs Ouvrages qui ont été imprimés à Londres en 1664, en deux vol. *in-fol.* Ce recueil comprend des Dissertations très-savantes, sur plusieurs passages de l'Ecriture-Sainte ; un traité *De sanctitate relativâ*, & plusieurs autres, dont le plus considérable est *la clef de l'Apocalypse*. Il mourut en 1658, âgé de 52 ans.

MEDÉE, grande Magicienne, fille d'Aetas, Roi de Colchos, épousa Jason, Chef de l'expédition des Argonautes, vers 1262, avant J.C. elle lui facilita par ses enchantemens la conquête de la Toison d'or, & le suivit dans son pays. Pour retarder son pere qui la poursuivoit, elle sema sur sa route, les membres de son frere Absyrthe. Arrivée en Thessalie, elle rajeûnit le Roi Eson, pere de Jason ; & pour venger son mari de la perfidie de Pelias, qui l'avoit envoyé à la conquête de la Toison d'or, dans l'espérance qu'il y périroit, elle conseilla aux filles de ce Prince d'égorger leur pere, & de le faire bouillir par morceaux, leur promettant par là de le rajeûnir ; ce qu'elles firent inutilement. Jason indigné, abandonna cette détestable femme, & épousa Créuse, fille de Créon. Medée en devint si furieuse, qu'elle empoisonna le pere, la fille de son mari, & deux enfans qu'elle avoit eu de lui.

Se frayant ensuite un chemin dans les airs sur un char traîné par deux Dragons aîlés, elle se retira à Athènes. Etant retournée dans la Colchide, elle rétablit son pere sur le Trône, d'où il avoit été chassé pendant son absence.

MEDICIS, (Cosme de) né en 1399, de Jean de Medicis, gouverna la République de Florence, avec beaucoup de sagesse. Les richesses immenses qu'il amassa par son commerce dans toutes les parties d'Europe & d'Asie, lui suscitèrent beaucoup d'envieux. Exilé par leurs intrigues, il se retira à Venise, où il fut reçû avec la magnificence d'un Souverain. Rappellé quelque tems après par les Florentins, il fut honoré du titre de *Pere du Peuple* & de *Libérateur* de la patrie. Comme il aimoit les Sciences & les Savans, il en attira par des libéralités un grand nombre, qui ont rendu son nom immortel par leurs Ouvrages. Il rassembla une très-belle Bibliothéque, enrichie de Manuscrits rares & d'excellens livres, dont Catherine de Medicis apporta une partie en France. Le pouvoir de Cosme de Médicis fut si grand, qu'il ne lui manquoit que le titre de Roi. La plûpart des Villes & des Souverains d'Italie suivoient ses conseils, parce qu'il étoit exactement informé de tout ce qui se passoit dans l'univers, par ses correspondances avec les Marchands de tous les pays. Il mourut en 1464, âgé de 65 ans. Ce fut un des plus sages, des plus honnêtes hommes & des plus grands politiques de son tems, que le bonheur, la gloire & l'amour des Peuples accompagnèrent jusqu'au tombeau. La puissance qu'il s'étoit acquise dans la République, passa jusqu'à sa postérité, dont le plus grand ornement fut *Laurent* de MEDICIS. Les Florentins dont il se fit aimer par sa générosité, le déclarèrent Chef de la République. Il fut si estimé des Princes de l'Europe, qu'ils se faisoient gloire de le nommer pour Arbitre de leurs différends. On dit que Bajazet, Empereur des Turcs, pour lui témoigner son amitié, lui envoya un des assassins de Julien son frere, qu'on avoit pris à Constantinople. Laurent avoit été instruit dans les Sciences, & les avoit cultivées avec soin. Il fut regardé comme le *Mecène* de son siècle & le Protecteur des Grecs exilés. Il attira à sa Cour par ses libéralités, un grand nombre de Savans. Il eut quelque démêlé avec le Pape Sixte IV. qui ne l'aimoit pas, & mourut en 1492, n'ayant que 44 ans. Il étoit magnifique, généreux, ami fidèle; mais voluptueux, & soupçonné d'avoir peu de religion.

MEDINA, nom de trois célèbres Théologiens Espagnols, qui sont : MICHEL MEDINA, Religieux de S. François, qui étoit fort versé dans la Théologie, dans l'Hist. & les langues Orientales, dans la lecture des Peres & des Conciles. Son principal Ouvrage est un *Traité de la Foi*, divisé en sept livres. Il mourut vers l'an 1580. JEAN MEDINA, qui enseigna dans le seizième siècle, avec réputation, la Théologie à Alcala sa patrie, & dont on a divers Ouvrages estimés. BARTHELEMI MEDINA, Dominiquain, qui est auteur d'un *Commentaire sur saint Thomas*, & d'une *Instruction sur le Sacrement de Pénitence*, qui a paru mériter d'être traduite en Italien & en Latin. Il mourut à Salamanque en 1581.

MÉDUSE, fille aînée de Céto, & du Dieu marin Phorcus, se retira avec ses deux sœurs dans les Isles de Gorgones, dont elles retinrent le nom. Neptune épris de la beauté des cheveux de Méduse, l'enleva & eut un commerce criminel avec elle, dans le temple de Minerve. La Déesse irritée de ce sacrilège, métamorphosa les cheveux de Méduse en serpens, & donna à sa tête la vertu de changer en pierres tous ceux qui la regarderoient ; mais Persée, muni des talonnières de Mercure, & armé de l'épée dont il avoit tué Argus, lui coupa la tête. Son sang produisit Pegase, selon la Fable.

MEIBOMIUS, (Jean-Henri) Professeur en Médecine à Helmstadt sa patrie, & ensuite premier Médecin de Lubeck au dix-septième siècle, a laissé quelques Ouvrages, & entr'autres une vie de Mécène en Latin. L'Abbé Souchay, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, qui a mis au jour des recherches curieuses sur Mécénas, dit que Meibomius est le premier qui ait consulté les sources; mais, ajoute-t-il, il manque de critique & de méthode, & son Ouvrage n'est proprement qu'une simple Compilation. HENRI MEIBOMIUS son fils, voyagea, pour s'instruire, en Allemagne, en France, en Italie, & en Angleterre. Il professa la Médecine, l'Histoire & la Poësie, dans l'Université de Helmstadt, & il a laissé sur ces matières un grand nombre d'Ouvrages estimés. Il mourut en 1700. On a de lui *Chronicon Bergense*, livre utile pour l'Histoire de Saxe, & plusieurs autres qui se trouvent dans les *Scriptores rerum Germanicarum*, trois volum. *in-fol.* 1688, Collection utile & estimée, commencée par Meibomius le pere, qui contient beaucoup de traités & d'auteurs sur l'Histoire de Prusse, de Saxe & de Brunswic. MARC MEIBOMIUS, de la même famille que les

précédens, cultiva aussi les Sciences avec succès. Il publia, en 1652, un *Recueil* & une *Traduction* de sept Auteurs, qui ont écrit sur la Musique ancienne. Il dédia ce livre à Christine, Reine de Suede, qui appella l'Auteur à sa Cour. Meibomius y vécut dans le commerce des Sçavans, que cette Princesse avoit attirés auprès d'elle. Christine l'ayant engagé à chanter un air de Musique ancienne, pendant qu'un autre danseroit au son de sa voix, tous les spectateurs éclatèrent de rire. Il en fut piqué, & abandonna brusquement la Cour de Suede. Cet Auteur osoit soutenir que l'exemplaire Hébreu de la Bible, est rempli de fautes, & qu'il étoit en état de les corriger, par la mesure des vers qu'il avoit imaginée. Il publia quelques-unes de ces prétendues corrections, qui lui attirèrent le mépris & les railleries des Sçavans. Il a cependant travaillé utilement pour la république des Lettres, comme on le voit par ses *Notes*, qui se trouvent dans l'édition des Vies des Philosophes de Diogène Laërce, par Ménage, & par son *Edition* des Mythologues Grecs, &c.

MEILLERAYE, (Charles de la Porte, Duc de la) *voyez* PORTE.

MEINGRE, (Jean le) *voyez* BOUCICAUT.

MEIR, (Joseph) fameux Rabin, né à Avignon en 1496, suivit son pere en Italie, & s'établit auprès de Gènes. On a de lui un Ouvrage en Hébreu, très-rare & curieux, imprimé à Venise en 1554, & intitulé : *Annales des Rois de France & de la maison Ottomane*, *in-4*. Elles sont divisées en deux parties. Dans la première, après l'histoire d'Adam & de sa postérité, il rapporte ce qui s'est passé dans le Royaume de Juda & de Jérusalem, & les guerres que les François ont soutenues contre les Ottomans, pour la conquête de la Terre-Sainte. Il prend de-là occasion de faire l'Histoire de ces deux Peuples : Dans la seconde partie, il fait de fréquentes digressions, sur les différentes expulsions des Juifs. Ceux qui ont le mieux lû cet Auteur, prétendent qu'il est ordinairement sincère & exact dans ses narrations. Ces Annales sont écrites d'un style simple, mais qui convient à l'Histoire.

MEISNER, (Balthasar) célèbre Professeur de Théologie à Wittemberg, est auteur d'une *Anthropologie*, d'une *Philosophie sobre*, & d'un *Traité du Purgatoire*. Il mourut en 1628.

MEISSONIER, (Juste-Aurèle) né à Turin en 1695, fut Dessinateur, Peintre, Sculpteur, Architecte & Orfèvre. Il montra dans tous ces différens genres, un génie su-

périeur, une imagination féconde, une exécution facile. Son mérite seul lui fit obtenir le Brevet d'Orfèvre du Roi, & la place de premier Dessinateur du Cabinet de Sa Majesté. Les morceaux d'orfèvrerie qu'il a terminés, sont de la plus grande perfection. Ses autres ouvrages ont cette noble simplicité de l'antique, le vrai caractère du sublime. Il mourut à Paris en 1750, & a laissé un grand nombre de desseins.

MELAMPUS, fils d'Amythuon & de Dorippe, grand Médecin & fameux Devin, vivoit du tems de Protus Roi d'Argos, environ 1380 ans avant Jesus-Christ. Il aima tant son frere Bias, qu'il lui procura une Couronne. Les filles de Protus & celles d'Argos, étant devenues furieuses, il offrit de les guérir, à condition que ce Prince lui donneroit un tiers de son Royaume, & un autre tiers à son frere Bias. On accepta les conditions. Il guérit les Argiennes, en leur donnant de l'Hellebore, qu'on appella depuis *Melampodium*. Dans la suite on lui éleva des temples, & on lui offrit des sacrifices. Il entendoit, selon la Fable, le langage des oiseaux, & apprenoit d'eux l'avenir. Nous avons sous son nom plusieurs *Traités* en Grec, qui sont supposés.

MELANCHTHON, (Philippe) né à Bretten dans le Palatinat du Rhin en 1497, étudia deux ans à Phortzein sous la direction du sçavant Reuchlin son parent, qui changea son nom de *Schwartserdt*, qui en Allemand signifie *Terre Noire*, en celui de Melanchthon, qui exprime la même chose en Grec. Envoyé à Heidelberg en 1509, il y fit tant de progrès, qu'on lui confia l'instruction du fils d'un Comte, quoiqu'il n'eut que quatorze ans. A vingt-deux, il fut nommé Professeur en Grec dans l'Université de Wittemberg. Sa grande réputation lui attira quelquefois jusqu'à deux mille cinq cent auditeurs. S'étant lié étroitement avec le fameux Luther, qui enseignoit dans la même Université, il devint un zèlé partisan de ses erreurs. A vingt-quatre ans, il publia une Apologie contre la censure qu'en avoient faite les Docteurs de Paris, il l'intitula: *Adversus furiosum Parisiensium Logastrorum Decretum.* Il dressa de concert avec son maitre, en 1530, la fameuse profession de foi des Luthériens, connue sous le nom *de Confession d'Ausbourg*, parce qu'elle fut présentée à l'Empereur, à la Diete de cette Ville. Mélanchthon fut ensuite troublé par les plus étranges perpléxités, & chercha toute sa vie sa religion, sans pouvoir la trouver. Triste exemple de la profondeur des jugemens de Dieu sur un homme, qui après avoir secoué le joug salutaire

de l'autorité de l'Eglise, veut être à lui-même sa sagesse & son guide. Il fit paroitre tant d'inconstance sur la doctrine, qu'on l'appelloit *le Brodequin d'Allemagne*. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment, sur la justification. Ses incertitudes, n'étoient pas la seule cause de ses inquiétudes & de ses embarras. Les réflexions qu'il faisoit sur les évènemens dont il étoit témoin, le jettoient dans d'étranges agitations. L'arrogance d'un maitre aussi impétueux que Luther, tant de Sectes impies qui s'élevoient sous ses étendarts, les excès de différens genres, dont Luther étoit convaincu, la vûe de tant d'objets affligeans, accabloit Mélanchthon. A chaque moment on lui voyoit souhaiter la mort. Ses larmes ne tarirent point pendant 30 ans; l'Elbe, disoit-il lui-même, avec tous ses flots, ne lui auroit pû fournir assez d'eaux, pour pleurer les malheurs de la Réforme divisée. Enfin, après avoir composé plusieurs livres, assisté à diverses Conférences, & fait un grand nombre de voyages pour des fondations de Colléges & pour la visite des Eglises, il mourut à Wittemberg en 1560, à soixante-quatre ans, & fut enterré proche de Luther dans le Temple du Château. C'étoit le plus éloquent, le plus poli, aussi-bien que le plus modéré des disciples de Luther. Il paroit par sa conduite & par ses Ouvrages, qu'il eût sacrifié beaucoup de choses pour la réunion des Protestans avec les Catholiques. On remarque dans ses écrits beaucoup d'esprit, de modération & une érudition très-étendue; mais une crédulité surprenante pour les prodiges, pour l'astrologie & pour les songes. Joachim Camérarius en a donné une vie particulière en Latin, qui est estimée.

MÉLANIE, (Sainte) Dame Romaine, illustre par sa piété, étoit petite-fille de Marcellin, qui avoit été Consul. Après avoir perdu son mari & deux de ses fils, elle passa en Egypte, & visita avec S. Isidore, les Solitaires de Nitrie. Elle employa ses richesses immenses à soulager les Saints Confesseurs, qui avoient été bannis après la mort de Saint Athanase. Elle nourrit jusqu'à cinq mille exilés, pendant trois jours. Elle accompagna en Palestine les Catholiques qui y furent rélégués, jusqu'au nombre de cent douze. Comme on les gardoit étroitement, elle prenoit un habit d'esclave, pour leur apporter les choses nécessaires à la vie. Etant allée à Jérusalem avec Rufin, Prêtre d'Aquilée, elle y fit bâtir un Monastère, où elle rassembla cinquante Vierges, & mena avec elles une vie très-austère : elle passoit une partie de la nuit à prier

& à lire l'Ecriture-Sainte. Cependant Publicola son fils, Préteur de Rome, avoit épousé une femme d'une naissance très-illustre, nommée Albine. Il en eut une fille, appellée aussi Mélanie, qui à l'âge de dix-huit ans épousa Pinien fils de Sevère, Gouverneur de Rome, & en eut deux enfans. Après leur mort elle résolut, du consentement de son mari, de passer le reste de ses jours dans la continence, & dans la retraite. L'ancienne Mélanie, informée des saintes dispositions de sa petite-fille, revint à Rome, après trente-sept ans d'absence, pour l'affermir dans la piété, & gagna à Dieu presque toute sa famille. Les Romains étonnés de ces conversions éclatantes, ne se lassoient point d'admirer sa vertu. Pour éviter des éloges importuns, elle se retira à Jérusalem, où elle mourut saintement. Albine, Pinien & la jeune Mélanie marchèrent sur ses traces, vendirent tous leurs biens, passèrent en Afrique, affranchirent huit mille esclaves, & bâtirent deux Monastères à Tagaste, l'un pour les hommes, & l'autre pour les filles. Ils s'établirent ensuite à Jérusalem. Mélanie se livra à des austérités, presqu'incroyables, dans sa retraite. Elle ne mangeoit qu'une fois la semaine, & ne prenoit qu'un peu de pain & d'eau. Elle s'occupoit dans la solitude à transcrire des livres, à lire & à méditer l'Ecriture-Sainte, ne dormoit que deux heures couchée sur la terre, & passoit le reste de la nuit en prières. Elle mourut en 434.

MELCHISEDECH, (*Roi de Justice*) Prêtre du Très-Haut, Roi de Salem, vint au-devant d'Abraham victorieux de Chodorlahomor, 1912 ans avant Jesus-Christ. Il le bénit & lui présenta du Pain & du Vin, ou, selon l'explication des Peres, il offrit pour lui l'un & l'autre, en Sacrifice au Seigneur. L'Eglise y a reconnu une excellente figure de l'Oblation du Corps & du Sang de Jesus-Christ, sur la Croix & sur l'Autel. Abraham offrit à Melchisedech, la dime de toutes les dépouilles, qu'il avoit faites sur les ennemis. L'Ecriture ne nous apprend rien de son pere, de sa généalogie, de sa naissance, & de sa mort. Ce silence a donné lieu à plusieurs difficultés. On dispute quelle étoit cette Ville de Salem, dont il étoit Roi. La plus commune opinion la prend pour Jérusalem; d'autres croyent que c'est la Ville des Sichimites, dont il est parlé dans la Génèse Chap. 33. & dans S. Jean Chap. 3. Les Juifs pensoient que Melchisedech étoit le même que Sem, fils de Noé; d'autres qu'il étoit Payen, fils d'un Roi d'Egypte ou de Lybie. Origène a prétendu que c'é-

ſoit un Ange ; les hérétiques nommés Melchiſédéciens ſoutenoient que ce n'étoit pas un homme, mais une Vertu Céleſte, ſupérieure à Jeſus-Chriſt même.

MELEAGRE, né à Gadare, Ville de Syrie, & qui floriſſoit ſous Seleucus VI, eſt le premier qui ait fait un Recueil d'Epigrammes grecques qu'il nomma *Anthologie*, parce qu'il y avoit raſſemblé ce qu'il trouva de plus brillant & de plus fleuri parmi les Epigrammes de 46 Poëtes anciens. On y fit enſuite pluſieurs changemens. Planude, Moine de Conſtantinople, le rendit en 1380, tel que nous l'avons aujourd'hui. Il y a dans ce Recueil beaud'Epigrammes très-ſenſées & fort ingénieuſes ; mais elles ne font pas le plus grand nombre.

MELECE, natif de Mélitine, Ville de la petite Arménie, raſſembloit, dit S. Baſile, toutes les vertus dans un dégré ſi éminent, que perſonne ne pouvoit lui être comparé. Il fut élû Evêque de Sebaſte vers 357; mais l'indocilité de ſon peuple le força à ſe retirer à Bérée, d'où il fut appellé au Siége d'Antioche, par les Ariens & par les Orthodoxes. S'étant déclaré avec force pour la Foi Catholique dès ſon premier Sermon, les partiſans de l'erreur devinrent auſſi-tôt ſes ennemis & ſes perſécuteurs, & le firent exiler. L'Arien *Euzoius* fut mis à ſa place. Rappellé par l'Empereur Julien, il défendit la vérité par le Concile qu'il aſſembla à Antioche, & par les deux exils qu'il ſouffrit ſous Valens. Théodoſe aſſocié à l'Empire par Gratien, convoqua à Conſtantinople un Concile de toutes les Provinces de l'Orient. Il déſiroit ardemment de voir ſaint Melece, non-ſeulement à cauſe de ſa grande réputation, mais parce qu'il ſe ſouvenoit, que peu de jours avant que d'être élevé à l'Empire, il avoit vû en ſonge ce ſaint, le revêtir d'un Manteau Impérial. Quand les Evêques, aſſemblés pour le Concile, vinrent au Palais ſaluer l'Empereur, il défendit, qu'on lui montrât Mélece ; mais il le reconnut d'abord, courut à lui, l'embraſſa, baiſa la main qui l'avoit couronné, & raconta la viſion qu'il avoit eue. Saint Mélece préſida à ce Concile de Conſtantinople & y mourut en 380, avec la gloire d'avoir ſouffert trois exils pour la Vérité. Tout le monde pleura ſa mort, comme celle d'un des plus grands hommes de l'Egliſe. Il ne faut pas le confondre avec Mélece, Evêque de Lycopolis en Egypte, qui ayant été convaincu d'avoir ſacrifié aux Idoles, fut dépoſé dans une aſſemblée d'Evêques ; mais il ſe ſouleva contre ce jugement & forma en 306 un ſchiſme qui eut de grandes ſuites.

MELECE, Syrigue, Protosyncelle de la grande Eglise de Constantinople, fut envoyé, comme le plus sçavant des Grecs, par son Patriarche en Moldavie, pour examiner une Profession de Foi, composée par l'Eglise de Russie. Cette Confession Orthodoxe fut adoptée en 1638, par toutes les Eglises d'Orient, dans un Concile de Constantinople. M. Banagiotti, premier Interprête de la Porte, l'a fait imprimer en Hollande. On a encore de Mélece une *Dissertation* que le grand Arnaud a insérée en François dans son troisième tome *de la Perpétuité*. Richard Simond l'a fait imprimer en Grec & en Latin, à la fin de son Traité *de la Créance de l'Eglise Orientale sur la Transubstantiation*.

MELISSUS DE SAMOS, Philosophe Grec, Disciple de Parménide d'Elée, vivoit vers l'an 444. avant Jesus-Christ. Il exerça dans sa Patrie la Charge d'Amiral avec un Pouvoir, & des Priviléges qui n'avoient été accordés à aucun autre. Il prétendoit que cet univers est infini, immuable, immobile, unique & sans aucun vuide, & qu'on ne pouvoit rien avancer sur la Divinité, parce qu'on n'en avoit qu'une connoissance imparfaite.

MELCTAL, (Arnold) un des Auteurs de la Révolution, par laquelle les Suisses se délivrèrent de la tyrannie de la Maison d'Autriche. Le pere de ce Melctal, vieillard vénérable, labouroit son champ, lorsqu'un émissaire des Gouverneurs de l'Empereur Albert vint saisir ses bœufs, qui étoient sous le joug. Melctal répondit qu'il ne se sentoit coupable d'aucune faute, & que de quelque crime qu'on l'accusât, on ne devoit pas le condamner sans l'entendre. *Vous autres Paysans*, repliqua l'émissaire, en détélant les bœufs; *vous pouvez bien vous passer de ces animaux, vous n'avez qu'à vous mettre vous-même à leur place.* Le fils qui étoit présent, indigné de l'action barbare & de la réponse injurieuse de cet insolent émissaire, lui donna un coup de bâton sur la main, & lui cassa un doigt; sçachant bien que son action ne demeureroit pas impunie, il alla se cacher dans les montagnes, & comme le pere ne voulut jamais indiquer l'endroit où étoit son fils, on lui créva les yeux, après lui avoir confisqué tout son bien. Cette barbarie fut le signal de la révolte, & Arnold de Melctal s'unit à deux autres citoyens zèlés comme lui, pour la liberté de leur patrie, & cette alliance fut le fondement de la République Helvétique, qui dure depuis plus de 400 ans. Les conjurés après avoir conferé ensemble sur les mesures qu'il y avoit à

prendre, pour faire réussir leur projet, rétournèrent chacun dans leur canton pour faire leurs préparatifs, & peu à peu ils engagèrent leurs concitoyens à se défaire du Gouverneur Autrichien, & à sécouer entièrement le joug de la Maison Autrichienne: c'est ainsi que les Cantons d'Uri, de Schwits & d'Underval se mirent en liberté, & furent bientôt suivis par les autres. Cette révolution éclata vers 1307.

MELITON, (Saint) étoit d'Asie, & gouverna l'Eglise de Sardes en Lydie, sous Marc-Aurèle. Il présenta à cet Empereur en 171 une excellente *Apologie* pour les Chrétiens, & composa plusieurs autres ouvrages sur la Doctrine & sur la Morale. On en compte jusqu'à 37, dont il ne nous reste que quelques fragmens. Méliton a fait un *Traité* de la Pâque, dans lequel il soutenoit la Pratique de la célébrer le 14 de la Lune; cet illustre Evêque menoit une vie sainte, avoit un bel esprit, & écrivoit d'une manière fort élégante. Plusieurs le regardoient comme un Prophète.

MELLAN, (Claude) Dessinateur & Graveur, naquit à Abbeville en 1601. Ses Estampes sont, la plûpart, d'après ses desseins: sa manière est des plus singulières. Il travailloit peu ses planches, souvent même il n'employoit qu'une seule taille; mais l'art avec lequel il sçavoit l'enfler ou la diminuer, produisoit un bel effet. On a de lui quelques portraits, dessinés avec tout le goût & l'esprit imaginable. La réputation qu'il acquit par son burin, le fit désirer par Charles II Roi d'Angleterre; mais l'amour de la patrie & le mariage le fixèrent en France. Parmi ses ouvrages qui sont en grand nombre, on admire sur-tout les portraits de Justinien, de Clément VIII, la Galerie Justinienne, & une sainte Face, qu'on regarde comme inimitable dans son caractère & dans ses parties. Elle est d'un seul trait en rond, commençant par le bout du nez & continuant de cette manière à marquer tous les traits du visage. Mellan n'a été surpassé par aucun Graveur dans cette manière de graver, dont il est l'Inventeur. Le Roi, entr'autres bienfaits, lui accorda un logement aux Galeries du Louvre, où il mourut en 1688.

MELON, né à Tulle, alla s'établir à Bordeaux, où son goût pour les sciences, lui fit lier commerce avec tous les gens de Lettres de cette grande Ville. Il fut un des premiers qui leur suggéra l'idée de former une Académie, qui renfermât tous les objets des differ. Academ. de Paris. Ses instances animèrent

le zèle du Duc de la Force, qui s'en rendit le Fondateur & le Protecteur. Mélon en fut le Secrétaire perpétuel. Appellé auprès du Duc de la Force, lorsqu'il prit part au Ministère pendant la Régence du Duc d'Orléans, son génie vif & étendu se plia aux grandes affaires. Le Prince Régent, si éclairé sur le mérite, & si passionné pour les grands talens, passoit avec lui des heures entières, pour discuter les points les plus importans de son administration. Son application aux affaires ne l'empêcha point de composer plusieurs *Dissertations* pour l'Académie de Bordeaux, & d'amasser les matériaux de deux ouvrages qui ont été publiés depuis. Le premier parut sous le titre de *Mahmoud le Gasnevide*, Histoire Orientale, fragment tiré de l'Arabe, avec des notes *in*-12. Il y établit des Principes de Morale & de Législature, sous des noms supposés, & dans un tissu de faits allégoriques, qui regardent la Régence du Duc d'Orléans. Le second est *un essai politique sur le Commerce*, dont il y a deux éditions, reçûes avec applaudissement. La seconde est la meilleure. On y trouve des réflexions fort précieuses, & des vérités bien développées; mais il y a aussi quelques Paradoxes qui furent vivement combattus par du Tot, comme son opinion sur le changement des Monnoyes. L'Auteur mourut à Paris en 1738.

MELPOMENE, Muse de la Tragédie, est ordinairement représentée sous la figure d'une jeune fille, avec un air sérieux, superbement vêtue, chaussée d'un cothurne, tenant des sceptres & des couronnes d'une main, & un poignard de l'autre.

MELUIL, (Jacques de) Gentilhome Ecossois, fut Page & ensuite Conseiller-Privé de Marie-Stuard, veuve de François II, Roi de France. Le Roi Jacques, fils de Marie, l'admit dans son Conseil, & lui confia l'administration de ses Finances. Ayant obtenu la permission de vivre dans la retraite, il y composa *ses Mémoires* imprimés en Anglois *in-fol.* & ensuite en François en 1694, & en 1744, *in*-12. Le stile en est simple & naïf, on y voit le modèle rare d'un homme vertueux, qui au milieu de l'agitation des guerres civiles est inaccessible à l'ambition, & n'a en vûe que le bien public; d'un Courtisan qui ne craint point de dire la vérité à son Maître; d'un sage qui dans les quérelles de Religion, a le courage de ne pas haïr ceux qui pensent autrement que lui. Cependant, malgré la sagesse qui paroît dans ces Mémoires, l'Auteur raconte sérieuse-

ment des contes puériles de Sorcières & des Histoires de sabat, qu'il donne pour des faits authentiques. L'Abbé de Marsy a retouché l'ancienne version françoise de cet Ouvrage, & l'a augmenté d'un volume, qui comprend plusieurs lettres de Marie Stuart.

MEMMI, (Simon) Peintre de Sienne, mettoit beaucoup de génie & de facilité dans ses desseins; mais son principal talent étoit pour les portraits. Il peignit celui de la fameuse Laure, Maîtresse de Pétrarque dont il étoit ami. Il mourut en 1345.

MEMNON de l'Isle de Rhodes, étoit le plus habile des Généraux de Darius, Roi de Perse. Il conseilla à ce Prince de ruiner son propre pays, sans épargner même les Villes, pour forcer Alexandre par la disette des vivres, à retourner sur ses pas. Ce conseil, quoique très-utile, par rapport à un ennemi vif & impétueux, qui étoit sans Ville, sans magasins, sans retraite, fut rejetté. On en vint aux mains, & les Perses furent vaincus au passage du Granique, où Memnon signala sa valeur & sa prudence 333 ans avant J. C. Il défendit ensuite Milet avec vigueur, il s'empara des Isles de Chio, & de Lesbos, porta la terreur dans toute la Grèce, & auroit arrêté les Conquêtes d'Alexandre, s'il ne fût mort de la peste au siège de Mitylène, capitale de Lesbos. La perte d'un seul homme entraîna la ruine de l'Empire des Perses. On estimoit également en lui sa profonde sagesse dans les conseils, son courage & sa capacité dans la conduite des armées, son attachement & son zèle, pour les intérêts de son Maître.

MENAGE, (Gilles) né à Angers en 1613, montra dès son enfance, de grandes dispositions pour l'étude, lesquelles furent heureusement cultivées par une bonne éducation. Après avoir fait avec succès ses Humanités & sa Philosophie, il passa à l'étude du Droit, & plaida quelque tems à Paris, où il avoit été reçû Avocat; mais dégoûté de cette profession, il entra dans l'Etat Ecclésiastique, & fut pourvu de quelques bénéfices, qui lui assurant une subsistance honnête, lui permirent de se livrer tout entier aux Lettres. Chapelain, son Protecteur, l'introduisit dans la maison du Coadjuteur de Paris, où il demeura peu de tems, & son revenu, étant augmenté par une succession & quelques pensions, il prit une maison dans le cloître de Notre-Dame, laquelle devint bientôt une espèce d'Académie, où il assembla tous les mercredis les gens de Lettres. Ce Savant s'exerça dans tous les genres de Littérature, & souvent

avec succès. Sa mémoire prodigieuse & ses vastes connoissances lui servirent beaucoup pour la composition de tant d'Ouvrages qu'il donna successivement au Public, depuis 1650, jusqu'en 1690. Il étoit Grammairien, Philosophe Jurisconsulte, Historien, Poëte, antiquaire & critique. Les Langues Grecque, Latine, Espagnole, Italienne, lui étoient familières, & il a écrit en prose dans plusieurs de ces Langues, & dans toutes, des Poësies, de même que dans la Françoise; mais il prouva par son exemple, qu'il est plus facile de réussir en vers Italiens, qu'en vers François: car ceux qu'il fit dans la premiere Langue, sont estimés même en Italie, & le firent recevoir de l'Académie *della Crousca*, aulieu que ses vers François ne sont presque qu'un tissu de ce qu'il y a de bon dans les autres Poëtes, & il avoüoit lui-même qu'il n'avoit point de *naturel à la Poësie*, & *qu'il ne faisoit des vers qu'en dépit des Muses*. Il eût été aussi de l'Académie Françoise, sans *sa Requête des Dictionnaires*, écrit badin & critique; mais assez ingénieux, qu'il adressa aux Académiciens François, & au sujet duquel Montmaur dit un jour plaisamment, que *c'étoit justement à cause de cette pièce, qu'il falloit condamner Ménage à être de cette Academie, comme on condamne un homme qui a déshonoré une fille, à l'épouser*. Mais en 1684, il auroit succédé à Cordemoi, sans la brigue puissante qui lui fit préférer Bergeret, préférence injuste,

Dont la troupe de. Ménage
Appella comme d'abus,
Au tribunal de Phebus.

Ménage eut d'autres adversaires, & soutint des démélés fort vifs avec Sorbière, Faidil, d'Aubignac, Gilles Boileau, Cotin, Salo, Molière, qui l'exposa à la risée dans la Comédie des femmes Savantes, sous le nom de Vadius, Bouhours & Baillet, & le plus souvent sur des objets très-minces, qui lui firent produire bien des volumes. Deux chutes consécutives l'ayant mis hors d'état de sortir de sa chambre, il tint presque tous les jours son Académie, où se rendoient en foule, tous les Savans de Paris. Il y parloit beaucoup, & sa mémoire enrichie des plus belles connoissances, de quantité de faits, de bons mots & de particularités, lui fournissoit de quoi amuser & instruire ses Auditeurs. Il mourut en 1692, âgé de 79 ans. Il a laissé un grand nombre d'Ouvrages en vers & en prose. Ceux du premier genre, sont les Poësies Latines, Italiennes & Grecques, meilleures que ses Poësies Françoises. Ses autres sont, 1° *Les*

Les Origines de la Langue Françoise, in-4. livre rempli de subtilités puériles, & d'étimologies forcées. *Origines de la Langue Italienne*, dont la meilleure édition est de Genève 1685, *in-fol. Diogène Laërce*, avec des observations. *L'Anti-Baillet* deux vol. *in*-12. Ouvrage, singulier plein de forfanteries, mêlées avec un assez grand nombre de bonnes remarques. L'article où Menage veut prouver qu'il a pû faire des Vers de galanterie, parce que d'autres Ecclésiastiques en ont composé, est du dernier ridicule. *Remarques* sur la Langue Françoise. deux vol. *in*-12. *Amœnidates juris*, in-8. *Histoire de la fable*, in-fol. *Vita Gargilii Mamurræ Menagiana*, recueilli de lui, de l'édition de 1715, quatre vol. *in*-12. par la Monnoye. Chapelain dans la lettre qu'il dressa pour Colbert, ne porte pas un jugement bien avantageux de Menage.

MENANDRE, né à Athènes, 342 ans avant J. C. est regardé comme l'Auteur & le chef de la nouvelle Comédie, parmi les Grecs: Plutarque & Aulu-Gelle le préfèrent à Aristophane. En effet, il n'a point donné comme lui, dans une Satyre dure & grossière, qui déchire sans ménagement, la réputation des honnêtes gens, & viole avec une impudence effrenée, toutes les loix & de la modestie de la pudeur; mais il assaisonnoit ses Comédies d'une plaisanterie fine, douce & délicate, sans s'écarter jamais des règles de la plus austère bienséance. De quatre-vingt Comédies, que ce Poëte avoit composées, il ne nous reste que peu de fragmens: elles ont toutes été, dit-on, traduites par Térence: huit seulement remportèrent la palme; soit cabale ou conspiration contre lui, soit mauvais goût des Juges, Philémon qui lui étoit bien inférieur, lui fut presque toujours préferé.

MENARD, Lieutenant de la Prévôté d'Angers, sa patrie; après la mort de son épouse, embrassa l'état Ecclésiastique, & mena une vie fort austère. Il contribua beaucoup à la réforme de plusieurs Monastères d'Anjou, & fit d'autres œuvres de piété; mais cela ne l'empêcha point d'écrire sur l'histoire Ecclésiastique & Civile de France. Passionné pour l'antiquité, il passa une partie de sa vie à fouiller dans les archives. Il publia en 1617, *in*-4. l'*Histoire* de St Louis, par Joinville, telle qu'il l'avoit trouvée dans un original échappé à la fureur des Protestans, & il l'a enrichie de notes sçavantes & judicieuses. On lui doit aussi l'*édition* des deux livres de S. Augustin contre Julien, qu'il avoit tirés de la Bibliothèque de l'Eglise d'Angers. On a encore de lui un ou-

vrage ſingulier, intitulé; *Recherches & avis ſur le corps de S. Jacques le Majeur;* il entreprend d'y prouver que le corps de ce ſaint, repoſe dans un ancien tombeau d'une des cryptes de la Collégiale de St Maurille d'Angers: on conſerve pluſieurs autres ouvrages manuſcrits de Ménard, qui mourut en 1652.

MENARD, (Hugues) de Paris, Bénédictin de la Congrégation de St Maur, fut un des premiers Religieux de cettte réforme, qui s'appliquèrent à compoſer des ouvrages utiles au public. Il mit au jour un Martyrologe des Saints de ſon Ordre, par Arnoul Wion, qu'il enrichit de notes & d'obſervations utiles, *in*-8.; la *Vie* de ſaint Benoit d'Aniane, avec le traité de *Concordia regularum* de ce Saint: *in-quarto*; le *Livre* des Sacremens de S. Grégoire le Grand, avec de ſçavantes *Notes* ſur les différens rits ou uſages, &c. Il mourut à Paris, dans l'Abbaye de ſaint Germain des Près, en 1644.: ce Religieux joignoit à la ſcience, une grande piété.

MENARD, (Pierre) Avocat au Parlement de Paris, ſe diſtingua dans le Barreau. Sa grande habileté pour les affaires, le fit employer par les perſonnes du premier rang, à débrouiller celles de leurs maiſons. Son amour pour les Lettres l'ayant arraché au Barreau, il retourna à Tours ſa patrie: il s'y appliqua pendant quarante ans à l'étude, ſans avoir preſque d'autre commerce qu'avec les Livres & les Sçavans. Il mourut en 1701: ſa probité, ſa droiture & ſes lumières, le firent regretter: on a de lui quelques ouvrages eſtimés.

MENARD, (Jean de la Noë) de Nantes, ayant été reçu Avocat au Parlement de Paris, brilla dans le Bareau par ſon éloquence, ſes talens, la juſteſſe de ſon eſprit, & les rares exemples de vertu qu'il y donna. De retour dans ſa patrie, il perdit une cauſe dont le droit étoit certain, ce qui le dégoûta de cette profeſſion. Déterminé à l'état Eccleſiaſtique par ſon inclination, & par les déciſions des plus grandes lumières de ſon tems, qu'il conſulta, il revint à Paris. Il étudia avec ſuccès la Théologie au Séminaire de ſaint Magloire, ſous le fameux P. Thomaſſin de l'Oratoire, & s'appliqua particulièrement à l'étude des ouvrages de ſaint Auguſtin & de ſaint Thomas, qu'il n'a ceſſé de méditer toute ſa vie. Il ſe nourrit auſſi de la lecture & de la méditation de l'Ecriture Sainte, qui fit toujours ſes chaſtes délices. Il refuſa conſtamment tous les bénéfices & les dignités qu'on lui offrit. Le Cardinal de Noailles l'ayant propoſé à Louis XIV, pour l'Evêché de S. Paul de Léon, il en fut ſi

allarmé qu'il en devint malade, & ne recouvra la santé, que lorsqu'on lui eut appris que le Roi lui avoit préferé l'Abbé de la Bourdonnaie : il se contenta d'être pendant trente ans directeur du Séminaire de Nantes, dont il fut l'ame & la lumière, & qu'il rendit très-florissant. On lui doit l'établissement d'une maison du *Bon Pasteur*, pour la conversion des filles criminelles, dont il ne voulut pourtant jamais être supérieur. Il travailla aussi avec beaucoup de fruit à l'instruction des Hérétiques, que sa politesse, sa douceur, la force de ses raisonnemens, gagnoient souvent dès la première conférence qu'il avoit avec eux. Malgré tant de travaux, il fut un homme de prières, & se livra aux plus grandes austèrités. Il mourut saintement à Nantes, en 1717. On a de lui le *Catéchisme* de Nantes, dont il y a eu un grand nombre d'éditions, & qui est généralement estimé de tous les Diocèses : il a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits.

MENASSEH-BEN-ISRAEL, célebre Juif, né en Portugal d'un riche marchand, vers 1604, suivit son pere en Hollande. Il y fit des progrès si rapides dans la langue hébraïque, qu'à l'âge de dix-huit ans il succéda au Rabin Isaac-Uziel, dans la Synagogue d'Amsterdam. Il remplit cette place avec éclat, pendant plusieurs années. L'espérance d'un établissement plus avantageux, le fit passer en Angleterre, sous le protectorat de Cromwel, qui le reçut avec honneur, & le fit manger à sa table, avec plusieurs sçavans Théologiens. Il y contribua au rappel des Juifs dans la ville de Londres; mais n'ayant pas trouvé tout ce qu'il espéroit, il alla en Zelande, & mourut à Middelbourg en 1657 à 53 ans. Ce Rabin avoit un esprit vif, un jugement solide, une grande connoissance de la Philosophie, de l'Ecrit.-Sainte, de la littérat. des Juifs, & il possédoit toutes les vertus civ. Il a composé un grand nombre d'Ouvrages en Hébreu, en Latin, en Espagnol & en Anglois. Son *Conciliator* in-4. tient le premier rang parmi ceux qui ont été publiés en Latin. Il y concilie d'une manière sçavante & curieuse les passages de l'Ecriture, qui semblent se contredire.

MENCKE, (Louis Othon) né à Oldenbourg, ville de Westphalie, en 1644, se rendit habile dans la Philosophie, dans la Jurisprudence, & dans la Théologie. Il fut cinq fois Recteur de l'Université de Leipsic, sept fois Doyen de la Faculté de Philosophie, & Professeur de Morale depuis 1668 jusqu'à sa mort, qui arriva en 1707. Il est le premier Auteur du *Journal* de Leipsic, dont il a

donné trente volumes. On doit à ses soins les *éditions* de plusieurs sçavans Ouvrages, & il en a composé lui-même. Jean Burchard Mencke, son fils, passe pour un des plus célèbres Ecrivains du dix-huitième siècle. La Théologie, l'Eloquence, la Poësie & les sciences les plus abstraites l'occupèrent, & firent briller son esprit. Pour se perfectionner, il parcourut la Hollande & l'Angleterre, où il se fit estimer des sçavans. A son retour, il devint Professeur en Histoire à Leipsic sa patrie, & ensuite Historiographe, Conseiller-Aulique de Frédéric-Auguste, Roi de Pologne & Electeur de Saxe, membre de la Société Royale de Londres, & aggrégé à celle de Berlin. Il mourut en 1732, à 58 ans. Il a rendu son nom célèbre par un grand nombre d'ouvrages, dont les plus importans sont: 1°. un *Recueil* en Latin des Historiens d'Allemagne, en trois vol. *in-fol.* 2°. deux *Discours* Latins *sur la Charlatanerie des Sçavans*, qui ont été traduits en diverses langues. On en estime la traduction Françoise, imprimée en 1721, avec des remarques critiques de différens Auteurs; 3°. plusieurs *Dissertations* sur des sujets intéressans, &c. Il a publié trente-trois volumes du Journal de Leipsic, qu'il continua après la mort de son pere, & dont Frédéric-Othon son fils aîné est chargé aujourd'hui.

MENDEZ PINTO, (Ferdinand) le plus admirable & le plus curieux de tous les Voyageurs, né à Monte-mor-o-velho en Portugal, de parens pauvres, fut conduit à Lisbonne par un de ses oncles, qui le mit au service d'une très-illustre Maison. Une malheureuse aventure dans laquelle il se trouva engagé, l'ayant forcé à s'enfuir, il s'embarqua dans un petit navire qui alloit à Setubal, & tomba entre les mains d'un Corsaire François, qui après l'avoir traité avec la dernière rigueur, le laissa nud & couvert de plaies dans une rade, d'où il se rendit à Setubal. Après y avoir servi quelque tems, le désir de faire fortune le détermina à s'embarquer pour les Indes en 1537. Sur la route, le vaisseau qu'il montoit ayant été pris par les Turcs, il fut conduit à Mocka, & vendu à un Renegat Grec, qui le revendit à un Juif, des mains duquel il fut racheté par le Gouverneur du fort Portugais d'Ormus. Celui-ci lui ayant ménagé l'occasion d'aller aux Indes, suivant son premier dessein: il y arriva enfin, & pendant vingt-un an de séjour, il y fut témoin des plus grands événemens, & y essuya lui-même les plus singulières aventures. Il revint en Portugal en 1558, comptant jouir du fruit de ses travaux, & recevoir le prix de

21 ans de service, pendant lesquels il avoit été treize fois esclave, & vendu seize fois; mais n'y trouvant point ce qu'il espéroit, il se réduisit à la petite fortune qu'il avoit apportée des Indes, & dont il n'avoit obligation qu'à lui-même. Il publia une Relation curieuse de ses voyages, en Portugais, qui est très-rare & très-recherchée; elle est écrite d'une manière très-intéressante, & contient des particularités remarquables sur la géographie, l'histoire & les mœurs des pays, que l'Auteur a vûs. Bernard Figuers, Gentilhomme Portugais, en donna une traduction, à Paris 1628, *in*-4.

MENECRATE, Médecin de Syracuse, fameux par sa ridicule vanité, se faisoit toujours accompagner, par quelques-uns des malades qu'il avoit guéris. Il habilloit l'un en Apollon, l'autre en Esculape, &c. Pour lui il se faisoit appeller Jupiter. Il eut l'extravagance d'écrire une Lettre à Philippe, pere d'Aléxandre le Grand, avec cette adresse: *Ménecrate Jupiter, au Roi Philippe, salut:* ce Prince lui répondit: *Philippe à Ménecrate, santé & bon sens.* Pour guérir plus efficacement ce visionaire, il imagina une plaisante recette; il l'invita à un grand repas: Ménecrate eut une table à part, où on ne lui servit pour tout mets que de l'encens & des parfums, pendant que les autres conviés goûtoient tous les plaisirs de la bonne chere. Les premiers transports de joie qu'il ressentit de voir sa divinité reconnue, lui firent oublier qu'il étoit homme; mais quand la faim le força de s'en souvenir, il se dégoûta d'être Jupiter, & prit brusquement congé de la compagnie. Ménecrate avoit composé un livre de Remèdes, qui s'est perdu: il vivoit vers 360 avant Jesus-Christ.

MENEDEME, Philosophe Grec, fut très-estimé, & exerça des emplois importans dans Erithrée sa patrie, qu'il défendit souvent avec courage. Il mourut de douleur, lorsqu'Antigonus s'en fut rendu maître. Quelqu'un lui disant un jour, *c'est un grand bonheur d'avoir ce que l'on desire*, il répondit: *c'en est un bien plus grand, de ne desirer que ce qu'on a.* Il y a eu un autre Philosophe cynique du même nom, qui étoit venu de l'enfer, disoit-il, pour examiner les actions des hommes, & pour en instruire les Dieux infernaux: aussi il s'habilloit en furie.

MENESTRIER, (Claude-François) Jésuite de Lyon, se distingua dans le dix-septième siècle, par une grande connoissance des Belles-Lettres, de l'Histoire, du Blason, des Devises, des Médailles, des Inscriptions, & de tout ce que les Monumens anciens

& modernes peuvent fournir ſur ces matières ; auſſi avoit-il une mémoire prodigieuſe. Chriſtine, Reine de Suède, voulut la mettre à l'épreuve en paſſant par Lyon. Elle fit prononcer en ſa préſence, & écrire trois cens mots les plus biſarres qu'on pût imaginer. Ils les répéta tous dans l'ordre qu'ils avoient été écrits. Il devint ſi célèbre par ſon goût pour ce qui regarde fêtes publiques, cérémonies éclatantes, ſpectacles, qu'on lui en demandoit des deſſeins de tous côtés : ils étoient enrichis de pluſieurs deviſes, d'inſcriptions & médailles, qui prouvent la fécondité de ſon imagination. Ces amuſemens ne l'empêchèrent point de s'appliquer à la Théologie ; il y fit tant de progrès qu'il déconcerta les Miniſtres Proteſtans à Die, où ils venoient de convoquer un Synode, dont ſes ſuccès firent abréger le tems. Il voyagea en Italie, en Allemagne, en Flandre & en Angleterre, & profita de tout ce qui pouvoit lui donner de nouvelles lumières, ſur les plus illuſtres familles d'Europe. Son habileté à déchiffrer tout ce qu'il y a de plus obſcur dans les plus anciens monumens, lui faiſoit trouver juſques dans les vitrages des Egliſes, dans les inſcriptions, &c. des ſecours pour éclaircir des faits très-embrouillés, & des vérités peu connues. Il mourut à Paris en 1705 : on a de lui pluſieurs *Traités* ſur le Blaſon, les Armoiries, la Nobleſſe, &c. l'*hiſtoire* Conſulaire de Lyon ; une grande *Hiſtoire* de la même ville ; celle du règne de Louis le Grand, par les médailles, emblêmes, deviſes, &c. il ne faut pas le confondre avec Claude le Méneſtrier, habile Antiquaire de Dijon, mort en 1657, Auteur d'un ouvrage intitulé, *Symbolica Dianæ Epheſiæ ſtatua ... expoſita*, ni avec Jean-Baptiſte le Meneſtrier de la même ville, l'un des plus ſçavans Antiquaires de ſon tems, qui mourut en 1634. On a de lui, 1°. *Médailles ; Mémoires* & *Monumens* antiques d'Impératrices Romaines, *in-folio* 2°. *Médailles* illuſtres des anciens Empereurs & Imperatrices de Rome, ouvrage paſſable, *in*-4. On voyoit autrefois ſon épitaphe peinte ſur une des vitres de la paroiſſe de S. Médard de Dijon ; elle eſt biſarre & peu ſérieuſe.

Cy gît Jean le Méneſtrier
L'an de ſa vie ſoixante-dix,
Il mit le pied dans l'étrier,
Pour s'en aller en Paradis.

MENGOLI, (Pierre) Profeſſeur de Méchanique au Collège des Nobles à Bologne, ſe fit un grand nom par la ſolidité de ſes leçons & par ſes ouvrages qui ſont *Geometriæ ſpecioſæ Elementa*, que l'on

peut regarder comme un essai des infiniment petits; *Arithmeticæ rationalis Elementa ; Arithmetica realis ;* une *Musique spéculative*, &c. Cet Auteur célèbre vivoit encore en 1678.

MENJOT, (Antoine) habile Médecin François, est Auteur d'un livre intitulé, l'*Histoire & la guérison des fièvres malignes*, avec plusieurs dissertations, en quatre parties. Quoique Calviniste, il aima & fréquenta les Augustins Déchaussés de Paris ses voisins, & leur envoya peu de jours avant sa mort, en 1685, pour leur Bibliothèque, deux grands volumes d'Atlas, contenant les plans des principales places & villes des Pays-Bas, dont les Etats de Hollande lui avoient fait présent en 1687.

MENIPPE, Philos. cynique de Phénicie, étoit esclave; mais ayant acheté sa liberté, il devint citoyen de Thèbes & usurier. Les reproches que cette conduite lui attira, l'ayant jetté dans le désespoir, il se pendit. Il avoit composé treize livres de Satyres & de Railleries, qui se sont perdus.

MENOCHIUS, (Jacques) de Pavie, étoit si versé dans le Droit, qu'on l'appelloit *le Balde & le Bartole de son siècle*. A la sollicitation des Princes d'Italie, il enseigna dans plusieurs Universités, & devint ensuite Président au Conseil de Milan. Il mourut en 1607, & laissa des ouvrages très-estimés; *De recuperanda possessione ; De adipiscenda possessione ; De præsumptionibus ; De arbitrariis judicum quæstionibus & caussis Consiliorum*, &c. *Jean-Etienne* MENOCHIUS son fils, se distingua chez les Jésuites par son érudition, & mourut à Rome en 1656 : il est Auteur d'un *Commentaire* Latin, estimé sur l'Ecriture Sainte, dont la meilleure édition est celle du P. Tournemine son Confrère, en 1719, 2 vol. *in-fol.* d'un traité, *De Republica Hæbræorum, in-fol.* où il y a beaucoup de recherches très-curieuses pour connoître les usages de la nation Judaïque, & d'autres ouvrages.

MENOT, (Michel) fameux Prédicateur Cordelier, se fit une réputation, qu'il ne méritoit pas plus que, Barlette, Olivier Maillard, Messier & autres semblables Prédicateurs du quinzième siècle. Il déclamoit avec une hardiesse singulière, contre les vices de son tems. On a de lui un grand nombre de Sermons Latins, plus comiques que sérieux, remplis de traits burlesques, de bouffoneries ridicules, de mauvaises plaisanteries, & d'allusions indécentes. On recherche sur-tout l'édition de Tours. Il mourut en 1518.

MENTOR, *voyez* TÉLÉMAQUE.

MENZINI, (Benoît) né à Florence en 1646, fut un de ceux qui relevèrent la gloire de la Poësie Italienne. Il a mis au jour des *Satyres*, recherchées pour la grace du style, & la finesse des pensées; un *Art Poëtique*; des *Elégies*, des *Hymnes*, les *Lamentations de Jéremie*, où régne tout l'enthousiasme Prophétique; *Academia Tusculana*, Ouvrage mêlé de vers & de prose, qui passe pour son chef-d'œuvre, quoique l'auteur l'ait composé dans la langueur d'une hydropisie, dont il mourut en 1704.

MERBES, (Bon de) de Montdidier, Prêtre & Docteur en Théologie, enseigna pendant quelques années avec succès les Belles-Lettres, dans la Congrégation de l'Oratoire. Il s'appliqua ensuite, particulièrement, à l'étude de l'Ecriture-Sainte & de la Tradition. Il composa, à la sollicitation de M. le Tellier Archevêque de Reims, une *Somme de Théologie Morale* Latine, en deux vol. *in-fol.* dont le style est pur & élégant; mais l'auteur y paroît trop Rhéteur. Cet Ouvrage estimé, renferme des principes fort éloignés de la Morale relâchée. M. de Merbes mourut à Paris en 1684. A de grandes lumières il joignoit beaucoup de piété, de modestie & de désintéressement.

MERCADO, (Michél) né d'une famille ancienne à San-Miniato en Toscane, se rendit très-habile dans la Philosophie & dans le Médecine. A peine avoit-il vingt ans, lorsque le Pape Pie V. lui confia l'Intendance du Jardin des Plantes au Vatican: il l'enrichit par ses soins, & forma auprès un Cabinet de métaux & de fossiles, aussi utile que curieux; il en donna l'explication dans de sçavantes *Dissertations*. Ferdinand I, informé de son rare mérite, lui donna rang, parmi les familles Nobles de Florence, quoiqu'il ne fût que dans sa vingt-septième année. Clement VIII le choisit pour son premier Médecin, & l'employa dans les affaires les plus importantes. Il vouloit l'élever à de plus grands honneurs, & l'avoit déja désigné Commandeur du Saint-Esprit en Saxe, lorsque ce sçavant homme mourut à Rome en 1593. Mercado avoit beaucoup de piété, de douceur, de simplicité & de candeur. Quoique généralement respecté, consulté par les plus illustres Sçavans, lié avec les Grands & même avec plusieurs Souverains, il n'en fut pas moins modeste. On a de lui des Ouvrages très-estimés. il ne faut pas le confondre avec Louis de Mercado de Valladolid, premier Médecin de Philippe II, dont on a recueillis divers Ouvrages en cinq volum. *in-fol.*

MERCI, (Claude-Flori-

mond, Comte de) né en Lorraine en 1666, servit d'abord, en qualité de Volontaire, dans l'armée de l'Empereur, & se distingua dans plusieurs occasions importantes, au siège de Vienne, dans les campagnes de Hongrie & dans celles d'Italie. Après avoir passé par tous les Grades militaires inférieurs, il parut en qualité de Colonel à la bataille de Fridlingue, où il eut un cheval tué sous lui; & ayant fait plusieurs belles actions sur le Rhin en 1704, il fut nommé Général Veld-Major, en 1708, Général Veld-Maréchal Lieutenant de la cavalerie, & en 1716 il commandoit la cavalerie à la bataille de Peterwaradin, où il fit des prodiges de valeur. Il ne se distingua pas moins à la bataille près de Belgrade en 1717; & en 1719, ayant été chargé du commandement général en Sicile, il chassa les Espagnols de ce pays. Dans la guerre de 1733, il commanda les troupes Impériales en Italie, & pénétra dans le Duché de Parme; mais en étant venu aux mains, près du village de Croisetta, il fut tué d'un coup de mousquet, dès la première attaque, le 29 Juin 1734, & son corps apporté à Reggio, y fut inhumé dans l'Eglise des Chanoines. Il étoit petit-fils de FRANÇOIS DE MERCI qui perdit la bataille de Fribourg, & reçut à celle de Norlingue, en 1645, plusieurs blessures, dont il mourut peu après.

MERCATOR, nom de plusieurs Ecrivains, dont les plus célèbres sont: MARIUS MERCATOR, ami de saint Augustin, qui écrivit contre les Nestoriens & les Pélagiens. Il mourut vers 451. La meilleure édition de ses Ouvrages, est celle que Baluze donna à Paris en 1684, *in*-8. MERCATOR, (Nicolas) sçavant Mathématicien, du Holstein, dont on a une *Cosmographie*, & d'autres ouvrages estimés. S'étant retiré en Angleterre, il fut membre de la Société Royale de Londres, dans le dix-septième siècle. *Gérard* MERCATOR de Ruremonde, qui avoit tant d'ardeur pour l'étude de la Géographie & des Mathématiques, qu'il oublioit, dit-on, de manger & de dormir. Il gravoit lui-même & enluminoit ses cartes. Il mourut à Duisbourg en 1594. Outre une *Chronologie*, *in-fol.* assez claire, mais trop séche & trop dénuée de faits, & des *Tables Géographiques*, on a de lui *Harmonia Evangelistarum* & un Traité *de creatione ac fabrica Mundi*, qui fut condamné, à cause de quelques Propositions sur le péché originel, peu conformes au sentiment de l'Eglise.

MERCATOR, (Isidore) *voyez* ISIDORE.

MERCIER, (Jean le) ſçavant Proteſtant d'Uſez en Languedoc, quitta l'étude de la Juriſprudence, dans laquelle il ſe diſtinguoit, pour s'appliquer aux langues Grecque, Hébraïque & Chaldaïque, dans leſquelles il devint très-habile. Succeſſeur du célèbre Vatable dans la Chaire d'Hébreu au Collége Royal, il profeſſa avec tant d'éclat, qu'on alloit en foule à ſes Leçons : ce fut en 1646. C'eſt depuis ce tems qu'il embraſſa la religion Proteſtante. Il fut obligé, pendant les guerres civiles, de ſortir du Royaume & il ſe retira à Veniſe, d'où il retourna à Uſez, où il mourut en 1570. On doit à ſes lumières, un grand nombre de *Commentaires* ſur l'Ecriture-Sainte. Ceux qu'il a faits ſur *Job* & ſur les livres de *Salomon*, ſont les plus eſtimés. Il explique le ſens naturel, reſout les difficultés d'une manière courte & préciſe, & met dans un grand jour le vrai ſens du Texte. Il a compoſé d'autres Ouvrages, dont on admire l'érudition. *Joſias* le MERCIER ſon fils, a donné une excellente *Edition* de Nonius Marcellus, des *Notes* ſur quelques Auteurs, & il mourut en 1626. On compte auſſi parmi les illuſtres Auteurs de ce nom, *Nicolas* MERCIER de Poiſſy, Régent de troiſième au Collége de Navarre à Paris, dont les talens pour l'inſtruction de la jeuneſſe & les ouvrages, ſont très-connus. Il a laiſſé un *Manuel* des Grammairiens, qui a été réimprimé huit fois; une *Edition* des Colloques d'Eraſme, où il a corrigé les endroits dangereux, & qu'il a enrichie de *Notes* judicieuſes; un *Traité* de l'Epigramme, fort eſtimé, en Latin. Il mourut en 1657.

MERCURE, fils de Jupiter & de Maia, étoit honoré par les Payens, comme le Dieu de l'Eloquence, du Commerce, des Voleurs, & comme le meſſager des Dieux, ſur-tout de Jupiter, qui lui avoit attaché des ailes à la tête & aux talons, pour exécuter ſes ordres avec plus de promptitude. Il étoit chargé de conduire les ames dans les enfers, & avoit le pouvoir de les en retirer. Mercure déroba les troupeaux, les armes & la lyre d'Apollon; il ſe ſervit de celles-ci pour endormir & pour tuer Argus, qui gardoit la vache Io. Il métamorphoſa Battus en pierre de touche, délivra Mars de la priſon où Vulcain l'avoit enfermé, & attacha Promethée ſur le mont Caucaſe. On repréſente ce Dieu avec des ailes à la tête & tenant un caducée, c'eſt-à-dire une verge, autour de laquelle ſont deux ſerpens entrelaſſés. Il y a eu un autre fameux Mercure, ſurnommé *Triſmégiſte*, c'eſt-à-dire, *trois fois*

grand. On croit qu'il vivoit vers l'an 1600 avant Jesus-Christ : il étoit en même-tems Philosophe, Prêtre & Roi. L'Egypte, où il étoit né, lui doit l'invention de presque tous les Arts. On a sous son nom deux *Dialogues*, qui portent des marques si certaines de nouveauté, qu'on ne doute plus de leur supposition.

MERCURIALIS, (Jerôme) de Forli, est un des plus célèbres Médecins du seizième siècle. Il enseigna à Padoue avec tant d'éclat, que Maximilien II, frappé de sa réputation, le fit venir en Allemagne, pour le consulter sur sa santé chancellante. Ce Prince, très-satisfait de Mercurialis, lui témoigna sa reconnoissance par de grands présens, & honora son mérite, par les titres de Comte & de Chevalier. Après avoir été ensuite Professeur dans les Universités de Bologne & de Pise, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1596. Il a composé quatre livres *de arte Gymnastica*, *in*-4; un traité *de Morbis Mulierum*, *in*-8. & plusieurs autres Ouvrages estimés.

MERÉ, (Georges Brossin, Chevalier, Marquis de) né vers la fin du seizième siècle, d'une famille des plus illustres de Poitou, se distingua par son esprit & son érudition, dans un tems où l'ignorance étoit devenue l'appanage des Nobles. Partageant ses premières années entre le le service de son Prince & les Lettres, il fit quelques campagnes sur mer, & publia quelques productions d'esprit, fruit de ses études. Les Auteurs Grecs lui étoient aussi familiers que les François, & il avoit assez de pénétration d'esprit, pour écrire sur les matières les plus abstraites & les plus épineuses, si son goût ne l'eût décidé pour des sujets de pur agrément. Après avoir vécu assez long-tems à la Cour, où il étudia dans la nature les principes de politesse, dont il nous a laissé des règles dans ses écrits, il se retira dans une fort belle Terre qu'il avoit en Poitou, où il mourut dans un âge fort avancé, après avoir reparé, par les exercices d'une vie chrétienne, les imperfections d'une vie passée dans la dissipation de la Cour & les vains plaisirs du monde. Nous avons de lui les *Conversations de M. de Clerambaut & du Chevalier de Meré*, *in*-12; deux *Discours*, l'un *de l'Esprit*, & l'autre *de la Conversation*, *in*-12; les *Agrémens du discours*; deux volum. de *Lettres*, le tout recueilli en 1692, en 2 vol. *in*-12. Depuis sa mort, l'Abbé Nadal publia ses Œuvres posthumes *in*-12, qui contiennent les *Traités de la vraie Honnêteté*, *de l'Eloquence & de l'Entretien*, & quelques autres. Cet hom-

me d'esprit fut très à la mode, & passoit pour un des plus galants hommes de son tems : sa vertu, sa valeur, sa science, sa bonne mine, sa naissance, & plus que tout cela les qualités de son esprit & les agrémens de sa conversation, le faisoient rechercher de tout le monde. Il pensoit finement & écrivoit purement ; mais à force de vouloir polir son stile, il l'a extenué ; il devient guindé & peu naturel. Ses réflexions sont toujours ingénieuses, mais trop rafinées. Tout est art chez lui, & le cœur ne s'explique que par des jeux d'esprit.

MÉRIAN, (Marie-Sybille) que l'on croit être fille de Mathieu Mérian, Graveur Allemand, qui a réussi dans les paysages, dans les vûes & les perspectives, naquit à Francfort en 1647 ; elle est célèbre par le goût, l'intelligence & la vérité, avec lesquels elle a sçû peindre à détrempe les fleurs, les papillons, les chenilles & autres insectes. Elle étoit si curieuse de cette partie de l'histoire naturelle, qu'elle entreprit plusieurs voyages, pour voir les collections, que des curieux en avoient faites. On estime beaucoup ses desseins & ses *Notes* sur les insectes, sur leurs métamorphoses & sur les plantes, dont ils se nourrissent. Elle mourut à Francfort en 1717.

MERILLE, (Edmond) de Troyes en Champagne, enseigna le Droit à Bourges avec beaucoup d'éclat. Il mourut en 1647. Ses ouvrages prouvent, qu'il étoit un des plus sçavans Jurisconsultes de son siècle.

MERLIN, (Jacques) de Limoges, fut Docteur de Sorbonne, Chanoine & grand Pénitentier de Paris. Ayant eu la témérité de déclamer contre quelques personnes de la Cour, soupçonnées de favoriser les nouveaux Sentimens, François I. le fit enfermer dans le Château du Louvre en 1527. En ayant été tiré à la prière des Chanoires de Paris, il fut exilé à Nantes. Le Roi s'étant ensuite appaisé, lui permit de revenir. Après avoir été Grand-Vic. de Paris & Curé de la Magdelaine, il mourut en 1530. On a de lui une édition d'Origène, à la tête de laquelle il a mis une Apologie pour le justifier, des erreurs qu'on lui attribue. C'est le premier qui ait donné une *Collection* des Conciles, dont il y a eu trois éditions.

MEROVÉE ou MEROUÉE, Roi de France, succéda à Clodion en 448. Il joignit ses forces à celles d'Aëtius contre Attila, & signala son grand courage dans la célèbre bataille qui se donna dans les plaines de Châlons-sur-Marne, qui furent couvertes de 300000

morts. Ce Prince sçut habilement profiter des troubles dont l'Empire d'Occident étoit agité, pour étendre & affermir sa domination dans les Gaules. On dit qu'il s'étoit avancé jusqu'aux bords de la Seine. C'est de lui que la première race des Rois de France, a pris le nom de *Mérovingienne*. Il mourut l'an 456.

MERRE, (Pierre le) célèbre Avocat du Parlement de Paris au dix-septième siècle. Après avoir long-tems étudié les Peres & l'Histoire Ecclésiast., il s'appliqua avec succès au Droit Canon, sur lequel il a composé d'excellens ouvrages, qui n'ont point encore été imprimés ; excepté celui qui a pour titre ; *Justification des Usages de France, sur les Mariages des Enfans de Famille, faits sans leur consentement*. Et un autre intitulé ; *Sommaire touchant la Jurisdiction : in-fol.* 1705.

MERSENNE, (Marin) né au Maine dans le Bourg d'Oyse en 1588, étudia à la Fléche avec Descartes son illustre ami, & ensuite en Sorbonne. Etant entré chez les Minimes en 1611, il s'appliqua avec ardeur à la Philosophie, à la Théologie & aux Mathématiques, qui eurent pour lui un attrait particulier. Aussi en cultiva-t-il presque toutes les parties avec un grand succès. Il enseigna avec une réputation éclatante la Philosophie & la Théologie dans le Couvent de Nevers, dont il devint Supérieur. L'amour de l'Etude l'ayant fait renoncer à tous les emplois & aux dignités de son Ordre, il voyagea en Allemagne, en Italie & dans les Pays-Bas, & par-tout il trouva des admirateurs & des amis. Il mourut à Paris en 1648, à 60 ans. Il se fit estimer par son rare mérite, & aimer par la douceur & la politesse de son caractère. On doit à son travail & à son heureux génie un grand nombre d'excellens ouvrag. Ceux qui lui ont fait le plus d'honneur, sont : *Quæstiones celebres in Genesim* : *Harmonicorum Libri in-fol.* C'est un long Commentaire sur les six premiers Chapitres de la Génèse, ouvrage qui est plus d'un Philosophe que d'un Théologien & d'un Commentateur. *De Sonorum naturâ, causâ & effectibus*, bon ouvrage. *Cogitata Physico-Mathematica*. La *Vérité des Sciences*. Les *Questions inouies*, &c. Le P. Hilarion de Coste a écrit la Vie de ce sçavant Religieux, dont les ouvrages sont pleins de recherches, de sagacité & de pénétration.

MERVILLE, (Michel-Guyot de) né à Versailles du Maître de la Poste aux chevaux, est connu par plusieurs Comédies ingénieuses & par d'autres ouvrag. Il passa une

tock en 1607 à 49 ans. Il a laissé en latin des *Commentaires* sur les Fragmens d'*Ennius in*-4. la Vie d'*Erasme*, *in-quarto*. & celle de *Junius in*-4.; une *Cosmographie*, imprimée *in-fol. in*-4. & *in*-12. ouvrage sçavant & utile pour l'ancienne Géographie, que l'Auteur rapporte à la nouvelle. C'est dommage qu'il ne soit pas fini. Un *Traité* de Droit, & d'autres ouvrages estimés.

MERY, (Jean) né à Vatan en Berry en 1645, vint s'instruire à l'Hôtel-Dieu de Paris. Non-content de ses exercices de jour, il déroboit subtilement un mort, quand il le pouvoit, l'emportoit dans son lit, & passoit la nuit à le dissequer. En 1683 M. de Louvois le fit Chir.-Major des Invalid., & l'envoya l'année suivante en Portugal, pour secourir la Reine de ce Royaume, qui mourut avant son arrivée. On lui fit les offres les plus avantageuses pour l'y retenir, aussi-bien qu'en Espagne; mais rien ne put vaincre l'amour de la patrie. A son retour il entra dans l'Académie des Sciences, & suivit la Cour à Chambord pour avoir soin de la santé du Duc de Bourgogne, encore enfant. Mais se trouvant encore plus étranger à la Cour qu'en Portugal & en Espagne, il revint aussitôt qu'il put respirer son véritable air natal, celui des Invalides & de l'Académie. Devenu premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu en 1700, il y rendit de très-grands services. Il étoit très-profond dans l'Anatom. qu'il étudia toujours avec soin. Des étrangers qui souhaitoient passionnément, qu'il leur fît des cours particuliers de cette science, n'ont pû le tenter par les promesses les plus magnifiques & les plus sûres. Il ne vouloit point d'une augmentation de fortune, qui lui eût coûté un tems destiné à de nouveaux progrès, dans l'Anatomie. On a de lui plusieurs Dissertations sçavantes dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, & deux ouvrages qui ont paru séparément; des Observations sur la manière de tailler par *frere Jacques*, & des problêmes de Physique sur le *Fœtus*, *in*-4. Il avoit un cabinet anatom. très-curieux. Mery mourut en 1722 à 77 ans. Ce sçavant Chirurg, avoit beaucoup de Relig. & des mœurs telles que la Religion les demande.

MESMES, (Jean-Jacques de) premier du nom, Chev. Seigneur de Boissy, &c. naquit en 1490 d'une Maison noble & très-ancienne dans la Guyenne, & qui a produit en différens siécles des Hommes illustres par leurs grandes qualités, & par les services importans qu'ils ont rendu à nos Rois & à l'Etat. Il fit des progrès si rapides dans l'étude de la Jurisprudence, qu'avant l'âge de 20 ans, il

enseigna les Loix avec éclat dans l'Université de Toulouse. Les plus sçavans Jurisconsultes se faisoient honneur d'aller entendre ses leçons. Devenu Conseiller de Catherine de Foix, Reine de Navarre, il fut envoyé comme Ambassadeur à l'Assemblée de Noyon, pour revendiquer la partie de la Navarre, dont les Espagnols s'étoient emparés. François I. instruit de son mérite, lui offrit la Charge d'Avocat Général au Parlement de Paris, dont il vouloit dépouiller Jean de Ruzé; mais ce généreux Magistrat protesta qu'il n'accepteroit jamais la place d'un homme, qui servoit utilement son Roi & sa patrie. Ce Prince eut tant d'estime pour lui, qu'il le fit Lieutenant Civil au Châtelet, ensuite Maître des Requêtes, & enfin premier Président au Parlement de Normandie. Mais Henri II. Successeur de François I. le retint dans son Conseil. Ce fut lui qui négocia le mariage de Jeanne d'Albret, fille du Roi de Navarre, & unique Héritière de ses Etats, avec Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme. Il fut par-là le Ministre d'une alliance, qui a mis une Couronne dans la Maison de Bourbon, & donné à la France pour Roi *Henri le Grand*; il mourut en 1569 à 79 ans. *Henri* de Mesmes son fils aîné cultiva comme lui les Sciences & les Belles-Letttres, & fut à son exemple l'ami & le Protecteur des Sçavans. Il devint si habile dans la Jurisprudence, qu'à l'âge de 16 ans il professa avec applaudissement le Droit à Toulouse. Il fut successivement Conseiller au Grand Conseil, Maître des Requêtes, Conseiller d'Etat, Chancelier du Royaume de Navarre, Garde du Trésor des Chartres, & enfin Chancelier de la Reine Louise, Veuve de Henri III. Il ne montra pas moins de talent pour les armes, que pour les affaires. Avec un petit corps de troupes il reprit sur les Espagnols plusieurs Villes & Châteaux fortifiés. Chargé avec le Marechal de Biron d'une Négociation délicate avec les Huguenots, il occasionna la Paix de 1570, dite *boiteuse & malassise*, à cause de sa courte durée, & parce que le Marechal de Biron étoit boiteux, & que Henri de Mesmes prenoit le surnom d'une de ses terres, appellée *Malassise*. Il mourut en 1596. *Claude* de Mesmes son frere, plus connu sous le nom de *Comte* d'*Avaux*, étoit un de ces hommes rares, que Dieu fait naître pour la gloire des Souverains & le bonheur des peuples. Il fut Ministre, Surintendant des Finances, Commandeur des Ordres du Roi & Ambassadeur en plusieurs Cours d'Europe. Sa probité y étoit si reconnue,

reconnue, que sa parole valoit un serment. Il fut Plénipotentiaire au Traité de Munster & d'Osnabruck, conclu en 1648. Les Lettres de Voiture prouvent qu'il étoit l'ami & le Protecteur des gens de Lettres, qualité héréditaire dans son illustre Maison. Il mourut à Paris en 1650. On vit briller les mêmes qualités & les mêmes talens dans son Neveu, *Jean-Antoine* de MESMES, Comte d'Avaux & Marquis de Givry, qui fut Ambassadeur Extraordinaire à Venise, Plénipotentiaire à la Paix de Nimégue, qu'il conclut heureusement, &c. Il mourut à Paris en 1709.

MESNARDIERE, (Hippolite-Jules Pilet de la) Docteur en Médecine, commença à se faire connoître par un écrit, sur la prétendue possession des Religieuses de Loudun, sa patrie. Marc-Duncan, Médecin Ecossois, ayant essayé de prouver dans une Dissertation qu'il ne leur arrivoit rien, qui ne pût être l'effet d'une imagination dérangée par un excès de mélancholie, la Ménardiere, qui sortoit des écoles de Médecine de Nantes, défendit la thèse contraire dans un ouvrage intitulé : *Traité de la Mélancolie*, *in*-8. 1635. Cet écrit plut au Cardinal de Richelieu, qui faisoit jouer l'intrigue de la possession, & ce fut sous ses auspices que la Mesnardiere vint à Paris : il fut d'abord Médecin ordinaire de S. Em. & bientôt laissant sa profession, il ne parut s'occuper que des Belles-Lettres. Il acquit ensuite les charges de *Maître-d'Hôtel* & de *Lecteur du Roi*, & fut reçu à l'Académie Françoise en 1655 : son plus considérable ouvrage est la *Poëtique*, qui n'est point achevée, & qui ne comprend presque que le *Traité de la Tragédie* & celui de l'*Elégie*, *in*-4. 1650 ; elle devoit encore avoir 2 vol. mais la mort du Cardinal, par l'ordre duquel il l'avoit entreprise, l'empêcha de l'achever. Il a fait aussi deux mauvaises *Tragédies*, qui sont *Alinde* & *la Pucelle d'Orléans* ; nous avons encore de lui une *Traduction* presque littérale, des treize premiers Livres de Pline ; la *Traduction* paraphrasée du *Panégyrique* de Trajan ; *un Recueil* de Poësies *in-fol.* & plusieurs autres ouvrages tous oubliés, & qui méritent de l'être. L'Auteur se piquoit d'être *beau-diseur*, & l'on ne trouve dans tout ce qu'il a fait que des mots : aussi selon la décision de l'arbitre du Parnasse :

On ne lit guères plus Rampale
& Mesnardiere.

Il mourut en 1663.

MESNIL (Jean-Baptiste du) né dans le pays Chartrain, d'une famille noble, devint Avocat du Roi au Parlement de Paris, à trente-huit ans. L'Auteur de sa vie le repré-

ſente comme un homme toujours occupé de l'étude, & de ſes fonctions, comme l'Oracle du Palais, le plus ferme appui de la Juſtice, & comme un Juge très-intègre & très-éclairé. Il ne ſe dreſſoit aucun Edit, ni ne ſe faiſoit rien d'import. au Conſeil du Roi, qui ne paſſât par ſa plume avant que d'être publié. Il refuſa la place de prem. Préſ. de Rouen. Les troubles & les déſordres du Royaume, & quelques mécontentemens qu'il reçut de la Cour, affligèrent vivement ce zèlé Citoyen: la douleur le conduiſit au tombeau, en 1569: on a de lui pluſieurs ouvrages eſtimés.

MESSALINE, (Valerie) femme de l'Empereur Claude, fut l'opprobre de ſon ſexe, par ſes monſtrueuſes proſtitutions: auſſi cruelle qu'impudique, elle exerça ſous le nom de ſon imbécile époux, les plus horribles vexations: elle oſa porter ſes regards ſur ſon beau-pere, *Appius Silanus*, qu'elle fit mourir, parce qu'il refuſa de conſentir à une paſſion qui lui faiſoit horreur. Elle employoit juſqu'à l'autorité de l'Empereur, pour faciliter le ſuccès de ſes intrigues: ayant conçu une paſſion forcenée pour un célèbre Pantomime, nommé Mneſter; elle lui fit ordonner par Claude d'obéir à l'Impératrice en tout ce qu'elle lui commanderoit. Meſſaline à qui les crimes communs étoient devenus inſipides par l'habitude, voulut, à la face de l'Univers en commettre un qui fût ſans exemple, en épouſant ſolemnellement, du vivant même de l'Empereur, Silius, après l'avoir obligé de répudier ſa femme; mais Claude la fit mourir, elle & ſon nouveau mari, l'an 48 de Jeſus-Chriſt.

MESTREZAT, (Jean & Philipe) enſeignèrent la Théologie avec réputation, & devinrent deux fameux Miniſtres de la Religion Prétendue-Réformée, dans le dix-ſeptième ſiècle. Ils ont compoſé l'un & l'autre pluſieurs ouvrages.

METELLI, (Auguſtin) Peintre de Bologne, réuſſit ſur-tout à peindre à freſque l'architecture & les ornemens. Il travailloit ordinairement de concert avec Ange-Michel Colonna, autre peintre, habile en ce genre. Il mourut à Madrid, en 1660.

METERIN, (Emmanuel) né à Anvers en 1535, a écrit en Flamand l'*Hiſtoire des Pays-Bas*, depuis 1515 juſqu'en 1612. Cette hiſtoire a été traduite preſqu'en toutes les langues. L'Auteur qui étoit marchand de ſa profeſſion, n'épargna ni ſoin, ni travail pour rendre ſon ouvrage bon. Sa trop grande crédulité lui fit faire beaucoup de fautes qui y reſtèrent juſqu'à la quatrième édition. On l'imprima en Flamand, à la Haye 1618, *in-folio*, & en Allemand, à Francfort, *en* 4. *v. in-fol.* 1669,

qui vont jusqu'en 1638 : l'Auteur mourut en 1612.

METEZEAU, (Clement) de Dreux, fut Architecte de Louis XIII. Cet artiste d'un génie hardi, & capable des plus grandes entreprises, s'est immortalisé par la fameuse digue de la Rochelle, ouvrage contre lequel les plus célèbres Ingénieurs avoient échoué. Il fut secondé dans son projet par *Jean Tiriot*, maître maçon de Paris, appellé depuis *le Capitaine Tiriot*. Cette digue avoit sept cens quarante-sept toises de longueur : on grava dans le tems, le portrait de Metezeau, avec ces vers au bas :

Dicitur Archimedes, terram potuisse movere,
Æquora qui potuit sistere, non minor est.

METEZEAU, (Paul) frère du précédent, Licentié de la Maison & Société de Navarre, seconda le Cardinal de Berulle dans l'établissement de l'Oratoire de France, qui a produit tant d'hommes illustres par leur piété & leurs talens. En 1616, il prêcha à Angers avec tant d'éclat, que trois ans après, on confia le Collège de cette ville, aux Peres de l'Oratoire. Ses prédications eurent un semblable succès, dans plusieurs autres lieux. Gilles le Masuyer, premier Président du Parlement de Toulouse, & Jean de Rudele, grand Vicaire, l'ayant entendu, engagèrent les Paroissiens de la Dalbade à attirer des sujets, d'un corps qui annonçoit avec tant de dignité, la Doctrine de Jesus-Christ. Le Cardinal de Sourdis, Archevêque de Bourdeaux, l'ayant engagé à prêcher dans son Eglise, écrivit à son Chapitre : *Je vous envoie un autre Paul en Chaire.* Paul Metezeau, fit en effet l'admiration de cette ville, & Dieu opéra par son ministère plusieurs conversions éclatantes : le Parlement, pour l'entendre, changea souvent les heures de ses séances : il fut tellement goûté en 1624 à Marseille, que cette ville donna à sa Congrégation, la direction de son Collège ; elle fut imitée par celle de Toulon, où la répuation de cet illustre Prédicateur s'étoit répandue. En 1625, il fit imprimer un corps de Théologie propre aux Prédicateurs & aux Théologiens, sous le titre : *Theologia sacra juxta formam Evangelicæ prædicationis distributa*, &c. Quatre ans après *il publia un autre* ouvrage plus considérable, *de Sancto Sacerdotio, ejus dignitate & functionibus sacris*, &c. *in*-8. Le P. Metezeau mourut à Calais en 1632, dans le cours d'un Carême, à 50 ans.

METHOCHITE, (Théodore) Logothete de Constantinople, passe avec raison pour un des plus sçavans

Grecs du quatorzième ſiècle. Son érudition étoit profonde, ſon jugement ſolide, & ſa mémoire ſoutenue : ce qui le fit appeller comme Longin, *une Bibliothèque ſçavante.* Il mourut en 1332, & laiſſa un grand nombre d'Ouvrages, entr'autres, une *Hiſtoire Romaine*, *in*-4. peu conſidérable; une *Hiſtoire Sacrée ;* une de Conſtantinople, &c.

METHODIUS, (Saint) ſurnommé *Eubulius*, fut Évêque de Tyr, & ſouffrit le martyre, à la fin de la perſécution de Dioclétien, vers l'an 1312. Il avoit compoſé pluſieurs écrits, dont quelques Peres font un grand éloge. Il ne nous reſte que celui qui eſt intitulé : *Le feſtin des Vierges*; c'eſt un dialogue où dix Vierges s'entretiennent ſur l'excellence de la chaſteté. Cet Ouvrage nous donne une grande idée du génie & de la ſcience de ce Saint; mais on y trouve des expreſſions, qui préſentent un ſens peu orthodoxe. Quelques Auteurs prétendent que les Hérétiques, l'ont corrompu. Saint Méthode, après avoir d'abord favoriſé Origène, devint enſuite un de ſes plus zèlés adverſaires. Il ne faut pas le confondre avec Méthodius premier, célèbre Patriarche de Conſtantinople, qui fut un des plus zèlés défenſeurs du culte des ſaintes images. Il fut exilé par l'Empereur Michel, après avoir reçu cent coups de fouets : on l'enferma enſuite dans un ſépulcre étroit & obſcur, ſeul avec un criminel. En ayant été tiré, après la mort de l'Empereur Michel premier, il convertit pluſieurs Hérétiques par la douceur de ſon caractère, la force de ſes raiſons, & la profonde connoiſſance qu'il avoit de l'Ecriture Sainte. Il mourut en 846.

METIUS, (Jacques) d'Alcmaër en Hollande, inventa les lunettes d'approche, & en préſenta une aux Etats-Généraux en 1609. On employoit depuis long-tems des tubes à pluſieurs tuyaux pour diriger & rendre plus diſtincte, la vûe des objets éloignés; mais ils étoient ſans verre, & Métius eſt le premier qui ait joint le verre aux tubes. Il dut cette invention à une rencontre imprévûe : des écoliers, en ſe jouant en hyver, ajuſtèrent des morceaux de glaces aux deux bouts du deſſus de leurs écritoires, & furent très-étonnés, de voir que par ce moyen, les objets éloignés ſe rapprochoient d'eux. Métius réflechit ſur cette découverte dont il avoit été témoin, & inventa facilement les lunettes d'approche. *Adrien* METIUS ſon frère, enſeigna avec honneur les Mathématiques en Allemagne, & compoſa pluſieurs Ouvrages ſur cette ſcience.

METHON, ſe diſtingua

beaucoup à Athènes, par le succès avec lequel il s'appliqua à l'Astronomie : c'est lui qui inventa, 432 ans avant Jesus-Christ, ce qu'on appelle *le Nombre d'Or*, qui est une révolution de 19 ans, par laquelle il prétendoit accorder le cours du Soleil avec celui de la Lune, de manière que les années solaires & lunaires, commençassent au même point. Lorsque les Athéniens équipèrent une flote, pour passer en Sicile, Méton prévoyant les funestes suites de cette expédition, contrefit, dit-on, le fou, pour se dispenser d'y prendre part.

METTRIE, (Julien Offroy de la) Médecin, plus fameux par la Satyre, l'impudence & l'obscènité, que par sa science dans la Médecine, naquit à S. Malo, en 1709; & après avoir fait ses Humanités avec succès, il alla en Hollande, étudier sous le célèbre Boheraave. Après avoir puisé dans cette école quelques connoissances, relatives à la profession, à laquelle il se destinoit, il vint à Paris, & fut placé auprès du Duc *de Grammont*, Colonel des Gardes Françoises, qui lui fit donner, le brevet de Médecin de son Régiment. Il accompagna ce Seigneur à la guerre, se trouva avec lui à la bataille d'Ettingen, & au siège de Fribourg, où il tomba dangereusement malade. Cette maladie, qui devoit être pour lui une source de réflexions chrétiennes, ne lui en inspira que d'impies; & dès-lors, il consacra sa plume à l'irréligion & au matérialisme. L'*histoire naturelle de l'ame*, qu'il publia, peu après, excita contre lui, un orage auquel il n'échappa que par le crédit de son protecteur; mais ce protecteur ayant été tué d'un coup de canon, la Mettrie perdit sa place, & cette première disgrace ne le rendant pas plus sage. Il fit paroître un Libelle contre ses Confrères, sous le titre de *Machiavelisme des Médecins*, Ouvrage sans esprit, sans jugement, où l'on ne trouve qu'une Satyre grossière, & une impudence cinique. Cette misérable brochure le força de se retirer à Leyde, où peu s'en fallut qu'il ne subit la peine due à sa scélératesse; car l'*Homme machine*, où il osa entreprendre d'expliquer comment la pensée & les sentimens, pouvoient n'être qu'un pur méchanisme, souleva contre lui presque toutes les Sectes de la Hollande, & toutes citèrent l'Auteur criminel de cet Ouvrage abominable, au tribunal des Hautes-Puissances. On donna donc des ordres pour se saisir de sa personne, & la Religion alloit être vengée des excès de ce blasphémateur, lorsqu'averti du péril, il se sauva avec précipitation. Après avoir erré assez long-tems dans des

routes inconnues, il se rendit à Berlin en 1748, fut associé à l'Académie de cette ville, & y mourut en 1751, d'une indigestion. Outre ces Libelles dont nous avons parlé, & quelques autres qui n'ont dû le peu de succès passager qu'ils ont eu, qu'au goût effrené de notre siècle, pour tout ce qui attaque la Religion & les mœurs, nous avons de ce Médecin impie, la *Traduction* des *Aphorism. de Boerhaave*, avec quelques autres traductions. Cet homme étoit un espèce de fou, avec quelqu'apparence d'esprit ; mais qui en avoit très-peu en effet, & qui dès qu'il s'avisa d'écrire perdit tout auprès de ceux qui avoient conçu pour lui quelque estime. On prétend qu'il se repentit à la mort de ses égaremens ; mais quel repentir, pour de si grands excès !

METZ, (Claude Barbier du) Lieutenant-Général d'Artillerie & des Armées du Roi, né à Rosnay en Champagne, en 1636, signala sa valeur en différens sièges & combats, pendant les guerres de Louis XIV. Il fut tué à la fameuse bataille de Fleurus en 1690, en poursuivant l'ennemi avec trop de chaleur. Sa mort excita les regrets des Soldats, des Officiers & du Roi même, qui dit à M. du Metz son frère : *Vous perdez beaucoup ; mais je perds encore davantage, par la difficulté que j'aurai à remplir cette place.* Madame la Dauphine ayant apperçu un jour cet Officier au dîner du Roi, dit tout bas à Sa Majesté : *Voilà un homme bien laid ; & moi, répondit* Louis XIV, *je le trouve un des plus beaux hommes de mon Royaume, parce que c'est un des plus braves.* M. du Metz perfectionna l'Artillerie, & en rendit le service presqu'aussi prompt, que celui de la Mousqueterie. Il étoit régulier dans ses mœurs, d'un caractère bienfaisant & généreux, sur tout à l'égard des pauvres Soldats.

METZA, (Gabriel) Peintre, né à Leyde en 1615, a fait peu de tableaux ; mais ils sont très-précieux, par l'art avec lequel, il a sçu rendre les beautés de la nature. La finesse & la légereté de la touche, la fraîcheur du coloris, l'intelligence du clair-obscur, & l'exactitude du dessein, se font également admirer dans ses Ouvrages : ce Maître ne peignoit qu'en petit : la plûpart de ses sujets sont de caprice. Il mourut à Leyde, en 1658.

MEVIUS, (David) célèbre Jurisconsulte, Conseiller privé du Roi de Suède, & Président du Conseil Souverain de Weismar, fut envoyé par Charles X, Roi de Suède, à Vienne, pour terminer les différens de ce Prince avec la Cour Impériale, sur l'investiture des provinces d'Al-

lemagne, qui avoient été cédées à la Couronne de Suède, par le traité de Westphalie. On l'employa ensuite à faire tous les Réglemens, qui doivent être observés dans les Provinces, qu'occupe la Suède en Allemagne : il eut part à plusieurs autres affaires importantes, & mourut vers 1681 : *Ses Commentaires sur le droit de Lubeck*, & *ses décisions* ont été si goûtés, qu'on les a réimprimés huit fois. On trouve à la tête des premiers d'excellens prolegomènes : on estime encore beaucoup sa *Jurisprudence universelle*, & d'autres Ouvrages.

MEUN, (Jean de) *Voyez* CLOPINEL.

MEURISSE, (Henri Emanuel) de Saint Quentin, se distingua à Paris par son habileté dans la Chirurgie, & dans son Corps par le zèle qu'il a toujours montré pour sa gloire. Il a eu beaucoup de part à la construction du nouvel Amphithéâtre de St Côme; il prit soin des ornemens qu'on y admire, & fit frapper des médailles, dont on estime autant les sentences, que l'art qui y brille. On lui doit aussi un *Traité* de la saignée, *in*-12. qui a été reçu avec applaudissement.

MEURSIUS, (Jean) né à Losdun, près de la Haye en Hollande, en 1579, eut des dispositions si heureuses pour les Belles-Lettres, qu'à douze ou treize ans, il composa des discours Latins & des vers Grecs estimés. Devenu Professeur d'Histoire à Leyde, en 1610, & ensuite en langue Grecque, il acquit tant de réputation, que Chistiern IV, Roi de Dannemarck, le chargea d'enseigner l'histoire & la politique dans l'Université de Sora en 1625. Il soutint dans cette place, la grande idée qu'on avoit conçue de son mérite, & mourut en 1641 âgé de soixante ans. Les Ouvrages qu'il a laissés en grand nombre, prouvent qu'il a été un des plus sçavans & des plus laborieux Ecrivains de son siècle. Plusieurs regardent l'ancienne Grèce, comme *Creta*, *Cyprus*, &c. *in*-4. curieux & sçavant ; *de populis Atticæ ; Atticarum lectionum*, *Libri VI ; Archontes Athenienses ; Fortuna Attica ; de Athenarum origine ; de Festis Græcorum ; de Athenarum antiquitatibus ;* il a fait de plus, *Hist. Danica in-folio*, 1638, très-estimée, &c. *Jean* MEURSIUS, son fils, a aussi composé plusieurs Ouvrages.

MEUSNIER, (Philippe) né à Paris en 1655, excelloit à peindre l'architecture. Ses tableaux font un effet admirable, par l'intelligence avec laquelle il a sçû distribuer les clairs & les ombres ; il entendoit parfaitement la perspective ; son Archirecture est d'un grand goût, très-régulière, & d'un fini étonnant ; sa touche est libre, & sa com-

position belle, riche & ingénieuse ; il dessinoit très-bien la figure. Ses talens ne furent pas sans récompense. Il fut reçû à l'Académie & en devint Trésorier. Louis XIV. & Louis XV. le visitèrent dans son attelier, & lui donnèrent de justes éloges. On lui accorda une pension & un logement aux Galleries du Louvre, où il mourut en 1734.

MEXIA ou MESSIA, (Pierre) fit honneur à Seville sa patrie, par sa Science & par ses Ouvrages qui sont estimés. Celui de *Silva de varia Lecion*, fut reçû avec un applaudissement général, & traduit en plusieurs Langues. Il travailloit à la vie de Charles V. Lorsque la mort l'enleva vers l'an 1552.

MEZANGUI (François Philippe) Acolite du Diocèse de Beauvais, naquit en cette Ville le 22 Août 1677. Après avoir fait ses études à Paris, il professa pendant plusieurs années les Humanités & la Rhétorique au Collège de la Ville de Beauvais, sous M. du Pré, qui en étoit Principal. De retour à Paris, il accepta la place de Gouverneur de la Chambre commune des Rhétoriciens au Collège de Beauvais, qu'il quitta, lorsque M. Rollin qui en étoit Principal, forcé par des ordres supérieurs, s'en retira en 1712. Après la mort de Louis XIV. M. Coffin qui avoit succédé à M. Rollin, nomma M. Mezangui son Principal, & le chargea d'enseigner les vérités du catéchisme aux Pensionnaires. Dans cet emploi aujourd'hui si négligé, & néanmoins si important, il s'appliquoit sur-tout à présenter aux plus jeunes, comme aux plus avancés, les saintes vérités de la Religion avec une certaine étendue, & de la manière qui lui paroissoit la plus propre à leur en faire sentir la beauté, & à leur en inspirer l'amour. M. Coffin l'engagea à mettre ces Instructions par écrit, afin que ceux qui le remplaceroient, pussent suivre le même plan. C'est ce qui a produit le corps de l'excellent Ouvrage de *l'Exposition de la Doctrine Chrétienne*, ouvrage qui ne peut être trop répandu & trop lû. Il a été imprimé en 1744, puis en 1754. Cette seconde édition est beaucoup augmentée. En 1727, M. Mezangui avoit donné en un vol. *l'Abrégé de l'Histoire & de la Morale de l'ancien Testament*, avec de petites notes. Il y a joint depuis des explications pour en éclaircir les principales difficultés, & des réflexions pour développer les grandes vérités, & les profonds mystères qu'il renferme. Cet Ouvrage a dix vol. *in*-12. Dans la préface qui est à la tête, l'Auteur, par une modestie

rare, nous apprend qu'il n'a rien dit de lui-même, & qu'il n'est que l'écho des anciens & modernes qui ont exposé avec le plus de lumière & d'onction, les vérités que renferment les Saintes Ecritures. Nous avons aussi du même Auteur, une édition du nouveau testament, en un & trois vol. *in-12.* avec des notes, pour éclaircir les endroits obscurs qui renferment des vérités de foi & de morale, pour prévenir les fausses conséquences qu'on pourroit tirer de quelques paroles mal entendues, & lever les principales difficultés. Il nous a encore donné une *Vie* des Saints, avec des pratiques tirées du sujet même, & une Prière courte qui renferme le fruit des vérités, qu'on vient de lire. Il a eu une grande part au Missel de Paris qu'a donné M. de Vintimille, & c'est à lui que nous devons la perfection où il est. A l'arrivée de la Bulle *Unigenitus*, M. Mezangui fut consterné, parce qu'il prévit les maux qu'elle alloit causer. Il s'unit à l'appel que l'Université en interjetta, avec d'illustres Prélats. En 1728, sçachant les dispositions de la Cour, il se retira du Collège de Beauvais : c'est depuis ce tems, que vivant dans la retraite, tant à Paris, que dans le Diocèse, il a travaillé aux excellens Ouvrages dont nous avons parlé, & qui feront à jamais son éloge, par la bénédiction que Dieu a répandue sur eux.

MEZERAI (François Eudes de) naquit en 1610, à Ry en basse Normandie. Son pere qui étoit Chirurgien, flatté du progrès qu'il fit dans les Humanités, & de sa facilité pour les Vers, l'envoya à Paris, où le célèbre des Yvetaux son compatriote, le détourna de la manie des Vers, & lui conseilla de leur préférer, l'étude de l'Histoire de la Politique. Il lui procura un emploi dans l'armée de Flandres, qu'il quitta après deux campagnes pour se renfermer au Collège de Sainte Barbe, au milieu des livres & des manuscrits. Sa trop grande application au travail, le jetta dans une grande maladie. Ce fut alors, dit l'Abbé d'Olivet, que le Cardinal de Richelieu, attentif à découvrir tout ce qu'il y avoit de mérite caché dans les galletas de Paris, apprit le le nom, les projets & la maladie du jeune Historiographe, & lui envoya sur le champ, 500 écus d'or dans une bourse ornée de ses armes. Animé par cette libéralité, il publia en 1648, le premier volume de l'Histoire de France *in-fol.* garni de portraits & de médailles, qui fut très-bien reçû du Public, quoique généralement parlant, ce soit un mauvais Ouvrage. Le second parut en 1646, & le troi-

sième en 1651 : ces deux derniers valent mieux, que le premier. On prétend que lorsqu'il publia ces trois volumes, il n'avoit eu aucun des originaux de notre Histoire, & qu'il travailloit sur les mémoires de Jean Baudouin, Ecrivain laborieux, mais peu exact. Le Roi pour le récompenser, lui donna une pension de 4000 livres. En 1668, il donna l'abrégé de son Histoire en trois vol. *in*-4. plus correct que la grande Histoire, & qui fut reçû avec plus d'applaudissement. Comme l'Ouvrage ne passa point par les mains des Censeurs, l'auteur eut plus de liberté de dire ce qu'il pensoit, principalement au sujet des gens d'affaires qu'il n'aimoit point. Mezerai qui avoit fait contre eux une Satire non imprimée, sous le titre d'Histoire de la Maltôte, en détacha quelques endroits pour mettre dans son Histoire; mais il en porta la peine : Colbert s'en plaignit, & Mezerai promit de corriger dans une seconde édition, ce qui avoit déplû au Ministre. Il le fit, mais en apprenant au Public que des ordres supérieurs l'avoient forcé de pallier la vérité : pour le punir, on supprima la moitié de sa pension : l'Historien murmura & perdit l'autre moitié. Cette disgrace le détermina à écrire sur des matières qui ne pussent plus l'exposer à de pareils revers. Il composa un traité de *l'Origine des François*, qui est bien travaillé & rempli de recherches curieuses. Peu de tems après, il succéda à Conrart, dans la Charge de Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, & mourut en 1683, âgé de 73 ans. On a encore de lui une *Continuation de l'Histoire des Turcs*. in-fol. depuis 1612 jusqu'en 1649. On lui a attribué plusieurs Satires Poëtiques contre le Gouvernement, qui parurent sous le nom de Sandricourt : mais ce qui est encore plus injurieux à sa mémoire, c'est qu'on a osé le représenter comme un homme bizare jusqu'à l'extravagance, & qui n'eut de Religion que la veille de sa mort. L'Abbé d'Olivet s'est élevé avec raison, contre cette calomnie. Mezerai possédoit les grandes parties d'un bon Historien, une connoissance profonde des affaires de France, un jugement exquis, un amour pour la vérité, & une force pour la dire, que rien ne pouvoit allarmer. Son stile est énergique, quoique dur, souvent barbare, quelquefois même très-bas ; mais il a des tours inimitables, des expressions, des saillies heureuses, qui naissent de sa dureté même. Ce qui fait le prix de son Histoire, c'est que les faits y sont rangés dans un ordre clair & net,

que les caractères en sont peints le plus souvent d'un seul trait, & que les réflexions dont elle est enrichie, sont vives, brillantes, neuves, hardies, contenant en un mot les instructions les plus solides.

MICHAELIS, (Sébastien) né à Saint Zacharie, petite ville du Diocèse de Marseille vers 1543, entra fort jeune chez les Dominicains de cette Ville, & fit de grands progrès dans les Sciences, dans les Langues & dans la Théologie. Devenu Supérieur de sa Province, il fit aussitôt les préparatifs pour la réforme qu'il méditoit, & pour ne la point abandonner, il refusa deux Evêchés. Etant Prieur du Couvent de Toulouse, il y fit refleurir l'esprit primitif de ce Saint Ordre. Dans l'espace de quelques années, il fut en état d'envoyer comme des Colonies de Religieux réformés, dans différentes maisons de sa Province. M. de Verdun, alors premier Président du Parlement de Toulouse, soutint la réforme naissante, contre un nouveau Provincial, qui vouloit l'étouffer dans son berceau. Le Pere Michaelis obtint de la Cour de Rome, que les Religieux de cette réforme, composeroient une Congrégation séparée. Il en fut le premier Vicaire Général. Ce zélé Réformateur étant venu à Paris, y jetta en 1612, le fondement du Couvent de l'Annonciation, dans la rue Saint Honoré, & y mourut en 1618 à 74 ans. Dans les deux translations qu'on a faites de son corps, on l'a trouvé sans aucune corruption. Il est glorieux pour lui, d'avoir comme ressuscité dans quelques Provinces de France l'esprit de Saint Dominique. On a quelques Ouvrages de ce Saint Religieux.

MICHÉE, l'un des douze petits Prophètes, né à Morasthie bourgade de la Tribu de Juda, prophétisa pendant près de 50 ans, depuis 740 jusqu'à 724 avant J. C. On ne sait aucune particularité de sa vie, ni de sa mort. Ses Prophéties sont en Hébreu, & ne contiennent que sept chapitres, dans lesquels il reprend avec un stile sublime, les déréglemens des Israëlites, dont il prédit les malheurs. Il annonce d'une manière très-claire la naissance du Messie à Bethléem, sa domination qui doit s'étendre jusqu'aux extrémités du monde, & l'état florissant de son Eglise.

MICHEL I, Curopalate, surnommé *Rangabe*, épousa Procopie, fille de Nicéphore, & fut couronné Empereur en 811. C'étoit de tout l'Empire le plus digne & le plus capable de faire le bonheur des Romains. Ce Prince plein de Religion & d'humanité, s'appliqua à essuyer les lar-

mes de ſon Peuple, publia pluſieurs Edits contre les Hérétiques, fit refleurir la foi Catholique, & couper la langue à un Moine Impoſteur, qui ſe mêloit de prédire l'avenir, & ſe faiſoit gloire de briſer les images. Il n'oublia rien pour relever les familles abbatues; ſous la tyrannie du dernier règne. En un mot ſon unique but fut, de réparer tous les maux de l'empire. Il eut une guerre à ſoutenir contre les Sarrazins qui furent défaits par Léon *l'Arménien*, Général des troupes de l'Orient; mais il ne fut pas ſi heureux contre les Bulgares, qui s'emparèrent de Meſembric, forte place, qui étoit la clef de l'Empire ſur le Pont Euxin. Léon profita de cette circonſtance, pour ſe frayer le chemin du Trône, & ſe révolta. Michel aima mieux abandonner le diadême, que de le conſerver au prix du ſang de ſes ſujets; ce qu'il fit en 813, & il ſe réfugia dans une Egliſe, avec ſa femme & ſes enfans, & prit l'habit Monaſtique. Léon leur épargna la vie, & pourvut à leurs ſubſiſtance. Michel Curopalate étoit un Prince droit, magnifique, libéral, bienfaiſant, zélé pour la Religion Catholique, pour le repos & la tranquilité de ſes ſujets; mais il manqua ou des vertus guerrières, ou de la force qui étoit néceſſaire dans les conjonctures où il ſe trouva.

MICHEL II, le *Begue*, né à Amorium, Ville de la haute Phrygie, de parens pauvres, plut à l'Empereur Léon l'*Arménien* qui l'avança dans ſes troupes, & le fit Patricien. Accuſé d'avoir conjuré contre ſon Bienfaiteur, il fut mis en priſon, condamné par Léon, à être brûlé en ſa préſence, la veille de Noël. Déja le criminel étoit au lieu de ſon ſupplice, lorſque l'Impératrice Théodoſia repréſenta à Léon, que c'étoit manquer de reſpect pour la fête. Il différa l'exécution; mais la nuit même de Noël, il fut aſſaſſiné dans ſon Palais. Michel tiré de ſa priſon, & ayant encore les fers aux pieds, s'aſſit ſur le Trône, fut ſalué Empereur & couronné. Il ne ſçavoit ni lire ni écrire. Auſſi haïſſoit-il les gens de Lettres; mais ce fut là ſon moindre défaut. Il étoit perfide, ingrat, parjure, yvrogne, cruel, avare, impudique; mais brave, hardi, entreprenant, intrépide dans l'exécution & heureux à la guerre, quand il la faiſoit en perſonne. Il ſe déclara contre la Religion, prétendit qu'il n'y avoit ni démons, ni Prophêtes, ni réſurrection, que la fornication n'étoit point un péché, & avança une infinité d'autres abſurdités. Il perſécuta ceux qui honoroient les images, & ſurtout les moines qu'il avoit réſolu d'exterminer. Il

épousa publiquement une Religieuse. L'Empire sous son règne, fut affligé de toutes sortes de calamités. La famine, la peste, la guerre, les tremblemens de terre, le tonnerre & les orages, causèrent d'affreux désastres, juste châtiment de son impiété. Il fut attaqué d'une violente chaleur d'entrailles, qui le jetta dans des agitations épouvantables, qui délivrèrent en 829, l'Empire d'un Prince impie, d'un cruel persécuteur & du Tyran le plus avare, qui eût jamais été sur le trône de Constantinople.

MICHEL III, *le Buveur ou l'Yvrogne*, Empereur d'Orient, succéda à Théophile son pere en 842, à l'âge de trois ans, sous la Régence de Théodora sa mere. Cette vertueuse Impératrice vint à bout de détruire entièrement l'hérésie des Iconoclastes, qui depuis 116 ans, avoit coûté tant de sang à l'Eglise & à l'Etat. Elle renouvella le traité de paix avec Bogoris, Prince des Bulgares en 844, & lui rendit sa sœur, qui devenue Chrétienne, pendant sa captivité, engagea sa nation à embrasser la foi en 860. Bardas frere de Théodora, pour avoir seul toute l'autorité, détermina le jeune Prince à obliger sa mere de se renfermer dans un Monastère avec ses filles. Saint Ignace, Patriarche de Constantinople, n'ayant pas voulu l'y contraindre, fut chassé de son Siège, & Photius mis à sa place. Celui-ci excommunié par le Pape, fut l'Auteur de ce funeste schisme, qui divise encore aujourd'hui les deux Eglises Grecque & Latine. Michel débarrassé d'une sage Tutrice, qui le contenoit par son conseil & par son autorité, lâcha le frein à ses passions. On vit en lui un jeune Prince âgé de 21 ans, impie, sacrilège, débauché, dissipateur, perfide, sanguinaire, violent. Il ne trouvoit d'Empereur digne de son estime, que Néron, & se faisoit gloire de l'imiter en tout. Il se livra aux plus affreuses débauches, & n'éleva aux premières charges, que ceux qui portoient l'excès du vin & du libertinage aussi loin que lui. Après avoir laissé régner Bardas avec le titre de César, il le fit mourir, parce qu'il lui étoit devenu suspect, & associa Basile à l'Empire. Ce nouveau favori craignant le sort de Bardas, fit assassiner Michel qui étoit plongé dans l'yvresse, en 864. Ainsi périt le Néron de l'Empire d'Orient, par une fin aussi tragique, que celui de Rome, qu'il avoit fait revivre, en s'abandonnant comme lui a toutes sortes de dissolutions & d'exercices indignes d'un Empereur.

MICHEL IV, *Paphlago-*

nien, ainsi nommé parce qu'il étoit né à Paphlagonie, de parens obscurs, succéda à Romain Argyre, Empereur d'Orient, en 1034, par les intrigues de l'Impératrice Zoé, qui ayant pour lui une passion criminelle, avoit fait mourir l'Empereur son mari; elle donna aussi-tôt la couronne à son amant, & l'épousa. Peu de tems après il tomba dans une maladie dangereuse, accompagnée de convulsions, qui le mirent hors d'état, de s'appliquer à aucune affaire. Après avoir soumis les Bulgares, il se dépouilla de la pompe, prit l'habit de Religieux, & se renferma dans un Monastère. Il y consacra le reste de sa vie à la pénitence, & à expier par ses larmes, la part qu'il avoit prise à la mort de Romain, & le crime de son adultère avec l'Impératrice. Il mourut dans de grands sentimens de piété en 1051. Il eut pour successeur *Calafate*, son neveu, ainsi nommé, parce que son pere étoit Calfateur de vaisseaux. Il avoit été adopté par l'Impératrice Zoé, qui s'en repentit bientôt; car il devint ingrat, soupçonneux, inhumain, & cruel à l'excès. Ayant exilé Zoé, sa bienfaitrice, le peuple se souleva contre lui. Il eut les yeux crevés, & fut enfermé dans un Monastère, après un règne de quatre mois & cinq jours.

MICHEL VII, *Parapinace*, Empereur d'Orient, fils de Constantin Ducas, & d'Eudoxie, succéda à Romain Diogène en 1071: il ne porta le diadème, que pour en ternir l'éclat. Prince foible, indolent, sans cœur, sans génie, il n'osa, ou ne put rien faire par lui-même. Un Conseil d'hommes faux & intéressés, fut toujours sa loi. Les guerres civiles & étrangères, ravagèrent l'Empire pendant son règne, sans qu'on pût l'obliger à sortir de son palais, pour prendre les armes & défendre sa couronne. Il passoit les jours à composer de mauvais vers, ou à s'amuser avec de jeunes Seigneurs à des jeux puérils. Nicéphore *Botoniate*, qui commandoit les troupes d'Asie, se révolta avec succès contre lui. Michel fut relégué dans un Monastère, où il prit l'habit de Religieux en 1078: il en sortit depuis pour être Archevêque d'Ephèse. Ce Prince foible, quitta le trône avec autant d'indifférence, qu'il l'avoit occupé.

MICHEL VIII, *Paleologue*, descendoit d'une des plus anciennes familles de l'Orient. Il ne se contenta pas de la qualité de Régent, sous la minorité du jeune Lascaris; mais il gagna si bien l'affection du peuple, qu'il se fit associer à l'Empire avec lui. Ce Prince guerrier fit assiéger Constantinople, qui fut reprise en 1261, sur Bau-

douin II ; ayant été occupé 58 ans par les François. Après y avoir fait son entrée, il eut la cruauté de faire crever les yeux à son jeune Collègue, & l'enferma dans un fort, sur le bord de la Mer, malgré les sermens qu'il avoit faits. Il travailla beaucoup pendant son règne à réunir l'Eglise Grecque avec la Latine : il signa l'acte de cette réunion en 1277, & envoya au Pape la formule de sa profession de foi, & du serment d'obéissance ; ce qui lui attira beaucoup de contradiction de la part des Grecs Schismatiques ; néanmoins cette réunion ne paroissant pas sincère à Nicolas III, ce Pape l'excommunia, comme fauteur du Schisme & de l'Hérésie des Grecs, en 1281. Il renouvella cette excommunication l'année suivante, qui fut celle de la mort de Michel. Ce Prince étoit affable, libéral, ami des Sçavans & des Lettres, qu'il fit fleurir à Constantinople ; mais on lui reproche d'avoir été ambitieux, cruel & perfide.

MICHEL, (Jean) de Nismes, s'est fait un nom par quelques Poësies Gascones, sur-tout par son Poëme *sur les Embarras de la Foire de Beaucaire*, de plus de quatre-mille deux cens vers.

MICHEL-ANGE, (*Voyez* BONAROTA.

MICHEL - ANGE DE CARAVAGE, Peintre célebre, *Voyez* CARAVAGE.

MICHEL-ANGE *des Batailles*, ainsi surnommé à cause de son habilité à peindre des batailles, naquit à Rome en 1602. Il excelloit aussi à peindre des Marchés, des Pastorales, des Foires, avec des animaux & des fruits. Son génie plaisant conduisoit sa main dans le ridicule qu'il donnoit, à ses figures. Son imagination étoit vive, il avoit une agilité de main extraordinaire ; plus d'une fois il a représenté une bataille, un naufrage, ou quelque avanture singulière, au récit qu'on lui en faisoit. Il mettoit beaucoup de force & de vérité dans ses Ouvrages ; son coloris est vigoureux, & sa touche d'une legéreté admirable ; rarement il faisoit le dessein ou l'esquisse de son tableau. Ses talens distingués lui procurèrent de grands biens : il mourut à Rome en 1660.

MICHEL CERULARIUS, Patriarche de Constantinople, se déclara contre l'Eglise Romaine en 1053, dans une Lettre écrite à Jean, Evêque de Trani dans la Pouille, afin qu'il la communiquât au Pape, & à toute l'Eglise d'Occident. Il y faisoit un crime aux Latins de ce qu'ils se servoient de pain azyme dans la célébration des saints Mystères ; de ce qu'ils mangeoient du sang des animaux, & des viandes étouffées ; de ce qu'ils

jeûnoient les Samedis de Carême. Le Pape Leon IX répondit à cette Lettre, & envoya des Legats à Constantinople, qui excommunièrent Cérularius, qui ne voulut rien révoquer de ce qu'il avoit écrit, ni rien entendre à la réunion. Ce Patriarche les excommunia à son tour; depuis ce tems-là l'Eglise de Constantinople fut séparée de celle de Rome. Le présomptueux & insatiable Cérularius, ne cessoit de demander à l'Empereur des graces; quand il étoit refusé, il osoit le menacer de lui faire ôter la couronne, qu'il lui avoit mise sur la tête. Il eut même la témerité de prendre la chaussure de pourpre, qui n'appartenoit qu'au Souverain; disant qu'il n'y avoit que peu ou point de différence, entre l'Empire & le Sacerdoce. L'Empereur Comnène indigné d'une telle audace, le fit déposer en 1059, & l'éxila dans l'isle de Proconèse, où il mourut de chagrin peu de tems après.

MICHELI, (Pierre Antoine) né à Florence, de parens pauvres, fut d'abord destiné à la profession de Libraire, qu'il abandonna pour suivre son inclination, pour la connoissance des plantes. Il lut Mathiole, & examina avec soin la nature, dans les camgagnes, dans les bois, & sur les montagnes. Il étudioit en même tems seul & sans Maître, la langue Latine. Son génie philosophique, joint à beaucoup de pénétration & d'application, lui fit faire un grand nombre de découvertes. Ayant été présenté au Grand Duc, il fut bientôt pourvû de tous les Livres, qui lui étoient nécessaires. Son Altesse l'honora ensuite du titre de son Botaniste : dès-lors content de sa situation, il ne prêta jamais l'oreille aux propositions, qu'on lui fit d'une plus haute fortune. Il parcourut divers pays, & fit un grand nombre d'observations curieuses, dans l'histoire naturelle. Il mourut en 1737. On a de lui un Ecrit intitulé : *Nova plantarum genera*, qui avoit fait dire au sçavant Boerhaave, que l'Auteur étoit le premier Botaniste de notre siècle.

MICHON, *Voyez* BOURDELOT.

MIDAS, fils de Gordius, & fameux Roi de Phrygie, ayant reçu Bacchus chez lui avec beaucoup de magnificence, ce Dieu, par reconnoissance, lui promit, selon la Fable, de lui accorder tout ce qu'il demanderoit. Midas lui demanda le privilège de changer en or, tout ce qu'il toucheroit. Il eut bientôt lieu de s'en repentir; car tout se changeoit en or, jusqu'à ses alimens, dès qu'il les touchoit. Ayant prié Bacchus de le rétablir dans son premier état, ce Dieu lui

ordonna

ordonna de s'aller baigner dans le Pactole, qui depuis ce tems-là produisit du sable d'or. Comme il préféroit le chant de Pan & de Marsias à celui d'Apollon, ce Dieu irrité lui fit venir des oreilles d'âne, pour le punir de son mauvais goût.

MIDDENDORP, (Jacques) d'Oldenzeel dans la province d'Over-Issel, fut Chanoine, Professeur célèbre, & Recteur de l'Université, à Cologne. Plusieurs Princes frappés de son mérite, le choisirent pour leur Conseiller ordinaire. Il mourut en 1611, & laissa plusieurs Ouvrages, entr'autres, un Traité *de Academiis orbis universi*.

MIEL, (Jean) Peintre, né en 1599, à Ulæenderen à deux lieues d'Anvers, a traité de grands sujets, dont il a orné plusieurs Eglises; mais son goût le portoit à peindre des Pastorales, des Païsages, des Chasses, & des Bambochades. Il alla perfectionner ses talens en Italie. Le Duc de Savoye, Charles-Emmanuel, l'attira à sa Cour, & l'y fixa par ses bienfaits. Ce Pr. lui donna une croix de diamant d'un très-grand prix, & le décora de l'ordre de S. Maurice. On souhaiteroit qu'il eût mis plus de noblesse, dans ses airs de tête. Son pinceau est gras & onctueux, son coloris des plus vigoureux, & son dessein très-correct. Il a gravé plusieurs morceaux avec beaucoup d'intelligence & de goût. Cet habile artiste mourut en 1664.

MIERIS, (François) dit *le Vieux*, né à Leyde en 1635, excelloit à peindre des étoffes, & se servoit d'un miroir concave, pour arrondir les objets. Ses tableaux sont très-rares & d'un grand prix. Ce Peintre auroit pû vivre dans une fortune honnête, avec plus d'économie; mais il fit des dettes & fut mis en prison, par ses Créanciers. On lui proposa de faire des tableaux pour s'acquitter: mais il le refusa, disant que son esprit étoit aussi captif que son corps. Il mourut à la fleur de son âge en 1681. *Guillaume* Mieris, son fils, surnommé *le Jeune*, fut aussi peintre; mais il n'avoit hérité ni de la finesse & de la legéreté de sa touche, ni de son intelligence pour le coloris. Il laissa un fils, peintre comme lui, appellé *François* Mieris.

MIGNAULT, (Claude) Avocat du Roi au Baillage d'Etampes, plus connu dans le monde savant sous le nom de *Minos*, étoit de Bourgogne. Il fut successivement Professeur aux Collèges de Rheims, de la Marche, de Bourgogne à Paris, & expliqua avec beaucoup de réputation, les meilleurs Au-

teurs Grecs & Latins. Il fit l'ouverture de ses classes, par de très-beaux discours, dont deux sont intitulés, *De liberali adolescentum institutione; an sit commodius adolescentes extra gymnasia, quam in gymnasiis ipsis, institui.* Après avoir étudié en Droit à Orléans en 1578, il revint à Paris, où il devint Doyen de la Faculté de Droit en 1597. Il fut nommé, avec le Docteur Richer, son illustre & intime ami, pour travailler à la réforme de l'Université. Ils composèrent de concert l'*Apologie du Parlement & de l'Université*, contre un écrit de Georges Critton, Ecossois, intitulé : *Paranomus*, c'est-à-dire, qui renverse les Loix. Mignault mourut en 1603. On a encore de lui les éditions de plusieurs Auteurs avec de savantes notes, & d'autres Ouvrages en Vers & en Prose. Le Cardinal Bona l'appelle avec raison, *Vir multæ lectionis & eruditionis.*

MIGNARD, (Nicolas) né à Troyes vers 1608, de Pierre Mignard, Officier dans les armées de France, alla en Italie perfectionner ses talens pour la peinture. Il se maria à Avignon, ce qui le fit appeller *Mignard d'Avignon*, & mourut à Paris en 1668. Le Roi l'employa à divers Ouvrages, dans le Palais des Thuilleries. Son talent particulier étoit pour l'Histoire, & pour les sujets Poëtiques. Il inventoit facilement; ses compositions sont ingénieuses, il mettoit beaucoup d'exactitude & de propreté dans son travail.

MIGNARD, (Pierre) surnommé *le Romain*, pour le distinguer du précédent, qui étoit son frere, & à cause du long séjour qu'il fit à Rome, fut destiné par son pere à la Médecine; mais au lieu d'écouter le Médecin qu'on lui avoit donné pour l'instruire, il remarquoit l'attitude du malade, & de ceux qui l'approchoient, pour les dessiner ensuite. Il peignit à douze ans, la famille du Médecin. Ce tableau frappa les connoisseurs, on l'attribuoit à un Artiste consommé. Enfin sa vocation fut manifeste, & il fallut le mettre chez un Peintre. Il fit des progrès si rapides, que le Maréchal de Vitri le chargea de peindre la chapelle de son Château de Coubert en Brie, quoiqu'il n'eût que quinze ans. Etant allé en Italie, il s'acquit une si grande réputation, que les Etrangers & les Italiens, s'empresserent de le faire travailler. Il avoit un talent singulier pour le portrait; son art alloit jusqu'à rendre les graces délicates du sentiment; il ne laissoit échapper rien, de ce qui pouvoit non-seulement rendre la ressemblance plus parfaite,

mais encore, faire connoître le caractère & le tempérament des personnes, qui se faisoient peindre. Le Pape & la plûpart des Cardinaux, des Princes & des Seigneurs de l'Italie, voulurent avoir leur portraits de sa main. Le Cardinal Mazarin lui envoya les ordres de Louis XIV, pour le faire revenir en France. Ce Prince lui donna des Lettres de Noblesse, & le nomma son premier Peintre, après la mort de le Brun. Il eut l'honneur de peindre dix fois Louis XIV. Cet illustre Artiste avoit un génie élevé, il donnoit à ses figures des attitudes aisées & pleines de noblesse; son coloris est d'une fraîcheur admirable, ses carnations sont vraies, sa touche est legère & facile, ses compositions sont riches & gracieuses; il réussissoit également dans le grand & dans le petit. C'est lui qui a peint la coupole du Val-de-Grace. Cet excellent homme mourut en 1695, à quatre-vingt-quatre ans, comblé d'années, d'honneurs & de biens. Il avoit un caractère doux, un esprit agréable, & des talens supérieurs, qui lui firent d'illustres amis, entr'autres Chapelle, Boileau, Racine & Moliere. L'Abbé de Monville & le Comte de Caylus, ont écrit sa vie.

MIGNON, (Abraham) Peintre, né à Francfort en 1640, excelloit à représenter les Fleurs dans tout leur éclat, & les Fruits avec toute leur fraicheur. Il rendoit aussi avec beaucoup de vérité des Insectes, de Papillons, des Mouches, des Oiseaux, des Poissons. La rosée & les goutes d'eau qu'elle répand sur les Fleurs, sont si bien imitées dans ses Tableaux, qu'on est tenté d'y porter la main. Ce charmant Artiste leur donnoit un nouveau prix par le beau choix qu'il faisoit des Fleurs & des Fruits, par la manière ingénieuse de les grouper, par l'intelligence de son coloris, qui paroit transparent & fondu sans sécheresse, & par la beauté de sa touche. Il mourut en mil six cens soixante-neuf, & il a laissé deux filles qui ont peint dans son goût.

MILÉ, (Francisque) Peintre né à Anvers en 1644, fut bon Dessinateur & grand Paysagiste. Il avoit saisi la manière du Poussin, dont il étoit grand admirateur. Sa touche étoit facile, ses têtes d'un beau choix, & son feuillet d'un bon goût. Un génie fécond & capricieux lui fournissoit abondamment ses sujets, dans la composition desquels il n'a pas assez consulté la nature. Ses tableaux n'ont point d'effets piquans, ils sont trop égaux de couleur. Ce Maître mourut à Paris en 1680.

MILIEU, (Antoine) Jésuite, né à Lyon en 1573,

mourut à Rome en 1646. Après avoir enseigné longtems les Humanités, la Rhétorique & la Philosophie, il fut Recteur de la Trinité de Lyon, & depuis Provincial de son ordre. Il avoit près de soixante ans, qu'il n'avoit encore rien fait imprimer; & loin de se rendre aux sollicitations de ses amis, qui le pressoient de donner ses Poesies au public, il les brûla dans le cours d'une maladie, dont il ne croyoit pas revenir. Elles montoient à plus de vingt mille vers. Il n'en échappa que le premier Livre de son *Moyses Viator ;* lorsqu'il fut guéri, le Cardinal Alphonse de Richelieu son Archevéque, voulut qu'il achevât ce Poëme. Il obéit, & fit paroître la première partie en 1636, à Lyon: elle contient douze Livres: la seconde en a quinze, & vit le jour en 1639: elles sont l'une & l'autre *in*-8, & le titre de tout l'Ouvrage est : *Moyses Viator, seu Imago militantis Ecclesiæ, Mosaïcis peregrinantis Synagogæ typis adumbrata.* Le célèbre Charles Feuret avoit été disciple du P. Milieu, & il en parle dans son Poëme *de vitâ suâ.*

MILL, (Jean) célèbre Théologien Anglois, a donné une excellente édition du nouveau Testament Grec, dans laquelle il a recueilli toutes les variantes ou diverses leçons qu'il a pû trouver : Il mourut en mil sept cent sept.

MILLETIERE, (Théophile-Brachet, Sieur de la) après avoir étudié à Heidelberg, vint se faire recevoir Avocat à Paris. Il renonça ensuite au Barreau pour s'appliquer à la Théologie, & embrassa le parti des Calvinistes avec tant de zèle, qu'ils l'envoyèrent, comme Député de la Province de France, à l'Assemblée de la Rochelle. Le Calviniste Tilenus ayant publié en 1621 un Avertissement aux Protestans de cette Ville, pour les engager à ne point soutenir par la force des armes, la liberté de leur Religion, contre le Roi de France leur légitime Souverain, la Milletiere entraîné par son ardeur impétueuse, écrivit contre lui. Devenu suspect, il fut arrêté à Toulouse en 1628, & retenu en prison pendant quatre ans. Ayant recouvré sa liberté, il publia, pour la réunion des Calvinistes avec les Catholiques, quelques écrits qui déplurent aux uns & aux autres. Il entra ensuite dans le sein de l'Eglise Romaine, & fit abjuration publique du Calvinisme en 1645. Depuis sa conversion, il composa un grand nombre d'ouvrag. contre les Protestans, qui s'en sont vengés par la peinture peu favorable, qu'ils ont faite de lui. La Milletiere mourut en 1665. On remarque dans ses

écrits plus de déclamation & de vivacité, que de ſcience & de jugement. De-là quelques principes faux & erronés qu'il a avancé dans quelques-uns, qu'aucun Catholique n'a jamais ſoutenu.

MILON, fameux Athlete de Crotone, s'étoit accoûtumé dès ſa jeuneſſe, à porter de gros fardeaux. En augmentant tous les jours leur poids, il étoit parvenu à charger ſur ſes épaules, un des plus forts taureaux. Il en donna le ſpectacle aux Jeux Olympiques, & porta le taureau, ſans prendre haleine, l'eſpace d'un ſtade, c'eſt-à-dire, de cent vingt-cinq pas. Il le tua enſuite d'un coup de poing, & le mangea, dit-on, tout entier en un ſeul jour. Trop de confiance en ſa force, cauſa ſa mort. Il voulut avec ſes mains ſéparer le tronc d'un gros arbre. Il en vint à bout; mais les longs efforts qu'il fit, l'ayant épuiſé, les 2 parties du tronc ſe réunirent, & il ne put en arracher ſes mains; il étoit ſeul, & fut dévoré par les bêtes ſauvages. C'étoit environ 500 ans avant J. C.

MILON, (Titus-Annius-Milo) brigua le Conſulat, & pour l'obtenir, il ſuſcita dans Rome pluſieurs factions. Pendant ce trouble il tua Clodius, Tribun du Peuple, 52 ans avant Jeſus-Chriſt. Il fut accuſé, Ciceron ſe chargea de ſa défenſe, & le diſcours qu'il prononça, paſſe aujourd'hui pour ſon chef-d'œuvre. Mais comme le Tribunal du Conſul étoit aſſiégé de ſoldats, leur aſpect, leurs murmures & les cris que pouſſoient les partiſans de Clodius, troublèrent la mémoire de l'Orateur. Il ne put prononçer ſon Plaidoyé tel qu'il l'avoit compoſé. Milon fut exilé à Marſeille. Ciceron lui ayant envoyé ſon diſcours, Milon, après l'avoir lû s'écria: *ô Cicero, ſi ſic egiſſes, barbatos piſces Milo non ederet!*

MILTIADE, un des plus célèbres Généraux Athèniens, établit une Colonie dans la Cherſonèſe de Thrace, & vainquit les Peuples barbares qui voulurent s'y oppoſer. Il défit enſuite avec douze mille hommes plus de trois cens mille Perſes, à la fameuſe Bataille de Marathon, 490 ans avant J. C. La récompenſe que reçut ce Libérateur de la Grèce entière, fut que dans le tableau où les Athèniens firent repréſenter ce combat par le célèbre Polygnote, on le peignit le premier des 10 Chefs, exhortant les troupes à vaincre l'ennemi. Chargé du commandement d'une Flotte de 70 vaiſſeaux contre les iſles de la Mer Egée, qui avoient favoriſé l'invaſion des Perſes, il en ſubjugua pluſieurs; mais ayant échoué devant celle de Paros, où il avoit reçu une

blessure considérable, il fut condamné à son retour comme coupable, de s'être laissé corrompre par l'argent des Perses. Il alloit subir la peine de mort, si ses amis par leurs prières, & en rappellant le souvenir de Marathon, n'eussent obtenu que la peine seroit changée en une amende de cinquante talens, qu'avoit coûté l'équipement de la flotte. Miltiade n'ayant pû la payer, fut mis en prison, & y mourut de misère 489. ans avant J.C. Ce grand homme fut un exemple illustre de l'ingratitude ordinaire aux Républiques.

MILTON, (Jean) né à Londres en 1608, d'une ancienne & noble famille, eut tant de passion pour les Lettres & les Sciences, qu'il s'accoûtuma à veiller jusqu'à minuit, dès l'âge de 12 ans. A 15, il paraphrasa quelques Pseaumes; à 17, il composa plusieurs pièces de Poësies, les unes en Anglois, les autres en Latin, & toutes d'un caractère & d'une beauté fort au-dessus de son âge. Etant allé en Italie, il lia amitié avec les plus beaux esprits & les plus illustres sçavans de ce Pays, & fit des Vers Italiens estimés. Il épousa en 1643, Marie Powel, fille d'un Gentilhomme, qui un mois après, se retira chez son pere, protestant qu'elle ne retourneroit jamais avec son mari. Il se prépara à un second mariage, & publia quelques écrits en faveur du divorce; mais sa femme en ayant été allarmée, vint se jetter à ses genoux, & le pria si ardemment de la reprendre, qu'il se laissa attendrir. Milton étoit né avec une passion extrême pour la liberté. Ce sentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des Sectes, qui avoient la fureur de dominer dans sa patrie. Il ne voulut fléchir sous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'Eglise, qui put se vanter de le compter pour un de ses membres; mais il ne garda point cette neutralité dans les Guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de Charles I. Il entra même assez avant dans la faveur de Cromwel, & par une fatalité qui n'est que trop commune, ce zèlé Républicain fut le serviteur d'un tyran. Les Anglois employèrent sa plume pour justifier le meurtre de leur Roi, & pour répondre au livre que Saumaise avoit écrit au sujet de cet événement tragique; il composa à cette occasion quelques ouvrages remplis de maximes méchantes & pernicieuses: jamais Ecrivain n'a porté aussi loin que lui l'insulte contre les Têtes couronnées. Il ne fut pourtant point inquiété ni recherché après le rétablissement de Charles II. Il se ca-

cha néanmoins jusqu'après la Proclamation de l'Amnist. Il obtint des lett. d'abolit., & ne fut soumis qu'à la peine d'être exclu des Charges publiques. Ce fut alors qu'il commença son Poëme Epique sur la tentation d'Eve, & la chûte de l'homme, en Vers Anglois non rimés, intitulé, *le Paradis perdu* : Voici ce qui lui en fit naître l'idée. Voyageant en Italie, il vit représenter à Milan une Comédie, dont le sujet étoit *Adam*, ou le péché originel. C'étoit le comble de l'extravagance, par la manière dont il étoit traité ; mais Milton découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses, où tout paroît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur, qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes de génie. L'Univers rendu malheureux par la foiblesse d'un homme, les bontés & les vengeances du Créateur, la source de nos malheurs & de nos crimes, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a sur-tout dans ce sujet, je ne sçais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre & triste, qui ne convient pas mal à l'imagination Angloise. Milton conçut d'abord le dessein d'en faire une Tragédie, qu'il a excutée à moitié, & ensuite un Poëme Epique, qu'il finit aprés neuf ans de travail. A peine y avoit-il mis la main, qu'il fut privé de la vûe. Il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût l'imprimer. Le titre seul révoltoit, & tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion, étoit alors hors de mode. Enfin Tompson lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus à ses héritiers. Milton mourut sans se douter qu'il auroit un jour de la réputation. Le célèbre Adisson ayant écrit pour prouver que ce Poëme égaloit ceux de Virgile & d'Homère, les Anglois commencèrent à se le persuader ; & la réputation de l'Auteur fut fixée. Le Paradis perdu peut être regardé comme le dernier effort de l'esprit humain par le sublime, les images grandes & superbes, les pensées hardies & effrayantes, la Poësie forte & énergique, l'invention, la force, l'harmonie & la cadence ; mais en même tems quelles chimères, quelle singularité, quel abus de génie ne se font pas souvent remarquer dans ce Poëme! les critiques judicieux condamnèrent cette subtilité, avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'Ordre Dorique au milieu de l'enfer, pour haranguer les diables, ausquels il venoit de parler tout aussi-bien, en plein air. Pour comble de ridicule les grands diables qui auroient occupé trop de place dans ce

parlement d'enfer, se transforment en Pigmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au Conseil. La guerre entre les bons & les mauvais Anges, a paru aux connoisseurs un épisode, où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage. Ils blâment les harangues & les railleries des Anges & des diables, pendant la bataille qui se donne dans le Ciel. On a jugé que Milton péchoit contre le vraisemblable, en plaçant du canon dans l'armée de satan, & en armant d'épées tous les esprits qui ne pouvoient se blesser. M. Dupré de S. Maur, Maître des Comptes, & l'un des quarante de l'Académie Françoise, & M. Racine, digne fils du grand Racine, ont donné chacun une belle Traduction de ce Poëme. Milton en donna un second en 1671, sur la tentation de Jesus-Christ, & la réparation de l'homme, qu'il intitula *le Paradis reconquis*. L'Auteur le mettoit au-dessus du premier; mais il lui est bien inférieur, ce qui a donné lieu de dire: *que l'on trouve bien Milton dans le Paradis perdu, mais non pas dans le Paradis reconquis*. Le P. Pierre de Mareuil Jesuite, a traduit ce dernier en Franç. Cet illustre Auteur, après avoir mis au jour plusieurs autres ouvrages, mourut à Brunhill le 15 Novembre 1674. Toutes ses œuvres furent recueillies & imprimées à Londres en 1699, en 3 *vol. in-fol.* Dans les deux premiers sont les écrits Anglois, & le troisième contient les latins: Outre ceux dont nous avons parlé, on trouve dans cette collection *Historia Britannica* en Angl., ouvrage curieux: l'*Iconoclaste* en Angl. pour répondre à l'*Imago Regia* de Charles I. Une réponse au livre de Saumaise, intitulé: *Defensio Regia*. On a dit à ce sujet que Milton soutenoit très-bien une mauvaise cause, & que Saumaise en défendoit mal une bonne: deux autres *Réponses* au livre de du Moulin le fils, qui a pour titre *Clamor Regii Sanguinis*, &c. *Abrégé de l'Histoire de Moscovie*; *Opera varia*, qui regarde principalement les affaires d'Angleterre; un *Livre de la vraye Religion*, où il ouvre la porte du Ciel à toutes les Sectes, & n'en exclut que les Catholiques Romains. En 1738, on a donné une nouvelle édition des ouvrages de Milton en 2 *vol. in-fol.* plus ample que la précédente. Elle a été faite par les soins de Thomas Birch.

MIMNERME, Poëte Grec de Colophon ou de Smyrne, fleurissoit vers l'an du monde 3408. Quelques-uns le regardent comme l'inventeur de l'Elégie; du moins il a beaucoup contribué à la perfectionner. Il fut le pre-

mier qui la transporta des funérailles à l'amour; les fragmens qui nous restent de ce Poëte, ne respirent que la volupté.

MINELLIUS, (Jean) Hollandois, est très-connu par des notes courtes & fort claires qu'il a données sur plusieurs Auteurs Latins. Presque tout ce qui a paru dans ce genre de Littérature, a été copié, ou imité de cet habile Humaniste. Il a été très-utile au Pere Jouvenci, Jésuite. Il mourut vers 1683.

MINERVE ou Pallas, Déesse de la sagesse, des arts & de la guerre, chez les Payens, étoit fille de Jupiter, qui la fit sortir de son cerveau, armée de pied-en-cap. Ayant disputé à Neptune l'honneur de donner un nom à la Ville de Cécropie, on convint que celui qui produiroit la chose la plus utile aux hommes, auroit cet avantage. Elle fit sortir de terre avec sa lance un Olivier tout fleuri, & Neptune d'un coup de son trident, fit naître le Cheval. Les Dieux décidèrent en faveur de Minerve, parce que l'Olivier est le symbole de la paix. Elle appella cette Ville Athènes, nom que les Grecs donnoient à cette Déesse. Elle changea en arraignée Arachné, qui se piquoit de travailler mieux qu'elle en tapisserie; elle refusa d'épouser Vulcain, aimant mieux vivre dans le célibat. On la représente avec le casque sur la tête, l'égide au bras, tenant une lance, comme Déesse de la guerre, & ayant auprès d'elle une chouette & divers instrumens de Mathématiques, comme Déesse des Sciences & des arts.

MINORET, (Guillaume) l'un des quatre Maitres de Musique de la Chapelle du Roi, a fait des Motets qui ont été goûtés. On estime surtout ceux qui ont pour objet les Pseaumes, *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum... Lauda Jerusalem Dominum... Venite exultemus Domino... Nisi Dominus ædificaverit domum.* Il mourut en 1717.

MINOS I, que la fable nous donne pour fils de Jupiter, régnoit dans l'Isle de Créte environ 1300 ans avant J. C. C'étoit un Prince puissant, sage, modéré, plus estimable encore par ses vertus morales, que par ses qualités guerrières. Aprés avoir conquis Créte, & plusieurs autres Isles voisines, il affermit par de sages Loix le nouvel Etat dont il s'étoit rendu maître, par la force des armes. Il se proposa pour but de rendre ses sujets heureux, en leur inspirant l'amour de la vertu. Il écarta de son Royaume l'oisiveté, la volupté, le luxe, les dé-

lices, sources fécondes de tous les vices. Un des établissemens de Minos, que Platon admiroit le plus, étoit qu'on accoutumoit de bonne heure les jeunes gens à respecter les maximes, les coutumes & les Loix de l'Etat. Sous un gouvernement si sage, Créte parut être devenu le domicile de la vertu, de la probité, de la justice. Les Loix qu'il avoit établies, étoient encore dans toute leur vigueur du tems de Platon, c'est-à-dire, plus de 1000 ans, après la mort de ce Législateur. Aussi les regardoit-on comme le fruit des longs entretiens, qu'il avoit eus pendant plusieurs années avec Jupiter, qui avoit bien voulu devenir son Maître. Il ne faut pas le confondre avec un autre Minos de la même famille, & Roi de Créte, qui, pour venger la mort d'Androgée son fils, tué par Egée, Roi d'Athènes, assiégea cete Ville. Elle fut contrainte de se rendre à discrétion, & s'obligea d'envoyer en Créte, tous les neuf ans, sept jeunes hommes & autant de filles, pour être dévorés par le Minotaure, qui étoit dans le labyrinthe, formé par Dédale. Mais Thésée délivra les Athéniens de ce tribut, en tuant ce Minotaure, ou plûtôt Taurus l'un des Chefs de Minos, contre qui ce Roi l'obligea de combattre. Minos avoit épousé Pasiphaé.

MINOS, *ou plûtôt* MIGNAULT, *voyez* MIGNAULT.

MINUTIUS, (Felix) Orateur Romain, vivoit sur la fin du second, ou au commencement du troisième siècle. Il est Auteur d'un *Dialogue* estimé, intitulé *Octavius*, dans lequel il introduit un Chrétien & un Payen, qui disputent ensemble. Le stile en est élégant, & les raisons y sont mises dans un beau jour. Ce petit Ouvrage fait voir, comme remarque Lactance, que Minutius eût été un excellent Défenseur de la Religion & de la vérité, s'il se fût entièrement appliqué à cette étude; mais c'est plutôt la production d'un esprit qui se délasse de ses occupations, qu'un Ouvrage composé avec assiduité. Il effleure les matières, & s'attache plus à montrer combien les sentimens des Payens sont ridicules, & à les combattre par leurs propres Auteurs, qu'à expliquer & à prouver la doctrine des Chrétiens. Il ne paroît pas même fort instruit des mystères, & il semble qu'il ait crû, que l'ame mouroit avec le corps. Rigault donna en 1643, une bonne édition de cet agréable Dialogue, qui a été trad. en Franç., par Perrot d'Ablancourt.

MIRAMION, (Marie-Bonneau Dame de) née à

Paris en 1629, de Jacques Bonneau, Seigneur de Rubelle, fut également illustre par sa piété & par ses bonnes œuvres : elle fut mariée en 1645, à Jean-Jacques de Beauharnois, Seigneur de Miramion, qui mourut la même année. Jeune, riche, & d'une grande beauté, elle fut recherchée, mais inutilement, par plusieurs partis. Bussi Rabutin, entraîné par la passion qu'il avoit pour elle, la fit enlever. La douleur qu'elle en eut, la jetta dans une maladie qui la conduisit presque au tombeau. Ayant recouvré sa santé, elle l'employa à visiter & à soulager les pauvres & les malades. Les guerres de Paris étant survenues, augmentèrent le nombre des misérables de cette grande Ville. Madame de Miramion, pour les secourir, vendit son collier estimé 24000 livres, & sa vaisselle d'argent. Elle fonda ensuite la maison *du Refuge* pour les femmes & les filles débauchées qu'on enfermeroit malgré elles, & la maison de *Sainte Pelagie*, pour celles qui s'y retireroient de bonne volonté. En 1661 elle établit une Communauté de douze filles, appellées *la Sainte Famille*, pour instruire les jeunes personnes de leur sexe, & pour assister les malades. Elle la réunit ensuite à celle de *Sainte Geneviève*, qui avoit le même objet, & y fonda des retraites spirituelles deux fois l'année pour les Dames, & quatre fois pour les pauvres de son sexe, qui y étoient reçûes gratuitement. Elle conduisit cette Communauté avec beaucoup de prudence & de régularité, en qualité de Supérieure. Le Séminaire de S. Nicolas du Chardonnet, sa Paroisse, eut part à ses libéralités. Elle lui donna 17000 livres, pour y entretenir trois Ecclésiastiques à perpétuité. Après plusieurs autres œuvres de piété & de charité, elle mourut saintement en 1696 à 66 ans. L'Abbé de Choisy à écrit sa vie.

MIRANDE *ou* MIRANDOLE, *voyez* PIC.

MIRE, (Aubert le) Miræus, né à Bruxelles en 1573, fut Chanoine, ensuite Doyen & Grand-Vicaire de l'Eglise d'Anvers, premier Aumônier & Bibliothécaire d'Albert, Archiduc d'Autriche. Il travailla toute sa vie avec zèle pour les intérêts de l'Eglise & de sa Patrie, & mourut à Anvers en 1640. On a de lui plusieurs Ouvrages écrits avec beaucoup de sçavoir, de discernement & d'exactitude. *Elogia illustrium Belgii Scriptorum. Vita Justi-Lipsii. Origines Monasteriorum Benedictinorum, Cartusianorum, &c. Geographia Ecclesiastica. Bibliotheca Ecclesiastica. Opera histor. & Diplo-*

matica, &c. qui est un recueil de Chartres, & de Diplomes concernant les Pays-bas. La meilleure édition est de 1724, deux vol. *in-fol.* par Foppens, qui y a mis des notes, des corrections & des augmentations. *Rerum Belgicarum Chronicon*, exacte & utile pour l'histoire des Pays-bas, & plusieurs autres.

MIREVELT, (Michel) Peintre Hollandois, né à Delft en 1588, réussit parfaitement dans le portrait. Il a aussi représenté des sujets historiques, des Bambochades & des cuisines pleines de gibier; tableaux rares & recherchés pour le bon ton de couleur, la finesse & la vérité de la touche. Il mourut en 1641.

MIRIS, *voyez* MIERIS.

MIRON, (Charles) d'une famille noble & originaire de Catalogne, qui a produit plusieurs personnes illustres dans la Robe, fut nommé par Henri III. à l'Evêché d'Angers en 1558. Comme il n'avoit que 18 ans, le Chapitre s'opposa, mais inutilement, à sa prise de possession. Il osa prêcher publiquement, que ceux qui favorisent les appels comme d'abus, nuisent plus à l'Eglise, que les Hérétiques. En 1623, il excommunia l'Archidiacre de la Cathédrale, parce qu'il avoit appellé comme d'abus, des procédures faites contre lui par cet Evêque. Mais le Parlement par Arrêt du 30 Juin 1623, le condamna à révoquer & à rétracter cette téméraire excommunication, & ordonna que son temporel fût saisi, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à ce qu'on exigeoit. Il lui défendit de procéder à l'avenir par de telles voies, au préjudice des Loix fondamentales de ce Royaume, de la souveraineté du Roi & de l'obéissance qui lui est dûe par tous ses sujets, tant Ecclésiastiques que Laïcs, de quelque qualité & condition qu'ils soient. L'Evêque mécontent de cet Arrêt, s'adressa à la Cour de Rome. Il en obtint un Bref, qui fait un cas réservé au Saint siège du recours aux Juges Séculiers par les Ecclésiastiques, comme du crime le plus énorme. Le Présidial d'Angers agit avec vigueur contre le Bref, & empêcha l'Evêque d'en tirer aucun avantage. On vit en cette occasion, comme en plusieurs autres, que les Juges Royaux inférieurs, lorsqu'on leur laisse la liberté, ne sont pas moins attentifs que les Juges supérieurs, à maintenir l'exacte observation des Saints Canons, & des bonnes règles. Miron rebuté des différends qu'il avoit avec son Chapitre au sujet de la Jurisdiction Episcopale, dont ses Chanoines se prétendoient exempts, se démit de son Evêché en faveur de

Guillaume Fouquet de la Varenne, qui lui remit plusieurs Abbayes. Il se retira alors à Paris dans sa famille. Comme il avoit beaucoup de crédit à la Cour, le Cardinal de Richelieu en prit ombrage, & le fit nommer de nouveau Evêque d'Angers, après la mort de Fouquet en 1621. Louis XIII. le transféra en 1626 à l'Archevêché de Lyon où il mourut en 1628.

MISSON, (Maximilien) François, après avoir été Conseiller au Parlement de Paris, pour les réformés, & avoir brillé par son esprit, se retira en Angleterre, où il montra beaucoup de zèle pour la secte des Protestans. Il se livra ensuite au fanatisme le plus outré, & le défendit d'une manière si basse & avec tant d'ignorance, qu'il surprit tous ceux qui avoient été témoins de ses talens, & de la beauté de son esprit. En 1688, il fit en homme plein d'érudition un voyage en Italie, dont il a donné la relation en trois vol. *in*-12. Cet Ouvrage est bien fait, mais l'Auteur y montre une partialité excessive, & beaucoup de crédulité, pour tout ce qui est contraire aux Catholiques. La meilleur édition de cet Ouvrage est celle de la Haye en 1702. Adisson y a ajouté un quatrième volume, auquel Misson n'a eu aucune part. Celui-ci pendant sa retraite en Angleterre, publia *le Théâtre sacré des Cevennes, ou récit des prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc, & des petits Prophêtes*, in-8. à Londres en 1707. On ne peut pas pousser le fanatisme à un plus grand excès que fait Misson dans cet écrit, il donne dans les contes les plus ridicules & les plus populaires. Il mourut à Londres en 1721.

MITHRIDATE, Roi de Pont, n'avoit que 12 ans, lorsqu'il succéda l'an 123 avant J. C. à son pere Mithridate, surnommé *Evergete* ou le Bienfaisant. L'administration de son Royaume fut confiée à des Tuteurs qui tentèrent toutes sortes de voies pour le faire périr. Le jeune Prince toujours en garde contre leurs mauvais desseins, faisoit un usage continuel des antidotes, & pour en essayer la vertu, il prenoit tous les jours du poison. Pour se dérober aux embuches de ses Tuteurs, il évita le séjour des Villes, & passa 7 ans entiers, dans les campagnes & dans les forêts. La chasse & les autres exercices violens ausquels il se livroit, le rendirent capable de soutenir les plus grandes fatigues de la guerre; mais un genre de vie si sauvage, tourna son caractère à la férocité, & même à une excessive cruauté. Il l'exerça d'abord contre son frere & contre sa mere, qu'il fit

égorger. Il fut d'ailleurs le Prince le plus fameux de son siècle, par son esprit, ses talens, son courage & ses richesses. Il avoit une ambition sans bornes & une haine implacable contre les Romains, dont la puissance & l'orgueil irritoient sa fierté. Inépuisable en ressources, il s'appliqua sans cesse à venger la dignité & le pouvoir des Rois qu'ils anéantissoient par tout. Il eût délivré l'univers de leur joug, s'il eût pû l'être. Dès qu'il se vit paisible dans ses Etats, il ne s'occupa que de projets de Conquêtes. Il subjugua d'abord toutes les nations situées sur la côte du Pont-Euxin, jusqu'au Bosphore & aux Palus Méotides. De-là il porta ses armes dans l'Asie Mineure, & trouva peu de résistance dans un pays, où l'abondance & les délices avoient corrompu les Peuples. Après avoir défait trois Généraux Romains, il en fit mourir un nommé *Aquilius*, en lui versant de l'or fondu dans la bouche; supplice nouveau qui renfermoit une dérision aussi sanglante que naturelle, de l'avarice & de la cupidité des Romains: il en fit massacrer plus de quatre-vingt mille qui étoient dans différentes Villes de l'Asie. Sylla ayant été envoyé pour lui faire la guerre, battit avec quinze mille homme de pied, & quinze cens chevaux, Archélaüs, un de ses Généraux qui étoit à la tête de cent vingt mille hommes. Mithridate envoya une autre armée de cent dix mille, & ensuite une troisième de quatre-vingt mille hommes, qui furent successivement défaites; ce qui l'obligea de faire la paix 84 ans avant J. C. Bientôt après s'étant ligué avec Tigrane, Roi d'Arménie, son gendre, il conquit sur la République toute la Bithynie. Lucullus qui étoit Consul cette année, passa rapidement en Asie, lui fit lever le siège de Cizique, le battit sur terre & sur mer, & le poursuivit avec tant de vivacité, qu'il auroit été pris, si un petit vaisseau corsaire, ne l'eût porté dans ses Etats, à travers mille dangers. Le Général Romain l'alla chercher dans le sein de son Royaume. Ce Prince avec une nouvelle armée, se mit en campagne, & eut l'avantage en deux combats; mais il fut entièrement vaincu dans un troisième, & obligé de fuir en Arménie auprès de Tigrane, sur lequel Lucullus remporta une victoire complette. Il eût bientôt terminé cette guerre, si on ne lui avoit donné un successeur. Mithridate profita de l'inaction & du trouble des Romains, & recouvra le Royaume de Pont. Le célèbre Pompée fut envoyé contre lui. Les deux armées se rencontrèrent pen-

dant la nuit, on en vint aux mains, la lune éclairoit les Combattans. Les Romains firent un grand carnage des ennemis. Mithridate avec huit cens chevaux, se fit jour à travers les troupes victorieuses, rassembla dans sa fuite trois ou quatre mille hommes, & chercha un azyle auprès de Tigrane; mais ce Prince lui refusa l'entrée de ses Etats, & porta la barbarie, jusqu'à mettre sa tête à prix. Il ne vit plus pour lui de retraite que la Colchide qu'il avoit conquise depuis peu; mais poursuivi par Pompée, & n'osant se fier à ses nouveaux sujets, il passa chez les Schytes, qui le reçurent avec humanité. Il envoya ensuite des Ambassadeurs à Pompée pour offrir un tribut aux Romains, à condition qu'on le rétabliroit dans le Royaume de ses peres; mais ce Général vouloit qu'à l'exemple de Tigrane, il vint en personne recevoir la Loi. Mithridate trop fier pour se réduire à cette humiliation, ne pensa tout fugitif qu'il étoit, qu'à faire de nouveaux préparatifs. Il arma jusqu'aux Esclaves qui vinrent s'enroller sous ses Enseignes. Ce fut alors qu'il forma le hardi projet de pénétrer par terre en Italie, & d'aller attaquer les Romains dans le centre de leur Empire. Il falloit traverser la Thrace, la Macédoine & l'Illyrie, pour arriver aux pieds des Alpes. Son grand courage lui faisoit voir sans effroi, tous les obstacles qu'il auroit à surmonter dans une route de six cens lieues, parmi des nations qui s'opposeroient à son passage. L'exemple d'Annibal l'animoit, & il n'avoit ni moins de fermeté d'esprit, ni moins de génie pour la guerre. Mais les Soldats épouvantés, refusèrent de marcher. Un de ses fils, nommé Pharnace, les ayant excités à la révolte & à traiter avec les Romains, résolut de lui ôter la Couronne & la vie. Il se fit proclamer Roi. Mithridate se retira dans un château, & envoya demander la vie à ce fils dénaturé; mais Pharnace le refusa & voulut qu'il mourut. Alors ce Prince malheureux, s'écrie dans son désespoir. *Dieux Vengeurs des peres, s'il est vrai que vous existiez, & qu'il y ait dans le Ciel quelque justice, faites qu'un jour Pharnace entende prononcer contre lui par ses propres enfans, un pareil Arrêt de mort.* Il passa ensuite tout furieux dans l'appartement de ses femmes & de ses filles, leur fit prendre du poison, & en avala lui-même: mais le trop fréquent usage qu'il avoit fait des antidotes, & surtout de celui qui porte son nom, parce qu'il l'avoit composé, empêchant ou retardant l'effet du poison, il se perça de son

épée, & pour hâter sa mort trop lente à son gré, il appella un Gaulois, qui à sa prière acheva de lui ôter la vie, l'an 690 de Rome, & 64 avant J. C. Ce Prince par sa valeur, son courage & son vaste génie, étoit capable de former & d'exécuter les plus grands desseins. Il étoit sçavant, aimoit les gens de Lettres, & parloit plusieurs Langues : mais son humeur sanguinaire ternit l'éclat de ses belles qualités.

MOAB, naquit de l'inceste de Loth avec sa fille aînée, vers l'an du monde 2108. Il fut pere des Moabites, qui habitèrent à l'Orient du Jourdain & de la Mer-Morte, sur le fleuve Arnon. Ils furent toujours ennemis irréconciliables des Israëlites, qu'ils ne cessèrent de persécuter. David assujettit ces peuples à son empire; mais après la séparation des dix Tribus, ils entrèrent sous l'obéissance des Roi d'Israël.

MODREVIUS, (André-Fricius) Sécretaire de Sigismond Auguste, Roi de Pologne, se fit, dans le seizième siècle, une grande réputation par son esprit, son mérite, sa science & ses ouvrages. Celui qui est intitulé : *De Republica emendanda*, est généralement estimé. Il a fait mettre l'Auteur au nombre de ceux qui ont écrit le plus sensément sur la Politique. Il embrassa les nouvelles opinions, & travailla beaucoup à réunir toutes les Sociétés Chrétiennes, en une même Communion. Il a fait, à ce sujet, nombre d'ouvrages Théologiques.

MŒBIUS, (Godefroi) Médecin de Lauch en Thuringe, mort en 1664, s'est fait connoître par plusieurs Ouvrages estimés, qui sont : *Les fondemens Physiologiques de la Médecine*, in-4°; *de l'usage du foye & de la bile; abrégé des élémens de Médecine*, *in-folio; un autre abrégé selon le systême des modernes*, *in-folio; abrégé de Médecine pratique*. Tous ces Ouvrages sont en Latin.

MOINE, (Etienne le) né à Caën en 1624, s'appliqua avec beaucoup de succès aux langues, Grecque, Latine, Orientales & à la Théologie. Il joignit à ces connoissances, un grand usage des lettres Profanes. Il fut longtems Ministre à Rouen. Zèlé pour la Secte Calviniste, il ne manquoit aucune occasion d'augmenter le nombre de ses Prosélytes, ce qui lui attira quelques disgraces. En 1674, il fut retenu en prison pendant quelques mois, parce qu'il avoit favorisé la retraite en Angl. de la fille d'un Conseiller au Parlem. qui ne voulut pas, comme son pere, abjurer la Religion Protestante. S'étant retiré en Hollande, il professa la Théologie avec beaucoup de réputation

tation à Leyde, où il mourut en 1689. Il avoit une mémoire excellente, étoit plein de candeur, désintéressé, ami fidèle & officieux, ennemi de la médisance & des disputes. Il a laissé plusieurs *Dissertations*, imprimées dans un recueil intitulé: *Varia Sacra*, deux vol. *in*-4. On y reconnoît l'étendue & la profondeur de son érudition. On a encore de lui quelques autres Ouvrages.

MOINE, (François le) l'un des plus illustres Peintres du dix-huitième siècle, naquit à Paris en 1688. C'est lui qui a peint le grand Salon, qui est à l'entrée des appartemens de Versailles. Ce monument, qui représente l'apothéose d'Hercule, est un des plus célèbres morceaux de peinture qui soient en France. Toutes les figures ont un mouvement, un caractère & une variété admirables; la fraîcheur du coloris, la sçavante distribution de la lumière, l'enthousiasme de la composition, s'y font tour à tour estimer. Le Cardinal de Fleury, frappé de la beauté de ce plafond, ne put s'empêcher de dire, en sortant de la Messe avec le Roi: *J'ai toujours pensé, que ce morceau gâteroit tout Versailles*. Le Moine avoit un pinceau doux & gracieux, une touche fine; il donnoit beaucoup d'agrément & d'expression à ses têtes, de la force & de la vivacité à ses teintes. Ce Maître apportoit au travail une activité & une assiduité, qui altérèrent beaucoup sa santé. Il peignoit fort avant dans la nuit, à la lumière d'une lampe; la perte qu'il fit de sa femme, quelques jalousies de ses Confreres; beaucoup d'ambition, toutes ces circonstances réunies, le jettèrent dans une folie mélancolique. Il se faisoit lire l'Hist. Rom., & lorsqu'il entendoit que quelque Romain s'étoit tué, il s'écrioit: *Ah, la belle mort*! Dans un de ses accès de frénésie, il se perça de plusieurs coups d'épée, dont il mourut en 1737, à 49 ans.

MOINE, (Pierre le) né à Chaumont en Bassigny en 1602, entra chez les Jésuites, & remplit dans cette Société divers postes convenables à ses engagemens & à ses talens, & la servit de sa plume en différentes occasions. Il mourut à Paris en 1671, & a laissé, tant en vers qu'en prose, un nombre considérable d'écrits, qui sont tous parfaitement oubliés, quoiqu'ils ayent fait du bruit dans leur tems, & ceux surtout du premier genre. C'est en effet le premier de tous les Poëtes François de la Société, qui se soit distingué dans les matières de Poësie. Son Ouvrage, le plus considérable, est *le Saint Louis* ou *la Sainte Couronne reconquise*, Poëme épique, en dix-

huit livres, qui, quand il parut, attira à l'Auteur les plus grands éloges. Un volume *in-fol.* d'autres Poësies, qui parut en 1672, fut aussi très-bien accueilli, & peu de Poëtes furent plus vantés que le P. le Moine; mais depuis long-tems on convient, que s'il règne, en général, dans les Poësies de ce Jésuite, une hardiesse prodigieuse dans les pensées, dans les images & dans la diction, que s'il joint à l'ingenieuse facilité d'Ovide, l'ardeur de Lucain, la fougue de Stace & le brillant de Claudien, il réunit aussi tous les défauts de ces Poëtes, auxquels il ajoute celui d'une élocution toujours figurée, & que dans tout ce qu'il a écrit on reconnoît la trempe de ces génies outrés, qui forcent qui exagèrent tout, & qui à force de s'élever pour trouver le beau, le laissent derrière eux & se perdent dans les nuës. Quelqu'un demandant à Despréaux pourquoi il n'avoit pas parlé du P. le Moine, ce fameux censeur répondit, *qu'il étoit trop fou pour qu'il en dit du bien, & trop Poëte pour qu'il en dit du mal.* Cet Arrêt prononcé par l'arbitre souverain du goût, doit fixer notre jugement, sur les Poësies du P. le Moine. La nature lui avoit donné autant, & peut-être plus, de génie qu'à aucun Poëte; mais étant maitrisé par une imagination fougueuse & déréglée, il est allé audelà des bornes, & il n'y a point de patience à l'épreuve de son enthousiasme gigantesque. Sa prose est tout aussi figurée & tout aussi hardie que ses vers; & son esprit tout de feu a traité les matières de Morale & de Théologie, comme les matières Poëtiques. Heureux s'il n'eût péché que dans la forme, & qu'il n'eût pas infecté ses Ouvrages des erreurs communes à sa Société, & très-souvent d'impiétés, de blasphêmes & de traits licentieux. Ces défauts se trouvent sur-tout dans sa *Dévotion aisée* & ses *Peintures Morales*, si ingénieusement critiquées dans la neuvième & la dixième lettres Provinciales. Le dernier Ouvrage est mêlé de prose & de vers, ainsi qne l'*Etrille du Pégase Janseniste*, le *Tableau des passions*, & la *Gallerie des femmes fortes.* Il a fait encore un *Manifeste apologetique* pour la doctrine de ses Confreres, contre la Théologie, &c. *in-8.* un *Traité* de l'Histoire *in-12.* peu lû, quoiqu'il y ait des traits curieux & singuliers.

MOISANT, (Jacques) sieur de Brieux, Poëte Latin, de Caën, a fait des *Epigrammes* estimées, & un excellent Poëme sur le *Coq.* Ses autres Ouvrages Poëtiques, recueillis en deux volumes, sont regardés comme médiocres. Il

mourut en mil six cent soixante-quatorze.

MOLA, (Pierre-François) Peintre, né à Coldré dans le Milanois en 1621, fut honoré de la protection des Papes, des Princes Romains & des Cardinaux amateurs des talens. La Reine Christine de Suede, signala aussi sa magnificence envers lui, & le mit au rang de ses Officiers. Une réputation brillante le fit désirer en France; mais étant sur le point d'y venir, il mourut à Rome en 1666. Mola étoit bon coloriste, grand dessinateur, & excellent paysagiste. Il a encore traité l'histoire avec succès. On remarque dans ses ouvrages beaucoup de génie & d'invention, avec une facilité admirable. *Jean-Baptiste* MOLA, autre Peintre habile, étoit son contemporain & son condiscipLe, sans être son parent. Il a réussi dans le paysage; ses *Sites* sont d'un beau choix; sa manière de feuiller les arbres, est admirable. Il entendoit bien la perspective; mais il n'a pas assez consulté les ouvrages de l'*Albane*, son illustre maître, pour le coloris. Il est même inférieur à Pierre *Mola* pour le goût de ses compositions, & pour la manière seche dont il a traité ses figures.

MOLAN, (Jean) né à Lille en 1533, se livra avec succès à l'étude de l'antiquité Ecclésiastique, & professa la Théologie à Louvain, avec beaucoup de réputation. Il mourut en 1585. On a de lui une bonne édition du *Martyrologe* d'Usuard, avec une Préface, des Additions & des Notes, *in-8.* 1568; *Militia sacra Ducum ac Principum Brabantiæ, in-8*, & d'autres ouvrages estimés. Tout ce qu'il a écrit, est digne de la curiosité des lecteurs, selon Du-Pin; & Baronius, dans son Martyr. dit, qu'il a rendu de grands services à l'Eglise & à la vérité. Il ne faut pas le confondre avec *Jean* ni avec *Gérard-Wolter Molanus*. Le 1er. mourut en 1585, & le second en 1722. Ils étoient l'un & l'autre très-sçavans, & ont laissé plusieurs Ouvrages. Le premier eut part à l'édition des ouvrages de saint Augustin, & aux sçavantes Notes qui sont à la fin de la Bible de Louvain en 1580.

MOLÉ, (Matthieu) né à Paris en 1584, d'une famille illustre, originaire de Troyes en Champagne, entra dans le Parlement, où ses Ancêtres se distinguoient depuis longtems, & fut d'abord Conseiller, ensuite Président aux Requêtes, depuis Procureur-Général, & enfin Premier Président en 1640. Ce Magistrat, dans des tems de trouble, montra beaucoup de grandeur d'ame & d'intrépidité, pour le service de l'Etat & du Roi, & brava avec courage les plus grands dan-

gers. Lors des barricades de 1648, le peuple s'étant attroupé pour l'assassiner dans son Hôtel, il en fit ouvrir les portes, en disant, que la Maison d'un Premier Président, devoit être ouverte à tout le monde. Un mutin l'ayant insulté dans la rue de Condé, jusqu'à lui prendre la barbe, qu'il portoit fort longue, il lui dit qu'il le feroit pendre. Lorsqu'on lui disoit qu'il devoit moins s'exposer à la fureur du peuple, il répondoit, que six pieds de terre feroient toujours raison, au plus grand homme du monde. Ce sont ces traits de fermeté qui ont fait dire au Cardinal de Retz, que si ce n'étoit pas un blasphème d'avancer que quelqu'un a été plus brave que le grand Condé, il diroit que c'est Matthieu Molé. Cet illustre Magistrat, qui aimoit les Lettres & qui s'intéressoit à la gloire de l'Etat, engagea du Chesne à faire sa Collection des Historiens de France. Les services qu'il avoit rendus à sa Patrie, furent récompensés par la Garde des Sceaux, dont il fut honoré en 1651. Quelques jours après il les remit; & lui ayant bientôt été rendus, il les conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1658. Edouard son fils, & Louis son petit-fils, héritiers de la vertu de Matthieu, ne furent pas moins utiles à l'Etat par leur érudition, leur probité, & l'exactitude avec laquelle ils s'acquittèrent des fonctions, des dignités dont ils furent revêtus. La gloire de cette illustre Maison revit dans le Magistrat, qui remplit aujourd'hui avec tant d'éclat, la premiere place de l'Auguste Sénat, dont il est membre.

MOLEZIO ou MOLETIUS, (Joseph) de Messine, se rendit très-habile, dans le seizième siècle, dans la Philosophie, la Médecine & les Mathématiques. Il enseigna cette dernière science avec distinction dans l'Université de Padoue, où il mourut en 1588. Il est sur-tout connu par des Ephémérides & des Tables, qu'il appella *Grégoriennes*, & qui servirent beaucoup à la réformation du Calendrier, sous Grégoire XIII. La République de Venise, qui souhaitoit cet ouvrage, lui témoigna sa reconnoissance, par un présent de deux cens écus d'or.

MOLIERE, (Jean-Baptiste Pocquelin de) le meilleur des Poëtes Comiques de toutes les nations, naquit à Paris en 1620, d'un Valet-de-Chambre-Tapissier du Roi, & Marchand Fripier. Quoique né avec des talens supérieurs, il ne connut, jusqu'à l'âge de quatorze ans, que la boutique de son pere. Mais ayant été mené quelquefois à la Comédie, elle n'eut que trop de charmes pour lui, & le dé-

goûta de sa profession. Après avoir obtenu de son pere la liberté d'étudier, il fit les plus rapides progrès dans les Belles-Lettres au Collége des Jésuites, & dans la Philosophie que lui enseigna le célèbre Gassendi. Son pere étant devenu infirme, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès de Louis XIII, qu'il suivit dans son voyage de Narbonne en 1641. De retour à Paris, il s'associa quelques jeunes gens passionnés, comme lui, pour la Comédie, & prit le nom de Moliere. Il fut Auteur & Acteur, & se distingua également sous ce double titre. Sa Troupe joua avec succès plusieurs petites Comédies, en Province. La première Pièce régulière qu'il composa est *l'Etourdi*, qui fut reçue avec applaudissement à Lyon & à Beziers. Il fut même honoré dans cette dernière Ville, de la présence du Prince de Conti, qui voulut se l'attacher en qualité de Secrétaire; mais le Poëte aima mieux se livrer à son goût pour le Théâtre. *Hé, Messieurs, ne nous déplaçons jamais*, disoit-il à ses amis, qui le blâmoient d'avoir refusé un emploi si avantageux: *je suis un passable Auteur, si j'en crois la voix publique, & je puis être un fort mauvais Secrétaire.* Après avoir été admiré en Province, il vint à Paris, où sa réputation reçut un nouvel éclat. Sa Majesté, satisfaite des Spectacles que lui donnoit sa Troupe, en fit ses Comédiens ordinaires, & accorda à leur Chef une pension de mille livres; ce fut alors que l'on vit régner le vrai goût de la Comédie sur le Théâtre François. Moliere y tourna en ridicule les vices & les défauts de son siècle, ceux du peuple & des grands. Les anciens Poëtes, n'ont que des Valets pour les Plaisans de leur Théâtre, & les Plaisans de Moliere sont des Marquis: il joua tout Paris & la Cour avec le succès le plus éclatant, & il contribua à défaire le public de ces importans subalternes, ainsi que de l'affectation des précieuses, du pédantisme des femmes sçavantes, de la Robe & du latin des Médecins. Il faut avouer, dit un Poëte célèbre, que si on compare l'art & la régularité de notre Théâtre avec les Scènes décousues des anciens, les intrigues foibles, l'usage grossier de faire annoncer par des Acteurs, dans des monologues froids & sans vraisemblance, ce qu'ils font & ce qu'ils veulent faire; il faut avouer, dis-je, que Moliere a tiré la Comédie du cahos, & que les François ont été supérieurs, en ce point, à tous les peuples de la terre. Ce grand homme, sans autre guide que son génie, a trouve la seule voye qui puisse

conduire à la perfection du Théâtre Comique, & n'a laissé à ses successeurs que le choix de suivre ses traces, ou de s'égarer, en cherchant des chemins différens du sien. Un jour que l'on représentoit *les Précieuses ridicules*, un Vieillard s'écria du milieu du Parterre : *Courage, courage, Moliere, voilà la bonne Comédie.* Boileau le regarda toujours comme un homme unique, & le nomma au Roi comme le premier des grands Ecrivains, qui avoient paru sous son règne. Quel feu, dit la Bruyere, en parlant de cet illustre Poëte, quelle naïveté, quelle source de bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images, & quel fleau du ridicule ! Les qualités de son cœur le rendirent encore plus estimable, que les talens de l'esprit. Il étoit doux, complaisant, généreux. Un pauvre lui ayant rendu une pièce d'or qu'il lui avoit donné par méprise : *où la vertu va-t'elle se nicher*, s'écria Moliere, *tiens, mon ami, en voilà une autre.* On rapporte qu'il lisoit ses Comédies à une vieille servante, & qu'il corrigeoit les plaisanteries qui ne l'avoient pas frappée. Il exigeoit aussi des Comédiens, qu'ils amenassent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels, à la lecture qu'il faisoit de ses Pièces. Il étoit désigné pour remplir la première place vacante à l'Académie Françoise, lorsqu'une mort précipitée l'enleva en 1673, à cinquante-trois ans, presqu'au sortir du Théâtre, où il venoit de jouer le rôle de Malade imaginaire ; ce qui donna lieu aux vers suivans :

Roscius hic situs est tristi Molierus in urna,
Cui genus humanum, ludere ; ludus erat :
Dum ludit mortem, mors indignata jocantem,
Corripit & mimum fingere sæva negat.

Moliere commença par la Comédie de l'*Etourdi*, Pièce dont les personnages sont froids, les scènes peu liées entr'elles, & les expressions peu correctes ; il donna ensuite le *Dépit amoureux*, où les incidens sont rangés avec plus d'art ; mais le nœud en est trop compliqué, & le dénouement manque de vraisemblance. Il mit plus de simplicité dans les intrigues des *Précieuses ridicules* ; il y fit une peinture fine & délicate des mœurs qui étoient particulières à son siècle. La Comédie de *Sganarelle*, qui paroissoit n'avoir pour but que de faire rire la multitude, fut écrite d'une manière si correcte, qu'elle pouvoit, à cet égard, plaire aux honnêtes gens. *Dom Garcie de Navarre*, eût peu de succès. *L'Ecole des Maris*, imitation des *Adelphes*, plût infiniment : aussi est-il peu de pièce

plus simple, plus claire, plus féconde que celle-ci? le dénouement en est naturel. *Les Fâcheux*, Comédie presque sans nœud, soutint l'attention des spectateurs par la variété des caractères, par la vérité des portraits, & par l'élégance du stile. Dans *l'Ecole des Femmes*, tout paroît récit, & tout est action : il en fit lui-même une critique ingénieuse, pour détruire toutes celles qu'elle avoit fait naitre. *L'impromptu de Versailles*, fut fait pour effacer les impressions qu'avoit pû donner *le Portrait du Peintre*, de Boursaut, dans lequel cet Auteur avoit malignement supposé une clef reconnue à *l'Ecole des Femmes*, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature. Si dans toutes ces pièces, Moliere avoit surpassé tous les Comiques de son tems, il se surpassa lui-même dans le *Tartuffe* & dans le *Misantrope* : c'est là qu'on trouve une parfaite imitation des mœurs, des images naturelles, & des caractères bien marqués; les dernières Comédies de cet Auteur, sont tout-à-fait dans les mœurs Françoises, excepté celles qu'il fit sur le modèle de Plaute, qui s'éloignent trop de nos manières. Il faut encore en excepter les Comédies héroïques : elles tendent moins à peindre nos mœurs, qu'à se lier avec les Spectacles magnifiques, que le Roi donnoit à la Cour. Toutes ces Pièces & plusieurs autres, dont nous n'avons point parlé, se trouvent dans les diverses éditions des Œuvres de ce Poëte, dont les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1645, cinq vol. *in*-12. avec la vie de l'Auteur, & celle de Paris, 1734, six vol. *in*-4. Grimarest est auteur de cette Vie, plus propre à rendre Moliere ridicule & méprisable, qu'à donner la moindre lumière sur ses écrits & sur sa personne : il n'y a ni stile, ni sincérité. Au reste, en louant cet Auteur, nous ne le considérons que comme Poëte Comique, & ses Pièces, que relativement au genre Dramatique; car dans le systême de la Religion & des mœurs, c'est *un empoisonneur public*, &, comme le dit le grand Bossuet, il *remplit encore aujourd'hui les Théatres des équivoques les plus grossières. Ses Comédies sont des Pièces, où la vertu & la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours excusée & toujours plaisante, & la pudeur toujours offensée.*

MOLIERES, (Joseph Privat de) né à Tarascon en 1677, entra étant Prêtre dans la Congrégation de l'Oratoire, où il enseigna avec succès les Humanités, la Philosophie, & en étant sorti quelques années après, il vint à Paris, & s'y lia intimément

avec le P. Mallebranche dont il devint le Disciple. Après la mort de ce fameux Métaphysicien, l'Abbé de Molieres se donna toute entier aux Mathématiques, & ayant présenté quelques Mémoires à l'Académie des Sciences, il y fut reçû en 1721, en qualité d'Adjoint pour la Méchanique. Deux ans après il obtint la place de Professeur de Philosophie au Collége Royal, & en 1729 il monta au rang d'Associé dans l'Académie. Le premier ouvraqu'il mit au jour a pour titre: *Leçons de Mathématiques*, &c. *in*-12. 1726. C'est un Traité de la grandeur en général, où les principes d'Algébre & le Calcul Arithmétique sont exposés avec ordre, & les Opérations bien expliquées & bien démontrées. Il donna ensuite les *Leçons de Physique*, dictées au Coll. Royal, 4 *vol. in*-12. depuis 1733 jusqu'en 1739. C'est le plus étendu de ses ouvrages, & celui qui lui a fait le plus d'honneur. Il a refondu la plus grande partie des *Mémoires* qu'il avoit lûs à l'Académie, tels que ceux qui regardent la question du vuide & celle des tourbillons célestes, les loix de ces tourbillons & leur méchanique, soit pour en expliquer le mouvement, soit pour en démontrer la possibilité & l'existence dans le systême du plein. Le plan de l'Abbé de Molieres dans cet ouvrage, est comme il le dit lui-même, *de renfermer dans une suite non-interrompue de propositions démontrées, les principaux dogmes des deux plus célèbres Philosophes de nos jours*, Descartes & Newton. Un an avant sa mort il donna la première partie des *Elémens de Géométrie*, *in*-12. pour servir de Préliminaire à sa Physique. Il s'y rapproche tout-à-fait des anciens, par rapport à leur synthèse, & à leur manière rigoureuse de démontrer. Outre ces ouvrages on a encore de lui plusieurs écrits, insérés dans les Mémoires de Trevoux, pour éclaircir ou pour défendre ses Leçons de Physique, & d'autres imprimés avec les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. L'Abbé de Molieres mourut en 1742.

MOLINA, (Louis) né à Cuença dans la Castille-Neuve, entra chez les Jesuites en 1553, n'ayant encore que 18 ans, & enseigna pendant deux ans la Théologie, dans l'Université d'Evora en Portugal. Il mourut à Madrid en 1601, âgé de 65 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le plus fameux est son livre *de Concordia Gratiæ & liberi Arbitrii*, imprimé pour la première fois en 1588 à Lisbonne, & réimprimé depuis plusieurs fois, avec des changemens & des augmentations, qui ne l'ont pas rendu meil-

leur. Ce livre est la triste époque des troubles qui déchirent si cruellement l'Eglise. L'Auteur s'écartant des routes sûres que l'Ecriture & la Tradition nous ont tracées, n'a pas craint d'introduire une nouv. Théol. touchant la Grace Divine, de fermer les routes par lesquelles avoient marché les anciens, d'en ouvrir de nouvelles jusques là inconnues, & pleines de dangers; & enfin de s'élever orgueilleusement contre S. Augustin, & contre les autres Docteurs, qui avoient triomphé du Pélagianisme. Il avoue lui-même que son systême est nouveau, & qu'il ne l'a trouvé dans aucun Auteur, aveu qui auroit suffi pour ôter tout crédit à ce systême, si d'ailleurs il n'avoit flatté trop ouvertement les malheureux penchans de la nature corrompue. Ce Livre quand il parut, excita un soulèvement général. Les Dominicains l'attaquèrent vivement dans les Thèses, & l'accusèrent de renouveller le Pélagianisme : un Confrere même de l'Auteur, le Jésuite Henriquès en dressa une Censure raisonnée dans laquelle il accusoit *Molina* de s'élever comme les Hérétiques avec impudence contre les saints Peres, d'ouvrir la porte aux erreurs des Pélagiens, & de blasphémer la Providence de Dieu, & il concluoit que cet ouvrage devoit être absolument proscrit, comme *tout petri de Dogmes dangereux & préparant la voye à l'Ante-Christ*, par l'affectation avec laquelle il relève les forces naturelles du libre arbitre, contre les Vérités de J. C., les secours de la Grace & de la Prédestination. C'est ainsi que le cri de la Foi s'éleva de toutes parts, pour repousser la nouveauté, qui cherchoit à s'accréditer. Le Novateur se soutint contre cette première attaque, par le crédit de l'Impératrice Marie, & par la protection de l'Archiduc Albert; mais les disputes devenant plus vives, le Cardinal Quiroga, grand Inquisiteur d'Espagne, en informa Clément VIII, qui lui ordonna de consulter sur ce sujet les plus fameux Théologiens d'Espagne, & c'est ce qui produisit diverses Censures du livre, dans lesquelles la Doctrine du Jesuite est condamnée comme *scandaleuse & hérétique*. Molina vint alors à Madrid, & pour user de récrimination, il déféra aux Inquisiteurs quelque propositions de deux Dominicains; mais les Inquisiteurs n'ayant pas pris le change, on se disposoit à dresser une condamnation du livre, lorsque Clément VIII. prit le mauvais parti d'imposer silence aux disputans, & d'évoquer l'affaire au saint Siége. Il établit en même tems les célébres Congrégations appellées

de Auxiliis, parce qu'on y examina la nature des ſecours que Dieu donne à l'homme pour lui faire faire le bien. Elles durèrent environ 9 ans, ſous Clément VIII & Paul V, & elles commencèrent à ſe tenir ſolemnellement au mois de Janvier 1598. On y agita les matières de la Prédeſtination & de l'efficacité de la Grace. Sur la première on y examina ſi elle eſt gratuite ou non, c'eſt-à-dire, ſi Dieu a déterminé le nombre de ceux qui ſont ſauvés avant d'avoir égard à leurs mérites : ſur la 2e, ſi la Grace eſt efficace par elle-même ou non, c'eſt-à-dire, lorſque l'homme conſent au bien, c'eſt Dieu qui opère ce conſentement dans l'homme, ou dien ſi Dieu ſe borne à donner des ſecours, enſorte que l'homme uſant bien ou mal de ces ſecours, accorde ou refuſe ſon conſentement, ſans que Dieu le détermine par ſa Grace, à l'un non plus qu'à l'autre. Outre ces deux grandes queſtions, on en examina beaucoup d'autres qui y ont rapport, comme celle du péché originel que Molina & ſes partiſans, furent convaincus de détruire totalement. Ils furent auſſi convaincus de n'admettre point de Grace efficace par elle-même, de détruire la Prédeſtination gratuite, & de renouveller les dogmes des Pélagiens & des Sémipélagiens. Il eſt à propos d'obſerver qu'on examina cette grande affaire avec la plus grande application pendant neuf ans ; que les deux parties furent contradictoirement entendues, & que les conſulteurs ſans ſe rebuter des difficultés, des chicanes & des propoſitions artific. des Jéſuites, les écoutèrent avec la patience la plus opiniâtre, qu'il y eut 5 examens différens ſous Clément VIII, après leſquels le Pape approuvant la Cenſure des Conſulteurs qui déclaroient la Doctrine de Molina conforme à celle des Pélagiens & des Sémipélagiens, étoit réſolu à publier une Bulle contre les erreurs de ce Novateur, lorſque la mort le ſurprit & l'empêcha d'exécuter cet utile projet. Que ſous Paul V. les Congrégations s'étant tenues de nouveau, il y eut deux examens, & que malgré les intrigues des Jéſuites, qui faiſoient mouvoir les reſſorts les plus puiſſans, pour éluder la déciſion, le Pape fit dreſſer la Bulle de condamnation, qu'il étoit prêt à publier, lorſqu'un événement imprévû ou des intérêts particuliers l'emportèrent ſur celui de la Religion & de l'Egliſe, vint en ſuſpendre l'exécution. Paul V. pour dédommager les Jéſuites, de ce qu'ils avoient ſouffert de la part des Vénitiens, en ſoutenant ſes prétentions injuſtes, leur épar-

gna la flétrissure qu'ils méritoient de recevoir, à la face de toute l'Eglise. Il tint donc le 28 Novembre 1607 une Assemblée de Cardinaux dont on ne sçait pas le résultat, & trois jours après ayant fait venir les Généraux des deux Ordres, il leur donna un écrit par lequel il déclaroit qu'il publieroit la décision, quand il le jugeroit à propos, que cependant il faisoit défense aux parties de se noter ou censurer mutuellement. C'est ainsi que furent terminées ces célèbres Congrégations, où le triomphe de la vérité, fut sacrifié aux droits chimériques de la Cour de Rome.

MOLINA, (Antoine) né en Castille, vécut dans une grande réputation de sainteté. Le plus connu de ses ouvrages est l'*Instruction des Prêtres*. Il y établit d'excellentes règles sur la sainteté du Sacerdoce. Mais ses décisions sur ce qui regarde la Communion, sont entièrement opposée à celles des saints Docteurs, & favorisoient les plus grands relâchemens. L'exemple de ce Chartreux si estimé de son tems pour sa science & sa vertu, fait assez connoître le ravage des Casuistes dans l'Eglise d'Espagne. Il mourut vers 1612. C'est dans les ouvrages de ce bon Religieux que le P. Pichon a puisé les mauvais principes du livre qu'il lui a plû d'intituler, bien faussement, l'*Esprit de J. C. & de l'Eglise*. Il ne faut pas le confondre avec *Louis* MOLINA, sçavant Jurisconsulte Espagnol dont on a un Traité *de Hispanorum primogenitorum Origine & Natura*, *in-fol.* 1603; Traité excellent qui regarde les Majorats ou les substitutions des terres anciennes de la Noblesse d'Espagne: il a beaucoup servi aux Jurisconsultes pour établir le Droit de Philippe V. à la Couronne d'Espagne; ni avec un autre MOLINA, Religieux Dominicain de Séville, qui fut si estimé, que toute l'Esp. ayant été émûe en 1522, à l'occasion d'une Bulle de Grégoire XV, qui paroissoit affoiblir les Privilèges des Réguliers, il fut choisi pour Procureur de tous les Ordres Religieux. Après plusieurs négociations il obtint en 1625 une Bulle d'Urbain VIII, qui révoquoit celle qui avoit jetté l'allarme. On a de lui un *Recueil* des Bulles des Papes, concernant les Priviléges des Ordres Religieux.

MOLINET, (Claude de) Chanoine Régulier, & Procureur général de la Congrégation de Ste Géneviève, naquit à Châlons en Champagne, d'une famille noble & ancienne. Il s'appliqua avec beaucoup de succès à l'étude de l'antiquité, forma un cabinet de curiosités, & rendit célèbre la bibliothèque de

Ste Géneviève. Il mourut en 1687. Parmi ses Ouvrages on distingue sur-tout une *Edition* des Epîtres d'Etienne, Evêque de Tournay, avec de savantes notes; l'*Histoire* des Papes par médailles, depuis Martin V, jusqu'à Innocent XI, *in-folio*, très-imparfaite, & qui se trouve anéantie par celle du Jésuite Bonami, qui est curieuse, savante & peu connue; des *Réflexions* sur l'origine & l'antiquité des Chanoines séculiers & réguliers; le cabinet de la bibliothèque de Ste Génev. *in-fol.* peu commun, & où il y a des choses curieuses en antiquités, &c. Il ne faut pas le confondre avec *Jean* MOLINET fameux Chanoine de Valenciennes, né dans le Diocèse de Boulogne, qui fut Aumônier & Bibliothèquaire de Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas. Il mourut en 1507, & laissa plusieurs Ouvrages en Prose & en Vers, dont le plus connu a pour titre: *Les dits & faits de Molinet*. On a réimprimé ses *Poësies* à Paris en 1723, *in-12*. Il y a eu aussi du même nom un Evêque de Seez, en Normandie, très-versé dans la Théologie & le Droit Canon. On remarque que pendant trente-huit ans, il ne s'étoit absenté de son Diocèse, que pour se trouver auprès de Henri *le Grand*, lorsqu'il fit abjuration du Calvinisme.

MOLINETTI, (Antoine) de Venise, eut beaucoup d'inclination & de disposition pour la Médecine, qu'il enseigna avec distinction à Padoue. Il avoit un talent particulier pour l'anatomie, & pour la dissection des cadavres. Son *Traité* Latin *des Sens & de leurs organes*, *in*-4. est fort estimé. Il mourut vers 1675.

MOLINIER, (Jean-Baptiste) né à Arles vers 1675, entra dans la Congrégation de l'Oratoire en 1700. Après y avoir enseigné avec distinction, il s'appliqua au ministère de la prédication, pour laquelle il avoit beaucoup de talent. Le P. Massillon l'ayant entendu à Paris, fut frappé de ses traits vifs & éloquens, & de l'inégalité de ses discours. Molinier se laissoit quelquefois emporter à la vivacité excessive de son imagination, & comptoit trop sur la facilité qu'il avoit à s'exprimer sur le champ. Malgré ces défauts, il a été longtems suivi & applaudi. Après avoir quitté l'Oratoire en 1720, il continua d'exercer le saint Ministère jusqu'à ce qu'il fut interdit comme nombre d'autres bons Ministres, par le successeur du Cardinal de Noailles. Alors il s'appliqua à revoir ses Sermons, & à en composer de nouveaux. Il en fit imprimer un recueil en 14 vol. *in-12*. Ils roulent tous sur les Myst-

tères, les vérités de la religion, & différens sujets de la Morale Chrétienne. Ils sont d'un tour & d'une expression neuve vive & énergique; on y apperçoit un grand feu d'imagination, beaucoup de force, de dignité, & de naturel. Mais le stile n'est pas assez châtié, & il déplaît quelquefois par des termes trop souvent répétés, & même communs. Le Sermon du Ciel est un chef-d'œuvre; celui que Molinier prêcha le jour de S. Hilaire est remarquable par l'exorde qui contient le parallèle exact d'un événement récent avec un événement des premiers siècles de l'Eglise. Il mourut presque subitement en 1745, âgé de soixante & dix ans. Nous avons encore de Molinier un *Exercice du Pénitent & Office de la Pénit.* in-18. des *Instructions & prières de Pénitence* pour servir de suite au Directeur des ames pénitentes du P. Vauge, *in*-12. des *Prières & Pensées Chrétiennes* & autres Ouvrages de piété.

MOLINEUX, (Guillaume) naquit en 1536 à Dublin, en Irlande, d'une famille distinguée, par son goût héréditaire pour les Lettres. Il ne degénéra point de ses ancêtres, & se fit admirer par sa probité & son érudition: les Mathématiques & la Philosophie, eurent des attraits particuliers pour lui. Il fut un des Instituteurs d'une Société de sçavans semblable à la Société Royale de Londres, dont il étoit membre. Ses grands talens lui procurèrent des emplois considérables, & l'amitié de Locke. Il mourut en 1698. On a de lui un *Traité de Dioptrique*, en Latin *in*-4°, où sont expliqués les divers effets des verres sphériques, tant convexes que concaves, seuls & combinés dans les Telescopes & Microscopes; *Sciothericum Telescopium*, *in*-4°, ou nouvelle invention d'appliquer le Telescope à un cadran, pour observer jour & nuit le moment du tems, très-utile dans les observations astronomiques, & pour régler des montres & des pendules curieuses; il est encore Auteur de quelques ouvrages estimés.

MOLINOS, (Michel) fameux Prêtre Espagnol, né dans le Diocèse de Sarragosse en 1627, alla s'établir à Rome. Dominé par son imagination, il y débita une Doctrine nouvelle & dangereuse, sur la *Mysticité*. La réputation qu'il s'étoit faite d'un homme très-éclairé dans la vie spirituelle, un extérieur de pieté & d'anéantissement, lui attirèrent un grand nombre de disciples. On les appella *Quiétistes*, parce qu'ils faisoient consister la souveraine perfection à s'anéantir pour s'unir à Dieu, à se fixer dans une simple contemplation d'esprit, sans ré-

flexion, & ſans ſe troubler de ce qui peut ſe paſſer dans le corps. On a même reproché à Molinos & à ſes partiſans, d'avoir enſeigné en théorie & dans la pratique, que l'on peut ſans crime, ſe livrer aux plus honteux déréglemens, pourvû que l'ame demeure unie à Dieu par l'Oraiſon de *Quiétude*. Molinos renferma ſa Doctrine dans un Livre Eſpagnol intitulé, *le Guide Spirituel :* cet Ouvrage fut déferé à l'Inquiſition, qui en découvrit bientôt le danger, caché ſous le voile de la piété, & l'égarement de ſa doctrine ayant conduit à celui des mœurs, on trouva beaucoup de fanatiſme d'une part, & beaucoup de déréglement de l'autre. L'auteur fut obligé de faire une abjuration publique de ſes erreurs, ſur un échaffaut dreſſé dans l'Egliſe des Dominiquains, où le ſacré Collège étoit aſſemblé. On le condamna enſuite à une priſon étroite & perpétuelle, où il vêcut encore dix ans, & mourut en 1690. Quelque ſingulière & biſarre que ſoit la Doctrine de Molinos, elle eut des Sectateurs, & le goût de cette ſpiritualité affectueuſe, ſe répandit en France avec éclat. François Malaval y donna cours par ſon Livre *de la Pratique facile*, qui fit impreſſion ſur bien des eſprits.

MOLLERUS, Nom de pluſieurs Auteurs, dont les plus célèbres ſont *Daniel*, *Guillaume*, *MOLLERUS* de Preſbourg, qui apprit le Grec, le Chaldéen, le Syriaque, l'Hébreu, l'Arabe, l'Italien, le François, étudia la Théologie, la Médecine, l'Alchymie ; voyagea dans toutes les parties de l'Europe, & malgré ſes courſes, compoſa un grand nombre d'Ouvrages, entr'autres un *Diſcours* Latin ſur la confuſion des langues à la tour de Babel : *Meditatio de Hungaricis quibuſdam inſectis prodigioſis, ex aëre una cum nive in agro delapſis ; opuſcula Ethica & problemata critica*, &c. Il mourut en 1712 ; *Jean* MOLLERUS, qui eut une paſſion dominante pour l'hiſtoire Littéraire, ſur-tout des pays Septentrionaux, dans laquelle il ſe rendit très-habile. Il mourut à Flensbourg, ſa patrie, dans le Duché de Sleſvick en 1725. Son Ouvrage le plus important eſt *Cimbria litterata*, trois vol. *in-fol.* il contient l'hiſtoire Eccléſiaſtique, Civile, Politique & Littéraire du Dannemarck, & des pays voiſins : il a fait auſſi l'*Iſagoge ad hiſtoriam Cherſonis-Cimbricæ, in-*8. où on trouve un détail circonſtancié de ce qu'il faut lire pour l'hiſtoire de ces provinces. *Henri* MOLLERUS, ſavant Théologien Proteſtant d'Hambourg, qui a compoſé des *Commentaires* ſur Iſaïe, ſur les Pſeaumes, & des Poë-

ſies Latines ; il mourut en 1589.

MOLSA ou MOLZA, (François-Marius) de Modène, ſe rendit célèbre par ſes vers Latins & Italiens, & ſur-tout par ſes *Elégies*, & ſon *Poëme* ſur le divorce d'Henri VIII, Roi d'Angleterre, & de Catherine d'Arragon. Cet Auteur auroit pû jouir d'une fortune conſidérable, s'il ne ſe fût livré à la débauche, qui le conduiſit au tombeau en 1544. Ce Poëte avoit un naturel heureux, perfectionné par l'étude à laquelle il s'étoit appliqué; il réuſſiſſoit en Proſe & en Vers, & le Pere Rapin le regarde comme un modèle de l'élegie Latine : malheureuſement ſa plume ne fut pas plus chaſte que ſa conduite, & il abuſoit de la facilité de ſon eſprit, pour écrire des obſcénités dans ſon *Capitolo in Lode de fichi*, qu'Annibal Caro, Poëte Ital. ne dédaigna pas d'honorer d'un Comment. MOLSA, ſa pet. fille réunit en elle les graces de ſon ſexe, la ſcience, l'eſprit, & une vertu ſolide. Après la mort de ſon époux, elle renonça, quoique jeune & recherchée, au mariage, & s'appliqua avec beaucoup d'ardeur & de ſuccès, aux Belles-Lettres, aux langues Grecque, Latine & Hébraïque. Elle eut la gloire d'avoir été conſultée par le Taſſe, Guarini & les autres grands hommes de ſon tems, ſur leurs Ouvrages. Le Sénat de Rome l'honora en 1600, elle & toute ſa famille, du droit & des priviléges de Citoyens Romains.

MOMUS, Dieu de la raillerie, ſelon la Fable, étoit fils du Sommeil & de la Nuit. Il ne s'occupoit qu'à tourner en ridicule les Dieux & les hommes. Neptune ayant fait un Taureau, Minerve une Maiſon, & Vulcain un Homme; il fut choiſi pour juger de leurs Ouvrages, & les blama tous trois : Neptune pour n'avoir pas placé les cornes du Taureau plus près des yeux ou des épaules, afin de porter des coups plus ſûrs & plus violens ; Minerve, de ce qu'elle n'avoit pas fait ſa maiſon mobile afin de pouvoir la tranſporter, quand on auroit un mauvais voiſin ; Vulcain pour n'avoir pas mis au cœur de l'homme une petite fenêtre, par laquelle on pût voir ſes penſées les plus ſecrettes. On repréſente ce Dieu levant le maſque de deſſus un viſage, & tenant une Marotte à ſa main.

MONARDES, (Nicolas) de Séville, eſt un Médecin diſtingué du ſeizième ſiècle, qui a compoſé pluſieurs Ouvrages très-eſtimés, en Latin & en Eſpagnol, entr'autres un Traité *des Drogues de l'Amérique* : il mourut en 1577.

MONCHESNAY, (Jacques Lôme de) fils d'un Procureur au Parlement de Paris,

naquit dans cette ville en 1666, & se fit recevoir Avocat au même Parlement. Dès l'âge de quinze ans, il avoit annoncé son talent pour la Poësie Françoise, par quelques épigrammes imitées de Martial. Il travailla dans la suite pour le Théâtre Italien, & il y donna *la Cause des Femmes*; la *Critique de cette pièce*; *Mezetin grand Sophi de Perse*; le *Phénix*; les *Souhaits*, pièces qui se trouvent dans le recueil de *Gherardi*, dont elles ne sont ni les meilleures, ni les plus mauvaises. Leur mérite est, d'être pleines de traits d'esprit. Dans la suite il se dégoûta du Théâtre, & il crut avec raison, ce genre d'Ouvrage contraire à la religion; il fit une Satyre contre le Théâtre, & ses sentimens Chrétiens se trouvent consignés dans une Lettre qu'il écrivit à ce sujet à Boileau. Il avoit été particulièrement lié avec ce grand Poëte; mais ayant fait imprimer quelques Satyres, dont Boileau ne parla pas avec admiration, leur liaison s'étoit un peu refroidie; *il me vient voir rarement*, disoit le Satyrique, *parce que quand il est avec moi, il est toujours embarrassé de son mérite & du mien*. Monchesnay avoit pris pour femme une demoiselle de Chartres, & sa fortune se trouvant considérablement diminuée en 1720, il alla fixer son séjour dans cette ville. Il y mourut en 1740, âgé de plus de 74 ans. Il a laissé beaucoup de *Poësies* qui n'ont jamais vû le jour, & dont les principales sont des *Epîtres*, des *Satyres*, & des *Epigrammes*, imitées ou traduites de *Martial*. Peu de tems avant sa mort, il compila le *Bolæana*, à la sollicitation de quelques amis; mais on s'apperçoit en bien des endroits que sa mémoire l'a mal servi, & il seroit à souhaiter qu'il s'en fut avisé plutôt.

MONCHY, (Charles de) connu sous le nom de Maréchal d'Hocquincourt, étoit d'une noble & ancienne famille de Picardie. Après avoir signalé sa valeur en plusieurs sièges & combats, mécontent de la Cour, il se jetta dans le parti des ennemis, & fut tué devant Dunkerque en 1658.

MONCK, (George) Duc d'Albermale, né en 1608, d'une famille illustre d'Angleterre, fit ses premières armes en 1626, à l'expédition que les Anglois tentèrent contre l'isle de Rhé & la Rochelle. Il servit ensuite dans les Pays-Bas, revint & signala son courage pour les intérêts de son Roi Charles I, contre les rebelles; mais ayant été pris par le Colonel Farifax, il fut mis en prison dans la tour de Londres, d'où il sortit après plusieurs années, pour conduire un régiment

contre les Irlandois Catholiques. Après la mort tragique de l'infortuné Charles, Monck oubliant la fidélité qu'il devoit à son Prince, s'attacha au rébelle Cromwel, qui lui donna le commandement de ses troupes, avec lesquelles il soumit toute l'Ecosse. Il n'eut pas moins de succès contre les Hollandois, qu'il vainquit sur mer en 1653, & lorsque la paix eut été faite avec ces peuples, il fut renvoyé en Ecosse, pour la soumettre de nouveau. Après la mort de l'Usurpateur, Monck qui étoit à Edimbourg y fit proclamer Protecteur, Richard fils de Cromwel, mais ayant reçu des Lettres du fils de son Prince legitime, qui l'engageoit à rentrer dans le devoir, il conçut le dessein de le rétablir, & s'y prépara avec beaucoup d'activité & de prudence. Quand il crut pouvoir commencer à agir, il déclara ses intentions à ses soldats, qui marchèrent avec joie vers Londres. Monck soumit tout à son Prince sur la route, fit déclarer la ville en sa faveur, & en sa présence on proclama Roi Charles II; ensuite il partit pour aller au-devant de lui à Douvres, où Charles le combla d'amitié. Lorsque ce Prince fut paisible possesseur du trône, il répandit avec profusion les graces sur ce brave sujet qui l'avoit servi avec tant de bravoure: il le fit Capitaine-général de ses armées, son grand Ecuyer, Gentilhomme de sa chambre, Duc d'Albemarle, reçu à la chambre des Pairs, &c. Monck servit avec distinction dans la guerre contre les Hollandois en *1666*, & ne cessa de travailler pour la gloire & les intérêts de son Roi, jusqu'à sa mort, arrivée en *1679*. Charles qui le pleura le fit ensevelir avec les honneurs dûs à son mérite, & proportionnés aux grands services qu'il en avoit reçus. Monck fut conduit à Westminster, & mis dans la Chapelle de Henri VII, au milieu des Rois & des Reines. Ce grand homme avoit l'air grave & majestueux, l'esprit solide & ferme, une grande pureté de mœurs, & un profond respect pour la religion. Ennemi de l'injustice, il ne la souffrit pas dans ses troupes, & il disoit souvent *qu'une armée ne devoit pas servir d'asile aux voleurs & aux scélérats*. Thomas Gumbe a écrit sa vie en Anglois, *in*-8. 1671, & Miege la traduite en François, *in*-12. *1672*.

MONCONYS, (Balthasar) fils du Lieutenant Criminel de Lyon, étudia en cette ville & en Espagne, la Philosophie & les Mathématiques. Il voyagea ensuite dans l'Orient, pour apprendre des Savans, s'il restoit encore dans ces pays quelques traçes, de la Philosophie de

Trismegiste & de Zoroastre, que Pythagore & Platon y avoient autrefois cherchée; mais n'y ayant rien trouvé qui pût l'arrêter, il revint en France. Paris fut le théâtre, où il fit briller ses grands talens. Il y fut estimé de tous les Savans, & sur-tout des amateurs de la Chymie, dont il possédoit les plus secrets mystères. Il mourut à Lyon en 1663. Ses voyages ont été imprimés en trois volumes *in*-4. ou cinq vol. *in*-12. Ils sont languissans & peu intéressans.

MONDONVILLE, (Jeanne de) fille d'un Conseiller au Parlement de Toulouse, après avoir été élevée dans la piété, par une mere très-Chrétienne, fut mariée en 1646, avec *** de Turles, Seigneur de Mondonville, qui au bout de cinq ou six ans, la laissa veuve sans enfans. Degagée des liens qui l'attachoient au siècle, elle se consacra aux bonnes œuvres sous la conduite de l'Abbé de Ciron, & après avoir tenu pendant quelque tems chez elle des écoles gratuites, travaillé à l'instruction des nouvelles Converties, & au soulagement des pauvres malades; elle prit enfin la résolution d'employer ses biens, àla fondation d'une congrégation, qui perpétuât ces œuvres de charité. De Marca, Archevêque de Toulouse, approuva ce dessein, & son grand Vicaire, par une ordonnance de 1661, commit l'Abbé de Ciron pour dresser les Statuts & Réglemens du nouvel institut, qui fut approuvé par un Bref d'Alexandre VII, en 1662, & autorisé par des Lettres Patentes de 1663. Peu de tems après, ces constitutions parurent imprimées, avec l'approbation de dix-huit Evêques, & de plusieurs Docteurs qui rendent témoignage à la pureté de la Doctrine des *Constitutions* de l'institut de l'Enfance, & à la fidélité avec laquelle elles étoient observées. Dejà la nouvelle Congrégation avoit formé des établissemens dans plusieurs Diocèses, où elle faisoit des biens incontestables, lorsque certains hommes à qui elle déplaisoit par cet endroit même, mirent en œuvre pour en arrêter les progrès, leurs moyens ordinaires, la calomnie, l'imposture, la subornation & la violence. D'abord ils échouèrent dans leur funeste projet, & l'innocence des filles de l'enfance sortit victorieuse des accusations intentées contr'elles; mais la fureur de leurs ennemis se ranimant par le dépit d'avoir succombé, ils ne cessèrent de travailler par des voyes sourdes, à noircir dans l'esprit du Roi ces innocent. victimes de leur méchanceté. Ils parvinrent enfin à force de surprises, à faire nommer des Commissaires pour examiner les

Constitutions de l'institut, qu'ils accusoient de contenir des *erreurs dangereuses*, & ces Commissaires choisis à leur gré, furent l'Archevêque de Paris de Harlai, le Marquis de Châteauneuf, le P. de la Chaise, & l'Official de Paris Cheron, fut nommé Rapporteur; en même-tems il y eut défense de recevoir aucune fille, & peu après, pareille défense de recevoir des pensionnaires. Madame de Mondonville prit alors le parti d'aller elle-même justifier son innocence; mais les Jésuites qui craignoient qu'elle ne fit parvenir la vérité jusqu'au trône, la firent reléguer à Coutances, au Couvent des Hospitalières, & elle fut privée de la liberté d'écrire & de parler à aucune personne du dehors. Quelques jours après ce nouvel acte de violence, le jugement définitif fut prononcé, & consomma l'odieux mystère d'iniquité. La Congrégation de l'Enfance fut supprimée, par un Arrêt du Conseil de 1686, & par une Ordonnance donnée sous le nom, mais contre le gré de l'Archevêque de Toulouse, Montpezat. Les filles de l'Enfance après avoir pris les voies regulières pour s'opposer à l'exécution de cette entreprise, furent arrachées par force de leurs maisons, par leurs barbares persécuteurs, qui prévinrent même le tems porté par l'Arrêt du Conseil, dans la crainte où ils étoient que le cri de l'innocence ne se fit entendre. On fremit en lisant le détail de toutes les horreurs, qui furent commises dans cette expédition inhumaine. Ces saintes Vierges prosternées aux pieds des autels, furent accablées de mauvais traitemens, trainées par les pieds jusqu'à la porte, & jettées au milieu de la rue par des soldats cruels, secondés par plusieurs Jésuites qui voulurent se procurer la satisfaction d'être témoins de cet affreux spectacle; & pour ôter tout espoir de rétablissement, on vendit tous les effets & tous les meubles, & la maison fut achetée par les Jésuites, qui y placèrent leur Séminaire, pour perpétuer, sans doute, le souvenir de cette destruction, & rappeller la parole d'Elie & Achab: *Occidisti, insuper & possedisti.* C'est ainsi que fut ruiné cet établissement utile, & que plus de deux cens filles consacrées à Dieu par un vœu public, & autorisé par l'Eglise, furent chassées de leurs maisons, dispersées dans des Monastères, sans avoir voulu renoncer à leur premier engagement. La fondatrice, après avoir vû son exil changé en prison, mourut en 1703, regrettée de tous les gens de bien, & en particulier des Religieuses chez qui elle demeuroit, lesquelles

rendirent à ſes vertus, le témoignage que la vérité exigeoit d'elles. Les Jéſuites cherchèrent à couvrir leur injuſtice à l'égard de cette ſainte Congrégation, par les calomnies qu'ils répandirent contre elles, mais dans le tems elles furent mal reçues du public, parce que tout le monde étoit alors inſtruit de la vérité. Cependant l'utilité de ce célèbre inſtitut leur en ayant fait craindre le rétabliſſement, ils crurent qu'il falloit ſous le titre reſpectable d'hiſtoire, renouveller les premières calomnies, y en ajoûter d'autres plus intéreſſantes, & appuyer le tout par des Lettres qui en découvrant de prétendus myſtères d'iniquité, expliqueroient de faux motifs de ſuppreſſion, que le public moins inſtruit, pourroit recevoir plus facilement, après un intervalle de plusieurs années. Ils composèrent donc des Lettres à loiſir, & ils attendirent pour les faire paroître, que toutes les perſonnes qui auroient dû en avoir connoiſſance, fuſſent décedées, croyant qu'il n'y auroit pas de preuves écrites pour les démentir. L'ex-Jéſ. Reboulet voulut bien ſe charger de toute l'ignominie du complot, & en 1734 il fit paroître l'*Hiſtoire des filles de la Congrégation de l'Enfance*; mais le calomniateur ſe vit confondu par l'Abbé de Juiliard, neveu de Mad. de Mondonville, qui dans un Mémoire, mit dans le plus grand jour l'innocence des filles de l'Enfance, & l'impoſture de l'ex-Jéſuite; & le Parlement de Toulouſe fit juſtice du Libelle, en le livrant aux flammes. Après la mort du digne défenſeur de Md[e] de Mondonville, l'aggreſſeur revint à la charge, comptant que l'illuſtre vengeur de l'innocence opprimée, ne pouvant plus en prendre la défenſe, ſes calomnies ſe débiteroient avec impunité; mais les généreux Magiſtrats qui avoient dejà vengé la mémoire de Mad. de Mondonville, firent éclater leur indignation à cette ſeconde attaque, & d'une voix unanime, ils condamnèrent au feu le nouveau Libelle, en ordonnant des recherches rigoureuſes contre l'Auteur de la diffamation, que le voile de l'*incognito* & une terre étrangère dérobèrent au ſupplice qu'il méritoit. Nous pouvons, à ce ſujet, donner comme choſe certaine, que Reboulet n'a été dans cette occaſion que le prête-nom de la Société, & que quinze ans avant que ſon Libelle parut, un Savant bien connu dans Paris, en poſſédoit une copie, avec pluſieurs Lettres de Jéſuites qui devoilent toute l'intrigue. Nous ajoutons encore un fait tout auſſi inconteſtable; c'eſt que le Cardinal de Fleury dit à un Magiſtrat, alors à la tête de la Librairie,

que le Livre de Reboulet n'étoit qu'un Roman calomnieux, que les personnages étoient imaginaires, & que lui, Cardinal, qui avoit connu particulièrement les filles de l'Enfance, étoit plus en état que personne de leur rendre la justice, qu'elles méritoient.

MONGAUT, (Nicolas Hubert de) fils naturel d'un Colbert Pouanges, naquit à Paris en 1674, & entra dans la Congrégation de l'Oratoire, où il étudia avec succès la Philosophie & la Théologie, & fit une étude particulière de l'Ecriture Sainte. La foiblesse de sa santé l'ayant déterminé à rentrer dans le monde quelque tems après, il demeura successivement auprès de l'Archevêque de Toulouse, Colbert son protecteur, où chez M. Foucault qui se l'attacha, & le fit entrer dans l'Académie des Inscriptions, jusqu'à ce que le Duc d'Orléans lui confia en 1710, l'éducation du Duc de Chartres son fils. L'Abbé Mongaut remplit avec succès ce poste honorable, & mérita les bienfaits dont il fut comblé : outre plusieurs bénéfices que le Régent lui donna, il eut la place de Sécrétaire général de la charge de Colonel général de l'Infanterie, dont son Auguste élève fut pourvû, & après la mort du Duc d'Orléans, pere, il fut Sécrétaire des commandemens & du cabinet. Ces diverses occupations ne purent distraire l'Abbé de Mongaut de l'étude des Belles-Lettres qu'il ne cessa de cultiver jusqu'à sa mort, arrivée en 1746. Nous avons de lui une excellente traduction d'*Hérodien* qu'il publia en 1700, avec des remarques, & dont il donna une édition plus parfaite en 1745; elle est écrite avec élégance & exactitude; une *Traduction des Lettres à Atticus*, qui parut complette en six vol. *in*-12. 1714. avec des notes très-instructives, soit pour l'intelligence du texte, soit pour faire connoître les personnages qui jouoient un grand rôle dans la République Romaine, lorsque Cicéron écrivit ces Lettres. Cette traduction l'emporte sur celle qu'avoit faite l'Abbé de St Réal, & on est redevable à l'Abbé Mongaut d'avoir procuré l'avantage de lire avec plaisir, la partie des Ouvrages de Cicéron la plus curieuse, pour l'histoire de son tems, mais la plus difficile & la plus obscure. Il y a dans les Mémoires de l'Académie deux *Dissertations* de l'Abbé Mongaut.

MONIME DE MILET, est fameuse dans l'Histoire par sa beauté & sa chasteté. Mithridate tenta inutilement de la séduire par les plus riches présens. Elle opposa une vertu invincible, à la passion de ce Roi. Comme sa résist-

tance ne fit qu'irriter l'amour du Prince, il l'épousa. Mais ayant été vaincu par Lucullus, & craignant qu'elle ne tombât entre les mains de l'ennemi, il lui envoya ordre de mourir. Lorsque l'Eunuque le lui eut annoncé, elle essaya vainement de se pendre avec le bandeau de sa tête ; mais s'étant rompu elle le jetta par terre & cracha dessus. Elle tendit la gorge, & mourut ainsi 63 ans, avant Jesus-Christ.

MONIN, (Jean Edouard du) natif de Gi, dans le Comté de Bourgogne, vint à Paris fort jeune, & s'acquit un grand nom par la facilité avec laquelle il composoit des vers Latins & François ; il fit tellement illusion à ses Contemporains, qu'ils le regardèrent comme le plus beau génie du siècle, & que Naudé, dans son Apologie des grands hommes, ne fait pas difficulté de le comparer au fameux Pic de la Mirande, à Postel & à Agrippa. Mais la postérité à jugé ce Poëte & ne trouve dans ses vers, qu'obscurités, duretés, galimathias, métaphores ridicules, expressions forcées, & une affectation à prodiguer l'érudition hors de propos. Il n'avoit que 26 ans, lorsqu'il fut assassiné à Paris en 1586. Il avoit déja appris le Latin, le Grec, l'Hébreu, l'Italien, l'Espagnol, la Philosophie, la Théologie, la Médecine & les Mathématiques. Mais il ne fit qu'abuser de toutes ses connoissances, par défaut de goût, & ses Ouvrages ressentent plus le pédant, que l'homme d'esprit.

MONIQUE (Sainte) née en 332 de parens Chrétiens, fut mariée à Patrice, Bourgeois de Tagaste en Numidie, qui étoit Payen. Mais elle obtint par ses prières & par ses larmes, la conversion de son époux & celle de Saint Augustin, qui avoit livré son esprit & son cœur, à toutes sortes d'ignorances. Ayant eu la consolation de voir ce cher fils consacrer ses talens & ses études à la défense de la Religion, elle mourut en 387.

MONNOYE (Bernard de la) né à Dijon en 1641, après avoir fait avec distinction ses Humanités dans cette Ville, étudia en Droit ; mais sa passion dominante fut toujours pour les Belles-Lettres. Résolu de leur consacrer la plus grande partie de son tems, quelque talent qu'il eût pour briller dans le Barreau, il se contenta de se faire recevoir Correcteur en la Chambre des Comptes de sa patrie. Cette Charge ne lui dérobant que peu de momens, n'interrompoit guères son commerce avec les Muses. Pour les cultiver avec plus de succès, il joignit à l'étude des Langues Grecque & Latine, celle de l'Italien &

de l'Espagnol. Il se fit d'abord connoître par son Poëme du duel aboli, qui est à quelque chose près, un très-bon morceau de Poësie, & qui mérita en 1671, le premier prix que l'Académie Françoise ait distribué. Il fut encore couronné les années suivantes, & presqu'autant de fois qu'il concourut pour le prix de Poësie. Il se rendit aussi très-habile dans la Critique. Sa curiosité pour l'Histoire des livres & des Sçavans, l'a rendu ingenieux à déterrer jusqu'aux moindres particularités. Les recherches & les dissertations qu'il a faites en ce genre, prouvent qu'il étoit un des Critiques les plus judicieux & les plus éclairés de son siècle. La droiture, la probité, la modestie ne le caractérisoient pas moins, que son érudition. Il étoit d'une humeur vive & enjouée, qui lui inspiroit souvent d'aimables saillies, assaisonnées d'un sel fin & délicat. Il fut reçû à l'Académie Françoise en 1713, & mourut à Paris en 1728, âgé de 88 ans. Ses Poësies sont des Odes, des Epigrammes, des Stances, des Noëls Bourguignons qui passent pour son chef-d'œuvre. On a encore de lui des remarques sur les jugemens des Sçavans de Baillet, & sur *l'Anti-Baillet* de Ménage; des remarques sur le *Menagiana*, de l'édition de 1715 en quatre volumes, avec une Dissertation curieuse sur le livre *de Tribus impostoribus*, & un autre sur l'infame livre *du moyen de parvenir* : des notes sur la *Bibliothéque choisie* de Colomiés, sur l'édition des Rabelais de 1715; ces notes sont plus grammaticales qu'historiques. Il en a fait aussi sur le *Cimbalum mundi*.

MONOYER, (Jean-Baptiste) Peintre né en 1635 à Lille, avoit un talent particulier pour peindre les fleurs. On trouve dans ses tableaux une fraicheur, un éclat, un fini, une vérité qui le dispute à la nature même. Milord Montaigu ayant connu cet illustre Artiste pendant son séjour en France, l'emmena à Londres, où il employa son pinceau à décorer son magnifique hôtel. Monoyer y mourut en 1699.

MONSTRELET, (Enguerrand de) né à Cambrai au quinzième siècle, d'une famille noble & ancienne, est connu par une *Chronique* ou *Histoire* curieuse & intéressante des choses mémorables arrivées de son tems, depuis l'an 1400, jusqu'en 1467, dont l'édition la plus ample, est celle de 1693, deux vol. *in-fol.* Il y décrit la prise de Paris & de la Normandie par les Anglois, les guerres qui éclatèrent entre les maisons d'Orléans & de Bourgogne. On l'accuse d'être trop partial en faveur de la dernière. On prétend que les éditions

gothiques sont moins altérées, que les éditions postérieures, l'Auteur a rempli son Ouvrage de beaucoup de pièces originales qui en rendent la lecture moins agréable, mais aussi plus fidèle & plus autentique.

MONT, (François du) après avoir servi dans les armées Françoises, se réfugia en Hollande, où il s'acquit beaucoup de réputation par ses écrits. Il mit au jour en 1699, *des Mémoires politiques, pour servir à l'intelligence de la paix de Riswick.* quatre vol. *in*-12, curieux & intéressants. Ils contiennent en abrégé ce qui s'est passé de plus considérable dans les affaires depuis la paix de Munster, jusqu'à la fin de l'an 1676. On a encore de lui *des Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malthe, & en Turquie*, quatre vol. *in*-12. assez curieux, mais quelquefois languissans. Un grand *Recueil* de traités d'alliance, de paix & de commerce, depuis la paix de Munster, jusqu'en 1709, collection utile quoique défectueuse. *Lettres historiques*, depuis Janvier 1652, jusqu'en 1710, continuées depuis par une autre main. Tout ce que du Mont a fait de ce Recueil, est estimé ; & on y trouve des pièces originales très-curieuses.

MONTAGNE, (Michel de) né au Château de ce nom dans le Périgord en 1533, fut élevé sous les yeux de son pere, qui dirigea lui-même son éducation d'une manière singulière. Dès que l'enfant fut en état de parler, il mit auprès de lui un Allemand qui ne parloit que Latin, & on ne laissoit approcher de lui que des gens qui parloient cette Langue. Ensuite pour le perfectionner, on lui donna pour précepteurs des hommes sçavans, tels que Buchanan, & Muret. Le jeune Montagne apprit aussi le Grec par forme de divertissement. C'étoit le systême de son pere, qui croyoit que la seule manière de bien instruire les enfans, étoit de leur rendre l'étude aimable. Il poussoit l'attention pour son fils, jusqu'au point de le faire éveiller au son de quelque instrument, parce qu'il croyoit que c'étoit gâter le jugement des enfans, que de les éveiller en sursaut. Montagne arrivé à l'âge de 33 ans, se maria à la fille d'un Conseiller au Parlement de Bordeaux, & posséda lui-même pendant quelques tems une semblable Charge dans ce Parlement. Son mérite lui procura bientôt des distinctions. Charles VI lui donna le Collier de l'Ordre de Saint Michel. Etant à Rome, il fut décoré du titre de Citoyen Romain, & à Venise, il apprit sa nomination à la Charge de Maire de Bordeaux, dans laquelle il suc-

céda au Maréchal de Biron. Après avoir exercé quatre ans cet emploi honorable, il se retira dans la maison de Montagne, où il passa le reste de sa vie, dans un grand loisir. Sur la fin de ses jours, il fut tourmenté par les douleurs de la pierre & de la colique, sans vouloir jamais employer le secours de la Médecine qu'il détestoit, & il mourut d'une esquinancie en 1592, âgé de 60 ans. Nous avons de lui des *Essais* qui parurent pour la première fois à Bordeaux en 1580 *in*-8. Il n'y avoit alors que deux livres, & depuis, il s'en est fait une infinité d'autres éditions augmentées d'un troisième livre & de beaucoup d'additions aux deux premiers. Mais toutes ces éditions faites sur celles de la célèbre de Gournay, fille adoptive de Montagne, étoient très-imparfaites, & Coste est le premier qui en ait donné une belle en sept vol. *in*-4. 1724 à Londres. Elle est faite sur les plus correctes, augmentée de quelques lettres de l'Auteur, & les passages Grec, Latins & Italiens sont traduits plus fidèlement, que dans les précédentes. L'éditeur y a ajoûté de plus, de courtes remarques, & de nouveaux *Index* plus amples & plus utiles que ceux qui avoient paru jusqu'ici. On a dit de cet Ouvrage beaucoup de bien & encore plus de mal. Les uns l'ont regardé comme un livre sans suite & sans ordre, rempli de mille choses puériles, basses & pédantesques, dangereux & plein de maximes tendantes à ruiner la piété, à affoiblir l'esprit de Religion, & à renverser les premiers principes de la Loi naturelle, & c'est ainsi qu'en ont jugé Paschal, Nicole & Malbranche. D'autres au contraire ont prétendu qu'il n'est point d'Ouvrage de morale où il y ait tant à apprendre, qu'il est par-tout rempli de bonnes instructions, & que c'est *le breviaire des honnêtes gens*, ainsi que l'appelloit le Cardinal du Perron. S'il y a de l'exagération dans le premier de ces jugemens, on ne peut nier qu'elle ne soit excessive dans le second ; & quand on aura accordé qu'il régne dans les *Essais*, une simplicité, une naïveté, une vivacité & un agrément qui les font lire avec plaisir ; que l'Auteur dans sa manière est original, & que l'air cavalier qu'il affecte, est bien du goût des François ; on sera forcé de convenir aussi qu'il n'y a nul ordre, nulle liaison ; que Montagne se jette indifféremment sur toutes sortes de sujets, sans en épuiser aucun ; qu'il dit au hasard tout ce qui lui vient à la pensée, risquant le bon pour le mauvais, & le mauvais pour le bon, sans trop s'attacher ni

à l'un ni à l'autre. Mais ce qu'il y a de plus blâmable dans cet Auteur, c'est que ne s'embarrassant ni de Religion ni de morale, il séme les maximes les plus pernicieuses, qu'il appelle sans pudeur les choses par leur nom, & qu'il parle de lui-méme, de ses vices & de ses vertus, avec une indifférence, qui suppose beaucoup de vanité & de corruption de cœur. Nous avons encore de Montagne, une édition *in*-8. des écrits de la Boëtie, son ami, & une traduction de *la Théologie naturelle* de Raymond de Sebonde *in*-8. Cet Auteur Esp. Médecin de profession, enseignoit l'Ecriture Sainte à Toulouse, en 1436. Son livre parmi quelques bonnes choses, renferme des subtilités & des idées singulières contraires à la foi, & c'est peut-être la raison pour laquelle Montagne l'a traduit.

MONTAGU, (Jean de) Vidame du Laonnois, étoit fils de Girard, Seigneur de Montagu-en-Laye, Secrétaire du Roi, Trésorier de ses Chartes & Maître des Comptes. Jean de Montagu eut la principale administration des affaires sous les Rois Charles V & Charles VI, qui l'admirent dans leurs conseils les plus secrets. Devenu Sur-Intendant des Finances, il acquit de grands biens, & élev sa famille. Il fit ses deux freres, l'un Evêque de Paris; l'autre Archevêque de Sens & Chancelier en 1405. Charles d'Albret, Connétable de France, pour partager sa faveur, lui demanda son fils pour sa fille, qui par son pere & par sa mere, descendoit du Sang Royal de France; par ce mariage Montagu vit sa maison alliée à la famille Royale. Son attachement à la Reine & aux intérêts de la maison d'Orléans, irrita contre lui le Duc de Bourgogne, qui vint à bout de l'immoler à sa fureur. De concert avec le Roi de Navarre & ses autres ennemis, il le fit accuser de divers crimes & arrêter en 1409, pendant la maladie de Charles VI. Il fut mis à la question, & sur des aveux arrachés par les supplices, on le condamna à avoir la tête tranchée, malgré les sollicitations de la Reine, du Duc de Berri, & de l'Evêque de Paris son frere, qui se jetta plusieurs fois aux pieds du Duc de Bourgogne. L'Arrêt fut exécuté aux Halles de Paris, & son corps attaché au gibet de Montfaucon. Il justifia avant que de mourir le Duc d'Orléans de tous les crimes dont on l'avoit noirci, & dont il s'étoit chargé lui-même; il ne convint que de celui d'avoir détourné à son profit quelque partie des finances du Roi. La famille de cet infortuné Ministre, fit réhabiliter sa mémoire trois ans

après, & obtint qu'il fût enterré avec honneur dans l'Eglise des Céleſtins de Marcouſſi qu'il avoit fondés. Son fils fut auſſi rappellé à la Cour par le Dauphin.

MONTAGUE ou MONTAIGU, (Charles) fils de George Montaigu, Comte de Northampton, ſervit avec beaucoup de zèle dans la Chambre des Communes, Guillaume III, qui lui accorda une penſion avec la charge de Commiſſaire du tréſor en 1691. Devenu Chancelier de l'Echiquier & Sous-Tréſorier, il fut l'Auteur des billets de l'Echiquier, ſi commodes dans le commerce d'Angleterre. Il contribua beaucoup à remédier aux déſordres qui s'étoient gliſſés dans les monnoies. Le Miniſtère ayant changé en 1711, il fut diſgracié par la Reine Anne; mais il ne défendit pas avec moins de fermeté le parti des Wighs, auſquels il fut toujours attaché. Après la mort de cette Princeſſe, il fut un des Régens du Royaume, juſqu'à l'arrivée du Roi George I, qui le nomma auſſitôt Comte d'Halifax, Conſeiller-Privé, Chevalier de la Jarretière & premier Commiſſaire du Tréſor; titres qu'il conſerva juſqu'à la mort qui l'enleva en 1715. Il avoit beaucoup de diſpoſitions pour l'Eloquence & pour la Poëſie. On a de lui un Poëme intitulé, *l'Homme d'honneur*, & d'autres Ouvrages en Anglois, tant en vers qu'en proſe.

MONTAIGU, (Richard) ſçavant Proteſtant du dix-ſeptième ſiècle, mérita par ſa conduite & ſes talens d'être ſucceſſivement Evêque de Chicheſter & de Norwirch. Il y a eu peu d'Ecrivains Anglois, dont les ſentimens aient été auſſi conformes, à ceux de nos Théologiens. Comme eux il admettoit la tranſubſtantiation, la préſence réelle, l'invocation des Saints, le culte des images; mais il différoit d'eux ſur la manière dont J. C. eſt préſent dans l'Euchariſtie. On aſſure qu'il avoit réſolu de ſe retirer en Flandre, pour ſe réunir à l'Egliſe Catholique, & que la mort le ſurprit dans ce projet en 1641. Les Ouvrages de ce Prélat décèlent beaucoup d'érudition. On a de lui, *Analecta Eccleſiaſticarum exercitationum* in-fol. une *Traduction* fidèle en Latin de 214 Lettres de Saint Baſile, & de toutes celles du Patriarche Photius, &c. Il y a eu encore deux MONTAIGU, Gilles & Pierre. Ils étoient freres. Le premier fut Evêque de Terouane, Chancelier de France, Proviſeur de Sorbonne, Cardinal, & ſervit utilement la France, ſous le règne du Roi Jean. Il mourut à Avignon en 1378. Le ſecond, appellé *le Cardinal de Laon*, rétablit

le Collège de Montaigu qui tomboit en ruine, & qui avoit été fondé à Paris en 1314. par Aicelin de Montaigu, Archevêque de Rouen, de la même famille que les deux précédens.

MONTALAMBERT, (André de) Seigneur d'Essé & de Panvilliers, né en 1483, fut un des plus braves & des plus sages Capitaines de son siècle. Brantome rapporte, que François I. disoit souvent : *Nous sommes quatre Gentilshommes de la Guyenne, qui combattons en lice contre tous allans & venans, Moi, Sansac, d'Essé & Chataigneraye.* En 1536, il se jetta avec une Compagnie de Chevaux-légers dans Turin, qui étoit menacé d'un siège, & n'en sortit que pour aller prendre Ciria, qu'il emporta par escalade. En 1543, il se signala avec le Capitaine la Lande, par l'étonnante défense de Landreci, contre une armée formidable de toutes les forces d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre & de Flandre, commandées par l'Empereur Charles V. L'ennemi fut obligé de lever le siège de cette Ville, quoiqu'elle fût mal fortifiée, & que la Garnison fût accablée de misères. Le Roi fit alors Montalambert Gentilhomme de sa Chambre, ce qui donna lieu aux Courtisans de dire, *qu'il étoit plus propre à donner une Camisade à l'ennemi, que la Chemise au Roi.* Envoyé en Ecosse en 1548, il tailla en pièces les Anglois, fit prisonnier leur Général, & leur enleva tout ce qu'ils avoient dans ce Royaume. Il vendit jusqu'à sa vaisselle d'argent, pour faire subsister son armée. De retour en France, il fut honoré par Henri II, du Collier de l'Ordre. La Paix s'étant faite en 1550, il se retira dans sa terre de Panvilliers, en Poitou. Depuis trois ans, il y languissoit d'une cruelle jaunisse, lorsqu'il reçut ordre du Roi de s'aller jetter dans Terouane, pour la défendre contre l'armée de l'Empereur. Montalambert, transporté de joie, *Mes amis*, dit-il à ceux qui l'environnoient, *voilà le comble de mes souhaits, puisque je vais mourir en un honorable lieu, & ne craignant rien tant que de mourir en mon lit. Dame jaunisse n'aura point cet honneur de me tuer.* En prenant congé du Roi, il le pria de croire, *que si Terouane étoit prise, Essé seroit mort, & par conséquent guéri de sa jaunisse.* Il tint parole, & fut tué en 1553, sur la brèche, en défendant cette Ville, avec une valeur incroyable.

MONTAN, né à Ardaban dans la Mysie au deuxième siècle, s'annonça comme Prophète. Feignant qu'il étoit inspiré du Saint-Esprit, il débitoit témérairement tout

ce qui se présentoit à son imagination. Il prétendoit que Dieu avoit voulu sauver d'abord le monde par Moyse & par les Prophètes; qu'ayant échoué dans ce dessein, il s'étoit incarné, & que n'ayant pas encore réussi, il étoit descendu en lui par le moyen du Saint-Esprit, & dans deux Prophêtesses, Priscille & Maximille, toutes deux fort riches & très-attachées à sa Doctrine. Cet Héréfiarque se croyoit destiné à réformer plusieurs abus, à tirer les Fidèles de l'extrême foiblesse, & de l'espèce d'enfance dans laquelle ils avoient vécu jusqu'alors; enfin, à leur apprendre qu'il falloit observer plusieurs Carêmes, regarder les secondes nôces comme illicites, ne point fuir la persécution, ni recevoir à la pénitence ceux qui étoient tombés. Montan séduisit un grand nombre de Chrétiens, par l'austérité de ses mœurs & de ses pratiques de dévotion: cette hérésie eut plus de Partisans que toutes celles qui l'avoient précédées. Ils eurent l'adresse de tirer du Pape Victor, des Lettres d'approbation; mais on lui ouvrit les yeux, & il les révoqua. Il se tint plusieurs Conciles contre eux. Les saints Evêques, après avoir examiné ces nouveaux Prophêtes, les rejettèrent, sur ce qu'ils parloient dans l'extase & sans liberté, étant *in amentiâ*. On établit contre eux ce principe: que le Saint-Esprit perfectionne ceux à qui il se communique, au lieu de les dégrader, & qu'en faisant parler les Prophêtes, il ne leur ôte point le libre usage de la raison & des sens. Saint Apollinaire d'Hiéraple, fut le plus zèlé adversaire des Montanistes.

MONTAN, Archevêque de Tolede, vers l'an 530, réunissoit en lui beaucoup de science & de piété; mais avec toute sa vertu, il ne pût échapper à la calomnie. Accusé d'impudicité, on dit qu'il prouva son innocence, en tenant pendant la célébration de saints Mystères, des charbons ardens dans son Aube, sans qu'elle fût brûlée. On a de lui deux *Epîtres*, qui font honneur à sa piété, à son érudition & à son esprit. Il ne faut pas le confondre avec MONTAN *ou* plutôt *Philippe* de la MONTAIGNE, Docteur de Sorbonne, natif d'Armentières, qui fut un Critique judicieux, & très-versé dans les langues Grecque & Latine. Il enseigna la première avec réputation, dans l'Université de Douai, où il mourut en 1575, après avoir fondé trois bourses, pour de pauvres Ecoliers.

MONTANARI, (Germiniano) de Modene, joignoit une grande érudition à une connoissance particulière de

l'Astronomie & des Mathématiques, qu'il enseigna longtems à Bologne, où il mourut vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui *Astronomico-Physica Dissertatio de Cometa ;* quelques discours *sur des expériences Physiques ;* un autre *sur les Etoiles fixes* qui ont disparu, & sur celles qui ont commencé à paroître, &c. Montanari pensoit assez comme Gassendi : il supposoit avec lui de petits vuides, par le moyen desquels il expliquoit plusieurs Phénomènes de la nature.

MONTANUS, *voyez* ARIAS.

MONTANUS, (Jean-Baptiste) né à Verone d'une famille noble, fut élevé avec soin dans les Sciences. Envoyé par son pere à Padoue, pour y apprendre la Jurisprudence, il se livra à l'étude de la Médecine, pour laquelle il avoit une inclination invincible. Il la pratiqua & l'enseigna dans cette Ville, avec un succès éclatant. Sa méthode étoit claire, facile & solide. Il avoit aussi du goût pour la Poësie, & presque toutes les Académies d'Italie, se firent honneur de l'admettre dans leur Société. Il mourut en 1551. On a recueilli ses *Consultations* de Médecine en trois vol. Il a laissé encore d'autres ouvrages.

MONTARROYO MASCARENHAS, (Freyre de) naquit à Lisbonne de parens nobles en 1670. Son génie actif & pénétrant, lui fit embrasser toutes les sciences & toutes les branches de la Littérature. Dans sa jeunesse il fut recherché par toutes les Académies de Portugal, qui s'empressèrent de l'avoir pour membre. Il fit, en 1693, presque tout le tour de l'Europe, ce qui le mit à portée de puiser dans les sources, & de traduire dans sa langue, tout ce qu'il trouvoit de meilleur dans la plûpart des langues vivantes. De retour en Portugal, il servit depuis 1704 jusqu'en 1710, en qualité de Capitaine de Cavalerie, dans un des Régimens qui avoient été levés, par la Reine d'Angleterre. Enfin, il préféra le loisir d'Apollon au tumulte de Mars. Depuis sa retraite, il fut deux fois Président *de l'Académie des Anonymes*, puis Secrétaire & Maître d'Ortographe dans celle *des Appliqués*. Il est le premier qui, en 1715, introduisit les Gazettes en Portugal. Ses Ouvrages sont aussi nombreux que variés. En voici les principaux : *Les Négotiations de la Paix de Riswick*, deux vol. *in*-8. en François : ouvrage où il examine les droits & prétentions des Alliés sur le Roi de France : *Relation* de la bataille d'Oudenarde, en Portuguais, ainsi que les suivans : *Relation* de la mort de Louis XIV, *in*-4.

Histoire Naturelle, Chronologique & Politique du Monde, &c. Ouvrage formé sur les Gazettes Portugaises, & donné depuis 1715 jusqu'en 1747: *la Conquête des Onizes*, Peuples du Brésil, *in*-4. *Relation* de la bataille de Peterwaradin, *in*-4. *Evénemens terribles*, arrivés en Europe en 1717, *in*-4. *Relation* d'un Monstre sauvage mort dans le voisinage de Jérusalem, *in*-4. *Détail des progrès* faits par les Russes contre les Turcs & les Tartares, *in*-4. & beaucoup d'autres, tant imprimés que manuscrits.

MONTAULT, (Philippe de) Duc de Navailles, étoit fils de Philippe de Montault, Baron de Benac, Gouverneur & Sénéchal de Bigorre. Quoiqu'élevé dans le sein de l'hérésie, il fut reçu Page en 1635 chez le Cardinal de Richelieu, n'ayant que quatorze ans. Instruit par ce grand Ministre, il abjura la Religion prétendue réformée. Sa conversion, entraîna celle de son pere & d'une grande partie de sa famille. Montault commanda plusieurs fois les armées Françoises avec distinction, & fut toujours attaché aux Cardinaux de Richelieu & Mazarin, dans les tems les plus difficiles. Il devint Maréchal de France en 1675, Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit en 1681, Gouverneur du Duc d'Orleans, Régent du Royaume, en 1683, & mourut à Paris l'année suivante. On a de lui des Mémoires, imprimés à Paris en 1701, qui sont bien écrits : on y sent le stile d'un homme de qualité, qui sans affectation, & même sans art, parle avec politesse & avec élégance, & donne un tour également noble à tout ce qu'il dit. Cependant on n'y apprend pas beaucoup de choses.

MONTAUSIER, *voyez* SAINTE-MAURE.

MONTCHAL, (Charles de) né à Annonai en Vivarais, étudia à Paris, fut d'abord Boursier, puis Principal du Collége d'Autun. Il se rendit célèbre par la connoissance qu'il eut de l'Histoire Sainte & Profane, du Droit Canon & Civil, de la langue Greçque & Hébraïque. En 1628, il fut élevé sur le Siége de Toulouse, par la démission du Cardinal de la Valette, dont il avoit été Précepteur. Ce sçavant Prélat rétablit le Texte, & corrigea la Version de l'*Histoire* d'Eusèbe. On imprima en 1718, à Rotterdam, ses *Mémoires contenant les particularités de la Vie & du Ministère du Cardinal de Richelieu*, deux vol. *in*-12. Il y a dans cette édition, un grand nombre de phrases inintelligibles, & souvent même des périodes omises, ce qui paroît venir de la négligence des Editeurs. On en a rétabli beaucoup dans

l'Europe sçavante, Novembre 1718. On attribue aussi à Montchal une *Dissertation*, où l'Auteur entreprend vainement de prouver, *que les Puissances Séculières ne peuvent imposer sur les biens de l'Eglise aucune taxe, sans le consentement de l'Eglise même.* Cet Ouvrage fait peu d'honneur à son discernement. Il y donne trop aux Papes & ôte trop aux Puissances Séculières. Le Pere le Quien, Dominicain, a publié quelques Lettres de ce Prélat, qui prouvent son goût pour les Sciences & son zèle à favoriser les Sçavans. Aussi lui ont-ils, par reconnoissance, prodigué des louanges. Montchal mourut en 1651.

MONTCHRÉTIEN DE VATTEVILLE, (Antoine de) fils d'un Apotiquaire de la ville de Falaise, s'attacha à la Poësie Françoise; mais il est plus connu par ses intrigues & par ses avantures, que par son talent pour la Poësie. Dans une dispute qu'il eut contre le Baron de Gouville, qui étoit accompagné de son beau-frere & d'un soldat, il mit l'épée à la main contre eux, & fut laissé pour mort. Guéri de ses blessures, il porta ses plaintes, & tira du Baron plus de douze mille livres. Cette somme le mit en état de faire l'homme d'importance. Il ajouta à son nom celui de *Vatteville*, pour faire croire qu'il avoit quelque Terre ou Fief. Il se rendit ensuite Solliciteur d'un Procès, qu'une Dame avoit avec son mari, Gentilhomme fort riche, mais infirme & imbécile, après la mort duquel il épousa secrettement la veuve. Bien-tôt après, ayant été accusé d'avoir tué en trahison, le fils du Sieur de Grichi-Moynes, près Bayeux, il fut obligé de se retirer en Angleterre. Le Roi Jacques I, à qui il dédia sa Tragédie de *l'Ecossoise*, obtint de Henri IV sa grace. De retour en France il s'occupa, pendant quelques années, à vendre des couteaux, des canifs & autres instrumens semblables. Dégoûté de ce métier, il alla offrir ses services aux Religionaires de France, & se signala par plusieurs actions d'éclat. Tandis qu'il parcouroit la Normandie & le Maine, pour se faire des Partisans, il fut découvert & surpris dans une Hôtellerie. Après y avoir soutenu une espèce de siège avec six Capitaines qui l'accompagnoient, il fut tué en 1621. Toutes ces avantures singulières ne l'ont pas empêché de composer plusieurs volumes de Poësie, qui renferment des *Tragédies*, des *Sonnets*, un *Poëme* divisé en quatre livres, intitulé : *Susanne* ou *la Chasteté*, &c. qui ne sont point estimés.

MONTECLAIR, (Michel) né à Chaumont en Bassigni

ſigni en 1666, Muſicièn célèbre, fut le premier qui joua, dans l'orcheſtre de l'Opera, de la contre-baſſe. On doit à ſes talens une méthode eſtimée, pour apprendre la Muſique; *des principes pour le Violon; des Trio de Violons; trois Livres de Cantates; des Motets & une Meſſe de Requiem.* Il a mis auſſi ſur le Théatre les *Fêtes de l'Eté*, & l'Opera de *Jephté*, en cinq Actes. Cette Tragédie, dont les paroles ſont de l'Abbé Pellegrin, a été repriſe pluſieurs fois, & toujours avec ſuccès. Monteclair mourut en 1737, proche Saint Denis en-France.

MONTECUCULI, (Raymond de) l'un des plus grands Capitaines du dix-ſeptième ſiècle, naquit dans le Modenois en 1608, d'une famille diſtinguée. On a remarqué que les plus célèbres Généraux de l'Empire, ont ſouvent été tirés d'Italie. Ce Pays, dans ſa décadence, porte encore des hommes, qui font ſouvenir de ce qu'il étoit autrefois. Le jeune Montecuculi porta d'abord les armes ſous Erneſt Montecuculi, ſon oncle, Général de l'Artillerie, dans les armées Impériales, qui le fit ſervir comme ſoldat, & paſſer par tous les dégrés de la Milice. Bientôt il annonça ce qu'il devoit être. Dès 1634 il ſurprit, à la tête de deux mille chevaux, par une marche précipitée, dix mille Suédois qu'il contraignit d'abandonner leurs bagages & leur artillerie. Mais peu de tems après, le Général Bannier vengea leur défaite par celle du vainqueur, qu'il fit priſonnier. Montecuculi ayant obtenu ſa liberté, au bout de deux ans, battit en Bohême le Général Wrangel, qui perdit la vie dans le combat. Devenu Général en 1657, il triompha de Ragotzi, Prince de Tranſilvanie, & des Suédois ligués contre Caſimir, Roi de Pologne. Il n'eut pas un ſuccès moins brillant contre Charles Guſtave, Roi de Suéde, qui avoit tourné ſes armes contre le Dannemarck: les Suédois furent chaſſés, & Coppenhague délivrée. En 1661, le vainqueur de Ragotzi devint ſon défenſeur, & força les Turcs d'abandonner la Tranſilvanie. Il rompit auſſi, par ſon habileté & par une ſage lenteur, toutes les entrepriſes de leur formidable armée en Hongrie, juſqu'à l'arrivée des François, dont la victoire ſur les infidèles, à S. Gothard, fut l'occaſion d'un traité de paix. La guerre s'étant allumée entre l'Empereur & la France, Montecuculi commanda l'armée, deſtinée pour arrêter les conquêtes de Turenne. La priſe de Bonne, précédée d'une marche pleine de ruſes, le couvrit de gloire. On lui ôta néanmoins le commandement, l'année ſui-

vante; mais on le lui rendit en 1675, parce qu'il étoit seul digne d'être opposé, au grand Turenne. Toute l'Europe eut les yeux ouverts sur ces deux illustres Généraux. Tous deux avoient réduit la guerre en art. Ils passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & des campemens, plus estimés que des victoires, par les Officiers Allemans & François. L'un & l'autre jugeoit de ce que son adversaire alloit tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, & ils ne se trompèrent jamais. Ils opposoient l'un à l'autre la patience, la ruse, l'activité, & tout ce que le génie, la science militaire, & une longue expérience peuvent suggèrer. Enfin, ils étoient prêts d'en venis aux mains, & de commettre leur réputation au sort d'une bataille, quand Turenne fut tué d'un coup de canon. Montecuculi, encore plus honnête homme que héros, le pleura, & fit de lui ce magnifique éloge : *Je regrette & ne sçaurois trop regretter un homme au-dessus de l'homme, un homme qui faisoit honneur à la nature humaine.* Retenu par l'habileté du Général François trois mois entiers au-delà du Rhin, il passa ce fleuve, & pénétra dans l'Alsace; mais ses progrès furent arrêtés par le Prince de Condé, qui seul pouvoit lui ôter la supériorité que lui donnoit la mort de Turenne. Montecuculi passa le reste de sa vie à la Cour Impériale, s'y rendit le protecteur des gens de Lettres, & contribua beaucoup, par son crédit & par ses lumières, à l'établissement de l'Académie des Curieux de la nature. Ce grand Capitaine mourut à Lintz le 16 Octobre 1680, à soixante-douze ans. On a de lui des *Mémoires* en Italien, traduits en François par Adam. Ces Mémoires traitent de l'art Militaire, de la Guerre contre le Turc, & contiennent la Relation de la campagne de 1664, en Hongrie. La meilleure édition est celle de 1735, à Strasbourg, à laquelle est conforme celle de Paris en 1746.

MONTEÇUMA *ou* MONTEZUMA, puissant & dernier Roi du Méxique. Ferdinand Cortez fut reçu par ce Prince, dans sa Capitale, comme son Maître, & par les Habitans, comme leur Dieu, tant ils furent frappés de ces animaux guerriers, sur qui les principaux Espagnols étoient montés, de ce tonnerre artificiel, qui se formoit dans leurs mains, de ces châteaux de bois, qui les avoient apportés sur l'Ocean, de ce fer dont ils étoient couverts! On se mettoit à genoux dans les rues, quand un valet Espagnol passoit. Mais peu à peu, Montezuma & sa

Cour, s'apprivoisant avec leurs hôtes, osèrent les traiter, comme des hommes. Une partie des Espagnols étoit à la Vera-Crux, sur le chemin du Méxique. Un Général de l'Empereur, qui avoit des ordres secrets, les attaqua, & quoique ses troupes fussent vaincues, il y eut trois ou quatre Espagnols de tués. La tête de l'un d'eux, fut même portée à Montezuma. Alors Cortez osa aller au Palais, suivi de cinquante Espagnols, & mettant en usage la persuasion & la menace, il emmena l'Empereur prisonnier à son quartier, le força de lui livrer ceux qui avoient attaqué les siens, & lui fit mettre les fers aux pieds & aux mains, comme un Général qui punit un simple soldat. Les Méxiquains indignés de l'esclavage de leur Prince, allèrent assièger le Palais où il étoit retenu; mais les Espagnols l'ayant contraint de se présenter à une fenêtre, pour appaiser le tumulte, il fut blessé d'un coup de pierre, dont il mourut en 1520, implorant inutilement la vengeance du Ciel contre des brigands, qui, foulant aux pieds la religion & le droit des gens, étoient venus, conduits par leur seule cupidité, troubler l'Empire d'un Roi, que le Ciel & la nature avoient separé d'eux par des espaces, qu'ils n'auroient jamais dû franchir. Après la mort de Monteçuma, deux de ses fils & trois filles embrasserent la religion Catholique; l'aîné de ses fils reçut le Baptême avec la Reine sa mere: il fut nommé Pierre, & Charles V. lui donna des terres & des revenus, avec le titre de Comte de Monteçuma. Il mourut en 1608, âgé de soixante-huit ans, & laissa une postérité qui subsiste encore en Espagne.

MONTE-MAJOR, (Georges de) ainsi nommé du lieu de sa naissance, auprès de Conimbre, eut beaucoup de talent, pour la Musique, & pour la Poësie. On a de lui une espèce de Roman intitulé, *la Diane*, qui a été traduit en diverses Langues; on y trouve de l'esprit & de la délicatesse. Il a laissé encore des Poësies connues sous le nom de *Cancionero*, cet Auteur mourut jeune en 1560.

MONTEREAU, ou de Montreuil (Pierre de) est connu par plusieurs Ouvrages estimés d'Architectures. C'est lui qui a donné les desseins de la Sainte Chapelle de Paris, de celle du Château de Vincennes & de plusieurs autres beaux édifices. Il mourut en 1266.

MONTESQUIEU, (Charles de Secondat, Baron de) né au Château de la Brede, près de Bordeaux en 1689, d'une famille noble de Guyenne, annonça de bonne heure ce qu'il devoit

être, & fit paroître dès l'enfance les plus heureuses dispositions pour les Sciences. A peine avoit-il vingt ans, qu'il avoit fait des progrès rapides dans la Jurisprudence, & qu'il préparoit déja les matériaux de l'*Esprit des Loix*, par un extrait raisonné des immenses volumes, qui composent le corps du Droit Civil. Il fut reçû Conseiller du Parlement de Bordeaux en 1714, & deux ans après, pourvû de l'Office de Président à Mortier. C'est en cette dernière qualité qu'il fut chargé de présenter au Roi les remontrances de sa Compagnie, à l'occasion d'un nouvel impôt. Il le fit en sujet respectueux & en Magistrat plein de courage, & la misère publique représentée avec force, obtint la justice qu'elle demandoit. Ce ne fut qu'en 1721, que le jeune Montesquieu s'annonça comme Ecrivain dans le monde littéraire, & qu'il mit au jour les *Lettres Persannes*; Ouvrage ingénieux où règne une satyre fine de nos mœurs, & une critique délicate de nos ridicules, de nos travers & de nos vices, & une discussion profonde des matières les plus importantes, que l'Auteur approfondit, en paroissant glisser sur elles. C'est une imitation du *Siamois* de Dufresni & de *l'Espion Turc* de Marana; mais imitation qui l'emporte de beaucoup sur les originaux. Malheureusement ce livre en faisant honneur au génie, à l'esprit & au stile de Montesquieu, fit naître des soupçons très-graves sur sa Religion. On reprocha à l'Auteur de faire *le monde éternel*, *de nier la prescience* de *Dieu*, *à l'égard des volontés libres*, *de mettre des impiétés sur le compte des livres Saints*, & d'avancer plusieurs blasphêmes, qui pour être dans la bouche d'un Persan, n'en devoient pas moins être attribués au François, qui le faisoit parler. Ces accusations furent depuis justifiées & démontrées dans un écrit qui parut en 1751, dans lequel on relève avec autant d'élégance & d'agrémens, que d'exactitude & de solidité, ces impiétés & bien d'autres horreurs. Ce premier écrit de Montesquieu, lui ouvrit les portes de l'Académie Françoise, d'où les Réglemens de cette Compagnie auroient dû l'exclure pour jamais, comme Auteur d'un Ouvrage contraire à la Religion, & où l'Académie même est très-maltraitée. Il se présenta pour remplir la place de M. de Sacy: d'abord il trouva quelqu'obstacle de la part du Cardinal de Fleuri, que l'on avoit justement prévenu contre son livre. Mais ce Ministre s'étant fait lire les lettres, les trouva plus *agréables* que DANGEREUSES; & laissa

recevoir l'Auteur qui prononça son discours le 24 Janvier 1728. Le nouvel Académicien s'étoit peu auparavant défait de sa Charge de Président, pour se livrer sans distraction à la composition de l'Ouvrage qu'il méditoit; & afin de le rendre utile aux différentes nations, il entreprit d'aller lui-même étudier leurs mœurs, leurs Loix & leurs constitutions. Il parcourut d'abord l'Allemagne, passa ensuite en Italie, puis en Suisse d'où il vint en Hollande, pour se rendre en Angleterre, & après avoir observé tout avec les yeux d'un Voyageur curieux & intelligent, il revint dans sa patrie & se retira pendant deux ans à sa terre de Brede, où il mit la dernière main à son Ouvrage *sur la cause de la grandeur & de la décadence des Romains*, qui parut en 1734. Ce livre qui est le fruit d'une étude sérieuse de l'Histoire Romaine, est profond, solide & curieux. On y trouve plus d'effort de raison, que de mémoire. Malgré sa brieveté, l'Auteur y développe en grand le tableau, le plus intéressant & le plus vaste, & il sçait renfermer en très-peu d'espace un grand nombre d'objets distinctement apparens, & rapidement présentés, sans fatigue pour le Lecteur. Quelque réputation que Montesquieu se fut acquise par cet Ouvrage, il n'avoit fait que se frayer le chemin à une plus grande entreprise dont l'exécution lui a coûté 20 ans de travail, je veux dire, l'esprit des Loix, qu'il publia en 1750, 2 vol. *in*-4. Dans cet Ouvrage curieux, profond & intéressant, l'Auteur embrasse un si grand nombre de matières, & les traite avec tant de rapidité & de profondeur, qu'il faut pour le suivre, une lecture assidue & méditée. Il y parle de la Constitution des états, de leur nature, de leurs principes, de leurs mœurs, de leur climat, de leur étendue, de leur puissance, des causes de leurs établissemens, de leurs progrès, de leur conservation, de leur décadence, de leur ruine; il y parle en particulier de chaque sorte de Gouvernement, de ce qui en forme l'esprit, & le caractère, des récompenses qu'on y propose, des peines qu'on y décerne, des vertus qu'on y pratique, des fautes qu'on y commet, de l'éducation qu'on y donne, &c. Il y compare le commerce d'un Peuple avec celui d'un autre, celui des anciens avec celui d'aujourd'hui; celui d'Europe avec celui des autres parties du monde. Il examine enfin que les Religions conviennent mieux à certains climats & à certains Gouvernemens. A peine l'Ouvrage parut-il, que deux espèces de Critiques s'élevèrent contre; les

gens de Lettres en rendant justice au plan merveilleux du livre, en admirant les grands traits qui s'y trouvent, les images frappantes, les pensées neuves, les réflexions profondes qui naissent à chaque instant sous la main de l'Auteur, le génie qui se fait appercevoir à chaque page, la magie d'un stile enchanteur, où l'expression sans être toujours propre, est toujours piquante, auroient souhaité plus de choix dans les matières, de méthode dans la distribution, de netteté dans le stile, de clarté dans les pensées, de justesse dans le raisonnement: moins de liberté, de paradoxes, de contradictions, de longueurs mêmes dans bien des endroits, & enfin l'on convint que l'Auteur avoit imaginé un bon livre, qu'il avoit mal exécuté; que son Ouvrage pris par piéces, étoit rempli d'une infinité de morceaux, qui décèlent le plus grand génie, mais qui ne font point un tout assorti, un composé parfait, dont les parties aient entre elles, un rapport direct & nécessaire. Quoique l'illustre Auteur de *l'Esprit des Loix*, ne fût pas indifférent à ces Critiques littéraires, il fut bien autrement sensible aux justes reproches qui lui furent faits, d'avoir semé dans son Ouvrage, des principes d'irréligion, & sa Philosophie fut ébranlée à la lecture des *nouvelles Ecclésiastiques*, du 7 & du 16 Novembre 1748, dans lesquelles, l'Auteur de l'esprit des Loix, est accusé, 1°. D'avoir avancé sistématiquement, qu'il s'en faut bien que le monde *intelligent*, soit aussi bien gouverné que le monde *Physique*. 2°. Que dans les Monarchies, la politique fait faire les grandes choses *avec le moins de vertu qu'elle peut*, qu'ells n'en ont aucun besoin, &c. 3°. D'avoir mis sur la même ligne les Moines les plus Saints de l'Eglise Catholique, & les Pénitens Idolâtres des Indes, & les Derviches de la Loi Mahométane. 4°. D'avoir prétendu que lorsque l'Eglise fit une Loi du Célibat pour le Clergé, il en fallut tous les jours de nouvelles, pour réduire les hommes à l'observation de celle-ci, que le Législateur se fatigua, qu'il fatigua la Société, &c. 5°. Que la Religion Catholique convient mieux à une Monarchie, & la Protestante à une République, & que quand Montezuma disoit que la Religion des Espagnols *étoit bonne pour leurs pays*, & celle du Mexique pour *le sien*, *il ne disoit pas une* ABSURDITÉ, &c. 6°. Que les Loix que Dieu a établies pour le Gouvernement du monde, sont aussi inévitables que la fatalité des Athées. 7°. Que les hommes ont été créés avec l'ignorance & la concupiscence,

ſujets aux maladies & à la mort. 8°. Qu'il n'y a jamais eu de Religion plus digne de l'homme & plus propre à former des gens de bien, que celle des Stoïciens, qu'elle SEULE ſçavoit faire les Citoyens... les grands hommes... les grands Empereurs, &c. & d'avoir avancé bien d'autres blaſphêmes, qu'il faut voir dans les feuilles indiquées. Le Préſident de Monteſquieu qui avoit dédaigné de répondre aux autres critiques, ne crut pas devoir négliger celui-ci, & prit la plume pour repouſſer une attaque auſſi vigoureuſe; il fit donc paroitre *la défenſe de l'eſprit des Loix.*, brochure ingénieuſe, modèle de bonne plaiſanterie, autant que de mauvaiſe foi; car l'Auteur peu occupé du ſoin de ſe juſtifier, n'oſant même tenter de le faire ſur pluſieurs articles, n'y cherche qu'à décliner le combat, qu'à jetter du ridicule ſur ſon adverſaire, en l'habillant à ſa manière, & qu'à faire rire à ſes dépens; mais il n'eut pas long-tems les Rieurs de ſon côté. Le redoutable Cenſeur oppoſa à cette *réponſe* une *réplique* triomphante dans les feuilles du 24 Avril & du premier Mai 1750, où il dévoile pleinement les petites ruſes de l'Auteur de la défenſe. Il démontre deux choſes, 1°. Qu'à l'égard des reproches dont le Préſident s'efforçoit de ſe laver, il n'y réuſſiſſoit en aucune façon, 2°. Qu'il y en avoit un très-grand nombre ſur leſquels il n'oſoit même entreprendre ſa juſtification; & au ſujet des grandes *maximes* que ſon Adverſaire débite dans la troiſième partie de ſa *défenſe*, comme pour lui ſervir de leçon: l'Auteur des *feuilles* les laiſſe ſans réponſe, & ſe contente de comparer le donneur d'avis au *Joueur de la Comédie*, qui après avoir perdu ſon argent, ſe fait lire Sénéque. Cependant la ſanté de Monteſquieu naturellement délicate, étant épuiſée par ſes études profondes, & peut-être altérée par le chagrin de voir ſon dernier Ouvrage dénoncé à la Sorbonne, par la crainte d'être obligé à une rétractation, il y ſuccomba, & il tomba au commencement du mois de Fevrier 1755, dans une maladie dangereuſe dont il mourut le 10 du même mois. L'Auteur de ſon éloge qui ſe trouve à la tête du cinquième volume de l'Encyclopédie, dit que l'illuſtre malade après avoir ſatisfait avec DECENCE, à tous ſes devoirs, plein de confiance en l'Etre éternel, auquel il alloit ſe rejoindre, mourut avec la tranquilité d'un homme de bien, &c. Il eût fallu pour l'édification du Public, l'éclairer ſur les devoirs remplis à la mort avec tant de décence,

par M. de Monteſquieu. La Ducheſſe d'Aiguillon dans une Lettre à M. de Maupertuis, entre dans un plus grand détail, ſans nous édifier davantage. Elle nous apprend ſeulement deux anecdotes. La premiere, que les Jéſuites qui étoient auprès du mourant, le preſſant de leur remettre les corrections qu'il avoit faites aux *Lettres Perſannes*, il remit ſon manuſcrit à la Ducheſſe & à un autre de ſes amies, en lui diſant : *Je veux tout ſacrifier à la raiſon & à la Religion, mais rien à la Société; conſultez avec mes amis & décidez ſi ceci doit paroître.* N'a-t-on pas lieu d'être ſurpris qu'un homme auſſi éclairé, dans un moment où les nuages des paſſions n'offuſquent plus l'eſprit, n'ait pû prendre ſur lui de ſacrifier à la Religion allarmée, des corrections d'un livre ſcandaleux, & ſe ſoit chargé devant Dieu des ſuites terribles, que peut avoir la déciſion de ſes amis. L'autre trait que rapporte la Ducheſſe d'Aiguillon, c'eſt que le malade parla convenablement à ceux qui l'aſſiſtèrent à la mort. *J'ai toujours*, leur diſoit-il, *reſpecté la Religion : la morale de l'Evangile eſt une excellente choſe, & le plus beau préſent que Dieu pût faire aux hommes.* Sans doute, que dans le moment où le Préſident faiſoit cette proteſtation, il avoit oublié qu'il étoit l'Auteur des *Lettres Perſannes*, & de *l'Eſprit des Loix*. Au reſte ſi la Religion n'a qu'à gémir ſur les écarts de cet homme illuſtre, les Lettres & l'Humanité ne lui refuſent pas les éloges, qui lui ſont dûs à tant de titres. S'il excitoit l'admiration par la beauté de ſon génie, par l'imagination la plus riante, le jugement le plus ſolide, l'eſprit le plus brillant, il gagnoit l'amitié par la douceur de ſon caractère. Il étoit affable, prévenant, officieux, modeſte & ſûr dans le commerce; gai dans la converſation, & aux plus rares talens, il joignoit une ſimplicité & une candeur, qui ne les accompagnent pas toujours. Outre les Ouvrages dont nous avons parlé, il a fait encore le *Temple de Gnide* qui ſuivit d'aſſez près les *Lettres Perſannes*. C'eſt un Roman dans lequel l'Auteur ſe propoſe de peindre d'un ſtile animé, figuré & poëtique, la délicateſſe & la naïveté de l'amour paſtoral. Il a laiſſé quelques fragmens d'une *Hiſtoire de Théodoric, Roi des Oſtrogoths*, pluſieurs manuſcrits ſous le titre de, *Matériaux de l'Eſprit des Loix*, & il avoit fait une *Hiſtoire de Louis XI*, qu'il jetta au feu par mégarde.

MONTFAUCON, (Bernard de) naquit le 17 Janvier 1655 au Château de Soulage en Languedoc, d'une famille diſtinguée depuis le XIII ſiècle. Après ſes Etu-

des, animé du désir de marcher sur les traces de ses ancêtres, qui avoient servi avec honneur leurs Princes & la Patrie, il prit le parti des armes. Mais la mort inopinée de ses parens, & quelques autres évenemens tristes pour lui, l'ayant dégoûté du monde, il entra dans la célèbre Congrégation de S. Maur. Il y fit bien-tôt connoître la supériorité de ses talens, & l'étendue de son génie. Belles-Lettres, Philosophie, Théologie, Langues sçavantes, Histoire Sacrée & Profane, tout fut de son ressort. Son premier essai fut un volume in-4. d'*Analectes Grecques*, avec la Traduction latine & des notes, conjointement avec Dom Pouget & Dom Lopin. A cet ouvrage succéda en 1688 la vérité de l'*Histoire de Judith*, *in*-12. Dissertation faite avec un grand soin, & où l'on trouve des éclaircissemens sur l'Empire des Médes & des Assyriens, & un Examen critique & raisonné de l'Histoire des Assyriens, attribuée à Hérodote. En 1698 parut sa nouvelle Edition des *Œuvres de S. Athanase*, en grec & en latin, avec des notes, 3 *vol. in-fol.* Montfaucon pour acquérir de nouvelles lumières, voyagea en Italie en 1698, & y fit une étude particulière des Manuscrits Grecs les plus rares. Pendant son séjour à Rome, il exerça les fonctions de Procureur Général de sa Congrégation, & y défendit la nouvelle édition des ouvrages de S. Augustin, publiée par quelques-uns de ses Confreres, & attaquée par différens libelles. De retour à Paris en 1701, il donna une *Relation* curieuse de son voyage, où l'on trouve la Description exacte d'un grand nombre de monumens précieux, avec les catalogues de plusieurs Manuscrits; elle est intitulée *Diarium Italicum*, *in*-4. Ce ne fut pas là le seul fruit de ses découvertes; il fit paroître un nouveau *Recueil* d'ouvrages d'anciens Ecrivains Grecs, en 2 *vol. in-fol.* avec la Traduction latine, des Préfaces, des Notes & des Dissertations, qui en font le plus grand prix. En 1708 il mit au jour sa *Palæographia Græca*, *in folio*, livre excellent, dans lequel il donne des exemples des différentes Ecritures Grecques, dans tous les siècles. L'année suivante il publia une *Traduction Françoise* du Traité de Philon, sur la Vie contemplative, avec des Observations & des Lettres, où il s'efforce de prouver que les Thérapeutes, dont parle cet Auteur, étoient Chrétiens. Cette opinion singulière fut vivement combattue, par le sçavant Bouhier. Les autres ouvrages de ce laborieux Ecrivain sont, une édition

de tout ce qui nous reste des *Hexaples* d'Origène, en 2 *vol. in-fol.*; un autre des *Œuvres de S. Jean Chrysostôme*, en grec & en latin, avec des Préfaces, des Notes & des Dissertations en 13 *vol. in-fol.*; les *Monumens de la Monarchie Françoise*, 5 *vol. in-fol.* avec figures; l'*Antiquité expliquée*, en latin & en françois, & représentée en figures, 10 *vol. in-fol.* ausquels il ajouta ensuite un Supplément, en 5 *vol. in-fol.* Il est traité dans cet ouvrage immense des faux Dieux du Paganisme, de leurs Temples, de leurs Autels, de leurs Sacrifices, des Habits & des Instrumens Militaires, & généralement de tout ce qui peut répandre du jour sur l'Antiquité Profane. Les Figures formées sur les Monumens anciens, qui nous restent, portent par les yeux & l'imitation, la lumière à l'esprit, sur une infinité d'anciens usages. Ce travail mérita à l'Auteur une place d'Honoraire dans l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Ce grand homme a composé quelques autres écrits, & mourut presque subitement dans l'Abbaye de S. Germain des Prez, le 21 Décembre 1741, à 86 ans. Aucun sçavant n'a enrichi le public d'un nombre si prodigieux d'ouvrages. Celui des seuls *in-fol.* monte à 44. Si l'usage étoit en France, comme chez les anciens Romains, de brûler les corps morts, on pourroit appliquer au P. de Montfaucon, ce que Cicéron écrivoit d'un volumineux Ecrivain, *qu'on auroit pû consumer son corps sur le bucher avec ses seuls Ecrits.* Sa vaste érudition l'avoit rendu comme le centre, de l'Europe Littéraire. On le consultoit de toute part avec d'autant plus de confiance, qu'il joignoit à un goût sûr, & à des connoissances étonnantes, une modestie & une simplicité de mœurs, que les étrangers surtout ne se lassoient point d'admirer, dans un homme de sa réputation. Le Pape Clément XI, & l'Empereur Charles VI l'honorèrent chacun, d'une Médaille d'or. Il en reçut une autre de Benoît XIII, avec un Bref très-flatteur pour lui.

MONTFLEURY, (Zacharie-Jacob) né en Anjou au dix-septième siècle d'une famille noble, fut Page chez le Duc de Guise, après avoir fait ses études & ses exercices militaires. Passionné pour la Comédie, il suivit une troupe de Comédiens, qui couroit les Provinces. Alors il quitta le nom *Jacob*, qui étoit celui de sa famille & se fit appeller Montfleury, pour se déguiser. Devenu célèbre par son funeste talent pour la déclamation du Théatre, il fut admis dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne,

& mourut en 1667. Il eſt Auteur d'une Tragédie intitulée, *la Mort d'Aſdrubal*, mal conſtruite, remplie de choſes où il n'y a ni bon goût ni vérité, & fauſſement attribuée à ſon fils, qui n'avoit alors que 7 ans; ce fut lui qui forma le trop fameux Baron Comédien. Les uns attribuent la mort de Montfleury aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'Oreſte, dans la repréſentation d'Andromaque; d'autres ajoutent que ſon ventre s'ouvrit, malgré le cercle de fer qui en ſoutenoit le poids énorme. Mademoiſelle Dupleſſis, ſa petite fille, a écrit que ces bruits ſont faux, & que Montfleury, frappé par le diſcours d'un inconnu, qui lui avoit prédit une mort prochaine, mourut peu de jours après avoir joué le rôle d'Oreſte. *Antoine-Jacob* MONTFLEURY, ſon fils, après avoir pris le grade d'Avocat, ſe livra au plaiſir & au Théatre. Il a compoſé un grand nombre de pièces d'un caractère tout-à-fait plaiſant; mais ſes saillies font ſouvent rougir la modeſtie : ſes Comédies les plus eſtimées ſont : *la Femme Juge & Partie*, qui fut jouée avec de grands applaudiſſemens; *la Fille Capitaine*, *la Sœur ridicule*, *le Mari ſans Femme*, *le bon Soldat*, *Criſpin Gentilhomme*, qui eſt dans le goût des Comédies de Térence, bien intriguée & écrite avec beaucoup d'eſprit & de vivacité. Toutes ces pièces ont été recueillies en deux *vol. in-12.*

MONTFORT, (Simon, Comte de) Seigneur d'une petite Ville de ce nom, à 10 lieues de Paris, d'une Maiſon illuſtre & floriſſante, dès le commencement du dixième ſiècle, parut avec éclat dans les Guerres contre les Allemands & les Anglois. Choiſi pour Chef de la Croiſade contre les Albigeois en 1209, il remporta ſur eux pluſieurs Victoires. La plus glorieuſe fut celle qu'il gagna en 1213, ſur Pierre, Roi d'Arragon, ſur les Comtes de Toulouſe, de Foix & de Cominge, qui aſſiègeoient Muret avec une armée de plus de cent mille hommes. Montfort à la tête de mille Croiſés, tailla en pièces les ennemis, dont vingt mille furent tués avec le Roi d'Arragon. Ses grands exploits lui méritèrent les noms de *fort & de Machabée.* Le Pape Innoc. III. & le 4e. Concile de Latran, lui donnèrent en 1215, l'Inveſtiture du Comté de Toulouſe, pour le tenir de ceux de qui il relève de droit, & il en fit hommage au Roi Philippe-Auguſte. Montfort fut tué au ſiège de cette Ville en 1218, d'un coup de pierre, lancé par une femme. On ne peut lire ſans horreur les cruautés auſquelles le porta ſon zèle aveugle

contre les Albigeois, qu'il fit pendre, brûler, massacrer en si grand nombre.

MONTGAILLARD, (Bernard de Percin de) né en 1563, se distingua dans l'Ordre des Feuillans par une vie très-pénitente, & par ses succès dans le ministère de la Chaire. Il convertit dans les Provinces & à Paris, un nombre prodigieux de pécheurs. Grégoire XIII. instruit de son mérite, lui accorda une dispense, pour recevoir la Prêtrise à 19 ans. Il n'en avoit que 20 lorsqu'il fut entraîné dans le parti de la Ligue, dont le souvenir seul doit faire rougir un François, & il y joua un grand rôle, sous le nom de *petit Feuillant*. Il fut appellé par ironie, dit Maimbourg, *le Laquais de la Ligue*, parce qu'étant boiteux, il étoit un de ceux qui alloient, venoient & agissoient avec plus d'empressement, pour l'intérêt du parti. Sur la fin des troubles il fit un voyage à Rome, où le Pape Clément VIII. le reçut très-bien, & le fit passer chez les Bernardins. Montgaillard après avoir refusé l'Evêché de Pamiers, celui d'Angers & la célèbre Abbaye de Morimond, n'accepta celle d'Orval, que pour y faire réfleurir la Discipline Monastique. Il y établit une Régle très-austère, & assez semblable à celle de la Trappe. Il mourut dans cette Abbaye en 1628, épuisé par les rigueurs d'une pénitence continuelle. Sa vertu & la pureté de ses mœurs, ne purent le mettre à l'abri des plus atroces calomnies. On l'accusa d'avoir eu part à un attentat sur la personnne d'Henri IV. Les Hérétiques, dont il étoit le fleau le plus redoutable, ont fait naître & entretenir ce bruit injurieux, que d'ailleurs la conduite ridicule de ce bon Moine, dans un tems d'horreur, sembloit autoriser. Cayet inséra un récit de ce complot prétendu dans sa *Chronologie Novennaire*; c'est dans cette source suspecte, que des Auteurs plus modernes ont puisé cette injuste accusation. Montgaillard, avant que de mourir, brûla tous ses écrits, par humilité.

MONTGAILLARD, (Pierre-Jean-François de) Evêque de S. Pons dans le 17e. siècle, se rendit habile dans l'Antiquité Ecclésiastique, & fit paroître beaucoup de zèle pour la pureté de la Morale & de la Discipline, & pour la Conversion des Hérétiques, sans néanmoins approuver que l'on se servit pour y parvenir de voyes violentes, contre lesquelles il s'éleva avec force dans une lettre qu'il écrivit à ce sujet à Innocent XI, en le félicitant sur son élevation au Pontificat, & pour l'engager à supprimer la signature du

Formulaire. Il lui représente que c'est une tyrannie, & une injuste domination sur la raison, que d'interdire tout doute sur des faits que l'esprit humain a décidés. Le Pape ne lui répondit qu'en termes vagues & généraux. On n'en sera pas surpris. Ce sçavant & vertueux Prélat dans une lettre à M. de Fénelon, Archevêque de Cambray, prit la défense des 23 Evêques, que ce Prélat avoit indignement traités dans ses écrits : ces Evêques, dit M. de S. » Pons, (je ne parle que de » 22 ; car je n'ai garde de me » mettre dans leur rang) » étoient pourtant révérés » pendant leur vie, comme » l'ornement de l'Eglise de » France ; & plusieurs d'entre eux sont honorés comme des Saints, dont les cendres méritoient d'être mises sous les Autels. Il y justifie aussi les quatre Evêques. Ils n'ont, dit-il, usé » d'aucune mauvaise foi dans » leur accommodement; rien » n'a été caché au Pape ni au » Roi, de ce qui étoit contenu dans leurs Procès-verbaux. Cet illustre Prélat ayant dressé un *Directoire des Offices Divins* pour l'an 1681, on en porta des plaintes au Pape, à cause des changemens qui y étoient faits, tant dans les Offices que dans les Fêtes. Pour se justifier, il composa un ouvrage solide, intitulé, *du Droit & du Devoir des Evêques de régler les Offices Divins dans leurs Diocèses, suivant la tradition de tous les siècles, depuis Jesus-Christ jusqu'à présent*, in-8. On a encore de M. de S. Pons plusieurs Instructions Pastorales & d'autres écrits. Il mourut en 1713.

MONTGERON, (Carré de) né a Paris en 1686, de Gui Carré, Maître des Requêtes, perdit sa mere à l'âge de quatre ans, & resta livré à la tendresse aveugle d'un pere, dont les molles complaisances, ne firent que fortifier les mauvais penchans, qu'il avoit reçûs de la nature. Né, comme il le dit lui-même, avec une ame naturellement basse & timide, beaucoup de vanité & un orgueil excessif, l'éducation qu'il reçut, contribua à augmenter une partie de ses vices. Le jeune Carré avoit à peine 15 ans, qu'il se laissa aller sans réserve au torrent de ses passions, & pour n'être pas troublé par la crainte des peines de l'autre vie, il cessa de croire. Lorsqu'il eut 25 ans, il acheta une Charge de Conseiller au Parlement, & malgré les désordres de sa conduite, il se fit une sorte de réputation dans son Corps, par son esprit, son éloquence, & d'autres qualités extérieures, qui couvroient les misères & les vices de son cœur. Dieu qui avoit des desseins de miséri-

corde sur cet incrédule, lui inspira l'envie d'aller au tombeau du pieux Abbé de Paris, où s'opéroient de grandes merveilles. Il y entra le 7 Septembre 1731, avec cet air de hauteur & d'arrogance qui lui étoit naturel, & bien résolu de tout examiner, avec les yeux de la plus sévère critique. C'étoit là où l'attendoit cet Etre Suprême, qu'il avoit souvent blasphemé; car à la vûe de ce qui se passoit dans ce saint lieu, ce pécheur superbe sentit tout-à-coup son orgueil terrassé, & frappé de mille traits de lumières, d'incrédule devint Chrétien. Dès ce moment, il résolut de publier les merveilles du Seigneur, & au fond des montagnes d'Auvergne où il fut exilé en 1732, il forma le projet de recueillir les preuves des miracles, d'en faire la démonstration, & de les présenter au Roi. De retour à Paris, il se prépara comme Esther par la prière & le jeune à l'exécution de ce louable dessein, & étant allé à Versailles, il eut l'honneur de présenter au Roi un volume *in*-4. magnifiquement relié, qu'il accompagna d'un discours plein de zèle & de vérité. Lorsqu'il fut revenu à Paris, il attendit en prières le succès de sa démarche, & c'est dans cette édifiante ocupation, que le trouva, l'Exempt chargé de le conduire à la Bastille. Après quelques mois de séjour dans cette prison, il fut relégué dans une Abbaye de Bénédictins du Diocèse d'Avignon, d'où il fut transféré peu de tems après à Viviers, où il eut à essuyer tous les excès du faux zèle de l'Evêque. Le Parlem. ordonna souvent des députations pour demander le retour de l'illustre captif, & se plaindre des outrages faits à sa personne: mais toutes ces démarches n'aboutirent qu'à le faire conduire à Valence, où il fut enfermé dans la citadelle, gardé étroitement & sans aucune communication au dehors. C'est dans cette dernière prison qu'il acheva sa carrière pénitente, & qu'après avoir réparé les scandales de sa vie passée, par une vie sainte & mortifiée, il alla en recevoir la récompense en 1750. Ce pieux Magistrat mettoit la dernière main, quand il mourut, à un Ouvrage contre les Incrédules, qu'il avoit entrepris avec l'agrément du Roi, qui avoit bien voulu lui fournir tous les secours nécessaires, pour exécuter un projet aussi utile. Il seroit à souhaiter que le Public ne fût pas privé plus long-tems d'un Ouvrage où la Religion doit être dignement vengée des blasphêmes des impies, par un homme qui ayant long-tems levé l'étendard de leur sistême, en connoissoit mieux que per-

ſonne le frivole & le foible. Il ne nous reſte de lui, que l'Ouvrage qu'il préſenta au Roi, intitulé : *la vérité des miracles opérés par l'interceſſion de M. de Paris*, &c. *in*-4. orné de vingt eſtampes en tailles douces, à la tête duquel eſt le portrait de ce Diacre. Ce volume contient, 1°. Une *Epître dédicatoire* au Roi, très-reſpectueuſe, très-intéreſſante, très-ſolide, dans laquelle l'Auteur expoſe les grands & religieux motifs qui le déterminèrent à ſuivre le zèle dont il étoit embraſé pour la gloire & les intérêts de S. M. 2°. La *Relation* du miracle de converſion opéré ſur lui, dans laquellle avec une humilité héroïque, le généreux Chrétien ſe repréſente comme un homme dont tout avoit contribué à gâter l'eſprit & à corrompre le cœur, l'eſprit par le Déiſme & l'irréligion, le cœur par les paſſions les plus honteuſes, auſquelles il ſe livroit ſans aucun ménagement. Le zèlé Magiſtrat y donne un plan abrégé de toute la Religion, avec une analyſe de ſes preuves & des principaux traits qui en manifeſtent la Divinité; & rien de plus intéreſſant, de plus concis, & de mieux lié que cette expoſition. 3°. Les *démonſtrations* des miracles de guériſon, avec toutes les piéces juſtificatives, & des *diſſertations* de Médecins & Chirurgiens, qui ſervent à conſtater la certitude, & même l'incurabilité des maladies : toutes ces pièces ſont d'une force à convaincre les plus incrédules; 4°. Les conſéquences qui réſultent de ces miracles, avec des réponſes aux principales objections. Cette partie n'eſt pas la moins intéreſſante, ni la moins ſolide de ce recceil. Cet Ouvrage écrit avec une nobleſſe de ſtile, qui répond à la grandeur du ſujet, fut reçû avec des applaudiſſemens incroyables; on fut ravi de voir un Magiſtrat éclairé, un Juge intègre, habile à démêler la vérité, prouver avec la dernière évidence, des miracles qui étoient eux-mêmes une preuve inconteſtable de l'exiſtence de Dieu, de la Sainteté de l'Egliſe Catholique, & de la juſtice de la cauſe des Appellans; un homme touché qui parloit au cœur encore plus qu'à l'eſprit; un Déiſte devenu Chrétien fervent, qui fait l'aveu de ſes anciens déréglemens, pour faire admirer la force de la grace, & celles des preuves auſquelles il a été comme forcé de ſe rendre. Le premier volume a été ſuivi de deux autres en différens tems, qui n'ont pas eu le même ſuccès. L'Auteur y traitant d'un événement ſingulier & rempli d'obſcurité, ſur lequel les Théologiens ſont diviſés, n'a pas dû ſe flatter de réunir tous les ſuffrages.

Aussi lui a-t-on reproché des méprises considérables, des excès, des principes dangereux, qui ont été relevés avec force dans plusieurs écrits.

MONTGOMERY, (Gabriel de Lorge Comte de) Gentilhomme François, illustre par son courage, son adresse & ses malheurs, étoit Capitaine de la Garde Ecossoise d'Henri II, & fut sans le vouloir le meurtrier de ce Prince, qui le força à joûter contre lui dans les tournois qu'il avoit ordonnés, au sujet du mariage de la Princesse Elizabeth. Montgomery eut beau s'en défendre, le Roi qui connoissoit son adresse, pour ces sortes de combats, voulut l'éprouver, & le Comte forcé d'obéir entra en lice, courut contre son Prince, & les lances des deux combattans s'étant rompues, un éclat passant au travers de la visière du Roi, lui entra fortement dans l'œil droit, & il en mourut onze jours après. Quoique le Comte fut très-innocent de cette mort, & que le Roi eût défendu en mourant qu'on la lui imputât; il prit néanmoins le parti de se retirer en Angleterre, & ayant embrassé le Calvinisme, il profita du trouble des guerres Civiles, pour revenir en France, où il fut mis à la tête des troupes Protestantes de la Basse-Normandie. Il se jetta dans Rouen, que l'armée Royale avoit dessein d'assiéger, & il s'y défendit longtems avec intrépidité; mais enfin la ville ayant été prise d'assaut, Montgomery se jetta dans une Galère, & se rendit au Havre; il surprit depuis Dieppe, & se trouva à la bataille de Jarnac, reprit tout le Bearn, & rendit de grands services au parti Huguenot. Ses exploits qui pour une meilleure cause, l'auroient couvert de gloire, lui attirèrent l'ignominie qu'il méritoit, pour avoir porté les armes contre son Prince. Le Parlement de Paris le condanma à perdre la tête, comme Rebelle & Criminel de leze-Majesté, & il fut exécuté en effigie à la place de Grêve. Ce traitement ne le rendit que plus cruel envers les Catholiques, qui cherchèrent l'occasion de se venger de lui, à l'horrible journée de la St Barthelemy; mais Montgomery qui s'étoit logé dans le fauxbourg Saint Germain, échappa aux assassins, & se refugia en Angleterre, d'où il sollicita envain des secours pour la Rochelle, que le Duc d'Anjou assiègeoit. Quelque tems après il se jetta dans la Normandie, qu'il ravagea, & dont il prit quelques villes; mais ayant été surpris dans Domfront, par Matignon, après une résistance plus vigoureuse, que ne le permettoit une garnison de cent hommes, & un mauvais poste, il fut contraint de

se rendre prisonnier de guerre, avec assurance de la vie. Mais malgré la parole solemnelle que Matignon lui avoit donnée, Catherine de Medicis qui ne pouvoit lui pardonner la mort de son mari, dont il étoit si peu coupable, lui fit faire son procès, & quoique ses crimes précédens fussent abolis par les Edits de Pacification, & sa dernière révolte, par la parole de Matignon, il fut condamné à avoir la tête tranchée, & l'Arrêt fut exécuté le 26 Juin 1574, à la Grève, où le Comte fut traîné sur un tombereau, après avoir souffert la plus cruelle question; il mourut avec une constance héroïque, & fit une fin qui donna lieu de regretter une vie passée dans la révolte contre son Souverain. Sa mémoire qui étoit flétrie par l'Arrêt, fut rehabilitée en 1576.

MONTHOLON, (François de) fut un des plus grands Magistrats du seizième siècle, aussi distingué par sa rare probité que par son érudition. Il eut la gloire de plaider en 1522, en faveur de Charles de Bourbon, Connétable de France, contre Louise de Savoye, mere de François I. Ce Monarque qui se trouva *incognitò* à ce plaidoyer, admira le jugement & l'éloquence de Montholon dans cette cause, l'une des plus célèbres qui aient jamais été agitées au Parlement de Paris. Ce Prince qui se faisoit un plaisir de récompenser le mérite, fit Montholon Avocat Général en 1538, & Garde des Sceaux en 1542. Il reçut peu de tems après de ce Roi généreux une somme de deux cens mille livres, à laquelle Sa Majesté avoit condamné les Rebelles de la Rochelle; mais ce grand homme la consacra toute entière à la fondation d'un hôpital dans cette ville. Il mourut à Villers-Cotterets en 1543. Plusieurs Magistrats de la même famille ont marché sur ses traces.

MONT-JOSIEU, (Louis de) Gentilhomme de Rouergue, eut l'honneur d'apprendre les Mathématiques à Monsieur, frere du Roi, accompagna le Duc de Joyeuse à Rome en 1583, & y composa *cinq Livres d'Antiquités*, *in*-4. Ouvrage curieux, qu'il dédia au Pape Sixte V. On y trouve un *Traité* Latin sur la Peinture & la Sculpture des Anciens.

MONTLUC, (Charles de) Maréchal de France, Chevalier des Ordres du Roi, & Lieutenant-Général au Gouvernement de Guyenne, servit avec la plus grande distinction dans différentes guerres, pendant cinquante-deux ans, sous cinq de nos Rois. Il signala sa valeur dans un très-grand nombre de siéges & de combats. En 1562 il ga-

gna la bataille de Ver sur les Huguenots, & leur tua plus de vingt mille hommes. La mésintelligence qu'il y eut en 1569 entre Henri de Montmorency, le Maréchal d'Anville & Montluc, parut si favorable aux Calvinistes, qu'ils se flattèrent de soumettre toute la Guyenne. Montluc, fit échouer leur dessein par la rupture d'un Pont qu'ils avoient fait sur la Garonne. Pour réussir dans cette importante entreprise, il fit détacher des Moulins à batteaux, qui emportés par la rapidité des eaux, rompirent le Pont par la violence de leur choc. Pendant quil assiégeoit Rabasteins, en Bigorre, il eut les deux joues percées d'un coup d'arquebuse. Cette blessure le rendit si difforme, qu'il fut obligé de porter un masque le reste de sa vie. Un Officier voyant que le sang lui sortoit à gros bouillons par le nez & par la bouche, voulut le faire emporter. Non, reprit Montluc, ne pensez qu'à venger ma mort, & n'épargnez personne. Ses ordres ne furent que trop fidèlement exécutés; car la brèche ayant été forcée, tout fut passé au fil de l'épée. Il fit pendant vingt-ans avec succès la guerre aux Calvinistes, auxquels il se rendit redoutable par sa valeur & par une cruauté qu'on ne peut justifier. Montluc mourut dans sa terre d'Estillac en 1577 à soixante dix-sept ans. Ses *Commentaires* ou *Mémoires*, par leur style naif, plein d'un feu également noble & naturel, montrent la beauté de son génie, qui n'étoit point cultivé par l'étude, & qui tiroit tous ses agrémens de son propre fonds. Henri IV appelloit cet Ouvrage curieux & intéressant *la Bible des Soldats*.

MONTLUC, (Jean de) frère du précédent, étoit entré jeune dans l'ordre de S. Dominique. Marguerite, Reine de Navarre, lui trouvant beaucoup d'esprit & de grands talens pour réussir dans le monde, le tira des Jacobins & le mena à la Cour de France, l'y fit connoître, & employa pour l'avancer le grand crédit qu'elle avoit auprès de François I, son frère. Montluc étoit un de ces hommes, qui, suivant les différentes scènes de la Cour, y accommodent leur personnage, sans s'embarrasser ni de leur conscience, ni de la Religion. Il fut employé avec succès en diverses ambassades, & s'y conduisit en homme savant, spirituel, & en habile politique. Quoiqu'Evêque de Valence, il favorisa secrettement les Calvinistes, & foulant aux pieds les saints Canons, il se maria clandestinement avec une demoiselle nommée *Anne Martin*, dont il eut un fils naturel. Un historien Protes-

tant qui ne laisse pas de faire son éloge, & de lui donner tous les caractères d'un grand homme, nous a fait connoître ses emportemens, son avarice & les désordres de sa vie, qui éclatèrent jusqu'en Irlande d'une manière scandaleuse. Cet indigne Evêque expira à Toulouse en 1579, entre les mains d'un Confesseur Jésuite, ce qui servit beaucoup à convaincre le public, dit Sponde, *dans ses Annales Ecclésiastiques*, qu'il mourut Catholique: foible preuve! On a de lui des Instructions, des Epitres, des Ordonnances Synodales, & quelques autres Ouvrages qui méritent d'être lûs.

MONTMAUR, (Pierre de) né dans la Marche, entra chez les Jésuites, & fut envoyé à Rome, où il enseigna la Grammaire avec réputation; mais comme sa santé paroissoit chancelante, on le congédia, & il s'érigea en vendeur de drogues à Avignon. Après avoir amassé quelque argent dans ce métier, il vint à Paris, se fit recevoir Avocat, & fréquenta le Barreau, qu'il quitta bientôt après pour se livrer à la Poësie, qu'il croyoit devoir lui être plus lucrative. Il obtint enfin la chaire de Professeur-Royal en langue Grecque, ce qui le fit surnommer *Montmaur le Grec*. Il logeoit au Collège des Cholets, & alloit chercher sa vie de table en table; il payoit son écot par ses railleries & ses sarcasmes contre les Savans, tant vivans que morts. Son plaisir étoit de médire, pour divertir ceux qui lui donnoient à manger, & il appliquoit tout son esprit à faire des allusions ou jeux de mots sur les noms propres. Ces allusions étoient toujours tirées du Grec & du Latin, & on les appella *des Montmaurismes*. Parlà il souleva contre lui tous les beaux esprits de son tems, qu'il déconcertoit par ses plaisanteries, & qu'il réduisoit au silence, par sa mémoire prodigieuse qui lui donnoit le ton dans toutes les compagnies. Comme ils virent donc qu'ils ne pouvoient lui tenir tête avec la langue, ils recoururent à la plume, & le diffamèrent à l'envi les uns des autres. Ménage leva le premier l'étendart contre lui, & en 1636, il écrivit en Latin la vie de Montmaur, qu'il masqua du nom de *Gargilius Mamurra*. Il exhorte dans cet Ouvrage tous les Savans à prendre les armes contre cet ennemi commun. Il y feint que Montmaur donnoit des leçons du métier de parasite, & lui attribue plusieurs écrits imiginaires sur ce sujet. Plusieurs autres prirent parti dans cette cause, & on peut voir les traits qu'ils lancèrent contre le parasite, dans le recueil curieux que Sallengre en a donné en deux vol. *in*-8.

1716, ſous le titre d'*Hiſtoire de Pierre de Montmaur.* Il ne faut cependant pas juger ce Profeſſeur par ce torrent d'injures dont on l'inonda, ni par les portraits ſatyriques que l'on en fit, qu'il ne faut regarder que comme des jeux d'eſprit, & des fictions : car dans le fond, ce n'étoit pas un homme auſſi mépriſable qu'on le faiſoit, du moins par les qualités de l'eſprit. Il avoit une mémoire prodigieuſe, la lecture la plus vaſte, beaucoup de vivacité, & l'art de faire des applications très-heureuſes, de ce qu'il avoit lû de plus beau. Il eſt vrai que c'étoit preſque toujours avec malignité, & qu'il répandoit le ſel à pleines mains ; ce qui excita contre lui la fureur de ceux qui étoient les objets de ſes plaiſanteries, & ils eurent beau jeu à lui reprocher ſon avarice ſordide, ſes baſſes flatteries auprès des grands, dont il piquoit les tables, & d'autres vices haïſſables, qui méritoient d'être cenſurés. Montmaur mourut en 1648.

MONTMORENCY. Parmi les hommes célèbres que cette illuſtre & ancienne Maiſon a produits en grand nombre, l'hiſtoire admire ſurtout les ſuivans : *Mathieu II, de* MONTMORENCY, qui dans le treiſième ſiècle ſe rendit redoutable par ſa valeur, aux Anglois & aux Albigeois, ſur leſquels il remporta pluſieurs victoires. Ses exploits militaires lui méritèrent le glorieux ſurnom de *Grand.* Le Roi, pour récompenſer ſes ſervices, le fit Connétable de France en 1218, & l'employa dans les affaires les plus importantes. Il mourut en 1230. *Charles de MONTMORENCY* ſervit auſſi utilement & avec beaucoup de gloire la France & ſon Roi. Les ennemis de l'Etat éprouvèrent ſouvent ſon courage & ſa prudence. Charles V eut tant d'eſtime pour lui, qu'il le choiſit pour être Parrain du Dauphin, qui règna enſuite ſous le nom de Charles VI. Il mourut en 1381, après avoir été Chambellan du Roi, Pannetier & Maréchal de France. *Anne de MONTMORENCY* Pair, Maréchal & Connétable de France, &c. ne dégénera point des deux précédens, & fut un des plus grands Capitaines du ſeizième ſiècle. La défenſe de la ville de Mézières contre l'armée Impériale, dont il obligea le Comte de Naſſau de lever honteuſement le ſiège en 1521 ; la priſe du Boulonnois en 1550, de Metz, Toul & Verdun en 1552, & celle du Havre ſur les Anglois en 1563 ; les batailles de Dreux & de S. Denys gagnées, l'une en 1562, & l'autre en 1567, couvrirent de gloire le Connétable de Montmorency. Il s'étoit trouvé en huit combats, dans quatre deſquels il

eut le commandement, toujours avec beaucoup d'honneur; mais souvent avec peu de fortune. Il fut pris dans les batailles de Pavie & de Dreux, & mourut des blessures qu'il reçut à celle de St Denys, après y avoir montré une valeur prodigieuse en 1567 à 74 ans. On dit qu'un Cordelier l'ayant voulu exhorter à la mort, lorsqu'il étoit tout couvert de sang; *Pensez-vous*, lui dit-il d'un ton ferme & assuré, *qu'un homme qui a vécu près de quatre-vingts ans avec honneur, n'ait pas appris à mourir un quart-d'heure*. C'étoit un des plus grands hommes de son tems par son courage intrépide, par sa prudence & par son attachement inviolable à la Religion Catholique, si rare en son siècle, parmi les personnes de son rang. Mais on remarque qu'il étoit très-sévère, impérieux, peu libéral, & que son humeur chagrine s'opposoit aux graces dont les Rois, sous lesquels il étoit en crédit, vouloient honorer leurs bons sujets. Il reçut après sa mort un honneur qu'on ne fait qu'aux Rois & à leurs enfans; car on porta son effigie à ses funérailles. *François*, *Charles* & *Henri* de MONTMORENCY, ses trois fils, se signalèrent aussi en différens sièges & combats.

MONTMORENCY, (Henri Duc de) né en 1595, n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il fut fait Amiral de France. C'étoit le Seigneur de toute la Cour le mieux fait, le plus aimable, le plus généreux, le plus magnifique; & ses grandes qualités l'avoient rendu les délices de la France. Il servit son Prince avec distinction, & donna des preuves éclatantes de bravoure dans la guerre contre les Huguenots, auquels il enleva diverses places dans le Languedoc. En 1625 il défit sur mer les Rochelois, reprit l'isle d'Oleron, & le Roi l'ayant envoyé dans le Piémont, il bâttit le Prince Doria à la journée de Veillane. En 1630 il fit lever le siège de Casal: ses services lui valurent le bâton de Maréchal de France, & ce Seigneur aimé de son Roi, adoré du public, jouissoit de toute sa faveur & de toute sa gloire, lorsque Gaston frère du Roi vint en interrompre le cours. Ce Prince, dont l'amitié fut funeste à tous ceux qu'il intéressa à sa haine pour le Cardinal de Richelieu, engagea dans sa révolte le Duc de Montmorency, qui fit soulever en sa faveur tout le bas Languedoc. Le Roi ayant envoyé contre eux les Maréchaux de la Force & Schomberg, ce dernier s'avança près de Castelnaudari avec deux mille hommes de pied & douze cens chevaux. Le Duc de Montmorency, à la tête de l'avant-

garde des Rebelles, fondit sur eux & suivi de son seul Ecuyer, il franchit un fossé, & s'engagea imprudemment dans la melée. Là, oubliant le devoir de Général, il se battit comme un simple soldat, & percé de coups, il tomba entre les mains de ses ennemis. Malgré la grandeur & l'évidence du crime, les services de cet illustre guerrier, ses victoires, ses triomphes, les vœux de toute la France attendrie sur son sort, auroient pû adoucir la rigueur des loix, si le vindicatif Cardinal, moins, comme il le disoit, par la nécessité de faire un exemple, que pour satisfaire son ressentiment particulier, n'eût rendu inflexible l'esprit de son maître, qu'il tirannisoit. L'infortuné Duc fut donc conduit à Toulouse, & malgré les marques du plus vif repentir qu'il donna, il fut condamné à perdre la tête, comme criminel de lèze-Majesté. Les Juges ne prononcèrent la Sentence qu'en versant des larmes, & le jour de l'exécution, toute la ville retentit de gémissemens & de pleurs. Chacun frémissoit à la vûe de l'appareil tragique qui se préparoit, les Courtisans eux-mêmes paroissoient affligés. Le peuple couroit en foule dans les Eglises pour prier Dieu de fléchir le cœur du Roi, & leurs cris se faisoient entendre jusqu'au palais de ce Prince. Le Maréchal de Chatillon ayant pris occasion du deuil public, pour demander la grace de la victime infortunée de l'ambition du Cardinal : *Non*, répondit le Monarque inflexible, d'un air chagrin, *il faut qu'il meure.* Le malheureux Montmorency marcha donc vers l'échaffaut, & montra dans ce moment toute sa grandeur d'ame. En entrant dans la cour de l'Hôtel de Ville, il remarqua la statue d'Henri IV, il s'arrêta un moment pour la considérer, & son Confesseur lui demanda s'il désiroit quelque chose : *Non*, lui dit-il, *je regardois l'effigie de ce grand Monarque, qui étoit un très-bon & très-généreux Prince.* Il eut la tête tranchée le 30 du mois d'Octobre 1636, à l'âge de 37 ans. Louis se repentit dans la suite d'avoir fait mourir ce jeune héros; mais le Cardinal ne cessa de s'applaudir de sa séverité.

MONTMORENCY, (François-Henri de) *Voyez* LUXEMBOURG.

MONTMORT, (Pierre Rémond de) né à Paris en 1678 d'une famille noble, fut d'abord contraint par son pere d'étudier en Droit. Mais bientôt las de cette étude & de la maison paternelle, il se retira en Angleterre, d'où il passa dans les Pays-Bas, & ensuite en Allemagne. Ce fut là que la *Recherche de la verité* lui tomba entre les mains. On

ne lit point ce Livre indifféremment, quand on est d'un caractère qui donne prise à la Philosophie & à la Religion ; aussi rendit-il Montmort Philosophe & véritable Chrétien. Revenu en France en 1699, il perdit son pere deux mois après. Alors maître de lui-même à vingt-deux ans, il se livra aux exercices d'une piété sincère, à la Philosophie & aux Mathématiques, suivant en tout les conseils du P. Mallebranche son maître, son guide, & son intime ami. En 1700, il fit un second voyage à Londres ; pour y voir les Savans. Peu de tems après son retour, il embrassa l'Etat Ecclésiastique, & accepta un Canonicat de Paris, que son frere cadet lui résigna. Il en remplit scrupuleusement tous les devoirs, en ménageant pour ses cheres Mathématiques, tout le tems que n'exigeoient point les Offices du jour & de la nuit. Il ne manquoit jamais ni à l'amour des sciences, ni à celui du prochain, & marioit ou faisoit des Religieus., des filles qui étoient sans bien & sans secours. En 1706 il quitta l'habit Ecclésiastique & épousa Mademoiselle de Romicourt, petite-nièce de la Duchesse d'Angoulême. En 1711 il fit un troisième voyage en Angleterre, pour y observer l'éclipse Solaire qui devoit être totale à Londres. La Société Royale ne voulut pas le laisser partir, sans l'avoir reçu dans son corps. De Montmort mourut à Paris de la petite vérole en 1719 à quarante-un ans. On a de lui un savant Ouvrage intitulé : *Essai d'analise sur les jeux de hasard*, dont la meilleure édition est de 1714. Les pauvres & les paysans des trois paroisses dont il étoit Seigneur, firent retentir les Eglises de leurs gémissemens, éloges les plus précieux de tous, parce qu'aucune contrainte ne les arrache, & qu'ils ne se donnent ni à l'esprit, ni au savoir ; mais à des qualités infiniment plus estimables.

MONTMOUTH, (Jacques Scot de) fils naturel de Charles II, Roi d'Angleterre, & de Marie Barlow, naquit à Roterdam en 1649, & fut élevé dans le Collége des Peres de l'Oratoire de Julli. Charles ayant été rétabli dans ses états, appella auprès de lui le jeune Prince qu'il aimoit tendrement, le fit Duc de Montmouth, Chevalier de la Jarretière, Capitaine des Gardes, & lui donna entrée dans son Conseil Royal. Ce Duc servit son Roi avec zèle & fidélité dans ces différens emplois, & ayant été envoyé contre les Rebelles d'Ecosse, il les défit entiérement à la journée de Bochatalbrige. Il signala ensuite sa valeur au service de la France contre la Hollande, & Louis XIV

pour le récompenser des services qu'il lui rendit, dans les campagnes de 1672, le créa Lieutenant-général de ses armées. De retour en Angleterre, il fut élu Chancelier de l'Université de Cambridge, & en 1679 son pere l'envoya de nouveau contre les Rebelles d'Ecosse qu'il soumit; tant de succès glorieux le rendirent cher à la nation autant que l'étoit son pere, & il eut parcouru une carrière brillante, si l'ambition n'eût infecté son cœur: mais cette passion s'en étant emparé, lui fit oublier ce qu'il devoit à son pere, à son Roi & à sa patrie. Il s'engagea dans plusieurs conspirations contre l'Etat & même contre la personne deCharles & du Duc d'Yorc son frere, & quoique l'excès de tendresse que le Roi avoit pour son fils, lui eût fait pardonner ses attentats, ce cœur rebelle n'en fut pas touché, & il se retira en Hollande pour attendre l'événement favorable d'exécuter ses projets ambitieux. A peine eut-il appris la mort de son pere, & l'élévation du Duc d'Yorc sur le trône, qu'il repassa en Angleterre, pour faire révolter les peuples contre lui, & il répandit un *Manifeste*, dans lequel le Roi étoit fort maltraité; ensuite il se mit en campagne avec une petite armée, se fit proclamer Roi d'Angleterre, & promit une somme considérable à celui qui lui livreroit le Duc d'Yorc mort ou vif; mais l'armée du Roi l'ayant poursuivi, l'attaqua, le vainquit, & le contraignit de se sauver à pied. Deux jours après la bataille, on le trouva dans un fossé couché sur la fougere; dès qu'il fut arrêté, il écrivit au Roi dans les termes les plus soumis pour demander grace, & il obtint la permission de venir se jetter aux pieds de Jacques, devant lequel il s'abaissa de la manière la plus soumise; mais le Roi inflexible lui déclara qu'il falloit se préparer à la mort, & le Duc se relevant avec fierté fut conduit à la Tour, d'où il ne sortit que pour porter sa tête sur un échaffaut, le 25 Juillet 1685.

MONTPENSIER, (Anne Marie-Louise d'Orléans) fille de Gaston, & connue sous le nom de *Mademoiselle*, naquit à Paris en 1627. Cette Princesse fière & impérieuse passa le commencement de sa vie dans les plaisirs & les intrigues, le milieu dans les amours & les chagrins, & la fin dans la dévotion & l'obscurité. Engagée dans les guerres Civiles, elle osa faire tirer le canon de la Bastille sur l'armée du Roi, son cousin, qui assiègeoit Paris; & c'est alors que Mazarin qui sçavoit l'extrême envie qu'avoit Mademoiselle d'épouser une tête Couronnée, dit, *ce canon-là vient de tuer son mari*; Louis

n'oublia jamais cette action téméraire, & il la rappella un jour qu'il racontoit à un Amb. les troubles de sa minorité. Quand il en fut au siège de Paris, la Princesse entra : *Vo là*, dit le Roi, interrompant son recit, *voilà ma Cousine, qui vous achevera mon histoire.* Les grands biens que Mademoiselle possédoit comme héritière de la Maison de Montpensier, & sa naissance illustre auroit pû lui procurer les plus grands partis ; mais ses richesses ne servirent qu'à la rendre malheureuse, par l'opposition que la Cour forma à plusieurs alliances qui lui étoient agréables, & en lui en présentant d'autres qui ne lui convenoient point. Enfin la petite fille d'Henri IV, qui avoit dédaigné tant de Princes, & refusé tant de Rois, soupira à l'âge de quarante-quatre ans, pour un simple Gentilhomme, & s'abaissa jusqu'au Comte de Lauzun, qu'elle alloit épouser avec le consentement du Roi, lorsque la forfanterie de Lauzun fit échouer le projet, en donnant aux Princes du Sang le tems de faire révoquer la permission. La Princesse outrée de dépit, éclata en pleurs & en cris, s'emporta avec violence contre son Souverain, & épousa Lauzun en secret. Peu après les fureurs de celui-ci contre Mad. de Montespan, à qui il reprochoit sa disgrace, le firent enfermer à Pignerol, & il n'en sortit dix ans après, qu'à condition que Mademoiselle céderoit au Duc du Maine la Souveraineté de Dombes & du Comté d'Eu, & elle eut alors la permission de vivre avec son mari. Elle ne tarda pas à se repentir des fausses démarches qu'une passion aveugle lui avoit fait faire. Lauzun infidèle & ingrat ne paya les bienfaits de la Princesse que de haine & d'insultes. Il exerça sur elle un si criminel empire, qu'on prétend qu'un jour revenant de la chasse il lui dit : *Henriette de Bourbon, tire-moi mes bottes*, & qu'elle s'étant récriée sur cette insolence, il fit du pied un mouvement qui étoit le dernier des outrages. Tant d'excès rappellèrent enfin à la femme de Lauzun qu'elle avoit failli à être celle d'un Empereur, & en prenant l'air & le ton, elle défendit à Lauzun de se présenter devant elle. Mademoiselle mourut en 1695 : nous avons d'elle des *Mémoires* qui sont plus d'une femme occupée d'elle-même, que d'une Princesse qui a été témoin de grands événemens. Cependant il s'y trouve des choses très-curieuses ; l'édition la plus complette est celle d'Amsterd. 1735, huit vol. *in-12.* on y a ajoûté un *Recueil* de Lettres de Mademoiselle de Montpensier à Mad. de Motteville, & de celle-ci à la Princesse ; *les mœurs de Mademoiselle & de Lauzun* ; un *Recueil de portraits* du Ro

de la Reine, &c. fait par la Princesse, & les gens de Lettres de la Cour; deux petits *Romans* de la façon de Mademoiselle, l'un intitulé: *La Relation de l'isle imaginaire*, & l'autre, *la Princesse de Paphlagonie*; ils sont en partie historiques & en partie fabuleux, mais écrits avec goût, & pleins d'une fine critique: ce sont proprement deux satyres ingénieuses contre certaines personnes dont elle connoissoit le ridicule. Le Cyrus du dernier Roman est M. le Prince Louis II, mort en 1686, & la Reine des Amazones est Mademoiselle de Montpensier elle-même. On a encore de cette Princesse deux Ouvrages de dévotion.

MONTPET, (Josse) Peintre de l'Ecole Flamande, né vers l'an 1580, a excellé dans le paysage. Ce maître n'a point imité le précieux fini des Peintres Flamands; au contraire il a affecté un goût heurté & une certaine négligence, qui font que ses tableaux ne sont pas généralement recherchés: cependant il n'y en a point qui fasse plus d'effet à une certaine distance, & qui offre une plus grande étendue à l'imagination, par l'art avec lequel il a sçû dégrader ses teintes. On lui reproche de prodiguer le jaune dans les couleurs locales, & d'avoir une touche maniérée.

MONTPLAISIR, (de Brec) d'une famille illustre de Bretagne, se distingua à la guerre par sa valeur, & se fit estimer à Paris par la beauté & les agrémens de son l'esprit. Il passe pour avoir eu quelque part aux Ouvrages de la Comtesse de la Suze, à laquelle il fut très-attaché. On a de lui des *Poësies* estimées, parmi lesquelles *son Temple de la Gloire* tient le premier rang. Il est adressé au Duc d'Anguien depuis le grand Condé, à l'occasion de la bataille de Nortlingue qu'il avoit gagnée sur le Général Mercy.

MONTREUL ou MONTREUIL, Architecte. *Voyez* MONTEREAU.

MONTREUIL, (Matthieu de) se fit un nom par les premiers Poëmes qu'il publia où l'on trouve de la clarté, de la facilité & du naturel; mais son affectation à insérer ses vers dans tous les recueils qui paroissoient de son tems, lui attira ce trait satyrique de Boileau:

On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
Grossir impunément les feuillets d'un Recueil.

Les pensées de ce Poëte ont beaucoup de brillant & de subtilité. Personne n'a mieux réussi dans le Madrigal, & il fut, dit M. de Voltaire, un de ces Ecrivains agréables & faciles, dont le siècle de Louis XIV a produit un grand nombre, & qui n'ont pas laissé de réussir dans le

genre médiocre. Montreuil ayant dépensé en voyages & en plaisirs la moitié de son bien, servit en qualité de Sécrétaire auprès de l'Evêque de Valence (Cosnac) qu'il suivit ensuite à Aix, où il mourut en 1692, âgé de 71 ans. On a de lui plusieurs pièces de Poësies qu'il a recueillis lui-même, & dédié à M. Molé Me des Requêtes. On trouve dans ce recueil une Lettre pleine d'esprit & de délicatesse, contenant le voyage de la Cour de France vers les frontières d'Espagne pour le mariage de Louis XIV.

MONTROSS, (Jacques Graham, Comte & Duc de) Ecossois fameux par sa rare valeur & sa fidélité envers son Prince. Ce brave homme qui fut d'abord employé dans son pays contre Charles I, ayant reconnu que sous prétexte de liberté & de Religion, les Ecossois en vouloient à l'autorité du Roi, engagea tous ses biens pour lever des troupes, & ayant fait trois mille hommes, il les conduisit à Charles. Montross se signala à la bataille d'Yorc, & il remporta d'abord de grands avantages, sur Cromwel qu'il blessa de sa propre main; mais la fortune ayant changé, il fut obligé de s'enfuir en Ecosse, deguisé pour préparer une retraite au Roi, qui n'étoit plus en sûreté en Angleterre. Il employa tout son bien & tout son crédit pour lever une armée, avec laquelle il se rendit bientôt maitre de la campagne, vainquit le Marquis d'Argile, & en moins de trois mois il gagna les batailles de Perth, d'Aberden, d'Alderne & d'Alford, victoires qui rendirent Charles, maitre de toute l'Ecosse. Ce fut au milieu de ces brillans succès que le brave Montross reçut des Lettres du Roi, qui lui ordonnoit de congédier ses troupes, & de rendre aux Rebelles toutes les places qu'il leur avoit prises. Ce fidèle sujet ayant balancé quelque tems entre l'obéissance du Duc, à des ordres arrachés par violence, & l'intérêt de ceux de son parti, se détermina enfin à mettre bas les armes, & sacrifiant à son maître, son pays, ses biens, ses amis, il alla offrir ses services à l'Empereur Ferdinand qui l'envoya en Hongrie, où il cueillit de nouveaux lauriers contre les Turcs. Il combattoit depuis trois ans les Infidèles avec les plus grands succès, lorsque Charles II. lui fit part du dessein qu'il avoit de remonter sur le trône de ses peres. Montross toujours fidèle à son devoir, renonce à toutes les espérances que lui offroit la Cour de Vienne, & court offrir ses services à son nouveau maître. Il lève avec beaucoup peine une petite armée, avec laquelle il descend en Ecosse, & remporte

d'abord de grands avantages ; mais ayant été surpris dans un bois, il fut défait, obligé de s'enfuir deguisé en Paysan, & de se cacher pendant cinq jours dans des roseaux. La faim l'ayant forcé de sortir & de se découvrir à un Ecossois qui avoit autrefois servi sous lui, ce lâche le vendit au Général Lesley qui donna aussi-tôt avis à Cromwell de cette prise importante. Le barbare usurpateur ne perdit pas de tems pour se défaire du seul homme capable de traverser ses desseins, & il fit faire son procès avec tant de précipation que, lorsque les Envoyés de l'Empereur & du Roi de France arrivèrent, chargés de demander Montross au nom de leurs Maîtres, l'Arrêt cruel étoit dejà exécuté, & l'infortuné Marquis avoit été pendu & écartelé : ainsi périt ce brave Capitaine en 1640, tout couvert de l'auriers, & victime de sa fidélité pour ses Souverains. Charles II étant monté sur le trône rétablit la mémoire de ce fidèle & généreux sujet.

MOOR, (Antoine) Peintre d'Utrecht, excelloit dans le portrait & dans les sujets d'histoire. Il a rendu la nature avec beaucoup de force & de vérité ; son pinceau est gras & moëlleux, & sa touche ferme & vigoureuse. Ses tableaux sont rares & fort chers. Il mourut à Anvers en 1597 à cinquante-six ans.

MOORTON, *Voyez* MORTON.

MOPINOT, (Dom Simon) né à Rheims en 1685, fit appercevoir en lui, dès sa plus tendre jeunesse, de grandes dispositions pour les sciences, & fit ses études avec le plus grand succès. Il ne se rendit pas moins estimable par son humilité, sa modestie, sa piété & l'innocence de ses mœurs, & ces qualités que l'on admira en lui dans l'âge le plus tendre, il les conserva jusqu'à la mort. Dieu pour le préserver de la corruption du monde, lui inspira de bonne heure le goût de la retraite & le jeune Mopinot choisit la Congrégation de S. Maur, comme celle où il crut voir le plus de lumières & de piété. Après qu'il eut fait profession à Meaux, son cours de Philosophie & de Théologie à saint Denis, il alla professer les humanités à Pont-Levoi, & en même-tems qu'il donnoit à ses élèves le goût des Belles-Lettres, qu'il sçavoit parfaitement, il formoit leur cœur à la piété la plus solide, autant par ses discours que par ses exemples. Dans cet emploi il fit plusieurs pièces d'éloquence & de Poësie qui furent universellement aplaudies, & qui pouvoient servir d'exemple aux préceptes qu'il donnoit. On chante encore dans plusieurs Maisons de son

Ordre des hymnes de sa façon que de bons connoisseurs, préfèrent à celles du fameux Santeuil. Il eut excellé dans la satyre, si la Religion lui eût permis de se livrer à ce genre. Quelques pièces qui lui sont échappées, montrent jusqu'où il pouvoit aller ; une entr'autres qu'il fit sur le chemin de S. Denys, en passant entre Montmartre & Montfaucon ; car il faisoit ses vers sur le champ, & tout le monde connoit ceux qu'il fit pour le St Ev. de Boulog. auquel il avoit été fort attaché, & qu'il composa en sortant de l'Autel, & avant que d'arriver à la Sacristie. Vers l'an 1715 ses Supérieurs l'appéllèrent à Paris, & il fut associé à Dom Coustant pour travailler à cette laborieuse collection de Lettres des Papes, dont le premier volume parut *in-fol.* à Paris 1721 ; l'Epitre Dédicatoire à Innocent XIII est toute de lui, ainsi que l'excellente Préface qui est à la tête, & qui souleva Rome contre l'Auteur, parce qu'il n'avoit pas parlé assez favorablement de ses prétentions. D. Mopinot défendit son Ouvrage par plusieurs Lettres où brillent la justesse d'esprit, l'érudition & la solidité. Après la mort de Dom Coustant, il composa son éloge imprimé dans le Journal des Sçavans Janvier 1722, & se trouva chargé seul de la continuation du recueil dont il étoit sur le point de faire imprimer le second vol. lorsque la mort l'enleva au milieu de sa course en 1724, dans la trente-neuvième année de son âge. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on lui doit l'Epitre Dédicatoire qui est à la tête du *Thesaurus Anecdotorum*, & on lui attribue les Préfaces des trois premiers tomes de la *Collectio amplissima* ; il en eût donné un bien plus grand nombre, si son exactitude scrupuleuse lui eût permis d'être quelquefois content, de ce qu'il avoit fait. Ce saint Religieux joignoit à toutes les vertus de son état les qualités les plus aimables, qui le faisoient autant aimer de ceux avec qui il vivoit, que les premières le faisoient respecter.

MORALÉS, (Ambroise) Pieux, & sçavant Prêtre de Cordoüe, contribua beaucoup dans le seizième siècle, a rétablir le goût des Belles-Lett. en Espagne ; il enseigna avec distinction dans l'Université d'Alcala, fut Historiographe du Roi Philippe II, & composa plusieurs ouvrag. estimés ; entr'autres la *Chronique générale d'Espagne* qui avoit été commencée par Florent de Zomora en 4 vol. *in-fol.* essentielle pour l'histoire de ce pays, *les Antiquités d'Espagne*, *in-fol.* ouvrage curieux & plein de recherches intéressantes. Moralès mourut à Alcala en 1590,

âgé de soixante & dix-sept ans, dans une grande réputation de piété.

MOREAU, (Etienne) né à Dijon en 1639, a composé des Poësies estimées à cause d'une simplicité élégante qui règne dans le style & dans les pensées. Elles ont été imprimés dans divers recueils de son tems. Ses premiers vers ont aussi paru rassemblés sous le titre de *Nouvelles fleurs du Parnasse*. Il mourut en 1699.

MORAND, (Pierre de) né à Arles en 1701, d'une famille noble, reçut une éducation convenable à sa naissance, & montra dès son jeune âge un grand goût pour la poësie. Ce fut pour satisfaire plus librement cette passion, & pour se délivrer des tracasseries d'une belle-mere qu'il abandonna son épouse & ses biens pour venir à Paris où il fit représenter en 1737 son premier Ouvrage Dramatique intitulé : *Téglis*, tragédie qui eut quelque succès. On y trouve des scènes touchantes & des vers bien faits, assez d'intelligence de l'art pour concevoir des espérances d'une plus grande perfection ; il ne manquoit à cette pièce que d'être mieux écrite. Morand déploya toutes ses connoissances théâtrales dans sa Tragédie de *Childeric*, pièce extrêmement compliquée, où il y a des traits de force & de génie, que le défaut du coloris, & une plaisanterie du parterre, firent tomber. Dans une des plus belles scènes de la pièce, un Moine déguisé appercevant un Acteur qui venoit avec une Lettre à la main, & qui s'efforcoit de se faire jour à travers la foule, il s'écria : *Place au Facteur*. L'éclat de rire qu'il excita, détourna toute l'attention, & *les Comédiens* ne furent plus entendus. Cependant la belle-mere de Morand lui ayant intenté un procès, & ayant débité contre lui mille horreurs dans un Factum, ce Poëte s'en vengea par *l'Esprit de divorce*, Comédie, qui fut jouée aux Italiens, & dans laquelle il peignit sa belle-mere sous le nom de *Madame Orgon*. Cette petite pièce est bien écrite & bien dialoguée. Tout le monde sçait l'anecdote théâtrale à laquelle cette pièce donna lieu par une vivacité de l'Auteur, qui en prouvant sa bravoure fit peu d'honneur à son jugement : cependant notre Poëte ayant perdu tout son bien par ses dissipations & les chicanes domestiques, ne trouva d'autre ressource que dans l'emploi de correspondant littéraire du Roi de Prusse, que la mort vint lui ravir dix-huit mois après en avoir pris possession. Epuisé par ses excès en tout genres, il mourut au mois d'Août 1757. Outre les pièces dont nous avons parlé, on trouve dans un recueil qui

a paru de lui en trois vol. *in*-12. *Phanazar*, Tragédie en un seul acte, jouée aux Italiens ; trois *Ballets héroïques ;* les *Amours des Grands-hommes ;* les *peines & les plaisirs de l'amour ;* les *travaux d'Hercule*, qu'il ne put jamais faire représenter ; des *Prologues*, des *Divertissemens*, des *Epîtres*, des *Odes*, des *Sonnets*, & quelques morceaux de prose, tels que des Préfaces bien sensées où les véritables règles de l'art Dramatique sont rappellés: un *Discours ingénieux* sur le plaisir qu'il y a de faire du bien, &c. ce recueil mérite d'être lû, quoiqu'on n'y trouve ni graces, ni chaleur, ni sublime de Poësie ; mais il y a de l'esprit, des idées & des sens.

MOREAU, (Jean-Baptiste) d'Angers, vint chercher fortune à Paris, où ses talens pour la musique, lui firent concevoir l'espérance de la trouver. Il se glissa, on ne sçait comment, étant mal vêtu, & ayant un air provincial, à la toilette de Madame la Dauphine, Victoire de Bavière. Sçachant que cette Princesse aimoit la Musique, il eut la hardiesse de la tirer par la manche, & de lui demander la permission de chanter un petit air de sa composition. Madame la Dauphine le lui permit, en riant. Le Musicien, sans se déconcerter, chanta & plut à cette Princesse. Cette avanture parvint aux oreilles du Roi, qui voulut entendre chanter Moreau. Sa Majesté en fut si contente, qu'elle le chargea de faire un divertissement pour Marly, qui deux mois après fut exécuté & applaudi de toute la Cour. Moreau fit aussi la musique des intermèdes d'*Esther*, d'*Athalie*, & de plusieurs autres pièces, pour la maison de S. Cyr. Il excelloit sur-tout à rendre toute l'expression des sujets & des paroles qu'on lui donnoit. Le Poëte Lainez son ami, lui fournissoit des Chansons & des petites Cantates qu'il mettoit en musique. Il mourut à Paris en 1733 à 78 ans.

MOREAU, (Jacques) né à Châlon-sur-Saône en 1647, prit le parti de la Médecine, & fut disciple du fameux Patin, qui devint son ami. Il soutint des Thèses publiques, qui excitèrent contre lui la jalousie & la haine des anciens Médecins, qui l'accusèrent d'avoir défendu plusieurs Propositions condamnables. Moreau se justifia par des écrits, que les personnes sans partialité, estimèrent. On a de lui des *Consultations* sur les Rhumatismes ; *Traité Chymique* de la véritable connoissance des fièvres continuelles, pourprées & pestilentielles, avec les moyens de les guérir ; *Dissertation Physique* sur l'hydropisie, &c. Il mourut en 1729. Il ne faut pas le con-

fondre avec *René* MOREAU, habile Docteur, & Professeur Royal en Médecine & en Chirurgie, à Paris, dont on a divers Ouvrages estimés. Il étoit de Montreuille-Bellai en Anjou, & mourut en 1656.

MOREL, (Fréderic) fut encore plus célèbre que son illustre pere, qui portoit le même nom. Comme lui, il devint interpréte du Roi, & son Imprimeur ordinaire pour l'Hébreu, le Grec, le Latin & le François. Ses éditions, qui sont en grand nombre, prouvent qu'il étoit très-sçavant, & fort versé dans les Langues. Il a publié & traduit du Grec, sur les Manuscrits de la Bibliothéque du Roi, plusieurs *Traités* de S. Basile, de Théodoret, de S. Cyrille, &c. avec des notes. Sa passion pour l'étude étoit si grande, que lorsqu'on lui vint annoncer que sa femme alloit mourir, il ne voulut pas quitter la plume, qu'il n'eût fini la phrase, qu'il avoit commencée. Il ne l'avoit pas achevée, quand on revint lui dire qu'elle étoit morte. *J'en suis marri*, répondit-il froidement, *c'étoit une bonne femme*. Il mourut en 1630, à 78 ans. Son fils & ses petits-fils cultivèrent aussi les Lettres avec succès, & soutinrent la gloire qu'il s'étoit acquise par son Imprimerie. *Guillaume* MOREL, qui n'étoit point de la famille des précédens, fut un sçavant Directeur de l'Imprimerie Royale, à Paris. On estime surtout, ses éditions Grecques. Il mourut en 1564, & laissa un *Dictionnaire* Grec Latin-François, & d'autres ouvrages, qui sont une preuve de son érudition.

MOREL, (André) de Berne en Suisse, a été un des plus habiles Antiquaires du dernier siècle. Il vint assez jeune à Paris, & y brilla par son érudition. L'étude des Médailles avoit fait ses délices, dès sa première jeunesse. S'étant plaint, avec une liberté Helvètique, de ce qu'on ne le récompensoit pas du travail, dont il avoit été chargé par Louis XIV, M. de Louvois le fit mettre à la Bastille. Pendant qu'il y étoit, on lui offrit la place de Garde du Cabinet des Médailles du Roi, à condition qu'il embrasseroit la Religion Catholique; mais il ne voulut pas l'accepter. Ayant recouvré sa liberté, il se retira en Allemagne, & mourut à Arnstade en 1703. Le plus estimé de ses Ouvrages a pour titre: *Thesaurus Morelianus, sive Familiarum Romanarum numismata*, &c. deux volum. *in-fol.*

MORERI, (Louis) Docteur en Théologie, naquit en 1643 à Bargemont, petite ville de Provence. Ayant pris les Ordres sacrés, il prêcha à Lyon la Controverse pendant

dant cinq ans, avec beaucoup de fruit. Ce fut pendant son séjour en cette Ville, qu'il entreprit, dans sa jeunesse, le premier *Dictionnaire* de faits, qu'on eût encore vû. Il publia cet Ouvrage en 1673, en un volume *in-folio*, à l'âge de trente ans. S'étant appliqué à en donner une nouvelle édition, en 2 volumes, dont il avoit déja fait imprimer le premier, ce grand travail lui coûta la vie en 1680, à trente-huit ans. L'impression du second volume, ne parut que l'année suivante. L'Ouvrage réformé & très-augmenté depuis Moreri, porte encore son nom, & n'est plus de lui. C'est une Ville nouvelle, bâtie sur l'ancien plan. Trop de Généalogies suspectes & le défaut de critique, ont fait tort à ce Dictionnaire, d'ailleurs si utile. On en estime sur-tout les éditions de 1718, cinq vol. *in-folio*; de 1725, six vol. *in-folio*; de 1732, six vol. *in-folio*. M. l'Abbé Goujet a donné quatre vol. *in-fol.* de Supplement, que l'on réfond dans une nouvelle édition, en dix volum. *in-folio*, qui s'imprime actuellement. On doit encore à Moreri le *Pays d'Amour*, ouvrage allégorique, par lequel il s'annonça, à l'âge de dix-huit ans, dans la République des Lettres, une traduction Françoise de la *Perfection Chrétienne*, de Rodriguez, trois vol. *in-8*, *Relations* nouvelles du Levant, de Gabriel de Chinon, Capucin, avec une longue Préface, *in-12*; & quelques autres ouvrages.

MORET DE BOURCHENU, *Voyez* BOURCHENU.

MORGUES, ou plutôt MOURGUES, Sieur de S. Germain, né dans le Vellay en Languedoc, entra chez les Jésuites. Ayant ensuite quitté la Société, il vint à Paris, où il prêcha avec tant de réputation, qu'à trente-un ans, il devint le Prédicateur ordinaire de la Reine Marguerite de Valois, & ensuite celui du Roi Louis XIII. En 1620, le Cardinal de Richelieu se servit de sa plume, pour écrire contre ceux qui avoient ôté à la Reine-mere, l'éducation de ses enfans; ce qu'il fit dans un livre *in-8*, intitulé : *Les vérités Chrétiennes*, & que l'on nomma *le Manifeste d'Angers*. A la sollicitation du même Cardinal, il prit sa défense contre plusieurs Ecrivains étrangers qui attaquoient son Eminence, ce qui lui fit mettre au jour, *le Théologien sans passion*. Mais ce Ministre, voyant ensuite son attachement pour la Reine-mere, se déclara contre lui. Il empêcha qu'il n'obtint, à Rome, des Bulles pour l'Evêché de Toulon, auquel le Roi Louis XIII. l'avoit nommé. En 1631, Morgues ayant

été averti, que le Cardinal avoit donné des ordres pour le faire arrêter, il se réfugia auprès de la Reine-mere, à Bruxelles. Ce Ministre étant mort, il revint à Paris, se retira dans la Maison des Incurables, où il mourut en 1670, à quatre-vingt-huit ans, après avoir publié un Ouvrage, en deux vol. *in-folio*, contre Richelieu, sous ce titre : *Défense de la Reine-mere*, Recueil curieux & nécessaire, pour sçavoir à fond l'histoire du tems. Il y a trop de vivacité & de passion, défaut qui se trouve dans presque tous ses ouvrages. Il est encore auteur d'une réponse violente aux trois écrits d'Antoine le Brun, sous le titre de *Bruni Spongia*, *in-quarto*, & d'autres ouvrages.

MORHOF, (Daniel-Georges) né à Wismar dans le Duché de Meckelbourg en 1639, fut Professeur de Poësie à Rostock, ensuite d'Eloquence, d'Histoire & de Poësie à Kiel, & Bibliothécaire de l'Université de cette Ville. L'ardeur qu'il avoit pour l'étude, le faisoit suffire à ces différens emplois. Il trouvoit encore du tems pour composer; mais enfin, épuisé par le travail, il mourut à Lubec en 1691, à 53 ans. On estime la plûpart de ses ouvrages, qui sont en grand nombre, & sur-tout celui qui a pour titre; *Polyhistor, sive de notitia Auctorum & rerum Commentarii*. L'édition qu'on en fit à Lubec en 1732, en deux vol. *in*-4, est la meilleure.

MORIN, (Etienne) fut un sçavant Ministre de la Religion prétendue Réformée, à Caën. Son mérite le fit admettre dans l'Académie des Belles-Lettres de cette Ville, malgré la loi qui excluoit les Protestans. La révocation de l'Edit de Nantes l'obligea de se retirer à Leyde, en 1685, & de-là à Amsterdam, où il fut nommé Professeur en langues Orientales. Il mourut en 1700. On a de lui huit *Dissertations* Latines, sçavantes & curieuses, sur des matières qui regardent l'Antiquité, dont la meilleure édition est celle de Dordrecht en 1700, *in*-8, &c. *Henri* MORIN son fils, a composé plusieurs *Dissertations*, qui se trouvent dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, dont il étoit membre. Il mourut à Caën en 1728.

MORIN, (Jean) né à Blois, en 1591, de parens Calvinistes, étudia les Humanités à la Rochelle, & alla ensuite à Leyde, où il apprit la Philosophie, les Mathématiques, le Droit, la Théologie & les Langues Orientales. Après avoir acquis ces connoissances, il se consacra entièrement à la lecture de l'Ecriture-Sainte, des Con-

ciles & des Peres. Etant venu à Paris, il fut converti à la Religion Catholique par le Cardinal du Perron, & entra, quelque tems après, dans la Congrégation de l'Oratoire. Il s'y fit bientôt un grand nom, par les sçavans ouvrages, dont il enrichit le public. En 1628, il fit imprimer des *Dissertations* sur l'origine des Patriarches & des Primats, & sur l'*ancien usage* des censures Ecclésiastiques. Deux ans après, son zèle pour la conversion des Juifs, lui fit entreprendre l'*Edition* de la Bible Grecque des Septante, avec la version donnée par Nobilius. Il attaqua, dans cet ouvrage, l'autenticité du texte Hébreu. Simeon de Muis, en prit la défense avec beaucoup de vivacité. Le P. Morin publia, en 1629, son *Histoire de la délivrance de l'Eglise* par l'Empereur Constantin, & du progrès de la souveraineté des Papes, par la piété & la libéralité de nos Rois, *in-fol.* La première partie, n'est qu'une traduction de la vie de Constantin, par Eusèbe. La deuxième, comprend l'histoire de la délivrance de l'Eglise par Constantin; & dans la 3e. le P. Morin fait voir l'origine & le progrès de la souveraineté temporelle des Papes. Cet ouvrage, qui est en François & assez mal écrit, déplût à la Cour de Rome. Pour appaiser le Cardinal Barberin, l'Auteur fut obligé de promettre quelques corrections. Le Pape, informé de son mérite, l'appella à Rome, & l'employa pour la réunion de l'Eglise Grecque avec la Latine. Après neuf mois de séjour dans cette ville, il fut rappellé en France par les ordres du Cardinal de Richelieu. De retour à Paris, il se livra à l'étude, avec une ardeur infatigable. En 1651, parut son *Commentaire* historique sur la Pénitence, en un vol. *in-fol.* en Latin. C'étoit le fruit d'un travail de vingt ans : il y a recueilli non-seulement tout ce qui se trouve dans les Canons des Conciles & dans les écrits des Peres, mais encore tout ce que renferment les Pénitenciers Grecs & Latins, sur ce Sacrement. Ce grand *Traité* est divisé en dix Livres, & semble épuiser la matière. On y remarque une érudition prodigieuse. On n'en trouve pas moins dans son excellent *Traité* des Ordinations, *in-fol.* en Latin, qui est même plus travaillé & plus méthodique, que celui de la Pénitence. Simon nous a donné, sous le titre d'*Antiquités de l'Eglise Orientale*, un *Recueil* de Lettres du P. Morin, où l'on voit des traits curieux d'histoire & de critique. Une autre obligation, que la Religion & les Lettres ont à ce sçavant Oratorien, c'est d'avoir fait revivre, pour ainsi

dire, le *Pentateuque* Samaritain, en le publiant dans la Bible Polyglotte de le Jay. Depuis le tems de saint Jerôme, il avoit été comme enseveli dans les ténébres. Une attaque d'apoplexie enleva cet illustre Ecrivain en 1659, dans sa soixante-huitième année. Ses grandes lumières, lui procurèrent souvent l'honneur d'être consulté par le Clergé de France, sur les matières les plus importantes & les plus difficiles. A des connoissances très-étendues, il joignoit beaucoup de piété, de douceur & de modestie.

MORIN, (Jean-Baptiste) né à Villefranche en Beaujolois en 1583, fut reçu Doct. en Médécine à Avignon. Etant venu à Paris, il entra chez Claude Dormy, Evêque de Boulogne, qui l'envoya en Hongrie faire des recherches sur les Métaux, & il fit là-dessus un livre sous le titre de *Mundi sublunaris Anatomia*, dans lequel il prétend que les entrailles de la Terre, sont divisées en trois régions, comme l'air. A son retour il s'appliqua entièrement à l'Astrologie judiciaire. Ses Horoscopes lui donnèrent accès chez les grands. Le Cardinal de Richelieu, dit on, le consulta, & Mazarin le favorisa d'une pension de deux mille livres. L'Auteur de sa vie cite plusieurs de ses prédictions qui furent justifiées par l'événement; mais quelques sçavans de son tems l'ont convaincu de s'être souvent trompé lourdement. Après avoir demeuré huit ans chez le Duc de Luxembourg, frere du Connétable de Luynes, il obtint une chaire de Professeur Royal de Mathématiques. Ayant attaqué le systême de Copernic & d'Epicure, il eut avec Gassendi & Bernier des démélés littéraires, où les injures ne furent pas épargnées. Il eut encore une dispute au sujet des *Longitudes*. Les Hollandois avoient promis cent mille livres, & le Roi d'Espagne trois cent mille, à celui qui les découvriroit. Notre Professeur Royal publia en 1634, qu'il avoit trouvé le problême dans un Traité intitulé : *Longitudinum Cœlestium & Terrestrium nova & optata Scientia*. Mais on lui en contesta la gloire. L'assemblée des Commissaires nommés par le Cardinal de Richelieu, décida contre lui; ce qui échauffa beaucoup sa bile. Cet homme singulier mourut à Paris en 1656. On a encore de lui *Astrologia Gallica*, & plusieurs autres ouvrages *in-fol.* qu'il fut trente ans à composer,

MORIN, (Pierre) né à Paris en 1531, passa en Italie, qui étoit alors le théatre des Sçavans, & où il fut entraîné par son goût pour les Lettres. Après avoir été employé par Paul Manuce,

célèbre Imprimeur de Venise, il enseigna le Grec & la Cosmographie à Vicence, d'où il fut appellé à Ferrare par le Duc de cette Ville. Son mérite lui acquit ensuite l'estime de S. Charles Borromée, & les Papes Grégoire XIII & Sixte V. l'employèrent à l'*Edition* de la Bible Grecque des Septante, & à celle de la *Vulgate*. Pierre Morin étoit très-versé dans l'Antiquité Ecclésiastique, laborieux, désintéressé, zèlé pour les intérêts de l'Eglise & de la République des Lettres, plein de religion & de piété, & un des plus Sçavans critiques, & des plus judicieux Ecrivains de son siécle. Il mourut en 1608, âgé de soixante-dix-sept ans. Le Pere Quetif, Dominicain, publia en 1675 quelques ouvrages de cet Auteur, entr'autres un *Traité* du bon usage des Sciences, ouvrage excellent, où l'on trouve des maximes & des principes, qui donnent une idée bien avantageuse de l'Auteur.

MORIN, , Simon) né en 1623 à Richemont en Normandie, vint à Paris, où l'oisiveté & son penchant naturel l'entraînèrent bientôt dans les ridicules erreurs des Illuminés, alors fort communs dans cette Ville. Après avoir abusé de la fille de son hôtesse, il l'épousa, & en eut plusieurs enfans. Quoique sans lettres & fort ignorant, il se fit un assez grand nombre de partisans, qui venoient l'entendre discourir sur la prétendue spiritualité. Le Magistrat de la Police fut informé de ces assemblées, & Morin arrêté & conduit à la Bastille. En étant sorti au bout de deux mois, il continua à débiter ses visions & ses erreurs, qu'il exposa dans un petit livre intitulé, *Pensées de Morin*, qui est très-rare, & qui est un tissu de rêveries & d'extravagances; il y assuroit que Jesus-Christ s'étoit incorporé en lui pour réformer l'Eglise. Le Curé de S. Germain l'Auxerrois lui ayant demandé s'il pensoit aux châtimens que méritoit un sentiment si impie, je ne crains, répondit-il, ni ménaces, ni supplices, & je ne serai jamais assez lâche pour dire, *transeat à me Calix iste*. Enfermé pour la seconde fois à la Bastille, il y fit imprimer une rétractation, & oublia la fermeté dont il avoit fait parade. Après avoir recouvré sa liberté, il dogmatisa de nouveau. Il est encore saisi & conduit à la Conciergerie. Pour en sortir, il fait une autre abjuration & une profession de Foi Cathol. qu'il désavoua, dès qu'il fut libre. Cherchant encore à répandre ses extravagances & ses impiétés, il fut arrêté dans le tems qu'il composoit un discours qu'il vouloit présenter au Roi. Il débutoit par

ces mots : *Le Fils de l'Homme au Roi de France.* Ce fanatique fut brûlé vif avec tous ses écrits en 1663. Mais il retracta ses erreurs avant son supplice. On dit qu'après la lecture de son jugement, M. le Premier Président de Lamoignon, lui ayant demandé en raillant, s'il étoit écrit quelque part que le nouveau Messie dût être condamné au feu, Morin lui répondit par ces paroles du Pseaume 16, *igne me examinasti, & non est inventa in me iniquitas.* Desmarets St. Sorlin autre fanatique, s'étoit rendu son dénonciateur par jalousie de métier, & ce fut sur sa déposition que l'on fit le procès à Morin.

MORISON, (Robert) né à Aberdéen en Angleterre en 1620, s'appliqua à l'étude des Mathématiques, de la Philosophie, de la Théologie, de la Langue Hébraïque, de la Médécine, & sur-tout de la Botanique, pour laquelle il avoit beaucoup de talent. Après avoir signalé sa valeur & son zèle pour le Roi Charles I. dans les guerres civiles, il vint en France. Gaston Duc d'Orléans l'attira à Blois, & lui confia la direction du Jardin Royal de cette Ville, où il apporta dans la suite 250 plantes, dont personne n'avoit donné la description. Il dressa une nouvelle méthode d'expliquer la Botanique que le Duc goûta. Après la mort de ce Prince, il retourna en Angleterre, où il fut Médécin du Roi Charles II, & Professeur Royal de Botanique. A ces titres fut attachée une pension annuelle de 200 livres sterling. Morison mourut à Londres en 1683. On a de lui la seconde partie de son excell. *Histoire des Plantes*, *in-fol.* qui fait regretter la premiere, qui n'a point été imprimée. On ne sçait ce qu'elle est devenue

MORISOT, (Claude-Barthelemi) de Dijon, composa dans le dix-septieme siècle plusieurs ouvrages latins ; un *Panegyrique* de Henri IV, *in*-8. peu recherché ; un livre assez original, où sous le titre de *Perruviana*, il cachoit quelques intrigues de son tems. La Monnoye prétend qu'on y trouve l'Histoire des démêlés du Cardinal de Richelieu avec la Reine Marie de Médicis, & Gaston de France, Duc d'Orléans. Il y a une clef de cet ouvrage qui confirme cette opinion. On a encore du même Auteur une *Satyre* contre les Jésuites, intitulée, *Veritatis Lacrimæ*, aussi a-t-elle été réimprimée plusieurs fois. L'édition faite à Génève en 1626, est dédiée à ces Révérends Peres, *Patribus Jesuitis sanitatem.* Cet Auteur mourut en 1661.

MORLEY, (Georges) né à Londres en 1597, eut d'abord un Canonicat dans

l'Eglise de Christ à Oxford, dont il donna les revenus au Roi Charles I, qui étoit alors engagé dans la guerre contre les troupes du *long Parlement*. Après avoir servi avec zèle ce Prince infortuné, il quitta l'Angleterre. Sous Charles II, il devint Evêque de Worcester, & ensuite de Winchester, & mourut en 1684. Il joignit à une grande fidèlité pour son Prince, beaucoup de courage, de générosité & d'exactitude à remplir les devoirs de son Ministère. Il a laissé des *Sermons* & d'autres écrits.

MORNAC, (Antoine) de Tours, célèbre Avocat au Parlement de Paris, fréquenta le Barreau près de quarante ans, s'y distingua par sa probité & par son érudition, & mourut en 1619. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1724, en 4 *vol. in-fol.* Il sçut concilier les Muses avec l'Etude des Loix. On a un *Recueil* de ses Vers, intitulé *Feriæ forenses, in-8.* parce qu'ils étoient le fruit de ses amusemens pendant les Vacations du Palais. Ils contiennent les éloges des Gens de Robbe, qui avoient paru avec éclat en France, depuis 1500.

MORNAI, (Philippe de) Seigneur du Plessis Marli, le plus vertueux & le plus grand homme du parti Protestant, naquit à Buhy, d'une famille noble & ancienne. Il fut élevé à Paris où il fit de grands progrès dans les Belles-Lettres, dans les Langues sçavantes, & dans la Théologie; ce qui étoit alors un prodige dans un Gentilhomme. Il fut d'abord destiné à l'Eglise, & il auroit pû par son mérite & sa naissance, en espérer les plus hautes dignités; mais sa mere qui étoit imbue des nouvelles opinions, l'y engagea de bonne heure. Après l'affreux massacre de la Saint Barthelemi, du Plessis voyagea en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas & en Angleterre. Il s'attacha ensuite au Roi de Navarre, depuis Henri IV, qui lui donna toute sa confiance. Du Plessis servit avec zèle sa Religion & son Maître de sa plume & de son épée, & fut toujours le vertueux soutien du parti de l'erreur. Le Roi l'envoya à Elizabeth, Reine d'Angleterre & dans plusieurs autres Cours, & il ne lui donna jamais d'autres instructions qu'un blanc signé. Mornai réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il étoit un vrai politique, & ses Lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse. Il contribua de son mieux à faire monter sur le Trône son Maître; mais lorsque ce Prince eut changé de Religion, il lui en fit de sanglans reproches, & se retira de la Cour. Rendu à lui-même, il s'occupa à composer des li-

vres en faveur du Calvinisme, dont il étoit l'ame & le soutien par sa science, sa valeur & sa probité ; c'est ce qui le fit appeller *le Pape des Huguenots*. Il en fit paroitre un sur les prétendus abus de la Messe où il fit entrer diverses matières de controverse. Cet Ouvrage étoit plein d'une infinité de passages tirés des Saints Peres, & même de quelques anciens Scolastiques, pour montrer que l'Eglise Romaine s'étoit écartée de la doctrine de l'antiquité, en plusieurs points. Ces passages pour la plûpart lui avoient été fournis par les Docteurs de Genève & par les Ministres de France, & comptant sur leur exactitude & sur leur bonne foi, Mornai les avoit employés dans son livre, sans les vérifier dans les originaux. Dès que l'Ouvrage parut, il fut attaqué de toutes parts, & l'Auteur pressé de répondre aux critiques, dit qu'il ne vouloit se compromettre ni avec des Jésuites, ni avec des pédans ; mais que si quelqu'homme de distinction se faisoit son adversaire, il lui répondroit de manière à lui fermer la bouche. Du Perron, Evêque d'Evreux, se présenta & publia un écrit par lequel il s'obligeoit à montrer 500 énormes faussetés dans le livre de Mornai. Celui-ci qui ne put plus s'en dédire, accepta le défi, & avec l'agrément du Roi, la conférence fut indiquée à Fontainebleau, où la Cour devoit être. On nomma pour Juges, les plus sçavans hommes du Royaume, de Thou, Pithou, Casaubon, &c. & en présence du Roi & des principaux Seigneurs du Royaume, la première conférence se tint le 4 de Mai 1600, dans une salle du Palais de Fontainebleau. Mornai y fut assez rudement mené par du Perron qui le convainquit de faux sur des passages tirés de Scot, de Durand & de Saint Chrysostôme. La séance qui dura depuis une heure après midi jusqu'à sept, devoit recommencer le lendemain ; mais Mornai étant tombé malade pendant la nuit, partit sans prendre congé de personne, dès qu'il put monter à cheval, & il se retira à son Gouvernement de Saumur. Dès qu'il y fut arrivé, il fit courir une relation de la conférence à son avantage ; mais l'Evêque en opposa une plus sincère qui constata la défaite de son adversaire, dont les Protestans mêmes, qui étoient présens, convinrent. Ses amis le blamèrent fort de s'être si imprudemment engagé ; d'autres qui prenoient moins à cœur, les intérets de leur Religion, en raillèrent. L'on rit beaucoup, sur-tout d'un bon mot que dit un Capitaine Huguenot, sur le succès de cette dispute. Un Ministre qui étoit présent, lui disant avec dou-

leur, *que l'Evêque d'Evreux avoit déja emporté plusieurs passages sur du Plessis : qu'importe,* répartit le Capitaine, *pourvû que celui de Saumur lui demeure.* Saumur étoit un passage important sur la rivière de Loire. Le gouvernement de cette place lui fut ôté en 1621, par Louis XIII, & alors du Plessis se retira dans la Baronie de la Forêt, où il mourut en 1723 âgé de 74 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il est l'Auteur d'un Traité *de la vérité de la Religion chrétienne ;* du mistère d'iniquité, d'un *Discours sur le droit prétendu par ceux de la Maison de Guise*, *in*-8. de Mémoires depuis l'an 1572, jusqu'en 1623, *in*-4. Ces Mémoires sont des plus curieux & des plus instructifs, à cause de la grande part que l'Auteur eut dans les affaires. Sa vie a été écrite *in*-4. par David de Liques.

MORON, (Jean) Evêque de Modène, fils du Comte Jerôme Moron, Chancelier de Milan, étoit un homme d'une grande pénétration, adroit, résolu, intrépide, plein d'équité, zélé pour les intérêts de son Diocèse & de l'Eglise. Paul III. l'envoya Nonce en Allemagne, en 1542. Ce Pape avoit dessein d'assembler un Concile ; mais les Protestans faisoient toujours naître de nouvelles difficultés, pour éluder les raisons de la Cour de Rome. Moron en proposa de si fortes à la Diète de Spire, que les Princes Allemands souscrivirent, à la convocation d'un Concile général. Paul III. récompensa le succès de son Nonce, par le chapeau de Cardinal. Son mérite arma contre lui l'envie. Ses ennemis lui firent un crime de sa modération & de son équité à l'égard des Protestans, dont il prenoit le parti, quand il étoit persuadé qu'ils avoient raison. On le rendit suspect à Paul IV. qui fit arrêter ce pieux Cardinal, que tant de services rendus à l'Eglise, auroient dû mettre à couvert de la calomnie. Ce Pape ayant été détrompé, fit dire à Moron qu'il pouvoit sortir de prison. Mais il répondit que préférant son honneur à la liberté, il vouloit qu'on rendit justice à son innocence, Paul IV. écoutant trop les timides ménagemens de l'amour propre, différa de l'absoudre, pour ne pas paroître se condamner soi-même. Mais Pie IV. son successeur, prit hautement la défense de l'illustre accusé, & le fit Président du Concile de Trente. Ce qui fut encore plus glorieux pour Moron, c'est qu'après la mort de Pie IV, Saint Charles Borromée le crut digne d'être Pape, & lui donna sa voix ; il en avoit déja eu 28 dans un autre Conclave. Il mourut à Rome en 1580 à 72 ans.

MOROSINI, (François) de l'illustre & très-ancienne maison de ce nom, qui a produit tant de grands hommes presqu'en tout genre, & si utiles à la République de Venise, naquit en cette Ville en 1618. Dès l'âge de vingt ans, il se fit admirer sur une des galères Vénitiennes, & remporta sur les Turcs des avantages continuels. Devenu Généralissime, il défendit contre eux l'Isle de Candie, soutint avec valeur plus de 50 assauts. Envain le Grand-Visir, pour corrompre ce brave Guerrier, lui offrit de le faire sur le champ Prince de Valachie, & de Moldavie, ces avantages furent rejettés avec indignation. Morosini fut néanmoins obligé de capituler après un siège de 28 mois, qui coûta aux Turcs plus de cent vingt mille hommes, & plus de trente mille aux Vénitiens. La guerre s'étant rallumée contre ces Infidèles, Morosini leur enleva plusieurs Isles, remporta sur eux une victoire complette en 1687 près des Dardanelles, s'empara de Corinthe, de Sparte, d'Athènes & de presque toute la Grèce. Le Sénat pour récompenser de si glorieux succès, lui fit dresser une statue d'airain avec cette inscription, *Francisco Mauroceno Peloponesiaco adhuc viventi Senatus posuit anno* 1687. Outre cet honneur, il eut celui d'être élu Doge en 1688, avec des applaudissemens universels. Le Pape Alexandre VIII. lui envoya l'année suivante, un casque & une épée, qu'il reçut en cérémonie des mains du Nonce, dans l'Eglise de Saint Marc. Chargé de gloire & de 75 ans, il fut nommé Généralissime pour la quatrième fois en 1693. Ce respectable vieillard mit plusieurs fois en fuite la flotte des Turcs; mais accablé de ses trvaux, il mourut à Napoli de Romanie en 1694, & laissa après lui une réputation qui lui durera autant que Venise.

MORTON ou MOORTON, (Jean) Anglois, se rendit très-habile dans la Jurisprudence Civile & Canonique, & fut admis dans le Conseil-Privé du Roi Henri VI. Edouard IV, son successeur, lui accorda le même honneur. Ce Prince en mourant, laissa sous la tutelle de Richard Duc de Glocester son frere, Edouard V, & Richard ses fils. Le Duc ambitieux fit égorger ses neveux & usurpa la Couronne. Irrité de ne pouvoir corrompre Moorton, alors Evêque d'Ely, il le fit arrêter; mais ce Prélat échappé de sa prison, forma une puissante ligue contre Richard, qui fut tué dans une bataille en 1485. On mit sur le Trône Henri VII. fils d'Edmond, Comte de Richemont, sous lequel

Moorton fut Chancelier d'Angleterre & mourut en 1500. Il ne faut pas le confondre avec *Thomas* MOORTON, sçavant Evêque Anglois du dix-septième siècle, dont on a *Apologia Catholica*, & d'autres Ouvrages estimés des Anglois. Il jouit d'une parfaite santé jusqu'a l'âge de 95 ans, auquel il mourut.

MORUS, (Alexandre) né à Castres en 1616, d'un pere Calviniste, fut Professeur de Théologie, & Ministre à Genève. Ses grands talents pour la Chaire, lui firent des admirateurs; mais son humeur impétueuse, sa hauteur, sa conduite peu régulière avec les femmes, lui ayant suscité des Censeurs & des ennemis, il passa en Hollande. Après y avoir enseigné avec distinction la Théologie à Middelbourg, & l'Histoire à Amsterdam, il voyagea en Italie en 1655; il y composa sur la défaite de la flotte Turque par les Vénitiens, un beau *Poëme*, qui lui valut un chaine d'or, dont la République de Venise lui fit présent. De retour à Amsterdam, ayant été cité & condamné dans les Synodes Wallons, il vint à Paris & fut Ministre à Charenton. Les saillies d'imaginations, & les allusions ingénieuses qu'il prodiguoit en Chaire, lui attirèrent une foule d'Auditeurs; mais ce que l'on a imprimé de ses Sermons, ne répond point aux applaudissemens qu'il reçut, & à la réputation qu'il s'étoit acquise. Il mourut à Paris en 1670. On a de lui un Traité *de gratiâ & libero arbitrio*; un autre *de Scripturâ Sacrâ*; de belles *Harangues* & des *Poëmes* en Latin; *Alexandri Mori fides publica*, qui est une réponse à Milton qui l'avoit cruellement déchiré dans ses écrits, pour se venger de ce que Morus avoit publié un livre composé par du Moulin le fils, sous le titre de, *Regii sanguinis clamor ad Cœlum adversùs parricidas Anglos.*

MORUS, (Thomas) né à Londres en 1483, d'un pere qui y étoit Avocat Consultant, fit de très-grands progrès dans les Belles-Lettres, les Sciences & la piété. Outre les Langues mortes, il parloit facilement celles qui étoient en usage dans l'Europe. Henri VIII. Roi d'Angleterre, l'employa avec succès en diverses ambassades & négociations importantes. Morus y soutint également sa réputation & les intérêts de son maître, qui pour le récompenser, le fit Chancelier du Royaume; mais quelque tems après ce Prince s'étant soulevé contre l'Eglise Romaine, pour suivre les criminels emportemens de son infâme passion, pour Anne de Boulen, Morus se démit de sa Charge en 1531, & se retira dans sa maison pour vi-

vre tranquillement avec ses livres, au milieu des troubles dont l'Angleterre étoit agitée. Flatteries, promesses, menaces, tout fut employé pour arracher l'approbation de ce grand homme qui fut inflexible, & refusa de préter le serment de suprématie, que le Roi exigeoit de tous ses sujets. Henri VIII. irrité de cette fermeté, le fit mettre en prison où il fut retenu 14 mois. On exerça toutes sortes de violences contre lui. Ses livres qui étoient toute sa consolation, lui furent enlevés. Plusieurs personnes de qualité vinrent l'exhorter à se soumettre; mais ils ne purent abbatre son courage. Comme on lui représentoit qu'il ne devoit point être d'une autre opinion que le grand Conseil d'Angleterre. « *Si j'étois* » *seul contre tout le Parlement*, répondit-il, « *je me défierois* » *de moi-même; mais j'ai pour* » *moi toute l'Eglise, qui est le* » *grand Conseil des Chrétiens.* » *A un Evêque de votre parti*, » *je puis en opposer un cent qui* » *jouissent de la gloire céleste.* » *Le nombre des Martyrs &* » *des Confesseurs dont je suis le* » *sentiment, vaut bien celui de* » *la Noblesse d'aujourd'hui, &* » *la puissance de tous les Con-* » *ciles Généraux, équivaut,* » *sans doute, à celle du Par-* » *lement d'Angleterre.* » Sa femme vint aussi le conjurer de ne la point abandonner si-tôt, ni ses enfans, ni sa patrie. Morus lui demanda combien de tems il pourroit encore vivre selon le cours de la nature, vingt ans, répondit sa femme; *n'y auroit-il pas de la folie*, répliqua-t-il, *à préférer vingt ans à l'éternité?* Persistant donc à refuser de reconnoitre Henri VIII. pour Chef de l'Eglise Anglicane, il fut condamné à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté en 1535. Il souffrit la mort avec la joie & la constance des Martyrs. On a de lui une belle Prière tirée des Pseaumes, pour implorer le secours de Dieu dans les tentations; un livre utile & agréable, intitulé *Utopie*, qui contient le plan d'une République parfaite, à l'imitation de celle de Platon, & qui a été traduit & imprimé en François, & d'autres Ouvrages en Latin, imprimés à Louvain en 1566, *in-fol.* entre autre un recueil d'Epigrames, où il y a du naturel & du feu. Tous les Sçavans font les éloges les plus magnifiques de sa probité, de sa vertu & de son érudition. Son stile est pur & élégant, & on y trouve beaucoup de vivacité, surtout dans sa réponse à Luther.

MORUS, (Marguerite) fille du précédent, avoit une grande connoissance des Belles-Lettres & des Langues. Elle professa hautement la Foi Orthodoxe, en Angleterre, & n'oublia rien pour

avoir la liberté de consoler son illustre pere, dans ses fers. On dit que pour l'obtenir, elle fit tomber entre les mains du Concierge une lettre, qu'elle feignoit écrire à son pere, pour lui persuader de consentir aux volontés du Roi. Elle se jetta même aux pieds de Henri VIII, qui lui accorda ce qu'elle demandoit; mais dès qu'elle fut dans la prison, elle lui conseilla de soutenir, avec constance, les intérêts de l'Eglise. Ce grand homme, ayant eu la tête tranchée, elle la racheta de l'Exécuteur de la Justice & la conserva précieusement. On lui en fit un crime; ayant été arrêtée, elle parla avec tant de courage aux Juges, qu'ils la renvoyèrent. Cette généreuse fille passa le reste de ses jours à se consoler, par la lecture & la composition de divers ouvrages.

MOSCHUS, (Jean) pieux Solitaire & Prêtre du septième siècle, visita les Monastères d'Orient & d'Egypte, & alla à Rome avec Sophrone son disciple, auquel il dédia un ouvr. célèb. intit. le *Pré Spirituel*, écrit en grec. On y trouve la vie, les actions, les sentences & les miracles des Moines de différens pays. Le stile est bas & grossier, mais on y trouve beaucoup de choses édifiantes, & on y remarque plusieurs preuves de la foi & de la discipline de l'Église. L'illustre Arnaud d'Andilly en a donné une traduction Françoise, estimée. Jean Moschus mourut l'an 619.

MOTHE - HOUDANCOURT, (Philippe de la) Comte de Beaumont-sur-Oise, Seigneur de la Fayelle, après avoir donné des preuves de sa valeur & de sa prudence, dans plusieurs sièges & combats, commanda, en 1641, en Catalogne: il défit les Espagnols devant Tarragone, & leur enleva différentes places. L'année suivante, il remporta sur eux trois victoires, & prit Villefranche. Pour récompenser tant de glorieux exploits, le Roi lui donna, en 1642, le Bâton de Maréchal de France avec le Duché de Cardonne, & la dignité de Viceroi en Catalogne. La Mothe-Houdancourt, se montra digne de tant de titres, par les nouveaux avantages qu'il eut sur les ennemis. L'année 1644, ne lui fut pas si favorable: le Roi d'Espagne s'étant présenté devant Lérida, lorsqu'on s'y attendoit le moins, la Mothe-Houdancourt vint au-devant des ennemis, & leur livra bataille. Déja l'aîle droite des Espagnols étoit enfoncée, lorsque la terreur saisit nos troupes, si long-tems victorieuses, & leur arracha la victoire. Le Maréchal recueillit avec courage les débris de son armée, & assiègea Tarragone. Il se voyoit sur le point de jouir

du fruit de sa vigilance & de sa valeur, par la réduction de cette place, lorsque par la négligence de l'Archevêque de Bordeaux, qui la bloquoit par mer, plusieurs Navires chargés de soldats, de vivres & de toutes sortes de munitions, y entrèrent; ce qui obligea ce Général de lever le siège. Ses envieux profitèrent de ses malheurs, pour le rendre criminel aux yeux du Roi. Il fut arrêté & renfermé dans le Château de Pierre-Encise, à Lyon, d'où il ne sortit qu'au mois de Septembre 1648, après avoir été pleinement justifié au Parlement de Grenoble. Le Roi le fit une seconde fois Viceroi de Catalogne, en 1651. Ce Maréchal força les lignes des ennemis devant Barcelone, en 1652, & défendit pendant cinq mois cette place, contre les meilleures troupes d'Espagne. Après avoir rendu d'autres services importans à l'Etat, il mourut en 1653, à 52 ans.

MOTHE-LE-VAYER, (François de la) né à Paris en 1588, étoit fils de Felix de la Mothe-le-Vayer, sçavant Jurisconsulte, grand Philosophe, habile Mathématicien, excellent Orateur & bon Poëte, & Substitut du Procureur-Général du Parlement, dont on a plusieurs ouvrages : il mourut en 1625, âgé de soixante-dix-huit ans. Son fils, hérita de sa Charge & de son goût pour les Sciences. Pour se livrer entièrement à l'étude, il renonça au Barreau, & s'appliqua à connoitre le génie, les mœurs & les coûtumes du monde entier. Ses découvertes le conduisirent au Pyrrhonisme, tant il fut surpris de l'étrange contrariété des opinions! Selon M. de Voltaire, il est beaucoup plus hardi que Bayle dans son Scepticisme, & moins réservé dans ses libertés Cyniques. On ne doit pourtant pas juger, que ses mœurs ayent été déréglées. La retraite & l'étude, dont il faisoit ses plus cheres délices, sembloient l'avoir rendu insensible aux plaisirs, même les plus permis. Il poussoit si loin l'indifférence sur ce point, qu'on ne le regardoit que comme un Mysantrope. Son érudition le fit recevoir de l'Académie Françoise en 1639; & ce qui n'est pas moins glorieux pour lui, il devint Précepteur de Philippe Duc d'Anjou, depuis Duc d'Orleans, frere unique de Louis XIV. Les relations des pays éloignés, faisoient son plus grand amusement, sur-tout pendant les dernières années de sa vie. Comme il étoit sur le point d'expirer, Bernier, son ami, vint le voir. Dès qu'il l'eût reconnu, quelles nouvelles avez-vous du Grand Mogol, lui demanda-t-il? Ce furent presque ses dernières paroles. Il

mourut en 1672, à quatre-vingt-cinq ans. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, ont été recueillis en deux vol. *in-fol.* & en dix-sept *volumes in-12;* cette dernière édition est la plus complette. Un fils qu'il avoit eu d'une première femme, tenoit déja un rang illustre parmi les Sçavans, lorsqu'il mourut en 1664, à 35 ans. C'est à lui, que Boileau adresse sa quatrième Satyre: *d'où vient, cher le Vayer, &c.* Il est auteur d'une traduction de Florus, avec d'excellentes notes. La même famille a produit François de la Mothe-le-Vayer de Bouligni, Maître des Requêtes, mort Intendant de Soissons en 1685. On a de lui, une *Dissertation sur l'autorité des Rois en matière de Regale*, qui fut réimprimée en 1700, sous le nom de M. Talon, avec ce titre : *Traité de l'autorité des Rois, touchant l'administration de la Justice.* Il publia aussi, en 1669, un *Traité de l'autorité du Roi, touchant l'âge nécessaire à la Profession Religieuse;* le Roman de *Tharsis* & *Zélie* 5 *vol. in-8*, dont on fait cas, & que l'on attribue à l'Abbé le-Vayer.

MOTHE, (Antoine-Houdart de la) né à Paris en 1672, d'un Marchand Chapelier, avoit un goût dominant pour le Théâtre, & s'amusoit dans sa jeunesse à représenter des Coméd. avec des jeunes gens de son âge; il avoit à peine vingt-un ans, qu'il donna au Théâtre Italien, une Comédie en trois Actes, intitulée: *Les Originaux.* Le peu de succès de cette pièce l'ayant dégoûté, & quelques réflexions Chrétiennes l'ayant arraché aux amusemens frivoles, il se retira dans la fameuse Abbaye de la Trappe, d'où, après quelques mois de ferveur, son inconstance le ramena à Paris, pour se livrer de nouveau au Théâtre, pour lequel il travailla jusqu'à la fin de sa vie. Il s'est exercé presque dans tous les genres de Poësie & de Litterature, & avec un succès bien différent. Jamais homme ne fut ni plus critiqué, ni plus loué que lui. La politesse de son esprit & la douceur de son commerce lui avoient fait un grand nombre d'amis, qui, si l'on peut le dire, l'adoroient comme le Dieu du Goût, & qui le défendirent avec enthousiasme. D'un autre côté, ses paradoxes littéraires, ses systêmes singuliers sur tous les genres de Littérature, ses jugemens sur les anciens, dont il s'avisa de règler les rangs, & d'apprécier le mérite avec emphase & d'une manière décisive, lui suscitèrent de formidables ennemis, qui brisèrent souvent les autels, que ses partisans fanatiques lui avoient élevés, & demasquèrent, avec succès, le faux mérite de cette idole. Racine, Despréaux, Rousseau, Madame Dacier, l'Ab-

bé des Fontaines, le Bel, furent des plus ardens à combattre ce prétendu héros du Parnasse, & à venger l'antiquité & le bon goût, des mépris d'un homme, qui avec beaucoup d'esprit, peu ou point de génie & beaucoup d'ignorance, étoit parvenu à en imposer, & presque à donner leçon à son siècle. La Mothe devint aveugle les dernières années de sa vie, & les passa dans des infirmités continuelles. Il mourut en 1731, âgé de près de soixante ans, & fut enterré à Saint André des Arts, sa Paroisse. On a donné, en 1754, une édition complette de toutes les Œuvres de cet Auteur, en onze gros vol. *in*-8; & l'Editeur auroit travaillé plus sûrement à la gloire de la Mothe, s'il eût réduit cette énorme Collection, à trois ou quatre petits volumes. On y trouve tout ce que cet Académicien a fait comme Poëte, & comme Prosateur. Presque tous les ouvrages du Poëte, sont mauvais; & ce qu'il a fait en Prose, est assez généralement estimé, au moins pour la forme. Son *Iliade*, qui est son morceau de Poësie le plus considérable & le plus détestable, n'a servi qu'à venger Homère, qu'elle étoit faite pour réformer. Le stile en est sec & froid; les vers foibles, décharnés, la Poësie sans ame & sans chaleur, & l'on n'y voit qu'un froid versificateur, qui substitue le compas symétrique de la raison au beau désordre du génie, & qui a fait un Poëme d'une lecture *assommante, qu'on peut rendre court en ne le lisant point*, selon les conseils d'un grand Maitre. La Mothe, qui n'étoit pas né pour emboucher la trompette, ne fut guères plus habile à chausser le cothurne, quoiqu'il paroisse plus supportable dans ses Tragédies, que dans son *Iliade*. De quatre pièces Tragiques qu'il a composées, *Inès de Castro* eût le plus de succès, qu'elle dut à l'intérêt des sujets, aux situations touchantes & à l'illusion du Théâtre; car la pièce est mal écrite, pleine de vers plats, d'expressions barbares, & elle est contraire au bon sens, depuis le commencement jusqu'à la fin. L'Abbé des Fontaines en décrit tous les défauts, dans ses *Paradoxes Littéraires*. Les trois autres pièces Tragiques de la Mothe, sont les *Macchabées*, où il y a quelques beaux endroits empruntés des Livres saints; mais ce n'est, d'ailleurs, qu'un recueil de Madrigaux de piété, & de froids lieux communs de Morale, sans passion, sans caractère & sans élevation. *Romulus*, où l'on trouve quelques détails passables; mais le principal personnage, n'est qu'un héros d'Opera, un fade & insipide amoureux, à qui il ne manque qu'une houlette & une pannetière; & l'*Œdi-*

pe,

pe, qui est fort mauvais; mais au reste, quoique l'Auteur ait mieux réussi dans le Tragique que dans l'Epique, il est encore fort au-dessous de nos grands maitres du Théâtre, & par-tout il manque de pureté, de clarté, de force, de noblesse & d'élégance; en un mot, nulle part il n'est Poëte. De six Comédies que nous avons de la Mothe, l'*Amante difficile*, le *Magnifique*, *Minutolo*, le *Calendrier des Vieillards*, le *Talisman*, la *Matrone d'Ephèse*, il n'y en a qu'une qui se soit conservée au Théâtre, c'est le *Magnifique* : pièce charmante, en deux Actes, en prose. Le Poëte a mieux réussi dans le Lyrique du Théâtre, & l'on convient assez généralement qu'il a saisi le caractère & le goût de ce Spectacle, que ses vers ont cette mollesse & cette douceur d'expression, essentielle à ce genre, & qu'il a répandu dans toutes ses Scènes, ces petites pensées fines, ces jolis riens, qui seroient déplacés par-tout ailleurs qu'à l'Opera. On ne reproche à ses pièces que trop d'uniformité, qui leur donne un air de ressemblance désagréable. Il débuta par l'*Europe galante*, qui fut suivie d'*Issé*, la meilleure de toutes ses Pastorales. Ensuite il donna successivement l'*Amadis de Grèce*, *Marthesis*, le *Triomphe des Arts*, *Canente*, *Omphale*, le *Carnaval & la Folie*, la *Vénitienne*, *Alcyone*, *Semelé*, *Scanderberg* & le *Ballet des Ages*. La Mothe n'a pas eu le même succès dans le Lyrique de l'Ode, & quoique dans sa jeunesse, il en ait fait quelques-unes, qui lui acquirent de la réputation, on convient assez généralement, qu'il n'a pas connu cette chaleur de stile, ce choix d'expressions, cette harmonie de vers, & ce nombre, qui font l'ame de la Poësie. Toujours didactique & symétrisé, contrefaisant l'enthousiasme, & ne l'éprouvant pas; ses écrits ne portent point l'empreinte de ce beau feu, de cette impétuosité, de ce délire, de ce désordre, qui caractèrisent le génie. Aussi, selon le mot de Rousseau, ces *froides amplifications* de la Mothe, ressemblent beaucoup plus à des Lettres qu'à des Odes, commençant toutes, pour ainsi dire, par le *Monsieur*, & finissant par le *très-humble serviteur*. Il a fait des *Odes Morales*, sublimes, galantes, des *Cantates*, des *Hymnes*, des *Pseaumes*, &c. Peut-être avoit-il la folle présomption de croire égaler *Horace*, *Pindare*, *Anacréon* & *Rousseau*; mais ces grands hommes étoient Poëtes, & la Mothe n'étoit que Philosophe. Il s'en trouve cependant quelques-unes dans le goût d'Anacréon, à qui on peut faire grace, quoique l'esprit y parle plus que la nature. Ses Eglogues, au nombre de vingt, lui font plus

d'honneur, & l'on trouve dans plusieurs, le véritable caractère de l'*Ydille*. L'Auteur a sçû y conserver le goût champêtre, la délicatesse de sentiment, & l'innocence des mœurs, qu'on suppose devoir règner parmi des Pasteurs; mais il a lourdement échoué dans ses Fables, où il a prodigué l'esprit & l'invent. mais où l'on chercheroit vainem. le naturel d'*Esope*, la pureté de *Phédre*, & la simplicité sublime de l'inimitable *la Fontaine*. On les loua d'abord avec outrance, lorsqu'il les récita dans les assemblées publiques de l'Académie; mais à peine furent-elles imprimées, qu'il ne resta plus d'admirateurs, que l'on fut dégoûté du ton familièrement bas qui y domine, ennuyé de ces êtres moraux & métaphysiques, que l'Auteur personifie sans cesse, & que l'on rit de voir paroitre sur la Scène, *Dom Jugement*, *Dame Mémoire*, & *Demoiselle Imagination*, avec leurs titres de noblesse, & de voir appeller un *Cadran* un *Greffier Solaire*, une *Citrouille* un *Phenomène potager*, une *Haye* le *Suisse d'un Jardin*, &c. L'Abbé de Pons fut le seul, qui prit le parti de son héros contre le public, & qui soutint toujours opiniatrément, que les Fables étoient un excellent ouvrage; mais il en fit lui-même, sans le vouloir, la critique la plus sanglante. On raconte, qu'il vint un jour au Caffé très en colère contre un petit-neveu qu'il avoit, auquel il avoit donné pour apprendre par cœur deux Fables, l'une de *la Fontaine*, l'autre de *la Mothe*: l'enfant, qui n'avoit pas plus de six ans, avoit appris sans peine celle de *la Fontaine*, & il n'avoit jamais pû retenir un mot de celle de *la Mothe*. Cette expérience ne convertit point l'Abbé de Pons, & ne fit que l'indigner, contre le mauvais goût futur de son neveu. Lorsque l'on imprimoit ces Fables, avec des planches gravées par Gilot, un plaisant fit l'Epigramme suivante:

Quand le graveur Gilot & le Poëte Houdart,
Pour illustrer la Fable auront mis tout leur art,
C'est une vérité très-sure;
Que le Poëte Houdart & le Graveur Gilot
En fait de vers & de gravure,
Nous feront regretter la Fontaine & Calot.

Après avoir considéré la Mothe comme Poëte Epique, Tragique, Comique, doublement Lyrique, Pastoral & Fabuliste, il faut le considérer comme Prosateur, & sous cet aspect, on ne peut lui refuser les louanges qui lui sont dûes. La délicatesse & la précision caractèrisoient sa manière d'écrire en Prose, qui

eſt toujours ornée du coloris le plus brillant. Une foule de traits ingénieux, qui quelquefois ne ſont pas trop naturels, en relevoit l'éclat; & il ſçavoit annoblir, par le choix de l'expreſſion, les images, preſque toujours empruntées des plus petites choſes. Le premier morceau de Proſe, qui ſe préſente dans le Recueil de ſes œuvres, eſt un *Diſcours ſur la Poëſie en général, & ſur l'Ode en particulier*. On y trouve un enchaînement de réflexions lumineuſes, un tiſſu de raiſonnemens fins, ſur l'origine, le caractère, & l'objet de la Poëſie : il y donne ſur le ſublime & l'enthouſiaſme de l'Ode d'excellentes leçons, qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût pratiquées lui-même : on y trouve ſon *Œdipe* en Proſe, auſſi mauvais de cette façon que de l'autre. Cet homme, qui avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie à faire des vers, s'aviſa tout d'un coup de décrier la Poëſie; & pour prouver que la Proſe pouvoit s'élever aux expreſſions & aux idées poëtiques, il fit une Ode en proſe, intitulée: *La libre Eloquence*, ſelon le conſeil que lui en avoit donné l'illuſtre Rouſſeau dans l'Epigramme, *le vieux Ronſard*, *&c.* au reſte, cette proſe poëtique n'eſt qu'un verbiage em poulé. Son *Diſcours* ſur Homère, eſt un chef-d'œuvre d'élégance; mais la manière dont il y traite les anciens, ſouleva contre lui leurs partiſans. La ſçavante Madame Dacier tomba lourdement ſur lui, dans ſon livre des *Cauſes de la corruption du Goût*; & la Mothe lui répond t par les *Réflexions ſur la Critique*; réponſe pleine de ſel, de fineſſe & d'agrémens, quoique très-ſuperficielle, qui mit la raiſon du côté de la Mothe, pour la forme, tandis que l'illuſtre Dame demeura en poſſeſſion du fond. Le *Diſcours ſur l'Eglogue*, eſt frappé au même coin; ſon *Diſcours ſur la Fable* n'a pas moins de mérite, & l'Auteur a la modeſtie d'avancer, que le ſtile de la Fontaine eſt le vrai langage de la Fable, & il ne ſe met qu'à la ſeconde place, que la poſtérité lui conteſtera. On trouve des idées neuves & originales, dans ſon *Diſcours ſur la Tragédie*, qu'il compoſa pour éclairer le public, ſur la prétendue beauté de ſes pièces. Un volume ne ſuffiroit pas, dit le grand Rouſſeau, à marquer les faux principes, les faux jugemens, les mauvais raiſonnemens d'un Auteur, qui ſemble avoir pris à tâche de décrier le bon ſens, de dégrader le ſublime, & d'établir des règles pour couper les aîles au génie, & mettre tous les eſprits au même niveau, en les rendant tous également froids & inanimés. Les *Diſcours Académiques* de la Mothe ſont re-

marquables, par la magnificence des idées & par la pompe des paroles; son éloge funébre de *Louis le Grand*, est un grand morceau d'éloquence, où il donne à son héros les louanges que l'on donneroit à un Capucin : il le loue de la bonne grace avec laquelle il recevoit les affronts, & ne lui donne aucune des vertus, que l'Europe a admirées en lui. Cet *Ecrivain*, disoit Rousseau, est un homme admirable, pour faire passer des sottises, à la faveur d'un stile spécieux. Son petit Roman de *Solved & Garaldi* est agréablement écrit, plein de sentiment & de chaleur. Enfin, outre les autres piéces, qui sont répandues dans la nouv. édit. des ouvr. de cet Auteur, il a composé plusieurs *Requêtes*, *Factums*, des *Mandemens* mêmes d'Evêques, genre de travail, qui convenoit aussi peu à son état, qu'à sa façon de penser. La Mothe a eu le malheur de survivre à une grande partie de sa gloire, & il a presque perdu le reste en mourant. Ainsi s'est accomplie la fameuse prédiction de Rousseau : *Je sçai qu'enfin, ses lauriers chimériques, &c.* La Mothe, si l'on en croit Boindin, qui avoit vêcu avec lui, *étoit un homme souple & adroit, mais foible & lâche à proportion, à qui le Ciel avoit donné le cœur en esprit, & qui cachoit, sous un air de bonté & de simplicité, l'ame la plus double & la plus maligne.* La rivalité l'avoit rendu l'ennemi mortel de Rousseau, dont la gloire obscurcissoit la sienne. Et le même Boindin prétend, que c'est pour se défaire d'un rival dangereux, que la Mothe concerta avec Malafaire & Saurin, l'affreux complot, dont notre illustre Poëte fut la victime.

MOTTEVILLE, (Françoise Bertaut, dame de) fille de Pierre Bertaut, Seigneur de Noisy, & Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & de Louise de Bessin, de Mathonville, naquit en Normandie vers 1615. Elle plut par ses maniéres aimables & par son esprit, à Anne d'Autriche, qui lui fit l'honneur de la garder auprès d'elle ; mais ayant été enveloppée dans la disgrace, qui fut commune à toutes les favorites de cette Princesse ; elle se retira avec sa mere en Normandie, où elle épousa Nicolas Langlois, Seigneur de Motteville, premier Président de la Chambre des Comptes de Rouen, qui mourut deux ans après. Elle ne pensoit qu'à passer ses jours dans la retraite, lorsqu'après la mort du Cardinal de Richelieu, Anne d'Autriche ayant été déclarée Regente, la rappella à la Cour & la retint toujours auprès d'elle. La reconnoissance lui inspira le dessein d'écrire les Mémoires de cette Princesse.

Ils ont été publiés sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, en cinq vol. *in*-12. en 1732. Il y en a eu plusieurs autres éditions. Cet Ouvrage curieux, & plein d'une grande connoissance de l'intérieur de la Cour, & de la minorité de Louis XIV, est pour la plus grande partie de Mad. de Motteville, mais on prétend qu'une autre main a retouché le style. Cette Dame fut aussi honorée de la confiance de la Reine d'Angleterre, Henriette-Marie de France. Ce fut elle qui suggera à cette Princesse, l'établissement d'un nouveau Monastère des Religieuses de la Visitation, au village de Chaillot près Paris. Cette illustre Dame mourut dans cette ville en 1689 à 74 ans

MOUCHY ou MONCHY, (Antoine de) Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, plus connu sous le nom de *Demochares*, ne se distingua pas moins par son esprit, par son éloquence & par son érudition, que par sa piété. Son zèle ardent contre les Calvinistes, le fit nommer contre eux *Inquisiteur de la foi en France*. C'est de son nom qu'on appella *Mouches* ou *Moucharts*, ceux qu'il employoit pour découvrir les Sectaires, fonction peu convenable à son état, & qui ne contribue pas à honorer sa mémoire; & ce nom qui est resté aux Espions de la Police, le rendit odieux aux Hérétiques, qu'il relançoit, dit un Auteur, jusques dans le fond des caves: aussi l'ont-ils décrié dans leurs Ouvrages. Ce Docteur parut avec distinction au Colloque de Poissy, au Concile de Trente, & à celui de Reims en 1564, & mourut à Paris en 1574. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont le plus considérable est un *Traité* du Sacrifice de la Messe en latin: on y trouve plus d'amertume que de jugement & d'érudition.

MOULIN, (Charles du) naquit à Paris en 1500, d'une famille noble & ancienne, originaire de Brie, qui, selon Papyre Masson, avoit l'honneur d'appartenir à Elizabeth Reine d'Angleterre. Il cultiva par une étude assidue les dispositions extraordinaires qu'il avoit pour les Belles-Lettres, pour les Sciences & sur-tout pour le Droit. Reçu Avocat au Parlement de Paris en 1522, il plaida pendant quelques années avec applaudissement, & s'appliqua ensuite entiérement à la composition des excellens Ouvrages qui l'ont rendu immortel. Soupçonné de favoriser les opinions de Calvin; il se retira en Allemagne, pour n'être pas la victime d'un zèle cruel: de-là il passa à Bâle & dans plusieurs autres villes, & enseigna le Droit avec le

plus grand éclat par-tout où il fit quelque séjour. Il revint à Paris en 1557. En étant encore sorti en 1562, pendant les guerres de la Religion, il vint à Orléans. Deux ans après il se rendit à Paris. Trois de ses consultations, dont la dernière regardoit le Concile de Trente, lui suscitèrent de nouvelles affaires : il fut mis en prison à la Conciergerie, & en sortit peu de tems après avec honneur. Le Parlement lui offrit une charge de Conseiller, mais il la refusa, ne croyant pas en pouvoir concilier les fonctions avec le travail qu'exigeoit la composition de ses Livres. Son érud. immense le rendit l'Oracle de toutes les provinces du Royaume. Rarement on s'écartoit de ses réponses dans les Tribunaux, tant Civils qu'Ecclésiastiques. Sur la fin de sa vie il se déclara ouvertement contre les Calvinistes, qu'il avoit paru favoriser, & mourut en 1566 à 66 ans, dans de grands sentimens de piété & de soumission à l'Eglise Catholique. Toute sa famille périt pendant l'horrible massacre de la S. Barthelemi. On a recueilli en cinq vol. *in-fol.* tous ses Ouvrages, qui le font passer, avec raison, pour le plus grand Jurisconsulte François, & pour l'un des plus beaux génies de son siècle. On lui reproche pourtant d'avoir eu sur l'usure & sur quelques autres points importans, des opinions peu conformes à la saine Théologie. Cujas blâme son style; mais l'idée trop avantageuse que du Moulin avoit de sa science, & les louanges qu'il se prodigue, sont bien plus condamnables. Dans le recueil de ses Ouvrages on trouve une consultation où il expose les raisons qui doivent empêcher qu'on ne reçoive en France les Jésuites.

MOULIN, (Pierre du) qui selon l'Auteur *du Rabelais réformé*, étoit fils d'un Célestin d'Amiens Apostat, naquit dans un bourg du Vexin en 1568, étudia à Paris, puis en Angleterre, & alla enseigner la Philosophie à Leyde. Il desservit ensuite l'Eglise de Charenton, & en 1615 mandé par le Roi d'Angleterre, il y dressa un plan de réunion des Eglises Protestantes, revint en France présider aux Synodes des Calvinistes tenu à Calais, & averti que le Roi vouloit le faire arrêter, il se retira à Sedan, ou le Duc de Bouillon lui donna la Chaire de Théologie & l'office de Ministre. Comme il avoit beaucoup d'esprit & de grands talens, il fut employé dans les affaires les plus importantes de son parti, & il mourut à Sedan en 1658 âgé de 90 ans. Il a fait beaucoup d'Ouvrages, dont les principaux sont : un *Traité de la Pénitence & des Clefs de l'Eglise*; le

Bouclier de la Foi, *&c.* contre les objections du sieur Arnoux, Jésuites, *in*-8. *Fuites & évasions* du sieur Arnoux, &c. *du Combat Chrétien*; le *Catalogue des Traditions Romaines*; *nouveauté du Papisme*; le *Capucin* ou l'*Histoire de ces Moines*, fort mauvais Livre; *Anatomie de la Messe*, ouvr. plein de railleries indécentes & de déclamations insensées, & qui se ressent en tout du caractère satyrique & de l'humeur acariâtre de l'Auteur. *Pierre* DU MOULIN son fils aîné se rendit célèbre en Angleterre par ses prédications, fut Chapelain de Charles II, & Chanoine de Cantorberi, où il mourut en 1648 âgé de 84 ans. Il est Auteur du Livre intitulé : *Le pain de l'ame*, dont la dernière édition est *in*-8. 1729; du *clamor regii sanguinis ad cœlum* contre Jean Milton; d'une défense de la Religion Protestante en Anglois. Son frere Louis exerca la Médecine, & professa l'histoire à Oxford. Ce fut l'ennemi le plus violent du Gouvernement Ecclésiastique Anglican, & ses Ouvrages portent l'empreinte de son caractère séditieux; surtout sa *Paranœsis ad ædificatores imperii*, *&c.* *in*-4. dédiée à Olivier Cromwell : il a fait encore dans le même goût *Papa ultrajectinus*, &c. *Patronus bonæ fidei*, *&c.* Il mourut en 1680, âgé de 77 ans. *Cyrus du* MOULIN frere des deux derniers, fut Ministre, & il a fait quelques Ouvrages de Controverse.

MOULINS, (Guyar des) Prêtre & Chanoine d'Aire en Artois, est le premier qui ait traduit la Bible en François. Il commenca cette traduction en 1291 à l'âge de quarante ans, & la finit quatre ans après. On en conserve un manuscrit dans la Bibliothèque de Sorbonne.

MOURET, (Jean-Joseh) Musicien, né à Avignon en 1683, se fit connoitre dès l'âge de vingt ans, par des morceaux de sa composition. Son esprit, ses saillies & son goût pour la Musique, lui acquirent bientôt une grande réputation, & le firent rechercher. Il devint Intendant de la musique de Madame la Duchesse du Maine; mais ayant perdu, en moins d'un an, cette place & quelques autres, qui lui rapportoient cinq mille livres de pension, son esprit en fut dérangé, & il mourut à Charenton près Paris en 1738. Mouret plaît sur-tout par la legereté de sa musique & la gaïeté de ses airs. Nous avons de lui un grand nombre d'Ouvrages; des Opéra intitulés : *Les Fêtes de Thalie*; les *Amours des Dieux*; les *Triomphes des sens*; les *Graces*; *Ariane & Pirithoüs*; trois Livres d'airs sérieux & à boire, des *Divertissemens* pour les Théâtres François & Italien, &c.

MOURGUES, (Michel) Jésuite Auvergnat, enseigna avec distinction la Rhétorique & les Mathématiques à Toulouse. Il se fit estimer par son érudition, sa droiture, sa probité & ses ouvrages. Sa plume étoit si féconde, qu'il donnoit presque tous les ans, des Poësies nouvelles, & un volume sur quelque matière sçavante. Il mourut en 1713 à soixante-dix ans. On a de lui *plan Théologique du Pithagorisme*, en deux vol. *in*-8; *Parallèle* de la Morale Chrétienne avec celle des anciens Philosophes, *in*-12. L'Auteur y fait voir la supériorité de nos saintes maximes sur celles de la sagesse humaine; un *Traité* de la Poësie Françoise, le plus complet qu'il y eût jusqu'alors; un *Recueil* de bons mots en vers François; *Nouveaux Elémens* de Géométrie, par des méthodes particulières, en moins de cinquante propositions, *in*-12, &c.

MOYA (Matthieu) Jésuite Espagnol, Confesseur de la Reine Douairière d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, donna en 1664 un ouvrage intitulé: *Opuscule d'Amadeus Guimenius, ancien Professeur de Théologie*, &c. *avec approbation & privilège des Supérieurs*. Ce Livre le plus abominable qui ait jamais été composé, étoit une apologie de la morale de la Société, qui en renouvelloit clairement les erreurs les plus monstrueuses dejà condamnées par les Universités & les Evêques. Il y avoit des propositions si horribles sur l'impureté, que la Faculté de Théologie de Paris dans la sage censure qu'elle en fit en 1665, n'osa les rapporter toutes entières, & ne fit que les indiquer par les premiers mots: *de peur*, comme elle le dit elle-même, *d'offenser la modestie & la pudeur des oreilles chastes, en copiant des propositions honteuses, scandaleuses, impudentes, détestables, qui doivent être abolies entièrement de l'Eglise & de la mémoire des hommes*. Le Jésuite qui défendoit les sentimens de son Corps, & qui en étoit soutenu, présenta Requête à la Congrégation des Cardinaux pour la condamner, & Aléxandre VII donna un Bref fulminant, le 6 Avril *1666*, contre la Censure; le Roi le communiqua aux gens du Roi qui lui représentèrent que la Faculté méritoit plutôt des éloges de la Cour de Rome, que des plaintes. Le 15 Juin suivant, le Pape donna une Bulle qui cassoit & annuloit la censure: le Parlement fit défense de publier cette Bulle, en appella comme d'abus, & maintint la Faculté dans le droit de Censurer tous les Livres, qui contiendroient des maximes contraires à la pureté de la Morale Chrétienne, & aux li-

bertés de l'Eglise Gallicane: confirma les Censures, exigea que les Supérieurs des mandians, des Jésuites & autres, où il y a exercice de Théologie, seroient mandés en Parlement, pour y recevoir ordre de ne laisser enseigner aucune des propositions censurées, & députa de MM. à la Faculté pour l'exhorter à continuer les censures, avec le même zèle. Aléxandre fut effrayé de ce coup, & se vit comme forcé de condamner plusieurs propositions de la morale corrompue des Jésuites.

MOYSE, Législateur des Juifs, fils d'Amram & de Jocabed, naquit 1751 avant Jesus-Christ. Le Roi d'Egypte ayant ordonné de faire mourir tous les enfans mâles des Hébreux, les parens de Moyse le tinrent caché pendant trois mois; mais craignant d'être découverts, ils l'exposérent sur le Nil dans un panier de jonc. Thermutis, fille de Pharaon, étant venue se baigner dans ce fleuve, appercut l'enfant; sa beauté & ses cris l'attendrirent. Alors Marie, sœur du jeune Moyse, qui observoit ce qui se passeroit, offrit à la Princesse une nourrice de sa nation, & alla chercher Jocabed sa mere, à qui l'enfant fut confié. Trois ans après, Thermutis l'adopta pour son fils, l'appella Moyse, c'est-à-dire, *sauvé des eaux*, & le fit élever avec soin dans toutes les sciences des Egyptiens; mais ses parens s'appliquèrent encore plus à lui enseigner la religion & l'histoire de ses Ancetres. Ils lui inspirèrent de l'éloignement pour les grandeurs de la Cour de Pharaon: il en sortit à l'âge de quarante ans, & alla visiter les Hébreux, que leurs Maitres impitoyables accabloient de mauvais traitemens. Ayant rencontré un Egyptien qui frappoit un Israëlite, il le tua. Ce meurtre l'obligea de fuir dans la pays de Madian, où il épouse Séphora, fille du Prêtre Jethro, qui lui donna l'intendance de ses troupeaux. Un jour qu'il les avoit menés sur le mont Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson qui brûloit sans se consumer, & lui déclara qu'il l'avoit choisi pour délivrer les Israëlites de la tyrannie des Egyptiens. Moyse s'excusa sur son incapacité, & sur la difficulté qu'il avoit à parler; mais Dieu lui promit qu'il seroit avec lui, & que son frere Aaron lui serviroit d'interprête. Pour vaincre son refus, il changea sa verge en serpent, & lui rendit sa première forme. Moyse obéit, & accompagné d'Aaron, il vint dire au Roi d'Egypte, que Dieu lui ordonnoit de laisser aller les Hébreux sacrifier dans le désert. Mais ce Prince impie se mocqua de cette demande & des miracles que fit

Moyse pour prouver sa mission. Dieu punit son endurcissement par les dix horribles plaies dont il affligea l'Egypte. Succombant enfin à la dernière, il laissa partir les Israëlites ; mais à peine arrivoient-ils au bord de la mer Rouge, que Pharaon les suivit, pour fondre sur eux avec une puissante armée. Moyse étendit sa verge miraculeuse sur les eaux, elles se partagèrent aussi-tôt, & les Hébreux passèrent à pied sec. Les Egyptiens crurent pouvoir les suivre impunément ; mais Dieu fit soulever un vent impétueux qui ramena les eaux, sous lesquelles toute leur armée fut engloutie. Moyse pour faire éclater sa reconnoissance, composa un Cantique, qui est la plus ancienne & la plus belle pièce de Poësie qu'on ait en ce genre. Il conduisit son peuple dans le Désert, y fit un grand nombre de miracles, conclut sur la montagne de Sinaï la fameuse alliance entre le Seigneur & les enfans d'Israël, au milieu des foudres & des éclairs. Il regla tout ce qui concernoit le Tabernacle, la consécration des Prêtres, le culte du vrai Dieu, tailla en pièces les ennemis qui s'opposèrent à son passage, réprima les séditions des Israëlites, & les mena, au milieu des prodiges, jusques sur les confins du pays de Chanaan, auprès de Nebo. Alors Dieu lui ordonna de monter sur le sommet de cette montagne, d'où il lui fit voir la Terre Promise, dans laquelle il ne devoit pas entrer. Il y mourut un instant après 1451 avant J. C. à 120 ans. L'Ecriture dit qu'il fut enterré dans une vallée de Moab, sans que nul homme ait connu le lieu où il a été enseveli. C'est lui qui est l'Auteur du *Pentateuque*, c'est-à-dire, des cinq premiers Livres de l'Ancien Testament, qu'il composa dans le Désert par l'inspiration du Saint-Esprit. Ils contiennent les Loix & la Religion des Juifs.

MOYSE MAIMONIDE, *Voyez* MAIMONIDE.

MOZOLINO, (Sylvestre) appellé aussi *Sylvestre de Prierio*, parcequ'il étoit né dans un village de ce nom, près de Savone, dans l'Etat de Gênes, se distingua parmi les Dominicains, par sa piété & par ses Ouvrages. Il devint maître du Sacré Palais, & Général de son Ordre, & mourut de la peste en 1520. Ses principaux écrits sont une *somme* des cas de conscience appellée *Sylvestrine* ; sa *Rose d'Or*, ou *Exposition* des Evangiles de toute l'année, dont il y a eu une foule d'éditions. On remarque qu'il est le premier Auteur qui ait écrit avec quelque étendue contre Luther.

MUET, (Pierre le) Architecte, né à Dijon en 1591,

étoit très-instruit de toutes les parties des Mathématiques. Le Cardinal de Richelieu l'employa particulièrement à conduire des fortifications dans plusieurs villes de Picardie. Il eut aussi la gloire d'être choisi par la Reine-Mere, Anne d'Autriche, pour achever l'Eglise du Val-de-Grace à Paris. Il mourut dans cette ville en *1669*. Le Muet a composé quelques Ouvrages sur l'Architecture qui ont été bien acceuillis du public.

MUGNOS, (Gilles) Docteur en Droit, & Chanoine de Barcelone, s'étoit acquis beaucoup de réputation par sa science & par sa vertu. L'Anti-Pape Benoît XIII ayant fait promettre avec serment, aux deux Cardinaux qui restoient auprès de lui, qu'ils lui donneroient un successeur, après sa mort, ils élurent Mugnos en 1424. Alfonse, Roi d'Arragon, les y avoit engagés pour opposer un nouveau rival à Martin V, dont il n'étoit pas content. Mugnos sentant l'irrégularité d'une pareille élection, résista d'abord; mais Alfonse, dont il étoit sujet, commanda, & il eut la foiblesse d'obéir. Il prit les ornemens Pontificaux à Paniscole avec le nom de Clement VIII. Pour avoir un Consistoire plus nombreux, il fit une promotion de Cardinaux, au nombre desquels il mit son neveu, pour ne manquer à rien de ce que les Papes, ont coutume de faire. Cinq ans après le Roi Alfonse s'étant reconcilié avec Martin V, Mugnos renonça avec joie & publiquement à sa dignité. Avant que de se démettre, il déclara qu'il révoquoit toutes les Sentences d'excommunication que Benoît & lui; avoient fulminées contre tous ceux qui avoient refusé de leur obéir. Le Pape Martin V à qui il se soumit, pour le dédommager en quelque sorte, lui donna l'Evêché de Majorque. Cette abdication de Mugnos mit fin au grand schisme d'Occident, qui depuis que Clément VII fut élu à Fondi en 1378, avoit si cruellement ravagé l'Eglise pendant 51 ans.

MUIS, (Simon de) d'Orléans, Professeur en langue Hébraïque au Collège Royal, avoit une grande connoissance de l'histoire Sainte, & toutes les qualités nécessaires pour faire un bon Interprête de l'Ecriture. Son *Commentaire* sur les Pseaumes passe, avec raison, pour le meilleur que nous ayons sur cette matière. Dans son *Varia sacra* il explique les passages les plus difficiles de l'Ancien Testament, depuis la Génèse jusqu'au Livre des Juges. Sa dispute avec le P. Morin, célèbre Oratorien, contre lequel il a établi par des preu-

ves solides l'authenticité du texte Hébreu; l'a empêché de continuer cet Ouvrage. Ce sçavant & judicieux Interprète mourut en 1644.

MULLER ou RÉGIOMONTAN, (Jean) né à Koningshoven dans la Franconie en 1436, étudia l'Astronomie à Vienne en Autriche, sous le célèbre George Purbach, auquel il succéda dans la chaire de Mathématiques; l'amitié dont l'honoroit le Cardinal Bessarion, & le desir de se perfectionner dans la langue Grecque l'attirèrent en Italie, où il fut admiré de tous les Savans. De-là il passa à Nuremberg; le Pape Sixte IV, après l'avoir pourvû de l'Achevêché de Ratisbonne, le rappella à Rome pour travailler à la réforme du Calendrier; mais il fut assassiné dans le second voyage, par les fils de George de Trébisonde, qui voulurent venger leur pere, dont il avoit critiqué les traductions Latines. D'autres assurent qu'il mourut de la peste à quarante ans en 1476. On a de lui plusieurs Ouvrages. Il s'est fait honneur sur-tout en mettant la dernière main à l'*Abregé* de l'Almageste de Ptolomée que Purbach avoit commencé.

MULLER, (André) né à Greiffenhage dans la Poméranie, vers 1630, eut tant de dispositions pour les sciences, qu'à l'âge de seize ans, il faisoit des vers en Hébreu, en Grec & en Latin. A la sollicitation de Walton & de Castell il passa en Angleterre, pour aider ces deux savans qui travailloient alors, à la Bible Polyglote. Son application à l'étude fut telle alors, que le cortège de l'entrée publique du Roi Charles II passant sous ses fenêtres, il ne daigna pas se lever, pour regarder la magnificence de cette marche. Muller étoit très-versé dans les langues Orientales, & sur tout dans la Chinoise. Il en avoit promis une clef sous le titre de *Clavis Sinica*, par le moyen de laquelle il assuroit qu'une femme même seroit en état, en moins d'un an, de lire les livres Chinois & Japonois; mais surpris d'une espèce d'accès de folie, il brûla cet Ouvrage avec la plûpart de ses autres manuscrits, & mourut en 1694. Il a fait graver soixante-six Alphabets de langues différentes, qu'il a accompagné de remarques. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, pleins d'une profonde érudition.

MULLER, (Jean & Herman) excellens Graveurs Hollandois. Leur burin est d'une netteté & d'une fermeté admirables.

MUNCER, (Thomas) né à Zwickaw, dans la Misnie. Après avoir répandu dans la Saxe les erreurs de Luther, il se fit chef des Ana-

baptistes. Ces imposteurs furent ainsi nommés, parce que leur principal dogme est, qu'on doit rebaptiser ceux qui ont reçu le baptême dans l'enfance, & avant l'âge de discrétion. Muncer se dit envoyé pour réformer la Communion Romaine & la Luthérienne. Il accusa Luther d'avoir autorisé le déréglement des mœurs, par sa vie licentieuse, déclama contre les vices, & exhorta les peuples à mener une vie dure & austère. Il affectoit beaucoup de modestie dans son air, dans ses habits & dans toute sa conduite. Ses discours étoient séditieux, & il employoit son éloquence à persuader au peuple, que les hommes seroient dans le désordre, tant qu'ils seroient dans l'inégalité. Il déclaroit hardiment à ses Auditeurs, que Dieu ne vouloit plus souffrir les oppressions des Souverains, & les injustices des Magistrats. Ne pouvant être long-tems en sûreté dans les villes, où la police étoit en vigueur, il tourna tout son zèle du côté des Paysans. Bientôt ils furent éblouis par les prestiges, de ce nouveau Prédicateur. Quand il entroit dans un village, il prenoit un air de gravité & de recueillement, qui le faisoit regarder comme un homme inspiré. Souvent il feignoit avoir des ravissemens & des visions. Paroissant ensuite revenir comme d'une méditation profonde, ou d'un sommeil extatique, il racontoit avec enthousiasme les prétendus secrets que le S. Esprit venoit de lui révéler. Par cet artifice il devint bientôt, dans la campagne, le Prophête de la multitude. S'étant refugié à Mulhausen, où il avoit un grand nombre d'admirateurs, il y fit créér un nouveau Sénat, & abolir l'ancien qui ne pouvoit goûter son fanatisme. Devenu le Magistrat & le Chef de cette ville impériale, il y rendoit une justice arbitraire. Les Eglises furent renversées, les Autels détruits, les Images brisées, les vases sacrés foulés aux pieds, tous les biens mis en commun; & il en fut le distributeur. Muncer avoit l'insolence d'écrire aux Princes voisins des Lettres méprisantes, & menaçoit de les humilier & de se les assujettir, par la force des armes, Ses discours contre la tirannie des Souverains & des Magistrats, porterent à la révolte un grand nombrede scélérats. D'autres en prenant les armes, ne se proposoient que le nouveau royaume de Jesus-C. dont l'imposteur les flattoit. Les séditieux formèrent une armée d'environ quarante mille hommes. Tous en général se vantoient de défendre la liberté de l'Evangile; Muncer qui en étoit comme le Général, les anima à com-

battre contre l'Electeur de Saxe & les autres Princes. Tout doit céder au commandement de l'Eternel, leur dit-il, c'est par son inspiration que je vous ai conduit ici : en vain l'artillerie de l'ennemi imitera contre nous, par une impiété criminelle, la foudre du Seigneur, qui doit seule tonner au Ciel. Je recevrai tous les boulets dans la manche de ma robe, & seule elle servira de rampart impénétrable, pour vous mettre à couvert ; mais ces fanatiques rébelles, après avoir fait des maux affreux, furent taillés en pièces. Muncer s'étant retiré à Franchusen, se mit au lit, feignant d'être malade ; mais l'amour du pillage ayant porté le Valet d'un Officier à se saisir de la bourse du prétendu malade, il trouva une Lettre qui découvrit le séducteur : il eut la tête tranchée à Mulhausen en 1525.

MUNSTER, (Sébastien) Cordelier d'Ingelheim, quitta le froc, après avoir embrassé les erreurs de Luther & enseigné avec réputation à Heidelberg & à Bâle ; sa profonde connoissance de la Géographie, des Mathématiques & de l'Hébreu, le fit surnommer *l'Esdras & le Strabon d'Allemagne.* Ses traductions Latines des Livres de la la Bible tiennent le premier rang parmi ses Ouv. qui sont en grand nombre, entr'autres une *Cosmographie* universelle *in-f.* peu exacte, qui contient plutôt des remarques particulières sur l'hist. naturelle de chaque pays, qu'une description de la terre. Il mourut de la peste à Bâle en 1532 à soixante-trois ans. Munster étoit un homme simple, d'une grande candeur & sans ambition.

MURALT, (N.) natif de Suisse & mort depuis quelques années, s'est fait connoître par des Lettres estimées *sur les François & sur les Anglois*, dont la sixième contient une critique ridicule de la sixième satyre de Despreaux, & par d'autres Ouvrages.

MURAT, (la Comtesse de) *Voyez* CASTELNAU.

MURATORI, (Louis-Antoine) qui fut en Italie ce que les Petau, les du Cange, les Montfaucons, les Mabillons ont été en France, y ouvrit le premier cette mine d'Erudition, qui n'y avoit presque point encore été entamée. Quarante-six vol. *in-fol.*, 34 *in*-4., 13 *in*-8., 2 *in*-12., 12 Opuscules insérés dans des ouvrages étrangers, & parmi les ouvrages posthumes, 3 vol. *in*-4. sur les Antiquités d'Italie, 113 Dissertations, un Panégyrique de Louis XIV, des Leçons de Philosophie morale, composées pour l'instruction d'un Prince, 7 Discours sur les obligations de l'Etat Ecclésiastique, des Poësies Ita-

liennes, &c. forment la liste nombreuse des ouvrages dont il a enrichi le Public. Ce Sçavant universel naquit à Vignoles dans le territoire de Boulogne en 1672, avec les dispositions les plus heureuses pour les Sciences, qui furent dévéloppées par des Maitres habiles, ausquels on confia son éducation. Après avoir fait ses premières études, il entra par goût dans l'Etat Ecclésiastique, & se livra en même tems & avec un succès égal à la Jurisprudence, à la Philosophie, à la Théologie, à le Poësie & à la recherche de l'Antiquité. Il avoit à peine 22 ans, que sa réputation la fit appeller à Milan pour avoir soin du Collège Ambrosien, & de la riche Bibliothèque, qui y est attachée. Muratori se trouva dans son élement, & il se seroit borné à cet emploi si conforme à ses inclinations, si son Souv. le Duc de Modène, qui avoit des droits sur son sujet, ne l'eût appellé en 1700 pour le faire son Bibliothécaire,& lui donner la garde des Archiv. de son Duché. C'est dans cette double fonction, que Muratori passa le reste de ses jours, sans autre bénéfice que la Prévôté de sainte Marie de Pomposa, qu'il eut en 1716, sans l'avoir ni recherchée ni demandée. Son mérite éclatant lui fit des amis de tous les sçavans de l'Europe, qui avoient recours à ses lumières. Les Académies se disputèrent l'honneur de l'avoir pour Associé, & il fut admis presqu'en même tems dans celle des *Arcadi* de Rome,dans celle de la *Crusca*, dans celle de *Florence*, qui a pour titre de *Colomberia*, dans l'Académie *Etrusque* de *Cortone*, dans la Société Royale de *Londres*, & dans l'Académie Impériale d'*Olmutz*. Au milieu de ces distinctions flatteuses, il eut quelques chagrins à essuyer, & quelques contradictions à éprouver. Des gens mal-intentionnés & envieux l'accusèrent d'hérésie & même d'Athéisme. Mais ce qui ne doit laisser sur ses sentimens aucun nuage, dont la foi puisse s'allarmer, c'est le témoignage glorieux, qui lui a été rendu par Benoît XIV. Ce grand Pape ne parloit de Muratori que comme d'un bon Prêtre, & d'un homme à qui l'Italie, dont il étoit l'ornement, devoit en fait de Littérature, non pas l'égalité seulement, mais la supériorité qu'elle a actuellement, sur toutes les autres nations. Ce grand homme, affoibli par ses travaux continuels, tomba en 1749 dans une maladie de langueur qui l'emporta en mil sept cent cinquante, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il fut enterré dans sa Prévôté, & l'on voit sur sa tombe cette courte inscription :

Hic jacent mortales exuviæ Ludovici Antonii

Muratorii immortalis memoriæ Viri.

Le nombre prodigieux de ses ouvrages que nous n'avons fait qu'indiquer, peut se diviser en trois classes: la première, des écrits imprimés séparément, la seconde: de ceux qui se trouvent dans divers Recueils: la troisième comprend ceux qui sont demeurés manuscrits. Dans le premier genre les principaux sont 2 vol. *in*-4. de pièces tirées de la Bibliothéque Ambrosienne, qu'il enrichit de notes & de Dissertations très-sçavantes, & qu'il publia en 1697 & en 1698 sous le titre d'*Anecdota*, &c. le *Traité della perfetta Poësia Italiana*, 2 *vol. in*-4. 1706. Un *Recueil in*-4. de divers Ecrits d'Auteurs Grecs, sous le titre d'*Anecdota Græca*, &c. 1709. avec des notes & des Dissertations. Ce volume fut suivi de deux autres de même format: un Traité Italien sur la Peste, *in*-8. 1714. La *Généalogie Histor.* de la maison de Modene, 2 *vol. in-f.* en 1717 & en 1740, ouvrage qui doit servir de modèle à tous ceux qui entreprennent d'écrire l'Hist. des grandes Familles. En 1723, il fit paroître le premier *vol. in-f.* de sa Collection des Ecrivains d'Italie, qu'il poussa jusqu'à 27 *vol.* publiés successivement jusqu'en 1738. Cette Collection infiniment préférable à celle de Grævius & de Burman, contient, outre un choix exact des Auteurs les plus rares, quelques Auteurs manuscrits, qui n'avoient jamais paru, & des notes sçavantes sur les endroits les plus essentiels. Il n'avoit point encore paru de Recueil aussi ample & aussi utile: une nouv. Collection en 6 *vol. in-fol.* sous le titre d'*Antiquitates Italicæ*, &c. est remplie de Chartes, de Diplomes, de Lettres, de Chroniques & de morceaux importans, qui n'avoient pas été publiés. En 1738 Muratori réfuta l'ouvrage dangereux de Burnet *de statu Mortuorum*, dans un Traité *in*-4. *de Paradiso*, &c. Depuis 1739 jusqu'en 1743, il publia un Recueil d'anciennes Inscriptions, 6 *vol. in-fol.* sous le tirre de *novus Thesaurus*, &c. un des plus amples & des plus détaillés que nous ayons en ce genre, mais qui n'est pas exempt de fautes. En 1744, quoique fort avancé en âge, & d'ailleurs épuisé par la continuité de ses travaux, il eut le courage d'entreprendre les Annales d'Italie, dont il publia la même année le premier vol. *in*-4. qui fut suivi de 11 autres sous ce titre: *Annali d'Italia*, &c. Dans la seconde classe des ouvrage de Muratori, on comprend divers écrits réunis à d'autres de différens Auteurs, comme la Vie de Sigonius en lat.

mise

mise à la tête de la belle édition des Œuvres de cet Auteur, donnée à Milan en 7 *vol. in-fol. Vita Francisci Torti*, à la tête des ouvrages de ce Médecin Italien, & plusieurs autres Vies particulières, Lettres ou Dissertations. Enfin le sçavant Muratori a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entr'autres un *Abrégé* de ses Antiquités Italiennes, que l'on imprime actuellement, & dont le premier *vol. in*-4. paroit en Italien, sous le titre de *Dissertations sur les Antiquités d'Italie*, &c. Plusieurs Lettres sur le retranchement des Fêtes, sur la Dévot. à la Ste Vierge, &c.

MURET, (Marc-Antoine) né au Bourg de ce nom près Limoges en 1526, reçut de la nature de si heureuses dispositions pour les Lett. que sans le secours d'aucuns maîtres & par la seule force de son génie il apprit parfaitement les Lett. Grecques & Latines. Il n'avoit guères que 18 ans lorsqu'il fut chargé de faire des Leçons sur Ciceron & sur Térence dans le Collége Archiépiscopal d'Ausch. Il se rendit de là à Villeneuve d'Aystarés, où il expliqua publiquement les Auteurs latins; ensuite il professa la troisième au Collége du Cardinal le Moine à Paris, puis il alla régenter à Poitiers, à Bordeaux, & revint à Paris en 1552. La même année il récita dans l'Eglise des Bernardins sa première Oraison intitulée *de dignitate & præstantia Studii Theologici.* Il fit imprimer ses Poësies intitulées : *Juvenilia.* Quelques Auteurs disent, qu'accusé d'un crime abominable, il fut mis au Châtelet, d'où n'étant sorti que par les vives sollicitations de ses amis, il se retira à Toulouse, & s'y occupa à faire des répétitions de Droit aux jeunes Etud.; mais ayant été soupçonné des mêmes abominations qu'à Paris, il prit la fuite sur l'avis que lui donna un Conseiller au Parlement, qui lui écrivit ce Vers de Virgile :

Heu fuge, crudeles terras, fuge littus avarum.

Alors il se retira en Italie, & vécut pendant six ans, tant à Padoue, qu'à Venise, s'occupant dans ces deux Villes à instruire la jeunesse. Joseph Scaliger prétend qu'il retomba encore à Venise dans les mêmes crimes qui lui avoient attiré de mauvaises affaires en France; mais il s'en justifia dans quelques lettres qu'il écrivit à Lambin. Au reste il n'en faut pas croire Scaliger, sur tout le mal qu'il dit de Muret. On sçait qu'il n'a jamais oublié le tour cruel que ce dernier lui joua, en composant quelques vers sous le nom d'Attius & de Trabeas, qu'il fit courir comme trouvés tout récemment, Sca-

liger en fut la dupe, & les cita dans son Commentaire sur Varron, comme un fragment de Trabea, Poëte Comique. Mais ayant reconnu dans la suite sa tromperie, il se vengea de Muret par ce distique;

Qui rigidæ flammas, evaserat ante Tolosæ,
Muretus, fumos vendidit ille, mihi.

& il ne cessa de le déchirer depuis. On pourroit peut-être même regarder comme une invention de sa haine, tout ce que l'on dit des crimes atroces commis par Muret, & des poursuites faites contre lui par la Justice: au moins Lambin le croyoit-il innocent, lui qui fait un crime aux François de leur ingratitude à l'égard de ce sçavant, & de son expulsion qu'il attribue à la fureur de ses envieux; mais d'autres Auteurs s'accordent en cela avec Scaliger. Quoiqu'il en soit, Muret retiré à Rome, s'acquit l'amitié du Pape & des Cardinaux, & y mena une conduite irréprochable. Il y enseigna avec le plus brillant succès, d'abord la Philosophie & la Théologie, & 9 ans avant sa mort, ayant été élevé aux Ordres Sacrés, il remplit avec édification tous les devoirs de ce Ministère. Ce sçavant mourut en 1585, âgé de 59 ans. Ses ouvrages tous latins, ont été pour la plûpart recueillis à Venise en 6 *vol. in*-8. an. 1727 & suiv. On y trouve une grande pureté de style, beaucoup d'érudition, d'esprit, de goût & de délicatesse. Ce sont 51 *Oraisons*, qui occupent 2 *vol.* Des *Lettres*, des *Leçons diverses*, des *Commentaires* sur Aristote, une Tragédie intitulée *Jules César*, où l'on ne trouve rien de la gravité & de la grandeur que demande le genre dramatique; des Poësies qui consistent en *Elegies*, où l'on ne trouve point cette délicatesse qui en fait le prix; en *Satyres*, où l'on rechercheroit en vain, les traits malins qui percent le vice; en *Epigrammes* vuides de ce sel ingénieux qui pique, en *Epitres* dénuées de l'esprit Philosophique, qui fait valoir la raison; en *Odes* qui n'ont point cette enthousiasme, cette fureur Poëtique, qui enlève l'ame à elle-même. Leur mérite se réduit donc à une grande facilité d'expression, & a un bon goût de latinité, que l'Auteur avoit acquise, par la lecture assidue des Latins.

MURILLO, (Barthelemi) né à Pilas près de Seville en 1613, se fit une grande réputation par ses talens pour la Peinture; ce Maître devint si illustre, qu'un Ministre des Affaires Etrangères voulut s'allier avec lui, en épousant une de ses sœurs. Un coloris onctueux, un pinceau *flou*, c'est-à-dire, tendre & agréable, des carnations d'une fraicheur admirable, une

grande intelligence du clair-obscur, une manière vraye & piquante, font rechercher ses tableaux. On y désireroit plus de correction dans le dessein, plus de choix & de noblesse dans les figures. Ce Peintre mourut en 1681.

MURTOLA, (Gaspard) Poëte Génois, ayant fait un *Poëme* sous ce titre *della Creatiane del Mundo*, Marini qui étoit alors à Turin, le critiqua. Ces deux rivaux écrivirent quelques sonnets satyriques, l'un contre l'autre; mais Murtola se sentant le plus foible, se vengea par des voyes de fait. Ayant tiré un coup de pistolet sur Marini, qui en fut blessé, on l'arrêta comme assassin. Cette affaire auroit eu des suites fâcheuses, si Marini ne se fut employé, pour lui faire obtenir sa grace. Outre le *Poëme* dont nous venons de parler, Murtola a fait d'autres Vers Italiens & Latins. Il mourut en 1624.

MUSCULUS, (Wolfangus) né à Dieuze en Lorr. en 1497 d'un pere qui étoit Tonnelier, fut d'abord Bénédictin; mais s'étant déclaré pour les erreurs de Luther, il quitta le froc en 1527, & se maria. Il se réfugia à Strasbourg, où n'ayant pas de quoi subsister, il obligea sa femme à servir chez un Ministre de cette Ville, & apprit le métier de Tisseran, chez un Anabaptiste. Celui-ci fatigué de ses fréquentes remontrances, le chassa de sa maison. Musculus pressé par le besoin, prit le parti de servir de manœuvre aux fortifications. Mais Bucer ayant eu connoissance de son érudition & de ses talens, le reçut dans sa maison, & lui donna la place de Catéchiste. S'étant trouvé au Sermon d'un Moine, qui déclamoit contre les nouveautés introduites par Luther, il apostropha ce Prédicateur, l'obligea de descendre de chaire, y monta à sa place, & eut l'art de se faire écouter du peuple. Il voulut lui persuader que les nouveautés qu'on reprochoit aux Luthériens, étoient ce qu'il y avoit de plus saint & de plus ancien dans l'Eglise. Ce coup d'éclat le fit estimer de ces Hérétiques, qui le choisirent pour Ministre de Strasbourg. Il professa ensuite la Théologie à Berne, où il mourut en 1563. On a de lui des *Commentaires* de l'Ecriture-sainte, des Traductions de plusieurs Traités de S. Athanase, S. Basile, S. Chrysostome & d'autres ouvrages. *André* MUSCULUS, autre fameux Luthérien de Scheneberg en Misnie, mort en 1580, a laissé aussi un grand nombre d'ouvrages. Comme il étoit persuadé que l'on verroit bientôt de grandes révolutions en Allemagne, & que la fin du monde approchoit, il écrivit sur

ces matières, avec tout l'enthousiasme d'un homme qui prétend avoir la clef des oracles de l'ancien & du nouveau Testament.

MUSITAN (Charles) né à Castrovillari, petite Ville de Calabre, en 1635, avoit de si heureuses dispositions pour l'étude, qu'à dix ans, il parloit Latin avec facilité, & possédoit les principes de la Poësie & de la Rhétorique. Après s'être appliqué avec succès à la Philosophie, il se livra à son goût pour la Médecine, quoiqu'engagé dans la Prêtrise. Bientôt il devint habile dans cette Science, & en donna des preuves dans la maladie connue sous le nom de mal de Naples, qui fit alors beaucoup de ravages dans cette Ville. En ayant étudié la nature & les remèdes, il guérit un si grand nombre de malades, qu'on le combloit des éloges les plus magnifiques. Ses succès irritèrent l'envie. On l'attaqua principalement sur son Etat, qui sembloit en effet exiger d'autres soins & d'autres études. Musitan crut acquérir le droit de fermer la bouche à ses ennemis, en obtenant du Pape Clément IX, une permission expresse d'exercer la Médecine, quoique Prêtre. La charité paroissoit être l'unique motif des peines qu'il se donnoit; jamais il ne vouloit rien recevoir de ceux qu'il avoit traités. Eloigné de tout faste & de toute distinction, il ne fréquentoit les maisons des Grands, que lorsque la nécessité du devoir l'y engageoit. Il fut aussi un Directeur sage & éclairé. Après avoir passé toute sa vie dans le travail, occupé à servir sa patrie par ses conseils & par ses écrits, il mourut en 1714 à 80 ans. Il est Auteur de plusieurs Ouvrages estimés sur la Médecine, imprimés à Genève en 1716, deux vol. *in-fol.*

MUSTAPHA I, Empereur des Turcs, succéda en 1617, à son frere Achmet; mais deux mois après, les Janissaires s'en dégoûtèrent, le regardant comme incapable de règner. Ils le mirent en prison & proclamèrent Osman, son neveu, âgé de 12 ans. Mustapha du fond de sa prison conservoit encore un parti. Sa faction persuada aux Janissaires, que le jeune Osman avoit dessein de diminuer leur nombre pour affoiblir leur pouvoir. On le déposa sur ce prétexte, & on l'enferma aux sept tours. Ce Prince issu du sang de tant d'Empereurs & qui donnoit les plus belles espérances, fut ensuite égorgé. Mustapha fut tiré de sa prison, & reconnu Sultan; mais après avoir tyrannisé plûtôt que régné pendant 15 mois, il fut chassé du Trône. Jamais Prince, depuis Vitellius, n'avoit été traité avec

plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Constantinople, monté sur un âne, exposé aux outrages de la populace, remis en prison, où peu après Amurat IV. son successeur le fit étrangler.

MUSTAPHA II, fils de Mahomet IV, succéda en 1695 à Achmet II, son oncle. Pour signaler les commencemens de son règne, il se mit à la tête de ses troupes, passa le Danube, prit l'épée à la main, Lippa & Titoul, défit en Transylvanie le Général Véterani. En 1696, il vola au secours de Temeswar, assiégé par les Impériaux, & remporta sur eux une victoire complette. Il fit aussi la guerre avec succès contre les Vénitiens, les Polonois & les Moscovites. Mais dans la suite ses armées ayant été battues, il conclut une paix avantageuse avec ces différentes Puissances, & se retira à Andrinople, où il se plongea dans la volupté & dans les plaisirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes, qui aient éclaté depuis la fondation de l'Empire Ottoman. Cent cinquante mille rébelles forcèrent le Serrail, enlevèrent l'étendart de la Loi, & marchèrent à Andrinople. Vingt mille hommes envoyés contre les séditieux, se joignirent à eux. L'Empereur pour les adoucir, confirma dans leurs postes tous les Officiers qu'ils avoient choisis, & promit de satisfaire le peuple. Les conjurés n'en devinrent que plus insolens. Ils écrivirent à Achmet, frere de Mustapha, pour l'inviter à venir à l'armée, parce qu'ils avoient dessein de l'élever sur le Trône. L'Empereur intercepta cette lettre qui le jetta dans l'embarras. La voix de la nature & celle de la politique, formèrent un violent combat dans son cœur, puisqu'il falloit ou abandonner le Sceptre à son frere, ou lui ôter la vie; mais la tendresse fraternelle l'emporta. Après avoir embrassé Achmet, il le salua Empereur en 1703, & mourut de mélancolie six mois après sa déposition.

MUSTAPHA, fils aîné de Solyman, étoit le Prince le mieux fait, le plus adroit & le plus brave qui eût paru depuis long-tems dans la race Ottomane. L'Empereur son pere lui avoit confié les Gouvernemens de Magnesie, d'Amasée, & d'une partie de la Mésopotamie. Par-tout il s'attira l'amitié & le respect des Peuples; mais ses grandes qualités lui devinrent funestes, & armèrent contre lui Roxelane, l'une des femmes de l'Empereur. Craignant que ce Prince ne montât sur le Trône, où son ambition vouloit élever ses enfans, elle l'accusa de tramer une conjuration contre Solyman. Ce Prince eut la barbarie de faire étrangler, sans l'entendre, un

fils qui donnoit de grandes espérances.

MUSURUS, (Marc) de Candie, se fit une grande réputation par sa critique judicieuse, & par la beauté de son génie. Padoue eut l'avantage de l'avoir pour Professeur en Grec. De là il passa à Rome, où le Pape Léon X, pour honorer son mérite, le nomma Archevêque de Malvasie, dans la Morée. Mais il mourut peu de tems après en 1517 à 36 ans. Musurus a eu la gloire de donner le premier les *éditions* d'Aristophane & d'Athénée. On a de lui des *Epigrammes* & d'autres pièces en Grec.

MUTIAN, (Jérôme) Peintre né à Bresse en Lombardie l'an 1528, excelloit sur-tout dans le Paysage, le portrait & les sujets d'histoire. Ce Maître avoit un grand goût de dessein, donnoit une belle expression à ses têtes, & finissoit beaucoup ses Ouvrages. On reconnoit à son coloris, l'étude qu'il fit d'après le Titien. Il touchoit le paysage dans la manière de l'Ecole Flamande, supérieure en ce genre aux Italiens. Ses desseins arrêtés à la plume & lavés au bistre ou à l'encre de la Chine, se font admirer par la correction du trait, par l'expression des figures & par l'admirable feuille de ses arbres. Le Pape Grégoire XIII. eut une grande estime pour ce Peintre. Mutian en profita pour fonder à Rome l'Académie de Saint Luc, dont il fut le Chef, & que Sixte V confirma par un bref. Il mourut en 1590, à Rome.

MUTIUS, (C.) surnommé *Cordus* & ensuite *Scévola*, rendit son nom immortel dans la guerre de Porsenna, Roi des Toscans, contre les Romains. Ce Prince, pour rétablir la famille de *Tarquin le Superbe*, assiégea Rome l'an 507 avant J. C. & la disette de vivres commençoit à effrayer le peuple. Dans cette extrémité, Mutius résolut de se sacrifier pour le salut de sa patrie. Après avoir communiqué son dessein aux Consuls, il passa déguisé en Etrurien, dans le camp ennemi, pénétra jusqu'à la tente de Porsenna, dont il poignarda le Sécretaire, qu'il prit pour le Roi. On l'arrêta, on l'interrogea: *Je suis Romain*, répondit-il fièrement, *& l'on me nomme Mutius; tu vois un ennemi qui a voulu tuer son ennemi, & je n'aurai pas moins de courage pour souffrir la mort, que je n'en ai eu pour te la donner.* Le Roi saisi de terreur & d'indignation, le condamna au feu, mais Mutius, sans s'étonner, *apprends*, dit-il, *à quel point on méprise son corps, quand on a devant les yeux une gloire immortelle;* & dans le moment, comme pour punir sa main droite d'avoir manqué son coup, il la mit sur un brasier qu'on ve-

noit d'allumer pour un sacrifice, & il la vit brûler, sans témoigner aucun sentiment de douleur. Le Roi frappé de ce prodige de fermeté, le fit éloigner de l'autel & lui rendit la liberté. Mutius pour répondre à cette générosité; *puisque tu sçais*, lui dit-il, *honorer la vertu, ce que tu n'aurois pû m'arracher par menaces, je l'accorderai à ton bienfait: sache que nous sommes 300 jeunes Romains qui avons juré devant les Dieux, de mourir tous, ou de te poignarder au milieu de tes Gardes.* Porsenna plus touché de cette constance, que de la crainte de périr, fit la paix avec les Romains: Mutius depuis cette belle action, fut surnommé *Scévola*, c'est-à-dire *Gaucher*.

MYDORGE, (Claude) né à Paris en 1585, succéda à M. Viete dans la réputation d'être le premier Mathématicien de France. Il est connu par 4 livres de Sections coniques & par d'autres Ouvrages; mais sur-tout par son attachement inviolable à l'illustre Descartes. Il se déclara pour ce grand homme dans la dispute qu'il eut avec Fermat, Mathématicien célèbre. Après avoir été un de ses plus zélés défenseurs, il fut le Médiateur de la paix qui se fit entre ces deux Sçavans en 1638. En l'absence de son ami, il se chargea de répondre aux objections que l'on faisoit contre sa Dioptrique & sa Géométrie. Il lui fut encore très-utile en 1640, en empêchant par sa prudence, que la mauvaise humeur des Jésuites contre ses écrits, ne nuisit à sa fortune, & peut-être à son repos. Descartes perdit cet ami fidèle & éclairé en 1647.

MYRON, Sculpteur Athénien, vivoit vers 442 avant J. C. Cet Artiste s'est rendu célèbre par une exacte imitation de la nature. La matière sembloit s'animer sous son ciseau. Plusieurs Epigrames de l'Anthologie font mention d'une vache qu'il avoit représentée en cuivre avec tant d'art, que cet Ouvrage séduisoit même les animaux.

N

NABIS, Tyran de Lacédémone, à qui Philippe Roi de Macédoine, remit la Ville d'Argos comme en dépôt; mais ce perfide n'y fut pas plûtôt entré, qu'il y exerça les plus grandes cruautés. Il en chassa les plus riches & les plus nobles Citoyens, & il abandonna leurs biens & leurs femmes aux principaux de son parti. Ce tiran inventa une machine en forme de statue, qui ressembloit à sa

femme, & qu'il avoit fait revêtir d'habits magnifiques, qui cachoient des pointes de fer, dont elle avoit les mains, les bras & le sein hérissés. Quand quelqu'un lui refusoit de l'argent, il lui disoit : *Peut-être n'ai-je pas le talent de vous persuader, mais j'espere qu'Apega* (c'étoit le nom de sa femme) *vous persuadera.* Aussi-tôt la machine paroissoit, & Nabis prenant par la main son Apega, la conduisoit à son homme, qu'elle embrassoit & à qui elle faisoit jetter les hauts cris. Ce trait que rapporte M. Rolin d'après de bons garants, a attiré à cet homme célèbre de froides plaisanteries, & des injures grossières de la part d'un Poëte qui a fait de beaux vers contre la calomnie & les satires par lesquelles se déchirent les gens de Lettres. Nabis se déclara contre Philippe en faveur des Romains ; mais ceux-ci mécontens de sa conduite, lui déclarèrent bientôt la guerre. Flaminius marcha contre lui, l'assiégea dans Sparte, l'obligea de lui demander la paix, & la lui accorda. A peine le Général Romain étoit-il parti de la Grèce, que Nabis alla mettre le siège devant *Gythium*. Les Romains instruits par les Achéens de cette infraction du traité, envoyèrent en Grèce le Préteur Acilius avec une flotte, pour prendre la défense des Alliés. Les Achéens avoient dans ce tems-là pour Général le fameux Philopémen. Il ne le cédoit à personne pour les combats de terre ; mais il n'avoit aucune connoissance de la marine. Nabis le battit & peu s'en fallut qu'il ne le fit Prisonnier. Cette disgrace ne le découragea pas, mais le rendit plus sage & plus circonspect, & peu de jours après, ayant surpris le Tiran qui n'étoit pas sur ses gardes, il fondit sur lui, brûla son camp, fit un grand carnage de ses troupes, & le défit peu après en entier, dans un combat près de Sparte. Nabis dans sa fuite fut tué en trahison & environ 194 ans avant J. C.

NABOPOLASSAR, Roi de Babylone, ayant fait alliance avec Cyaxares, Roi des Medes, il assiégea Ninive, ruina de fond en comble cette Ville, & tua Saracus qui en étoit Roi. Après la destruction de Ninive, il donna tous ses soins à l'affermissement de sa Couronne, & à l'agrandissement de ses Etats, sur les ruines de l'Empire d'Assyrie. S'étant mis en possession de la Chaldée, il envoya l'un de ses Généraux, pour s'assurer de la Syrie, de la Phénicie & de la Palestine ; mais ce Général n'ayant pas réussi, il chargea un second de l'exécution de ses ordres, qui s'en acquitta avec autant de prudence que de valeur. Nabopolassar devint

si redoutable, qu'il s'attira la jalousie de tous ses voisins. Dieu qui vouloit exterminer la race des Rois d'Assirie, dont il paroît que ce Prince étoit, suscita contre lui Necao, Roi d'Egypte, & lui ordonna de marcher en diligence vers l'Euphrate avec son armée pour le combattre. Necao prit son chemin par la Judée; Josias, qui en étoit Roi, lui refusa imprudemment le passage, & ayant engagé témérairement un combat, y périt. Necao sans s'arrêter à recueillir les fruits de sa victoire, continua sa marche vers l'Euphrate; il rencontra le Roi des Assyriens sur le bord de ce fleuve, à Carcamis, il lui livra bataille, le défit, s'empara de Carcamis, & y laissa une forte garnison. Nabopolassar voyant que toute la Syrie & la Palestine s'étoient détachées de son obéissance; son âge d'ailleurs & ses infirmités ne lui permettant pas d'aller en personne réduire ces rébelles, il s'associa à l'Empire son fils Nabuchodonosor, & l'envoya à la tête d'une armée pour remettre ce pays sous son obéissance. Nabopolassar mourut après un règne de 21 ans.

NABUCHODONOSOR, surnommé le *Grand*, à cause de ses beaux exploits, étoit à peine Maître de la Chaldée, quand il succéda à son pere Nabopolassar. Le nouveau Roi commença sa carrière par chasser du cœur de l'Etat, les Egyptiens, & les poursuivit jusqu'en Egypte. En repassant par la Judée, il somma le Roi de Jérusalem, de lui faire hommage de sa Couronne, & sur le refus, il l'assiégea dans sa Capitale, l'y força & l'envoya Prisonnier à Babylone. Les trésors de Joakim & la plus riche portion des vases du magnifique temple de Salomon, furent la proie du Vainqueur. Joakim composa pour sa rançon, jura fidélité à Nabuchodonosor, & fut remis en liberté, en laissant des ôtages, du nombre desquels étoit le jeune Daniel, Prince du Sang Royal. La seconde année de son règne, Nabuchodonosor eut un songe qui l'effraya, mais dont il ne put à son réveil se rappeller le souvenir. Vainement il commanda à ses Devins & à ses Magiciens de lui dire le songe & de lui en donner l'explication. Le jeune Daniel ayant appris que le Roi indigné de l'impuissance dont ses Devins lui avoient fait l'aveu, alloit les immoler tous, à son ressentiment, s'offrit à le satisfaire. Il lui rappella l'image du songe & lui en expliqua l'énigme. Le songe mistérieux annonçoit la succession des Empires des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre le *Grand* & de ses successeurs. Le Roi étonné de la sagesse plus qu'humaine qui brilloit dans le jeune

Daniel, le combla de préſens & lui confia le gouvernement de l'Etat. Le crédit de Daniel pouvoit être d'un très-grand avantage à ſa nation. Le Roi de Juda ne ſçut pas en profiter. Las de porter une Couronne dépendante, il entreprit de l'affranchir & la perdit. Sa mort ayant prévenu l'orage que la rébellion avoit occaſionné ſur ſes Etats, la foudre ne tomba que ſur Jeconias ſon fils. Auſſi rébelle que ſon pere, ce Prince étoit moins brave. A la première nouvelle de l'entrée de Nabuchodonoſor dans ſes Etats, il alla au-devant des fers qui lui étoient deſtinés; il en fut chargé & conduit dans les priſons de Babylone. Avec lui tout ſon peuple fut emmené en captivité. On ne laiſſa en Judée que le Vigneron, le Laboureur, & Sedecias ſous le nom de Roi Vaſſal & tributaire. Ce Prince peu inſtruit par la diſgrace de Jechonias ſon neveu, mit le Roi d'Egypte dans ſes intérêts, & ſe révolta. Le Roi de Babylone vint l'aſſiéger dans ſa Capitale, laquelle après dix-huit mois de ſiège, fut emportée d'aſſaut & livrée ſucceſſivement au glaive, au pillage & au feu. Le Temple même ne fut pas épargné; tout fut réduit en cendres; & le Royaume de Juda ne fut plus qu'une Province de celui de Babylone. L'infortuné Sédecias, après avoir vû égorger ſes enfans, fut privé de la vûe, jetté dans un cachot de Babylone, où il finit miſérablement ſes jours. Nabuchodonoſor ne borna point là ſes conquêtes. Il ſe rendit maître de la Syrie, de la Paleſtine, de l'Idumée & de l'Arabie. Les Villes de Gaze, d'Aſcalon, de Damas, de Sydon & de Tyr, furent forcées malgré la vigueur de leur défenſe. La Perſe même tomba ſous ſa domination. Ebloui de la pompe qui l'environnoit, de la gloire de ſes victoires & de ſes conquêtes, de l'éclat de ſon Palais & de ſa Capitale, Nabuchodonoſor ne ſe croyoit plus homme. Cette magnifique Babylone, diſoit-il, eſt l'ouvrage de mes mains: c'eſt moi qui ſuis l'artiſan de ma grandeur, je ne la dois qu'à la force invincible de mon bras. Il ſe repaiſſoit encore de ſes idées auſſi flatteuſes lorſqu'il entendit une voix du Ciel, qui lui dit: Roi de Chaldée, cet état qui vous enchante, va s'éclipſer, vous ſerez proſcrit de la ſociété des hommes, & dégradé pendant 7 ans, juſqu'à la condition des bêtes, afin que vous appreniez qu'il y a un ſouverain Dominateur qui diſpoſe à ſon gré de tous les Royaumes du monde. A l'heure même l'Arrêt du Ciel s'exécuta. L'orgueilleux Monarque réduit à la condition des bêtes, paſſa les ſept années dans cet hu-

miliant état. Cette épreuve l'ayant corrigé, il rentra dans tout l'éclat de sa grandeur. Devenu humble & sage à ses dépens, il rendit hommage de sa grandeur à l'Etre Suprême; il confessa qu'Arbitre souverain des Sceptres & des Couronnes, il les donne ou les ôte selon son bon plaisir, aux Princes de la Terre, qui ne sont auprès de lui que néant: que la vérité & l'équité président à toutes ses démarches, & qu'il peut, quand il veut, humilier les superbes. Nabuchodonosor passa le reste de son règne dans de si beaux sentimens. Ce qu'il y a de plus surprenant, & qui montre le changement que Dieu a operé dans le cœur de ce Prince, c'est d'avoir transmis à la dernière postérité dans un Edit solemnel, adressé à tous les peuples de son Empire, la mémoire d'une humiliation si dèshonorante. Nabuchodonosor mourut un an après, 503 ans avant Jesus-Christ, ayant règné depuis la mort de son pere 43 ans. C'est un des plus grands Rois qui ait jamais règné en Orient. S. Augustin, S. Jerôme, S. Epiphane, Théodoret, &c. espèrent de son salut; se fondant sur ce que depuis sa pénitence, l'Ecriture ne parle point d'aucune faute qu'il ait faite.

NABUNAL, (Elie de) tira son nom du lieu de sa naissance, dans le Perigord. Il fut premièrement Religieux de l'Ordre des Freres Mineurs, ensuite Archevêque de Nicosie & Patriarche de Jérusalem. Le Pape Clément VII l'éleva au Cardinalat l'an 1242. On a de cet Auteur un *Commentaire* latin sur les quatre livres de Pierre Lombard; un autre sur l'Apocalypse; un *Traité* de la Vie contemplative; des *Sermons*, où il explique divers endroits de l'Evangile. Nabunal a passé en son tems, pour un habile Théolog. Il mourut à Avignon l'an 1367.

NACCHIANTE ou NACLANTUS, (Jacques) Florentin & Religieux de l'Ordre de saint Dominique. La Théologie qu'il enseigna à Rome avec distinction, contribua à le faire connoître. Le Pape Paul III. le nomma à l'Evêché de Chiozza, dans l'Etat de Venise l'an 1544. Il se trouva au Concile de Trente, & l'on fit honneur à son mérite. Nous avons de lui divers ouvrages; *de Papæ & Concilii potestate; de maximo Pontificato, maximoque Sacerdotio Christi; enarratio in Epistolam ad Ephesios; interpretatio Epist. ad Rom.; Medulla sacræ Scripturæ, &c.* & d'autres *Traités* de Théologie, imprimés à Venise l'an 1657. en 2 *vol. in-fol.* Nacchiante mourut en 1569. Il avoit un goût décidé pour les opinions Ultramontaines. Les Auteurs les moins suf-

pects lui ont reproché de les avoir soutenues avec une flatterie & une bassesse peu communes.

NADAL, (Augustin) Poëte François, né à Poitiers, vint à Paris, où il se fit bientôt des amis & des protecteurs par son caractère aimable. Il fut attaché à la Maison d'Aumont, dont le crédit autant que le mérite de l'Abbé Nadal lui valut une place dans l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Dès 1712 Louis XIV le nomma Sécrétaire de l'Ambassade extraordin. du Duc d'Aumont auprès de la Reine Anne d'Angleterre, pour la Paix d'Utrecht. L'Abbé Nadal est Auteur de plusieurs *Dissertations* Académiques, & de diverses pièces de Théâtre, qui après avoir été imprimées séparément, ont été recueillies par lui-même, & imprimées en 1738 à Paris en 3 *vol. in*-12. avec des Poësies diverses, & d'autres pièces, dont plusieurs n'avoient point encore paru. Parmi ses *Dissertations*, il y en a sur les Vestales, sur le luxe des Dames Romaines, & sur d'autres points de l'Antiquité; elles sont écrites d'un style singulier, pleines de neologisme & d'une érudition enjouée. On en trouve une sur le progrès du Génie Poëtique dans Racine, qui seroit très-curieuse, si l'Auteur avoit bien rempli son dessein: des *Remarques* sur la Tragédie d'Hérode & de Marianne, écrites sensément & avec exactitude, & qui prouvent que l'Auteur étoit fort versé dans la *Marche du Théatre*. Le dernier volume du Recueil de cet Auteur comprend cinq Tragédies: *Saül, Hérode, Antiochus, Marianne, Moyse.*; les quatre premières ont été jouées avec quelque succès; la dernière n'a point été du-tout représentée. Le style de ces pièces est louche & embarrassé, quelquefois empoulé. Il y a dans la dernière quelques coups de maître qui font un bel effet, & en général elle est passablement conduite. Nous avons encore de lui une Paraphrase sur le *Cantique des Cantiques*, deux Divertissemens spirituels, intitulés *Esther* & le *Paradis Terrestre*. Les dernières années de sa vie il se retira à Poitiers où il mourut en 1741. Un an avant sa mort, Nadal donna un petit Poëme *sur la Confiance en la Miséricorde de Dieu*, & *un Epître sur la pureté des Mœurs Ecclésiastiques*.

NADASTI, (Thomas Comte de) Hongrois, l'un des plus grands Capitaines de son tems, défendit en 1531 la Ville de Bude contre Soliman II, Emp. des Turcs. Tant que la garnison fut fidèle, il ne put être vaincu. Malheureusement elle le trahit & le livra pieds & mains

liés au Grand Seigneur ; auquel elle ouvrit les portes de la Ville & du Château. Soliman, tout barbare qu'il étoit, détesta cette trahison, & la punit. Il fit périr tous ces traitres dans les supplices, & voulut que Nadasti eût le plaisir de voir ce châtiment. Le Grand Seigneur donna des éloges à la vertu de ce Comte, lui fit des présens considérables, & le renvoya sous bonne escorte à Ferdinand, Roi de Hongrie. La même année Nadasti joignit l'Emp. Charles-Quint avec un corps de Hongrois, qui s'étoit mis sous ses ordres, pour s'opposer aux progrès du même Soliman. Il se fit un plaisir de donner des leçons de l'Art militaire au fameux Ferdinand de Tolède, Duc d'Albe, qui n'ayant alors que 23 ans, suivoit l'Empereur ; & il prédit qu'il seroit un jour un des plus grands Capitaines de son siécle.

NÆVIUS, (Cneius) Poëte Comique Latin, qui d'abord porta les armes, & servit dans la premiere guerre Punique. Animé par l'exemple d'Andronique, il marcha sur ses traces, & commenca cinq ans après lui, à donner des pièces de Théâtre ; c'étoient des Comédies : il s'attira la haine de la Noblesse par ses vers satyriques, & sur-tout d'un Metellus qui l'obligea de sortir de Rome. Il se retira à Attique où il mourut 203 ans avant J. C. Il avoit aussi composé en vers, l'histoire de la première guerre Punique.

NAHUM, le septième des douze petits Prophêtes, natif d'Elcesa ou Elkesaï, petite bourgade de Galilée. On ne sçait aucune particularité de la vie de ce Prophête ; on ne sçait même si ce surnom est celui de sa famille ou du lieu de sa naissance, on dispute encore sur le tems où il vivoit ; l'opinion la plus vraisemblable le met sous Ezéchias, après la ruine des dix Tribus par Salmanasar. Sa Prophétie est composée de trois Chapitres qui ne forment qu'un seul discours, où il prédit d'une manière vive & pathétique la seconde ruine de Ninive par Nabopolassar & Astyagès. Il renouvelle contre cette ville criminelle, les menaces que Jonas lui avoit faites quarante ans auparavant. Le style de ce Prophête est par-tout le même ; rien n'égale la vivacité de ses figures, la force de ses expressions, & l'énergie de son pinceau.

NAIN, (Louis-Sébastien de Tillemont le) fils de Jean le Nain, Maître des Requêtes, & de Marie le Ragois, naquit à Paris le 30 Novembre 1637, avec le naturel le plus heureux qui fut cultivé par une si sainte éducation, qu'il lui eût été plus difficile de con-

tracter des défauts, que d'acquérir des vertus héréditaires dans une famille qui a donné à l'Eglise & à l'Etat des personnes d'un mérite distingué. A l'âge de dix ans il fut mis dans les petites écoles de Port-Royal, sous MM. Nicole, Lancelot, Beaupuis, & les autres excellens maîtres, qui en avoient la direction. Il se donna tout entier aux sciences & à la piété & y fit également du progrès. Dieu en répandant dès-lors dans son cœur l'amour de la vertu, donna aussi à son esprit une très-grande pénétration, & une facilité surprenante pour s'appliquer à l'étude. Entre les Auteurs Latins, Tite-Live fut celui qui lui plût davantage. Ce goût décela ses attraits pour l'histoire, à laquelle il s'appliqua depuis avec tant de succès. Il étudia les règles de l'Eloquence dans Quintilien, Cicéron & autres Orateurs célèbres. Il apprit la Logique dans des conversations; M. Nicole lui en expliqua les règles pendant deux mois, environ une heure seulement par jour : c'est ce qui a fait naître le Livre de *l'Art de penser* ou *Logique de Port-Royal*. Ces premières études disposèrent parfaitement son esprit pour la Théologie. Il n'eut pas d'attrait pour la Scholastique, & il aima mieux chercher les fondemens de la foi dans les sources mêmes, c'est-à-dire, dans l'Ecriture Sainte & dans les Peres. Cette lecture qu'il commenca à l'âge de dix-huit ans, lui donna la pensée de recueillir ce qu'il trouveroit sur les Apôtres. La méthode d'Usserius dans ses *Annales sacrées* lui avoit beaucoup plû, il prit là-dessus le plan de son travail, & enchérit encore sur l'exactitude de cet Auteur. Il montra son essai aux personnes qui le conduisoient dans ses études & qui surpris de ce nouveau genre d'écrire, lui conseillêrent de continuer le même travail, sur l'histoire des premiers siècles de l'Eglise. La connexion qu'a l'histoire de l'Empire avec celle de l'Eglise, l'obligea de s'appliquer également à la recherche de l'une & de l'autre. La solidité d'une critique judicieuse qui lui étoit comme naturelle, la justesse d'un discernement très-fin, une exactitude à laquelle rien n'échappoit, & par-dessus tout, un ardent amour pour la vérité, le rendirent très-habile en peu de tems. M. de Tillemont usa beaucoup de délais dans le choix d'un état; la vraie cause en étoit qu'il n'appercevoit que dangers de tous côtés. Il étoit effrayé de la corruption qui règne dans le monde; mais il voyoit aussi de terribles inconvéniens dans les Cloitres, & de grands périls dans l'état Ecclésiastique.

A l'âge de vingt-trois ans, vers l'an 1660, il alla demeurer à Beauvais dans le Séminaire de M. Buzanval; on l'y reçut avec des marques extraordinaires d'estime. M. Hermant, Chanoine de l'Eglise de Beauvais, & Mr Hallé dont la piété & la science, faisoient fleurir ce Séminaire, le consultoient eux-mêmes sur l'histoire. Cette considération lui parut un écueil, & il eut besoin que M. de Sens, avec lequel il étoit lié d'une amitié très-étroite, rassurât son humilité allarmée. Sa vertu paroissoit dès-lors avec tant d'éclat que M. de Beauvais, après l'avoir enfin déterminé à recevoir la tonsure, disoit qu'il n'auroit point au monde de plus grande consolation, que de pouvoir espérer de l'avoir pour successeur. Il resta environ dix ans dans cette ville. Mais ne pouvant plus soutenir les égards que M. l'Evêque de Beauvais avoit pour lui, il revint à Paris. Pénétré d'un saint mépris pour soi-même, il refusa long-tems de prendre les engagemens du Sacerdoce, & n'y entra en 1676, que par les pressantes sollicitations de M. de Saci. Voulant se mettre plus à portée de profiter de ses avis, il se fit bâtir un petit corps de logis dans la cour de l'Abbaye de Port-Royal des champs. Obligé d'en sortir après deux ans, il alla demeurer à Tillemont, du côté de Vincennes. Ce fut vers ce tems-là que le Duc de Montausier pria M. de Saci d'écrire la vie de S. Louis. M. de Saci engagea M. de Tillemont à lui en dresser les mémoires. Deux ans furent employés à ce travail : cette vie n'a pas encore été donnée au public; mais l'histoire que la Chaise en a faite, a été tirée de ces Mémoires. Plein d'estime pour M. Arnaud qui s'étoit retiré en Flandre, M. de Tillemont fit le voyage pour le voir. Delà il passa jusqu'en Hollande où il visita M. l'Evêque de Castorie. Le saint Prélat lui donna son Livre intitulé *Amor Pœnitens*, comme une marque de son affection & de la vénération qu'il avoit pour sa vertu. Quelque profonde que fût l'érudition de M. de Tillemont il ne la faisoit paroître que lorsqu'il ne la pouvoit cacher ; & il excelloit tellement en humilité, que cette vertu parut toujours comme son caractère particulier ; elle se fait remarquer dans ses Ouvrages où l'on voit un homme sçavant, éclairé, de grande réputation, réservé à décider, & toujours prêt d'avouer que ses lumières ne pénétrent pas toutes les difficultés. Il se trouva engagé dans une dispute avec le P. Lamy, Prêtre de l'Oratoire. Ce Pere avoit avancé dans son *Harmonie des Evangiles*, que Jesus-Christ

n'avoit point fait la Pâque la veille de sa mort. M. de Tillemont combattit cette opinion : le P. Lamy eut bientôt fait une réponse. M. de Tillemont se crut obligé de la réfuter par une Lettre ; M. l'Evêque de Meaux & M. l'Evêque de Mirepoix la lûrent manuscrite, & y trouvèrent une humilité excessive. M. de Meaux lui dit agréablement qu'il le prioit de n'y pas toujours demeurer à genoux devant le P. Lamy, & de se relever quelquefois. M. Nicole regardoit cette Lettre comme un modèle de la manière dont les Chrétiens doivent disputer ensemble. Le fruit de ce travail a été de faire prévaloir l'opinion de M. de Tillemont. On ne voit point dans la vie de M. Tillemont d'événemens singuliers, ni d'actions éclatantes ; l'uniformité d'une conduite vraiment Ecclésiastique & digne d'un Solitaire Chrétien, est ce qui en fait tout le mérite devant Dieu, & ce qui le fera admirer de tous ceux qui lui rendront justice. C'étoit un innocent pénitent, un humble sçavant, un homme infatigable au travail, & assidu dans la prière. Il avoit une candeur & une affabilité qui le faisoit aimer de tout le monde ; il n'étoit dur & sévère qu'à lui-même ; car l'innocence de sa vie ne l'a pas empêché d'affliger son corps par une continuelle & rigoureuse pénitence. Sa vie ordinaire étoit plutôt un jeûne continuel qu'une vie frugale. Ses jeûnes imitoient la rigueur de ceux des premiers fidèles. Tout son tems étoit parfaitement rempli & partagé entre la prière & l'étude. Jamais Auteur n'a communiqué plus aisément, & n'a tant fourni de son travail à d'autres Auteurs. Devenu parmi les Sçavans comme l'Oracle qu'il falloit consulter sur l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, le public lui est particulièrement redevable des Ouvrages de plusieurs grands hommes, qui en ont traité différentes parties : c'est sur ses *Mémoires* qu'ont été composées les vies de Tertullien & d'Origène, de S. Athanase, de S. Basile, de S. Grégoire de Nazianze & de S. Ambroise. Ceux qui ont travaillé à la traduction des Ouvrages de S. Cyprien & aux dernières éditions de S. Hilaire, de S. Augustin & de S. Paulin, ont tiré aussi de grands secours des histoires de ces Saints qu'il leur communiqua. Il leur a surtout beaucoup servi pour la critique & le discernement des vrais Ouvrages de ces Peres, d'avec ceux qui leur sont supposés, & pour leur arrangement selon l'ordre chronologique. Enfin il n'est pas concevable combien de personnes ont profité de son travail & avec quelle bonté

il

il le leur communiquoit. S'ils ne lui ont pas rendu ce témoignage, c'eſt que la ſeule reconnoiſſance qu'il exigeoit d'eux, étoit de ne le point faire connoitre. Les auſtérités que M. de Tillemont pratiquoit, jointes aux grandes fatigues de ſon travail, ruinèrent enfin toutes les forces de ſon corps. Il tomba dans une langueur qui dura près de trois mois, pendant leſquels il ne témoigna pas moins de vertu que dans ſa ſanté. Il continua tous ſes exercices avec la même ferveur, juſqu'à ce qu'il fût dans une entière impuiſſance de les ſuivre. Plus ſon corps s'abbaiſſoit, plus ſon eſprit s'élevoit vers Dieu ; tout occupé de la prière & de la bienheureuſe éternité, il y entra le 10 Janvier 1698, âgé de ſoixante ans, avec la confiance des enfans de Dieu, & l'humilité d'un homme qui dans la vie la plus dévouée au ſervice de Dieu & de l'Egliſe, ſe regarda toujours comme un ſerviteur inutile. Il mourut à Paris, & ſon corps fut porté à Port-Royal des Champs, où il avoit choiſi ſa ſépulture. Nous avons de ce célèbre Auteur en ſeize vol. *in*-4. des *Mémoires* pour l'hiſtoire Eccléſiaſtique des ſix premiers ſiècles. Au milieu de la ſéchereſſe des diſcuſſions auxquelles ſon travail l'a engagé, on ſent toujours beaucoup d'onction dans les réflexions courtes & vives qu'il fait quelquefois ſur les principaux événemens. En traitant l'hiſtoire profane des Empereurs Idolâtres qu'il nous a donnés en ſix vol. *in*-4. il a trouvé le ſecret d'y répandre les vives couleurs du Chriſtianiſme. Dans le récit des actions criminelles & impies de ces Princes, il fait ſentir ce qu'eſt l'homme ſans la grace de Jeſus-Chriſt. Dans leurs vertus morales nous voyons l'imperfection & la foibleſſe de ce qui n'eſt pas animé par la foi. On a imprimé en 1711 un volume de *Réflexions de piété* & de *Lettres édifiantes* de M. de Tillemont, elles ſont à la ſuite de ſa vie compoſée par M. Tronchai, Chanoine de Laval, qui avoit vêcu avec lui les huit dernières années de ſa vie. Il reſte de lui pluſieurs Ouvrages qui n'ont pas été imprimés. *Mémoire* ſur Guillaume de Saint-Amour, & ſur le démêlé des Dominicains avec l'Univerſité ; *La vie de la bienheureuſe* Iſabelle ſœur de S. Louis ; *Remarques* ſur le Breviaire du Mans & ſur celui de Paris ; *Legende* pour le Breviaire d'Evreux ; *Hiſtoire des Rois* de Sicile de la Maiſon d'Anjou.

NAIN, (Pierre le) frere du précédent, naquit à Paris le 25 Mars 1640. Il reçut les premières ébauches d'une noble & ſainte éducation dans la maiſon de ſon grand pere ;

Madame Bragelone sa grand-mere lui fut d'un grand secours ; c'étoit une Dame d'un mérite supérieur, dirigée par S. François de Sales, la lumière de son siècle. On reconnut bientôt dans le jeune le Nain un fonds d'esprit admirable, de la vivacité, & une facilité étonnante. Ses maitres ne furent pas moins attentifs à le former à la vertu qu'à lui donner les premières teintures des sciences. Ayant été attaqué durant le cours de ses études d'une fluxion dangereuse sur un bras, il fit vœu à Dieu de faire une neuvaine à la sainte Epine de Port-Royal à Paris. Ses pières furent exaucées, & il fut parfaitement guéri sans aucun remède humain ; quelque tems après, S. Victor, cette maison célèbre fut le lieu que choisit le Nain pour s'y retirer, & y passer dans l'éloignement du monde une vie qu'il vouloit toute entière consacrer à Dieu. On reconnut en lui un mérite si distingué qu'on crut devoir l'obliger de souffrir qu on l'honorât du Sacerdoce. Persuadé que le Seigneur l'appelloit à une vie plus pénitente & plus austère, il se retira à la Trappe, au Diocèse de Séez en 1668. M. de Perefixe alors Archevêque de Paris le réclama, & M. de Rancé, Abbé de la Trappe, obtint par ses supplications que le Religieux restât. Le P. le Nain fit profession : il ne laissa point inutiles les nouveaux bienfaits qu'il recevoit du Ciel. Tout instruisoit en lui, ses discours, son silence, sa modestie, sa piété, sa contenance, & ses moindres actions furent des leçons éloquentes qui appelloient à la pénitence : enfin après avoir eu part lui même au gouvernement de la même Abbaye, dont il fut sous-Prieur pendant plusieurs ann. & y avoir donné les plus grands exemples de toutes les vertus Chrétiennes, Sacerdotales & Religieuses, il y mourut en 1713 âgé de soixante-treize ans. Les Ouvrages que nous avons de Dom le Nain sont : *Un Essai de l'histoire de l'Ordre de Cîteaux* en 9 vol. *in*-12. On y trouve beaucoup d'onction & de piété ; mais il manque de critique ; *Homélies sur Jérémie* en deux vol. *in*-8. On y voit le péché décrit avec des traits si vifs & si affreux, qu'on sent naître en soi une secrette horreur pour le crime ; la traduction en François des *Instructions de S. Dorothée* Pere de l'Eglise Grecque, *in*-8. *La vie de M. de Rancé Abbé & Réformateur de la Trappe* en 3 vol. *in*-12. revûe par le Grand Bossuet. Cette vie que nous avons sous le nom de Dom le Nain n'a point été donnée telle que cet Auteur l'avoit faite : on y a semé des traits satyriques, & même des calom-

nies que l'esprit d'équité & de modération n'a pas dictées, & dont l'Auteur n'étoit pas capable. *Rélation de la vie & de la mort de plusieurs Religieux de la Trappe; Elévations à Dieu pour se préparer à la mort.* Rien n'est plus touchant que cet Ouvrage, rien n'est plus capable de nous apprendre à bien mourir. Dom le Nain est encore Auteur de deux petits traités, l'un de l'*Etat du monde après le jugement dernier*; le second *sur le scandale qui peut arriver même dans les Monastères les mieux reglés.* On a aussi quelques autres Ouvrages manuscrits. En général le style du P. le Nain n'est pas serré; mais cette diffusion devient estimable, parce que les vérités dont il traite ont tant de solidité & sont exprimées avec tant d'onction & de piété, qu'on lui sçait bon gré d'avoir été un peu diffus, pour nous porter à y réflechir davantage.

NANCEL, (Nicolas de) ainsi nommé du village de Nancel, lieu de sa naissance, entre Noyon & Soissons. Placé à Paris dans le Collège de Presles, il y gagna l'affection de Pierre Ramus qui en étoit Principal. Agé à peine de dix-huit ans, il fut chargé d'enseigner publiquement les langues Grecque & Latine. S'étant retiré en Flandre en 1562, il accepta une Chaire de Professeur dans l'Université de Douai, que le Roi d'Espagne venoit d'établir. Il y prononça deux discours de *Præstantiâ & necessariâ Græcarum litterarum cognitione & de linguâ Latinâ.* Rappellé en France par ses amis, il accepta encore une Chaire dans le Collège de Presles. Son emploi de Professeur ne l'empêcha pas de s'appliquer à la Médecine, pour laquelle il eut toujours de l'attrait. Reçu Docteur de la Faculté de Paris, il alla à Soissons pour pratiquer. Le peu de gain qu'il y faisoit, parce que, dit-il, l'air de cette ville est fort sain & que les habitans n'y sont pas en grand nombre, le détermina à aller à Tours, où il trouva un établissement avantageux. Le Médecin de l'Abbaye de Fontevrault étant mort en 1587, Nancel obtint sa place, & l'occupa le reste de sa vie. Il mourut l'an 1610 âgé de 71 ans. Ses principaux Ouv. impr. sont: *Stichologia Græca Latinaque informanda, & reformanda*, in-8. Cet Auteur vouloit assujettir la Poësie Françoise à des régles semblables à celles de la Grecque & de la Latine, pour la rendre plus difficile & moins commune; c'est le but de cet écrit, dont les idées n'ont point fait fortune. *Discours* très-ample de la peste *in-8. Traduction* Françoise de ses trois traités *de Deo; de Immortalitate animæ; de sede animæ in corpore*; *Declama-*

tionum liber, eas complectens Orationes quas vel *ipse juvenis habuit ad populum* vel *Per Discipulos recitavit, &c. in-8, Petri Rami vita in-8.* Cette vie est curieuse & remplie de faits qu'on lit avec plaisir. Plusieurs Ouvrages de Nancel sont demeurés manuscrits, parce que les Imprimeurs n'ont pas eu assez d'empressement pour les accepter, ce dont il se plaint avec plus de vivacité que de raison.

NANI, (Jean-Baptiste) noble Vénitien, né en 1616, & mort en 1678. Son pere prit soin de son éducation, le forma aux affaires & le tint avec lui à Rome où il étoit Ambassadeur de la Republique de Venise auprès d'Urbain VIII; ce Pape bon connoisseur en fait de mérite, annonça l'élévation future de Nani. Admis dans le Collège des Sénateurs l'an 1641, & peu après, nommé Ambassadeur en France, il s'acquit une grande réputation. Le Cardinal Mazarin sçut mettre à profit ses lumières dans la conclusion du traité de Munster l'an 1648. De retour à Venise cette même année, après avoir obtenu de la France un secours considérable d'hommes & d'argent pour la guerre de Candie contre les Turcs, il fut Sur-intendant des affaires de la guerre & des finances. L'an 1654 on l'envoya Ambassadeur à la Cour de l'Empereur; étant repassé en France en 1660, il se trouva au mariage du Roi & obtint un nouveau secours pour la guerre de Candie. Le Sénat de Venise extraordinairement satisfait de sa conduite lui donna la charge de Procurateur de S. Marc & le nomma Capitaine général de la mer. Après les services les plus considérables rendus à sa patrie, le Sénat le chargea d'en écrire l'histoire. La premiere partie qu'il donna & qui a été a traduite en notre langue par l'Abbé Tallemant, fut universellement estimée; La meilleure édit. est celle de Cologne, 1682, 4 vol. *in*-12. celle de Paris est tronquée dans des endroits un peu trop vifs. La mort empêcha l'impression de la seconde. Quelques éloges qu'on ait donnés à cette histoire de Venise, il faut convenir cependant que Nani en l'écrivant a plus consulté quelquefois les sentimens naturels qu'il avoit pour sa patrie que la vérité. On peut lui reprocher aussi un peu trop d'enflure dans le style & pas assez de pureté dans la diction.

NANNI ou NANNIUS, (Pierre) natif d'Alcmaër en Hollande, l'an 1500, eut un grand génie, une mémoire excellente, & un fonds de bonté admirable. Les études qu'il fit à Louvain commencèrent à donner une grande idée de sa capacité. Choisi par les suffrages de toute cette

Université pour succéder à Conrard Codenius, Professeur des Lettres Latines dans le Collège des Trois-langues, il remplit ce poste avec dignité. On s'estimoit heureux de l'entendre & de recevoir ses doctes leçons. Outre l'approbation générale de tous les sçavans, il fut singulièrement estimé du Cardinal de Granvelle, qui lui donna un Canonicat dans son Eglise d'Arras. L'Italie envia plus d'une fois ce rare personnage aux Pays-Bas, & lui fit les offres les plus flatteuses ; mais rien ne fut capable de le ravir à sa Patrie. Louvain le posséda jusqu'à sa mort arrivée l'an 1557. On a de cet illustre Auteur des *Harangues* & des *Notes* sur presque tous les Auteurs Classiques & sur des *Traités* de quelques Peres. *Miscellaneorum Decas* ou dix Livres de mélanges, qui regardent la critique, c'est-à-dire, la correction & les explications des Auteurs ; sept *Dialogismes* des héroïnes que plusieurs estiment être son chef-d'œuvre. Il a traduit entr'autres quelques *Epîtres* de Demosthènes, de Synesius & d'Apollonius, quelques *Vies* de Plutarque, quatre *Homélies* de S. Basile, trois de S. Chrysostôme, & presque tous les Ouvrages de S. Athanase. Cette dernière traduction n'est point estimée, parce qu'elle manque d'exactitude & de fidélité. Nanni a aussi mis en vers Latins *les Pseaumes* de David, & il a sçu allier parfaitement les douceurs de la Poësie à la gravité du texte sacré. Il paroit par tous ses ouvrages qu'il étoit en même tems bon critique, excellent Grammairien, Orateur habile, homme versé dans la Théologie, dans le Droit & dans les Mathématiques.

NANQUIER, (Simon) Poëte latin, vivoit dans le quinzième siècle. Nous avons de lui un *Poëme* en vers élégiaques, qui a pour titre : *De lubrico temporis curriculo, deque hominis miseriâ.* L'édit. *in*-4. est accompagnée d'un long Commentaire. Jean Parradin de Louhans, a traduit en vers François ce Poëme. Le second *Poëme* de Nanquier, en forme d'Eglogue, sur la mort de Charles VIII, est en vers hexamétres seulement. Il est aussi Auteur de quelques *Epigrammes*. On ne peut pas nier qu'il n'eût du talent pour la Poësie, & un génie peu commun.

NANTEUIL, (Robert) Graveur, né à Rheims en 1630, mort à Paris en 1678. Son pere, qui étoit un pauvre Marchand, lui donna toute l'éducation possible. Le goût qu'il avoit pour le Dessein, se manifesta de bonne heure ; il se trouva en état de dessiner & de graver lui-même, la Thèse qu'il soutint en Philosophie. Quoique la gravure fût son talent prin-

cipal, il s'adonna particulièrement à faire des portraits en pastel. Ce fut dans ce goût qu'il fit le portrait du Roi, pour lequel il eut cent louis d'or. Il le grava ensuite dans toute sa grandeur. Sa Majesté en fut si satisfaite, qu'elle créa pour lui une Charge de Dessinateur & Graveur de son Cabinet, avec des appointemens de mille livres. Il grava de la même manière le portrait de la Reine-mere, ceux du Cardinal Mazarin, du Duc d'Orleans, de Turenne & de quelques autres, qui lui ont acquis une réputation immortelle. Le Grand-Duc voulut avoir son portrait en pastel, fait par la main d'un si habile ouvrier. Nanteuil n'a gravé que des portraits, mais avec une précision & une pureté de burin, qu'on ne peut trop admirer. Son Recueil est composé de plus de deux cent estampes; presque toutes les personnes les plus qualifiées de l'Etat, y sont représentées de la manière la plus noble & la plus naturelle. Sa conversation, & son caractère le firent rechercher; il joignoit à ses autres talens celui de composer des vers, & de les réciter avec agrément. Dès que le gain de son travail l'eut mis à son aise, il appella son pere à Paris, pour le rendre participant du bonheur dont il jouissoit. Rien n'égala les marques de tendresse qu'il lui donna. Cette piété ne fut pas seulement récompensée dès ce monde, par l'estime que lui attira un caractère si bon; mais par les graces que Dieu lui fit sur la fin de ses jours, en lui donnant les sentimens les plus chrétiens. Il étoit éloquent naturellement, & vif dans ses expressions; mais après qu'il eut été touché, rien n'étoit plus pathétique que ce qu'il disoit sur l'amour de Dieu, & sur les autres matières de dévotion.

NANTILDE, Reine de France. Le Roi Dagobert I. l'épousa, après avoir répudié la Reine, sous prétexte de stérilité. Plusieurs Auteurs se sont imaginés, mais sans fondement, que Nantilde avoit été Religieuse. C'étoit une habile Princesse: elle gouverna sagement le Royaume, après la mort du Roi, l'an 638, & pendant la minorité de Clovis II, son fils. Elle eut pour Ministre le sage Ega, mourut l'an six cent quarante-un, & fut enterrée à S. Denis, auprès du Roi son mari.

NARCISSE, Evêque de Jérusalem. Il avoit près de quatre-vingt ans, lorsqu'il fut choisi pour gouverner cette Eglise. Vers l'an 195, il se trouva au Concile de Palestine, assemblé pour décider sur le jour de la célébration de la Pâque. Eusèbe rapporte, que les Fidèles de son tems conservoient la mémoi-

re de beaucoup de merveilles, que Dieu avoit operées par ce St. Evêque. Mais quelque éclat que les miracles donnassent à la réputation de Narcisse, rien ne le rendit si célèbre, que la persécution, dont Dieu permit qu'il fût éprouvé. Trois scélérats, qui redoutoient les châtimens que méritoient leurs forfaits, le chargèrent d'un crime atroce. Pour donner plus de poids à leur accusation, ils la fortifièrent par un serment solemnel, mais chacun sous différentes conditions. La justice Divine éclata contre les calomniateurs : ces infâmes parjures tombèrent bien-tôt dans les malédictions qu'ils avoient prononcées contre eux-mêmes. Le premier fut brûlé dans sa maison, avec sa famille ; le second fut frappé d'un ulcère, qui fit tomber son corps en pièces ; les larmes, que le regret de sa faute fit répandre au dernier, furent si abondan. qu'il en devint aveugle. Narcisse, que l'indignité des calomnies avoit porté à se cacher dans le désert, reparut. On le conjura de reprendre l'administration de son Eglise. Il rentra dans ses fonctions, pour quelque tems: mais son extrême vieillesse, l'obligea bien-tôt de s'en décharger sur saint Alexandre. Eusèbe & saint Jerôme en parlent comme de deux Prélats, qui gouvernoient ensemble ; & l'on ne voit pas que ces deux Saints suivissent, dans l'exercice de leur ministère, d'autres règles que celles de la charité. On ne sçait pas si S. Narcisse passa, de plusieurs années, l'âge de 116 ans.

NARSÉS, Roi de Perse & successeur de Varanne III, son pere, en l'an 595, règna environ sept ans. Ce Prince surprit la Mésopotamie & l'Armenie. Dioclétien envoya contre lui Maximilien Galère, qui fut battu ; mais en deux batailles qu'il donna depuis, il mit les Perses en déroute, fit prisonnier Narsés, reprit la Mésopotamie, avec cinq Provinces au-delà du Tigre. Il y a eu un autre Narsés, Persan de nation, & Général de l'armée Romaine, qui s'attacha à Justinien dès la première bataille, que cet Empereur gagna contre les Perses. Il parut un si grand homme de guerre, qu'on le choisit pour s'opposer à Totila, Roi des Goths, & relever les affaires en Italie, où elles étoient ruinées. Il défit les Goths en deux batailles, l'an 552. Totila fut tué dans la dernière. L'année d'après, il remporta encore d'autres victoires en Italie. Le Cardinal Baronius pense, que Narsés est le même, à qui saint Gregoire a écrit ses lettres ; & celui qui, s'étant révolté contre Phocas, pour venger la mort de l'Empereur

Maurice, fut ſupris par le même Phocas, qui le fit brûler vers l'an 604.

NATALIS, (Hervé) d'une noble famille de Bretagne, entra jeune dans l'Ordre de S. Dominique, & en fut fait Général l'an 1318. Il s'appliqua à conſerver dans ſon Ordre la paix, que quelques-uns avoient voulu troubler., en accuſant fauſſement quelques Religieux de la Province de Rome, qu'ils nommoient ſpirituels, d'introduire des nouveautés : quoiqu'il ne trouvât rien en ceux-ci de blâmable, il fit un Statut, portant injonction de s'en tenir à ce que la règle préſcrivoit, & d'éviter de faire aucune ſociété, ſous prétexte d'aſpirer à une plus grande perfect. Il mourut en mil trois cent vingt-trois, laiſſant nombre d'ouvr. ſçavans, entre autres *in quatuor Sententiarum volumina; totius Logicæ Ariſtotelis ſumma; varii Tractatus, &c.*

NATTA, (Marc-Antoine) Juriſconſulte, né à Aſti, ville d'Italie, entre le Piémont & le Monferrat. La ſcience du Droit, étoit comme héréditaire dans ſa famille. Ses ancêtres s'y étoient diſtingués; & il eut trois freres, qui embraſſèrent la même étude. Marc-Antoine, né avec le même goût, s'appliqua, dès la douzième année de ſon âge, au Droit Civil. Il ne connut aucun des plaiſirs, ni même des amuſemens de la jeuneſſe. L'étude étoit ſa ſeule récréation; le tems étoit la choſe qu'il priſoit davantage, & qu'il ménageoit avec plus de ſoin. Il n'avoit pas vingt-trois ans, lorſqu'il fut admis au rang des Juriſconſultes, & qu'il reçut le dégré de Docteur en Droit. Le Sénat de Pavie l'appella, pour enſeigner dans cette ville le Droit Canon. Il ſe ſeroit rendu à cette invitation, ſi les Princes de Mantoue, à qui il étoit obligé d'obéir, ne lui euſſent offert un autre emploi : c'étoit celui de Magiſtrat à Gènes, qu'il remplit avec diſtinction. Natta vécut toujours dans le célibat, & il paroit par ſes écrits, qu'il avoit beaucoup de connoiſſance & d'amour de la Religion. Il a laiſſé divers ouvrages, entr'autres ceux *de Déo, lib.* 15; *Conciliorum, lib.* 3; *de Paſſione Domini, lib.* 8; *de immortalitate Animæ, lib.* 5; tous ces livres ſont imprimés ſeparement *in-fol.* à Veniſe. Ses huit Diſcours latins ont été imprimés à Pavie, *in*-4. Ils ont trait la plûpart à la Juriſprudence. C'eſt dans le ſeizième ſiècle, que ce célèbre Juriſconſulte a vêcu.

NAVAGERO *ou* NANGER, (André) Poëte latin, eſtimé par ſa capacité, naquit à Veniſe en 1483. Il fit ſes pemières études dans ſa Patrie; il l'étudia le Grec à Padoue, & en acquit une telle connoiſſance, qu'il l'écrivoit

même avec pureté, en prose & en vers. Il fut chargé de la Bibliothèque publique de Saint Marc, & d'écrire l'histoire de Venise depuis 1486. Lorsque la République se fut liguée avec l'Empereur Charles-Quint, Navagero fut nommé pour aller en Ambassade à la Cour de ce Prince. Arrivé à Pise, il reçut ordre d'y demeurer jusqu'à la fin du siège, que François I, Roi de France, avoit mis devant Pavie. Lorsque ce Prince eut été fait prisonnier, il se rendit en Espagne, où Charles-Quint étoit alors. Son Ambassade dura jusqu'en 1528, qu'il revint dans sa patrie. A peine fut-il arrivé à Venise, qu'il eut ordre de passer en France, avec le même caractère d'Ambassadeur, pour engager François I. à retourner en Italie, afin d'y balancer la puissance de l'Empereur. Il se mit en effet en route; mais peu de jours après son arrivée à Blois, une fièvre le conduisit au tombeau à l'âge de quarante-six ans. Peu de tems avant que de mourir, il fit jetter au feu son *Histoire de Venise*, qui n'étoit pas parfaite, à son goût. Navagero joignoit à un jugement fin & à une belle littérature, beaucoup de modestie & de piété. Il aimoit la retraite & l'occupation, & à faire plaisir à tout le monde. Il a laissé des *Leçons diverses* sur tous les ouvrages d'Ovide, des *Poësies Latines*, des *Poësies Italiennes*; le goût du siècle d'Auguste, se fait sentir dans les premières. L'édition la plus complette que l'on ait de ses ouvrages imprimés, est celle de Padoue en 1718, *in*-4. sous ce titre: *Andreæ Navagerii, Patricii Veneti, Oratoris & Poëtæ clarissimi, Opera omnia.* La famille de Navagero a été féconde en grands hommes. Il y a eu un Cardinal de ce nom, Evêque de Verone, qui se trouva à la conclusion du Concile de Trente, & qui fut nommé à plusieurs Ambassades. André Gritti, Doge de Venise, étoit si charmé de l'éloquence de Bernard Navagero, qu'un jour il lui dit, qu'il mourroit avec plaisir, s'il étoit assuré qu'il voulut se charger de faire son Oraison funèbre. Navagero le lui promit, & le Doge lui en témoigna sa reconnoissance.

NAVARRETE, est le nom de trois Religieux Espagnols, de l'Ordre de Saint Dominique. Le premier, (Alfonse) prêcha la foi dans les Indes Orientales, & y fut martyrisé en 1617. C'est le premier Religieux Dominicain, qui ait eu le bonheur de recevoir, dans ce pays, la couronne du martyre. Le second, (Balthasar) s'est rendu célèbre par un ouvrage en trois vol. *in-folio*, intitulé: *Controversiæ in D. Thomæ, ejusque Scholæ defensionem*; le der-

nier volume parut à Valladolid en 1634. Le troisième, (Ferdinand) avoit déja rempli les premieres chaires, lorsqu'il alla, en 1646, prêcher la foi dans la Chine. Il n'arriva aux Philippines qu'en 1648. Il travailla à la conversion des Infidèles dans ces Isles. En 1659, il passa dans la Chine, dont il apprit la langue avec tant de succès, qu'il l'écrivoit & la parloit sur le champ. Il fut choisi par les Missionnaires de ce pays, pour aller se plaindre au saint Siége, des excès des Jésuites, & en demander justice. Il arriva à Madrid l'an 1672, peu après à Rome. La Relation de sa Mission fut trouvée si sage, qu'on pensa à l'élever à l'Episcopat. De retour en Espagne, le Roi Charles II. le nomma à l'Archevêché de S. Dominique, en Amerique. Il gouverna son Eglise avec beaucoup de sagesse, jusqu'à l'an 1689, auquel il mourut. Personne n'a mieux écrit que lui, touchant les affaires de la Chine. Il avoit traité de ce qui concernoit ce pays, en trois volumes, dont le titre étoit: *Tradados Historicos-Politicos-Ethicos, y Religiosos de la Monarchia de China*. Le premier volum. parut *in-fol.* à Madrid en 1676: il est aussi curieux que rare; l'Inquisition jugea à propos de supprimer le second. On ne sçait ce qu'est devenu le manuscrit du troisième. Navarrete composa aussi quelques ouvrages en langue Chinoise, dont les principaux sont: une *Apologie* de la Relig. Chrétienne, & une *Explication des vérités Catholiques*.

NAVÆUS, (Joseph) Prêtre du Diocèse de Liege. C'étoit un des plus pieux & des plus sçavans Théologiens des Pays-Bas. Il a été en liaison avec tout ce que nous avons eu de gens habiles dans le dix-septième siècle, tant en Flandres, que dans la France & ailleurs. Le grand Arnaud disoit qu'il n'avoit point connu dans les Pays-Bas de Théologiens vraiment dignes de ce nom, que Opstraet & Naveus. L'esprit vif & pénétrant de Navæus, son jugement solide & sa grande érudition, le firent aimer & estimer de tous ceux qui le connurent. Lorsqu'il fut Licentié en Théologie à Louvain, Opstraet son ami fit en son honneur des Vers latins, où l'on trouve beaucoup de Poësie & de piété. Disciple fidèle de Jesus-Christ & de l'Eglise, Navæus ne croyoit pas que l'on dût suivre une autre route que celle qui est prescrite par l'Evangile, par les écrits des Apôtres par les décisions des Conciles, & par les témoignages des saints Peres. La témérité des inventeurs de nouv. systêmes de piété, le faisoit trembler. Son attachement à la vérité, l'avoit rendu ennemi implacable de toutes

les erreurs, & ſur-tout de celles qui tendent à corrompre les mœurs; mais il ne confondoit point avec les erreurs ceux qui les enſeignoient: en gémiſſant de leurs égaremens, il ne ceſſoit pas de les aimer; & tous les jours il offroit à Dieu pour eux de ces prières ardentes que la charité ſeule peut dicter. Les pauvres étoient l'objet le plus preſſant de ſa tendreſſe; & les beſoins de leur ame ne l'inquiétoient pas moins que leur misère temporelle. Il eut grande part aux ſages réglemens de l'Hôpital des Incurables de Liége, & à l'établiſſement de la Maiſon des Repenties, qui ſe fit de ſon tems. Un peu avant que de mourir, il déclara qu'il étoit ſur-tout comptable de reconnoiſſance envers Dieu, parce qu'il avoit bien voulu que guidé par S. Auguſtin, il apprit de l'Evangile & de l'Apôtre à n'attribuer le bien qu'à la ſouveraine efficacité de la Grace de Jeſus-Chriſt. Il ajoûta, que c'étoit par elle qu'il eſpéroit fermement ſortir victorieux de ſon dernier combat. On peut dire que Jeſus-Chriſt récompenſa le zèle ardent avec lequel il avoit toujours manifeſté la gloire de ſa Croix, en lui accordant la grace de mourir, non ſeulement le jour du Vendredi-ſaint, mais encore à la même heure, à laquelle les Evangéliſtes rapportent que ce Divin Sauveur en expirant ſur la Croix, mit la dernière main à l'œuvre de notre Rédemption. La mémoire de Navæus a toujours été en grande vénération à Liége, où il mourut en 1705, âgé de 54 ans. Quelques jours avant ſa mort, il reçut dans une lettre des gages de l'amitié que le P. Queſnel avoit pour lui. Non-ſeulement il ſe la fit relire de momens en momens juſqu'à l'inſtant de ſon dernier ſoupir; mais il ordonna qu'elle ſeroit miſe dans ſon cercueil avec un Nouveau-Teſtament. Il publia en 1699 deux *Lettres*, contenant le récit de l'intruſion violente du P. Louis Sabran, Jéſuite Anglois, dans la Préſidence du Séminaire de Liége. Il avoit pris cette même année la défenſe de M. Denys, Prof. en Théologie à Liége, accuſé par les Jéſuites d'avoir enſeigné des erreurs. Jamais la plume de Navæus ne fut oiſive. Plus d'une fois, il la fit ſervir à combattre les erreurs des Ultramontains, à défendre les intérêts de l'Univerſité de Louvain, & à tracer dans de ſolides écrits, les fondemens de la Vie Chrétienne. Il en a laiſſé un très-eſtimé, qui a pour titre: *Le Fondement de la Vie Chrétienne, ſelon les Principes que la Foi nous en donne dans l'Ecriture ſainte, & la Doctrine de l'Egliſe.* Il y a eu auſſi un autre NA-

VÆUS, (Matthias) Liégeois & Docteur de Douai. C'étoit un homme d'un esprit juste & pénétrant & bien cultivé par l'étude. On a de lui quelques ouvrages qui ont rapport à la Religion. *Prælibatio Theologica in Festa sanctorum*, à Tournai en 1735, *in*-8. Ce sont des Sermons pour les Fêtes de quelques Saints. *Annotationes in summæ Theologiæ & Sacræ Scripturæ præcipuas difficultates*, *in*-4. On ne sçait point en quelle année ce Navæus mourut.

NAUCLERC, (Jean) noble Allemand, natif de Souabe, vivoit dans le quinzième siècle. On le nomma à la Prévôté de l'Eglise de Tubinge, & dans la suite à une Chaire de Droit dans l'Université de la même Ville. Nous avons de lui une *Chronique* latine, *in-fol.* depuis le commencement du monde jusqu'en 1500, qui a été continuée par Nicolas Baselius jusqu'en 1514, & par Surius en 1574. On trouve dans Nauclerc plus d'exactitude & de justesse d'esprit, que dans la plûpart des autres Chronologues. Cet ouvrage est d'un grand secours pour l'Histoire du quinzième siècle.

NAUDÉ, (Gabriel) né à Paris l'an 1600, fit ses études dans l'Université. Sa Philosophie finie, il suivit le penchant qu'il avoit pour la Médecine. Henri de Mesme, Président à Mortier, charmé de ses talens, voulut l'avoir pour son Bibliothéquaire. Après avoir fait de grands progrès dans les sciences, dans la critique, & la connoissance des Auteurs & dans l'intelligence des langues, il alla à Padoue pour se livrer à la Médecine. Obligé de retourner à Paris, la Faculté de Médecine le choisit, en 1628, pour faire le Discours ordinaire, à la réception des Licenciés; il le fit, & fut très-applaudi. Peu après, le Cardinal Bagni le prit pour son Bibliothéquaire, & l'emmena avec lui à Rome en 1631. Louis XIII, Roi de France, lui donna aussi la qualité de son Médecin, avec des appointemens. Cette raison le détermina à prendre, à Padoue, le bonnet de Docteur en Médecine, en 1633. Après la mort du Cardinal Bagni, le Cardinal Antoine Barberin, le retint auprès de lui. Le Cardinal de Richelieu le rappella en 1642. A peine fut-il mort, que le Cardinal Mazarin le prit auprès de lui, en la même qualité de Bibliothéquaire. Dans l'espace de sept ans, il fit monter à plus de quarante mille volumes la Bibliothéque, qu'il avoit commencée par le premier. Sa réputation se répandit jusqu'en Suède, où la Reine Christine le fit venir. Elle s'entretenoit souvent avec lui sur les Belles-Lettres, & lui donnoit les plus grands té-

moig.s d'eſtime. Le pays lui déplût bientôt, il le quitta au grand regret de la Reine. Il étoit déja arrivé à Abbeville, lorſqu'une fièvre l'obligea de s'y arrêter : il y mourut en 1553. Il a laiſſé divers ouvrages, pleins d'érudition & de ſingularité, où il y a des choſes utiles & curieuſes : *Syntagma de ſtudio Militari*, où il donne de fort bons préceptes ſur la manière d'étudier : *Syntagma de ſtudio Liberali*, le plus connu de tous ſes ouvrages : *Apologie* pour les grands hommes accuſés de Magie : *Des coups d'Etat*, *in*-4. ouvrage qui promet plus qu'il ne donne : *Avis* pour dreſſer une Bibliothéque, *in*-8 : *Addition* à la vie de Louis XI, *in*-8. aſſez curieux : *Bibliographia politica ;* cet ouvrage a été traduit en François, & il eſt curieux. L'Auteur reconnoît lui-même, qu'il n'a pas été aſſez exact ſur ce point, &c. Divers Auteurs parlent de Naudé avec éloge, comme d'un homme de beaucoup d'eſprit, d'un grand jugement & de bonnes mœurs, plein de religion, de candeur & d'amour pour la vérité. Il avoit une grande érudition, & a beaucoup écrit. Ses ouvrages dans leſquels il expoſe ſes ſentimens ſur toute ſorte de matière avec beaucoup de liberté, ſont très-propres à former le jugement.

NAUDÉ, (Philippe) Profeſſeur en Mathématiques, naquit à Metz, l'an 1654. Ses parens n'avoient ni le deſſein ni les moyens de le pouſſer à l'étude ; mais le jeune Naudé s'y appliqua de lui-même, & ſon génie joint à une grande application, lui valut tous les maîtres. L'Edit de Nantes ayant été révoqué en 1685, il ſortit de France, & vint s'établir à Berlin. Il y fit amitié avec Langerfeld, qui étoit Mathématicien de la Cour, & qui enſeignoit les Pages. Celui-ci ayant reconnu la capacité de Naudé, l'exhorta à profeſſer cette Science. Langerfeld étant mort peu d'années après, Naudé lui ſuccéda en 1696. La Société des Sciences l'aggrégea à ſon Corps en 1701. Enfin lorſqu'en 1704 le feu Roi fonda l'Académie des Princes, Naudé y fut attaché par une Patente particulière, comme Profeſſeur en Mathématiques. Il mourut à Berlin en 1729. Naudé étoit d'une probité reconnue, & d'un caractère très-eſtimable. Quoique les Mathématiques dûſſent plus l'occuper que toute autre Science, il avoit fait une étude particulière de la Théologie, ſur laquelle il a beaucoup plus écrit que ſur les Mathématiques. Il n'a publié en ce dernier genre qu'une *Géomètrie in*-4, compoſée en Allemand, & quelques autres petites pièces, qui parurent en divers tems dans

les *Miſcellanea* de la Société de Berlin. Ses ouvrages de Théologie ſont: *Méditations ſaintes*, *in-12*. *Morale Evangélique*, 2 *vol.* *La ſouveraine perfection de Dieu dans ſes Divins attributs & la parfaite intégrité de l'Ecriture priſe au ſens des anc. Réfor.*, 2 *v.* Cet ouvrage étoit contre Bayle. *Examen* de deux *Traites* de M. de la Placette, 2 *vol.* Il y a encore d'autres ouvrages de Naudé imprimés & manuſcrits. Son fils aîné fut choiſi pour remplir ſa place à Berlin. Il méritoit cette diſtinction par ſes talens, & ſur-tout par ſon habileté dans les Mathématiques.

NAUSEA, (Frédéric) Juriſconſulte & Théologien. Son éloquence le fit admirer dans la chaire de Mayence, à Vienne en Autriche & ailleurs. L'Empereur Charles V. le nomma à l'Evêché de Vienne, l'an 1541. Paſteur fidèle, il travailla beaucoup pour l'Egliſe, & ſes ouvrages ſont propres pour l'inſtruction du peuple, tant ſur la Morale, que ſur la Doctrine. Il mourut à Trente durant la tenue du Concile l'an 1552. On a de lui quatre *Diſcours ſur la Meſſe contre les Hérétiques*. *Quatre Centuries d'Homélies*. *Cinq livres ſur les Conciles*. *Quatre livres de la fin du Siécle*. *Trois livres de l'avènement de Jeſus-Chriſt*. Un *Traité* aſſez curieux des choſes merveilleuſes, où il parle des Monſtres, des Prodiges, des Comètes, &c. Il eſt encore Auteur de pluſieurs *Ouvrag.* de Controverſe & de Morale.

NEARQUE, Officier d'Alexandre le Grand. Ce Prince déſirant d'envoyer quelqu'un pour reconnoître la côte de l'Océan, depuis l'Inde juſqu'au fond du Golfe Perſique, ſe trouvoit dans un grand embarras. Nearque fut le ſeul qui oſa ſe charger de cette commiſſion extrêmement dangereuſe, parce qu'il s'agiſſoit de faire voile ſur une mer abſolument inconnue. Le Roi lui ſçut bon gré d'avoir bien voulu l'accepter, & lui en marqua ſa reconnoiſſance d'une manière tout-à-fait obligeante. Nearque ne partit pas de l'Inde en même tems qu'Alexandre. La ſaiſon des vents du Nord qui ſoufflent en hyver, n'étoit pas encore venue. Il ne mit donc à la voile que vers la fin de Septembre, & c'étoit encore trop-tôt. Auſſi fut-il traverſé par les vents quelques jours après ſon départ, & obligé de chercher un abri pendant 24 jours. Nearque en cottoyant toujours les bords de la mer, depuis l'embouchure de l'Inde, parvint enfin au Golfe de Perſe, & arriva à l'Iſle d'Harmuſia, aujourd'hui Ormus. Il y apprit qu'Alexandre n'en étoit qu'à 5 journées de chemin. Ayant laiſſé ſa flotte en un lieu de

sûreté, il alla lui cinquième pour le trouver. Le Prince étoit inquiet sur son armée de mer, quand il apprit que Nearque revenoit presque seul, il s'imagina qu'elle avoit été entièrement détruite, & que par un bonheur particulier Nearque s'étoit sauvé de la déroute générale. Son arrivée le confirma encore davantage dans cette pensée. Il voyoit des hommes pâles, maigres, défaits & à peine reconnoissables. Ayant tiré à part Nearque, il lui témoigna la joye qu'il avoit de le voir de retour; mais en même tems la douleur inconsolable que lui causoit la perte de sa flotte. *Votre flotte*, *Seigneur*, se recria-t-il aussi-tôt, *graces aux Dieux*, *n'est point perdue*; & il lui raconta l'état où il l'avoit laissée. Alexandre ne put retenir ses larmes, & il avoua que cette heureuse nouvelle lui causoit plus de joye que n'avoit fait la conquête de toute l'Asie. Il écouta avec un plaisir singulier le récit de son voyage & des découv. qu'il y avoit faites, & le renvoya achever de remonter l'Euphr. jusqu'à Babylone, comme il le lui avoit d'abord ordonné. Nearque avoit commencé à faire voile, lorsqu'il apprit qu'Alexandre alloit à Suse: il redescendit jusqu'à l'embouchure du Pasitigris, & remonta cette rivière jusqu'à un pont où Alexandre la devoit passer. L'armée de terre & les troupes de la flotte se rejoignirent. Nearque reçut tous les honneurs qu'il méritoit, pour avoir ramené jusques-là sa flotte, en bon état au travers d'une infinité de dangers. On croit qu'il fut Gouverneur de Lycie & de Pamphylie. Nearque écrivit l'Histoire d'Alexandre le Gr. Sa navigation de l'embouchure de l'Inde à Babylone est une pièce excellente.

NÉCHAO, Roi d'Egypte. L'Ecriture fait souvent mention de ce Prince, sous le nom de Pharaon Néchao. Il entreprit de joindre le Nil avec la Mer Rouge, en tirant un Canal de l'un à l'autre. L'espace qui les sépare est de cinquante lieues. Six vingts mille hommes périren dans ce travail, il fut abandonné. Néchao réussit mieux dans une autre entreprise; d'habiles mariniers de Phénicie, qu'il avoit pris à son service, étant partis de de la Mer Rouge avec ordre de découvrir les côtes d'Afrique, en firent heureusement le tour, & retournèrent la 3e. année de leur navigation en Egypte par le Détroit de Gibraltar: voyage fort extraordinaire pour un tems où l'on n'avoit pas encore l'usage de la boussole. Le voyage fut fait vingt-un siècles avant que Vasquès de Gama, Portugais, eut trouvé par la découverte du Cap de Bonne-

Eſpérance, l'an de Jeſus-Chriſt 1497, le même chemin pour aller aux Indes, par lequel ces Phéniciens étoient venus des Indes, dans la Mer Méditerranée. Néchao jaloux de la gloire des Babyloniens, & des Médes, qui avoient envahi l'Empire d'Aſſyrie, marcha contre eux pour arrêter leurs progrès. Joſias Roi de Juda, s'étant imprudemment oppoſé au paſſage de ce Prince, fut défait & tué. L'expédition de Néchao en Aſſyrie fut très-heureuſe. Plein de gloire il retourna dans ſon Royaume. En chemin il paſſa par Jéruſalem, ôta la Couronne à Joachas & la donna à Joakim, qu'il condamna à lui payer une ſomme conſidérable. Néchao ne jouit pas long-tems du fruit de ſes victoires ſur les Babyloniens. Nabuchodonoſor reprit tout le pays qu'il avoit conquis, défit les Egyptiens, & reſſerra Néchao dans ſes anciennes bornes. Ce Prince mourut après un règne de ſeize ans, l'an du Monde 3435.

NECTAIRE, Patriarche de Conſtantinople. La ceſſion que S. Grégoire de Nazianze fit du Patriarchat, occaſionna la nomination de Nectaire. Les Evêques qui avoient fait une première faute, en recevant aiſément la démiſſion d'un auſſi ſaint Evêque que ſaint Grégoire, méritoient d'en faire une plus grande, en mettant ſur le Siège de Conſtantinople, un homme du caractère de Nectaire. Il étoit de grande naiſſance à la vérité, vénérable par ſon âge, & par le talent qu'il avoit pour le gouvernement des affaires politiques; mais il manquoit, & de ſcience & des autres qualités néceſſaires à un grand Prélat. D'ailleurs il n'étoit pas encore baptiſé, & l'on ne pouvoit qu'etre ſurpris de le voir preſque auſſitôt Evêque que Chrétien. En-vain l'on repréſenta à l'Empereur Théodoſe qu'un choix de cette nature étoit oppoſé aux Canons, il fallut céder à ſa volonté. Du tems de Nectaire il arriva dans l'Egliſe de Conſtantinople un accident qui a fourni un grand ſujet de Controverſe entre les Catholiques & ceux qui nient le Sacrement de Pénitence. Une femme de qualité vint trouver le Prêtre Pénitencier, & lui confeſſa en détail, les péchés qu'elle avoit commis depuis ſon Baptême. Le Prêtre lui ordonna de jeûner & de prier continuellement. Comme à cette occaſion elle ſéjournoit long-tems dans l'Egliſe, elle ſe laiſſa corrompre par un Diacre. Elle déclara ce péché, qui cauſa un grand ſcandale dans le peuple, & une grande indignation contre les Eccléſiaſtiques. L'Evêq. Nectaire fut embarraſſé de ce qu'il devoit faire en cette occaſion. Il dépoſa le Diacre; & par

par le Conseil d'un Prêtre nommé Eudemon, natif d'Alexandrie, il ôta le Prêtre Pénitencier, & laissa à chacun la liberté de participer aux Mystères, selon le mouvement de sa conscience. La plûpart des Eglises d'Orient suivirent l'exemple de C. P. & supprimèrent le Prêtre Pénitencier. On revint à l'ancien usage conservé en Occident: l'Evêque prit soin par lui-même de la Pénitence publique, sans que les pécheurs fussent obligés de s'adresser à un certain Prêtre. Ils demeurèrent dans l'ancienne liberté, marquée par Origène, de choisir leur Médecin spirituel, & de confesser même en public quelques-uns de leurs péchés, s'ils le jugeoient à propos: ou de s'approcher des saints Mystères, sans avoir recours à la Pénitence, s'ils jugeoient en leur conscience qu'elle ne leur fût pas nécessaire, comme nous en usons encore. Il est constant que la suppression du Prêtre Pénitencier n'a donné aucune atteinte, ni à la Confession secrette, toujours nécessaire pour l'administration de la Pénitence, dont elle fait partie; ni à la Pénitence publique toujours, pratiquée en certains cas, même dans l'Eglise de C. P. Nectaire mourut en 397, & eut pour successeur saint Jean Chrysostome.

NÉERCASSEL, (Jean) connu sous le nom d'Evêque de Castorie. Il naquit à Gorkum en Hollande. Il étoit de la Congrégation de l'Oratoire de Paris, où il avoit fait son Institution. Il alla professer la Philosophie à Saumur, puis la Théologie à Malines, & de-là il vint en Hollande. Il étoit Archidiacre d'Utrecht, & Provicaire, lorsque le Clergé le demanda pour Coadjuteur de Jacques de la Torre & ensuite pour son successeur. Il étoit vraiment Archevêque d'Utrecht, puisqu'il avoit été élu unanimement par le Chapitre, qu'il avoit été sacré pour le service des Eglises de ces Provinces, & qu'il en exerça toujours les fonctions jusqu'à sa mort. Ce n'étoit que par ménagement pour les non-Catholiques, qu'on lui donna un autre titre, comme on avoit fait à ses prédécesseurs. Aussi le grand Bossuet, Evêque de Meaux, qui connoissoit si bien la valeur des termes ne l'appelle dans ses Lettres, que l'Evêque de Hollande. Lorsque le Roi Louis XIV. vint dans ces Provinces en 1672, il fit un accueil des plus gracieux à M. Néercassel. Alexandre VII. avoit voulu à la vérité favoriser M. Catz, Doyen du Chapitre de Harlem, & grand-Vicaire de ce Diocèse. Il ne pouvoit qu'être agréable au Clergé; mais comme il n'avoit point été élû par le Chapitre d'Utrecht, qui in-

ſiſtoit toujours pour M. Néercaſſel, ils convinrent tous deux par l'amour de la paix, & dans la vûe du bien de ces Egliſes, que M. Catz gouverneroit le Diocèſe de Harlem, ſous le titre d'Archevêque de Philippes, & M. Néercaſſel celui d'Utrecht, ſous le titre d'Evêque de Caſtorie. Le Nonce de Bruxelles approuva cet accord. Ils furent ſacrés à Cologne le même jour 9 Septembre 1662. M. Catz étant mort un an après, l'Evêque de Caſtorie gouverna ſeul toutes les Egliſes de ces Provinces. Le rare mérite de M. Néercaſſel l'avoit élevé à la dignité de Vicaire-Général du Pape dans les Provinces-Unies, dès le Pontificat d'Alexandre VII. Il en ſoutint le poids dans des tems fâcheux avec la ſageſſe d'un homme Apoſtolique, la vigilance d'un vrai Paſteur, continuellement appliqué aux beſoins de ſon troupeau, qu'il portoit toujours dans ſon cœur. Au commencement de ſon Epiſcopat, M. Néercaſſel envoya à Rome une relation de l'état des Egliſes, dont il étoit chargé, & y parla de l'érection du Vicariat faite par Rovenius ſon prédéceſſeur, lui donnant ce nom au lieu de Chapitre, pour éviter d'offenſer les Etats Généraux, & ne leur point donner lieu de croire qu'il prétendit revendiquer les Droits temporels. Il la confirma en appellant cet établiſſement le boulevart de l'Egliſe Catholique des Provinces-Unies. *Columna Eccleſiæ Catholicæ in fœderato Belgio*. Il y a apparence que quand M. de Caſtorie donna cette approbation, en 1667, il n'ignoroit pas ce que penſoit la Cour de Rome, & qu'il ne crût pas aller contre ſes intentions. Bien loin de dominer ſur l'héritage du Seigneur, il n'eut pour ſes peuples, pendant les vingt-quatre années de ſon Epiſcopat, que des entrailles de pere. Continuellement il fut appliqué à prévoir leurs beſoins, & à les prémunir contre les erreurs, par les préceptes qu'il leur donna de vive voix, & dans les trois excellens Traités latins, dont il a enrichi l'Egliſe; l'un du culte des Saints, & principalement de la très-ſainte Vierge; l'autre, de la lecture de l'Ecriture-Sainte, & le troiſième, de l'Amour pénitent. Son traité ſur la lecture de l'Ecriture-Sainte, eſt un excellent ouvrage de Morale & de Controverſe. Il réfute la manière dont les Proteſtans liſent & font lire l'Ecriture-Sainte, & montre, que ce n'eſt que dans l'Egliſe Catholique qu'on la lit comme on le doit; ſon titre eſt: *Tractatus de lectione Scripturarum, in quo Proteſtantium eas legendi praxis, refellitur. Embricæ.* 1677, *in*-12. L'Auteur y a joint une Diſſertation très-ſolide: *De in-*

terprete Scripturarum. M. le Roi, Abbé de Haute-Fontaine, a traduit ce Traité & cette Dissertation en François; & sa traduction a été imprimée à Paris, *in*-8. en 1680. L'ouvrage Latin de M. Néercassel, fut très-bien reçu à Rome; & l'Abbé Nazari en a parlé avec éloge dans son Journal des Sçavans, écrit en Italien en 1677. M. le Roi a aussi traduit en François, le Traité du même Néercassel, du culte des Saints, &c. c'est un gros vol. *in*-8. la traduction a paru en 1679, à Paris. M. le Roi avoit aussi traduit le Traité du même Prélat: *Amor pœnitens*, sur la première édition; mais Dieu l'ayant appellé à lui, en 1684, avant qu'il eût pû conformer sa traduction à une nouvelle édition de l'*Amor pœnitens*, en deux gros vol. *in*-8, son ouvrage n'a point paru. Pierre Guilbert, Parisien, l'a traduit en François, en 1741, en trois vol. *in*-12.

Les ennemis de la saine Doctrine, le traversèrent & le fatiguèrent durant tout le cours de sa vie; mais ils ne purent l'opprimer: ils firent quelques poursuites, pour que l'on condamnât à Rome l'*Amor pœnitens;* mais leurs intrigues furent sans succès. Le Pape lui-même, Innoc. XI, en ayant entendu parler désavantageusement, & voyant qu'on vouloit absolument le condamner, s'écria: *Come, è un libro di buona Dottrina, è l'Autore è un sant huomo! Comment, c'est un livre de bonne Doctrine, & l'Auteur est un saint homme.* Le Cardinal de Grimaldi, Archevêque d'Aix, se déclara en faveur du livre, de même que le Cardinal le Camus, Evêque de Grenoble, & le grand Bossuet, Evêque de Meaux, qui tous deux écrivirent, à cette occasion, des lettres de félicitation à l'illustre Auteur. M. Queras, célèbre Docteur de Sorbonne & Grand-Vicaire de M. Gondrin, Archevêque de Sens, parlant de l'*Amor pœnitens*, dit: il vient tout récemment de paroître un ouvrage digne des premiers tems de l'Eglise, & qui est fait aussi par un Prélat tout Apostolique. Il n'y a presque point de pages, où on ne voie éclater son érudition & son zèle, pour faire connoître la nécessité de cette sainte disposition, (l'amour de Dieu) & la faire embrasser à tous les Fidèles. L'approbation du grand Arnauld, vient à l'appui de tous ces suffrages; c'est un des meilleurs livres, dit ce célèbre Docteur, qui ayent été faits depuis trois ou quatre siècles. On y trouve les plus importantes & les plus saintes maximes de l'Evangile, appuyées de l'autorité des SS. Peres, & expliquées d'une manière noble, pleine d'onction & de piété. La deuxième partie de l'Appendix, qui

eſt dans la ſeconde édition de l'*Amor pœnitens*, eſt l'ouvrage de M. Arnaud, & M. de Caſtorie ne fit que l'adopter. Il vécut juſqu'en 1686. Il n'y a pas de doute que ſa mort ne fût cauſée par les fatigues exceſſives qu'il eſſuya pendant ſix ſemaines conſécutives, qu'il employa à viſiter les Provinces de ſa Miſſion. Dans ce cours de viſites, il conféra le Sacrement de Confirmation à plus de trente mille perſonnes; prêchant preſque tous les jours, & très-ſouvent quatre ou cinq fois dans la même journée. La foule de ſes auditeurs étoit quelquefois ſi grande, qu'il étoit obligé de prêcher en pleine campagne, où la violence du vent le forçoit d'élever ſa voix. Bien-tôt ſes forces ainſi épuiſées, ſans prendre aucun ſoulagement, même des plus néceſſaires, le jettèrent dans une maladie, qui l'emporta dans ſix ou ſept jours. Il n'étoit âgé que de 60 ans, & fut enterré dans l'Egliſe des Religieuſes de Glanne, au Diocèſe de Munſter. L'Egliſe de Hollande étoit alors compoſée de plus de cinq cens mille Catholiques, gouvernés par plus de quatre cens Paſteurs. M. Nicole avoit de M. Caſtorie les idées les plus avantageuſes: il me ſemble, dit-il dans une lettre, qu'il avoit tout à la fois ce qui a manqué aux plus grands Evêques. *Il étoit puiſſant en paroles & en œuvres. Il a défendu la Foi contre les Hérétiques, par des livres très-bons, & il y a toujours de la dignité, de l'onction, & de la ſolidité dans tout ce qu'il a écrit: ainſi il a rempli toutes les parties de ſon miniſtère, d'une manière excellente.* Ces autorités ſont aſſurément reſpectables. Des ouvrages doivent être bien purs, quand ils échapent à la Cenſure des Examinateurs Romains. Mais ils ne le ſont pas toujours aux yeux de l'abbréviateur de Moreri; ceux de M. de Caſtorie lui paroiſſent favorables aux erreurs de B. & de J. Heureuſement ces erreurs n'ont de réalité, que dans des imaginations prévenues. Que le Docteur critique liſe, à la faveur des lumières de l'ancienne Sorbonne, le livre ſur-tout de l'*Amor pœnitens*, il y reconnoîtra, que cet admirable ouvrage ne fut en butte à la contradiction, que parce qu'on y puiſoit la vérité; & qu'en même-tems qu'on y trouvoit des lumières qui éclairoient l'eſprit, il rempliſſoit le cœur de l'amour divin.

NÉELS, (Nicolas) né dans le Brabant, entra en 1558 dans l'Ordre de ſaint Dominique, où il enſeigna la Théologie: il ſçavoit les langues Grecque & Hébraïque, & combattit puiſſamment les Calviniſtes, avec leſquels il eut, & toujours avec avanta-

ge ; de fréquentes disputes. Il mourut Provincial de la basse Germanie l'an 1600, âgé de soixante ans. Il a laissé de sçavans Commentaires sur le Cantique des Cantiques, sur l'Apocalypse, & d'autres ouvrages.

NÉESEN, (Laurent) de Brabant, Président du Séminaire de Malines & Chanoine de la Cathédrale. Il augmenta considérablement par ses bienfaits, le revenu du Séminaire, à condition qu'on ne nommeroit pour Professeurs, que des Clercs séculiers. Il mourut l'an 1679. Outre différens livres de Morale, il a donné une Théologie Scolastique, qui étoit d'un grand usage.

NÉHÉMIE, fils d'Helcias, né à Babylone durant la captivité, mérita par sa bonne conduite, d'être élevé à la charge d'Échanson d'Artaxerxès Longuemain. Au milieu des honneurs & des richesses, jamais Néhémie n'oublia la patrie de ses peres, & toujours il s'attendrit sur ses maux. Le Prince qu'il servoit, l'appercevant un jour triste, voulut sçavoir le sujet de son chagrin. Néhémie le lui ayant déclaré, Artaxerxès lui permit d'aller à Jérusalem & de la rébâtir, à condition toutefois, qu'il reviendroit à la Cour après un certain tems. Après avoir exécuté sa commission dans les points les plus importans, & avoir été à Jérusalem, il remit le gouvernement entre les mains d'Hanani & d'Hananias, & rétourna à Babylone, selon que le Roi le lui avoit fait promettre; mais après un séjour de quelques années à la Cour, il obtint son congé absolu du Roi, & revint à Jérusalem. Il donna de nouveau tous ses soins à la réformation de son peuple, qu'Esdras avoit commencée, & prit de concert avec ce saint homme, plus versé que lui dans la connoissance de la loi de Dieu, les mesures nécessaires, pour réussir dans un si noble & si pieux dessein. Nous lisons dans les deux livres des Machabées, que Néhémie envoya chercher le feu sacré, que les Prêtres, avant la captivité, avoient caché dans un puits sec & profond; mais que n'y ayant trouvé que de l'eau boueuse, il la fit répandre sur l'autel, & que le bois qui en avoit été arrosé, s'enflamma aussi-tôt que le soleil parut. Ce miracle étant venu à la connoissance du Roi de Perse, ce Prince fit fermer de murailles le lieu où le feu avoit été caché, & accorda aux Prêtres de grands privilèges. Néhémie passe pour être auteur du second livre d'Esdras. L'Ecriture nous montre dans ce saint homme, un Courtisan plein de religion, un Laïc brûlant de zèle pour les intérêts de Dieu, & un Citoyen passionné pour le bien

de sa patrie. On ne sçait pas combien de tems Néhémie peut avoir vécu, depuis qu'il eût mis la dernière main à la réformation de la Judée; on ignore par conséquent le tems de sa mort, & il ne paroit pas, qu'il y ait eu après lui, des Gouverneurs particuliers de la Judée.

NEKAM, (Alexandre) Anglois, Chanoine Regulier & Abbé de saint Alban, fleurissoit dans le treizième siècle, dont il a été un des plus sçavans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur l'Ecriture Sainte: *Lectiones Scripturarum*; *Moralia in Evangelia*; *de virtutibus*, &c. Nekam mourut en 1227, à Worchester.

NÉMESIEN, (Aurelius-Olympius) Poëte Latin. Il y a eu deux Néméfiens, qui ont vécu dans le même tems. L'un, favori de Numerien, a composé l'*Alieutica*, le *Cunegetica* & le *Nautica*. On lui donne communément quatre Eglogues, presque toujours réunies avec celles de Calpurnius. L'autre, Poëte, qui portoit aussi le nom de Néméfien, étoit un homme sans talens, comme on peut en juger par deux fragmens, qui nous restent d'un *Poëme* sur la *Chasse au vol*, qu'il avoit composé. Aurelius Néméfien étoit de Carthage. On croit qu'il a vécu sous l'Empire de Carus & de ses fils Cari & Numérien, vers la fin du troisième siècle. Numérien sur-tout eut beaucoup d'estime pour Néméfien, & ne dédaigna pas d'entrer en concurrence avec lui pour le prix de la Poësie. La haute fortune de Néméfien, ne donna point atteinte à la bonté de son cœur, & ne l'empêcha pas de s'intéresser pour le Poëte Calpurnius, qui se voyoit réduit à une misère extrême. Le célèbre Prélat Hincmar de Reims, écrivant à Hincmar de Laon, son neveu, parle du livre de Néméfien, comme d'un ouvrage qu'on lisoit au Collège. On étoit si prévenu en sa faveur, dans le huitième & neuvième siècle, qu'on le faisoit lire dans les Ecoles publiques, particulièrement du tems de Charlemagne. M. Mairault, homme de beaucoup d'esprit & d'érudition, a traduit Néméfien. Sa traduction, la première & la seule que nous ayons, a paru en 1744. Elle est fidèle, élégante & du meilleur goût: elle est accompagnée de notes sçavantes, instructives & amusantes. Elle a occasionné de sa part, une lettre de 28 pag. *in*-12. où il donne de fort bons principes, sur l'imitation en général, sur le choix des auteurs dignes de servir de modèle, & sur la manière de les imiter.

NEMOURS, (Marie d'Orléans) fille du Duc de Longueville, Duchesse de Ne-

mours, & Souveraine de Neufchâtel en Suisse, née en 1625 & morte en 1707, a laissé des *Mémoires* écrits avec beaucoup d'esprit & de fidélité, & d'un style très-leger. Elle y fait des portraits fort travaillés, des principaux auteurs des troubles de la Fronde, dont elle décrit l'histoire. Elle y critique amèrement le Duc de la Rochefoucault, comme pour se venger de ce que ce Seigr. avoit dit du Duc de Longueville. Ces Mémoires, qui contiennent des particularités curieuses, ont été imprimés à Paris, & depuis joints à ceux de Joly, à la suite desquels ils sont, dans une édition particulière d'Amsterdam.

NEMROD ou NEMBROD, fils de Chus, petit-fils de Cham, fondateur du Royaume de Babylone, que l'histoire Sacrée & Profane s'accordent à nous donner, pour le premier Empire du monde. L'an précis de cette fondation nous est inconnu. Il semble qu'on ne puisse guères avancer, ni reculer cette époque au-delà de 1800 ans, 144 après le Déluge. L'Ecriture dit de Nembrod, que c'étoit un puissant Chasseur devant le Seigneur. Il s'associa un grand nombre de jeunes gens, également infatigables & habiles à manier l'arc, & se les attacha. Du Chasseur au Guerrier, le chemin n'est pas long; la Chasse disposa Nembrod à la Guerre. Au plaisir de règner dans les forêts, sur les plus fiers animaux, succéda la passion de règner sur les hommes, & d'un Chasseur elle fit un Conquérant. Les hommes étoient encore libres, & n'obéissoient qu'aux chefs de leur famille. Déja ils avoient achevé de concert, la construction de la ville de Babylone. La confusion des langues les avoit obligés de se séparer, pour aller habiter les contrées échues en partage à chaque famille. Treize ans s'étoient écoulés, depuis cette séparation, quand Nembrod prit le dessein de s'emparer de Babylone, qui faisoit partie du patrimoine de Sem & de sa postérité. De ses bandes de Chasseurs, il forma des bataillons, & entra dans la ville à la tête de son armée. Les enfans de Sem en étoient possesseurs légitimes : étonnés de voir tourner contre eux des armes, qui jusqu'alors n'avoient été destinées qu'à percer des bêtes sauvages, ils abandonnèrent la ville à l'Usurpateur, & se retirèrent au-delà du Tigre. Maître d'un si beau pays, Nembrod fit de sa conquête, la Capitale de ses Etats, & les augmenta de quelques villes. Depuis l'Euphrate jusqu'au bord occidental du Tigre, tout fut la proye du Vainqueur, sans autre titre que celui de la loi du plus fort. Le règne de ce premier Mo-

narque fut de soixante-cinq ans. Il gouverna avec tant de sagesse & de bonté, que ses Sujets ne sentirent pas le poids de leurs fers. Ils s'accoûtumèrent à un joug injuste, à la vérité, mais dont ils tiroient plus d'avantage, que de leur liberté. Ses grandes qualités imprimèrent dans le cœur de ses Sujets tant d'estime, de respect & de vénération, qu'oubliant le crime de son intrusion, ils lui continuèrent, & à ses statues après sa mort, les mêmes hommages dont ils l'avoient honoré pendant son règne. Avec le tems, on ne se souvint plus qu'il n'avoit été qu'un homme sujet à la mort, on l'honora comme un Dieu; on lui érigea des autels, on lui institua des Prêtres, on lui offrit des Sacrifices : de-là le Dieu de Bel ou Baal, si célèbre parmi les anciens peuples de l'Orient; de-là, la naissance de l'Idolâtrie en Asie.

NEPOMUCK, (Jean de) Chanoine de Prague, Confesseur, Prédicateur & Martyr, naquit à Nepomuck l'an 1320 dans la Bohème, & fut pieux dès son enfance. Etant entré dans l'Etat Ecclésiastique, il y brilla également par sa science, par sa vertu & par la fidélité avec laquelle il exerça le ministère de la parole, même dans les Cours des Princes. La grande idée qu'il avoit de l'Episcopat lui fit refuser jusqu'à trois Evêchés. A peine accepta-t-il le titre d'Aumônier de Wenceslas & se chargea-t-il de la direction spirituelle de la Reine Jeanne son épouse. Cette Princesse vertueuse ne fut pas à l'abri de la calomnie. Des Courtisans l'accusèrent d'avoir un commerce illégitime, avec un Seigneur de la Cour. Wenceslas trop crédule, fit venir Nepomuck & voulut l'obliger de révéler la confession de la Reine. Le refus l'irrita, il fit jetter le Saint dans une prison avec des entraves aux pieds. Wenceslas revenu à lui-même condamna sa fureur & rendit le Saint à ses fonctions; mais les grandes passions se calment difficilement. Wenceslas sans respect pour le secret inviolable de la Confession, mit Nepomuck à de nouvelles épreuves; elles le trouvèrent inébranlables. Une fermeté pareille méritoit les plus grands éloges, elle mit le comble aux excès du Roi. Nepomuck fut jetté dans la Moldave, où il se noya. Le saint Siège l'a déclaré bienheureux en 1721. On a institué en son honneur une Confrairie, où le but principal des Confrères est de demander un bon usage de la langue. On a aussi imprimé à ce sujet à Mayence en 1725 in-8. un *Traité* Latin dans lequel on trouve beaucoup de piété & de solidité.

NEPOS, (Cornelius) étoit d'Hostilie, petit bourg du territoire de Veronne, & vécut jusqu'à la sixième année d'Auguste. Ce sont presque les seules circonstances que nous sachions de la vie de cet historien; mais dans cet obscurité, c'est pour lui un préjugé favorable d'être compté parmi ceux qui ont contribué à former le plus beau & le plus brillant de tous les siècles. En vain Æmilius Probus, pour s'insinuer dans les bonnes graces de Théodose, essaya-t-il de se parer de l'ouvrage de Nepos, en le faisant paroître sous son nom. Le tems, mais encore plus le caractère de l'historien l'ont vengé de cet outrage, & l'ont rétabli dans la possession d'un bien dont l'ignorance seule, & le défaut d'une critique judicieuse, l'avoient dépouillé. Quoique plusieurs Sçavans aient confondu ces deux Auteurs, on est très-fondé à les distinguer. *Cornelius NEPOS* s'est renfermé dans les bornes étroites d'un abrégé; mais il ne le cède pourtant à presqu'aucun des plus grands Historiens, par le goût & par la conduite de son Ouvrage. Semblable à un Peintre habile qui sçait faire un choix heureux des beautés simples & naives de la nature, qu'il croit les plus propres à caracteriser les sujets; notre historien, en vingt-quatre tableaux des actions des grands hommes de la Grèce, présente aux Spectateurs des sujets aussi propres à l'instruire, qu'à l'intéresser, par une agréable variété. Pathétique autant que judicieux, il songe moins à raconter des faits qu'à les peindre vivement: serré & concis, moins par stérilité & par sécheresse de génie, que par choix & par discernement. Content d'avoir trouvé les beautés convenables à son sujet, il évite d'entasser des ornemens superflus qui en troubleroient l'harmonie. Dans cette foule d'idées que lui offrent les actions humaines, il va par un noble essor saisir ces traits vifs & essentiels, qui sont les véritables expressions du cœur & de l'esprit. La pureté & l'élégance qui étoient comme le caractère universel de tous les Ecriv. du siècle d'Auguste, sont aussi celui de Cornelius Nepos. Mais nous admirerons toujours davantage les mœurs & les sentimens qui règnent dans cet historien, que tout ce qui est le plus capable de faire honneur aux talens de l'esprit: il semble, en effet, n'avoir écrit que pour rendre la vertu aimable, & pour en inspirer le goût. *Cornelius* NEPOS avoit fait d'autres ouvrages dont il ne nous reste que des regrets. Il dédia les vies des Grands-Capitaines Grecs & Romains à Pomponius Atticus, cet amateur passionné des Lettres, dont il

nous a même laissé la vie comme un témoignage immortel de l'amitié réciproque qui étoit entr'eux. Il ne put être l'ami de l'illustre Atticus, sans le devenir en même-tems d'Hortensius, de Cicéron, & de cette foule de Grands-Hommes que le mérite, le sçavoir, le goût, les talens de l'esprit, & plus encore le zèle ardent pour la Patrie, unissoient par des nœuds si étroits. La dernière & la meilleure traduction de Cornelius Nepos est celle du P. le Gras de l'Oratoire; mais elle est encore bien éloignée de la concision, de la délicatesse, de la vivacité & de la façon de peindre forte & gracieuse de l'original: assez fidèle au fond des pensées, le nouveau Traducteur les étend, les enfle & les charge de prolixes & froides circonlocutions, & doit passer moins pour un Traducteur que pour un verbeux paraphraste. Les notes sont pleines de lumières & d'érudition, & rendent en ce sens sa Tradction très-recommandable.

NEPTUNE, fils de Saturne & de Rhée, & frere de Jupiter. L'empire des eaux lui échut, dans le partage de l'Univers. Son sceptre étoit un Trident, son Char une vaste Coquille, ses Coursiers des Veaux Marins ou des Chevaux qui avoient en bas la forme de Poisson. Enfin son cortège consistoit en plusieurs Tritons qui l'accompagnoient, jouant de la trompette. On a donné Amphitrite pour femme à Neptune. Amphitrite est un personnage purement Poëtique, qui n'a aucune analogie avec l'hist. & qui est ainsi nommé de ce que la Mer environne les terres. Neptune ne parvint à ce mélange, que par la médiation d'un Dauphin qui vainquit la résistance d'Amphitrite. Neptune en reconnoissance de ce service plaça le Dauphin parmi les Astres, & donna aux Dauphins en général la vîtesse sur tous les autres poissons, & un certain penchant qui les porte à aimer les hommes. Neptune & Apollon furent chassés du ciel pour avoir voulu conspirer contre Jupiter. Ils allèrent ensemble aider Laomedon à relever les murailles de Troie. Neptune irrité du refus que le Roi lui fit de son salaire le punit, en suscitant un monstre Marin qui désoloit tout le rivage.

NÉRI, (S. Philippe de) Fondateur de la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire en Italie, issu d'une famille noble de Toscane, naquit à Florence le 23 Juillet 1515. Ses parens eurent soin de le faire élever de bonne heure dans les Lettres & dans la Piété. Le succès de l'éducation leur coûta peu, parce que l'enfant y apporta du côté

de l'esprit & du cœur les plus belles dispositions. A l'âge de de 19 ans il alla à Rome, y étudia la Philos. & la Théol. S. Thomas fut son Doct. & jamais il ne s'écarta de sa Doctrine. Son amour pour la pauvreté le fit renoncer à la succession d'un oncle, qui se montoit à plus de vingt mille écus d'or. Sa nourriture ordinaire étoit du pain, auquel il joignoit quelquefois des herbes ou des olives. Il ne mangeoit même qu'une fois le jour, & ne buvoit que de l'eau. Dieu lui avoit inspiré beaucoup de zèle pour le salut du prochain. Il visitoit les malades dans les Hôpitaux, les servoit, les consoloit. Touchés de ses discours & de ses exemples, trente jeunes hommes en un seul jour rénoncèrent à leurs déréglemens, s'unirent à lui, & composèrent une société qui édifia toute la Ville. Persiano Rosa ne pouvant assez louer Dieu des grands fruits que la Charité de Philippe produisoit dans l'Eglise, crut que son ministère deviendroit encore plus utile, s'il le faisoit entrer dans les Ordres sacrés. Mais comme il sçavoit l'éloignement & la répugnance que son humilité lui donnoit pour ces dégrés, il fallut user de toute l'autorité qu'il avoit sur lui, par la qualité de son Confesseur, pour l'y obliger. Philippe élevé au Sacerdoce à l'âge de 36 ans, se retira dans la Maison de S. Jerôme, où plusieurs Prêtres demeuroient dans une entière liberté. Chargé d'entendre les Confessions, il fit des biens extraordinaires dans cette fonction importante. Les Florentins l'ayant engagé en 1564 à prendre la conduite de l'Eglise qu'ils ont à Rome, il y assembla quelques-uns de ses disciples, qu'il fit ordonner Prêtres, & qui y pratiquèrent les mêmes exercices qu'on pratiquoit dans l'Eglise de S. Jérôme. Plusieurs autres personnes tant Ecclésiastiques que Laïques, se joignirent à eux, & formèrent une Communauté, sans avoir d'autres biens que ceux de la charité. Comme l'Institut de sa nouvelle Congrégation ne tendoit pas moins à garentir les hommes de la corruption de l'esprit, que de celle du cœur, il appliqua ses disciples à combattre les erreurs aussi-bien que les vices, pour tâcher de rétablir la pureté dans la foi comme dans les mœurs. Il crut qu'il falloit exposer toute la suite de la croïance de l'Eglise & de sa discipline depuis les Apôtres. Le célèbre Baronius, devenu depuis Cardinal, entreprit à ce sujet l'ouvrage immense des Annales Ecclésiastiques. Philippe ne voulut jamais que ceux qui entroient dans sa Congrégation, fissent des vœux, ni qu'ils eussent d'autre engagement que celui de la charité. Comme les premières assemblées qui don-

nèrent lieu à cet établissement, s'étoient tenues dans un Oratoire de l'Eglise de S. Jérôme, on donna au nouvel Institut le nom de Congrégation de l'Oratoire. L'établissement fut confirmé en 1574 par un Bref du Pape Grégoire XIII. L'attachement de ce Serviteur de Dieu à l'Oraison, étoit incroyable; il passoit des quarante heures de suite en Méditation. Dans sa vieillesse il obtint du Pape Grégoire XIV. la permission de dire la Messe dans sa chambre. Le mouvement de l'Amour de Dieu, dont il brûloit en offrant le saint Sacrifice, le portoit après le *Domine non sum dignus*, & avant la Communion, à passer encore deux heures à méditer. Philippe mourut à Rome âgé de 80 ans, le jour de la Fete-Dieu, l'an 1595, & fut canonisé par le Pape Grégoire XV. l'an 1622. La Congrégation de l'Oratoire, fondée en Italie par S. Philippe, est différente de celle que le Cardinal de Berulle fonda en France, au commencement du dix-septième siècle. L'une & l'autre ont produit plusieurs grands hommes, qui ont servi utilement l'Eglise.

NERICAULT, (Philippe) Destouches, né à Tours d'une bonne famille, y fit ses premières études, & vint les achever à Paris, où il se distingua par son esprit & son talent pour la Poësie Françoise. Lorsqu'il eut fini sa carrière scholastique, il lui prit envie de servir le Roi, à l'exemple de plusieurs freres qu'il avoit, & il se trouva au siége de Barcelone, où il faillit périr par l'effet d'une mine. Son Régiment passant par Soleure, il fut présenté au Marquis de Puisieux, Ambassadeur de France, qui le retint auprès de lui, & Destouches se livra sous ce Ministre à l'étude des Négociations avec tant de succès, que peu de tems après, il fut nommé Sécrétaire d'Ambassade. Le goût que la nature lui avoit donné pour l'Art Dramatique, ne souffrit aucune atteinte de la sécheresse de son emploi, & il composa en Suisse sa première pièce, *le Curieux impertinent*, qu'il fit ensuite jouer à Paris avec applaudissement. Ce début l'ayant encouragé, il se livra au Théatre, & la réputation qu'il y acquit l'ayant fait connoître du Régent, ce Prince qui sçavoit que Destouches joignoit à ce talent, celui des affaires, l'envoya en Angleterre en 1717. Il y passa sept années entières, chargé des affaires de France, & il s'y maria avec une jeune Angloise, à qui il recommanda de tenir ses nœuds secrets, & il mit en Comédie son mariage même, sous le titre de *Philosophe marié*. Rappellé en France à la

mort du Cardinal du Bois; le Régent pour reconnoître ses services, le destina au Département des Affaires Etrangères ; mais la mort de ce Prince fit évanouir les espérances de Destouches, qui peu content du Ministère, & jouissant d'une fortune honnête, borna son ambition à cultiver les Lettres, & à se rendre digne de plus en plus de l'Académie Françoise, où il avoit été reçû en 1723. Il se retira d'abord dans le Maine, puis dans une Terre qu'il acheta près de Melun, & c'est dans cette solitude qu'il composa tous les Ouvrages Dramatiques, qu'il a donnés depuis *le Philosophe marié*. Il venoit de tems en tems à Paris apporter une pièce aux Comédiens, & repartoit pour la campagne, la veille de la première représentation. Il y mourut en 1754, âgé de 74 ans, avec la réputation d'un homme de probité, plein de candeur & de franchise, bon citoyen, bon mari, bon pere, bon ami. On a imprimé ses Œuvres à l'Imprimerie Royale en 4 *vol. in*-4°. On y trouve le *Curieux Impertinent*, sujet tiré de Dom Quichotte, Comédie en 5 Actes, bien écrite, mais trop longue, trop froide, & dont les caractères sont trop uniformes: l'*Ingrat*, qui eut peu de succès par le défaut du premier personnage, qui n'est point théatral, quoique la pièce soit d'ailleurs bien conduite. L'*Irrésolu*, sujet mal rempli, mais où il ne laisse pas d'y avoir de très-bons caractères. Ces trois premières pièces ont un air de famille qui leur fait tort: le génie inventeur de Destouches éclata dans *le Médisant*, qui eut un grand succès, quoique la pièce soit un peu trop compliquée & trop denuée d'action. *Le triple Mariage* en un Acte & en Prose, fait sur une aventure arrivée à Paris, est une des plus agréables petites pièces qui soient au théatre : *l'Obstacle imprévu*, en 5 Actes & en Prose, n'eut qu'un succès foible, à cause de l'intrigue trop composée & trop chargée, quoiqu'elle soit d'ailleurs pleine d'agrémens, & que les caractères y soient bien soutenus. *Le Philosophe marié*, est le chef-d'œuvre de Destouches, ainsi que *le Glorieux*. La première est son Histoire mise au Théatre, & il y peint sa femme, sa belle-sœur, son pere & lui-même, sous le nom d'Ariste. Tous les rôles de cette pièce sont excellens, l'intrigue & le dénouement admirables, & elle mérite tous les éloges qu'on lui donne. *L'Envieux*, en un Acte & en Prose, est très-peu de chose. *Le Philosophe amoureux*, en 5 Actes & en Vers, pièce froide, sans Comique, sans intérêt, tomba dès la première représentation. *La fausse Agnès*, ou *le Poëte cam*-

pagnard, en 3 Actes en Prose, est plutôt une Farce qu'une Comédie : *le Tambour nocturne*, Comédie Angloise d'Adisson, ajustée au Théatre François par Destouches, est peu de chose pour le fond, & manque d'action, de caractères & de chaleur ; l'Auteur reprit son vol dans *le Glorieux*, & on y trouve tout le génie du *Philosophe marié*. La pièce est ingénieuse, plaisante, semée de traits neufs, bien conduite & bien écrite. Le *Dissipateur*, en 5 Actes & en Vers, manque par le caractère du Héros de la pièce, qui est peu théatral ; elle est d'ailleurs bien versifiée, remplie de traits ingénieux. *L'Ambitieux & l'indiscrete*, Tragi-Comédie ; *l'Enfant gâté*, Comédie en un Acte en Vers ; *l'Amour usé*, en cinq Actes en Prose, ne contribuèrent en rien à la gloire de Destouches ; mais *l'Homme singulier*, en 5 Actes & en Vers, releva sa gloire. Il y a des très-beaux morceaux dans cette pièce, & la diction en est mâle & soutenue. Il se soutint dans *la Force du Naturel*, en 5 Actes & en Vers, dont les caractères sont soutenus, l'intrigue bien développée, & le style élégant & noble. On trouve encore dans le Recueil de Destouches *le Mariage de Ragonde & de Colin*, jolie bagatelle faite pour Sceaux, & transportée depuis sur le Théatre de l'*Opera*, sous le titre des *Amours de Ragonde* : quelques *Comédies posthumes*, les *Discours Académiques*, &c. En général on remarque dans les pièces de cet Auteur la justesse du Dialogue, une versification facile, un Comique noble, un grand fond de Morale, une élégante simplicité ; il n'a pas la force comique de Molière, ni la gayeté de Renard ; mais on peut le placer entre ces deux Poëtes. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est trop de monotonie, un style quelquefois diffus, & peut-être trop de régularité.

NERON, (Domitius) Empereur Romain, fils de Cneius Domitius Ænobarbus & d'Agrippine, fut adopté par Claude, depuis que sa mere Agrippine fut devenue femme de cet Empereur. Après la mort de Claude, Agrippine fit si bien, que Neron monta sur le trône, au préjudice de Britannicus, qui par le droit de sa naissance, eût dû être préféré au fils adoptif. Neron avoit naturellement de la grandeur d'ame ; il ne manquoit ni de cœur, ni de vivacité d'esprit, ni de capacité pour les affaires ; mais il étoit plus porté à la fainéantise & au plaisir qu'au travail & aux affaires. Penser étoit une fatigue pour lui, & dès son enfance, au lieu de s'attacher à l'étude des Lettres, il s'adonna par préférence à peindre, à gra-

ver, à jouer des instrumens, & à conduire des chars. Les prémices de son gouvernement furent si heureuses, que les Romains se flatèrent de voir renaître les beaux jours d'Auguste. Il se montra juste, libéral, populaire, & d'un cœur sensible à la pitié. Un jour qu'on lui apportoit à signer un Arrêt de mort, il dit d'un air touché : « Plût au Ciel que je ne » sçusse point écrire. » Sentiment noble, digne d'un Empereur vertueux. Il marquoit en toute occasion une modestie aimable : le Sénat l'ayant loué sur la sagesse & l'équité de son gouvernement, il répondit : « Attendez à me louer que je l'aie » mérité. » Les Romains admiroient ce jeune Prince & le regardoient comme un présent du Ciel. A la vûe de la sagesse & de l'équité qui brillèrent, durant les cinq premières années de son gouvernement, Trajan disoit que ce petit espace de tems avoit effacé les règnes les plus beaux & les plus longs. C'étoit le fruit de l'éducation qu'il avoit reçue d'Afranius-Burrhus & de Sénèque, personnages d'un mérite distingué. L'un étoit aussi capable d'enseigner à un jeune Prince l'art militaire, & d'imprimer dans son ame ces qualités nobles qui produisent les grandes actions, que l'autre étoit propre à polir & orner son esprit. Burrhus sur-tout ne flatoit point les défauts du jeune Empereur, & lui disoit toujours librement la vérité. Agrippine par son orgueil & par sa dangereuse politique, étouffa les semences de vertus, que ces deux maitres célèbres jettoient dans son cœur. Quoique Burrhus & Sénèque fussent ses créatures, leur reconnoissance n'alla pas jusqu'à la servir au préjudice de ce qu'ils devoient à Neron, à l'Empire & à leur propre gloire. Ils étoient tous deux de caractères différens ; mais leur intérêt commun les tint toujours unis. Burrhus fort versé dans l'art de la guerre, s'étoit fait en même-tems respecter, par la sévérité de ses mœurs. Sénèque plus liant, avoit acquis par la culture des Lettres, la politesse & les graces qui en sont le fruit ordinaire. Ces deux Ministres avoient démêlé les inclinations vicieuses de Neron. Ils craignirent avec raison qu'il ne vérifiât bientôt ce que son pere Domitius Ænobarbus, homme dur & féroce, avoit annoncé à sa naissance, que d'Agrippine & de lui, il ne pouvoit naître qu'un monstre. Burrhus par sa franchise, & Sénèque par ses insinuations, attaquèrent avec succès le pouvoir exhorbitant d'Agrippine, en faisant honte à Neron de l'obéissance aveugle qu'il rendoit moins à sa mere, qu'à l'Esclave qui la

gouvernoit. Agrippine fut dépouillée de l'autorité & du crédit dont elle étoit si jalouse. Mécontente, elle menaça ouvertement son fils de faire déclarer Britannicus Empereur. Ces menaces engagèrent Neron à faire périr par le poison un innocent & un frere. Agrippine en perdant Britannicus, perdit tout. Elle sentit que ce forfait pouvoit être un dégré pour aller jusqu'à elle. Ce seul essai de la méchanceté de son fils, lui prouvoit de quoi il étoit capable. Neron déterminé à se défaire d'Agrippine, ne pensa plus qu'aux moyens de l'exécuter. La violence ouverte étoit trop odieuse, & non sans danger. Le poison ne lui paroissoit pas un moyen assez sûr. Dans ces perplexités, Anicet un de ses affranchis lui offrit de faire une Galère, dont le haut tomberoit de lui-même, & dont le fond s'ouvriroit en même-tems, ensorte qu'Agrippine seroit accablée ou noyée, sans qu'on pût en accuser, que les malheurs ordinaires de la Mer. Ce stratagême devenu inutile, le lâche Ministre de la cruauté de Neron, s'offrit d'aller tuer Agrippine. Il se rendit avec deux Officiers dans la chambre où elle étoit couchée. Un d'eux lui déchargea un coup de bâton sur la tete: Agrippine montrant son ventre, leur dit: « Frappez cette partie de mon » corps; elle l'a bien mérité; c'est elle qui a porté » Neron; & qui a donné le » jour à ce monstre ». Neron sentit dans le moment l'énormité de son crime, & dans les mouvemens de terreur qui le saisirent, il crut voir tout l'Univers armé contre lui. Les remords, comme autant de furies, le déchiroient continuellement, & lui présentoient sa mere, expirante sous les coups des infâmes ministres de sa barbarie. Britannicus & Agrippine ne furent pas les seules victimes de ses cruautés; il fit périr Octavie sa femme; Burrhus & Sénèque, le Poëte Lucain, Petrone, Auteur plus élégant & plus poli que chaste qu'on a nommé le *Sur-intendant des délicates voluptés*, *de cet Empereur*; Poppée son amie, femme d'Othon. Tant de barbarie eût dû révolter naturellement le Sénat & le peuple; mais les Romains dejà corrompus par les vices des Empereurs précédens, avoient achevé de renoncer à toute sorte de vertus. Le Sénat approuvoit tout ce que faisoit l'Empereur, & les Citoyens aussi méprisables que les Magistrats, ne cessoient d'offrir des vœux & des sacrifices publics, pour la conservation de ce monstre. Tant de bassesse & tant de lâcheté avoient fait comprendre à Neron, qu'il pouvoit impunément donner un libre cours

à ses passions. Plein de mépris pour de tels sujets, il cessa de se respecter; il renonca publiquement à toute bienséance, à toute honneteté, & ne mit plus de bornes à ses extravagances. Il ne manquoit plus, pour combler l'iniquité de cet Empereur que de maltraiter les Chrétiens: il fut le premier des Césars qui commenca à les persécuter violemment. Au sortir d'un festin singulier, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome: pour jouir à son aise d'un spectacle qui l'amusoit seul, il monta sur une tour fort élevée où rien n'échappoit à sa vûe. Il chanta habillé en joueur de lyre, un Poëme qu'il avoit composé sur l'embrasement de Troye. L'incendie dura neuf jours, & n'épargna que quatre quartiers de la ville. Neron rejetta sur des innocens un crime dont il étoit l'auteur. Les tourmens qu'il fit souffrir aux Chrétiens, excitèrent la compassion de ceux mêmes qui les haïssoient le plus. Saint Paul eut dans la persécution de Neron la tête tranchée, & S. Pierre fut crucifié. Les Juifs furent aussi l'objet de sa barbarie: tout le monde gémissoit de se voir asservi à un monstre de cette nature. Les Romains lassés enfin des fureurs de cet Empereur, ne virent plus de salut pour eux que dans la rebellion; elle éclata d'abord dans la Gaule Celtique, où le Sénateur Vindex commandoit en qualité de Protecteur; son amour pour la gloire, & son horreur pour la servitude, lui firent prendre la résolution de soulever les Gaulois. Il se vit bientôt à la tête de cent mille hommes en armes. Pour montrer qu'il n'agissoit ni par intérêt, ni par ambition, il proclama Empereur Galba, gouverneur d'Espagne, homme illustre par sa naissance & par son mérite. Vindex lui écrivoit pour l'engager à prendre le parti du genre humain, contre un monstre né pour sa destruction. Galba reçut agréablement cette proposition. A la première nouvelle de ce soulévement, Neron forma mille projets insensés de vengeance. Il vouloit faire massacrer tous les Gouverneurs des Provinces, & tous les Généraux d'armées, égorger tous les Gaulois qui étoient à Rome, empoisonner le Sénat entier dans un repas, & brûler la ville une seconde fois. Le Sénat entra dans la conjuration de Vindex, & l'appuya de ses Décrets. Neron déclaré ennemi public, fut condamné à être traîné publiquement tout nud, à avoir la tête attachée à un poteau, à être fouetté jusqu'à la mort, précipité ensuite de la roche du Capitole, tiré avec un croc & jetté dans le Tybre. Il prévint ce supplice en s'en-

fonçant lui-même un poignard dans la gorge. Ce fut précisément le même jour, où six ans auparavant il avoit fait mourir sa femme Octavie. Neron ne pouvoit finir sa vie par une main plus infâme que la sienne. Ce fut l'an 68 de Jesus-Christ, après treize ans & quelques mois de règne, à l'âge de 31 ans, detesté de tous ses sujets, & abhorré de tout l'Univers. Dans tous les siècles son nom seul exprimera toujours un maître inhumain, un tyran barbare & furieux.

NERVA, (Cocceïus) Empereur Romain. Après la mort de Domitien, tous les suffrages se réunirent en faveur de Nerva, que ses vertus & une longue expérience faisoient estimer depuis longtems. Il étoit originaire de l'isle de Crête, & sa famille s'étoit établie à Narni dans l'Ombrie. Son pere & son ayeul avoient été Consuls, & son mérite l'avoit élevé lui-même aux premières dignités de l'Etat. Neron l'honora des ornemens du triomphe, & d'une statuë dans son Palais. Il l'aima même beaucoup à cause de ses talens pour la Poësie, qu'il cultivoit en homme sage, sans trop s'y appliquer. Les Anciens ont parlé de ses Poëmes avec éloge. Nerva étoit sage, prudent, doux, poli, actif & vigilant, lorsqu'il s'agissoit de remplir ses devoirs. Toujours prêt à faire valoir les actions vertueuses, & autant qu'il étoit porté par la bonté de son cœur, à y applaudir, autant il montroit d'horreur pour le vice, & d'aversion pour les méchans. Dès le commencement de son administration il fit connoître qu'un Prince sage peut concilier deux choses, qu'on croit communément incompatibles, la liberté des Sujets & la puissance absolue du Monarque. Les Romains crurent voir renaître l'heureux siècle de Saturne, où les hommes pouvoient vivre dans cette précieuse sécurité, qui sous un empire juste, & à l'abri des loix, accompagne l'innocence des mœurs. Nerva avoit trop d'humanité & de droiture pour laisser subsister les Décrets injustes de Domitien. Un des premiers qu'il révoqua, fut celui qui condamnoit un grand nombre de Chrétiens au bannissement. Persuadé qu'il étoit injuste & absurde de vouloir dominer sur les consciences, il rappella tous les Chrétiens exilés, & leur permit l'exercice de leur Religion. Ce fut alors que saint Jean l'Evangeliste quitta l'isle de Patmos pour retourner en Asie. L'excès des libéralités de l'Empereur ayant épuisé ses revenus, il y remédia par la vente de ses meubles les plus riches. Les Savans & les bons Ecrivains reçurent de lui des bienfaits

proportionnés à leur mérite. Ces gratifications leur étoient d'autant plus honorables, qu'elles partoient d'un Prince connoisseur, qui sçavoit estimer & faire ce qu'il récompensoit : aussi vit-il fleurir de son tems des Auteurs célèbres, & entr'autres Quintilien. La douceur & la clémence furent les vertus favorites de Nerva. Il jura solemnellement que nul Sénateur ne seroit mis à mort par ses ordres, & il fut fidèle à sa parole. Tant de rares qualités ne le mirent pas à l'abri des conjurations; mais elles furent bientôt étouffées. Nerva, contre l'avis & les réprésentations du Sénat, ne se vengea des coupables que par le bannissement ; ce qui donna lieu à Fronton un des principaux de Rome de dire un jour : « Que c'étoit un » grand malheur de vivre » sous un règne où tout étoit » défendu; mais que c'en étoit » un pire de vivre dans un » Etat où tout étoit permis. Ces discours parvinrent jusqu'aux oreilles de l'Empereur, & il n'en fut pas irrité. Comme il vouloit règner sagement & au gré des peuples, il ne pensa qu'à corriger l'excès de bonté qu'on reprenoit en lui. En vain on s'efforça de le rendre plus attentif à sa sûreté, il répondoit qu'il avoit pour devise : *La bonne conscience vaut un Royaume*. Quelque envie qu'eût Nerva de rendre ses peuples heureux, sa trop grande douceur donna lieu à beaucoup de vexations. Il n'eut aucune guerre étrangère à soutenir, mais les troubles domestiques ébranlèrent beaucoup son autorité. Sentant qu'à l'âge où il étoit, & avec un caractère naturellement timide, il avoit besoin d'être secondé par un Collègue ; il se détermina à adopter un successeur qui fût en état de le faire respecter & de règner après lui. Quoiqu'il eût beaucoup de parens & d'amis, il ne consulta dans son choix que l'intérêt public. Marcus-Ulpius Trajanus, qui commandoit une très-puissante armée dans la Germanie, fut déclaré César, décoré du titre d'Empereur, surnommé *Germanicus*. Cette adoption universellement applaudie, mit le comble à la gloire de Nerva; mais il n'en goûta pas les fruits : dans un transport de colère contre un insigne délateur, membre du Senat, nommé *Aquilius Regulus*, une fièvre violente le saisit & l'emporta en peu de jours, après un règne de seize mois. Il avoit, suivant l'opinion commune, soixante-six ans. Son corps fut porté dans le tombeau d'Auguste, & le Senat le mit, suivant la coutume, au nombre des Dieux. Sa mort arriva la quatre-vingt-dix-huitième année de l'Ere Chrétienne.

NESTOR, Roi de Pyle en Arcadie, fils de Nelée & de Chloris. Il fut préſervé du ſort de ſon pere & de ſes dix freres, qu'Hercule maſſacra inhumainement. Il combattit les Centaures, qui vouloient enlever Hippodamie, & ſe fit une grande réputation au ſiège de Troye. Selon la fable, il vêcut 300 ans, par la faveur d'Apollon. Il y a eu un autre Neſtor Poëte grec, Auteur d'un Poëme épique, intitulé l'*Iliade*, dont le premier livre n'avoit point d'A, le ſecond point de B, & ainſi des autres. On ne ſçait pas en quel tems il a vêcu.

NESTORIUS, Héréſiarque, Evêque de Conſtantinople, né à Germanicie dans la Syrie. Il embraſſa d'abord la Vie Monaſtique, dans un Monaſtère près d'Antioche. Théodoſe, Evêque de cette Ville, l'ayant ordonné Prêtre, lui donna l'emploi de Catéchiſte. Sa conduite qui avoit toujours été irréprochable, un air de ſimplicité & de modeſtie, & ſon talent pour la parole; qu'il avoit nourri par l'étude de l'Ecriture & des Peres, tout contribuoit à lui concilier le reſpect & l'admiration des fidèles. Elevé ſur le ſiège de Conſtantinople l'an 428, il affecta d'abord un grand zèle contre les Hérétiques, & fit abattre les Egliſes des Ariens. Cependant il ne tarda pas à publier ſes erreurs. Il chargea un Prêtre, nommé Anaſtaſe, de prêcher qu'on ne devoit point appeller la ſainte Vierge, la Mere de Dieu. Cette Doctrine parut nouvelle, & les aſſiſtans en furent ſcandaliſés. Neſtorius ayant prêché lui-même quelques jours après, ſoutint ce qu'Anaſtaſe avoit avancé, & déclara naturellement qu'il ne pouvoit, ſans être choqué, entendre dire, que la ſainte Vierge fût Mere de Dieu, que Dieu fût né, que Dieu fût mort. Il falloit, ſelon lui, conſidérer en Jeſus-Chriſt deux hypoſtaſes ou perſonnes, auſſi-bien que deux natures; & il y avoit deux fils, l'un Dieu & l'autre Homme. Ce qui faiſoit qu'on ne devoit pas appeller Marie *Mere de Dieu*, *Theotocos*, mais *Chriſtotocos*, *Mere de Chriſt* ſeulement. Par là il détruiſoit le Myſtère de l'Incarnation du Fils de Dieu, qui conſiſte en l'union des deux Natures, Divine & Humaine, en la perſonne du Verbe; d'où réſulte un Homme-Dieu, appellé Jeſus-Chriſt, duquel par ce moyen les actions ſont *Théandriques*, c'eſt-à-dire divinement humaines, & humainement divines, & par conſéquent d'un mérite infini. Un Avocat, nommé Euſebe, ſimple Laïc, mais homme de bien, & fort inſtruit dans la Religion, enflammé de zèle, cria à Neſ-

torius au milieu de ſon Sermon : *C'eſt le Verbe Eternel lui-même, qui eſt né ſelon la chair*. La Patriarche offenſé de ſa hardieſſe, le menaça de ſon indignation, & continua ſon diſcours. Quelque tems après il prêcha encore les mêmes erreurs. L'Avocat Euſebe qui fut depuis Evêque de Dorylée, ne ſe contenta pas de rendre témoignage à la vérité de vive voix, il fit une proteſtation, qu'il adreſſa aux Evêques, aux Prêtres & à tous les fidèles. Quel ſujet d'étonnement! Le Patriarche de Conſtantinople devenu l'inſtrument de Satan, & pour ainſi dire ſa bouche, tandis que la cauſe de Dieu eſt défendue par un ſimple Laïc. En peu de tems l'héréſie fit des progrès ſurprenans. Neſtorius eut l'adreſſe de mettre la Cour dans ſes intérêts; & s'appliqua à inſinuer ſa Doctrine & à la faire goûter au peuple. Proclus, Evêque de Cyzique eut le courage de défendre l'ancienne foi, en préſence de Neſtorius lui-même. Saint Cyrille, Patriarche d'Aléxandrie, s'appliqua d'abord à préſerver les Moines d'Egypte du poiſon de l'erreur en leur expoſant dans une Lettre la vérité du myſtère de l'Incarnation. Il écrivit auſſi au Pape S. Céleſtin, qui dans un Concile tenu à Rome l'an 1430, condamna les écrits de Neſtorius. Quoique ce Patriarche fût protégé à la Cour, le ſoulèvement preſque général du Clergé de Conſtantinople ouvrit les yeux de l'Empereur, & il ordonna qu'on aſſemblât à Epheſe un Concile général en 431. Neſtorius ayant refuſé d'y comparoitre, fut condamné & dépoſé; puis renvoyé dans ſon Monaſtère. Comme il continuoit de prêcher ſes erreurs, Théodoſe le Jeune l'éxila à Oaſis en Egypte, où quelques années après il mourut miſérablement. On a pluſieurs fragmens des Sermons, & des autres écrits de Neſtorius. Son héréſie a fait beaucoup de ravages dans l'Egliſe; elle ſubſiſte encore en pluſieurs endroits de l'Orient.

NETTER *Waldenſis* ou de *Walden*, (Thomas) ainſi nommé, parce qu'il étoit natif d'un village de ce nom en Angleterre, prit l'habit de Religieux dans l'Ordre des Carmes à Londres. Son mérite l'éleva à la charge de Provincial: il ſervit les Rois Henri IV, V & VI, dans diverſes affaires importantes. Ce Pere parut avec éclat au Concile de Conſtance, il y confondit les Huſſites & les Sectateurs de Wiclef. Depuis il écrivit contre ſes erreurs ſon Traité intitulé : *Doctrina antiquitatum fidei Eccleſiæ Catholicæ*, qu'il dédia au Pape Martin V; il en compoſa divers autres, & mourut l'an 1430.

NEVERS, (Philippe-Julien Mazarini Mancini) Duc de Nevers & de Donzi, Chevalier des Ordres du Roi, se distingua par son amour pour les Lettres & se meloit de Poësies. Il en a fait quelques morceaux en François, qui sont d'un goût plus que singulier. Ce Seigneur, par une bizarrerie inexcusable préféroit Pradon à Racine, & lorsqu'il sçut que le dernier travailloit à sa *Phedre*, il engagea Pradon à en composer une pour lui servir à faire tomber celle de Racine quand elle paroîtroit. Pradon tout fier du succès que sa première Pièce avoit obtenu du jeu des Acteurs & de la cabale, osa joûter avec son rival, & fit représenter sa Pièce deux jours après celle de Racine. Sa faction, dont le Duc de Nevers étoit le chef, n'épargna rien pour le faire valoir, & il lui en coûta 15000 liv. pour procurer six représentations favorables à un ouvrage détestable. Madame Deshoulières qui étoit du complot, servit son ami de sa plume, & elle fit contre la Pièce de Racine le fameux Sonnet aussi dépourvû de sel que rempli de malignité :

Dans un fauteuil doré, Phedre tremblante & blême
Dit des vers où d'abord, personne n'entend rien, &c.

que l'on eût soin de répandre dans Paris. Les amis de Racine crurent mal-à-propos que ce Sonnet étoit l'Ouvrage du Duc de Nevers, & ils le parodièrent sur les mêmes rimes, contre ce Seigneur.

Dans un Palais doré, Damon jaloux & blême,
Fait des vers où jamais personne n'entend rien, &c.

Cette Parodie plus maligne & plus spirituelle que l'original où l'on plaisantoit cruellement le Duc de Nevers sur sa passion de rimer, & sur le caractère de ses vers, *il a pour le Phœbus une tendresse extrême*, & où l'on n'épargnoit pas sa sœur, la Duchesse de Mazarin, si connue par ses aventures, fut attribuée à Racine & à son ami Boileau. Le Duc irrité annonça une vengeance éclatante par ce pitoyable Sonnet sur les mêmes rimes :

Racine & Despreaux l'air triste & le teint blême,
Viennent demander grace & ne confessent rien.

mais M. le Prince sçut pourvoir à ce que les menaces du Duc de Nevers n'eussent point de suite. Son Sonnet n'eût pas plutôt paru que ce Prince lui fit dire, & même en termes assez durs, qu'il vengeroit, comme faites à lui-même, les insultes qu'on s'aviseroit de faire à deux hommes d'esprit qu'il aimoit & qu'il pre-

noit sous sa protection. Il fit même offrir aux deux amis l'Hôtel de Condé pour retraite. *Si vous êtes innocens*, leur dit-il, *venez-y*, *& si vous êtes coupables, venez-y encore;* mais la querelle fut appaisée quand on sçut que quelques Seigneurs très-distingués, le Chevalier de Nantouillet, le Comte de Fiesque, Manicamp, &c. avoient fait dans un repas la Parodie du Sonnet, & M. de Nevers ne crut pas devoir étendre son ressentiment sur de tels adversaires. Il mourut en 1707; son esprit & ses talens se sont perfectionnés dans son petit-fils.

NEUFGERMAIN, (Louis de) Poëte François, un peu fou, pour ne rien dire de pis, vivoit sous le règne de Louis XIII. Il servoit de jouët au Duc d'Orléans, au Cardinal de Richelieu, & aux beaux esprits de ce tems-là. Il se qualifioit de *Poëte Hétéroclite de Monseigneur, frere unique de Sa Majesté.* Cette qualité, il la prenoit fort sérieusement, & elle est un de ses titres, à la tête de ses Ouvrages. Sa méthode favorite étoit de faire des vers qui finissoient par les syllabes du nom de ceux qu'il louoit. C'étoit une gêne qui lui faisoit débiter mille impertinences, & un galimatias si ridicule, qu'on se divertissoit à lui proposer des noms qui lui donnassent un peu d'exercice. Des gens d'esprit l'aidoient quelquefois à faire ses vers, & entremêloient des traits satyriques parmi les louanges. Il n'y a guères de Pièces dans les écrits de Voiture qui soient plus ingénieuses que ce qu'il fit pour se mocquer de ce Poëte hétéroclite. La réponse de Neufgermain marque qu'il n'en pouvoit plus; le coup l'avoit étourdi, jamais il n'avoit moins sçu ce qu'il disoit, qu'en cette rencontre.

NEUFVILLE, (Nicolas de) Seigneur de Villeroy, issu d'une maison illustre & féconde en grands hommes. Dès l'âge de dix-huit ans, il se distingua par sa prudence & par son esprit. Son mérite lui acquit l'estime & la confiance de la Reine Catherine de Medicis. Elle l'envoya en Espagne, pour l'exécution de quelques articles du traité du Cateau-Cambresis l'an 1559, puis à Rome, où le Pape Pie IV. reconnut, comme une chose incontestable, le droit de préséance que nos Rois ont sur les autres Princes, & particulièrement sur les Rois d'Espagne. Le Roi Charles IX, le reçut Sécretaire d'Etat en survivance de M. de l'Aubespine, son beau-pere, l'an 1567. Il entra dans cette charge à l'âge de vingt-quatre ans seulement; mais son application & son intelligence suppléèrent au défaut des années. Il

continua de l'exercer sous les Rois Henri III, Henri IV & Louis XIII, & en remplit dignement les devoirs. Il mourut à Rouen le 12 Novembre 1617, âgé de soixante-quatorze ans. Il eut une expérience des affaires; peu commune, & mérita à juste titre la réputation d'avoir été le plus sage Ministre, & le plus habile Politique de son siècle. Il étoit bon, généreux, ami fidèle, & se faisoit sur-tout un grand plaisir de protéger les hommes de lettres & de vertu. Les Cardinaux du Perron & d'Ossat, lui devoient leur élévation; & sur-tout le dernier, que Villeroi appelloit avec raison, son Cardinal. Nous avons des *Mémoires*, sous le nom de M. de Villeroi, en quatre volum. *in*-12. avec la continuation, qui sont fort curieux, & contiennent une infinité de pièces nécessaires & peu communes: ils s'étendent depuis 1567, jusqu'en 1604; & une Lettre, qui a pour titre: *Remontrance faite par M. de Villeroi au Roi Henri IV, touchant sa conversion à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; les motifs & les raisons, par lesquelles il doit y être excité.* *Charles* DE NEUFVILLE, son fils unique, Gouverneur du Lyonnois, & Ambassadeur à Rome, mourut le 18 Janvier 1642, à 76 ans. Il laissa un enfant, qui, en 1646, fut Gouverneur du Roi Louis XIV. Il s'appelloit Nicolas de Neufville, fut fait Duc de Villeroi, Pair & Maréchal de France, & mourut âgé de quatre-vingt-huit ans. *François* DE NEUFVILLE, son fils, revêtu des mêmes qualités, commanda en Lombardie, où il eut le malheur d'être fait prisonnier dans Cremone, le premier Février 1702. La Campagne de 1705, lui fut plus glorieuse. Quoique les ennemis eussent trouvé le moyen d'entrer dans ses lignes, il ne laissa pas de couvrir les principales villes de Flandres, qu'ils menaçoient d'assiéger; mais l'année suivante il perdit la battaille de Ramillies, le vingt-trois Mai 1706. Le Roi Louis XIV, l'ayant institué par son Testament, Gouverneur de la personne de Louis XV, son arrière-petit-fils & successeur, il fut confirmé dans cette charge par Arrêt du Parlement de Paris, du 2 Septemb. 1715. Il en exerça les fonctions jusqu'au dix Août 1722, qu'il eut ordre de se retirer en sa Terre de Neufville, près de Lyon. Ayant obtenu la permission de revenir à Paris, il y mourut le 18 Juillet 1730, à 87 ans.

NEURÉ, (Mathurin de) étoit de Chinon. Le célèbre Gassendi le fit entrer chez M. de Champigni, Intendant de Justice à Aix, en qualité de

Précepteur des enfans de ce Magiſtrat. Lorſqu'il eut quitté MM. de Champigni, il vint à Paris, où il fut chargé du ſoin de l'inſtruction de MM. les Princes de Longueville. Mathématicien habile, & grand défenſeur de Gaſſendi ſon premier Profeſſeur, il en a fait l'Apologie en pluſieurs occaſions, & il en avoit écrit la Vie, qui n'a point été imprimée. Il faiſoit auſſi des vers Latins aſſez élégamment, & l'on a pluſieurs pièces de lui en ce genre, qui ont été imprimées. On a encore de Neuré, un écrit Latin de 61 pag. *in*-4. il eſt intitulé : *Querela ad Gaſſendum, de parum Chriſtianis Provincialium ſuorum ritibus, minimùmque ſanis eorundem moribus : ex occaſione ludicrorum, quæ Aquis Sextiis in ſolemnitate Corporis Chriſti, ridiculè celebrantur.* Il y a de bonnes choſes dans cette pièce ; mais elles ſont écrites d'un ſtyle trop chargé & trop enflé.

NEWTON, (Iſaac) naquit le jour de Noël de l'an 1642, à Wolſtrope dans la Province de Lincoln. Il ſortoit d'une famille illuſtre. Dès l'âge de douze ans il fut mis à la grande Ecole de Grantham, où il prit un grand goût pour l'étude. Il le ſatisfit pleinement, en paſſant au Collège de la Trinité, dans l'Univerſité de Cambridge, où il fut reçu en 1660, à l'âge de dix-huit ans. La Géométrie de Deſcartes, & les Optiques de Kepler, furent les livres où il apprit les Mathématiques. Euclide lui parut trop clair, trop ſimple, indigne de lui prendre du tems. Il le ſçavoit preſque avant que de l'avoir lû. A vingt-quatre ans, il avoit déja fait ſes grandes découvertes en Géométrie, & poſé les fondemens de ſes deux célèbres ouvrages, les *Principes* & l'*Optique*. L'invention & le calcul des *Fluxions* ou infiniment petits, qui ont cauſé une ſi grande conteſtation entre Leibnitz & lui, ou plutôt entre l'Allemagne & l'Angleterre, eſt de Newton. Mais s'il eſt conſtamment le premier inventeur, Leibnitz de ſon côté, eſt le premier qui ait publié ce calcul. En 1687, Newton ſe réſolut enfin à révèler ce qu'il étoit : les *principes Mathématiques de la Philoſophie Naturelle* parurent, en latin, *in*-4. Ce livre, où la plus profonde Géométrie ſert de baſe à une Phyſique toute nouvelle, n'eût pas d'abord tout l'éclat qu'il méritoit, & qu'il devoit avoir un jour. Comme il eſt écrit très-ſçavamment, que les paroles y ſont fort épargnées, qu'aſſez ſouvent les conſéquences y naiſſent rapidement des principes, & qu'on eſt obligé à ſuppléer de ſoi-même tout l'entre-deux, il falloit que le public eût le loiſir de l'entendre. Les grands Géomètres, n'y

parvinrent qu'en l'étudiant avec soin; les médiocres, ne s'y embarquèrent qu'excités par le témoignage des grands: mais enfin, quand le livre fut suffisamment connu, tous ces suffrages, qu'il avoit gagné si lentement, éclatèrent de toutes parts, & ne formèrent qu'un cri d'admiration. Tout le monde fut frappé de l'esprit original qui brille dans l'ouvrage. En 1704, Newton publia, en Anglois, son *Optique*, où il traite des réflexions, refractions, inflexions & couleurs de la lumière. C'étoit le fruit de trente années d'expérience. Samuel Clarcke a traduit cet ouvrage en latin, & Coste en françois. L'attraction, dont le systême est développé dans les principes Mathématiques, domine dans ce plan abrégé de Physique. Plusieurs Physiciens François, Italiens, Allemans, Anglois même, ont trouvé excessive l'étendue qu'on donne au systême de l'attraction. Ils se plaignent même de divers abus qu'on en fait. Absorbé dans ses spéculations, Newton devoit naturellement être & indifférent pour les affaires, & incapable de les traiter; cependant, lorsqu'en 1687, les privilèges de l'Université de Cambridge, où il étoit Professeur en Mathématique, furent attaqués par le Roi Jacques II, il fut un des plus zèlés à les soutenir. En 1696, il fut, avec l'agrément du Roi Guillaume, créé *Garde des Monnoyes*, & dans cette charge il rendit des services importans, à l'occasion de la grande Refonte qui se fit en ce tems-là. Trois ans après il fut *Maître de la Monnoye*, emploi d'un revenu très-considérable, & qu'il a possédé jusqu'à sa mort. En 1703, il fut élû Président de la Société Royale. La Reine Anne, le fit Chevalier en 1708. Sous le Roi George, il fut connu plus que jamais, & recherché avec empressement à la Cour. La Princesse de Galles, depuis Reine d'Angleterre, aimoit à l'entretenir, & avoit avec lui des conversations sçavantes. Il composa pour elle son *Abrégé de Chronologie*, où il y a des sentimens très-différens des autres Chronologistes. Freret, de l'Académie des Belles-Lettres, attaqua son systême, Newton lui répondit avec beaucoup de vivacité, en 1726. Le P. Souciet, Jésuite, s'éleva aussi contre le Philosophe Anglois, dans plusieurs Dissertations. Il y eut une belle réponse de la part de M. de la Nauze, qu'on trouve dans les Mémoires de littérature & d'histoire, recueillis par le P. Desmolets, de l'Oratoire. Newton mourut le 20 Mars 1727, âgé de quatre-vingt-cinq ans, & fut enterré dans l'Abbaye de Westminster. En 1699, il avoit été reçu Académicien-Associé de

l'Académie des *Sciences* de Paris. Dès-lors il lui envoya tous les écrits qu'il avoit déja faits, & ceux qu'il publia dans la suite : comme son *Arithmétique universelle*, en latin, son *Analysis infinitorum*, &c. On a trouvé de Newton après sa mort, quantité d'ouvrages sur l'Antiquité, sur l'Histoire, sur la Théologie même, si éloignée des Sciences par où il est connu. Il ne se permettoit ni de passer des momens oisifs sans s'occuper, ni de s'occuper légèrement & avec une folle attention. Bien différent de ces Philosophes qui s'en tiennent à la Religion naturelle, il étoit persuadé de la révèlation; & parmi les livres de toute espèce, qu'il avoit entre les mains, celui qu'il lisoit le plus souvent, étoit la Bible. Newton étoit né fort doux, & avec un grand amour pour la tranquillité. Un caractère doux promet naturellement de la modestie, & on atteste que la sienne s'est toujours conservée sans altération, quoique tout le monde fût conjuré contr'elle. Il étoit simple, affable, toujours de niveau avec ceux qu'il voyoit. Il ne s'est point marié, & a laissé en biens meubles, sept cent mille livres de notre monnoye. Newton a eu le bonheur singulier de jouir pendant sa vie, de tout ce qu'il méritoit, bien différent de Descartes, qui n'a reçu que des honneurs posthumes. Enfin il a été revéré au point, que la mort ne pouvoit plus lui produire une nouvelle gloire; il a vû son apothéose.

NICAISE, (Claude) natif de Dijon, a été fort connu parmi les Sçavans du dix-septième siècle. Son goût pour les Monumens antiques, lui fit prendre la résolution d'aller à Rome. Il y demeura plusieurs années, & s'y acquit l'estime & l'amitié d'un très-grand nombre de personnes du premier rang. Les Cardinaux Barbarigo & Noris, lui ont écrit plusieurs fois, aussi bien que le Pape Clement XI. avant son exaltation au Pontificat. Jamais, peut-être, homme de Lettres n'eut un commerce plus étendu & plus constant avec les Sçavans de son tems, que l'Abbé Nicaise. Sa probité, sa douceur, ses manières obligeantes contribuoient autant que sa grande capacité & son goût pour les Sciences, à lui gagner les cœurs. Etant revenu en France avec Rancé, Abbé & Réformateur de la célèbre Abbaye de la Trappe, il eut toujours avec lui un commerce de lettres. Celle que Rancé lui écrivit sur la mort du grand Arnaud, a fait beaucoup de bruit, & a été l'occasion de plusieurs écrits. Les relations de Nicaise lui prenoient une bonne partie de son tems, & l'ont empêché

de donner au public de grands ouvrages ; mais les lettres qu'il a écrites, & celles qu'il a reçues, en peuvent faire un très-beau & très-curieux. Ses principaux écrits se réduisent: 1°. A un *Eloge* latin & une *Epitaphe* (*Elogium & Tumulus*) de Pierre Petit, Médecin & Poete latin célèbre. 2°. A une *Explication* d'un ancien Tombeau & Monument trouvé en Guyenne, dans le Diocèse d'Auch. 3°. A une *Dissertation* latine, imprimée en 1689, sur une médaille de l'Empereur Adrien. 4°. A un *Discours* sur les Syrenes, où, suivant l'opinion d'Huet, ancien Evêque d'Avranche, il montre que les Syrenes sont des oiseaux, & non pas des poissons ou des monstres marins. 5°. A une *Traduction* Françoise du livre Italien de Bellori, contenant la description des tableaux du Vatican. L'Abbé Nicaise mena toujours une vie très-régulière, qu'il termina par une mort très-chrétienne, au village de Vellei, l'an 1701, âgé de soixante-dix-huit ans. On trouve l'*Abrégé* de la vie de Nicaise dans la Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne, par l'Abbé Papillon.

NICERON, (Jean-François) né à Paris l'an 1613, fit Profession dans l'Ordre des Minimes à l'âge de dix-neuf ans. Après avoir fini sa Théologie, il se livra aux Mathématiques, mais particulièrement à l'Optique. Des morceaux excellens qu'on trouve dans plusieurs Maisons où il a demeuré, sont des preuves de sa grande habileté en ce genre. Il fit deux fois le voyage de Rome, & de retour en sa patrie, on lui fit Regenter la Philosophie. Descartes étoit en relation avec lui, & le mettoit au nombre de ses amis. On attendoit du P. Niceron les plus grandes merveilles, lorsqu'il mourut à Aix en Provence, le vingt-deux Septembre 1646, n'étant encore âgé que de trente-trois ans. Ce qu'il a donné au public, pendant le court espace de sa vie, a toujours été estimé. Ces ouvrages sont : 1°. L'*Interpretation* des chiffres, ou règle pour bien entendre & expliquer solidement toutes sortes de chiffres simples, tirée de l'Italien, du sieur Antonio-Maria Cospi, *in*-8. 2°. La *Perspective curieuse, ou Magie artificielle des effets merveilleux de l'Optique, par la vision directe de la Catoptrique, par la réflexion des miroirs plats cylindriques & coniques de la Dioptrique, par la réfraction des cristaux, à Paris*. Ce n'est que l'essai de l'ouvrage suivant, *Thaumaturgus Opticus*, &c. *in-fol.* en 1646, qu'il n'a pas fini, distrait par d'autres occupations.

NICERON, (Jean-Pierre) né à Paris, d'une famille honnête & ancienne, le 11 Mars

l'an 1685. Après avoir fait ses études avec succès, résolu de quitter le monde, il entra dans la Congrégation des Clercs Réguliers de S. Paul, connus sous le nom de Barnabites; à l'âge de dix-neuf ans il fit profession, & fut envoyé à Montargis pour y faire un cours de Philosophie & de Théologie. Il professa les Humanités & la Théologie à Loches en Touraine. En 1708, sa piété le fit élever au Sacerdoce, avant l'âge requis. Revenu à Montargis il y professa la Rhétorique & la Philosophie; malgré les occupations inséparables de ces emplois, le P. Niceron ne se refusa jamais aux œuvres de charité, sur-tout à l'instruction des fidèles, & il prêcha avec édification dans différentes villes. Appellé par ses Supérieurs à Paris, il eut la facilité de se livrer à l'étude pour laquelle il avoit la plus vive inclination. Les langues sçavantes & presque toutes celles qui sont les plus connues en Europe lui devinrent familières, & lui servirent beaucoup pour la composition de ses ouvrages. Les principaux sont: *Le grand fébrifuge* ou *Discours où l'on fait voir que l'eau commune est le meilleur remède pour les fièvres & vraisemblablement pour la peste*, traduit de l'Anglois de M. Jean Hanckoc; *in*-12. Cet Ouvrage eut beaucoup de succès à la dernière édition qu'on en a faite en 1730 en deux volumes *in*-12. sous le titre de *Traité de l'eau commune*, à Paris, chez Cavelier; *La conversion de l'Angleterre au Christianisme, comparée avec sa prétendue Réformation*, ouvrage traduit de l'Anglois, à Paris en 1729, *in*-8. *Géographie Phisique* ou *Histoire naturelle de la terre*, *in*-4. L'ouvrage par lequel le P. Niceron est le plus connu & qui lui a fait le plus d'honneur a pour titre: *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la République des Lettres*, à Paris chez Briasson, *in*-12. le premier volume a paru en 1727, les autres se sont suivis avec tant de rapidité qu'en moins de dix ans il en donna trente-neuf. Le quarantième volume a paru en 1734, depuis la mort de l'Auteur: on y trouve sa vie, l'éloge de ses vertus; le portrait aimable qu'on en fait n'est nullement flatté. On a donné encore le quarante-unième & le quarante-deuxième vol. mais dans ces trois derniers, il y a plusieurs articles qui ne sont point du P. Niceron: cet illustre Auteur mourut à Paris le 8 Juillet 1738, âgé de 53 ans. Ses Mémoires sont, un *Recueil* utile, & un *amas* de faits tirés d'une infinité de volumes qui épargne des recherches pénibles: on y trouve les traits les plus importans de la vie d'un Auteur,

avec la liste de ses Ouvrages des éditions qui en ont été faites, & des éclaicissemens utiles sur les écrits les plus curieux & les plus estimés. Ce Livre seroit meilleur, si l'Auteur plus fidèle à son titre, n'eût parlé que des hommes vraîment illustres & n'eût point compris sous ce nom une foule d'Auteurs, dont plusieurs sont médiocres ou méprisables. On lui reproche encore trop de négligence dans le style, & un renversement dans l'ordre des tems; mais malgré ces défauts, son Ouvrage mérite toute l'estime dont il jouit.

NICEPHORE, (Saint) Martyr d'Antioche sous l'Empire de Valérien & de Gallien, vers l'an 260, étoit simple Laïc & intime ami d'un Prêtre nommé Saprice. Leur amitié se changea, on ne sçait par quel malheur, en une haine si envenimée, qu'ils évitoient même de se voir. Nicephore faisant réflexion que la haine est un vice diabolique, & que la charité seule peut nous sauver, fit son possible pour se raccommoder avec lui; mais inutilement. La persécution étant déclarée, Saprice fut arrêté pour la Religion, mis à la question, & après avoir souffert avec beaucoup de constance divers tourmens, condamné à avoir la tête tranchée. Dejà il étoit arrivé au lieu de l'exécution, Nicephore fit un dernier effort pour fléchir la dureté de son cœur; mais ce fut toujours inutilement. Dieu pour punir ce Prêtre d'avoir ainsi le cœur fermé pour son frere, lui ferma l'entrée du royaume du Ciel, & ne voulut pas même permettre qu'il remportât aux yeux des hommes la gloire de mourir pour la cause de Jesus-Christ. Dans le moment où il alloit être exécuté, il renonca à la Religion Chrétienne. Nicephore vivement touché de son Apostasie, fit en vain ce qu'il pût pour l'encourager, se déclara Chrétien, & il obtint la couronne du martyre que Saprice perdit par défaut de charité.

NICEPHORE, Patriarche de Constantinople, fut pendant quelque tems Sécrétaire des Empereurs d'Orient. Dégoûté de la Cour, il se retira dans un Monastère. On l'en tira pour le faire succéder, l'an 806, au Patriarche Taraise. Obligé de tenir un Synode, sa Doctrine sur les images fut d'abord suspectée à Rome; mais sa conduite & sa profession de foi, qu'il envoya au Pape Leon III, témoignèrent quels sentimens on devoit avoir de sa piété. L'Empereur Leon l'*Arménien* qui releva l'hérésie des Iconomaques, ne pouvant souffrir le zèle avec lequel Nicephore s'opposoit à ses erreurs, le relegua en 815, dans un Monastère qui est de l'autre

côté du Détroit de Constantinople, où il mourut saintement âgé d'environ 71 ans. Nous avons de lui un abrégé historique, *Historiæ Breviarium*, depuis la mort de l'Empereur Maurice jusqu'à Leon IV, que le P. Petau publia l'an 1616, *in*-8., & qui a été traduit par le Président Cousin. Cet Ouvrage est d'un style sec, & il seroit plus utile s'il étoit plus étendu. Ce Prélat composa aussi une Chronologie à trois parties, *Chronologia tripartita*, qu'Anastase le Bibliothécaire avoit traduite en Latin. Nicephore étoit solidement éloquent, judicieux, critique & bon Historien. Le Cardinal Baronius nous a conservé dans l'onzième tome de ses Annales la Confession de foi de ce Patriarche. Le corps de cet illustre Confesseur fut trouvé entier, dix-huit ans après sa mort, & porté à Constantinople. L'Empereur Michel III se trouva à cette translation, portant un flambeau auprès du corps Saint.

NICEPHORE I, dit *Logothete*, Empereur de Constantin., & auparavant Chancelier de l'Empire, se révolta contre l'Impératrice Irène, veuve de Leon IV, & la relegua à Mitilene, dans l'isle de Lesbos. Il se rendit maître du trône l'an 802. Jamais Prince ne fut plus cruel, plus avare & plus impie que lui, il déclara son fils Staurace, Auguste, afin de perpétuer le sceptre dans sa famille. Cet Empereur envoya des Députés à Charlemagne qui signa avec eux un traité de paix. Il soumit Bardane Patrice & Général d'Orient, que les troupes de son Gouvernement avoient proclamé Empereur, & après l'avoir fait enfermer dans un Monastère, il lui fit créver les yeux. Les Sarrasins défirent son armée l'an 804, & le réduisirent à leur payer tribut. Quelques avantages qu'il remporta sur les Bulgares, lui firent rejetter la paix que lui offroit Crame, Roi de ces peuples; la guerre fut continuée, & Crame animé par le désespoir, poursuivit Nicephore, mit son armée en déroute, & le tua, le 25 Juin 811. Par un trait de vengeance brutale, il fit enchasser son crâne dans de l'argent, & s'en servoit dans les grands repas, comme d'une coupe où il bûvoit & faisoit boire la noblesse.

NICEPHORE II, surnommé *Phocas*, se rendit tellement illustre par ses exploits militaires, qu'après la mort de Romain *le Jeune*, l'Impératrice Théophane crut ne pouvoir mieux faire, que d'épouser un homme en état de la défendre elle & ses fils contre leurs ennemis; elle le fit couronner Empereur le 16 Août 963. Nicephore justifia ce choix, tant qu'il eut les armes à la main; il vainquit

les Musulmans, & fit de grandes conquètes dans l'Asie mineure ; mais plus propre à commander les armées, qu'à gouverner un Etat, il se rendit bien-tôt odieux par son avarice & ses cruautés. Theophane même qui ne l'avoit épousé que par nécessité, se lassa bien-tôt d'un mari qui étoit le plus laid de tout l'Empire, & ayant rappellé *Jean* ZIMISQUÈS, grand Capitaine, que Nicephore avoit éloigné, elle le fit monter dans une corbeille avec cinq autres Conjurés dans la chambre de l'Empereur qui dormoit, & ce Prince fut assassiné après six ans & demi de regne.

NICEPHORE III, surnommé *Botoniate*, étoit d'une des plus illustres familles de l'Empire. Quoiqu'il comptât les Fabius de l'ancienne Rome au nombre de ses ayeux, on n'en respecta pas le sang qui couloit dans ses veines. Elevé sur le trône en 1078, il s'en montra indigne par sa vie molle & voluptueuse, & par ses prodigalités déplacées. Il se forma plusieurs conjurations contre lui, qu'il vint à bout de dissiper par la valeur & la prudence d'Alexis Comnène. Mais ce Général, l'ennemi déclaré, le vainqueur & le fleau des rebelles, se révolta lui-même, malgré la promesse solemnelle qu'il avoit faite à Botoniate de lui être fidèle jusqu'à la mort. Alexis Comnène s'empara du trône & en fit descendre son bienfaiteur & son ami, qui se fit Moine, après avoir tenu le Sceptre, trois ans moins deux jours.

Fin du Tome IV.







